

Marthe et Edmond GUTHNER

ÉDITEURS

كتاب أعيان المغرب الأقصى سنة ١٣٥٢

**Kitab Aâyane
al-Marhrib 'l-Akça**

—————



Tome I

Frontispice

Casablanca

GEUTHNER

Paris

Marthe et Edmond GOUVION 

Kitab Aâyane al-Marhrib 'I-Akça

ESQUISSE GÉNÉRALE DES MOGHREBS

de la Genèse à nos jours

et

LIVRE DES GRANDS DU MAROC

VOLUME 1



Librairie orientaliste Paul GEUTHNER
12, Rue Vavin, PARIS (VI^e)

1939

Une reprise

DANS LE CADRE
DU PATRIMOINE MAROCAIN

Abderrahman Badri
Gérard Falandry
Frédéric Geuthner

A Sa Gracieuse Majesté Sidi Mohammed
Sultan du Maroc ;

Au zélé Makhzène de l'Empire chérifien ;

Aux Eulama moghrebins, savants parmi les savants ;

Aux vaillants Chefs Marocains de qui le loyalisme
s'affermit chaque jour davantage ;

A tous ceux qui font leur la devise inscrite dans le
nom même d'Atlas : *toujours s'élever !*

A l'Union Franco-Marocaine dans la paix, le tra-
vail et la prospérité !...

Co-édition

FRONTISPICE, s.a.r.l.
6, RUE ALFRED DE MUSSET, CASABLANCA
DÉPÔT LÉGAL 2001/0674

© 2001 SOCIÉTÉ NOUVELLE LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S. A.
12, RUE VAVIN, 75006 PARIS
2 volumes
ISBN 2-7053-3710-5

Reproduction de l'édition de 1939

Tous droits réservés

à leur œuvre à Alger, heureux
présage de celle qu'ils viennent
accomplir ici. -

Antony

الحمد لله

ان سعاد الفقيه السام بالمغرب المشير ليوط
يستوفى خيرا عامليته السيد قريوت سان صير
ورفته العتيق أينا الى الفطر المعري ~~معه~~ ~~معه~~
التحصيل على المواد الكافية لتأليف كتاب يبي
ذكر المعاملات الكبرى المغربية ومعها فاما مثل
هذا العمل بالفطر الجزائري يشهد سعاد المير
بالتأليف بعض التأليف الذي ألقا في مثل هذا الموضوع
وتتوسم منه نجاح التأليف الذي يتوابع النشر
في باديه المصنف وانسدر

Marrakech 29.1-23

LE MARÉCHAL LYAUTEY
*Résident Général
au Maroc*

Je recommande à la bienveillance
des autorités et des notabilités
marocaines M. et Madame
Gourion Saint-Gyr qui viennent
se documenter en vue de la
confection d'un livre sur les grandes
familles marocaines. Ils ont
accompli le même travail en
Algérie et je suis heureux de
leur en rendre un témoignage nouveau



Le Maréchal LYAUTEY

INTRODUCTION

* * *

Continuant nos essais ethnologiques africains, cette étude sur le Maroc, a trait, cette fois, à un peuple plus considérable que ses voisins qui, souvent, furent ses tributaires ou assujettis. En effet, à diverses reprises, les dynastes moghrebins dominèrent sur le pays jusqu'à la Byzacène.

Bien avant, déjà, tout le Nord de l'Afrique avait subi de nombreuses modifications géographiques : Hérodote suivant des relations directement recueillies, et Salluste, d'après celles qu'il puisa dans les recits puniques de Hiempsal, concourent à nous présenter un exposé concret de ce pays, en nous indiquant la situation primitive des peuplades autochtones, ou considérées comme telles.

Sur toute l'étendue du littoral, du Nil à l'Atlantique, était répandue la race libyenne à laquelle, depuis Libys fils de Misraïm, ce nom appartenait en propre. De l'Egypte jusqu'aux bords du lac Triton (Djerid), voisin de la Petite Syrthe, elle menait la vie errante des nomades, puis, de là jusqu'à l'Océan, s'adonnait plutôt aux cultures. Derrière ces sédentaires était cantonné le rude peuple des Gétules, que Procope tend à montrer comme descendants des Chananéens, expulsés de la Palestine par Josué.

Ces Gétules occupent une place prépondérante dans l'ethnographie moghrébine, tant sous le nom de Guetoula que sous ceux de : Gueddala (ou Gueddama) Ketama (ou Ketala) ; voire même Sektana ; — nous y ajoutons aussi, les Tsoul — ; on doit les comprendre dans les anciens AUTOLOLES.

Au temps des Vandales on les suit fort bien, du Tafilelt au Tadla et à la Tafoudeït, jusqu'au Tamesna. On peut donc considérer ce parcours comme leur limes, qu'ils remontèrent pour « commercer de leur bravoure » avec les cohortes de Genséric.

Les Autololes furent, semble-t-il les derniers à porter l'étui phalique et le baudrier ; ce dernier attribut se retrouve dans l'attirail du moghrébin actuel. Ces deux « insignes » ont été repérés d'un bout à l'autre de la série multimillénaire des monuments égyptiens.

L'étui phalique de cuir était le complètement du pagne usité chez les autres lybiens et égyptiens connus.

Tous ceux qui connaissent l'Ouest du Moghreb, s'expliqueront la nécessité du port de l'étui phalique de cuir, par ces peuples quasiment-nus, dans ces régions jadis inextricables, qui furent les derniers retranchements des éléphants, des hippopotames, des rhinocéros et de tous les fauves et reptiles dangereux ; et, où règnent encore, en maîtres menaçants, l'épineux arganier et le zyziphus sacré, non moins armé.

A ces populations autochtones, ou prétendues telles, se vinrent mêler des éléments étrangers qui en modifièrent la composition originelle, en même temps que s'effectuait la transjormation territoriale.

Contentons-nous de dire que l'Ajrique septentrionale, graduellement modifiée, fut ensuite partagée, d'Est en Ouest, de manière à former : la Tripolitaine ; la Byzacène ; l'Ajrique proprement dite (Ifrikia) ; la Numidie nouvelle ; quant

et, s'il faut en croire Hérodote (L. II ; 158) les anciens Egyptiens donnaient le nom de barbaroi à tous ceux qui ne parlaient pas leur langue.

Il est possible aussi que les envahisseurs musulmans, en présence de peuplades, aux idiomes aussi divers qu'incompréhensibles, et usant du terme défini pour la définition, leur aient appliqué le générique berber, dérivé du verbe quadrilittère onomatopique barabara, qui signifie émettre d'inintelligibles phonèmes.

De toute façon le terme est impropre aux moghrebins, nous avons pu nous en convaincre dès notre venue au Maroc, où nous en remarquâmes l'abus intempestif qu'en faisaient les chefs français, bien qu'il ne fût jamais employé par les indigènes qui, eux, ne se désignent que par le nom de leur tribu, celui de leur région ou encore par celui d'une secte. Ainsi un goundafi est un contribule des Goundafa ; un rhorbi est un indigène du Rhorb ; un chaoui celui de la Chaouïa ; un marrakchi est un citadin de Marrakech ; et, un aïssaoui est un adepte de la confrérie des Aïssaoua.

C'est que chaque tribu eut son autonomie nettement établie et la défendit jalousement avant et même longtemps après la constitution organique des royaumes et empires nord-africains. On se trouvait là en de petits Etats compris dans un vaste territoire et non pas dans un territoire propre à un seul Etat. Il n'y avait donc ni Nation ni Etat « berbères ».

Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls à avoir relevé cet usage inconsidéré du terme « berbère » : Le Vicomte CHARLES DE FOUCAULD, dans sa magistrale Reconnaissance au Maroc — une vraie « karamat » — notait : à la page 10.

« Les expressions de Qbaïl, Chellaha, Harathine, Beraber sont autant de mots employés par les Arabes pour désigner une race unique dont le nom national, le seul que se donnent ses membres, est celui d'Amazirh (Jém. tamazirht, pl. imazirhène). Au Maroc les Arabes appellent Qbaïl les Imazirhène de la partie septentrionale, ceux qui habitent au Nord du parallèle de Fez ; ils donnent le nom de Chellaha à tous les Imazirhène blancs résidant au Sud de cette ligne ; celui de Harathine aux noirs — les Leucæthiopes des anciens — ; enfin celui de Beraber est exclusivement réservé à la puissante tribu tamazirht, dont il est proprement le nom. M. le Colonel Carette ne s'était pas trompé en disant que le mot de beraber appliqué par les généalogistes arabes à toute la race tamazirht devait être celui de quelqu'importante tribu ; tribu dont on avait par erreur étendu le nom à toutes les autres... »

(Cela n'empêche pas l'éminent auteur d'employer, à l'occasion - et pour la jactance de l'étude - comme nous le faisons d'ailleurs nous-mêmes, le terme « berbère ».

Ces mots Kbaïl — ou Djebaïl — ; Chellaha ; Harathine ; signifient respectivement ; montagnards ; dépouilleurs ou sabreurs ; laboureurs ou metis. Quant à Imazirhène c'est, au pluriel, la forme — dite berbère — de Mazique, Mazigh ou Mazirh, nom d'une des plus anciennes peuplades de la Numidie. — (Ce mot considéré comme participe du verbe concave zarh aor izirh, s'appliquant au Soleil, signifie décliner vers le couchant ; c'est-à-dire « gens de l'Occident », même signification que Maures.)

Quant à IBN-KHALDOUN, — l'historien arabe universellement apprécié, qui a supérieurement classifié les tribus Nord-africaines, adaptant à chacune d'elles une origine et déterminant son habitat ou son parcours de transhumance. — si,

au reste de la Numidie ancienne concédé, par les Romains, au roi Boccus, il fut alors confondu sous le nom de Mauritanie, jusqu'à ce que, rentrées sous la domination romaine, ces contrées se distinguassent en : Mauritanie césarienne, et en Mauritanie tingitane : sans préjudice de l'actuelle Mauritanie du Moghreb-ultérieur.

Cette Numidie ancienne, que Salluste gouverna, fut, d'après lui-même, composée de gens de toutes nations, dont des perses, des mèdes, des arméniens et autres débris de l'armée du valeureux Hercule mort en Ibérie selon la légende. Ces perses — ou pérorsos ou encore fars — qui, pour cette étude nous intéressent particulièrement, se répandirent sur le littoral océanique où, ne disposant pas de matériaux de construction, ils renversèrent leurs embarcations pour s'y abriter. Peu à peu ils se mêlèrent aux gétules, par des alliances ; et, parce qu'ils allaient sans cesse, çà et là, à la recherche de meilleurs pâturages (nome) on les appela numides, c'est-à-dire pasteurs.

Nous savons que, dans la suite, nombre d'entre eux furent refoulés vers la région montagneuse du Fazzaz où ils trouvèrent un abri sûr et quasi-inexpugnable. C'est pourquoi, dans la zone de Fez-Taza, on rencontre encore tant de sujets offrant les marques distinctives du type persan : teint nettement blanc, traits fixes et réguliers ; chevelure et barbe noires ; taille, allure et complexion thoracique caractéristiques. Aussi, est-ce à tort que l'on confond souvent ce type avec celui, plus répandu, de la première race hébraïque.

Quant à la polyonyme Afrique, si l'on s'en rapporte au méticuleux polygraphe Etienne de Byzance, commentant Alexandre Polyhistor, ses divers noms — plutôt poétiques — sont ainsi catalogués : Olympie (pays des monts ; domaine des dieux), Océanie (plages de l'océan) ; Eskhatie (extrémité du monde, inatteignable, inaccessible) ; Koryphie (les hautes terres, les sommets) ; Hespérie (couchant, ponant) ; Ortygie (région des caillots) ; Ammonide (domaine du dieu Ammon) ; Ethiopie (ethiops ; de couleur noire) ; Cyrène (du nom de la déesse) ; Ophiuse (pays des ophidiens) ; Kêphénie (pays de Kêphé ancêtre des éthiopiens. Observons : pays du kaphée, café) ; Aérie (région d'Eole) et enfin Libye.

De tous ces noms celui de Libye fut le seul employé par les grecs dans toute l'ampleur d'acception qu'ensuite les romains ont attribuée au nom d'Afrique.

Aussi est-ce après avoir parcouru toute la série des monuments de la géographie ancienne, y compris les précisions de Strabon, que nous nous élevons de nouveau contre l'abus du terme berbère pris en tant que peuple, nation ou race et surtout langue. Où place-t-on la Berbérie et où est-il trace d'un peuple... berbérien ?

Au point de vue historique, ce n'est guère qu'ensuite de la domination romaine que nous relevons, chez les premiers auteurs arabes, l'appellation berbère, appliquée indistinctement à tous les indigènes africains. On sait, en effet, que les romains désignaient par le qualificatif barbarus tout ce qui n'était ni grec ni romain, ce qui fit dire au poète :

« Ce peuple [romain] qui donnait, par un mépris bizarre,
« A tout peuple étranger le titre de barbare... »

Telle est, également, l'assertion de M. de Saint-Martin qui avait très bien compris que les berbères des Arabes n'étaient autres que les barbari des Romains ;

Pour eux, voyager c'est vivre ! Dans chaque tribu le plus ancien de certaines familles privilégiées possède une influence qui lui assure des pouvoirs étendus pour la direction et la défense des intérêts communs. »

Complétant ce tableau on retrouve dans la RECONNAISSANCE AU MAROC cette image s'adaptant précisément à ces descriptions : « Aujourd'hui, en passant sur l'adjib Moulat El Fodhil, nous avons rencontré une fraction de tribu en voyage : les bœufs, chargés des tentes et des bagages, marchaient au centre, en longue colonne ; les jennes les poussaient. Derrière les mères étaient les enfants, les plus petits juchés, par trois ou quatre, sur le dos des mulets. Sur un des côtés cheminaient moutons et chèvres conduits par quelques bergers. Les hommes à cheval formaient l'avant-garde et l'arrière-garde et veillaient sur les flancs. »

Pour nous également, sur tout le territoire africain, depuis l'Égypte jusqu'au Rio-del-Oro, et sous cent aspects divers, nous avons vu se dérouler ces scènes caractéristiques.

* * * *

Quant au langage ; il n'y a pas de langue berbère : la langue étant le parler propre d'une nation. Il n'existe que des dialectes, dits berbères, lesquels, depuis l'Arabie jusqu'au Sénégal, ne diffèrent que par des changements locaux et diverses intonations prêtant parfois un sens différent à des mots en apparence identiques, mais conservant, pourtant, un caractère marqué se rattachant au Zend, idiome initial des Iraniens.

SAINT-AUGUSTIN, l'érudit évêque d'Hippone, attesta déjà de la similitude de tous ces idiomes : « in Africa barbara gentes in una lingua plurimas novimus ».

Du reste, comme l'arabe, ces divers langages se composent de racines asiatiques, généralement trilittères, agrémentées aussi de particules conventionnelles ; pour la langue arabe cela constitue les formes dérivées et pour les « idiomes berbères » cela représente des noms. La principale de ces particules est le ta, terminaison féminine du nom (en arabe, ta marboutha) et compliquée, pour le « berbère », d'un ta initial. Ainsi :

âdjoub, étonnant, fait au féminin, âdjoubat en arabe et tâdjoubt en berbère.

azzoun, glorieux, (nom arabo-espagnol) donne âzzounâ et tâzzount.

alors que tâlout est le féminin de âlou forme berbère de âli, le supérieur. l'élevé ; et que

Taroudant est le lieu habité par les Iroudène, émigrés de Rouda d'Espagne.

Egalement, dans la tribu d'Arabes Maâkil, les Doui-Blal, dits Ida-ou-Blal, la fraction Djakana, subissant la métamorphose onomastique, s'appelle aussi bien Tajakant ; cependant que les gens d'une autre de ses fractions, les Oulad-Moulat sont dits Imoulatène, bien que leurs origines arabes soient nettement certifiées par de Foucauld après consultation de MM. MONTEL, arabisant, ex chancelier du Consulat de France à Mogador (1880) et PILLARD, l'éminent interprète militaire, d'alors. Tous témoignages auxquels nous pouvons joindre le nôtre : ces groupements parlent le langage algérien à peine déformé.

Ceci est un infime tableau comparatif, cette forme étant souvent adaptée à toutes sortes de mots européens ; c'est ainsi, nous disait un officier supérieur de la Tache de Taza, que en Tafilelt, les oasiens appellent tabidount les bidons vides, dont ils sont « iriands » pour tous usages, notamment pour le placage des portes.

en divers cas, il les fusionne en une même « nation » qu'il dénomme « berbère », il sied de remarquer, pourtant, qu'il maintient ce terme parce que généralisé depuis l'invasion musulmane, ensuite de la domination romaine. D'ailleurs, il a dû lui-même, être étonné de leur jargon qu'il désigne ironiquement par le mot rthana. Cependant malgré les savantes et abondantes démonstrations de cet auteur, on demeure perplexe en présence de sa thèse proposant tous les indigènes africains, d'alors, comme descendants de Madrhis et de Bernès, tous deux fils de BERR d'après certains généalogistes comme IBN-HAZM ; alors que d'autres, tels que SABBEK-AL-MATHMATI ; ISDOUR-AL-KOUMI et KHELLANE IBN ABI LOUHA, déclarent que les Branès sont enfants d'un certain Berr descendant de Mazigh, père des Imazirène, fils de Chanaan, tandis que les Botr (pluriel de l'adjectif arabe abter : mutilé de l'appendice caudal, et aussi sans postérité) ont pour ancêtre un autre BERR issu de Kaïs...

Dans tous les cas l'histoire d'Ibn Khaldoun manque de conclusion, ainsi que le répétait notre regretté maître EDMOND FAGNAN du dire même de l'éminent traducteur GUCKLIN DE SLANE, dont il fut l'ami et fervent disciple : « Il laisse Ibn Khaldoun en suspens, des récits superposés, provenant de sources différentes, ce qui rend périlleuse la lecture de ses relations, si le traducteur n'a soin de comparer les diverses leçons proposées pour en tirer lui-même telles conclusions qu'il croit judicieuses. »

(En effet, nous nous sommes nous-mêmes rendu compte que parfois Ibn Khaldoun, en épilogue de certains exposés, avertissait ainsi le lecteur : « Mais bien naïf serait celui qui croirait aveuglément cela. »)

Par exemple nous voyons sur le même sujet la thèse d'IBN-HAZM combattue par ESSOULI qui, lui, fait descendre les berbères de Berber, petit-fils de Misraïm (le second des fils de Cham), cependant que TABARI les indique comme étant amalécites, par Berber fils de Kemla et septième descendant de Sem.

Pour nous, sans admettre la thèse qui prête aux dits berbères un ancêtre éponyme déterminé, nous inclinons à croire qu'ils sont de la descendance de Sem, parce que de race blanche, et venus d'Asie, par vagues successives, en empruntant les classiques passages de Bab-el-Mandeb ; de l'Isthme de Suez (Cf. Monogénisme de Quatrejages) et autres voies d'accès, par l'Europe ; telles les Colonnes d'Hercule : « Successifs afflux d'hommes qui après s'être infiltrés dans la vallée du Nil s'engagèrent vraisemblablement vers l'Ouest, au rythme de cette loi qui semble entraîner la marche des hommes et peut-être aussi le déplacement des civilisations dans le sillage du Soleil ! »

*
* *

En introduction d'une de nos précédentes études nous disions déjà : arabes et berbères sont, sinon frères, tout au moins proches cousins : aujourd'hui, plus encore, nous confirmons cette assertion. Tels actuellement sont ces africains telles étaient les peuplades d'Arabie ainsi esquissées par l'historien grec ELLIEN : « Ce sont des guerriers à demi-nus vivant tous de la même manière et ne portant que de courtes saies qui s'arrêtent en haut du genou. Montés sur de rapides coursiers ils sont toujours errants. çà et là, soit en paix, soit en guerre. Aucun d'eux ne touche à la charrue, ne soigne un seul arbre, ne demande à la terre cultivée sa subsistance. Toujours en mouvement ils sont sans foyer et sans demeure fixe.

celle des Touareg, est fille de l'alphabet phenicien : On voit comment elle s'est formée, on la lit ! »

* * *

Si l'on envisage, maintenant, l'existence familiale des indigènes nord-africains, leurs us et coutumes sont sensiblement ceux des prolétaires orientaux. Leur vestis est demeuré, à peu de chose près, celui des premiers âges de Babylone et de Memphis ; avec comme caractère distinctif, le burnous, sorte de peplum : telles aussi la kachabïa algérienne et la djellaba marocaine, en lainage rayé. Pour leur législation privée elle est faite de kouanine (pl. de kanoun, du grec Kanôn : règle, canon), basés sur la coutume, avec des modifications de temps et de lieu, mais ne complète contradiction avec la loi koranique, laquelle ne put être que très difficilement imposée, même en Arabie, par les premiers khalifes.

Accessoirement, cela nous amène à dire que c'est à tort que l'on considère parfois la littérature du Koran comme point de départ de l'arabe littéral : alors que, tout au contraire, le « Livre » fut rédigé en langue-mère asiatique conformément à la parole du Prophète : « Je parle le pur arabe, car je l'ai appris chez les Bni-Saâd, savants parmi les savants ».

De même l'onomastique arabe est aussi ancienne que les textes bibliques — axiome généalogique d'ailleurs — ; ainsi Adam est mis pour Ab dam (exactement abou-eddam, le père de l'éternité) ; Abraham pour Ab-erraham (père de la miséricorde ; Abd Allah pour Abd Ilah (serviteur de la divinité,) nom que portait le père du PROPHÈTE MOHAMMED avant l'islamisme...

Comme aussi il y a errement de croire que le pèlerinage canonique à La Mecque ait été instauré par le Prophète ; la Genèse nous apprend, en effet, que le patriarche Abraham accomplit, avec Ismaël et Agar, avant de les quitter, le pèlerinage à « l'antique Bakka », le même que, d'après la légende avaient aussi effectué, — sous la conduite de l'Ange Gabriel (Djebraïl), — Adam et Eve, heureux de se retrouver sur le mont Arafat, où ils lapidèrent le serpent Iblis, après que Dieu les eut chassés du Paradis terrestre...

* * *

In fine : nous relevons, — dans l'Atlas classique de VIDAL-LABLACHE (Armand Colin, Edit. Paris 1909 ; pl. 128 : Afrique politique) en pays de Nubie, le nom de Berber, ville qui se trouve sur le Nil, par 32° de longitude-Est et 18° de lat.-Nord ; à une distance approximative de 300 kilomètres de la pointe Sud-Est du Désert de Lybie et à 500 kilomètres Nord-Ouest du Détroit de Bab el-Mandeb.

Ce fut dans ce même centre de Berber, voisin de la tribu arabe des Bni-Amer, que feu notre vieil ami l'explorateur George Schweinfurth séjourna, un temps durant, au retour de son expédition au pays des Niam-Niam, vers 1870. Ce fut là que mourut son jeune protégé, le pigmée Nsévoné, qu'il emmenait en Europe ; et ce fut également à Berber qu'il apprit, — ce qui l'affligea profondément, — la mort de l'explorateur du Soudan égyptien, le français Lafargue, avec lequel il s'était lié d'amitié fraternelle.

Il peut être intéressant, nous disait Schweinfurth, de remarquer que en dialecte chaman, Brrr Brrr signifie : Sur toi le salut !

M. et Ed. G.

De plus, étant donné leur caractère indiscipliné et leurs aspirations belliqueuses, chaque tribu a agrémenté son dialecte de clefs secrètes afin de le rendre plus incompréhensible encore. C'est ainsi qu'au Maroc, nous dit-on, après une scission entre contribuables, il arrivait aux partis rivaux de compliquer leur langage par des tournures ou formules phonétiques, mots ou expressions combinées. Ainsi le tarbit (tarbit), est, d'après le kaïd MZORHFI, l'arabe parlé dans les Zemmour.

Par ailleurs, les populations du Sud, au delà de Marrakech ont, depuis des siècles fait jouer le rhoss, jargon dont nous nous sommes longtemps demandé la provenance. Nous avons pu établir qu'il s'agit là d'un langage parlé par les Rhoss — ou Ghozz — implantés depuis les Almoravides dans le Houz. (Ces kurdes étaient les mercenaires de Karakoch, (l'oiseau noir) client des Aïoubides, d'Egypte et de Syrie, qui devint l'allié et le soutien d'Ibn-Rhanîa, en Ifrikia). Aujourd'hui encore l'arabe parlé dans la capitale du Sud est souvent empreint de cet argot, dont des traces persistent dans l'Ile de Malte — plus particulièrement au Gozzo — où s'établirent des transfuges de la troupe de Karakoch.

Notons de plus que, à peu près tous les noms de tribus, classifiées comme berbères par Ibn Khaldoun, s'étymologisent par la forme arabe ramenée à la racine trilittère. Ainsi : Maqmoura vient de Çamed, être au-dessus, en évidence ; Rhorama, de rhoram, imposer ; Haouara de haour, assister un prophète (nom que l'on retrouve dans le Koran et qui est de même racine que « houri »)

Pour les puissants Zenaga ou Sanehadja (que l'on peut encore ramener à Sann hedja gens du pèlerinage, exactement ceux qui suivent la voie du pèlerinage) ; plusieurs autres sources sont proposées dont : zenadj, rétribuer quelqu'un ; zenag, être intelligent ; sanadj, peser précisément, être probe ; sanag, se repaître de petit-lait etc. Egalement, touareg signifie apparemment ou (fils) arêg (herg, territoire brûlé — du verbe harek, brûler).

D'autres noms procèdent par particules tels : A zemmour ; I stitène, racine de vieil arbre, de même source que Al Istana Constantinople — d'où Stamboul ou Istemboul de : Istitène, vieille souche et polis ville : la ville-mère.

Car sans jurer un abus des étymologies, la recherche s'en impose pour l'étude des langues orientales ; et, ne craignons pas de redire que la langue arabe, vieille comme le monde — et si riche en métaphores — est un précieux auxiliaire pour éclaircir toutes les langues archaïques, même l'hébreu. C'est pourquoi tout ce qui a été écrit sur les plus anciens groupements nord-africains par les savants arabes tels que : IBN-KHALDOUN ; IBN-KHALIKANE ; EL BEKRI ; EL MAKKARI etc... a été clairement transcrit, tandis qu'on ne trouve nulle trace d'œuvres en caractères dits « berbères » d'historiens aussi dits « berbères » et déjà cités, si ce ne sont des relations sous forme d'écriture et de littérature purement arabes.

Quant aux caractères calligraphiques appelés berbères, demeurés presque intacts dans le tîfînar des Touareg, d'après le distingué épigraphe et paléographe HALEVY ils dérivent de l'ancien libyque de par le même procédé qui a précédé le libyque du phénicien : « L'Alphabet libyque se compose de vingt-trois lettres consonnes, parmi lesquelles cinq fonctionnent comme voyelles analogues aux lettres quiescentes des langues sémitiques. »

De même s'exprime M. DE LA BLACHÈRE : « L'écriture libyque, mère de

Lettres Puniques		CARTHAGE						Lettres Puniques	
Α	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Α	
Β	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Β	
Γ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Γ	
Δ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Δ	
Ε	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ε	
Ζ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ζ	
Η	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Η	
Θ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Θ	
Ι	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ι	
Κ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Κ	
Λ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Λ	
Μ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Μ	
Ν	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ν	
Ξ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ξ	
Ο	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ο	
Π	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Π	
Ρ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ρ	
Σ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Σ	
Τ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Τ	
Φ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Φ	
Χ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Χ	
Ψ	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ψ	
Ω	Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Ω	

Alphabet



كِتَابُ أَعْيَانِ الْمُغْرِبِ الْأَفْصَى لِلرَّيْنَةِ



S. M. Sidi Mohammed ben Moulâï-Youssef

LE MAROC

de l'antiquité à nos jours

Al Marhrib-l'Akça, (l'Occident-extrême)

المغرب الأقصى

Pour situer le Moghreb-el-Akça (Extrême-Occident), dans les temps préhistoriques, on n'a guère que les relations succinctes et imprécises d'auteurs anciens. Bien peu de choses, en effet, y témoignent du passé : quelques rares traces de monuments mégalithiques comme on en retrouve à l'Est de l'Afrique septentrionale ; quant à la documentation locale, elle fait complètement défaut.

Toutefois, pour mieux désigner les peuplades qui habitèrent ce pays, dans l'antiquité, recourons à la Genèse avec Flavius Josèphe :

« ... Adam, le premier homme nommé, eut comme fils entre autres enfants, Caïn et Abel, puis Seth alors qu'il avait déjà deux-cent-trente ans.

... Seth fut vertueux et resta un exemple pour sa descendance ; quant à ses deux aînés leur nom était prédestiné : Caïn (Kaïs, en hébreu, signifie acquisition) et Abel (deuil ; celui qui pleure un mort ; ou bien encore souffle, vanité).

... Caïn eut pour fils Anochos, dont le fils aîné fut Jared — en hébreu, Menougahel et d'autres variantes — lequel eut Mathousalas (*Mathusalem*), père de Lamech (*Laïmèche*) qui, de deux femmes, Sella et Adda, eut soixante dix-sept enfants. L'un d'eux, Jobel, planta sa tente et vécut de la vie pastorale, tandis que l'un de ses frères, lobbal, se consacrant à l'art de la musique, inventait la cithare et le psaltérion, cependant qu'un autre, Theobellos, était un guerrier remarquable !...

... Sept générations durant ces hommes rendirent grâces au Créateur ; puis ils s'écartèrent de lui. Ce fut alors que **Nochos** (Noé), en récompense de ses vertus exceptionnelles, fut choisi par Dieu pour continuer le genre hu-

main. Noé indigné de leur conduite [des hommes] et voyant avec chagrin leurs entreprises, tenta de les amener à de meilleures pensées et à de meilleures actions ; mais voyant que, loin de céder, ils étaient complètement dominés par le plaisir des vices, il craignit d'être tué par eux et quitta le pays avec sa famille. Dieu l'aimait pour sa justice ; il avait alors six cents ans. Dieu condamna tous les autres hommes à cause de leur corruption et résolut de créer une autre race exempte de vices, dont il abrégerait la vie, la réduisant à cent-vingt ans. A cet effet, il changea la terre ferme en mer : Noé seul est sauvé, Dieu lui ayant fourni un engin de salut. Il construit une arche à quatre étages de trois-cents coudées de long, cinquante de large et trente de profondeur ; il s'y embarque avec ses fils, la mère de ses enfants et les femmes de ceux-ci ; il y met tous les objets nécessaires à leurs besoins, y introduit des animaux de toutes espèces, mâles et femelles et pour certains d'entre eux (les purs) il prend sept couples (et deux couples pour les animaux impurs)...

... La catastrophe se produisit dans le second mois, que les Macédoniens appellent *dios* et les hébreux *marsouane* ou *marechouane*. D'après Moïse, on était au vingt-septième jour du mois de *nizane* de l'an 2262, après la naissance d'Adam, la date en est transcrite dans les saints Livres.

... Dieu fit un signe et commença à faire pleuvoir ; les eaux se mirent à tomber pendant quarante jours pleins, de manière à s'élever de quinze coudées au-dessus de la surface de la terre. Quand les pluies cessèrent, l'eau se mit à baisser à peine après cent-cinquante jours ; c'est dans le septième mois, le septième jour du mois que les eaux commencèrent à se retirer. L'arche, alors s'arrête sur la cîme d'une montagne en Arménie : Noé s'en aperçoit, ouvre l'arche, voit un peu de terre qui l'environne et, renaissant déjà à l'espérance, il se rassérène. Quelques jours après, l'eau ayant baissé davantage, il lâche un corbeau, pour savoir s'il y avait sur la terre un autre endroit laissé à découvert où l'on put débarquer avec sécurité ; mais le corbeau ayant trouvé la terre encore recouverte d'eau, revint vers Noé. Sept jours après, il confie la même mission à une colombe qui revient aussitôt couverte de boue et portant dans son bec un rameau d'olivier ; Noé, voyant alors que la terre est délivrée du déluge, attend encore sept jours, puis il fait sortir les animaux de l'arche, et sort lui-même avec sa progéniture, sacrifie à Dieu, et célèbre un festin avec les siens...

... Les Arméniens donnent à cet endroit le nom de *débarcadère* ; (au mont des Cordyéens) c'est là que l'arche s'est échouée et les indigènes montrent encore les débris qu'ils emploient en guise de talismans.

... Le déluge et l'arche sont mentionnés par tous ceux qui ont écrit l'histoire des barbares ; de ce nombre est Bérose, le Chaldéen.

... Noé, qui vécut encore trois-cent-cinquante ans après le déluge, était le dixième descendant d'Adam, par son père *Laïmech*, fils de *Mathusalas*, fils d'*Anochos*, fils de *Jared*, fils de *Marouel* (Malalihl) fils de *Kaïmas* ou *Kaïnane* fils d'*Enos* fils de *Seth*, dernier fils d'**Adam**.

... Les trois fils de Noé : *Sem*, *Japhet* et *Cham*, nés cent ans avant le déluge, eurent des fils qu'on honora en donnant leurs noms aux pays où ils s'établissaient en familles ; les premiers ils descendirent des montagnes dans les plaines.

... **Japhet** eut sept fils ; ils commencèrent à habiter depuis les monts Toros et Ancanos, puis s'avancèrent en Asie, jusqu'au fleuve Tanaïs et en Europe, jusqu'à Gadéira (Cadix), occupant le territoire qu'ils rencontrèrent et où personne ne les avait précédés. Ils donnèrent leurs noms à ces contrées. Ceux que les Grecs appellent aujourd'hui Gaulois on les appelait *Gomariens*, du nom de Gomar ; les *Magogiens* que les Grecs appellent Scythes, descendaient de Magog ; deux autres fils de Japhet : Javan(ès)-Ivane et Mados-Madaï donnèrent naissance, le premier à l'Ionie et à tous les grecs, et le second aux Médes ou Madéens. Thobel fonda les *Thobeliens*, qu'on appelle aujourd'hui Ibères ; les Mosochènes fondés par Mosoch, s'appellent aujourd'hui *Cappadociens* et d'eux subsiste une cité du nom de Mazaca ; Thiras donna son nom aux *Thiriens* — les Thraces d'après les Grecs...

... Les enfants de Cham occupèrent les pays qui s'étendent depuis la Syrie et les monts Amanos et Liban, jusqu'à la « Mer intérieure » (Méditerranée : *medius* le milieu, *terra* terre) d'une part et jusqu'à l'Océan de l'autre. Les noms de quelques-uns de ces pays se sont perdus tout à fait, d'autres, altérés ou changés, sont méconnaissables ; peu se sont gardés intégralement : *Chous* a vu son nom épargné par les siècles, c'est ainsi que ses descendants les *Ethiopiens* s'appellent encore les *Chouséens* ; les Mestréens eux aussi ont conservé le nom de **Mestre**, ou Mistrāim ou encore Misraïm ; **Phout** fonda la *Phoutée* dont les habitants furent dits *Phoutéens*, alors que le fleuve arrosant cette contrée prenait le nom de Phoutos. Quant au quatrième fils de Cham, **Chanaan**, ou Chanāne, il s'établit dans le pays de Judée, dit aussi Chananée ou Terre de Chanaan, fondant les *Chananéens* ; et ce fut seulement sur ces derniers que s'appesantit la malédiction divine. On sait, en effet, qu'après le déluge, la terre étant revenue à sa nature primitive, Noé se mit à l'œuvre et y planta la vigne. Quand les fruits parvinrent à maturité, il les vendangea au moment opportun ; le vin étant prêt, il fit un sacrifice et se livra à de grands festins. Ivre, il s'endort, il reste étendu dans un état de nudité indécente. Le plus jeune de ses fils l'aperçoit et le montre en raillant, à ses frères ; ceux-ci enveloppent aussitôt leur père d'une couverture. Noé, ayant appris ce qui s'était passé, fait des promesses de bonheur à ses deux aînés ; quant à Cham, à cause de sa parenté avec lui, il ne le maudit pas, mais il maudit ses descendants... » et ce fut pourquoi certains des fils de Chanaan, donnèrent naissance à une race noire...

Ainsi le deuxième et le troisième fils de Cham, **Misraïm** et **Phout**, passèrent l'isthme Suez. Le peuple de Misraïm s'étendant dans toute l'Egypte, créait Misr (Le Caire) tandis que celui de Phout s'avançant plus vers le ponant, fondait la Phoutée où quelque temps plus tard, **Libys** fils de Misraïm, s'établissait, devenant ainsi le chef de toutes les peuplades de l'Afrique, jusqu'aux monts Atlas. Dès lors, la plupart de ces familles, se groupant sous le générique de *Libyens*, se fixèrent sur le littoral, au gré de leur convenance, tandis que certaines d'entre elles, entraînant leurs troupeaux en transhumance hivernale dans l'intérieur des terres, adoptèrent le nom de Numides (peuple errant, nomade, de nome pâturage). Ce Libys, fils de Misraïm, était aussi appelé Labihim (en hébreu Lehabim) et les Libyens, ses sujets, avaient nom Lebouh.

Toujours d'après la Genèse : « ... Chous eut six fils : **Sabas** fonda les **Sabéens** ; **Evilas**, les *Eviléens* plus tard **Gétules** ; *Sabath* (en hébreu *Sabtha*) les *Sabathéniens*, que les Grecs appellent les *Astabariens* ; **Sabacatos** fut le quatrième fils et comme son puîné *Regmos*, ou *Rahma*, ne laissa pas de descendance connue, quant au sixième, *Nemrod*, il demeura parmi les *Babyloniens* et fut leur tyran : remarquable pour sa vigueur et son initiative, il excella aux exercices cinégétiques. C'est à partir de *Nemrod* que se dispersent plus précisément les descendants de *Noé*, et fondent des colonies où la langue initiale se transforma à la longue en idiomes divers.

... *Chanaan* avait eu comme fils *Sidon*, père des *Sidoniens*, habitant la ville de *Sydon*, et *Amathous*, dont une ville *Amathon* ou *Amath*, porta le nom et que les *Macédoniens* appelèrent ensuite *Epiphanie*.

... **Sem** ou *Semas*, fils aîné de *Noé*, eut cinq fils qui habitèrent l'Asie jusqu'à l'Océan Indien, à partir de l'*Euphrate*. Le premier, *Ellam*, fut l'ancêtre des *Perses* ; le cadet, *Assour*, fonda les *Assyriens*, le peuple de l'antiquité réputé le plus riche ; *Harfacsad* fut le père des *Chaldéens* ; *Arane* devint le chef des *Araniens*, plus tard *Syriens* et *Loudas* donna son nom aux *Loudiens* plus tard *Lydiens*.

... Des quatre fils d'*Arane*, l'un, *Ousos* (*Ous*) fonda la *Trachonitide* et *Damas*, entre la *Palestine* et la *Syrie* ; un deuxième *Oulos* (*Ous*), fonda l'*Arménie* ; un troisième, *Gather*, gouverna les *Bactriens*, quant au dernier, *Mesas* ou *Mesech*, il fonda les *Mesanéens*.

... *Harfacsad*, autre fils de *Sem*, fut le père de *Sales*, lui-même père d'*Heber* (*Heberos*) qui donna son nom aux *Judéens* appelés aussi *Hébreux*. *Heber* fut le père de *Jouctas* et de *Phalec*, appelé ainsi car il naquit le jour du *Phalec*, en hébreu « partage ». Ce dernier fut le père de *Ragavos* ou *Ragov*, en hébreu *Reou* (que les *Arabes* appellent *Rarhouth*, alors qu'ils désignent *Phalec*, sous le nom de *Fareg*, le partageur, l'égalitaire) ; *Rarkouth* fut le père de *Serourh*, lequel eut pour fils *Nachor*, ou *Nahour*, père de *Tharos*, en hébreu *Thérah* ou *Thareh*. De *Thareh*, naquit *Abrahamos*, neuf cent-quatre-vingt-douze ans après le déluge et qui fut le dixième descendant de *Noé*.

Ainsi se reconstitue la généalogie d'*Abraham* :

Abraham, fils de *Thareh*, fils de *Nachor*, fils de *Serourh*, fils de *Ragavo*, fils de *Phalec*, fils d'*Heber*, fils de *Sales*, fils d'*Harfacsad*, fils de *Sem*, fils de **Noé**, fils de *Laïmech*, fils de *Mathousalas*, fils d'*Anoch*, fils de *Jared*, fils de *Marouel*, fils de *Kaïnas*, fils d'*Enos*, fils de *Seth*, fils d'**Adam**.

(Il est à remarquer que des interpolations peuvent être admises car quelques manuscrits annoncent des totaux d'années différents tout en se basant sur le déluge).

Abraham eut des frères dont *Nachor* et *Aaron* ou *Aârane* — celui-ci laissa un fils, *Loth*, et des filles, *Sarah* (*Saraï*) et *Melka*.

Aaron mourut en *Chaldée* ; *Nachor* épousa *Melka*, quant à *Abraham*, il se maria aussi avec sa nièce *Sarah*.

Alors qu'*Abraham* avait déjà quatre-vingt-six ans, *Sarah*, étant demeurée jusque-là stérile, consentit, sur l'ordre de Dieu, l'entrée du gynécée à sa servante *Agar* — ou *Hadjar* — l'égyptienne qui devint la concubine d'*Abraham* et mit au monde un fils **Ismaïl** (*Ismaïlos* : exaucé par Dieu).

Cependant, treize ans après, Sarah mit enfin au monde un garçon qui reçut le nom d'**Isaac** — *Isaac* signifie rire ; parce que Sarah, alors âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans avait souri lorsque Dieu lui avait fait annoncer sa prochaine maternité.

Dès lors, usant de ses prérogatives d'épouse légitime, Sarah contraignit Abraham à se séparer d'Agar et de son fils Ismaël, alors âgé de quinze ans. Le patriarche accompagna donc les deux proscrits jusqu'à La Mecque, qu'occupaient les Bni-Djorhm, tribu d'idolâtres farouches. Ce fut là qu'il déposa lui-même, comme legs sacré, la fameuse pierre noire, qui longtemps fut adorée et autour de laquelle Ismaël se mit aussitôt à édifier le *Temple de la Kaâba*, devenu lieu de pèlerinage. Cette pierre devait constituer plus tard le seul vestige d'idolâtrie conservé par le prophète Mohammed, en souvenir de l'ancêtre : d'après ses prescriptions, tout bon musulman, pour être en état de grâces, doit la toucher une fois au moins au cours de son existence.

« Ismaël qui fut le père des Ismaélites demeura en Arabie et eut lui-même d'une égyptienne, douze fils : Nabaïôth, Keddar, Abdehlos (le serviteur de la divinité suprême : *ilah* ou *eloh*), Massam, en hébreu Misbam, Ydoum, en hébreu Idouma ; Masmasos, en hébreu Mismaa ; Massès, en hébreu Massah ; Chodad, en hébreu Adad ; Theman ; Jetour ; Naphaïs ; Kednos. Tous occupèrent d'abord le pays qui s'appela dès lors Nabathème, du nom de leur aîné, et qui était compris entre l'Euphrate et la Mer Erythrée. Ainsi, en l'honneur de leurs vertus et de la considération vouée au patriarche Abraham, les tribus de la nation Arabe décidèrent d'adopter leurs noms comme patronymes.

... Après la mort de Sarah, Abraham ayant épousé Chetoura, eut d'elle six fils, intelligents et vigoureux est-il dit : Zembranes (Zimrane) ; Jazarès (Iohrane) ; Madanès (Madane) ; Mehdianes (Madiane) ; Louzoubaces (Ysbak) ; Souôs (Souah).

... Ceux-ci engendrèrent aussi une nombreuse postérité : de Souôs naissent Sabakane (Sebah) et Dadane (Dedane) ; et de celui-ci Latousim, Asosuris et Louhouris — qui serait aussi Lehoumim.

... Madane eut Ephas, Ophres ou Ophrène (en hébreu *Æpher*) ; Anochi ; Ebidas (Abida) ; Eldas (Eldah).

« Tous, fils et petits-fils, sur l'ordre du patriarche, allèrent fonder des colonies dans les pays lointains, pour éviter sans doute, en même temps que l'encombrement de la patrie, les luttes et discussions intestines. Ils s'emparèrent ainsi de la Trogloditide et de la partie de l'Arabie heureuse qui s'étend vers la Mer Erythrée. On dit aussi que Ophrène fit une expédition contre la Libye, s'en empara et que ses descendants s'y établirent en donnant son nom au pays, lequel dès lors, s'appela **Afrikos** ou **Afrik**.

« Je m'en réfère, ajoute Josèphe Flavius, à Alexandre Polyhistor, qui s'exprime « ainsi : « Cléodème le prophète, surnommé Malchos, dans son Histoire des Juifs « dit conformément aux récits de Moïse, leur législateur, que Chetoura donna à « Abraham, des fils vigoureux. Il dit aussi leurs noms ; il en nomme trois : Aphas, « Sourîm et Japhras. Sourîm donna son nom à l'Assyrie ; les deux autres, Aphas « et Japhras à la ville d'Aphra et à la terre d'Afrik. Ceux-ci combattirent avec

« Hercule, contre la Libye et son roi Antée (1) ; et **Hercule**, ayant épousé la fille « d'Aphra, aurait eu d'elle un fils Didoros, duquel naquit Sophôn ; c'est de celui-ci que les Barbares tiennent le nom de Sophaques. »

... Abraham mourut à l'âge de cent-soixante-quinze ans et fut inhumé à Hébron, par ses fils Isaac et Ismaël, auprès de Sarah, morte elle-même à cent-vingt-sept ans.

... Isaac, père d'Esau et de Jacob, mourut à cent-quatre-vingt-cinq ans et fut aussi enterré à Hébron : c'est à partir de Moïse, mort à cent-vingt ans, que Dieu réduisit à ce nombre d'années, et pour un temps, la longévité humaine. (La Genèse, par Flavius Josèphe, trad. **Julien Well**, Leroux éditeur à Paris).

... Hébron fut après Jérusalem le lieu le plus vénéré de la Terre Sainte. On y venait de la Syrie, de l'Idumée, de l'Arabie, des déserts habités par des Ismaélites, de tous les pays peuplés par les descendants du Père des Croyants.

... Aujourd'hui encore, les mahométants entourent du même respect que les juifs et les chrétiens, ce berceau de leur race et ce tombeau de leurs ancêtres : c'est là, en effet, qu'Abraham, arrivé de la Chaldée aux champs de Chanaan, vint planter sa tente près des chênes de Membré, dans la vallée d'Hébron. Hébron était aussi appelée la « ville des quatre » [hommes] (Kariath-Arbeh) parce qu'elle renfermait, disait-on, avec le tombeau des trois patriarches, celui du père du genre humain.

Ainsi d'après la Genèse, les descendants d'Abraham, suivant les traces de leurs ancêtres auraient continué à peupler l'Afrique septentrionale. Plus tard, l'histoire de l'Extrême-Occident africain se propagea en Orient, grâce aux relations des navigateurs phéniciens, qui fréquentèrent ces parages.

C'est ainsi qu'**Homère**, instruit par la voix de la tradition et des rhapsodes, des expéditions et des prouesses de ses héros, leur consacra l'Ibérie, refuge des âmes pieuses et « Champs Elysées » que, suivant la prédiction de Prothée, Ménélas devait habiter un jour. Dans l'*Odyssée*, il s'exprime ainsi :

« Quant à toi, Ménélas, les immortels te conduiront vers les Champs Elysées, aux bornes mêmes de la Terre. C'est là que siège le blond Rhadamante ; là aussi que les humains goûtent la vie la plus facile, à l'abri de la pluie et des frimas, et qu'au sein de l'Océan s'élève sans cesse le souffle harmonieux et rafraîchissant du zéphyr. »

Après Homère, le géographe et historien grec **Hécathée de Milet**, (VI^e siècle av. J.-C.) écrivait dans sa *Description de l'Asie* : « Douriza, lac près du fleuve Lixus ; Melissa, ville des libyens ; Thinge, également ville de Libye et Thrinké, ville auprès des Colonnes d'Hercule. » (id. Raymond Roget)

(1) On sait que ces deux héros descendaient d'Ammon et qu'ils s'étaient rencontrés dans l'oasis de ce nom — dans le prolongement sud de Barka — où ils pèlerinaient au tombeau de ce dieu. C'est dans cette partie de la Cyrénaïque que certains auteurs placent les ruines de l'antique Hespéride, près de l'actuel Benghazi. D'après *Diodore de Sicile* le temple fut bâti par l'Egyptien *Danaüs*. La région sacrée où il domine est exclusivement habitée par les Ammoniens. Au centre est l'acropole composée de trois forteresses ; la première est l'ancienne résidence royale des princes du pays ; la seconde, beaucoup plus considérable, renferme la demeure de la famille royale, la citadelle, le sanctuaire et la fontaine sacrée où sont purifiées toutes les offrandes destinées à la divinité. Dans la troisième sont les casernes fortifiées.

... Non loin de l'acropole est un autre temple d'Ammon, ombragé d'arbres, où coule

Avec **Platon**, (429-347 av. J.-C.) on entre dans le merveilleux. Malgré toute la gravité d'une narration historique, ce qu'il dit de l'Atlantis, prend la forme tour à tour d'une légende et d'une réalité. Notamment dans son fameux dialogue *Timée*, il prête à Critias ce propos : « Ecoute, Socrate, une histoire admirable mais très vraie, que racontait Solon, le plus excellent des sept sages : On rapporte que votre ville a résisté autrefois à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps l'Europe et l'Asie ; car pour lors notre mer était facile à traverser. A son embouchure, vers l'endroit que vous nommez *Colonnes d'Hercule*, était une île plus étendue que la Libye et l'Asie réunies ; de cette île on pouvait facilement se rendre en d'autres îles qui en étaient proches et, par le moyen de ces îles, aux terres qui étaient en face et voisines de la mer. Ce qui est en-deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un vaste port dont l'entrée serait étroite, pourtant c'est une véritable mer et la terre qui l'entoure est un continent. Dans l'île Atlantis, régnaient des rois dont la puissance s'étendait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et sur la plus grande partie du continent. Ils dominaient en outre sur les terres qui actuellement sont en notre pouvoir puisque, d'un côté, ils avaient conquis cette troisième partie du monde appelée la Libye et portaient leurs limites jusqu'au près de l'Égypte, et que de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe à l'Ouest de la Mer Tyrrhénienne ».

« ... Toutes leurs forces réunies envahirent notre pays et le vôtre aussi, Solon ; et, en un mot, tout ce qui est en-deçà des Colonnes d'Hercule... »

« ... Aussitôt après, un terrible tremblement de terre, joint à un déluge provoqué par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit, entrouvrit la terre qui engloutit tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers, et l'Atlantis disparut sous la mer. C'est pourquoi depuis ce temps, cette mer est devenue impénétrable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, débris de l'île submergée. »

« ... Tel est, Socrate, le résumé que mon bisaïeul disait tenir de Solon. »

Ce dialogue de Platon fut diversement commenté par les historiens et les scientifiques. L'Abbé **Moreux**, dans « *l'Atlantide a-t-elle existé* », édité par Gaston Doin, Paris 1924, développe ce récit géologique. Après avoir démontré l'existence d'un continent dont les vestiges tapissent le fond des mers atlantiques, l'auteur ajoute :

« ... Pouvons-nous préciser davantage ? A quelle époque cette Atlan-

la fameuse fontaine du soleil dont les eaux sont bouillantes à minuit, tièdes au matin et glacées à midi. L'image du dieu est couverte d'émeraudes et autres pierres précieuses et les oracles sont rendus avec des formes particulières : quatre-vingts prêtres portent sur leurs épaules une nef d'or dans laquelle le dieu est conduit en un lieu choisi, suivi de femmes psalmodiant des hymnes en son honneur.

D'après M. d'Avezac :

Alexandre le Grand qui se prétendait également descendant du dieu Ammon se rendit à son tombeau pour y consulter l'oracle. Il lui prédit qu'il serait toujours invincible ; aussi, merveilleusement satisfait, le héros macédonien fit à Ammon de magnifiques offrandes.

(*Univers Pittoresque* — Afrique romaine, Firmin Didot, éd. Paris, 1844).

tide a-t-elle été précipitée au fond des eaux, ne laissant émerger au-dessus de la surface marine que les îlots volcaniques des Açores, de Madère et des Canaries ?

« ... Si l'homme a vécu à la fin du tertiaire, la réponse importe peu : les premiers représentants de l'humanité ont pu assister à l'effondrement.

« ... Malheureusement toutes nos découvertes ne permettent pas de reculer l'apparition de l'homme si loin dans le passé ; d'ailleurs, une telle hypothèse n'est pas absolument nécessaire.

« ... Les Atlantes auraient pu être les contemporains de ces hommes préhistoriques, qui ont assisté aux dernières éruptions volcaniques des monts d'Auvergne, ou de cet être humain dont on a retrouvé le squelette au milieu des laves vomies par le volcan, actuellement éteint, de la Denise (Haute-Loire, commune d'Espaly).

« ... Seulement les neuf mille ans mentionnés par Platon deviennent ainsi notoirement insuffisants. Comme toutes les légendes, celle de l'Atlantide doit avoir un fondement. Un cataclysme aussi terrible n'a pu se produire sans que l'humanité en ait gardé le souvenir ; et c'est sur cette tradition, transmise d'âge en âge, que Platon, d'après les prêtres égyptiens, a dû broder son histoire. »

En regard de ces théories cosmogoniques, il est bon de citer la relation faite par **Berlioux** dans « *Les Atlantes* » (éd. Ernest Leroux, 1883). Une savante coordination des récits anciens amène ce géographe à placer, assez justement dans le temps qu'ils lui assignent, ce peuple mythique qui pourtant fut connu et apprécié par les Egyptiens et les Grecs et qui logiquement occupait toute la contrée englobant les Monts Atlas.

Voici ce qu'écrivait cet auteur :

« ... La date des conquêtes des Atlantes sera déterminée plus loin avec plus de précision quand on arrivera à l'histoire de ces guerres : pour le moment il suffit de rappeler que le récit même de Platon, les place entre l'époque de Cécrops et celle de Thésée, l'un et l'autre rois d'Athènes ; c'est-à-dire le seizième siècle et le commencement du treizième avant notre ère.

« ... Cela achève de démontrer que les luttes des Atlantes sont identiques à celles des Libyens et que ces deux noms désignent le même peuple.

« ... La détermination de ces deux faits, la limite géographique des conquêtes réalisées par les Atlantes et la date de ces conquêtes permettent de poser nettement le problème qui nous occupe.

« ... Il s'agit de parcourir les contrées qui s'étendent depuis l'Atlas jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie pour en examiner la géographie et l'histoire primitive et pour s'assurer que ces pays ont été occupés par une invasion partie des Colonnes d'Hercule, ou de l'Espagne, entre les seizième et treizième siècles. » (p. 80)

Le même auteur rappelle que Platon désigne Cerné (Kerné) comme capitale de l'Atlantis, et place cette fastueuse cité précisément au pied du Grand Atlas. Il la fait même communiquer avec la Méditerranée par le Tritonis oriental.

« ... La description que Platon en a donnée, d'après le poème de Solon, continue l'auteur, à la page 112, n'est pas entièrement fictive : la ville s'éle-

vait dans une campagne fertile qui mesurait deux mille stades de largeur en partant de la mer, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, et cinq mille stades de longueur, du Nord au Sud ; ce qui fait environ trois degrés de large et cinq de long (*Critias*, P. 258, l. 45-51), c'était le domaine agricole du roi des rois qui résidait à Cerné.

« D'après ces chiffres ce domaine devait comprendre toute la région qui s'étend entre la vallée du Sous et celle de Drâa. Il était entouré d'un canal continu qui mesurait dix mille stades de développement (environ 1.850 kilomètres). Solon pensait qu'un pareil canal n'avait pu être ouvert de main d'hommes. Il avait raison, car il s'agissait simplement d'un réseau de rivières qui entourait presque totalement cette campagne et que l'on peut voir sur la carte : lorsque le Sous et le Drâa étaient alimentés par des eaux abondantes le cours de leurs eaux et celui de leurs affluents traçait une enceinte presque complète de rivières, autour de cette campagne. Un autre canal, long de cinquante stades, profond de cent pieds et large de trois arpents (93 mètres environ), servait de port à la ville. Ce port, d'où l'on partait pour aller aux terres situées au-delà de l'Océan, devait se trouver sur le Triton occidental : « ... il était rempli de navires et de marchands venus de tous les pays ; nuit et jour il retentissait de cris et de tumulte tant la foule y était compacte. (*Critias*, d^o). La ville était une opulente cité entourée d'une triple enceinte. On y voyait de riches édifices et surtout le fameux Temple de Poséidon qui représentait en quelque sorte l'art libyen. Le monument mesurait un stade de longueur et deux arpents de large. Tout l'extérieur était couvert d'argent, sauf le faite dont les ornements étaient en or. A l'intérieur les lambris avaient de riches décorations d'or, d'argent, de bronze et d'ivoire. Les murailles, les colonnes et le sol étaient incrustés de bronze. La merveille de ce temple était la statue du héros : Poséidon était représenté assis dans un char traîné par six chevaux ailés ; il était si grand qu'il atteignait le plafond de l'édifice. Autour de lui, cent autres statues représentaient des néréides portées par des dauphins ; le tout était en or ou en métal doré (l'électrum sans doute) (1). Dans l'enceinte du temple, on trouvait également la colonne de bronze sur laquelle était gravée la Constitution des Atlantes.

« ... Cerné était en même temps un grand marché et un centre artistique ; elle eut aussi des écoles fameuses.

« ... Quant à **Atlas**, il a de tous temps et dans toute l'antiquité, été renommé pour ses connaissances en astronomie : « On raconte, disait Diodore, qu'il avait étudié à fond la science des astres et qu'il communiqua, le premier, aux hommes, la connaissance de la sphère. A cause de cela, l'opinion se répandit qu'il portait le monde sur ses épaules ; le mythe rappelait qu'il avait inventé et décrit la sphère. (*Diodore* ; III, Ch. 60, § 2).

« ... L'amour de la science fut d'ailleurs héréditaire dans sa famille. Son premier ancêtre **Ouranos**, c'est-à-dire le Ciel, (qui doit être le même que

(1) On retrouve dans le Maroc méridional, notamment dans le Sous, une sorte d'alliage constituant un métal précieux ayant l'aspect d'un or jaune faiblement titré, mais ne répondant pas à l'essai de touche. C'est ce qu'on appelle l'*or marocain*, on en confectonne des bijoux surtout massifs. Un vieil armateur anglais nous a affirmé qu'un sien grand oncle, fameux marin du milieu du siècle dernier, en faisait encore l'échange sur les côtes de Mazagan.

Japet ou Poséïdon) avait commencé à étudier les astres. Son fils **Hespéros** continua ces études. Un jour que ce dernier avait gravi le mont Atlas pour faire ses observations, il fut enlevé par une tempête.

« ... Pour ces chefs qui commandaient à un peuple de marins, la connaissance de l'astronomie était un devoir de la royauté. Ils furent les fondateurs d'une véritable Ecole Scientifique et cette Ecole doit compter parmi les plus célèbres de l'antiquité. On y enseignait en même temps l'astronomie et la géographie ; elle a d'ailleurs laissé autre chose que des souvenirs. Pour l'astronomie on connaît les théories d'Ouranos. Cet observateur attentif des astres savait prédire bien souvent ce qui devait arriver dans le ciel ; il avait fait connaître à la foule comment on mesure l'année par la marche du soleil et les mois par celle de la lune ; et aussi comment les saisons se répètent chaque année. »

Il avait donc dressé un calendrier complet et régulier dont les divisions se calculaient en même temps sur le double mouvement de la lune et du soleil. Pour la géographie enseignée à Cerné, on a vu la description de la Terre que les prêtres de Sais avaient empruntée à cette source. »

Héraclès (Hercule) alla un jour étudier à cette école, il avait aidé le roi des Atlantes à défendre ses contrées contre les attaques de l'Egypte. En récompense de ses services il demanda à l'illustre maître des leçons d'astronomie et fit de tels progrès dans cette science qu'il put suppléer Atlas et porter à son tour le monde sur ses épaules. Il enseigna ces connaissances à ses compatriotes de la Grèce (*Diodore* : L. IV ; C. 27 ; § § 4 et 5).

De plus, Platon représente les libyens occidentaux comme heureux possesseurs d'un grand nombre de mines d'or, d'argent, d'autres métaux et aussi de pierres précieuses. Dans ce même ordre d'idées, mais bien plus tard (XI siècle de J. C.), le polygraphe espagnol musulman Abou Obéïd El Bekri, proclame à son tour les merveilles de cette région : il cite des mines d'or et d'argent. Il n'y a point d'endroit dont la fertilité soit plus grande et l'aspect plus agréable, dit-il... « Le Deren (Atlas) est placé comme une limite devant le désert et se prolonge jusqu'au Mokattem, en Egypte. C'est, dit-on, la plus grande chaîne de montagnes de la terre. »

« ... A Tazraret se trouve une ancienne mine d'argent dont le minéral est très abondant. » Cet auteur vante ensuite les richesses du Sous, au sol fertile, où croissent en abondance arbres fruitiers et cannes à sucre, sans oublier le fameux arganier qui donne une huile précieuse en cette région (*Description de l'Afrique Septentrionale, traduction de Slane* ; Jourdan édit. Alger 1913)

Citations faites, revenons à nos auteurs anciens.

Hérodote, lui, donne l'ordre dans lequel, en son temps (V^e siècle av. J.-C.), on rencontrait, en partant de l'Egypte, les peuples de la Libye :

« ... Les premiers sont les *Adyrmachides* ; ils ont presque les mêmes usages que les Egyptiens, mais ils s'habillent comme les Libyens. Cette nation s'étend jusqu'à un port appelé Plynos ; les *Gyligames* touchent aux précédents et s'étendent jusqu'à l'île Aphrodisias. Immédiatement après on trouve les *Asbystes* du côté du ponant, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer. Ils sont de tous les libyens les plus habiles à conduire les chars à quatre che-

vaux. Ensuite, et plus à l'occident, viennent les *Auschises* qui habitent au-dessus de *Barcæ* (*Barka*) et s'étendent jusqu'à la mer près des *Evespérides* ; les *Cabales* demeurent vers le milieu de leur pays mais sont peu nombreux. Ensuite et toujours vers l'Ouest, se rencontrent les *Nasamans* peuple nombreux qui, en été, va jusque dans les parages d'*Augila*, oasis d'*Andyle*, (près du *Benghazi* actuel) pour y cueillir les dattes. Les *Psylles*, leurs voisins sont réputés comme charmeurs de serpents venimeux avec lesquels ils jonglent même.

... Au-dessus de ces peuples, vers le midi, sur les chaînes de l'*Atlas*, dans un pays infesté par les bêtes féroces sont les *Garamantes* qui évitent les étrangers et tout commerce avec eux.

... Puis à l'Ouest, le long de la mer, sont les *Maces* (*Macæ*) qui se rasent de manière à laisser sur le sommet de la tête une touffe de cheveux ; le fleuve *Cinyps* descend de la colline des *Gracès*, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt ; de là jusqu'à la mer il y a deux cents stades. Les *Gindanes* touchent aux *Maces*. Les *Lotophages* habitent le rivage de cette mer qui est devant le pays des *Gindanes* ; ces peuples ne vivent que des fruits du lotos. Ce fruit est à peu près de la grosseur d'une baie de lentisque et d'une douceur pareille à celle des dattes, on en fait aussi du vin. Ce dernier peuple confine, le long de la mer, aux *Machlines* dont le pays s'étend en littoral jusqu'au *Triton*, fleuve considérable qui se jette dans le grand lac *Tritonis*. Immédiatement après se présentent les *Auséens* qui sont séparés des premiers par le fleuve *Triton*.

... Telles sont les peuplades nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye (depuis *Thèbes* jusqu'au lac *Tritonis*), mais la Libye, à proprement parler, est au-dessus en avançant vers le Sud, contrée pleine de bêtes féroces et limitée par une élévation sablonneuse : le désert (*Sahara*).

... Ceci comporte un premier plan et, toujours d'après *Hérodote*, on rencontre dans ce désert, sur des espaces de dix journées en dix journées de marche environ, de gigantesques rochers de sel, de dessous desquels jaillissent des sources d'une eau fraîche et douce formant des oasis habitées. La première qu'on rencontre à dix journées de *Thèbes* est l'Oasis d'*Ammon* (*Siouah*) dont les habitants *Ammoniens* sont voués au culte du *Jupiter-Thébéen*. A dix autres journées est celle d'*Augila*, déjà désignée ; puis à une égale distance vers l'Ouest, dans le pays des *Garamantes*, se dresse une autre colline de sel gemme voisine du pays des *Lotophages*. Le *Fezzan* actuel semble avoir eu comme premiers habitants une peuplade *garamante*.

A dix autres journées de là sont les *Atalantes*, et à même distance vers l'occident est une autre colline de sel qui semble être un contrefort du mont *Atlas*. L'*Atlas* (*Diris* ou *Diren*), dans cette partie est étroit et rond, (sans doute en dôme) mais si haut qu'il est impossible d'en voir le sommet, à cause des nuages dont il est incessamment enveloppé. Les indigènes affirment que c'est une colonne du ciel (c'est-à-dire qui relie la terre au ciel) ; ils ont tiré de cette montagne le nom d'*Atlantes*. On dit d'eux qu'ils n'absorbent rien de ce qui a eu vie et qu'ils ne mangent jamais de viande. *Hérodote* ajoute : « Je connais le nom de ceux qui habitent cette élévation jusqu'aux *Atlantes* ; mais je n'en puis dire autant de ceux qui sont au-delà. » Cette élévation s'étend jusqu'aux *Colonnes d'Hercule* et même par delà.

... Ainsi, tout le pays qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'au lac Tritonis est habité par des Libyens nomades qui vivent de chair et de lait ; mais les peuples de l'occident du lac ne sont point nomades.

... A l'Ouest du fleuve Triton les Libyens laboureurs qui touchent aux *Auséens* sont les *Maxyes* qui se rasent le côté gauche de la tête. Ils se disent descendants des Troyens. Leur pays est fort boisé et infesté par les bêtes féroces et les serpents venimeux : on y rencontre aussi des hommes et des femmes sauvages vivant dans les grottes. Voisins des *Maxyes* sont les *Zanèces* dont les femmes, en temps de guerre, conduisent les chars. Puis viennent les *Zygantes* ou *Gyzantes*. En face de la côte se trouve l'île *Cyraunis* comprenant un lac qui contient des paillettes d'or.

Ajoutons à cette nomenclature les *Massæsyliens* et les *Maurasiens*.

Dans son *Histoire générale* L. VII (*Polymnie*) Hérodote parlant des Libyens lors de leur guerre avec Xerxès I^{er} (485-465) successeur de Darius I^{er} s'exprime ainsi :

§ 71... « Les Libyens avaient des habits de peaux et des javelots durcis au feu. Ils étaient commandés par Massage, fils d'Oarize.

... La Libye est occupée par quatre peuples dont deux sont autochtones : les Libyens et les Ethiopiens, et deux étrangers les Phéniciens et les Grecs. »

Contemporain d'Hérodote, le navigateur **Hannon**, roi des Carthaginois, entreprit sa fameuse expédition navale demeurée célèbre sous le nom de *Périple d'Hannon* duquel le récit qu'il en fit, et dont Hérodote semble s'être inspiré, fut gravé sur des plaques appendues dans le temple de Cronos (1) :

« I. — Les Carthaginois décidèrent qu'Hannon doublerait les colonnes d'Hercule et fonderait des villes carthaginoises (comptoirs). Il fit donc voiles avec soixante navires à cinquante rameurs, emmenant environ trente mille hommes et femmes, des vivres et tout le nécessaire à leur installation.

II. — Après avoir franchi les Colonnes d'Hercule et navigué deux journées au-delà nous fondâmes une première ville qui reçut le nom de Tymiatérion. Elle était entourée d'une grande plaine.

III. — Puis faisant voiles vers le continent nous arrivâmes au Soloeïs cap de Libye hérissé de forêts.

IV. — Après avoir élevé un autel à Poséidon nous mîmes le cap au levant une demi-journée durant et nous arrivâmes à un lac, situé non loin de la mer, rempli de roseaux très longs. Il y avait sur les bords un grand nombre d'éléphants et d'autres animaux sauvages qui y paissaient.

V. — A une journée de navigation de ce lac nous fondâmes, sur la côte, les villes de Caricon-Teïchos ; de Gytte ; de Melitta ; et d'Araubys.

(1) Cf. *Le Maroc chez les Peuples anciens*, **Raymond Roget** (Société d'Editions des Belles-Lettres, Paris 1924).

VI. — Partis de là nous arrivâmes au grand fleuve le *Lixus* qui coule de la Libye. Sur ses bords des nomades, les *Lixites*, faisaient paître leurs troupeaux. Nous restâmes assez longtemps auprès d'eux pour devenir leurs amis.

VII. — Au-dessus de ceux-ci habitaient des Ethiopiens inhospitaliers dont le pays, infesté de bêtes sauvages, est isolé par de grandes montagnes où, dit-on, le *Lixus* prend sa source. Il paraît qu'autour de ces montagnes habitent des hommes appelés troglodites qui, suivant les *Lixites*, sont plus rapides à la course qu'un cheval. » (1)

Remarquons qu'Hannon, qui a exploré ces contrées décrit fidèlement la même côte atlantique qui est celle d'aujourd'hui ; et rien ne laisse supposer, dans son récit, qu'un cataclysme, même bien antérieur, ait pu perturber ces parages. Il semble donc bien que telle fut la côte initiale de l'Atlantide royaume d'Atlas et pays des Atlantes qui vraisemblablement comprenait toute la chaîne de l'Atlas depuis l'Atlantique jusqu'aux Syrthes.

Vers la même époque le navigateur et géographe grec **Scyllax** relate aussi son périple sur la côte atlantique. Son récit n'est pas moins intéressant que celui d'Hannon. Il relate la traversée des Colonnes d'Hercule à Cerné qui paraît être la plus ancienne ville sur la côte occidentale de l'Afrique d'alors. C'était surtout dans ce dernier havre que s'effectuaient entre phéniciens et éthiopiens sacrés — qui, dit-il, habitaient les bords du fleuve Xion, — les échanges de denrées d'Orient contre les dépouilles d'animaux de toutes sortes et surtout les défenses d'éléphants.

Scyllax prétendait alors que la mer, contournant vers le Sud le pays des Ethiopiens, rejoignait l'Océan Indien, englobant l'Egypte et formant ainsi la péninsule libyque.

Alexandre Polyhistor, du premier siècle avant Jésus-Christ, donne une nomenclature des noms dont il parle la Libye : *Terre olympienne*, *Océa-*

(1) Si nous consultons le *Monde connu des Anciens*, nous remarquons que les géographes grecs comprenaient sous le nom d'*ethiopes* (*ethiops*, de couleur noire) toutes les tribus à peau noire de l'Afrique Australe qu'ils ne connaissaient pas ou peu. De nos jours encore on retrouve les éthiopiens sous diverses appellations, dans la plus grande partie de l'Afrique équatoriale.

Partant du Sud-Ouest étaient les *Hesperii athiopes*, *ichthiophages* (mangeurs de poissons) dont la tribu-mère, — de même origine — est établie, en Asie, le long du Golfe persique et au bord de l'*Erythræum mare* (la Mer Erythrée) au sud du plateau de l'Iran — « ce cratère de l'humanité » — alors que tout à fait au Sud-Est africain par 5° de latitude Sud et 35° de longitude Est on relève les *Ethiopes anthropophagi* ; cependant qu'en remontant vers l'intérieur par 25° de longitude Est et 15° de latitude Nord se plaçaient les *Elephantophagi athiopesis* et, en continuant de deux degrés vers le Nord, les *Troglodytii*.

Quant aux Ethiopiens sacrés — qualifiés « inhospitaliers » dans le texte — ils sont connus sous le nom de *Perorsi*, limitant l'actuel Maroc. Ils s'y confondent avec les *Hommes Bleus*.

nienne, Extrême, Coryphée (le Sommet) ; Hésperie occidentale d'Ammon ; Ortygie (pays des caillies) ; Ethiopie Cyrène ; Ophioussa (pays des serpents) ; Libye ; Kephénia (pays de Kephée ancêtre des Ethiopiens).

Il est bon de remarquer que chacun de ces noms correspond à une des régions déjà énumérées par Hérodote.

Du même siècle, **Vitruve** est le premier auteur latin qui indique que le pays désigné à son époque par les Romains sous le nom de Maurétanie s'appelait anciennement Maurusie. Il mentionne aussi que le fleuve Dryis prend sa source dans la partie septentrionale du mont Atlantis, coule vers l'occident et se jette dans le lac Heptagone ; puis changeant de nom il est dit Nigir et à partir du lac Heptagone se répand sous terre pour aller alimenter un marais salé.

Salluste, historien latin (86 à 34 av. J.-C.) est l'un des auteurs les plus sérieux. Il fut Gouverneur de l'Afrique en 46 et écrivit dès sa rentrée à Rome la *Vie de Jugurtha* et aussi la *Conjuration de Catilina*. « L'Afrique, dit-il, fut habitée d'abord par les Gétules et les Libyens peuples barbares et grossiers qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et mangeaient l'herbe des champs comme des troupeaux. Sans coutumes, sans lois, sans gouvernement ils erraient au hasard, campant où la nuit les surprenait. Lorsqu'Hercule fut mort en Espagne, suivant la tradition des Africains, son armée, qui était un ramassis de diverses nations, veuve de son chef et en proie à la mésintelligence d'une foule d'ambitieux, se disputant le commandement, se dispersa. Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui en faisaient partie s'embarquèrent pour l'Afrique et s'établirent le long des côtes. Les Perses se rapprochèrent davantage de l'Océan... leur mélange avec les Gétules s'opéra peu à peu par leurs unions : et, comme dans leurs excursions ils séjournèrent tantôt dans un lieu tantôt dans un autre ils se donnèrent eux-mêmes le nom de *Numides* (Nomades). Quant aux Libyens, placés dans le voisinage de la mer d'Afrique à l'opposé des Gétules, confinés au midi presque sous la zone torride, ils accueillirent les Mèdes et les Arméniens. Ils ne tardèrent pas à fonder des villes ; car, séparés de l'Espagne par un simple détroit, il existait un commerce d'échanges entre les deux pays. Les libyens dénaturèrent à la longue la dénomination des nouveaux venus : au nom de *Mèdes* ils substituèrent, dans leur idiome barbare, celui de *Maures*. Les Perses acquirent bientôt une situation florissante, mais devenus trop nombreux, les jeunes se séparèrent de leurs pères et sous le nom de *Numides* formèrent la Numidie des environs de Carthage. Ensuite les uns et les autres se liguèrent pour réduire par la force ou la terreur les tribus avoisinantes. Ils acquirent un grand renom, notamment ceux qui, établis le long de la mer intérieure, eurent à faire aux Libyens moins belliqueux que les Gétules.

Enfin presque toute la partie basse de l'Afrique tomba au pouvoir des Numides. Tous les vaincus furent incorporés au peuple conquérant dont ils prirent le nom.

Tout près de l'Espagne, ajoute Salluste, sont les Maures ; au midi des Numides sont les Gétules, vivant les uns dans des huttes, les autres dispersés

et toujours errants. Or, à l'époque de la guerre de Jugurtha la plupart des villes puniques et tout le territoire que possédèrent en dernier lieu les Carthaginois étaient gouvernés par des magistrats du peuple romain. Une grande partie des Numides et les Gétules jusqu'au fleuve Mulucha étaient sous la dépendance de Jugurtha. La Mauritanie entière obéissait au roi Bocchus qui ne connaissait du peuple romain que le nom et qui n'était encore connu de lui ni comme ami, ni comme ennemi. (*Conjuraton de Catilina*, **Salluste**, trad. Victor Develay, Paris 1910 *Bib. Nat.*)

D'autre part Dureaux de la Malle, commentant Salluste, s'exprime ainsi : « Les deux chapîtres de Salluste qui émettent sur l'origine des habitants de l'Afrique des opinions tout à fait opposées à celles des écrivains de l'antiquité mérite, ce me semble, une discussion sérieuse. Saint-Martin y a consacré un long mémoire, de cinquante-six pages in-octavo (*Nouveaux mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* T. XII, p. 81-256) et a adopté comme positives presque toutes les opinions de l'historien latin. Voici les propositions qu'il a essayé de démontrer :

1^o Les *Libyens* et les *Gétules* étaient les seuls indigènes de l'Afrique Septentrionale ;

2^o Les *Maures* et les *Numides* constituaient en Afrique des Colonies étrangères ;

3^o Ils étaient venus en Occident sous la conduite d'un chef que Salluste appelle Hercule ;

4^o Ils étaient asiatiques et appartenaient aux nations perse, mède et arménienne ;

5^o Les colons de race persane, qui sont les mêmes que les numides, s'étaient avancés dans l'intérieur des terres plus que les autres et ils avaient pénétré jusqu'au bord de l'Océan atlantique ;

6^o Les *Maures* en particulier étaient les mêmes que les *Mèdes*.

7^o L'arrivée de ces colons asiatiques était antérieure aux établissements fondés par les Phéniciens sur les côtes septentrionales de l'Afrique.

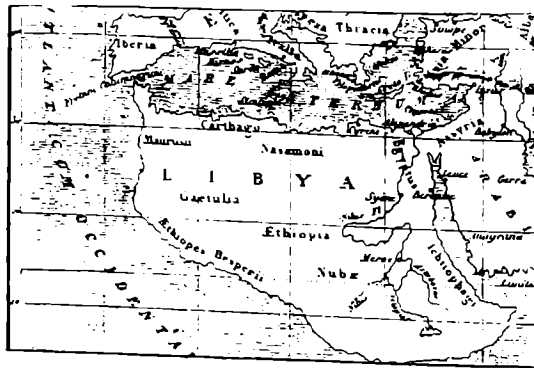
... Ce mémoire a semblé à Sylvestre de Sacy et à Quatremère, les deux illustres maîtres de Saint-Martin, renfermer bien des hypothèses et des conjectures hasardées. Les preuves qu'il prétend donner de la véracité des assertions de Salluste sont presque toutes basées sur des ressemblances de noms *guide extrêmement trompeur* dans l'étude de l'ethnographie comme dans celle de l'histoire et de la géographie anciennes. Ainsi il fait des Libyens : les Lahabim de la Genèse, les Lebanthæ de Procope, les Lewata (Louata) des auteurs arabes et donne à cette grande nation des habitudes nomades, tandis que chez tous les auteurs anciens, les Libyens sont représentés comme un peuple essentiellement cultivateur, industriel, vivant dans des demeures fixes comme les Berbères ou Kabyles actuels qui paraissent en être les descendants directs...

... Saint-Martin affirme, entre autres choses, l'origine mède des maures parce que, dit-il, le mot arménien *mare* signifie mède.

Avec **Strabon** nous entrons dans l'ère chrétienne. Ce célèbre géographe grec, mort sous Tibère, donne la description la plus fidèle de la Maurusie. Il reprend dans son *Traité de Géographie* (1) la relation de Posidonius sur le périple du grec Eudoxe de Cyzirque, autour de la côte libyco-maurusienne, lequel après bien des pérégrinations aborda enfin en Maurusie où il pria le roi Bogus de lui confier une expédition pour porter la navigation bien au-delà de Gadir (Cadix). Pourtant Eudoxe apprit que, des jaloux l'ayant desservi auprès du monarque, on avait comploté de le déposer sur une île déserte ; aussi gagna-t-il, en toute hâte, le territoire romain.

Après cette citation Strabon toujours controversiste combat le dire de Posidonius ; mais il ajoute :

« En revanche nous ne pouvons qu'approuver ce qu'il dit des soulèvements et des affaissements du sol ; et, en général de tous les changements produits soit par les tremblements de terre, soit pour des causes analogues que nous avons énumérées plus haut.



Carte de la Géographie de Strabon.

« Nous approuvons aussi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide : que la tradition relative à cette île pourrait bien ne pas être une pure fiction (p. 167. II). »

Strabon fait, d'autre part, l'énumération des pays de la Libye :

« ... Voici ce qui paraît résulter des informations de voyageurs venant de ces pays : ils nomment *Ethiopiens*, les peuples les plus méridionaux de la Libye ; *Garamantes*, *Pharusiens* et *Nigrites* ceux qui habitent au-dessous de l'Ethiopie ; et *Gétules*, les peuples placés au-dessous des précédents. Puis viennent dans le voisinage ou sur les bords mêmes de la mer, du côté de l'Egypte : les *Marmarides*, jusqu'à la Cyrénaïque ; au-dessus de ce pays et des Syrtes, les *Psylles* ; les *Nasamons* ; quelques tribus de *Gétules* ; les *Sintes* et enfin les *Byzaciens* qui vont jusqu'à la Carchedonie ou province Carthaginoise.

Au-delà de ce pays, qui a une étendue considérable, commence le ter-

(1) Traduction Amédée Tardieu, Hachette et Cie Paris 1867

ritoire des Numides (nomades) dont les tribus les plus puissantes sont les *Masyliens* et les *Massæliens*. Enfin les *Maurusiens* sont les plus reculés de tous ces peuples (II ch. V.).

Du même livre II : « ... les *Celticies* étaient les plus polissés. » De ces Celtes descendent les Français.

« Entre la partie du littoral ibérien, où sont situées les embouchures du Bætis et de l'Anas, et la Maurusie une éruption de la mer atlantique a formé le détroit des Colonnes d'Hercule qui fait communiquer la mer intérieure (Méditerranée) avec la mer extérieure (Océan). (III ch. 1^{er}). » C'est là que l'auteur place les Colonnes dites d'Hercule et qu'il écrit : « Hercule et Licymnius avaient la Béotie comme demeure (L. XIV, ch. 2). » Il continue au chapitre premier du Livre XV : « ... Nabochodrosos (Nabuchodonosor), ce héros que les Chaldéens élèvent au-dessus d'Hercule lui-même, pénétra également jusqu'au détroit des Colonnes Calpi et Abylix que Téarcon avait déjà atteint et où Ramsès II ou Meïmoun, dit Sésostris, mort en 1270 av. J.-C., avait conduit son armée victorieuse, parcourant ainsi depuis la Thrace et le rivage du Pont tout le pays jusqu'aux confins de l'Ibérie.

Dans son livre XVII le même auteur parlant de la région la plus occidentale et d'après lui la plus importante, la Maurusie, dit :

« ... Les peuples qui l'habitent sont appelés *Maurusii* par les Grecs et *Mauri* par les Latins et par les indigènes. Ils sont d'origine libyque et constituent une nation puissante et riche en regard des Ibères dont ils ne sont séparés que par un bras de mer, le fameux détroit des Colonnes d'Hercule. Hors du détroit si l'on gouverne à gauche on voit se dresser sur la côte de Libye une haute montagne, l'Atlas des Grecs, le Dyrus des Barbares. Un contrefort de cette montagne forme en s'avancant dans la mer l'extrémité de la Maurusie, c'est ce qu'on appelle les côtes. Tout près de ce cap mais un peu au-dessus de la mer est une petite ville connue des Barbares sous le nom de Trinx et qui est appelée *Lynx* (Larache) dans Artémidore, *Lixus* dans Ératosthène. A cette ville correspond de l'autre côté du détroit la ville de Gadir (Cadix) et le trajet de l'une à l'autre de ces deux villes mesure 800 stades (le stade équivaut à soixante pieds grecs) tout juste autant que la distance de chacune d'elles au détroit des Colonnes.

... La chaîne de montagnes qui traverse toute la Maurusie, depuis le Cap des côtes jusqu'aux Syrtes, est habitée par les *Marusii* qui occupent de même les autres chaînes parallèles à celle-là ; mais, plus avant dans l'intérieur, la montagne n'est plus habitée que par les *Gætules*, la plus puissante des nations libyennes.

Depuis la première description qui en fut donnée dans le *Périple d'Ophélas*, tout ce que les historiens ont publié sur la côte libyenne est fiction et fable. Il est certain que la tradition et la légende sont les principales ressources de cette histoire. Il est un point cependant sur lequel tous les témoignages s'accordent, c'est que la Maurusie est un pays riche, sauf un désert peu étendu. Ajoutons qu'elle est très boisée et que toutes les productions du sol y abondent. Ces belles tables d'un seul morceau si mariées de couleurs et de dimensions énormes, c'est la Maurusie qui les fournit

a Rome. (1) Les fleuves qui l'arrosent nourrissent, dit-on, des crocodiles et toutes les mêmes espèces d'animaux qui vivent dans le Nil. Quelques auteurs vont jusqu'à croire que les sources du Nil sont voisines de l'extrémité-sud de la Maurusie. Le pays produit une espèce de vigne tellement grosse que deux hommes ont peine à embrasser le tronc et que les grappes qu'elles donnent mesurent près d'une coudée (2) et tel est le cas aussi de certaines plantes potagères comme l'arum, le dracontyum, enfin la tige des staphylinus, de l'hippomarathus et du scolymus qui parfois atteint douze coudées de longueur et quatre palmes de tour. Dans ce pays à la végétation merveilleuse vivent aussi d'innombrables serpents, des éléphants dont la grosseur est pourtant moindre que ceux d'Asie, ainsi que des gazelles, des bubales et autres ruminants semblables qui servent de pâture aux lions, aux léopards et autres félins. On y rencontre aussi des belettes semblables à des chats si ce n'est que leur museau est plus proéminent. Il s'y trouve aussi une grande quantité de singes comme l'atteste Posidonius qui a décrit fidèlement les coutumes de ces plantigrades.

... Au-dessus de la Maurusie, sur la Mer extérieure, est le pays des Ethiopiens occidentaux qui, dans sa plus grande partie donne asile à des girafes, à des éléphants et à des rhizes (rhinocéros) ainsi qu'à d'énormes serpents auxquels l'herbe pousse sur le dos. Hypsicrate raconte comment Bogus, roi de Maurusie, ensuite d'une expédition heureuse qu'il fit contre les Ethiopiens, envoya comme présent à sa femme des cannes (bambous), semblables à celles que produit l'Inde, mais tellement grosses que chaque nœud pouvait avoir la capacité de huit chenis ; il y avait joint des asperges également énormes.

... En remontant depuis Lynx, vers la Mer intérieure on voit se succéder les villes de Zelis et de Tiga, les Tombeaux des Sept frères (3) et un

(1) Cette industrie millénaire, constitue encore la principale richesse des artisans de Mogador ; il s'agit là de travaux d'ébénisterie, en coupe de thuya, travaillée adroitement et niletée d'ébène, de citronnier, de pistachier, d'arganier, etc.

(2) En divers endroits du Maroc les ceps de vigne offrent des proportions invraisemblables ; c'est ainsi que près du souk de Meknès on en admire un dont les sarments feuillus ombragent toute une rue et qui a plus d'un mètre et demi de circonférence sur quatre à cinq mètres de haut. (Cf. *Monographie du Mzab*, p. 192 M. et Ed. Gouvion, 1926. Imprimeries réunies, Casablanca, Maroc, 1926).

(3) Cette dévotion aux « Sept hommes » سبعة رجال s'est perpétuée en pays musulmans, mais plus spécialement dans cette région marocaine en même temps que se multipliaient les koubbas en l'honneur de ces sept sages ou martyrs. A ce sujet, bien longtemps après, mais dans les mêmes régions Sept frères tombèrent en martyrs et il est dit dans le Kitab en Nassab d'Achmaoui el Kbir (p. 53 de notre manuscrit) : Abd-el-Djelil était originaire de l'Ifrikya, il partit et voyagea avec ses compagnons Abd-Allah el Barthouthi, Daoud el Balaoui et Kais el Okbani. Ils s'arrêtèrent dans le pays des Mediouna chez un notable qui les reconnut à leur « aspect noble » et qui les choya. Cet hôte avait une fille Djemila (?) d'une beauté ravissante et Abd-el-Djelil l'épousa. Il eut d'elle onze fils qui s'instruisirent en toutes les sciences. Sept d'entre eux tombèrent en martyrs en résistant aux roumis (romains) à la journée de Ben Ahddar. (Tr. des Auteurs).

On dit d'autre part que la mère de ces sept martyrs creusa de ses mains même le

peu au-dessus de la côte le Mont Abila couvert de forêts abritant les grands fauves.

... On assure que le détroit des Colonnes a cent vingt stades de longueur et soixante de large, là où il est le plus étroit près d'Eléphas ; après s'y être engagé on relève un certain nombre de villes et de cours d'eau jusqu'au fleuve Molochat (Strabon a voulu dire en sortant du détroit) qui séparent le territoire des Maurusii de celui des Massæsylii. Le nom de Metagonium désigne à la fois un grand promontoire voisin de l'embouchure de ce fleuve et une région aride et pauvre, et à la rigueur toute la chaîne de montagnes qui part des côtes de l'Atlantique et se prolonge jusqu'au fleuve Molochat (c'est-à-dire tout le Rif actuel).

La distance du Cap des Côtes jusqu'à la frontière des Massæsylii est d'environ cinq mille stades.

... La traversée de Carthage-la-Neuve (Carthagène d'Ibérie) jusqu'à Metagonium est de trois mille stades en ligne droite et de Carthage-la-neuve à Massilia il y a encore un trajet de six mille stades le long de la côte.

... Bien qu'habitant un pays fertile, les Maurusii ont encore des habitudes nomades ; pourtant cela n'exclut pas chez eux un goût très vif pour la parure comme l'attestent leurs longs cheveux savamment tressés et leur barbe soigneusement frisée, ainsi que les bijoux d'or qu'ils recherchent, comme aussi le soin qu'ils apportent à l'entretien de leurs dents et de leurs ongles. Ajoutons qu'il est rare de les voir s'aborder dans les promenades publiques de crainte de voir se déranger la belle ordonnance de leur coiffure. Ils ne combattent, la plupart du temps, qu'à cheval, à la lance et au javelot et guident leurs chevaux, qu'ils montent à nu, avec une simple corde, en guise de mors ; quelques-uns portent aussi le poignard, *machæra*. Les fantassins portent des boucliers en peau d'éléphant et sont vêtus de dépouilles de lions, de léopards ou d'ours.

On peut dire que les Maurusii, les Massæsylii leurs voisins et tous les peuples dits *libyens* ont les mêmes armes, le même équipement et en général les mêmes habitudes. Ils se servent tous des mêmes petits chevaux, vifs et pourtant si dociles qu'ils se laissent conduire avec une simple baguette. On leur passe au cou un harnais léger en tissu ou en tresse de crin, auquel est attachée la bride, mais il n'est pas rare d'en voir qui suivent leur maître tel des chiens.

Les *Pharusii* et les *Nigrites*, qui habitent au-dessus des Maurusii, dans le voisinage des Ethiopiens occidentaux sont, comme ces derniers, d'habiles archers. L'usage des chars de combat armés de faux leur est familier. Les *Pharusii* n'ont que de rares fréquentations avec les Maurusii, quelques-unes de leurs tribus vivent sous terre, à la façon des troglodites.

tombeau pour les ensevelir (en commun).

Chaque année à Marrakech plus spécialement les femmes effectuent un pèlerinage spécial, pour voir s'accomplir les vœux qu'elles formulent.

Les *Sibâton ridjal* ont été souvent chantés par des eulama de talent, et nous possédons à leur sujet un intéressant manuscrit que nous a dédié le fkih Sidi El Abbas ben Ibrahim el Marrakechi.

Dans ce pays l'été est la saison des grandes pluies et l'hiver la saison sèche. Enfin on assure que quelques peuples barbares voisins des Pharusii se font des manteaux et des couvertures avec des peaux de serpents et des écailles de de ces mêmes ophidiens.

... Certains auteurs voient dans les Maurusii les descendants des Indiens qui vinrent en Libye à la suite d'Héraclès.

... A une époque de bien peu antérieure à l'époque actuelle la Maurusie eut pour rois deux princes amis du peuple romain **Bogus** et **Bocchus**. Ceux-ci étant morts sans laisser de postérité, cette contrée passa aux mains de **Juba** qui la reçut en don de César-Auguste pour l'ajouter à ses Etats héréditaires. Juba était fils de ce Juba qui, comme allié de Scipion, avait fait la guerre contre le divin Cæsar.



Effigie de Juba.

D'ailleurs, Juba vient de mourir à son tour laissant pour successeur et héritier son fils **Ptolémée** né d'une fille d'Antoine et de Cléopâtre...

Après ces relations de Strabon, rappelons **Artémidore** qui critique Eratosthème. Il lui reproche d'avoir appelé Lixus et non Lynx certaine ville située dans la partie occidentale du pays ; d'avoir parlé de plusieurs centaines de villes phéniciennes répandues sur cette côte bien qu'on n'y retrouve pas les traces d'une seule : enfin d'avoir dit que dans le pays des Ethiopiens occidentaux il y a d'épais brouillards tous les jours. « Comment en effet en serait-il ainsi dans des régions sèches et chaudes ?... » affirme-t-il.

Pourtant Artémidore énonce lui-même sur ce même pays de bien autres énormités ; quand il parle, par exemple, d'émigrants lotophages qui seraient venus habiter cette région privée d'eau et y auraient trouvé, pour unique nourriture, les feuilles et la racine du lotus, qui, du moins, dispensent de boire ; et que, prolongeant ensuite le territoire de ce peuple jusqu'au-dessus

de Cyrène, il nous le montre là, c'est-à-dire sous le même climat, buvant du lait et mangeant de la viande !...

Gabinus, auteur d'une *Histoire romaine* célèbre, n'a guère su éviter non plus le merveilleux dans ce qu'il dit sur la Maurusie : témoin ce prétendu tombeau d'Antée qu'il signale dans le voisinage de Lynx ; et ce squelette long de soixante coudées que Sertorius aurait exhumé puis enterré de nouveau ; témoin aussi ses contes sur les éléphants qui fuient devant le feu non sans le combattre, cherchant d'abord à le repousser comme le grand ennemi des forêts, qui, dans leur combat contre les troupes d'hommes, se font précéder d'éclaireurs mais prennent la fuite lorsque ceux-ci font volte-face ; et qui, lorsqu'ils sont blessés, implorent leurs vainqueurs en leur tendant une branche d'arbre — rameau de la paix — une touffe d'herbe, voire même de la poussière.

D'après cet auteur, c'était la Maluchath — aujourd'hui Oued-Moulouya — qui servait de frontière orientale à la Maurusie plus tard Mauritanie tingitane la séparant de la Mauritanie césarienne.

Sous le règne de Claude, c'est le géographe **Pomponius Mela** qui relate : « La *Mulucha* marque la fin de la côte mauritanienne qui commence au cap que les Grecs appellent Ampelousia tandis que les indigènes de l'Afrique lui donnent un nom différent. C'est là que se trouve une grotte consacrée à Hercule et au delà de laquelle s'étend la ville très ancienne de Tenge fondée, dit-on, par Antée. La preuve de ceci est un énorme bouclier rond en cuir d'éléphant dont personne de nos jours ne pourrait se servir en raison de sa grandeur ; or, les indigènes du pays assurent que c'est celui d'Antée ; aussi lui ont-ils conservé une grande vénération.

... Plus avant se dresse un mont dit Abila, en regard d'un autre mont de même nature appelé Calpæ lequel est situé sur la côte d'Hispania (Espagne), c'est là les *Colonnes d'Hercule*, au sujet desquelles voici une légende ; Hercule aurait lui-même séparé ces collines qui auparavant n'en formaient qu'une, et ainsi l'Océan a pénétré jusqu'au rivage qu'il baigne maintenant. Ce pays est bien peu connu et n'a reçu du sort que peu de choses remarquables ; de petites villes, des fleuves insignifiants ; cependant son sol est meilleur que ses habitants, car l'apathie de cette race l'empêche de sortir de son obscurité. Pourtant les choses à signaler sont les montagnes élevées qui se groupent en bon ordre et comme à dessein : on les appelle à cause de leur nombre *les sept* et en raison de leur ressemblance *les Frères*. La *Mulucha* est ce fleuve qui bornait autrefois les royaumes de Bocchus et de Jugurtha et qui, aujourd'hui, ne sépare plus que des peuples.

Et au Livre III, chapitre 9 : « ... Il reste la côte extérieure de Mauritanie et la pointe extrême de l'Afrique qui offrent les mêmes ressources que la précédente région mais en plus faible quantité. Pourtant son sol est encore plus riche et si fertile qu'il produit en grande abondance certaines espèces de céréales même quand on ne les sème pas (qui se reproduisent naturellement).

... On dit qu'Antée y a régné et précisément, comme preuve de cette légende, on montre une colline de faible hauteur qui a l'aspect d'un homme

couché et qui, au dire des habitants, recélérait son tombeau. Si on la creuse en quelque endroit des pluies tombent continuellement jusqu'à ce que ces excavations soient remplies. Les habitants de cette région sont moins nomades que dans le restant de la Libye et habitent les villes de l'intérieur *Gilda*, *Volubilis*, *Prisciana* ; et, sur la mer, *Sala* et *Lixos* arrosé par le *Lixus*.

... Plus loin se trouvent la colonne de *Zilis* et le fleuve *Gna* ; et, au point d'où nous sommes partis, le cap *Ampelousia* qui est tourné vers notre mer et marque le terme de la côte atlantique.

Pline l'Ancien (1^{er} siècle de Jésus-Christ, naturaliste, mort en 79, lors de l'éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi et Herculaneum), écrit à propos de ce pays, au début du livre V de son *Histoire naturelle en 37 livres* : « Les noms des peuples et des villes d'Afrique sont extrêmement difficiles à prononcer sauf dans leur langue....

... En Afrique on trouve d'abord les pays appelés *Mauritanies* ; jusqu'à C. César et Caligula fils de Germanicus ce furent des royaumes que la cruauté de ce dernier tyran divisa en deux provinces. Le cap extrême sur l'Océan se nomme en grec, *Ampelusius*. Il y eut autrefois les villes de *Lissa* et de *Cotta*, au delà des Colonnes d'Hercule ; de nos jours on trouve *Tingi* (1) fondé par

(1) ou *Tingis* qu'il ne faut pas confondre avec *Tigisi* d'Algérie car au livre I de *l'Histoire de la guerre des Vandales* par **Procopé**, on tire la référence qui suit : « Puisque le plan de notre histoire nous a conduit à parler des Maures, il ne semble pas hors de propos de reprendre les choses de plus haut et de dire d'où ils sont partis pour venir en Afrique, et de quelle manière ils s'y sont établis.

Lorsque les Hébreux, après leur sortie d'Égypte, atteignirent les frontières de la Palestine, ils perdirent Moïse leur sage législateur, qui les avait conduits pendant le voyage. Il eut pour successeur Josué fils de Navé (ou Naoué) qui, ayant introduit sa nation dans la Palestine, s'empara de cette contrée et, déployant dans la guerre une vigueur surhumaine, subjugué tous les indigènes, se rendit finalement maître de leurs villes et s'acquit la réputation d'un général invincible. Alors toute la région maritime qui s'étend depuis *Sidon* (aujourd'hui Saïda d'Orient) jusqu'aux frontières de l'Égypte se nommait *Phénicie*, elle avait de tous temps obéi à un seul roi, ainsi que l'attestent tous les auteurs qui ont écrit sur les antiquités phéniciennes. Là, vivaient un grand nombre de peuplades différentes, les *Gergéséens*, les *Jébuséens*, et d'autres dont les noms sont inscrits dans les livres historiques des Hébreux, qui voyant qu'elles ne pourraient résister aux armes du conquérant, abandonnèrent leur patrie et se retirèrent, d'abord en Égypte ; mais s'y trouvant trop à l'étroit — parce que depuis fort longtemps ce royaume était encombré d'une population considérable — elles passèrent en Afrique, occupèrent ce pays jusqu'au détroit de Cadix et y fondèrent de nombreuses villes dont les habitants parlent encore aujourd'hui la langue phénicienne. Ils construisirent aussi un fort dans une ville de Numidie qui porte aujourd'hui le nom de *Tigisi* (*Aïn-el-Bordj*). Là, près d'une source très abondante s'élèvent deux colonnes de marbre blanc, portant, gravée en lettres phéniciennes, une inscription dont le sens est : « Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Josué fils de Navé ». Avant leur arrivée l'Afrique était habitée par d'autres peuples, qui, s'y trouvant fixés depuis des siècles, étaient appelés « les enfants du pays ». C'est de là qu'on a donné le nom de « fils de la terre » à *Antée*, leur roi, contre lequel Hercule soutint une lutte à *Clipæ*.

Procopé, invoquant le témoignage unanime des historiens anciens de la Phénicie assure que, lors de l'invasion de la Palestine par Josué, fils de Navé (1590 av. J.-C.), tous les peuples qui habitaient la région maritime, depuis *Sidon* jusqu'à l'Égypte, et qui étaient

Antée ; depuis que Claude César en a fait une colonie, elle porte le nom de *Traducta Julia*. Elle est à trente mille pas, par le trajet le plus court, de Bæla en Bétique (Andalousie), à vingt cinq mille pas de Tingi. Sur les bords de l'Océan se trouve la colonie d'Auguste appelée *Julia Constantia-Zilis* exempte de l'autorité des rois et placée sous la juridiction de la Bétique. A trente-cinq mille pas de Zilis est Lixos dont Claude César fit une colonie et qui, pour les anciens, fut le sujet de légendes extraordinaires. Là ils situaient les palais d'Antée ; son combat avec Hercule ; les jardins des Hespérides. La mer y pénètre dans un estuaire formant un méandre sinueux ; c'est par ce détail géographique qu'on explique aujourd'hui les dragons qui gardaient les jardins. Cet estuaire embrasse une île isolée qui, bien que plus basse que le pays d'alentour, n'est jamais inondée par la marée ; il y subsiste un autel d'Hercule, mais le fameux « bois des pommes d'or » objet des légendes n'y a laissé que des oliviers sauvages (sic). On s'étonnera certainement moins des inventions prodigieuses de la Grèce au sujet de ces jardins et du fleuve Lixus si l'on songe que nos écrivains ont encore récemment composé sur eux des récits aussi extravagants. A les en croire cette ville de Lixus a été très puissante et plus grande que Carthage-la-Grande. En outre elle est située à l'opposite de Carthage et à une faible distance de Tingi (propi immerso) sans parler d'autres racontars qu'a accrédités Cornélius Nepos.

... A quarante mille pas de Lixus dans l'intérieur des terres est *Babba*, autre colonie d'Auguste, appelée par les romains, *Julia Campestris* ; et une troisième, *Banasu*, à soixante-quinze mille pas, surnommée *Valentia*. A trente-cinq mille pas de Valentia se dresse la ville fortée de *Volubilis* qui est à égale distance des deux mers (l'Océan et la Méditerranée).

... D'autre part, sur la côte, à cinquante mille pas de Lixus, le fleuve Sububus, (Sebou) qui coule à côté de Banasa est un cours d'eau magnifique et navigable. A cinquante mille autres pas du Sububus, la ville de Sala sur le fleuve du même nom déjà voisine des déserts et infestée par des troupeaux d'éléphants, et beaucoup plus encore par le peuple des *Autololes* qu'il faut traverser pour aller au mont Atlas « le plus fabuleux de l'Afrique ». Du milieu des sables, dit-on, il s'élève vers le ciel, rude et dénudé du côté par lequel il regarde les côtes de l'Océan qui lui doit son nom, mais couvert de bois épais qu'arrosent des sources jaillissantes du côté qui regarde l'Afrique. Le jour point d'habitants, tout se tait comme dans l'horreur de la solitude ; une crainte religieuse s'empare de l'esprit et l'on éprouve une peur réelle en contemplant ces sommets majestueux qui touchent au cercle lunaire. Durant les nuits y étincellent mille feux, ægyptans et satyres remplissent les sommets de leurs danses cependant que retentissent les accords mélodieux

soumis à un seul roi, les Gergéséens, les Jébuséens et autres tribus, dont les noms sont inscrits dans les livres historiques des hébreux, abandonnèrent leur patrie et se portèrent à travers l'Égypte dans l'Afrique.

L'auteur byzantin ajoute qu'ils s'étendirent jusqu'aux *Colonnes d'Hercule*, qu'ils occupèrent la région septentrionale tout entière et qu'ils fondèrent dans ce vaste pays un grand nombre de villes dans lesquelles de son temps la langue phénicienne était encore en usage

des flûtes et des chalumeaux, mêlés au fracas des tambours et des cymbales... Voilà ce qu'ont rapporté les écrivains très connus sans parler des exploits d'Hercule ni de ceux de Persée. La distance qui nous sépare de l'Atlas est immense et inconnue...

... Alors que Scipion Emilien commandait en Afrique, Polybe l'historien reçut de lui mission de reconnaître avec une flotte les abords de ce monde. Il rapporta que de l'Atlas au couchant il y a des bois remplis de fauves, jusqu'au fleuve Anatis, sur une distance de quatre cent quatre-vingt-seize mille pas ; que de l'Anatis au Lixus il y a deux-cent-cinq mille pas. Agrippa dit que du détroit de Cadix au Lixus on compte cent douze mille pas : au-delà se trouvent un golfe du nom de Sagigi, une ville sur le cap Mulelacha, les fleuves Sububus et Sala, le port de *Rutubis* à deux cent-vingt-quatre mille pas du Lixus ; puis, ce sont le Cap du soleil (*promunturium solis*), le port de *Rhysadir* ; les *Gætules antololes*, le fleuve Quosenum, les peuples *Selatites* et *Masates*, le fleuve Massa (*flumen Masatat*), le fleuve Dara (*flumen Darat*), où vivent des crocodiles. Ensuite est un golfe de six cent-seize mille pas fermé par un cap, dernier contrefort du mont Braca, lequel s'avance vers le couchant : on appelle ce cap *Surrentium* ; puis le fleuve Sala et au-delà les *Ethiopiens perorses* qui ont derrière eux les *Pharusiens*. Leurs voisins de l'intérieur sont les *Gætules darii*. Sur la côte on trouve les *Ethiopiens daratites* (*æthiopas daratitas*), le fleuve Bambotus rempli de crocodiles et d'hippopotames. Depuis là s'étendent des chaînes de montagnes jusqu'au mont que nous appelons Théon Orhema ; de là au cap *Hesperium* il y a dix jours et dix nuits de navigation.

... Ce fut sous Claude César, qu'à la suite du meurtre de Ptolémée, les armées romaines menées par l'affranchi *Ædmon* pourchassèrent, pour la première fois, les Barbares jusqu'à l'Atlas. Non seulement les personnages consulaires et les généraux pris dans le Sénat, qui conduisirent alors des expéditions, mais encore des chevaliers romains ont tiré gloire d'avoir pénétré l'Atlas.

... Selon les indigènes il y a, sur la côte, à cent-cinquante mille pas de Sala un fleuve Lasana aux eaux saumâtres mais qui est remarquable par son havre, et un autre fleuve qu'ils appellent Phut. De là au Dirin — c'est en effet le nom de l'Atlas en leur idiome — il y a deux cent mille pas ; dans l'intervalle on trouve le fleuve Vior dans la vallée duquel se rencontrent quelques vestiges qui prouvent que cette terre fut autrefois occupée ; des restes de vignobles et de palmeraies, etc.

... Suetonius Paulinius (que nous avons vu consul) est le premier chef romain qui ait dépassé l'Atlas de quelques milliers de pas ; ses rapports sur la hauteur de cette chaîne concordent avec ceux de tous les autres. Le pied de l'Atlas est couvert de forêts épaisses et profondes, d'arbres d'une espèce inconnue ; leurs troncs sont brillants et sans nœuds, leurs feuilles rappellent celles des cyprès, leur odeur est pénétrante et ils sont recouverts d'un léger duvet dont on peut faire, en le travaillant, des vêtements comme avec la soie. Les cimes de l'Atlas sont couvertes même en été d'une épaisse couche de neige.

... En dix jours Suetonius Paulinius arriva, dit-il, à l'Atlas ; puis au delà à un fleuve — qui serait appelé Ger, — et ce, après avoir traversé des déserts d'un sable noir d'où émergent de place en place des rochers calcinés. Ce pays

est inhabitable même en hiver en raison de la température par trop élevée. Ceux qui habitent les forêts voisines où pullulent éléphants, fauves et serpents constituent les gens appelés *Canarios*, (de *canis*, chien) car, ajoute l'auteur ils vivent en promiscuité avec ces animaux qu'ils nourrissent avec des entrailles de fauves...

... Le père de Ptolémée, Juba, qui régna le premier sur les deux Mauritanies et dont la clarté de la science est encore plus mémorable que la gloire de son règne, a donné sur l'Atlas des indications semblables. Il indique qu'il pousse là-bas une herbe appelée euphorbe, du nom du médecin qui l'a découverte ; il fait de merveilleux éloges du suc laiteux de ce végétal qui, selon lui, éclaircit la vue et s'emploie contre les morsures des serpents et aussi contre tous les venins...

La province de la Tingitane a cent soixante-dix mille pas de longueur ; des peuples qui l'habitent, le principal était autrefois celui des *Maures* (1) d'où le nom qui leur a été donné, Maurusiens. Décimé par les guerres il est réduit à quelques familles. Son voisin fut le peuple des *Masæsyliens*, disparu, d'ailleurs, pour les mêmes raisons. Ce sont des peuples gétules qui maintenant occupent leurs territoires : ces gétules sont les *Baniures* et les *Autololes*, ces derniers beaucoup plus puissants comprenaient autrefois les *Vésunes* qui s'en sont séparés pour former un peuple indépendant du côté des Ethiopiens.

... A l'Est, la province montagneuse abrite des éléphants ; on en trouve de même sur le mont Abila ainsi que sur celui que l'on nomme les Sept Frères et qui joint au mont Abila constituaient l'isthme initial ; c'est là d'ailleurs que commence le littoral de la Méditerranée. On trouve le fleuve Tamuda navigable, le fleuve Laud, aussi navigable, la ville de *Rhysadir* et son port, la *Malvane*, fleuve également navigable.

(1) De nombreuses conjectures ont été émises pour déterminer l'étymologie du mot *maure*. Le Dr Hyde croit qu'il dérive de *Muhri* ou *maouri* « qui gît le long du passage » ce qui vient de ce que les maures habitaient près du détroit des Colonnes d'Hercule. Manilius et Isidore de Séville disent qu'ils ont été appelés ainsi par allusion à la couleur de leur peau. Salluste, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, voit dans le mot *maure* une transformation de celui de *Mède*. Quant à Debrosses il le fait dériver d'un ancien langage sémitique de la racine *mer* trafiquer, voyager, négocier, d'où dérivèrent le *merx* et le *mercator* latins et ensuite *mercanti* et *marchand* de la langue française. Les Turcs désignent encore par *mores* ou *moures* les trafiquants. Une autre indication, semblant plus rationnelle, est fournie par Bochart qui fait de *maure* l'équivalent de *mahur* ou *mahour* c'est-à-dire occidental ; c'est d'ailleurs la thèse admise par les géographes anglais.

Les Maures étaient répartis en diverses tribus :

Les *Metagonitæ* occupaient les environs des Colonnes d'Hercule près du cap *Metagonium* ; les *Succosii* ou *Coccosii* étaient en bordure de la côte face à l'Ibérie ; les *Masices*, les *Iernæ* et les *Urbicæ* s'établirent au milieu des deux tribus déjà nommées ; les *Salisæ* allèrent se fixer plus à l'Ouest vers l'Océan (région de Sala) et les *Volubiani* vers le Sud (d'où sans doute *Volubilis*). Les *Maurensii* et les *Herpeditani* possédaient la partie orientale aux abords du fleuve Mulucha ; les *Angaucani*, les *Nectibères*, les *Zagreusii*, les *Baniures*, que Pline appelle *Baniures*, s'échelonnaient depuis les pentes méridionales de l'*Atlas minor* de Ptolémée jusqu'au pied de l'*Atlas major*. Mela nomme encore les Atlantes qu'il place dans les parties occidentales de la Mauritanie... Quant aux Gétules ils occupaient le pays au delà du cours de la Sala en remontant vers le Sud.

Au Livre V, chapitre 10 (51-52 de la trad.)... Le Nil a sa source autant qu'a pu le rechercher le roi (et historien) Juba II dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan ; aussitôt il s'étale en un lac nommé *Nilis*. On y trouve les poissons dits *alabètes*, *coracins* et *silures* (1) et même un crocodile en fut rapporté par Juba (comme preuve qu'il s'agit bien du Nil) et il le consacra à Isis dans son temple à Cæsarée où on le voit aujourd'hui. De plus on a observé que le Nil a déçu en rapport avec l'abondance des pluies et des neiges en Mauritanie. Sorti du lac, le fleuve s'indigne de couler à travers des pays sablonneux et arides ; aussi, se cache-t-il sur une longueur de quelques jours de marche, pour s'élancer hors d'un plus grand lac situé en Mauritanie cæsarienne dans le pays des Masæsyliens.

Du Livre VI §§ 6 et 36 p. 202 de la trad... « sur les îles de la Mauritanie tingitane on n'est guère renseigné ; on sait seulement qu'il en est quelques-unes en regard du pays des Gétules *Autololes*, découvertes par Juba II qui y avait installé des teintureries de pourpre de Gétulie.

Du Livre XIX § 22, p. 63... « Par exemple on a la mauve arborescente (*arbor malva*) en Mauritanie tingitane : à Lixus elle a vingt pieds de haut et la grosseur de sa tige est telle que personne ne peut l'embrasser.

Du Livre XXXVII § 2... « Celui qui a écrit le plus récemment à ce sujet et qui vit encore, **Asarubas** (*Asdrubal*) a rapporté que près de la mer Atlantique se trouve le lac *Cephisias* nommé *Electrum* par les Maures. Ce lac surchauffé par le soleil laisserait surnager l'électrum produit par son limon.

Quant à **Mnaseas**, il appelle Sicyon un lac de l'Afrique et Cratis un fleuve qui sort d'un autre lac pour se jeter dans l'Océan ; « là, écrit-il, vivent des oiseaux appelés *melagrides* et *pénélopes*, c'est aussi dans ce même lac qu'apparaîtrait l'électrum de la même façon qu'il a été dit plus haut. »

Au deuxième siècle de notre ère, c'est le géographe et astronome grec **Ptolémée Claude** qui fournit à son tour une énumération ordonnée avec les positions astronomiques qu'il extrait de la *Géographie mathématique* de Marius de Tyr ; décrivant précisément fleuves, monts, golfes, caps et villes de la Mauritanie tingitane depuis le détroit d'Hercule jusqu'au Grand Atlas.

Voici ce qu'en traduit M. Raymond Roget : « Le bord occidental de la Mauritanie tingitane est délimité par une partie de la mer extérieure que nous appelons l'Océan occidental et qui va du détroit d'Hercule jusqu'au Grand Atlas, suivant cette description.

(1) Le Commandant **Cauvet** dans son étude « *Les Mares à silures de l'Algérie* (S. Crescenzo, édit. Alger), retrouve près de Tolga, dans le Zab Rhorbi, le *Clarias lazera* (*Harmonth* des Arabes et *Azoulmèh* des Touaregs) qui appartient à la famille des *Siluridès homaloptères*.

L'auteur écrit : Entre les sources (du Zab) et les Oueds Sahariens les affleurements des couches cénomaniennes noyées sous d'épaisses couches de terrain pliocène et quaternaire ont donné autrefois naissance à de véritables volcans d'eau dont les traces se sont maintenues sous la forme de gouffres profonds de dix à quinze mètres où ont pu se conserver et se perpétuer les *Silures* témoins d'une époque disparue... Ils ont pu subsister jusqu'à nos jours en se réfugiant sur les points d'émergence.

On en rencontre dans la vallée de l'Igharghar notamment dans l'Oued Mihero et même dans le vaste ridir de Menghouh où Flatters l'a trouvé en 1880..

Le bord septentrional est délimité par le détroit d'Hercule ; on y rencontre, après le Cap Cotes déjà nommé :

<i>Tingis Cæsarea</i> , par.....	6°30'	de longitude Ouest et 35°55' de latitude Nord ;	
Embouchure du <i>l'alon</i> , par.....	7°	—	et 35°50' —
<i>Erylissa</i> , ville, par.....	7°30'	—	et 35°55' —
Le mont des « <i>Sept Frères</i> », par.....	7°40'	—	et 35°50' —

Autre limite au Nord : la Mer Ibérique où l'on rencontre :

<i>Colonne d'Abila</i> , par.....	7°50'	de longitude Ouest et 35°40' de latitude Nord ;	
Cap de <i>Phoïbos</i> , par.....	8°	—	et 35°30' —
<i>Yaguth</i> par.....	8°20'	—	et 35°05' —
Embouch. du <i>Thamuda</i> , par.....	8°30'	—	et 35° —
Cap des <i>Oliviers Sauvages</i> , ..	8°50'	—	et 35°10' —
Cap (?), par.....	9°	—	et 34°55' —
<i>Tania longa</i> , par.....	9°30'	—	et 35°45' —
Cap <i>Sestiaria</i> , par.....	10°	—	et 34°45' —
<i>Rusadir</i> , cité, par.....	10°	—	et 34°45' —
Pointe <i>Métagonitis</i> , par.....	10°30'	—	et 34°55' —
Embouch. de la <i>Molochath</i> , par.....	10°45'	—	et 34°45' —
Embouch. de la <i>Malva</i> , par.....	11°10'	—	et 34°50' —

Le bord oriental de ce pays est délimité par la Mauritanie césarienne suivant un méridien qui va de l'embouchure de la Malva jusqu'au point relevé au 11°40' de longitude Ouest et 26° de latitude Nord, le bord méridional est habité par les peuples de la Libye intérieure qui touchent à la ligne joignant les points dont nous avons parlé. Les régions de cette province du côté du détroit sont habitées par les *Metagonites* ; celle de la Mer Ibérique par les *Socosii* et en-dessus d'eux par les *Verves*. Sous la région des *Métagonites* on trouve les *Mazices* puis les *Verbicæ* ; en-dessous les *Salinæ* et les *Canni*, puis les *Bacuatæ* et, au-dessous, les *Macanites* sous les *Varves*, les *Volubiliani*, ensuite les *longaucani* et, en-dessous les *Nectibères* ; ensuite la *Campus Refus* dont voici la description : 9°30' de longitude Ouest et 30° de latitude Nord. En-dessous on trouve les *Zegrensii* puis les *Baniubæ* et les *Vacuatæ*.

Le bord oriental est occupé tout entier par les *Maurensii* et une partie des *Herpeditani*.

Les chaînes de montagnes importantes de cette région sont les *Diour* dont le milieu occupe la position : 8° de longitude Ouest et 30°34' de latitude Nord ; et la chaîne du *Phocra* qui s'étend du Petit Atlas au cap Ussadium, le long de la côte ; et la partie occidentale du *Durdu* qui est par 10° de longitude Ouest et 29°30' de latitude Nord.

A la Mauritanie Tingitane appartiennent les villes de Zilia, Ospinon, Subur, Banasa, Herpis, Tocolosida, Trisidis, Molochath, Benta, Galafa, Thicath, Dorath, Poste de Bocca, Vaia.

Il y a des îles le long de la côte occidentale de cette province dans la mer extérieure :

Ile Païna, par.....	5°	de longitude et 32° de latitude Nord
Ile Irethéïa, par.....	6°	de longitude et 29° de latitude Nord

Quant au bord occidental de la Mauritanie tingitane, on y rencontre :

Cap <i>Cotes</i> , par	6°	de longitude Ouest	et 35°55'	de latitude Nord ;
Embouch. du fleuve <i>Zilia</i> , par	6°	—	et 35°40'	—
Embouch. du fleuve <i>Lix</i> , par	6°20'	—	et 35°15'	—
Embouch. du fleuve <i>Subur</i> , par	6°20'	—	et 34°20'	—
Golfe <i>Emporique</i> , par	6°20'	—	et 34°10'	—
Embouch. du <i>Salata</i> , par	6°10'	—	et 33°50'	—
<i>Sala</i> ville par	6°20'	—	et 33°50'	—
Embouch. du <i>Dios</i> , par	6°10'	—	et 33°20'	—
<i>Petit Atlas</i> , par	6°	—	et 33°10'	—
Embouch. du <i>Cusa</i> , par	6°40'	—	et 32°45'	—
Port de <i>Rusibis</i> , par	6°40'	—	et 32°10'	—
Embouch. de l' <i>Asana</i> , par	7°	—	et 32°	—
Embouch. du <i>Diur</i> , par	7°20'	—	et 31°20'	—
<i>Mont du Soleil</i> , par	6°45'	—	et 31°15'	—
Port du <i>Musucaras</i> , par	7°20'	—	et 30°50'	—
Embouch. du <i>Phuth</i> , par	7°30'	—	et 30°30'	—
Pointe d' <i>Héracles</i> , par	7°30'	—	et 30°	—
<i>Tamusiga</i> , ville, par	8°	—	et 29°55'	—
Pointe d' <i>Usadion</i> , par	7°30'	—	et 29°15'	—
<i>Suriga</i> , ville, par	8°	—	et 29°	—
Embouch. de l' <i>Una</i> , par	8°	—	et 28°30'	—
Embouch. de l' <i>Agna</i> , par	8°30'	—	et 27°50'	—
Embouch. du <i>Sala</i> , par	8°40'	—	et 27°20'	—
<i>Grand Atlas</i> , par	8°	—	et 26°30'	—

Au même siècle, un autre géographe et historien grec **Pausonias** écrit, dans son *Periegesis* : L. I. p. 33-35 et 36 : « Il y a aussi d'autres voisins des Maures : les Ethiopiens, qui s'étendent jusqu'au pays des Nasamus. Les Nasamus, en effet, qu'Hérodote appelle les *Atlantes*, mais que ceux qui prétendent connaître ces régions de la terre dénomment *Lixites*, sont ceux des Lybiens habitant les confins de l'Atlas... »

L'*itinéraire d'Antonin* (de date et d'auteur inconnus) indique les stations des trois grandes voies qui sillonnaient la Mauritanie tingitane et qui sont celles : d'Arzeu à Tanger (*Fortos divinos ad Tingi*) ; du poste appelé *Ad mercurios* jusqu'à Tanger ; de *Tocolosida* (à une lieue au sud de Volubilis) à Tanger.

Paul Orose (Orosius, disciple de Saint-Augustin (Vème siècle) né à Tarragona (Espagne) historien et théologien, dit dans son *Histoire contre les païens* : «... le Nil prendrait sa source (en Mauritanie) non loin de l'Atlas, et immédiatement absorbé par les sables, coulerait, en sous-sol, de l'Ouest vers l'Est à travers les déserts d'Ethiopie, pour s'infléchir de nouveau vers la gauche et descendre vers l'Egypte. Il est certain qu'un grand fleuve fréquenté par les mêmes monstres que ceux du Nil prend sa source aux lieux indiqués ; près de là des Barbares l'appellent *Darâa* et d'autres riverains le nomment *Nuhul*.

Cette thèse appuie précisément la relation de l'historien thrace **Dion Cassius**, né à Nicée en Béthynie, au IIe siècle de Jésus-Christ, qui écrit en grec une *Histoire romaine* fort appréciée et en laquelle il est dit : « En effet, il est clair que le Nil (dont le nom grec le plus ancien est *Okeanos* (Océan)

prend sa source dans le mont Atlas. Cette montagne se trouve au pays des *Macanites*, le long de l'Océan, vers l'Est, et domine de beaucoup toutes les autres ; aussi les poètes déclaraient que c'était la « Colonne du ciel ». Véritablement, personne n'a jamais escaladé ses cimes et n'a jamais vu ses sommets. L'Atlas est toujours couronné de neiges et l'eau en coule abondamment durant l'été ; même en autre temps le pied de ce mont est partout couvert de marécages qui se multiplient surtout l'été : c'est pourquoi d'ailleurs le Nil est en crue durant cette saison. C'est en effet là sa source comme ainsi que le prouvent les crocodiles (1) et les autres animaux qui y naissent des deux côtés (là et en Egypte). Que l'on ne s'étonne pas si nous avons découvert ce qu'ignoraient les anciens grecs ; nous savons que les *Macanites* habitent la Mauritanie supérieure et beaucoup de ceux qui vont là en expédition arrivent jusqu'au voisinage de l'Atlas.

Le géographe de **Ravenne** s'étend aussi longuement sur la Mauritanie tingitane, donnant en quelque sorte un résumé de tous les auteurs anciens et citant même une Mauritanie Gaditane — en langue barbare *Abrida* — qui touche au détroit appelé Septem gaditanus lequel la sépare de l'Espagne. « Dans cette Gaditane coulent, dit-il, de nombreux fleuves dont les principaux sont : le Subulcus, l'Ubus, le Salensis, on trouve là le détroit souvent nommé le Septem Gaditanus qui sépare l'Espagne du littoral et qui est orienté de la grande mer Gallico Valeriaque vers l'Océan occidental britannique (*in oceanam occidentalem britanicum*). Si l'on franchit ce détroit on trouve, dans le pays des Maures, les villes de Bovulica, Sala, Tamusida, Banasa, Frigidis, la Colonie de Lix, Tabernis, Zili, la colonie de Tingi, Pariætina...

Sous le règne d'Auguste, l'historien grec **Diodore de Sicile** commence sa *Bibliothèque historique* (2), sorte d'histoire universelle, en s'expliquant ainsi sur la date des faits qu'il avance :

« Nous n'avons fixé aucun ordre chronologique pour la partie de notre histoire qui est antérieure à la *Guerre de Troie*, car il ne nous en reste aucun monument digne de foi.

De la prise de Troie jusqu'au retour des Héraclides nous avons compté quatre-vingts ans, d'après l'autorité d'Apollodore d'Athènes et trois cent-vingt-huit ans depuis le retour des Héraclides jusqu'à la première Olympiade (776 ans avant Jésus-Christ) en calculant cette période d'après les règnes des

(1) De la relation du Com^e G. **Cauvet** à la *Revue d'Histoire naturelle de France* (Oct. 1930) :

.. Quoiqu'il en soit les crocodiles signalés par Duveyrier ont bien été retrouvés dans l'Oued Mihero.

Ce ne fut que quelques années après que le Capitaine Nieger, — actuellement général au Maroc, mais alors chef de l'annexe d'In-Salah — reçut d'un targui un crocodile tout jeune, d'un peu plus d'un mètre, que les crues avaient emporté dans le bas de l'Oued-Mihero. Il avait dû mourir de froid puis s'était desséché dans le sable. M. Jacques Pellegrin auquel on envoya sa peau pour détermination reconnut que c'était le vulgaire crocodile du Nil (*Crocodilus niloticus laurenti*). p. 5.

(2) Trad. par Ferdinand Hœfer. Libr. Hachette, Paris, 1865, p. 6 et 7.

rois de Lacédémone. Enfin il s'est écoulé un intervalle de sept cent-trente ans depuis la première Olympiade jusqu'au commencement de la *Guerre des Gaules* qui termine ainsi notre histoire composée de quarante livres, comprenant un laps de temps de mille cent trente-huit ans sans compter l'époque qui précède la *Guerre de Troie*... ; et au paragraphe 17 du livre I : « ... Bienfaisant et aimant la gloire, Osiris assembla une grande armée dans le dessein de parcourir la terre et d'apprendre aux hommes la culture de la vigne, du froment et de l'orge... Osiris chargea Isis, son épouse, de l'administration générale de ses États et lui donna pour conseiller Hermès, le plus sage de ses amis, et, comme général de ses troupes il désigna Hercule qui tenait à lui par la naissance et qui joignait à une grande valeur une force prodigieuse... ;

... Il établit Busuris gouverneur de tout le pays qui avoisine la Phénicie ; quant à Antée il reçut le gouvernement de l'Éthiopie et de la Libye...

Du paragraphe 18 in fine : « ... après avoir appris aux éthiopiens l'agriculture et fondé des villes célèbres il laissa dans ce pays des gouverneurs chargés de l'administrer et de percevoir le tribut.

Du paragraphe 21 : « ... il y avait eu un combat sur les bords du fleuve du côté de l'Arabie près du village d'Antée, ainsi nommé d'Antée qu'Hercule avait tué du temps d'Osiris.

Du paragraphe 24 : « ... Hercule, confiant en sa force, avait parcouru une grande partie de la terre et élevé une colonne aux frontières de la Libye. Ce héros, dit-on, était d'origine égyptienne, les Grecs eux-mêmes en fournissent les preuves.

Du paragraphe 51, p. 236, Livre III : « ... après cet exposé, nous allons reprendre notre récit des Amazones d'Afrique qui habitèrent jadis la Libye ; car ceux-là se trompent qui croient qu'il n'y ait point eu d'autres amazones que celles qui ont demeuré dans le Pont, sur les bords du fleuve Thermodon. Il est certain, au contraire, que les Amazones de Libye sont plus anciennes que les autres et ont accompli de grands exploits. Nous n'ignorons pas que leur histoire paraîtra nouvelle et tout à fait étrange à beaucoup de lecteurs, car cette race d'amazones a totalement disparu, depuis plusieurs générations avant la guerre de Troie, au lieu que les amazones du fleuve Thermodon florissaient encore un peu avant cette époque.

... Mais les amazones libyennes furent bien supérieures aux Gorgones et à toutes les autres amazones.

Du paragraphe 52 p. 237 : « ... On rapporte qu'aux confins de la terre et à l'occident de la Lybie habite une nation gouvernée par des femmes dont les mœurs sont toutes différentes des nôtres. Ces femmes font le service de guerre pendant un temps déterminé en conservant leur virginité. Quand le terme du service militaire est passé elles approchent des hommes, pour la procréation. Elles tiennent des emplois divers : la magistrature et autres fonctions publiques, cependant que les hommes ne se livrent qu'à des occupations domestiques. Après leur enfantement, les amazones remettent le nouveau-né entre les mains des hommes qui le nourrissent de lait et autres aliments ; si l'enfant est une fille on lui brûle les mamelles afin d'empêcher le développement de ces organes qui la gêneraient plus tard pour ses exercices

guerriers, ce qui explique le nom d'amazone... (1) Selon la tradition les amazones habitaient une île appelée Hespera, située à l'occident, dans le lac Tritonis ; ce lac qui est près de l'Océan environnant la terre, tire son nom du fleuve Triton qui s'y jette. Le lac Tritonis se trouve dans le voisinage de l'Éthiopie, au pied de la plus haute montagne de ce pays-là que les Grecs appellent Atlas et qui touche à l'Océan.

... L'île Hespera est assez spacieuse et pleine d'arbres fruitiers de toutes espèces qui fournissent aux besoins des habitants...

... Entraînées par leurs instincts guerriers les amazones soumirent d'abord, par les armes, toutes les villes de cette île, une seule exceptée nommée Méné qu'on regardait comme sacrée. Cette île était habitée par les Éthiopiens ichthyophages ; on y apercevait des lueurs phosphorescentes et l'on y trouvait quantité de pierres précieuses du genre de celles que les Grecs appellent escarboucles, sardoines et émeraudes.

... Les amazones bâtirent dans le lac Tritonis une ville qu'elles appelèrent Chersonèse (presqu'île) d'après son aspect.

Du Livre III «...Encouragées par ces succès les amazones parcoururent plusieurs parties du monde. Les premiers hommes qu'elles attaquèrent furent les Atlantes, le peuple le plus civilisé de ces contrées habitant un pays riche et possédant de grandes villes.

... C'est chez les Atlantes et dans le pays voisin de l'Océan que, selon la mythologie, les dieux ont pris naissance ; et, cela s'accorde assez avec ce que les mythologues grecs en racontent.

... Myrina reine des amazones rassembla une armée de trente mille femmes d'infanterie et de vingt mille de cavalerie. Elles portaient pour armes défensives des peaux de serpents, car la Libye produit des reptiles énormes. Leurs armes offensives étaient des épées, des lances et des arcs. Elles excellaient dans le maniement de ces dernières armes, non seulement pour l'attaque, mais plus encore pour la poursuite de leurs adversaires.

... Après avoir envahi le territoire des Atlantes elles défirent d'abord, en bataille rangée, les habitants de Cerné, poursuivant les fuyards jusque sous ses murs et maltraitant les captifs afin de répandre la terreur chez les peuples voisins. Elles passèrent au fil de l'épée tous les hommes pubères, réduisirent à l'esclavage femmes et enfants, non sans avoir détruit la ville. Le bruit du désastre des cernéens s'étant répandu dans tout le pays le reste des Atlantes en fut si épouvanté que tous, d'un commun accord, rendirent leurs villes et promirent de se soumettre. La reine Myrina les traita donc avec douceur, leur accorda son amitié et, sur l'emplacement de Cerné elle fonda une autre ville qui porta son nom. Sur la prière des Atlantes, les amazones combattirent les Gorgones établies dans le voisinage et les vainquirent, en tuant un grand nombre après avoir fait trois mille prisonnières. Le reste qui s'était sauvé dans les bois fut brûlé ; mais, une nuit, ayant négligé de

(1) de *a* privatif et *mazos* mamelle : ce qui signifie, sans mamelle, alors qu'Otrokoski prétend que dans certains dialectes slaves *am azzón* signifie femme robuste

faire bonne garde, les amazones furent attaquées par leurs prisonnières qui s'étaient emparées de leurs épées ; néanmoins, plus nombreuses, elles restèrent victorieuses des Gorgones. Myrina fit brûler, sur trois bûchers, les corps de ses compagnes tuées au cours de cette agression et leur fit élever trois grands tombeaux qui portent encore le nom de *Tombeaux des Amazones*...

... Enfin les Gorgones, ainsi que la race des amazones, furent pourchassées par Hercule lorsque, dans son expédition en Occident, il posa une colonne dans la Libye, ne pouvant souffrir, que, après tant de bienfaits dont il avait comblé le genre humain, il y eut une nation gouvernée par des femmes.

... Longtemps victorieuses, les amazones de la reine Myrina furent enfin défaites par Mopsus de Thrace et par Sipylus. Myrina et la plupart de ses guerrières furent massacrées et les rescapées se retirèrent dans la Libye.

... Comme nous avons fait mention des Atlantes nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce qu'ils racontent de la naissance des dieux ; leurs traditions ne sont pas à cet égard fort éloignées de celles des Grecs. Les Atlantes habitent sur le littoral de l'Océan, un pays très fertile. Ils semblent se distinguer de leurs voisins par leur piété et par leur hospitalité. Ils prétendent que leur pays est le berceau des dieux ; et le plus célèbre de tous les poètes de la Grèce paraît partager cette opinion lorsqu'il fait dire à Junon : « *Je pars pour visiter les limites de la Terre, l'Océan père des dieux et Tethis leur mère...* » (*Illiade*, chant XXIV, v. 200.)

... Or selon la tradition mythologique des Atlantes leur premier roi fut Uranus — ou Ouranos — le ciel. Son empire s'étendait presque sur toute la Terre, mais principalement du côté de l'Occident et du Nord. Judicieux observateur des astres il apprit aux nations à mesurer l'année par le cours du soleil et les mois par celui de la lune. Il divisa, par la suite, l'année en saisons. Le peuple admirait ses prédictions qui souvent se réalisaient : aussi après sa mort fut-il divinisé... (L. III. § 55).

§ 56 : «... Selon ces mêmes traditions Uranus eut quarante-cinq garçons de plusieurs femmes, dont dix-huit de Titea, qui se groupèrent sous le nom de Titans ; elle-même (*Titea*) après sa mort, fut divinisée en récompense de ses bienfaits et son nom, dès lors, fut changé en celui de *Terre*.

... Uranus eut aussi des filles dont les deux aînées furent les plus célèbres : Basilea et Rhea — surnommée Pandore. — Basilea, la plus sage et la plus intelligente, éleva tous ses frères avec des soins maternels ; aussi fut-elle surnommée la « Grand'mère ». Après la mort de son père et avec l'agrément de tous, elle monta sur le trône ; elle était demeurée vierge par excès de sagesse. Plus tard, pour avoir des enfants qui pussent lui succéder, elle eut commerce avec Hipérion, celui de ses frères qu'elle préférait. Elle en eut deux enfants, Hélius et Séléné tous deux admirables de beauté et de sagesse. Ce bonheur suscita contre elle la jalousie de ses frères lesquels complotèrent la perte d'Hypérion qu'ils égorgèrent. Puis ils noyèrent dans l'Eridan (Pô) son fils Hélius. Ce malheur détermina Séléné, qui aimait beaucoup son frère à se précipiter du haut du palais. Ces deux martyrs furent divinisés, le soleil s'appela Hélius et Méné prit le nom de Séléné.

§ 59 : «... Après le meurtre d'Hypérion les autres enfants d'Uranus ou

Titans — se partagèrent le royaume. Les plus célèbres d'entre eux furent **Atlas** et **Saturnus**. Les contrées du littoral océanique étant échues, par le sort, à Atlas il donna son nom à ses sujets, les *Atlantes*, ainsi qu'à la plus haute montagne de son pays, l'*Atlas*. Comme son père il excellait à la science astrologique et, le premier, il représenta le monde par une sphère, de là la légende d'après laquelle « Atlas porte le monde sur ses épaules ».

Atlas eut plusieurs garçons, mais l'un d'eux seulement **Hespérus** se distingua par ses hautes qualités. Il eut aussi sept filles qui reçurent le nom d'*Atlantides* ; c'étaient **Maïa**, **Electra**, **Taygète**, **Astérope**, **Mérope**, **Alicione** et **Séléné**.

Trois d'entre elles qui possédaient aux confins de l'*Atlas*, du côté du couchant le merveilleux jardin des Pommes d'or dit Jardin des Hespérides (*Hespérus*, couchant, endroit où le soleil disparaît à l'horizon) furent surnommées les Hespérides.

... Les *Atlantides* eurent des enfants célèbres dont certains donnèrent naissance à plusieurs nations et fondèrent de nombreuses villes.

Livre IV § 26 : «... Hercule en vue de rapporter les pommes d'or du Jardin des Hespérides navigua donc de nouveau vers la Libye. Les opinions des mythographes sont partagées au sujet de ces pommes. Les uns disent qu'il y avait dans des jardins de Libye, des pommes d'or constamment gardées par un redoutable dragon, d'autres soutiennent que les Hespérides possédaient de si beaux troupeaux de brebis que par une métaphore poétique on les avait appelées «pommes d'or» car on appelle Vénus, *la dorée*, en raison de sa beauté. Quelques-uns disent enfin que ces brebis étaient d'une couleur particulière et semblables à l'or ; que, par le dragon il faut entendre le gardien de ces troupeaux, homme courageux et robuste tuant tous ceux qui cherchaient à les lui ravir. Hercule tua le gardien de ces pommes qu'il apporta à Eurystée ; ayant ainsi accompli la fin de ses travaux il attendit pour récompense l'immortalité comme le lui avait promis Apollon.

§ 27 : «... Il ne faut point omettre ce que les mythographes racontent d'*Atlas* et des origines des Hespérides. Dans le pays appelé *Hespéritis* vivaient deux frères **Hespérus** et **Atlas** qui possédaient des troupeaux de rare beauté semblables à de l'or et comme les poètes appellent les brebis des pommes, ces troupeaux conservèrent le nom de « pommes d'or ». Il y a ici un jeu de mots qu'il est impossible de rendre en français : *mela* signifie tout à la fois pommes et troupeaux de brebis, — comme d'ailleurs en arabe *chiâa* signifie décoration et aussi *brebis*.

Entre ces diverses opinions, relatives à des «pommes» ou à des «brebis», Léon l'Africain, dans sa description de Maroc (Marrakech), ne donnerait-il pas la note exacte en indiquant d'autres pommes ?...

« ... Au milieu de cette forteresse se trouve un beau temple, sur lequel il y a une tour, et à la sommité un épieu de fer transperçant trois pommes d'or pesant cent trente mille ducats africains ; la plus basse d'icelles est la plus grosse et «la dessus» plus petite (cette disposition a d'ailleurs été de tous

temps conservée sur chaque minaret des mosquées du Maroc), dont la valeur, incitant les cœurs avarés de plusieurs à leur jouissance, a fait que se sont trouvés beaucoup de seigneurs qui les ont voulu ôter de là pour s'en aider à leur besoin ; mais il leur est toujours survenu quelque sinistre accident, par lequel ils ont été contraints de n'attenter plus à chose si hasardeuse, de sorte qu'ils ont estimé à mauvais présage pour quiconque les voudroient enlever et bouger de leur place.

... L'opinion vulgaire est que ces pommes furent là posées sous telle constellation, qu'elles ne peuvent jamais en être bougées ; (l'opinion vulgaire est que constellation ou art magique conservent les dites pommes d'or). D'autres disent, outre cela, que celui par qui elles y furent fichées fit une certaine conjuration magique contraignant aucuns esprits à les garder à perpétuité ; et pour confirmer ce commun dire, plusieurs *ascertainent* le roi Mansor (*El Mançour Ed d'habi*, le saâdien) pour prévenir aux inconvénients et nécessités qui lui eussent pu survenir par les assauts impétueux qui lui étaient journellement donnés des chrétiens portugais, *vouloit* quoiqu'il en fût (méprisant et se moquant au possible de cette vulgaire opinion), les ôter d'où elles étoient ; ce que les habitants de Maroc, tous d'un commun consentement lui dénièrent franchement, ne lui voulant, en sorte que ce soit permettre, alléguant *icelles être la plus grande noblesse* de Maroc. Nous lisons aux histoires que la femme de Mansor (1), pour (entre les ornements et choses plus rares du temple qu'avoit fait ériger son mari) laisser encore quelque mémoire d'elle-même à l'avenir, vendit ses propres bagues et autres bijoux, tant d'or comme d'argent, avec autres dorures et pierreries qui lui avoient été donnés par son dit mari lorsqu'il l'épousa, et en fit faire trois pommes pour rendre (comme nous avons réitéré) cette sommité très-riche et décorée (2). »

A dire vrai, les textes sont formels qui désignent les « pommes d'or » ; en effet, jamais il n'est dit « pommes dorées » ou pommes *semblables* à de l'or ni « pommes jaunes comme de l'or », etc... de plus on ne voit guère le légendaire Hercule immortalisant une fois de plus ses travaux pour aller cueillir, après un long périple, quelques pommes, ou ravir quelques brebis ; mais bien mieux pour enlever ces *sphères d'or* qui, à l'origine, durent être l'emblème d'une royauté humaine ou d'une puissance divine.

Dans l'Hesperis, le temple de Poséidon, ce dieu d'or, était peut-être surmonté déjà de ces trois « pommes d'or »...

Ces trois boules superposées avaient retenu notre attention, en Maroc : elles nous étaient apparues, surmontant les minarets des mosquées, tel le *Coq Gaulois*, l'*Aigle impérial* ou le *Croissant* ; de plus, nos investigations auprès des fekihs (*fok'ha*), en confirmant notre hypothèse, nous avaient

(1) Ce fut la femme d'Abou Youssef Yakoub Mançour, troisième émir almohade (1184-1199) qui fit placer les « pommes d'or » sur le minaret de la Koutoubia et non pas Sitta Messaouda, mère d'El Mançour le Saâdien.

(2) De *l'Afrique*, par Léon l'Africain (né à Grenade en 1484), traduction de Jean Temporal. Paris Imprimerie du Gouvernement 1830.

persuadés que l'origine et l'usage de ces ornements se perdaient dans la nuit des temps....

Mais, reprenons Diodore de Sicile :

« ... Hespérus eut une fille appelée Hespéride qu'il donna en mariage à son frère Atlas. C'est d'elle que le pays d'Hespéris tire son nom. Atlas eut d'Hespéris sept filles appelées *Atlantides* du nom de leur père et *Hespérides* du nom de leur mère. Comme elles étaient distinguées par leur beauté et leur sagesse Busiris roi d'Egypte les convoita et chargea les pirates du rapt. A cette époque Hercule, achevant son dernier travail, venait de tuer, en Libye, Antée qui provoquait tous les étrangers à la lutte. Il venait aussi de châtier Busiris qui égorgait les voyageurs, en l'immolant à Jupiter. Puis, remontant le Nil jusqu'en Ethiopie il tua Imathion, roi des Ethiopiens qui essayait de le combattre ; après quoi il s'en retourna pour prendre l'ordre d'un nouveau travail. Or, les pirates (soudoyés par Busiris) trouvèrent les filles d'Atlas jouant dans un jardin et ils les enlevèrent. Hercule les ayant rejoints à ce moment, tua les ravisseurs, et rendit les filles à leur père Atlas. En reconnaissance de ce service Atlas donna à Hercule non-seulement ce qu'il était venu chercher mais encore il l'initia dans la science des astres, qu'il avait approfondie, construisant même avec beaucoup de justesse, une sphère céleste — c'est pourquoi on le supposait « portant le monde sur ses épaules ». Quant à Hercule, on dit de lui « qu'il avait reçu d'Atlas le fardeau du monde, (p. 294-295).

Enfin au début du deuxième siècle de Jésus-Christ, **Plutarque** (50 à 125) historien et moraliste grec, retrace dans sa *Vie des Hommes illustres* : « ... Sertorius à qui l'on raconta ces merveilles conçut le plus ardent désir d'aller habiter ces îles...

... Il prit d'assaut la ville de Tingis. C'est là disent les Africains qu'Antée est enterré. Sertorius qui n'ajoutait guère foi à ce qu'avançaient les Barbares sur la grandeur de ce géant fit ouvrir son tombeau où il trouva, dit-on, un corps de soixante coudées. Etonné d'une telle taille il immola des victimes, fit recouvrir avec soin ledit tombeau, augmentant ainsi le respect qu'on portait à ce géant en accréditant les bruits qui couraient sur son compte (1).

... Les habitants de Tingis prétendent qu'après la mort d'Antée sa femme **Tingis** ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils nommé **Sophax** qui régna sur le pays où il bâtit une ville qu'il nomma Tingis du nom de sa mère.

(1) Au sujet de ces géants préhistoriques, nous relevons, dans les *Extraits inédits du Moghreb*, d'Ed. Fagnan, la particularité suivante :

« ... **Tahert**, ville importante, dont la fondation remonte aux Amalécites ; il y a été, dit-on, trouvé à notre époque, un tombeau d'où ont été extraits les ossements d'un géant, dont le tibia seul, non compris les articulations inférieures ni supérieures, mesure six empan et où un homme peut pénétrer ; une de ses molaires avait plus d'un empan de large sur trois de long et elles pesaient (en tout) trois livres (p. 11). » Edit. Jules Carbonel Alger, 1924.

... Sophax fut le père de Diodore qui, s'étant mis à la tête d'une armée d'Olbiens et de Mycéniens, qu'Hercule avait établis dans cette contrée, dompta plusieurs nations d'Afrique.

... J'ai rapporté ces particularités par honneur pour le roi Juba le plus grand historien qu'il y ait eu parmi les rois et qu'on assure avoir eu pour ancêtres Diodore (1) et Sophax.

*
* *

Ensuite des auteurs anciens il convient de souligner le rôle joué par les Phéniciens, en tant que navigateurs ou commerçants, dans les régions d'Extrême-Occident et dont les voyages embrassent, au XII^e siècle, l'ensemble de la Méditerranée jusqu'aux *Colonnes d'Hercule* et bien au-delà même. Toutefois, ils furent sobres de descriptions et de renseignements sur ces contrées dont ils tenaient à exploiter seuls les immenses richesses ; on sait au surplus qu'ils ne craignaient pas de faire sombrer leurs propres navires afin de dérouter les étrangers assez hardis pour s'aventurer sur leurs traces... Tout ce qu'ils connurent de l'Océan comme de l'Atlas demeura chez eux un secret national ; et, s'il transpira jamais quelque chose de leurs découvertes ce ne furent que de vagues indices livrés à l'imagination des Grecs. Déjà leur nautique était fort appréciable puisque leurs navigateurs parcouraient sept ou huit milles marins à l'heure. Aussi, pendant plus de mille ans jouèrent-ils le rôle d'intermédiaires de la civilisation entre l'Orient et l'Occident ; échangeant objets d'ornement, étoffes, ustensiles divers, armes de bronze et tous autres produits et denrées d'Orient contre des minerais précieux et favorisant ainsi l'esprit de luxe de ces peuples d'Occident, jusqu'au jour où refoulés par les Grecs, à l'Est de la Méditerranée, ils disparurent à leur tour, non sans toutefois qu'il subsistât de leur passage sur les côtes d'Extrême-Occident africain certains comptoirs importants : *Zilis* (Arzilla) ; *Lixus* (Larache) ; *Mulelacha* (Moulāi bou Selham) ; *Thymiateria* (Mehdia) ; *Sala ou Chella* (Salé) ; *Rutubis* (Mazagan) ; *Mysocaras* (Safi) ; *Tamousiga* (Mogador) ; *Suriga* (Koubia) ; *Risardir* (Agadir).

Puis après le passage des Carthaginois dont l'amiral Hannon créa la cité de Thymatirion, une grande partie de la Maurusie fut, un temps, gouvernée par des princes indigènes de la famille des Bokkar, résidant alors à Tingis et à laquelle appartenait sans doute Bocchus l'ancien. A cette époque on désignait sous les noms de Lixos (ou *Lixus* ou encore *Lissous*) le Lixus du Nord et le Lixous extrême, d'où plus tard par abréviation est demeurée l'appellation de *Sous-el-Aksa* (plus exactement el-akça, Sous-extrême, ultérieur.)

(1) Ce Diodore semblerait être le Didoros de la *Genèse* et sa nièce *Ting's*, la fille d'*Aphra*, ou *Aphera*, enfant d'Abraham et de sa seconde épouse Chetoura. Dans la *Genèse*, le fils de Didoros est Sophôn, que les Barbares appelaient *Syphac*, ou Syphax, et dont ils prirent eux-mêmes le nom de *Sophaques*. (Cf. ci-avant p. 6.)

Ne quittons point ce coin ténébreux du rivage océanique sans donner, en nous reportant à une époque bien plus récente, cet intéressant détail que nous relevons dans les *Iles de l'Afrique* par M. d'Avezac (Firmin-Didot éd. Paris 1885) :

« ... Ce n'est point à la Théogonie des Grecs que nous voulons demander ici l'histoire du vieil océan ; ce n'est pas le fils du Ciel et de la Terre ; le frère, et l'époux de Tethys, le père des soixante-douze *Océanides*, l'aïeule des *Néréïdes*, des *Phorcydes* et des *Hyades*, dont nous voulons tenter ici de débrouiller le mythe obscur. Nous n'avons même point à chercher sur la bordure du merveilleux bouclier forgé par Vulcain et chanté par Homère ou sur les pans du vaste manteau *historié* par Jupiter, lui-même, et célébré par Pherécide de Syra. L'Océan servant de limites à la Terre habitable et coulant comme un fleuve autour d'elle.

... Laissons à l'écart de notre sérieuse étude les mythologues et les poètes, et leurs décevantes fictions : laissons le divin Homère retirer à l'Orient, des profondeurs océaniques, le flambeau du jour, qu'il ira replonger, au couchant, dans les mêmes ondes ; laissons Orphée tracer autour de notre terre, le cercle où il fait rouler sans terme un Océan infatigable et limpide. Nous avons bien assez des philosophes, des cosmographes et des historiens pour nous montrer, comme l'auteur du livre aristotélique du *Monde* : « ... la terre habitée formant une seule masse insulaire au milieu de la mer appelée Atlantique » ; ou, comme Cicéron, au dernier livre de sa *République* : « ... Toute la terre ramassée en une île étroite et longue plongeant dans cette mer que l'on décore des noms d'Atlantique, de Grande mer, ou d'Océan » ; ... ou encore, comme Possidonius dans Strabon, et comme Plutarque en son livre *De la fortune des Romains* : « ... l'Océan roulant circulairement ses flots autour de la terre habitable. »

... Nous n'avons pas à nous préoccuper ici de cette extension du nom d'Atlantique sur toute la périphérie du monde alors connu ; ce n'est point cette mer amphitrite, ou ce *bahr mohhite* (mer ambiante) comme l'appellent les Arabes, que nous avons à considérer en son entier : nous devons nous borner exclusivement à la portion qui constituait pour les anciens la *mer hespérienne*, c'est-à-dire la mer du soir, du couchant, que les Arabes dénommèrent aussi *el bahr el Mozhallam* (mer ténébreuse) ou *bahr-ed-dzholmat* (mer de ténèbres), avec une parfaite justesse. Jamais, en effet, obscurité plus complète, plus profonde n'a enveloppé notions plus incertaines, sur des plages inexplorées.

... Dans le classement général que nous avons fait des îles susceptibles d'être comptées comme annexe du continent africain, nous avons cru devoir comprendre en une seule grande division celles qui, tantôt groupées en archipels, tantôt isolées au milieu des flots, sont répandues à la surface de l'Océan atlantique, dans les limites que l'Afrique peut revendiquer. Quelles sont ces limites ? Telle est la première question que nous devons nous poser

aujourd'hui, en étendant des regards incertains sur cet immense domaine liquide où, de temps immémorial, règne sans partage le nom africain d'Atlas.

... Avant qu'une découverte fameuse fut venue révéler à l'ancien monde l'existence d'un monde nouveau par delà cette mer où le soleil allait s'éteindre chaque jour, toutes les îles d'Occident que l'antiquité put connaître ou soupçonner, toutes celles que des navigations aventureuses vinrent plus tard ajouter à la carte de nos connaissances géographiques, devaient naturellement être considérées comme des appendices du continent autour duquel elles étaient aperçues ; mais, quand l'immortel gènois, osant percer les lointaines obscurités de la « mer Ténébreuse » eut trouvé un continent immense pour limite réelle de l'Océan occidental, il devint nécessaire de partager entre les deux mondes cet océan qui baigne, de part et d'autre, leurs rivages.

Cette division ce n'est point la géographie qui fut la première à la provoquer ; elle fut la suite de rivalités politiques bientôt écloses entre les Portugais qui venaient de frayer la route maritime des Indes orientales, en contournant les côtes africaines, et les Espagnols qui, pour avoir accueilli le rêve sublime de Colomb, se trouvaient à la fois les découvreurs et les maîtres des Indes occidentales. Le pape Alexandre VI fut appelé à décider de la question : par une bulle célèbre du 14 mai 1494 il fixa la ligne de démarcation qui, désormais, devait séparer le domaine respectif des Castillans possesseurs du nouveau monde, et des Lusiades explorateurs de l'Afrique et de l'Asie, en traçant d'un pôle à l'autre une ligne qui passât à cent lieues à l'Ouest des Açores et des îles du Cap-Vert, laissant aux Portugais tout ce qui était en deçà, attribuant aux rois de Castille et de Léon tout ce qui était au-delà.

... Sans discuter la légitimité d'une pareille décision, dont au surplus la valeur politique nous inquiète aujourd'hui fort peu, nous n'hésitons pas à la prendre pour guide dans notre départ géographique des îles africaines et de celles d'Amérique ; seulement, comme les Açores se trouvent plus avancées à l'Occident que les îles du Cap-Vert, de telle manière que le méridien de 27°40' à l'Ouest de Paris marque à la fois l'extrémité orientale du groupe des Açores et l'extrémité occidentale de l'archipel du Cap-Vert, il convient d'observer que la ligne de démarcation, à moins d'être flexueuse, doit être prise à cent lieues de ce méridien commun, et coïncider elle-même, dès lors, avec celui de 32°40' à l'Ouest de Paris. Au Nord comme au Sud les parallèles de 40° de latitudes marquent une limite naturelle, que le domaine de l'Afrique ne saurait dépasser sans empiétement sur les mers d'Europe, ou sur celles que peuvent revendiquer les terres australes.

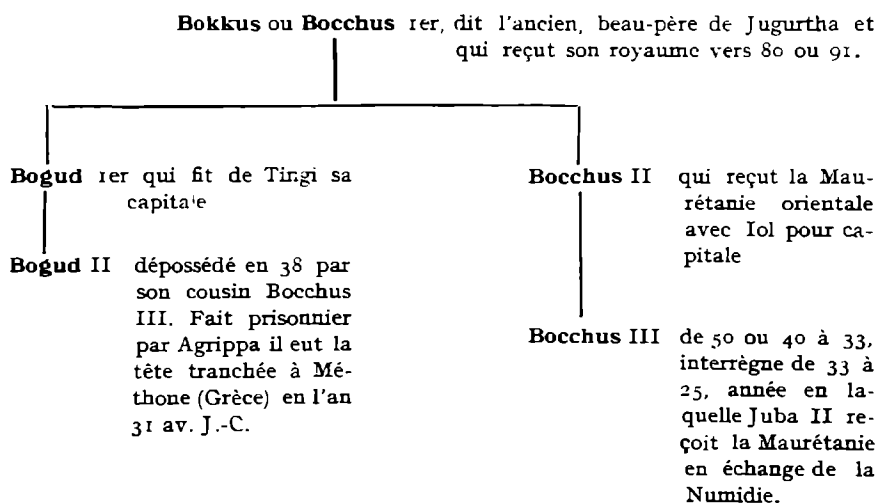
*
* *

L'influence de Carthage eut cette supériorité qu'elle s'exerça plus lointaine vers le Sud maritime ; toutefois cette influence, fruit exclusif de son organisation sociale, n'était guère que morale, à l'encontre de celle de Rome, sa rivale, qui fut beaucoup plus politique.

Cependant ses ruineuses expéditions contre la Sicile et la première des

Guerres puniques, déclanchée par Rome lui disputant cette île territoriale, et aboutissant au retrait des Carthaginois (264-241) ébranlèrent singulièrement la puissance de Carthage ; et ce, du cinquième jusque vers le milieu du troisième siècle, comme nous l'avons indiqué, les Gétules et les Numides fournissaient à l'armée punique une grande partie de sa cavalerie, c'est ce qui explique qu'elle put porter rapidement ses contingents par voie de terre jusqu'à la presqu'île ibérique dès 238 avant J.-C. En ce temps-là on se trouve déjà en présence d'un de ses puissants vassaux indigènes chef de la dynastie « marocaine » des **Bokkar** à laquelle vraisemblablement appartient la lignée des **Bokkus** ou **Bocchus**.

Voici empruntée à : *Conquêtes et administration romaine en Afrique*, appendice de **Gaston Boissière**, la série probable des dynasties de Maurusie à ces époques :



Donc, le Sous citérien était alors le domaine des Bokkar chefs des *Maurusii* avec Tingi comme capitale, tandis que le littoral de la *Mer intérieure* (le Rif actuel et les Bni-Snassène) demeurait sous la dépendance d'un autre chef indigène : **Syphax**, roi des *Massæsylii*, qui avait comme oppidum *Syphaxis-regia* (Siga) à l'estuaire de la Tafna dont le nom indigène est Takembrit. Syphax avait aussi comme voisins, à l'Est, les *Massyliens* sujets du roi numide **Gala** père de **Massinissa**. Il s'était d'abord déclaré pour Rome, mais cédant bientôt aux instances d'Asdrubal duquel il avait épousé la fille Sophonisbe, il fit alliance avec Carthage contre les romains, peu de temps après que Massinissa eut pris parti pour eux, 204 avant J.-C... Une lutte acharnée s'engagea aussitôt entre les deux rivaux numides. Plusieurs fois vaincu Massinissa fut obligé d'abandonner son royaume et de se réfugier chez

les *Garamantes* ; mais alors que le général romain **Scipion l'Africain** débarquait en Afrique il alla le rejoindre et prit une part brillante à la bataille de



Scipion

Zama contre Syphax et **Annibal** fils d'Amilcar-Barka (202 avant J.-C. fin de la deuxième guerre punique).



Effigie d'Annibal.

Replacé à la tête de son royaume par Lælius, à son tour Massinissa battit Syphax à Cirta, le prit et le livra aux romains tandis que Sophonisbe s'empoisonnait pour échapper au vainqueur. Le malheureux chef numide mourut à Albe au moment où il allait paraître au triomphe de Scipion.

Dès lors les *Massæssyliens*, bloqués, à l'Est par les *Massyliens*, à l'Ouest par les *Maurusiens* et au Sud par les *Gétules* ne tardèrent pas à disparaître de la scène africaine. Massinissa obtint enfin de Rome la concession du royaume de Syphax. (1)

Rome était alors victorieuse de Carthage ! La cité punique après une héroïque défense de trois années s'effondrait dans un incendie qui dura seize jours et seize nuits. De ce fait, au printemps de l'an 146 avant Jésus-Christ — 1608 de Rome — se réalisait le lugubre *delenda Carthago* que Caton l'ancien ne cessait de clamer : « *Ceterum senteo Carthaginem esse delendam* ! ».

Le nom de *punique* était à jamais rayé de la liste des nations !

Massinissa était mort en 148, avant de voir la ruine de Carthage. Il laissait le trône de Numidie à ses trois fils **Micipsa**, **Mastanabal** et **Gulussa**.

L'aîné Micipsa fut un chef puissant dont les Etats s'étendaient depuis Cyrène jusqu'au fleuve Muluchat (Moulouïa) :

« *Gætulorum pars magna et Numidæ usque ad flumen Mulucham sub Jugurtha erant ; Mauris omnibus rex Bocchus imperitabat* (2).

La vie pastorale et nomade des Numides avait été transformée par Massinissa en une civilisation agricole et sédentaire que ses successeurs encouragèrent encore plus ; aussi, dans les quarante années qui suivirent sa mort, la Numidie put-elle, dans une paix relative, donner toute l'extension désirable à l'agriculture. Ce fut pourquoi, d'après Salluste, lorsque Metellus-le-Numide pénétra dans ce royaume, il rencontra partout des champs cultivés et de nombreux troupeaux qui lui permirent le complet ravitaillement de ses légions ; et, pour la même raison, Jugurtha, après la bataille de Muthul, ne trouva dans cette même région que bergers et laboureurs pour reconstituer son armée.

Après la mort de son père Mastanabal, en 149, **Jugurtha**, le César numide, bien qu'issu d'une concubine, avait été princièrement élevé par son oncle Micipsa, en même temps que ses deux cousins **Aderbal** et **Hiempsal** 1^{er}. Dès son adolescence, il s'était fait remarquer par sa beauté, sa force virile, la grandeur de ses aspirations, la noblesse de ses sentiments et l'austérité de ses mœurs. D'une force physique peu commune, il se livrait à tous les exercices violents, excellant à l'art de lancer le javelot comme aussi de dresser des coursiers réputés indomptables ; aussi toutes ces qualités militèrent-elles en sa faveur auprès des Numides qui le chérissaient à tel point que Micipsa, craignant cette rivalité pour ses propres fils, le délégua en Espagne afin d'y prêter main-forte à Scipion contre Numance (133 av. J.-C.). Il s'y distingua tant que, malgré la peine que lui causait un tel sacrifice, Micipsa lui légua le pouvoir à exercer, conjointement avec ses deux fils.

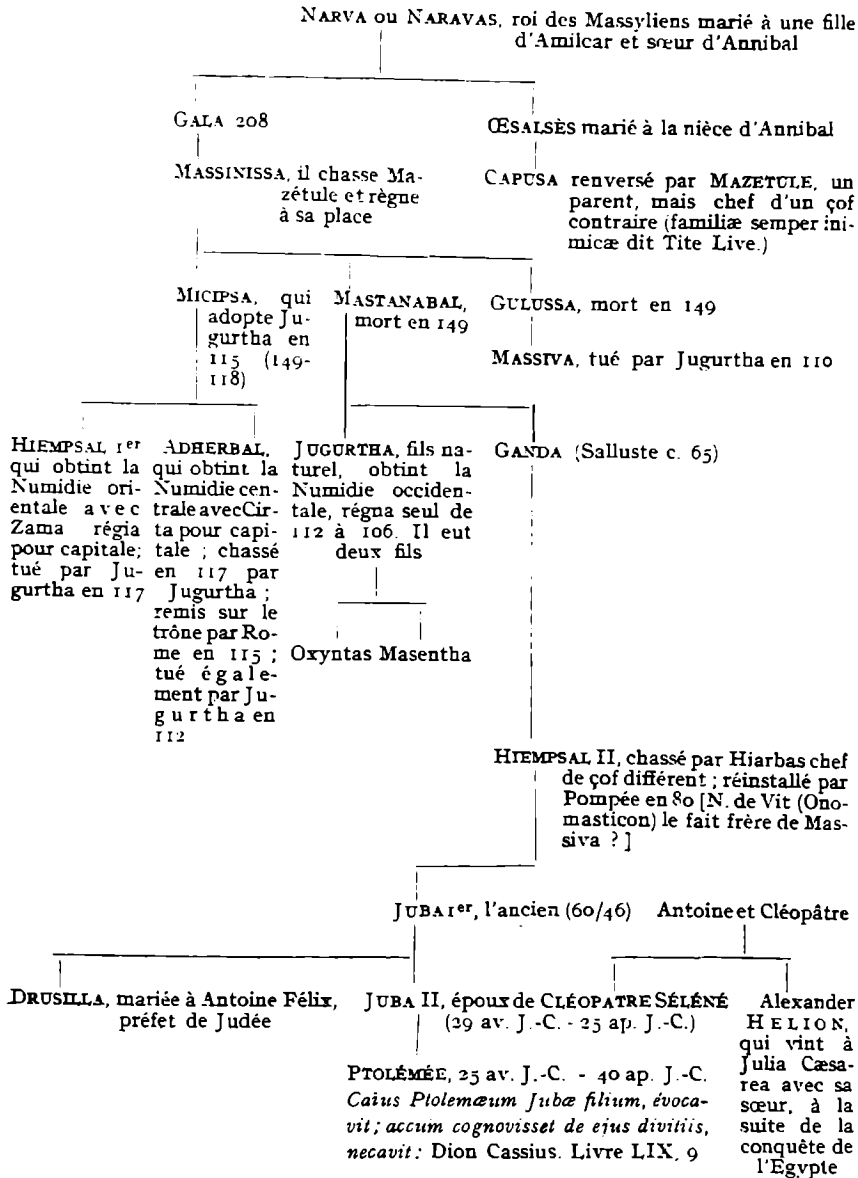
Pourtant, dès la mort de Micipsa, des discussions éclatent entre le jeune héros et ses deux cousins, dont le plus jeune, Hiempsal, lui inflige en public un affront quant à ses origines. Jugurtha se venge bientôt en le faisant as-

(1) Cf. à Salluste, Strabon, Appius, etc., et G. Boissière et R. P. Mesnage

(2) Cf. Salluste : *Bell-Jug.*

sassiner dans sa propre demeure à Thinmuda (près Bizerte) ; puis il déclare aussitôt la guerre à Aderbal, le bat et le force à fuir à Rome.

Voici tel que l'a dressé le R. P. **Mesnager**, dans sa *Romanisation de l'Afrique du Nord*, et d'après G. Boissière, le tableau généalogique de la famille de Massinissa :



N. Lacroix, d'Avezac et Dureau de la Malle, font Hiempsal II fils de Gulussa au lieu de Ganda, auquel ils donnent Hiarbas pour fils ; mais nous nous en tenons à l'inscription de Carthagène qui donne Juba II comme petit-fils de Ganda. Une inscription trouvée à Julia Cæsarea et qui se trouve aujourd'hui au Musée d'Alger, indique : « *Regi Juba Regis Juba filio, Regis Hiempsalis nepoti, Regis Ganda pronepoti, Regis Massinissa abnepoti* ».

Devenu maître de la Numidie, Jugurtha devait fatalement porter ombrage au gouvernement de Rome ; toutefois, aussi fin diplomate qu'intrépide guerrier, il sut gagner par force largesses le Sénat romain et surtout le puissant proconsul Opimius Lucius, chef de la députation désignée par le Sénat pour le partage de la Numidie entre les deux cousins rivaux. Mais, malgré les représentations des délégués romains, Jugurtha, qui avait eu en partage la Numidie occidentale, attaque de nouveau son cousin Aderbal, le bloque dans Cirta et, parvenant à s'en emparer, le fait périr dans des tortures atroces, massacrant en même temps ses soldats, ses partisans et ses alliés italiens. C'est alors que, malgré toutes les assurances qu'il donne à Rome de sa soumission et de son dévouement, l'Assemblée romaine déclare qu'une guerre à outrance sera livrée à Jugurtha et délègue, à cet effet, en Numidie, le consul Lucius Bestia Calpurnius.

A ce moment Jugurtha commandait aux Numides jusqu'au fleuve Mulucha et à une grande partie des Gétules, tandis que les Maurusii étaient sous le sceptre de Bocchus I^{er}.

Après de nombreuses années de guerre et maintes négociations en lesquelles Jugurtha, qui excelle dans l'art de la séduction, et dont la principale tactique, lorsqu'il est inférieur en forces, est d'essayer de corrompre ses adversaires, défait néanmoins Aulus à Suthul (la Calama des Romains : Guelma), où étaient renfermés les trésors du roi. Les Romains, qui ont vaincu l'Espagne et l'Asie Orientale, peuvent alors entreprendre la conquête définitive de la Numidie ; aussi concentrent-ils en Mauritanie des forces considérables et aguerries, sous les ordres des fameux gouverneurs Metellus-le-Numidique, Marius et Sylla. Metellus fut le premier chef ayant exercé une tactique des plus savantes et surtout des plus appropriées à ces difficiles régions si pleines de dangers et d'embûches ; il préféra, comme plus tard Bugeaud, les légions volantes à tous autres corps expéditionnaires. Ce fut cette heureuse et méthodique tactique qui permit à Metellus ainsi qu'à Marius de s'emparer des places fortes de Thala et de Capsa. A la suite de Metellus, Marius, modèle de prudence et d'habileté, livra plusieurs combats à Jugurtha, déterminant ce dernier à se réfugier en Gétulie ; mais le roi des Numides, grâce à sa diplomatie habituelle, ayant épousé la fille de Bocchus I^{er}, parvint à négocier de nouveau et à régner de 112 à 106. En cette année devait reprendre avec Sylla une guerre implacable et décisive. Jugurtha, poussé dans ses derniers retranchements, jeté à la côte près de Takatua (Herbillon) y célébrait, dit-on, ses trésors dans des grottes marines (1) à fleur de rivage. La guerre ne prit fin qu'ensuite de la trahison de Bocchus en 106 et Jugurtha abandonné fut surpris dans un guet-apens et livré à Sylla qui le conduisit enchaîné à Marius. Après avoir orné le triomphe de ce dernier, l'infortuné Jugurtha fut mis à mort dans la prison Mamertine où, quelques années plus tard, **Vercingétorix**, défenseur de l'indépendance de la Gaule, comme Jugurtha l'avait été de celle de la Numidie, devait subir le même sort.

(1) Depuis Jugurtha, ces grottes furent vainement explorées par de nombreux européens, mais on n'y a guère découvert jusqu'à présent que d'épaisses couches de guano produit par les innombrables pigeons qui s'y abritent.

En récompense de sa trahison, Bocchus I^{er}, dit l'Ancien, obtint la partie occidentale de la Numidie ; jusqu'alors ce prince n'avait régné que sur les tribus barbares de l'Ouest de la Mulucha, c'est-à-dire le Maroc actuel. Dès lors son royaume prit le titre de Mauritanie occidentale qui devint plus tard la *Mauritanie tingitane*.

En l'an 91 avant J.-C., Bocchus l'Ancien, à son lit de mort, partagea son royaume entre ses deux fils : l'aîné, Bogud I^{er}, obtint la Mauritanie occidentale et fixa sa capitale à Tingis ; tandis que son cadet Bocchus II, obtenant la Mauritanie orientale, résida à Ic^h. Ces deux princes hésitant tout d'abord devant le parti à prendre, se rallièrent néanmoins à Rome, désireux d'éviter et les foudres de Pompée et le démembrement de leurs Etats ; cependant, leur hésitation n'ayant point échappé au vainqueur d'Utique, Rome en profita pour mieux marquer la vassalité des rois numides à son égard ; ce fut ainsi que les monnaies de Bogud I^{er}, frappées à cette époque avec des coins romains, indiquèrent nettement par leur légende latine la reconnaissance de la suzeraineté romaine (1).

Ambitieux malgré tout, Bogud et Bocchus se rangèrent aux côtés de César, alors que leur rival, Juba I^{er}, roi de Numidie (Ifrikia) prenait parti pour Pompée. Le but évident des deux princes était d'obtenir tout ou partie du royaume de Juba, en cas de défaite de ce dernier. Dans cette lutte entre les deux tribuns de Rome, la victoire fut propice à César : en effet, Juba s'étant mis en route avec de nombreux contingents, était sur le point de rejoindre ses alliés, quand il apprit l'envahissement de la Numidie par Bocchus et la reddition de sa capitale Cirta (an 46), tombée aux mains de Sittius, autre partisan de César. Rétrogradant à marches forcées, Juba, après avoir dégagé ses Etats et confié à son lieutenant Saburra les forces nécessaires à leur protection, revint vers ses alliés, mais il était trop tard : César s'était fortifié ; et, en avril 46, la victoire de Thapsus le rendait maître de l'Afrique. Alors Juba l'Ancien se tua de désespoir et la Numidie fit place à une Afrique nouvelle, en même temps qu'à une nouvelle organisation.

Pour prix de ses services, Bocchus obtint la partie située entre l'Ampsaga (Oued el Kbir) et le Nasauath (l'Oued Sahel), mais, dès la mort de César, le prince indigène **Arabion** la lui enleva (44) ; et trois ans après cette province était annexée à l'*Africa nova* par Sextus.

Comme on le voit, Rome, qui avait mis cent quatre-vingt-six ans (146 av. J.-C. 40 ans apr. J.-C.) à préparer sa domination en Afrique, avait surtout profité des luttes intestines entre les princes indigènes. « Dans leurs rapports,

(1) Mais la domination romaine à cette époque est encore peu solide en Mauritanie tingitane : en l'an 84 avant J.-C. un tribun romain Sertorius Quintus, qui avait combattu Metellus et Pompée en Celtibérie, après avoir fait sa place maritime du temple de la Diane Ephésienne dans le voisinage d'Hemeroscopium projette d'envahir la Maurusie et d'y créer une armée avec les éléments barbares pour reprendre la lutte contre ses adversaires. A ce moment même un prétendant indigène du nom d'Ascalis fils d'Iphita, sans doute à la solde des Romains s'était emparé de Tingis. Sertorius le bat malgré les renforts envoyés par Sylla et s'emparant de sa personne, repasse en Espagne avec un fort contingent africain, mais il est assassiné peu de temps après à Osca par l'un de ses lieutenants. 73 avant J.-C.

avec Rome et Carthage, dit G. Boissière (1), ce n'est qu'une politique de bascule, de volte-face, de changement de fronts et de retours, adoptée par les chefs indigènes à l'égard de leurs envahisseurs romains ou de leurs ennemis carthaginois. Carthage la première, et Rome, ensuite, ont démêlé et exploité ce trait essentiel de la race berbère ; elles ont reconnu et trouvé dans cette désunion intestine, dans ce manque de cohésion patriotique, une de leurs plus grandes chances de succès. »

Ainsi Bogud Ier et Bocchus II ne pouvant se liguer contre un ennemi étranger à leur famille, la Numidie n'existant plus, se dressent l'un contre l'autre. A Munda, l'aîné Bogud est dans les troupes de César et son cadet dans celles de Sextus Pompée.

Quelques années plus tard, leurs successeurs **Bocchus III et Bogud II** se déclarent, le premier pour Octave, et le second pour Antoine. En effet, Bogud II fut dépossédé, en 38, par son cousin Bocchus III, pendant qu'avec les partisans de Pompée il patrouillait en Espagne. Réfugié à Alexandrie, auprès d'Antoine, il obtint un commandement dans son armée. Fait prisonnier par Agrippa, alors qu'il débarquait en Grèce, il eut la tête tranchée, en 31 avant J.-C. Quant à Bocchus III, son règne devait être de peu de durée, une dizaine d'années environ (40 à 33 av. J.-C.), car, après un interrègne de huit ans, Juba II recevait la Mauritanie Césarienne en échange de la Numidie.

Dès lors s'ouvre avec **Juba II** une ère de prospérité et de progrès.

En effet, Juba II, qui avait reçu à Rome une éducation soignée et cultivait lettres et sciences, se spécialisant dans l'étude de la géographie, fit explorer soigneusement la côte atlantique et surtout les Canaries ; on lui attribue même la découverte de l'île Madère. Il fut l'auteur de divers ouvrages scientifiques ; notamment de relations historiques et géographiques très précises. Après un règne d'un demi-siècle, Juba II mourut, à l'ol, devenu Julia Cæsarea, vers 25 de J.-C., et fut remplacé par son fils **Ptolémée**, lequel se signala au Sud-Est du massif aurésien, dans la répression de la révolte du rebelle numide Tacfarinas. Il y gagna les honneurs, notamment le sceptre d'ivoire et la toge brodée, ce qui ne le préserva pas, en l'an 40, du glaive meurtrier de son cousin, le tyran Caligula. Ce meurtre déclancha un mouvement général de révolte de la Maurusie et de la Gétulie. Deux ans plus tard la Mauritanie tingitane, qui allait de l'Atlantique à la Muluchath (Moulouya) fut séparée de la Maurétanie Cæsarienne qui s'étendait au delà jusqu'à Sitifis (Sétif).

Le fidèle affranchi de Ptolémée, **Ædmon**, réunit en peu de temps une troupe considérable mais toutefois si peu disciplinée, qu'elle se dispersa au premier combat que lui livra le prêtre romain Suétonius Paulinus, lequel poursuivit les Gétules vers le Dirin, (2) qu'il franchit en un endroit indéterminé ; cependant que les derniers rebelles étaient repoussés dans les montagnes du Sud et poursuivis par Hasidius Gæta, lieutenant de Salabus. A partir de cette époque, une période de plus d'un siècle s'écoule dans la paix ; et ce

(1) *Conquête et administration romaines en Afrique* : G. Boissière L. V. p. 152.

(2) *Deren*, Atlas actuel.

n'est que sous les règnes d'**Hadrien** (117-138) et d'**Antonin-le-Pieux** (138-161) que se dessine l'esprit d'indépendance si cher à ces montagnards. C'est d'abord en 117 la révolte de Lucius Quiætus qui soulève plusieurs tribus de la Maurétanie. Cinq ans plus tard éclate une nouvelle insurrection ; et, en 138, les belligérants et les maures, chassés par les Romains, se réfugient en masse dans l'Atlas marocain. Dès lors avides de liberté, les autochtones se rebellent et, décidés à une lutte acharnée, ils bravent les cohortes romaines, passent le détroit et envahissent l'Espagne. Presque tous les groupements des Maçmouda, notamment l'importante et farouche confédération des Berhouata qui longtemps encore sera à la tête de tous les mouvements, recommence la guerre. C'est ainsi que, en l'an 170, sous l'empereur Marc-Aurèle, la péninsule ibérique subit de nouveau l'invasion des Maçmouda. En 188 c'est l'Afrique entière qui se soulève et cela nécessite l'énergique répression de Pertinax.

Après un calme relatif sous les Sévère et les trois Gordien (238-244), dynastes d'origine africaine, les troubles éclatent de nouveau avec le tyran Furius Celsus. A l'avènement de Probus, en 276, l'empire se trouve un moment partagé ainsi qu'au temps des triumvirs. Dix ans plus tard Dioclétien s'unissant à Maximien-Hercule lui donne en apanage l'Italie, l'Afrique et l'Hispanie ; puis, en 292, les deux Auguste s'associant au deux César, Maximien-Hercule partage son fief avec Constance Chlore, son gendre, à qui il concède tout l'Occident au-delà des Alpes et, peut-être même, la Tingitane comme annexe de l'Hispanie, est-il dit dans *La Notice*.

C'est en ce temps, fin du troisième siècle, que se rattache vraisemblablement la Tingitane au commandement romain de la Péninsule Hispanique, laquelle relevait du Prétoire des Gaules pour le Gouvernement civil : quant au commandement militaire il était exercé par un *comes tingitanæ* relevant du chef de l'Infanterie de Rome et disposant de quatre légions et de cinq escadrons légers, troupes de ligne et de combat en garnison dans les villes, en plus d'une aile, la *herculea*, et de six cohortes de troupes sédentaires, établies dans sept cantonnements échelonnés sur le littoral depuis Fugula, à l'Ouest, jusqu'à Parietina, à l'Est. L'apport économique de cette province, la plus éloignée, était bien moindre que celui des autres Maurétanies considérées avec juste raison comme le « Grenier de Rome ». Toutefois les Romains étaient colonisateurs trop avisés pour n'avoir pas su tirer parti d'une des régions les plus fécondes de la Tingitane c'est-à-dire celle qui avoisine l'Océan jusqu'à Tamousiga (Mogador) et l'intérieur des terres vers Volubilis, en bordure du Djebel-Zerehoun...

D'ailleurs, à une époque où ce pays n'était pas encore placé sous la domination immédiate de Rome, les anciens donnaient des détails, à peine croyables, sur la fertilité du sol. « La récolte, dit Strabon, au Livre XII, se fait deux fois par an, au printemps et en automne. Les épis atteignent une hauteur de cinq coudées, ils ont l'épaisseur du petit doigt ; la terre rend 240 grains pour un. A vrai dire les habitants ne sèment pas : sur les grains qui se sont éparpillés sur le sol, à la moisson, ils passent des buissons épineux (en guise de herse) ; et bientôt surgit l'espoir d'une récolte nouvelle.

... Les maures font du vin avec le suc d'un arbre qu'ils appellent *méli-lotum*. La vigne y acquiert une grosseur prodigieuse... »

Les Numides, qui prenaient un soin extrême de leurs chevaux, employaient le jus du raisin pour lotionner les membres de leurs coursiers épuisés. C'est ainsi que les guerriers d'Annibal, après la bataille de Trasi-mène, lavèrent leurs bêtes affaiblies avec des vins vieux, produits du pillage de l'Ombrie et du Picenum.

Par contre, le pays n'était guère fertile (ou plutôt guère cultivé) du côté Est où les steppes de la Gétulie avoisinaient les montagnes et la rivière de la Malva (Moulouia), ni vers le Nord et aux environs du détroit où des chaînes de montagnes peu élevées bordaient les côtes et étaient le refuge des bêtes féroces.

Peu d'établissements romains dans ces pays pourtant rapprochés de l'Espagne mais surtout habités par les nomades indigènes, mêlés aux anciens colons phéniciens des côtes.

Dans la région de Fez, Léon l'Africain cite parmi les endroits où il a séjourné le *Palais de Pharao* « petite et ancienne cité que les Romains édifièrent sur le haut d'une montagne à environ huit milles de Gualili (Oulili, Volubilis). Le peuple de cette montagne, selon plusieurs historiens, est d'opinion que Pharao, roi d'Egypte, édifia cette cité du temps de Moïse la nommant de son nom, ce qui ne me semble vraisemblable parce qu'on ne trouve point que Pharao ni les Egyptiens subjuguassent jamais ces parties-ci. Mais cette opinion, ajoute l'auteur, est causée par la lecture d'un livre intitulé, en leur langue : *Livre des paroles de Mahomet (hadits)* dont l'auteur est Elcalbi, qui « s'aidant du témoignage même de Mahomet » dit qu'il y eut quatre rois qui eurent tout l'univers sous leurs mains : dont deux, Alexandre et Salomon fils de David, furent fidèles. Quant aux deux autres, Nembroth et Pharao de Moïse, furent infidèles. »

« Mais, ajoute en substance cet auteur, des inscriptions latines gravées sur les murailles, me font croire que les Romains édifièrent cette cité, ainsi que Pietra Rossa qui se dresse sur la côte de la susdite montagne, où des lions « privés et traitables » sont d'une telle privauté qu'ils viennent manger les os et détritrus parmi les rues sans causer aucune crainte aux habitants. Toujours édifiée par les Romains, est Maghila assise sur la pointe de la même montagne, en regard de Fez, et environnée d'une région fertile où croissent le lin et le chanvre, sous les oliviers...

... Togad est une montagne proche de Fez. Il y a au coupeau d'icelle plusieurs cavernes et creux qui entrent sous terre, lesquelles sont estimées de ceux qui vont cherchant les trésors, en quelques lieux bien secrets où les Romains, lorsqu'ils firent départ de cette région, cachèrent (comme il a été dit) les trésors qu'ils avaient.

En effet dans sa relation sur Fez, Léon l'Africain, s'exprime ainsi au sujet des chercheurs de trésors : « Dedans Fez se trouvent encore (XVI^e siècle) d'aucuns qui s'appellent *Elcanésin (El Khenajiine)* lesquels s'adonnent à trouver les trésors ; et va cette sotte génération, hors la cité, puis entre dans certaines cavernes pensant trouver iceux trésors qu'ils croient fermement avoir été en ces lieux délaissés et enterrés par les Romains. Plusieurs disent avoir vu, en une cave ou antre, de l'or et de l'argent, mais qu'ils ne l'ont pu tirer

pour ne savoir ni avoir les enchantements et parfums appropriés don de ceux par une vaine espérance, se travaillent l'âme et le corps à caver la terre au moyen de quoi il advint souvent qu'ils démolissent plusieurs beaux bâtiments et sépultures antiques allant parfois dessous, dix ou douze journées loin de Fez ; tellement que la chose est venue si avant qu'ils tiennent des livres, véritables oracles où sont mentionnés les montagnes et lieux qui recèlent les trésors. Avant mon départ, ajoute l'auteur, ils créèrent un consul (syndic) : puis, ayant obtenu congé de ceux à qui appartenaient les endroits cavés à leur plaisir réparèrent tous les dommages qui s'ensuivaient. »

Ainsi s'il ne subsiste que peu de chose de la domination romaine au Moghreb il n'en est pas moins vrai que longtemps après la retraite de Rome ses richesses provoquèrent la convoitise des Maures.

Le même auteur cite encore comme possédant des inscriptions romaines la ville d'Arzilla que les africains appelèrent Arzella, et qui fut édiflée, à environ soixante milles des *Colonnes d'Hercule*, sur la *Mer océane*. « Elle était soumise, écrit-il, au domaine du seigneur de Sebta (la Civitas des Romains dont les Portugais ont fait Ceuta,) tributaire des Romains et qui fut ensuite subjuguée en l'an 94 de l'Hégire par les Goths. De là elle fut prise par les Mahométans, qui en furent jouissant l'espace de deux cents ans jusqu'à ce que les Anglais à l'instinct des Goths mirent sur mer une grosse armée, laquelle ils firent marcher à la volte de cette cité ; néanmoins ils conquirent ; puis, après de grandes inimitiés les uns contre les autres, à cause que les Goths reconnaissaient Jésus-Christ et les Anglais servaient aux idoles, l'entreprise réussit bien aux Anglais, lesquels ayant pris la cité à forces d'armes firent passer tous les habitants par le fil et tranchant de leurs épées, tellement qu'il n'y laissèrent créature vivante (Cf. p. 482).

... Au Nord-Ouest de la région fassie, Léon l'Africain, situe Mergo que l'on place sur le Djebel Amergou et que Tissot indique comme étant Prisciana, cité romaine, qui fut le siège d'un évêché. Mergo, dit l'historien espagnol, est une cité posée sur le coupeau d'une montagne prochaine d'une autre environ dix milles et dit-on qu'elle fut édiflée par les romains parce qu'il y a certaines natures antiques là où se lisent quelques écritures latines. Elle est aujourd'hui déshabitée. Autour de Mergo il y a une campagne qui est en bonnes terres et l'on découvre deux gros fleuves desquels la cité est distante d'un côté et d'autre d'un espace de cinq milles : l'un d'eux est Subu (Oued Sebou qui se jette dans l'Océan à Mehdià) du côté du midi, et l'autre Guarga (O. Ouergha, son affluent) de vers Tramontane. Les habitants voudraient être estimés gentilhommes ; mais, ils sont avarés, ignorants et sans aucune vertu... »

A la fin du troisième siècle, alors que dans les autres Mauritanies, notamment dans le Hodna et les Kabilies (1) les Quinquégiens et

(1) Remarquons que les mots kabiles et djebail sont de même racine جبل djebel mont, montagne. En Orient le ج se prononce g ou k on peut donc traduire par montagnards.

Bavares (1) mettent tout à feu et à sang, on trouve également la Tingitane en ébullition, ainsi qu'en atteste la citation du rhéteur Mamertinus : « *Sub ipso lucis occasu, qua Tingitano littori Calpetani montes obvium latus in Méditerranæos sinus admittit Oceanum, ruunt omnes in sanguinem suum populi... Furit in viscera sua gens effrena Maurorum.* (Paneg. Genethl 16-17).

Depuis ces désastres, 297, le recul de la puissance romaine vers le Nord se remarque plus nettement. On sait que jusque là, outre quelques oppida créés par elle et voisins de son territoire maurusien, Rome occupait sur l'Atlantique tous les comptoirs phéniciens qu'elle avait fortifiés, notamment Sala (Chella de Rabat) qui semble avoir été le centre du Gouvernement et dont elle avait assuré la sécurité à seize milles au Sud par le castellum d'*Exploratio ad Mercurios*. C'est à cette cité que devait aboutir le *limes* nettement établi jusqu'à la pointe du Zerehoun et supposé existant au delà ; vers l'Est, jusqu'à Numerus Syrorum (2) (Lalla Marhnia) par le Nord de Taza.

(1) Ammien Marcellin nous donne les noms des tribus révoltées au cours du IV^{ème} siècle. Dans ses livres XXVIII p. 6 et 26 ; XXIX p. 52. et suiv. ; XXX p. 7 et 10 de son *Histoire* il mentionne d'abord cinq tribus dites les *Quingegentiens* (Quintus) ; les *Iesalenses* qui habitaient, d'après Pouille, le pays actuel des *Zouaoua* (Revue de Constantine XIII p. 706) ; les *Isaflenses* (peut-être ancêtres des Flissa) ; les *Jubaleni* qui occupaient les monts de Palestro, dont Nubel, père de Firmus, était originaire, près d'Auzia (Aumale) ; les *Massinicensés* mentionnés au livre XXIX avec les *Tyndenses* comme habitant la région du Tubusutu, colonie d'Auguste, et du Fendus Petrensis au Nord-Est de Mlakou et qui sont probablement les ancêtres des *Msisna*, lesquels habitent le confluent de l'Oued-Akbou et de l'Oued-Sahel (Petite Kabylie), aux environs de l'oppidum de Lamfoctense. Les Tyndenses auraient de même occupé le territoire actuel des *Fenaia*, des *Bni-Ouyhli* et des *Ait-Amer*.

Quant aux neuf autres tribus révoltées, ce furent : les *Mazyces* qui sont placés par Ptolémée non loin de Zuchabar et d'Oppidum-novium dans le massif montagneux de l'Ouarsenis où ils étaient encore à l'époque de Firmus, d'après une inscription découverte à Miliana et indiquant un *præfectus gentis madicum*. Ils habitaient aussi le massif des Bni-Abbès et des Biban. Cette tribu puissante devait déborder sur les Hauts-Plateaux ; on sait qu'au cinquième siècle elle a incarné toutes les tribus de sa race : en effet la *Cosmographie d'Ethicus* (1, 5, 2), appelle les indigènes *Gentes mazykas multas*. Aujourd'hui encore les Berbères du Sahara (Touareg) et ceux du Maroc s'appellent *Imazirhène* pluriel *d'Amazirh* qui veut dire libre, dominant ; les *Dauares* (Bavares) qui paraissent avoir donné leur nom aux massifs du Babor et du Tababor ; les *Abanni* qui suivant Tissot (1, p. 465) auraient perpétué leur nom par celui d'Ait Abène ou Oulad Tabène qui sont dans le Bou-Taleb et le massif des Maâdid (Bordj bou Arréridj) — Ammien Marcellin les donne comme voisins des Ethiopiens *Æthiopum juxta agentium*, de fait le Nigris (Oued-Djidi) séparait, d'après Pline, la Gétulie de l'Ethiopie : « *Tota Gaetulia ad flumen Nigrin qui Africam ab Æthiopia dirimit* » ; les *Caprarienses* voisins des Abanni : « *Caprariensibus Abannisque eorum vicinis* (Amm. Marc. XXIX, 5, 37). On en peut déduire que les montes Caprarienses sont les Bibans ou Portes de Fer, zone montagneuse entre le Bou Thaleb et le Djurdjura, les *Musones* qui sont placés dans la Table de Peutinger entre Sitifi et Ad Oculum marinum ; les *Baurae* que l'on peut identifier avec les Baniuri de Ptolémée (Géorg. IV, 2) et qui semblent avoir habité le Dahra entre le Chélif et Cherchel ; les *Anastomates* ; les *Cafaues* ; et les *Cantauriani* cités par Amm. Marc. XXIX, 5, 93.

(2) Alexandre Sévère (222-235) se trouvant en face de Berbères tout aussi rebelles qu'au temps de Septime, envoya contre ceux de la Tingitane son général *Furius Celsus* : *Actæ sunt res felicitet et in Mauretania Tingitana per Furium Celsum* (Vita Alexandre 58). Pour dominer une région particulièrement perturbée, sans doute créa-t-il la forteresse de Numerus Severianus Alexandrianus Syrorum, laquelle porta son nom.

Au cours du siècle suivant, d'après l'*Itinéraire d'Antonin* (manuscrit du I^{er} siècle) le *limes* est réduit au littoral. C'est alors que le *comes tingitanæ* n'a plus sous ses ordres, outre le préfet commandant l'*ala herculea* en résidence à Tamuco (Tamuda ; Tétouan), que les sept tribuns chefs des cohortes *limitanei* défendant la frontière et qui occupent encore *Ad mercurios* (Sala ; *Castra Bariensis* (Banasa) ; *Frigidas* (Souïr au Sud de Larache) ; *Tabernas* (Lalla-Djelalia), *Aulucos* (*Ad Lucos* ou Lixus sur le Loukkos) ; *Duga* (Beniane ou Aïn-Dahia) sur la via Tingis-Tamuco et relié à l'oppidum de Souïr).

En Tingitane, comme dans les autres Mauritanies, cités et postes étaient reliés par des voies de grande communication ou des chemins partiels. La première de ces routes partait du castellum ad Mercurios situé à la pointe d'Hermès, dernier contrefort du Petit Atlas, pour aboutir à Julia Traducta (Tingis). Cette via traversait d'abord Sala, puis Banasa (la Valentia d'Auguste) un peu en retrait du littoral, puis Auluxos (Larache) à l'embouchure du Lixus, ensuite Zilis (Zilia ou Azilla) dont le nom romain fut Julia Constantia. La seconde portion de routes se déroulait depuis Tingis jusqu'à Rusadir (Melilla). Enfin un embranchement vers Civitas (Ceuta).

Cette même via Tingis ad Rusadir se poursuivait tout le long du littoral méditerranéen jusqu'aux Autels des Philènes (*Aræ Philenorum*) entre les deux Syrthes, en passant par Cæsaréa, Saldæ, Rusicada, Hippo Regius, Carthage, Thenæ colonie Æha Augusta Mercuralis et Leptis-Magna.

Nous venons d'étudier la région maurusienne incorporée à l'*orbis romanus*, mais nous nous demandons jusqu'à quel point les indigènes furent romanisés et fidèles au vainqueur. Peut-on croire que les luttes nées des schismes et des hérésies qui déchiraient l'Eglise d'Afrique eurent leur déplorable répercussion jusqu'en Tingitane ? Tout laisse supposer que ces moghrebins belligérants, d'ailleurs accablés par l'oppresseur, ne demandaient pas mieux que de profiter de toutes les occasions qui leur permettaient de donner libre cours à leurs instincts ou à leur ressentiment : et l'on peut affirmer que les querelles entre orthodoxes, ariens et donatistes furent pour eux question d'Etat bien plus que question religieuse. Aussi les voit-on toujours se ranger comme mercenaires rétribués sous l'étendard du plus offrant ; c'est ainsi qu'on les retrouve dans les rangs des deux frères rebelles les comtes Firmus 371 à 375 et Gildon 395 à 398. Ce dernier, par exemple, parmi ses soixante-dix mille combattants comptait un fort contingent de maures, de gétules et même d'éthiopiens. Tous ces prétendants qu'il fallait combattre, tous les indigènes dont la haine s'avivait en présence des exigences croissantes du fisc, constituaient autant d'éléments menaçant la puissance de Rome ; et nous sommes à un tournant de son histoire où un grand désastre va précipiter sa retraite : l'invasion des *Vandales*. Appelés dans un moment d'empressement par le comte militaire Boniface ils avaient accepté, avec empressement, une alliance qui leur ouvrait le chemin d'un pays déjà fort convoité.

Partis des bords de la Baltique (1), entre l'Elbe et la Vistule, où trois

(1) Nous voyons un premier banc — *leuto-cimbrique* — s'avancer sur le front droit des Celtes blonds le long de la mer Baltique : *Frisons, Chauques, Cimbres, Teutons, Angles*,

ou quatre siècles auparavant s'était opérée, écrit Augustin Thierry dans son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, la fusion de Germains et de Slaves constituant leur race, ces *Vandales* refoulés par les peuplades scandinaves jusqu'aux monts du Géant, dans la partie méridionale de la Germanie, avaient eu à subir de nombreuses défaites. Ils occupaient donc cette région lorsque vers 167, éclata la révolte des marcomans, que Marc-Aurèle eut grand'peine à réprimer. Un des résultats de cette lutte, au moment où Rome faisait la paix avec les Barbares, fut leur nouveau déplacement, beaucoup plus à l'Est, vers la Dacie. Une seconde tentative d'expansion devait, en 270, les remettre en scène sous le règne d'Aurélien où, battus, ils durent livrer des otages et fournir un assez fort contingent de cavaliers, sept ans après, alors qu'alliés des Burgondes, ils sont encore défaits par Probus. Enfin au déclin du troisième siècle, ayant eu à soutenir une lutte contre les Barbares Goths ils sont obligés de se cantonner entre la Theïss et le Marosch (aujourd'hui Hongrie et Transylvanie). Cinquante ans plus tard leurs ennemis irréductibles, les Goths, les rejetaient sur le Danube ; ce fut alors qu'ils implorèrent des Romains la liberté de se fixer en Pannonie.

Menacés une fois de plus par les Huns, après un nouveau demi-siècle de paix relative, puis refoulés par les Goths et les Alains ils s'enfuient vers l'Occident pour gagner les Gaules et, le 31 décembre 406, ils passent le Rhin où leur chef Godigisclè est tué en combattant contre les Francs... La narration suivante donne une idée du *vandalisme* de ces barbares : « Des nations innombrables et d'une férocité inouïe ont envahi les Gaules entières, s'écrie Saint-Jérôme : tout l'espace compris entre les Alpes et les Pyrénées, toute la contrée située entre l'Océan et le Rhin... les *Quades*, les *Vandales*, les *Sarmates*, les *Alains*, les *Gépides*, les *Hérules*, les *Saxons*, les *Burgondes*, les *Alamans* et les *Pannoniens* l'ont affreusement dévasté, oh, malheureux pays ! *Maguntiacum* (Mayence), noble cité jadis, a été prise et ruinée de fond en comble, et des milliers d'hommes ont été massacrés dans l'Eglise ; la cité des *Vangiones* (Worms) a été détruite après un long siège ; les villes puissantes de *Rêmes* (Reims), d'*Ambiani* (Amiens), d'*Attrabatæ* (Arras), de *Morini* (Thérouane), de *Tornacus* (Tournay), de *Nemetæ* (Spire), d'*Argentoratus* (Strasbourg) ont vu leurs habitants emmenés en Germanie. L'Aquitaine et la

Vandales, Ruges, Guthons. A cette poussée antique (dixième siècle avant Jésus-Christ ?) doivent sans doute être rattachés *Goths et Northmen* qui, arrêtés au coude oriental de la Baltique, ont été forcés de s'établir dans les îles et les péninsules du Danemark, de la Suède et de la Norvège. Lorsque les Celtes ont peu à peu quitté la région hercynienne et les vallées du Danube, de la Haute-Elbe et du Wéser, sous la pression d'un second banc germanique (*Suèves, Cherusques, Hermundures, Marcomans et Quades* ; les *Cimbres* et les *Teutons* de Marius (113-101) ; les *Suèves* d'Arioviste (60) passent le Rhin et sont refoulés.

... Ces barbares « grands enfants » désœuvrés et violents, très superstitieux, très cruels, ressemblent en somme, sauf par ce qui leur reste d'une culture indo-européenne fort oubliée d'ailleurs, à tous les demi-nomades, demi-cultivateurs du sol, avant tout chasseurs et pillards que le monde ancien et moderne a vu défiler dans tous les pays. jusqu'à ce qu'une résistance, un obstacle quelconque les fixât tour à tour...

Germains et Slaves, André Lefèvre ; Schleicher frères, Paris 1903.

Novempopulanie, la province lyonnaise et la narbonnaise, tout, excepté quelques villes, tout a été saccagé ! Les cités que l'ennemi menace au-dehors, la famine les ravage au-dedans. Je ne puis, sans verser des pleurs nommer Tolosa (Toulouse) qui n'a dû qu'aux vertus du saint évêque Exupère de n'être pas tombée encore. Les Espagnes sur le point de périr tremblent chaque jour au souvenir de l'irruption cimbrique ; les maux que d'autres provinces ont endurés elles les redoutent à leur tour et la terreur les leur fait déjà continuellement souffrir. Mais je me tais de crainte de paraître désespérer de la clémence de Dieu (1).»

En effet en 409, le 28 septembre, précise l'histoire, les Vandales, sans plus d'opposition de la part des Honorien, autres barbares au service de l'Empire, franchissent les Pyrénées et envahissent la péninsule ibérique où, après le sac des provinces ils s'installent en conquérants. Leur cruauté fut telle que Idace, évêque d'Aquæ Flaviæ trace un horrible tableau des maux imposés par eux à son pays «... On vit même, dit-il, des mères égorger leurs propres enfants et s'en repaître !» Un autre témoignage d'Olympiodore confirme ces odieux détails.

Les Vandales Silinges ayant eu en partage la Bétique portèrent naturellement leur regard sur les riches contrées de la Tingitane et leur convoitise les détermina bien des fois, au cours de vingt années, à incursionner de l'Elbe à l'Atlas en un pays dont les indigènes, les Gétules notamment, fatigués, nous l'avons dit, des excès de l'administration plus que corrigés par la terreur des armes impériales, voyaient dans ces aventuriers sinon des libérateurs tout au moins des alliés possibles. Aussi le roi vandale se montrait-il habile dans ses relations avec les Maures, les associant à ses entreprises, les plaçant dans les rangs de ses soldats et sur ses vaisseaux et payant largement leurs services, il parvint ainsi à préserver la partie méridionale de son royaume d'invasions dévastatrices. Plus tard, lorsque furent vaincues les difficultés nées de l'ignorance d'un langage inconnu on verra les Maures, pour assouvir leur vengeance sur les tyrans civilisés, se ranger franchement aux côtés de Genséric et faire à leur tour la conquête de Rome.

Pourtant cette association tacite des Maures et des Vandales ne fut pas le seul mobile déterminant ceux-ci à abandonner la péninsule dévastée. En effet, la menace constante des Huns d'une part, d'autre part la prévision d'une révolte intestine provoquée par le meurtre du roi Gundéric fils aîné et successeur de Godigisclé, œuvre fratricide de Genséric, enfant naturel du chef vandale, semblent être les causes principales de leur exode. La veuve et les dix orphelins de la victime avaient pour eux un parti si considérable parmi les grands de la nation hostile à Genséric, que le premier soin de ce chef, dès son arrivée en Afrique, fut de faire périr ses dix neveux avec leur mère en même temps qu'il ordonnait le massacre de tous les chefs dissidents.

D'après Procope, le roi Gundéric attaqué par les Suèves aurait été fait prisonnier et mis à mort.

(1) *Genséric*, F. Martroye Ed. Hachette et Cie, Paris 1907

Quoi qu'il en soit, ce fut en mai 429, après avoir débarrassé la Bétique (1) des Suèves qui l'avaient envahie à leur tour, que les Vandales, sous la conduite de leur roi Genséric passèrent en Afrique. Schismatiques, acquis à la confession d'Arius ils savaient y trouver, en les *Donatistes*, — eux-mêmes dissidents de l'Eglise orthodoxe, — des alliés bien disposés.

Croirait-on, en effet, que ces barbares que, de prime-abord, on eut pu dire païens, étaient des mystiques exaltés !

« La main de Dieu, dit Salvien, qui avait jeté les Vandales au-delà des Pyrénées pour châtier l'Espagne, les conduisait à la dévastation de l'Afrique. Ils n'agissaient point en vertu de leur propre détermination, c'était, affirmèrent-ils, une force irrésistible, « divine », qui les entraînait.

L'*arianisme* qu'ils professaient, était intransigeant, écrit André Lefèvre dans son *Germaines et Slaves*.

Toujours est-il que selon leur cruelle habitude ils dévastèrent les Mauritanies saccageant tout et tous sur leur passage jusqu'à l'Ampsaga, (Oued-el-Kebir, Rhummel) qui devait être la limite de leur district, de par un traité conclu avec Boniface. Mais déjà ce général romain qui regrettait amèrement d'avoir attiré d'aussi terribles auxiliaires songeait à s'opposer par les armes à leur avance. Réconcilié avec l'impératrice Placidie et son fils le jeune empereur Valentinien, il se mit, pour le compte de Rome, à la tête de nouvelles forces et leur livra bataille sur les bords du fleuve Ampsaga ; mais vaincu après avoir perdu ses meilleurs capitaines il se retrancha dans Hippo Regius qui, quatorze mois durant, depuis fin mai 430, dut soutenir un siège rigoureux. Ce fut au cours du troisième mois de ce blocus que mourut le grand prélat d'Afrique **Saint Augustin** à l'âge de soixante-seize ans.

Dès le passage du détroit de Gadiræ par les Vandales il avait prévu les désastreux effets de cette invasion. Plus tard quand il en connut les horreurs et aussi lorsqu'il apprit l'alliance des Vandales avec les donatistes, sa frayeur fut telle qu'il eut un instant de défaillance et songea à partir, mais se ressaisissant bien vite il ne songea bientôt plus qu'à consoler et encourager les chrétiens.

Dans Hippone, autour du pieux évêque s'étaient retirés d'autres prélats fuyant les violences et les outrages des Barbares, entre autres, Posidius évêque de Calama (Guelma) hagiographe ami du Saint.

« ... Nos malheurs, dit-il, étaient le plus fréquent sujet de nos entretiens, mêlant nos douleurs, nos gémissements et nos larmes nous adressions nos prières au Père des miséricordes, au Dieu de toute consolation, pour qu'il daignât nous secourir dans nos épreuves. Un jour qu'à table avec Saint-Augustin, nous nous entretenions des calamités de ce temps, il nous dit : « Je prie Dieu de délivrer cette cité des ennemis qui l'oppriment et, s'il en a ordonné autrement, je le supplie d'accorder à ses serviteurs la force de supporter les effets de sa volonté, ou de daigner au moins me retirer de ce monde et me rappeler à Lui. » Ces paroles furent pour nous une salutaire instruction ;

(1) Cette province occupée pour la deuxième fois, en 420, par les Vandales prit dès lors le nom de *Vandalusia*, dont, par la suite, on fit *Andalousie*.

dès ce moment nous nous joignîmes à notre Prélat ainsi que tous les nôtres et tous ceux qui étaient dans la ville, pour adresser à Dieu la même prière... »

Saint Augustin mourut le 28 août 430, ayant passé plus de quarante années dans le Clergé et l'épiscopat. Exactement un an après sa mort, en août 431, la ville capitulait.

Vaincu et ne pouvant résister à Genséric, le comte Boniface rentra en Italie. Peu de temps après, un traité, bien vite rompu d'ailleurs, intervenait entre l'Empereur Valentinien et Genséric qui, demeurant possesseur de l'Afrique du Nord, s'engageait à payer tribut à Rome.

Un siècle durant, sous les dynastes vandales, l'Afrique allait souffrir terriblement de l'oppression et de la persécution.

Tant que vécut Genséric, écrit l'historien byzantin Procope, les autochtones se gardèrent bien de se soulever ; mais du jour où son fils et successeur Hunéric (477-484) eut retiré les garnisons de la Tripolitaine, ils n'hésitèrent plus à s'insurger, dévastant la Byzacène, cependant que dans les monts Aurès, les montagnards rejetaient les vandales jusque vers Lambèse et Sétif. Sous ce règne les persécutions exercées contre les catholiques furent particulièrement cruelles, si bien que Victor de Vite rapporte qu'en 484 on exila quatre mille neuf cent-soixante-seize évêques, prêtres, diacres et autres clercs lesquels d'abord amenés à Sicca et à Lares furent ensuite livrés aux maures qui les entraînaient dans le désert.

Sous Gundamund (486-496) l'Est de la Byzacène est de nouveau envahi par les rebelles tripolitains qui s'avancent jusqu'à Præsidium Dirolele à vingt milles de Capsa (Gafsa) dévastant tout sur leur passage.

Succédant à son frère, Trasamund, (496-523) bien que plus tolérant envers les catholiques, fit néanmoins en 507 une nouvelle exécution, exilant, en Sardaigne, tous les évêques de la Byzacène. Sous ce prince, le chef maure de la Tripolitaine, Cabaon, fut le plus redoutable ennemi des Vandales. S'établissant de force sur le territoire vandale il anéantit, presque totalement, une puissante armée que le roi avait envoyée contre lui. Il étendit même son action dévastatrice jusqu'au-delà de Ruspæ (Sbīa), cité qui fut respectée grâce à l'énergie de son évêque Saint Fulgence.

Sous Hildéric, fils d'Hunéric, les indigènes de la Byzacène, sous la conduite du féroce Antalas leur chef, s'alliant en 531 à leurs voisins tripolitains, réduisent les cités de Leptis-Magna (Lebda, patrie de Septime Sévère, le seul empereur romain né en Ifrikia) et de Sabrata (Zouarha) et infligent une sévère défaite à Oamer dit l'Achille des Vandales.

Destitué, Hildéric fut remplacé par Gélimer qui, prenant le commandement de l'armée, battit les rebelles. C'est pourtant avec Gélimer que prend fin la dynastie vandale en Afrique. En effet l'empereur de Byzance, Justinien, ayant pris fait et cause pour Hildéric, très dévoué à l'empire, dépêcha son fameux général Bélisaire le 22 juin 533, avec 500 vaisseaux et 15.000 hommes de troupe qui débarquèrent le 12 septembre à Caput Vadea (Ras Kaboudia). Bélisaire avait comme lieutenants Solomon, Dorothee, Cyprien, Valerien, Martin, Althias, Jean, Marcellus, Cyrille, Rufin, Aigan, Barbatius, Pappus, Ctenatus, Terentius, Zaïdus, Martien et Sarapis, tous originaires de la Thrace à part Aigan qui était chef des Huns. La flotte était commandée par Calonyme d'Alexandrie.

Presque sans coup férir Carthage tomba aux mains de Bélisaire et Gélimer en fuite, bientôt abandonné par tous, réduit à la famine, dut capituler (536).

Dans le même temps une flotille byzantine venait jeter l'ancre devant Septon (Ceuta) pour protéger la descente tant en Tingitane que dans les Baléares d'un autre corps expéditionnaire. On fortifia les principales villes du littoral, les remparts de Ceuta furent relevés ainsi que ceux de Thamuda (Tétouan) mais tout se borna à des croisières sur la côte Atlantique.

Dans un rescrit, donnant ses directives à Bélisaire quant à l'organisation civile et militaire du territoire reconquis, l'empereur Justinien s'exprimait ainsi :

« Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ,

l'empereur et César Flavius Justinien l'Almanique, le Gothique, le Germanique, le Francique, l'Antique, l'Alanique, le Vandalique, l'Africain, débonnaire, heureux, renommé, vainqueur et triomphateur toujours Auguste.

« ... Nous ordonnons aussi que vous établissiez complètement sur le passage qui est vers l'Hispanie et qu'on appelle Septa, en tel nombre que Votre Grandeur le jugera nécessaire, des soldats avec leur tribun, homme prudent et dévoué à notre Empire ; de manière qu'ils puissent toujours garder ce passage et faire savoir au respectable duc, tout ce qui se passe du côté de l'Hispanie, de la Gaule ou des Francs, afin que lui-même le rapporte à votre Grandeur...

« ... Vous ferez établir en outre dans ce passage des vaisseaux légers autant que vous le jugerez nécessaire. »

Donc après avoir relevé et soigneusement fortifié le castellum Septa, toujours sur le désir impérial une belle église en l'honneur de la Vierge y fut construite. « *Comme c'est là que commencent les États*, était-il dit par l'Empereur, *cette forteresse doit être inexpugnable.* »

Bien que l'on ait retrouvé à une centaine de milles dans l'intérieur quelques traces du passage des byzantins, notamment à Volubilis, plusieurs lampes byzantines, l'occupation semble s'être circonscrite à la région de Ceuta, occupée par la tribu des Rhomara.

De l'histoire de la Tingitane on ne possède qu'une vague documentation sur la période transitoire entre la domination romaine et l'implantation de l'islamisme au Moghreb ; mais il est certain que si le gouvernement de Byzance s'effectuait, passivement d'ailleurs, sur quelques rares points du littoral l'intérieur du pays était aux mains des chefs maures, qui dès la fin du sixième siècle s'allièrent aux Wisigoths d'Espagne pour déloger les troupes byzantines.

Quelques notes du chroniqueur et évêque portugais Jean de Biclár nous indiquent l'anarchie qui régnait en Afrique sous Justin II successeur de Justinien :

« ... en 569, Théodore, préfet d'Afrique est tué par des Maures ; en 570 Theoctistos, *magister militum* de la province d'Afrique est battu par les mêmes et tué ; en 571 Amabilis, son successeur, subit le même sort ; six ans après Gennadius autre *magister militum* d'Afrique bat à son tour le puissant et féroce Gasmul, roi des Maures, et le frappe mortellement de son glaive, alors que le chef audacieux, ayant envahi l'Espagne, marchait contre les Francs.

Ses troupes en déroute repassent le détroit et regagnent l'intérieur (580). »

En ce temps, Ceuta est toujours la capitale de la *Mauritanie seconde*, qui relève du préfet d'Afrique. Cependant, les Wisigoths d'Espagne continuaient leurs tentatives en vue de reprendre les principaux centres, enlevés par Bélisaire ; ce fut ainsi qu'aidés par les Maures, ils revinrent, en 621, comme ils l'avaient fait, vainement d'ailleurs, en 544, mettre le siège devant Ceuta. Ayant échoué, ils s'emparent de Tanger et s'avançant sur le littoral, occupent Sala et, d'après Léon l'Africain, plusieurs autres points du Rif et du Gharb.

*
* *

Vers la fin du VII^e siècle Ceuta, dernière possession de Byzance en Tingitane, était gouvernée par le comte indigène **Julien**, de la tribu des Rhomara. A cette époque, l'invasion arabe victorieuse atteignait le Moghreb extrême. Voici ce qu'en rapporte En-Noouari : « Okba alla ensuite camper près de Tanger et un roumi nommé Youliane, un de leurs nobles, venu au-devant de lui, avec de riches présents, se soumit à ses ordres. Okba le questionna relativement à la mer d'Espagne et ayant appris qu'elle était bien gardée, il lui dit : « Indique-moi où je pourrais rencontrer les chefs des Roums et des Berbères. — Quant aux Roums, répondit Youliane, tu les as laissés derrière toi ; mais devant toi sont les Berbères et leurs cavaliers. Dieu seul en sait le nombre. — Où se tiennent-ils ? demanda Okba. — Dans le Sous-el-Akça, répondit Youliane ; c'est un peuple sans religion ; ils mangent des cadavres, s'abreuvent du sang de leurs bestiaux et vivent comme des brutes, car ils ne croient pas en Dieu et ne le connaissent même pas ! »

Okba dit alors à ses compagnons : « Marchons avec la bénédiction d'Allah ! », et de Tanger il se dirigea vers le Sud jusqu'au Sous, où il atteignit une ville nommée Taroudant (1).

El Bekri, parlant de cette expédition, indique la ville de Niffis, à une journée de la mer où, dit-il, Okba vint attaquer les Roums et les Berbères chrétiens qui s'y étaient réunis en 62 de l'Hégire : 682 (2). L'auteur du *Kitab-el-Istibçar* l'appelle Néfis et la place à trente-cinq milles d'Aghmat-Quarcha. Il parle également de Roums et de Berbères chrétiens (3).

A propos de ces Berbères chrétiens, il sied de remarquer que pendant toute la période vandale et byzantine, le christianisme a pu se développer en paix et se propager. Tingi et Septum surtout, capitale de la Maurétanie seconde, boulevard de la domination gréco-latine, ont dû être des centres d'où la foi rayonna sans contrainte. Lixus était, au commencement du huitième siècle, un évêché assez important.

Après la mort d'Okba ben Nâfa, le comte Julien prêta de nouveau son concours au gouverneur de Tanger, **Tarik-ibn-Ziâd**, berbère nefzaoui, juif converti à l'islamisme et lieutenant du nouvel émir Moussa ben Nocéir qui, en 707, avait, à Tanger, fait un grand massacre de chrétiens. Lui ayant

(1) **Ibn-Khaldoun**. — *Histoire des Berbères* T. I. Tr. de Slane.

(2) **El Bekri**. — *L'Afrique septentrionale*. Tr. de Slane.

(3) **Ed. Fagnan**. — *Revue de Constantine*. T. XXXIII.

livré Ceuta, dernière possession de Byzance en Afrique, il combina avec lui l'investissement de l'Espagne, satisfaisant ainsi une vengeance personnelle contre Rodrigue, dernier roi des Wisigoths d'Espagne qui, après avoir séduit sa fille, avait refusé de l'épouser. Ainsi l'islamisme s'implantait définitivement en Mogreb-extrême.

Désormais c'en est fait de l'onomastique territoriale punico-romaine ; *Gætule*, *Maurusie* puis *Mauretania*. En effet, Moussa ben Nocéir innove les divisions actuelles de l'Afrique septentrionale : *Ifrikia* pour l'Est et la Byzacène ; *Moghreb-el-Adna* pour les *Mauritanies* *Sitifienne* et *Césaréenne* et *Moghreb-el-Akça* pour le Maroc jusqu'au Sous-extrême. Quant au Massif de l'Atlas, il conserve son vieux nom libyen ou prélibyen de *Dirys* ou *Diren*, actuellement *Deren*.

C'est aussi à partir de ce moment qu'apparaît couramment l'ethnique berber prêté par les auteurs arabes des premiers temps de l'Islam, aux autochtones africains.

Les principales tribus du Moghreb-el-Akça à cette époque sont : les *Rhamara* (ou *Ghomara*) qui tenaient les environs de Ceuta et que commandait le comte Julien ; chrétiens, ils apostasièrent, bien que ce chef n'ait pas abjuré la religion du Christ ; les *Aoureba* — ou *Aureba* — de l'Est (Barka et Tripoli) qui, au VIII^e siècle, émigrent en partie en Moghreb-el-Akça, où ils vont devenir le plus ferme soutien d'Ildris I^{er}, quand il s'établira à Oulili (*Volubilis*). Eux renièrent leur foi à la mort de leur chef Kocéila lorsqu'il fut tué à Mems, en professant le dogme du Christ, non sans avoir apostasié deux fois.

Dans la région s'étendant vers le Sud-Est, à partir de la pointe du Djebel-Zerehoun, vivaient côte à côte la tribu juive de *Fendlaoua* et les tribus chrétiennes des *Zouarha*, *Bni-Khiar* (qui comptait également quelques éléments juifs) et les *Bni-Irerhèche*, que l'on donne comme idolâtres ou plus exactement voués au magisme.

Quant à la région Ouest, comprise entre le fleuve de Sala (Bou-Regreg actuel) et l'Oued Tensift, elle était habitée par des éléments divers : juifs, chrétiens et idolâtres, dont les *Berhouata*, fraction de la grande tribu des *Maçmouda* — et les *Regraga* descendants, se disent-ils encore, des compagnons du Christ.

Dans le massif de l'Atlas, sur ses versants Sud et dans toute la région de l'Oued-Drâa et de l'Oued-Noun, étaient des tribus presque exclusivement idolâtres ou acquises au magisme, notamment les *Maçmouda*, les *Messoufa* et les *Sanahdja* voilés — ou portant le litham.

D'autres tribus juives étaient les *Behloula*, à quatre lieues au Sud de Fez, puis les *Bni-Fezzaz*, à deux journées de là, les *Rhiata* au Sud de Taza et les *Médiouna*, descendants de Faten, frères des *Marhila* et des *Mathmata* et originaires de la région de Nédroma.

Peu après apparaissent d'autres groupements berbères notamment les *Miknassa* descendants d'Ourstif, fils de Yahia ; les *Tsoul* qui s'étendent dans le pays depuis Meknès jusqu'à Taza, s'avancant très au Sud jusqu'au Tafilelt.

Comme nous venons de l'indiquer, lors de l'implantation de l'Islamisme en Mogreb-extrême, outre les éléments chrétiens assez nombreux et des tribus éparses acquises aux idoles ou aux mages, il s'y trouvait des juifs dans une proportion importante. En effet à ce moment quatre couches distinctes

de populations juives ou judaisantes étaient superposées l'une à l'autre. La première en date était celle qui, venue avec les colonies phéniciennes, continua à se recruter en Palestine, ou dans le reste de l'empire romain, jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem, en l'an 70, par Titus — fils de Vespasien, et surnommé les « Délices du genre humain ». — A cette époque tout le littoral, depuis la Cyrénaïque jusqu'à l'Atlantique était habité par une population de mercantis, tant juive que punique. Les auteurs latins : Horace, Ovide, Sénèque, cité par Saint Augustin, Perse, Suétone, Juvénal etc., font plusieurs allusions à l'esprit de prosélytisme des Hébreux.

« Aussi bien, écrit le R. P. Mesnage dans son *Christianisme en Afrique*, les épitaphes des cimetières israélites romains donnent une idée de cet esprit. Parmi les prosélytes on rencontre des femmes appartenant aux familles illustres des Fulvii, des Valerii, des Flavii ; et même une Paula Veturia a pris le nom de Sarah. On dit que l'esprit de prosélytisme des juifs allait si loin qu'ils avaient l'habitude de circoncire de force leurs esclaves chrétiens, ce qui provoqua contre eux les sévérités du gouvernement impérial. »

On remarque qu'ensuite de la révolte de la Cyrénaïque, réprimée sous Trajan en 117, des juifs se réfugièrent en masse dans les oasis du Sahara occidental pour, de là, se répandre un peu partout, augmentant l'importance des centres mélando-gétules en y apportant en même temps que la supériorité de la civilisation gréco-romaine leurs méthodes de commerce et de culture, ce qui leur assura ainsi la prédominance un peu partout.

Passant sur les événements, sans grande importance, des premiers ans de la conquête du Moghreb-el-Akça par les Arabes on se trouve vers le milieu du deuxième siècle de l'hégire dans l'état ethnique et religieux à peu près le même. Vers cette époque, fuyant les Abbassides, un descendant direct du Prophète, le Chérif Idris, petit fils de Hassène el Moutsanna, vint se fixer à Oulili (Volubilis) où il fonda la première dynastie arabe en Moghreb-el-Aksa.

Il nous semble donc utile, pour souligner la propagation de l'Islamisme dans l'Ouest de l'Afrique, de donner un aperçu sur la religion du prophète Mohammed.

... Dieu avait accordé, à l'époque des patriarches, cette singulière multiplication d'une race nombreuse issue de quelques hommes...

Dès qu'Abraham eut quitté Agar et Ismaïl (Voy. p. 5), les deux proscrits restèrent à l'endroit où il les avait installés, c'est-à-dire où se trouve aujourd'hui La Mecque, avec son puits *Zemzem* d'où l'eau jaillit ainsi miraculeusement : leur provision d'eau étant épuisée, Agar dans l'angoisse se mit en quête du précieux liquide et monta sur la colline de Çafâa, mais ses recherches furent vaines. Elle gravit ainsi sept fois les hauteurs de Çafâa et de Maroua, sans rien découvrir, lorsqu'Ismaïl s'impatientant, frappa rageusement la terre, avec son talon, en appelant sa mère. Aussitôt, à cet endroit même une source jaillit, source qui alimente encore le puits sacré de *Zemzem* (1).

(1) زمزم *Zemzem*, murmure de l'eau ; eau abondante. Selon la tradition Abraham vint aider son fils Ismaïl à construire le *Temple de la Kaaba* auprès de ce puits autour duquel s'élève l'antique *Bakka*, aujourd'hui *Mekka*. Au côté Nord de la *Kaaba* sont les

Lorsqu'Agar entendit les appels d'Ismâïl elle s'empressa vers lui et fut tout étonnée en voyant l'eau couler sous le talon de son enfant. Joyeusement elle capta la source au moyen d'un talus de terre. Aussitôt les oiseaux du désert se réunirent autour de cette source, égayant ces solitudes par leur gazouillement. Ce fut ainsi que les Bni Djorhm, dont le puits était tari et qui parcouraient le pays en quête d'une nouvelle source furent attirés par le nombre considérable de ces volatiles : ils arrivèrent auprès d'Agar.

— Qui es-tu ? Et d'où vient cette eau ? lui demandèrent-ils. Il y a de longues années que nous connaissons ce désert et jamais nous n'avons vu d'eau ici. Cet enfant à qui appartient-il ?

Agar répondit :

— Dieu m'a donné cette eau ; et cet enfant est mon enfant !

Ayant dévoilé le miracle, ces gens lui dirent alors :

— Nous sommes établis dans le désert, auprès d'un puits qui, actuellement, est à sec ; si tu veux, quelques-uns d'entre nous s'établiront auprès de toi, afin que ton cœur n'éprouve pas les angoisses de la solitude, et tu nous donneras une partie de ton eau.

Agar, ayant accepté, vécut et mourut au milieu des Bni-Djorhm qui donnèrent comme épouse à Ismaïl, devenu adulte, une jeune fille des plus considérées de la tribu.

Ismaïl eut de cette femme douze fils : Nabaïoth ; Khaïdhar (Kedar ; Abdelos (ou Abd Eloh) ; Massom ; Idoum ; Masmass ; Masses ; Choddad ; Temane ; Jethour ; Nafais ; Kedmas.

C'est du second de ces garçons, Khaïdhar ben Ismaïl que descend le Prophète Mohammed dont la *sedjara* (arbre généalogique) est généralement ainsi admise :

Abou-l'Kassim Mohammed ben Abd-Allah ben Chaïba, surnommé *Abd-el-Mouthalib*, *ben Amrou dit Hachim*, *ben Mourheïra* appelé *Abd-Manâf*, *ben Zaïd dit Kossai*, *ben Kilab ben Mourrah ben Kaâb ben Louhaï ben Khalib ben Fihri ben Malic ben Kaïs dit Nadhr*, *ben Keïnana ben Khozamïa ben Amrou dit Moudrika*, *ben Elias ben Moudhar dit Hamra* — *ben Neïzahr dit Abou-R'biâ*, *ben Maâd ben Adnane*, (c'est seulement jusqu'à cet ancêtre, qu'en raison de la confusion des races, le Prophète faisait remonter sa *sedjara*), *ben Hoddh ben Hoddad ben Homaïza ben Yarhoub ben Yâdjoub ben Hammal ben Khaïdhar ben Ismaïl ben Ibrahim* (Abraham) *ben Thareh ben Naâhour ben Sarhour ben Rarhouth ben Falley ou Hiberr*, *ben Çalih ben Harfacsad ben Sem* (père des Sémites) *ben Nouha* (Noé), *ben Laïmèche ben Mouthsalem* (Mathusalem) *ben Hainouk ou Idris* (Enoch), *ben Djared ben Malalehl ben Keïnane ben Heïnous ben Seth ben Adam ben Limoune*..., fils de la Terre.

Le Prophète Mohammed naquit à La Mecque, dans la maison de son oncle maternel, encore dite *Dar-Benyoussef*, à une date imprécise mais que l'on peut placer entre 570 et 578 de Jésus-Christ — mille ans après la naissance

tombes de Agar ou Hadjar et d'Ismâïl en dessous du *Mizat-errahmat* la gouttière de la miséricorde

La Mecque s'appelle aussi *El Meheremma* la vénérée ou encore *Oum el Korrat* la mère des cités : voyons plutôt là, la mère de la foi قر reconnaître, avouer, opiner. (Ed. G.)

du Bouddha, selon **Sprenger**. D'ailleurs, le Prophète a souvent dit : « Je suis né au temps du roi de Perse, le Kosroès-Nouchirouane, dit le Juste, au cours de l'année de l'Eléphant » (ainsi dite parce que seul l'éléphant royal Mahmoud échappa au désastre d'Abraha, lorsque ce chef abyssin, ayant réduit l'Yémen, voulut, pour venger la destruction, par les Arabes, de la splendide église de Çana ou Sabâ, capitale des Sabéeins, anéantir le Temple de la Kaâba).

Depuis Adnane, les ancêtres de Mohammed exercèrent nettement leur autorité sur les peuplades de l'Arabie ; et, ce fut Kaïs, dit *Nadhr* en raison de sa beauté, qui, le premier, fixant sa résidence à La Mecque, y conquiert le droit de *sikayat*. Ses descendants lui succédèrent dans cette charge.

Pourtant, à la mort de Kilab, étant donné le bas âge de son fils Zaïd, dit *Kossai* depuis qu'il avait visité les limites extrêmes de l'Arabie, la *sikayat* fit retour aux Bni-Khozâa, jusqu'au moment où devenu grand il tenta d'obtenir et la *hidjabat* et la *sikayat*. Ayant échoué dans son entreprise, *Kossai* prit une épouse khozaïte et obtint bientôt, en échange d'une outre de vin, du chef des Bni-Khozâa, Abou Rhouchebane, buveur invétéré, les deux fonctions sacrées ; lesquelles, d'ailleurs, lui furent reprises par les Bni-Khozâa, courroucés, qui massacrèrent nombre de ses partisans. Ces Bni-Khozâa, venus de Sabâ du Hedjaz, gardèrent ces deux prérogatives jusqu'à ce que les Arabes les leur ravirent par les armes.

Ce fut alors que *Kossai* appela à son secours son frère utérin, Douradj, qui habitait encore avec leur mère, Fathma, la tribu de Koddâ, aux confins de l'Yémen.

Après une suite de combats meurtriers, les Bni-Khozâa, vaincus, disparurent à tout jamais de La Mecque et le commandement absolu de la Cité demeura définitivement à *Kossai*, puis passa, sans interruption, à tous ses descendants.

Réunissant alors ses parents, ses partisans et les tribus qui l'avaient aidé, *Kossai*, après les avoir désignés sous le nom de *Bnou-Koreïch*, ce qui signifie *réunion d'Hommes*, leur distribua les biens des Khozaïtes. On le citait en son temps comme un modèle d'intelligence et de générosité. Après lui, le pouvoir passa d'abord à son jeune fils Mourheïra — surnommé *Abd-Manâf*, parce que sa mère l'avait voué à l'idole Manâf — puis à l'aîné des fils de celui-ci, le noble, le généreux Amrou, dit *Hachim* en raison de ce qu'il avait charitablement ajouté au repas de *rifadat*, servi aux pèlerins, un potage, dit *thrid*, dans lequel on jetait des grains de pâte (*hachim* signifie celui qui émiette).

Hachim, en mourant vers la fin du 5ème siècle de l'ère chrétienne, confia la régence de La Mecque à son frère Mouthalib, en le priant de transmettre le pouvoir à son fils Chaïba, qu'il avait eu à Médine d'une première épouse Salma, fille de Amrou ben Açad ben Zaïd, notable de la tribu de Khazradj.

Mouthalib, fidèle à cette recommandation, rechercha lui-même l'enfant, alors âgé d'une dizaine d'années, et remarquablement doué déjà. Il le ramena à La Mecque monté sur sa chamelle blanche. Comme on lui demandait « Qui est donc cet enfant ? » il répondit : « C'est mon esclave !... » et les gens de La Mecque conservèrent à Chaïba, le surnom d'*Abd-el-Mouthalib* « serviteur de Mouthalib ».

Abd-el-Mouthalib fut une grande figure parmi les chefs de La Mecque ;

il jouissait d'un pouvoir suggestionnel remarquable et « maîtrisait les vents du Nord », auxquels d'ailleurs il sacrifiait chaque année plusieurs chameaux. Très généreux, il compatissait à toutes les misères, à tel point qu'il fut appelé « *nourricier des hommes et des bêtes* », surnom que jusque-là aucun n'avait encore mérité.

Ce fut son dixième fils **Abd-Allah** (1), marié à **Amina bent Ouahb ez-Zohri**, qui fut le père du **Prophète Mohammed**.

En déterminant les attributions du Chef de La Mecque, Kossai avait ajouté à l'*hidjabat* et à la *sikayat*, la *rifadat* (du verbe *rafada* donner du secours : droit sacré de traiter généreusement tous les pèlerins) ; la *liouat* (droit de fixer l'oriflamme de soie blanche à la hampe) ; le *nirane* (soin de guider, par des feux, les pèlerins égarés dans la nuit ; et, la *nadhouat* (présidence du *medjlès* chargé des affaires de la Cité).

Ensuite de Kossai, ainsi que nous l'avons dit, ce fut son petit-fils Hachim qui traita avec la plus ample sollicitude les innombrables étrangers affluant au pèlerinage annuel de la Kaâba. Or, une année, son neveu Omaïya, fils de feu son frère aîné Abou-l'Cham, également très riche, sollicita et obtint de lui la faveur de se charger de la *rifadat*. Mais, malgré des dépenses exagérées, la piètre organisation de la réception détermina Hachim à intervenir pour mener à bien cette hospitalité. Dans son courroux il exila son neveu en le cinglant de cette apostrophe : « Les enfants ne sont capables que de travaux d'enfants ! »

Très vexé, Omaïya gagna aussitôt la Syrie où il séjourna, dix ans durant, jusqu'à la mort de son oncle. Ce fut le *tu-autem* de l'inimitié qui devait séparer à jamais les Oméïades et les Mahométans.

Abd-Allah, fils d'Abd-el-Mouthalib et père de Mohammed, mourut quatre mois avant la naissance de ce dernier qui fut élevé et soigné par son grand-père. Sa mère Amina a révélé qu'au moment de sa délivrance elle vit en songe un ange qui lui dit :

« Celui qui va naître sera l'ultime parmi les hommes et portera le nom de **Mohammed** (loué, comblé d'éloges). Lorsqu'il sera né, prononce sur lui la formule sacramentelle : — J'ai recours pour lui au Dieu unique contre l'influence du malin ! »

Une autre tradition relate qu'au moment de la naissance du prophète, toutes les idoles qui se trouvaient dans la ville de La Mecque et dans le temple de la Kaâba furent renversées et tombèrent sur la face ; et les feux des mages de tous les pyrées, dans l'Arabie et dans la Perse, s'éteignirent en cette nuit.

(1) On remarque que bien avant le Prophète, puisque son père et le trisaïeul paternel d'Omar étaient ainsi nommés, s'appliquait le nom d'Abd-Allah (adorateur d'Allah, ou plutôt de la divinité Ilah ou Eloh, qu'Ernest Renan appelle la « divinité supérieure » même anté-islamique. C'était la tendance au monothéisme que Chaïba dit Abd-el-Mouthalib semble, par tous ses actes, avoir consacré.

D'ailleurs tout porte à croire que, depuis Ismaïl, l'Arabie se préparait à rejeter l'idolâtrie en faveur du Dieu unique ! Il faut dire aussi que la religion du Christ, absolument victorieuse du paganisme, exerçait depuis six siècles une influence réelle sur l'esprit des Orientaux.

Ensuite, maintes considérations et révélations miraculeuses entourèrent l'enfance du Prophète qui, d'après les mages de l'époque et de tous les pays orientaux, était né sous un horoscope exceptionnellement heureux. D'après Abou-Maâchar, à qui l'on doit l'une de ces curieuses prédictions, tous les signes du zodiaque devaient être favorables à Mohammed.

Confié d'abord par Abd-el-Mouthalib à Noubia, nourrice de la famille, Mohammed fut, à l'époque des chaleurs, envoyé dans la tribu des Bni-Saâd, en pays de montagnes. Cette année-là la sécheresse ayant sévi, les Bni-Saâd étaient dans une grande misère et les nourrices vinrent plus nombreuses à La Mecque. Pourtant aucune d'elles ne voulait se charger de l'orphelin, car la coutume était ainsi établie que le père accordait les plus larges profits à la nourrice. Parmi ces miséreuses, la plus pauvre encore, Halima bent Dzouaïb, femme d'Harits ben Abd-el-Euzza, accepta enfin l'enfant et l'emporta. Dès lors, les bénédictions du Ciel affluèrent sur l'hospitalière famille, si bien qu'au bout de deux printemps la mère nourricière supplia la noble Amina de lui laisser l'enfant qu'elle éleva et à qui elle apprit la langue des Bni-Saâd, la plus pure de toute l'Arabie ainsi qu'en atteste le Prophète par ces mots : « Je suis le plus éloquent parmi les Arabes et parmi les Persans, car je suis né des Bni-Koreïch et j'ai été élevé dans la tribu des Bni-Saâd. »

Vers l'âge de quatre ans, Mohammed fut l'objet d'une première manifestation divine : un certain jour qu'il accompagnait son frère de lait Zobéïr sur la colline où l'on faisait paître les troupeaux, alors qu'au crépuscule les pâtres se disposaient au retour, trois hommes vêtus de blanc surgirent tout-à-coup et saisissant Mohammed lui ouvrirent le ventre, puis, à l'aide d'eau parfumée, ils lui purifièrent le cœur et les intestins afin, lui dirent-ils, de le débarrasser à tout jamais des vicissitudes nées d'Iblis (Satan) !

Halima, prévenue par son fils, accourut et emmena l'enfant, qui était pâle et tremblant. Sur l'instance de son mari ils consultèrent aussitôt un devin réputé ; lequel, idolâtre, après avoir ouï la version de Mohammed et tiré son horoscope, le déclara destiné à renverser la religion de ses pères et, pour ce, le voua à la fureur de la tribu. Ce que voyant les parents nourriciers l'emmenèrent chez sa mère, laquelle rassura les braves Saâdiens en leur déclarant que, dès avant sa venue au monde, leur nourrisson jouissait de la protection céleste...

Dans le courant de sa sixième année, Mohammed, beaucoup plus développé qu'un enfant de son âge, fut conduit par sa mère à Médine, en visite chez ses parents les Bni-Nadjar. Au retour de ce voyage, Amina passant dans la station intermédiaire d'El-Aboua, fut prise d'un mal subit et mourut. Ce fut pour l'enfant, déjà très sensible, un premier grand chagrin et on dut l'arracher de la chère tombe pour le reconduire auprès de son aïeul Abd-el-Mouthalib, qui ne put le choyer que peu de temps car il mourut lui-même quelques mois après, en le confiant à son fils et successeur au cheïkhat de La Mecque, Abou-Thalib. Ce nouveau tuteur traita avec bonté et même avec une certaine faiblesse Mohammed, qui vécut plusieurs années dans la paix familiale. De cette époque date l'affection qui unit au-delà de la tombe le Prophète Mohammed et son cousin Ali ben Abi-Thalib, avec lequel il fut élevé.

Vers l'an 582 de J.-C. Mohammed, ayant alors une douzaine d'années, supplia tant et si bien son oncle, que ce dernier, après de nombreux refus

consentit pourtant à emmener avec lui en caravane le jeune aventurier. Le convoi des Koreïchiine, qui se rendait près de Bas en Syrie, s'arrêta en cours de route à deux *farsane* (étape d'un cheval) de Miçra, à proximité de l'ermitage du moine Behira, lequel avait lu, dans les anciens écrits, l'annonce de l'arrivée du Prophète en ce monde. De suite il reconnut l'enfant à des signes particuliers, notamment au disque nuageux qui ombrageait la tête du jeune voyageur, alors que tout autour le soleil ardeait. Aussitôt l'ermite se fit présenter Mohammed, l'examina, le questionna et bien convaincu qu'il ne se trompait pas, supplia Abou-Thalib de le renvoyer à La Mecque, pour lui éviter tout danger de la part des juifs.

A partir de ce moment, Abou-Thalib redoubla d'attention pour le jeune élu qui, en raison des rares qualités qui le distinguaient déjà, avait reçu le surnom d'*El-Amine* (le sûr, le loyal).

A l'âge de vingt-cinq ans, Mohammed épousa une riche et belle veuve de sa parenté, Khadidja bent Khouaïlem, qui devint sa première adepte et reçut le nom d'*Oum-l'-Moumenine* « Mère des croyants. » Il eut de cette première épouse, qu'il aima et vénéra profondément, trois fils morts en bas-âge, Kassim, Thaïr ou Tahar et Thayeb ; et quatre filles, Zeïneb, mariée plus tard à Abou-Saâd ; Rokayat qui épousa Hothba ; Oum-Khaltoum et Fathima-Zohra qui, épouse d'Ali ben Abi-Tahleb, devait être la mère des *Cheurfa hassanides*.

Khadidja vécut une vingtaine d'années avec Mohammed qui, à sa mort, choisit comme épouse Aïcha, alors âgée de six ans, toutefois il ne consumma son mariage que trois ans plus tard.

On lui prête encore une quinzaine d'épouses légitimes dont une chrétienne, Marie-la-Kopte, fille de Siméon, donna le jour à un fils, Ibrahim, mort tout jeune et qu'il aima beaucoup. Cet enfant fut enterré à Médine, au cimetière d'El Bakïa, où sont aussi les sépultures de la seïdat Fathima Zohra, celles des personnages les plus illustres du début du mahométisme, celle d'Othmane ben Affane, celle de la nourrice du Prophète et celle de plusieurs de ses épouses, ainsi que nous l'avons déjà indiqué.

Lorsque Mohammed eut accompli sa quarantième année il eut une première vision de l'Ange Gabriel (*Namous Djebraïl*, l'intercesseur, ou *El Malec Djebraïl*), qui lui insuffla sa mission prophétique en l'engageant à convertir, avec patience comme avec énergie, les foules à l'Islamisme. Comme ligne de conduite et par ce même organe, Allah l'*Unique* lui dicta les préceptes sacrés, réunis en sourates ou suite de versets dont l'ensemble, sous le nom de *Koran*, constitua le Livre Sacré. La première des sourates inspirées à l'Apôtre fut dite El-Ikra (la récitation, la révélation).

Dès lors, et sans plus d'hésitation, Mohammed se voua entièrement à sa mission et s'appliqua à la pénétration d'Allah en lui-même. Il s'écarta momentanément des hommes pour se consacrer à la maturation de ses conceptions embryonnaires. Son esprit illuminé ne cessait d'être imprégné des mystères divins. Il se mit à exhorter les siens à adopter la « Voie » ; et plusieurs d'entre eux : Khadidja ; Zaïd son apprenti ; Ali ; sans doute Abou-Bekr ; Ouaraka, etc., furent ses premiers disciples. Pourtant l'Islam naissant dans le martyre ne devait pas être indemne d'effusion de sang.

Les premiers de ses *nakibs* (auxiliaire, adepte) qui prêtèrent une oreille complaisante à l'exposé des principes sacrés du prophète Mohammed étaient de la tribu des *Banou-Khazradj*, habitant Yathrib (plus tard Médinet-en-Nebbi ou Médine) et jusque là idolâtres.

En effet, au début de sa mission, six marchands de cette tribu : **Assad** (Saâd) ben Zorara ; — surnommé *Abou-Amama* (ou *Abou l'Kouaffa*) l'homme au turban ; **Aous** (ou Aouf) fils de Harits et frère de Zeïneb, la même qui devait empoisonner le prophète ; **Rafaï** fils de Malic ; **Kothba** fils d'Amir ; **Okba** fils d'Amir descendant de Harane ; enfin **Djabir** fils d'Abd Allah, de retour d'un pèlerinage au *Temple de la Kaâba*, se rencontrèrent près de Mina avec le Prophète. Celui-ci leur ayant récité quelques sourates, ils l'écoutèrent avec plaisir et lui accordèrent confiance. Et comme il leur demandait de l'emmener pour être présenté à leur tribu ils lui répondirent : « O apôtre de Dieu nous formons à Yathrib deux tribus adverses les *Banou-Khazradj* et les *Banou-Aous*. Nous préparerons donc nos frères d'abord et l'an prochain sans nul doute une heureuse décision sera prise en ta faveur. »

Les choses en demeurèrent là et les pèlerins s'éloignèrent tandis que Mohammed réintégrait La Mecque ; ce fait fut tenu secret.

A cette époque les villages du territoire de Médine tels que Khaïbar Koraïza ; Ouadi-l'Kora et Yambou étaient peuplés de juifs et d'arabes descendants des Bni-Israël issus de ceux qui, mille ans auparavant, avaient été expulsés de Perse par Nabuchodonosor. Les *Aous* et les *Khazradj* avaient voulu s'emparer de ces centres qui, bien fortifiés, leur avaient résisté. Les israélites connaissaient par la tradition la venue et la description du nouveau prophète et ils avaient toujours ajouté foi à cette prédiction, mais, dans leur esprit, l'Envoyé devait être l'un des Bni-Israël, de la parenté de Moïse.

D'après l'historien persan Et-Tabari, le *Pentateuque* avait, en effet, donné la description précise du prophète, mais les anciens juifs avaient supprimé le passage, de sorte que leurs descendants, ignorant que ce prophète qu'ils attendaient et en qui ils avaient placé toute leur confiance serait arabe, refusèrent de le reconnaître. Et c'est au sujet de cette incrédulité que Mohammed révéla plus tard le verset 83 de la Sourate II dite *Al Bagra* (la Vache).

... 83. « Après qu'ils eurent reçu de la part de Dieu un livre confirmant leurs Ecritures (auparavant ils imploraient le secours du Ciel contre les infidèles) ; après qu'ils eurent reçu le livre qui leur avait été prédit, ils refusèrent d'y ajouter foi. Que la malédiction de Dieu atteigne les infidèles ! »

* * *

Dès leur rentrée à Médine, les six pèlerins, selon leur promesse, ne manquèrent pas de décrire le nouvel Elu ni de glorifier ses préceptes ; si bien que l'année d'après et avec l'adhésion de la tribu, six nouveaux *khazradjiine* (**Moadz**, fils de Harith ; **Abbas**, fils d'Obada ; **Abou-Leïtham**, fils de Taïyhane ; **Dzakouane**, fils de Abd-Kaïs ; **Obada**, fils de Samit et **Yézid**, fils de Thâlab), se joignirent aux premiers et se rencontrèrent avec le Prophète sur la colline d'Akaba, près de Mina. Là fut prêté, au nom de toute la confédération, le premier serment *dît d'Akaba*, qui prescrivait les mêmes obli-

gations dictées plus tard aux femmes. A savoir : « De n'adorer que Dieu ; de ne pas dérober ; de ne pas tuer leurs filles ; de ne point mentir ; de ne point désobéir au Prophète et de protéger celui-ci comme leur propre corps et leurs propres biens. »

Après le serment d'Akaba, prêté par les douze Ançar (1), Mohammed exigea le serment dit de la Guerre, qui cette fois fut prêté devant soixante-dix notables de Médine, par **Berâ ben Maârou**, lequel mit sa main dans celle du Prophète. A ce propos **Abbas**, fils d'Abd-el-Mouthalib et oncle du Prophète, qui avait toute confiance en son jugement éclairé, ayant assisté à cette cérémonie, avait ainsi harangué les adeptes : « O hommes d'Aous et de Khazradj, vous êtes tous des notables et d'un rang élevé. Vous êtes venus ici, supportant vaillamment les fatigues, et moi je suis venu pour bien établir nos conventions. Je ne suis pas encore partisan de la religion de Mohammed, mais il est le fils de mon frère, mon enfant, ma chair, et mon sang. Sachez que Mohammed est à La Mecque, auprès de ses compatriotes, bien à son aise ; personne n'ose le toucher car, de toutes les tribus, celle des *Hachim* est la plus puissante. Pourtant, il a détourné son cœur des *Koreïchites* et désire se rendre au milieu de vous. Aujourd'hui les *Koreïchites* le respectent mais, lorsqu'il aura rompu tout lien avec eux ils seront humiliés et une guerre sanglante éclatera entre eux et lui. Tous les Arabes du monde se joindront alors aux *koreïchites* et tireront leurs épées contre vous. Si alors vous deviez abandonner Mohammed, il vaudrait mieux le laisser dès maintenant. »

Spontanément les soixante-dix notables renouvelèrent fermement leur serment en engageant leur vie et dirent à Abbas : « Nous l'avons reçu d'abord de Dieu.., maintenant nous le recevons de tes mains. Nous sacrifierons notre sang et nos biens pour Dieu et pour Lui, qui est le Prophète de Dieu. »

Le Prophète, alors, s'exprima ainsi : « Vous n'avez ici pour garant que Dieu, désignez parmi vous des *nakibane* (mandataires) qui s'engagent pour vous ! »

Aussitôt neuf d'entre les *Bni-Khazradj* et trois d'entre les *Bni-Aous* furent désignés. Le Prophète fut très heureux et les remercia ; puis il dit à Abbas : « O mon oncle ! J'espère que Dieu conduira à bien cette affaire et propagera ma religion parmi ces gens, car ils ont fait acte d'acceptation au nombre de douze, comme étaient les Disciples de *Sidna-Aïssa* (Notre Seigneur Jésus) par lesquels Dieu a répandu la religion du Christ dans le monde entier.. » (— Tabari, t. II.)

Le Prophète se fit précéder de suite à Médine par sa famille tandis que lui demeurait quelque temps encore à La Mecque avec deux de ses cousins, **Abd-Allah**, fils d'Abbas, et **Ali**, fils d'Abou-Thalib.

Cependant, les prévisions d'Abbas n'ayant pas tardé à se réaliser, et les *Koreïchites* jaloux ayant décrété la mort de Mohammed, celui-ci dut fuir, le vendredi 16 juillet 622 (1er jour de *rbiâ-elouell*) par des chemins détournés et se réfugia à Médine. (C'est à dater du moment de la fuite هجرة *Ihdjrat*,

(1) Ceux qui secourent, aident à vaincre ; du verbe نصر *ncew*

que date le premier jour de l'ère hégirienne.) Il descendit dans la maison d'un pauvre homme chargé de famille, en attendant qu'on lui construisît une demeure, près de la Mosquée édiflée à la place même où son chameau s'était de lui-même agenouillé. Son hôte **Khalid ben Zaid**, surnommé *Abou-Aïoub*, lui ayant aménagé le rez-de-chaussée de sa maison et s'étant réfugié sur la terrasse, répondit à ceux qui, au matin, le questionnaient sur ses impressions de la nuit : « N'est-ce pas déjà un peu le paradis que de coucher avec Dieu au-dessus et le Prophète au-dessous de soi ? »

Lors de l'entrée du Prophète à Médine, Dieu ordonna la prière de quatre *rekaâte* (1) (prosternation) — tandis qu'à l'origine, à La Mecque, eile n'avait été que de deux *rekaâte* — pour la première (*al fedjr*) et la deuxième (*ed-dhohor*) prières, ainsi que pour celle du coucher (*al Aâcha*).

A cette époque, les **Banou-Koreïch** se divisaient en quatre grandes fractions : les *Hachim* ; les *Banou Omaïdja* ; les *Banou-Zohra* et les *Banou-Makhzaoum*, parmi lesquelles Mohammed rencontra tout d'abord une opposition systématique qu'il parvint pourtant à réduire par la persuasion ou même par... les armes. Vainqueur par la parole, tantôt douce, insinuante et agréable, tantôt énergique mais toujours persuasive, il profita de chaque pèlerinage annuel au Temple de la *Kaâba*, — à la reconstitution duquel il avait largement participé, — pour recruter des adeptes toujours plus nombreux.

Pourtant, après sa fuite à Médine, il dut organiser de nombreuses expéditions, en dirigeant lui-même vingt-sept, presque toutes contre les juifs, auxquels il livra neuf combats meurtriers. C'est après la journée de Khaïbar que, pour venger la mort de ses proches, Zaïneb, juive de Fadak, fit servir au Prophète un plat composé de chair de brebis intoxiquée. Voici à ce sujet l'une des versions les plus citées :

« Lorsque Mohammed — sur Lui le salut ! — porta le fatal morceau à sa bouche, une voix sortit qui dit : « Ne mange pas de cette chair, car elle est empoisonnée. » Ce fut là l'un des grands miracles de la mission prophétique. L'Ange vint et lui dit : « Rejette ce morceau de ta bouche ! »

Suivant une autre version, l'Ange aurait dit :

« O Mohammed, avale ce morceau en prononçant ces paroles : Au nom d'Allah par la vertu de qui rien ni sur la Terre ni dans le Ciel ne peut être nuisible. Il est Celui qui entend et qui sait. Tes ennemis sauront alors qu'ils ne peuvent pas t'atteindre ! »

« Le Prophète avala donc la chair ; le poison fut absorbé par son corps et il n'en éprouva aucun mal immédiat. Mais dans la suite, à la même époque, le poison se faisait sentir dans son corps et à la fin il en mourut et fut ainsi martyr (*car ceux qui meurent par le poison sont aussi martyrs*). Dieu avait voulu lui accorder, de cette façon, la gloire du martyr. »

Le Prophète a dit : « Le morceau que j'ai mangé à Khaïbar, se fait sentir dans mon corps, chaque année à la même époque. » Lorsque sa mort approchait il dit : « Maintenant il va me rompre la grande artère et il me fera mourir. » Le Prophète dit ces paroles dans l'année où il mourut. Il avait pris

(1) Voir *La Risala* (Kayrawani Ibn-Abou-Zeïd.) p. 57. *De la prosternation koranique*. (Tr. Ed. Fagnan Constantine 1914.)

ce poison aux portes de Fadak. Il dit : « Morceau de Khaïbar », parce que le traité de Fadak avait été conclu non loin de Khaïbar et qu'il n'était pas encore revenu de Khaïbar à Médine. Dieu seul connaît la vérité (1). »

Le Prophète qui eut de nombreux noms, tous glorificateurs, était de taille moyenne, son teint était d'un blanc rosé, ses yeux noirs et limpides, ses cheveux noirs, longs et lustrés, sa barbe opulente et miroitante, son cou moyen supportant une tête ronde et bien faite ; ses membres étaient bien proportionnés et sa démarche énergique quoique svelte.

Mohammed accomplit, par trois fois, le pèlerinage solennel de La Mecque. Ce fut le 23ème jour de Dzou-l'Kada de la 10ème année de l'hégire que, en état d'*hram* (pureté) et accompagné de toutes ses femmes, de ses Aq'hab, des Mouhadjirine et des Ançar, emmenant un grand nombre de chameaux pour le sacrifice, le Prophète partit de Médine afin d'accomplir le pèlerinage des adieux « *hdjat-el-Ouâda* ». Alors, sur le mont Aarafat, il adressa ses dernières prescriptions aux innombrables pèlerins qui, accourus de toutes parts, consacraient ainsi le triomphe du *Mahométisme*.

Il bénit son peuple, lui enseignant définitivement les rites et cérémonies du pèlerinage ; après quoi, ayant la perception de sa fin prochaine, il prit congé de lui au milieu des pleurs et des protestations.

Il terminait ainsi sa mission terrestre et à cette occasion Allah compléta la sourate El-Ikra où il est dit : « Aujourd'hui j'ai terminé l'œuvre de votre religion et j'ai complété la grâce dont je vous ai favorisés. » (verset 5).

Les sombres prévisions du Prophète se réalisèrent bientôt. De retour à Médine il s'alita et mourut un lundi de la deuxième décade de R'biâ-el-Ouell en la 11ème année de l'hégire (633), dans la maison de son épouse préférée Aïcha, entouré de ses proches parents.

Alors, tandis que son oncle Abbas et son gendre Ali pleuraient et qu'O-mar affirmait que le Prophète n'était allé que momentanément converser avec Allah, Abou-Bekr s'adressa ainsi à la foule :

« O Musulmans, Mohammed a quitté ce monde ! Que ceux qui honoraient Mohammed sachent qu'il est mort et que ceux qui adorent Dieu sachent que Dieu est vivant et ne meurt jamais ! Dieu a dit : *Mohammed n'est qu'un apôtre, précédé par d'autres apôtres, s'il mourait ou s'il était tué, retourneriez-vous à vos errements ? Votre apostasie ne saurait nuire à Allah, et Il récompense ceux qui lui rendent des actions de grâces !* » Sourate III. *Ahl el Imrane*, Les Gens d'Imrane. Verset 138.

Pendant ce temps les notables délibéraient sur l'opportunité de la succession temporelle du Prophète, et le corps n'était pas encore lavé que déjà des discussions éclataient sur tous les points du territoire.

La tradition rapporte que le Prophète Mohammed vint au monde un lundi ; que, lors de la reconstruction du Temple de la Kaâba il fut chargé, un lundi aussi, de replacer de sa main même la « pierre noire » ; que la *ihdjrât* (fuite) commença également un lundi, cependant que le lundi suivant il pénétrait à Médine ; qu'enfin il mourut un lundi à l'âge de soixante-trois ans et il fut enterré le lendemain, d'aucuns prétendent le vendredi suivant, dans une fosse creusée sous son lit de mort.

(1) *Chronique de Tabari*, traduction Zotenberg, Paris, Impr. Nat. 1871. T. III.

Quelques considérations :

Pour dormir, le Prophète appuyait sa joue sur la main droite, la main gauche étant allongée sur la cuisse gauche, puis il disait son invocation : « O Grand Dieu, c'est en ton nom que je repose mon flanc, ce sera en ton nom que je le relèverai. Si tu prends mon âme pardonne-lui ; si tu la réintègres, agis pour la préserver, comme tu fais à l'égard des gens vertueux d'entre tes créatures. O Grand Dieu je remets mon âme entre tes mains, je prends mon appui en Toi, je te remets mon affaire, je tourne ma face vers Toi, tant par crainte que par désir de Toi. Je demande ton pardon et reviens à Toi. Je crois en ton Livre que tu as révélé et en ton Apôtre que tu as envoyé. Pardonne-moi donc mes péchés antérieurs et mon repentir tardif, ce que j'ai fait en cachette ou ouvertement. C'est Toi qui es mon Dieu, *il n'y a de divinité que Toi !* Garde-moi, Seigneur, de ton châtement au jour où tu ressusciteras tes créatures. »

Entre autres invocations on prête encore au Prophète celles qu'il faisait tous les matins et tous les soirs.

« O Grand Dieu ! C'est par Toi que nous sommes au matin, par Toi que nous sommes au soir, par Toi que nous vivons, par Toi que nous mourons... »

En ajoutant le matin : « C'est à Toi que nous retournerons lors de la Résurrection. »

Et le soir : « C'est vers Toi que se fera le retour. »

Une tradition rapporte qu'il ajoutait :

« O Grand Dieu, place-moi parmi les plus nobles de tes serviteurs auprès de Toi, quant à la part et portion de tous biens que tu répartis en ce jour et en ceux qui le suivront ; en fait de lumière par quoi tu diriges ou de miséricorde que tu épanches, ou de subsistances que tu prodigues, ou de dommages que tu empêches, ou de péchés que tu pardonnes, ou de peines que tu enlèves, ou de séductions que tu détournes, ou de grâces qu'accorde ta clémence ; car tu es Omnipotent sur toutes choses ! »

*
* *

Lors de la maladie du Prophète, et sur le désir de celui-ci, **Abou-Bekr** avait déjà présidé la prière du vendredi ; néanmoins Mohammed n'avait jamais voulu désigner de successeur, sans doute parce qu'il chérissait Ali tout en éprouvant une réelle affection pour Abou-Bekr, père de sa bien-aimée Aïcha. Il préféra donc s'en remettre à la décision d'Allah, consacrant ainsi le *mectoub* si cher aux Musulmans. Aussi Omar ben Al-Khatthab secrétaire et lui-même, par Hafsïa, beau-père du Prophète, en même temps qu'adversaire d'Ali, craignant que la lutte ne se prolongeât, dit à Abou-Bekr : « Etends la main et reçois notre serment, car tu es un respectable Koreïchite et le plus digne ! » Puis il harangua le peuple en ces termes : « Rendez hommage au Vicaire du Prophète aujourd'hui même afin qu'aucun croyant ne reste une seule nuit sans avoir un chef religieux. »

Abou-Bekr appartenait aux Bni-Temime et était très probe, si bien que quand on lui confia l'imamat, il fit remarquer qu'étant chargé de famille il ne pouvait s'occuper et de ses affaires et des intérêts publics. On lui alloua

alors une somme de six mille dirhems pour l'entretien de sa famille, et la rétribution d'un secrétaire et d'un assesseur. Omar ben Al-Khatthab et Othmane ben Affane s'offrirent spontanément pour remplir respectivement ces fonctions, lui abandonnant leur part d'allocation. Abou-Bekr put ainsi se consacrer à l'imamat et demeura si intègre et si probe que lors de sa mort il exprima le désir de voir tous ses biens, même son lit, retourner au trésor public. Sa première femme, qui avait été Oum-Roumane bent Amir, mère d'Aïcha, de la tribu de Kinana, était décédée et il laissait en mourant trois épouses, trois fils : Mohammed, Abderrahmane et Thâla, et trois filles ; tous furent rigoureusement dépossédés par Omar ben Al-Khatthab, chargé de la succession.

Abou-Bekr était un notable ayant une grande autorité parmi les Ko-reïchites, aussi le Prophète avait-il été particulièrement heureux de sa conversion spontanée qui fut la première après celle de ses proches parents : « de tous les hommes à qui j'ai présenté l'Islamisme, lui seul n'a fait aucune difficulté », se plaisait-il à dire.

Voici la généalogie reconnue d'Abou-Bekr d'abord nommé *Athik*, puis *Amer*, puis *Abd-Allah*, — dit *Ceddik* puis Abou-Bekr, — *ben Abi-Kouafa Otsmane ben Amir ben Amrou ben Kaâb ben Saâd ben Thaïm* ou *Temime ben Mourrah ben Louhâï*, etc.

Le nouvel élu avait deux surnoms : *Ceddik* et *Abou-Bekr* ; le premier lui fut donné à l'occasion d'un rêve que le Prophète révélait à son entourage relativement à une visite faite par lui, en songe, au temple de Jérusalem et contredit par Abou-Djehal. Mohammed invoqua le témoignage d'Amer lequel, étant allé à Sifine, confirma en tous points la description faite par le Maître. Celui-ci décréta aussitôt « et celui qui a affirmé la vérité sera nommé *Ceddik* (véridique) ». Quant au surnom d'Abou-Bekr « le père de la vierge », devenu son patronyme d'ailleurs, il fut donné au père d'Aïcha, lorsque le Prophète choisit cette dernière comme épouse.

Le Khalife Abou-Bekr témoignait d'une certaine indulgence pour les Chrétiens qu'il protégeait et secourait à l'occasion ; en revanche il était l'ennemi acharné des Juifs et ne leur faisait pas de quartier. Presque toutes ses expéditions furent dirigées contre eux, et ce fut chez l'un d'eux qu'à Khaïbar, aussi, il absorba du riz empoisonné qui devait occasionner sa mort plusieurs mois après.

Durant tout son règne, secondé énergiquement par Omar ben Al-Khatthab, Abou-Bekr appelé « Vicaire du Prophète », fit triompher la cause de l'Islam sur toute l'Arabie, l'Oman, une partie de la Perse, l'Est de l'Egypte ; et il réduisit la Syrie. Ce fut le jour de la prise de Damas, le mardi du 20^{me} jour du mois de Djoumada-ettani, an XIII de l'hégire, qu'il rendit son âme à Dieu.

Avant d'expirer, Abou-Bekr désigna naturellement, pour le remplacer à l'imamat, **Omar ben Al-Khatthab** qui de fait avait joué, depuis sa conversion, le rôle prépondérant dans l'extension de l'Islamisme naissant.

Alors que ses sectateurs étaient déjà au nombre de trente-neuf, Mohammed avait adressé à Dieu cette prière : « O Dieu, tu sais que ta religion n'a pas de plus grands ennemis qu'Abou-Djehal et Omar ben Al-Khatthab ; dirige

celui que tu préfères dans la bonne voie et favorise-le de l'Islamisme afin que cette religion soit répandue par lui. »

En ce temps-là, Omar avait une sœur déjà initiée qui, mariée à Thala, fréquentait la maison de Khadidja. Un jour qu'il la visitait inopinément il l'entendit réciter le Koran. Il lui dit : « Est-ce que tu as embrassé la religion de cet illuminé ? — Ce n'est pas un fou, lui répondit sa sœur, il est le Prophète de Dieu. »

Ensuite Omar voulut voir l'écrit, mais elle protesta, déclarant qu'il fallait pour cela être en parfait état de pureté. Omar s'étant lavé la tête et le corps, sa sœur lui confia l'écrit relatant : « *Au nom d'Allah, clément et miséricordieux. Nous ne t'avons pas envoyé le Koran pour que tu sois malheureux, mais bien pour servir d'avertissement à celui qui craint Allah. Il a été envoyé par Celui qui a créé la terre et les cieus élevés.* » (Sourate XX, dite T.H, vers. 1, 2 et 3).

Omar, très troublé, comprit enfin l'inanité des pratiques idolâtres, et se fit conduire de suite chez le Prophète qui, en le voyant, lui demanda inquiet : « Pourquoi viens-tu ? — Je viens embrasser ta religion, déclara Omar. » L'Apôtre, aussitôt, rendit grâce à Dieu et le nouvel adepte prononça la formule « *La ilah ill'Allah ou Mohammed rassoul Allah.* » Mais alors que le Prophète l'engageait à prier en secret, il protesta en ces termes : « Nous avons adoré Lâth, Hobbal et Manâf en public et nous devrions nous cacher pour adorer Dieu !... Viens, sortons ! » Aussitôt le Prophète et ses Compagnons se rendirent au Temple et prièrent en public. Les Koreïchites présents n'osèrent rien dire parce qu'Omar était là. Ce fut à partir de ce moment que Mohammed put accomplir librement la pratique de la prière.

Koreïchite, originaire des Bni-Ahdi, **Omar** était fils d'Al-Khatthab ben Noufaïle ben Abd-el-Ozza ben Riah ben Abd-Allah ben Korth ben Rizâa ben Al-Ahdi ben Kaâb ben Louahî, etc., et portait le surnom d'*Abou-Hafs*. Le Prophète le désignait par le qualificatif glorieux d'*El-Farouk* (le trancheur). Sa mère était Kheïtama bent Hicham. Il était d'une taille colossale et d'un courage admirable.

Il eut sept épouses.

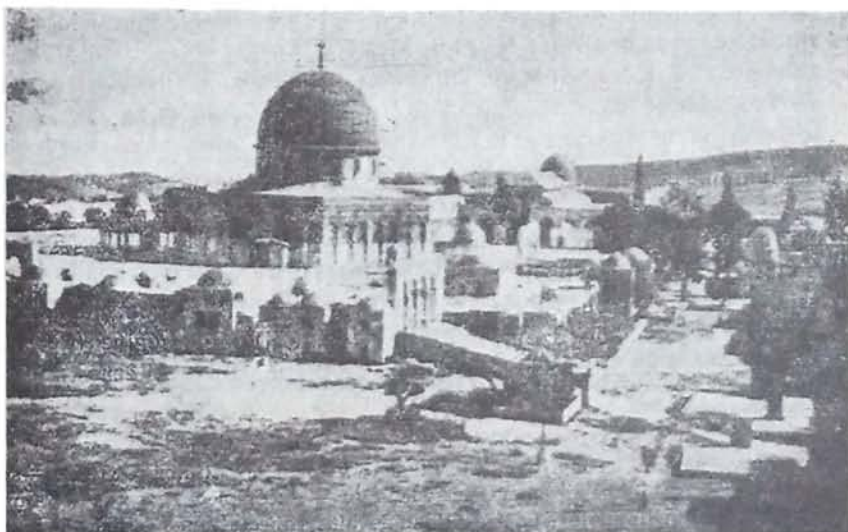
On est unanimement d'accord sur ce point que le caractère d'Omar était tel que personne, ni avant, ni après lui, n'a su marcher aussi droitement dans la voie de la probité. Lui-même disait : « *Si sur les bords du Tigre, ou ceux de l'Euphrate, un berger perdait un mouton, je craindrais que Dieu ne m'en demandât compte pour ne l'avoir pas gardé.* »

Et, de fait, il fut et demeura jalousement le probe et fidèle gestionnaire du dihrem public. Il imposa de rigoureuses obligations à tous ceux qui furent chargés de fonctions officielles ; les invitant, notamment, à payer de leurs deniers personnels, les frais incombant à leur maison. « *Pour aucune raison ne touchez au trésor public, leur disait-il. N'ayez ni portier, ni chaouch, afin que les suppliants ne soient pas empêchés d'approcher.* »

Jour et nuit, il exhortait le peuple aux bonnes actions et, étant impitoyable pour les malfaiteurs, il assurait lui-même la police de son Etat.

L'une des plus importantes et des plus fructueuses de ses opérations

fut la prise de Jérusalem, qui lui permit de transformer en une mosquée réputée le Temple des Juifs. (1).



Jérusalem. — L'esplanade et l'édifice dit « La Mosquée d'Omar ».

Sans contredit ce khalife a constitué toute l'organisation administrative de l'Empire musulman. Le premier il prit le titre d'Emir Al-Moumenine, (Prince des Croyants), occupa le pouvoir pendant plus de dix ans sans

(1) Voici, au sujet de cette fameuse « Mosquée d'Omar », à Jérusalem, d'intéressants renseignements tels qu'a bien voulu les rédiger pour nous — lors de la *Guerre du Rif* en 1925 — le R. P. Hardy, des Franciscains, plus connu sous le nom de *Père Joseph*, qui passa plus d'un demi-siècle en Palestine où son exemple fut des plus profitables à la France et ses éloquents sermons à la Chrétienté : et qui, en bon patriote, remplissait encore, et malgré son grand âge, son devoir d'apôtre-soldat sur le front d'Ouezzan et de Souk-l'Arba du Gharb.

.....

Quelques mots sur le Mont Moriah, la Mosquée d'Omar, la Roche :

Le *Targum d'Onkelos* et l'historien juif Flavius Josèphe identifient Jérusalem avec l'antique Salem, patrie de Melchisédech, qui, vingt-et-un siècles avant l'ère chrétienne, alla à la rencontre d'Abraham, vainqueur des rois coalisés de la Pentapole : ce fut (Genèse, XIV), dans la Vallée de Savé, ou Vallée du roi, au Nord de la Vallée actuelle de Josaphat, au fond de laquelle est le torrent du Cédron.

Plusieurs années se passèrent.

Abraham, qui avait dressé sa tente à Be:sabée, à une distance de 35 kilomètres au Sud d'Hébron, se rendit au « Mont Moriah », (*Dominus videt... in Monte Dominus videt*) pour y offrir au Seigneur, en holocauste, son fils Isaac.

Le Mont Moriah est un long contrefort qui se rattache par le Nord à la masse rocheuse du Mont Bézéthà, et est limité à l'Est par la Vallée de Josaphat, et à l'Ouest, par un large ravin descendant de la porte de Damas, et nommé aujourd'hui El-Wad (Aloued).

rien changer à ses habitudes antérieures, imposant sa frugalité et sa simplicité de mise et de manières à sa famille et à ses enfants. Cet homme si grand ne connut pas l'orgueil ; pourtant chaque jour lui apportait l'annonce d'une victoire nouvelle. Il réduisit l'Asie-Mineure à l'Islamisme, conquît les provinces et fonda des villes telles que Baçra, Koufa, etc... Ses armées atteignirent, à l'Est, les bords du Djihoumé ; au Nord, l'Aderbidjane et la digue de Yadjoudj et Maâdjoudj ; au Sud, le pays de Souid et de Hind, l'Omane, le Baharine, le Mokrane et le Kirmane ; à l'Ouest, elles pénétrèrent en Egypte jusqu'à Memphis et dépassèrent même les frontières du pays de Roum.

Cependant toutes ses qualités et sa valeur guerrière, son prestige et sa bonne administration, ne devaient pas épargner à Omar le sort de ses prédécesseurs. Comme eux il tomba en martyr de l'Islam, sous le couteau de l'Abyssin chrétien Firouz, surnommé Bouloulou, dans ce temple même, le mercredi 24^e jour de dzou-l'hidja de l'an XXIV de l'hégire (646 de J.-C.). Avant de mourir il fit demander à Aïcha l'autorisation d'être inhumé

Au temps de David, le Moriah appartenait à un zébuséen, du nom d'Ornan — sur la cime, il y avait établi une aire pour battre le grain — et comme en dessous il y a une belle grotte d'environ 10 m. de diamètre, Ornan devait l'utiliser comme grenier.

Vers la fin de son règne, David avait ordonné de faire le dénombrement de ses sujets. C'était une lourde faute que Dieu punit : 70.000 hommes périrent de la peste. Le roi, levant les yeux sur la colline, vit l'ange exterminateur planer, entre le ciel et la terre au-dessus de l'aire d'Ornan, son épée tournée vers Jérusalem ! David cria : « Pardon !... » Sa prière fut exaucée, le prophète Gad lui dit, de la part de l'ange, d'offrir des sacrifices expiatoires sur un autel construit dans l'« aire d'Ornan ». Le roi acheta cette « aire » six cents sicles d'or, immola des victimes et le fléau cessa (I Paralip. XXI).

« C'est ici, dit-il, la Maison du Seigneur Dieu ! »

Il voulut y élever un Temple au Seigneur, mais cet ouvrage devait être accompli par son fils et successeur Salomon.

Les travaux commencèrent l'an 966 et durèrent sept ans et demi. Ce Temple était la reproduction du Tabernacle du désert, exécuté par Moïse.

Les architectes d'Hiram, roi de Tyr, auquel Salomon s'adressa, n'avaient pas d'architecture nationale : c'était un mélange d'art égyptien et d'art assyrien.

La plate-forme salomonienne qui portait les bâtiments du Temple, — plate-forme artificielle évidemment, en raison même de la disposition de la montagne, — était soutenue de trois côtés, à l'Est, au Sud et à l'Ouest, par des murs de blocs énormes, et avait une forme à peu près carrée, d'environ 180 mètres de côté.

La « Sakhra », la Roche (que tous peuvent voir dans la mosquée actuelle dite d'Omar) servit de soubassement au « grand autel des holocaustes », au centre du parvis des piétons.

En arrière, — à l'Ouest de cet autel, — au sommet d'un perron entre deux colonnes de bronze, nommées *Yakin* et *Booz*, s'ouvrait le Temple, composé de deux parties :

1^o du « Saint » (de 10 m. de largeur, 20 de longueur et 15 de hauteur) ;

2^o du « Saint des Saints », (salle cubique de 10 m. de côté, renfermant « l'Arche d'alliance », et dans cette arche, les deux tables de la *Loi du Sinaï*).

Tout fut détruit en 588 par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Au retour de sa captivité en Babylonie, Néhémie releva péniblement le temple de ses ruines. L'an XVIII, avant l'ère chrétienne, Hérode-le-Grand voulut le reconstruire dans ses gigantesques proportions ; dix-huit mois suffirent pour les travaux intérieurs, mais il ne fallut pas moins de huit ans pour les portiques. Ainsi que Jésus-Christ l'avait formellement annoncé, il n'en resta pas pierre sur pierre : l'an 70, Titus bouleversa tout.

L'esplanade demeura déserte pendant soixante-cinq ans.

L'an 135, l'empereur Hadrien fit construire lui-même un temple à Jupiter-Capitolin.

dans sa maison, auprès de Mohammed et d'Abou-Bekr. Il en fut ainsi. Omar repose donc, la tête à la hauteur des épaules d'Abou-Bekr, dont la tête avait été mise à la hauteur de celles du Prophète. Ces trois tombeaux sont encore échelonnés de la sorte.

Après la mort d'Omar, les postulants se réunirent dans la maison d'Aïcha, pour nommer son successeur. Étaient présents des compétiteurs, tant parmi les Hachim, représentés par Ali, que parmi les Bni-Omaïya, dirigés par Abderrahmane ben Aous (ou Hafs), et déjà pressentis par Omar et Othmane ben Affane. Après de vives discussions le sort désigna Othmane ben Affane, lequel accepta la charge d'Imam, imposant ainsi la *Dynastie Oméïade* qui, dès lors, devait jouer un si grand rôle dans l'expansion de l'Islamisme.

Le khalife **Othmane** était fils d'*Affane ben Abi-Laas ben Omaïya ben Abd Ech-Cham ben Abd-Manâf*, etc. Par son père, il appartenait donc, comme le Prophète, à la descendance d'Abd-Manâf ; par sa mère Oum-Hakim il

Le triomphe du christianisme le jeta à bas.

En 363, Julien l'apostat autorisa les juifs à relever le temple de Salomon, pour donner un démenti à la prophétie de Jésus-Christ : mais des tremblements de terre et des explosions accompagnées de flammes rendirent tout travail impossible.

..

En 635, le Khalife Omar arrive à Jérusalem.

Il visite l'esplanade du temple, esplanade que la « Sourate XVII du Koran, dite Alisra, (le Voyage nocturne vers. 1) » appelle « Mesdjed l'Akça », (le sanctuaire éloigné [de la Mecque]).

« De ses mains, il déblaya cette terrasse couverte d'immondices et en fit un « lieu de prière ».

Ce fut d'abord un « immense édifice carré », de « construction rustique », établi sur les ruines d'anciens bâtiments — dit un voyageur nommé Arculf, 670.

Plus tard, le Sultan Abd-l-Melic Ibn Merciane songea à un « Noble Sanctuaire ».

De 688 à 692, il fit élever, par des architectes byzantins, le monument connu par les européens sous le nom de *Mosquée d'Omar*, mais dont le vrai nom est « Qoubbet es-Sakhra » le « Dôme du Rocher ».

C'est donc toujours l'aire d'Ornan le zébuzéen.

Le khalife Abd Allah al-Iman al-Mamoun compléta l'ouvrage.

Bouleversée par un tremblement de terre, la coupole fut reconstruite, en 1022, par le fils de Hakem.

Les Croisés transformèrent la mosquée en église, sans y introduire de modifications notables. Le rocher central, recouvert de marbre, servit de piédestal au Maître-autel.

À leur départ, le monument redevint mosquée.

Cette mosquée, octogone de 34 m. de diamètre, est percée de quatre portes, aux quatre points cardinaux.

Deux rangées concentriques de belles colonnes en marbre — l'une de huit, l'autre de quatre mètres, — et une crèche en porphyre vert-antique. Au centre, entourée d'une belle balustrade en bois, la « Roche », — dépassant le sol d'environ deux mètres, — mesure à peu près douze mètres sur huit ou neuf.

La coupole est en charpente : (22m. 50 de diamètre sur 34 de haut.)

Le « Croissant » de trois mètres domine le tout, à la place de la « Croix du Royaume-latin ».

était aussi le petit-fils d'Abd-el-Mouthalib et, de ce fait, cousin de Mohammed et d'Ali. Il avait épousé deux des filles du Prophète et de Khadidja : Rokayat et Oum-Kalthoum. Il était de taille élevée et ses manières distinguées contrastaient avec la rudesse de son prédécesseur.

Les actes publics de ce khalife sont très controversés. On le cite comme très généreux envers les pèlerins pauvres, pieux à l'excès et défendant avec la dernière rigueur les prérogatives de l'Islam. Très instruit et soucieux de perpétuer les préceptes de Mohammed, ce fut lui qui, le premier, réunit les versets épars du Koran que Hafsia, fille d'Omar et veuve du Prophète, conservait jalousement. Il parvint ainsi, avec l'aide de Zaïd et d'autres eulama, à les classer en un seul ouvrage *al-Korâne* que les tholba eurent dès lors à cœur de recopier et de répandre.

Lui-même, ayant une très belle écriture, passa sa vie à calligraphier le « Livre » que, le premier, il apprit à fond, devenant ainsi l'*hafoudh* sacré. Il s'astreignit durant tout le restant de son existence à jeûner et à réciter des versets.

Toutefois, Othmane, fidèle aux rancunes des Omaïya contre les Hachim, éloigna de lui Ali et les bons conseillers pour s'entourer de gens d'une mentalité douteuse qui causèrent sa ruine. Le mieux en cour fut Mérouane, le déporté. Et, bien que de besoins personnels restreints, puisque jeûnant à l'excès, il laissa ses gens dilapider le trésor public.

Il faut considérer que ce fut sous son khalifat que les musulmans étendirent le plus leurs conquêtes. Il laissait à ses gouverneurs et à ses généraux toute initiative dans le but d'imposer leur domination aux nombreuses peuplades encore sans religion.

Le khalife Omar ben Al-Khatthab avait réuni toutes les provinces de la Syrie entre les mains de Moaouïa ben Abi-Çofiane demeuré gouverneur de Damas ; aussi, dès l'élévation d'Othmane à l'imamat, ce gouverneur qui personifiait la noblesse oméïade prit-il un grand ascendant sur son cousin et commença-t-il avec lui les intrigues qui, plus tard, devaient lui assurer le pouvoir. Ce fut lui qui prit l'initiative de créer la flotte musulmane et qui, dès l'année 33 = 655, commença les expéditions maritimes ; si bien que quatre ans plus tard, son raïs Abd-Allah ben Amir secondé par Mohammed ben Abi-Bekr, remportait à Dzat es-Souar une première victoire sur la flotte grecque.

Ce fut d'ailleurs au cours de cette bataille qu'une mutinerie éclata parmi les matelots, lesquels furent les premiers à proférer ouvertement des menaces de mort contre Othmane et ses courtisans.

Cependant le khalife, de plus en plus débordé par son pervers entourage, se détachait progressivement du pouvoir au grand mécontentement des bons musulmans et malgré tous les efforts déployés par son cousin Ali pour le bien conseiller et le protéger. Aussi de graves conjurations ne tardèrent-elles pas à se former. La majeure partie des Compagnons du Prophète étant morts vers la trente-deuxième année de l'hégire, il ne restait plus que : Abbas ben Abd-el-Mouthalib âgé de 86 ans ; Abderrahmane ben Aous

(Hafs) ; Abd-Allah ben Maçoud ; l'ançar Abou-Thâla ; et, enfin, le rhifarite Abou-Tserr qui, de tous temps, avait été l'excellent conseiller de Mohammed, d'Abou-Bekr et d'Omar et avait eu la douleur de se voir exiler par Othmane à Rhabazza, où il mourut presque seul et y fut enterré par des pèlerins de Koufa qui passaient à l'instant de sa mort. Ce fait s'était produit comme le lui avait prédit le Prophète.

Pourtant Othmane ben Affane n'allait pas tarder à expier les fautes que lui avait fait commettre son entourage. Des conjurés égyptiens s'étaient rendus à Médine pour obtenir de lui qu'il abdiquât. Grâce à la bonne influence d'Ali ben Abi-Thaleb, qui l'avait déjà arraché au poignard de Mohammed ben Abi-Bekr, les difficultés semblaient aplanies lorsque, subissant une fois de plus la néfaste influence de Mérouane, le khalife refusa toute concession. Aussitôt dix mille conjurés assaillirent son palais qui fut incendié après un siège assez long.

Ce fut le dix-huitième jour de Dzou-l-Hidja en 35 = 656, que Othmane quitta ses appartements tenant en mains un exemplaire du Koran, en guise de *dhumana*. Cela n'empêcha pas l'Egyptien Kinana ben Beïdhr es-Soudani, de se précipiter sur le vieillard et de lui plonger son poignard dans le cou. Le sang jaillit sur le Koran ouvert au verset 131 de la sourate II dite de la Vache : « *S'ils (les juifs et les chrétiens) adoptent votre croyance ils sont dans le chemin droit : s'ils s'en éloignent ils font une scission avec vous. Mais Allah vous suffit, il entend et sait tout !* »

Le massacre continua, plusieurs Bni-Omaïya furent tués et leurs cadavres jetés aux chiens qui les dévorèrent. Othmane avait tellement anioncelé de rancune sur sa tête que trois jours après sa mort, ses amis, qui avaient eu toutes les peines pour le laver, ne purent pas trouver de civière mortuaire, si bien qu'ils durent employer le montant d'une porte pour le transporter au cimetière sous une grêle de pierres. Mais là, trois Ançar à la tête d'une foule grondante s'opposèrent à ce qu'il fut inhumé dans la nécropole musulmane de Baki ahl-Errekad. On dut donc l'enterrer dans le cimetière des juifs séparé par un mur de cette dernière. Ce ne fut que quelques années plus tard que Moaouïa, devenu khalife, fit abattre le mur. Cette partie où est enterré Othmane est encore appelée Djebanat ahl Bni-Omaïya.

* * *

Après la mort du khalife Othmane ben Affane, les Egyptiens qui avaient massacré les Oméïades de son entourage allèrent trouver Ali et l'engagèrent en leur nom et en celui du peuple, qui, d'ailleurs depuis le Prophète, lui était demeuré fidèle, à accepter le pouvoir.

Mais Ali, écœuré par les intrigues se tramant depuis la mort de Mohammed, autour de l'Imamat, refusa.

Pourtant il avait souvenance des paroles qu'avait prononcées le Prophète à son intention après que Dieu eut inspiré à Mohammed le verset suivant : « Adresse l'appel à tes proches parents » ; sourate XXVI dite Al-

Hakafi. (Les poètes : verset 244) Le Prophète dit : « Mes parents ce sont les *Bni Hachim* et les *Bni Abd-Manâf* », puis il les fit rassembler et le second jour les exhorta à se prononcer pour sa religion : « Y a-t-il, leur dit-il, quelqu'un parmi vous qui veuille répondre à mon appel et que je puisse nommer mon vicaire ? » Tous gardèrent le silence, sauf Ali, qui s'écria : « O apôtre de Dieu, si personne ne croit, moi je suis croyant ! » Le Prophète déclara alors : « O Ali, tu as cru, et tu es mon frère et mon vicaire ! »

Plus tard et toujours à propos d'Ali, le Prophète aurait dit : « Je suis la porte de la connaissance (de Dieu) et Ali en est la clef. »

Cependant, vu l'insistance de ses amis et des Egyptiens en particulier, Ali se laissa fléchir, mais exigea que tous les *Ançar* présents à Médine, ainsi que tous les *Mouhadjirine* lui prêteraient les premiers le serment d'usage. Après une certaine opposition de deux des plus influents *Aç'hab* : **Tal'ha**, qui avait réuni les suffrages des habitants de Baçra, et **Zobéir** ceux de Koufa, Ali reçut à la prière du vendredi 25 Dzou l'Hidja de l'an XXXV le serment de tous les *Compagnons* et du peuple. Sept jours s'étaient déjà écoulés depuis le meurtre d'Othmane.

Le premier qui s'exécuta fut Tal'ha. Or, il avait la main droite desséchée et l'un des assistants nommé El-Habib ben Dzouïb s'écria : « La première main qui touche la sienne est une main inerte, il ne réussira pas à asseoir son autorité ! » Cette prédiction devait trop tôt se réaliser, car Othmane avait facilité la prépondérance des Oméïades dont le chef tout-puissant Moaouïa ben Abi-Çofiane ben Omaïya, ennemi irréductible d'Ali et de tous les Hachim, commandait à la majeure partie des croyants de Syrie et, de plus, avait de nombreux partisans à La Mecque et dans l'Yémen. Il répugna à Ali, esprit droit, de conserver comme collaborateurs ceux d'Othmane qu'il avait combattus sans trêve ; aussi dès son avènement les remplaça-t-il. Ce fut le signal des hostilités. (1)

*
* *

A cette époque on se trouvait en présence de trois partis de rivaux, tous Koréichites et cousins : les *Alides*, parents ou partisans du khalife Ali ben Abi-Thaleb ; les *Oméïades*, ayant pour chef Moaouïa ben Abi-Çofiane alors gouverneur de Damas ; et, concurremment avec eux, les *Abbassides* ou descendants d'Abbas, oncle paternel du Prophète. Ces derniers, quoique se développant dans l'ombre, avaient toujours opposé de la résistance au pouvoir régulier, si bien qu'en la dernière année de sa vie, le khalife Ali, ayant eu à morigéner son cousin Abd-Allah ben Abbas, en raison de sa mauvaise gestion, avait dû le remplacer au gouvernement de Baçra. De là le *tu autem* de la haine que dès lors nourrirent les Abbassides contre les Alides.

Outre les tracasseries d'Aïcha, veuve du Prophète, qu'il finit par anéan-

(1) Ext. de « *Le Kharedjisme et Monographie du Mzab*, Marthe et Edmond Gouvion^{*} éd. Les Imprimeries réunies, Pierre Mas Directeur Casablanca (Maroc) 1946, p. 19 et suiv.

tir à la bataille du chameau (1), le khalife Ali avait eu à réprimer durant tout

(1) Aïcha, en raison de son dévouement pour le Prophète Mohammed de qui elle était la plus jeune des veuves, était devenue l'ennemie des Oméiades ; aussi, lorsqu'elle avait jugé désespérée la situation du khalife Othmane avait-elle d'abord intrigué pour assurer à son frère, Mohammed ben Abi-Bekr, la succession à l'imamat. Or, lorsqu'elle apprit la nomination d'Ali, elle en éprouva une vive déception et l'accusa du meurtre d'Othmane, en appelant à la vengeance des arabes de La Mecque ; lesquels, depuis la chute de leurs idoles, étaient facilement en état de vengeance. A l'appel d'Aïcha, le Gouverneur de La Mecque, Abdallah ben Al-Hadrami, s'était écrié : Mère des Croyants, le premier qui le vengera, ce sera moi ! Ainsi, Ali allait avoir à lutter contre des éléments puissants et souvent occultes, aussi hâtait-il ses préparatifs d'autant plus que les deux cités de Baçra et de Koufa étaient contre Ali avec leurs anciens chefs respectifs, Talha et Zobéïr, deux alliés d'Aïcha, qui, avec elle à leur tête, s'étaient mis en route vers Baçra.

En effet, à la tête de trois mille croyants, Aïcha, montée sur *Askar*, le fameux chameau de Yâla ben Omaïya, donnait libre cours à sa haine contre Ali pensant, enfin, l'anéantir à jamais. Pourtant, son belliqueux enthousiasme devait être sous peu altéré par un premier incident : en pénétrant dans un village, les chiens s'élancèrent furieusement après son chameau. Ayant interrogé le guide, elle apprit qu'on se trouvait à Al-Haouab et déclara à ses deux compagnons : « J'ai souvenir qu'un jour le Prophète m'a dit : l'une de mes veuves, complice d'une entreprise criminelle contre l'Islam, passera à Haouab où les chiens aboieront contre elle. »

Très impressionnée, elle manifesta aussitôt le désir de rétrograder, mais usant de ruse, et après avoir chassé le guide tout en affirmant que ce village n'était pas Haouab. Talha lui déclara que l'armée d'Ali était signalée, qu'on en entendait déjà les hérauts d'armes et les *thobeul* (tambours). Force lui fut donc d'avancer vers Baçra, où, malgré la résistance sérieuse d'Othmane ben Honaïf, la ville tomba bientôt au pouvoir des assiégeants. Là aussi, la population se divisa en deux clans, l'un pour Ali, l'autre pour Aïcha, qui, chaque jour, haranguait le peuple, bien qu'ayant essuyé en public un grave affront. Un jour qu'elle venait de se montrer à visage découvert, un saâdien, Djaria ben Koddama, l'apostropha ainsi : « Par Dieu, tu commets, ô veuve de notre Maître, une action bien autrement coupable que celle du meurtre d'Othmane ben Affane, en te produisant en public sur ce chameau maudit. De plus, en rejetant le voile de la décence, tu oublies le respect que tu dois à la mémoire du Prophète et à tous les croyants. Si tu es venue de ton propre mouvement, nous devons te reconduire voilée ; mais si d'autres t'ont entraînée en commettant un crime contre le mahométisme, nous les réduirons sans merci. »

Pendant ce temps, le khalife Ali avait quitté Médine avec neuf cents partisans seulement, dont le nombre s'accrut tant en chemin que, bientôt, sa troupe compta vingt mille combattants à opposer aux trente mille bédouins réunis autour d'Aïcha. En cours de route, le khalife était indécis, sur la direction à prendre lorsqu'il rencontra le guide éconduit par Talha. Il l'interpella, lui demandant d'où il venait : « Du côté d'Haouab sur la piste de Baçra. » — « As-tu rencontré le « *lézard* » avec sa smala ? »

Il arrivait parfois au Prophète en colère après Aïcha de lui dire : Malheur à toi, *chokaïr* ! (*lézard*).

Cela se passait en Rbiâ-ettsani de l'an 36 de l'hégire (659 de J.-C.).

Au plus fort de cette bataille, alors que ses deux alliés avaient été tués, Aïcha, montée sur *Askar*, se fit conduire sur le lieu du combat ; le khalife comprenant que ce chameau debout serait toujours un signe de ralliement, ordonna à Malic Al-Achtari de l'entraîner hors de la mêlée, mais il dut couper soixante-dix mains qui, successivement, avaient saisi la bride du chameau impassible. Ce que voyant le khalife donna l'ordre de couper les jarrets du malheureux animal qui s'effondra avec le précieux bassour. Immédiatement, l'armée se débanda et Aïcha, renversée, supplia : « O Abou-Hassène (ô père d'Hassène) tu es vainqueur ! Je n'ai plus d'espoir qu'en ta clémence ! » Le khalife, alors, fit appeler Mohammed ben Abi-Bekr et lui donna l'ordre de raccompagner sa sœur jusqu'à la ville ; et, comme les jeunes gens de Baçra ne cessaient d'insulter Aïcha, il la confia à quarante femmes parmi les nobles de Baçra ; lui fit remettre par son neveu Abdallah ben Abi Thalib dix-sept mille dirhems du Trésor public et la fit accompagner jusqu'à la troisième étape de la route de Médine par ses trois fils : Hassène es Sibthi, Hosseïne et Mohammed Al-Hanafi. (Extrait de « Les Héroïnes arabes, de la Djalulia à nos jours, » Marthe Gouvion 1937)

son règne le *Kharedjisme*, né de l'arbitrage consenti par lui à Moaouia, son compétiteur. Héros pendant le combat, imam digne du Prophète, il devait, nouveau martyr de l'Islam, à l'âge de soixante-trois ans, tomber sous le glaive du Kharedjite farouche Abderrahmane bel Mouldjème qui, dans la Mosquée de Koufa, au moment de la prière du vendredi 17 ramdhane de l'an XL, lui porta le coup mortel en s'écriant : « Le jugement n'appartient qu'à Dieu ! »

Le khalife Ali laissait dix-huit filles et treize garçons, dont les plus connus furent les deux aînés : **Hassène** et **Hosséine**, issus de Fathima-Zohra qui devaient bientôt céder l'imamat à Moaouia ben Abi-Cofiane. Ils furent respectivement les ancêtres des *Cheurfa Hassanides* et *Hosséinides*, et trois autres : **Mohammed** dit le *Hanéfite*, parce que sa mère était Hanéfia ; **Abbas**, né d'Oum-el-Bénina et **Omar**, fils d'Oum-el-Habiba. Ce dernier, célibataire endurci, vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans, tandis que non moins malheureux que son père, Hosséine devait être tué le jour de l'Achoura, dixième de Moharrem, de l'an 61, un vendredi, au cours d'un combat tragique, par un guerrier de la tribu de Zohra. (1) Il avait vu tomber auprès de lui son valeureux fils aîné Ali et tous ses parents mâles y compris des garçonnets de huit à dix ans. Même un dernier né, qu'il pressait contre son cœur avant d'affronter le combat, fut traversé par une flèche. L'ordre d'Obéid-Allah avait été formel : exterminer tous les mâles de la famille d'Ali ! Toujours d'après cet ordre, le cadavre d'Hosséine fut foulé aux pieds des chevaux et vingt cavaliers piétinèrent l'infortuné petit-fils de l'Apôtre, dont la tête fut présentée à l'Emir par Khoulid ben Yezid el Aq'habî. Un seul enfant d'Hosséine avait été épargné, c'était Ali eç-Crheîr qui, très malade, était couché dans la tente des femmes, et de qui descendent les *Cheurfa Hosséinides*.

Durant trois jours les corps des alides restèrent sans sépulture dans la plaine de Kerbela. (2) Enfin les habitants de Rhâdhirîa se concertèrent et inhumèrent, sur les bords de l'Euphrate, le corps mutilé d'Hosséine, plaçant à ses pieds celui de son fils aîné ; quant au corps d'Abbas ben Ali il reçut la sépulture à l'endroit même où il était tombé.

Ainsi, presque tous les nombreux descendants du Prophète devaient succomber tragiquement soit victimes de la *Dynastie Oméïade*, soit de celle des *Abbassides*, cette dernière, proclamée ouvertement en 132 = 740 par **Abd-Allah ben Mohammed** dit *Abou-l'Abbas es-Safah* (le Sanguinaire).

Ce fut sous le règne du khalife abbasside **Moussa-el-Ahdi**, qu'en dzou-

(1) Le souvenir de cette tragédie est resté vivace chez les Chiïtes qui en célèbrent la commémoration chaque année par des processions sacrificatrices, et aussi en Perse par des représentations théâtrales (**Huart**, *Histoire des Arabes*, t. II, p. 262.)

El Bekri, dans sa description de l'Irak, écrit à ce propos :

« Boughîrat, lieu qui renferme une peuplade sanhadjienne appelée Medaça. Le ju-risconsulte Abd-el-Melek raconte qu'il avait vu à Boughîrat un oiseau, semblable à une hirondelle qui prononçait d'une manière parfaitement claire et intelligible ces mots : « koutil El-Hocein (Hoccein fut tué) ». Après avoir répété ces paroles plusieurs fois, il disait une fois « Bi-Kerbela (à Kerbela) ». Nous avons entendu cet oiseau, dit Abd el Melek, moi et les musulmans qui m'accompagnaient ». (Traduct. de Slane).

(2) — « Lorsque Hosain se préparait au combat, un homme nommé Tirimâ'h, partisan

l'Kâda de l'an 169 = juin 786, se produisit un fait historique, la *Bataille de Fekh*, qui devait avoir une répercussion non moins historique en Moghreb-el-Aksa. En-Nouari écrit :

« Hosséine ben Ali ben Hassène el Moutsanna ben Hassène es-Sibti ben Ali ben Abi Thaleb prit les armes à Médine sous Moussa el-Adhi. Après avoir renversé le gouverneur Omar ben Abd-el-Aziz et s'être fait proclamer khalife, il passa à La Mecque, en dzou-l'hiddja, en compagnie de ses frères et de ses cousins dont Idris et Yahïa, tous deux fils d'Abd-Allah-l'Kamel ben Hassène el-Moutsanna. A cette nouvelle, le khalife abbasside fit marcher contre lui son émir Mohammed ben Soleïmane qui, à la bataille de Fekh, à trois milles de La Mecque, défit et tua Housséine ainsi que la plupart de ses partisans. Mais Idris put s'échapper et gagner l'Egypte, puis le Moghreb-el-Aksa, où il s'arrêta dans le centre d'Oulili, ancienne Volubilis. »

Quant à Yahïa, voici ce qu'en écrit Tabari :

« En l'an 176, Yahïa, fils d'Abd-Allah ibn El Hassène leva l'étendard de la révolte et s'empara du *Tabaristane*. Yahïa, fils d'Abd-Allah, et son frère Idris (ils étaient frères de Mohammed et d'Ibrahim qui s'étaient révoltés sous le règne d'Abou-Djafer el Mançour, second khalife abbasside) avaient pris part, sous le règne d'Adhi, à l'insurrection de leur cousin Hosséine. Après la mort de celui-ci ils s'étaient sauvés. Yahïa avait gagné le Daïlane dont les habitants l'accueillirent et embrassèrent sa cause. Il fut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Haroun er-Rachid (cinquième khalife abbasside) envoya contre lui Fadhl ben Yahïa qui quitta Bagdad avec cinquante mille hommes et fixa sa résidence à Reï où, pendant une année, il négocia avec Yahïa, pour aboutir enfin à un arrangement pacifique.

... Cinq mois s'étaient à peine écoulés, et bien que le khalife ait lui-même signé l'acte d'amnistie, il chercha un prétexte pour capturer Yahïa et, peu de temps après, il le faisait empoisonner.

* * *

Quant à Idris ben Abd Allah-l'Kamel : lors de sa venue en Moghreb-el-Akça, (Extrême-Occident) la situation religieuse de ce pays était la suivante :

Le *Kharedjisme* né en Orient s'était vite répandu parmi les autochtones et avait même franchi les limites de l'Espagne. De Sidjilmassa à Tahert et à Tlemcen, les *Bni-Midrar*, les *Nefzaoua*, les *Maghraoua* et certains *Bni-Ifrène* étaient inféodés à ce schisme et leur état de rébellion exigeait du khalifat une constante répression. L'extrême-Sous et le Tafilelt — donc Sidjilmassa —

d'Ali, ayant appris que Hosaïn se trouvait enfermé à Kerbela, monta sur une chamelle « de course, et arrivant cette nuit auprès de Hosaïn, il dit : « Prends mon chameau, je te conduirai dans ma tribu, je t'y garderai, et personne ne saura y pénétrer. Hosaïn répondit : Il serait honteux de fui, et d'abandonner ces femmes et ces enfants ; et d'ailleurs sans eux la vie me serait à charge. Tirimâ'b s'en retourna. Hosaïn s'étant endormi pour un peu de temps vit en songe le Prophète qui lui dit : Ne t'afflige pas, ô Hosaïn, demain soir tu seras avec moi. En se réveillant, il renonça à tout espoir de salut. Quand il fut jour, il fit la prière. C'était le vendredi, dixième jour du mois de Moharem (dit El Achoura) ». (*Chronique de Tabari. Tr. Zoltenberg. t. IV p. 39*).

étaient plus particulièrement acquis au *kharedjisme çofrite* avec les *Miknassa* tandis que les autres Berbères déjà cités reconnaissaient le *kharedjisme abadite* — ou *ibadite*.

Sur les rives de l'Atlantique, les *Berhouata* pratiquaient un autre schisme qui se prévalait du nom de **Mohammed Elhanafi** (1) et dont le chef dogmatisant était **Çalih al Moumenine** (2).

Quant à la région septentrionale — le Rif — : les Rhomara avaient été islamisés par le daï orthodoxe Çalah ben Mançour, venu d'Orient.

Le prince alide, émigrant, lui, rassembla les *Aoureba* et les populations riveraines du Djebel-Zerehoun, jusque-là indépendantes et pratiquant encore la magie et l'idolâtrie. Il devint leur chef vénéré sous le nom de **Moulaï-Ildris** (ou Driss), nom que nous lui conserverons désormais.

Quant à la division ethnique du Moghreb-l'Akça, les tribus en ont été classifiées par Ibn Khaldoun et sa leçon, reproduite par de nombreux historiens, est devenue classique. Nous retrouverons et étudierons, au cours de ce travail, la majeure partie de ces groupements ethniques et leurs modifications ou métamorphoses.

Malgré les mesures édictées par le khalife abbasside pour empêcher la fuite des cheurfa alides à l'étranger, le chérif **Ildris ben Abd Allah-l'Akamel** parvint, avec l'aide de son frère de lait, **Rached ben Morched** et accompagné de son frère **Soleimane ben Abd Allah-l'Akamel** à atteindre Tlemcen, ainsi qu'il est relaté dans *Al Achmaoui-l'Kebir* :

« Laissant là Soleimane et partie de ses gens, Ildris continua sa route vers Tanger ; mais, ne s'y trouvant pas en sécurité, il rétrograda pour atteindre Ouliliou Oulila (Volubilis) dans le Djebel-Zerehoun, où était **Abd-al-Madjid** principule de la Confédération des *Aouréba*, qui l'accueillit volontiers et qui, avec l'approbation de la tribu et de certaines de ses voisines, lui céda bientôt sa charge. »

De cette époque date l'ère de la **Dynastie idrisside**. **Moulaï-Ildris l'Akbeur** (le Maître, l'ainé, le plus grand) — nom qui dès lors lui fut dévolu au Moghreb-l'Akça — mourut en 177 = 793, à la veille de la naissance de son fils qui, conformément à la coutume relative aux fils posthumes, reçut aussi le prénom de son père.

Ce jeune **Ildris** dit l'*Açrheur* (le plus petit), grandit sous la tutelle de **Rached ben Morched** ; mais celui-ci ayant été assassiné par un chef aourabi, le prince, alors âgé de douze ans, prit le pouvoir. Doué d'une grande largesse de vues et d'un grand bon sens, bien qu'à peine adolescent, il s'inquiéta tout d'abord de créer sa capitale sur un emplacement choisi qui devint la ville de Fès. Puis, ayant confié à des chefs Aouraba les principaux commandements de cette région, **Moulaï-Ildris-l'Açrheur**, alla soumettre le *Diren* à son autorité, réduisant les *Maçmouda* et atteignant *Tine-Mellal* à l'embouchure de l'Oued-Nfis. Après une expédition de plusieurs mois,

(1) loc. cit. *Le Kharedji. me et Monographie du Mzab*.

(2) p. 84. *Rekri*.

il revint à Fez où il essaya de réduire les *Kharedjites*, mais ne put rien contre eux. Ensuite de quoi Idris II se rendit à Tlemcen où son oncle Soleïmane avait créé un royaume, et où il reçut le serment d'obédience des *Bni-Ifrène* et des *Maghraoua* ; il atteignit même la Vallée du Chélif, mais dut rétrograder vers Tlemcen, où il séjourna trois années, embellissant la ville et agrandissant la Mosquée dite *Djamâ-Moulâi-Idris*, que son père avait fait édifier lors de son passage. Après avoir confié la surveillance des tribus à son cousin Mohammed ben Soleïmane, il retourna à Fez. Là, il reçut avec bienveillance et installa, au quartier dit encore de nos jours *Houmt-l'Andlousiine* (quartier des Andalous) huit mille émigrants musulmans d'origine celto-romaine, échappés au massacre du *Rabadh* de Cordoue (202=818) (1). Cette émigration dota la ville d'un nouvel élément jouissant d'une civilisation fort avancée, qui fut le point de départ de la splendeur de Fez, laquelle devint la *Cité des Arts, des Lettres et des Sciences*.

Idris II mourut en l'an 213=828, après un règne de vingt-cinq ans, à l'âge de trente-six ans. Il laissait douze garçons, dont l'aîné, **Mohammed**, lui succéda et répartit ainsi, d'après Al Ahchmaoui, les commandements entre ses frères : à **Amer** — ou Omar — revint *Badès* et sa région ; **Ahmed** reçut *Habta* et sa région ; **Amrane** eut *Tedjessa* et les environs ; **Aïssa** prit les *Aït-Attab* et leur pays ; **Abd Allah** eut le *Tadla* et le pays avoisinant ; tandis que *Sidjilmassa* fut confiée à **Ali** ainsi que toute la région méridionale ; **Kathir** — ou *Kheïther* — commanda à *Malaga*, *Grenade* ainsi qu'à une partie du *Djebel-Fat'h* ; à **Hamza** échut Taza et sa région ; **Yahïa** obtint le *Hiaouz* de Marrakech et une fraction du Sud ; ; à **Abou-l'Kassim** revint *Sebtha* (Ceuta) et les environs ; **Daoud** se vit attribuer Tlemcen et sa banlieue ; quant à **Mohammed**, il se réserva Fez et son territoire (f^{os} 18 et 19 de notre manuscrit).

Une autre indication qui paraît plus précise est donnée par **Ismaël Hamet** dans son *Histoire du Maroc* :

« El Kassem eut Tanger, Ceuta et les contrées maritimes qui en dépendent ; Omar le Rif ou pays des Rhomara ; Daoud eut Taza le pays des *Tsoul*, *Rhiata*, *Haouara*, etc., ainsi que les *Miknassa* de la Basse Moulouïa et tout l'Est du royaume ; à Abd Allah échut le Sud : le *Sous*, les monts de l'Atlas avec les villes d'Arhmat et de Nfis, habitées par les *Masmouda* et les *Lamta* ; Yahïa eut les villes d'Arzila et Larache avec la région maritime en

(1) Le 13 ramdhane 202 (fin de mars 818) une révolte éclata dans le faubourg (*rabadh*) situé au Sud de Cordoue. Aussitôt El Hakem, troisième souverain de la dynastie des Oméiades d'Espagne, se mit à la tête de sa garde, attaqua les insurgés et les massacra sans pitié. Par son ordre on rasa les maisons, y compris les mosquées, de ce quartier populaire et le sol fut livré à la charrue. Les habitants forcés de s'expatrier se rendirent, les uns à Tolède, d'autres chez les indigènes de l'Afrique septentrionale et le reste, formant un corps de quinze mille hommes, alla débarquer à Alexandrie dont il s'empara, n'abandonnant la ville qu'après un fort dédommagement. De là ces derniers émigrants passèrent dans l'Ile de Crète, presque abandonnée par le Gouvernement byzantin, et y fondèrent une petite dynastie musulmane. Partout où ces faubouriens, *rabadha*, allèrent s'établir ils se distinguèrent par leur audace et leur brigandage.

La destination de ce faubourg mérita à El Hakem lui-même le surnom d'*Er-Rabadhi*.

dépendant et habitée par les *Ouargha* ; Aïssa reçut la ville de Salé, Azemmour et le *Tamesna* avec ses tribus vassales ; enfin Hamza conserva Oulili et sa région dite *El Aouadia* (les rivières). »

Ce démembrement d'un puissant Etat, sans cohésion de commandement, devait fatalement exciter chez les fils d'Idris la jalousie et les déterminer à s'entre-combattre. Mohammed, qui restait malgré tout le chef spirituel de la dynastie, dut prendre des mesures contre ses frères turbulents Aïssa et Kassim ; aussi envoya-t-il contre eux Omar qui s'empara de leurs Etats, les ajoutant ainsi à toute la région maritime de l'Océan. Omar mourut en 221 = 835 et Mohammed un an plus tard. Le fils de ce dernier, Ali, alors qu'à peine âgé de douze ans, reçut le serment de fidélité des *Aouraba* ; quant aux autres princes idrissides, ils régnèrent sur leurs Etats respectifs mais leur pouvoir et leur influence allèrent s'affaiblissant de plus en plus.

Après un règne de treize ans, **Ali ben Mohammed ben Moulāi-Idris**, mourut à Fez, laissant la succession à son frère Yahïa ; celui-là même dit-on qui fit édifier la Mosquée dite *Djamāa-l'Karaouïine* qui devint le siège de l'importante Université moghrebine. Son fils **Yahïa ben Yahïa** lui succéda mais ses excès de toutes sortes provoquèrent bientôt une révolte du peuple au cours de laquelle il fut assassiné. Ce fut alors qu'**Ali**, fils d'Omar ben Moulāi Idris, gouvernant le Rif, fut acclamé par les insurgés qui le placèrent à la tête du commandement de Fez. Ce prince allait avoir à lutter contre les menées d'un certain Abderrezak, kharedjite çofrite, originaire de Korthouba (Cordoue) qui venait de soulever les berbères du Mediouna, montagne au Sud de Fez et qui, après plusieurs combats, eut le dessus, contraignant ainsi l'Idrisside à se réfugier chez les *Aouraba* ; cependant que le vainqueur s'installait à Fez, où les habitants du quartier des Andalous lui faisaient leur soumission, alors que le restant de la population mandait Yahïa, fils de Kassim ben Moulāi-Idris, surnommé *El Aādham*, (1) l'important. Ce prince resta avec eux jusqu'en 292 = 904, époque à laquelle il fut tué par Rbiā ibn Soleïmane, à la solde d'un autre idrisside Yahïa ben Idris, petit-fils d'Omar ben Moulāi-Idris, qui rétablit l'autorité de sa famille et demeura en possession de la capitale jusqu'en l'an 307 = 919. Ce fut à ce moment que Messala ibn Habbous, général à la solde de l'imam fathémide Obéïd-Allah arriva dans le pays avec l'intention d'anéantir la dynastie *berhouatia* des Bni-Çalih de Nokour (ou Nakor) et aussi celle des Idrissides. Mais Yahïa se mit en campagne pour défendre son fief de Zeïtoun, qui était le plus menacé ; ayant vainement fait appel à ses anciens sujets, il ne put, hélas, faire face aux forces

(1) Ce nom est écrit *El Mirdam* المردام dans le texte imprimé du *Karthas* ; *El Aadam* dans le *Bekri* de l'Escorial ; *El Adlem* dans celui de Paris ; *El Haddjam* الحجام (leçon évidemment mauvaise), dans le Musée britannique et *El Adam* dans le *Baïanol-Moghrib*. Dans l'Histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun (Histoire des Idrissides), on lit *El Addam* et *Eç Çarām* الصرام ; tandis que dans les *Prolégonènes* du même auteur, texte imprimé à Paris, ce nom est écrit *El Maādam* المعدام. Nous proposons d'adopter tout bonnement le sens du dictionnaire de Beyrouth 1893 p. 506 *Adam* عظام même sens que *ādhim* عظيم grand, majeur, important.

athémides et, vaincu, il fut fait prisonnier et entraîné à Mehdiya, capitale fathémide de l'Ifrikiya, où il mourut beaucoup plus tard et presque de faim, en 334 = 945, alors qu'Abou-Yézid, « l'homme à l'âne », le kharedjite *nouk-kar* bloquait la ville. Les chroniqueurs du temps affirment que de tous les princes idrissides qui régnèrent en Moghreb, aucun n'était parvenu à un tel degré de puissance et de considération que ce malheureux Yahïa ben Idris. D'après En Noufelli, l'émir Messala-ibn-Habbous avait fait une première campagne en Moghreb, en 305 et de suite s'était fait un allié de l'amrhar (1) **Moussa ibn Abi-l'Afia**, *miknassi* comme lui, à qui fut confié le commandement du Nord moghrebin. Cependant Yahïa ben Idris avait soutenu ces premières attaques fort vaillamment et il ne fut vaincu et dépossédé que par trahison, lors de la seconde expédition en 307. Toutefois, la région de Fez avait été reconquise, pour peu de temps il est vrai, par l'alide **Hassène ben Mohammed**, surnommé *El Hadjam*, petit-fils d'Abi-l'Kassim ben Moulâi Idris, qui commandait alors le pays, de conserve avec Moussa ibn Abi-l'Afia, auquel avait été confiée la région septentrionale de cette province, pour le compte des souverains fathémides. Hassène *el Hadjam* ayant livré bataille à Moussa, lui infligea une sévère défaite, lui tuant son fils aîné, Meïnhâl, et obligeant son adversaire à passer en Espagne, où il s'affilia aux souverains oméiades. Mais bientôt rappelé par Hamid el Hamdani, l'amrhar Moussa, voulant venger la mort de son fils, décida ce gouverneur fathémide à empoisonner El Hadjam, alors prisonnier. On servit donc un mets intoxicé au prince idrisside, puis on le précipita nuitamment du haut des remparts pour faire croire à un accident au cours d'une évasion. Pourtant, le chérif n'ayant été que blessé, put regagner le quartier des Andalous, où il expira peu après.

Devenu très puissant, Moussa ibn Abi-l'Afia reprit la lutte contre les Idrissides, qu'il contraignit à se réfugier dans la *Kalâat hadjr-ennesr* (forteresse du rocher de l'aigle), édifiée en 317 = 929 par Ibrahim ben Mohammed ben Abi-l'Kassem ben Moulâi-Idris, comme refuge familial. On appelait aussi cette place *Rhorfetïa* ou *Hadjer-ech chorfa*. On a recherché jusque dans le Rif son emplacement que l'on fixe aujourd'hui dans le *Djebel el Alam* chez les *Soumata*. Ibn Khaldoun l'indique auprès de Baçra du *Rhorb*, ancienne ville idrisside à l'Est d'Ouazzan. D'ailleurs, *Rhorfetïat* signifie creux, fossé, ce qui indique que cette forteresse était un château à pont-levis.

L'amrhar, ayant à rejoindre ses troupes, plaça en observation à *Taouint*, un corps de troupes commandé par le kaïd Abou-l'Fatha Ettsouli, surnommé *Abou-l'Guemh* (le père du blé), pendant que son fils Médiâne gouvernait Fez.

Mais en 321 = 933, le neveu de Messala-ibn-Habbous, le *miknassi* **Homéïd-ibn-Izeli** (Hamid-ibn-lezel), qui gouvernait Tahert, pour les Fathémides, passa en Moghreb-extrême, pour y rétablir l'ordre fortement compromis.

Après avoir livré bataille près de Mçoum, à Moussa-ibn-l'Afia, qui se réfugia chez les Tsoul, son premier soin fut de chasser Médiâne ben Moussa-ibn-l'Afia de Fez, dont il confia le commandement à son lieutenant Hamid-

(1) Chaque tribu ou *imrad* avait son chef et administrateur « *amrhar* ».

ibn-Hamdane el Hamdani el Louzi, originaire de Louza près de Belezma (Constantine).

Les Idrissides prirent alors leur revanche sur les *Berbères Miknassa* de Moussa ; car, ayant réuni leurs forces, ils défirent les troupes de Abou-l'Guemah, s'emparant d'un butin considérable. A cette occasion fut donné à la région le nom d'*Al Caoum* (les tas de blé, plur. de *Coumal*), qui fut désormais employé comme heureux mot de ralliement, de parole de bon augure, chez les cheurfa idrissides.

Dans le même temps, Ahmed ben Bekr ben Abderrahmane ibn Abi-Seheli al Djoumadi, au service du Mehdi Obeïd Allah se révoltait à Fez contre **Elhouzi**, qu'il assassina ainsi que son fils, envoyant leurs têtes à Moussa ibn Abi-l'Affa, lequel fit transporter ces sanglants trophées à Cordoue par Saïd ibn Ezzerrad. L'historiographe Slaoui prétend que le fils ne fut pas tué, mais bien envoyé comme captif à la Cour d'Abderrahman III, Khalife oméïade d'Espagne. C'est en cette même Cour que devait se réfugier, quelque temps plus tard, Homeïd-ibn-lzeli, jeté en prison par ordre du prince fathémide Abou-l'Kassem el Kaïm, pour avoir laissé en liberté au Moghreb, l'*Amrhar* Moussa ibn l'Affa.

* * *

Concurremment à ces faits, qui avaient pour théâtre le Maroc central et oriental, d'autres événements de même nature se déroulaient dans le Maroc septentrional, notamment dans le Rif et plus précisément en la principauté de **Nokour** (ou Nakour ou Nacor) où s'était établie et développée sous le patronyme de **Banou-Çalih** la descendance du marabout Çalih-ibn-Mançour, dit *Abd eç Çalih* (1).

El Bekri écrit au sujet de Nokour :

« Le territoire de Nokour a pour limite à l'Est le pays des *Zouarha*, qui est à environ cinq journées de cette ville et qui avoisine le Djeraoua d'El Hassène-ibn-Abi-l'Aïch ; près de là sont des *Matmata*, gens de *Kebdane* et les *Mernissa* d'El-Koudiat-el-Beïda (le tertre blanc) ; et, aussi les *Rhassassa* habitants du mont Herek, ainsi que les *Banou Ourtedi* de Koloueh-Djara. A l'Ouest le territoire de Nokour s'étend jusqu'au pays des *Bni-Merouane*, peuplade qui fait partie de la tribu des *Rhomara* et qui touche non seulement au pays des *Bni-Homéïd*, tribu à laquelle les (chevaux) homéïdiens doivent leur nom, mais aussi à la contrée des *Mecetaça* et des *Sanehadja*. Derrière ces peuplades sont les *Aoureba* de la bande des Ferhoun (Pharaons), les *Bni-Oulid*, les *Zenala* de Taberida, les *Bni-Irniane* et les *Bni-Merassène* de la bande de Kassem, seigneur de Zâ et de la Koudiat (tertre) nommée Taourirt (appelée depuis les Alaouine *Kaçbat Moulai-Ismaïl*).

Les ports qui dépendent de Nokour sont Moulouïa ; Herek ; Garet ; Mersat'-d-Dar Aouktis mouillage au pied de la montagne de Tamsamane. Ce

(1) El Bekri Abou Obeïd célèbre polygraphe musulman d'Andalousie était à peu près le contemporain de ces faits, puisque né vers 419 de l'hégire (1026 de J.-C.) il mourut en 487 et qu'il mit lui-même la dernière main, en 459, au recueil des relations des historiens de cette époque.

fut dans cette localité que se réfugièrent les descendants de Çaleh. A ces ports il convient d'ajouter l'*Ouadi el Beuggur* (rivière des vaches) et El Mezemma — l'**Alhucemas** du Présidio espagnol — qui est à cinq milles au Nord de Nokour (et dont le perturbateur Abd-el-Krim, pendant la guerre du Rif (1923-25) a fait son port d'Adjir). Vis-à-vis, sur la côte de l'Andalousie, est bâtie la ville de Malaga : une journée suffit pour effectuer la traversée du Ghadir (*rhedir*, étang, estuaire, bras de mer) qui les sépare. Parmi les autres ports de ce territoire on distingue Badis; Bakouïat et Baliche, celui-ci appartenait aux Sanhadja.

« Nokour est environnée de collines dont celle, face à la ville, se nomme El Moçallat. La mosquée est soutenue par des colonnes en bois de thuya. La ville a quatre portes : au Sud le *Bab-Soleïmane* ; au Sud-Est le *Bab Bni-Ouriaghèl* ; à l'Ouest *Bab el Moçallat* et au Nord *Bab el Yahoud* ; elle est située entre deux rivières, l'Oued Nokour et l'Oued Rhis, la première sort de la montagne des Bni-Kouïne chez les Gueznaïa et la seconde a sa source chez les Bni-Ouriaghèl. Chacune d'elle a une distance d'environ une journée et demie avant de se jeter dans la mer (un parcours d'un jour et demi de marche). L'Ouarerha (*or*, en zanatïa) l'un des plus importants cours d'eau du Moghreb, prend aussi sa source dans le Djebel des Bni-Kouïne.

Le Nokour et le Rhis se réunissent en un lieu dit Al Aguedal pour ensuite se partager et former plusieurs ruisseaux. A l'extrémité de cet endroit (?) s'élève le Ribath (couvent) de Nokour. Saïd, fils de Çalih, bâtit sur le Rhis une mosquée semblable à celle d'Alexandrie, dont elle reproduisait les *mahrès* et toutes les dépendances. Le rivage [de la mer auprès] du Rhis est d'un accès difficile et s'appelle Tagrara. C'est là que la famille des Çalih avait établi ses haras. La ville de Nokour est située à cinq milles de la mer vers le Sud ; elle possède de nombreux jardins et vergers où dominent poiriers et grenadiers.

Un natif de Nokour, nommé Ibrahim ibn Aïyoub composa les vers suivants :

« *Toi, ma seule espérance ! Toi que je désire et que je demande partout !*
« *Toi qui es pour mon cœur le monde entier et l'objet de mon adoration !*
« *Me sera-t-il défendu de rassasier mon âme [en embrassant] cette belle*
main qui renferme assez de bonheur pour remplir l'Univers ?
« *Me sera-t-il défendu de jeter un regard sur ce front dont l'éclat embrase*
toute la terre ?
« *Songe que, pour le visiter, j'ai traversé les désert de Nokour ayant pour*
monture une chamelle à la marche rapide et au pied sûr.

La mesure de capacité usitée à Nokour s'appelle *Çahafat* et contient vingt-cinq *moudd* de la dimension adoptée par le Prophète. La demi-çahafat s'y nomme *sadès* (sixième). Le *rh'thal* employé pour le pesage de toutes sortes de denrées équivaut à vingt-deux onces. Le *kinthar* (quintal) est de cent *rh'thal*. Le *direhm*, monnaie d'argent, se donne par compte et non au poids.

« ... La ville de Nokour eut pour fondateur **Saïd**, fils d'Ildris et petit-fils de Çaleh ibn Mañçour le Hymiarite, surnommé Abd eç Çaleh (le bon serviteur).

Arrivé au Moghreb du temps de Oualid ben Abdelmalec, environ deux-tiers de la première corne, Çaleh ibn Mañçour s'établit au port de Temsamane, près de Bedkoune, endroit situé sur l'Ouadi-el-Beuggar. Ce port est à vingt milles de la ville de Nokour, c'est une rade foraine fréquentée durant l'été. En face, sur le continent ibérique est située la ville de Toniana, probablement la Taraniane de l'*Itinéraire d'Antonin*. Tout d'abord les berbères de cette région, Sanehadja et Rhomara se laissèrent convertir à l'islamisme par Çaleh ; mais bientôt, fatigués par les obligations que leur imposait cette religion ils secouèrent ce joug nouveau et chassèrent leur marabout qu'ils remplacèrent par un nouveau chef nommé Daoud er-Roundi, natif de Rounda en Espagne. Pourtant ce dernier ne leur ayant pas donné satisfaction ils le mirent à mort et rappelèrent Çaleh qui devint leur omnipotent santón et mourut à Temsamane.

Il fut enterré à Akta sur le bord de la mer, où se trouve encore son tombeau.

Çaleh avait laissé trois fils : Al Motahassène, Ildris et Abd eç Çamed. Les deux premiers eurent pour mère une sanehadja.

L'aîné succéda à son père mais mourut peu de temps après, laissant sa succession spirituelle à son neveu Saïd ben Ildris, fondateur de la ville de Nokour...

« ... En l'an 244 = 858-59 de J.-C., les Maâdjous (Normands) envahirent la ville de Nokour, la mirent au pillage et emmenèrent tous ses habitants valides en captivité. Au nombre des prisonniers se trouvèrent Ammat-er-Rhaman (la servante du (Dieu) miséricordieux), fille de Oualkef, fils d'El-Motacem ibn Çaleh et sa sœur Khanaoula (probablement Khanat Allah) ; toutes deux furent rachetées par le cinquième khalife oméïade d'Espagne Mohammed ben Abderrahmane En-Nacer.

Pendant huit jours la ville resta au pouvoir des Normands, lesquels reprirent ensuite la mer. Peu après, les berbères Beranès s'insurgèrent contre Saïd ben Ildris Ibn-Çaleh et choisirent comme chef Sekkine, qui rallia tous les malfaiteurs et les mécontents pour aller attaquer Saïd en son refuge. Pourtant la coalition fut vite dissoute. Saïd ibn Ildris mourut après un règne de trente-sept ans et eut pour successeur son fils Çaleh. Ses autres enfants étaient Mañçour, Hammoud, Ziadet-Allah, Rechid, Abderrahmane, surnommé *ech Chéhid* — le martyr — Moaouïa, Othmane, Abd Allah et Ildris.

Abderrahmane, juriste éminent, possédant à fond le droit malekite, fit quatre fois le pèlerinage de La Mecque, puis étant passé en Espagne, avec l'intention d'y proclamer le *djihad*, il tomba dans une embuscade dressée par Hafsoune (1), et vit périr tous ses compagnons. Parvenu à s'échapper

(1) Pendant la dernière moitié de la troisième corne Omar Ibn Hafsoune, soutenu par les *Moualid* (comme lui musulmans par contrainte mais de confession chrétienne) fit une guerre acharnée à la dynastie oméïade de Cordoue. En l'an 299 il était encore sous

grâce à la vitesse de son coursier, il put rejoindre les troupes commandées par le général oméïade Abou-l'Abbas dit *Ibn Abi-Abda*, mais mourut néanmoins sur le champ de bataille.

Quant à Çaleh ben Saïd Ibn Çaleh il eut à soutenir une guerre contre son frère Idris qui s'était fait de dévoués partisans parmi les *Bni-Ouriarhel* et les *Gueznaïa*. Les deux partis en vinrent aux mains sur le Djebel-Gouine. Idris mit en déroute les troupes de Çaleh ; mais, peu après, il fut lui-même pris par surprise et jeté au cachot d'où il ne sortit plus, puisqu'il y fut étranglé par le chaouch Hasloune.

... Après un règne de vingt-huit ans, Çaleh Ibn Saïd mourut, laissant le pouvoir à son fils cadet Saïd qui, à peine établi, eut à soutenir une grave rébellion de la part de sa garde, composée d'esclaves qui, réclamant leur affranchissement, s'étaient mis sous le commandement d'Obéïd Allah et d'Abou-Ali er Rida, frère et oncle du souverain. Mais vaincus, ces deux derniers furent arrêtés et emprisonnés.

Peu après néanmoins Saïd devait réprimer une nouvelle sédition familiale et exécuter un certain nombre de ses proches qui avaient pris fait et cause pour les insurgés *Islitène*. S'étant enfermé dans Nokour il soutint un siège contre ces berbères commandés par son cousin Séadat-Allah et parvint à les repousser. Ayant fait prisonnier Meïmoun, fils de Haroun et frère de Séadat-Allah, il le tua, puis il dévasta et brûla les maisons de ce dernier retiré dans le Temsamane, et qui devait plus tard devenir son plus zélé et dévoué lieutenant...

... Oum es-Saâd, sœur de Saïd, épousa un chérif de la descendance de Soleïmane, frère de Moulai-Idris-l'Akbeur, nommé **Ahmed** ben Idris ben Mohammed ben *Soleïmane* ben Abd Allah-l'Kamel ben Hassène l'arrière-petit-fils du Prophète. Le mariage fut célébré à Nokour en grande pompe et le chérif y demeura jusqu'à la fin de ses jours...

« ... Pourtant, les Fathémides, maîtres de l'Ifrikya, voulant imposer leur autorité à ce petit peuple, trop important à leur gré, le Mehdi Cbeïd Allah le chiite fit parvenir à Saïd Ibn-Çaleh un long poème, duquel nous détachons le passage suivant :

« ... Si vous entrez dans la bonne voie je me chargerai de faire votre bonheur ;
« Si vous vous détournez de moi je vous jugerai dignes de mort ! ...
« Armé d'un glaive qui fera baisser les vôtres, j'envahirai facilement votre pays et le remplirai de carnage... »

Ce fut alors que Youssouf Ibn Çaleh fit répondre, par le poète de leur famille, andalou de Tolède, surnommé *Al Ahnès* (le brave, le ferme) :

« Tu en as menti ! J'en jure par la Maison Sainte ! Non, tu ne sais pas pratiquer la justice. Dieu le Miséricordieux ne reconnaît aucun mérite à tes paroles !

les armes bien que Conde le fasse mourir en 250-890

Cf. Histoire des Hafçoune T.I. p. 170 à 175 du *Bayanul-Moghrib*. Trad. par Ed. Fagnan Alger. Fontana, Ed. 1904).

« Tu n'es qu'un ignorant, un imposteur, et pour ressembler aux autres sots, tu prends le plus court chemin. La religion du Prophète occupe nos pensées généreuses ; tes pensées, à toi, Dieu les as rendues viles ! »

A la lecture de ce pamphlet, le souverain fathémite fit prévenir Messala-Ibn-Habbous, ce chef miknassi gouvernant pour lui Tahert, lui ordonnant d'envahir le territoire de Nokour.

Parti le 1er de Dzou-l'hidja 304=917, Messala prit position à Nezaft, à une journée de marche de Nokour. Saïd sortit pour le combattre, mais trahi par un chef berbère de la tribu des Itoueft, nommé Hamd'ibn el Ayach, il dut évacuer ses gens dans une petite ville située auprès du port, puis courageusement marcha au trépas.

Messala fit son entrée dans Nokour, le jeudi 3 moharrem 305=917 et mit tout à feu et à sang. Sitôt après il chargea un courrier de porter au Medhi la nouvelle de cette victoire, lui expédiant en même temps la tête de Saïd Ibn Çaleh et celle de Mançour ibn Idris ibn Çaleh ; ces sanglants trophées, après avoir été promenés par les rues de Kairouan furent plantés sur les murs de Rakkada, nouvelle capitale fathémide.

Ceux des enfants et des parents de Saïd Ibn Çaleh qui avaient pu échapper au massacre s'embarquèrent pour Malaga de Pechina. Là ils reçurent la plus cordiale hospitalité de la part du souverain oméïade Abderrahmane En-Naceur. Ils devaient, quelques mois plus tard, reprendre possession du trône de leurs pères, car, Messala, ayant laissé, comme gouverneur de la région, Delloul, un de ses lieutenants, celui-ci fut bientôt livré à ses propres moyens ; ce que sachant, les transfuges revinrent en hâte et, fidèlement accueillis par leurs anciens sujets, chassèrent le fathémide puis reconnurent comme chef le jeune Çaleh ibn Saïd, auquel ils donnèrent le nom d'Al letim (l'orphelin).

Le khalife Abderrahmane En-Naceur proclama, dans la Grande mosquée de Cordoue, la nouvelle de cette victoire dont il expédia copie à tous les districts d'Andalousie, en même temps qu'il envoyait force cadeaux au jeune souverain et à sa Cour.

La famille des Bni-Çaleh demeura toujours attachée à la doctrine orthodoxe telle qu'elle fut conçue par Malec ibn Anès. Les souverains étant en même temps chefs spirituels et temporels célébraient eux-mêmes en tant qu'imam la prière du vendredi.

Le jeune Mozouïed fils d'Abd el Beïda ben Çaleh ben Saïd ben Idris Ibn Çaleh succéda à Al letim, mais ayant à soutenir la lutte contre Moussa ibn-Abi-l'Alia il fut vaincu et assassiné en 317=929-30. Le vainqueur détruisit totalement la ville de Nokour, en laissant « l'emplacement aussi dénudé que l'erg dont le vent aurait balayé la poussière et où ne s'entendaient que le ricanement de l'hyène et le glapisserment des chacals. »

Pourtant, peu d'ans après, cette cité devait renaître de ses cendres sous Abou-Ayoub Ismaïl ben Abd el Melic ben Abderrahmane ben Saïd ben Idris Ibn Çaleh, qui y ramena une nouvelle population sur laquelle il régnait encore en l'an 323=925 quand Abou-l'Kassem le nouveau souverain fathémide fit partir pour le Moghreb-el-Akça le feto (page) Sandal, afin de porter secours à son général Meïçour de qui il était sans nouvelle.

Sandal quitta El Mehdiya en djoumada-ettani de l'an précité et, parvenu à la djeraouat d'Hassène ibn Abi-l'Aïch il s'y reposa pour, de là, se rendre à Erras d'où il écrivit au souverain de Nokour. Ismaïl qui déjà avait quitté la ville pour se réfugier dans le château d'Egri (?) lui envoya des ambassadeurs porteurs d'un écrit par lequel il se déclarait l'humble serviteur du gouvernement fathémide. Mais Sandal, peu satisfait de cette réponse, fit partir de nouveaux messagers qui devaient voir le seigneur de Nokour et le presser de se rendre auprès de lui. Ismaïl ayant fait mourir ces émissaires, le *feta* marcha contre Egri et prit position à Nasseft tout près de là, au même lieu où Messala-Ibn-Habbous avait tué Saïd Ibn Çaleh. Après huit jours de combat, Sandal emporta la place de vive force et dans un suprême effort de résistance, Ismaïl et presque tous ses partisans tombèrent transpercés ; c'était un vendredi de choul ! Toute la Maison des Ben Çaleh (femmes, enfants et serviteurs) tomba au pouvoir du vainqueur, qui confia la place à Mermazou, chef de la tribu des berbères *Ketama*.

En ce temps était chez les *Isitène* du mont Abou-l'Hassène, un membre de la famille des Ben Çaleh nommé Moussa et portant le surnom d'*Ibn Roumi* (*Ben Erroumi*, le fils du Chrétien), qui était le fils d'Al Motahssène ben Mohamed ben Korra ben Al Motahssène Ibn Çaleh. Aussitôt que Sandal eut quitté le pays, pour rejoindre à Fez le général Meïçour, les Nokourïine appelèrent à eux Ibn Roumi, et tuèrent Mermazou de qui ils envoyèrent la tête au khalife Oméïade d'Espagne.

Peu de temps après, 324 = 936, Ibn Roumi, destitué à son tour, par un de ses parents nommé Abd es-Semïa ben Djortème ben Idris ben Çaleh ben Idris **Ibn Çaleh ben Mancour**, passa en Espagne et se fixa, avec sa suite et son frère Ibn Roumi, dans le centre de Pechina, tandis que ses cousins, Djortème ben Ahmed et Mançour ben El Fadhel, se rendaient à Malaga.

En l'an 336 = 948, les habitants de Nokour rappelèrent d'Espagne Djortème ben Ahmed qui gouverna la ville jusqu'au mois de dzou-l'hidja 360 = 971. La succession fut ensuite dévolue à plusieurs de ses descendants, mais en l'an 410 = 1020 les *Azdadja* vainquirent les *Djortémides*, les contraignant à regagner Malaga. Dans la suite, quand les *Azdadja* eurent réintégré leur pays — environs d'Oran — les Ben Çaleh revinrent à Nokour, plus exactement à **Al Mezemma** (1).

(1) *Mezemma*, dit Léon l'Africain, est une grande cité assise sur une petite montagne, proche de la mer méditerranée, aux confins de la province de Garet, au-dessous de laquelle il y a une grande plaine de dix milles en largeur et vingt huit milles en longueur du côté du Midi. Par le milieu de cette plaine passe le fleuve Nekor qui divise Er-Rif de Garet, et y habitent quelques arabes qui cultivent la terre dont ils recueillent de grandes quantités de grains desquels le seigneur de Bedis a pour sa part environ vingt mille setiers.

... Cette cité est à octante milles de la côte espagnole, en face du port de Chati (la Sète actuelle). On franchit cette passe en un jour et une nuit. Sur la côte de l'Andalousie est aussi situé sur le port de Caria Bellèch (village de Velez), Malaga

Léon l'Africain, p. 509. Tex. de Jean Temporal, Ed. de Paris 1830. *Imprimé aux frais du Gouvernement pour procurer du travail aux ouvriers typographes*. Imprimerie du Gouvernement

Quelque temps après, Yalâ fils d'El Fotouh des Azdadja reprit le pouvoir, chassant du pays tout ce qui était Ben Çaleh ou proche des Ben Çaleh. Et en 460=1067-68, la région de Nokour appartenait encore aux descendants de Yalâ ben El Fotouh.

* * *

Ainsi que nous venons de l'exposer, les Fathémides s'appliquèrent à démembrer les petites principautés d'Ifrikia, de la Berbérie et du Moghreb el Akça ; cependant il sied de remarquer qu'ils furent moins rigoureux à l'encontre des cheurfa idrissides de même confession que la leur. Aussi après le meurtre de Moulâi-Hassène *Al Haddjam*, le feta Meïçour, étant revenu en Moghreb, 323=935, mit le siège devant la forteresse-refuge de Moussa ibn Abi-l'Afia, qui dut fuir et gagner le désert où il mourut quelques mois plus tard, 326=938. Les Idrissides prirent une part très active à cette action, aussi le commandement leur revint-il. Leurs chefs les plus influents étaient à cette époque : **Hassène, Guennoun et Ibrahim** ; tous trois descendants de Mohammed ben Kassim ben Moulâi-Idris-l'Açrheur.

Leur père Sidi Mohammed avait vécu assez obscurément, mais l'illustration et la puissance redevinrent le partage de ces jeunes princes. Ibrahim, plus connu sous le nom d'*Er Rahouni* (1), laissa deux fils, **Guennoun et Ahnoun**, qui allèrent s'établir à Sakhet-en Nser. Quant à Guennoun, dont le vrai nom était Kassim, et qui était très en faveur auprès des fathémides, il s'était emparé d'Arzila pendant que son cousin Hassène reprenait Tlemcen. Son fils **Abou-l'Aïch ben Kassim Guennoun** accrut encore l'influence familiale. Son territoire s'étendait depuis lou-Iddadjine au Sud de Hadjer en-Nser jusqu'à la ville de Fez, tandis qu'**Ahmed ben Ibrahim**, son cousin et savant de la famille, gouvernait la région comprise entre lou-Iddadjine et la ville de Ceuta. Il était, lui, dévoué partisan des Oméïades d'Espagne et fut surnommé *Moulâi-Ahmed al-Fadhel*. Deux autres de ces princes, **Hassène ibn Kassim Guennoun** et son frère **Aïssa** furent reçus avec enthousiasme à Grenade, le lundi 12 choul de l'an 333=945 et après un agréable séjour de plusieurs mois à la Cour oméïade ils réintégrèrent le Moghreb (çafar 334).

Des descendants de Mohammed ben Kassim ben Moulâi-Idris ayant, en l'an 338, fait abattre la ville de Tétouan, regrettèrent bientôt cet acte et décidèrent de réédifier la cité. Aussitôt les gens de Ceuta s'opposèrent à ce dessein en prétendant que le nouveau centre nuirait à leur prospérité. Ils s'insurgèrent. Alors le khalife oméïade d'Espagne, qui appuyait cette protestation, délégua à Ceuta son général Ahmed ibn Yâla avec mission de combattre les Bni-Mohammed, en même temps qu'il ordonnait au général Homéid ibn Izeli, transfuge fathémide alors à son service, de rallier dans ce sens les troupes andalouses. Pourtant, aucune action guerrière ne fut engagée, car les Banou-Mohammed envoyèrent comme otages en Andalousie deux des

(1) Originaire d'Er Rahouna, montagne proche d'Ezaggène dans la région rifaine

leurs : Hassène ben Ahmed et Mohammed ben Aïssa. Ces deux cheurfa arrivèrent à Cordoue, le samedi 10 de Redjeb 341 = 952, et l'année d'après, en Rebia elouell, ils mandaient auprès d'eux le premier, son fils Yahia, et, le second son fils Hassène, lesquels se fixèrent en Andalousie après avoir été comblés de cadeaux et d'honneurs.

C'était à la descendance d'Obéïd Allah ben Omar ben Moulaï-Ildris qu'appartenait Ali ben Hammoud, premier khalife idrisside d'Andalousie lequel périt dans son bain, assassiné par deux pages esclavons (407 = 1016).

La ville de Malaga était alors le siège du gouvernement idrisside d'Andalousie. La succession d'Ali fut cause de disputes entre ses frères et ses fils. Pourtant l'aîné eut le dessus et s'installa sous le nom de **Yahia ben Ali ben Hammoud** à Cordoue, où lui succédèrent d'abord son oncle El-Kassim et ensuite son frère Kassem ben Ali ben Hammoud. Ils avaient constitué en Andalousie la dynastie idrisside dite *hammoudite* qui s'éteignait rapidement, avec ce dernier chérif.

Jusqu'en 460 = 1068 de nombreux idrissides résidèrent en Andalousie, tant à Cordoue qu'à Malaga, à Grenade et à Almeria. Toutefois le khalifat idrisside d'Andalousie prit fin effectivement en 447 ou 449 = 1055-1057.

Les descendants de **Moulaï-Ildris** avaient régné :

A Fez : de 192 à 209 = 808 à 826.

Dans le Rif : de 313 à 375 = 926 à 985.

En *Andalousie* : de 407 à 449 = 1016 à 1057

Les Emirs Miknassa

Nous avons exposé que le persécuteur inexorable des cheurfa idrissides avait été **Moussa ibn Abi-l'Afia**, amrhar des Berbères Miknassa; il leur avait voué une haine implacable à la suite du meurtre de son fils aîné Meïnal, tué par Moulaï-Hassène Elhaddjam qui avait fait exposer la tête tranchée de sa victime à la porte de son palais.

Pour un temps, allié aux Oméïades d'Espagne, l'amrhar avait eu son heure de prospérité. Après avoir bloqué les cheurfa dans l'inexpugnable Kalaât Hadjr en Nser, il s'était rendu maître de la région de Tlemcen que gouvernaient également les *Idrissides*, depuis Soleïmane, frère d'Ildris-l'Ak-beur.

Sa plus grande faute fut de répudier l'autorité des Fathémides : cela devait déterminer sa déchéance, puis sa mort, survenue près de la Moulouya en 341 = 952. (Une autre version, plus vraisemblable, le fait mourir en 323).

Ses successeurs n'eurent qu'une autorité fort amoindrie, avec son fils Ibrahim, qui mourut en 350, laissant le pouvoir — pouvoir fictif s'entend — à son aîné Abou-Abd Allah Abderrahmane, qui mourut dix ans plus tard, passant un patrimoine illusoire à son fils Mohammed, avec lequel disparut vers 363 = 973 l'autorité de ces dynastes berbères.

Cependant un historien de cette famille donne, comme successeur à Mohammed, son fils **Kassim**, qui soutint la lutte contre les Lemtouna et fut tué par leur puissant chef Youssef ben Tachefine, fondateur de la dynastie Almoravide.

Les Zirides Moghrebins

Egalement au cours de la quatrième corne dominait en Moghreb-el Akça une autre famille berbère zenète, celle des **Ibn Khazer** (1) dont le chef Al Kheir, émir des *Maghraoua*, fut mis à mort en 369 = 979 par le prince Ziride d'Ifrikia **Bologuine** Youssef ben Ziri ibn Menad, le Sanhadji, qui commandait l'Ifrikia au nom du quatrième khalife fathémide Al Moëzz Abou-Temim Maâd, alors au Caire, nouveau siège de son gouvernement.

Bologuine avait entrepris cette seconde expédition au Maroc pour venger sur les zenètes, *Maghraoua* et Ifrène, la mort de son père Ziri ben Menad, tué par ces berbères en ramdane 360 = 971 et dont la tête avait été emportée au khalife oméiade d'Espagne Al Hakim II, par une délégation que conduisait Yahia ben Ali Ibn Hamdoun, al Andloussi.

Bologuine s'étant emparé de Fez, de Sidjilmassa et de la province d'El Habet, en dispersa les chefs. Dès ce moment tout céda devant le vainqueur ; aussi les familles de **Yala-ou-Moha**, émir des Ifrène, d'**Atia ibn Alkheir ibn khazer** et de **Folfoul ibn Khazer** prirent-elles la fuite avec **Yahia ibn Hamdoun**, seigneur de Baçra pour aller camper, sous les remparts de Ceuta, après avoir demandé aide et protection à Al Mansour Mohammed ibn Abi-Amir, vizir, et régent du jeune prince oméiade Hicham, dit El Moaied.

Ce vizir partit sur-le-champ à Algésiras, où il concentra une forte armée. Ayant rassemblé tous les chefs Zenata qui venaient de renouveler le serment

(1) De cette famille naquirent les Zirides moghrebins dits *Ibn Atia* qui, *Maghraoua*, étaient vassaux des Oméiades car leur ancêtre Khazer ben Çoulad avait accompli le pèlerinage aux Lieux Saints après s'être converti auprès du troisième imam Othmane ben Affane — Khaldoun dit que c'était Çoulad ben Ouzemmar et non Khazer qui accomplit l'exode — tandis que les zirides d'Ifrikia appartenaient aux Sanhadja clients d'Ali ben Ali-Thaleb, donc acquis aux Fathémides. L'ancêtre de ces derniers zirides alors représentés par Bologuine ben Ziri était l'amrhar de la tribu de Telkata — ou Tolokata — Menad ben Menkous qui lui-même descendait de Sanhadj le jeune (ameziane) dit Zanag fils de Ouafane (a) fils de Djebri ben Teid ben Ouagli ben Semlil ben Djaâfer ben Elias ben Othmane ben Segad ben Telkat (père de la tribu) ben Kert ben Sanhadj l'ancien (amokrane). D'après Tabari ce Sanhadj était fils de Izougane (ou Snadj ou Senag) ben Meïçour ben Elfend ben Ifrikos ben Ka s que En Naouri, historien des *Sanhadja*, fait descendre de Himyer fils de Seba, tandis que certains généalogistes berbères prétendent que Sanhadj était fils de Acil (variante Amil) fils de Zeaza fils de Timta fils de Sedder fils de Moulane fils de Mislitène (variante Isline) fils de Serr fils de Meïkila fils de Dikous fils de Halal fils de Cheroh fils de Misraim fils de **Cham**.

Ils ajoutent que Guezzoul Lamt, Heskour et Sanhadj naquirent tous de la même mère laquelle était fille de Zaïk ibn Madris et se nommait Tiski el Ardja ; c'est pourquoi ces quatre frères étaient appelés les « enfants de Tiski. »

A propos des *Sanhadja*, Léon l'Africain déclare que ce sont des hommes robustes

de fidélité au khalife d'Espagne, il leur désigna comme chef Djaâfer ben Abi Ali Ibn Hamdoune (1) el Andloussi, qui s'était insurgé contre le khalife fathémide en raison de l'inimitié qui le séparait de Bologguine ben Ziri, son rival à la Cour de Mehdiâ. Tous les ligueurs dressèrent alors leurs tentes sous les murs de Ceuta et leur nombre était tel que lorsque Bologguine atteignit le sommet de la colline de Tétaouïne (Tétouan) son courage en fut ébranlé et, reconnaissant qu'une telle position serait inexpugnable, il rebroussa chemin et s'en alla détruire Baçra. Puis, prétextant qu'il allait entreprendre le *djihad* contre les païens, il investit le territoire des *Berhouata* dont il tua l'émir Aïssa ibn Abi-l'Ançar. Au cours des trois années qui suivirent, ayant réussi à anéantir en Moghreb l'autorité des khalifes oméïades et après avoir refoulé dans le désert les *Zenata*, Bologguine expédia à Kairouan un butin considérable et de nombreux captifs, *berhouata* pour la plupart. Leur arrivée en foule, en Ifrikïâ, qui eut lieu en 371, est relatée comme un fait historique. Dès lors, le vainqueur s'installa en pays conquis mais, au cours d'une répression, il mourut au Sud de Tlemcen en un lieu dit Ouarecsène (ou Quarguenfel, d'après le *Bayan*) le 21 de dzou-l-Hidja 373 = 984.

L'année suivante Mançour, fils et successeur de Bologguine, délégua en Moghreb son frère Itoueft avec mission de reconquérir Sidjilmassa et Fez, qu'avaient repris les *Zenata*. Ce général rencontra les troupes de Ziri ibn Atia Ibn Khazer, émir des *Maghraoua* et souverain de Fez, surnommé *Al Kartas*, mais ayant essuyé une défaite, il rentra à Achir. Là se borna l'action de Mançour contre les chefs moghrebins. Cependant les hostilités entre *Sanhadja* et *Zenata* devaient durer longtemps encore.

En 379 = 990 Saïd Ibn Khazroun (superlatif honorifique de Khazer) chef *maghraouï* de Sidjilmassa en révolte contre ses cousins les Ibn Khazer, déserta sa tribu pour se rendre à Kairouan auprès des Fathémides, lesquels lui prodiguèrent maints honneurs et le placèrent à la tête du gouvernement de Tobna, où son fils **Folfoul**, qui avait épousé une fille de Mançour ben Bolog-

et furieux ne craignant ni les rigueurs des froids de neige ni autres froideurs.

(a) Ce qui vraisemblablement peut se traduire par : le sénégalais fils de nègres car Ouçfane est le pluriel d'Oucif, qui veut dire nègre. Il faut lire dans Sanag ou Zanag la représentation orientale de *Sanhadja* car en Orient le *aj* se prononce *g* et la syllabe *sa* initiale *za*. Le Sanhagal ou Zanhagal interposition de Ahl Sanag, les gens (Sanbag, populations sanhadjïe) du Sénégal était donc le pays des Sanhadja.

(1) Le chef de cette famille se nommait Ali Ibn Hamdoune (plus exactement Hamdane) bn Semak ibn Laçoud ibn Mançour el Djodali (ou Gueddali, originaire de Guedala et portait le surnom d'*Ibn al-Andloussi*, émigré d'Espagne il devint l'ami et compagnon d'Abou Abdallah le *daï chiite* et s'attacha de suite à la fortune des Fathémides ; si bien qu'en 315 — 927 Abou Kassim Al Kaim le chargea de surveiller la construction de la ville de Msila et lui en confia le gouvernement en y ajoutant la province du Zab. Son fils et successeur Djaâfer devait être, en 372., traîtreusement exécuté par ordre du vizir El Mançour Ibn Amir, à Cordoue. Ce fut ce qui détermina Yahia ibn Ali à s'expatrier en Syrie auprès du Khalife fathémide Nizhar, dont il reconnut de nouveau l'autorité et qui le combla d'honneur. Ce fut aussi ce qui détermina Ziri ibn Atia à s'élever contre l'attitude du cruel El Mançour. (v. I. K. Les Berbères, Tome II, ap. IV, p. 557).

guine, lui succéda à sa mort, survenue en 384. Folfoul ben Saïd Ibn Khazroun fut un temps gouverneur de Tripoli de Barbarie.

En 379 également, Abou-l'Bahr ben Ziri ben Menad levant l'étendard de la révolte contre son neveu Mançour ben Bologguine, dut se réfugier en Moghreb. Il invoqua alors l'appui du régent musulman d'Espagne Ibn Abi-Amir, lui envoyant son fils comme otage. Ensuite de cette requête le vizir oméiade écrivit à Ziri-Ibn-Atia, chef de son parti à Fez, lui enjoignant de prêter son concours au transfuge Sanhadji. Ziri lui fournit alors des secours et s'allia à lui. Sur ces entrefaites Yeddou ben Yâla l'*Ifreni* leur déclara la guerre, mais il fut vaincu par eux. Leur alliance dura jusqu'en 382, époque à laquelle, à la suite de mésintelligence, Abou-l'Bahr réintégra la Cour de son neveu à Kairouan.

N'ayant plus à ménager les Fathémides, Ziri Ibn Atia quitta sa capitale, Fez, pour imposer son autorité dans le Moghreb central et surtout pour échapper à la rancune du vizir Ibn Abi-Amir, usurpateur du trône. Après avoir réduit Tlemcen et Tahert gouvernés par Itoueft et Hammad (I) ben Bologguine, ce qui le rendait maître des deux Moghrebs, il se replia sur l'Ouest et, en 384 = 994, il jugea utile de transférer le siège de son émirat de Fez à Oudjda bourgade qu'il développa, embellit et fortifia et en laquelle il transporta sa famille et ses trésors. Deux ans plus tard, Ziri ben Atia fut entraîné dans une tentative faite par la mère d'Hicham II al-Moâied afin de restituer à ce prince le pouvoir usurpé par son vizir Ibn Abi-Amir. Mais celui-ci ayant triomphé supprima au chef maghraoui, en même temps que son amitié, tout concours tant moral que pécuniaire.

Voici ce qu'en dit Ibn Aâyane : « Ziri ben Atia maghraoui, rompit avec « Ibn Abi Amir après lui avoir témoigné une grande amitié et une sincère fi-
« délité. Il lança contre ce vizir des coups protecteurs de la royauté de Hi-
« cham, il s'affligea de la générosité (*hicham*) — (*l'auteur paraît bien jouer*
« *sur le double sens comme non commun et comme nom propre du faible*
« *Hicham Al Moâiyeb*) — d'Al Moâiyeb et de la prépotence d'Ibn Abi Amir. »

« Le vizir alors fit marcher contre lui de nombreux guerriers confiés
« à son page Ouadah. D'importants combats se livrèrent sans grands résul-
« tats, puis il envoya son fils Abd-el-Mélic et lui-même se rendit à Algésiras
« pour en expédier des renforts. La chance demeurait aux maghraoua lors-
« que l'émir Ziri ben Atia fut grièvement blessé d'un coup de lance, ce qui
« détermina la débandade de son armée. Lui-même ne dut son salut qu'à la
« fuite. »

Le gouvernement de Fez passa, dès lors, à divers chefs berbères acquis aux Amirides jusqu'en 397 = 1007, époque à laquelle Abdelmalec Al Moz'haffer, fils et successeur du vizir Al Mançour, le remit à El Moezz, fils de Ziri ben Atia, lequel était mort dans l'intervalle 12 ramdhane 391 — 18 novembre 1000.

Il avait été le personnage marquant de ces *Zirides maghraoua*.

El Moezz le Maghraoui outre ses deux fils Hammama et Moanneceur envoyés comme otages à Cordoue, livrait comme tribut de nombreuses charges

(1) Fondateur des *Hammades* d'Ifrikia.

de boucliers en peaux d'antilopes, tous les plus riches tapis et produits du Moghreb et sept cents chevaux de cavalerie, présent d'autant plus rare que Bologguine avait fait expédier la plus grande partie des chevaux du Moghreb, en Ifrikîa. Ce gouverneur observa ses engagements envers Cordoue jusqu'à la disparition de la famille du vizir Ibn Abi Amir. Il eut à défendre ses Etats contre les *Sanhadja-Hammadites* et mourut en 419 = 1026, laissant le royaume de Fez et ses dépendances à son fils **Abou l'Attaf Hammama**, lequel était, comme ses ancêtres d'ailleurs, des mieux dressés sous le rapport de la connaissance des Belles-lettres et de l'habilité administrative. Sous son règne Fez fut un séjour heureux pour les savants, les poètes andalous y étaient bienveillamment accueillis. Ce prince mourut en 433 = 1041 (Ibn Khaldoun dit 431) et fut remplacé par son fils **Dounnas ben Hammama** contre lequel ses cousins s'insurgèrent, altérant ainsi progressivement l'autorité de cette famille. On vit alors à Fez un émir dans chacun des deux quartiers toujours en lutte. Il se passa alors des choses si honteuses, relate Al Adhari, qu'on ne peut décemment les rapporter, car le récit de tout ce qui se passe en fin de dynastie ne peut être que scandaleux. »

Dounnas régna jusqu'en 451 et eut pour successeur son fils **El Fotouh** (le même qui donna son nom à Bab-el-Fotouh de Fez). Il eut à combattre son propre frère et le tua en 453. **Moaneceur ben Hammad** (?) régna ensuite et périt en combattant les Almoravides en 460. Il fut remplacé par son fils **Temim** qui, s'éteignant en 462, fut le dernier émir maghraouï.

Les dynastes Berrhouata (1)

On doit comprendre également dans les principautés berbères moghre-

(1) **De Slane**, dans une note 1 p. 125. T. II. des Berbères d'I. Kh. suppose que les Berghouata ne sont autres que les *Baquates* du temps des Romains africains.

En effet dans l'*Univers pittoresque* de d'Avezac (1844) nous lisons à la page 176 : « La colonie de la Cartenna fondée sous Auguste par la seconde légion paraît dans tous les cas représentée par le moderne Ténès où des fouilles récentes ont mis à jour cette inscription :

« C. Fulcinio. M. F. Quir optato Flam. Aug. II vir Q Q. Pontif. II vir. augur. aed. « questori qui. inrurbatione. BAQUATIUM, coloniam tuitus, est testimonio. Decreti. ordinis. « et. populi Cartannitani. Et. incola, primo. ipsi. nec. ante. ulli. aere. conlato ».

A Caius Fulcinus Optatus, fils de *Marcus*, de la tribu Quirina (?) flamine augustal, duumvir quinquennal ; pontife, duumvir augural (édile, questeur qui a préservé la colonie de l'irruption des *Baquates*. En foi d'un décret du corps municipal et des citoyens de Cartenna ainsi que des habitants ; à lui le premier et à personne auparavant ; et par souscription.)

Le nom de Baquates, ajoute d'Avezac, connu par les indications de Ptolémée, de l'*Itinéraire* (d'Antonin) et de Julius Honorius, figure déjà sur cet autre monument épigraphique publié par Marini, par Fabretti et par Orelli, et qui offre un intérêt particulier

« D. M. Memoris Fili Aureli Carnathac Principis gentium *Baquatium* qui vixit ann. XVI.

« Aux manes de Mémor, fils d'Aurélius Carnatha, prince des *Baquates*, mort à seize ans.

bines qu'anéantirent les Almoravides, celle d'**Abou-Çalih Târif** émir des *Berrhouata* (ou *Bereghouata*) qui, avec les *Rhomara*, faisaient partie de l'ancienne confédération des *Masmouda* (1) parents des *Gétules*. Les *Rhomara* campaient entre le Bou-Regreg et le détroit de Gibraltar ; les *Berrhouata* du Bou-Regreg à l'Atlas et les *Masmouda* proprement dits dans l'Atlas.

Au début de la deuxième corne hégirienne, les *Berrhouata* avaient pour chef Abou-Çalih Târif qui, avec Narrhour ibn Talout (féminin berbère de *Alou*) avait pris part aux luttes épiques soutenues par le propagateur de la doctrine kharedjite çofrite Meicera-el-Matrhari surnommé *El hakim* (le méprisable). Pourtant ce chef berbère n'avait rien de méprisable, étant donné qu'il tint un certain temps en échec l'autorité du khalife d'Orient et faillit arracher l'Ifrikià à la domination arabe. Néanmoins, après la « bataille des Cheurfa », et alors qu'il avait pris le titre de khalife, il fut abandonné puis assassiné par les siens.

Ce fut alors que Târif rassembla les *Berrhouata* ; eux aussi inféodés au kharedjisme, et les cantonna dans les plaines du Tamesna, en s'instituant leur chef tant guerrier que spirituel. Auparavant, il était chef des *Zenata* et des *Zouarha*, cette dernière tribu, nous l'avons dit, était chrétienne à l'origine ; alors que chez les *Berrhouata* il y avait eu des chrétiens, des juifs et surtout des idolâtres.

Târif, d'après l'historien Zemmour, était fils de Chemâoun fils de Yâ-koub fils d'Is'hak, qui, au dire d'Ibn el Kattane, était prophète en Arabie.

On est surpris de constater que l'historien Zemmour, qui s'est appliqué à dresser la généalogie de cette famille et s'est étendu tout particulièrement sur la conception et les particularités du schisme de Târif n'ait approfondi ni les origines ni les actes de ce personnage, lequel pourtant est cité comme chef des *Zenata* et des *Zouarha* et qu'El Adhari nomme Abou-Zor'a Târif. Zemmour dit aussi que la djezirat Târif reçut ce nom en souvenir de lui, sans autre précision, tandis qu'El Adhari présente ainsi cette assertion : « On raconte de quatre manières différentes l'entrée des Musulmans en Espagne. Ce furent Abd Allah ben Nafih ben Abdelkaïs Fihri et Abd Allah ben El Hassène Fihri qui y pénétrèrent par mer du temps d'Ostmane (d'après Tabari, ils y pénétrèrent par terre et par mer) ; ceci se passait en 27 de l'Hégire = 648 de J.-C. ; deuxièmement ce serait Moussa ben Noceïr qui l'aurait conquise en 91 = 709 ; quant à la troisième version d'après Tabari, ce chef dirigeait en personne l'expédition ; il y pénétra le premier et la conquit en 91 ; enfin, en dernier lieu il ajoute que Tharik ibn Zîad y pénétra en 91 et qu'il y fut suivi, l'année suivante par Moussa ibn Noceïr. L'historien souligne la contradiction existant entre ces quatre versions. Il dit aussi que Târif débarqua en 91 (sur la côte andalouse, exactement à la Pointe Héraclée, depuis Târif), et y fit des ravages que l'on imputa à Moussa ben Noceïr, selon la coutume attribuant au chef les actes qu'il a ordonnés.

Ce qui paraît le plus plausible c'est que, suivant la décision du Khalife Oualid ben Abdelmalec, l'envahisseur arabe Moussa ben Noceïr délégua un

(1) Certains historiens donnent les *Berrhouata* comme confédération collatérale des *Masmouda* du groupe *Sanhadja*.

chef berbère (qui certainement jouissait de beaucoup d'autorité) Abou-Zorha Târif à la tête de cent cavaliers et de quatre cents fantassins, lesquels franchirent sur quatre navires le bras de mer les séparant de l'Espagne et débarquèrent vis-à-vis de Tanger à l'endroit appelé maintenant, à cause de cela, Djazirat-Târif. De là, ils poussèrent des incursions dans les environs jusqu'à Algérisas, enlevèrent des captifs et un butin considérable et s'en retournèrent sains et saufs. Cette expédition avait été organisée en ramdhane 91 = 710. Le même auteur indique l'an 110 comme année de la naissance de **Çaleh**, l'un des quatre fils et successeur de ce même Târif, dont la mort se place entre 124 et 127. [Il ne faut pas confondre ce Çaleh avec celui des Ibn Çalah de Nokkour].

A peine adolescent **Çaleh** avait, dit-on, combattu aux côtés de son père sous l'étendard de Meïcera. Usant de son savoir et de l'autorité acquise par Târif sur les Berrhouata, il propagea les pratiques paternelles et se fit reconnaître aussi comme prophète. Il déclarait en outre que Dieu lui avait fait parvenir un « Kitab » qu'il avait lui-même retranscrit en *tamazirt* et qui exista jusqu'à la quatrième corne et même plus tard. « Cet homme, dit Zemmour, est le *Çaleh-el-Moumenine*, dont il est fait mention à la Sourate LXVI dite *Sourate et-Taharim* (Sourate de l'Interdiction) du Koran de **Mohammed** vers. IV : «... et si vous recherchez le soutien efficace, renforcez vos vœux et sachez qu'Allah seul, puis l'Ange Gabriel et le saint des croyants *Çalih el Moumenine* et les Anges constituent l'appui véritable ».

Après avoir régné quarante-sept ans, Çaleh ben Târif conçut le projet de partir pour l'Orient. Il chargea donc son fils **El Yas** de continuer sa doctrine et à cet effet il lui enseigna les préceptes et lois de la religion qu'il voulait établir. Il lui enjoignit surtout de ne pas dévoiler ses opinions avant qu'il ne fût suffisamment puissant pour imposer, même par les armes, son dogme qu'il pourrait ainsi prêcher librement. Il lui recommanda aussi d'entretenir toujours les meilleures relations avec le souverain d'Espagne.

Puis, ayant fait ses adieux à son peuple, il lui promit de revenir vers lui sous le règne de son septième successeur. Il déclara de plus qu'il était le Mehdi « qui doit paraître lors de la consommation des siècles pour combattre l'antéchrist (ed dedjal) (1) ». Il disait aussi qu'Aïssa ibn Meriem (Jésus fils de Marie) serait son compagnon et « prierait derrière lui » (c'est-à-dire qu'il le reconnaîtrait pour chef de la religion chrétienne (2) ; enfin, qu'il remplirait la terre de sa justice autant qu'elle a été remplie d'iniquités. A cet effet, il fit à ses sujets plusieurs discours (kothbate) dont il attribuait la composition à *Moussa el Klim* (3) — Moïse l'interlocuteur [de Dieu], — au divin **Satih** et à **Ibn-Abbas**. Il ajouta que son nom en arabe était *Çalih* (saint) ; en syriaque *Malic* (ange ou roi) ; en persan *Alem*, (savant,) [ce mot est arabe : en persan savant se traduit par *danichguer*] ; en hébreu *Ou rabbia* — monseigneur — ; et

(1) *دجال* imposteur, menteur *المسيح الدجال* l'Antéchrist.

(2) D'après *El Bekri* p. 261 *loco cit.* : «... qu'il compterait au nombre de ses disciples Eïssa ibn Meryam (Jésus fils de Marie) et qu'il devait célébrer la prière à la tête d'une congrégation dont Eïssa ferait partie. »

(3) Sourate IV v. 162. *Sourate Ennsa* (les femmes) «... Dieu a adressé réellement la parole à Moïse. »

en berbère *Ouraouera*, (c'est-à-dire : celui après lequel il n'y a rien) ; voici exactement en arabe la traduction de ce mot composé *ouraia ouarah* : derrière moi où est-il ? c'est-à-dire : je suis unique.

Lors du départ de Çaleh, vers l'an 170, son fils **Yas** prit le commandement, mais la crainte et la prudence l'empêchèrent de révéler la religion tracée par son père. La pureté de ses mœurs et son austérité native le tinrent éloigné du monde pendant tout son règne qui dura cinquante ans. Il laissa plusieurs fils dont **Younos**, son successeur. Ce fut ce dernier qui révéla et enseigna la nouvelle religion, n'hésitant pas à faire mettre à mort tous ceux qui refusèrent de l'adopter. Aveuglé par le fanatisme, il dépeupla trois cent-quatre-vingt-sept villes, ayant passé au fil de l'épée tous les récalcitrants. Sept-mille-sept-cent-soixante-dix de ces malheureux subirent la peine de mort dans Tameloukaf (localité portant le nom d'une haute pierre sise au milieu du souk et servant d'estrade à l'*ouakaf*, le chef). (1) Dans une seule bataille Younos tua, dit-on, mille *ouarhd zenata* — mot qui sert à désigner un homme sans frère ni cousin — c'est représenter le nombre considérable des autres victimes.

Younos, ajoute Zemmour, se rendit en 201 = 816 en Orient et accomplit le pèlerinage à La Mecque, en même temps que Abbas ben Naci ; Zeid ben Sinane le *Zenati*, *çahib* (adhérent) cheikh de la secte des *Ouaceliine* ; Berrhout ben Saïd le *Trari* ; l'aïeul des *Bni-Abderrezzak* famille çofrite, aussi désignés sous le nom de *Banou-Oukil* (tribu noble) ; Menad, chef de la Kalâat-Menadia, près de Sidjilmassa ; et un autre dont le nom n'a pas été cité. Parmi ces sept compagnons Younos et deux d'entre eux s'arrogèrent la qualité de prophète, quant aux quatre autres, ils se distinguèrent par leurs connaissances juridiques et canoniques orthodoxes. (D'après Abou-l'Abbas Madidji, Younos, instigateur effectif de la religion des Berrhouata, était originaire de Chidonïa (Sidona), vallée de l'Oued-Iberbath d'Andalousie, près d'Algésiras.)

Younos avait absorbé le breuvage magique qui fortifie la mémoire et développe l'esprit ; très versé en astrologie, il « était de ce fait quelque peu devin » et ne craignait pas, pour mieux frapper l'esprit de son peuple, de recourir à la magie. Il réunissait quelques notions de théologie scolastique et de controverse. On sait que cette dernière science fut une arme dangereuse entre les mains des kharedjites. Younos fut suivant les recommandations laissées par Çaleh ben Tarif à son Père El Yas, le vrai propagateur du schisme de son aïeul. Il mourut après quarante ans de règne, en transmettant l'émirat à son neveu **Abou-Rhoffaïr** Mohammed ben Moad ben El Yas ben Çaleh ben Tarif, qui continua ouvertement les pratiques rituelles et acquit une réelle puissance. Il livra aux autres berbères diverses batailles restées célèbres, notamment celle de Tamaâzat (ou Timrhassène), où le massacre se poursuivit trois jours durant, et celle de Beht, après laquelle on ne put venir à bout de compter les morts.

Sur ce dernier massacre, Ibn-Mofadhel relate un long poème dû à la plume de Saïd ibn Hicham le Masmoudien :

(1) Particularité qui se retrouve encore actuellement sur la place de Ghardaïa du Mزاب. (Algérie)

« Femme ne pars pas encore, reste et raconte-nous une nouvelle digne de foi ;
« Les Berbères (Berrhouata) égarés et perdus sont frustrés dans leur espoir ;
puissent-ils ne jamais s'abreuver dans une source limpide ;

« Je déteste une nation qui s'est perdue, qui s'est écartée de la voie de l'Islamisme.

« Ils disent : « Abou-Rhoffair est notre prophète !... » Que Dieu couvre d'opprobre la mère de ces menteurs.

« N'as-tu pas vu la journée de Beth ? N'as-tu pas entendu les gémissements qui s'élevèrent sous les pas de leurs coursiers ?... Gémissements de femmes éplorées, dont les unes avaient perdu leurs enfants, les autres hurlant d'effroi ou laissant échapper le fruit de leur sein.

« Au jour de la Résurrection les gens de Tamesna connaîtront ceux qui nous ont protégés .

« Younos sera là avec les enfants de ses enfants, entraînant sur leurs pas les Berbères asservis.

« C'est donc là Ouria-Ouarrah ?

« Que la Géhenne se ferme sur lui, chef de ces orgueilleux...

« Votre réprobation ne date pas d'aujourd'hui, mais bien de l'époque où vous étiez partisan de Meïcera. »

Abou-Rhoffair prit quarante-quatre femmes et eut un nombre d'enfants proportionné. Il mourut vers 300 de l'Hégire, après un règne de vingt-sept ans. **Abd Allah Abou-l'Ançar** qui lui succéda se distingua par son caractère généreux et ses manières délicates ; il fut un scrupuleux observateur de sa parole et des traités protecteurs de ses voisins. Il avait une physionomie douce, le teint du visage très coloré — presque brique — bien que son corps fut blanc ; il avait le nez camus et portait la barbe longue. Il se vêtait de larges pantalons et d'un manteau (*metahfat*) et non de tunique (*kamis*). Il ne portait le turban qu'aux jours de combats car nul berrhouati ne portait le turban (*amamat*).

Abou-l'Ançar fort diplomate pourtant substituait adroitement la ruse à la guerre. En effet, chaque année, il faisait des préparatifs guerriers, et mobilisait ses troupes et ses partisans. Aussitôt, les tribus voisines s'empresaient de lui faire des présents, de sorte qu'alors il licenciait tout son monde après l'avoir largement gratifié.

Son règne fut plus calme que celui de ses prédécesseurs qui, eux, avaient combattu incessamment, faisant face au *djihad* des orthodoxes et guerroyant même contre les Andalous. Il régna quarante-deux ans durant les Berhouata et mourut en 341. Il fut inhumé à Tameslakht. Il eut pour successeur son fils **Abou Mançour Aïssa**, alors âgé de vingt-deux ans qui députa en 352 = 953 quelques notables sous la conduite de l'historien-conseil Zemmour, à la Cour du souverain d'Andalousie, car fidèle à la recommandation de ses ancêtres il rechercha l'amitié de ce dernier qui était alors le Khalife oméiade El Hakem II al Mostancir (350-366 961-976).

(1) Zemmour Moussa ben Hicham ben Ouardizène était muphti chez les Berrhouata et fut leur historiographe : fidèle et consciencieux semble-t-il.

La délégation arriva à Cordoue, et se présenta à la Cour andalouse dans le mois de choul. L'interprète arabe était Abou-Moussa ben Daoud ben Omar El Mestaci et habitait Chella (Sale). Il professait la religion musulmane et appartenait à la famille de Kheïroun Ibn Kheïr (à Salé existent toujours des descendants de la famille El Mestaci, d'origine berrhouatia).

Cet événement fut marquant car il n'était point dans les habitudes des Berrhouata de faire beaucoup d'avances à leurs voisins. Pourtant leur inclination pour les Oméiades était naturelle puisque tout à fait opposés à la domination abbasside.

Du rapport de Zemmour, le père d'Abou-Mançour Aïssa lui aurait dit à son lit de mort : « Tu seras, ô mon fils, le septième de la famille qui aura régné et j'ai bon espoir que Çaleh ibn Târif, notre ancêtre vénéré, viendra te trouver... »

En ce temps l'armée du jeune émir se composait d'environ trois mille cavaliers de sa tribu et de six mille cavaliers également fournis par les tribus inféodées : les *Djeraoua*, les *Zouarha*, les *Branès*, les *Bni Abi-Nacer*, les *Men-djeça*, les *Bni Abi-Nouh*, les *Bni Ouahrhœur*, les *Matrhara*, les *Bni-Bourerh*, les *Bni-Demmer*, les *Matmata* et les *Bni-Ouarzeguit*.

Parmi les peuplades musulmanes soumises à son autorité et réunies à son empire, on comptait les *Zenata* de la montagne, les *Bni-Ilit*, les *Nomaleta*, les *Bni-Ouaoussint*, les *Bni-lfrine*, les *Bni-Nakrit*, les *Bni-Nomam*, les *Bni-lfloussa*, les *Bni-Kouna*, les *Bni-Isker*, les *Bni-Assada*, les *Regana*, les *Ismine* (en berbère, les lions), les *Menada*, les *Massina* (les marcheurs), les *Rezaina* et les *Terarta*.

Toutes ces tribus soumises pouvaient former un autre corps de douze mille cavaliers.

Les émirs berrhouata n'avaient adopté aucun emblème de la royauté et les troupes n'avaient ni étendards ni tambours.

D'après El Adhari : à Abou-Mançour Aïssa succéda Çaleh ben Aïssa ben Abi l'Ançar, homme éloquent qui, comme son grand-père, était doué du talent poétique. Il fut également reconnu par son peuple comme prophète. Ce fut pendant son règne que l'émir d'Ifrikiâ Bologguine ben Ziri le Sanhadji, après avoir subi un échec devant Ceuta et razié Baçra, vint attaquer les *Berrhouata*. Il y eut alors plusieurs rencontres « telles qu'on n'avait rien vu de pareil », mais la victoire resta à l'envahisseur qui tua son adversaire. Il fut fait, nous l'avons dit déjà, un épouvantable carnage, tous les *berrhouata* furent massacrés et femmes et enfants captifs, dont une grande quantité fut dirigée sur Kaïrouan. Ce fut le samedi 8 rbiâ elouëll de l'an 371 — 10 septembre 981 que les prisonniers *berrouhata* firent leur entrée à Mansouria. Jamais les habitants n'avaient vu un nombre aussi considérable de berbères. Ces esclaves furent promenés dans les rues de Mansouria et de Kaïrouan.

Le vainqueur Bologguine — dit Abou l'Fotouh Youssof ben Ziri — périt peu de temps après.

Ensuite de cette époque, on ne possède plus de renseignements précis sur la dynastie berrhouatie d'Abou-Çaleh Târif mais on sait qu'en 389 les troupes du vizir d'Espagne El Mançour Ibn Abi-Amir portèrent la guerre chez les *Berrhouata*. Dans cette expédition commandée par l'affranchi Ouadah, ceux-ci subirent des pertes énormes. Plus tard les *Berrhouata* eurent à com-

battre les *Ifrène* : vers le commencement de la cinquième corne une guerre avait éclaté entre les descendants de Yeddou ben Yala ibn Mohammed el Ifreni et ceux de Ziri ibn Atia Ibn Khazer le Moghraoui. Les premiers sous le commandement de Temime ibn Ziri, petit fils de Yala, enlevèrent à leurs adversaires commandés par l'émir Hamama, la ville de Salé ; ils avaient l'idée de s'installer dans cette place pour pouvoir attaquer les Berrhouata et entreprendre ainsi, en 420, le *djihad*. Leur ayant tué beaucoup de monde, il leur enleva le Tamesna et y établit l'un de ses lieutenants comme gouverneur.

Après la mort de Temime, les *Berrhouata* réparèrent leurs pertes mais bientôt les almoravides devaient étendre sur eux leur domination, et, suivant l'exemple de tous les dominateurs musulmans, ils proclamèrent contre eux le *djihad*. Donc dès 450 = 1058, le marabout Abd Allah Ibn-Yassine et son lieutenant Abou-Bekr ben Omar Talagguine, émir des Lemtouna, ne cessèrent de combattre les Berrhouata dont le chef d'alors était Abou-Hafs Abd Allah — ou Omar — descendant direct d'Abi-l'Ançar, et qui mourut sur le champ de bataille. Avec lui s'effondra la *Dynastie Târifat*.

Pourtant vers la fin du siècle suivant les *Berrhouata* font leur réapparition dans l'histoire du Moghreb el-Akça : les *Almohades* venaient à peine d'anéantir la dynastie almoravide qu'ils eurent à réprimer de sérieuses rébellions de la part des Berrhouata soulevés par Ibn Houd. Ce rebelle originaire de Sale, ancienne capitale des Tarifa, s'arrogeant le titre d'*el Ahdi* (le directeur), envahit le Sous et fit son apparition au ribath de Massa, où il recruta des réfugiés *Doukkala*, *Regraga*, *Berrhouata* et *Haouara*, au nombre de soixante mille et, avec eux, il se lança à la conquête du Moghreb.

La rencontre avec l'armée almohade, commandée par le Cheikh Abou-Hafs Omar le *Hintati*, eut lieu en dzou-l'hidja 541 = 1147, au delà du Tamesna. Ibn Houd resta sur le champ de bataille et son armée fut dispersée. Après avoir châtié les rebelles, le cheikh almohade entreprit une nouvelle campagne contre les *Berrhouata*. Mais cette fois la guerre traîna en longueur et prit fin par la retraite des troupes almohades. Cet échec des Almohades entraîna les Berrhouata à une nouvelle révolte et un an plus tard Abdelmoumène marcha en personne contre eux, pénétra dans le Tamesna, brisa leur résistance et les contraignit à rompre leur alliance avec le *lemtouni* Ibn-Rhanïa, seigneur des Baléares. Ceuta rentra dans l'obéissance ; quant à Sale, bien que ses habitants eussent eu la vie sauve, ses fortifications furent rasées.

Dans la suite on retrouve quelques vagues réapparitions, mais sans grande importance, de cette vaillante nation.

* * *

Le « *Kitab des Berrhouata* » était une manière de Koran (1) comprenant quatre-vingts *sourates* qui portaient presque toutes le nom d'un prophète, en y comptant celui d'Adam.

(1) Le plus ancien des documents cités par la tradition est un koran dû à l'imam Mohammed-ibn-Al-Hanafia, fils du khalife Ali ben Abi-Thaleb. — gendre et cousin germain du Prophète, — et de sa seconde épouse connue sous le nom de Al Hanafia parce

La première était « Ayoub » (Job) et la dernière « Younos » (Jonas). Certaines autres : « Firaoun » (Pharaon) ; Kaoum (Corée) ; Amane ; Yadjoudj et Maadjoudj (Gog et Magog). Une était la sourate Ed Dedjal (l'Antéchrist). Une autre sourate : Harout et Maarout (deux anges rebelles, mentionnés dans la sourate II du Koran dite « Sourate al Bagra » (la vache) ; celle de « Talout » (Saül ou Paul) ; celle de Nemrod, etc.

Il comprenait aussi les sourates du chameau, de la sauterelle, de la perdrix, du serpent (marchant sur huit pieds), du coq (ce volatile était en honneur chez les Berrhouata et représentait pour eux l'« Amine et-toukit » (syndic du moment), car son chant leur indiquait le moment de la prière, du travail, etc. C'est pourquoi ils ne mangeaient de sa chair que dans des cas exceptionnels, et alors ils rachetaient cette licence par l'élargissement d'un captif ou l'affranchissement d'un esclave.

Les préceptes régissant le dogme étaient nombreux et hétérodoxes. Entre autres : le mois de Redjeb était substitué à celui de Ramdhane pour l'accomplissement du jeûne annuel ; quant au jeûne hebdomadaire du jeudi, il était obligatoire. Le sacrifice se faisait le onzième jour du mois de Moharrem au lieu du jour de l'Aïd-eç-çrheïr.

qu'issue de la noble tribu des *Hanif* — ou hanéfites — (ce qui signifie monothéistes ; ennemis de l'idolâtrie). Cette tribu n'était elle-même qu'une fraction dissidente des *Rakoussia*. Ces Rakoussia, arabes de race pure, étaient, bien avant l'Islam, des *mandaites* ou chrétiens adeptes de Saint-Jean Baptiste, communément appelés, de nos jours, les *Sabiens* ou *Sabeens*. En effet, quelques rares descendants de ces *bionites* (pauvres) vivent en communautés disséminées dans la Babylonie. Seul les dirige en ce monde l'esprit de pauvreté et leur vénération se reporte entièrement sur l'Apôtre Jean Baptiste.

Quant aux hanéfites, on le voit, ils étaient aussi nettement monothéistes et répandaient un recueil (*Çohaf* : livrets sacrés ou rouleaux d'Abraham).

Bien qu'ayant été entièrement rejeté par le Prophète Mohammed, ce recueil servit plus tard de base au fameux livre de Mohammed-ibn-Al Hanafia dont s'inspirèrent les Fathémidés d'Ifrikia ainsi que les Berrhouata ou Berghouatâ — importante tribu qui longtemps peupla au Maroc le pays connu actuellement sous le nom de Chaouïa y compris la plaine de Zobeïda, avec Temsna comme capitale.

Nombreuses furent les sectes, qui, dans les premiers siècles de l'Islam vénéraient comme *imam caché* ce même Mohammed-ibn Al Hanafia, que dans sa traduction de *l'Histoire septentrionale* d'El Bekri, Guklin de Slane semble avoir confondu avec le prophète Mohammed cousin germain de son père. Chez ce peuple le jeûne se pratiquait non point en ramdhane mais bien pendant le mois de redjeb (VII mois de l'année hégirienne) ; cinq prières étaient de rigueur pendant le jour et cinq pendant la nuit. La fête du sacrifice se célébrait chez les Berrhouata le 11^{ème} jour de Moharrem et la prière publique s'y célébrait le jeudi de grand matin et non le vendredi à midi. Chacun était assujéti à un jour de jeûne, choisi à son gré, chaque semaine. Une dime mutuelle de céréales leur était imposée à titre d'aumône légale. Ils pouvaient avoir autant d'épouses que tous leurs moyens le leur permettaient sans toutefois épouser leurs cousines avant le troisième degré.

En tant qu'alimentation les œufs étaient un mets prohibé : les poules n'étaient consommées qu'en cas de grande nécessité ; quant à la chair du coq elle était rigoureusement illicite, car le chant de ce volatile, pour ainsi dire idolâtré, était le signal de la prière étant donné qu'il n'y avait pas d'*adane* (appel à la prière) non plus que d'*ikamat* (introduction à la prière). Les Berrhouata étaient très versés dans la connaissance des astres et pratiquaient l'astrologie judiciaire.

La prière était faite cinq fois durant la journée et cinq fois la nuit . Les ablutions purificatrices consistaient en une lotion du nombril, des flancs, des parties génitales, des orifices évacuateurs ; d'un rinçage de la bouche ; de la madéfaction de la tête, de la face, de la nuque, des avant-bras et des épaules, puis des jambes et des pieds.

La prière publique se faisait le jeudi à l'aurore (*fdjer*) non le vendredi à midi (*dhohor*).

Aucun *adène* (appel à la prière) ni *ikamat* (réappel).

Une partie de leur prière se faisait sans prosternement (*rekaât*) et une autre à la façon orthodoxe. Dans leur *rekaât* ils se prosternaient par trois fois, levaient la face et les mains à un demi-empan du sol ; ils récitaient la moitié de leur koran pendant qu'ils étaient debout et l'autre moitié pendant les inclinations.

Leur *hram* était *Abisem en Yakoch* (ou *Aïser-en'Bakoch*) qu'ils répétaient vingt cinq fois en plaçant les mains l'une sur l'autre.

Le *tekbir* (*Allahou akbeur*) était, d'après El Adhari : *Mokor Bakoch*, et d'après El Bekri : *Mogyar Yacoch* (1) ; ce qui signifie « le Grand, par excellence, est Dieu ! » Formule répétée vingt-cinq fois. (2)

Le salut était, en dialecte berrhouati : « Dieu est au-dessus de nous ! Rien de la terre ni des cieux ne lui est inconnu ! »

Tout berrhouati pouvait épouser autant de femmes que le lui permet-

(1) Chez les Ifrène comme aussi chez les gens du Fezzan (Sabara tripolitain) le terme *lacom nakodèche* — la langue sacrée (en patois hébraïque) est encore en usage. Ce mot *nakodèche* semble être de même racine que *nakoch* ou *bakoch*.

Dans les pratiques de sorcellerie et de magie, la majeure partie des génies, djinn ou *afarith* (pl. de *afrith*) ont une terminaison en « ouch » généralement prononcée « oche » comme en hébreu ; c'est ainsi que un des sept rois de génies employés surtout dans la recherche des trésors et des mines s'appelle *Abrouch* ou *Dehmouch* ou *Chembarouch* (sans doute de *Chemsarouch*, soleil) ou encore *Dmrouch*.

Quant à *Yakmouch*, il fait généralement partie des esprits de la magie sympathique ainsi que *Bekrouch*, *Ayouch*, *Abhamouch*, etc.

« *Ayouch* » mot très ancien peu connu en dehors de certains tholba, dérivé du phénicien *Yakouch* ou *Yakoch*.

En sanscrit « *Yakcha* » est le gardien des « Trésors du Kouvera ».

En Ramoul « *Yakker* » et en javanais « *Yeksa* » sont aussi des génies ou « *dêva* » de la fortune. Dans les Indes, le « dieu de la Sagesse », représenté par une idole — éléphant, — est *Ganoch*.

Le baron Guklin de Slane, (dans sa traduction de la « Description de l'Afrique Septentrionale », par El Bekri Abou-Obéda), pense voir dans *Bisem Yakoch* une représentation de *Bisem Bakoch* car il prétend que le point diacritique du « *ba* » a pu être doublé ; ce qui donnerait : « Au nom de Bacchus », en s'imaginant que cette divinité bachique fut en honneur chez les Berbères. — Or, c'est bien, croyons-nous, du génie *Yakouch* dont il s'agit.

D'autres génies invoqués dans la « magie thérapeutique » ont noms : *Adrouch*, *Hiouch*, *Mitouch*, *Mâarouch*, *Mentouch*, *Dakiouch*, *Amrouch*, etc.

Toutes les invocations et incantations commencent par la formule « *bis me pour bi as me*... (au nom de)... suit le nom du génie invoqué. — Cf. « *Le Kharedjisme et Monographie du Mزاب*. M. et Ed. Gouvion) p. 333.

taient ses possibilités physiques et ses disponibilités pécuniaires ; mais il ne pouvait contracter union ni avec une musulmane orthodoxe ni avec une cousine jusqu'au troisième degré. Il pouvait répudier et reprendre ses femmes *ad libitum* et sans délai.

Chez les Berrhouata le menteur était flétri du titre d'*el morhaïerr* (qui s'éloigne de la vérité) et généralement expulsé du pays ; celui qui était convaincu de vol était mis à mort ; toute personne reconnue coupable de fornication était lapidée.

Comme alimentation étaient illicites la tête et la panse des animaux, le poisson — à moins qu'égorgé — les œufs et généralement la chair de poule.

Enfin, pour obtenir les faveurs du Tout-Puissant le sectateur léchait avidement la langue de son prophète et avalait sa salive.

Le peuple berrhouati était d'une vaillance et d'une robustesse incomparables, hommes et femmes et distinguaient par leur beauté et par leur extraordinaire force musculaire. Chez eux on voyait de jeunes vierges qui franchissaient d'un saut trois ânes accolés sans que leurs pieds en effleurassent l'échine, c'est dire leur souplesse et leur agilité surtout !



Les Almoravides

Avec les **Almoravides** nous arrivons à l'ère des grandes dynasties étatiques du Moghreb-el-Akça. Leurs premiers éléments les *Lemtouna* ou *Lemta* constituaient, parmi le groupe berbère dit « *Sanehadja* » de la seconde race, une tribu prépondérante qui, dès la cinquième corne de l'hégire, fut le piédestal de cette puissante souveraineté conquérante du Moghreb-el-Akça et de l'Andalousie.

D'après l'historien **Ibn-Khaldoun** les « *Moletamine* » (exactement *Mouline-ellitham* : porteurs du litham (1) habitaient, de temps immémorial — depuis bien des siècles avant l'islamisme, — la région stérile qui s'étend au Sud du désert sablonneux. Ils remplaçaient les produits des pays cultivés par le lait et la chair de leurs chameaux ; évitant les contrées civilisées ils s'étaient habitués à l'isolement et, aussi braves que farouches, n'avaient jamais plié sous le joug d'une domination étrangère.

Les *Lemtouna*, l'une de leurs plus importantes tribus, se partagea en un grand nombre de branches dont : les *Bni-Ourtentac* (dont le nom se retrouve dans Bourtantic, localité à quarante lieues Nord de l'embouchure du fleuve Sénégal) ; les *Bni-Nial* ; les *Bni-Moulane* et les *Bni-Nazdja*. Tous fréquentaient la partie du désert nommée Kakdem. Ils pratiquèrent le magisme, l'idolâtrie jusqu'au moment où embrassant l'islamisme, ils changèrent de région. Le droit de commandement (des *Moulthamine*) appartenait aux *Lemtouna* et se transmettait par hérédité. L'un de leurs souverains **Telagaguine** fils d'Ourekkout — ou Arakène - fils d'Ourtantac était l'aïeul d'**Abou-Bekr ibn Omar** qui commandait la tribu lors de l'établissement de l'empire [almoravide] en Moghreb. La moyenne de la longévité des *Sanehadja* était alors de quatre-vingts ans. On peut dire que ce sont eux qui ont imposé la religion du Prophète **Mohammed**,

(1) Du mot arabe *litam* لثام (voile dissimulant le visage ; du verbe *lethem*, cacher, dissimuler). En langue targaie le litham se dit *tiguelmoust*, il est composé de deux bandes d'étoffe, *nigab* et *litham* qui se superposent, l'une recouvrant la partie inférieure du visage jusqu'à la base du nez, l'autre enveloppant la tête et descendant plus ou moins sur les yeux. Dans la région de Marrakech les femmes ont conservé ces attributs de la toilette.

depuis le Soudan jusqu'aux Hauts-Plateaux marocains, et que **Youssef ben Tachefine ibn Telagaguine** — ou Telagguine — second émir almoravide fut le fondateur de l'Etat marocain.

L'émir **Ourtantac** était lui-même fils de *Mançour ben Messala ben Mançour ben Messala ben Amir ben Ouattmal ben Zelmit* surnommé **Lemtouna**.

D'après Ibn-Abi-Zerâ, le premier des chefs lemtouna qui régna dans le désert fut Tiloutane, qui mourut en 222 = 837. Son successeur, Hettane, mourut en 287 = 900 et Temime, qui lui succéda, fut tué par des Sanehadja en 306 = 919. Tous ces chefs marchaient à la tête de cent mille méharistes.

D'autre part El Bekri·Abou-Obéïd « le célèbre polygraphe espagnol qui date ses relations de 461 = 1068 — et qui par conséquent est en quelque sorte le contemporain des premiers faits marquants des Lemtouna — s'exprime ainsi à leur sujet :

« Les *Lemtouna* vivent en nomades et parcourent le désert. Leur territoire *originaire* s'étend en longueur et en largeur sur une distance de deux mois de marche dans l'un et l'autre sens et sépare le pays des noirs de celui des musulmans. Ils passent l'été dans une contrée nommée Amathous et aussi, dans une autre dite Taliouine. Ils sont à dix journées de marche du pays des noirs ; ils ne savent ni labourer la terre ni l'ensemencer ; ils ne connaissent pas même le pain ; toute leur richesse consiste en nombreux camelins ; aussi leur nourriture exclusive est-elle le produit de ces troupeaux : chair et lait...

« Ils professent la religion orthodoxe ; ils eurent naguère comme chef Mohammed ibn Taresna, homme plein de mérite et de piété, qui avait accompli le pèlerinage de La Mecque et mourut dans un combat qu'il livrait aux Gangara, à l'occident de la ville de Baklabine, laquelle est située chez les Bni-Ourthine du groupe des Sanehadja.

« Au delà des Lemtouna et sur le littoral atlantique se tiennent des *Sanehadja* comme eux, leurs alliés et parents d'ailleurs, les *Banou Djodala* — plus exactement *Guedala* — ; tous ces **Sanehadja** dits « de la seconde race » constituaient une confédération puissante, comprenant comme tribus principales : les *Lemtouna* ; les *Guedala* ; les *Guezzoula* ; les *Messoufa* ; les *Outrika* ; les *Targa* (sans doute la tribu qui se trouve sur l'Ouadi Targa d'alors, la *Saguiet-elhamra* d'aujourd'hui) ; les *Zouarha* ; les *Lamta*. Cette dernière *imrad* tire son nom de boucliers faits en peaux de *lamt* (antilope géante) dont se protégeaient ses guerriers. La peau tannée du *lamt* est imperforable. Chez les Touareg ce bouclier se nomme *arhar*, il est enveloppant et constitue une armure solide et protectrice (1).

(1) **Joleaud** pense que les *Lamta* ou *Lemtouna* berbères du Sahara occidental, habitant enfin le Sous, le Sénégal et le Niger tenaient leur nom de leur réputé bouclier en peau de *lamt* (*oryx lucoryx*), fabriqués depuis l'Oued-Nouni jusqu'à Tagant, vers Aoudagost. Ce nom de *lam* ou *lem* se conserve sous la forme du pluriel dans celui de *Aouelimidine*, tribu targuie de l'Est de Tombouctou chez laquelle H. Barth a retrouvé ces fameux boucliers. Dès le dixième siècle une tribu de Lemta nomadisait entre Djenné et le Haoussa.

... Aux temps des premières dynasties, les Egyptiens possédaient des troupeaux d'*oryx lucoryx*, d'*addax*, de gazelles, de bubales, de mouflons à manchettes — *ammotragus lervia* — et de bouquetins — *ibex nubiana* — Les peintures du tombeau de Sabou

La confédération se partageait alors le territoire entre l'Atlantique à l'Ouest, le pays de Barca à l'Est — avec *Leptis magna* compris comme port principal sur la Grande Syrthe — et la région de Rhadamès au Sud.

Quant au Nord, rappelons qu'elle occupait le littoral avec *Leptis minor* sur la Petite Syrthe ainsi que la région partant de cette ville jusqu'au *limes* romain où l'on retrouve d'autres centres portant un nom se rapprochant du générique, tels que Aïn-Lemsa, etc.

Comme tous les Berbères sahariens de ces temps, à part certains notables ayant visité les Lieux Saints de l'Islam, ils avaient vécu dans l'idolâtrie et le paganisme, lorsque vers le cinquième siècle hégirien ils acceptèrent comme chef spirituel un certain cheikh **Abd Allah Ibn Yassine el Guezzouli**. (Remarquons que l'emploi du terme *Yassine* ne se retrouve guère que désignant le père du légiste Abd Allah el Guezzouli : la trente-sixième sourate du Koran commence par un mot cabalistique composé des lettres *ia* et *sine* et, pour cette raison s'appelle la sourate *lasine*).

Ce cheikh leur avait été imposé de la façon suivante, en l'an 440 = 1048 : un de leurs notables Yahïa ibn Ibrahim el Guedali, gendre de Telagguine ibn-Arakème, fils d'Ourtandac, puissant souverain sanhadji, de retour du pèlerinage de La Mecque, se rencontra, à Kairouan, avec le célèbre jurisconsulte fassi (de Fez) Cheikh Abou-Amrane Moussa ben Aïssa à qui il fit part de son désir de voir ses compatriotes instruits et initiés dans la « voie d'Allah ». —

« Ici à Kairouan je ne sache personne qui vous convienne, mais à Melkous vous visiterez de ma part, au Dar el Mourabithine, mon ancien élève Moha ou Aggag ibn Zellou, à qui vous remettrez ce message, et il vous désignera sûrement un *fkîh* convenable. »

Le conseil fut suivi et Ou Aggag proposa son ami, le docte Abd Allah Ibn-Yassine ibn Meggou Sanhadji, de la tribu des Guezzoula, et fils de la savante Tine Imazirène (1). Cet habitué de la vie saharienne accepta volontiers la tâche proposée et quitta son bourg de Temamanaout pour suivre Yahïa

(VI^e dynastie) nous apprennent que le decujus possédait, à côté de 5.378 bœufs d'âges et de races divers, 1.308 oryx, 1244 addax et 1134 gazelles.

L'antilope oryx, blanche, de grande taille le *yachmour* des hébreux — que les touareg appellent encore bœuf sauvage et dont l'élevage n'a disparu qu'après l'époque romaine vit toujours dans le sahel du Sahara depuis la Mauritanie jusqu'au Tibesti et au Borkou, de même que dans le sud marccain.

Par un curieux rapprochement un des noms touareg du lam et son nom égyptien quoique différents l'un de l'autre sont, dans chacune de ces langues, identiques au nom du lion.

(Joleaud, *Les Hippotragmés* 1918 reproduit par André Berthelot dans *L'Afrique Saharienne et Soudanaise* Paris, les « Arts et le Livre » 1927.

(1) Chez les **Sanhadja** du Sahara en général, l'état social était conféré à la mère, c'est ainsi que chez les Touareg comme chez tous les Aouliminidène et autres tribus nigériennes on dit toujours « le ventre teint l'enfant. » — Tine imazirène, mère des nobles, de *tine* mère et *imazirène* nobles plur. de *amazir* f. *tamazist*. Egalement *Ait*. et *Ida* précédant un nom indiquent la tribu mère.

ibn Ibrahim. Bientôt soixante-dix tholba suivant son enseignement formèrent le noyau de son futur *ribath* (1).

En peu de temps ce nouveau parti d'initiés, accru de nouveaux partisans, acquit une réelle puissance. Leur premier acte d'autorité fut de soumettre les Lemtouna après les avoir bloqués dans le Djebel Aïssa et s'être emparé comme *fey* (2) — butin de guerre — de tous leurs troupeaux. Mais le cheïkh Abd Allah Ibn-Yassine s'éleva contre cette mesure qu'il taxa d'arbitraire, et par un scrupule de conscience il refusa de goûter à la chair ou au lait des troupeaux raziés ; dès lors, pour impressionner l'esprit de ses adeptes, il fit sa nourriture de gibier du désert. Cette attitude déterminait une certaine effervescence qui s'accrut encore à la mort de Yahïa ibn Ibrahim. Le conflit atteignit une telle acuité que bientôt le cheïkh Ibn-Yassine dut s'éloigner entraînant avec lui, dans sa retraite, quelques partisans fidèles, parmi lesquels Yahïa ibn Omar ibn Telagguine ou Telagaguine et son frère Abou-Bekr, chefs des Lemtouna. Il les emmena sur une colline inaccessible au milieu d'une des boucles (*atheuf*) du Niger ou « Nil Noir ». Là ils se livrèrent exclusivement aux pratiques de la dévotion.

Le bruit de leur conduite se répandit et tous ceux qui ressentaient quelque inclination pour l'Islamisme accoururent vers eux. Lorsqu'ils furent au nombre de mille Ibn-Yassine leur dit : « Mille Croyants ne se laissent pas facilement vaincre, aussi devons-nous maintenant imposer la Vérité et contraindre, par la force même, tout le monde à la reconnaître. C'est là une tâche sacrée qui nous est imposée. Ayant alors attaqué ceux des Lemtouna, *Guedala*

(1) *Ribath* رباط du verbe *rabatha* attacher, lier, captiver — au début petit fort bâti sur la frontière, mi-religieux, comme le furent dans le christianisme, au moyen-âge, les Templiers. Plus tards ces *ribathas* se transformèrent en couvents (à peu près les Zaouïates actuelles) ; d'où le participe *Mrabeth* (marabout) attaché à la religion ; et par extension le lieu où est enterré un marabout. Dans les premiers siècles de l'Islamisme une ligne de *ribathas* se dressait sur le limes islamique depuis l'Atlantique jusqu'à l'Indus.

(2) *fey* في pl. أفياء *afia*, ombre ; butin de guerre مءاء *mouja* soumis aux Musulmans. L'expression, يا فيء مالي *ia feï mali* est une interjection de douleur qui signifie : hélas ! mon bien.

« Les biens du *fey*, traduit Fagnan, et des sources diverses du butin proviennent des infidèles ou ont ceux-ci pour cause productrice... Le *fey* est le butin de guerre ravi à titre de vengeance (de représailles). C'est une perception opérée sans violence, contrairement au *qunt* qui est le butin enlevé de force... »

... Et en outre que l'usage auquel sont consacrés les quatre cinquièmes du *fey* est autre que celui des quatre cinquièmes du butin.

... Sur tout bien provenant d'un versement librement effectué par les infidèles et sans qu'il y ait eu combat, ne provenant pas non plus de courses « pour lesquelles il a fallu recourir à des chevaux ou à des montures » c'est l'expression employée par le Koran qui dit exactement au verset 6 de la sourate LIX dite *Al hachria* : « Quant à ce que Dieu accorde du butin à son envoyé vous ne l'avez disputé ni avec (vos) chameaux ni avec (vos) montures. Or Dieu accorde la victoire à ses envoyés sur qui lui plaît et Il est le Tout-Puissant sur toute chose. » Dans les « Statuts gouvernementaux du Kadhi Mawerdi (Ed. Fagnan Edit. Adolphe Jourdan), sont reproduits, étudiés et commentés tous les impôts de l'Islam.

et *Messoufa* qui refusaient de les écouter, ils les forcèrent à rentrer dans la bonne Voie. Le Cheïkh autorisa dès lors ses disciples à prélever la *dime*, en l'occurrence le tiers des biens acquis, puis, leur ayant donné le nom d'*Al Morabthine* — dont les Espagnols, plus tard, firent *Almoravides* — il les plaça sous les ordres de l'Emir Yahïa ibn Omar ben Telagguine, tout en conservant lui-même la haute main sur la compagnie.

Les Lemtouna se rangèrent franchement aux côtés du nouveau chef et la confédération se lança à la conquête du Draâ avec toute l'ardeur que lui inspirait l'appât du gain. Dans cette guerre ils déployèrent une bravoure et une intrépidité qui n'appartenaient qu'à eux seuls ; se laissant massacrer plutôt que de fuir et ne reculant jamais devant l'ennemi, ralliés à l'étendard (1) jusqu'à la mort.

L'Emir Yahïa témoignait à Ibn-Yassine l'obéissance la plus absolue. Au cours d'une de leurs expéditions, le cheïkh lui déclara : « O Emir, tu as mérité une correction ! — Et comment l'ai-je méritée ?... — Par Dieu je ne te le dirai point avant de te l'avoir infligée. — Je suis prêt à la recevoir, dit l'émir, châtie mon corps à ta volonté !... »

Alors Ibn-Yassine le cingla de plusieurs coups de lanière, puis il déclara :

(1) Cf : *Le Kharedjisme et Monographie du Mzab*, (Les Auteurs 1926 p. 125) :

« Il est à remarquer que dans les tribus vraisemblablement berbères la chute de l'étendard représente non pas une défaite réparable, mais bien un « vox Dei » irrévocable. Et ces guerriers qui affrontent la mort avec un dédain absolu tant que se dresse le fanion du chef, abandonnent immédiatement le combat dès la perte du Drapeau.

« Ainsi on lit dans El Bekri qui traite la tribu berbère des Lemta ou Lemtouna au temps d'Ibn Yassine, précurseur des Almoravides (*el Mrabthine*) : « Dans cette guerre, ils déployaient une bravoure et une intrépidité qui n'appartenaient qu'à eux seuls, ils se laissèrent tuer plutôt que de fuir, et l'on ne se rappelle pas les avoir jamais vu reculer devant l'ennemi ». L'auteur poursuit :

« Ils combattent à cheval ou montés sur des chameaux de race : mais la plus grande partie de leur armée se compose de fantassins, qui s'alignent sur plusieurs rangs. Ceux du premier rang portent de longues piques, qui servent à repousser ou à percer leurs adversaires; ceux des autres rangs sont armés de javelots ; chaque soldat en tient plusieurs qu'il lance avec assez d'adresse pour atteindre toujours la personne qu'il vise et la mettre hors de combat. Dans toutes les expéditions, ils ont l'habitude de placer en avant de la première ligne un homme portant un drapeau ; tant que le drapeau reste debout, ils demeurent inébranlables ; s'il se baisse ou s'il est pris, ils s'asseyent tous par terre, où ils se tiennent aussi immobiles que des montagnes.

(« Description de l'Afrique Septentrionale », Journal Asiatique, juin 1859).

— On sait que le Prophète qui n'avait jamais confié son étendard qu'à son oncle Hamza ben Abdelmothalib, le remit cependant à Obeïda ben El Hareth, en rbia elouell, an II de l'hégire, pour aller avec Saâd ben Abi-Ouakkas disputer à Ikrima ben Abi-Djaâl le point d'eau le plus proche dans le Hedjaz.

Dans la suite, le Prophète tint compte à son porte-drapeau de l'antériorité qu'il avait su avoir et aussi de la hardiesse qu'il avait déployée en cette circonstance.

« Un chef ne doit jamais s'engager dans la mêlée, car, de sa vie ou de sa mort dépend généralement le sort de son armée. » (1).

De retour du Draâ, le chef des Mrabthine reçut de Moha ou Aggag el-Lamti un message dans lequel il se plaignait de l'état de misère de ses coreligionnaires en raison de la tyrannie des Bni-Ouanoudine, seigneurs de Sidjilmassa : en conséquence il réclamait son secours.

Répondant à cette invitation, qui était un ordre, trente mille Mrabthine, montés sur des mehara agiles, envahirent, en 445 = 1053, la région de Sidjilmassa. Ils avaient résolu d'enlever un troupeau de cinquante mille camelins qui se trouvaient dans le *harts* du gouvernement. Aussitôt Massoud (Messaoud) ibn Ouanoudine, émir des *Maghraoua*, et souverain de Sidjilmassa, marcha à leur rencontre afin de sauver ses chameaux et de protéger ses Etats. Un combat s'ensuivit au cours duquel ce chef fut tué et ses troupes, mises en déroute, laissèrent le champ libre aux envahisseurs qui, après s'être emparés d'un butin considérable, gagnèrent Sidjilmassa. Là aussi les Mrabthine imposèrent l'Islamisme à ceux qui ne le pratiquaient pas ; puis, après avoir redressé les abus conformément aux prescriptions de l'Islam, ils repartirent en laissant une garnison dans la place.

Mais l'année suivante les *Moghraoua* de Sidjilmassa attaquèrent dans la mosquée même cette garnison, la massacrant sans merci : cette rébellion, pourtant, ne fut pas immédiatement réprimée, car des dissensions ayant éclaté chez les Almoravides, Ibn-Yassine ordonna à l'Emir Yahïa de se retrancher dans le Djebel Lemtouna, montagne d'un accès difficile, mais où abondent eau et pâturages. Une forteresse — *argui* — y fut construite par Yanou ibn Omar-Elhadj, frère de Yahïa, au milieu d'une palmeraie d'environ vingt mille dattiers. Ce fut là que, peu de temps après, Yahïa ibn Omar Tellaggaguine devait être massacré par les *Guedala* insurgés, non loin de Taliouiïne, en l'an 448 = 1056. Il était assisté du chef des Tekrour nommé Lebbi-ou Ouardjaï. Toute son armée périt avec lui. On raconte qu'aux heures de la prière on y entend les voix des Muezzin (*moueddzine*) et c'est un endroit dont tous les voyageurs se détournent ; depuis ce temps les Almoravides ne prirent plus les armes contre les *Gueddala* (appelés Bni-Djoddala par El Bekri).

L'année d'après Abd Allah Ibn Yassine, qui avait déjà islamisé le pays des nègres jusqu'à Aoudarhas, à l'extrême-sud de Sidjilmassa, entreprit avec son nouveau lieutenant, l'émir des Almoravides Abou-Bekr Ibn Omar Telagguine, frère et successeur de Yahïa, une nouvelle expédition, du côté d'Arhmat, puis chez les *Masmouda* qu'il soumit : il s'était juré, et ce lui fut fatal, d'exterminer les *Berrhouata*. On conçoit, en effet, que les Almoravides,

(1) Les historiens des Almoravides présentent généralement Abd Allah Ibn-Yassine comme assez peu versé dans la science koranique, parmi les traits d'ignorance qu'on lui attribue on peut signaler celui-ci : Un homme ayant une contestation transactionnelle fit comparaître son adversaire devant lui. Dans une de ses répliques le cité s'écria : « A Dieu ne plaise que cela soit ! » Aussitôt le cheikh de lui administrer la bastonnade « pour avoir, décréta-t-il, prononcé une phrase scandaleuse, méritant un rigoureux châtement... »

au fanatisme exacerbé, n'aient pu tolérer l'existence de la confédération schismatique des Berrhouata. Aussi, dès 451, une lutte sans merci fut-elle ordonnée.

L'émir des Berrhouata était alors **Abou Hafs Abd Allah** — de la descendance d'Abi-l-Mançour Aïssa ibn Abi-l-Ançar Abd Allah ben Abi-l'Rhoffair Mohammed ben Hammana ben Aïssa **Ibn Caleh ben Tarif** ; ce chef soutint hardiment le choc et chacun des partis fut durement éprouvé. Ce fut au cours d'un de ces violents combats qu'Ibn-Yassine fut mortellement blessé. A ses derniers moments il entretint ainsi son entourage : « O el Mrabthine ! je suis un homme mort aujourd'hui sans rémission. Quant à vous, vous êtes dans le pays de vos ennemis, gardez-vous bien d'être lâches ou de vous quereller, car vous perdriez courage et votre puissance s'enfuirait comme le vent. Soyez les auxiliaires du droit. Soyez des frères en la personne de Dieu ! Gardez-vous contre l'envie à propos du commandement car le pouvoir est entre les mains d'Allah !

Le cheikh Ibn-Yassine mourut dans la soirée du dimanche 24 djoumada-elouëll 451 (8 juillet 1059) et fut enterré à un endroit dit Koriflat. (L'Oued-Koriflat, affluent de gauche de l'O. Bou-Regreg, arrose le territoire de la tribu des Zaërs). Sa koubba, longtemps fréquentée, a été identifiée avec le tombeau d'Abd Allah Moulel-Garat, situé à une dizaine de kilomètres de l'ancien poste de Nekhilat, au confluent de l'Oued Koriflat et de l'Oued Rhoreïb.

Abd Allah Ibn Yassine avait conquis Sidjilmassa et ses dépendances ; le Sous entier ; Arhmat et son district ; Noul et le désert. Ses sectateurs le considèrent comme un saint. Telle était sa passion pour les femmes qu'il en épousait plusieurs des plus belles et en répudiait autant par mois ; n'assignant comme *douaire* — dot — que quatre *mitscales* d'or.

En fondant sa secte Ibn-Yassine avait imposé des principes rigoureux à l'excès : ainsi le fornicateur recevait cent coups de fouet ; le menteur quatre vingts, ainsi que celui qui s'adonnait aux boissons fermentées.

Le meurtrier était irrévocablement puni de la peine de mort sans rachat.
— *dîa* — .

Celui qui arrivait trop tard à la prière recevait cinq coups de fouet et celui qui omettait l'un des prosternements — *rekâat* — en recevait vingt ; par contre les ablutions n'étaient pas absolument obligatoires ; il était prélevé un tiers des biens acquis d'une façon douteuse afin que les deux autres tiers fussent purifiés ;

Quant à la prière du *dhohor* elle devait être dite quatre fois mentalement avant d'être pratiquée en public ;

Pourtant, un savant kaïrouani que se trouvait présent se récria en ces termes : « O cheikh, que trouves-tu de blâmable dans cette expression ? Dieu lui-même ne l'a-t-il pas employée quand il rapporta dans l'*Histoire de Joreph*, l'exclamation des femmes qui se coupèrent les doigts. *حاش الله*. A Dieu ne plaise (plus exactement *Dieu pardonne*, ou la *crainte en Dieu*) ; ce n'est pas là un mortel mais un ange vénéré, *كريم* (illustre, généreux) » **Koran** : sourate XII *Youssof*, v. 31 in-fine).

La mort du cheikh consacrait le pouvoir suprême d'**Abou-Bekr Ibn Omar Telagguine** qui continua de combattre les *Berrouhata*, lesquels, vaincus et persécutés, se rallièrent en partie à l'orthodoxie, non sans toutefois que le successeur spirituel d'Ibn-Yassine, le cheikh Ibn-Haddou ben Omar — dit Yanou-Omar — Telagguine ne fût tué dans cette même tribu. Ensuite de quoi les *Almoravides* réintégrèrent le Sud et leur chef se fixa à Arhmat dont il avait fait sa capitale, cité conquise, avec Ibn Yassine, en 449, sur Larhout ibn Youssof ibn Ali, chef des *Maghraoua*, contraint de se réfugier dans le Tadla chez les Bni-Ifrène où il mourut un an après de la main des Almoravides. Ce Larhout (sans doute al-Rhout), avait épousé une femme de la tribu des *Nefzaoua* ayant nom **Zeineb bent Ys'hak**, d'une rare beauté et d'une sagacité remarquable et qui avait été la concubine de Youssof ibn-Ali ibn Abderrahmane Ibn Ouathas, ancien chef des Ourika. Lors de la prise d'Arhmat par les Almoravides, Zeineb, captive, était échue à Abi-Bekr Ibn Omar Telagguine qui l'épousa.

Le chef des Almoravides séjourna donc à Arhmat jusqu'en çafar de l'année 452 = 1060 ; puis, à la tête d'innombrables *Sanhadja*, *Guezoula*, *Masmouda* et autres il marcha à la conquête du Moghreb, dans le but de châtier leurs irréductibles adversaires, les *Zenata*. Il réduisit les *Miknassa* et les *Louata* puis, s'installa dans Mediène, cité fortifiée des Louata sur le Sebou. Il n'avait pas achevé la conquête du Moghreb quand il apprit que des dissensions avaient éclaté entre *Lemtouna* et *Messoufa* et cela au lieu même de leur origine, dans le désert où ils s'étaient multipliés. Craignant avec juste raison une irréparable scission il fit aussitôt diligence pour y remédier lui-même ; d'autant plus qu'il se souciait peu de se rencontrer avec Bologguine ibn Mohammed seigneur ziride de la kalâa des Bni-Hammad qui, en l'an 453, se mettait en marche pour, comme l'avait fait son aïeul, envahir le Moghreb-Extrême.

Ayant donc confié le commandement du corps expéditionnaire à Youssof ben Tachefine fils de son oncle paternel, il commit la maladresse de répudier Zeineb, qu'il fit épouser par ce même cousin, car il ne jugeait pas propice d'entraîner cette « magicienne » dans le Sahara.

Arrivé au désert Abou-Bekr décida, pour ramener le calme entre les frères rivaux, d'employer leur activité en les entraînant en une campagne contre les « infidèles » du Soudan et au-delà.

Pendant ce temps Youssof ben Tachefine, remarquable entraîneur d'hommes, et à la tête de contingents constamment accrus, entravait l'avance de Bologguine qui, après avoir réduit Fez et exigé des otages, réintégrait déjà le Moghreb central. Alors, continuant sa marche triomphale, le chef almoravide soumit une grande partie du pays.

Sur ces entrefaites, 454, Abou-Bekr annonça son retour et son désir de reprendre le commandement ; mais il trouva son lieutenant peu décidé à reconnaître son autorité : d'autant plus que son épouse Zeineb lui avait conseillé de faire acte d'indépendance mais de compenser, par des largesses, le pouvoir ainsi spolié. Youssof reçut donc son cousin avec une morgue hautaine et lui offrit cependant mille chameaux lourdement chargés de présents ; notamment d'objets et ustensiles utiles à la vie saharienne. L'émir ayant compris la signification de ces dons symboliques et voulant éviter un

nouveau conflit chez les Lemtouna céda de bonne grâce, apparemment tout au moins, tout en faisant à son hardi cousin de pressantes recommandations, relatives surtout au *djehad*. Après quoi il s'en retourna au désert pour y persécuter les nègres idolâtres dont une flèche empoisonnée causa sa mort en Caâbane 486 (novembre 1087).

De l'abdication d'Abou-Bekr ibn Omar Telagguine, en 454, date la souveraineté effective de Youssef ben Tachefine sur les Almoravides. Son premier acte fut la création d'une capitale offrant tous les avantages de sécurité, c'est-à-dire à proximité du Moghreb et du Sahara. Pour ce faire, son choix s'arrêta sur une vaste et riche plaine s'étalant ensuite des derniers contreforts Nord du Grand Atlas, sur l'Oued Tensift et à courte distance de l'Océan. Il acquit ainsi des Maçmouda l'emplacement nécessaire à l'établissement d'un camp fortifié, autour duquel il fit édifier diverses constructions notamment une mosquée et une citadelle destinée à receler ses trésors et ses armes. Pourtant la cité, qui avait reçu le nom initial de *Maroc*, ne se développa guère que sous Ali, fils et successeur de Youssef, et fut entourée d'une enceinte fortifiée, plus tard, Marrakech.

Dès lors Youssef ben Tachefine put organiser sa constitution gouvernementale tout en continuant le *djehad* (guerre sainte). Il se retourna donc vers les différentes tribus Zenata, notamment les Maghraoua et les Bni-Ifrène dont la tyrannie s'exerçait sur les tribus sédentaires sans cesse mises à sac et à sang. Il délivra, du joug des princes Zirides, Fez dont le Gouverneur Beker ben Ibrahim fut mis à mort. Il se porta, ensuite, sur Sofroïa (Sefrou) au Sud-Est de Fez où il massacra tous les membres de la famille Ouannoudine qui s'y était retranchée ; puis en 455 = 1063 Fez, de nouveau lui ouvrait ses portes. De là, il marcha contre les Rhomara, réduisit toutes leurs citadelles et prit position sur la colline qui domine Tanger, défendue par Soggout el Berrhouati et d'autres partisans de la Dynastie hammoudite, de Malaga. Pourtant des Zenata s'étant ralliés à El Kassem ibn Mohammed descendant de l'Amrhar Moussa ibn Abi-l'Afja seigneur de Taza et des Tsoul marchèrent contre les Almoravides qu'ils défirent dans la vallée de l'Oued-Safir. Ce désastre fut un fâcheux contre-temps pour Youssef ibn Tachefine lui-même retenu par le blocus de la kasba de Fazzaz défendue par Mahdi ibn Touala. Confiant aussitôt le commandement à l'un de ses lieutenants il se mit lui-même à la tête de ses troupes et, en 456, il soumettait le pays des Bni-Merhassène et s'emparait de la forteresse de Feudlaoua. Deux ans après il subjuguait les tribus de la vallée de l'Ouergha ; en 460 il s'emparait de toute la région qu'occupaient les Rhomara et quelques mois plus tard il enlevait de nouveau Fez aux Zenata leur massacrant plusieurs milliers de guerriers. Ce fut lui qui fit abattre le mur séparant le quartier des Andalous de celui des Kraouïne unifiant ainsi la cité qu'il dota de nouvelles mosquées et d'une enceinte fortifiée.

En 463 Ibn Tachefine parcourait en maître la vallée de la Moulouïa, en 466, il occupait les montagnes des *Rhiata* et des *Bni-Mekkoud* dans la province de Taza ; et, vers cette époque, il divisa le Moghreb en districts dont il confia le commandement à ses fils et à ses proches.

Peu après, répondant à l'appel du seigneur de Séville l'Emir El Motamid

fil d'El Motaded ibn Abbad, il consentit à participer à l'anéantissement de la puissance de **Soggout** chef des *Berrhouata* et seigneur de Tanger.

En ce temps, Alphonse VI, souverain chrétien d'Espagne, tentait d'exercer sa suzeraineté sur toutes les principautés musulmanes de la péninsule ibérique. Effrayés, car sans cohésion, les principicules arabes décidèrent alors de faire appel aux Almoravides et délèguèrent vers Youssouf ben Tachefine des notables pour demander son intervention au nom de l'Islam. En principe le lemtouni acquiesça sous condition, entre autres avantages, qu'à l'avenir il occuperait Algésiras. Mais en présence de l'indécision des délégués il tergiversa lui-même, prétendant qu'il devait achever la soumission de diverses tribus de l'Est. Cela l'amena à se mettre en campagne pour réduire Tanger, Ceuta, le Rif, Nokour, Melilla, Guercif et, après avoir, non sans peine, soumis les *Bni-Snassène* (Iznassène) il pénétra à Oudjda leur capitale, d'où il repartit pour assiéger et prendre Tlemcen, que gouvernait alors El Abbas descendant d'Ibn Khazer. Son expédition terminée et après avoir confié à son lieutenant Mohammed ben Tine Amir le commandement de la cité de Sidi Bou-Médine il réintégra Marrakech, où il ne se reposa que peu de temps car, cédant enfin aux supplications de ses coreligionnaires d'Andalousie, il réunit un corps de fameux Almoravides presque tous méharistes et passant le détroit il débarqua à Algésiras pour gagner Séville où il rejoignit le khalife El Mohamid. L'armée musulmane comptait à peine vingt mille guerriers à opposer à des forces trois fois plus nombreuses. Les adversaires se rencontrèrent à Zallaca (Sacralias, près de Badajoz), et grâce à la tactique de Youssouf ben Tachefine ce fut une victoire pour les mahométans. Le roi Alphonse VI blessé par un cavalier de la Garde noire de l'Emir Almoravide eut bien des difficultés pour regagner Tolède avec quelques centaines de cavaliers. Tant en Moghreb qu'en Andalousie on fêta ce succès des armes musulmanes qui portait à son apogée la gloire du nouvel « *Emir el-Mouslimine* ».

Pourtant rappelé à Ceuta par la mort d'un de ses fils, le triomphateur berbère repassa la mer laissant à Algésiras une garnison commandée par Mohammed-ou-Medjoun, dit **Ibn Elhadj**.

Sitôt après son départ les chrétiens, stimulés par le danger, s'étaient reformés plus décidés que jamais à la Croisade. Leurs bandes armées parcouraient les districts méridionaux demeurés sous le régime musulman. Le roi Alphonse VI s'emparait d'Almería et de Murcie, ce tandis que l'impétueux Rodrigue de Bivar — le légendaire *Cid Campeador* — entraît à Valence, dont il faisait brûler le kadhi Djâhaf maître de la cité — et se constituait dès lors une principauté, que lui enlevèrent peu de temps après les Almoravides. Le Cid d'ailleurs en mourut de fureur.

Cette situation critique décida El Motamid à se rendre, en 484, en Moghreb pour solliciter de nouveau l'appui d'Ibn Tachefine qui acquiesça et sans hésiter, organisa une expédition, bien décidé à demeurer, cette fois, le seul maître de l'Andalousie. Des ordres ayant été donnés dans ce sens à son général Zir ben Abi-Bekr ; tous les principicules arabes d'Andalousie, tous les kadhis ou autres furent les premiers sacrifiés ou châtiés cruellement ; et de même les Mozarabes, chrétiens de langue arabe, (mostarib, arabisé) qui au nombre de quatre ou cinq mille hommes choisis parmi les plus vaillants

s'étaient placés sous les ordres d'Alphonse I^{er} d'Aragon — dit le Batailleur — pour secouer le joug brutal des Almoravides. Vaincus ils furent en partie massacrés et les autres furent déportés en Moghreb, vers Meknès où quelques années plus tard les Almoravides les supprimèrent.

Cordoue, Séville, Almería, Murcie tombèrent entre les mains des africains et même Dénia, malgré l'héroïque défense d'El Motamid, tombé lui-même en disgrâce et trahi, fut réduite, par les armes, alors que son royal défenseur, le dernier des *Bni Abbad*, fait prisonnier, était exilé à Arhmat, capitale initiale des Almoravides, où dix ans plus tard il mourait non sans avoir exhalé sa douleur dans des élégies (*mortsiate*) qui sont demeurées des chefs-d'œuvre de l'art poétique arabe et qui psalmodient le déclin de l'existence fastueuse que menèrent les khalifes d'Andalousie depuis les Oméiades.

Abou Yakoub Youssef Ibn Tachefine, confia le gouvernement maure d'Andalousie à Zir ben Abi-Bekr ; et, en 486 = 1096, Omar ibn el Aftas, émir de Badajoz, ainsi que ses fils furent, par lui, mis à mort pour avoir négocié secrètement avec le roi des chrétiens.

Pour la troisième fois, en 490, l'émir Youssef, passa en Espagne et sachant qu'Alphonse VI marchait contre lui il le fit attaquer par son lieutenant Ibn Elhadj, lequel assisté de Yahia ibn Abi-Bekr, petit-fils du grand chef lemtouni, mit les troupes ennemies en complète déroute et les Almoravides continuèrent ainsi de victoire en victoire si bien que, trois ans plus tard, toute l'Espagne méridionale était sous leur domination.

Le souverain du Maroc, alors que presque centenaire, fit une quatrième incursion en Ibérie, peu de temps avant sa mort survenue en Moharrem de l'an 500 (septembre 1106). Bien que parvenu au suprême degré des honneurs et de l'opulence, cet émir n'en avait pas moins continué à vivre de la vie rustique des Lemtouna, se vêtant de tissus composites en laine et poils de chameaux, ne consommant que la chair et le lait de ses troupeaux camelins. Il respectait rigoureusement les pratiques édictées par les premiers mrab-thine.

Au physique c'était un homme de taille moyenne plutôt fluet, à la voix grêle mais impérative, au teint brun et à la barbe rare. Très probe et soucieux du bien public, il laissa au makhzen treize mille boisseaux d'argent et plus de cinq mille boisseaux d'or monnayé. Après qu'il eut reçu l'investiture du khalife abbasside Abou l'Abbas Ahmed al Mostadhir-Billah, il fit frapper des monnaies à son émirat. La devise en était à l'avvers : « *Il n'y a d'autre divinité qu'Allah ; Mohammed est l'envoyé d'Allah* » et au dessous : « *Le Commandeur des Musulmans Youssef ben Tachefine.* » Au revers : « *L'esclave d'Allah, Ahmed Commandeur des Croyants, l'Abbasside* » ; et, sur le pourtour la date et le lieu de la frappe.

A sa mort son fils l'enveloppa dans son vêtement en guise de linceul et le fit enterrer à Maroc, dans la mosquée de son nom. Il fut remplacé par son fils **Abou l'Fotouh Ali**, lequel bien que d'esprit plutôt religieux que combattif, poursuivit la politique guerrière de son père ; aussi en 503, alla-t-il mettre le siège devant Tolède qui fut enlevée d'assaut et toute l'Espagne chrétienne fut une fois de plus dévastée et saccagée par les africains : Santarem, Badajoz, Focta et toute la vallée du Douro ; Lisbonne et toute l'Estramadure étaient

aux mains du général Zir Ibn Abi Bekr. Quant à Ali ben Youssef il ne rentra au Maroc que deux ans après, ayant confié le commandement d'Andalousie à son frère Temime.

A cette époque la puissance almoravide avait atteint son apogée ; sa domination s'étendait du Nord au Sud depuis l'Espagne méridionale jusqu'au Sénégal et au Niger ; de l'Océan Atlantique jusqu'à l'Al Djazirat des Bni-Mizrana (Alger), à l'Est.

Grâce aux diverses expéditions qui les avait portés du Moghreb-extrême vers l'Ifrikia les Almoravides avaient brisé l'élan des hordes hilaliennes. Dès lors les envahisseurs ne s'infiltrèrent que lentement en Moghreb où ne se signale alors aucune évolution arabe chez les berbères.

Peu de temps après son retour en Maroc, Ali ben Youssef avait nommé son fils Tachefine gouverneur de l'Espagne occidentale avec Cordoue et Séville comme résidences, cependant que l'Espagne orientale était confiée à Abou-Bekr Ibn Ibrahim *Elmessoufi* ; avec Valence comme capitale, et que Denia et les Iles Baléares étaient gouvernées par **Ibn Rhanîa El Messoufi**.

Pendant les quatorze premières années de son règne la fortune avait souri à Ali ben Youssef ; mais, en 514=1118 se passa un fait en apparence insignifiant qui pourtant devait être gros de conséquences pour la dynastie *almoravide* : le retour d'Orient d'un « mehdi » moghrebin Mohammed ben Abd Allah dit **Ibn Toumert**, promoteur de l'action almohade.

Ce fkih, fils de l'amrhar Abd Allah et de Toumert — fémin. berbère d'Omar — naquit à Igli du Sous dans les *Hergha* (*Herrhet*) tribu des Masmouda du Deren, vers la fin de la cinquième corne. Igli était alors la capitale du Sous ; du temps de l'historien El Bekri, les peuplades environnantes étaient les *Bni-Marhous* et les *Bni-Lemas*, ces derniers *rafidites* (hérétiques) appelés *bedjelites*, suivaient un enseignement hétérodoxe ; d'après cet auteur : «... Non loin des *Bni Lemas* se trouve une tribu de berbères idolâtres qui adorent un béliet ; aussi aucun étranger n'ose venir aux marchés à moins de s'être déguisé.

... Des *Bni-Marhous* on suit une journée pour se rendre à Igli, capitale de la province de Sous. Dans cette ville qui est située sur une grande rivière il y a beaucoup de fruits et de cannes à sucre. L'honneur d'avoir fait construire le canal qui donne de l'eau à la ville d'Igli et d'avoir colonisé les bords de l'Oued-Sous est attribué à Abderrahmane ibn Merouane, frère de Mohammed el Djâddi, celui-ci étant le père de Merouane dernier khalife d'Orient... ;

... Plus loin, à la distance de deux journées on rencontre l'ouadi Masset (Oued Massa)... ;

... dans la région d'Igli la canne à sucre est le produit le plus abondant : pour deux mitscals ou moins encore on s'y procure un quintal de sucre excellent — on y fond le minerai de cuivre en grandes quantités.

... la ville, qui renferme une mosquée — fut conquise par Okba ben Nafah lequel y fit captives plusieurs filles d'une beauté telle et d'une telle perfection de formes qu'on n'en avait jamais vues de semblables. (Sont-ce là des descendantes d'atlantes ?...) Chacune de ces belles esclaves se vendait plus de mille dinars d'or.

... plus tard Abderrahmane ibn Habib occupa cette place ; et son camp s'y voit encore. »

Tout en enseignant, Ibn Toumert avait accepté la fonction honorifique de muphti (*mofti*) dans son pays. Ensuite de quoi, en 499 = 1109 il avait fait un voyage à Cordoue et y avait suivi les cours du kadhi Ibn Hamdoune. Déjà fort savant le fkih entreprit le pèlerinage canonique en passant par Mehdiâ d'frikia où il reçut l'enseignement de l'Iman Al Mazeri, alors qu'à Alexandrie ce fut le cheikh Abou-Bekr Tertouchi qui l'honora de ses leçons. Après son pèlerinage et la visite réglementaire aux *Lieux Saints*, Ibn Toumert se sentit tout particulièrement attiré par Baghdad, encore frais des enseignements soufites du Santon Sidi Abdelkader el Djilani. En cette « cité lumière » d'alors il suivit passionnément les cours de l'Université *Nizhamia* fondée par le sel-djoucite Malec-Châa, premier vizir du khalife Nizham.

L'historien Zerkechi prête au mehdi Mohammed ben' Abd Allah Ibn Toumert une généalogie chérifienne que l'on peut admettre en la redressant ainsi :

l'Iman el Mehdi se nommait Mohammed ben Abd Allah (pseudonyme généralement adopté par les prétendants indirects) ; il était fils de l'amrhar dit **Ibn Toumert** (féminin d'*loumer* forme berbérisée d'Omar ; De renseignements recueillis sur place — auprès du Goundafi — il appert que Toumert était le nom de la mère ou celui de l'aïeule de mehdi et non point celui de son père qui, lui, était dit l'amrhar Abou-Abd Allah Ibn Toumert) — ben Abderrahmane ben Houd ben Khalid ben Temam ben Adnane ben Châbane ben Ceufouane ben Djabir ben Atha ben Rbâ ben Mohammed ben **Soleïmane**, souverain de Tlemcen et frère de **Moulâï-Idris l'Akbeur**.

Zerkechi indique 491 comme date de la naissance du Mehdi, tandis qu'Ibn Khalikan donne celle de 484 et qu'Ibn el Khathib el Andloussi le fait naître deux ans plus tard, tandis que Al Kharnati précise bien l'année 471. Cette dernière version, par comparaison, nous paraît être la plus authentique.

Partisan intransigeant du *touhid*, confession de l'unité de Dieu, il composa la *Morchida* et le *Touhid*, deux ouvrages libelles condamnant les mœurs et le gouvernement de ce temps, œuvres que, plus tard, il traduira en idiome régional.

Il devint bientôt le *Mouhid* « unitaire » par excellence ; aussi, dans la suite ses partisans moghrebins adoptèrent l'appellation de *al Mouhidouned* où Almohades. A son retour d'Orient, en 505 = 1117, Ibn Toumert s'arrêta à Tripoli de Barbarie où il fut très mal accueilli ; pénétrant de nouveau à Mehdiâ, ancienne capitale fathémide, il y séjourna quelque temps ; après quoi, traversant les Monts Aurès, ce foyer inextinguible d'insurrections, il tenta de pénétrer à Bougie qu'il dut quitter en hâte par ordre du sultan El Aziz, allié des Almoravides. Il se réfugia chez les *Bni Ouriarhène* en un lieu dit Melalla, où vint le quérir de la part des tholba de Tlemcen un certain Abdelmounène ben Ali el Koumi, originaire des Koumia de la branche des *Bni-Fatène* de Rachgoun.

D'après Hereoui cette rencontre se trouvait indiquée dans un livre que le fkih possédait et lequel décrivait nettement Abdelmoumène ben Ali, descendant du Prophète qui devait paraître dans le Moghreb ultérieur après

l'an 500, prêcher le respect dû au Livre de Dieu, séjourner, et être enterré dans un lieu de Moghreb dont le nom était formé des lettres T ; I ; N ; M ; L Tinemellal ; ce livre donnait ensuite la description et la forme extérieure de ce personnage, qui devait être ainsi reconnu par le lecteur. Or le Cheikh Mohammed, qui voyageait pour le trouver, rencontra, en arrivant à Mellala, un jeune homme répondant à la description consignée dans le livre et qu'il crut être celui qu'il cherchait ; ce jeune homme était en train de manger, puis de tuer ses poux et de se mettre à l'eau : « Qu'est-ce que tu fais là ? lui dit Ibn Toumert. — Je chasse du mauvais ! Je tue des ennemis et j'entre dans quelque chose de bon. » Cette réponse bien tournée plut à Ibn Toumert qui lui demanda son nom. « Abdelmoumène, Dieu est grand, c'est toi que je cherche ; suis-moi et tu auras science, gloire et primauté ! »

Une grande amitié lia bientôt les deux savants dont la fortune devait être commune ; car, soulignons, que Abdelmoumène al Koumi fut à Ibn Toumert ce que Yahïa Telagguine avait été à Ibn Yassine. Aussi, puissant dans le Titteri, à Médéa, Ibn Toumert ayant reçu comme témoignage d'admiration des Maâkil Tsalba, un âne gris, l'offrit-il à son compagnon, marquant par là qu'il désirait faire d'Abdelmoumène son *ligius* et son successeur. Remarquons que ce présent d'un âne était déjà symbolique ; ainsi le daï chiite Abou-Abdallah, lorsqu'il arriva en Moghreb reçut-il un tel cadeau ; de même le Noukkar Abou-Yezid dit « l'homme à l'âne », et plus tard, au moment de la conquête le fameux « Bou Hamara ».

Reprenant sa marche vers Tlemcen et passant par l'Ouarsenis, Ibn Toumert, rencontra un autre adepte notable en la personne du marabout Sidi El Bachir qui soutint sa cause fermement et qui le suivant partout fidèlement devait être tué à ses côtés au premier siège de Marrakech en 522 = 1128.

A Tlemcen, les eulama effrayés par l'immense propagande faite autour de la nouvelle doctrine tout autant que par le bouleversement qu'elle occasionnait dans les anciens dogmes la taxèrent d'hérésie et chassèrent le mehdi qui gagna Fez puis Meknès, où l'accueil ne lui fut pas plus cordial.

Enfin arrivant à Marrakech, Ibn Toumert osa s'en prendre à Ali ben Youssef Tachefine qu'il interpella dans la mosquée même alors qu'il présidait la prière du *dhohor*. Surmontant son courroux, le khalife décréta qu'il y aurait controverse entre cet astucieux et les docteurs de l'endroit. La discussion fut orageuse et Ibn Toumert plus agressif que persuasif dut fuir et se retrancher à Tine Mellal (ou par abréviation Tinmel — le puits blanc : *tine*, puits et *amlal*, blanc). Il réintégra ainsi sa tribu des *Masmouda* qu'il avait quittée depuis seize ans déjà. Là dans un ribath inaccessible il proclama sa doctrine et vit bientôt se grouper autour de lui des partisans « plus nombreux que les grains de sable du désert. »

Cependant le kahdi de Marrakech Malic ben Ouhïeb, qui était astrologue et quelque peu devin, avertissait l'émir des Almoravides et le mettait ainsi en garde : « Précautionne-toi contre cet homme, pour ce qui a trait à ton gouvernement ; mets-le hors d'état d'agir afin qu'il ne fasse pas un jour résonner le tambour à tes oreilles, car je crois bien que c'est lui qui est » l'homme au direhm carré ».

Comprenant enfin le danger, le khalife Ali fit réclamer impérieusement le

perturbateur à sa tribu ; mais bien loin d'obtempérer à cette injonction tous les Masmouda formant alliance s'engagèrent à protéger le mehdi et à lutter sans merci contre les « antropomorphistes ». Le vendredi 14 ramdhan 515 = 1121, un *mdjlès* se réunit donc, à l'ombre d'un gigantesque sedrat, pour envisager les mesures à prendre.

Le serment d'obédience fut alors prêté à l'Imam Ibn Toumert par ses compagnons, au nombre de dix : Abdelmoumène ben Ali el Koumi ; le cheikh Abou Ali Omar Essanhadji, surnommé Asnak ; Cheik Abou Hafs Omar Hintati (des Hintata) ; Ismaïl ben Makhlouf ; Ibrahim ben Ismaïl Herrhi ; Ismaïl ben Moussa ; Abou Yahïa ben Mekith ; Mohammed ben Soleïmane ; Abou Mohammed Abd Allah ben Meloutate ; Abou Mohammed Abd Allah ben Abdeloulalid, surnommé *cheikh el Bachir*, de l'Ouarsenis (son second compagnon après Abdelmoumène). Tous les autres chefs des *Masmouda* suivirent cet exemple, notamment Omar ben Tefaridjine à la tête des *Herrha*.

Ils convinrent de se rallier à la doctrine des *Imamiens chiites* en ce qui concernait « l'Iman impeccable Ali ben Abi-Thaleb ». Dès lors les Almoravides eurent à subir le premier choc des ligueurs qui sous la conduite même d'Ibn Toumert assiégèrent Marrakech. Mais le khalife Ali, à la tête d'une solide et nombreuse armée défit les Masmouda leur tuant plusieurs chefs ; le mehdi lui-même eut toutes les peines pour regagner Tine Mellal où il mourut quatre mois après, non sans avoir laissé son *oucïa* à Abdelmoumène, l'intrônisant définitivement chef des Almohades.

Ce dernier qui avait été proclamé émir lors de la réunion de ramdhane 515, fit inhumer, selon le rite, son vénéré imam dans la mosquée de Tinemelal en 522 = 1128.

D'accord avec les principaux chefs Masmouda, Abdelmoumène ordonna de tenir secrète la mort du mehdi et il ne l'ébruita qu'en 524 = 1130, sur les conseils de son beau-père Abou-Hafs. Il reçut alors le serment d'obédience et si l'on s'en réfère à Léon l'Africain... « il fut élu *roi* et *pontife* par quarante disciples dont les dix premiers compagnons du défunt ; coutume nouvelle et, en la loi de Mohammed auparavant inusitée » (de *l'Afrique* trad. de Jean Temporal p. 176. Livre III. Paris 1830).

Le titre d'*Al Achari*, le decemviral, fut dès lors reconnu aux enfants et descendants des dix membres composant le premier decemvir almohade.

Ayant réuni une forte armée, le premier souverain almohade envahit le Drâa et soumit le Tadla. Pendant ce temps, le khalife Ali ben Youssef qui opérait en Espagne rentra précipitamment, en 531 = 1137 et confia toutes ses disponibilités armées à son fils Tachefine. Ce dernier ralliant les Guezzoula s'en alla mettre le siège devant Tinemellal afin de détruire ce centre de propagande séditeuse. Trahi par les Guezzoula et autres tribus, il dut rentrer devant la pression des Masmouda qui occupèrent aussitôt les régions méridionales.

Quelques mois plus tard Abdelmoumène envahit le Rif où les Rhomara lui firent leur soumission. L'armée de Tachefine se mit à poursuivre les Almohades, mais des séditions ayant été provoquées parmi les Almoravides, la plupart de leurs partisans, apprenant la mort du khalife Ali survenue à Marrakech, en 537 = 1143, passèrent dans le camp ennemi.

Le nouveau souverain **Tachefine ibn Ali**, proclamé au Moghreb et en Espagne par ses sujets demeurés fidèles put rentrer dans sa capitale de Maroc, tandis qu'Abdelmoumène, ayant échoué au siège de Ceuta, ralliait les *Bthouia*, les *Mtalsa*, les *Bni-Snassène* et s'assurait l'appui de ses contribuables les *Koumia*.

A ce moment les *Bni-Oumennou*, riverains de la Moulouïa, en lutte contre les *Iloumène* que soutenaient les *Bni-Ouassine* (*Abdelouad* de Tlemcen, *Toudjine* et *Banou-Merine*) réclamèrent l'appui d'Abdelmoumène qui leur envoya des renforts sous les ordres de ses lieutenants Ibn Yarhmoir et Ibn Ouannoudine, lesquels battirent le gouverneur de Tlemcen. Mais aussitôt accourut Zoborteïr chef de la milice chrétienne almoravide qui, dans la vallée de la Mina, à Mindas, défit les Oumennou et les Almohades lesquels se retranchant dans la vallée de l'Oued-Habra se réfugièrent à Sirat où vint les délivrer Abdelmoumène, qui ayant reçu la soumission des Abdelouad reprit sa marche sur Tlemcen.

Le Khalife Tachefine désireux de conserver la puissante cité arrivait lui-même à la tête de ses meilleures troupes pensant surprendre et défaire ses adversaires campés à Sakhetine — les deux roches — sur le Tirni qui domine la ville. Un corps de *Sanhadja* dépêché au secours des Almoravides par Yahïa ibn El Aziz sultan de Bougie prit part à l'action sous le commandement de Tahar ibn Kebbab ; mais, vaincus, tous ces *sanhadja* furent massacrés, ainsi que les chrétiens de Zoborteïr qui lui-même fut lapidé puis mis en croix.

Dès lors, jugeant la partie perdue, le khalife Tachefine ben Ali se désista en faveur de son fils **Ibrahim** qu'il renvoya à Marrakech, tandis que lui-même se réfugiait à Oran où était mouillée sa flotte sous le commandement de l'amiral Ibn Meïmoun.

L'Almohade, après s'être emparé de Tlemcen alors que son beau-père réduisait les Zenata, poursuivit le fugitif jusque sous les murs d'Oran qu'il assiégea et qui ne lui résista pas. Tachefine était perdu. « ... Le pauvre et mi-
« sérable roi, relate Léon l'Africain, intimidé et destitué de toute espérance ; ne
« sachant plus à qui avoir recours, monta la nuit son cheval sur la croupe du
« quel il fit mettre sa femme ; puis sortit d'emblée hors de la porte de la cité et
« se dressa vers une haute roche qui était vis-à-vis de la mer, et étant parvenu
« jusqu'au dessus, talonnant le cheval, se précipita en bas de sorte que,
« tombant de lieu en autre se démembra lui et sa femme, et fut trouvé sur
« un petit rocher, là où il reçut pauvre sépulture. »

De fait la tête de Tachefine fut envoyée à Tine-Mellal avec un riche butin de guerre 539=1145.



Les Almohades

Comme on a pu s'en rendre compte, **Ibn Toumert**, intrigant sous le règne de l'émir Ali ben Youssef-ben-Tachefine, a son histoire liée à celle de la dynastie précédente, mais il fut en réalité, outre le *mehdi* reconnu, le premier chef des Almohades.

Après avoir réduit Oran, Tlemcen, Fez et Meknès, et ordonné sur son passage le massacre de tous les Almoravides, Abdelmoumène se porta sur Marrakech où le malheureux et incapable Ibrahim ben Tachefine avait été destitué par les habitants et remplacé par son oncle Is'hak ben Ali.

Faisant massacrer tous les *Lemta* réfugiés avec leurs familles sous les murs de la ville, Abdelmoumène ordonna un blocus rigoureux lequel après plusieurs mois eut raison de la résistance des habitants dont plus de cent mille avaient déjà succombé à la famine et aux épidémies consécutives. Au printemps de 541 (avril 1148) la cavalerie chrétienne des Almoravides ouvrit donc aux assiégeants le Bab-Arhmat. Aussitôt la Cour précédée du khalife Is'hak et suivie de tous les chefs se présentèrent devant le vainqueur qui, s'emparant du jeune Is'hak, fils unique d'Ibrahim, le meurtrit cruellement de ses propres mains ; puis il ordonna la mise à mort immédiate de tous les vaincus. Alors s'ensuivit un massacre général qui, sept jours durant, transforma les rues en torrents de sang. Les survivants de cette hécatombe ne rentrèrent dans la ville que lorsque l'amnistie fut proclamée par le souverain Almohade lequel victorieux des Almoravides, commanda dès lors à tout le Moghreb.

Le Mehdi avait promis une prééminence spéciale à ceux qui embrasseraient sa cause avant qu'elle n'eût définitivement triomphé. Le signe de ce triomphe devait être la prise de Marrakech. Ce fut à eux qu'il réserva le titre d'*Almohaddine*. Les *Devanciers* (Ahl es-Sabkat) se composaient de huit tribus dont sept appartenaient à la confédération des *Masmouda* : les *Herrha*, les *Tinmelel*, les *Hintata*, les *Guenfissa*, les *Guedmioua*, les *Hezerdja*, les *Ourika* ; la huitième était les *Koumia*, tribu mère d'Abdelmoumène. Les guerriers de ces tribus recevaient une solde régulière tous les quatre mois ; les autres populations, *masmouda* et autres berbères, n'étaient que leurs affiliés, sujets ou serfs. Les chefs et notables des *Ahl es-Sabkat*, au nombre de

cinquante, composaient la *Djemâut* et exerçaient un contrôle sur toute la communauté almohade. Le gouvernement almohade avait, outre son contingent personnel, des corps d'arabes, de rhozz, de musulmans espagnols, de chrétiens espagnols et d'almoravides. Les rhozz étaient d'excellents archers kurdes venus en Afrique par le Fezzan, avec Karakoch l'arménien, le même qui s'était emparé de Santaria en 586 et qui passa à cette même époque au service des Almohades. Karakoch (oiseau noir) était client de la famille de Saladin (Çalah eddine) souverain d'Egypte. Sous le règne de Yakoub el Mançour les chefs rhozz possédaient en Espagne plusieurs fiefs dont ils tiraient revenus.

Dans la Khothba du vendredi et sur la frappe des monnaies, les souverains almohades furent désignés par le titre d'*El Khalfat er rachedine* « les khalifes qui marchent dans la voie droite » (I. K. T. II, p. 258).

Ce fut à Marrakech qu'en 542, Abdelmoumène reçut une délégation des notables de Séville venant lui faire acte de soumission. Le kadhi Abou-Bekr ben Larabi dirigeant cette députation ne rentra pas à Séville car, mort mystérieusement en cours de route, il fut inhumé à Fez.

En ce temps, la garnison de Séville comptait, parmi les chefs principaux, deux frères de feu le mehdi Ibn Toumert : l'un était Abdelaziz et l'autre Aïssa dont l'attitude et la cruauté avaient ameuté contre eux la population. Des révoltes éclatèrent bientôt qui dégénérent en insurrection et les chefs des principales villes espagnoles sous les ordres de Youssof el Batrougui, seigneur de Niébla, se rallièrent aux derniers almoravides ; ce qu'apprenant Abdelmoumène renforça son armée dont la position devenait critique et la plaça sous le commandement de Youssof ibn Soleïmane qui rétablit l'ordre à force d'exécutions et réoccupa le pays. En l'an 545 = 1150 l'Emir installa son camp à Chella (Salé), où il hâta ses préparatifs en vue du *djihad*. Tous les seigneurs musulmans des villes principales d'Espagne s'en vinrent aussitôt lui jurer fidélité et lui offrir leur concours. D'autre part sachant que l'Ifrikia était dans l'anarchie du fait des discussions éclatant incessamment entre les divers dynastes qui se la partageaient, Abdelmoumène résolut d'envahir ce pays. Après avoir occupé Alger, il investit Bougie dont le seigneur hammadite Yahia ibn El Aziz eut à peine le temps de fuir et d'embarquer ses gens et ses trésors sur deux navires toujours sous voiles en cas de besoin : fuite superflue puisque ce seigneur devait continuer ses jours à la Cour almohade, à Marrakech, et mourir à Salé dans le Palais des Achera.

A la suite de ces premiers succès, Abdelmoumène confia une armée à son fils Abd Allah pour aller réduire la Kalaâ des Bni-Hammad qui, emportée d'assaut et livrée au pillage, fut ensuite incendiée. Un butin considérable récompensa les Almohades de ce fait d'armes.

Après la conquête de l'Ifrikia et un dernier combat livré dans les plaines de Sétif, Abdelmoumène rentra à Marrakech, en 457, où il reçut la soumission de tous les chefs arabes de l'Ifrikia et ensuite de quoi il répartit entre ses fils les gouvernements des provinces de ses Etats : l'Emir Seïd Abou-l'Hassène eut la région de Fez et, comme vizir, Youssof ben Soleïmane ; l'Emir Seïd Abou-Hafs gouverna Tlemcen avec, comme vizir, Abou-Mohammed ibn Ouannoudine ; Seïd Abou-Saïd commanda à Ceuta, avec Mohammed ibn

Soleïmane ; pour vizir son quatrième fils le prince *Seïd* Abou-Mohammed Abd Allah emmenant comme ministre Yakhoulouf ibn El Hosseine fut désigné pour Bougie ; quant au plus jeune *Seïd* Abou-Abd Allah Mohammed, il fut choisi comme héritier présomptif de la Couronne. Tous ces princes avaient adopté le titre andalou de *Cid* ou *Seïd*. Le khalife modifiait ainsi l'ordre de succession qui aurait, après sa mort, assuré le khalifat à son propre beau-père Cheïkh Abou Hafs Omar ben Yahïa *al Hintati*, le plus proche de lui comme rang dans le Conseil des dix ; de ce fait il créait une dynastie familiale successorale, alors que dans l'esprit du mehdi le pouvoir devait revenir au cheïkh du *Medjlès*...

A la nouvelle de ces nominations les deux Aït-Amrhar, frères du Mehdi, déjà nommés, rentrèrent à Marrakech avec l'intention d'y provoquer un soulèvement. S'étant assuré la complicité des *Herrha* alors en garnison ils pénétrèrent dans la citadelle où ils tuèrent Omar ibn Trafaguine ; mais cette sédition fut promptement éteinte dans le sang même des deux insurgés qui, par ordre du khalife, furent mis à mort.

En 549 = 1154, Abdelmoumène lança un nouvel appel à la guerre sainte, contre les chrétiens d'Espagne et contre leurs alliés, les derniers Almoravides. Malgré le succès de cette proclamation Abou-Yakoub Youssef son fils aîné fut complètement battu sous les murs de Séville attaquée par Alphonse de Portugal et par l'allié de celui-ci l'almoravide Ibn Mardniche. Aussitôt le souverain moghrebin débarqua à Gibraltar où il groupa ses forces qu'il confia à Mohammed ben Abi-Hafs. Ensuite de quelques victoires remportées sur les chrétiens et sur leurs alliés d'Espagne, Abdelmoumène prit le titre d'*Emir Almoumenine*, puis rentrant à Marrakech il appela de ses compatriotes Koumia pour constituer sa garde particulière, étant donné qu'il avait failli être victime d'un complot ourdi contre lui par son entourage.

En 553, Abdelmoumène proclame une fois de plus le *djehad* et va passer en Espagne, lorsqu'il apprend que les chrétiens de Sicile, sous les ordres de Roger II, croisant en Méditerranée, donnent la chasse à tous les marins moghrebins et occupent déjà plusieurs villes de la côte d'Ifrikïa. Changeant alors de projet il se porte, à marches forcées vers l'Est, avec une armée de soixante-deux mille hommes, et après avoir campé devant Tunis, il va mettre le siège devant Mehdiä qui ne se rend que six mois plus tard, en moharrem 555 = 1160. Après avoir fait restaurer les fortifications et confié le gouvernement de la ville à Mohammed ben Farradj El Koumi, il continue sur Sfax et Tripoli qu'il investit alors que Gabès tombe au pouvoir du prince Abd Allah déjà possesseur de Gafsa enlevée aux *Bni-l'Ouerd* ; ainsi que de : Zira prise aux *Bni-Berouksène* ; Tebourba à Ibn Allal et la montagne de Zaghouan aux *Bni-Hammad ibn Khalifa* ; Sicca Veneria (le Kef) aux *Bni-Yad* et Al Orbos (Laribus) aux arabes hilaliens.

L'année suivante l'Emir, bien que l'Ifrikïa fût encore en effervescence, après avoir confié à ses lieutenants un fort corps expéditionnaire, rentrait à Marrakech.

Dans le même temps, en Espagne, diverses expéditions avaient été organisées déterminant la soumission, passagère s'entend, d'Ibn Mardniche.

Pourtant, exténué par toutes ses campagnes le khalife Abdelmoumène, ayant désigné comme successeur son fils aîné Abou-Yakoub Youssef, à la place

du déprave Mohammed précédemment choisi, dut s'arrêter à Salé où il rendit le dernier soupir, le 10 Djoumada-ettani 558. Son corps fut immédiatement transporté à Tine-Mellal et inhumé auprès du tombeau du Mehdi. Sa mort précéda de peu de temps celle de deux de ses fils : Abou-l'Hassène, seigneur de Fez, et Abou-Abd Allah, émir de Bougie.

L'intronisation du nouveau souverain fut acclamée par tous les Almohades à la suite de la déclaration formelle de cheïkh Abou-Hafs ben Yahïa al Hintati alors que lui-même prit le titre de Grand Vizir. Ce fut alors que les fils du khalife défunt, Abou-Hafs et Abou-Saïd, celui-ci gouverneur de Séville, reprirent la lutte contre Ibn-Mardnîche de nouveau rebelle et qui, une fois de plus vaincu, se retrancha dans Murcie.

S'occupant de l'administration de son royaume et de l'organisation de ses services l'Emir Youssef 1^{er} choisit comme *alamat* (formule, paraphe) officielle *Al hamdou-lillahi ouahadaoh*, conformément d'ailleurs à l'indication initiale du Mehdi. Mais il eut bientôt à reprendre les armes pour réprimer un mouvement insurrectionnel déclenché dans les monts des *Rhomara*. Cette rébellion éteinte dans le sang des insurgés et de leur chef Sbâa ibn Monarh-fad, le sultan laissa le commandement de Ceuta et de la région des *Rhomara* à son frère Abou-Ali Hassène.

Un an après, 563, les chefs Almohades renouvelèrent à leur sultan le serment de fidélité l'honorant du titre d'Emir Almoumenine ; à cette occasion, le *djihad* fut encore proclamé par un édit en vers *thaouïl* toujours fort admiré qui assura au khalife la collaboration de nombreux chefs berbères autonomes ; ce qui lui permit, au nom de l'Islam, de patrouiller en Ifrikîa pendant qu'en 565 Abou-Hafs et Abou-Saïd reprenaient, en Espagne, la lutte contre les chrétiens et contre Ibn Mardnîche. Ce rebelle fut sans contredit le personnage le plus marquant de l'Islamisme en Espagne, jouissant d'une réputation de hardiesse allant jusqu'à la cruauté : ce fut ainsi que, trahi par son neveu et gendre Mohammed ibn Abd Allah, seigneur d'Alméria, il résolut de détruire sa lignée et même sa fille qui ne dut son salut qu'à la clémence des bourreaux ; quant aux enfants ils furent noyés dans un *buheira* (bahora, petite mer, lac) près de Valence. Ce trait prouve assez le farouche adversaire que les Almohades avaient à combattre.

Concurremment à l'exercice du *djihad* le sultan faisait réunir à Marrakech les contingents arabes levés par ses frères Abou-Zakaria et Abou-Amrane ; puis, ayant confié le khalifa de Marrakech à ce dernier il prit lui-même le commandement des troupes et, en 567 = 1171 il faisait de nouveau son entrée à Cordoue. De là, se transportant à Séville, il opéra sa jonction avec son frère Abou-Hafs qui rentrait une fois de plus victorieux de sa lutte contre Mohammed ibn Mardnîche, lequel fut tué en redjeb de la même année sous les murs de Murcie, laissant sa place à son frère consanguin Abou-l'Hadjadj (1)

1) Abou l'Hadjadj était descendant de la puissante famille des *Hadradj* qui avec les *Khalidoun* (superlatif honorifique de Khaled) ancêtres du célèbre historien Abderrahmane ainsi que de son frère Yahia — et les *Abda* se partagèrent dès la fin du deuxième siècle de l'Hégire, sous le Khalife omirade El Hakem, 1^{er} — la prépondérance musulmane à Séville.

qui dut capituler bientôt et reconnaître l'autorité almohade, ainsi que le fit son neveu Hilal ben Mohammed Ibn Mardniche, qui, peu après, fut attaché à la personne du souverain dont il épousa l'une des filles en donnant lui-même comme femme à l'Emir Youssef l'une de ses sœurs Bent Mohammed Ibn Mardniche.

L'Emir ne quitta l'Andalousie qu'en 571 = 1175 regagnant Marrakech où ses frères Abou-Amrane, Abou-Said, Abou-Zakaria et de nombreux membres de la famille impériale avaient succombé aux atteintes de la peste qui décimait les populations du Sud. Quant au vaillant cheikh Abou-Hafs Omar ben Yahia al Hintati — sous le vocable de qui devait être fondée plus tard, à Tunis, la dynastie *Hafside*, — et beau-père d'Abdelmoumène, il mourut la même année, de retour d'Espagne, et fut inhumé à Salé. Deux ans plus tard devait périr un autre frère de l'Emir, le prince Abou-Hafs ben Abdelmoumène, qui s'était si vaillamment comporté au cours du djehad, en Espagne.

Après avoir réprimé une nouvelle insurrection provoquée en Ifrikia par Ali ibn El Euzz Etthouïl (le long), seigneur de Gafsa, le khalife Abou-Yakoub Youssef rentre à Marrakech, en 577, afin de proclamer une fois de plus la guerre sainte en raison des événements précipités par les chrétiens d'Espagne. Ce fut pourquoi, deux ans après, il reprenait la route du Nord, renforçant, à Fez, ses troupes de contingents *Hintata*, *Timmellala* et *Hilaliine* puis, en çafar 580 = 1184 il traversait encore le détroit pour gagner Séville. Cette expédition devait lui être funeste car, dirigeant lui-même le siège de Santarem, il y mourut le 18 rbiâ-ettsani 580 = 29 juillet 1184 ; certains disent tué d'un coup de lance ou par une flèche ; d'autres prétendent mort subitement d'une indisposition... mystérieuse comme toujours ! Quoiqu'il en fût il était alors séparé de son armée soit par méprise soit par trahison. Dans tous les cas il se défendit furieusement à la tête de quelques-uns des siens demeurés fidèles. Il avait eu un règne, assez glorieux, de vingt-deux ans, au cours duquel il avait fait preuve de réelles qualités d'administrateur, de guerrier et de lettré. Son corps fut ramené au Ribath el-Fath (Rabat) et y fut inhumé par les soins de l'aîné de ses dix-huit fils, sons successeur **Abou-Youssef Yakoub**, plus tard **Al Mançour**.

Ayant reçu de l'armée le serment d'usage, le nouveau souverain rallia toutes ses forces à Séville ; puis, ayant pris d'énergiques mesures d'occupation, il repassa le détroit pour rentrer dans ses Etats. Son premier soin, dès son arrivée à Marrakech, fut de réprimer les abus de toutes sortes qui risquaient de dégénérer en anarchie ; puis il organisa le service de la justice dont il prit la direction.

Il allait bientôt avoir affaire à de graves événements consécutifs à la révolte d'Ali Ibn-Rhania l'almoravide, seigneur de Maïorque. Ce perturbateur, accompagné de ses frères, venait de quitter les Baléares avec trente-deux brigantins transportant un gros contingent de mécontents et de rebelles. Ayant débarqué à Bougie il avait fait prisonnier Abou-Rbia, fils d'Abd Allah ben Abdelmoumène, seigneur de la Cité, et son oncle Abou Moussa Amrane ben Abdelmoumène qui, lui, était de passage. Confiant sa conquête à son frère Yahia, Ali Ibn Rhania alla mettre le siège devant Alger qui, sans défense, capitula et qu'il laissa sous la surveillance de son neveu Yahia ibn Akhi-Tal'ha.

Miliana et la kalâa des Bni-Hammad subirent le même sort; après, Constantine dut se rendre. Le khalife Abou-Youssef Yakoub qui revenait à Ceuta, apprenant cette incursion confia aussitôt à Mohammed ibn Ali Is'hak le commandement de sa flotte, laquelle fit diligence vers Alger et Bougie pour les débloquer, pendant que toutes ses forces d'Ifrikia, entraînées par ses fils et neveux, libéraient Miliana, obligeant même Ibn Rhanïa à quitter Constantine pour chercher refuge au Sahara. Mais l'almoravide ne se tint pas pour battu; ayant reconstitué une armée il emporta d'assaut la plupart des villes du Djerid. Lorsque le khalife apprit que Gafsa avait aussi capitulé il prit lui-même le commandement d'une colonne formée en hâte à Kairouan puis il marcha à la rencontre de l'adversaire, qu'en chaâbane 583, il attaqua ainsi que son allié Karakoche, puis il reçut la soumission des habitants de Gabès qui, précédemment, avaient fort malmené la garnison almohade; il en fut de même pour Tozeur et Gafsa où il massacra les mercenaires à la solde d'Ibn Rhanïa, les *Rhozz* exceptés. « Les fortifications de cette dernière ville furent rasées et les habitants obtinrent la vie sauve mais ne conservèrent leurs propriétés qu'en qualité de colons partiaires, d'après Zerkechi. » (1)

Repasant par Tunis, le khalife confia l'Ifrikia à son frère Abou-Zeïd puis regagna l'Occident par Mehdia, Tahert et Tlemcen grâce à un guide éclairé et dévoué, El Abbas Ibn-Athïa, émir toudjinide, cependant qu'Ali Ibn Rhanïa qui, avec Karakoch, avait repris ses courses et réduit Tripoli, était peu après tué dans une rencontre avec les Nefzaoua et inhumé dans ce pays, — certains prétendent qu'on le ramena aux Baléares et que son tombeau est à Majorque. — Sa mort détermina son allié Karakoch à offrir ses services aux Almohades et à devenir, deux ans plus tard, l'un des zélés lieutenants du khalife.

Ayant appris que, durant son absence son frère Abou Hafs Rachid, gouverneur de Murcie, ainsi que son oncle Abou Rbiâ, gouverneur du Tadla, avaient tenté un coup d'Etat pour s'emparer du trône, le khalife Yakoub les fit emprisonner d'abord dans le Ribath al Fat'h; puis, après enquête, les fit exécuter sans pitié.

Reprenant le *djihad* en 587, Abou-Youssef repassa en Espagne où ses troupes opérèrent leur jonction avec les partisans andalous musulmans sous les murs de Silvès dont le blocus dura plus d'un an; ce ne fut qu'après la reddition de cette ville et le rétablissement de l'ordre que le khalife reprit le chemin de Marrakech.

Ayant appris que Yahïa, frère d'Ali Ibn-Rhanïa, continuait ses ravages en Ifrikia, il se préparait à aller, en personne, châtier cet adversaire; et, en 590

(1) Après la mort de Yahïa ibn Ibrahim, l'un des premiers al *mrabthime*, les Guedala, ou Bni Djoddala, qui jusque là jouissaient de la prééminence sur les tribus à l'itham, rejetèrent l'autorité du chef spirituel Abdallah Ibn-Yassine, brisant ainsi l'unité confédérale et obligeant le cheikh à chercher refuge chez les Lemtouna. Bien accueilli chez les Lemta il s'ensuivit que les Massoufa se rallièrent bientôt à sa cause. Par cette tribu le cheikh atteignit le but qu'il s'était proposé, aussi un des chefs influents des Messoufa, Ali ibn Youssef alMessoufi occupait-il à la Cour de Youssef ben Tachefine, un rang prépondérant; mais à la suite d'une dispute, ayant tué un chef lamtouni il dut s'enfuir dans le désert. Pourtant le souverain qui tenait à ses services versa pour lui la *dïa* et se

partait pour cette expédition, lorsqu'arrivé à Miknassa il fut rappelé de toute urgence en Espagne où la situation s'aggravait.

Rassemblant alors ses troupes à Cordoue, il marcha contre les chrétiens qu'il défit à Alarcos le 8 chaâbane 591 = 18 juillet 1195. Au cours de cette funeste journée trente mille chrétiens furent massacrés et cinq mille faits prisonniers lesquels furent échangés contre un nombre égal de captifs musulmans.

Ce fut cette victoire qui valut au khalife son surnom d'**El Mançour** (Almanzor ; le victorieux) par lequel il est historiquement désigné : quant à son cousin Abou Yahïa, fils d'Abou-Hafs, il tomba sous les coups des chrétiens et, pour cette raison, ses descendants portèrent le nom de *Banou-Chehid*, enfants du martyr.

Après avoir guerroyé en Andalousie et envahi la Castille, après avoir définitivement fait enlever les Baléares aux Almoravides, le khalife El Mançour séjourna à Séville, capitale almohade ibérique jusqu'au début de 594, puis il repassa en Moghreb, regagnant Marrakech. Là, ne se dissimulant pas la gravité du mal qui le minait il consigna ses dernières volontés dans un rescrit qui constitua un remarquable testament politique. Il mourut dans la nuit du jeudi au vendredi 22 rbiâ-elouell 595 = 1199 ; il était né dans la dernière décade de Dzou-l'Hidja 554 et avait régné quatorze ans, onze mois et quatre jours. Il fut inhumé dans le salon de son palais de Marrakech, mais, plus tard, sa dépouille fut transportée à Tine Mellal.

Une légende : d'aucuns prétendent qu'El Mançour ayant abdiqué mourut au cours du djihad en Espagne, comme aussi, selon Abou Saïd, il entreprit à pied le pèlerinage : « le hadj Ibn Moseïyyna m'a raconté tenir d'un habitant de l'Orient que le tombeau de Yakoub El Mançour l'Almohade est en Syrie et qu'on le visite pour obtenir les faveurs célestes. »

Toujours d'après Zerkechi : Un an avant la mort d'El Mançour mourut le cheïkh, l'homme vertueux, l'ami de Dieu, le pôle (kothb) **Abou-Medyan** (Bou-Médine Choai'b ben El Hassène El-Andloussi, à Tlemcen au lieu dit El Eubbad, où il fut enterré. Il était parti de Bougie pour se rendre à Marrakech où l'appelait le khalife à cause de la notoriété dont il jouissait dans la première de ces villes. Ce chef Çoufite (de tçouf, le puritanisme) fut le premier musulman célèbre qui imposa dans le Moghreb les doctrines du çoufisme. Ce fut le premier, en effet, qui propagea les principes de Djoneïdi Abou l'Kassim et de son ami personnel Sidi Abdelkader El-Djilani « le Saint des

l'attacha en le mariant à l'une de ses parentes nommée Rhaniat. De cette union naquirent Mohammed et Yahia qui furent élevés à la Cour almoravide et dont les descendants, après avoir été seigneurs de Grenade, durent se réfugier dans les Baléares pour fuir l'autorité almohade. Les derniers étaient donc : Mohammed qui, fut renié par ses frères en raison de sa défection ; Ali, adversaire du khalife El Mançour ; Yahia ; Abdallah ; Mançour et Djobara tous fils d'Ishak petit-fils (par son père Mohammed) de la Seïdat Rhania et de Ali al Messoufi.

A Tripoli et à Djerba, en l'an 600, Tachefine ben Al Rhazi ben Abd'Allah ben Mohammed ibn Rhania, joua un rôle prépondérant.

Saints » non pas seulement comme leur simple disciple mais bien comme chef d'école et fondateur d'un ordre spécial dont les adeptes se nommèrent « *Madonia* », se consacrant exclusivement à la science et non aux pratiques mystiques.

Sidi Bou-Médine était né à Séville en l'an 520 = 1126, issu d'une bonne famille, il se consacra de bonne heure aux lettres et à la vie contemplative. Ce fut à Fez qu'il reçut les premiers enseignements supérieurs du légiste Abou-Hosséine Ibn Rhaleb et ceux des cheïkh Abou-l'Hassène Ali ben Ismaïl ben Mohammed ben Abd Allah El Harzioum et d'Abou-Yazzou Ennour El Azmiri, çoufites très renommés. Le dernier mourut à l'âge de cent trente ans, après avoir passé les dernières années de sa vie dans sa kheloua (caverne solitaire) ne vivant que d'herbes et de racines crues et n'ayant pour tout vêtement qu'une tunique en feuilles de palmier, un burnous en loques et une chéchia en joncs.

Sidi Bou-Médine était déjà un savant lorsqu'il quitta Fez pour accomplir le pèlerinage et s'entretenir avec les savants d'Orient. A La Mecque il rencontra Sidi Abdelkader El Djilani ; les deux savants ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié et Abou-Medyane suivit à Baghdad son puissant cheïkh.

De retour, et après avoir professé un peu partout en Espagne comme en Ifrikia il s'était installé à Bougie où les hautes études théologiques étaient fort en honneur.

Très âgé, ayant depuis longtemps renoncé aux voyages et ne songeant plus qu'à finir ses jours en cette ville, il y vivait paisiblement quand sa popularité ayant porté ombrage à quelques jaloux courtisans du sultan El Mançour; celui-ci, tout en y mettant beaucoup de formes, le fit mander auprès de lui à Marrakech, afin disait-il de l'interroger sur des questions dogmatiques.

Les disciples du *Kothb* vénéré, ayant appris certains propos tenus contre leur maître, redoutaient fort cette entrevue, aussi mirent-ils tout en œuvre pour le retenir à Bougie ; mais il leur annonça avec sérénité : « Ma dernière heure est proche et il est écrit que je ne dois pas mourir ici. Tel est le décret (l'écrit : *al mectoub*) de Dieu, je ne puis m'y soustraire. Je suis faible à peine valide, le Très-Haut a envoyé vers moi ceux qui doivent me conduire à ma dernière demeure avec les ménagements nécessaires. Mais sachez-le bien je ne verrai pas le sultan et il ne me verra pas ! »

Sa prédiction se réalisa. En arrivant en vue de Tlemcen, à Aïn Taklalet, Sidi Bou-Médine montrant à ses disciples son ribath d'El Eubbad soupira : « *Combien ce lieu est propice pour y dormir l'éternel sommeil !* » Presqu'aussitôt il se sentit défaillir. Après quelques heures, s'affaiblissant de plus en plus, il fit à ses compagnons sa profession de foi et rendit le dernier soupir en leur disant : « *Dieu est la vérité suprême !* » Son corps fut transporté à El Eubbad où un somptueux mausolée recouvre, depuis, sa dépouille mortelle. Lieu de pèlerinage le plus fréquenté de toute l'Afrique.

D'ailleurs, c'est là, qu'auprès du tombeau de l'Ouali Sidi Abd Allah ben Ali, il avait professé pendant un certain temps avec un très grand succès, lorsque quittant Fez pour gagner l'Orient, il était passé une première fois par Tlemcen. Froidement accueilli par les eulama de l'endroit qui, craignant sa supériorité scientifique, lui assuraient qu'il n'y avait plus de place pour un

nouveau cheïkh et que Tlemcen était aussi « remplie de professeurs » que la jatte de lait qu'on lui offrait et qui était pleine à déborder, le voyageur tirant alors de dessous son burnous une rose fraîchement éclos, bien que ce ne fût plus la saison de ces fleurs, en effeuilla sur la surface du lait les pétales qui surnagèrent sans faire déborder le liquide. Cette muette réponse et le prodige de la rose éclos en cette saison changèrent complètement les sentiments des eulama qui, dès lors, le reçurent avec condescendance.

Ce fut aussi quelque temps avant sa mort qu'El Maṣṣour (1), par un rescrit spécial, enjoignit aux juifs d'employer le signe distinctif (en ar. *checlat*), de porter des tuniques d'une coudée de long sur autant de large, des burnous et des bonnets bleus. Cette mesure devait être plus tard (648) imposée aux Juifs de Tunis par les souverains hafcides.

Le jour même de la mort du khalife Abou-Youssef Yakoub ben Youssef ben Abdelmoumène El Maṣṣour *elmohid*, son fils **Abou-Abd Allah Sidi Mohammed ben Yakoub** fut proclamé sous le nom de *En Naceur-lidine Allah*. Il avait d'abord choisi comme Grand Vizir Abou Zeïd ibn Youhoudjane, neveu de feu Cheïkh Abou-Hafs Omar, mais il le remplaça bientôt par Abou-Mohammed Abdelouahid, fils du même cheïkh.

A l'annonce de nouveaux désordres provoqués en Ifrikia par Ibn Rhanîa qui venait de chasser, de Constantine, Abou-l'Hassène l'Almohade, le jeune prince résolut d'en finir avec ce perturbateur et organisa une expédition. Se portant alors de Tunis à Gafsa puis à Gabès afin de surprendre son adversaire que les Arabes avaient juré de protéger, il ne put l'atteindre, retranché qu'il était dans le Djebel Demmer. Le khalife alors assiégé Mehdiâ où se trouvaient

(1) Abou-Youssef Yakoub au cours de son règne, l'un des plus glorieux des souverains moghrebins, embellit le pays en facilitant les arts et fit édifier des monuments durables, tant en Espagne qu'au Maroc. Séville lui doit la Giralda et l'Alcazar (*al kṣar*, le palais). Ce fut lui qui fit construire le château fort dit Ribath el Fath (ribath de la victoire) qui domine l'embouchure du Bou-Regreg, dont la porte monumentale constitue encore l'un des ornements de Rabat et qui a pris depuis le nom de Kasba des Oudaïa. A Rabat aussi il fit construire la Tour Hassan par les architectes et artisans andalous qui avaient édifié la Giralda.

Il fit restaurer la ville de Salé, détruite par les Berhouata, l'entoura d'une enceinte fortifiée et la dota d'un vaste hôpital militaire où opérèrent des chirurgiens de tout venant et aussi la mosquée où plus tard les Mérinides installèrent une nécropole en laquelle Léon l'Africain dénombre trente-deux sépultures de ces derniers souverains.

Toujours d'après Léon l'Africain (p. 300) : « Puis sentant déjà son âge fort décliné et reconnaissant à vue d'œil la fin de ses jours approcher ordonna (Abou-Youssef Yakoub El Maṣṣour) par son testament qu'on le dût ensevelir et inhumer en cette ville où après être expiré et rapporté de Maroc, il reçut honorable sépulture, là où on lui posa à la tête et aux pieds deux plaques de marbre blanc où furent gravés plusieurs vers composés par divers auteurs qui contenaient les lamentables plaintes et regrets que délaissait Mansor aux survivants. »

Pour consacrer le souvenir de sa victoire, Alcorcos El Maṣṣour avait ordonné et surveillé lui-même la construction de l'imposante Kothbia (koutoubia) de Marrakech.

Enfin la femme de ce sultan ne fut pas en reste de largesses à l'égard de ses Etats puisque d'après Léon l'Africain elle aurait consacré le produit de l'enchère de ses bijoux à l'ornementation de divers édifices, notamment à la confection des « trois pommes d'or » qui surmontent le minaret de la Kothbia.

le harem et les trésors de Yahïa Ibn Rhanïa sous la garde d'un cousin de celui-ci, Ali-ben-Al Rhazi ben Abd Allah ben Mohammed ben Qli Ibn Rhanïa. La ville ne lui fut livrée par le prince Almoravide que le jeudi 27 Djoumada-elouell 602 = 1206.

Le butin livré se composait de toutes sortes de richesses qui constituèrent la charge de dix-huit mille chameaux. Quant au jeune Ali ben Rhazi, le vainqueur le traita avec la plus grande bienveillance, ce qui le détermina à embrasser la cause des Almohades. Peu après le khalife l'attacha à sa personne et il lui fut dorénavant si dévoué qu'il mourut en Espagne, à ses côtés, à la bataille d'Al Ogab, où les Almohades essuyèrent une magistrale défaite que leur infligèrent les chrétiens (çafar 609).

En Naceur rétrogradant sur Tunis y séjourna un an pendant que son frère Abou-lshak reconquérât le pays jusque près de Sort et de Barka, obligeant Ibn Rhanïa à s'enfoncer dans le désert du Fezzan où, pour un temps, l'on n'entendit plus parler de lui. Après avoir confié le gouvernement d'Ifrîkia à son vizir Abdelouahad ben Cheïkh Abou-Hafs Omar, l'Emir rentra en Moghreb pour s'y consacrer de nouveau au djihad en Espagne. Ayant quitté Marrakech en 607 = 1210 il se rendit à Séville et y établit son quartier-général après avoir envahi le territoire chrétien ; il prit d'abord le château de Salvatierra, mais se trouvant bloqué par les neiges il dut rétrograder laissant au roi chrétien tout le loisir de réduire la ville de Calatrava. Ce fut peu de temps après que fut livrée la fameuse bataille d'Al Ogab. « Dans cette rencontre qui eut lieu le 15 çafar 609 = 17 juillet 1212 les musulmans essuyèrent une défaite totale, » écrit El Marrakchi : « La perte de cette bataille, écrit-il aussi, doit être attribuée au mécontentement des troupes almohades qui n'avaient point touché leur solde pendant toute cette campagne. »

Ce désastre détermina En Naceur à rentrer en Maroc où il mourut le mardi 10 chaâbane 610, — d'après Zerkechi à Rabat al Fath où il s'était installé, — des suites d'une morsure de chien... D'après Marrakchi et le Kartas, il était rentré à Marrakech où, dans son palais, s'abandonnant aux plaisirs, il mourut après avoir absorbé une coupe de vin empoisonné qu'une de ses concubines lui présenta. Cette femme avait d'ailleurs été subornée par quelques vizirs dont la mort avait été décrétée par le sultan.

Son règne avait duré quinze ans quatre mois et dix-neuf jours.

Des deux fils du khalife défunt, **Youssef** et **Yahia**, ce fut le premier, encore adolescent, qui lui succéda, intrônisé sous le nom d'**Al Mostancir Billah**, mais le Grand vizir Ibn Djami, mauvais génie d'En Naceur s'empara de la régence.

Le règne du prince ne dura que dix ans et il mourut le samedi 10 Dzou-l'Hidja 620 = 1224 empoisonné, dit-on, par son vizir Abou-Saïd Ibn Djami de complicité avec le fata (page) Mesrour. D'après Ibn Khathib l'andloussi ce jeune monarque, grand amateur de combats d'animaux, reçut un coup de corne d'une vache devenue furieuse.

Ce fut un petit-fils d'Abdelmoumène, **Abou Mohammed Abdelouahid** ben Youssof dit *El Makhlou*, frère d'El Mançour que désigna le *medjlès* pour recevoir le serment de fidélité, mais les Almohades apprenant qu'Abd Allah ben Yakoub, l'un des fils d'El Mançour, s'était fait proclamer en Espagne sous

le nom d'*El Adil*, le juste, ne tardèrent pas à destituer *El Makhlou* pour reconnaître également son autorité. Ce prince ne régna pourtant que trois ans huit mois et dix jours, car il fut étranglé le 22 choual 624 = 1227.

La prépondérance des « *Unitaires* » s'affaiblissait de jour en jour et les haines et discussions familiales n'allaient guère tarder à ruiner le parti.

On proclama ensuite à Marrakech, **Abou-Yahïa Zakaria** dit *El Motacim*, fils d'Abou-Abd Allah Mohammed ben Yakoub-el Mançour qui, intronisé en choual 624, fut déposé presque aussitôt.

Dès la nouvelle du meurtre de son frère *El Adil*, le seigneur de Séville **Abou-L'Ala** (altération berbère d'Ali) **Idris ben Yakoub el Mançour**, s'étant fait proclamer dans toute l'Espagne musulmane, sous le nom d'*El Mamoun*, en choual 627, un grand mouvement s'ensuivit qui lui assura les suffrages des habitants de Fez, celui de Mohammed fils d'Abou-Zeid Ibn Youhoudjane, gouverneur de Tlemcen, ainsi que celui d'Abou-Moussa ben Yakoub el Mançour, gouverneur de Ceuta, de son neveu Ibn Al-Athlas gouverneur de Bougie et d'autres chefs encore. Et, alors que le nouveau souverain se proposait d'aller venger son frère à Marrakech, les habitants de cette ville le reconnurent également.

Entrant dans sa capitale, *El Mamoun* châtia les meurtriers de son frère ; et, désespérant de maintenir désormais l'autorité almohade en Espagne, il fit la paix avec Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, qui lui avait consenti le concours de douze mille cavaliers chrétiens en échange de dix forteresses musulmanes en bordure de son royaume, et l'obligation de bâtir dans la ville de Marrakech une église où il serait permis aux chrétiens de se réunir librement et de sonner les cloches aux heures de la prière. Une autre condition imposait au sultan de soumettre à la justice espagnole quiconque, parmi les chrétiens, voudrait embrasser l'islamisme et ce sans obligation de réciprocité en admettant que tout musulman serait libre de se faire chrétien (Ibn Khaldoun, p. 235 n. I, Tome II).

Pourtant *El Mamoun* s'appliqua à rétablir dans tout son Empire, le « *sunnisme* » pur, en supprimant les innovations introduites successivement par ses prédécesseurs almohades, même jusqu'au mehdi.

Il eut à soutenir incessamment la lutte contre son neveu et adversaire *Yahïa ben Abi Abd Allah Mohammed En Naceur* qui, avec l'appui de *Abou Saïd ibn Ouannoudine*, chef des *Hintata* essayait de se faire proclamer par les marrakchis. Il adressa donc un édit à toutes les villes en ordonnant :

1° la suppression du nom du medhi sur les monnaies et dans la prière du vendredi ;

2° la suppression de cette partie de l'*adène* (appel à la prière) qui était conçue en idiome berbère et renfermait un pieux souvenir du réformateur Ibn Toumert ;

3° la suppression des mots *Koum oua elhamdou-lillah* (lève-toi et louanges à Dieu) que l'on avait insérés dans l'*adène* du *fedjer* (prière de l'aurore) ;

Il défendit également d'autres usages introduits par le mehdi ou par *Abdelmoumène* et leurs descendants ;

Il déclara exécration d'appeler le mehdi l'*imam impeccable*.

Dans une de ses khotbates prononcées en chaire à la mosquée, il dit à l'assemblée : « Hommes qui m'entendez, n'appellez pas Ibn Toumert l'Iman impeccable (Maçoum), dites plutôt qu'il est le « *misérable égaré et coupable* » (madhmoum). Car il n'y a point d'autre mehdi que Sidnâ Aïssa (Jésus). »

(*Les Berbères*, T. II, p. 236, texte et note I, Ibn Khaldoun).

Ainsi que nous l'avons dit, El Mamoun eut à soutenir incessamment la lutte contre son neveu et adversaire Yahïa ben Abi-Abd Allah Mohammed En-Naceur qui, après la mort de son frère Youssef s'était fait proclamer à Tine-Mellal et à qui obéissaient tout le Drâa et Sidjilmassa, de même que sa suzeraineté était reconnue par le gouverneur d'Ifrikïa qui, pour cette raison, s'abstint de faire acte de soumission envers El Mamoun, circonstance qui amena l'établissement définitif de la Dynastie hafcide, à Tunis.

Après de nombreux engagements contre les partisans de Yahïa, qui toujours étaient obligés de fuir, et dont les têtes de plusieurs chefs ornèrent, des mois durant, les murs de la capitale, le khalife El Mamoun, apprenant que son frère **Abou-Moussa**, appuyé par Ibn Houd, gouverneur d'Espagne, s'était fait proclamer seigneur indépendant de Ceuta sous le nom d'*El Mouâied* (soutenu par Dieu), résolut d'aller mettre le siège devant la ville. Il partit donc à la tête d'une forte colonne, et, après avoir réprimé, en cours de route, les Fazzaz et les Meklata qui dévastaient les Miknassa, il bloqua Ceuta trois mois durant sans pouvoir s'en emparer. Il dut cependant interrompre ses opérations, rappelé en toute hâte qu'il fut, en Marrakech, dont Yahïa, aidé par Djermoun ibn Aïssa, chef des Arabes Sofiane, et Abou-Saïd ibn Ouannoudine, chef des *Hintata*, s'était emparé, le mettant au pillage. Il rentrait donc à marches forcées, lorsqu'arrivé auprès de l'Oued el Abid, branche supérieure de l'Oum er-Rbiâ, il mourut — d'après le Karthas — le dernier jour de l'an 627 = 17 octobre 1232, tandis que Zerkechi indique le samedi 10 Dzou-l'Hidja de l'an 629 = 26 septembre 1232 ; — après un règne qui, compté du jour où il fut reconnu à Séville, fut de cinq ans et trois mois.

Ce fut **Abdelouahid ben Idris** qui, sous le nom d'*Er-Rachid*, fut, sur-le-champ, proclamé par tous les chefs : Passant sous silence la mort de son père, il fit diligence pour regagner Marrakech non sans avoir en cours de route défait les contingents *Hintata*.

A cette époque l'Ifrikïa, l'Espagne et le Moghreb se soulevaient, secouant ainsi le joug de la dynastie agonisante. A Tlemcen, l'Abdelouadite Yarhmoracène Ibn-Ziane, lieutenant dévoué du khalife, commençait ses consultations avec Abou-Zakaria le hafcide et n'allait pas tarder à reconnaître son autorité.

Après avoir reçu des habitants de Marrakech le serment de fidélité Er Rachid fit de nombreuses exécutions de notables qui avaient prêté main-forte aux divers prétendants. Ce prince était soutenu par son oncle Abou-Mohammed Saâd qui tenait un haut rang dans l'Empire, de plus il était conseillé par Meryem, sa mère, chrétienne de naissance, laquelle mena elle-même, avec une rare habileté, l'intrigue assurant la suprématie de son fils. Pour gagner l'appui des troupes elle promit d'imposer Marrakech et de leur distribuer cette capitation.

En 631, le nouveau souverain confia à son allié Abou-l'Ala Idris l'administration de la capitale et prit lui-même le commandement d'une colonne

de répression contre Yahïa ben En Naceur et les *Hintata* et autres dont il réduisit le camp, les rejetant dans les monts du *Hezerdja* près de Sidjilmassa où put d'ailleurs se réfugier Yahïa ben En-Naceur al Motacim Billah.

Sur l'engagement formel d'Er Rachid de rétablir les institutions puritaines du *mehdi*, promesse qu'il tint d'ailleurs, tous les grands chefs dissidents almohades firent amende honorable. Soumission éphémère, car Omar ibn Oukarit ne tarda pas à jeter le masque. A ce moment, en effet, éclate une nouvelle révolte du Palais : peu de temps après son intronisation le souverain accueillait, avec cordialité, ses deux frères chassés de Séville, et qui, en traversant la tribu des *Heskoura* avaient été hébergés avec tous égards et reconduits par le cheikh. Mais dans la suite, cet Omar ibn Oukarit ayant résolu de se soulever, gagna à sa cause Massoudi ibn Hamidane, chef des *Kholt*, tribu fameuse d'Arabes hilaliens, qui se vantait de pouvoir mettre en campagne dix mille cavaliers sans compter fantassins et alliés. Apprenant un jour que les Grands parmi les Almohades revenaient de leur visite à la Cour il les surprit en chemin et les fit exterminer sans merci. Aussi, pour l'attirer auprès de lui Er Rachid eut-il recours à un stratagème : il envoya ses troupes opérer chez les *Haha*, sous la conduite de son oncle Abou-Mohammed Saâd, puis il pria Massoudi de venir conférer avec lui. Ce dernier, accompagné de Moaouïa, oncle d'Ibn Oukarit, se rendit, sans méfiance, à l'invitation. Moaouïa fut mis à mort dès son arrivée, cependant que Massoudi, invité à la conférence du khalife, soutenait une lutte acharnée contre ses agresseurs et meurtriers. Aussitôt les *Kholt* résolurent de prendre pour chef l'Emir **Yahia ibn En Naceur**, alors au désert, et l'ayant fait venir ils mirent le siège devant Marrakech. Au cours d'une bataille acharnée, les milices chrétiennes ayant fait une sortie dans le but de repousser les assiégeants furent les premières victimes. La capitale réduite par la famine et les épidémies dut être abandonnée par Er-Rachid qui, par les couloirs du Deren, s'enfuit vers Sidjilmassa, abandonnant ses richesses et ses sujets à ses ennemis.

On peut, depuis ce moment, considérer la puissance almohade comme, sinon anéantie, tout au moins à tout jamais affaiblie.

Pourtant Er Rachid, apprenant que son cousin Yahïa ibn En-Naceur était très mal conseillé par un de ses proches, le *Seïd* Abou-Ibrahim, fils d'Abou-Hafs et surnommé *Abou-Haffah*, quitta Sidjilmassa en 633 = 1235, bien décidé à reprendre sa capitale et ses Etats. Il se mit en marche avec ses partisans les Arabes Sofiane. Il venait de traverser l'Oued Oum er-Rbiâ quand il rencontra son adversaire, le mit en déroute et réoccupa Marrakech et tout le Houz. Voulant du même coup poursuivre les *Kholt* alliés à Ibn Houd, le puissant seigneur musulman d'Espagne, le khalife s'empara de Fez et imposa les *Rhomara* et la province de Fazzaz. Pendant ce temps Yahïa ibn En-Naceur, réfugié chez les Arabes Maâkil, où il essayait de contracter une alliance, fut assassiné aux environs de Taza par l'un d'eux, lequel envoya sa tête au sultan. Ce macabre trophée fut dirigé sur Marrakech ; en même temps tous les Arabes captifs étaient mis à mort. En cette exécution furent compris le chef des *Acem*, Hassène ibn Zeïd, ainsi que les cheikhs des *Bni-Djaber*, Kaïd et Faïd, tous deux fils d'Ameur 634 = 1236. Désormais la tribu des *Kholt*, réduite à l'impuissance, ne put plus soutenir Amar ibn Oukarit qui, extradé de Séville, fut emprisonné à Azemmour ; puis, après l'avoir paré à dos de chameau

devant le peuple, on le tua et son corps fut mis en croix au ribath d'Heskoura.

L'Emir Er-Rachid semblait avoir relevé son prestige mais, dès l'année 637, les victoires successives des *Bni-Merine* commencèrent à sonner le glas de la dynastie almohade.

Les *Riagh*, commandés par Othmane ben Naçr, essuyèrent une défaite sanglante en voulant arrêter la marche de l'envahisseur qui les repoussa du territoire des *Azgar*.

Abou-Mohammed Ibn-Ouannoudine, rappelé de Sidjilmassa, en 635 par le khalife pour commander à Fez et aux *Rhomara*, fut par trois fois battu par les *Bni-Merine*, mais continua pourtant à les tenir en échec deux ans durant jusqu'à ce que le prince eût enfin pénétré dans sa capitale.

Après une fin de règne aussi mouvementée que malheureuse au cours duquel sans cesse trahi par les siens il avait dû réprimer parfois cruellement, le khalife Er Rachid se noya mystérieusement dans un *Saharidj* (1) du Palais de l'Aguedal : le vendredi 10 djoumada-ettani de l'an 640 = 1232, d'après Zerkechi, ou le jeudi 9 du même mois, indique le Roudh-el-Karthas.

Le Khalife almohade Er Rachid eut pour successeur son frère **Abou-l'Hassène Ali ben Idris el-Mamoun** dit *Essaid*, proclamé le même jour, sous le nom d'*El Motadid-Billah* et qui choisit comme Grand-Vizir son grand oncle Abou-ls'hak ben Ibrahim, frère d'El Mançour.

Après s'être assuré l'alliance de la tribu arabe des *Djochem*, — appartenant au groupe des **Hilal ben Amer** et se subdivisant en trois branches : les *Acem*, les *Mokaddem* et la branche-mère des *Djochem* elle-même divisée en *Kholt*, *Sofiane* (Haret, Klabia et Oulad-Mota) et *Bni-Djaber*, — il choisit parmi les membres de cette tribu les chefs de ses divers services gouvernementaux dont il confia la haute direction à Kamoun ibn Djorhoum.

A peine intronisé le nouveau khalife apprit la révolte du gouverneur de Ceuta, précédant la défection de celui de Séville, passés au service de l'Emir

(1) A Marrakech, en les immenses jardins de l'Aguedal, et dans la partie désignée sous le nom de « l'Orangerie » subsistent toujours les deux vastes et profonds bassins en maçonnerie (*sahridj* pl. *saharidj*) situés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre ; et c'est dans le premier plus éloigné de l'ancien Palais qui d'un niveau très inférieur est alimenté par l'autre, que se produisit l'accident.

Ces bassins étaient jadis, pendant l'été, le lieu de fêtes nocturnes ne le cédant en rien à celles de Venise.

Actuellement des bandes de canards à demi-sauvages peuplent seuls ces lacs ou ne voguent plus les gracieux esquifs d'antan.

Toujours à props de ces bassins, dans le Kitab el Istibçar (Tr Ed Fagnan).

« Marrakech est la ville du Moghreb où il y a le plus de jardins et de vergers...

Parmi les embellissements apportés par Notre Seigneur, le Prince des Croyants Abou-Yousouf (Yakoub el Mançour 580-595, 1184-1190) à sa glorieuse capitale, figure un canal à ciel ouvert qui passe au milieu de la ville et fournit de l'eau à son propre palais ; il coupe la ville dans le sens Sud-nord : des canaux dérivés servent à abreuver les chevaux et les bêtes de somme et fournissent de l'eau aux habitants.

Une autre œuvre bénie fut l'établissement, à l'Est de la mosquée principale du *Dar-el-Feredj*, hôpital destiné à recevoir les malades où ils peuvent jouir de tout ce qu'il y a été disposé, en même temps qu'on leur procure des mets appétissants et les potions de

hâfside (1) **Abou Zakaria**, souverain de Tunis et maître de l'Ifrikia qui s'était constitué un Etat après avoir fait emprisonner son frère l'Emir Abd-Allah Obbou, le mercredi 24 redjeb 625 = 1228. Proclamé à Tunis en 627 il arriva, en 534, à être le maître exclusif de l'Ifrikia. Il mourut dans la nuit, du jeudi au vendredi 22 djoumada-ettani 647 = 1249, dans son camp, sous les murs de Bône et fut inhumé dans la grande mosquée de cette ville. Né à Marrakech, en 599, fils du cheikh Abou-Mohammed Abdelouahid et petit-fils du fameux cheikh **Abou-Hafç Omar al Hintati**, il avait réellement fondé l'Empire *hâfside* y avait régné vingt ans et six mois.

Le khalife almohade Essaïd dut d'abord réprimer une grave révolte à Sidjihmasse puis, concluant une trêve avec les *Bni-Merine*, il fut obligé avant de rentrer à Marrakech, de rétablir l'ordre chez les *Hintata* et les *Sofiane* excités par son ancien vizir Kamoun ibn Djorhoum.

En 643 les *Miknassa* ayant assassiné le gouverneur almohade et craignant des représailles, se placèrent également sous la suzeraineté de l'Emir hâfside.

Puis Séville tomba définitivement aux mains des chrétiens, le 13 janvier 1249 (d'après les historiens chrétiens le 23 novembre 1248 = 27 ramdhane 646.)

Se sachant trahi aussi à Tlemcen par Yarhmoracène Ibn Ziane qui venait d'opter pour les hâfside, le khalife Es Saïd résolut d'aller reprendre cette cité et d'envahir l'Ifrikia. Parti de Marrakech dans le courant du mois de dzou-l'hidja 645 = 1248, il expulsa tous les mérinides de leurs diverses positions ; reçut en cours de route la soumission de Kamoun ibn Djorhoum et, à Taza, où il arrivait à marches forcées, il reçut une députation lui offrant celle de l'émir mérinide Abou Yahïa ibn Abdelhak en même temps qu'il renforçait ses troupes par un contingent mérinide.

De là il gagna Tlemcen, mais, à son approche, Yarhmoracène, suivi de toute sa *smala*, s'était réfugié dans la kalaât de Temzezdekt au Sud d'Oudjda, laissant à son second le soin de présenter en son nom, au khalife almohade, une demande d'*amane*. Pourtant Es Saïd repoussa cette démarche, arguant que ce gouverneur devait venir en personne lui renouveler le serment de fidélité et implorer sa grâce. Ce fut alors qu'il se porta à l'assaut de la kalaât

toutes sortes qu'on leur distribue à leur demande, selon leurs besoins et qui leur procurent Dieu aidant, une guérison immédiate.

«... Le khalife et imam Abou-Yakoub Youssef (l'almohade) qui régna de 558 à 584 acheva cette construction (?). Il amena les eaux provenant des sources du Deren et fit installer un jardin immense à l'Ouest de la ville, dans la direction de Nefis, et dont la circonférence est de six milles.

Il fit creuser en dehors de la ville deux vastes réservoirs dans lesquels nous nous sommes livrés à la natation ; il n'y avait que les plus vigoureux d'entre nous qui pussent et, encore à grand'peine, traverser le bassin et ceux qui y parvenaient, la gloire était pour eux (p. 181 Imp. Braham Constantine 1900)

(1) *Dynastie hâfside* : le premier prince hâfside fut le cheikh Abou Mohammed Abd el-Wahid, fils du cheikh Aboû H'afç Omar ben Yaf'yu ben Moh'mined ben Wanoûdin ben 'Ali ben Ah'med ben Oulâl ben Iuris ben Khâlid ben Tlyâ ben Omar ben Wâfsoû ben Moh'mined ben Nah'ya (ou Nadhiya ben K'ab ben Sâlim ben 'Abdallah ben 'Omar ben el-Khat'tâb (Tr. Ed. Fagnan).

mais, à la suite d'une surprise ou d'une fausse manœuvre, plutôt d'une trahison des *Kholt*, dit-on, il fut séparé de son escorte et tomba ainsi que son fils sous les coups de Youssef ibn Abdelmoumène, surnommé le *Chithane* (démon) qu'accompagnaient Yarhmoracène en personne et son cousin Yakoub ibn Djaber. Celui-là voyant tomber l'émir, s'élança de son cheval et, se penchant sur lui, exhala sa douleur, en l'assurant que, pour sauver sa vie il aurait sacrifié la sienne... Il parlait encore quand le blessé rendit le dernier soupir, un mardi de la fin de çafar 646 = 1248.

Un butin considérable comprenait, outre la tente impériale, un exemplaire du Koran, transcrit sous la direction d'Othmane ben Affane, lequel demeura la possession d'Yarhmoracène jusqu'à ce que les Mérinides s'en emparèrent et le déposèrent aux archives de la Kraouiïne à Fez.

Après la mort de leur souverain les troupes almohades, en grand désordre, rebroussèrent chemin non sans avoir reconnu Abd Allah ben Es-Saïd, qui fut tué aussi quelques jours après dans une embuscade mérinide, à Guercif.

Lorsque l'armée almohade, privée de chef, regagna Marrakech, le *medjlès* élut comme khalife **Abou-Hafs Omar ben Is'hak**, neveu d'El Mançour. Quittant aussitôt Salé, dont il était gouverneur, en compagnie de chefs de tribus arabes à sa solde, ce prince gagna la capitale du Sud. Il croisa en cours de route la députation almohade et reçut aussitôt le serment de fidélité sous le titre d'*Al Mortadha* (l'agréé).

En ce même temps les Bni-Merine, conduits par leur chef Abou-Yahïa ibn Abdelhak, enlevaient le ribath de Taza au prince Abou-Ali, frère d'Abou-Debbous. L'année suivante ils s'emparaient de Fez. Pourtant vers cette époque, Ceuta, répudiant la suzeraineté hafside, se replaçait sous la protection des Almohades.

Mais en 651 = 1253 Ali ben Yedder, puissant seigneur de la Cour de Marrakech, se rebella contre le nouveau souverain et, s'étant réfugié au Sous, il y fomenta une insurrection qui d'ailleurs fut énergiquement réprimée. Ibn Younous, complice du perturbateur, fut décapité. Peu de temps après *Al Mortadha* attira à Marrakech tous les chefs des *Kholt* qu'il fit exécuter en raison de leur trahison ayant provoquée la mort d'Es-Saïd.

Deux ans après le souverain almohade tenta de reprendre Fez aux Bni-Merine, mais, défait chez les *Bni-Belloul*, il renonça dès lors à toutes tentatives contre ces adversaires toujours plus menaçants. Il avait assez à faire pour conjurer les nombreuses trahisons de son entourage ébranlant ainsi son autorité.

Les *Bni-Merine*, profitant de cette situation, dressèrent leurs tentes presque sous les murs de Marrakech et, en l'an 662 = 1263, sous la conduite de leur chef Yakoub ibn Abdelhak, ils assiégèrent la ville. Pendant plusieurs jours des combats furent livrés ; au cours de l'un d'eux Abd Allah El Nadjoun, fils de Yakoub, fut tué. A cette occasion le khalife *Al Mortadha* fit présenter ses condoléances au père et lui proposa l'amane, sous condition d'un tribut qui lui serait annuellement versé. Cette offre acceptée le siège fut levé.

En 665 = 1267 un arrière-petit-fils d'Abdelmoumène, Abou-l'Ala, fils d'Abou-Abd Allah Mohammed ben Abi-Hafç, surnommé *Abou-Debbous*, se souleva contre son parent *Al Mortadha*, et, ralliant à sa cause les *Hintata* et

plusieurs autres tribus *Masmouda*, pénétra à Fez où il fit alliance avec l'Emir mérinide Yakoud ibn Abdelhak, s'engageant à lui céder la moitié du territoire et des trésors de l'empire almohade, à condition d'être soutenu dans ses projets. Après avoir reçu du mérinide un subside de cinq mille dinars d'or achria — c'est-à-dire cinquante mille dinars — et bien d'autres présents, il fit alliance avec les *Kholt* et, après avoir groupé de forts contingents, il pénétra par surprise à Marrakech, par le Bab-Arhmat, un vendredi au moment de la prière du *dhohor*. Il marcha aussitôt vers la kaçba à laquelle il accéda par le Bab-Etthoboul. Le khalife, surpris par cette attaque brusquée, eut à peine le temps de fuir pour gagner le Sud. Mais aucune tribu ne put le recevoir, si bien que partout repoussé il prit le parti de se rendre à Azemmour chez son gendre Ibn Attouche, gouverneur de la cité. Alors, sans aucun scrupule son hôte le livra à Abou-Debbous. Ce fut en vain que El Mortadha invoqua les liens du sang, ordre fut donné de le faire mourir. Il avait régné dix-neuf ans.

Devenu maître du pouvoir Abou-Debbous régna sous le nom d'*El Ouathik-Billah* et aussi sous celui d'*El Motamid Billah*. Ayant conçu le dessein de pacifier le Sous il rallia les *Guezzoula*, les *Lamta*, les *Guenfissa* et les *Zenaga*. Après avoir gagné Taroudant et Tizert il retourna à Marrakech et à la nouvelle que le Mérinide Abou Youssef Yakoub ben Abdelhak, rompant le traité, — car il avait refusé de lui payer le tribut convenu et qu'il avait même fait faire des avances à Yarhmoracène ibn Ziane, — marchait sur sa capitale, il se porta au devant de lui dans la vallée de l'Oued-Arhfou. Le combat fut engagé mais ses troupes furent bientôt culbutées et lui-même, essayant de se replier sur Marrakech, tomba sous les coups de ses adversaires.

Le 9 Moharem 668 = 1269, sept jours après sa victoire d'Arhfou, l'Emir mérinide **Abou-Youssef Yakoub Abdelahk** faisait son entrée à Marrakech. Quant aux notables almohades qui avaient échappé au massacre ils s'enfoncèrent dans leurs montagnes non sans avoir proclamé un fils d'Abou Debbous, le prince **Abdelouahid** qui, cinq jours durant à Marrakech fut salué du titre d'*El Motacim-Billah*, mais qui dut fuir aussi. Cinq ans après, les derniers almohades furent exterminés et leur fantôme de khalife périt avec eux emportant dans sa tombe, à Tine Mellal (1), le dernier souffle de la dynastie almohade qui avait régné en Moghreb, en Andalousie et en Ifrikia près d'un siècle et demi.

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte les relations entre les chrétiens et les africains ne furent pas toujours empreintes de haine fanatisée : bien que de race et de religion différentes ils étaient susceptibles, à certains moments, de concilier leurs intérêts tant politiques qu'économiques avec leurs croyances respectives ; parfois même quelque sympathie naissait de leurs rapports.

Déjà Roger 1^{er} de Sicile est, en fin du onzième siècle, uni d'amitié avec

(1) Aujourd'hui les ruines de la mosquée de Tine Mellal (Tin-Mel) du beau style hispano moghrebin sont un but d'excursion d'autant plus que situées en un ravissant panorama dans la vallée du Niffis non loin du Ksar Goundafa. Elles recèlent les sépultures de quatorze souverains almohades auprès du kbor de leur initiateur, le *Medhdi Ibn Toumert*.

le roi de Tunis, le ziride Temine ben El Moëzz, tandis que les Normands commercent aussi avec Djidjelli. Toujours dans le même temps un traité commercial est signé entre Pise et le hammadite El Aziz En-Naceur, prince de Bougie, traité que renouvelle Yahïa ben El Aziz, dernier de cette dynastie.

Mais où le concours chrétien en Berbérie et surtout en Moghreb fut le plus caractéristique ce fut dans l'adoption des milices chrétiennes.

« Ces milices, écrit le **R. P. Mesnage**, dans le *Christianisme en Afrique*, n'étaient pas, comme plus tard le furent les janissaires, (Yoldachs), et comme l'étaient alors les *Sakaliba*, pluriel de *Saklabi*, slaves, des renégats ou des transfuges du christianisme : c'était une sorte de « *Légion étrangère* » dans laquelle entraient quelquefois des chevaliers et de puissants seigneurs mécontents, qui s'étaient mis à la solde des émirs, et cela avec l'agrément et la permission de l'Eglise, preuve qu'ils ne cessaient point d'appartenir à la religion chrétienne ; et qu'ils avaient toutes les facilités de pratiquer leur religion au milieu des populations musulmanes plus tolérantes et moins fanatiques alors qu'elles ne le sont devenues depuis. Il y eut bien quelques actes d'apostasie de la part d'ambitieux désireux d'atteindre plus vite aux honneurs et à la fortune ; il y en eut même qui devinrent, par ce moyen, ministres, généraux, grands chambellans : tel à la Cour du roi de Tlemcen le catalan Hilal qui surnommé le « *Grand Kaïd* », administra le district avec sagesse et probité et laissa une réputation de philanthrope consacrée par des œuvres de bienfaisance nombreuses et judicieuses. Ce qui est certain c'est que ces aventuriers, bien que servant la cause de souverains musulmans, n'abjurèrent point la foi chrétienne.

« C'est au commencement du douzième siècle de J.-C. que ces milices chrétiennes apparaissent dans le Moghreb. En 1106 = 499, en effet, Ali ben Youssouf ben Tachefine l'almoravide recruta parmi elles une garde personnelle qui fit preuve de dévouement et de fidélité. Il confia même certaines fonctions délicates à des chrétiens : « *Hali dilexit eos super omnes homines orientalis gentis suæ. Nam fecit quosdam cubicularios quosdam vero millenarios et quingetarios et centenarios qui præerunt militiæ regni sui* (*Chronica Alphonsi Florez*, T. XXI, p. 360).

« Trente ans plus tard son fils Tachefine ramena d'Andalousie quatre mille jeunes chrétiens qui constituèrent sa garde personnelle et avec laquelle il tenta de consolider son autorité déjà si fortement ébranlée par les Almohades naissants. Mais ceux-ci, cinq ans plus tard, devaient la tailler en pièces alors qu'elle venait de faire un butin considérable chez les *Bni-Isnassène*.

« Ensuite des Almoravides, ainsi que nous l'avons déjà cité, l'Almohade El Mamoun obtint de Ferdinand III, contre la remise de dix places fortes d'Andalousie, le concours d'un corps de douze mille cavaliers chrétiens, dans les conditions exposées *in situ*.

Vers la même époque 1246 = 644 Yohmorassène ben Ziane, souverain de Tlemcen, recruta deux mille chrétiens pour former sa garde personnelle. De même les émirs de Tunis depuis la fin du treizième jusqu'au seizième siècles imitèrent l'exemple des Moghrebins. En effet, en 1285 = 684 Pierre III d'Aragon et de Sicile traitant avec Abou-Hafs ben Abou-Ishak de Tunis, stipule que le Capitaine d'armes catalan sera toujours choisi parmi les che-

valiers de la Couronne d'Aragon. De même pendant tout leur règne les Hammadites de Bougie et de Constantine eurent leur milice chrétienne.

Généralement les Chevaliers et nombre de miliciens chrétiens amenaient avec eux leur famille. Et, de même qu'à Fez était le quartier des Andalous peuplé, depuis Idris II, par des Mozarabes (1) musulmans, à Marrakech était aussi le quartier appelé Al Bora habité par des Mozarabes chrétiens.

Voici ce qu'écrivait le Padre Marcellino (*Missioni francescane*, VI, p. 55) :

« Questi (nobili, cavalieri spagnoli) vi (in Marocco) chiamarous di Spagna le loro famiglie e vivevano propriamente in Marocco, donde l'anno 1390 gli fece rimpatriare re Giovanni I. »

Mais en dehors de ces salariés chrétiens fonctionnaires, soldats, mercantis et employés divers existait en Maroc une population chrétienne qui pratiquait à peu près librement la religion du Christ. C'est ainsi que le Pape Innocent IV (1243-1254) parle de l'Eglise marocaine qui, grâce aux émirs, jouit d'une relative liberté, comme aussi de populations chrétiennes surprises en plusieurs endroits et massacrées par les fanatiques. Quant au Pape Nicolas IV (1277-1280) il distingue parfaitement entre les troupes catholiques et les populations chrétiennes puisqu'il recommande aux premières de ne point scandaliser celles-ci, par une conduite indigne de la foi qu'elles professent «... et informetur exemplo ».

Donc des chrétiens existaient, d'après Diégo de Torrès, chez les Berbères de l'Atlas qui se vantaient d'avoir conservé la religion chrétienne plus de cent ans après même que les envahisseurs musulmans leur eurent imposé le mahométisme et qu'ils aient perdu tout espoir de secours et de libération spirituels. Le même auteur ajoute : « Ces Berbères conservent une cloche et des livres du temps des chrétiens ; ils sont blancs et parlent un langage qu'ils nomment *tamcète* qui ne se peut écrire. Quant au mariage, ils ne prennent d'ordinaire qu'une femme. Ils boivent du vin et le mêlent à du bouillon pour s'accommoder à l'Alcoran. »

La plus grande partie de ces chrétiens étaient des bannis d'Espagne ou des captifs transportés de force.

Au sujet des esclaves chrétiens il y eut des « *racheteurs d'esclaves* » appelés *Al faquequès* qui remplissaient aussi les fonctions de drogman ce qui facilitait leur tâche. Cette œuvre n'opérait qu'en Espagne. Ce fut alors qu'on vit deux nobles français, **Jean de Matha** et **Félix de Valois**, fonder un Ordre nouveau, pour arracher les esclaves chrétiens au joug des Sarrazins ; Ordre placé par le Pape **Innocent III** sous la protection de la Sainte Trinité, d'où le nom de *Trinitaires* : *Ordo SS. Trinitatis de redemptione captivorum* (1198).

L'Ordre fondé, deux disciples de Jean de Matha : **Jean l'Anglais** et

(1) Les Mozarabes étaient des chrétiens d'Espagne soumis à la domination des Maures. De l'arabe *Mosta'arab* — déclinaison, substantivement appliqué, la dixième forme : ast particule verbale : regarder comme » : que précède le nim particule des participes. Ex. : *mostaâdjeb* regarder comme merveilleux

Guillaume l'Ecoissais furent dépêchés en Maroc après avoir été munis d'une somme considérable prélevée sur le trésor apostolique et d'une lettre pour le *Miramolin* (déformation chrétienne d'émir el Moumenine) qui était alors Mohammed En-Naceur l'almohade :...

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à l'illustre Miramolin, roi de Maroc et à ses sujets :

« Qu'ils parviennent à connaître la vérité et qu'ils y persévèrent pour leur plus grand avantage !

« Entre les Œuvres miséricordieuses recommandées par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile à ses fidèles, la rédemption des captifs n'est pas la dernière. Nous devons donc accorder la protection apostolique à ceux qui se dévouent pour de pareilles Œuvres, des hommes généreux au nombre desquels sont les porteurs de nos présentes lettres, se sont donné, sous l'inspiration divine, la loi et l'obligation de consacrer le tiers de ce qu'ils possèdent et posséderont dans l'avenir à l'achat des captifs. Afin de réaliser plus complètement leur projet, il leur a été permis de racheter aussi des captifs païens, pour qu'ils puissent quelquefois, par le moyen des échanges, tirer de l'esclavage quelques captifs chrétiens.

« Comme une telle œuvre ne peut qu'être avantageuse aux païens et aux chrétiens, nous avons cru convenable de vous en donner connaissance par ces lettres apostoliques. Que Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie vous fasse connaître la Vérité, c'est-à-dire le Christ, et vous conduise au plus tôt à Elle.

« Donné au *Latran* le 8 des ides de mars, deuxième année de notre Pontificat (8 mars 1198). »

(**Mas Latrie**, p. 70, et Bonaventure **Baro** pp. 57, 63, 80, *Christianisme en Afrique*, T. III, pp. 17 et 18 **R. P. Mesnage**.)

Quant aux missionnaires catholiques qui tentèrent de prêcher en Maroc la religion du Christ, ils en furent toujours empêchés et très souvent massacrés ou martyrisés. C'est ainsi que le 16 janvier 1221, 13 çafar 618, le khalife almohade Youssof el Mostancir-Billah, lui-même, trancha la tête de disciples de François d'Assise, les franciscains espagnols, les Frères Bérardo, Piétro, Otho prêtres, Ajuto et Accursio frères laïcs. Avec eux furent massacrés Piétro Hernandez de Castro envoyé par l'Infant pour arracher aux flammes les corps des martyrs et Alonso Martius Teglio, cousin de ce seigneur castillan.

Pourtant l'Eglise catholique devait tirer profit de ces premiers martyrs : Marrakech, cinq ans durant, subit une sécheresse persistante. Si bien que les Maures et le Miramolin El Adil, successeur d'El Mostancir, pénétrés par l'esprit du miracle, allèrent en grande pompe prier sur le lieu même du supplice, invoquant les mânes des bienheureux. Une pluie très abondante s'étant mise à tomber, le khalife, reconnaissant, aurait accordé aux chrétiens la permission d'avoir en Maroc un évêque du même ordre que les martyrs. (*Chronique loco citato*, p. 24 de l'édition italienne, et 289 de l'édition espagnole.)

Le premier évêque franciscain à Maroc fut donc le **P. Agnellus**.

Enhardi par la protection croissante que les émirs almohades, depuis El Mamoun — de qui le frère Abou-Zeïd se convertit au catholicisme (Ibn Khaldoun, T. II, p. 347) — accordaient aux chrétiens, le Pape **Innocent IV**

adressa des bulles à chacun d'eux, notamment au khalife Es Saïd. Il insista particulièrement auprès de ce souverain pour que des places fortifiées pussent, le cas échéant, servir de refuges aux chrétiens et leur permettent, si la nécessité s'en faisait sentir d'une façon imminente de mettre à la voile pour gagner le territoire chrétien.

La mort d'Es Saïd à Tlemcen n'ayant pas permis que le Pape eût eu satisfaction, le Souverain Pontife réitéra sa demande à El Mortadha en 1251, mais celui ci, d'ailleurs assez réfractaire, ne fit guère plus, — d'autant plus qu'Innocent IV mourut peu d'années (1254) après son intronisation. — Quant au dernier khalife almohade Abou-Debbous, son règne fut si court qu'aucune trace de relation n'existe entre les chefs de l'Eglise chrétienne et lui. Toutefois ses enfants, a dit l'Abbé Godard, comprenant que dans le malheur qui les frappait ils ne pourraient trouver de plus sûr protecteur que le Pape, se réfugièrent à la Cour d'Avignon et se convertirent probablement à la religion chrétienne.

Ensuite des Almohades, les divers souverains qui se succèdent en Moghreb el Akça, sont plus ou moins favorables aux chrétiens et bien qu'au temps des Mérinides des cathédrales sont édifiées à Fez et à Ceuta où le Frère Rodrigue peut exercer son sacerdoce, de nombreux noms s'ajouteront encore à la liste du martyrologe catholique en ce pays.

Il apparaît que les derniers chrétiens mozarabes — et avec eux l'Eglise marocaine — disparurent — sans que l'on puisse préciser — au cours des luttes entre les Mérinides Bni-Ouathas et leurs vainqueurs les Cheurfa Saâdiens pendant la dixième corne : seizième siècle de l'ère chrétienne.



Les Mérinides



Les émirs ou sultans mérinides — Bni-Mérine (régulièrement Banou-Mérine) — qui, en Moghreb el Akça, détrônèrent les khalifes ou émirs Almohades, commandaient aux Bni-Mérine, fraction des Bni-Ouassine du groupe Zénète dont l'ancêtre était Djana issu de Madrhis. Leur éponyme était Mérine, émir du Zab d'Ifrikia, fils d'Ourtadjine, fils de l'émir Markhoukh, chef des Zenata, à qui certains auteurs prêtent une ascendance chérifienne. Mérine épousa l'une de ses cousines Iataktour, fille de Aïssa, fils de Nouh, fils de Oudjidj, et eut d'elle deux enfants, Ourtadjine et Djarmat — ou Koumat — lesquels eurent de nombreux descendants, tous chefs de tribus (1).

Refoulés par l'invasion hilalienne, ces Zenètes avaient dû abandonner le Sud constantinois pour le Sahara oranais d'où ils se répartirent en plusieurs fractions : les *Toudjine* remplacèrent les *Maghraoua*, entre Tahert et l'Ouarsenis ; les *Abdelouad*, alliés aux arabes Zorhba du Chélif, occupèrent les Hauts-plateaux du Sud de Tlemcen, tandis que les *Bni-Mérine*, alliés aux berbères Miknassa, accédaient au Moghreb-el Akça par le couloir d'Agercif (Guercif) et campaient désormais sur le territoire compris entre le Mont-Rached, les rives de la Moulouïa, la région de Taza et, vers le Sud, jusqu'à Sidjilmassa. Ils avaient alors comme émir **El Adar ben Afia el Askari**, surnommé *El Moukhaddad* (celui qui est teint au henné) septième descendant de Djarmat ben Mérine. Ce fut lui qui commença les premières escarmouches contre les Almohades. En effet, convoyant vers Tine Mellal le butin enlevé à Tachefine ben Ali, le sultan almoravide vaincu par l'émir almohade Abdelmoumène, le lieutenant de celui-ci, Ibn Djama, fut attaqué et pillé près de Guercif par les Bni-Mérine. Aussitôt Abdelmoumène, qui assiégeait alors Fez, donna l'ordre à Ibn Ouannoudine, son gouverneur de Tlemcen, de dépêcher une colonne de répression contre les pillards ; en conséquence le cheikh abdelouadite Ibn Menarhfad, faisant diligence, châtia les *Bni-Mérine* dans la plaine de Mçoum, sur la rive gauche de la Moulouïa et l'émir **El Mou-**

(1) **Georges Marçais et Bouali Rhaoutsi** : *Rawdat-en-Nisrin* de Ibn-el-Ahmar, (Édt. Leroux, Paris, 1917, p. 49 et suiv.)

khaddad fut tué dans le combat (540 = 1145). Le commandement passa à son petit-neveu l'émir **Hammama ben Mohammed** qui fut remplacé après un règne de batailles, par son fils l'émir **Abou-Bekr**, lequel en mourant désigna comme successeur son fils l'émir **Mahïou** qui, répondant à l'appel au *djihad* qu'avait lancé à tous les musulmans le khalife almohade El Mançour, avait prêté son concours et celui de sa tribu ; il mourut des suites d'une blessure reçue au jour d'El Ark (Alarcos) le 8 chaâbane 591 = 18 juillet 1195, relatée plus haut (Prov. de Badajoz).

L'autorité passa dès lors à **Abdelhak**, aîné de ses trois fils.

L'émir **Abdelhak** — ou Abd el Mellac — qui avait pris comme *kounia* (pseudonyme ; nom honorifique) le composé *Abou-Mohammed*, — était né dans le Zab d'Ifrikiâ en l'an 542 = 1147 ; il était fils de Mahïou ben Abi-Bekr ben Hammama et appartenait ainsi à la descendance de Djarmat ben Mérine.

Ce fut au cours de son émirat, en l'an 613 = 1217, que le khalife almohade Youssef el-Mostaneir, informé des incursions de plus en plus audacieuses des Bni-Mérine, principalement dans la région de Rabat-Taza, dirigea contre eux une colonne de répression qui fut complètement défaite dans la plaine de Badès du Rif, près de l'Oued-Nokour. Le butin fut considérable et les nombreux prisonniers almohades, parmi lesquels le prince Abou-Ibrahim, père de l'émir El Mortadha, furent renvoyés entièrement dévêtus ; ils rentrèrent ainsi à Taza et à Fez sans être autrement couverts que par les feuilles d'une plante que l'on nomme *mecherlu* dans le Moghreb et qui cette année-là avait été si abondante que l'on désigna l'année de cette bataille, c'est-à-dire 613 = 1216 par « *Aâm el Mecherla* ». Ce succès incita les vainqueurs à investir Taza, mais alors des discussions éclatèrent entre eux et un parti assez fort se sépara de l'émir pour s'allier aux arabes *Riah*. Un conflit à main armée ne tarda à survenir, au cours duquel Abdelhak ben Mahïou fut tué ainsi que son fils Idris, le dimanche 22 djoumada ettsni 614 = 1217. Il était âgé de soixante-treize ans et avait régné en Moghreb près de quatre ans. Il fut inhumé à Tafertaset sur la rive droite du Sebou dans la région de Meknès ; bientôt une zaouïa fut créée et se développa non loin de là.

L'émir Abdelhak était de haute stature, beau et blanc de visage, cavalier accompli et rompu à tous les exercices, il joignait à ces qualités physiques de réelles vertus morales. Du dire de son historien, Ibn el Ahmar, il faisait la *nochrat* (onction sacrée avec l'huile d'un luminaire sacré, ou de l'eau d'une source merveilleuse). Il laissa de nombreux enfants parmi lesquels Abd Allah, Idris et Raho dont la mère, cherifat des *Bni-Ali*, était **Sita** (ou South) **Ennizat** ; Othmane et Mohammed, lesquels étaient fils de **Nouar bent Tessalit** des mérinides *Bni-landjarène* ; Abou Bekr, lui, était issu de **Tazounat bent Abi-Bekr**, des *Bni- Tenalouft* ; la mère d'Abou-Aiad était originaire des Abdelouad Bni- Oualed et se nommait **Oum-el Faradj** ; enfin Yakoub, né en 609, avait comme mère **Oum-el louamane**, fille de Yahïa el Botoui. En plus de ces neufs garçons, une fille, Ourtadlim.

(1) A Moulâï Idris du Zerehoun on nous a indiqué sous ce nom une plante étrange semblable à une longue chevelure et qui croît dans le Rif. Nous avons pu identifier cette plante, qui n'est autre que la fêrûle de Tamja (*Ferula Tingitana*) dite encore *halache* ou *Keldj*.

Ce fut **Othmane**, fils de Nouar la mérinide, et dont la kounia fut Abou-Saïd et le surnom *Aderrhal* (le borgne), sur lequel se portèrent, le jour même de la mort de l'émir Abdelhak, les suffrages de la tribu. Le jeune émir voulant venger la mort de son père et de son frère Idris, fit une telle hécatombe de Riah que les survivants implorèrent l'aman tout en offrant de payer un tribut annuel. Dès ce moment la puissance des Bni-Mérine ne fit que croître, ils profitèrent de l'état d'anarchie dans lequel tombait de plus en plus le Moghreb pour parcourir le pays en pillant partout sur leur route. Bientôt les *Chaouia*, (pasteurs), les *Haouara* et les *Zegaoua* prêtèrent le serment de fidélité au chef mérinide, ainsi que le firent bientôt les *Tsoul*, les *Bottouia*, les *Miknassa* et les *Fechtala* ; puis les *Mediouna*, les *Behloulia* et les *Sedrata* reconnurent son autorité. L'émir leur imposa dès lors le *kharadj* (1), ou impôt foncier, en sus de l'impôt de capitation et il installa chez eux des percepteurs à demeure. Les principales cités, Fez, Meknès, Taza consentirent à payer un tribut annuel en garantie de protection.

Après quoi l'émir **Abou Saïd Othmane** soumit les *Zenata* (620 = 1223); puis, estimant quela vengeance sur les Riah n'était pas suffisante, il attaqua ceux d'Azhar et d'El Habet et les décima sans merci ; il poursuivait son expédition meurtrière quand il tomba sous le poignard d'un captif chrétien, dans la vallée de l'Oued-Rdat, en moharrem 638 = 1240. Il était âgé de quarante-cinq ans et avait régné vingt-quatre ans et neuf mois. Il fut remplacé par son frère germain **Mohammed**, surnommé *Abou-Mâraf*, qui, continuant la politique de son aîné, soumit d'autres tribus berbères. Mais son règne ne devait pas être de longue durée car il fut tué en combattant, le 9 djoumada-ettani 642, à l'âge de quarante-deux ans. Le choix de la tribu se porta alors sur son frère consanguin **Abou-Bekr**, qui prit le nom d'*Abou-Yahïa El Askari*, et qui, à l'instar de son aïeul l'émir El Adhar el Askari, adoptant les insignes royaux, fit battre les tambours et déployer les étendards. Ce cortège d'honneur des mérinides, dit *Sakat*, se composait de cent tambours et de cent porte-étendards. Les étendards étaient en soie de couleur et brodés d'or.

A peine fut-il à la tête de sa tribu que le nouvel émir rassembla les Bni-Oura, les Bni-Rached et les arabes Sofiane afin de barrer la route au sultan almohade Saïd ben El Mamoun qui partait en campagne pour châtier Kanoun ibn Djerhmoun à qui ils avaient donné l'hospitalité, toutefois aucune rencontre n'eut lieu et Saïd rentra dans sa capitale sans plus d'effet d'exécution.

Mais quelques mois plus tard le chef rebelle Kanoun ibn Djerhmoun, faisant sa soumission au sultan, Saïd le rejoignit à Taza en même temps qu'une députation mérinide lui apportait l'hommage de fidélité de son émir Abou-Yahïa Abou Bekr ibn Abdelhak. Son armée s'étant ainsi augmentée d'un contingent mérinide et d'arabes Sofiane il reprit sa marche sur Tlemcen dans le but de châtier son lieutenant-gouverneur Yarhmoracène ben Ziane l'*Abdelouadite*, qui s'était allié aux Hafcides. Nous avons exposé que cette expédition devait être fatale à Saïd autant qu'à son fils et que son autre fils Abd

(1) Cf. *Livre de l'impôt foncier (Kharadj)* par Ed. Fagnan, Edité par Paul Geuthner, Paris 1921).

Allah, proclamé sultan, faisant retour vers Marrakech avec les débris de l'armée almohade, fut attaqué dans la tache de Taza et massacré avec son cortège par les Bni-Mérine qui, une fois de plus, firent du butin et des prisonniers, tout en recrutant dans leurs rangs la milice chrétienne ainsi que le corps d'archers rhozz.

Aussitôt après ce coup de main, Abou Yahia el Askari, se rendant compte de l'effondrement de la dynastie almohade, résolut d'occuper le pays, il marcha donc sur Fez afin d'enlever cette cité aux descendants d'Abdelmoumène et d'y faire proclamer la suprématie hafside. S'étant ménagé des intelligences parmi les assiégés, notamment après avoir rallié un puissant cheikh Abou-Mohammed el Fichtali, il dut plutôt à la diplomatie qu'à la force la prompte reddition de la ville.

Ce fut à El Habta en dehors de Bab el-Fotouh qu'on lui prêta le serment de fidélité, deux mois à peine après la mort de l'émir Saïd ben El Mamoun. Le prince Abou-l'Abbas, gouverneur almohade de Fez se retira sous la sauvegarde d'une escorte de cinquante fersane qui l'accompagnèrent jusqu'à l'Oum er-Rbiâ.

Sitôt après, l'Emir mérinide se replia sur le Ribath de Taza, gouverné par Abou Ali, frère d'Ali-Debbous, qui, après un siège de quatre mois, se rendit sans condition. Une grande partie de la garnison fut passée au fil de l'épée. La ville fut dès lors placée sous le commandement de Yakoub, le plus jeune des fils de l'émir Abdelhak.

Cependant la population de Fez se révolta bientôt contre son chef, Saoud ibn Khirbach el Hachmi, ami intime et dévoué du mérinide, qui fut tué par un officier de la milice chrétienne. A l'annonce de cet événement Abou-Yahia el Askari leva le siège de Fazaz el-Maâden et, faisant diligence vers Fez châtia terriblement conspirateurs et insurgés. Les habitants implorèrent alors le secours du sultan almohade El Mortadha qui, ne pouvant rien par lui-même, pria Yarhморacène Ibn Ziane de marcher contre les Mérinides. l'Abdelouadite réunit aussitôt ses contingents et gagna la frontière. Les adversaires se rencontrèrent à Isly dans la plaine d'Oujda et s'entre-attaquèrent furieusement. Dans le combat mourut Abdelhak, fils du précédent émir Mohammed Abou-Maâraf ibn Abdelhak, tandis que les troupes abdelouadites perdaient aussi un chef Yarhморacène ibn Tachefine. Aucun résultat ne fut bien défini et chacune des deux armées réintégra sa position ; les Abdelouadites réintégrèrent Tlemcen et les Mérinides reprirent le siège de Fez lequel durait déjà depuis neuf mois. Les habitants réduits à la famine et désespérés se rendirent et durent verser cent mille pièces d'or sans préjudice des exécutions en masse.

Après quoi l'émir Abou-Yahia el Askari s'empara de Fazzaz, puis soumit les Zenaga.

Au cours des deux années 649 et 650, la ville de Sla (Salé) fut tour à tour prise, perdue, reprise par les Mérinides et en l'an 651 une ultime tentative du khalife almohade mettait aux prises les deux armées rivales non loin de Fez ; mais, une fois de plus, les Almohades furent mis en déroute et leurs dépouilles enrichirent encore les Mérinides qui devinrent plus puissants et plus audacieux que jamais ; à tel point qu'ils envahirent le Tadla, malgré la

farouche résistance de la tribu des *Djochem* qui ne se remit jamais d'avoir sacrifié en cette occasion les plus valeureux de ses guerriers.

Pendant cette guerre, Ali, fils d'Othmane et petit-fils d'Abdelhak, qui avait tramé un complot contre son oncle Abou-Yahïa, fut assassiné par les soins du fils de ce dernier, Abou-Hadid Meftah. Dès lors, possesseur de presque tout le Moghreb-el-Akça, le Mérinide n'eut plus qu'un but : conquérir le Sahara et le Tafilelt, dernier patrimoine des Almohades, après quoi il s'emparerait de la capitale, Marrakech.

Agissant toujours par diplomatie, comme tout bon Berbère, il s'assura des intelligences à Sidjilmassa, qu'un archer du gouverneur almohade, nommé Ibn Kithrani, lui livra par trahison (655). Mais le traître ne devait pas tarder à être assassiné par le capitaine de la milice chrétienne, Don Lopez.

L'Emir Abou-Yahia confia le commandement de Sidjilmassa et du Draâ à son fils Abou-Hadid Meftah. Dans cette campagne il avait devancé de quelques heures à peine Yarhmoracène ibn Ziane, émir de Tlemcen, qui, sur les instances du khalife almohade El Mortadha, venait défendre la ville et qui, après quelques combats incertains, dut reprendre la route de sa capitale, ce tandis que Abou-Yahia rentrait à Fez très malade et y mourait en redjeb 656=1253. (Ibn el Ahmar écrit « le dernier jour de *djoumada-ettani* » — remarquons que c'est le mois mortuaire qu'il désigne pour bien des émirs de cette dynastie). Son règne avait duré quatorze ans, et il avait cinquante-deux ans. Il fut, conformément à ses dernières volontés, enterré au cimetière de Bab-el-Fotouh auprès du kbor du santan Abou-Mohammed el-Fichtali.

Son fils **Omar** dont la candidature était appuyée par la démocratie mérinide lui succéda sous la *kounïa* d'Abou-Hafs, pendant six mois à Fez et dix-huit mois à Meknès envers et contre le désir des chefs de la tribu qui, eux, avaient agréé son oncle **Yakoub ibn Abdelhak**, lequel, sur leurs instances, accepta l'émirat en obligeant son neveu à abdiquer en sa faveur, lui abandonnant le gouvernement de Meknès et des *Miknassa*. Aussi en 657 entra-t-il dans Fez avec les honneurs de la souveraineté et précédé de la *sakat*.

Maintenant, tout le Moghreb, depuis la Moulouïa jusqu'à l'Oued Oumer-Rbiâ, et depuis Sidjilmassa jusqu'à la Kaçba des Ketama reconnaissait l'autorité de l'émir mérinide.

Abou-Hafç Omar qui avait fait assassiner l'un de ses parents, tomba lui-même sous le poignard de trois de ses cousins, Omar ibn Othmane, Ibrahim ibn Othmane et Abbas ibn Mohammed.

Débarassé de cet adversaire redoutable Yakoub, qui avait adopté la *kounïa* d'*Abou-Youssef*, reprenait la politique de son frère Abou-Yahïa el Askari et songeait à conquérir toutes les villes du Sud occidental, notamment Marrakech, lorsqu'il eut à soutenir le choc des armées d'Yarhmoracène qui lui-même espérait conquérir le Moghreb-el Akça et qui, une fois de plus, dut rétrograder vers Tlemcen non sans toutefois avoir ravagé et dévasté le pays des *Bottouïa*, pays de la mère de l'émir Yakoub qui, déjà nommée, était la noble Oum-el louamane, fille de Mohalli el Bottouï ez Zenati, et qui avait accompli le pèlerinage de La Mecque en 643 et en 652. Ce fut au retour de ce dernier périple qu'elle mourut au Caire. Tous les Mohalla, famille à laquelle elle appartenait, étaient en faveur à la Cour mérinide, aussi fut-ce à Mohammed ben Ali ben El Mohalli, son cousin, que l'émir Yakoub confia le commande-

ment de Marrakech lorsqu'il fut, nous l'avons vu ci-avant (*Voy. Les Almohades*), maître de cette cité. Ce fut avec une rare habileté alliée à un exemplaire esprit de diplomatie que ce gouverneur administra la capitale de 668 = 1269 jusqu'en 687 = 1289 ; injustement emprisonné ensuite par l'émir Youssef ben Yakoub, à cause de la révolte de son cousin Tal'ha Ibn Mohalli, il mourut dans son cachot.

Un autre personnage de cette famille, Omar ben Yahïa Mohalli, gouverneur de la principauté de Malaga et de la Rharbia, qu'avaient acquise les Mérinides, trahit pourtant la cause de ceux-ci en s'alliant contre eux avec le roi chrétien d'Espagne et Ibn El Ahmeur, prince autonome d'Andalousie.

L'émir Yakoub qui séjournait à Marrakech depuis moharrem 677, où il avait eu à réprimer maintes révoltes des Arabes Djochem et Sofiane, ainsi que des Masmouda et des gens du Tamesna, apprit là la rupture des relations avec l'Espagne et la triple alliance de ses adversaires, **Alphonse**, fils de **Ferdinand**, **Ibn el Ahmeur** et **Ibn Mohalli** le mérinide insurgé. Il fit aussitôt des préparatifs pour passer en Andalousie, mais à l'appel désespéré des habitants d'Algésiras affamés au point de manger la chair de leurs enfants, il dépêcha vers le Nord son fils Abou-Yakoub Youssef qui réunit à Sale, Tanger et Ceuta, une flotte de soixante-dix vaisseaux et parvint avec force largesses à s'assurer le dévouement de tous ses mercenaires et partisans.

Le sultan, ayant confié son pavillon au raïs de la flotte, donna l'ordre de mettre à la voile le 8 Rbiâ elouëll 678. Très excités et pleins d'enthousiasme, il fallut peu de temps à ces redoutables corsaires pour aborder les bâtiments ennemis et massacrer leurs équipages.

Pendant ce temps Abou-Yakoub passait en Espagne et combinait avec le roi chrétien une alliance que d'ailleurs son père ne ratifia point.

En 679 l'émir mérinide organisa une expédition contre Yarhmoracène qui, après la bataille de Kharzouza, près de la Tafna, dut se réfugier à Tlemcen où il fut étroitement bloqué pendant le temps que les Toudjinides, alliés des Mérinides se mettaient à l'abri dans les Monts de l'Ouarsenis.

Après quoi Yakoub réintégra Fez puis Marrakech pour peu de temps d'ailleurs car il ne devait pas tarder à être de nouveau pris par le « *mal du djihad* » contre les Espagnols. Il est à remarquer que les Mérinides, à l'instar de leurs prédécesseurs Almohades et, avant ceux-ci, les Almoravides, multiplièrent leurs incursions dans la presqu'île ibérique sous le fallacieux prétexte du djihad, dissimulant ainsi l'esprit d'avidité et de rapt, ce qui leur assurait généralement le concours des Berbères néo-islamisés et plus particulièrement enclins au pillage. Au cours de ces expéditions plusieurs descendants de Djarmat ben Mérine furent tués.

Après avoir conclu un traité de paix avec **Sanche**, fils insurgé du roi **Alphonse**, le sultan mérinide ayant accompli à Algésiras le jeûne du Ramadan, tomba gravement malade et mourut le mardi 27 moharrem 685 = 1286. Il fut inhumé dans sa mosquée de Bounia : plus tard ses restes furent translâtés à Salé dans la nécropole des Mérinides. Il avait régné vingt-neuf ans, six mois et vingt-deux jours. Guerrier intrépide et courageux il accordait néanmoins beaucoup de temps à l'exercice de la religion. Il jouissait de qualités morales et intellectuelles et on le proclamait souverain modèle.

Ami des arts (1) et des innovations il fit améliorer bien des cités. On lui doit le *Fès el djedid* (Fezz nouveau) à l'édification duquel il donna le premier coup de pioche, le dimanche 3 choual 674 dans la matinée, 15 avril 1276 (2) et entre les remparts duquel il fit de suite construire un somptueux palais

(1) Huart prétend (T II, p. 94) « Il n'y a pas d'art arabe à proprement parler : mais il y a des arts musulmans, qui sont l'appropriation, à un nouveau genre de sociétés, des traditions artistiques existant déjà dans le pays conquis, et dont l'influence se fait immédiatement sentir.

(2) La ville nouvelle fut alimentée en eau douce prise à l'Aïn-Omaïer. La cité était traversée par la *rhodhir El Homs* (le *rhodhir* est une canalisation souterraine) et par l'Oued-El Djaouahir dit aujourd'hui *Oued-Fas*, dont la source est à Ras el-Mâ, au berid, à 14 kilomètres à l'ouest de la cité.

— Léon L'Africain s'étend longuement sur la descriptions de Fez el Djedid ; il en détaille toutes les particularités de construction ; insiste sur la canalisation en eaux de chaque immeuble. (En effet ces *seiguiate* ceignant chaque maison existent encore de nos jours, ce qui permet d'alimenter, jets d'eau et hammams domestiques et de chasser les eaux-mères et immondices qui se déversent dans un collecteur extra muros). Les maisons de cette cité sont incomparablement construites et subtilement décorées, les moulures de plâtre peintes ou dorées sont admirables et réputées. Les palais y sont nombreux dont les portes artistiques sont pour la plupart en bois d'essences rares...

« Le temple majeur Caranven (Kraouïne) a trente-une portes et tient une demi-lieue de circuit... Neuf cents lampes ardentes brûlent la nuit dans ce temple.

« Les chandeliers de bronze pouvant porter quinze cents chandelles ont été faits avec des cloches que les rois de Fez pillèrent dans les cathédrales ou églises chrétiennes.

« Le temple a deux cents ducats de revenu quotidien...

« Il existe deux collèges de cent chambres chacun, dont l'un (fondé par le onzième souverain mérinide Abou-Aïnane (1348)... dont certaines portes sont en cuivre et d'autres en bois ouvragé. Il y a dans la salle des *Khothbate* (oraisons) une chaire (*mendel*) à neuf marches toutes d'ivoire et d'ébène.

« J'ai ouï affirmer, ajoute le descripteur, à plusieurs qui l'avaient semblablement entendu raconter à d'autres que le roi prit envie, le collège terminé, de voir le livre des comptes ; mais il n'en eut pas feuilleté la moindre partie qu'il trouva pour quarante mille ducats de dépenses, ce qui lui causa une si grande merveille que sans plus y regarder, après l'avoir déchiré, il le jeta dans le petit fleuve qui passe par le collège, alléguant ces deux vers d'un auteur arabe dont tel est le sens (*que nous prosodions ainsi*) :

« *Ce qui est beau m'est cher, tant grande en soit la somme,*

« *Ni trop se peut payer, chose qui plaît à l'homme*... »

(disons plutôt chose utile à l'homme).

Mais il y eut un trésorier appelé Hibanlaji (ce devait être Abdallah ben Ibrahim ben El Hadj En Nâamri dit Ibn Elhadji) lequel en avait tenu compte et trouva qu'on avait dépensé quatre-cent quatre-vingt-mille ducats ! »

— Après la description des hôpitaux, des hôtelleries, des moulins et autres établissements, Léon l'Africain passe aux artisans, industries et boutiques de la cité, non sans avoir blâmé la vie molle des habitants, d'alors. Il cite : quatre-vingts boutiques de notaires, trente de libraires, cinquante échoppes de cordonniers, quarante magasins de bouchers ; cent de drapiers, soixante commissaires-priseurs, cinquante de fruitiers, vingt-cinq de vendeurs de fleurs, quatre-vingts selliers et trente vendeurs de cotonnades. Il ajoute qu'il se vend vingt-cinq tonneaux de lait par jour en la cité : *Que trois cents portefaix sont ordonnés et constitués en un syndicat régulier avec répartition égale du salaire hebdomadaire. Cette compagnie prend à sa charge les orphelins et les veuves jusqu'à ce que celles-ci se remarient. Cette corporation est exempte de gabelle et exonérée d'imposition et jouit d'autres privilèges nombreux. Les portefaix portent une livrée.*

et d'autres bâtiments d'une architecture soignée. A cette occasion le savant cosmographe Mohammed ben El Habbak tira un horoscope heureux.

L'émir Abou-Youssef Yakoub ben Abdelhak laissa comme fils : Abou Yakoub Youssef qui lui succéda ; Abou Saïd Othmane ; Abou-Yahia ; Abou Ziane Mendil ; Abou-Mahé Abdelouahad ; Abd Allah surnommé *Anaâdjab*

D'autres industries et boutiques notamment celle des marchands de beignets (*sfindj*) des marchands d'herbes ; d'herboristes ; ensuite deux fours publics à méchouis ; un nombre indéterminé de boulangers, de pêcheurs qui vendent le meilleur poisson pour un liard la livre ; de marchands de cages à poules ; de marchands de savon, de fariniers, de couteliers, de lavandiers, de teinturiers, de brocanteurs, etc...

Après la description de scènes grotesques de pugilat entre les matrones des marchés et montré les *thobba* faisant eux-mêmes « *sirops et ruleps* » ainsi que les apothicaires qui ont une rue entière à eux, le conteur indique les fourneaux qui servent à l'industrie de la belle faïence ornementée dite « *el fikkharat el fassia* » encore existante ; et, après il dénonce cinq cent vingt tisseurs (tisserands) dont les boutiques sont de vrais palais à plusieurs étages et emploient vingt mille ouvriers.

... Et après une allusion ad hoc concernant les hétaires : « semblablement des barlandiers tenant vins à vendre et femmes abandonnées dont chacun se peut servir selon ses affections et voluptés ... »

Dans la cité coulent six cents fontaines vives aux vasques artistiques et à l'eau renommée. Ces fontaines se trouvent vers le ponant et le midi à cause que la partie de vers Tramontane (trois montagnes) dite *Teventine* est vers ces points.

Il cite un temple bâti de vers ponant et édifié par les rois de hamtun (lemtouna) tous les autres bâtiments ayant été démclis. »

Il reste aussi d'Youssef ben Tachefine une prison en forme de cour voûtée et appuyée sur plusieurs colonnes d'une telle largeur que trois mille personnes pourraient s'y réfugier.

— Aux chapitres suivants : magistrats et manières de gouverner et d'administrer la justice ; les oukils ; la punition des malfaiteurs, la punition des boulangers par les quatre prévôts (aujourd'hui les *amine*) : « et puis vient visiter le pain et s'il ne le trouve pesant son poids le fait briser en pièces faisant donner aux boulangers, des coups de poings si demesurés sur la nuque du col qu'on le laisse tout meurtri et enflé, puis à la seconde fois (récidive) fait fouetter publiquement celui qui le vend. »

— De même pour les bouchers.

Le chapitre concernant l'*amine des douanes* qui paie en outre chaque jour trente ducats à la chambre royale pour avoir le monopole des taxes de portes et marchés...

Pour les us et coutumes : Les citoyens de moyenne condition donnent à leurs filles pour les marier trente ducats en deniers comptant et quinze ducats à une esclave noire sans préjudice d'autres objets, effets et autres.

Moyens d'attestation de la virginité de l'épousée.

Circoncision du garçonnet — manière de pleurer ses morts. Entre autres coutumes et cérémonies, Léon l'Africain cite des fêtes persistant depuis le Christianisme, notamment la coutume de manger la veille de la Noël une soupe assaisonnée de sept herbes diverses.

Puis, le premier jour de l'an, les enfants vont, masqués et chantant, quêmander des fruits, de même qu'ils allument des feux de paille au jour de la Saint Jean.

Quant à la cérémonie dite « *dentia* », propre vocable latin dit l'auteur, les parents offrent un bouquet aux autres enfants, le jour où le nourrisson perce sa première dent.

Jeux, batailles, ébats etc... sont décrits. En même temps que la coutume de « *têcher* » d'une maison à l'autre les pigeons de murailles qui pullulent à Fez.

Cette relation de Léon l'Africain mérite d'être lue car elle présente des particularités aussi intéressantes qu'agréables. (Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, Trad. T. I août 1330 Paris par Jean Temporal).

(le beau) ; Mohammed surnommé *Aguelid* (en berbère, prince) ; Yâïch ; Omar et El Abbas et une fille nommée Arabiat.

L'émir **Abou-Yakoub Youssof ben Yakoub ben Abdelhak** — dit *Nacir li dine Allah* et aussi *Mançour* — qui était en Moghreb-el-Akça à la mort de son père, se hâta de passer en Espagne où les troupes lui prêtèrent le serment de fidélité en çafar 685 = 1286. Il signala son avènement au trône par de grandes largesses et par l'élargissement des captifs et des prisonniers. Il abolit la perception de l'aumône de la rupture du jeûne (*Zekkat-elfithr*), laissant à chacun le soin de s'acquitter selon sa conscience et ses moyens. Il supprima les taxes de marchés (*mokkous*) et assura la sécurité des routes.

Le premier acte politique du nouveau souverain mérinide fut de rechercher une entrevue avec Ibn El Ahmeur et s'étant rencontré avec ce prince près de Marbilla, un traité intervint entre eux aux termes duquel toutes les villes qui avaient été abandonnées par ce dernier lui furent restituées à l'exception d'Algésiras et de Tarifa — et depuis Ronda jusqu'à Cadix, dit l'auteur du *Kartas*. — Ayant aussi ratifié le traité de paix précédemment passé avec don Sanche de Castille et désormais dégagé des préoccupations « hispaniques » il désigna son frère Abou-Atia Abbas pour gérer en son nom ses possessions dans la Rharbia (Espagne sud-occidentale) ; après quoi il rentra définitivement en Maroc où il avait choisi comme capitale la ville de Fez. Cependant il eut bientôt à combattre un compétiteur à la couronne : son cousin Mohammed ben Idris ben Abdelhak, lequel entraînant la plupart des princes du sang s'était réfugié dans le Drâa où, se proclamant souverain, il appela le peuple aux armes. Le sultan fit alors marcher contre lui son propre frère Abou-Maâref qui loin de combattre les rebelles fit cause commune avec eux, ce qui obligea le souverain à envoyer plusieurs colonnes pour les combattre. Ce ne fut qu'à force d'habileté et de promesses qu'il parvint à détacher son frère du parti des insurgés et à le faire rentrer dans le devoir. Les fils d'Idris alors se réfugièrent en hâte vers Tlemcen mais ils furent capturés avant d'y arriver ; et sur l'ordre de l'émir Youssof, un frère de celui-ci Abou-Ziane Mendil se rendit à Taza et fit périr tous les transfuges au lieu dit Lemli. En présence d'une rigueur aussi excessive plusieurs membres de la famille se dispersèrent dans divers pays ; certains même se réfugièrent à Grenade.

Après avoir rétabli l'ordre dans le Nord le sultan repartit en ramdhane de la même année, 685, pour Marrakech où son parent Tal'ha ibn Yahia Mohalli s'était révolté. L'insurrection fut étouffée et le perturbateur fut tué au cours d'un combat où les Arabes Maâkil, ses partisans, furent taillés en pièces le 13 djoumada-ettsani 686. La tête de Tal'ha fut exposée sur les murs de Taza.

Après avoir destitué et emprisonné Mohammed el Mohalli, le sultan remit le gouvernement de Marrakech, du Houz et du Sous à son lieutenant Mohammed ibn Attou el Djennati à qui il confia l'éducation guerrière de son fils le prince Abou-Thabet Amir. Mais très peu de temps après, choual 687, alors que le sultan était à peine rentré à Fez, ce prince sur le conseil de son mentor, se fit proclamer souverain de la ville de Marrakech ; ce qu'apprenant son père fit diligence pour réprimer cet acte d'émancipation et pour ce,

assiégea la ville. Le jeune rebelle s'empara alors du trésor après en avoir tué le gardien et se réfugia chez les Masmouda à qui il demanda protection. Le lendemain, 9 de Dzou-l-Hidja, le sultan, ayant repris la ville, publia une amnistie et fit tout rentrer dans l'ordre.

Reconnaissant alors la gravité de son acte et surtout la pénurie de ses moyens le prince insurgé s'enfuit à Tlemcen avec le vizir Ibn Athou. Y arrivant au début de moharrem 688 ils y furent bienveillamment accueillis par Othmane fils de Yarhморacène (1). Cependant grâce à l'intervention de sa sœur le transfuge obtint le pardon paternel et reprit bientôt son rang à la Cour.

Mais le sultan Abou Yakoub Youssef n'ayant pu obtenir l'extradition du gouverneur Ibn Athou et considérant que les menées des Abdelouadites à son encontre devenaient par trop injurieuses décida de tirer enfin vengeance des chefs de Tlemcen. En conséquence il marcha contre cette ville mais cette fois encore ce fut plutôt une démonstration qu'une expédition car il fut rappelé en Moghreb el-Akça pour préparer de nouveau le djihad contre le roi chrétien d'Espagne qui en même temps qu'Ibn el Ahmeur venait de violer le traité de paix et de s'emparer de Tarifa et d'Algésiras. Il donna l'ordre à son gouverneur andalou l'Emir Ali Ibn Youssef Ibn-Iergarène de se mettre immédiatement en campagne. Le pays chrétien fut donc envahi et dévasté.

En 691, Ibn-Iergarène étant mort, le sultan mérinide confia le gouvernement d'Andalousie à son héritier présomptif, son troisième fils, Abou-Amir Abd Allah et en dzou-l-Kâda de l'année suivante Ibn el Ahmeur se rendit à Tanger pour obtenir du souverain mérinide et son pardon et un nouveau traité d'alliance. Il avait eu soin de se faire précéder d'une députation porteuse de cadeaux, notamment du précieux manuscrit du Koran, ayant fait partie du trésor des Oméïades et que la tradition représente comme ayant été rédigé sous la direction du Khalife Othmane ben Affane. Les émirs Abou-Thabet Amir et Abou-Abderrahmane fils de Youssef accueillirent le sultan espagnol de la façon la plus déférente et peu après leur père Abou-Yakoub Youssef arrivait à Tanger pour sceller avec Ibn El Ahmeur une nouvelle amitié. Pendant ce temps, et toujours depuis, Tarifa, désormais imprenable, demeura aux chrétiens.

En 694, l'Emir Abou-Amir Abd Allah, après avoir fait par jalousie assassiner les deux cousins de son père, tous deux fils d'Abou-Yahïa ibn Abdelhak — qui d'abord réfugiés à Tlemcen avaient obtenu leur grâce et réintégré la Cour — et avoir ainsi encouru l'indignation du sultan, se met une fois encore en

(1) Yarhморacène ben Ziane, souverain des Abdelouadites et roi de Tlemcen mourut en 681 = 1283. Durant son long règne il avait, tour à tour et chaque année pour les accoutumer au commandement et les éprouver, fait alterner ses fils à la direction des affaires.

Vingt ans plus tard 701 = 1302 mourut un autre adversaire d'Abi-Yakoub Youssef, l'émir Mohammed Ibn El Ahmeur qui laissait le trône indépendant d'Andalousie à son fils Mohammed III surnommé *El Makhrou* mais qui, atteint de cécité, avait confié la régence à son vieux cheikh Abd Allah ibn Elhakim jusqu'à ce que son frère Abou-Djeiouh Naceur l'eût détrôné et fait mettre à mort.

Le nouveau souverain rompit aussitôt l'alliance avec le mérinide et se ligua même contre lui avec le roi chrétien Ferdinand fils de Don Sanche.

révolte contre l'autorité paternelle et passant dans le Rif se retire dans les monts des Rhomara pour résister à Meïmoun le *djochemite* et à Zeiguème ibn Moulate - Tamimouht, envoyés contre lui pour le faire rentrer dans l'obéissance. Il mourut en proscrit chez les Bni-Saïd en 698 = 1299 et son corps fut ramené à Fez et inhumé dans la nécropole mérinide de Bab-el-Fotouh. Il laissait deux fils qui furent élevés par leur grand-père et devinrent khalifes.

Ayant eu encore à se plaindre de l'attitude agressive du prince abdelouadite, le sultan mérinide décida de mettre une fois encore le siège devant Tlemcen. Passant à Taourirt, ville frontière de l'empire mérinide il la fortifia et y fit construire un palais impérial.

De là se rendant à Oudjda il en fit raser les fortifications, qu'il devait faire reconstruire plus solidement deux années plus tard en dotant aussi cette ville d'un magnifique palais. Ensuite il s'en vint mettre le siège devant Nédroma qui pendant quarante jours eut à subir le bombardement des catapultes (*medjouic*). Il ne put réduire la ville et leva le siège le 2 choul 695 = 1296. L'année suivante, marchant sur Tlemcen il défit l'armée d'Othmane ben Yarhmoracène, sortie contre lui, mais ne put faire le siège de la ville, rappelé qu'il était à Taza, par la cérémonie de son mariage avec la petite-fille de Thabet ibn Mendil pour qui il avait fait édifier en cette ville un château magnifique.

Ayant fait une course dans le territoire des Mknassa et après un court séjour dans sa capitale le sultan Youssef reprit une fois de plus sa marche sur Tlemcen. Il avait emmené avec lui une équipe d'ingénieurs et de spécialistes qui s'employèrent à la construction d'une énorme arbalète dite *Kos-ez-Ziar* (arc à caveçon) dont la portée était grande et dont les matériaux formaient la charge de onze mulets : malgré cela la ville résista et quelques mois après, au commencement de 698, il leva le siège non sans avoir confié à son frère Yahïa ibn Yakoub, gouverneur d'Oudjda, le soin de faire de constantes incursions sur le territoire abdelouadite. La ville de Nédroma et les Ahl Taount envoyèrent alors leurs cheikhs faire hommage de fidélité au souverain mérinide.

Après de nouveaux préparatifs le sultan Youssef se déterminait à en finir avec Tlemcen, sous les murs de laquelle il arrivait, pour la cinquième fois, le 2 chaâbane 698 = 6 mai 1299.

Quand il eut contraint le prince et les habitants à se réfugier derrière leurs remparts il entoura la cité d'une enceinte de circonvallation et établit son camp en une véritable ville qui prit le nom de El Mançoura (la Victorieuse). Une tour demeurée célèbre y fut élevée (1) en 702 surmontant une mosquée des plus spacieuses qui aient été connues jusqu'alors.

Le siège commença et entre Mançoura et Tlemcen on rencontre encore des boulets de pierre lancés par les catapultes mérinides.

(1) Une légende se rapporte à ce minaret, à peu près en ruines maintenant : un maçon musulman et un maçon juif travaillaient de pair à son édification. Lorsqu'ils eurent achevé le *çamîda* (minaret), le sultan défendit au juif de redescendre par l'escalier réservé expressément aux seuls « *élus d'Allah* ». Le malheureux artisan dut alors s'élancer dans le vide avec des ailes en bois qu'il s'était fabriquées, et protégé par son « *rebbe* » il fut emporté par un grand vent qui le déposa non loin de là au col dit *Tennet el Y'jouhdi* sur la route de Lalla Marhnïa (*Kitab Aâyane al Marhariba* — Les Auteurs ; p. 29, Oran).

Pendant ce siège les armées moghrebines ne restaient pas oisives. — de fortes colonnes parcouraient le Moghreb-el-Adna, soumettant le pays jusqu'à Bougie et investissant les villes principales, dont Mazouna, en djoumada ettsani 699 ; et, le mois de ramdhane de la même année se termina par la prise de Talout, de la kasba de Temzezzec — où était tombé Saïd l'almoïade — et d'Oran. On vit bientôt flotter le drapeau des mérinides sur les murs de Mostaganem, de Miliana, de Cherchell, de l'Ouarsenis (Orléansville), de Médéa et autres villes principales ; les plaines des Maghraoua et des Toudjine furent envahies et les envahisseurs, partout, semèrent l'effroi sur leur passage.

Dès lors, les Hafcides de Tunis et de Bougie et même le khalife d'Égypte recherchèrent l'alliance du souverain mérinide ; et le chérif de la Mecque lui envoya une députation chargée de lui manifester son admiration pour ses nombreux succès.

Ce fut en 702 que la ville de Mançoura fut terminée et que le sultan mérinide Abou-Yakoub Youssouf — dit le *sultan noir* — s'y installa en y transférant une partie de sa Maison. En peu de temps cette *kiçaria* prit les proportions d'une grande cité avec des habitudes qu'on eût dit être séculaires.

En 703, Abou-Ziane fils et successeur d'Othmane ben Yarmoracène, souverain abdelouadite, très mécontent d'apprendre que les hafcides avaient proposé à son adversaire le concours de leur flotte, pour bloquer les ports du Moghreb central, rompit en visière avec le khalife de Tunis et fit supprimer son nom de la prière publique, coutume qui avait été adoptée par son aïeul Yarmoracène-ibn-Ziane.

En cette même année, ne pouvant, en raison du siège de Tlemcen, accomplir selon son désir le pèlerinage de la Mecque, le sultan Abou-Yakoub Youssouf résolut d'envoyer aux Lieux-Saints un témoignage de sa grande piété : il fit calligraphier par un incomparable artiste, Ahmed ibn Hassène, un exemplaire du Koran, grand format, admirablement relié, garni de plusieurs fermoirs en or incrustés de perles et de rubis au milieu desquels se détachait une pierre précieuse, œuvre d'un prix inestimable.

Ce livre enfermé dans plusieurs étuis fut confié à l'illustre kadhi Mohammed-ibn-Zerhbouch, escorté par cinq cents cavaliers zénètes. Le cortège portait aussi une missive le recommandant au sultan d'Égypte auquel était en même temps envoyé comme présent tout ce que les Moghrebins pouvaient fournir de plus beau en fait de meubles et d'objets de luxe, le tout agrémenté de superbes chevaux et de quatre cents vigoureuses bêtes de somme. L'année suivante une caravane plus importante encore partit de Mançoura pour accomplir de nouveau le pèlerinage, c'était assurer l'essor du canonique pèlerinage annuel aux moghrebins. Comme échange de générosité le khalife d'Égypte Malec en Naceur envoya au Mérinide une superbe girafe. Ce fut aussi en 704 que la citadelle de Médéa commandant à tout le Titteri fut commencée et sa construction fut achevée quelques mois plus tard.

L'an 706 devait être fatal au sultan Youssouf, ce glorieux mérinide : l'un de ses eunuques nègres nommé Saâda (ou Sléda) qui avait été soudoyé par le khaznadji (percepteur d'impôts) Ibn Millani, en raison de la dureté du souverain envers le corps des eunuques du harem dont le chef Amber el Kbir avait été emprisonné — ou plus vraisemblablement agissant à l'instigation de

certaines dames du harem — pénétra dans la chambre où le prince, sur un lit de repos, attendait que sa barbe eut absorbé le henné qu'on venait de lui appliquer ; et, se jetant sur lui, lui plongea à plusieurs reprises sa koumia dans l'abdomen, lui perforant les entrailles. Prenant ensuite la fuite Saâda fut rejoint à Tessala d'où ramené il fut mis à mort.

Quelques heures après, dans la soirée du mercredi dzou-l'Kâda 706 = 13 mai 1307 le sultan mérinide «*Emir des Croyants*» ou «*Emir des Musulmans*» Abou Yakoub Youssef ben Yakoub fils de la noble Oum el-Azz fille de Mohammed El Alouï, rendait le dernier soupir. Il avait soixante-six ans et avait régné vingt-et-un ans neuf mois et vingt-cinq jours. Son corps d'abord inhumé à Mançoura fut dans la suite translaté à Chella (Salé) en la nécropole mérinide.

Il laissait comme enfants : Abou-Salim Ibrahim ; Ali surnommé *Ibn Zardja* ; Abd Allah ; Othmane surnommé *Ibn Kadil* ; Zobéïr et Yakoub.

Il avait eu comme principal vizir un juif (*moahid*) (1) qui avait été son conseiller, et mauvais génie, au temps de sa jeunesse, né de la famille Khalifa des Rocaza, famille qui fut exterminée par ordre du sultan en 701, sous les murs de Tlemcen.

Ce fut le petit-fils du défunt sultan, le jeune **Abou-Thabet Amir** — fils d'Abd Allah mort en disgrâce chez les Rhomara — qui fut proclamé à Mançoura. Il était fils de Bezzou bent Othmane fille de l'Emir Mohammed ben Abdelhak, et avait alors vingt deux ans.

Très audacieux comme tous les mérinides et, comme eux, cruel, il commença son règne par des exécutions en masse au sein de sa propre famille : il fit mourir sous ses yeux son grand-oncle Abou-Yahïa fils du sultan Abou-Youssef Yakoub et dont les fils, on l'a vu, étaient eux-mêmes tombés sous les coups perfides de son propre père Amir. Il fit aussi assassiner son oncle paternel Abou-Salem en fuite vers Nédroma. Cette cruauté détermina tous ses parents à fuir chez les Rhomara auprès d'Othmane ben Abi-l'Ala petit-fils d'Abd Allah ibn Abdelhak qui lui-même s'était fait proclamer sultan à Ceuta avec l'appui des chrétiens d'Espagne et des Abdelouadites...

Après avoir fait le vide autour de lui, le jeune souverain mérinide n'étant plus de force pour continuer le siège de Tlemcen songea à un armistice et dut traiter avec les petits-fils de Yarhmoracène : Abou-Ziane et Abou-Hammou. Dans ce sens il s'engagea sous la foi du serment à lever le siège de la ville moyennant quoi les deux Zeinites lui fourniraient un équipage royal pour rentrer en Moghreb-el-Akça ; et, dans le cas de non réussite de ce projet ils l'hébergeraient chez eux et le protégeraient.

L'Emir Abou-Hammou se présenta en personne au Palais de la Victoire «*Kaṣr el Fath* » de Mançoura pour ratifier ce traité.

Avant de quitter la cité, Abou-Thabet confia à son vizir Ibrahim ibn Abd el Djelil le soin de faire évacuer la place, ce qui fut exécuté dans le plus grand ordre. Les nombreux habitants exodèrent par classes, et tout le matériel de guerre et les approvisionnements considérables suivirent la caravane royale. La «*Cité Victorieuse* » qui somme toute n'avait joué qu'un rôle d'oc-

(1) *Moahid* est le participe se rapportant au verbe *ahed* passer un contrat, faire un traité avec le vainqueur pour garantir la possession de ses biens.

cupation, fut ensuite, dans les intervalles d'hostilités contre les mérinides, absolument détruite par les tlemcéniens.

Le départ du jeune souverain s'effectua dans les premiers jours de Dzou-l'hidja 706 (d'après le kartas) et ce fut au début de moharrem 707 = 1308 qu'il fit son entrée à Fez. Vers cette époque un de ses parents Youssef ben Mohammed ben Abi-Ayad ben Abdelhak qu'il avait lui-même chargé d'une mission vers Marrakech fit mourir à coups de fouet le gouverneur de cette cité et, répudiant l'autorité du sultan il proclama son indépendance. Mais bientôt vaincu près de l'Oum-er-Rbia par les troupes impériales il dut se réfugier à Arhmat où repris peu après il fut en même temps que sept autres parents insurgés mis à mort ainsi que bon nombre de leurs partisans. Les têtes des suppliciés furent exposées sur les remparts de Fez. Dès lors Abou-Thabet partit lui-même pour Marrakech où il entra vers le commencement de ramdhane 707 = 1308. Il y fit exécuter plusieurs cheikhs des Bni-Oura, et après un court séjour dans le Houz il reprit la route de Fez ; puis traversant le Tamesna il rassembla les principaux chefs des tribus Kholt, Sofiane, Djochème, Bni-Djaber, Acem etc., et arrivés à Anfa fit arrêter une soixantaine d'entre eux parmi lesquels une vingtaine furent livrés au bourreau. Vers la fin de ce même mois de ramdhane il extermina à Ribath-el-Fath une foule d'arabes nomades qui lui paraissaient hostiles. Une partie des Riah subit peu après le même sort, car il nourrissait contre eux une vieille rancune.

Ces exécutions et ces succès faciles déterminèrent Abou-Thabet Amir à entreprendre une campagne contre son cousin Ibn-Abi-l'Ala dont la puissance devenait de plus en plus dangereuse et menaçante. Celui-ci s'était en effet fortifié chez les Rhomara au kçar-Aloudane à Laraiche (Larache) et à Arzila dont il s'était emparé sous le précédent sultan Youssouf.

Othmane ibn Abi-l'Ala s'étant emparé de Kçar el-Kétania, le sultan prit le parti de pénétrer dans le pays de Rhomara et de marcher contre son compétiteur allié aux chrétiens. Il s'avança jusqu'au Kçar Aloudane qu'il emporta d'assaut et y tua près de quatre cents assiégés ; le bourg d'Ed Demna subit le même sort et ses habitants furent ou massacrés ou capturés. Au commencement de l'an 708, le sultan s'installait à Tanger cependant que son adversaire s'enfermait dans Ceuta. Ce fut alors que par ordre du vainqueur on construisit le camp de Tetouan, — réédition de la Mançoura, — pour bloquer la ville de Ceuta. Sur ces entrefaites Abou-Thabet Amir se sentit pris de grands maux et quelques jours plus tard il mourut empoisonné à Tanger, c'était le 8 du mois de çafar 708 = 1308. Il fut provisoirement enterré dans les environs de Tanger puis plus tard transporté à Chella. Il était âgé de vingt-quatre ans et son règne, d'une cruauté inouïe, avait duré un an et trois mois.

A lui succéda son frère consanguin **Soleimane**, alors âgé de vingt-deux ans, qui avait choisi comme *kounia* **Abou Rbia**, et qui fut proclamé à Tanger, d'après le Kartas, le lendemain de la mort d'Amir.

Cette élection n'avait pourtant pas eu lieu sans incident car son oncle paternel Ali dit Ibn-Razeïkat, du nom de sa mère, aspirait au trône mais il se heurta à l'opposition des chefs mérinides qui lui préférèrent Abou-Rbiâ. Le premier acte de celui-ci fut donc de faire emprisonner le prétendant qui mourut en cachot deux ans plus tard.

Après avoir distribué des gratifications à ses partisans le nouveau souverain reprit l'offensive contre Othmane ibn Abi-l'Ala qui dut battre en retraite et se réfugier, avec ses partisans et les membres insurgés de la famille royale, à Grenade, sous la protection du roi chrétien.

Abou-Rbiâ rentra dès lors à Fez qu'il ne quitta plus guère. Il consentit bientôt à signer un traité de paix avec Moussa souverain de Tlemcen petit-fils de Yarh moracène, puis se consacra à son administration et à son peuple. Le Maroc vécut alors une époque heureuse et Fez put se développer dans le calme; les immeubles y atteignirent un prix élevé, un millier de dinars d'or, c'est-à-dire dix mille francs environ.

A l'instar de son aïeul et de son frère, Abou-Rbiâ avait accordé sa confiance au grand vizir Abd Allah Ibn Abi-Médiène qui jouissait d'une autorité quasi-souveraine. Or ce puissant personnage avait été l'instigateur de la destitution et des massacres de la plupart des membres de la famille du conseiller juif Khalifa Rocaza ; aussi le jeune frère de celui-ci appelé Khalifa eç-çrheir, échappé au supplice, avait-il tant intrigué qu'il était parvenu à reprendre du service auprès d'Abou-Rbiâ dont il capta bientôt la confiance. Dès lors il vengea les siens en desservant Ibn Abi-Médiène auprès de son maître, si bien que le souverain se laissa convaincre et fit assassiner, par le Kaïd de la milice chrétienne, son ministre le jour même du mariage de sa fille. Pourtant sur les protestations indignées de son second vizir, Soleimane Ibn Ierziguème, qui lui prouva l'innocence de son malheureux collègue il ordonna aussitôt que le Khalifa et tous les juifs de service au Palais soient, sur l'heure, exécutés. Quelques mois après son avènement, en djoumada 709, le sultan Abou-Rbiâ eut à réprimer une sérieuse révolte de son parent Abdelhak ibn Othmane, petit-fils de Mohammed ben Abdelhak, le plus brave cavalier d'entre les princes du sang, qui était soutenu par le vizir Raho ibn Yakoub el Outhassi, par le grand chef des Bni-Asker Hassène Ibn Abi Talak et par Gonzalve chef de la milice chrétienne, lesquels vaincus près de Taza durent passer le détroit pour aller se réfugier chez les princes andalous. En cette occasion Moussa, le souverain Abdelouadite de Tlemcen, fit preuve de bonne foi en respectant le traité de paix conclu à son avènement avec le sultan mérinide.

Après avoir éteint les dernières étincelles de cette révolte Abou-Rbiâ alors à Taza ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter quelques jours plus tard, enfin de djoumada ettsani 710. Il fut enterré à Taza dans la cour de la Grande Mosquée, et on le remplaça par son oncle **Abou-Saïd Othmane II** (surnommé *Ibn-l'Kadib* — fils du roseau flexible — du nom de sa mère) qui dut le trône à une intrigue de palais ; en effet, sa sœur Aribat avait gagné à leur cause, par force cadeaux, tous les vizirs et cheïkhs présents en ce moment. Il fut proclamé le mardi 1^{er} de redjeb 710 et regagna presque aussitôt la capitale. Peu après il confiait le gouvernement des possessions mérinides d'Andalousie à son frère Abou-l'Baka Yaïch. Après avoir réprimé une révolte de El Hadi, cheïkh des Heskoura, le sultan mérinide, pour protester contre l'hospitalité donnée par les Abdelouadites aux princes mérinides dissidents, entreprit lui-même une expédition contre Tlemcen. Mais l'inviolable cité d'Abou-Médiène offrant toujours la même résistance il se borna à dévaster la région environnante.

Peu de temps après son retour à Taza, en 714, il dut faire face à la rébel-

lion de son fils cadet Abou-Ali Omar, né d'une captive chrétienne, lequel était son enfant préféré et à qui il avait laissé prendre trop d'autorité. Vaincue entre Taza et Fez, à Makarmeda, l'armée impériale dut se retrancher dans Taza tandis que le prince rebelle reprenait victorieux le chemin de son palais de Fez. Quelques jours plus tard, étant tombé gravement malade Abou-Ali se vit abandonné par ses courtisans qui, craignant des représailles, firent amende honorable auprès du sultan. Néanmoins une transaction étant survenue entre les deux adversaires il fut décidé que le rebelle ferait de Sidjil-massa son royaume.

En présence de ces menées Abou-Saïd Othmane réconforté par l'appui et les attentions de son fils aîné Abou l'Hassène Ali le désigna comme héritier du trône.

Donc, entre 715 et 720, le prince Abou-Ali envahit le Drâa, conquit le Sous dont il prit la capitale Taroudant, une partie du Sahara marocain, puis confiant dans la puissance de l'armée qu'il avait organisée il entreprit, en 722, le siège de Marrakech qu'il prit par surprise. Il dut bientôt le quitter car son armée ayant été mise en déroute par les troupes impériales près de l'Oumer-Rbiâ il regagna à pied, à travers le Deren, sa capitale de Sidjilmassa. Assiégé dans cette ville par son père et son frère et obligé de se rendre il obtint une fois de plus son pardon.

Ce, tandis que profitant de la lutte entre les souverains mérinides, père et fils, les chrétiens d'Espagne reprenaient les armes. Ils durent cependant lever le siège de Grenade qu'ils avaient investie et furent repoussés après une lutte acharnée. En 730 = 1330 répondant à une démarche des princes hafcides chassés de Tunis par les Zenata — dont le chef était allié aux Abdelouadites — le sultan Abou-Saïd Othmane promit son concours et, réunissant leurs forces, les deux partis se proposèrent de pénétrer en Ifrikia après avoir réduit Tlemcen. Pour consacrer cette alliance le sultan hafcide Abou-Yahia Abou-Bekr donna sa fille en mariage au prince Abou-l'Hassène Ali fils du mérinide. A l'occasion de cette union qui comblait d'allégresse les deux royaumes, le sultan Abou-Saïd Othmane II partit de Fez pour recevoir la fiancée royalement, mais à peine était-il arrivé à Taza qu'il tomba gravement malade et on dut le ramener à Fez, où il mourut en arrivant, le jeudi 24 Dzou-l-Kada 731 = 1331. Il fut enterré à Chellah (Salé).

Il avait régné vingt-et-un ans et quatre mois et laissait outre ses deux fils déjà nommés, un autre garçon Mançour et une fille Meïmouna.

Ayant succédé à son père, **Abou-l'Hassène Ali** dut immédiatement aller mettre le siège devant Sidjilmassa. La ville se rendit et le prince Abou-Ali Omar, l'incorrigible insurgé qui avait fait un pacte avec Tachefine, 3^e roi zéïanite de Tlemcen, contre les souverains mérinide et hafcide, fut pris et étranglé par ordre de son frère consanguin, le nouveau sultan.

Débarrassé de ce danger, les regards d'Abi-l'Hassène Ali se portèrent alors sur l'Andalousie qui depuis des années implorait vainement un secours. L'Emir Abou-Malec fils du sultan partit avec une avant-garde de cinq mille guerriers pour délivrer Gibraltar occupé par les chrétiens depuis plus de vingt ans. Ce fut à Algésiras que le prince concentra les forces envoyées par le sultan lequel lui-même avait passé le détroit. Ils mirent donc le siège devant

Gibraltar et pressèrent la place avec tant de vigueur qu'ils s'en rendirent maîtres (733).

En apprenant la reddition de Gibraltar, Ferdinand rassembla ses armées et marcha contre les maures qui, à la suite du sultan et de l'émir mérinide, s'étaient retranchés dans Algésiras. Le siège fut mis aussitôt devant cette ville et un rigoureux blocus était ordonné lorsqu'intervint un pacte entre le roi de Castille et le sultan musulman d'Andalousie Mohammed IV Ibn El Ahmeur ; ce dernier se reconnut vassal du prince chrétien, lui remit deux places fortes, avec cinquante mille pièces d'or et promit de lui payer un tribut annuel.

Le sultan hafside Yahïa ben Abi Bekr, en félicitant son gendre Abou-l'Hassène pour sa victoire de Gibraltar, lui demanda d'exiger du souverain de Tlemcen, Tachefine I^{er} ben Abi Hammou I, arrière-petit-fils de Yarhmoracène, qu'il mît un terme aux incursions constantes des abdelouadites sur le territoire hafside. Répondant donc à cette prière, le sultan mérinide envoya à Tlemcen des émissaires pour exiger l'évacuation immédiate des territoires spoliés notamment celui de Tedelès. La députation ayant été très mal reçue Abou l'Hassène en éprouva une violente colère et ordonna la levée immédiate de tous ses contingents. Il partit vers le milieu de l'année 735 = 1334, ordonna le siège d'Oudjda, enleva lui-même d'assaut Nédroma et vint bloquer Tlemcen. Partout les tribus *Rhomara*, *Maghraoua* et autres zénètes se ralliaient à lui et jointes aux Toudjinides des Bni-Ouassine, conquéraient pour son compte Oran, Miliana, Ténès, Alger, en 736, tandis qu'à Bougie l'Abdelouadite Yahïa ibn Moussa passait même au service du mérinide.

Pendant ce temps, et menant tout de front Abou-l'Hassène avait relevé les ruines de Mançoura et fait construire une nouvelle muraille de circonvallation avec des tours de guêt si rapprochées des blockaus de Tlemcen, que des combats à l'épée se livraient entre assiégeants et assiégés, de tour à tour. Le blocus était de plus en plus resserré et le sultan veillait en personne à ce que chacun fût à son poste et pour ce, il avait l'habitude de faire chaque matin et presque seul le tour des postes. De temps à autre il s'esseyait dans des promenades et les assiégés qui s'en étaient aperçus avaient combiné tout un plan pour se saisir de sa personne. Un corps de troupe fut donc posté par eux derrière le rempart qui fait place à la montagne du Bni-Ournid et, lors du passage du sultan en cet endroit, les plus braves de leurs guerriers s'élancèrent à l'improviste sur lui et sur son compagnon et aide-de-camp, Arif ibn Yahïa, émîr des Souïd. Tous deux prestement s'engagèrent dans un sentier sur le flanc de la montagne mais ne pouvant plus avancer ils étaient sur le point de mettre pied à terre ; cependant dans le camp mérinide l'alarme avait été donnée, aussi les deux fils du sultan s'étaient-ils précipités à la tête des cavaliers et acculant les agresseurs au pied de la muraille ils les avaient écrasés. Les meilleurs chefs des partisans des Abdelouadites étant restés dans cette échauffourée l'avantage parut dès lors nettement pencher du côté mérinide ; pourtant ce ne fut que deux ans après la reprise du siège, le 27 ramdhane 737 = mai 1337 que Tlemcen fut enfin enlevée d'assaut.

Le roi Abou-Tachefine I^{er} qui, défendant la porte de son palais, avait vu tomber ses fils Othmane et Maçoud, son allié Abdelhak ibn Othmane prince mérinide et son vizir Moussa ibn Ali, et qui lui-même affaibli par de nombreu-

ses blessures, allait être livré vivant à son adversaire, lorsque l'Emir Abderrahmane, fils de ce dernier, donna l'ordre de lui trancher la tête ce qui ne manqua pas de courroucer le sultan qui s'était proposé de lui « *prodiguer* » les derniers raffinements de la cruauté...

Dès lors la ville de Tlemcen fut livrée au pillage et les trésors furent confisqués, la population fut livrée à la convoitise de la soldatesque berbère et ne dut l'armistice qu'à deux muphtis de la cité : Abou Zeid et Abou Moussa appelés les « *Fils de l'Iman* » qui, mandés devant le vainqueur lui dépeignirent la misère du peuple et implorèrent sa clémence. Leur plaidoyer fut si éloquent qu'Abou-l'Hassène gagné par la compassion ordonna la cessation du désordre et sa vengeance étant satisfaite, puisque le chef des Abdelouadites avait été tué, il accorda une amnistie aux rares membres restants de la famille royale et en enrôla même la plupart dans son armée avec une solde exceptionnelle.

A ce moment les trois branches des zénètes Bni-Ouassine : *Banou-Mérine*, *Banou-Toudjine* et *Banou-Abdelouad* furent réunies sous le même étendard.

Quant au souverain hafside Yahïa ben Abi Bekr il avait été informé de la prise de Tlemcen par son vizir Abou-Mohammed Abd Allah Ibn Trafaguine qui avait couvert en dix-sept jours le parcours entre Tlemcen et Tunis.

Les possessions mérinides s'étendaient alors depuis Bougie jusqu'au fond du Sous.

L'année suivante l'émir Abderrahmane qui avait, dans la Mitidja, tenté de se rebeller fut arrêté et plus tard mis à mort par ordre de son père, alors que son frère Abou-Malic envoyé en Espagne mourait lui-même en combattant contre les chrétiens. Pour venger cette mort le sultan arma une flotte importante qui défit l'escadre chrétienne devant Gibraltar. Quand toute l'armée eut traversé le détroit le sultan Abou-l'Hassène la suivit avec ses gens à qui il pensait donner le spectacle d'une victoire qu'il disait certaine. Il groupa alors toutes ses forces sous les murs de Tarifa, (740). Pourtant Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, dont l'armée s'était accrue des contingents d'Alphonse IV de Portugal, marcha contre les musulmans qui, depuis six mois, investissaient la place. Le camp du sultan fut assailli par surprise et toutes les femmes dont la sultane Fathima bent Yahïa ben Abi-Bekr, la hafside, furent massacrées ainsi que l'Emir Abou-Amir fils du sultan. Le sultan ne dut son salut qu'à la fuite et, s'étant réfugié dans Algésiras, il s'embarquait nuitamment à Gibraltar pour regagner Ceuta où il prépara une nouvelle expédition contre les chrétiens. Ceux-ci prirent les devants et, en 742=1341, ils réduisaient la Kalaât des Bni-Saïd, forteresse située à une trentaine de milles au Nord-Ouest de Grenade : l'année suivante Algésiras succombait à son tour. Les mérinides furent ainsi à peu près rejetés en Maroc.

En 746, Abou-l'Hassène ayant sollicité la main d'une autre princesse hafside fille de Yahïa ben Abi-Bekr, les apprêts traînèrent en longueur et ce ne fut qu'en rbiâ 747 que le cortège dirigé par le prince El Fadhel seigneur de Bône et frère germain de la princesse se chargea de la conduire. La caravane était déjà en route quand on apprit la mort du khalife Yahïa ben Abi-Bekr. Cet événement devait déterminer Abou-l'Hassène à envahir l'Ifrikia, projet qu'il nourrissait depuis longtemps déjà ; aussi, profitant du désarroi de la Cour de Tunis où Omar, fils du sultan Yahïa, était monté sur le trône ; et, encouragé par Ibn Trafaguine, il confia l'administration du Moghreb à son

filz Abou-Eïnane et après la fête du sacrifice (elaïd-elkbir) de 747=1347 il partit pour l'Ifrikia. Il s'était adjoint l'Emir des Arabes nomades Khaled Ibn Hamza.

Après avoir envoyé les chefs hafcides en Moghreb où leur étaient réservés les commandements régionaux, Abou-l'Hassène Ali pénétra en maître à Tunis où il s'installa. Pourtant la férule mérinide indisposa bientôt les chefs arabes, nomades ou autres, qui, sous le drapeau d'Ahmed descendant d'Ibn Abi Debbous, l'almohade, livrèrent bataille aux contingents mérinides sous les murs de Kairouan le 8 moharrem 749=10 avril 1348. Le sultan trahi par la plupart de ses partisans dut battre en retraite et se réfugier dans la ville. Son camp, ses trésors et son harem tombèrent aux mains du vainqueur. Sans cesse trahi, notamment par Ibn Trafaguine, et ne se sentant plus en mesure de combattre, Abou-l'Hassène sortit de Kairouan à la faveur des ténèbres et gagna Sousse où sa flotte l'attendait et qui, en rbiâ-ettsani, le ramenait à Tunis abandonné par les prétendants ; ceux-ci pour la plupart firent amende honorable et obtinrent leur pardon et des enrôlements. Pourtant Ahmed Ibn Abi-Debbous fut emprisonné....sine die.

Enfin de ces événements qui se déroulaient en Ifrikia l'Emir **Abou-Einane ben Abi-l'Hassène** qui gouvernait en Moghreb fut très surpris de voir arriver les débris de l'armée de son père : c'étaient en effet des vaincus de Kairouan qui rentraient en Moghreb. On peut donc croire qu'Abou-Einane ajouta créance à des racontars, vraisemblables d'ailleurs, rapportant la nouvelle de la mort du sultan au cours de cette défaite ; d'autant plus qu'il était suborné par les prédictions d'un vieux cheikh des Oulad-Tidouxène, qui, réfugié dans la Zaouia d'El Eubbad, passait pour devin, et lui affirmait que le sultan étant sur le point de succomber, le gouvernement allait lui échoir. D'autre part Abou-Einane inquiet par les intrigues de son neveu Mançour ben Abi-Malec qui à Fez avait acquis une grande autorité, crut devoir se faire proclamer sans retard. Cette formalité eut donc lieu en rbiâ-elouëll 749=1348 à Mançoura. Le nouveau souverain partit dès lors pour sa capitale de Fez qui reconnut son autorité ainsi que les autres cités du Moghreb où il fut bientôt proclamé.

Quant au sultan Abou-l'Hassène Ali, en présence de l'attitude agressive d'El Fadhel qui, ayant acquis les suffrages de toutes les populations de Constantine, de Bône et de Bougie, lassés de l'autorité mérinide, s'était fait proclamer khalife, et pensant pouvoir reprendre pied dans le Moghreb el-Akça, il avait quitté en hâte Tunis par voie de mer. Mais une tempête épouvantable ayant anéanti sa flotte près de Bougie il avait repris, par voie de terre, la direction d'Eldjezaïr (Alger) pour de là, après avoir recruté un certain nombre de partisans demeurés fidèles, se diriger vers l'Ouest. Il devait pourtant subir un échec — pour ainsi dire décisif — dans la plaine du Chélif, à Chediouia où les Maghraoua conduits par des Abdelouadites, alliés d'Abi-Einane, lui infligèrent une défaite complète. Au cours de la mêlée le prince En-Naceur son fils préféré et dévoué, excellent capitaine, tomba en chargeant à la tête de son goum. Le camp impérial fut irrémédiablement anéanti et grâce à son fidèle compagnon Ouenzemmar Ibn Arif, cheikh du Zab, qui avait réuni les Arabes Souïd, Hareth, Hosseïne et autres nomades, Abou-l'Hassène Ali put gagner le désert après avoir traversé l'Ouarsenis puis le mont Ra-

ched du Djebel Amour. Les fugitifs se réfugièrent à Sidjilmassa dont les habitants leur réservèrent l'accueil le plus empressé.

En 751, quelques mois à peine après son retour, le Sultan ayant appris que son fils Abou-Eïnane arrivait à la tête d'une forte armée, quitta Sidjilmassa et, à travers le Deren gagna Marrakech où il parvint à rétablir son autorité. Ce que voyant Abou-Eïnane revint à Fez pour renforcer son armée, puis il reprit presque aussitôt la direction du Houz. Le père et le fils se rencontrèrent sur les rives de l'Oum'er'Rbia, à Tamedrharst, en fin Çafar 751 = 1350. Les Bni Merine, sous le commandement du jeune souverain refoulèrent l'armée du sultan et ce malheureux monarque désarçonné allait être assailli par les siens lorsqu'en cette situation critique il fut chevaleresquement sauvé par Abou-Dinar Soleimane ben Ali Ibn Ahmed, émir des Douaouida (1) qui, lui faisant un rempart de son corps, lui permit de fuir. Il se réfugia alors chez les Hintata dont les chefs influents prirent l'engagement formel de le défendre jusqu'à la mort. Pourtant en présence du rigoureux blocus de la région par Abou-Eïnane, le Sultan se décida à abdiquer en faveur de son fils, mais il ne devait pas survivre à ses fatigues non plus qu'à ses misères car, trois jours après, le 23 rbiâ ettsani 752 = 21 juin 1351 (d'après Ibn El Ahmar, le lundi 26 Rbiâ ellouell 752 = 25 mai 1351) il succombait. Il était âgé de soixante ans, était né en Çafar 697 = 1297, à Taferdioune, son nom honorifique était **El Mançour-Billah**, surnommé aussi *Essolthane el Eukehal* (le Sultan noir.) Il avait mené une existence de preux-chevalier, toujours en combats, sobre, il n'avait jamais bu de vin, mais avait la passion des parfums et celle... des femmes puisqu'il en eut un nombre considérable.

« Il eut comme fils principaux le Sultan Abou-Omar Tachefine, le Sultan Abou-Eïnane Farès, le Sultan Abou-Salim Ibrahim, le Sultan Abou Farès Abdelaziz ; les princes Abou-Malic Abdelouahid ; Abou-Abderrahim Yakoub ; Abou-Amir Abd Allah ; Massoud ; Daoud ; Youssef ; Abdelhak ; Abou-Rhalib Mohammed ; Ahmed ; Mohammed el Moutacir-Billah ; Mohammed el Massoud-Billah ; etc. Il eut entre autres filles : Hadria ; Oum-el-Euzz ; Tamout (forme berbère de Fathima) ; Tâzemt ; Souna ; Rihma ; Yamina ; Zahra ; Çafia ; Zaroua etc..., le total de ses enfants garçons et filles nés à terme et avant terme fut de mille-huit-cent-soixante-deux. Ce renseignement me fut donné par son confident le très-vieux cheikh Allal ben Mohammed ben Amaçmoud el Hescouri qu'Ibn Khaldoun donne comme chambellan. (*Radouat-en-Nisrin* d'Ibn el Ahmar p. 76 *loco citato*).

Lorsque le Sultan Abou-l'Hassène fut mort, ses compagnons en informèrent son fils Abou-Eïnane, tout en descendant la dépouille mortelle de leur maître. Le jeune souverain marcha au-devant du cortège les pieds nus la tête découverte et se lamenta devant la civière, en baisant le corps et en proclamant la formule « *Nous venons de Dieu et retournons à Dieu* » ; après quoi il le fit inhumer momentanément à Marrakech pour le faire transporter en-

(1) Cette noble famille de la tribu des Arabes *Riaħ*, cantonnée depuis l'invasion hilalienne dans le Sud Constantinois, s'est toujours distinguée par son courage, sa bravoure, brutale parfois, et surtout par l'élévation et la franchise de ses sentiments.

Nous verrons au cours de la partie biographique qu'une princesse daouaïdia fut épousée par le prince alaoui Moulai-Yézid, qui devint sultan, peu après.

suite, lors de son retour vers Fez, dans la nécropole mérinide de Chella.

Après avoir levé le blocus de la région des Hintata, Abou-Einane prépara une nouvelle expédition contre les Abdelouadites qui, après l'avoir trahi, reprenaient pied dans leurs anciens Etats. Les deux armées se rencontrèrent et s'affrontèrent à Angad où les mérinides, vainqueurs, s'emparèrent du souverain zianide Abou Saïd Othmane qui, après jugement d'une cour martiale composée de kadhis et de muphtis, fut égorgé (rbiâ-ettsani 753=1352), tandis que son frère Abou-Thabet Ezzaïm s'enfuyait vers l'Est où il ne tarda pas à tomber entre les mains du prince hafcide de Bougie, l'Emir Abou-Abdallah Mohammed, petit fils d'Abi-Yahïa Zakkariâ, lequel l'emmena, chargé de fers ainsi qu'Abou Ziane son neveu, à Abou-Einane campant alors à Titteri (Médéa). En même temps se présentaient à la Cour mérinide une députation de Daouaïda et une délégation d'autres Arabes du Zab qui furent honorablement accueillis.

Ayant achevé la conquête du Moghreb-central (*El Marhariba*) le Sultan mérinide précédé d'une escorte enthousiaste et de ses deux royaux prisonniers, juchés sur des chameaux de bât ainsi que leur vizir Yahïa ibn Daoud, fit une entrée triomphale à Tlemcen.

Après avoir nommé au gouvernement de Bougie son chambellan Ibn Abi-Amir, l'Emir mérinide entreprit ensuite avec lui le siège de Constantine, puis celui de Bône et enfin celui de Tunis. Ces cités se rendirent d'ailleurs à merci. Cependant, abandonné par ses mercenaires et par ses partisans fatigués et irrégulièrement payés, Abou-Einane dut réintégrer Fez où, très malade, il s'alita. Il ne devait plus se relever car, le samedi 28 de dzou-l'Hidja 759=1358, son vizir Hassène ibn Omar el Foudoudi le faisait étrangler pour faire d'abord proclamer le prince **Abou-Ziane Mohammed** ; mais celui-ci subit bientôt le même sort et fut remplacé par son frère **Abou Yahia Es-Saïd**. Le régicide s'empara ainsi de la régence car le jeune prince n'avait que dix ans.

Le Sultan Abou-Eïnane était né d'une captive chrétienne nommée *Chems-eddhough*. C'était un fort bel homme, cavalier majestueux, guerrier intrépide, il possédait de réelles qualités de cœur et d'esprit. Il avait à peine trente ans lorsqu'il succomba sous le geste meurtrier de son vizir. Il laissait comme fils Abou-Ziane Mohammed ; Abou-Yahïa Abou-Bekr Es Saïd ; Abou Abd Allah Moussa ; qui tous trois furent sultans, et les princes El Mehdi-Billah Mohammed ; El Motamid-al'Allah Mohammed ; El Motassim-Billah Mohammed ; El Mountacir-Billah Mohammed ; El Moktafi-Billah Mohammed ; El Oualik-Billah Mohammed et Mohammed surnommé Abou Tarik. Parmi ses filles étaient Fathima ; Sitta ; Setti-el-Arab ; Rokaïa ; Aïcha ; Zannou ; Sakina ; Sima ; Oum-Djaâfer ; Oum Ahni ; Guendouza ; lamma el-Aziz surnommée *Mdila* etc...

Le jeune sultan Essaïd ayant été déposé le 12 châbane 760 fut aussitôt noyé dans la mer. Son règne avait duré sept mois et vingt jours. Ce fut son oncle paternel **Ibrahim ben Abi-l'Hassène**, ayant la *kounia* d'Abou-Salim, qui le remplaça le vendredi 15 châbane 760=1359. Il avait aussi comme mère une captive chrétienne surnommée El Gamar (la lune) et avait déjà été intronisé à Tanger avec l'aide de Pierre I roi d'Aragon. S'étant heurté à l'état d'anarchie causé au Maroc par la cupidité et l'ambition des vizirs, il fut tué

à Khandak-el-Kassab, près de Fez el Djedid, par un milicien chrétien sur l'ordre du chambellan Omar ben Abd Allah el Yabani. A ce propos l'historien Ibn Ahmar s'exprime ainsi : « Il fut tué — que le Très-Haut le reçoive en sa miséricorde — le jeudi 21 du mois de dzou-l'kâda 762 à l'âge de vingt-huit ans. Le meurtre eut lieu sous mes yeux, j'en souffris et je pleurai. Il fut enterré à El Koula. Son règne avait duré deux ans trois mois et quatre jours. »

Il eut comme fils : le sultan Abou-l'Abbas Ahmed ; le sultan Abou-l'Fadel Mohammed et le prince Mohammed.

Ce fut son frère consanguin **Abou Omar Tachefine** qui, bien que ne jouissant guère de ses facultés mentales, fut proclamé, dans la nuit du lundi 28 au mardi 29 de dzou-l'kâda 762=1361. Pourtant le vizir Omar el Yabani ne tarda pas à se rendre compte de son erreur et, grâce à ses intrigues, il parvint à faire rentrer d'Andalousie **Abou Ziane el Moutaouekkil al Allah Mohammed ben Abderrahmane**, petit-fils d'Abou-l'Hassène Ali. L'émir Tachefine fut donc de nouveau relégué dans le harem et Abou-Ziane le remplaça sur le trône le lundi 21 de çafar 763=1361. L'autorité ne continua pas moins à être exercée par le vizir El Yabani.

Le sultan qui se plaignait amèrement de cet état de choses décida d'y remédier en supprimant l'importun ; mais il avait compté sans l'indiscrétion d'une femme du harem et ce fut contre lui que le sort se retourna. Etranglé sous les yeux du vizir, son corps fut ensuite précipité dans une *djabîa* de Raoudât el-Rhazlane (le jardin des gazelles) le dimanche 22 dzou l'Hidja 767=1366. Il avait alors vingt-huit ans et fut enterré dans la mosquée du Palais. Son règne avait duré quatre ans dix mois et un jour. Il eut comme fils Yakoub surnommé *Abou-Setta* ; Farès et Abd Allah.

Aussitôt après ce nouveau crime le vizir fit amener l'Emir **Abdelaziz**, fils du sultan Abou-l'Hassène, jusqu'alors détenu dans la citadelle par le précédent souverain et lui fit prêter par la foule le serment de fidélité. Il espérait continuer avec lui sa tactique de prééminence et était même sur le point de le supprimer également pour placer sur le trône un fils d'Abou-Eïnane frère d'une princesse qu'il désirait épouser, mais Abdelaziz avait en sa mère, Mériem-la-chrétienne, une gardienne vigilante. Averti à temps de cette nouvelle intrigue il apostâ des affidés dans son antichambre et ayant convoqué le vizir il le fit hacher à coups de sabre. Son autorité dès lors solidement établie, le sultan Abdelaziz se mit en marche pour aller combattre l'Emir Abou-l'Fadhel ben Abou Salim Ibrahim qui s'était emparé de Marrakech et qui, vaincu, fut mis à mort, en ramdhane 769. De là, l'armée impériale alla assiéger les Hintata qui donnaient l'hospitalité à Ameur ibn Mohammed ancien vizir du prétendant. La capture de cet insurgé exigea deux expéditions qui durèrent plus d'une année, 770-771. Simultanément à cette campagne, Abdelaziz faisait entreprendre par Ibn el Ahmeur, d'Andalousie, le siège d'Algésiras qui tomba de nouveau au pouvoir des musulmans, en 770=1368. Quelques années plus tard, entre 780 et 790, ce même Ibn el Ahmeur, craignant de voir la cité retomber entre les mains du roi de Castille, en ordonna la destruction complète. Ibn Khaldoun dit à ce sujet : « Au matin on la trouva renversée comme si elle n'avait pas été habitée la veille, ainsi qu'il est mention faite dans la *Sourate X dite Souratou YOUNISSI* du Koran au verset 25, concernant les habitants, les fruits et autres biens de la terre.

Débarrassé de tous les rebelles moghrebins, qu'il avait fait exécuter sans rémission, le sultan Abdelaziz conçut le projet d'aller investir Tlemcen d'où le roi Abdelouadite Abou Hammou III, ayant été trahi par nombre de ses partisans dut s'enfuir. Le mérinide occupa donc la cité d'Abou-Médiène le 10 moharrem 772=1370. A l'occasion de cet événement l'historien Abderahmane Ibn Khaldoun s'exprime ainsi : « A cette époque j'étais en mission
« au service de la Cour d'Abou Hammou. Lorsque je le vis sur le point d'aban-
« donner Tlemcen je pris congé de lui et me disposais à gagner l'Espagne ;
« mais il arriva que des intrigants me calomnièrent auprès du Sultan Abdela-
« ziz en m'accusant même d'emporter avec moi une forte somme d'argent.
« Une troupe de soldats vint alors m'arrêter et me conduisit auprès du mé-
« rinide qui campait à l'Ouadi Zitoun...

« Ayant reconnu que mes délateurs l'avaient trompé, il me remit mon-
« ture et robe d'honneur puis me chargea de passer chez les Riah pour les
« engager à se soumettre.

« ... M'étant abouché avec les chefs de cette tribu arabe, je les décidai
à accepter l'autorité d'Abdelaziz.

« Quant à Abou-Hammou, qui s'était réfugié à Biskra, il repartit pour
« Ed-doucène sur le chemin de Touggourt, où, rejoint par le vizir Ibn Ouen-
« zemmar, à la tête de Douaouïda, il dut, abandonnant son camp, gagner le
« pays des Beni-Mzab où il put réunir ses fils et ses gens dispersés dans le
« désert du Sahara.

« Ce fut moi, ajoute Ibn Khaldoun, qui présentai au Sultan les Douaouïda
« et leur chef Abou-Dinar Ibn Ali Ibn Ahmed, lequel fut royalement traité.»
(T. IV, p. 487).

Peu de temps après et bien que son général Abou-Bekr Ibn Rhazi ait réprimé les révoltes de la province d'Alger, le sultan mérinide Abdelaziz ben Abi l'Hassène dut faire face aux attaques d'Abou-Hammou qui avait soulevé les Arabes du désert ; mais, tombant gravement malade, il fit ses adieux à sa famille, le 21 rbiâ-ettsani 774=1372 et mourut à Fez à l'âge de vingt-quatre ans après un règne de six ans et quatre mois. « J'ai constaté, dit Ibn el-Ahmar,
« qu'il était très bronzé et qu'il dominait les gens de sa haute taille. Il était
« pudique, aimait les gens de bien ; il fut le plus sage des sultans. Il eut comme
« fils Mohammed, Abd Allah et Saïd II ; celui-ci à peine âgé de quatre ans fut
« proclamé sultan le jour même de la mort de son père sur la proposition du
« vizir Ibn Rhazi, qui, dès lors, exerça la régence ».

Le jeune souverain, dont le nom honorifique était **Abou Ziane**, et qui avait comme mère Aïcha, fille du kaïd Farih el Ouldj, chrétien converti, devait être déposé le 6 de moharrem 776.

Comme on le constate, le Maroc était, depuis un certain temps, tombé dans l'anarchie suscitée par d'intrigants vizirs qui pour satisfaire leurs appétits sans bornes proclamaient ou supprimaient les nombreux prétendants presque tous princes du sang et émirs mérinides pour la plupart réfugiés, ou même internés, en Andalousie.

Après la mort du Sultan Abdelaziz les mérinides quittant Tlemcen tinrent conseil et décidèrent de nommer comme gouverneur de cette cité l'émir Abdelouadite Ibrahim, fils d'Abou-Tachefine qui, depuis la mort de celui-ci,

était à la Cour de Fez. Mais ils avaient compté sans l'intervention d'Actia Ibn Moussa, ancien conseiller d'Abou-Hammou III, qui était devenu l'ami intime d'Abdelaziz et qui fit reconnaître par la population de Tlemcen l'autorité de son ancien monarque. Avisé aussitôt Abou-Hammou III, qui était toujours à Tigourarine du Zab, fit diligence et rentra dans sa capitale en djoumada 774=1372.

Pendant ce temps des événements corrélatifs de la situation marocaine se déroulaient dans le monde musulman tant en Afrique qu'en Andalousie. Sur la fin de la vie du sultan Abdelaziz ben Abi-l'Hassène Ali, et très attaché à sa personne ainsi qu'à celle du Grand-vizir Ibn Rhazi, se trouvait à la Cour mérinide l'Andalou Ibn Khathib ; ancien chambellan et ami du souverain de Grenade, Mohammed V Ibn El Ahmeur. Lorsque ce dernier, détrôné par son cousin le raïs Abou-Abd Allah Mohammed, avait demandé asile au précédent souverain mérinide Abou-Salim Farès il fut aimablement accueilli ainsi que son vizir. Ce fut sans doute ce qui déterminait plus tard Ibn Khathib à chercher refuge une seconde fois en Moghreb lorsque, ayant réintégré l'Andalousie avec son souverain, il s'aperçut dans la suite que des intrigues de Palais menaçaient sa sécurité. De plus, le sultan Abdelaziz devait à Ibn Khathib l'emprisonnement de son oncle Abderrahmane ibn Abi Ifelloussène ben Abi-Ali compétiteur dangereux. Aussi lorsqu'en 773, Ibn Khathib s'était présenté à la Cour de Tlemcen le sultan l'avait-il accueilli en grande pompe et il obtint même de Mohammed V que la famille de son protégé lui fut envoyée. Cependant le khalife de Grenade, sachant que son ex-vizir indisposait contre lui son voisin, réclama son extradition qui fut refusée avec hauteur ; puis, après la mort d'Abdelaziz, une seconde démarche aussi vaine d'ailleurs fut faite dans le même sens au régent Ibn Rhazi. Ce que voyant Mohammed V libéra l'Emir Abderrahmane, l'embarqua pour le Moghreb et lui-même s'en fut mettre le siège devant Gibraltar. Ce fut en dzou-l'kâda 774=1373 que l'Emir Abderrahmane débarqua chez les Botouïa, accompagné de son vizir Massoud Ibn-Massaï et reçut aussitôt le serment de fidélité de tous les anciens clients de sa famille. A cette nouvelle, le régent Ibn Rhazi s'était porté au-devant de l'Emir prétendant mais n'ayant pu le déloger de la Kalaât des Botouïa il rétrograda sur Taza où il apprit qu'un fils d'Abou Salim Farès, l'Emir Abou-l'Abbas Ahmed interné à Tanger venait de se faire proclamer sultan et, suivant les directives de Mohammed V, joignait ses forces à celles d'Abderrahmane pour investir Fez-Djedid. Les deux prétendants ayant réussi, dans leurs opérations, Abou-l'Abbas fit son entrée dans la « Ville neuve » le septième jour du mois de moharrem 776, après que le vizir Ibn Rhazi l'ayant reconnu comme sultan et obtenu la vie sauve était déporté à Majorque. Pendant ce temps le vizir Ibn Khathib était arrêté, mis à mort et incinéré. Quant à l'émir Abderrahmane, le jour même il prenait la route de Marrakech, cité qui lui était échue ainsi que toute la province du Sud, malgré l'opposition de nombreux chefs mérinides. Dès lors Azemmour fut le point de séparation entre le royaume de Fez et celui de Marrakech.

Cependant la paix ne pouvait être de longue durée entre les deux souverains mérinides dont les armées s'affrontèrent à deux reprises différentes. Abderrahmane périt en combattant devant Marrakech, le dernier jour de djoumada-ettani 784. D'Ibn Khaldoun au sujet de cette mort : « Pendant

« la nuit l'Emir exhorta ses fils Abou-Amir et Selim à mourir les armes à la main ; et, au point du jour, ils se trouvaient (abandonnés de tous) dans la forteresse. Le sultan Abou-l'Abbas s'avança alors à cheval en grande pompe et donna aux troupes d'avant-garde l'ordre de monter à l'assaut. l'Emir et ses fils se précipitèrent alors au-devant de l'ennemi qui avait déjà pénétré dans l'Assarak, place ouverte entourée de palais, et ils combattirent bravement jusqu'à la mort. Ils succombèrent sous les coups d'Ali ibn Idris et aussi sous ceux de Ziane ibn Omar el Outhassi, homme qui pendant longtemps avait vécu de leurs bontés et qui s'était montré bien fier de les avoir pour maîtres. Son nom (Outhassi) est devenu le synonyme d'ingratitude. » Il ajoute : « Mais Dieu ne lèsera qui que ce soit, pas même pour le poids d'un atome... » (Sourate IV, verset 44 : *Souret en-nsa* ; chapitre des femmes).

Abou-l'Abbas Ahmed débarrassé de son cousin repart pour Fez d'où, après avoir réorganisé son armée, il marche contre Abou-Hammou II, roi de Tlemcen qui s'était aventuré en Moghreb-el-Akça, le poursuit et lui enlève sa capitale qu'il met à sac et à sang, détruisant palais et monuments 785=1383.

Rendu furieux par l'affront fait à son allié abdelouadite et fort de l'autorité qu'il avait sur les mérinides, Mohammed V mit à exécution le projet qu'il nourrissait depuis quelque temps déjà de détrôner Abou-l'Abbas. Il dépêcha donc subrepticement en Moghreb un petit-fils d'Abou-l'Hassène, le prince Abou-Farès Moussa ben Abou-Eïnane, avec son ministre Massoud ibn Massaï (ou Massi) qui avait déjà été vizir de l'émir Abderrahmane. Après avoir été reconnu à son passage à Ceuta, le nouveau prétendant se hâta vers Fez dont le gouverneur Mohammed ibn Hassène rendit la place le 20 rbiâ-elouell 786=14 mai 1384. L'émir Moussa se vit, sans difficultés, prêter par tous le serment de fidélité. A cette nouvelle Abou-l'Abbas toujours à Tlemcen fit diligence pour rentrer en Moghreb ; mais, en apprenant la capitulation de Fez il resta indécis sur le parti à prendre. Cependant se voyant abandonné par les chefs de tribus il écrivit à Moussa pour lui rappeler leurs anciennes relations. Le vainqueur l'engagea alors à venir à Fez mais dès qu'il fut arrivé avec ses fidèles à la Zaouïat de Rhdir-el Homs il fut arrêté, chargé de fers et aussitôt expédié à Mohammed V à Grenade, sous la garde d'Omar ben Raho ibn Massi, frère du vizir Massoud. Le prisonnier fut toutefois traité avec égards, une résidence lui fut assignée et une pension très suffisante lui fut servie.

Pourtant le sultan Abou Farès Moussa ben Abi-Eïnane ne devait guère régner car il mourut d'un mal mystérieux, sans doute empoisonné, le mercredi 3 ramdhane 788=1386. Il avait alors trente et un ans et son règne avait duré deux ans et quatre mois. D'après Ibn el Ahmar : « Au physique j'ai constaté qu'il était d'un teint tirant sur le noir ; il avait la taille courte, les yeux à fleur de tête, une grande barbe (à la mérinide). Quand il parlait, sa langue très grosse remplissait sa bouche, sortait entre ses deux lèvres et s'agitait ; ce qui rendait son débit fort désagréable.

« Sa mère était une captive affranchie nommée *Tamellalt* (la blanche) ; et il avait choisi comme nom honorifique *El Motaouëkkel-al'Allah* (loc. cit. « p. 95). »

Ce fut un petit-fils utérin (sibthi) d'Abou-Eïnane, l'Emir **Abou-Ziane Mohammed**, fils de Rokkîa bent Abi-Eïnane, qui le remplaça le vendredi 3 ramdhane 788, à l'âge de cinq ans mais fut déposé quarante-trois jours après par Massoud Ibn Massi lequel fit prêter le serment de fidélité à **El Ouathik-Billah Mohammed**, fils de l'Emir Abou-l'Fadhel, fils de l'Emir Abou-l'Has-sène, prince direct, qui avait alors trente-sept ans et qui ne régna que dix mois. En effet, profitant des dissensions ayant éclaté en Moghreb, l'ex-sultan Abou-l'Abbas aidé par Mohammed V repasse le détroit et se fait proclamer une seconde fois à Ceuta puis il prend Tanger qui lui résistait. Ayant conservé des intelligences dans la région de Marrakech, dans le Sous et surtout chez les Heskoura, Abou-l'Abbas se fit envoyer d'importants contingents qui le rejoignirent à Meknès, ce qui lui permit d'aller bloquer Fez-Djedid. Après un siège rigoureux la ville capitula le samedi 7 ramdhane 789=25 sept. 1387. Aussitôt le sultan El Ouathik-Billah fut arrêté et transféré à Tanger où il fut mis à mort ; quant à son vizir Ibn Massaï, deux jours après la reddition de la cité, il fut mis à la torture ainsi que ses parents et ses partisans. Comme il avait fait saccager les palais des chefs mérinides qui avaient rejeté son autorité, il reçut vingt coups de fouet sur l'emplacement de chaque demeure saccagée par ses ordres ; ensuite il fut ordonné de lui couper pieds et mains, mais il mourut avant que ne fut consommé son supplice.

Après ces exécutions le sultan Abou-l'Abbas, allant rétablir l'ordre en Moghreb, désigna son fils **El-Moutacir-Billah** comme gouverneur de Marrakech.

Ce fut au début de ce second règne qu'Abou-Tachefine II fils d'Abou-Hammou II roi déchu de Tlemcen, réfugié à Oran, en lutte contre son père qu'il avait tenté vainement de faire assassiner par son propre fils Abou-Ziane ben Ali Tachefine II, demanda l'appui du sultan Abou-l'Abbas, pour mener à bien son ambitieux projet. Grâce à cette intervention l'Emir Abou-Farès et le vizir d'Etat Mohammed ibn AbdAllah appuyant Abou-Tachefine II quittèrent Taza à la tête d'une armée vers Tlemcen, ce qu'apprenant le sultan Abou-Hammou II, qui s'était réinstallé dans sa capitale, l'évacua de nouveau puis rassemblant ses fidèles et ses partisans il se réfugia dans les monts des Rheïrane, qui dominent la vallée et la ville. Obligé de battre en retraite il dut fuir devant les poursuivants ; mais bientôt désarçonné Abou-Hammou II vieillard de soixante-huit ans, fut tué à coups de lance par les gens de son fils et sa tête fut envoyée comme trophée au sultan Abou-l'Abbas. Quant à son fils cadet, Omaïr, il fut fait prisonnier et quelques jours plus tard égorgé par ordre de son frère Abou-Tachefine II.

Réinstallé dans Tlemcen vers la fin de l'an 791=1389, le nouveau roi parricide se déclara vassal du sultan mérinide Abou-l'Abbas Ahmed ; et, désormais, on fit la prière au nom de ce souverain dans toutes les mosquées du royaume abdelouadite. De plus, un fort tribut annuel fut versé à la caisse d'Etat du Maroc.

A la suite d'une mésintelligence survenue entre Abou-l'Abbas et Abou-Tachefine II, le sultan mérinide favorisa Abou-Ziane, autre fils d'Abou-Hammou II, vers le milieu de l'an 795, il le pourvut de renforts qui, avec les arabes Maâkil, marchèrent sur Tlemcen ; mais arrivés à Taza, le prétendant apprit qu'Abou-Tachefine II était mort et que son oncle maternel Ahmed Ibn El Euzz,

après avoir fait proclamer le jeune prince **Abou-Thabet Youssef**, fils du défunt, régentait en son nom. A cette nouvelle, Youssof ibn Zabïa, autre fils d'Abou-Hammou qui gouvernait à Alger, avait fait diligence vers Tlemcen où il avait fait mourir le régent ainsi que le jeune souverain. Ces faits déterminèrent alors Abou-l'Abbas à s'emparer de la capitale abdelouadite ; et, après avoir fait ramener à Fez Abou-Ziane, il confia Tlemcen au gouvernement de son fils l'émir Abou-Farès. Pour mieux surveiller ces opérations le sultan s'était installé à Taza lorsqu'il y mourut le mercredi 6 moharrem 796 = 1393. Transporté à Fez il fut inhumé à El Koulla. Il avait à peine trente-huit ans. Son règne, depuis sa proclamation à Tanger, avait duré dix ans et onze mois. Sa mère était Nouzha, fille d'Abou-l'Abbas Khadir el Katani, l'Andalou.

Il eut comme fils le sultan Abdelaziz ; le sultan Abd Allah ; le sultan Othmane ; le sultan Mohammed et les princes Abderrahmane ; Abou-l'Rheith ; Abou-Ali et Mohammed.

Ses filles furent Dourra (la fille des rois) ; Amira ; Oum-el-Ferdj, Oum-el-Fath ; Aïcha ; Fathima et Sounna.

Le sultan Abou-l'Abbas Ahmed fut remplacé par son fils **Abdelaziz** dont la kounïa était *Abou-Farès* et le nom honorifique *El Mountacir-Billah* et de qui la mère *El Djouhar*, était princesse de sang mérinide. Après avoir imposé sa suzeraineté au souverain de Tlemcen, il avait conquis Alger, Miliana, Dellys, etc., et ainsi commandait aux deux Moghrebs.

A cette époque et depuis longtemps déjà, les groupements arabes Hilaliens et Soléïmites, de qui le concours avait été constamment emprunté par les divers dynastes berbères, avaient pris une telle autorité et étaient devenus si exigeants qu'ils avaient fini par excéder les populations par leurs prétentions et, voire même, par leurs sévices ; si bien que les chefs autochtones, ne parvenant plus à les contenir et, à fortiori, à s'en servir, voyaient avec frayeur l'anarchie gagner leurs Etats. De plus, les Européens commençaient aussi à intervenir sévèrement dans les affaires d'Afrique pour mettre un terme à la piraterie qui décimait leurs flottes.

En ce qui concerne la fin de la dynastie mérinide, les historiens qui ne possèdent que de vagues et imprécis renseignements sur le Moghreb-el-Akça à cette époque, sont complètement en désaccord. Ainsi, Ibn El Ahmar, qui fut le contemporain et l'historiographe d'Abou-Farès Abdelaziz, et à qui l'on peut, semble-t-il, ajouter créance, ne lui reconnaît qu'un règne de trois ans ; alors que d'autres auteurs le font régner de 796 jusqu'en 814 : dix-huit ans.

« Il fut proclamé, écrit Ibn El Ahmar, le samedi 9 de moharrem 796 et mourut l'an 799 à l'âge de vingt-deux ans. (C'est du moins ce que j'ai trouvé mentionné moi-même). Il fut enterré avec son père à El Koulla. Son règne avait duré trois ans.

« ... Je l'ai vu : il était jeune, avait le teint fleuri, il était de taille moyenne, ses yeux étaient grands et noirs, son visage était beau.

« ... Au moral, il était bienveillant et d'un caractère doux et compatissant.

« ... Durant son règne, il ne fit exécuter que deux hommes condamnés

à mort à cause de leurs méfaits et de leur brigandage, par la Justice. Ces deux criminels étaient Ali, fils de Zakkaria el Masmoudi, et Youssof, fils d'Omar el Arabi el Djabari. En dehors de ces deux individus je n'en ai pas connu qui aient été tués quoique je n'aie point quitté son service jusqu'à sa mort.

« ... Il fut remplacé par son frère Abd Allah qui portait la kounia d'*Abou-Amir* et dont le surnom honorifique était aussi *El Mountacir Billah* — (Slaoui l'appelle *El Mostancir* et Ismaël Hamet, *El Montassar*). — Il était également fils de la noble El Djouhar. Il fut proclamé le samedi 8 de çafar 799=1396. Il mourut après la prière de l'acer, vers trois heures et demie, le mardi 30 djoumada-ettsani de l'an 800, à l'âge de 20 ans. Son règne avait duré un an et cinq mois. J'ai pu constater que ce prince avait de grands yeux noirs et que sa barbe (en favoris) affectait la forme du lam....

« ... Son successeur fut son frère Othmane qui portait la kounia d'*Abou-Saïd*. Son avènement eut lieu immédiatement après le trépas d'*Abou-Amir*... « Il était âgé de seize ans et est actuellement (écrit Ibn El Ahmar) maître du Moghreb où il fait régner et maintient la loi dans sa splendeur. Quand il monte à cheval tous les yeux se fixent sur lui à cause de sa grâce. Qu'Allah le rende victorieux ! »

(Le sultan Abou-Saïd Othmane III devait être assassiné par son chambellan Abdelaziz el Loubabi, dans la nuit du 12 au 13 choual 823=1420, après un règne de vingt-trois ans et trois mois).

.....

Ce fut sous le règne d'Abou-Saïd Othmane que les Portugais commencèrent leurs incursions en Moghreb. C'était le début d'une ère de conquêtes qui commença par la prise de Ceuta, le 15 août 1415=817. Cette cité était alors l'une des plus importantes du Maroc, gouvernée par un cheïkh de valeur, Çalah ben Çalah, qui pourtant dut capituler, en présence de l'attaque furieuse des Portugais qu'une imposante flotte de deux cents voiles avait débarqués sous les ordres du roi lui-même Jean 1^{er} (Joam ou Jaime). Le souverain était assisté de ses quatre fils dont l'infant Don Henrique qui avait demandé à faire ses premières armes dès le débarquement et qui eut ainsi l'honneur de mener l'attaque : avec une rare intrépidité il combattit pied à pied, soutenant à lui seul, dans une artère étroite, l'effort défensif des Marocains. Ses jeunes frères Don Douarde, D. Pedro et D. Alfonso se couvrirent aussi de gloire. A cet assaut se distinguèrent également deux capitaines qui devinrent l'orgueil du Portugal : Alonzo D'Almada et Pedro de Menesez (ou Menessès) ; aussi les assiégeants ne perdirent-ils que huit soldats tandis que les Maures comptèrent de nombreux tués. Un butin considérable échut aux chrétiens ; « ... mais bien plus grand encore fut le butin spirituel, dit une chronique, car la Grande mosquée de Ceuta fut immédiatement consacrée au culte catholique. Là, en présence des prélats qui avaient suivi l'expédition, Jean 1^{er} donna l'Ordre de chevalerie à ses fils lesquels le transmièrent ensuite à leurs jeunes frères d'armes. »

Pourtant désireux de rentrer dans ses États, le roi chrétien confia le gouvernement de Ceuta à Pedro de Menesez et, le 2 septembre 1415, il se rembarquait avec son armée.

Ces événements hâtèrent le démembrement des Etats musulmans du Moghreb-extrême, portant un coup sérieux à la puissance mérinide ; et bientôt, l'anarchie aidant, le Maroc fut divisé en trois principautés indépendantes : Fez, où régnait toujours Abou-Saïd Othmane II ; Marrakech ; et Sidjilmassa que les Saâdiens et les cheurfa se disputaient. Cependant tous ces rivaux s'unirent pour prêcher le *djehad* contre les Portugais, ayant alors pour monarque Edouard I^{er}, successeur de Jean I^{er}, et qui de rechef allaient débarquer devant Tanger pour l'assiéger. Cette fois, les Musulmans eurent le dessus et Don Fernando, frère du roi, fut fait prisonnier avec de nombreux autres chrétiens. Les Maures ayant proposé d'échanger le royal captif contre la ville de Ceuta, Don Henrique, chef de l'expédition accepta, mais le clergé s'opposa à cette transaction, ne voulant pas voir l'église redevenir mosquée. Le malheureux infant qui mérita bien l'appellation de « *saint infant* » souffrit dès lors courageusement toutes les tortures et mourut, le cinq juin 1443, dans les cachots de Fez. Son corps bourré de paille, par ordre du sultan, fut accroché au-dessus de la porte de la citadelle, non sans toutefois que ses compagnons de captivité aient pu distraire le cœur du martyr qu'ils dissimulèrent jusqu'à ce que le secrétaire Juan Alvarez, enfin libéré, le remit lui-même au Monastère de la Maison d'Aviz.

Ce fut vers cette époque sous le règne d'Alphonse V l'*Africain*, que la région limitrophe du Sous méridional reçut des Portugais le nom de *Rio do Ouro* ou *Rio del Oro* (Rivière de l'Or), et ce, à la suite d'échanges faits par des marins à la solde du prince navigateur l'infant Don Henrique frère aîné du roi. Le motif de cette expédition était la remise d'un chef noir appelé Andahu (?) capturé précédemment sur cette même rive et qui avait obtenu sa liberté contre une forte rançon. En effet, il fut livré en son nom, outre de la poudre d'or, des œufs d'autruches, des défenses d'éléphants, des peaux et de l'huile de « *loups marins* » (phoques), dix esclaves des deux sexes qui, selon la coutume, furent convertis au christianisme puis consacrés à l'agriculture. Ce fut d'ailleurs le début de ces croisières déplorables dont le but réel était la traite des nègres : « *le plus honteux mais aussi le plus lucratif des trafics d'alors* ».

En 862=1458 les Portugais, ayant réuni une armée de dix-sept mille hommes, se proposaient de faire une croisade chez les Ottomans, mais le départ n'eut pas lieu. Ils décidèrent alors d'assiéger El Kçar eç-çrheïr ou Kçar-Masmouda, port marocain qui, malgré l'énergique résistance de ses habitants, dut capituler et fut dès lors placé sous le commandement de Don Juan de Menesez. Ce gouverneur dut repousser bientôt plusieurs contre-attaques de contingents berbères dont l'une était dirigée par le sultan de Fez lui-même. Ce fut de cette place que six ans plus tard, Alphonse V de Portugal fit partir une colonne d'investissement sur Tanger qui, une fois de plus, résista.

Toujours guerroyant dans le Nord du Maroc, les Portugais, sous le commandement du Prince Ferdinand cette fois, allèrent bloquer les dangereux corsaires dans leur repaire d'Anfa ou *Eddar-el-Beïdha* (Casablanca). La ville fut saccagée et il y fut fait d'innombrables exécutions. Butin précieux et captifs demeurèrent entre les mains des chrétiens.

En 869 = 1464, à la mort d'AbdAllah ben Abi-Saïd, prenait fin la dynastie directe des mérinides, faisant place en 1472, pendant près d'un siècle, à une branche collatérale : les *Banou-Ouathas*. Entre temps, c'est-à-dire de 869 = 1464 à 877 = 1471 avait régné à Fez le « *chérifidri sside* » **Moulaïd Mohammed ben Ali ben Amrane**, lequel mérinide aussi n'était pas, comme on pourrait l'imaginer, descendant de Moulaï-Ildris-l'Akbeur, mais simplement d'Ildris, prince mérinide tué et enterré avec son père l'émir Abdelhak ben Mahïou, en 614 = 1217, à la zaouïa de Tafertasset, élevée et entretenue en leur honneur, sur la rive droite du Sebou.

Nous en référant toujours à Ibn Khaldoun, quant aux Beni-Ouathas, nous relevons en substance cette précieuse indication : la famille des Ibn el Ouezir (vizir) El Ouattassi commandait aux Bni-Ouattas, tribu berbère agrégée aux Bni-Mérine qui, elle, prétendait descendre du sultan almoravide Ali ibn Youssef ben Tachefine. D'après les dires des Ibn el Ouezir, la postérité de ce souverain avait adopté la vie nomade et s'était incorporée dans la tribu des Bni-Ouattas au point d'en prendre tous les caractères distinctifs. Fiers de leur prétendue origine, ces chefs se distinguèrent par leur morgue et leur ambition qui les incita toujours à vouloir renverser les émirs mérinides pour prendre leur place ; aussi ne cessèrent-ils d'ourdir des complots contre la vie de ces souverains, notamment contre Abou-Yahïa ibn Abdelhak qui avait dû chercher refuge chez les Bni-Snassène. Lors de l'invasion du Moghreb-el-Akça par les Bni-Mérine, les Bni-Ouattas s'étaient adjugé le Riff, région qu'ils soumirent sans peine à leur suzeraineté. Pourtant, les émirs Bni-Mérine, qui ne s'illusionnèrent jamais sur leur sentiment à leur égard, s'étaient réservé au cœur du Riff la citadelle inexpugnable de Tazoutat à la conservation de laquelle les descendants d'Abdelhak attachèrent le plus grand prix. Ils en confièrent toujours le commandement à des auxiliaires d'une fidélité et d'un courage éprouvés, afin de réprimer les projets ambitieux des Bni-Ouattas. Au temps de l'émir Abou-Yakoub Youssef ce fut son neveu Mançour ibn Abi-Malic qui détint le commandement de ce fort, alors que les Bni-Ouattas avaient pour chefs deux fils de Yahïa ibn el Ouezir, nommés Omar et Ameur lesquels d'ailleurs, désirant secouer l'autorité des Bni-Mérine, concertèrent un coup de main contre Tazoutat. La place d'abord enlevée et pillée par les insurgés fut après peu de mois reprise par Abou-Yakoub. Il fit mettre à mort les fils et les familles des deux chefs Bni-Ouattas qui, l'un après l'autre, s'étaient réfugiés à Tlemcen. Là s'arrêtait la première domination des Bni-Ouattas sur le Rif, 691 = 1292.

Sous le règne d'Abou-Eïnane le mérinide, nous retrouvons à Bougie, Omar ibn Ali el Ouattassi de la famille d'Ibn el Ouezir qui gouverne la ville pour le compte de ce souverain, vers le milieu de la VIII^e corne, mais ce chef victime d'une cabale hafside fut assassiné en 753 = 1353. C'est donc vraisemblablement à la famille **Ibn el Ouezir** qu'appartenaient les nouveaux souverains dits *Mérinides Bni-Ouattas* qui s'emparèrent du royaume de Fez dès 873 = 1472. En effet, l'un d'eux Mohammed-Chikh, le premier de cette branche, ayant refusé de reconnaître l'autorité de Mohammed ben Ali ben Amrane vint l'assiéger dans sa capitale d'où il le chassa après s'être assuré l'appui des

Portugais de qui il obtint une trêve de vingt années, moyennant quoi ils reconnaissaient la suzeraineté du roi du Portugal sur Ceuta, El Kçar eş-ğrheir, Arzila et Tanger. Il fut donc proclamé la même année sous le nom de **Sidi Mohammed-Chikh**.

En 908 = 1502, à l'expiration de la trêve d'Arzila, le sultan de Fez alors Mohammed el Bordagali (le Portugais) attaqua Tanger, sans succès d'ailleurs. A cette époque toutes les principautés musulmanes d'Andalousie étaient tombées définitivement au pouvoir des souverains de Castille et le dernier des rois de Grenade Abou-Abdallah dit *Boabdil*, avait dû, dès 1492, se réfugier à Tlemcen.

En l'an 912 = 1506, le roi du Portugal Emmanuel dit *Le Fortuné* fonda sur les côtes de l'Atlantique, à une cinquantaine de milles marins au Sud d'Anfa, la ville de Mazagan sur l'emplacement d'*El-Bridja*, à sept milles au Sud de l'embouchure de l'*Anatis* antique (Oued Oum-Errebîa), puis, l'année suivante, poussant ses incursions toujours plus au Sud il s'empara d'Açfi (Safi), alors que son allié le cheïkh Yahia ben Tafout contraignait les provinces de Marrakech et de Doukkala à payer tribut au Portugal.

Quelques mois après Sidi Mohammed el Bordagali à la tête de contingents berbères considérables, levés pour le *djihad*, vint par représailles mettre le siège devant Arzila qui résista pourtant grâce aux renforts dépêchés par Juan de Menesez et aussi à l'arrivée d'une flotte espagnole envoyée par le roi Ferdinand de Castille et qui, sous le commandement de P. Navarro, obligea les mérinides à lever le siège.

En 1513, le roi Emmanuel de Portugal organisa une sérieuse expédition sous le commandement du duc de Bragance contre Azemmour, ville qui, cinq ans auparavant, avait résisté à l'attaque de Juan de Menesez. Cette fois la flotte composée de quatre cents navires bloqua l'embouchure de l'Oum er-Rbiâ, après avoir débarqué à Mazagan huit mille hommes de troupes et quatre cents chevaux. La place fut facilement réduite et dès lors les Portugais furent maîtres de toute la côte marocaine de l'Atlantique, tandis que les Espagnols commandaient à Oran, à Alger et à Bougie étendant même leur domination jusqu'à Djerba et à Tripoli.

Ainsi, au début du seizième siècle l'Afrique du Nord était en proie à l'anarchie la plus complète : tant en Ifrikia qu'en Moghreb-central et plus particulièrement en Moghreb-extrême ; les gouvernants n'avaient plus d'autorité ou presque ; et là où un commandement unique aurait eu quelque chance de remonter le courant il n'existait plus que des chefs sans autorité, des tribus divisées ou désagrégées.

Ce fut alors que se multiplièrent les confréries religieuses répondant à des marabouts dont la plupart s'arrogèrent le pouvoir politique en même temps que la puissance spirituelle.

En Maroc, le sultan Ouattassi ne commandait plus guère qu'à la région de Fez, tandis que le Sud du pays avait reconnu depuis quelque temps déjà, l'autorité des *Cheurfa-Saâdiine* (chérifs saâdiens) qui s'étaient constitué un Etat indépendant en repoussant les Portugais du littoral, bien que reconnaissant, en principe, la suzeraineté mérinide. Cependant, comme ils avaient

négligé, à dessein d'ailleurs, de verser le tribut convenu, le sultan Mohammed el Bordagali vint, vers 1520, les assiéger dans Marrakech leur capitale ; mais il dut lever le siège rappelé à Fez par de graves troubles. Il avait donc, cinq ans plus tard, tenté la même expédition et avait livré aux cheurfa à Enmaï (ou El Maï) un combat, sans résultat du reste, ensuite duquel une trêve fut conclue.

Le sultan El Bordagali étant mort en 1526 avait été remplacé par son frère **Moulaï Abou-Hassoune Ali**, dit *El Badisi*, qui, après un règne de quelques mois, avait passé le pouvoir à son neveu, **Moulaï Abou-l'Abbas Ahmed ben Mohammed-el-Bortougali**. Celui-ci avait aussitôt repris la lutte contre les Saâdiens ; mais avait été vaincu par leur chérif, Mohammed-Cheïkh el Mahdi à Bou-Aïba, sur un affluent d'El Oued el-Abid. Sur l'intervention des eulama et des koudha qui firent ressortir l'inanité de ces luttes, un traité fut conclu aux termes duquel le chérif saâdien obtenait tout le territoire du Sud, jusqu'au Tadla comme limite septentrionale, alors que l'Empire mérinide se trouvait désormais réduit au pays compris entre le Tadla et le Moghreb-central. Pourtant à la suite de nouveaux et inévitables différends, les hostilités reprirent de plus belle entre les deux souverains moghrebins ; et l'ouattassi Abou-l'Abbas battu à Fechtala, en 1545, fut fait prisonnier et emmené en captivité à Marrakech, jusqu'en 1547, époque à laquelle il obtint sa liberté contre la remise de la ville de Meknès. Pendant sa captivité, son fils Sidi-Mohammed el Kaçri avait commandé à Fez de conserve avec son grand-oncle Moulaï Abou-Hassoune.

Une trêve de cinq ans ayant été conclue ne fut pas respectée par le chérif El Mahdi qui vint mettre, en 1549, le siège devant Fez où s'étaient réfugiés tous les princes Bni-Ouattas. Moulaï Abou-Hassoune Ali put s'enfuir et gagner Badès puis l'Espagne, tandis que le sultan Abou-l'Abbas demandait grâce au chérif qui occupa Fez en rbiâ elouëll 957 (février 1550). Deux ans plus tard presque tous les princes des Bni-Ouattas soupçonnés de complot furent mis à mort par le chérif saâdien. Pendant ce temps Moulaï-Abou-Hassoune Ali avait gagné l'Allemagne pour y implorer, sans succès d'ailleurs l'appui de Charles-Quint ; mais, au retour, il avait obtenu de Don Juan de Portugal un secours de trois cents miliciens et d'autre part avait décidé le beïlerberg d'Alger Salah-Raïs à venir, contre redevance, déloger de Fez le chérif El Mahdi. Donc, la colonne turque avait livré, près de Taza, une première bataille au saâdien, l'obligeant à une retraite précipitée vers Fez, où attaqué de nouveau il avait été battu sur l'Oued-Sebou à six kilomètres de sa capitale. Le chérif n'avait eu que le temps de fuir nuitamment vers Marrakech car les Turcs, selon leurs appétits habituels, s'étaient rués sur la ville pour la piller et la saccager, ce que voyant Moulaï Abou-Hassoune replacé à la tête de son Etat le 4 çafar 961 = 9 janvier 1554 s'était empressé de verser la redevance promise au beïlerberg en le remerciant. Sitôt après, ayant réorganisé sa Maison il réunit son armée en vue d'une attaque inévitable des Saâdiens. Les adversaires ne tardèrent pas à se rencontrer à Moslama et les troupes mérinides paraissaient avoir le dessus lorsqu'un partisan des cheurfa porta un coup de lance mortel à Abou-Hassoune dont les fils battant en retraite se réfugièrent à Meknès pour, de là, gagner Larache où ils s'embarquèrent pour l'Espagne. Mais as-

saillis dans le détroit par un navire chrétien ils périrent non sans s'être bravement défendus d'ailleurs.

Ainsi disparaissaient les derniers représentants de cette dynastie, véritable boucherie régicide qui, trois siècles durant, avait régné sur le Maroc, sur le Moghreb-el-Adna et parfois même sur l'Ifrikia.





Les Saâdiens

A l'instar des almoravides et des almohades, les *Saâdiens*, jusqu'alors à Sidjilmassa, s'élevèrent au pouvoir absolu grâce à leur influence spirituelle. Les premiers chefs de cette dynastie faisaient remonter leurs origines au Prophète par Mohammed En Nefs-Ezzakia petit-fils d'Hassène es-Sibthi, lui-même petit-fils utérin du Prophète, car fils de Fathima-Zohra et d'Ali ben Abi-Thaleb.

Mohammed En-Nefs Ezzakia — c'est-à-dire *l'âme pure* — était l'un des enfants mâles (six, d'après El Achmaoui-el-Kbir et sept selon Mohammed ben Eth-Thaïeb) d'Abd Allah-l'-Kamel et, par conséquent, frère de Moulaï-Idris, enterré au Djebel-Zerehoun, et ancêtre des *cheurfa Idrissides*.

Il fut, par ses frères, reconnu chef de la Ville noble (La Mecque) et fut tué l'an LXVIII de la deuxième corne à Yamboâ (ou Yambo) port de Médine où il avait commandé ; et c'est là où il a son tombeau, d'après le cheïkh Mohammed ben Soleïmane El Djazouli auteur du livre précieux aux moghrebins le *Dahlîl-el-Kheïrate*.

On lit dans la deuxième partie (1) du *Kitab en-Nasab* du R. P. Giacobetti p. 106 :

« Abd Allah-l'-Kamel eut sept garçons : *Moussa el Djaoun* ; *Mohammed* « *En Nefs-Ezzakia* qui fut nommé par ses frères chef de la Ville noble (La « Mecque) ; *Ibrahim* qui fut nommé chef de Bassora (Baçra) ; ils étaient, tous « trois, fils de la même mère Hind bent Abi Obeïda ben eç-Çahabi connue « sous le nom de *Abd Allah ben Zâama el Acid* (2) et tous trois ont laissé « une postérité ; *Idris (el'Akbeur)* qui devint chef dans le Moghreb ; *Soleïmane*

(1) Cette deuxième partie faisant suite à la traduction d'un manuscrit d'El-Achmaoui el Kebir est due à un vague auteur *Abdesslam eth Thaïeb El Kadri*, dont l'ouvrage édité à Fez, en 1309, comprend aussi une intéressante poésie du même auteur, sur les quatre *p les cheurfa*.

(2) Il est à remarquer que les étudiantes musulmanes adoptent toujours un pseudonyme masculin, généralement conservé lorsqu'elles accèdent à la célébrité.

« qui régna sur Tlemcen ; Aïssa lequel ne laissa pas de postérité ; ces trois « derniers étaient enfants de Aïka — sans doute Athika — et Makhzounia ; « enfin *Yahïa* qui fut chef du Deïlam. »

Toujours du même auteur :

« Mohammed En Nefs-Ezzakïa a laissé *Abd Allah ech Chehir* ; *Hassène* ; « *Ali* ; *Thaïr* et *Ibrahim*. »

Parmi les descendants d'En Nefs-Ezzakïa sont les *Banou Seïd El Hassène* dont l'ancêtre vint du Hedjaz à Sidjilmassa où ses descendants sont nombreux et exercent encore un commandement dans le Moghreb.

Pourtant les adversaires des Saâdiens leur contestaient la qualité de cheurfa, prétendant qu'ils remontaient tout simplement aux Bni-Saâd, l'une des quatre tribus koreïchites, patrie de Halima la nourrice du Prophète. Quoiqu'il en soit, jamais leur chancellerie n'employa le terme de Saâdiens (*Saâdine*). Il est à retenir aussi que les historiens chrétiens, leurs contemporains Faria y Souza, Brandão et autres, ne les désignaient que sous le titre de « Chérifs ».

On indique comme premier ancêtre des cheurfa de cette dynastie en Moghreb, l'ouali **Zeïdane ben Ahmed** qui, dans le cours de la septième corne, quitta Yambô en-Nakhl (les palmeraies) sur les instances de pèlerins du Sous-marocain sollicitant sa baraka afin de redonner la fécondité à leurs dattiers qu'une sécheresse prolongée avait fait dépérir. Cela semble bien n'avoir été qu'un prétexte mystique et le véritable but de ces Berbères était plutôt d'avoir un chef spirituel autour duquel ils pourraient se regrouper.

Ce chérif installé à Tagmadart, dans le Draâ marocain, y créa un centre d'études tant koraniques que scientifiques et ce fut là que son arrière-petit-fils **Abou-Abdallah Mohammed** dit *El Kaïm biamr'Allah* — (qui se dresse par l'ordre d'Allah) fut sollicité par les Maçmouda du Haut Atlas, désireux de repousser l'envahisseur portugais. Ce fut en 916=1511 qu'ils lui prêtèrent, à Taroudant, le serment d'allégeance. Ayant proclamé aussitôt le *djehad* il fut une première fois victorieux à Taftent près de Santa-Cruz d'Agnéïr (Agadir). Moulaï Abd Allah El Kaïm mourut en 923 = 1517 l'année même de la prise d'Alger et de Tlemcen par les Ottomans. Il laissait à son fils aîné **Abou-l'Abbas Ahmed-l'Aaredj** le soin de continuer la lutte contre les chrétiens. Ce chérif obtint, en effet, peu de temps après, la reddition des places d'Azemmour et d'Azilla (Arzila), ce qui établit définitivement son autorité ; peu après il entra en maître à Marrakech quasiment abandonné par les Bni-Ouattas. Il se fortifia aussitôt dans cette ville en vue de son investissement par le sultan Mohammed el Bortougali ; mais, celui-ci, rappelé à Fez par de graves événements, dut renoncer à cette opération.

Comme nous l'avons écrit en fin de notre relation sur les Mérinides Bni-Ouattas, le chérif Abou-l'Abbas Ahmed-l'Aâredj demeuré vainqueur gouverna dès lors le Sud de conserve avec son frère cadet Abou-Abd-Allah Mohammed-Chikh el Mahdi. Mais des intrigues ne tardèrent pas à altérer leur concorde si bien que celui-ci se révoltant contre son aîné le vainquit et le maintint prisonnier à Marrakech 946 = 1539. Puis, ayant fait de Taroudant sa capitale, il livra les plaines du Sous à la culture de la canne à sucre ; et ce fut plus pour obtenir un débouché nécessaire à l'exportation de cette pré-

cieuse denrée que dans le but d'en chasser le chrétien qu'il s'empara de Santa-Cruz (Agadir), sans grande résistance d'ailleurs. Alors il épousa la fille du Gouverneur Guttierrez de Monroy, fait prisonnier avec tous les siens. Six mois auparavant il avait déjà occupé Safi presque sans coup férir...

« Dans son désir de multiplier les conquêtes des régions orientales, Jean III (de Portugal) abandonna en Afrique certaines conquêtes qui faisaient « l'orgueil de ses prédécesseurs, et tandis, comme nous le dit Resande, « qu'on pouvait subjuguier le Maroc pour ainsi dire sans coup férir, le jeune « monarque abandonnait aux Maures : Azilla, Safi et Azemmour ; mais on « n'était déjà plus au temps où un homme comme Lopo Barriga, frappait « les Arabes de terreur, par des actions si audacieuses que le souvenir s'en « était perpétué chez eux, nul n'oubliant que sous les murs du château « d'Algucil, à Safim, le hardi chevalier devenu prisonnier des musulmans « avait été aussi leur vainqueur. En ce temps les Portugais étaient allés avec « une poignée d'hommes jusqu'aux portes de Maroc (Marrakech). »

(Le Portugal par **Ferdinand Denis**, Ed. Firmin Didot Paris 1846, p. 211).

.....

La reprise des hostilités entre les deux frères cheurfa, l'année qui suivit, devait amener la défaite nouvelle de Moulāi Ahmed-l'Aâredj déterminant sa retraite définitive en Tafilelt. Ensuite de quoi **Mohammed-Chikh el Mahdi** entra en vainqueur à Marrakech que son fils, Moulāi-Abdelkader, venait de débarrasser de leurs ennemis. Ce fut alors que le nouveau sultan saâdien prit ses dispositions pour détruire à jamais le pouvoir des Bni-Ouattas et, demeurant seul maître, organiser le pays à sa guise ; alors se déroulèrent les événements déjà cités et le chérif saâdien, après s'être retranché dans Fez, fut sollicité par les Tlemcenien excédés par les exactions des Turcs. Leur requête favorablement accueillie Moulāi El Mahdi manda ses fils Moulāi-Abdelkader de Marrakech et Sidi Mohammed-el Harrane gouverneur de Taroudant qui lui amenèrent vingt mille cavaliers auxquels se joignirent à Fez dix mille fantassins parmi lesquels cinq mille elches (renégats).

Cette armée fut confiée à Sidi Mohammed-el Harrane qui, en juin 1551, pénétrait à Tlemcen abandonné par le zīanite Abou-Ziane, gouvernant pour le compte du beilik turc d'Alger, et qui en hâte se réfugia à Oran. De retour à Fez Mohammed el-Harrane mourait presque aussitôt. Cependant sur un appel du kaïd de Tlemcen, assiégé par les janissaires d'Hassane Corso, le sultan El Mahdi dépêcha une seconde colonne de vingt mille lanciers sous les ordres de trois de ses fils : Moulāi-Abdelkader, Moulāi-Abd-Allah et Moulāi-Abderrahmane. Mais cette nouvelle expédition fut désastreuse pour les Saâdiens car violemment attaqué par les Turcs Moulāi-Abdelkader fut tué et décapité ; sa tête remise à Hassane Corso fut, trophée sanglant, emportée par lui à Alger. Aussitôt après ce meurtre, Moulāi-Abd-Allah se replia en hâte mais il fut néanmoins poursuivi jusqu'à la Moulouya. Peu après reparait le sultan el Ouattassi Moulāi-Abou-Hassoune Ali el Badisi qui vaincu, une fois de plus, par le chérif El Mahdi est tué à Moslama.

Dès lors, débarrassé de ses adversaires, le sultan saâdien, après avoir

confié le commandement de la région de Fez à son fils Moulai-Abd Allah regagna Marrakech qu'il choisit comme capitale de sa dynastie et acheva là l'organisation de son nouvel Etat. Il régla l'étiquette de son Palais qu'il confia à une sorte de majordome Kassem ez-Zerehouni, tandis que la direction du *Harem* était attribuée à une femme El Arifa bent Nedjouh.

C'est d'ailleurs à ce sultan que l'on doit l'organisation du *makhzène* (*constitution organique de l'Empire chérifien*) à peu près comme en l'état actuel. « C'était, écrit Ibn El-Kadhi, un homme actif dans ses résolutions, doué « d'une énergie indomptable et d'un extérieur imposant... »

« Il fut le premier qui perçut l'impôt dit *naïba*, frappant les biens mobiliers et immobiliers ; il prescrivit aussi bien d'autres redevances, susceptibles de remplir les coffres du *beit-el-mal* (trésor public).

« Les faveurs et les exonérations consacrées jusqu'alors aux marabouts et aux chefs de confréries religieuses furent, par lui, supprimées. Il ordonna même l'exécution de quelques rébarbatifs et perturbateurs chefs de zaouias. »

Pourtant ayant consacré trois années à l'organisation de son Etat le sultan El Mahdi ne devait pas longtemps jouir de ses réformes, car le parti turc s'étant substitué en Maroc à la dernière dynastie mérinide demeurait de ce fait l'ennemi des Saâdiens : en juin 1557 = djoumada ettsani 964, Mohammed Chikh el-Mahdi ayant décidé une nouvelle attaque contre Tlemcen avec, cette fois, le concours des Espagnols d'Oran, envoya vers cette ville une armée sous le commandement du kaïd El Mançour. Mais le *mechouar* (citadelle, quartier général) dans lequel s'étaient retranchés le kaïd Saffah et ses cinq cents janissaires résista à toutes les attaques de l'armée chérifienne laquelle regagna le Maroc, laissant Mançour et une moyenne colonne. Ce fut alors que Hassan-Pacha conformément à un *firman* de la Sublime-Porte confia au kaïmakam Çalah-Kaïa le soin de se débarrasser du sultan saâdien. Donc en exécution de cet ordre, cet officier se rendit à Maroc en se faisant passer pour un déserteur de l'*odjak*, capta ainsi la confiance du chérif et au cours d'une expédition dans l'Atlas lui porta traitreusement un coup de lance mortel. Après quoi il s'enfuit avec quelques yoldachs vers le cap d'Agneïr — en emportant prétend-on la tête de sa victime. Ils espéraient se sauver par mer, mais n'ayant pu le faire ils rétrogradèrent pour essayer de gagner la Tafilelt par Taroudant. Alors rejoints par le prince Abdelmoumène qui, en apprenant à Marrakech le meurtre de son père, s'était hâté afin de châtier les assassins, ils furent, malgré une farouche résistance, massacrés jusqu'au dernier.

Ainsi mourut le troisième sultan saâdien, le mercredi 29 de dzou-l'hidja 964 = octobre 1557, après un règne de treize années. C'était à son frère **Abou-l' Abbas Ahmed-l'Aâredj** que devait échoir le sultanat, mais ce chérif ayant été assassiné, trois jours après, à Marrakech dans sa prison, ce fut **Moulai-Abd Allah ben Mohammed-Chikh El Madhi** qui obtint le trône du Maroc. Il prit dès lors le nom honorifique de *El Rhaleb-billah*.

Ayant nommé son cadet Moulai Abdelmoumène, gouverneur de Fez, le nouveau sultan distribua les divers commandements entre ses autres frères et ses neveux. Fidèle à la politique de son père, il fit alliance avec les Espagnols, maîtres d'Oran, pour se défendre contre Hassane-Pacha. Six mois après l'avènement du chérif Moulai-Abd-Allah, ce dernier fit contre lui une

nouvelle tentative mais échoua car s'étant avancé vers Fez jusque sur l'Oued-el-Leben il dut, en toute hâte, regagner Rhessassa où était mouillée la flotte turque qui le remporta vers Alger (février 1558).

Ensuite de cet évènement le comte d'Alcaudète allié du sultan Moulaï Abou-Mohammed Abd Allah, revenait d'Espagne avec sept mille hommes qu'il joignit aux contingents moghrebins du kaïd El Mançour avec l'intention de réduire Mostaganem pour, ensuite, marcher sur Alger. D'abord vainqueur à Mazagran d'Oranie il alla mettre le siège devant Mostaganem, mais l'annonce de l'arrivée des troupes d'Hassan-Pacha l'obligea à brusquer l'assaut qui fut repoussé. Une retraite désordonnée s'ensuivit au cours de laquelle le comte d'Alcaudète fut tué ainsi que tous les invalides tandis qu'un grand nombre d'autres chrétiens étaient faits prisonniers ; parmi ces derniers était Don Martin fils du comte. A partir de ce moment, septembre 1558, Oran demeura investi par les musulmans et l'influence espagnole en Afrique fut à tout jamais compromise.

En Maroc le chérif Abou-Mohammed Abd Allah n'était pas du tout populaire, on lui reprochait et son manque de bravoure et son inutile cruauté. Par contre ses frères et ses neveux — pourvus de commandements — avaient acquis les faveurs du peuple ; aussi, jaloux d'eux il les fit mettre à mort, n'épargnant que son cadet, Abdelmoumène qui cependant, pris de peur, abandonna son commandement de Fez et s'enfuit à Alger pour se mettre sous la protection du beïlerberg, Hassan, fils de Kheir-Eddine ; celui-ci le reçut avec égards, il lui accorda même la main d'une de ses filles en même temps qu'il lui confiait le gouvernement de Tlemcen (1559).

Si par ses mesures néroniennes le chérif Abou-Mohammed Abd Allah avait maintenu dans son Etat un bon ordre relatif il avait aussi exercé une administration avantageuse pour le pays, créant dans sa capitale, hôpitaux, mosquées, écoles et autres établissements d'utilité publique ; agrandissant ses palais et embellissant ses jardins. Ce fut lui qui ordonna le cantonnement des juifs dans un quartier unique et retiré, dit *mellah*. On le disait quelque peu magicien et surtout... grand buveur. Il succomba à l'asthme le 27 ramdhane 981 = 21 janvier 1574, désignant comme successeur son fils **Sidi-Mohammed** qui fut proclamé sous le nom de *El Motaouakil-l'illah* et fut plus tard surnommé *El Mesloukh*, l'écorché.

Despote comme tous les Saâdiens, cruel à l'excès, ce prince, dès son avènement, fit mettre à mort l'un de ses frères et en emprisonna un autre plus jeune. Ce que sachant, deux de ses oncles gouvernant en Tafilelt et dans le Draâ, Abou-Mérouane Abd el Malic et Abou-l'Abbas Ahmed, craignant pour leur sécurité, se réfugièrent, eux aussi, à Alger. Le dernier alla même jusqu'à Constantinople et obtint du sultan de la Sublime-Porte, Sélim II — dit l'Ivrogne — un *firman* prescrivant au beïlerberg d'Alger de faire diligence pour, par tous les moyens, le rétablir sur le trône de Maroc, lequel lui revenait légalement. Conformément à cet ordre le pacha Ramdhane, renégat sarde, forma une colonne de quatre mille arquebusiers turcs flanqués de cavaliers auxiliaires et partit aussitôt vers la frontière occidentale. Les deux adversaires se rencontrèrent à El Rokn, chez les Bni-Ouarrethine, mais les miliciens espagnols à la solde du sultan saâdien firent défection et passèrent même dans le camp d'Abd el Malec. En grand danger d'être pris le

jeune chérif s'enfuit sans combattre ; et, laissant le champ libre à son oncle, il gagna Marrakech.

Poursuivant sa marche victorieuse vers Fez, **Abou-Mérouane Abdel-malic** y reçut le serment d'allégeance en mars 1576 sous le nom d'*El Motas-sim-billah*. Son premier soin fut de rétribuer ses alliés turcs et, les ayant comblés de présents, il les raccompagna jusqu'à l'Oued-Sebou. Sitôt après, il marcha contre son neveu qu'il rencontra dans la vallée de l'Oued-Cherrate près de Rabat et qu'il força à battre en retraite vers Marrakech, où poursuivi par son autre oncle Abou-l'Abbas Ahmed il fut obligé de gagner l'Atlas. Une autre tentative de restauration dans sa capitale du Sud par le transfuge n'eut pas plus de succès et il dut s'embarquer à Agadir pour aller solliciter l'appui de Philippe II de Castille, mais sa démarche ayant été vaine, il s'en fut au Portugal demander secours à Don Sébastien. Ce prince accueillit favorablement sa requête et dans le courant de l'été 1578 une armée de dix-neuf mille chrétiens débarquait dans le port d'Arzila où l'attendait déjà le chérif déchu. Celui-ci proposait de prendre d'abord Larache et El Kçar-el-Kbir pour y constituer une base d'opérations, mais cet avis ne fut pas partagé par le jeune et impétueux souverain portugais qui imprudemment porta son armée sur Taheddart.

Nous empruntons ici la version des historiens chrétiens : pathétique ô combien !

« ... Sébastien atteignit trop tôt l'âge auquel il pouvait mettre à exécution les projets qui fermentaient dans sa tête ardente ; et à peine avait-il vingt ans qu'il résolut d'effectuer une descente en Afrique.

« Antonio Vascancellos, de la Compagnie de Jésus, écrivain par conséquent favorable aux *camara*, insiste sur les efforts que le précepteur du jeune roi fit auprès de lui pour le dissuader d'entreprendre cette première expédition, prélude d'une plus déplorable faute, doit-on croire ce récit ?
« « *Ergo Sébastianus, prudentissimis monitoribus refractarius, in Africam primum solvit, sextili mense anno 1574, ætatis suæ 20. Praeceptor interim curis, nec non et jejuniis aliisque macerationibus pro alumni salute afflictatus, morbo gravissimo corripitur. E lectulo tamen epistolium, manu, ut erat, tremula exaratum charitate quidem et prudentia plenum, in Africam ad regem dedit ; summis in eo precibus contendebat, ut factus jam voti compos, visa Africa, et sibi, et suis prospiceret, ac in Lusitaniam primo quoque vincto renavigaret.* » (Anacephalæoses p. 318.)

« ... C'est grâce aux mémoires contemporains et grâce surtout aux Lettres austères du noble évêque de Sylves, qu'on peut juger aujourd'hui de quelle anxiété se sentaient saisis les esprits prévoyants et dans quelle situation morale se trouvait un grand peuple voisin de sa ruine. Tantôt le vénérable Hiéronimo Osorio s'écrit : « Depuis quand une religion d'amour est-elle devenue une religion de glaive ? » En d'autres moments il s'adresse ainsi au roi lui-même : « Les hommes prudents disent que l'office d'un bon souverain consiste davantage dans l'art de défendre ses sujets que dans la hardiesse d'attaquer l'ennemi !... Or, beaucoup de gens se lamentent sur ce point, car ils voient que la guerre présente ne se fait

« pas aux Maures mais qu'elle se fait aux Portugais sans que Votre Altesse le
« sache. » Mais c'est pour le confesseur du roi que l'austère vieillard réserva
« ses paroles les plus sévères. Pourtant rien ne put modifier les projets
« insensés (du roi D. Sébastien de Portugal) que Philippe II (d'Espagne)
« approuvait — et pour cause !

« ... Le fait capital du règne de Don Sébastien est la journée d'Alcázar
« el Kbir (El Kçar el Kbir) comme, soixante-quatre ans auparavant, le bom-
« bardement d'Hormuz (dans le Golfe Persique), avait été l'évènement le
« plus significatif du règne de Don Manoël. Ce drame sanglant eut toujours
« pour acteurs les chrétiens et les musulmans ; mais, dans l'espace qui s'é-
« coula entre ces deux actions, si différentes, bien des empires eurent le
« temps de s'écrouler. Nulle catastrophe ne fut plus prompte dans ses effets
« que celle qui enleva la couronne en même temps que la vie à Don Sébastien.
« Nulle chute ne fut plus rapide que celle du Portugal.

« ... C'était sous le règne des Beni-Otaze (Bni-Ouattas), c'est-à-dire
« soixante ans environ avant l'époque où nous sommes parvenus, que le
« Portugal avait fait ses plus belles conquêtes en Mauritanie. Il est bon de
« se rappeler que durant cette période il avait possédé, vers le Sud, plus
« de cent lieues de côtes depuis Azemmour jusqu'à Santa-Cruz. En ce temps,
« les soldats de Manoël avaient une fois poussé une reconnaissance dans
« l'intérieur jusqu'aux portes de Maroc (Marrakech). C'était alors que le
« fameux Ali ben Tafuf (Yahïa ben Tafouf) prêtait aux chrétiens l'appui de
« son influence et que des hommes tels que Diego de Azambuja frappaient
« de terreur les musulmans. »

« Maintenant, il nous faut mettre en évidence les deux personnages
« qui vont jouer un rôle prépondérant dans la lutte sanglante, au cours
« de laquelle périt Don Sébastien. Le premier : Muley Hamed (exactement
« Abou Abd Allah Mohammed dit *El Moutaouekkel-Billah*) était né d'une
« femme noire et ne se faisait remarquer par aucune qualité bien éminente,
« à moins que l'on excepte de ce jugement une sorte de persévérance à
« triompher de la mauvaise fortune ; l'autre, Muley Maluco (1) était allé
« de bonne heure à Constantinople, avait fréquenté des chrétiens et était
« parvenu à acquérir un genre d'instruction bien remarquable pour un

(1) Muley Maluco (Abou-Mérouane Abdelmalic) était en réalité fort attaché aux usages de l'Europe, et on a la preuve de ce fait par la quantité d'*elches* ou, si l'on aime mieux, de renégats dont il s'entourait habituellement. S'il n'eût été dans l'habitude de se livrer à d'infâmes débauches et surtout à l'usage immodéré du vin, il eût mérité sans aucun doute le titre de « prince éminent ». Sa bravoure était vraiment chevaleresque, et il avait assez d'empire sur lui-même pour recommander qu'on n'exécutât aucun de ses ordres lorsqu'on le voyait animé par l'excès des liqueurs. Voy. Bernardo da Cruz, *Cronica*,

Mendoça prétend, et João de Souza adopta cette opinion, que le nom de Maluco est une contraction du mot Mamluco. Le jeune prince avait reçu, dit-il, ce surnom de son père, au retour d'un premier voyage à Constantinople, à la suite duquel on lui avait fixé à la cheville un léger fer d'argent pour lui rappeler qu'il avait vécu parmi les esclaves du Grand Seigneur.

« prince de l'Orient, s'il est vrai, comme l'affirme Bernado da Cruz, qu'il
« sut le latin et qu'il parla avec élégance l'italien, l'espagnol et même le fran-
« çais... Il était aussi agréable poète et musicien habile. Nous rappellerons
« qu'il s'était formé à l'art difficile de la guerre en suivant une rude école.
« Il avait combattu à la journée de Lepante et s'y était fait remarquer comme
« l'un des meilleurs artilleurs de la nombreuse armée des Turcs (contre
« Don Juan d'Autriche qui demeura d'ailleurs vainqueur 1511.) Lorsque le
« mulâtre s'empara du trône de Maroc, il n'avait pas songé, sans doute, aux
« prétentions de ce frère qui vivait à la Cour splendide de Constantinople...

« Pourtant l'exilé ayant intéressé à son sort le *diouane* d'Alger leva une
« troupe considérable de janissaires ; et, après une lutte durant laquelle
« le chérif commit des fautes impardonnables, il s'empara du Maroc. Ce fut
« alors qu'en paisible possession de cet Etat, son adversaire n'espérant plus
« rien des peuples lointains de Sous et de Draâ, tourna ses yeux vers les
« princes chrétiens. Philippe avait refusé au fugitif, pour ainsi dire, un asile
« dans la forteresse du Penon de Velez (il ne lui en avait promis l'accès qu'avec
« dix hommes seulement) ; il fallut que ce dernier prit le parti de venir au
« Portugal. Muley Hamed, sans être un homme éminent avait su deviner
« tout ce qu'il y avait d'esprit chevaleresque et de valeur imprudente dans
« le cœur de Sébastien. Le jeune prince promit tout ce qu'on lui demanda.
« Peut-être comptait-il d'ailleurs sur les nombreux partisans que le chérif
« fugitif prétendait avoir laissés en Afrique de même que sur la sourde haine
« que devait faire naître en Maroc l'esprit novateur du nouveau sultan
« Mouley Maluco. Mais ce dernier ne fut pas plutôt instruit de la résolution
« du monarque portugais qu'il lui écrivit une lettre pleine de sagesse où il
« l'engageait à se désister de son projet. Mais Don Sébastien était trop
« maître de ses désirs pour comprendre cette noble modération ; la guerre
« d'Afrique fut donc résolue...

« Le corps expéditionnaire, d'après une autorité du temps, pouvait se
« dénombrer à peu près ainsi ; neuf mille portugais, deux mille castillans,
« trois mille allemands, mille aventuriers mercenaires, trois mille cavaliers
« divers et environ six cents marins italiens faisant partie d'une escadre en
« relâche à Lisbonne. Cette expédition fut organisée d'une façon déplorable :
« il y avait à peine des vivres pour huit ou neuf jours sur les quelques galions
« suivant la flotte.

« Ce fut le 24 juin 1578 que cette flotte de galères, caravelles et galions
« sans nombre, mit à la voile. Don Sébastien était richement vêtu et il s'était
« entouré des meilleures lances du royaume. Hélas, tel Rodrigue, le roi
« infortuné des Goths, il s'en allait au sacrifice, paré de toutes les pourpres
« guerrières !... Au milieu du bruit, des cris de commandement, des déto-
« nations de l'artillerie saluant le port, le page Domingos Madeira, chan-
« tait une vieille mais suggestive complainte du *Romancero*, on en remarqua
« bientôt l'allusion prophétique :

*Ayer fuisteis rei de Espana
Oy non teneis um castillo...*

« Hier, vous étiez roi d'Espagne et aujourd'hui vous ne possédez (même
« pas) un château...

« Tout ce qui avait un nom en Portugal s'en allait à cette boucherie ; il
« y avait jusqu'à des évêques et aussi de simples abbés, comme aux journées
« du Moyen-âge...

« ... Don Sébastien débarqua sur la plage d'Arzilla et campa en dehors
« de la ville. Le jeune roi avait résolu de marcher vers El Araïch (Larache)
« et de s'en emparer, ce fut en partie ce qui le perdit. Pour atteindre cette
« place qu'il prétendait assiéger il ordonna aux troupes de se munir de vivres
« pour cinq jours seulement. Larache se trouve entre les cours d'eau que
« les arabes désignent sous le nom d'Oued el-Makzène (toutes les relations
« du XVI^e siècle font de ce nom le mot Macassim ou Megazen) et les marais
« de l'Oued-Loukkos : il fallait bien se garder de passer le fleuve et d'entrer
« dans une vaste plaine brûlée du soleil que les musulmans désignaient sous
« le nom de Tamista et que Mendoça affirme avoir porté plus tard le nom de
« champ d'Uderaca ou du Bouclier (deraga).

« Sébastien fit tout le contraire de ce qu'exigeait la raison ; il ne tint
« aucun compte de l'heure de la marée qui, en grossissant le Macassim, lui
« ôtait tout espoir de retraite. Il ne songea pas davantage à l'intense chaleur
« de cette journée du 3 août. Tous les historiens sont d'accord sur ce point
« que le soleil lançait des feux terribles même pour les arabes, garantis pour-
« tant par leurs burnous ; le matin du 4 août son orbe rougeâtre était envi-
« ronné de vapeurs sinistres et la chaleur n'en était pas moins dévorante.
« Les chefs musulmans qui accompagnaient Don Sébastien, étaient parfai-
« tement renseignés sur ce qui se passait dans le camp ennemi : ils savaient
« que le souverain du Maroc Moulay Maluco luttait en vain de toute son
« énergie morale contre le mal qui le dévorait et qu'il savait sa fin prochaine.
« Et on tint conseil ; le chérif (Abou Abdallah Mohammed El Moutaouekkel)
« était parvenu à persuader Don Sébastien et à obtenir qu'on différât la batail-
« le afin de profiter des avantages que faisaient présumer une mort impatiem-
« ment attendue. Mais d'imprudents conseillers firent valoir le manque d'ap-
« provisionnements et pour consentir à temporiser il eût fallu être un autre
« homme que le bouillant Don Sébastien.

« Résigné d'abord mais toujours prêt à combattre, le roi était dans sa
« tente lorsque — renseignement typique — l'« honneur » de Philippe II,
« le commandant des aventuriers Aldana, enfin, pénétra jusqu'à lui en se
« mordant les bras de rage et en donnant les marques du plus violent dé-
« sespoir de ce que l'on n'engageât pas l'action ; Sébastien le suivit, pour jeter
« un coup d'œil sur ses troupes, et aussitôt la bataille fut décidée. Il était
« dix heures et le combat s'engageait au plus fort de la chaleur. D'après une
« gravure, fidèle sinon parfaite d'Andrada, présent à cette journée dite « la
« journée des trois rois » Sébastien forma un bataillon carré défendu par trente-
« six pièces d'artillerie et prit le commandement de l'aile gauche, laissant
« le duc d'Aveiro conduire l'aile opposée. L'arrière-garde se composait des
« recrues et des hommes inutiles de l'armée. Immédiatement Moulay Maluco
« suivi de ses conseillers et des renégats chrétiens, nombreux en son camp,
« fit former à ses cent cinquante mille hommes une demi-circonférence qui

« devait envelopper les chrétiens (1). Ce plan de bataille était essentiellement propice à la disposition du terrain et tout dénote chez le chef arabe une rare présence d'esprit, puisqu'il était mourant quand il donna ses ordres et qu'il lui fallut faire un effort surhumain pour monter à cheval et les faire exécuter.

« Don Sébastien ne comprit pas que sa position était excellente puisqu'il avait d'un côté le fleuve Makzène, de l'autre de vastes mares et le Rio-Loukkos sur ses ailes. Il sortit de cette espèce de retranchement où il était défendu de toutes parts et il entra résolument dans la vaste plaine qu'il jugeait plus digne d'une grande bataille.

« Aussitôt l'ennemi fit un mouvement : il étendit les extrémités de son immense croissant de façon à encercler les chrétiens...

« Les Maures, au contraire des portugais, avaient admirablement posté leurs pièces dans un champ de mil... Leur artillerie demeura quelque temps masquée ; mais lorsqu'elle commença à gronder elle fit d'effroyables ravages. Il paraît que le canon des chrétiens riposta mais sans succès, et que les trains furent bientôt abandonnés. Alors seulement Don Sébastien poussa le cri de « *Santiago* » si impatiemment attendu et sans lequel on ne pouvait déclancher l'attaque. Les portugais s'élancèrent avec une telle impétuosité que l'infanterie ennemie se vit rompue en un moment. La fougue était telle qu'Antonio Mendez, jeune ordonnance du mestre de camp, sortit du milieu de la mêlée avec une bannière qu'il avait arrachée aux maures... La victoire un moment fut aux chrétiens et tout promettait une journée complète lorsqu'on entendit, au fort de la mêlée « *Volta ! Volta ! arrière ! arrière !* » Ce cri funeste fut-il poussé par le roi, ou par le duc, comme le prétend Bernard de Cruz ? Vint-il d'une bouche inconnue, comme le pense avec plus de raison Faria y Suza ?... Ce qui est certain c'est que tout fut perdu dès qu'on l'entendit. Cependant un mot sublime répondit à cette clameur de détresse. Sébastien de sa voix de commandement s'écria : « *Fuir ! Fuir !... mon cheval ne sait pas reculer !...* » et il alla se faire tuer au milieu des maures.

« Le roi Don Sébastien allait toujours en avant frappant comme il l'avait dit jusqu'au point de disparaître au milieu des troupes musulmanes. Mais jamais il ne put faire ployer l'infanterie de ses fiers *Azuagos* qu'une tradition mensongère faisait descendre des Goths. A la fin il se rua sur eux avec une telle impétuosité, suivi de ses fidèles compagnons, que sur deux ou trois mille il n'en resta que dix-sept... (!) mais, il ne prit pas un instant les dispositions qui eussent révélé le général...

« Mais la confusion fut à son comble lorsque l'artillerie des musulmans tonna de nouveau contre l'arrière-garde qui en un instant fut bouleversée.

« Tout devait être étrange et mystérieux dans cette journée : tandis que le jeune roi des chrétiens cherchait une fin glorieuse, c'était un renégat

(1) Le chiffre de 150.000 semble fort exagéré. Un seul historien du temps, Conestagno Franchi, donne approximativement le dénombrement des forces musulmanes : « Cette armée était composée de plusieurs sortes de gens : il y avait trois mille maures d'Andalousie, tant à pied qu'à cheval sous la conduite de Doali al Goari et Osain (Hosseine) leurs chefs hommes valeureux qui sont ceux qui passèrent en Afrique, lors de la guerre des Alpujarres ou Montagnes de Grenade ; il y avait aussi trois autres mille piétons et

« qui commandait aux musulmans, lesquels obéissaient sans le savoir aux
« dernières prescriptions d'un chef que la mort avait frappé dès le début
« de l'action. En effet Muley Maluco s'était montré un instant paré comme
« pour la victoire sur son cheval de combat, l'armée l'avait acclamé. Puis
« la mort l'avait saisi et il était descendu pour expirer derrière les splendides
« courtines de sa litière ; un renégat gênois selon les uns, un portugais selon
« d'autres, Ahmed Taâlaba — que les historiens arabes désignent sous le
« nom de *Redouane le renégat*... comprit alors ce que valait la ruse et le sang-
« froid. Marcher près de la litière, écarter les rideaux, improviser des ordres
« qu'il ne recevait plus, tout cela fut exécuté avec habileté, si bien qu'un roi
« trépassé commandait encore et... vainquait !

« Parmi les chrétiens la panique était à son comble, chaque héros tom-
« bait en martyr. Don Sébastien mortellement frappé demanda à Luiz de
« Brito qui avait enroulé l'étendard autour de son bras gauche : « *l'étendard*
« *est-il sauvé ?* — *Il l'est, Sire, car il entoure un bras qui sait frapper !* — *Embras-*
« *sons-le et mourons avec lui !* »

« Un instant après, des maures se saisirent de ce hardi cavalier, Don
« Sébastien, qui frappait si terriblement, mais qu'ils ne connaissaient pas !
« Brito le délivra et pris pour le roi il fut fait prisonnier à son tour. Et lorsque
« ses regards cherchèrent encore le jeune monarque il le vit sortant du champ
« de bataille, marchant librement sans qu'un seul arabe fut à sa poursuite. Le
« chemin qu'il suivait alors, nous dit Bernardo da Cruz, était très éloigné du
« lieu où on le trouva frappé de mort ! Le roi succombait, deux monarques
« étaient morts, mais les Parques attendaient leur troisième victime royale !
« Ce ne fut pas long ; car le chérif Muley Mohamed avait lui aussi combattu
« vaillamment et surtout donné des avis qu'on eut le tort de ne point suivre,
« et lorsqu'il eut considéré la partie comme perdue, il chercha son salut dans
« la fuite et se dirigea avec quelques centaines de compagnons vers le Rio
« Macassim. Il pensait gagner Arzila mais il fallait retraverser le fleuve et
« il ne sut pas reconnaître le gué. La marée montante le noya à la vue de ses
« alcaïdes (Kaïds) fidèles mais impuissants Seïd Abdelkrim et Saïd Hammou,
« restés sur la rive pour protéger sa fuite et qui eurent la douleur de le voir
« engloutir par les eaux et entraîner par le courant.

« Ce fut ainsi que périrent misérablement et en moins de deux heures
« trois rois puissants. « De telle sorte et en un si petit espace de temps,
« nous dit Bernardo da Cruz, qu'ils eussent pu voir pour ainsi dire, leur
« fin réciproque ».

« Le jour même de cette bataille, Sébastien de Resende, fait prison-
« nier et passant à travers cette multitude de cadavres indistinctement
« dépouillés de leurs vêtements, discerna celui du roi dont il avait été le
« serviteur. Il se prit alors à verser des larmes ne pouvant faire autre chose.
« Le lendemain matin ayant rendu compte de ce qu'il avait vu aux gentils-

vingt-cinq-mille chevaux ; mille arquebusiers à cheval, la plupart *reniez*, (renégats) et Turcs, tous gens de guerre soldoyés et ordinairement entretenus et ceux-ci étaient la principale force de son camp. Il y avait environ dix mille chevaux *ramassez* et cinq mille hommes de pied ; de sorte qu'ils pascyent quarante-mille chevaux et huit mille fantassins outre grand nombre d'arabes et aventuriers qui étaient accourus.

« hommes, il leur sembla qu'on devait dire au chérif de ne pas laisser le
« corps royal sans sépulture. Le nouveau sultan plus magnanime pour son
« ennemi qu'il ne devait l'être pour son neveu le chérif Mohamed, ordonna
« que deux maures accompagneraient le chevalier de Resende à la recherche
« du cadavre. L'émotion fut générale parmi les captifs chrétiens lorsque le
« corps fut ramené et le sultan prouva son élévation de sentiment et la no-
« blesse de son caractère en faisant mettre en bière la dépouille mortelle
« du jeune héros qui fut par ses soins renvoyée sans autre condition à El
« Kçar-el-Kbir. Ce fut un gentilhomme Belchior da Amaral qui aidé d'un al-
« lemand enterra le corps dans le sous-sol du bordj d'Abraham-Sufiane (Ibra-
« him Sofane) kaïd de la cité. Le cercueil fut recouvert d'un tumulus de
« plâtre et de sable que surmontèrent quelques tuiles. Après quoi Belchior
« repartit pour Tanger afin de traiter le rachat des captifs qui fort nombreux
« eurent à supporter des souffrances indescriptibles. En apprenant sa venue
« dans la ville un vieux moine de l'Ordre des Prêcheurs nommé Frey Joam
« da Sylva, très dévoué à Don Sébastien mais qui très souffrant n'avait pas pu
« l'accompagner, fit prier le gentilhomme de venir le voir, — « Le roi Don
« Sébastien par malheur est-il mort ? lui demanda-t-il. — Il est mort et je l'ai
« enterré de mes propres mains, lui répondit Belchior. »

« Lorsque le moine eut compris l'horreur de cette catastrophe dans
« laquelle il vit marquer tous les maux de la Patrie, il se signa puis, se re-
« tournant sur sa couche, rendit son âme à Dieu.

« Cette bataille « des trois rois » supprimait les colonies portugaises en
« Afrique et devait être la cause de la main-mise de l'Espagne sur le Portugal :
« qu'héritait Philippe II, dix-huit ans après.

« Ce fut sur le champ de bataille même que le chérif Muley Ahmed,
« par une résolution toute spontanée de l'armée, fut proclamé sultan du
« Maroc. Il était accouru à la fin de la bataille vers la litière impériale et
« apprit seulement alors la mort subite du sultan son frère. C'est par un
« page de son neveu le chérif Muley-Mohamed, que le nouveau sultan apprit
« la mort de celui-ci. Le lendemain le corps de ce malheureux chérif était
« impitoyablement éventré et sa peau bourrée de paille constitua un hideux
« trophée qui précédait le nouveau sultan en marche vers sa capitale au son
« de ses anafes et des timbales. »

De là le surnom d'*El Mesloukh*, l'écorché, qu'on donna à ce malheureux prince, après sa mort.

Peu après le Cardinal Don Henri de Portugal qui succéda à Don Sébastien son neveu, fit la paix avec le monarque moghrebin et négocia très chèrement le rachat des prisonniers.

* * * *

Abou-l'Abbas Ahmed fut donc proclamé sur le champ de bataille sous le nom d'*El Mançour* en 986 = 1578. Bien que moins instruit qu'Abdelmalic il passait aussi pour posséder sciences et belles-lettres. Il était alors âgé d'une trentaine d'années et avait adopté l'habillement des turcs dont il avait conservé d'ailleurs bien des coutumes. Il devint l'un des plus brillants monarques de la Dynastie Saâdienne. Il fut secondé dans sa tâche par sa mère Lella Messaouda, femme qui, par ses hautes qualités et ses vertus, sut mériter la

vénération de tous ses contemporains qui la font mourir « *en odeur de sainteté* » en 998 = 1590. C'est à cette princesse que l'on doit de nombreux monuments et édifices existant encore tels que la Mosquée et le grand bassin de Bab-Doukkala à Marrakech. Cette ville lui doit la réfection du réseau de *saguiate* entrepris par le mehdi almohade Ibn Toumert et exécuté grâce aux libéralités de la femme de l'Emir almohade surnommé, lui aussi, El Mançour.

Au début de son règne, et comme beaucoup de ses prédécesseurs, Ahmed el-Mançour eut à réprimer une révolte suscitée par son neveu Daoud qui, vaincu, dut se réfugier dans les montagnes.

Après s'être assuré, grâce à de nombreux cadeaux, la paix avec Mourad III, sultan de Constantinople, Ahmed el Mançour songea à étendre ses états vers le Sud du Maroc. Il s'empara d'abord des oasis du Touat et de Tigourarine 989 = 1581, et décida d'envahir le Soudan, ce grand « réservoir » d'esclaves noirs que par aphorismes on a désigné sous le nom « *de mine d'or du Soudan* » : les plus beaux des deux sexes se vendant couramment mille dinars d'or. Le prétexte de cette incursion fut une redevance à propos de la mine de sel de Tchazza que contestait le souverain du Soudan Is'hak ben Daoud, de la dynastie des Soukïa. Ayant donc confié une forte colonne à son affranchi Djouder, le Sultan donna l'ordre du départ de Marrakech, le 16 de Dzou-l'Hidja 998 = (16 oct. 1590). Ses troupes arrivèrent à Tombouctou où, grâce à leur armement, elles eurent prestement réduit leurs adversaires avant djoumada-elouëll, 999 = 1591. De là, Djouder se porta sur Gaghou capitale d'Is'hak qui s'enfuit de place en place et mourut en laissant le champ libre au Saâdien qui en raison de tant de butin, en or et en esclaves, reçut dès lors le surnom de *Ed-dzahbi* (le doré).

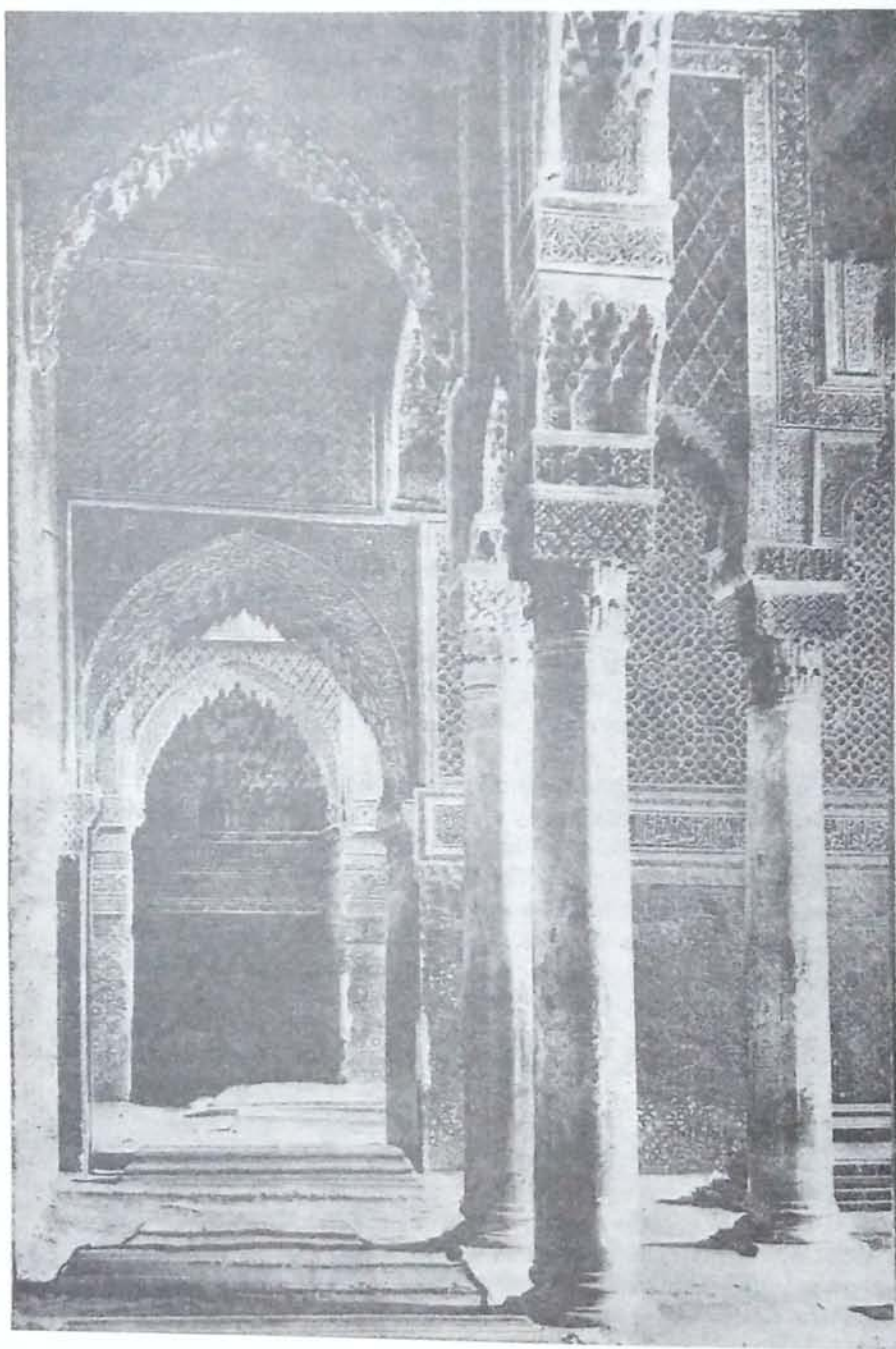
Quelque temps après cette expédition le sultan eut à réprimer une nouvelle révolte de l'un de ses neveux En-Nacir, allié des Espagnols de Melilla, qui s'était retranché dans la « *Tache de Taza* » et qui parvint d'abord à résister aux troupes envoyées contre lui ; mais qui finalement vaincu, fut fait prisonnier et décapité, en 1005 = 1597.

Ayant rétabli le calme dans son empire, Ahmed El Mançour songea dès lors à fortifier et à embellir les villes principales : ce fut ainsi qu'il dota Fez d'un bastion et Larache de deux forteresses. De plus il fit tailler et installer la spacieuse vasque de marbre qui orne la cour de la mosquée Karaouïne de Fez. Quant à Marrakech, sa capitale, il y fit édifier le somptueux *Palais de la Beïya* que, moins de cent ans après, le sultan filial Moulaï-Ismaïl devait détruire complètement. La construction de ce château avait été confiée à des maîtres artisans de tous les pays, et le marbre d'Italie qu'il contenait avait été payé, poids par poids, avec du sucre marocain : cela prouve qu'à cette époque la canne à sucre poussait encore en abondance dans tout le Sud marocain.

Ce fut aussi Ahmed El Mançour qui conçut le plan de la nécropole encore connue et admirée à Marrakech sous le nom de « *Tombeaux Saâdiens* » et qui représente l'une des œuvres d'architecture et de moulage les plus remarquables.

Pourtant l'extrême sévérité du chérif El Mançour, tant à l'encontre de ses sujets que vis-à-vis de son entourage, avait déterminé son fils aîné Mohammed dit *Cheïkh El Mamoun* à se soulever contre lui ; mais capturé par surprise, par le pacha Djouder, en 1011 = 1602 il fut interné à Meknès. Il ne devait

être libéré, par son frère Abou-Farès Abd Allah, qu'un an plus tard, sitôt



Marrakech : *Une galerie des Tombeaux Saâdiens.*

après la mort de leur père Ahmed El Mançour Ed dzahbi enlevé le mercredi

l'l rbiâ-elouëll 1012 (20 août 1603) par la peste qui sévissait terriblement à Marrakech.

Dès lors, les fils du défunt monarque, par leurs luttes fratricides, départagèrent une fois de plus le pays et l'anarchie y refleurit de plus belle : d'abord ce furent les eulama de Fez qui prêtèrent le serment de fidélité à Zeidane cependant que les gens de Marrakech élisèrent Abou-Farès Abd Allah.

Des trois fils d'Ahmed El Mançour, le plus populaire, malgré ses vices était encore El Mâmoun ; et, lorsque ses deux frères se furent battus sur les bords de l'Oum er R'biâ il pénétra dans Fez et s'empara du royaume. Quant à la ville de Marrakech, elle eut, par deux fois, à subir les violences de l'envahisseur : d'abord, en 1015=1606, et aussi lorsqu'El Mamoun vainqueur de Zeidane à Ouadi-Tefelfelt pénétra en tyran dans la vieille capitale.

Pendant ce temps à Gueliz, faubourg de cette cité, les mécontents et les exilés se groupaient autour d'un autre prétendant Sidi Mohammed petit-fils de feu le Sultan El Mahdi et pénétraient à leur tour dans la ville, pour peu de mois d'ailleurs.

El Mamoun qui s'était réfugié en Espagne en revint bientôt avec des troupes fournies par Philippe III, dont il s'était reconnu le vassal après lui avoir consenti remise de Larache, repris non sans un violent combat le 4 ramdhane 1019=20 novembre 1610. S'étant ensuite établi dans le Rif et pris Tetouane, El Mamoun fut pourtant bientôt victime d'une machination de la part du sectaire Abou-l'Mohalli qui le fit poignarder dans son camp le 5 redjeb 1022=21 août 1613 pour venger le sac de Larache. Ce même rebelle après avoir repris ce port aux Espagnols se porta sur sa ville natale, Sidjil-massa, où il s'institua « *mehdi du Tafilelt* ». D'ailleurs il n'était pas sans valeur : leader du çoufisme, il avait suivi à Fez les leçons que le célèbre controversiste, çoufi — ou plutôt çofrite — cheïkh Ahmed-Baba — le Soudanais — (auteur du *Neïl el-lbtihadj* et autres ouvrages) donnait dans cette ville durant sa captivité et il avait levé l'étendard du djehad en présence de l'incurie des successeurs d'Ahmed El Mançour.

Ayant défait les troupes que Zeidane avait dirigées contre lui il entra en vainqueur à Marrakech abandonné par ce Sultan qui fit alors appel au concours d'un autre marabout Yahïa ben Abdelmonahim ed-Daoudi, dont la zaouïa dominait, par son influence, tout le Sous. Ce chef lui prêta son aide et marcha sur Marrakech. L'usurpateur Aboul'Mohalli s'étant porté au-devant des assiégeants fut mortellement frappé d'une balle, ce qui mit fin à cette campagne 1022=1613.

Une fois de plus Zeidane rentrait en possession de sa capitale, tandis qu'à Fez Abd Allah fils de Cheïkh El Mamoun reprenait le pouvoir alors aux mains de l'usurpateur Slimane ez Zerehouni qui, profitant de l'impopularité des prétoriens cheraga avait groupé les mécontents et s'était fait proclamer chef d'une partie de la cité alors en complète anarchie et ravagée par la famine.

* * *

Ce fut surtout à cette époque — dite *des Marabouts* — qu'apparurent sur le tapis de la politique moghrebine les nombreux marabouts lesquels,

depuis des siècles, sommeillaient dans l'ombre des zaouïas, disséminées en des endroits les plus inaccessibles depuis le Rif jusqu'au Draâ tout proche de l'impénétrable et mystérieuse Seguiat-elhamra, cet inépuisable *refugium* de santons et d'oualis. Et cela en raison de la scandaleuse tenue et de la déplorable gestion des descendants du Sultan El Mançour ed Dzahbi.

Nombre de ces chefs spirituels voyant l'Islam compromis, le pays démembré et surtout... l'armée désorganisée, eurent l'audace d'entrer en lice afin de rétablir l'ordre en remettant en cours les pures pratiques du mahométisme.

Les nombreuses populations berbères qui, opprimées et abandonnées, supportaient tout le poids des exactions des monarchies, toujours avides et souvent cruelles, trouvèrent généralement en ces détenteurs de la *baraka* des guides spirituels réconfortants dont la charité en cas de dénûment et de famine ne leur marchandait pas les secours matériels.

Ce fut l'« ère des Confréries » dont l'action n'est pas encore éteinte...

Dans le Nord la physionomie des événements se présentait de même sorte : Meknès et Tétouan s'étaient révoltés. A Fez les *Saïab*, ou malandrins, continuaient à terroriser les populations et leur règne fut plus long que celui de bien des monarques puisqu'ils exercèrent impunément leurs méfaits pendant plus de quarante ans. Quant à Abd Allah ben Mamoun, il continuait à lutter âprement pour conserver sa capitale qui, après lui avoir été disputée par El Mərōū, chef des Lamtiine, était revendiquée maintenant par son propre frère Mohammed Zerhouda, prétendant à lui opposé par le cheikh El Hassène Raïssouli, lequel sur le tombeau de Sidi Abdesslam ben Machich avait juré aux habitants du Habet de soutenir leur protégé.

Après une suite de conflits, au cours desquels la fortune sourit tantôt à l'un tantôt à l'autre des deux frères, Abd Allah ayant battu une dernière fois Zerhouda, près de l'Oued-Beht, demeura maître de Fez où il mourut des suites de ses excès en 1033 = 1624. Il laissait à son frère **Abdelmalic** aussi dépravé que lui, un pouvoir s'affaiblissant de jour en jour ; alors qu'à Marrakech, Zeïdane avait particulièrement à souffrir de l'influence des marabouts qui s'imposaient, de plus en plus, sous le couvert du *djihad*, ce « leit-motiv » des ambitions.

Sur le littoral nord-atlantique un disciple de l'Ouali Sidi Abou Hassoune es Slassi, qui avait nom **Seïd Mohammed el Ayachi es Slaouï**, et était kaïd d'Azemmour pour le compte de Zeïdane, faisait une guerre acharnée aux chrétiens rétablis depuis une dizaine d'années à Merselhak près de Larache. Il était d'ailleurs en cela fort encouragé par les kadhys et les eulama de Taza et du Tamesna, et si craint par les Espagnols qui le surnommaient « *al santo* » qu'à sa mort survenue le 19 moharrem 1051 = 30 août 1641, chez les Kholt qui l'assassinèrent, ce furent de grandes réjouissances en Andalousie.

Quant à la zaouïa de Dila, elle était de plus en plus fréquentée par les fkihs avides de l'enseignement de son cheikh **Mohammed ben Abi-Bekr ben Amor el Medjati es-Sanahdji**. Tandis que dans le Sous, Taroudant était enlevé par le marabout **Yahia ben Abdelmonahim** au chérif **Abou-l'Hassène Ali Semlali** dit *Abou-Hassoune*.

Mais la plus importante de ces zaouïas était dans l'ocsis de Sidjilmassa,

celle que dirigeait **Moulaï-Cherif**, neuvième descendant du chérif Moulaï-l'Hassène ben Kassem, fondateur du *Ribath* filali (de Tafilelt).

Et c'est dans cet imbroglio d'influences spirituelles, s'appuyant d'épées bien effilées, que la Dynastie saâdienne agonisait : Abdelmalec ben Cheïkh El Mamoun ben Ahmed el Mançour décédait à Fez en 1036 = 1627 et son oncle Zeïdane ben Ahmed el Mançour (1) mourait peu de jours après en Marrakech laissant entre autres enfants, El Oualid, Abou-l'Abbas Ahmed ; Mohammed-Chikh et enfin **Abdelmalec**, lequel se fit proclamer, quoiqu'étant l'un des plus jeunes, et malgré l'opposition, vaine d'ailleurs, d'El Oualid et de Mohammed-Chikh. Quant à Abou-l'Abbas Ahmed, tournant ses regards vers le royaume de Fez, il s'empara de cette cité et fit mettre à mort son cousin Mohammed Zerhouda ; mais il fut lui-même arrêté à son tour et emprisonné dans la forteresse de Fez el-Djedid 1037 = 1628.

Abdelmalec ben Zeïdane était donc demeuré maître de Marrakech, où il continua à se livrer à la débauche jusqu'en 1040 = 1631, époque à laquelle il fut assassiné. Son frère et successeur **El Oualid** subit le même sort cinq ans plus tard, tué par des renégats insurgés. Il avait lui-même fait mettre à mort ceux de ses frères et cousins qui lui portaient ombrage, à l'exception de son puîné **Mohammed Chikh** qui lui succéda sous le nom de **Mohammed Chikh eç-Çrheïr**.

Ce sultan bien que jouissant de quelques qualités ne put les exercer que sur la ville de Marrakech et sa banlieue auxquelles les marabouts avaient restreint ses Etats. Il eut surtout à lutter contre celui de Dila **Mohammed-Elhadj** qui succédait à son père Cheïkh Mohammed ben Abi-Bekr, mort octogénaire en 1045 = 1636, et qui enfreignant l'*oucïa* du défunt, prit position contre les sultans et s'empara de Fez, de Meknès, de la vallée de la Moulouya et du Tadla. L'armée impériale lancée contre lui fut battue à Bou-Akba, sur l'Oued-el Abid et le sultan Mohammed-Cheïkh eç Çrheïr II, abandonnant le Nord au marabout vainqueur, se retrancha dans Marrakech où il mourut, quatorze ans après, en 1064 = 1654.

Son fils et successeur **Moulai-Ahmed El Abbas** sans plus de prestige que lui et assiégé dans sa capitale par ses oncles maternels, les Arabes Chebanat, fut traîtreusement assassiné par l'un d'eux, en 1069 = 1659.

Sa mort marquait la fin des *Saâdiens*, faisant place à leurs collatéraux les *Filaliens* ou **Cheurfa Alaouiine**.



(1) Pendant que le sultan Zeïdane le Saâdien régnait à Marrakech, M. de Razilly y était arrivé en ambassadeur du Gouvernement français pour y procéder au règlement de diverses questions, mais il fut emprisonné. Bientôt libéré, il repartit sans avoir pu accomplir sa mission. Il revint au Maroc après la mort de Zeïdane, en 1629, mais ce ne fut qu'un an après qu'il obtint satisfaction par un traité favorable à son roi.

La Dynastie Alaouïe

En même temps que à Marrakech, était assassiné le dernier sultan saâdien, à Sidjilmassa s'éteignait son cousin **Moulaï-Cherif** (*Ech-Chrif*) ben Ali-Chrif-l'*Marrakchi* ben M'hammed ben Ali ben Youssef ben Moulaï Ali-Cherif es-Sidjilmassi ben Hassène ben M'hammed ben Hassène ed-dakhil ben Kassem ben Mohammed ben Abi-l'Kassem ben Mohammed ben Hassène ben Abd Allah ben Abi-Mohammed ben Arafa ben Hassène ben Abi-Bekr ben Ali ben Hassène ben Ahmed ben Ismaïl ben Kassem ben **Mohammed En-Nefs Zakïa** ben **Abd-Allah-l'Kamel** ben Hassène l'Moutsanna ben Hassène es Sibthi ben Ali ben Abi-Thaleb-oua **Fathima-Zohra**, fille du Prophète **Mohammed** (sur lui le salut !).

Cette généalogie généralement confirmée par les eulama et les mchaïkh a été officiellement dressée par le docte cheïkh **Ahmed ben Khaled en-Naciri es-Slaoui**, historiographe de la Cour alaouïe dans *Kitab el-Istiksa li Akbari doual l'Moghrib-el-Akça* (1). L'auteur ajoute : « nous avons déjà dit, à propos de la Dynastie saâdienne qu'il convenait d'ajouter dans la lignée directe de cette généalogie chérifienne, — après le dernier Kassem — (le père de celui-ci) : Hassène ben Mohammed ben Abd Allah l'Achtar fils de Nefs ez Zakia. »

Cela confirme ce que nous disons de cette généalogie au chapitre des Saâdiens : « En Nefs ez Zakia eut cinq fils : Abd Allah l'Achtar (ou ech chehir), Hassène, Ali, Thaïr et Ibrahim.

Parmi les descendant d'En Nefs ez Zakia sont les Bni-Seïd l'Hassène dont l'auteur vint du Hedjaz à Sidjilmassa où ses descendants sont nombreux et exercent le commandement dans l'Ouest. »

Tandis que d'après Abou-Zarâ il laissa douze enfants parmi lesquels El Kassim (ben Mohammed en Nefs ez Zakia) est le troisième. Quoiqu'il en soit,

(1) Traduit par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc, Ed. Ernest Leroux, Paris 1906.

Saâdiens et *Filaliens* ont la même origine. On peut admettre aussi la vraisemblable version qui les présente comme des *Cheurfa idrissides* dont les aïeux échappant à la persécution de l'Emir Miknassi Moussa Ibn-l'Affia se seraient réfugiés au désert.

A la mort de *Moulaï-Hassène ben Kassem ed-dakhil*, qui fut inhumé au milieu précis de la ville de *Sidjilmassa*, ce fut, dit l'*Istiksa*, son fils unique, **Moulaï M'hammed** qui lui succéda et qui ne laissa également qu'un fils **Moulaï-Hassène**, de qui le tombeau se trouve en dehors de *Sidjilmassa* vis-à-vis de celui de l'ouali *Abou-Abd Allah el-Kharraz*. Ce *Moulaï-Hassène* laissa deux fils : l'aîné **Moulaï-Abderrahmane**, surnommé *Abou-l'Baraket*, de qui sont issus les *Oulad-Bou-Homeïd*, du *Kçar-el-Djedid*, dans la vallée de l'Oued er-Rthob, près de *Sidjilmassa*, et les *cheurfa des Bni-Zeroual* ; et le cadet, **Moulaï-Ali Cherif es-Sidjilmassi**, qui est l'ancêtre des différentes branches de *cheurfa* dits *M'hammediine*, dont est la **Dynastie Alaouïe** régnante (que Dieu la protège !)

Moulaï Ali-Cherif es-Sidjilmassi accomplit le pèlerinage aux Lieux-Saints, et, de retour, prit part, à diverses reprises, au *djihad* d'Andalousie ainsi qu'en attestent les *kaçaïd* que lui dédièrent les eulama de Grenade et de Tanger. Ce chérif, durant un temps indéterminé, habita le quartier de *Karaouiine* à Fez. A un âge assez avancé, il eut deux garçons *Sidi Mohammed* et **Moulaï Abou-l'Mahssine Youssef** qui, après de vives contestations familiales, obtint l'administration de la *zaouïa* : l'acte lui reconnaissant cette prérogative fait encore partie des archives alaouites. On prétend que ce chérif n'eut pas d'enfant avant d'avoir atteint l'âge de quatre-vingts ans. Il en eut alors neuf dont cinq nés de *Halima*, fille d'un ouali de *Sidjilmassa* : c'étaient, par rang d'âge : **Sidi-Ali** ancêtre des souverains actuels, *Sidi Ahmed*, *Sidi Abdelouahad*, *Sidi Eth-Thaïeb*, *Sidi Abdelouahad eç-Çrreïr*, surnommé *Belgheïts*, de qui sont issus les *Cheurfa Belgheïtsiine*. Les quatre autres fils de *Moulaï-Youssef* étaient nés de *Thahira*, également fille d'un marabout et leur postérité occupe le district d'*Akhen nous*.

Moulaï Ali Ben Youssef eut trois enfants : *Sidi M'hammed*, *Sidi M'harez* et *Sidi Hachem*, ancêtre des *cheurfa* de la *zaouïa El Mraïa* l'aîné.

Sidi M'hammed eut plusieurs enfants dont l'ancêtre des Sultans, **Moulaï Ali-Cherif el Marrakchi** qui mourut à Marrakech où se trouve encore son tombeau que fit construire son petit-fils *Moulaï-Rechid* en face du cénotaphe du *kadhi Aïad*.

Moulaï Ali Chérif el Marrakchi eut neuf fils : *Moulaï-Chérif*, *Moulaï-Elhafidh*, *Abdelhafidh*, *Moulaï-Hadjadj*, *Moulaï M'harez*, *Moulaï-Ahroun*, *Moulaï-Fodhil*, *Moulaï Abou-Zakaria*, *Moulaï-M'barec* et *Moulaï-Saïd*.

L'aîné, **Abou-l'Amtac Moulaï-Cherif ben Ali**, né en 997 = 1589, ancêtre direct de la *Dynastie*, jouissait d'un grand prestige auprès des habitants de *Sidjilmassa*. Alors qu'il était enfant l'imam *Moulaï Abou-Mohammed Abd-Allah ben Ali ben Tahar el Hassani*, lui imposant les mains sur les épaules, avait prédit : « De lui naîtront des princes et des rois ! » De fait, l'influence du jeune chérif se développa de plus en plus : il était au début de la onzième corne chef de la *zaouïa* de *Sidjilmassa* et comme nous l'avons indiqué le marabout le plus puissant du Sud-Est marocain. Il fut activement secondé par son fils *Moulaï-M'hammed* ou *Mohammed*.

Or, une très vive inimitié existait entre Moulâi-Chérif et les habitants de Tabouassamt, important kçar de la région, qui étaient inféodés aux marabouts de Dila. Aussi, pour vaincre ses adversaires devenus menaçants fit-il appel à son allié du Sous, Abou-Hassoune Semlali. Mais sur ces entrefaites le marabout de Dila supplia qu'on ne se livrât pas à des luttes intestines ; ce que voyant, les gens de Tabouassamt s'inféodèrent à Abou-Hassoune. Pourtant Moulâi-M'hammed ben Chérif ayant massacré par surprise nombre d'habitants du kçar, Semlali conseilla à ses vassaux de se saisir de Moulâi-Chérif ce qui fut fait. Capturé par ruse, il fut envoyé à Abou-Hassoune qui l'interna dans une citadelle du Sous, en 1046 = 1637. Quelques mois plus tard, Moulâi-Chérif, ayant obtenu sa liberté moyennant une forte rançon, rentra à Sidjilmassa. Pendant ce temps, son fils Moulâi-M'hammed avait réussi à chasser les alliés d'Abou-Hassoune, si bien que les habitants de toutes les oasis du Tafilalet le prirent pour chef, ce qui lui permit d'étendre bientôt son autorité sur le Draâ. Mais il devait être moins heureux dans le Gareth (1), où le 12 rbiâ elouëll 1056 = 1646, le marabout Sidi Mohammed-El Hadj ed Dilaï lui infligea une défaite, le poursuivant jusque dans Sidjilmassa. A la suite de cette affaire, un traité intervint entre les deux rivaux, aux termes duquel le chérif conservait les provinces du Sud jusqu'au Djebel Bni-Aïachi, à l'exception de cinq zaouïas qui relevaient des marabouts de Dila, lesquels gardaient le territoire Nord jusqu'au Rharb, avec Fez comme capitale.

Dès lors, voyant qu'il ne pouvait rien sur la région de Fez, Moulâi M'hammed ben Chérif ambitionna la possession des régions de l'Est. Il envahit d'abord la Haute-Moulouya où il soumit les Arabes *Maâkil* et *Ahlaf*, puis se dirigea sur Oudjda dont il fit le centre de ses opérations, réduisant les *Bni-Snassène* et les *Angad*. Il rassembla aussitôt prisonniers et butin de guerre dans ce campement où il établit ses quartiers d'hiver. Après quoi, à la tête de ses nombreux partisans, il s'avança jusque dans le pays des *Harrar* pour, de là, soumettre les *Hamiane*, les *Mehaïa* et autres, augmentant ainsi sa cavalerie de nombreux et valeureux *fersane*. Son armée se répandit bientôt dans le Tell oranais et refoulant vers le mont Rached, dans le Djebel-Amour, les Arabes *Souïd*, *Hachem*, *Ouareth* et *Hosseïne* put ainsi gagner Aïn-Madhi, ce qui lui ouvrit la route de Laghouat.

Mais ayant appris la venue en hâte des troupes de renfort qu'envoyait le dey d'Alger, le chérif regagna Oudjda puis Sidjilmassa.

Un accord ne devait pas tarder à intervenir entre l'Odjak et le chérif Moulâi-M'hammed el Filali qui s'engagea à ne plus opérer au-delà de la Tafna.

A quelque temps de là, les habitants de Fez, s'insurgeant, firent appel au concours du chérif Moulâi-M'hammed qui répondit à leur sollicitation et enleva d'assaut le « Palais » le dernier jour du mois de Djoumada-ettani 1060 = 1649. Le kaïd Bou-Bekr Ettamli qui gouvernait la cité pour le compte de Dila fut fait prisonnier. Ce triomphe fut éphémère car six semaines s'étaient à peine écoulées que le Dilaï reprenant l'offensive battait les troupes filaliennes à Dar Remka, près de Fez, forçant le chérif à réintégrer Sidjilmassa.

(1) La province de Gareth, d'après Léon l'Africain, s'étendait de Méléla (*mie!* en dialecte africain ?) ou Melila, jusqu'à Rhessassa près de la Moulouya et vers le Sud jusqu'à l'Atlas. C'était la sixième province du royaume de Fez, avec comme capitale Melila.

Ce fut alors que, de retour à la zaouïa, le chérif Moulai-M'hammed assista aux derniers moments de son père Moulai-Chérif ben Ali, qui mourut le 14 ramdhane 1069 = 1659, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait été le véritable édificateur de la *Dynastie filalienne*.

Parmi la nombreuse postérité de Moulai-Chérif, ses trois fils aînés détinrent successivement le pouvoir : **Moulai M'hammed**, **Moulai Rachid** et **Moulai-Ismaïl**. D'abord, dès la mort du chérif, Moulai-Rachid se révolta contre son aîné et partit aussitôt à Demnat, où il pensait recruter des partisans, mais ayant échoué dans sa tentative il accepta l'hospitalité des Marabouts de Dila ; puis, passant par Azrou, il se rendit à Fez-el-Djedid où le kaïd Abou-Abd-Allah ed Dreïdi le reçut avec déférence. Il continua sa route sur Taza, gagna le territoire des *Ahlaf* qui le reconnurent et après avoir obtenu la soumission des *Maâkil*, il gagna les *Angad*, puis les *Bni-Snassène* et pénétra dans Oudjda où il se fit proclamer sultan.

Dès lors Moulai-Rachid essaya de se procurer des ressources en vue d'organiser son budget et, pour ce faire, ayant obtenu le concours de gens du marabout Abou-Abd-Allah el Louati, il fit le sac de la kasba d'Ibn Mechâl, juif possédant d'immenses richesses et qui passait pour pressurer et opprimer les Musulmans. Après avoir lui-même poignardé Ibn Mechâl, il s'empara de ses trésors qu'il distribua à ses partisans et se fortifia dans le castel situé à une étape au Nord-Est de Taza, sur les derniers contreforts des Monts des Bni-Snassène.

Lorsqu'il apprit ces événements, Moulai-M'hammed, qui redoutait son frère dont il connaissait le courage, l'énergie et surtout les intentions fratricides, quitta Sidjilmassa afin de le combattre et de s'emparer de sa personne. La rencontre des deux armées eut lieu le vendredi 9 moharrem 1075 = 2 août 1664 et la première balle tirée atteignit le chérif Moulai M'hammed qui mourut immédiatement et fut enterré en grande pompe par Moulai-Rachid, dans la kasba d'Ibn Mechâl. Toutes les troupes allèrent grossir les contingents de Moulai Rachid dont la puissance grandit, de plus en plus. Quant au fils du défunt chérif, le jeune **Moulai-M'hammed eç-çrheir** il essaya de lui succéder à Sidjilmassa, mais sans succès.

Le nouveau sultan **Moulai-Rachid**, ayant organisé son armée, se dirigea vers la Moulouya où il avait assigné rendez-vous aux chefs du Rif et du Garet. Mais, comme ceux-ci n'avaient point répondu à son invite, il marcha sur Taza dont il s'empara. Là, ayant eu connaissance des mesures sérieuses prises par les habitants de Fez pour organiser leur défense, il remit à plus tard le siège de cette cité et il s'en fut investir Sidjilmassa qu'il bloqua pendant neuf mois, jusqu'à ce que son neveu, à bout de résistance, s'enfuit nuitamment. Moulai-Rachid pénétra alors dans la ville, en réorganisa les services et après y avoir rétabli l'ordre, s'empara de toute la région qui prit le nom de Tafilet.

L'année suivante 989 = 1666, le sultan revint s'installer à Taza. Ce fut alors que les habitants de Fez décidèrent de lui faire la guerre. S'étant joints à leurs nombreux alliés, *Haïaina* et autres, ils sortirent donc de la ville au mois de choual 1675, mais à peine étaient-ils en vue de la mehalla chérifienne, qu'en raison du manque d'accord entre les chefs, ils tournèrent bride. Moulai-Rachid se jeta alors à leur poursuite jusqu'à l'Oued-Sebou puis il s'en revint

sur ses pas : et, ce ne fut qu'en çafar de l'année suivante qu'il vint camper sous les murs de Fez dont il commença le siège. Mais au cours du premier combat, ayant été blessé et du reste peu sûr de ses forces, il repartit vers Taza pour, de là, aller combattre, dans le Rif, un reïs révolté Abou-Mohammed Abd Allah Aâras. Enfin pour la troisième fois, ayant renforcé son armée et ses ressources, il vint assiéger Fez. Le combat dura jusqu'au 3 dzou-l'Hidja, jour où il pénétra dans la ville par les remparts du côté du mellah, cependant que le gouverneur Abou Abd-Allah ed Dreïdi prenait la fuite. Le lendemain Fez el-Baâli et les autres fractions étant tombés en son pouvoir, Moulâï Rachid, après avoir fait passer au fil de l'épée un grand nombre de chefs, et généreusement traité les *eulama* accorda l'*amane* à la population qui lui prêta unanimement le serment de fidélité. La *béïa* ou acte de consécration, fut rédigée à Fez et lue en sa présence le samedi 18 rbia elouëll 1077.

Etant enfin maître du royaume de Fez, Moulâï-Rachid dirigea ses efforts contre le Rharb dont le gouverneur Rhaïlane, allié du consul anglais de Tanger, fut délogé, d'El Kçar el Kbir. Le vaincu réussit à fuir et se réfugia auprès du dey d'Alger.

Pendant ce temps, les puissants marabouts de Dila préparaient une attaque sérieuse contre le nouveau sultan. Celui-ci commença par razzier leurs alliés, les *Ait-Ouallal*, près de Meknès, puis il rentra à Fez, en rbia-et-tsani. Ce fut alors que Mohammed El Hadj ed-Dilaï, à la tête de nombreuses tribus berbères vint l'attaquer. Un combat qui dura trois jours s'engagea à Bou-Mzoura, aux portes de la ville, mais les assiégeants durent battre en retraite.

Après avoir réduit les *Bni-Zeraual* et s'être emparé de leur chérif, qu'il fit emprisonner à Fez, Moulâï-Rachid s'empara de Tetouane dont il captura le gouverneur Abou-l'Abbas en Neksi ; puis il rentra à Fez avec ses prisonniers, en rbia-elouëll 1078 = 1665.

Ce fut en dzou-l'kada de la même année que le sultan entreprit la décisive expédition contre la puissante zaouïa de Dila. Il rencontra les troupes ennemies à Bothn er-Romane dans le Fazzaz. D'après l'*Istiksa*, le reïs Mohammed-El Hadj ed-dilaï, vieux et malade n'avait pu prendre le commandement. Un engagement eut lieu qui fut nettement défavorable aux troupes dilaïes, lesquelles durent battre en retraite. Moulâï-Rachid poursuivant alors sa route s'empara de la zaouïa le 8 moharrem 1079 = 24 juin 1668. Il ordonna aussitôt le transfert du vieux cheïkh Mohammed-El Hadj, de sa famille et de ses enfants à Fez, d'où ils furent ensuite envoyés en exil à Tlemcen. (C'est dans cette ville que décéda, au début de 1082 le vieux preux-marabout Mohammed-El Hadj ben Abi-Bekr ed Dilaï qui fut inhumé auprès du tombeau de l'imam Snoussi. Et ce ne fut que sous Moulâï-Ismaïl que sa famille et ses enfants obtinrent l'autorisation d'habiter Fez).

Moulâï-Rachid ordonna ensuite de raser complètement les murs de la zaouïa de Dila (1) si bien qu'il n'en resta aucun vestige.

Au sujet de la destruction de ce puissant monastère, le docte Cheïkh

(1) La zaouïa de Dila ou Dela était située dans le Tadla : à peu de distance de la kaçba Tadla actuelle.

Abou-Ali Hassène ben Messaoud El Youssi composa une pathétique *retsïa-ezzaïa*. (1)

La méhalla chérifienne poursuivit sa marche sur Marrakech qui était alors sous la férule d'Abou-Bekr ben Abdelkrim ech Chebani, lequel avait succédé à son père Abdelkrim dit *Kerroum* chef des *Chebanat* et qui, sans attendre l'arrivée du Sultan, s'était, avec ses partisans, mis en sûreté dans l'inaccessible Deren.

Pénétrant donc dans la vieille capitale, sans coup férir, Moulâi-Rachid fit exécuter tous les Chebanat qui y étaient restés, puis il fit exhumer le cadavre de Kerroum et le livra aux flammes. Il s'appliqua alors féroceement à exterminer la tribu des *Chebanat* en représailles du meurtre de ses parents les derniers Saâdiens.

Après un mois de séjour à Marrakech, le sultan réintégra sa capitale du Nord où il se consacra à l'administration. Il fit frapper de la monnaie à son effigie sous le nom de *rachedia* et réorganisa définitivement ses services.

En choul, il reprenait les armes contre les Aït Ayache, des Sanehadja, qui devenaient par trop turbulents et compromettaient la sécurité dans le Sud ; après quoi il soumit les Chaouïa sur les bords de l'Oum er-Rbiâ. S'étant remis en route pour Taza, le sultan fut pris d'un mal subit qui mit ses jours en danger ; il donna aussitôt l'ordre d'élargir les prisonniers et de répandre des aumônes. S'étant relevé de ce grave malaise, il retourna à Fez où il fit construire un pont de quatre arches sur l'Oued-Sebou et fit restaurer le pont du R'ssif sur l'Oued-Fas.

Le 15 dzou-l-Kaâda 1079 = 1668 furent célébrées à Fez eldjedid dans le *Dar Benchegra* les noces de Moulâi-Ismaïl, frère aîné du sultan. Ces réjouissances eurent un éclat inaccoutumé, étant donné que la nouvelle épousee était une princesse d'origine saâdienne.

Deux années plus tard, Moulâi-Rachid désireux d'étendre son autorité sur le Sous, où commandait Abou-Abd-Allah Mohammed, fils de feu Abou-Hassoune Semlali, organisa une expédition. Il s'empara de Taroudant et de la région, puis après avoir exterminé les berbères *Hechtouka*, il alla forcer la *kaçba* d'Illirh, résidence du Semlali et l'occupa le 1^{er} Rbiâ-elouëll 1081 = 1670 après avoir massacré plus de deux cents hommes sous les murs de la forteresse. A l'approche de l'hiver, Moulâi-Rachid leva le camp pour rentrer à Fez où il fit construire une Médersa dans le souk ech Cherrathine.

Ayant appris que son neveu Moulâi Ahmed ben Mahrez s'était révolté à Marrakech, il repartit pour rétablir l'ordre et rencontra au Fezzaza ses gens qui lui emmenaient le prince rebelle. Il le dirigea aussitôt sur le Tafilelt et poursuivit sa route sur Marrakech. Il resta dans cette ville pour y fêter l'Aïd el-Kbir. Mais le second jour de la fête, il était monté à cheval, lorsque son coursier s'emballa dans le jardin d'El Messerah ; n'ayant pu le maîtriser, sa tête porta contre une branche d'oranger et il tomba inanimé. Peu de temps après, il expirait. Il avait quarante-deux ans et avait régné huit ans. Il fut d'abord enterré dans la *kaçba* de Marrakech mais, plus tard, conformément

(1) Elégie dont chaque vers se termine par *sa*.

au désir qu'il en avait exprimé, son cadavre fut transporté à Fez et inhumé dans le tombeau du Cheikh Abou-Hassène Ali ben Hirzihime.

Un poète composa à l'occasion de cette mort :

*« La branche de l'arbre n'a pas brisé le crâne de notre Imam par cruauté,
ni par méconnaissance des devoirs de l'amitié ;*

*« C'est seulement par jalousie de sa taille svelte, car parmi les arbres aussi
il y a des envieux... »*

Quelque temps avant sa mort, il y avait eu conflit — sans suite d'ailleurs — entre Moulâi-Rachid et l'Imam du Draâ Abou-Abd Allah M'hamed Ben Naçeur, chef de la zaouïa de Tamegrout ; aussi les fidèles de ce dernier ne manquèrent-ils pas d'attribuer l'accident funeste à la puissance spirituelle de leur maître.

Le sultan Moulâi-Rachid avait, par son intelligence et son activité, assuré l'établissement et la suprématie de la Dynastie. Aussi bon diplomate que beau guerrier, il n'avait pas négligé les relations avec les autres nations ; ce fut ainsi, qu'en l'an 1077 = 1666, alors que son autorité se dessinait déjà, il avait reçu à Sidjilmassa la visite d'un Français **Roland Fréjus**, délégué des commerçants marseillais, à qui il accorda des privilèges commerciaux sur la littoral moghrebin et l'autorisation de fonder un comptoir dans la baie d'Alhucemas. En même temps il remettait à l'émissaire une lettre de compliments pour le roi de France, Louis XIV.

Dès que la nouvelle de la mort de Moulâi Rachid parvint à son frère Moulâi-Ismaïl, alors gouverneur de Meknès et khelifa du Rhorb, il se fit proclamer sous le nom de **Abou-Naçr Moulâi-Ismaïl ben Cherif** et reçut aussi le serment de fidélité de tout le Maroc du Nord. Toutes les provinces lui envoyèrent des députations chargées de la *béïâ* et des présents d'usage. Pourtant Marrakech ne se conforma pas à la coutume.

Le nouveau sultan avait alors vingt-six ans, et ayant apprécié les charmes du séjour de Meknès, il fit de cette ville sa capitale.

De son côté Moulâi-Ahmed ben Mahrez, alors à Sidjilmassa, ayant su la mort violente de son oncle Moulâi-Rachid fit diligence vers Marrakech qui lui était demeuré fidèle ainsi que la région du Sous ; aussi, grâce à ses partisans put-il s'installer dans la capitale du Sud. En apprenant cette équipée Moulâi-Ismaïl se mit en marche pour le Houz et, après avoir dispersé les gens de son neveu il pénétra à Marrakech le 7 çafar 1083 et pardonna à ses habitants.

Le jeune chérif et son entourage avaient eu juste le temps de fuir.

Après avoir assuré son khelifat dans le Sud, Moulâi Ismaïl emporta le corps de son jeune frère jusqu'à Fez et rentra ensuite à Meknès, à la fin du mois suivant. Il entreprit alors l'organisation de son empire et fit régler la solde de ses troupes : puis, il vint mettre le siège devant Fez dont les habitants avaient tué le kaïd du guich, Zeidane el-Amri, et sollicité l'appui du chérif Ben Mahrez, à qui ils offraient le pouvoir. Le chérif rebelle accourut aussitôt mais il dut

se cantonner dans Taza où l'assiégea bientôt Moulaï-Ismaïl le forçant, quelques mois plus tard, à fuir vers le désert. Débarrassé de cet adversaire le sultan envahit le Habet où l'ancien gouverneur d'El Kçar El-Kbir, Rhailane, revenu d'Alger et débarqué à Tétouan, ayant obtenu l'appui de la famille Neksis tentait de soulever les populations, à lui demeurées fidèles. Rhailane fut tué et Moulaï-Ismaïl revint mettre le siège devant Fez qui, après plusieurs mois, capitula et se soumit, 17 redjeb 1084 = octobre 1673. La révolte avait duré quatorze mois et demi.

Dès lors Moulaï-Ismaïl put se consacrer à l'embellissement de son Meknès qui prenait de plus en plus d'extension. De nombreux et somptueux palais s'élevaient dans l'enceinte qu'il avait agrandie et fortifiée. La grande mosquée qui se trouve à l'intérieur de la Kaçba fut commencée, proche du Kçar en-Nağr. Mais pendant ce temps son neveu Ben Mahrez, ne restant pas inactif dans le Sud, s'emparait de Marrakech. Aussitôt le sultan à la tête d'une colonne de répression parcourut le Tadla et rencontra à Bou-Akba, dans la vallée de l'Oued el-Abid, les partisans de son neveu qu'il vainquit le forçant à se réfugier dans Marrakech devant lequel il alla mettre le siège. Ben Mahrez put une fois encore fuir vers le Draâ, alors que Moulaï-Ismaïl était obligé d'aller réprimer les *Chaouïa*, les *Haha* et les *Djebala*. Mais peu après le sultan reprenait le chemin de Marrakech, où avait reparu son neveu, il mit le siège devant la ville qui cette fois lui résista pendant près de dix ans. S'en étant enfin rendu maître en rbiâ 1088 = juin 1677, il la livra au pillage et fit exécuter les person-nages les plus compromis. Sept notables furent mis à mort et trente autres eurent les yeux brûlés, ce tandis que Ben Mahrez reprenait une fois de plus, en hâte, le chemin du Draâ.

Sous le règne de Moulaï-Ismaïl furent constitués l'organisation et le fonctionnement de *mehallate* (divisions : corps colonnes ; *sofrate* des Turcs) réunis en un *guich* régulièrement armé et approvisionné par le makhzène. C'était, cette fois, en plus d'une garde de corps, — telle que l'avait constituée d'abord Youssef ben Tachefine, l'Almoravide, avec les milices chrétiennes et plus tard l'Ahmohade Abdelmoumène avec ses *koumia* — une véritable armée qui comptait

(1) Les gens de la tribu des *koumia* portaient le poignard à gaine d'argent, qui est encore en honneur au Maroc sous le nom de *koumiat*.

Sous les émirs *Sanhadja* (Almoravides, Zirides et Hammadites) le droit d'avoir une garde d'honneur (drapeau, tambours et anafles) était également accordé à certains de leurs lieutenants, tandis que les Almohades restreignirent ce droit au souverain seul. Les princes *Zenata* (Mérinides et Abdelouadites ou Zianites) imitèrent les Almohades. Les tambours, fifres, cymbaliers et porte-étendards constituaient la *sakat* qui suivait immédiatement le sultan et qui sous les *l ni-Ouathas*, d'après Léon l'Africain, marchait en tête du cortège impérial. Au VII^{me} siècle, sous le mérinide Abou-Hassène Ali ben Saïd, la *Sakat* se composait de cent tambours et fifres et de cent porte-étendards. Les drapeaux étaient en soie de couleur et brodés d'or.

L'*Armeria real* de Madrid conserve un certain nombre de ces drapeaux mérinides dont les inscriptions furent étudiées par Amador de los Rios, *Tropheos militares de la reconquista*, Madrid 1893.

Les princes *Zenata* accordaient à leurs kaïds un petit fanion blanc et un petit tambour (*thoumbel*), lorsqu'ils portaient en guerre.

près de cent cinquante mille hommes. Les trois principales divisions ou *rahate* furent les *Ahl Sous*, les *Merhafra* et les *Oudaïa* (*Oudaïya*) ; cependant ce dernier titre d'*Oudaïa* s'appliqua collectivement à tout le guich. Mais le principal corps était constitué par les nègres, de toutes provenances, surtout du Soudan, qui étaient astreints à une discipline rigoureuse mais ils bénéficiaient en revanche de réels privilèges : leur existence était consacrée et on leur accordait la possession de terrains qu'ils travaillaient ; ils étaient de plus, montés, équipés et armés. Pourtant leurs enfants étaient la propriété du makhzène : les garçons, destinés au service militaire, étaient incorporés à seize ans après avoir passé un temps d'études et d'exercices corporels. On leur donnait alors une compagne de leur race et de cette façon le recrutement s'effectuait automatiquement.

Trois mille de ces nègres avec leur kaïd, ou chef de corps, furent cantonnés dans *Mechat er-Remla* banlieue de Salé ; trois autres mille furent installés à *El Mahallat* et un troisième corps, de quatre milles abid, provenant du Tamesna et des Doukkala campa d'abord près de Meknès et fut ensuite réparti dans la région de Dila en Tadla. En 1088 = 1677 le sultan commandant une expédition, passa par Akka, Tata, Tassint et Chenguit pour atteindre aux confins du Soudan. Il obtint la soumission des *Oulad-Delim*, des *Berabich*, des *Merhafra*, des *Oudaïa*, des *Motha* et *Djerrar*, tous Arabes Maâkil dont les députations respectives lui furent présentées par le cheïkh Bekkar el-Merhafride de la descendance des *Bokkar* (premiers dynastes berbères) et père de la noble Kenatsa qui devint sultane et donna à Moulâi-Ismaïl le prince Moulâi-Abd-Allah le quel devait régner trente ans.

Le Monarque ramena deux mille *haratsine* — affranchis, laboureurs — qui furent aussi incorporés et comme les autres abid se multiplièrent.

Succédant aux Mérinides, les *Saâdiens* eurent une *mehaila* d'honneur recruté parmi les *Ahl-Sous* qui firent partie des *Oudaïa*.

Rappelons que la Garde d'élite du Prophète Mohammed portait le nom de *El Khadhra* c'est-à-dire « La Noire » parce qu'elle était couverte de fer. (Cf. *Sirat er Rassoul*).

(Par politesse on appelle les nègres *Khadher* et non *ouçfane* bien que *akdhar* signifie vert, on sait que les Arabes du désert emploient indistinctement le terme *akhdhar* pour désigner ce qui est noir).

Le nom d'**Abid-el Boukhari** (d'où *Bouakher* pl. *bouakhrine*) avait été donné aux nègres du *guich* parce que leurs kaïds prêtèrent au sultan le serment de fidélité sur un exemplaire de *Eç-Çahih* : l'authentique (recueil des lois traditionnelles par Cheïkh El **Boukhari**. Ils reçurent l'ordre de conserver précieusement ce « *volume-talisman* » de le transporter avec eux quand ils monteraient à cheval et de s'en faire précéder quand il partiraient en guerre, — telle l'*Arche d'Alliance* des fils d'Israël — usage encore en vigueur de nos jours.

Actuellement la *Garde-noire* se compose de spahis du plus beau noir portant élégamment le dolman rouge écarlate, boutonné d'or, sur le seroual bleu et les guêtres d'un blanc immaculé comme leur buffleterie ; quant au turban très serré et savamment cordonné il est diversement rayé selon le corps.

Chaque escadron de la Garde-à-cheval a ses superbes chevaux irréprochablement appareillés de taille et de robe. La cavalerie possède une fanfare excellente.

Quant aux fantassins ils sont répartis en compagnies fort disciplinées et possèdent clique et fanfare.

La Garde-noire qui a son étendard est commandée par des officiers français et instructeurs d'élite.

Trois ans après cette expédition le monarque se rendit dans les Hauts-Plateaux de l'Est de la Moulouya et y reçut les chefs des *Doui-Menia*, des *Daihis*, des *Hamiane*, des *Mehaia*, des *Amour*, des *Oulad-Djerir*, des *Segouna*, des *Bni-Amer* et des *Hachem* qui lui offrirent la *mouna* et l'accompagnèrent jusqu'aux bord du Chélif. Là ils rencontrèrent une *sofrat* turque qui les reçut à coups de canon ce qui effraya si fort les nouveaux alliés qu'ils tournèrent bride, laissant le sultan et sa garde aux prises avec l'ennemi. Moulai-Ismail, qui faillit tomber aux mains du Kaïmakam turc, se vit dans l'obligation de renouveler l'engagement pris par son frère aîné Moulai-M'hammed de ne point dépasser la Tafna, frontière algérienne.

De retour dans ses Etats le sultan eut d'abord à réprimer une révolte provoquée par trois de ses frères Moulai-l'Harrane, Moulai-Ahmed et Moulai-Hachem qui, avec l'appui des *Aït-Atta* et autres tribus du Sud s'étaient



Moulai Ismail partant en guerre.

(Tableau du peintre Abascal)

insurgés. Il atteignit les rebelles dans le Djebel-Sarhrou, les défit et les refoula dans le désert. Après quoi il prit ses dispositions pour châtier les *Bni-Snassène* partisans des Turcs. Il ordonna donc aux Arabes *Chebana* et *Zirara* du Houz exilés à Oudjda, de harceler constamment ces turbulents montagnards et de les empêcher d'ensemencer la plaine des Triffa. Il fit en même temps entreprendre la construction de trois forteresses autour du massif montagneux : l'une sur les bords de la Moulouya, une autre à El-Aïoun-Sidi Melouc et la troisième à Rakkada (du Moghreb), sur le littoral méditerranéen. Ces dispositions prises, le sultan pénétra lui-même dans le pays où tout fut pillé, ravagé, armes et montures enlevées et chefs principaux déportés à Marrakech.

Puis ce fut au tour des *Ahlaf*, *Segouna* et *Hamiane* à payer leur défection devant les Turcs... Dans le but de maintenir l'ordre dans toutes ces régions

si facilement perturbables, Moulâï-Ismaïl plaça, de loin en loin, des postes d'abids, notamment à Taourirt où cinq cents nègres furent cantonnés avec leurs familles, à Mçoun où une kaçba en abrita une centaine d'autres et à Taza où il confia au kaïd-raha Mançour ben Errani le soin de veiller à la sécurité régionale avec ses deux mille cinq cents cavaliers.

Quant aux berbères cheraga ils furent cantonnés dans une kaçba de Fez, en même temps que chargés de surveiller une partie de la population. Deux autres forteresses de guêt furent de même élevées, l'une à El Mediouna et une autre à El Djedid, près Meknès.

De plus, le sultan décréta la responsabilité collective dans toutes les tribus surveillées.

On a pu dire, avec juste raison, que sous le règne de Moulâï-Ismaïl un juif, ou une femme seule, pouvaient aller d'Oudjda à l'Oued-Noun sans être inquiétés. Enfin chacune des kaçbate de sécurité comprenait un caravansérail où les caravanes et voyageurs se réfugiaient pendant la nuit.

En 1094 = 1682, à la suite du blocus de Salé par une escadre française usant de représailles à l'encontre des écumeurs de mer, le sultan dépêcha Elhadj-Temime en ambassadeur auprès de Louis XIV, avec mission de régler le différend et d'obtenir un accord. Un traité fut donc signé le 29 janvier de cette même année à Saint-Germain.

Sur ces entrefaites parvint à Moulâï-Ismaïl une nouvelle qui lui fut confirmée par son khelifa du Sud: son neveu Ben-Mahrez, s'étant allié aux Turcs et encourageait les *Bni-Snassène* dans leur rebellion. Il partit donc en hâte pour repousser les troupes algériennes mais il apprit qu'elles avaient dû rétrograder pour défendre Cherchell contre les marins de Duquesne. Dès lors, se retournant vers son neveu il le poursuivit dans le Sous où il le rencontra. Un combat meurtrier s'engagea au cours duquel, vingt-cinq jours durant, les pertes des deux adversaires furent considérables. Enfin, sentant ses forces fléchir, Ben-Mahrez se replia sur Taroudant, où il se retrancha. Les deux adversaires furent assez sérieusement blessés. Les hostilités se prolongèrent deux mois encore et se terminèrent par un traité de paix en ramdhane de la même année.

Rentré dans sa capitale Moulâï-Ismaïl en repartait bientôt rappelé dans la plaine du Sais pour faire cesser les déprédations incessantes des *Aït-Idrassène*, berbères sanhadja du Fazzaz. Les insurgés se réfugièrent dans la Haute-Moulouya, cependant que le sultan faisait construire deux châteaux-forts, l'un à Aïn-el-Louah, où furent postés cinq cents guerriers et l'autre à Azrou avec mille cavaliers. Ce que voyant les fugitifs se rendirent à merci après avoir livré armes et montures ; ils purent ainsi réoccuper leur pays mais échangèrent forcément leur bouclier de guerriers contre la houlette de bergers du Makhzène qui leur confia aussitôt vingt mille moutons.

Pendant ce temps une mehalla sous le commandement du kaïd Omar ben Haddou el Bothoui assiégeait et enlevait aux chrétiens Mehdiâ du Rhorb à l'embouchure de l'Oued-Sebou. Dès sa rentrée le sultan tint à honneur d'aller lui-même recevoir la reddition des Espagnols qui capitulèrent le 15 rbiâ ettsani 1092 = 18 mars 1680.

Ainsi, sous le règne de Moulâï-Ismaïl presque toutes les possessions espagnoles du Moghreb firent retour au sultanat ; Tanger même, pris par les

Portugais depuis deux cent-treize ans déjà, et cédé par eux aux Anglais en 1661, fut abandonné après avoir été bombardé par la flotte de Lord Darmouth, en rbiâ elouël 1096 = décembre 1684.

Les bagnes de Fez et de Meknès ainsi que le *bastion* de Taza regorgeaient alors de captifs chrétiens pour lesquels ce sultan fut loin d'être aussi clément que l'avait été son frère Moulai-Rachid : celui-ci ayant été assez tolérant pour permettre aux Franciscains de visiter et de soulager les prisonniers et même pour autoriser et faciliter la construction d'églises à Fez et à Marrakech.

Dans le courant de cette même année, 1096, Moulai-Ismaïl fut de nouveau appelé dans la Haute-Moulouya pour rétablir l'ordre parmi les berbères en pleine anarchie ; notamment chez les Aït-Youssi, les Aït-Serhrouchène, les Evoub et les Mediouna. Il fit construire, selon sa tactique, trois bordjs-vigies : un à Abil sur le cours inférieur de l'Oued-Guigou, un autre sur l'Oued-Skoura et un troisième sur l'Oued-Tachouakt. Longeant alors la vallée, le souverain fit élever d'autres forteresses à Dar-Ettama, à Tababoust, à Kçar Bni-Mthir, à Aoutat et à El Kçabi. Dans chacun de ces postes il installa quatre cents cavaliers abid avec leurs familles et n'accorda l'amane aux tribus qu'après la remise des armes et des montures. Après avoir patrouillé plus d'un an dans le pays, sans y ménager les exécutions, le sultan rentra à Meknès où il apprit que son frère Moulai-El Harrane et son neveu Ben-Mahrez de nouveau insurgés avaient repris Taroudant après avoir soumis toute la région. Sans repos, il reprit le chemin du Sud et mit, peu après, le siège devant cette ville. Ce fut au cours de ce blocus que fut tué le chérif Moulai-Abou-l'Abbas Ahmed Ben Mahrez : alors qu'il était sorti de la ville avec quelques familiers pour pèleriner à un sanctuaire tout proche, il fut rencontré par une patrouille du sultan qui, le prenant pour un kaïd ennemi, l'attaqua et le tua. Il ne fut identifié qu'après sa mort. Dès qu'il eut appris ce fait, Moulai-Ismaïl se rendit sur les lieux du combat et fit inhumer son neveu sur place en même temps que son compagnon El Rharnati. C'était en mi-dzou-l'kâda et il y avait quatorze ans que, en une véritable épopée, Ben-Mahrez soutenait la lutte contre son oncle.

Dans le courant de la nuit suivante les gens de Taroudant enlevèrent le cadavre de leur prince qu'ils inhumèrent dans leur nécropole.

Quant à Moulai-El Harrane, il continua seul à soutenir le siège mais un assaut définitif livra la ville aux assiégeants qui la mirent à sac et à sang pendant que le rebelle gagnait le désert. Une véritable hécatombe s'ensuivit réduisant à néant la population.

Ayant rétabli l'ordre dans le Sous, Moulai-Ismaïl rentra, l'année suivante, à Meknès d'où il donna l'ordre à des tribus du Rif d'aller repeupler Taroudant dévasté.

Une nouvelle expédition ne devait pas tarder à être organisée contre les berbères du Fazzaz. Les premières tribus qui apportèrent leur soumission furent les *Zemmour* et les *Bni-Hakim*, aussi le sultan confirma-t-il dans ses fonctions leur chef *Ba-lchou el Kebli*. Comme toujours chevaux, armes et munitions furent confisqués. La kaçba construite à Adekhsane par l'émir almoravide Youssef-ben-Tachefine renaquit de ses ruines ; deux mille cinq cents abids de Doukkala y furent installés, et deux mille cinq cents autres de la Chaouïa s'établirent dans la kaçba construite sur l'emplacement de la

zaouïa de Dila. Toutes ces troupes avaient pour consigne d'empêcher les nomades de faire paître leurs troupeaux et d'ensemencer la plaine. Le sultan séjourna un an dans Adekhsane.

Sous le règne de Moulai-Ismaïl soixante-dix-sept forteresses, blokhaus, kçour, kaçbate, bordjs ou autres travaux de défense, dont la plupart ont résisté aux outrages du temps et surtout à ceux des hommes, furent élevés sur le territoire moghrebin.

En fin choul de l'an 1100 = mi-août 1689, le kaïd Omar ben Haddou el-Bothouï alla, par ordre du sultan, mettre le siège devant El-Araïch (Larache). Les Espagnols résistèrent deux mois durant mais, obligés de se rendre, ils furent pour la plupart emmenés en captivité, 8 moharrem 1101 = 22 octobre 1689. Aussitôt Ben-Haddou fit relever les édifices écroulés et repeupler la cité par des Riffains. Il ne restait plus sur le littoral moghrebin, comme colonies espagnoles, que Ceuta, Melilla et Arzila. Ce dernier port fut à son tour enlevé par les musulmans l'année d'après. Pendant ce temps Moulai-Ismaïl s'occupait à pacifier son empire et surtout les hauts sommets de l'Atlas dont les montagnards portaient et repartaient constamment en *siba* (secouaient le joug, s'affranchissaient, portaient en dissidence).

En 1103 = 1692 le sultan dut faire face à une incursion des Turcs qui alliés des *Bni-Snassène* et en manière de représailles s'avançaient vers la Moulouya. Il confia donc une importante colonne à son fils Moulai-Zeidane, qui commandait à Meknès, alors que Moulai-Abou-l'Ala-Mahrez gouvernait Fez et Moulai-l'Mançour surveillait Marrakech. Mais malgré sa bravoure légendaire Zeidane ne put tenir tête aux janissaires du dey Elhadj-Chaâbane, et défaites à El Mechraâ, sur la Moulouya, les troupes chérifiennes durent battre en retraite. Moulai-Ismaïl envoya aussitôt à Alger une ambassade composée de son fils Moulai-Abdelmalec, du fkih réputé Abou-Abd Allah Mohammed-eth-Thaïeb el Fassi et du secrétaire Abou-Abd Allah surnommé El Ouzir.

Mais cette députation parvint aux environs d'Alger, précisément au moment où le Dey quittait cette ville pour aller réprimer une révolte dans l'intérieur. Aussi le bruit se répandit-il en Maroc, que les envoyés avaient été massacrés avec nombre d'autres étrangers passant pour suspects. Cette nouvelle parvint à Fez le jour de l'Achoura. Le deuil fut général et les préparatifs de ce jour de réjouissances aussitôt suspendus par les habitants eurent pourtant lieu, peu après, alors qu'au milieu de l'allégresse moghrebine les ambassadeurs rentraient sains, saufs et satisfaits de leur mission.

Cependant l'alerte avait été chaude et les relations avec les Turcs s'étaient refroidies d'autant...

Toutefois Moulai-Ismaïl n'avait pas attendu le retour de la députation pour aller dans le Tadla faire supporter aux remuants montagnards *Fezzaza* tout le poids de sa fureur née de sa déception. Il s'installa donc à Adekhsane pour faire rayonner ses opérations dans tout le massif central, avec comme lieutenant Ali ben Ichou ez-Zemmouri qui avait remplacé son père Ba-Ichou tombé à son poste de combat. Les berbères épouvantés par le fracas de l'artillerie, canons, mortiers, balistes, s'enfuirent dans toutes les directions ; mais partout encerclés ils furent massacrés sans pitié et dépouillés. En trois jours les kaïds du guich, Mahel, Ben-Ichou et Ali Ben Baraka, réunirent douze mille têtes d'hommes, dix mille chevaux et un nombre considérable de fusils

et autres armes, avec, comme complément... espèces sonnantes et trébuchantes !

A cette époque aucune tribu du Maroc ne possédait plus ni armes ni munitions tout au moins apparentes, prérogatives exclusivement réservées aux abids, aux Oudaïa en général, aux Zemmour et, exceptionnellement, aux Riffains qui avaient été chargés de reprendre Ceuta.

Le khelifa des Zemmour Ali ben Ichou Ezzemmouri fut alors mis à la tête d'un goum de mille cavaliers pour occuper la forteresse de Tirhialline, qui commandait la région des *Aït-Oumalou*.

Désireux de prendre sa revanche sur les Turcs Moulai-Ismaïl alla en personne piller les *Bni-Amer* sous les murs d'Oran en dzou-l'kaâda 1104 = fin juillet 1693 ; mais après de vains efforts, pour s'emparer d'Oran il dut battre en retraite et une fois de plus se vit invité par le représentant de la Sublime-Porte à ne plus dépasser la Tafna.

On peut affirmer que le sultan du Maroc eut des relations bien plus courtoises avec le « *Roi-Soleil* » qu'avec le « *Grand-Turc* » son coreligionnaire pourtant. C'est ainsi qu'en 1110 = 1699 il délégua une fois de plus vers ce monarque le kaïd de Salé Abd Allah Ben Aïssa qui conclut avec la France un traité d'alliance et d'amitié et revint enchanté de l'accueil grandiose qui avait été réservé à la députation moghrebine au château de Versailles. Enthousiasmé par ce résultat flatteur, Moulai-Ismaïl dépêcha de nouveau son même ambassadeur vers Paris pour solliciter la main de la Princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV, avec mille promesses et propositions. Bien que ce projet n'ait pas eu de suites, les relations n'en demeurèrent pas moins cordiales et fort avantageuses pour le commerce au point de vue français surtout.

En l'année 1111 = 1700, fut pratiqué par le sultan le partage des provinces du Maroc entre certains de ses fils : Moulai-Ahmed eut le Tadla, avec résidence à la Kaçba-Talda, qui fut dotée d'une mosquée et d'un nouveau palais et dont la garnison compta trois mille abids.

Moulai-Abdelmalec eut la province du Draâ, avec mille cavaliers ; Moulai-Mohammed el-Alam fut chargé de surveiller le Sous, avec ses trois mille cavaliers ;

L'aîné des princes Moulai-El Mamoun qui jusqu'alors avait gouverné Marrakech, fut envoyé à Sidjilmassa avec résidence dans la kaçba de Tizimi ; et, lorsqu'il mourut, deux ans après, il y fut remplacé par son frère Moulai-Youssef.

Quant à Moulai-Zeidane, le Cherg lui fut attribué. Dès lors, il ne cessa d'exercer sa bravoure contre les tribus des environs de Tlemcen qu'il dispersa : et, poussant même une randonnée jusqu'à Mascara et la plaine d'Arheis (Egris) il profita de l'absence du gouverneur Turc Osmane-Effendi Bey pour mettre de fond en comble le palais au pillage ; acte que, en principe et en raison de l'accord avec la Régence d'Alger, le sultan désapprouva. Aussi ce prince fut-il remplacé par son frère Moulai-Abdelhafidh.

Pourtant ces événements ayant provoqué, une fois de plus, la rupture des relations turco-marocaines, Moulai-Ismaïl en profita l'année suivante pour aller lui-même enlever du butin aux tribus de l'Ouest-algérien. Mal-

heureusement au retour, beaucoup de ses soldats dont quarante fassi moururent de soif, çafar 1112 = août 1700.

Cependant les princes-gouverneurs et certains de leurs frères ne tardèrent pas à s'entre-jalouser ; si bien que deux d'entre eux, Moulai-Abdelmalec et Moulai-Bennacer, se disputèrent la province du Draâ ; et le premier, vaincu, s'enfuit au Djebel-Zerehoun, où il se réfugia dans le sanctuaire de Moulai-Idris 1114 = 1703. Aussitôt le sultan mit à la tête de la province convoitée un de ses autres fils Moulai-Chérif.

A son tour Moulai-el-Alam abandonna le commandement du Sous pour se rendre maître de Marrakech qui, le 20 choual, capitula. Meurtre et pillage s'ensuivirent. A cette nouvelle le sultan chargea Moulai-Zeïdane de reprendre la ville ; mais le rebelle ne l'attendit pas et se retrancha dans Taroudant. La lutte se poursuivit trois ans durant entre les deux frères ; jusqu'à ce que, le 21 moharrem 1116 = 26 mai 1704, Moulai-Zeïdane pénétrant dans Taroudant en fit massacrer tous les défenseurs et envoya son frère vaincu au sultan qui ordonna qu'on lui tranchât la main droite et le pied droit. L'exécution eut lieu à Akbat-el-Beht. Le supplicié mourut le 15 de rbiâ-eloueli 1116 = vendredi 18 juillet 1704 en arrivant à Meknès. Cette mort entraîna, en raison du *hiz'm* (prières mortuaires) dont s'était chargé le kadhi Bordala Mohammed Larbi, de graves discussions parmi les eulama divisés en deux clans ; d'autant plus que le prince défunt possédait à fond sciences et belles-lettres, telles que la grammaire, la controverse, la dialectique, la théologie dogmatique, la méthode etc, etc... de plus il passait pour un délicat poète.

Pourtant Moulai-Zeïdane, après un an de commandement dans le Sud fut assassiné à Taroudant, 1119 = 1707. Son cadavre ramené à Meknès fut enterré dans un tombeau côte à côte avec celui de Moulai Mohammed el-Alam. Ces deux princes avaient été victimes de machinations du harem. Leurs deux mères avaient été rivales à tel point que l'altière Lalla Zeïdana, mère de Zeïdane avait étranglé la géorgienne mère de Mohammed-el Alam. Et même n'a-t-on pas insinué que Moulai-Ismaïl ne serait pas étranger à la mort de Zeïdana étouffée entre deux matelas ?... bien qu'il eut, comme châtement, décrété l'exécution de plusieurs femmes du sérail.

Peu après la mort de Moulai-Zeïdane et pour un motif « mystérieux » le sultan ordonna la démolition complète du magnifique palais d'El Bediâ construit à Marrakech par le saâdien El Mançour-Eddzehabi un siècle auparavant. Il semble bien qu'il faille attribuer cette néfaste mesure à la mort des deux princes.

Entre temps, c'est-à-dire en 1117 = 1705 les Anglais après un siège de trois jours par mer et par terre enlevèrent Gibraltar aux Espagnols et ils l'ont conservé depuis.

En 1123, le prince Moulai-Bennacer se révolta à son tour dans le Sous et deux ans après il mourait, assassiné par les *Oulad-Delim*. Quatre ans après décédait la sultane Lalla Aïcha Mbarca mère de Moulai-Abou-Hassène Ali.

En 1132 Moulai-Ismaïl ordonna la restauration du mausolée de Moulai-Idris-l'Akbeur au Djebel Zerehoun et de celui de Moulai-Idris-l'Açrheur à Fez. Il fit même l'acquisition des terrains avoisinants et les constitua *habous* (biens inaliénables) au bénéfice de ces sanctuaires.

Sur la fin de ce règne, 1134 = 1721, Ceuta tour à tour pris par les Espagnols et repris par les Marocains connut une fois de plus les affres de la reddition et de la captivité.

Moulaï Ismaïl ben Cherif mourut à Meknès à l'âge de quatre-vingt-deux ans le vendredi 28 redjeb 1139 = 21 mars 1727 au moment du dhohor. Il avait régné cinquante-sept ans si bien que certains de ses fils l'appelaient le « *vivant éternel* ».

A ses derniers moments le Sultan avait désigné comme devant lui succéder son fils Moulaï-Ahmed qui commandait en Tadla et qui arriva trois jours avant le moment fatal.

Les prières mortuaires furent récitées par le docte Abou-Ali Hassène ben Rahal el Madani. Il fut enterré à Meknès dans le mausolée du Cheïkh El Medjdoub.

D'après le *Boustane*, Moulaï Ismaïl qui avait eu un nombre incalculable d'épouses et de concubines laissa plus de mille enfants des deux sexes, dont les fils constituèrent cinq-cents familles presque toutes installées au Tafilelt et auxquelles les souverains successeurs servirent la *mouna* (alimentation en nature) les vêtements et des cadeaux. Ses petits-fils étaient au nombre de mille cinq-cent-soixante au temps du Sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah, son troisième successeur.

Bien que généralement considéré comme un monarque cruel, Moulaï-Ismaïl possédait les rares qualités d'énergie qui s'imposaient en un temps où le Maroc sombrait dans l'anarchie ; parfois pourtant on relève à son actif des actions marquant sa générosité, sa clémence et même certaine élévation de sentiments.

C'est lui, peut-on dire, qui fonda la **Dynastie Alaouïe**, et qui après avoir constitué l'Empire Marocain l'organisa et l'embellit.

* * *

Dès que fut connue la mort de Moulaï-Ismaïl les chefs des Abids, les kaïds des Oudaïa et tous les hauts fonctionnaires du Makhzène, prêtèrent le serment de fidélité à son fils et successeur désigné

Moulaï-Abou-l'Abbas Ahmed ben Moulaï Ismaïl, dit *Ed Dzehabi* en raison de sa libéralité. La *beïâ* fut envoyée par toutes les provinces du Maroc.

Le nouveau souverain inaugura son administration en faisant exécuter les principaux lieutenants de son père. Ce fut ainsi que le khelifa des Zemmour Ali ben Ichou el Kebli fut mis à mort de même que le chef de la région de Fez, Ahmed ben Ali, et le pacha Ben El Achthar. Le kaïd El Mordjane el Kbir gardien des trésors et kaïd des deux mille deux cents eunuques — répartis entre les services particuliers de Palais et ayant chacun deux ou trois esclaves subalternes — subit le même sort.

Ensuite de toutes ces exécutions Moulaï-Ahmed essaya de rétablir sa popularité par des largesses aux *eulama*, ainsi qu'aux abids et autres.

Cependant, dès la mort d'Ali ben Ichou Ez Zemmouri, toutes les tribus, mues comme par un mot d'ordre, se pourvurent d'armes et de chevaux et

reprirent bientôt leurs anciennes habitudes de pillage. L'insécurité s'ensuivit rendant la situation de plus en plus critique.

A la suite d'un grave conflit survenu entre *Fassis* et Oudaïa et en présence de l'incurie notoire du sultan qui tenta à peine de faire rétablir l'ordre par son fils Sidi Mohammed ses adversaires s'allièrent aux abids et décidèrent de le remplacer par Moulāi-Abdelmalec ben Ismaïl, son frère. Dès que ce prince, alors à Taroudant, apprit cette décision, il fit diligence vers le Nord en compagnie de son frère aîné et conseiller Moulāi-Abd Allah et lorsqu'ils eurent atteint l'Oued-Beht — on était alors en chaâbane de l'an 1140 — les abids consignèrent le sultan Moulāi-Ahmed dans son ancien palais de Meknès.

Moulāi Abou-Merouane Abdelmalec, acclamé dans cette capitale, le 27 ramdhane ordonna l'exil à Sidjilmassa de son frère destitué ; cependant son triomphe ne devait pas être de longue durée car, ayant mécontenté les abids par son avarice qui contrastait d'autant plus avec les largesses de l'exilé, il fut convenu que celui-ci serait replacé sur le trône. Moulāi Ahmed avisé aussitôt prit l'offensive et mit le siège devant Fez où son frère protégé par la population s'était réfugié avec ses gens tandis que son frère Moulāi-Abd Allah gagnait le Tafilelt. La ville résista près de cinq mois ; cependant menacés par la famine les habitants livrèrent le transfuge qui par sauvegarde s'était réfugié dans le sanctuaire de Moulāi-Ildris et qui se rendit sous condition d'aman. Entraîné en captivité à Meknès le captif devait s'exiler en Tafilelt lorsque subitement Moulāi Ahmed ed dzehabi tomba malade et ordonna l'étranglement de son frère : lui-même devait mourir trois jours après, le samedi 4 chaâbane 1141 = 5 mars 1729.

Sitôt après ces événements les notables, cheurfa et eulama ainsi que les abids et les Oudaïa constituèrent avec les principaux chefs de tribus le collège habituel pour élire le nouveau sultan qui, cette fois, fut

Moulāi abd Allah ben Ismaïl alors retiré à Sidjilmassa et qui avait pour mère la chérifa Khenatsa fille du cheïkh Bekkar el Marhafri.

Dès son avènement Moulāi Abd Allah dont le ressentiment contre les *Fassis*, qui avaient livré son frère préféré Moulāi-Abdelmalec, et de plus excité contre eux par leur ancien kaïd Hamdoune er-Rousi, se décida, après leur avoir imposé l'affront de repousser leur réception, à réintégrer Meknès, d'où il exigea la remise par eux des forts et kaçbate. Ensuite de leur refus il s'en vint mettre le siège devant la cité, en choual 1141 = mai 1729, arrosant copieusement les maisons de boulets et de bombes comme aussi de blocs énormes lancés par de gigantesques catapultes. De plus les assiégeants rasèrent la banlieue et endiguèrent l'oued qui traverse la ville. La défense de Fez était alors commandée par le baron de Ripperda, aventurier né en Hollande de parents espagnols, et lui-même ancien ministre de la Cour de Castille.

Cet état de choses se prolongea jusqu'en 1142, époque à laquelle les *Fassis* obtinrent l'aman contre remise des travaux de défense. Un nouveau kaïd Elhadj-Abou-Hassène Ali es Slaoui leur fut alors désigné qui eut bientôt comme successeurs, tour à tour, les deux fils d'Hamdoune ; et, finalement, le sultan quittant Fez le 20 rbia elouëll 1142 = samedi 15 octobre 1729 confia le gouvernement de la ville à Hamdoune er Rousi l'ennemi juré des *fassis*.

En fin de 1729 fut ratifié par le roi Georges II d'Angleterre, le traité de commerce passé en 1721 avec le Maroc.

L'année suivante, Moulai Abdallah permit à son tout jeune fils Sidi Mohamed d'accomplir le pèlerinage de La Mecque et la Seïdat Khenatsa el Marhafia demanda et obtint du sultan la faveur de l'accompagner. Ce périple fut entouré de toutes les prévenances et le pèlerinage s'accomplit rituellement et heureusement en temps voulu.

Débarrassé pour un temps de ses soucis de Fez, le sultan s'appliqua à rétablir l'ordre chez les *Aït-Zemmour* qui, chassés de la vallée de la Moulouya, par les *Aït-Oumalou*, s'étaient répandus dans le Tadla où ils commettaient des déprédations. Ils s'enfuirent alors devant la mehalla de répression jusque sur le territoire des *Aït-Isri* où le Sultan, les rejoignant, leur tua des milliers d'hommes et les razzia complètement. Au cours de cette expédition, Moulai-Abd Allah ayant soupçonné d'infidélité plusieurs abids les poignarda lui-même ; il fit également exécuter bon nombre des archers du contingent fassi : ce, tandis qu'à Fez le kaïd Hamdoune er-Rousi confiait au bourreau deux des principaux notables, Abdelouahad Tiber et Mohammed ben El Achab, dont les cadavres furent traînés par les rues de la ville ; puis, il ordonna la suppression des portes de Fez el Baali dites *Bab el Mahrouk*, *Bab el Ftouh*, *Bab el Guiza*, *Bab Bni-Msafen* et *Bab-el-Hadid*, dont les panneaux furent transportés à Fez el Djedid.

Répondant un beau matin à un inexplicable désir de saccager, Moulai Abd Allah fit détruire par les captifs de Meknès la resplendissante *Medinet-Erriadh* — cité des jardins — laquelle avait été le séjour de prédilection de son père qui l'avait convertie en biens habous. Tous ses oncles qui l'habitaient durent en hâte la désertier et tous ceux qui n'eurent pas le temps de se sauver y furent ensevelis. En dix jours, il ne restait plus, de cette somptueuse et ravissante cité, que quelques pans de murailles et une koudiat de décombres. A quelque temps de là, le sultan consacrait cet acte de vandalisme par des exécutions d'une révoltante cruauté ; d'abord ce fut le massacre injustifié du kaïd Abou-Amroun Moussa ed Djerari et de la plupart de ses trois cents goumiers rentrant d'une expédition heureuse pourtant ; puis celui des membres d'une importante députation riffaine, porteurs de présents du pacha Ahmed ben Ali Errifi, lequel, outré leva aussitôt l'étendard de la révolte.

Ensuite, alors que ce sultan présidait à l'exécution de deux cents hommes de la tribu des *Hadjaoua* venus se plaindre de vols commis chez eux, des envieux s'étant attroupés à quelque distance s'enfuirent épouvantés lorsqu'ils aperçurent le souverain et se réfugièrent dans une caverne voisine. Poursuivis par ordre, les fuyards furent emmurés sans pitié. On ne sut jamais le nombre des victimes.

Ces faits se passaient à Meknès pendant qu'à Fez le kaïd Mohammed ben Ali Ben Ichou enlevait par tous moyens l'argent que possédaient les habitants, sous le prétexte que l'aisance les incitait à l'orgueil et à la rébellion ; en treize mois, de 1143 à 1145, il ne resta plus à Fez que des miséreux, femmes, enfants et infirmes.

En présence d'une telle tyrannie, les abids de Mechra-er Remla adressèrent au sultan une virulente protestation, mais il leur répondit en leur en-

voyant leur solde et en les convoquant en vue d'une expédition dans le Fazzaz. Bientôt rassemblés au nombre de quinze mille auxquels se joignirent trois mille Oudaia, tous s'enfuirent chez les Aït Oumalou qui firent mine de se sauver afin de les entraîner dans la montagne. Une fois là, les berbères barricadèrent tous les passages par où avaient accédé les makhaznia puis ils fondirent sur eux de tous les points et avec une telle impétuosité que les Abids pris de panique abandonnèrent montures, armes et bagages dans les gorges obstruées par d'énormes rochers et de gigantesques cèdres. Il n'en fut pas tué mais tous furent mis à nu : aussi cette défaite ne fit qu'accentuer l'animosité du guich à l'encontre du sultan qui d'ailleurs, de son côté, nourrissait contre eux ainsi que contre les Fassis une haine inextinguible. Aussi cette fois les abids décidèrent-ils de supprimer ce sanguinaire monarque. Leur secret pourtant fut dévoilé par un traître et Moulâi Abd-Allah s'enfuit de Meknès pendant la nuit avec ses deux enfants, dont Sidi Mohammed. Il se réfugia chez les Aït-Ildrassène qui le reçurent avec déférence et l'accompagnèrent ensuite jusqu'au Tadla lorsqu'il voulut gagner Marrakech, puis le Sous d'où il se rendit à l'Oued-Noun chez ses oncles maternels, les Ben Bekkar 1147 = 1735. Il demeura chez les Marhafra plus de trois ans. Quant au gouverneur de Fez, Ali ben Ichou, en apprenant la déchéance de son maître, il alla se réfugier dans le sanctuaire de Moulâi-Ildris l'Akbeur au Djebel-Zerehoun.

Les suffrages des eulama de Fez comme ceux des abids se portèrent alors sur Moulâi-Abou Hassène Ali, dit *El Aâredj*, autre fils de Moulâi Ismaïl, qui se trouvait alors à Sidjilmassa. Ce prince avisé quitta aussitôt le Tafilelt et arriva à Sefrou où il fut acclamé par une députation de notables fassis qu'il reçut fort aimablement. Il arriva à Fez en rbiâ-ettsani 1147 = août 1735, et désigna comme gouverneur de la cité Erroussi — ou *El Rhaoutsi* — Messaoud, lui recommandant de ne percevoir que les impôts légaux *zekkat* et *achour*, ainsi que les petites taxes de *ehdia*.

Ce sultan était fils d'Aïcha-M'barka et bien que moins cruel que son frère consanguin, on lui reprocha d'avoir torturé pour la spolier la mère de ce dernier, la Seïdat Khenatsa el Marhafria, femme vertueuse douée de grandes qualités d'esprit et de cœur, connaissant les belles-lettres et qui, d'après le cheïkh Abou-Abd-Allah Akenous, avait annoté de sa main un exemplaire de l'*Içaba* d'Ibn Hadj.

Cependant, une fois encore, Fez se mettait en révolte contre son gouverneur Messaoud Erroussi qui, ayant fait exécuter le kaïd des Lemtiine Elhadj Ahmed Boudi, meurtrier de son frère Ali, avait dû prendre la fuite devant les menaces de la population. Le sultan dépêcha alors sur Fez son frère Moulâi el Moustadhi qu'accompagnait le kaïd Rhanem El Hadji, porteur d'une lettre d'investiture, mais les fassis repoussèrent cette nomination, et El Hadji s'en retourna. Cependant le lendemain les fassis envoyèrent des notables avec de riches présents au sultan, lequel accepta ceux-ci, mais fit emprisonner ceux-là. Cette nouvelle déclancha un nouveau mouvement insurrectionnel dans toute la région fassie ; tous les partisans furent torturés. Pourtant le chef des *abids*, Abd Allah Elhamri parvint à faire entendre raison aux insurgés qui déléguèrent vers le sultan des eulama porteurs d'une supplique et de riches cadeaux, si bien qu'ils furent reçus avec distinction et

purent emmener leurs frères captifs. Le kaïd Elhamri fut alors nommé gouverneur de Fez, fonctions qu'il exerça un an durant jusqu'à ce qu'il fut remplacé par Abd Allah El Achkar.

Désireux de reprendre leur revanche sur les montagnards du Fezzaz, les *abids* décidèrent le sultan à entreprendre une expédition qu'il dirigerait lui-même. La colonne se mit donc en marche en moharrem 1149 = mai 1736. Dès qu'ils furent alertés, les *Aït-Oumalou* rééditèrent leur tactique précédente et de nouveau dépouillèrent leurs adversaires dans la montagne. Seul le cortège du sultan ne fut pas molesté et put sans encombre se replier sur l'Oum er-Rbiâ. De retour à Meknès, les *abids* ayant réclamé au sultan leur solde et leur équipement, il ne put les satisfaire et en présence de leur attitude agressive, apprenant au surplus que son frère Moulai-Abd Allah désireux de reprendre le pouvoir et ayant quitté l'Oued Noun était déjà dans le Tadla à la tête de nombreux partisans, force fut à Moulai-Ali el Aïredj de fuir vers Fez el Djedid qui d'ailleurs lui ferma ses portes. Prenant alors la route de Taza, il campa un jour durant au pont de l'Oued Sebou et se rendit chez les Arabes *Ahlaf* où il s'installa car leur hospitalité fut telle qu'il y prit femme. Il demeura plusieurs années parmi eux, jusqu'au jour où Moulai-Abd Allah lui accorda une résidence à Meknès en lui consentant même une pension. Mais ayant déplu aux noirs, il fut exilé en Tafilelt où il mourut.

Moulai-Abd Allah était donc proclamé de nouveau par les *abids* en dzoul-Hidja 1149 = avril 1737, mais cette seconde phase de son sultanat fut éphémère car ayant établi, pour plus de sûreté, son Grand Quartier Général à la Kaçba de Bou-Fekroun, il recommença à donner libre cours à ses instincts tyranniques, si bien que les fassis victimes du brigandage des Oudaïa, jurèrent, d'un commun accord, de déposer Moulai Abd-Allah et de le remplacer par l'un de ses innombrables frères, **Sidi Mohammed ben Ismaïl** surnommé *Ben Arbïa*. Ce prince s'était depuis quelque temps réfugié à Fez chez un de ses amis, le Cheikh Abou-Zeid ech Chami. Il accepta l'investiture le 10 Djoumada-elouell 1150 = 5 septembre 1737. Présents, cadeaux, appareils de guerre affluèrent de toutes parts et la *beït*, rédigée par les eulama, fut aussitôt expédiée dans toutes les provinces. Une fois la *ehdia* terminée, le nouveau souverain, pour affirmer sa popularité, distribua aux soldats les sommes reçues.

Mais cela ne suffisant pas aux *abids* dédaigneux, comme tous bons noirs, de ces gestes débonnaires, ils se mirent à piller partout où ils purent et le sultan lui-même fit enlever toutes les provisions qui se trouvaient dans les silos. Les citadins de Meknès durent fuir le brigandage et la campagne recommença à être infestée de « coupeurs de route ».

Le sultan Moulai Abd-Allah, toujours chez les Berbères, arriva une nuit à Meknès, avec une escorte hardie et pénétrant dans les immenses écuries, il ordonna le massacre des nombreux gardiens noirs (assass er-roua), puis tous s'enfuirent non sans avoir incendié les nouallate (chaumières coniques). Aussitôt averti, Moulai ben Arbïa fit sonner l'alarme et montant lui-même à cheval à la tête de sa garde, il poursuivit son frère qui avait déjà atteint El Hadjeb. En présence du grand nombre de poursuivants, Moulai Abd Allah, abandonnant ses tentes, prit la fuite et toujours poursuivi jusqu'à l'Oued-Moulouya, il parvint enfin à gagner la montagne et à dépister les *abids*. Ceux-ci

une fois de plus allaient jouer de malheur contre les Berbères qui, leur barant la route du retour selon leur habitude, surgirent de tous les monts et les dévalisèrent. Honteux de ce nouveau désastre, Moulai Ben Arbia envoya de Sefrou un détachement du *guich* contre les faibles campagnards de la région notamment d'El Mzadeg et autres bourgades pour couper des têtes qu'il exposa à Fez comme étant celles de berbères montagnards. En même temps, il délégua à Fez son frère Moulai el Oualid, avec mission d'imposer la ville d'un contingent, combinaison financière basée sur la prime d'exemption. L'émoi fut grand en la cité et des cris de protestations s'élevèrent de toutes parts ; mais des exécutions et des emprisonnements de notables furent ordonnés et leurs biens confisqués. Même les *zaouïas* riches ne furent point épargnées et les habitants de Meknès aussi eurent à subir pareils traitements. A tous ces maux vint s'ajouter la famine : en trois mois plus de quatre-vingt-mille fassis furent inhumés, prétendit le gardien du *maristane* ; et ce, sans compter les morts enterrés par les soins de leurs familles.

Cette néfaste situation était le fait des *abids* qui ne cessant d'intriguer étaient devenus les maîtres du makhzène. Le pays supporta ainsi ces misères jusqu'au moment où les *abids* s'emparèrent eux-mêmes du sultan et de ses conseillers et les chargèrent de fers, le vendredi 24 çafar 1151 = 13 juin 1738. En même temps, un autre fils de Moulai Ismaïl, appelé **Moulai-El Mostadhi**, alors à Sidjilmassa, était avisé qu'il était proclamé. Ce prince reçut donc à Sefrou, de la députation de Fez, la *beïd* ; il se rendit d'abord dans cette ville puis à Meknès où les *abids* lui prêtèrent serment. Il fit aussitôt exiler et emprisonner Moulai Ben Arbia en Tafilelt et donner la bastonnade à son autre frère Zeïne el-Abidine. Son règne fut un long tissu de cruautés et d'exécutions de toutes sortes. Les cheurfa furent même persécutés et certains massacrés. Ce sultan ne cessa de tuer et de tyranniser, n'ayant évidemment aucune qualité intellectuelle et encore moins de vertus.

Sous son règne, et par son ordre, le pacha Abou l'Abbas Ahmed ben Ali er Rifi s'empara de Tétouan ; et, mettant la ville au pillage, il fit massacrer huit cents notables.

Mais ce régime de terreur ne tarda pas à indisposer les *abids* qui n'hésitèrent pas, en dzou-l-kâda 1152 = février 1740, à rappeler pour la troisième fois Moulai-Abd-Allah, toujours réfugié chez les Berbères du Rif.

Dès qu'il eut pressenti la décision des *abids*, Moulai El Mostadhi, accompagné de quelques partisans, tenta de gagner le Djebel el Alam pour se réfugier au Mausolée de Moulai Abdesslam ben Machich, mais, poursuivi par son frère et compétiteur Moulai Abd Allah, il put néanmoins lui résister et s'échapper pour gagner le bachalik d'Ahmed ben Ali er Rifi qui, deux mois durant, lui donna l'hospitalité. Il partit ensuite pour Marrakech où il venait d'être proclamé par la population que gouvernait alors son frère, le khelifa Moulai En Nacer. Dès qu'il fut parvenu dans cette ville, il fit pressentir les tribus du Houz, les invitant à se rallier à sa cause ; mais les *Abda* et les *Rehamna* ainsi que les gens du Sous ne répondirent pas à son appel parce que demeurés fidèles à Moulai-Abd Allah ; cependant les *Doukkala*, qui comptaient de ses oncles maternels et les *Bni-Hassène*, arabes du Rhorb, lui assurèrent leur concours.

Tandis que Moulai El-Mostadhi séjournait ainsi à Marrakech, les noirs,

une fois de plus, rédigeaient la *béïâ* en faveur de Moulaï-Abd Allah : Fassis et Oudaïa y adhéraient également. Pour la troisième fois le prône fut donc dit en son nom dans les mosquées. Cependant, comme le nouveau sultan tardait à quitter la *kaçba* d'Alzem, les *abids* s'emparaient du commandement de Meknès et se rendaient indépendants, si bien qu'ils avaient désigné Abou-Mohammed Abd Allah Elhamri comme *kaïd* de Fez au nom du *makhzen*. Une fois de plus, l'anarchie battait son plein et les actes de brigandage se multiplièrent. Pourtant le jeudi 15 redjeb 1153 = 6 octobre 1740, Moulaï Abd Allah rentrant à Meknès y fit aussitôt arrêter le *kadhi* de la cité, Si Belkassem El Amiri, ainsi que Abou-l'Abbas Ahmed ech Cheddadi, Abbas ben Rahal et le *fkih* El Mliti, leur reprochant violemment d'avoir autorisé l'union de ses femmes avec son frère, lui, étant encore en vie. Il les fit jeter en prison. Après quoi il donna carte blanche aux *abids* pour s'approprier les biens des Meknassa, et ordre fut donné de destituer tous les *kadhis* et les *khathibs* de l'Empire qui avaient fait la prière au nom de son frère Moulaï El Mostadhi. Cependant, ni le Pacha Ahmed er Rifi ni les *Oudaïa* n'avaient envoyé de délégués auprès du souverain ce qui le contraria à tel point que sa mère la Seïda Khenatsa détermina les *Oudaïa* à lui envoyer une députation à laquelle il accorda l'amane et offrit des présents.

Toutefois le désordre allait croissant tandis que diminuait le prestige du souverain et, chez les *Haïaïna* le *kaïd* Ahmed El Kaïda, son homme de confiance et conseiller intime était assassiné, ce qui affecta beaucoup le chérif. L'année d'après, en rbiâ-ellouëll 1154 = mai 1741, les *abids* se soulevaient une fois de plus contre Moulaï-Abd Allah qui n'eut que le temps de fuir à Fez où demeurait déjà sa mère et où il reçut des habitants et des *Oudaïa* l'assurance de fidélité. Cependant, il apprenait bientôt qu'Ahmed er Rifi s'était accordé avec les *abids* de Mehrat-er Remla pour proclamer un autre de ses frères, Moulaï-Zeine el Abidine alors à Tanger, et ce fut une fois encore pour Moulaï-Abd Allah la fuite en tribus berbères.

Le nouveau souverain, **Moulaï Zeïne-el-Abidine ben Ismaïl** avait été vraiment martyrisé par son frère Moulaï-el Mostadhi qui, après lui avoir infligé le supplice de la bastonnade l'avait envoyé, chargé de fers ainsi que d'autres cheurfa, en exil à Sidjilmassa, mais certains *kaïds* des *abids* l'avaient rejoint à Sefrou, délivré et ramené à Fez, pour ensuite le faire conduire chez les Bni-Yazrha. Et lorsque Moulaï-Abd Allah était rentré à Meknès il l'y avait rejoint pour un temps seulement car il avait bientôt quitté la capitale pour aller à Tanger demander l'hospitalité au pacha Ahmed Er-Rifi. Celui-ci fut donc le premier à lui prêter le serment de fidélité et après lui les habitants de Tanger, ceux de Tétouan, ceux du *fahç* (la banlieue) et les montagnards des Djebala qui tous firent la prière en son nom. Les *abids* le reçurent donc à Meknès en rbiâ-ettsani 1154 = juin 1741.

Moulaï-Zeine-el-Abidine, contrairement à ses frères, était un prince généreux et compatissant mais, ne possédant rien et ne voulant point, selon la coutume d'alors, dépouiller ses sujets, il ne put guère faire de largesses aux noirs, toujours plus avides ; aussi se détachèrent-ils bientôt de lui. Sa situation se compliquait d'ailleurs de ce que ni Fez ni les *Oudaïa*, demeurés fidèles à Moulaï-Abd Allah, ne lui avaient prêté serment, si bien que ne se sentant pas assez soutenu, il abandonna le trône après trois mois de règne

seulement, dès qu'il sut que son frère Moulai-Abd Allah mandé à Fez s'était installé à Dar ed-Debibarh. Dès lors, s'étant réfugié en lieu sûr, il vécut obscurément jusqu'à sa mort.

Les *abids* se décidèrent alors à proclamer une fois de plus, — c'était la quatrième, — Moulai Abd Allah. Mais à la fin du mois de dzou l'kaâda de l'an 1154, s'étonnant de voir le souverain délaisser Meknès, ils l'abandonnèrent de nouveau et avertirent Moulai-el Mostadhi, toujours à Marrakech, qu'ils désiraient lui confier le pouvoir. Ce que sachant, Moulai Abd Allah se prépara à résister énergiquement au nouveau favorisé. Il se constitua donc un puissant parti arabo-berbère qui fit cause commune avec les fassis et les Oudaïa.

Ce fut en moharrem 1155 que Moulai-El Mostadhi quitta Marrakech pour Meknès. Il était appuyé par les *abids* et les *Bni-Hassène* et autres tribus ; et, en rbiâ elouëll, il vint camper près de Fez à Dar-Ez Zaouïa. Aussitôt Moulai-Abd Allah ne se sentant pas en forces s'en fut chez les Ait Idrassène où il recruta un nombre considérable de partisans *Zemmour*, *Bni Akil*, *Guerouane*, *Aït Oumalou* : et lorsqu'il apparut, à la tête de ces innombrables renforts, Moulai-El Mostadhi et ses noirs profitèrent de la nuit pour décamper.

Le lundi 6 djoumada-elouëll 1155, la sultane douairière la Seïda Khenatsa mourut à Fez-el Djedid et y fut inhumée dans la nécropole des *Cheurfaidrissides*, et cette même année son fils, le sultan Moulai-Abd Allah chargea les moghrebins en partance pour les Lieux-Saints de somptueux présents, dont vingt-trois exemplaires du Koran richement enluminés et aux reliures finement parées de motifs en or massif et sertis de pierres précieuses. Parmi eux se trouvaient le *Moç'haf el Ostmani* (propriété des Omeïades, duquel nous avons déjà parlé et dont s'étaient emparé les Mérinides lors de la reddition des Abdelouadites de Tlemcen) et le *Moç'haf el Okbani* qui avait été recopié à Kairouan par les soins du conquérant Okba ben Nafeh et avait successivement appartenu aux principaux dynastes du Moghreb, jusqu'aux cheurfa saâdiens. C'était sur cet exemplaire que le puissant Mañcour Eddze-habi avait fait jurer à ses fils qu'ils obéiraient à leur frère Chikh. L'envoi comportait également deux mille sept cents pierres précieuses variées destinées à l'ornementation du tombeau du Prophète.

Dès le début de l'année suivante 1156 = 1743, le pacha Ahmed ben Ali Er-Rifi, à la tête des contingents *djebala* et rifains, marcha sur Fez ; le 21 moharrem il campait à El Assal où le rejoignait, le 22 çafar, Moulai El Mostadhi.

Une fois de plus, le désordre régna dans toute la région qui retomba dans la misère. Une fois de plus aussi Moulai-Abd Allah, pour faire face à cette coalition, eut recours à ses alliés les berbères *Aït Idrassène*, commandés par le redouté Mohammed-ou-Aziz, que lui-même honorait du qualificatif de « *mon père* ». Sûr de leur puissant appui, il revint à Dar ed Dabibarh, où il prépara la défensive contre Moulai El-Mostadhi et son vizir, le pacha El *Djebli* dont les troupes furent mises en déroute ; un carnage horrible s'ensuivit. Le *fedj* fut productif, mais il ne devait point profiter aux vainqueurs qui, à leur tour, furent pillés par des berbères jusqu'alors demeurés dans l'expectative. Neuf cents têtes, tant de blancs que de noirs, furent tranchées, parmi lesquelles celle du Kaïd Fatah ben En-Nouïni. Ce combat fut le premier auquel assista Sidi Mohammed, fils du sultan Moulai-Abd Allah et qui, alors

adolescent mais brave à l'excès, fit un pathétique récit de cette affaire. Au cours de ce même combat fut tué son cousin Mohammed, fils de Moulāi-El Mostadhi, par des gens du Djebel ez Zbib qui l'avaient pris pour un rifain. Quant au pacha Ahmed ben Ali Er-Rifi, il put, non sans peine, regagner Tanger où, après avoir réparé ses forces et reconstitué sa mehalla et celle de Moulāi El Mostadhi, il marcha de nouveau sur Fez, en djoumada-elouëll 1156. Moulāi Abd Allah régla d'abord le *ratheb* aux *abids*, aux *Oudaïa* et aux *Zirara*, puis rassemblant ses partisans il se porta à leur tête sur l'Oued-Sebou, où il passa en revue deux divisions commandées par le kaïd Bouazza — l'homme au *cherbil* — ainsi que la *raha* de son hadjib El Yemmouri. Il confia ensuite le commandement d'une nouvelle raha composée de *Cheraga*, d'*Oulad-Djamâ* et d'*Oulad-Aïssa* au kaïd Ahmed Ech-Chergui ; et, après avoir quitté Ain-Guerrouache, il s'adjoignit le chef Bou-Sel'ham El Hammadi à la tête des *Bni-Malec* et le kaïd Abd Allah Es Sofiani avec les *Sofiane*. Ainsi organisée, l'armée de Moulāi Abd Allah s'ébranla vers le Nord. Quant à Moulāi El Mostadhi, ayant groupé des *Abids* et les *Bni-Hassène*, il pénétra par surprise à Meknès où ses gens se livrèrent à des excès odieux sur la personne des femmes et des enfants, jusqu'au moment où les habitants se ressaisissant conjuguèrent leurs efforts et massacrèrent ces assiégeants.

Pendant ce temps, la mehalla chérifienne et celle du pacha Er Rifi se rencontrèrent près d'El Kçar el-Kbir à El Menzéh, le 4 djoumada-ettani 1156 = 26 juillet 1743. Au cours de cet engagement, le Pacha Ahmed ben Ali Er Rifi fut tué et sa tête remise au Sultan fut envoyée à Fez où elle fut accrochée au-dessus du Bab-el-Mahrouk.

Immensément riche, le pacha Er Rifi a laissé à Tanger, à Tétouan et sur tout le littoral rifain des établissements qui témoignent de son opulence, de sa maîtrise et de sa générosité.

Moulāi-Abd Allah, alors maître de la situation, se porta sur Tanger où forcément la population l'acclama et où il s'empara des biens de son défunt adversaire, ainsi que de ceux de ses parents et de son entourage. Prise comparable, dit-on, à celle des trésors de « *Karoum* ».

Après un séjour de quarante jours à Tanger, le sultan rentra à Fez non sans avoir dispersé les *Bni-Hassène* qui tentaient de lui barrer la route.

En apprenant la complète débâcle de ses partisans, Moulāi-el-Mostadhi s'enfuit de nouveau chez les *Doukkala*.

Ces succès avaient valu au sultan un nouveau serment de fidélité de la part des *Abid-el-Boukhara*, aussi se mit-il bientôt et avec acharnement à la poursuite de son frère. Jusqu'en fin de 1157 = début de 1745, ses troupes mercenaires ravagèrent les *Doukkala*, les *Serharena*, les *Mesfioua* et autres tribus. L'année suivante il campa à Kaçba Ez-Zem où il reçut une députation des marrakchiïne qui, après la mort de Moulāi-En-Nacer avaient repoussé l'autorité de Moulāi El-Mostadhi, lequel dut regagner le Fahç, puis Tanger.

Après avoir confié le khalifalik du Sud à son fils Mohammed et désigné comme mendoub du Nord, avec résidence à Rabat el-Fath son fils aîné Moulāi Ahmed, le sultan s'achemine vers Meknès, mais il établit son campement à Kaçba Bou Fekrane en rbiâ-elouëll 1158. Ce fut là qu'il fit mettre à mort les deux enfants d'Ahed Er Rifi amenés par leur mère, confiante en sa clémence,

ainsi qu'une députation de cent rifains chargés de présents : trois cents *Bni-Hassène* venus pour le féliciter subirent le même sort. Certainement, il aurait agi de même façon à l'encontre des *Beraber* de Mohammed-ou-Aziz qui, au nombre de cent, s'étaient rendus à son appel, si ce chef n'avait protesté avec indignation affirmant qu'il n'accepterait pas d'avoir la vie sauve si l'on massacrait les siens. Cette véhémence protestation appuyée par le *hadjib* compatissant El Yemmouri, frère des condamnés, détermina la libération de ces trop confiants ziaristes. A peine dehors, ils sautèrent à cheval et, la haine au cœur et la vengeance en tête, reprirent le chemin de la tribu. Ils auraient pu dire, commente l'*Istiksar*, ces paroles de l'Arabe qui bâtonné et emprisonné par El Hadjadj pour : avoir uriné à Ouassit (1), s'écria une fois remis en liberté : « dès que j'aurai dépassé Ouassit je pourrai me « *soulager* » à mon aise, je n'aurai plus rien à craindre. »

Donc les rescapés furieux rassemblèrent la tribu et jurèrent de se venger ; puis s'étant organisés ils marchèrent sus au Sultan qui, devant leur arrivée menaçante, quitta la *kaçba* Bou-Fekrane et flanqué de trois *rahate*, s'enfuit, tout en combattant, par le lit de l'oued jusqu'à Meknès. Dans cette affaire qui eut lieu vers le milieu de l'an 1159, les *abids* perdirent plus de trois cents cavaliers et les *berbères* près de cinq cents des leurs.

Une fois de plus le guich noir se révolta bientôt, ce qui obligea le Sultan à se transporter à Fez, alors que tous les *abids* de Mechra Er-Remla s'installaient à Meknès, au grand soulagement des habitants de Salé et de la région qu'ils quittaient.

Pendant ce temps, Moulāi-Abd Allah abandonné par la population et les tribus avait à soutenir une nouvelle attaque des *berbères* de Mohammed-ou-Aziz qui, cette fois, s'étaient ligués avec la *mehalla* du Rhorb ; cependant, la diplomatie de leur chef aidant, ils pillèrent les *rhorbiine* et, abandonnant la lutte contre le sultan, ils gagnèrent la plaine du Saïs.

L'année suivante, 1160, fut employée à faire rentrer les gens du Rhorb dans l'obéissance. Et en choul mourut à Fez le Khalifa du Nord, Moulāi Ahmed qui d'ailleurs avait été destitué par les *Rabthiine* et qui fut inhumé dans la nécropole des *cheurfa idrissides*.

En 1161, les *Beraber* tentèrent vainement une nouvelle attaque des forces *chérifiennes* ; et en redjeb de la même année on apprit que les rifains de Tanger s'étaient emparés de Moulāi El Mostadhi, bien décidés cette fois à le remettre à son frère. Ils avaient ainsi agi parce que ce prince opprimait les populations du Fahç et de Tanger et surtout parce qu'ayant fait arrêter le *kaïd* Abdelkrim ben Ali Er Rifi, frère de feu le pacha Ahmed, il lui avait crevé les yeux.

Une trêve fut conclue, *in tempo memis*, entre les gens de Fez, les Ou-

(1) *Tabari*, (Tome IV, p. 147 de la traduction de Zotenberg) indique ainsi la fondation d'*Ouassith*, sous le khelifat d'Abdelmalic-ben-Merouane, par son gouverneur de Koufa et de Baçra, le général Hadjadj-ben-Youssef, persécuteur acharné des *kharedjites* : « En l'an 83, Hadjadj fonda aussi la ville de Ouassith : un jour que ses gens avaient fait halte en un endroit sur les bords du Tigre il vit passer un devin, monté sur un âne ; l'animal ayant souillé le sol, l'homme descendit immédiatement, enleva les ordures et les jeta dans le fleuve. Questionné sur ces faits par le général, le sage répondit : — *J'ai lu*

daïa et le sultan, mais les *Abids* et les *Beraber* qui alors faisaient cause commune contre cette entente décidèrent de déposer Moulâi-Abd Allah et de porter la *béïâ* à Sidi Mohammed, prince doué de toutes les qualités de cœur et d'esprit, au surplus brave et juste. Pourtant quand se présenta à lui la députation, ce loyal fils repoussa véhémentement un tel procédé.

Malgré ses largesses aux noirs et à la tribu de Mohammed-ou-Aziz et ses regrets apparents, Moulâi-Abd Allah ne put point fléchir la décision qu'avait dictée l'aversion et l'antipathie croissantes nées de sa cruauté inutile et de son iniquité native. Aussi la situation ayant atteint le paroxysme de la tension, en fin de djoumada-elouëïl 1163 = mai 1750, Sidi Mohammed, entouré de quatre mille cavaliers, quitta Marrakech pour gagner Meknès où les *Abids*, malgré ses protestations, continuaient à faire la prière en son nom : « ... Je réprouve vos actes, leur déclara-t-il, et je ne suis que le serviteur de mon père, votre maître !... » ; et il s'employa à les réconcilier avec le sultan qui, pour la septième fois, reçut le serment de ces versatiles *bouakhriïne*. Le khelifa du Sud réintégra donc Marrakech.

En 1165 = 1753, lors des fêtes du *Mouloud*, une députation de gens de Tétouan, sous la conduite de leur nouveau kaïd Elhadj-Mohammed el Ouakache, apporta au sultan une ehdia de trente mille mitskal ; cette caravane comprenait également l'ambassadeur d'Espagne, porteur lui-même de riches présents et de cent mille douros « *medfâ* ». Il avait mission de réclamer la libération des captifs chrétiens enlevés par les corsaires. Le sultan accepta bien le *fabour*, mais déclara qu'il n'accéderait à cette dernière requête que contre l'échange d'un même nombre de pirates et prisonniers musulmans.

.....

Quelque temps auparavant avait été conclu un traité entre le sultan et la nation des Estados (Flamands) représentée par les Etats-Généraux de Hollande et des Pays-Bas, pour le libre exercice du commerce dans les ports des deux contractants et réglant les droits et attributions des consuls en Maroc. D'ailleurs d'autres nations européennes ne tardèrent pas à faire de même : l'Angleterre 1174-1179 = 1760-1765 ; la Suède 1174 = 1760 et Venise 1179 = 1765. Les souverains marocains obtenaient de ces puissances des redevances pour assurer la sécurité de leurs consuls et des navires fréquentant les parages moghrebins. Pourtant en avril 1765 = choual 1178, et en représailles d'actes de piraterie sur des nationaux français, le duc de Choiseul délégua au Maroc le négociateur Salva pour y établir les bases d'un traité solide ; il était appuyé par l'escadre de Du Chaffaut qui, après avoir bombardé Salé et Rabat subit un échec à Larache où elle perdit deux cent-trente marins dont trente officiers. Les négociations ne furent reprises que

dans vos livres que l'on construira en ces lieux une mosquée dans laquelle on adorera Allah aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des musulmans qui professeront le iouhid (unité de Dieu).

.. Hadjadj fit aussitôt tracer une enceinte et la ville de *Ouassith* (de *Ouasth*, milieu d'où *ouasthi*, algérien, entre l'Ifrikia et le Moghreb) s'éleva à égale distance de Merou et de Baçra.

(Cf. à la *Monographie du Mzab*, f. 50 n. 1) Marthe et Edmond Gouvion, 1926.

l'année suivante et le comte **de Breugnon** signa à Marrakech, où il fut reçu avec faste et honneur par Sidi-Mohammed, un traité d'amitié et d'alliance très favorable à la France et suivant lequel Salé devenait la résidence officielle du consul général **Chenier**.

En cette même année, Mustapha III, sultan ottoman et le sultan du Maroc scellèrent par un échange de présents leur alliance et leur amitié.

Pourtant Moulai-Abd Allah ne gagnait pas en popularité ; le chef des Ait-idrassène, se dressa contre les *Beraber*, dont le chef Mohammed-ou-Aziz était mort en 1168 = 1755, et la discorde éclata bientôt entre toutes ces tribus et les Guerrouane qui s'enfuirent en déroute vers Dar-ed Debibarh pour implorer la protection du sultan lequel ordonna aux *Oudaia* de les incorporer dans leur guich. Les *Ait-Idrassène* attaqués à leur tour furent battus et les rescapés se réfugièrent chez les arabes *Cheraga*.

Pourtant, malgré la promesse que Moulai-Abd Allah avait faite aux habitants de Meknès de rejoindre sa capitale, il était demeuré à Dar ed-Debibarh de Fez ; et, ce fut là qu'il mourut le jeudi 27 çafar 1171 = 10 novembre 1757. Il reçut la sépulture dans la nécropole des *Cheurfa idrissides*, auprès de sa mère et de son fils Moulai-Ahmed.

L'auteur du *Boustane* l'avait ainsi jugé : « *dur et violent* », c'est pourquoi « il était détesté de l'armée et de la population... »

« ... Pendant les douze dernières années de sa vie, il avait vécu défiant « et isolé à Dar-ed-Debibarh.

« ... Les habitants portaient sa *beïâ* suspendue à leur cou et pourtant « il le fuyaient à cause du sang qu'il versait sans raison... »

Son frère Moulai-El Mostadhi, aussi cruel que lui, mourut deux ans après en Tafilelt où il s'était réfugié.

* * *

A la joie générale **Sidi-Mohammed 1^{er}**, proclamé à Marrakech puis dans tout l'Empire, prit la succession de son père Moulai-Abd Allah ben Moulai-Ismaïl.

Rappelons les grands actes de ce sultan alors que khelifa :

Nous avons vu que depuis l'an 1157 il commandait déjà en maître dans le Sud. Il avait tout d'abord dressé ses tentes au milieu des ruines des palais almohades et saâdiens et avait commencé l'édification de son propre palais en un emplacement éloigné de cet endroit, lorsqu'il fut empêché par les Rahmna de continuer ses travaux. On sait que cette tribu arabe, la plus turbulente, terrorisait les environs de Marrakech et qu'elle s'opposait farouchement à l'établissement d'un gouverneur susceptible de la maîtriser. Ce fut pourquoi un contingent de ces réfractaires surprit Sidi Mohammed dans la *kaçba* l'obligeant à quitter la ville pour se réfugier à Açfi (Safi). Pourtant ce voyage, loin de ressembler à une fuite, revêtit le caractère d'une marche triomphale, les *Abda*, les *Ahmar* l'acclamèrent avec tous les honneurs, « *faisant parler la poudre* » à profusion et l'accompagnèrent jusqu'au but de son voyage. Il fut tout aussi chaleureusement accueilli par la population de

Safi et il s'y établit dans la kaçba où les habitants, y compris les négociants chrétiens et les commerçants juifs, lui apportèrent spontanément leurs cadeaux. L'enthousiasme fut tel que les *Abda* lui offrirent même leurs enfants comme serviteurs.

Faisant preuve d'une grande diplomatie, Sidi Mohammed avait accordé le libre accès du port de Safi à tous les navires européens, ce qui ne tarda pas à faciliter les transactions, décuplant ainsi richesses et, partant, bien-être. Bientôt tout le Houz ne jura plus que par lui ; aussi *Chiadma*, *Haha* et autres tribus se rangèrent-elles sous la bannière chérifienne qui, en moins de six mois, abrita un millier de cavaliers des plus fameux ; ce fut pourquoi les *Rahmna*, intrépides farsane parmi les intrépides, durent se placer aussi sous l'égide de ce brave prince, qui les accueillit sans rancune. Leurs chefs insistèrent tant auprès de Sidi Mohammed pour le ramener à Marrakech que cédant à leurs instances, il quitta Safi au milieu d'une escorte de deux mille cavaliers. Les *abids* de Doukkala qui s'étaient installés à Salé, ainsi que ceux de Meknès, ne tardèrent pas à se rallier sous l'étendard du jeune prince qui put, dès lors, organiser définitivement son installation et son administration tant civile que guerrière. Sa mehalla atteignit alors le chiffre de quatre mille cavaliers montés, armés, disciplinés et... payés, dont quinze cents *Abids*, mille *Rahmna* et mille *Abda* et *Ahrnar*.

En 1169 = 1755, Sidi Mohammed fit une expédition dans le Sous pour calmer l'effervescence et, y ayant rétabli l'ordre, il laissa une garnison à Taroudant. De là il se rendit à Agadir où il fit capturer le thaleb Çalah, insurgé qui s'était approprié les revenus du port. Sidi-Mohammed séquestra tous ses biens mal acquis et plaça également une garnison à Agadir. Après plusieurs mois de détention, le thaleb Çalah « se coupa » le cou dans sa prison ; ses exploits sont restés célèbres dans le Sous ; c'est son sceau que l'on trouve encore sur les armes à feu alors fabriquées dans cette région et qui sont, on le conçoit, fort recherchées.

Le souverain, dont l'autorité était définitivement assise dans tout le Sud, se dirigea alors vers la Chaouïa révoltée et dont la sécurité était fort compromise. Plusieurs notables furent arrêtés et quelques exécutions s'ensuivirent.

Ayant continué son expédition, Sidi-Mohammed se rendit à Rabat où les habitants lui apportèrent la *mouna*, alors que ceux de Salé, commandés par le kaïd Fenniche, lui fermèrent les portes de la ville. Par un gué, il se rendit alors à Kçar-Ketama dans le Habet ; il y fut rejoint par des *abids* de Meknès, qui furieux d'avoir été empêchés par leur pacha Ezziani et leur kaïd Youssef Esselah de se rendre à Marrakech auprès de ce réputé khalifa, les tuèrent tous deux le même jour.

Sidi-Mohammed visita tour à tour, et presque sans coup férir, Tétouan, Ceuta, Tanger, Larache, puis revint par Salé, toujours réfractaire, pour rentrer à Marrakech, peu de temps avant la mort de son père.

Après les gens de Marrakech, qui en foule s'empressèrent d'apporter leurs cadeaux, ceux de Fez se hâtèrent de rédiger leur *béïâ*. Le fkih Moulaï-Abdesslam, fils du sultan, dans un ouvrage intitulé *Dourret Essoulouk*, écrivit : « Notre maître, notre père, le glorieux sultan Sidi Mohammed ben Abd-Allah, reçut un serment de fidélité unanime et complet. »

Dès la fin des fêtes de l'avènement, le nouveau sultan fit ses préparatifs

pour le Rhorb et, accompagné d'une importante escorte d'honneur, il s'installa à Meknès dans le palais impérial où il rééquipa les noirs ; puis partant pour Fez, il s'arrêta à Sefsafa où les citadins et les *Oudaïa* vinrent lui présenter leurs hommages. Il fut aimable pour tous, se mêla à la foule, fit des largesses aux *abids*, aux *Oudaïa* et combla les cheurfa, les eulama, les tholba et les pauvres, charmant tout le monde tant par la générosité de son cœur que par son éloquente parole. Il fit au milieu d'une foule enthousiaste son entrée à Fez un vendredi ; et, après la prière du *dhohor* il reçut les *fkihs* puis alla visiter pieusement le mausolée de son père. Pénétrant ensuite dans le palais des femmes, il consola ses sœurs, les exhortant à la résignation. Le soir même, il réintégra son campement. Le lendemain il se transporta à Dar ed-Debarh où il fit dresser l'inventaire des richesses laissées par son père et qui comprenaient mille *semmate* (sacs en filali contenant chacun deux mille dinars d'or) ; cent *cistres* (disques d'or pur du poids de quatre mille douros — dix kilogs environ — qu'on portait en voyage sur vingt-cinq mules qui précédant les colonnes et les expéditions marchaient devant Moulai-Abd Allah alors que les *semmate* étaient confiés, après contrôle, à des cavaliers). A chaque étape, le tout était transporté dans la tente impériale. Ce fut ainsi que Moulai-Abd Allah ne se sépara jamais de son trésor et, royal thésaurisateur, il ne vécut enfin que pour lui. Deux cent vingt-cinq mille douros et environ vingt mille mouzounas frappés à son nom et à sa devise, complétaient le trésor qui était confié à la surveillance d'un fidèle *oucif*, le kaid Abd Allah ben Messaoud.

Durant ce séjour de deux mois qu'il fit à Fez, Sidi-Mohammed établit et organisa, en collaboration avec les jurisconsultes, le service du *meks* (droit de perception ou dîme de douanes et de marchés). Après un court temps à Meknès, le sultan se rendit dans les monts des *Rhomara* où un marabout surnommé Abou-Abd Allah-Mohammed-Larbi El-Khoudi, dit *Bou-Sekkour*, annonçait la fin prochaine de la dynastie. Le sultan se saisit de lui, le tua et envoya son *caput-mortuum* à Fez. Il nomma alors kaïd de la tribu le pacha El Ayachi, et souffrant d'un mal douloureux il rentra à Meknès le lundi 1^{er} Moharrem 1172 = 4 septembre 1758. Les montagnards ne manquèrent pas d'attribuer ce mal à la fureur divine et en châtimement du meurtre de leur marabout ; mais à leur grande confusion Sidi Mohammed se remit rapidement si bien qu'en çafar il repartait pour Marrakech escorté par mille *abids* d'Esskoura.

L'année suivante, Sidi-Mohammed, qui rayonnait sans plus d'encombre dans tout son Empire, fit construire à Tétouan le bordj de Marcil ; puis s'étant rendu compte de l'expugnabilité de la place de Ceuta, il comprit que toute convoitise de ce côté serait par trop hasardeuse ; néanmoins il com manda à ses soldats d'exécuter comme salut un feu de salve (*hadhroum*) auquel les chrétiens répondirent par une salve d'artillerie tellement formidable que la montagne en trembla, à la grande satisfaction du sultan qui remit l'affaire à plus tard. Le campement fut donc établi dans les environs de Tanger. Redescendant ensuite dans le Rhorb, il arriva à Rabat où il ordonna au gouverneur, Abou-l'Hassène Ali Marcil, de construire une skala (fort dominant la mer), après quoi il réintégra sa capitale du Sud.

Pendant ce temps, comme depuis longtemps déjà, les *Guerrouane*, appuyés

par les *Oudaïa* et faisant corps commun avec eux, persécutaient les *Aït-Idrassène* ; leurs déprédations s'étendaient même aux autres tribus, si bien que, voulant mettre un terme à ce menaçant état d'anarchie, Sidi-Mohammed détermina les *Zemmour* à s'allier aux *Aït-Idrassène*, et il les confia tous aux soins du kaïd des *abids* pour faire contre-partie aux *Guerrouane* et *Oudaïa*, qui sous la conduite d'un « coupeur de routes » du nom de Djebbour, l'inquiétaient particulièrement. Bien que les *Oudaïa*, faisant partie de la mehalla chérifienne, ne pussent entrer en campagne que sur l'ordre du sultan, ils partirent avec les *Guerrouane* pour attaquer leurs ennemis ; mais, cette fois-ci, *Aït-Idrassène* et *Zemmour* eurent le dessus et les *Oudaïa* furent défaits, massacrés et dépouillés. Le sultan irrité contre les *Oudaïa* quitta Marrakech au cours de l'an 1174 = 1759, ayant l'idée secrète de les châtier, mais se doutant de ce projet, ils délèguèrent leurs mères pour implorer leur pardon. Sidi-Mohammed les reçut avec indulgence, en raison de leurs liens de parenté, et établit son campement à Sefsafa. Ayant reçu une députation des *Oudaïa*, il donna l'ordre de tenir prêt le *mechouar* de Dar-ed-Debibarh, pour le lendemain. Ce fut là que la *mouna* fut apportée par les habitants de Fez au sultan. Après la prière de l'acer, le monarque se rendit au méchouar pour la réception ; il avait posté dans un coin de la place un millier de *Messakhrine* (1). Quand les notables des *Oudaïa* furent entrés on ferma les portes, les sbires se précipitèrent sur eux, les désarmèrent et les ligotèrent. On assiégea ensuite le campement des *Oudaïa* qui, bien qu'ayant résisté, furent dispersés ou massacrés. Les uns se réfugièrent dans le Mausolée du Cheikh Abou-l'Abbas ech-Chaoui ; certains dans la zaouïa de Cheikh El Youssi et les autres à la koubba de Sidi Bou Serirhni à Sefrou. Mille familles d'*abids* vinrent, sur l'ordre du sultan, remplacer les *Oudaïa* dont une partie des prisonniers fut installée dans les écuries de Meknès tandis que les autres étaient exilés à Marrakech.

L'année suivante, 1175 = 1761, ce fut au tour des *Chaouïa* d'être maîtrisés ; un certain nombre d'entre eux furent tués alors que d'autres étaient dirigés, enchaînés, sur Marrakech : tous leurs biens furent pillés ou séquestrés. La même répression anéantit les berbères *Chekirène*, de la tribu des *Aït-Oumalou*. Quant aux *Haïaïna*, qui s'étaient réfugiés et fortifiés dans les monts des Rhaiatsa, le sultan laissa des troupes dans leur pays où tout fut pillé ou ravagé ; vaincus, les rebelles se rendirent à merci, non sans avoir perdu un certain nombre des leurs.

Ce fut lors de ce voyage que le Sultan Sidi Mohammed, déclara hobous,

(1) L'année impériale de la dynastie chérifienne se divisait en trois groupes, les *Açhab*, les *Messakhrine* et le *Gueïch* (guich ou djich). Les *açhab* — pluriel de *çahab*, compagnon — accompagnent le sultan dans tous ses voyages et ne se séparent jamais de lui. Parmi les *açhab* sont les secrétaires (kouttab pluriel de *latib*) qui dépendent de l'*Ouzir el-Adhram*, Grand-vizir, et les diverses catégories de serviteurs, avec un chef à la tête de chaque groupe. Les gens chargés du lit sont les *ferrache*.

Les *messakhrine* sont le plus souvent montés, ils demeurent également auprès du sultan. Lorsque le sultan sort à cheval ou part en expédition ils se séparent en deux groupes l'un, *Oudaïa* et *Cheraqa*, précède le souverain tandis que les *Abids* qui sont des affranchis forment l'arrière-garde.

Quant au *gueïch* il réunit tous les soldats de la malalla dont les chefs assistent au diouane du makhzène (Conseil du gouvernement).

au profit de toutes les mosquées de l'Empire, les douze mille volumes constituant la bibliothèque ismaïlienne et dont chaque exemplaire fut revêtu du sceau indiquant le hobous et paraphé par le sultan lui-même.

Au cours de l'année 1178 = 1764, le sultan Sidi Mohammed fit célébrer avec faste le mariage de son fils Ali avec la fille de son frère Moulâi-Ahmed ben Abd-Allah ainsi que celui du fils de ce dernier, Sidi-Mohammed ben Ahmed, avec sa propre fille. A cette occasion, toutes les tribus du sultanat chargèrent leurs chefs respectifs d'apporter les cadeaux d'usage et une somptueuse *dhiffa* eut lieu ce qui rétablit la bonne entente entre tous. Comme suite à ces alliances, et quatre ans plus tard, en 1184 = 1763, le Sultan Sidi-Mohammed, qui aimait et recherchait les nobles parentés et qui, très musulman surtout, aspirait à s'allier aux émirs des Lieux-Saints, accorda la main de sa fille au cherif **Serour**, chef de La Mecque. Ce fut Moulâi-Ali ben Mohammed, fils et khelifa du sultan, qui fut chargé d'escorter la jeune épousée à qui Moulâi-Abdesslam, son autre frère, encore adolescent, devait tenir compagnie. La caravane, qui comptait outre les trois princes et leur nombreuse suite, grand nombre de notables moghrebins montés sur des chevaux de prix, s'était chargée de présents magnifiques destinés aux gouverneurs de Tripoli, de l'Egypte et de la Syrie et à tous les eulama et autres personnalités de La Mecque et de Médine. Le trousseau de la princesse était composé de vêtements, de bijoux et de pierres précieuses estimés à plus de cent mille dinars ; aussi le jour de son entrée à La Mecque fut-il une journée mémorable ; tous les pèlerins présents l'acclamèrent et dans tout l'Orient on en parla longtemps, si bien que conteurs et rhapsodes, en l'amplifiant encore, en imprimèrent la légende.

En 1183 = 1769, le sultan obtint du Portugal la reddition d'El Bridja (Mazagan) seul port restant aux chrétiens sur la côte atlantique du Maroc. Les Portugais s'embarquèrent, emportant leurs canons, leurs armes et ce ne fut que lorsque toute la population eut évacué la place que les Marocains en prirent possession. Contre Melilla, possession espagnole, le sultan fit de vains efforts et dut renoncer à son projet d'accaparement.

Ce fut vers cette époque que Sidi Mohammed ben Moulâi-Abdallah s'étant rendu compte des avantages que présentait comme abri, la rade d'Essouïra (Mogador), permettant à la fois de surveiller la baie d'Agadir y ordonna la fondation d'un centre et l'aménagement de la rade. Une garnison y fut laissée en même temps qu'un *moufti* et un *moukit* et qu'un *nfkih* pour instruire les enfants. Peu après, éclata une grave révolte des *abids* de Meknès qu'on voulait transplanter à Tanger : le sultan alors dépêcha vers eux son fils Moulâi-Yézid pour rétablir l'ordre : les rebelles l'ayant circonvenu, le proclamèrent à la place de son père, mais celui-ci arrivant bientôt, le prince dut se réfugier au djebel Zerehoun. Le sultan l'y rejoignit, mais sensible aux supplications des cheurfa il ne put que pardonner. Les noirs les plus compromis furent exilés et les meneurs, reconnus responsables, subirent le supplice de l'amputation d'un pied et d'une main alternés. Les *kaïds* des *abids* furent aussitôt remplacés par des chefs étrangers à leurs corps. Cela fait, le sultan réunit à Souk-el-Arbâ du Rhorb tous les noirs coupables de forfaiture et les

distribua comme domestiques à certaines familles des *Khlot*, *Bni-Hassène*, *Bni-Malec*, *Teligue* et *Sofiane*.

Par mesure de répression, le sultan Sidi-Mohammed ordonna le massacre d'un millier d'Aït-Zemmour et fit transférer le restant de la tribu au Djebel Selfat, dans les environs de Fez où il s'établit pendant un certain temps. Il organisa ensuite une expédition contre les *Aït-Idrassène* et fit procéder à un grand nombre d'exécutions, le tout agrémenté du pillage réglementaire.

En ce même temps, au Tafilelt, Moulai-Hassène, fils de Moulai-Ismaïl et par conséquent oncle paternel du sultan, aidé de ses partisans berbères *Aït-Aatta* et *Aït-Yafelmane* pressurait et persécutait les cheurfa lesquels demandèrent protection à Sidi-Mohammed. Le sultan décida d'aller en personne rétablir l'ordre dans cette province, mais par précaution il fit partir son fils Moulai-Yézid pour La Mecque en compagnie d'un intendant sûr et de quelques serviteurs fidèles. Après quoi, arrivant en Tafilelt, il en expulsa les tribus rebelles qui se dispersèrent dans le Sahara ; quant à son oncle, il lui proposa d'habiter Meknès où lui fut servi une pension mensuelle de trois cents mitskals d'or. Dès lors, le Tafilelt fut confié aux trois princes Moulai-Slimane, Moulai-Hassène et Moulai-Hosséine, qui eurent à leur disposition de l'artillerie confiée à des servants renégats allemands et à un millier de canonniers des ports.

Au cours de cette expédition, le sultan apprit la mort de son fils aîné et khelifa de Fez, **Moulai-Ali**, l'un des princes les plus marquants et des plus valeureux de la dynastie 1197 = 1783.

Dans le même temps que le sultan déplorait la perte de ce prince qu'il affectionnait particulièrement, Moulai-Yézid guettait à La Mecque l'arrivée de la caravane annuelle des pèlerins moghrebins, avec l'intention de la dévaliser. A peine les Marocains furent-ils installés, que le prince, aidé de quelques familiers, s'introduisit clandestinement dans la maison où était descendu l'*Emir errekeb* Abdelkrim ben Yahïa et ravit tout ce qu'il trouva de valeur. Le chérif de La Mecque dut intervenir pour faire restituer une partie du larcin.

Moulai-Yézid n'osant plus reprendre le chemin du Maroc, séjourna alors, plus de trois ans, en Ifrikïa et au Moghrib-l'Adna. Ce fut au cours de son passage dans le Zab qu'il épousa une fille de Debbah Bou-Aokkaz, chef des Daouaouïda, arabes Hilaliens.

En apprenant les méfaits dont son fils s'était rendu coupable, Sidi-Mohammed ne put contenir sa colère, aussi lança-t-il de suite dans tous les Etats musulmans, un manifeste par lequel il le reniait. Tout de même, ayant su qu'après avoir séjourné chez le Bey de Mascara le transfuge, repentant, s'était réfugié au tombeau de Moulai-Abdesslam ben-Machich dans le Djebel-el-Alam avec l'intention de n'en plus sortir, le monarque lui envoya son pardon à plusieurs reprises mais sans succès. Bloqué dans le *horm* — zone de protection du Santon — par des forces chérifiennes, Moulai-Yézid y entreprit alors la fondation d'une résidence et celle d'une mosquée.

Cependant, le sultan Sidi-Mohammed résolut de se rendre lui-même auprès du proscrit pour dissiper ses appréhensions. Bien que très fatigué, il partit néanmoins pour entreprendre ce voyage, mais son mal empira à tel point que le sixième jour après son départ de Marrakech, il mourut dans sa litière. Il fut immédiatement transporté dans son palais de Rabat-el-fath,

c'était le vendredi 24 redjeb 1204 (9 avril 1790). Il était âgé de quatre-vingts ans. Il fut inhumé le lendemain dans une salle du Palais. La population tout entière, très affligée par cette mort, afflua aux obsèques de tous les points de l'empire ; car le règne de ce prince avait été exemplaire à tous points de vue.

Sidi-Mohammed était un intellectuel auprès de qui les savants trouvèrent toujours aide et protection. Parmi ses lecteurs préférés, on cite : Abou-Abd Allah Mohammed, fils de l'Imam Er Rebathi ; le docteur fkih Abou-Abd Allah Sidi Mohammed-El Mir es-Slaoui ; le fkih très perspicace Abou-Abd Allah Mohammed-l-Kamil er-Rechidi et Si Abou-Zeid Abderrahmane surnommé *Bou-Kheris*.

Ce sultan avait enrichi la bibliothèque du palais de Marrakech, de plusieurs œuvres inédites rapportées d'Orient, telles que le *Mesned* de l'Imam Ahmed et le *Mesned* d'Abou-Hanifa, etc...

Il dota le Maroc de nombreuses mosquées. Mogador (Es Souïra) fut complètement bâtie par ses soins, alors que grâce à lui sa voisine Agfi (Safi) s'enrichissait d'une mosquée et d'une médersa et que Marrakech obtenait la construction de mausolées pour ses nombreux santons.

Attachant le plus grand prix à sa marine de course, qu'il considérait comme sa force principale, Sidi-Mohammed constitua une escadre légère composée de vingt grands vaisseaux et de trente frégates ou galiotes, commandés par de réputés corsaires ; et, de plus, une soixantaine de reïs ayant tous leur bateau de course.

Le sultan Sidi-Mohammed ben Moulaï-Abd Allah affectionnait le faste et les splendeurs et ne se déplaçait jamais sans un cortège somptueux.

Parmi les panégyriques chantant les louanges de ce chérif, l'*Istikça* cite l'*Ardjouza* du délicat poète Abou-l'Abbas Ahmed el Oumane intitulée *Ech-chemakmakia*.

Sidi-Mohammed eut de nombreux enfants parmi lesquels : Abou-l'Has-sène Ali ; El Maâmoun ; Hicham et Abdesselam issus de la *Moulet-ed dar* (souveraine) Lalla Fathma, fille de Moulaï-Slimane ben Moulaï-Ismaïl ; Abderrahmane, fils d'une femme libre des *Haouara* du Saïs ; Yezid et Moslama, nés d'une captive espagnole convertie ; Hassène et Omar issus d'une femme libre des *Ahlef* ; Abdelouahad, fils d'une femme libre de Rabat-Elfath ; Slimane, Thaïeb et Moussa, fils d'une autre femme libre des *Ahlef* ; Abd Allah, né d'une femme libre des *Arab Bni-Hassène* et enfin Brahim, fils d'une européenne convertie.

Le vizir principal du sultan Sidi-Mohammed fut Abou-Abd Allah Mohammed el-Arabi Kaddous, surnommé *Effendi*. Ce personnage descendait d'un Espagnol converti et fut le soutien du gouvernement : sa remarquable intelligence et son esprit d'organisation en faisaient une sorte de « *Mazarin* » moghrebin.

Le prince **Moulaï-Yezid** se trouvait donc dans le Sanctuaire, au Djebel-Alam, quand lui parvint la nouvelle de la mort de son père. Aussitôt tous les *cheurfa idrissides*, tous les montagnards et, avec eux, les chefs du corps chérifien qui l'assiégeaient, le proclamèrent. Fort de ce succès, le nouveau souverain se rendit à Tétouan où il reçut le serment de fidélité des habitants de la cité et celui des tribus voisines. Il excita aussitôt les soldats

contre les juifs dont les trésors furent pillés, ce qui constitua un fonds initial de finances chérifiennes. Tanger, Arzila et El Araïch dépêchèrent sans tarder leurs délégations vers le prince entreprenant qui s'installa à Tanger pour recevoir la députation de Fez composée de *cheurfa* et d'*eulama*. De là, il se rendit à El Araïch où il rencontra l'entourage de son feu père, ses serviteurs et les grands de l'Empire qui lui remirent la Smala impériale. Il fut généreux envers tous et tous firent escorte à son étrier jusqu'au Djebel Zerehoun. Là, il fut rejoint par son frère Moulai-Slimane qui lui apportait la *béïâ* des gens de Sidjilmassa. Avec lui se trouvait Mohammed-ou-Azziz qui venait demander l'amane, craignant son courroux pour sa « *défection* » passée.

Mais toujours magnanime Moulai-Yézid lui pardonna et le maintint dans son commandement. A Meknès, il reçut aussi toutes les tribus arabes et berbères du Rhorb : même les révoltés *Aït Oumalou* conduits par leur *dedjal* (1) Amhaouch qui reçut un présent de dix mille douros pour lui et un autre de cent mille pour ses gens.

Ce fut bientôt au tour des tribus du Houz et de celles de toute la région de Marrakech à venir apporter leur *beïâ*, 18 chaâbane 1204 = 3 mai 1790.

Sitôt après son avènement, Moulai-Yézid rompit toutes relations diplomatiques avec l'Espagne et s'en fut mettre le siège devant Ceuta. Mais les tribus du Sud mécontentes du froid accueil qu'il leur avait réservé profitèrent de son éloignement pour confier au prince Moulai-Hicham le soin de les gouverner. Ce qu'apprenant, le sultan abandonna le siège de Ceuta et marcha sur Marrakech qu'il occupa de force après avoir livré la ville au pillage et avoir fait mettre à la torture plusieurs de ses notables. Ce fut un terrible évènement : Moulai-Hicham ayant réuni les Abda et les Doukkala revint vers la capitale du Sud, cependant que Moulai Yézid en sortait pour le combattre. Un engagement eut lieu à Tazkout au cours duquel Moulai-Yézid eut la joue traversée par une balle. Cette blessure devait être mortelle ! Rentré à Marrakech pour s'y faire soigner, le sultan succomba à une septicémie consécutive dans les derniers jours de djoumada-ettani 1206 = fin février 1792. Il fut inhumé dans la nécropole des *cheurfa*, du côté méridional de la mosquée d'El Mançour, dans la *kaçba* de Marrakech.

Quoique très intelligent et souvent généreux, Moulai-Yézid se montra violent et parfois sanguinaire. A sa mort, l'anarchie régna de nouveau dans tout le Maroc. Sidjilmassa, le Draâ et le Sous répondaient alors à l'autorité de Moulai-Abderrahmane, cependant que le Houz et toute la région de Marrakech se rangeaient fidèlement sous la bannière de Moulai-Hicham. Quant à Fez : *abids*, *oudaya* et *eulama* prêtaient spontanément le serment de fidélité à Moulai-Slimane ben Sidi-Mohammed, ce qui déterminait d'ailleurs les *Cheurfa* du Djebel-el-Alam à retirer leurs suffrages à Moulai-Moslama qui s'embarqua aussitôt pour l'Orient.

Moulai-Slimane, ainsi demeuré le seul maître des provinces du Nord, y fut activement secondé par son frère Moulai-Thaïeb qui, résidant à Tanger, devint son *khelifa* pour toute la région du Fahç et pour le Rif.

(1) Régulièrement en arabe *dedjjaal* signifie : menteur, imposteur ; *Almessih-ed-dedjjaal* l'antéchrist.

Pendant ce temps, dans le Sud, Moulai-Hicham s'était fermement établi grâce à l'appui des puissants kaïds des Abda et des Doukkala ; mais les Rahma qui l'accusaient de la mort de leur chef ne tardèrent pas à lui opposer Moulai-Hosséine accentuant ainsi la diffusion des commandements. Avec lui, ils marchèrent sur Marrakech d'où fut chassé Moulai-Hicham. Divers engagements s'ensuivirent au cours desquels plus de vingt-mille combattants furent tués.

En attendant, à Fez, Moulai Slimane était demeuré dans l'expectative lorsqu'au cours de 1209 = 1795 un groupe de notables Rahma vinrent lui prêter le serment de fidélité, l'engageant aussi à gagner Marrakech ; de sorte que l'année suivante, après avoir rétabli l'ordre dans la Chaouïa, le souverain s'empara d'abord d'Azemmour puis de Tit et entra à Marrakech où il installa un corps de mille abids. Après avoir pardonné à son frère Moulai-Hicham, il accepta la soumission des gouverneurs de Safi et des Doukkala qu'il maintint dans leurs commandements.

Cette même année 1210 = 1796-97, la peste éclata à Marrakech que le sultan quitta aussitôt, laissant son frère Moulai-Thaïeb comme khelifa du Sud. Peu après son arrivée à Meknès, il apprit coup sur coup la mort de ses quatre frères Thaïeb, Hicham, Hassène et Abderrahmane, victimes de l'épidémie.

Quelque cinq ans plus tard, Moulai-Slimane envoya dans le Drâa une mehalla chargée d'y rétablir l'ordre et de réduire les groupements berbères qui avaient reconquis leur indépendance du fait même de l'anarchie ; tandis qu'une autre harka chérifienne, sous les ordres de Moulai-Abdelkader parcourait le Rif afin de faire rentrer le *denouche*. Le sultan lui-même châtia les Aït-Idrassène qui ne cessaient de piller les caravanes traversant la Haute-Moulouïa et il profita de son passage à Taza pour faire rentrer les impôts des Angad et des Bni-Snassène.

Grâce à son activité et à sa fermeté de commandement, Moulai-Slimane rétablit l'unité de l'empire moghrebin et y fit régner l'ordre. Pourtant, vers l'an 1226 = 1811, la paix devait être de nouveau et pour longtemps compromise par un conflit ayant éclaté entre berbères Aït-Idrassène alliés aux Guerouane, d'une part, et les Aït-Oumalou du Djebel Fezzaz d'autre part.

Les Guerouane ayant abandonné les Aït Idrassène, pour passer dans le camp ennemi, ceux-ci furent en grande partie massacrés. Le sultan intervint alors et plaça tous les berbères sous le commandement de Moha-ou-Aziz ; mais les Guerouane et les Aït-Oumalou se rebellèrent ouvertement et confièrent leur sort au *dedjjal* Amhaouch qui, après avoir infligé plusieurs défaites aux troupes chérifiennes, s'empara de Fez, tandis qu'à Meknès où *abids* et *Oudaya* s'étaient révoltés, les habitants, soutenus par le cherif d'Ouazzan, répudiaient l'autorité du sultan et proclamaient son neveu et gendre Moulai-Ibrahim ben Yezid qui, mourant peu après, fut remplacé par son frère Moulai-Saïd.

L'anarchie s'accroissant de plus en plus, Moulai-Slimane, accablé par la lutte stérile et les soucis croissants, venait de passer par testament le pouvoir — à l'exclusion de ses enfants — à son neveu Moulai-Abderrahmane ben Hicham lorsqu'il mourut à Marrakech, le jeudi 13 rbiâ-elouell de l'an 1238 = 28 novembre 1822.

Le prince défunt, en raison de ses grandes qualités d'esprit et de

cœur, et de la pureté de ses mœurs alors qu'encore adolescent, avait été le préféré de son père Sidi-Mohammed. Il fut naturellement un souverain clément, généreux qui, même dans les plus grandes circonstances, ne répandit jamais le sang. D'une bonne foi scrupuleuse, il marqua son règne politique et ses relations internationales au coin de la courtoisie et de la franchise. Ainsi en 1807, lors de l'avènement de Napoléon I^{er}, il avait dépêché en France un ambassadeur porteur de ses compliments. Quatre années plus tard, répondant à une sollicitation du bey de Tunis, Hamouda-Pacha, il lui fournissait tous les approvisionnements disponibles, en vue de parer à la famine. Vers la même époque, 1227, en réponse à une protestation de sa part, il reçut à Fez une missive d'Abd Allah-ibn-Saoud, chef des Ouahbites, qui s'était emparé des deux villes saintes et entravait l'accomplissement normal du pèlerinage (1).

A la suite de la coalition, au Congrès de Vienne, des puissances européennes, contre la piraterie des Etats barbaresques, Moulai-Slimane s'engagea spontanément envers Louis XVIII à faire cesser la « course » dans les eaux chérifiennes, et pour ce, dès 1817 = 1233, il décrétait la suppression de sa marine de guerre qui, depuis son avènement d'ailleurs, était dans l'inaction, ne comptant seulement que quarante-sept unités navigantes. Conséquemment, il s'engageait à faire remettre en liberté les naufragés recueillis sur le rivage moghrebin ; de plus il faisait racheter pour les libérer tous les esclaves chrétiens captifs chez les nomades du Sahara et chez ceux de l'Oued-Noun.

L'année d'après, le sultan favorisa l'exportation des blés marocains en France, alors menacée par la disette.

Les derniers jours de ce vertueux souverain furent donc attristés par

(1) ... « *Après Abd-el-Aziz Ibn Saoud, poignardé dans le temple par un chiite, le pouvoir échut à son frère Abd-Allah dont le premier soin fut de le venger en saccageant, à Kerbela, la nécropole des Alides. Puis, concentrant son armée, il alla mettre le siège devant La Mecque, dont il s'empara aisément : après en avoir massacré les Chérifs, il réduisit le Temple de la Kâaba à sa simplicité initiale et en interdit l'accès à tous ceux qui n'appartenaient pas à sa secte, à l'exclusion toutefois des caravanes de musulmans orthodoxes. Après quoi, il s'empara de Médine et profana les luxueuses sépultures de Mohammed, d'Abou-Bekr et d'Omar, en proclamant, comme l'avait fait le Prophète, que : « le meilleur tombeau est la terre et que puisque tous les musulmans sont égaux devant Allah aucune sépulture ne doit, ostensiblement, se distinguer des autres ! »*

Dès lors, le cours du pèlerinage fut interrompu ; si bien qu'en l'an 1227 (1811,) le sultan du Maroc, Moulai-Slimane, pressenti par la Sublime-Porte, s'émut de la situation et fit, par son fils, demander au nouveau chef de La Mecque quels étaient les motifs qui le guidaient dans ces profanations et interdictions des Lieux-Saints ; ajoutant qu'il serait prêt à défendre fermement et même par les armes, la cause de l'orthodoxie. Le conquérant lui fit répondre que, fervent orthodoxe lui-même, il appliquait strictement les règles édictées par le Koran ; et que, d'autre part, les gouverneurs de La Mecque ayant transformé en négoce les charges sacrées des Lieux-Saints, en imposant trop longuement le pèlerin et en étalant un luxe contraire à l'esprit de la soumna, il avait accompli son devoir de bon musulman en supprimant ces causes hétérodoxes...

Ensuite de cette intervention les pèlerinages reprirent leurs cours normal et la caravane des pèlerins du Maroc eut, cette même année, comme rokka, Moulai Abou-Ishak Ibrahim, prince impérial, que le sultan déléguait pour bien marquer son approbation, car lui-même avait aboli, dans ses Etats, ce qu'il appelait « l'hérésie des moussems » et tous autres abus de ce genre. (Le Khavâdisme et Monographie du Mazab Introduction p. XVI) Marthe et Edmond Gouvion : Casablanca 1926 Edit Imprimeries réunies.

l'anarchie qui divisait ses Etats et que, malgré tous ses moyens, il n'avait pu réduire, ainsi que par la haine des tribus berbères que ses procédés humanitaires n'étaient pas parvenus à convaincre...

Son successeur, **Moulaï-Abderrahmane ben Hicham** héritait donc un pouvoir fortement ébranlé ; pourtant, il fut proclamé à Fez par les berbères eux-mêmes, sitôt après les funérailles de son oncle.

Il s'employa tout d'abord à reconstituer le trésor amoindri et pillé par certains courtisans ; après quoi, réunissant les bribes de l'armée chérifienne dissoute par l'anarchie, il alla rétablir l'ordre dans la chaouïa, puis dans le Sud où il confia à son frère Moulaï-el-Mamoun le gouvernement de Marrakech et de la région. Il attribua, d'autre part, le commandement des Doukkala et du Tamesna à son cousin Sidi Mohammed ben Thaïeb, qui, impitoyablement, pacifia la région par des moyens violents.

Après avoir relevé les murs de la ville de Bridja (Mazagan) à laquelle il donna le nom de El Djedeïda (la neuve), le sultan poursuivit sa campagne de répression jusqu'au Sahara où il imposa les tribus, et, lorsque l'ordre fut à peu près rétabli dans toutes ses provinces, il s'installa à Marrakech où il agrandit et améliora l'immense domaine impérial de l'Aguedal. Il put ensuite s'occuper de l'organisation de ses Etats et, en 1245 = 1828, il confiait le commandement de l'important district d'Oudjda à un chef de valeur Abou-l'Alâ Idris ben Hommane ed Djerari et, lui donnant même la prééminence sur le gouverneur de Taza, cheikh Bouziane ben Chaouï, il l'autorisa à correspondre directement avec lui.

Ayant tenté de rétablir la « course » sur mer, Moulaï-Abderrahmane se rendit bien vite compte que les forces navales européennes étaient si puissantes que ses corsaires ne pourraient jamais plus réussir dans leurs expéditions violentes ; aussi renonça-t-il à cette idée, après un accord avec l'Autriche, dans les premiers mois de l'année 1830.

Le sultan était à Marrakech lorsqu'il apprit la prise d'Alger par les Français, et la capitulation du dey Hosseine-Dey (Hussein), 5 juillet 1830. Il s'empressa de regagner Meknès où une délégation des gens de Tlemcen vint lui demander aide et protection contre l'envahisseur. Comme suite à cette requête, le souverain chargea son cousin Moulaï-Ali ben Slimane d'aller prendre position dans l'ancienne capitale zianite avec cinq cents abids réguliers, cinq cents cavaliers, cinq cents fantassins berbères et de l'artillerie. Mais cette tentative fut contrebattue par les *Douair* et *Zmala*, inféodés aux Turcs et commandés par le puissant kaïd Ould Kadi, et qui, malgré l'intervention du chérif d'Ouezzan Moulaï-Elhadj-Ali ben Larbi se rapprochèrent des Français venant d'occuper Oran, 4 janvier 1832. Sur les instances de M. de Marnay, ambassadeur du **Duc de Rovigo**, le sultan s'engagea envers la France à rappeler ses troupes — qui s'étaient aventurées jusqu'à Miliana et même jusqu'à Médéa, — et à ne plus s'immiscer, à l'avenir, dans les événements de l'expédition française. Néanmoins, il ne devait guère tenir sa promesse car, peu après, il acceptait la vassalité de l'Emir **Elhadj-Abdelkader ben Mohieddine**, à qui il fournit guerriers, armes et subsides pour soutenir la lutte contre le conquérant, sous prétexte du « *djihad* » qu'il proclama dans ses Etats, rompant ainsi la trêve conclue entre la France et le Maroc, sous le règne de Sidi Mohammed ben Abd-Allah.

L'armée chérifienne fut donc levée et s'en vint camper à Oudjda, sous les ordres de Moulai El Mamoun, secondé par Abou-l'Hassène Belguenaoui Errebathi. Ces troupes s'étant rapprochées d'une façon offensive du camp français de Lalla-Marhnia, en fin mai 1844, le Maréchal **Bugeaud** concentra ses forces à Tlemcen, tandis que le **Prince de Joinville** quittait Toulon avec son escadre pour entreprendre une croisière sur les côtes du Maroc. Le 15 juin, une agression des Marocains contre les Français se produisit alors que le Général Bedeau et Belguenaoui étaient en conférence pacifique et que l'officier supérieur français exigeait l'expulsion d'Elhadj-Abdelkader du territoire marocain où il s'était réfugié. De son côté l'émissaire chérifien demandait que l'Oued-Tafna servît désormais de limite entre les deux Etats : ce qui d'ailleurs ne fut pas accepté. A l'annonce de cette attaque le Maréchal Bugeaud pénétra dans Oudjda d'où il dirigea sur Tlemcen deux cents familles que l'émir y avait transportées de force.

Enfin le 3 juillet, près de la Moulouïa, se produisit une nouvelle attaque des Français par des troupes marocaines menées par Elhadj-Abdelkader lui-même ; et le 15 du même mois l'armée chérifienne renforcée par les contingents de l'émir et commandée par le fils aîné du Sultan, s'apprêtait pour une nouvelle et sérieuse attaque. De sorte que, ainsi provoqué, le lendemain matin le Maréchal culbuta les marocains et les poursuivit à trois journées d'Oudjda. Dans le même temps le Prince de Joinville prenait à son bord M. de Nion consul de France à Tanger et tous ses nationaux qu'il transportait à Cadix pendant que le croiseur *Véloce* recueillait ceux de Tétouan, de Larache, de Rabat, de Casablanca, de Mazagan et de Safi.

Après un ultimatum inaccepté, le 6 août, l'escadre, en réponse à la proclamation du *djehad*, bombardait la ville de Tanger qui en une heure vit ses batteries démantelées et plusieurs de ses maisons écroulées. Neuf jours plus tard, Mogador fut occupée par les troupes françaises alors que, dans l'Est, les pourparlers entre Bugeaud et le délégué du Sultan traînaient en longueur. Le prince Sidi Mohammed, commandant les armées chérifiennes, avait en effet, reçu de son père la conciliante missive suivante, en date à Marrakech, du 15 juillet 1844 :

« ... Nous avons cru obéir à Dieu, en penchant vers la paix puisque de « son côté l'ennemi la demandait. D'ailleurs en cela nous avons suivi les intérêts des musulmans du Maroc, qui sont faibles et qui n'ont aucune force qui « puisse les mettre à même de refuser les conditions qui nous sont proposées... « Nos arabes sont nombreux, il est vrai, mais leur foi est vacillante, on ne peut « compter sur eux pour la bataille... Il n'y a que la paix qui nous puisse convenir « d'autant mieux que c'est le chrétien qui l'a demandée sous deux conditions : « la première, de punir les chefs d'Oudjda qui sont allés le combattre — ce que « j'ai accepté — ; la deuxième, de rendre les partisans qui de chez lui sont « passés chez nous. — Je ne suis pas d'accord avec lui pour cela et je lui ai fait « répondre : « Ne demandez pas plus ceux qui de chez vous sont venus chez nous « que je ne demanderai ceux qui de chez moi seraient allés chez vous... »

Pourtant trois jours après, en réponse à des indications que lui fournis-

sait le prince, Moulai-Abderrahmane lui adressait un nouveau message pour lui faire connaître qu'il acquiesçait à ses dispositions :

« ... *Marchez sous la garde de Dieu vers Taza, écrivait-il, réunissez vos troupes à celles qui vous ont précédé, prêchez aux tribus de ces contrées la guerre-sainte pour l'amour d'Allah !* »

Les marocains avaient une grande confiance dans leur nombre ; de plus, il régnait parmi eux un « *esprit bravache et présomptueux* » ; ils avaient même amené vingt chameaux porteurs de fers destinés à enchaîner les principaux chefs des chrétiens !... Neuf camps marocains — échelonnés entre le Djebel el-Hamma et le Koudiat-Abderrahmane — comprenaient ensemble six mille cavaliers réguliers, dont trois mille *Oudaïa* et trois mille *abids* ; douze cents fantassins constituaient la garde du prince Sidi-Mohammed ; le tout appuyé par onze pièces d'artillerie dont deux mortiers, en plus de quarante mille partisans goumiers.

Malgré l'accalmie des pourparlers, des escarmouches constantes harcelaient notre camp ; nos sentinelles étaient sans cesse attaquées. Il fallait en finir et frapper un coup décisif ! Le Maréchal Bugeaud qui, lui, ne disposait que de onze mille soldats n'hésita pourtant pas, le 14 août, à engager sur les bords de l'Oued-Isly ce fameux combat dont il sortit victorieux, n'ayant eu que vingt sept tués et une centaine de blessés, alors que les pertes ennemies s'élevaient à huit cents tués et à plus de deux mille blessés.

Après avoir, comme toujours, sérieusement élaboré son plan d'attaque Bugeaud avait eu dans la nuit du 12 au 13 avec son Etat-major et tous les officiers de la colonne, qui fêtaient l'arrivée de camarades nouveaux venus de France, un conciliabule au cours duquel il développa ses projets. Il fut acclamé avec enthousiasme.

De leur côté les soldats français, aussi prévenus, avaient reçu au matin du 13 août, double ration de viande avec laquelle ils firent la soupe à deux heures de l'après-midi tout en gardant la viande froide pour le repas du soir... Le tout arrosé le « moins mal possible », cela va sans dire.

A trois heures de l'après-midi l'armée tout entière se mit en mouvement en colonne double ; à la tombée de la nuit, les fourrageurs se replièrent sur le gros lequel s'arrêta dans son ordre de marche à environ seize kilomètres de Lalla Marhnia et à huit kilomètres de l'Oued-Isly.

Aucun feu, — même pas de cigarettes. — Chevaux en main ; mulets bâtés. Une demi-heure après la halte silence absolu. L'armée reposait paisiblement, sa sécurité assurée par de vigilantes vedettes.

Néanmoins, malgré toutes ces précautions, la marche de l'armée fut connue dans le camp marocain ; car, ainsi que le relate l'Istikça, deux spahis déserteurs allèrent pendant la nuit annoncer au prince alaoui l'arrivée des Français.

Vers deux heures du matin, le 14 août, la colonne se remit en marche, sans bruit, et, dès l'aube, elle arrivait sur l'Oued-Isly à environ quatre kilomètres en aval de Sedd. Le passage de la rivière fut long : les soldats burent et remplirent leurs bidons. A six heures la marche fut reprise en suivant un petit talweg. Le commandant **de Martimprey** dirigeait l'avant-garde, ayant à

ses côtés un cavalier portant l'*Etoile polaire*, ce fameux fanion avec étoile rouge sur fond blanc et si célèbre dans toute la Division d'Oran.

L'armée française parvint enfin, vers huit heures, sur le Djorf-l'Akhdhar. Les soldats étaient en excellente forme et ils avaient même ri joyeusement en entendant la voix de stentor du Maréchal, lancer un *bono* encourageant qui fut acclamé par toute la colonne.

A huit kilomètres en avant du Djorf on apercevait le camp principal où se trouvait l'*afrag* (campement du Sultan et de sa Maison). Les cavaliers marocains — rééditant la tactique de la « *Bataille des trois Rois* » — formaient un immense croissant, prêt à se refermer sur les Français. L'aile droite s'étendant dans la direction d'Oudjda, tandis qu'au centre — sous son parasol déployé — tout de pourpre habillé et monté sur un superbe étalon blanc, le prince Sidi-Mohammed se tenait impassible, au milieu de ses hordes frémissantes.

Vu du Djorf le spectacle était si féérique que les troupiers, transportés d'enthousiasme, jetaient en l'air leurs piquets de tentes en poussant de frénétiques hourrahs, ce qui valut à cet endroit le nom de « *champ des cannes* ».

Aussitôt la formation de combat fut ordonnée : **Lamoricière** commandait la pointe à la tête de laquelle marchait le 8^{me} Bataillon de Chasseurs d'Orléans ; le Général **Bedeau** dirigeait l'aile droite cependant que le colonel **Pélissier** entraînait l'aile gauche et que le colonel **Gachot** formait l'arrière-garde. Toutes dispositions prises, les Français descendirent vers l'Oued, au pas accéléré et au son des musiques ; ils repoussèrent facilement cinq à six cents goumiers qui leur disputaient le passage.

Quand l'armée atteignit le plateau ondulé s'étendant au Nord du monticule central où se tenait le prince et le gros des forces marocaines, le Maréchal fit ouvrir le feu par les quatre pièces de campagne. Des masses énormes de cavaliers — vingt-cinq mille environ — sortirent alors des collines avoisinantes et se ruèrent sur les Français. Les bataillons tinrent ferme sous cette avalanche : les fantassins exécutèrent des feux à courte portée tandis que l'artillerie vomissait de la mitraille. Cette attaque fut repoussée. Un obus éclatant devant le porte-parasol de Sidi-Mohammed effraya le cheval de celui-ci qui faillit être désarçonné. Pour être moins visible le prince fit aussitôt replier l'ombrelle ; puis il changea de manteau et de monture, se confondant ainsi avec les autres cavaliers de son escorte.

Pourtant, les Français progressaient toujours refoulant les cavaliers marocains. Bientôt les *Cherarda* se hâtèrent en désordre vers le camp, d'autres les suivirent qui pillèrent les tentes en s'entre-tuant pour enlever l'argent et les bijoux. L'auteur de l'*istikça* prétend que cette panique aurait été déterminée par le changement d'aspect du Prince que l'on avait cru tué.

Lorsque Sidi-Mohammed apprit cette débâcle il s'écria *Allah rhaleb* — (Dieu est (seul) vainqueur) ; puis il regagna en hâte la rive gauche de l'Isly, tandis que son escorte était disloquée et en partie massacrée. Si bien que vers dix heures du matin les Français marchaient sur les camps ennemis. Le Maréchal fit alors donner la cavalerie, ordonnant au colonel **Tartas** d'échelonner ses dix-neuf escadrons, que précédait le colonel **Yusuf** avec ses spahis et un groupe de Chasseurs de France et de Hussards d'Orléans et que couvraient à l'arrière les chasseurs d'Afrique du colonel **Morris**.

L'Afrag étant visé, **Yusuf** ordonna la charge, tout en se dégageant sur la droite d'un goum offensif. Après avoir cloué les dernières pièces d'artillerie marocaine la lutte se poursuivit, acharnée pour atteindre la tente chérifienne. Les spahis accablés sous le nombre fléchissaient lorsque trois escadrons de chasseurs arrivant à la rescousse leur permirent de se dégager, cependant que l'infanterie prenait le pas de charge pour appuyer les cavaliers.

Les marocains en déroute évacuèrent dès lors le terrain abandonnant canons, tentes, armes et trésors.

Après une vaine contre-attaque du courageux Sidi-Mohammed, le Maréchal Bugeaud regroupant une forte partie de ses troupes poursuivit les marocains jusque sur le Mehadj-Soltane, à trois kilomètres au-delà de l'Oued-Isly.

Il était midi, lorsque, sous un soleil de plomb, Bugeaud arrêta la poursuite. Les soldats d'ailleurs n'en pouvaient plus et à trois heures tout le monde était au repos. La victoire fut complète !

Quant aux fuyards marocains poursuivis par les *Bni-Snassène* beaucoup moururent de soif et furent dépouillés par les gens des *Angad*.

Pendant ce temps, Sidi-Mohammed s'était retiré dans Taza avec deux mille cavaliers.

Ainsi que l'indique le colonel Voinot il est difficile de reconstituer exactement d'après les diverses relations historiques, le théâtre de cet exploit guerrier ; nous-mêmes, bien que guidés, en 1923 par un aimable magistrat marocain, M. Paul Longère, n'avons pu nettement considérer le champ de ces opérations. Néanmoins ce n'est pas sans émotion qu'on parcourt ces parages devenus légendaires et désormais consacrés par un imposant monument commémoratif inauguré, depuis, par le Résident Général **Lucien Saint**.

Durant ces événements l'Emir Elhadj-Abdelkader, déjà renié par le Makhzen, demeurait dans l'expectative ; et, guettant l'issue du combat, il avait établi ses assises sur les bords de la Moulouïa.

.....

Conséquemment à ces revers successifs le Sultan Moulaï-Abderrahmane fut contraint de signer la « *convention de Tanger* » dont un article stipulait l'expulsion du territoire marocain de l'Emir Elhadj-Abdelkader et un autre concernait la cessation de la rente servie au Maroc par diverses nations européennes, comme prime de sécurité maritime, depuis 1768. Peu après, le traité de Lalla Marhnia, 18 mars 1845, confirmait ces dispositions et déterminait la limite des deux Etats, en établissant leurs relations réciproques.

Pourtant Elhadj-Abdelkader, traqué par nos troupes et ayant reparu au Maroc en fin 1847, le Sultan pour sauvegarder sa sécurité, lança contre lui deux armées commandées par ses fils Sidi-Mohammed et Moulaï-Ahmed qui, après un malheureux combat près d'Oudjda, poursuivirent l'Emir jusqu'à la mer, l'obligeant à se retirer en territoire français, dans une fraction des *Bni-Snassène*, d'où menacé par les troupes de Lamoricière il offrit sa soumission au général le 23 décembre 1847 = 15 moharrem 1264.

Enfin 1851 un autre incident franco-marocain se produisit : deux navires marchands français, chargés de blé, s'étant échoués sur la côte de Salé, furent complètement pillés jusqu'à la coque et aux agrès... Comme le sultan, induit en erreur par le kaïd, tardait à répondre à la demande de réparation du gouvernement français, celui-ci envoya au Maroc cinq frégates qui bombardèrent Salé et reprirent la mer après cette démonstration.

Les années suivantes se passèrent en opérations de répression contre les *Bni-Moussa* du Tadla et les *Zemmour*. Mais, alors qu'il combattait cette dernière tribu, Moulai-Abderrahmane, se sentant gravement malade, rentra à Meknès où il mourut le dimanche 1^{er} çafar 1276 = 30 août 1859. Il fut inhumé dans le mausolée de Moulai-Ismaïl.

Le khelifa du Sud, Sidi-Mohammed, était à Marrakech lorsqu'il apprit l'événement ; il arriva donc à Meknès en toute diligence et fut immédiatement proclamé sous le nom de **Sidi-Mohammed II** (*ettسانی*) **ben Abderrahmane**. S'étant arrêté à Salé, il décida, avec son medjlès, de ne donner aucune suite aux protestations que les Espagnols avaient adressées à son père relativement à un différend entre les *Andjeras* et eux : les Espagnols de Ceuta avaient remplacé les cabanes en bois servant à la surveillance de la frontière par une bâtisse en maçonnerie au sommet de laquelle flottait le drapeau espagnol. Les musulmans de l'Andjera, courroucés par cette mesure, avaient démolie la maison après en avoir massacré les occupants ; puis, s'emparant du drapeau, ils l'avaient souillé d'immondices. Les européens de Ceuta, eux-mêmes molestés, en ayant référé à leur consul à Tanger, celui-ci avait aussitôt adressé des protestations au représentant du Sultan et obtenu douze otages *Andjeras* jusqu'à ce que réparation lui soit accordée. Pourtant, une intervention du fin diplomate qu'était le chérif d'Ouezzan, Moulai-Elhadj Abdesslam-ben Larbi retarda la remise des marocains. Ce fut alors que Sidi Mohammed, proclamé sultan, infirma la décision prise précédemment et qu'il déclara le « *djihad* » dans toutes les villes du littoral. Un premier corps de six cents combattants, sous les ordres du kaïd El Mamoun Zirari partit aussitôt pour Tétouan où il établit son camp, cependant qu'une armée espagnole, forte de vingt mille hommes, venait occuper la frontière. Cinq mille hommes des *Andjeras* marchèrent alors contre les castillans et les harcelèrent sans relâche quinze jours durant ; tandis que le sultan se décidait à confier à son frère Moulai-l'Abbas un renfort de cinq cents goumiers qui s'établirent dans l'Andjera au village d'El-Boïouth. Une première attaque brusquée des espagnols n'eut guère de succès ; ce que voyant le général Prim, lieutenant du général O'Donnel, transporta nuitamment par mer ses troupes et établit son camp sur la côte à El Fenidek, sous la protection de l'escadre. Pendant plusieurs jours les marocains tentèrent des escarmouches contre l'ennemi qui les repoussa vigoureusement. Après plusieurs combats acharnés la victoire resta aux Espagnols ; et, en février 1860, O'Donnel put s'installer à Tétouane, qu'il devait occuper pendant deux ans, jusqu'au versement de dix millions de douros sur les cent millions de pesetas que, par la convention de mars 1860, le sultan s'était engagé à verser à la reine d'Espagne Isabelle II, fille de Ferdinand VII et mère du futur roi Alphonse XII qui régna de 1874 à 1885 et fut remplacé par S. M. Alphonse XIII son fils posthume.

Aux termes de ce même traité, les Espagnols devaient évacuer Tétouan

et le territoire occupé depuis Ceuta, sauf une bande de terrain élargissant leur frontière.

A l'issue de cette campagne qui avait révélé les imperfections de l'armée chérifienne, le sultan décida la création d'un corps régulier d'infanterie et pour se procurer les ressources nécessaires, il rétablit le « *droit de portes* » tombé en désuétude.

Ensuite de ces événements, et après avoir procédé à quelques répressions régionales, notamment dans le Rhorb soulevé par un *rogui* nommé Djilali, [de la tribu des *Rouaga*], le sultan regagnait Marrakech lorsque le chemin lui en fut coupé par les *Rahma* révoltés qui venaient de s'emparer de Marrakech. Pourtant les rebelles ne purent résister à la pression de la mehalla chérifienne ; ils furent battus et pour la plupart capturés ; cependant, selon sa noble habitude, le sultan usa de clémence à leur égard après avoir séquestré leurs biens, s'entend.

Au cours du règne de Sidi-Mohammed ben Abderrahmane, et ensuite de la guerre avec l'Espagne, les israélites marocains usèrent d'un subterfuge pour obtenir les mêmes privilèges que ceux consentis à leurs coreligionnaires d'Egypte par le khedive : ils firent intervenir auprès du Sultan un Rotschild d'Angleterre qui demanda pour eux la faculté de se placer individuellement sous telle ou telle protection de nations européennes. Comme suite à cette démarche le souverain édicta alors un *firman* rappelant à ses sujets musulmans la stricte observation des lois et « réprouvant et réprimant l'injustice et l'oppression... » [1863].

La fin de l'année suivante couronna l'achèvement du vaste palais construit dans l'Aguedal de Rabat, près du tombeau de Sidi-Mohammed ben Abd-Allah.

Quelques mois après, une délégation dirigée par l'oncle maternel du sultan, le kaïd Mohammed-Chergui et le gouverneur de Salé, se rendit auprès de l'Empereur **Napoléon III**, afin de resserrer les relations diplomatiques entre les deux Nations. L'accueil le plus chaleureux fut naturellement réservé aux envoyés chérifiens.

Sidi-Mohammed II ben Abderrahmane mourut à Marrakech, en septembre 1873 = redjeb 1290 : il avait été un chef énergique sans violence, et un politicien habile ; aussi la fin de son règne se passa-t-elle dans le calme et le Maroc connut enfin une heureuse prospérité. Il n'avait cessé d'accorder son appui aux intellectuels, aux artistes et aux artisans en favorisant toutes les œuvres utiles et agréables. Ce fut son fils et khelifa, **Moulaï-Hassane** (Al Hassène) qui lui succéda. Ce prince qui guerroyait alors chez les *Haha* revint à Marrakech où il fut proclamé. Il reprit donc aussitôt le chemin de Rabat-Fez. Ayant châtié les *Bni-Mguild*, les *Bni-Mthir*, les *Medjate* et les *Aït-Youssi* partis en *siba* il continua sa marche vraiment triomphale jusqu'à Fez où il reçut les députations de notables des autres villes de l'empire.

A l'instar de son père le nouveau souverain s'attacha à reconstituer l'armée sur des bases pratiques, et surtout à la discipliner. Il s'appliqua spécialement à former des corps réguliers de fantassins et à les armer moder-

nement. Il imposa à chaque ville, sauf à Marrakech, le recrutement d'un contingent militaire proportionnel au nombre d'habitants.

Bien que le calme fut virtuellement rétabli dans son Empire, Moulâi-Hassène dut bientôt se transporter dans la région d'Oudjda pour y réprimer un soulèvement provoqué par les adeptes du Cheïkh El Habri, personnage religieux originaire de la tribu des *Habra* fraction des *Arabes Souid*. On attribuait à ce marabout des pratiques de sorcellerie (1) qui attiraient dans sa zaouïa de nombreux *Bni-Snassène* et *Angad* tous berbères enclins à la rébellion.

Le sultan partit donc de Fez vers la mi-redjeb 1291 = fin août 1874, à la tête de son armée et rencontra, chez les *Aït-Serherouchène*, les contingents rebelles menés par Bouazza El Habri et son naïb Saïd ben Ahmed es Serheroucheni qui furent défaits après un violent combat. Après avoir durement châtié les *Aït-Serherouchène*, les *Bni-Snassène* et leurs alliés les *Bni-Ouardine*, qui n'obtinrent leur pardon qu'au prix d'une importante contribution, le souverain séjourna quelque temps à Taza où il reçut les notables de la Haute-Moulouïa qui lui renouvelèrent le serment de fidélité. Ce fut dans cette ville que Bouazza El Habri lui fut livré : il ordonna alors que le captif serait détenu à Fez après avoir été promené à dos de chameau devant le camp.

Après avoir confié le commandement des *Bni-Snassène* au kaïd Elhadj Mohammed ben Bachir ben Messaoud, et l'avoir nommé *amel* d'Oudjda, Moulâi-Hassène rentra à Fez-Djedid. Là il fit commencer la construction d'un palais impérial sur l'emplacement du parc d'Amina, palais qui fut en partie meublé, et à très grands frais, à la mode européenne.

Pourtant, vers la fin de cette même année 1875 = 1292 le kaïd Elhadj Mohammed Bel-Bachir se laissa déborder par les *Bni-Snassène* qui flattaient son ambition et il se livra à des actes d'insubordination. Comme conséquence, il fut révoqué par le khelifa de Taza, Ben Chlih qui prit lui-même la tête d'une colonne de répression. Mais Belbachir réunissant des partisans se porta au-devant de la mehalla qu'il rencontra à Mestigmar, le 17 septembre. Les troupes chérifiennes durent battre en retraite, en abandonnant armes et bagages. Cette colonne avait eu soixante-deux tués et laissait quatre cents prisonniers. Quant aux *Bni-Snassène* qui eux aussi avaient éprouvé des pertes sérieuses, ils poursuivirent les fuyards jusqu'à l'Oued-Zâ. Le lendemain ils battaient les *Bni-Bou-Zeggou*, puis ils regagnaient leurs montagnes avec un gros butin. Ainsi Elhadj Mohammed ould Bachir était carrément parti en *siba*, pourtant il n'ignorait point que son succès serait de courte durée car il savait que le sultan se préparait à réprimer sévèrement l'insurrection ; de plus dans sa tribu la désunion ne faisait que s'accroître. Cette situation ne pouvait durer ; aussi le sultan s'étant mis en route arriva à Selouane au commencement de redjeb 1295 = août 1876, après avoir fait de terribles exécutions chez les *Rhiata*, ce qui sema l'effroi dans les populations de l'amalat d'Oudjda. Toutes les tribus envoyèrent des députations vers Moulâi-Hassène ; mais celle des *Bni-Snassène* conduite par Elhadj Mohammed ould Mimoun, neveu de Bel-

(1) Voy. ci-après, Biographie de Cheïkh el Habri (Région d'Oudjda).

bachir, fut fort mal accueillie et tout d'abord les cadeaux furent refusés. Pourtant le sultan consentit au pardon à condition que Elhadj Mohammed ould Bachir et Ali ould Ramdhane se rendraient de suite auprès de lui. Les délégués ne se sentant guère en sécurité s'esquivèrent nuitamment et les deux insurgés ne se rendirent pas à la convocation ; ce que voyant, le sultan alla camper au gué de Guerma, sur la Moulouïa. Comme il ne se souciait pas d'engager la lutte au cœur des montagnes il invita une fois de plus l'amel et son khelifa à se présenter devant lui et leur envoya son chapelet comme sauf-conduit. Devant ce geste d'*amane* les deux rebelles se décidèrent à obtempérer à cette invite et se présentèrent au camp accompagnés de marabouts, de tholba et de femmes. Mais le souverain ne se fit aucun scrupule de charger de fers les révoltés et de les faire conduire, escortés par mille cavaliers, sur Taza pour de là être dirigés sur Marrakech. L'amel Belbachir y mourut dans son cachot, sept ans après.

Après avoir fixé aux *Bni-Snassène* une importante contribution de guerre, le sultan leur imposa quatre kaïds et confia l'amalat d'Oudjda à Boucheta ould El Baghdadi.

L'armée chérifienne s'en vint ensuite camper devant Oudjda, où le général **Osmont** (1) commandant la division d'Oran vint présenter à Moulaï Hassène le salut du Président de la République. L'entrevue eut lieu le 12 septembre, avec un grand cérémonial adopté de part et d'autre. Le général prononça un discours au nom du maréchal de **Mac-Mahon** et des cadeaux furent remis au souverain qui offrit à la mission de superbes chevaux. Le soir les camps furent en liesse.

Quatre jours après, le sultan quittait l'amalat laissant malgré tout l'anarchie « *couver sous la cendre* », La répression des *Bni-Snassène* avait traîné en longueur pendant près d'un an parce que, en même temps que cette insurrection, un autre soulèvement avait été provoqué dans le Houz de Marrakech par les partisans du Goundafi, seigneur de Nefis.

Seïd Abou-Abdallah Mohammed el Goundafi qui vivait dans son kçar au sommet du Djebel Tinmellal (berceau des Almohades) avait jusque là payé régulièrement ses redevances au Makhzène ; mais cette année là, 1290, il refusa d'en faire le versement entre les mains du khelifa Ahmed-ben-Malec dont les exigences lui avaient déplu ; et, alors que le Goundafi se proclamait fidèle sujet du sultan, ce gouverneur l'accusait d'insoumission ; et, même, le bruit se répandit qu'il tentait de reprendre l'indépendance dans laquelle avaient vécu ses ancêtres, pendant sept siècles.

Autorisé par le sultan, le kaïd Ahmed ben Malec fit partir une colonne qui alla assiéger la kaçba ; mais le Goundafi battit les agresseurs et après avoir libéré les prisonniers chérifiens, comme preuve de soumission envers le sultan, il fit mettre à mort tous les partisans irréguliers appartenant aux tribus voisines. Après quoi, il délégua son jeune fils Seïd Thaïeb, à peine adolescent, pour présenter ses explications à S. M. Moulaï Hassène et lui

(1) Voy. *L'Imbroglia marocain et l'Entrevue du Général Osmont avec le Sultan à Oudjda* Commandant Voinot. Alger. Ed. Jules Carbonel 1923.

affirmer que seule l'oppression dont il avait été victime avait déterminé sa protestation effective... Le sultan accueillit favorablement le jeune émissaire et de suite se mit en marche vers Marrakech pour se rendre un compte exact de la situation. Après avoir châtié les *Rahma* toujours coupables de quelques méfaits ainsi que les *Oulad Bessbā* il arriva dans la capitale du Sud où il rétablit l'ordre et accueillit bienveillamment Mohammed El Goundafi à qui il accorda l'*amane*.

Ensuite, le souverain rentra à Meknès par le littoral, s'arrêtant à Casablanca d'où il expédia des ambassadeurs porteurs de précieux cadeaux destinés aux chefs d'Etats, de France, d'Angleterre, de Belgique et d'Italie, voulant ainsi resserrer ses relations amicales avec ces divers pays.

Ce ne fut qu'après un court repos à Fez que Moulaï-Hassène put entreprendre une nouvelle campagne de répression contre les *Bni-Snassène* et l'amalat d'Oudjda.

A la suite de l'entrevue d'Oudjda, émerveillé sans doute par la valeur militaire des officiers français et la bonne tenue de leurs troupes, le sultan avait obtenu du gouvernement de Paris, en 1877, la désignation d'une mission militaire pour l'organisation de l'artillerie chérifienne. Après s'être d'abord établi à Oudjda, cet Etat-major se fixa plus tard à Fez d'où il accompagna le sultan dans plusieurs opérations régionales, notamment dans le turbulent *Tadla* où l'ordre fut rétabli ainsi qu'à Marrakech où le souverain séjourna jusqu'en Djoumada 1296 = mai-juin 1879, puis il réintégra Meknès et Fez tout en châtiant, de ci, de là, sur son chemin : *Ait Attab*, *Bni-Moussa*, *Bni-Mthir*, *Chaouïa* et autres récalcitrants.

Le 3 juillet 1880 = 8 chaâbane 1297, Moulaï-Hassène, répondant à une contrainte politique provoqua la *Conférence de Madrid* où furent représentées douze puissances européennes ayant des intérêts en Maroc. Ce fut au cours de ce congrès que furent arrêtées les conditions de protection étrangère exercée sur les sujets marocains faisant de ces sujets des protégés étrangers au makhzen et relevant des autorités consulaires. Ce droit de protection se bornait pour chacune des puissances-congressistes à un nombre ne dépassant pas douze sujets marocains parmi ceux ayant rendu de signalés services. De plus, chaque consul pouvait avoir quatre serviteurs *ṣahabs*, (*ṣahab* pl. *aṣ'hab* : compagnon, auxiliaire, homme de confiance...) jouissant des mêmes privilèges et chaque négociant régulièrement accrédité avait droit de protection sur deux sujets acquittant un cens.

[*Cet état de choses qui, dans ses grandes lignes subsiste encore au Maroc, n'est pas sans difficultés pour le Protectorat Français... On peut s'étonner que, dès la constitution de ce gouvernement en Moghreb, l'abolition de ces principes, alors équivoques et actuellement arbitraires, n'ait pas été envisagée...*]

En même temps la *Convention de Madrid* accordait aux résidents européens le droit d'acquisition d'immeubles en Maroc.

En fin de cette même année Moulaï-Hassène quitta le Nord à la tête d'une forte mehalla se dirigeant, par Marrakech, vers l'Extrême-Sous où les riverains, profitant de l'éloignement du Makhzène, trafiquaient sans contrôle et

surtout sans redevance avec les navigateurs espagnols. En effet : par le traité signé en 1860 les Espagnols avaient aussi obtenu, pour récupérer la moitié du produit des douanes, jusqu'au recouvrement des dix millions restant dus à la péninsule, la concession de vingt relâches sur la côte méridionale ; et, depuis régates et caboteurs entretenaient des relations suivies et avantageuses pour eux avec les indigènes côtiers, sans aucun contrôle makhzénien. Moulai-Hassène mit donc bon ordre à cet état de choses, pacifia l'Oued-Noun et établit à Assaka chez les *Aït-Ba-Amrane* et les *Tekna* un port pour le commerce d'exportation et d'importation. Il institua ensuite, à la *kaçba* de Tiznit, un *khelifa* qui eut toute autorité sur les *kaïds* du Sous. Et, en 1884, l'Espagne étant dédommée abandonna ses droits aux relâches.

Quelques mois après, le sultan se rendit de Marrakech chez les Arabes *Maâkil* dans le Sous méridional, et y fut reçu avec enthousiasme, d'autant mieux que jamais aucun souverain encore ne les avait visités. Ayant appris que des négociants anglais avaient débarqué en un point dit Tarfaia où ils avaient établi des docks, le souverain ordonna à son guich d'aller démolir ces constructions et de contraindre les occupants à se rembarquer. Toutefois, quant à cette affaire, le gouvernement britannique obtint plus tard des indemnités en argent pour dédommager ses sujets expulsés.

Le port d'Assaka fut dès lors ouvert au commerce en même temps que fonctionna un service de surveillance côtière depuis Agadir jusqu'à Goulimine.

Reprenant ensuite la route du Nord, Moulai-Hassène châtia les *Ida-ou-Tanant* dissidents, puis il rentra à Fez où il séjourna jusqu'en 1888 (1305). En mi-chaâbane de cette année il se dirigea vers le Fazzaz pour réduire les *Aït-Oumalou* dont certaines fractions notamment les *Zaïane* ; *Aït-Chokhmane* ; *Bni-Mguild* ; *Ichekern* ; *Aït-Isserhi* et autres, étaient parties en *siba*. La plupart de ces insurgés parurent rentrer dans l'ordre mais les *Aït-Chokhmane* attirèrent dans un guet-apens un détachement du guich commandé par le chérif Moulai-Serour et l'anéantirent jusqu'au dernier abid. Comme bien l'on pense le sultan ordonna immédiatement des exécutions en masse et, après avoir saccagé biens et récoltes de la tribu, il expulsa du territoire les membres restants. Ces représailles se répétèrent d'ailleurs l'année suivante.

Après avoir passé trois années à peu près paisiblement à Fez, et avoir célébré à Marrakech au milieu de fêtes inoubliables les mariages de plusieurs de ses enfants, Moulai-Hassène dut reprendre les armes pour aller rétablir l'ordre dans le Tafilelt comme toujours tourmenté par l'anarchie. Il traversa donc le Fazzaz en laissant une fois de plus son empreinte dans les diverses fractions des *Aït-Oumalou* et passant par Kaçbat el Makhzène atteignit Tadrhoust capitale des *Aït-Morerhad*. Cette campagne qui dura plus d'un an fut, au retour, exceptionnellement pénible en raison des intempéries excessives — véritable « *Bérésina* » — le chemin était jalonné de cadavres d'hommes et d'animaux morts de faim et de froid ; toute l'artillerie dut être abandonnée dans l'Atlas et la mehalla fut bloquée par les neiges dans le défilé de Telouët. Le sultan et son escorte ne durent la vie qu'à l'intervention empressée et à l'hospitalité des Seigneurs Glaoua (1). Pourtant, malgré toutes leurs attentions

(1) Voy ci-après. Biographie du Glaoui.

et des soins avisés, le souverain ne devait pas se remettre de ses fatigues et avant d'atteindre le Tadla, quelques semaines plus tard, il mourut à El Boroudj *Dar-ould Zidih* dans la vallée de l'Oued el Abid (Zaërs) le jeudi 3 dzou-l'Hidja 1311 = 7 juin 1894.

D'après une autre version — sans fondement d'ailleurs — Moulai-Hassène aurait tout simplement été empoisonné. Son corps placé dans un cercueil fut ramené par les soins de Ba Ahmed à Rabat, et inhumé dans cette ville auprès de son ancêtre Sidi Mohammed 1^{er} ben Abd Allah.

Moulai-Hassène qui avait régné vingt et un ans et cinq mois fut l'un des souverains filalides les plus aimés.

A cette époque Si Ahmed ben Moussa — dit Ba Ahmed — était déjà un puissant personnage. Ce chambellan, fils du nègre Si Moussa ancien ministre, s'était assuré la protection de la sultane Lalla Rokkia, circassienne d'origine, fort instruite dans le *Koran* et parlant même le français — autant de qualités, qui jointes à une remarquable beauté lui avaient valu les faveurs du sultan son époux. L'influence de cette femme captivait alors toute la Cour ; aussi avait-elle intrigué de façon à évincer du pouvoir les huit fils aînés de Moulai Hassène au profit de son propre fils Moulai Abdelaziz né en 1298 = 1880 et qui, désigné comme héritier présomptif, avait en cette qualité accompagné le sultan dans l'expédition du Tafilelt.

La mort du sultan fut donc tenue secrète jusqu'au prompt retour de Moulai Abdelaziz qui, devançant la mehalla, accompagnait sa mère et le harem vers Rabat.

Aussitôt que, avec l'appui des chefs du Makhzène, le jeune prince eut été proclamé sultan, Ba Ahmed s'emparant du pouvoir pour exercer la régence, prit le titre de Grand-Vizir, tout en faisant nommer son frère Saïd ben Moussa, ouzir el-assaker ministre de la guerre et un autre de ses frères, Dris ben Moussa, *hadjib* (chambellan). Il s'entoura d'autres membres de sa famille à qui furent attribuées les places les plus importantes et pour ce faire, il avait au préalable fait arrêter et incarcérer les hauts fonctionnaires titulaires de ces charges. Puis, s'assurant l'appui des Cheurfa d'Ouazzan, le régent se faisant escorter par la mehalla fit son entrée à Fez où la proclamation de **Moulai Abdelaziz** fut consacrée par les eulamas utilement prévenus.

Cependant Sidi Mohammed ben Moulai-Hassène dit *aouërr* (*borgne*), fils aîné et khelifa du sultan défunt, n'acceptant pas de plein gré sa destitution et soutenu par son oncle Moulai-Omar, s'assura le concours des *Rahmna*, que nous savons l'une des plus turbulentes tribus de Marrakech, depuis les Djebilet jusqu'à l'Oum-er-Rbia, pour s'emparer du pouvoir. Les ayant placés sous le commandement d'un cavalier énergique Tahar ben Slimane il tenta de pénétrer dans Marrakech, mais aussitôt un ennemi de Tahar, le kaïd *rahmni* Abdelhamid, à la tête des Serharna adversaires des *Rahmna*, se jeta dans la ville et en interdit l'accès au prince prétendant.

En apprenant ce coup de main Ba-Ahmed quitta Fez avec la mehalla, mais arrivé à l'Oum-er-Rbia il préféra négocier avec les chefs insurgés et les réduisit par le traditionnel *fabour*. Alors seulement, il put librement s'avancer dans la région soulevée et diriger sur les cachots de Rabat plusieurs milliers de personnes qui n'en sortirent plus. Tahar-ben-Slimane après avoir été ex-

trait de la *dhamana* d'un lieu saint, fut promené à dos de chameau dans une cage confectionnée avec des crosses de fusils et amené à Marrakech où il fut jeté en prison.

Quant à Sidi Mohammed, d'abord interné dans son propre palais, il fut ensuite transféré à Meknès où il demeura jusqu'en 1903, époque à laquelle le sultan le manda à Fez.

En juin 1899, le Régent désireux d'amoindrir l'autorité des deux kaïds de l'importante tribu des *Mesfioua*, fractionna leurs districts en sept kaïdats. Mais les *Mesfioua* se soulevant reçurent si mal les nouveaux promus, que l'un d'eux même fut tué en arrivant à Ouanina. Comme conséquence à cette rébellion la mehalla quitta Marrakech, mais fut d'abord battue et dut battre en retraite, cependant que les insurgés bloquaient cette capitale ; pourtant, pris à revers par les tribus *Glaoua*, auxquelles le Grand-vizir avait promis l'abandon des terres mesfioua, ils furent défaits et leur région envahie et saccagée.

L'année suivante 1318, en moharrem = mai 1900, mourait subitement à Rabat, à quelques heures d'intervalle, empoisonnés croit-on par ordre de Lalla Rokkia, effrayée par l'autorité croissante et draconienne de son protégé—le Grand-vizir Ba Ahmed et ses deux frères Dris et Saïd. Dès lors, sous la tutelle exclusive de sa mère, le jeune souverain prit en mains le pouvoir. Lalla Rokkia devait d'ailleurs mourir deux ans plus tard à Rabat également. Après le temps de deuil la Cour se transporta à Fez.

Moulaï-Abdelaziz avait choisi comme Grand-vizir Elhadj-Mokhtar cousin de Ba Ahmed et comme *hadjib* Si Hassène ben Moussa son frère, tandis que l'ouzirat de la guerre était accordé à un soussi, El Mahdi el Mennebbi, ancien conseiller de Ba Ahmed, qui ne tardait pas à faire remplacer les Ibn Moussa par un sous-officier anglais de la garnison de Gibraltar, nommé Mac-Leane, lequel à son tour accaparait bientôt l'esprit du jeune souverain par des distractions et des divertissements auxquels il l'incitait. Des trafiquants européens eurent tôt fait d'envahir le palais pour y écouler à prix d'or toutes sortes d'instruments et d'ustensiles hétéroclites ce qui déplut fort aux vieux marocains intransigeants dont les accords rares, pas plus que les discords fréquents des pianos et des phonos, ne parvinrent pas à adoucir l'humeur ; comme aussi les cycles ou véhicules automobiles encore rudimentaires, parfois homériques, n'eurent l'approbation des maigres et classiques bourricots, non plus que de l'impérieux chameau...

Bientôt la réprobation générale accentuée par le fanatisme suscita contre le jeune souverain un mouvement qui se caractérisa ensuite de l'incident suivant : un cavalier des *Oudaïa* ayant, en 1903, assassiné en plein centre de Fez le médecin anglais Cooper, s'était réfugié dans le sanctuaire de Moulaï-Ibris pensant jouir de l'inviolabilité du lieu. Pourtant, passant outre à la coutume du *horm*, Moulaï-Abdelaziz fit expulser du temple le meurtrier qui fut passé par les armes après avoir été flagellé. Ce fut alors qu'un thaleb du corps des *mohendissine* (ingénieurs), nommé Djilali ben Dris ez Zerehouni, originaire de la tribu des *Oulad-Youssef* dans le Djebel Zerehoun, qui avait été secrétaire de Moulaï-Omar frère et ex-khelifa de Moulaï-Hassène et emprisonné par Ba Ahmed, en même temps que son maître mais relâché peu après, projeta de tirer parti de l'état d'esprit général. Il avait effectué un voyage en Tunisie

et en Algérie et était rentré au Maroc en fin 1901. A son passage à Saïdia il avait été reçu par le pacha Si Ahmed ben Kerroum qui le connaissait ; et dans cette région il avait intrigué pour affilier les soldats de la *kaçba* à l'ordre des *Derkaoua*.

Pendant l'été 1902 cet intrigant, se disant chérif, ayant enfourché une ânesse — d'où le surnom de *Bou Hamara*, l'homme à l'ânesse — parcourait insidieusement la vallée de l'Oued-Inaouène, entre Taza et Fez. Profitant d'une vague ressemblance avec Sidi-Mohammed le *Borgne*, ressemblance qu'il accentuait encore en abaissant totalement la paupière gauche — tic encore en pratique chez certains moghrebins — il se faisait passer pour ce prince déchu ; et, bientôt, il se posa en prétendant. Il avait eu soin de faire répandre parmi les tribus crédules de folles histoires notamment une accusant Moulāi-Abdelaziz d'être un anglais substitué au fils de Lalla Rokkia laquelle s'apercevant de cette substitution aurait été immédiatement empoisonnée. Il affirmait carrément que le vrai sultan était retenu à Londres.

L'ambitieux *rogui* (1) Bou Hamara, de taille moyenne, au teint fortement bronzé, était alors âgé d'une quarantaine d'années. Il était d'un abord plutôt sympathique, imitant en cela les qualités des princes filalides. Bien qu'intelligent, actif et courageux, il était insouciant à l'excès et administrateur très médiocre ; pourtant il put sept ans durant être le maître de tout le Nord-Est moghrebin et tenir le makhzène en échec. Pendant ce temps la Cour de Fez semblait trop l'ignorer, aussi était-il déjà un puissant personnage — la prière se faisant même en son nom à Taza (2) — lorsqu'on songea à charger quelques centaines de cavaliers du *guich* de s'emparer de lui. Alors les *Rhiata* menaçants les obligèrent à tourner bride en les accompagnant de leurs huées. En redjeb 1320 = Octobre 1902 le Makhzène fit, sans plus de succès, une seconde tentative ; après quoi une mehalla forte de deux mille réguliers fut dirigée vers l'Est sous les ordres de Moulāi-Elkbir, frère du sultan, qui dut aussi battre en retraite non sans pertes importantes. La situation devenait

(1) Le Colonel Voinot écrit à la page 512 de l'*Amalat d'Oudjda* : « Les Marocains fidèles au Maikhzène appliquèrent à ce révolté l'épithète injurieuse de *rogui* qu'il est d'usage de donner à tous les prétendants, depuis qu'en 1862 un certain Djilali *er-Rogui* de la fraction des *Rouagua*, tribu des Sofiane, s'était érigé en compétiteur du sultan Sidi Mohammed (ben Abderrahmann) et avait été immédiatement massacré. »

Il semblerait plutôt que le mot *rouki* fût le substantif dérivé des II^e ou IV^e formes du trilitère *rakha*, dont le sens initial est : prétendre, avec l'acception « *être prétentieux* ».

De même *rokhat* signifie magie, maléfice, sorcellerie, incantation. D'où on tire *raki* f. *rakia* pl. *rouaka*, magicien, sorcier, faiseur d'incantations, etc., autant de qualités auxquelles on prête plutôt un sens péjoratif, tels le *pénru* des bretons ou le *korigan* des montagnards ; voire même le *telettore* des Italiens, etc.

(2) Ce fut au cours de son séjour à Oudjda, en juin 1903, que le pseudo prince Sidi Mohammed ben Moulāi l'Hassane — nom que s'était approprié le *rogui* — se fit confectionner les attributs de la dignité impériale, dont le sceau portait, outre la *chehada*, l'inscription « *Mohammed ben El Hassane Dieu est son protecteur et son maître etc.* »

La maître armurier Bensulem Fasla fut chargé de fabriquer les deux lances damasquinées et le parasol barolé et fit aussi un affût pour un canon enlevé à Taza. Il répara aussi l'armement de la *harka*.

d'autant plus critique qu'ensuite de chaque nouvel échec du Makhzène le prestige de Bou Hamara grandissait. Plusieurs colonnes furent alors formées en vue d'une expédition décisive ; notamment l'une commandée par Moulai-Arafa qui s'en alla camper chez les *Angad*. En fin ramdhane, les *Rhiata* tombèrent à l'improviste sur les campements chérifiens aux environs de Taza mettant en déroute le guich et les partisans qui s'enfuirent vers Fez. A ce moment le guich comptait parmi les affiliés : les *Tsoul*, les *Branès*, les *Haouara*, les *Angad* et les *Bni-Ouaraïne* : il était à l'épogée de sa fortune, d'autant plus que soutenu par Bou-Amama chef des *Oulad Sidi-Cheïkh* qui lui-même insurgé contre la France en Oranie, et repoussé, s'était réfugié chez les *Zenaga* de Figuig pour de là s'infiltrer dans la région de Berguent et ensuite se fixer à Elaïoun-Sidi-Mellouc. Afin de réprimer cette insurrection épuisante, Moulai-Abdelaziz appela à son aide tous les grands chefs de l'Empire en même temps qu'était prescrit au pacha d'Oudjda, Ahmed Ben Kerroum, de recruter tous les jeunes gens à partir de quinze ans.

Après avoir repoussé la mehalla du Vizir El Mennebbi, qu'il poursuivait jusque sous les murs de Fez, Bou Hamara y fut lui-même battu en fin janvier 1903 et dut se retrancher chez les *Rhiata* pour reformer sa harka et intensifier sa pression sur les tribus demeurées dans l'expectative. Cette fois c'en était trop, le sultan édicta l'ordre, sous peine de responsabilité collective, d'arrêter Bou-Hamara dont il mit la tête à fort prix. Et comme le rogui se faisait toujours passer pour Sidi-Mohammed, le sultan fit venir de Meknès à Fez son frère captif et le produisit en public pour bien démontrer la fausseté et l'imposture du prétendant. Pourtant cette exhibition n'amointrit guère le prestige de ce dernier tant dans l'Est que sur le littoral riffain.

Durant les années qui suivirent, la situation fut à peu près inchangée : le makhzène épuisait ses forces et finances pour parer aux escarmouches incessantes des troupes roguistes. Pourtant le 8 janvier 1907 le vapeur marocain « *El-Habib* » débarqua à Saïdia un chargement d'armes et de numéraires représentant la solde des mahallate. Dès lors un vif mécontentement se manifesta parmi les *kaïds-raha* qui ne trouvèrent pas leur compte dans la répartition de ces numéraires. Le makhzène n'en pouvant, mais, ordonna alors une mesure arbitraire consistant à imposer un pourcentage *ad valorem* sur les marchandises entrant au Maroc par Oudjda. Cette bizarrerie souleva les protestations du gouvernement algérien et fut une des causes de l'occupation d'Oudjda point initial de l'incursion française en Maroc.

Ces dispositions désarmèrent aussitôt les tribus de l'Est et, tandis que Bou-Amama installé à l'Aïoun Sidi Mellouc, entre Guercif et Oudjda, se montrait plutôt conciliant à l'égard de la France ou plus précisément du Général Lyautey, le rogui, lui, traitait dans le Riff, des affaires de mines avec les Espagnols, ce qui d'ailleurs ne laissait pas d'indisposer ses partisans. Aussi lorsque, en juin 1909, alors que profitant du désarroi chérifien il s'apprêtait à s'emparer de Fez, fut-il abandonné et sa harka étant réduite à six cents hommes à peine, il dut se réfugier dans les *Bni-Zeroual*, où cerné le 12 août, par la mehalla du kaïd El Baghdadi, il fut capturé le 24 du même mois dans la koubba de Lalla Meïmouna des *Bni-Mestara* où il s'était mis sous la protection du cheïkh Ahmed.

Ramené à Fez et ayant subi le supplice classique de l'exhibition à travers les tribus, dans une cage confectionnée avec les canons de ses fusils et... de pointes acérées, il succomba à son martyre un vendredi de chaâbane 1327 = septembre 1909. Le sultan Moulaï Abdelhafid qui, depuis deux ans avait remplacé Moulaï-Abdelaziz, fit jeter pendant la nuit son corps en pâture aux fauves de la ménagerie du Palais, et au matin les débris furent livrés aux flammes par les esclaves.

* * *

Consécutivement à ces événements l'agitation anti-française, accentuée par des agents de l'Allemagne dans tout le Moghreb, prenait une acuité intense ; si bien qu'en mai 1906 un français, nommé Charbonnier, tombait sous les coups d'énergumènes *Andjera*, en pleine rue de Tanger et que le 19 mars 1907, était assassiné à Marrakech le Docteur **Mauchamp**, (1) véritable apôtre de la science et bienfaiteur désintéressé qui, jusqu'alors, avait eu droit de cité dans la capitale du Sud et y avait acquis la vénération des humbles et l'amitié des grands comme depuis lui, le firent ses successeurs dans la « Voie du Bien » : les docteurs Guichard le « *captif de Marrakech* » ; Bouvier le bienfaiteur de Mogador ; Maire de Safi et d'autres encore.

Ce crime déclencha l'opération militaire prévue par le Gouvernement français pour l'occupation d'Oudjda. Aussitôt une colonne expéditionnaire confiée au général **Lyautey**, commandant la Division d'Oran, se concentra à Lalla-Marhnia d'où, sans coup férir, elle pénétra dans Oudjda où déjà, depuis plusieurs années, conformément aux accords franco-marocains de 1902 était installée une mission française que commandait le capitaine Louis **Mougin**, depuis général et l'un des héros de la Marne.

Mais une vive effervescence se manifesta aussitôt parmi les tribus de l'amalat, notamment sur les marchés d'Aghbal et de Chrâa centres de transactions des *Bni-Snassène* qui, dès les premiers jours de novembre, assaillent un détachement français. Sommés d'avoir, en raison de ce fait, à payer une amende de cinq mille francs ces montagnards répondent en attaquant la *Colonne Félineau* à *Bni-Oum Zarah* puis, passant en territoire français, ils razzient les tribus, saccagent et incendient. Forçant ensuite le passage de l'Oued-Kiss ils occupent l'ancien camp de Martimprey et livrent aux troupes de couverture de la frontière les deux combats successifs de *Bab-el-Assa* et de *Menaceb-Kiss*, en fin novembre 1907, pendant que, en hâte, le capitaine Pétrement, organise la défense du village de Port-Say, dernier poste de la frontière maritime. Renforçant aussitôt son corps expéditionnaire dont l'effectif atteignit alors huit mille hommes, parmi lesquels de nombreux goumiers volontaires algériens et tunisiens, le général Lyautey organise lui-même

(1) La ville de Châlon-sur-Saône a élevé à « son enfant » une statue superbe auprès de laquelle l'octogénaire-père du héros marrakchi vient méditer parfois et... se souvenir toujours. (1925). — Ce bon père, — héros à sa manière puisque cinquante ans durant il fut à la tête du Conseil Général de Saône-et-Loire — vient de s'éteindre centenaire à Châlon-sur-Saône. (1938)

les opérations. Il rejette d'abord énergiquement d'Algérie les insurgés et après avoir bombardé le marché d'Aghbal dans la première semaine de décembre puis la koubba de Sidi Mokhtar Bou Tchiche, il bloque rigoureusement dans le massif des *Bni-Snassène* tous les montagnards insurgés. Puis il concentre sous les ordres du colonel Branlière une colonne à Martimprey tandis que le colonel Félineau en forme une autre à Oudjda. Le 13 décembre 1907, ces deux colonnes s'ébranlent, et, malgré des ouvertures de paix, continuent leurs opérations de blocus. Ce n'est qu'en janvier 1908 que le Général Lyautey, considérant que les rebelles sont réduits à l'impuissance, suspend l'envahissement non sans avoir occupé le Ras Fourhal (Taforalt) point orographique culminant et capturé le marabout Mokhtar Bou Tchiche, âme de la résistance. Si bien qu'en fin janvier, les deux colonnes se disloquent après avoir jalonné le périmètre du massif, de postes fortement pourvus et défendus : Sidi Mohammed-Aberkane (*Berkane*), Martimprey, *Aïn-Taforalt* et *Ain-Sfâ*.

* * * *

L'année même de l'occupation d'Oudjda, en fin juillet 1907, des fanatiques marocains massacrèrent à Casablanca une douzaine d'ouvriers européens français et espagnols employés aux travaux du port. En effet le chapitre V de l'acte d'Algésiras (1) octroyait à une société européenne le droit de construire un port à Casablanca. La mauvaise volonté insigne des autorités chérifiennes, pour arrêter et châtier les coupables, déterminait la France et l'Espagne mandataires des puissances signataires de l'acte d'Algésiras à intervenir rigoureusement. Les croiseurs *Galilée* et *Du Chayla* bombardent d'abord la ville le 5 août, rejoints bientôt par le cuirassé *Forbin* et la canonnière espagnole *Don Alvar-de-Bazan* qui débarquait aussi des fusiliers pour, de conserve avec les marins français, dégager les Consulats menacés. Deux jours plus tard, trois mille hommes des contingents algériens débarquent sous les ordres du Général **Drude** et sont rejoints par le bataillon de quatre cent trente-deux

(1) Un acte précédent, signé le 20 juillet 1901, plaçait sous l'autorité de la France certaines tribus du Sud des confins marocains et créait sur toute la zone frontière des postes conjugués français et marocains, de douanes et de sécurité.

Un accord préalable des puissances méditerranéennes intéressées avait réglé cet acte. L'application de ce protocole donna lieu aux accords du 20 avril et du 7 mai 1902 inaugurant entre les deux pays une politique de collaboration. La France obtenait enfin que la prééminence de son influence au Maroc fût reconnue moyennant un régime de compensation : l'Italie obtenant sa liberté d'action en Tripolitaine, signa l'accord en 1902, l'Angleterre par sa déclaration du 8 avril 1904, régla ses rapports avec la France quant au Maroc et à l'Egypte. Les deux gouvernements reconnaissaient d'autre part les droits de l'Espagne au Maroc et l'Angleterre stipulait qu'en cas d'accord entre la France et l'Espagne le texte lui en serait préalablement communiqué.

Sur ces bases un traité franco-espagnol fut signé le 3 octobre 1904 : il fixait la zone d'influence espagnole et réservait le centre et le littoral atlantique à la France qui garantissait l'intégralité politique du Maroc et reconnaissait la gestion économique à la souveraineté du sultan. Un emprunt de soixante-deux millions, consenti par la France à Moulaï-Abdelaziz devait, semblait-il, consolider ses relations avec elle... Pourtant on avait compté sans l'immixtion de l'Allemagne, irritée à cause des accords conclus sans

fantassins du commandant **Santa-Olalla**. Pendant ce temps l'amiral **Phili-bert** répartit ses unités navales en face des principaux points de la côte atlantique où des troubles sont à craindre. Toutes dispositions prises, le Général Drude passant de la défensive à l'offensive enlève, le 11 septembre 1907, le camp de *Taddert* et, le 20 du même mois, celui de *Sidi-Brahim*, lieu de concentration des forces marocaines de la Chaouïa.

Sur ces entrefaites, le prétendant Moulai Abdelhafidh, sur sa promesse de chasser les chrétiens, est proclamé sultan à Marrakech, décrète le *djihad* et actionne une partie de ses mehallate qui sont d'ailleurs sévèrement repoussées et battues par les Français, le 19 octobre aux environs de *Tadert*. Le général Drude ayant demandé, en raison de son précaire état de santé, à rentrer en France, consacre la fin de l'année à s'emparer de la Kaçba de Médiouna où il pénètre le 2 janvier 1908, dégageant ensuite la région, au delà de *Sidi-Aïssa*.

Le 5 janvier le Général **d'Amade** prenait le commandement du corps expéditionnaire dont l'effectif avait été porté à dix-huit mille hommes. C'était une véritable campagne. Ces troupes concentrées à *Ber Rechid* s'avancent sur *Settat* où sont groupés les contingents hafidhiens. Le 15 janvier la place est enlevée. Deux colonnes sont alors formées : celle du *Zirs*, général **d'Amade**, et celle du littoral colonel **Bouttegourd** — qui livrent tantôt conjointement tantôt séparément une série de combats aux marocains : *Aïn-M'Koum* 24 janvier 1908 ; *Dar-Kciba* 2 février ; *Zaouiât-Mekki* 5 février ; *Ber-Ribah* 16 et 17 février — où les forces du colonel Taupin (1), 3^{me} Tirailleurs Algériens, sont fortement engagées — ; *Abdel Krim* 18 février ; *Rfakhas* 29 février. Puis suivent des opérations dans le *M'dakra*, Mzab de la Chaouïa ; combats des *M'Karta* 18 mars ; *Sidi el-Ourini*, 15 mars. De telle sorte que les tribus de la Chaouïa constamment harcelées par les troupes françaises sont contraintes à la soumission. Dès lors le Général Lyautey et **M. Regnault** ministre de France au Maroc, envisagent sur place la pacification du Moghreb et étudient ensemble un *modus vivendi*. Le système arrêté consiste donc dans l'établissement de postes permanents reliant la périphérie de la Chaouïa à Casablanca et isolant le pays occupé, du reste du Maroc, par une deuxième rangée

elle. En effet le 30 mars 1905 Guillaume, II débarquant à Tanger, tenta de faire échec aux réformes françaises présentées au sultan. Le kaiser faisait instamment observer qu'aucun accord concernant le Maroc n'avait été soumis à l'Allemagne qui de ce fait proposait la réunion d'un Congrès international. En conséquence fut décidée la « *Conférence d'Algésiras* » qui dura du 15 janvier au 25 février 1906 et se termina par l'acte général du 7 avril 1906, rédigé par les puissances signataires de la Convention de Madrid et qui, passant outre aux véhémentes et acrimonieuses protestations de l'Allemagne, consacrait intégralement les droits de la France en Maroc.

(1) Ce n'est pas sans émotion que nous nous rappelons la noble figure du vaillant **Taupin** qui, sur le *Win-Long* au moment de quitter Bône avec ses turcos du 3^e T. A. leur adressait une véhémement proclamation qu'il terminait ainsi : « ... Mes enfants, pendant le combat soyez des lions, mais après la victoire redevenez hommes. »

Et même affirmant qu'il ne serait pas trop de toutes les énergies françaises pour la conquête et la pacification du Maroc, le colonel Taupin nous invitait dans ce même temps à prendre part à l'expédition.

Sorti glorieux du Maroc, Taupin, glorieusement encore, devait tomber l'un des premiers à Charleroi !

de postes ; de plus, la sécurité serait assurée par la constitution des forces de police : les *Tabors marocains*.

Conformément à ces dispositions les camps fortifiés de : *Boucheron* ; de *Fort-Youlas* ; de *Fort Rumeau* ; de *Pol-Boulhaut* sont créés ainsi que les postes régionaux de *Settat* ; *Kasba El Ayachi* ; *Kasba ben Ahmed* ; *Sidi Bou Beker* et autres.

L'occupation d'Azemmour sur l'estuaire de l'Oued Oum-er-Rbia, en juin 1908, complétait la pacification de la Chaouïa.

L'œuvre de pacification en Moghreb ne saurait être mieux définie que par l'Ordre du jour qu'adressait le Général **d'Amade** à ses troupes. Il s'exprimait ainsi :

« Il y a des guerres qui détruisent et laissent derrière elles des ressentiments ; celle que vous avez faite ici a rendu au Maroc la prospérité et la vie. Elle vous assurera la reconnaissance d'un peuple !

« Partout, les campagnes se repeuplent, les marchés reprennent leur activité ; et, des ruines abandonnées avant votre arrivée, surgissent aujourd'hui les kasbate que vous avez reconstruites.

« Il vous a fallu moins de six mois pour que cette transformation s'accomplît. Vos travaux ont fait l'admiration des Marocains et des étrangers ; seule la France n'a pas marqué son étonnement, car elle a reconnu en vous les fils de ceux qui lui donnèrent l'Algérie et la Tunisie !

« Ouvriers de l'Œuvre commune, réjouissons-nous du résultat : c'est l'œuvre de la France qui s'imprime et laisse sa trace bienfaisante sur un sol nouveau !... »

.....

Au cours de l'année 1908, les opérations dans le Nord et dans l'Est se complétèrent par une action dans le Sud-Oranais et le Haut-Guir où un vieux chérif, Moulai-ou-l'Hassène, à la tête d'une forte harka, tentait d'incursionner sur le territoire algérien. Après plusieurs combats livrés par les colonnes françaises, notamment par celle du Général **Alix** — dite *Colonne de manœuvres* — forte de quatre mille hommes, la harka fut dispersée et la garnison de soixante-quinze Français — soixante-quinze braves ! — de *Bou-Dnib*, assiégée par vingt-cinq mille Marocains, fut dégagée. Un blockhaus fut alors établi à Berguent pour surveiller la vallée de la Moulouïa depuis *Aïn-Chaïr*, alors qu'à *Bou-Dnib* était aménagée une redoute rayonnant depuis le Ras el-Moulouïa jusqu'aux portes du Tafilet.

* * *

Dans le Sud du Maroc, les notables de Marrakech qui nourrissaient un vif ressentiment à l'encontre de Moulai-Abdelaziz, en raison de sa propension à l'assimilation européenne, (constatons que les Marrakchis d'aujourd'hui ont vraiment changé d'idées dans ce sens et qu'ils « adorent présentement ce qu'ils brûlaient alors » : (automobiles surtout et mécanique de toute sorte), décrétèrent le 24 août 1907 sa destitution, reportant leurs suffrages sur la tête de son frère le khelifa Moulai-Abdelhafich. Décision confirmée bientôt à Safi puis dans presque toute la région.

Instruit de ces faits Moulai-Abdelaziz quitta aussitôt Fez pour Marrakech mais arrivé à Rabat il dut y séjourner dans l'expectative, jusqu'au 11 juillet 1911 = jeudi 11 moharrem 1326, d'autant plus qu'à Fez, le chérif Sidi Mohammed ben Elkbir **el Kittani** tentait un soulèvement en faveur de la restauration de la *Dynastie idrisside* et que, soutenu par les *eulama* et les notables il protestait violemment contre l'ingérence européenne prévue par l'Acte d'Algésiras. (Ce mouvement se prolongea d'ailleurs jusqu'à l'arrivée à Fez de Moulai-Abdelhafidh.) Enfin Moulai-Abdelaziz quittant Rabat, à la tête de deux mille cinq cents hommes pourvus de deux canons, prit la route de Marrakech. Il était assisté, outre du chérif du *Tadla*, de plusieurs membres de la mission militaire française. En cours de route il apprit la défaite infligée par **Abdelmalec el M'tougui** aux troupes hafidhiennes, ce qui ne fut pas pour lui déplaire car il pensait entrer plus facilement à Marrakech ; mais en arrivant aux abords de l'*Oued-Tensift* il fut attaqué par les *Rehamna* du **Kaïd El Ayadi**, et complètement défait. En hâte il rétrograda sur Settât où avec deux ou trois cents cavaliers à peine, il arriva complètement exténué, nous déclara l'un de ses anciens partisans témoin oculaire de cette retraite ; le sultan se reposa, la nuit durant, chez le kaïd **Elmâathi** et repartit au petit jour, « *presque seul* ! » ajoute le conteur. Dès lors, abdiquant le pouvoir, il se plaça sous la protection française et reçut dans la Métropole l'hospitalité qui lui convenait. Cette décision fut unanimement approuvée par les Marocains qui prêtèrent le serment de fidélité au nouveau sultan. Quant aux puissances intéressées, après interconsultation, elles adhérèrent à cette disposition et le 5 janvier 1909,

Moulai-Abdelhafidh ben Moulai Hassène était reconnu comme « souverain constitutionnel » du Maroc. Pourtant, la situation de celui-ci fut bientôt aussi ambiguë que celle de son frère et il dut, pour plaire à ses sujets, secouer tout au moins apparemment la main-mise étrangère ; et, après avoir d'abord anéanti puis exécuté le chérif **El Kittani**, en mars 1909, il faisait mourir dans d'abominables tortures le rogui Bou-Hamara, en septembre de la même année.

Dans le courant de l'an suivant, le sultan fut en butte au mécontentement de ses sujets qui l'accusaient aussi d'altruisme européen ; il devait céder à la pression étrangère : accords, du 4 mars 1910 pour la légitimation de l'occupation de la Chaouïa par la France ; et, du 16 octobre pour la reconnaissance à l'Espagne des territoires occupés par ses troupes : *Melilla, Ceuta, Larache*. Enfin au début de 1911, il confiait à la France le soin d'organiser le service douanier et admettait, dans les Travaux publics, le contrôle des agents français.

Pourtant la situation devenait de plus en plus difficile pour le sultan ; les Grands-kaïds du Sud qui l'avaient élevé au sultanat s'apprêtaient à le renier ; le Grand-vizir *fkih* **El Madani el Glaoui** ; Si Aïssa Benomar, ministre des Affaires étrangères et Abdelmalec el M'tougui demeurés à Marrakech, entouaient ouvertement le prince Moulai-el-Kbir son frère. Dans le même temps, la ville de Meknès était saccagée par des révoltés et les tribus régionales proclamaient le sympathique **Moulai-Zine ben Moulai Hassène**. Ce prince, l'un des plus aimables qui soient, est actuellement khelifa du Sud en résidence

à Tiznit. — Fez était également investi par les rebelles et le danger devenant pressant, Moulai-Abdelhafidh fit appel aux forces françaises ; si bien que le 21 avril 1911 arrivait à Fez la Colonne que l'énergique général **Moinier** amenait de Casablanca. Peu après le Grand-vizir El Madani El Glaoui était remplacé par Seïd Elhadj-Mohammed El Mokri fidèle auxiliaire du Makhzène, beau-père du sultan Moulai-Abdelhafidh.

Mais l'Allemagne ne devait pas tarder à protester contre cette intervention de la France et elle envoya comme démonstration devant Agadir le croiseur-cuirassé « *Panther* », transportant une compagnie de débarquement de deux cents hommes sous le prétexte de protéger ses nationaux. Cet incident entraîna entre les deux Etats européens de laborieuses négociations qui se terminèrent le 4 novembre 1911 par un accord suivant lequel la France abandonnait une partie du Congo français à l'Allemagne, laquelle, en retour, lui laissait sa liberté d'action au Maroc à condition d'y respecter le principe de l'égalité des nations au point de vue économique. Ces conventions se traitaient pendant que l'Espagne, débarquant des troupes à *El Kçar* et à *Arzila* occupait plusieurs point du littoral soi-disant aussi pour protéger ses nationaux. Des incidents survenus à Larache entre agents français et agents espagnols déterminèrent une convention désignant la zone soumise à l'influence espagnole à l'exclusion de Tanger placé sous le régime international. Un *mendoub* fut dès lors affecté au territoire espagnol pour y représenter le sultan ; tandis que le Haut-Commissaire espagnol devait être l'unique intermédiaire entre le représentant du Makhzène et les agents officiels étrangers.

Se basant sur l'accord du 4 novembre 1911, la France songea alors à imposer en Maroc le Protectorat français. A cet effet M. Regnault, ministre de France, se rendit à Fez, le 24 mars 1912, pour proposer au Sultan l'élaboration de cette nouvelle organisation. Tout d'abord Moulai-Abdelhafidh protesta avec véhémence, déclarant qu'il abdiquerait plutôt que d'accepter ce mode de gouvernement. Il devait pourtant se rendre bientôt à la raison puisque six jours après cette première démarche, le samedi 11 rbiâ ettsani 1330 = 30 mars 1912 il signait le traité reconnaissant les protectorats respectifs de la France et de l'Espagne en Maroc.

Malheureusement l'annonce de cette décision porta à son paroxysme l'excitation des esprits ; et, même les soldats marocains sur la fidélité desquels on était en droit de compter se révoltèrent dans Fez. Le bruit se propagea partout que le sultan avait vendu le Maroc pour un palais et plusieurs millions de terres. Le 17 avril profitant de l'absence de tout secours militaire français, *abid* et *Oudaïa* se soulevèrent et faisant cause commune avec les citadins fassis massacrèrent la population européenne. Les portes de la ville furent barricadées et les remparts fortement défendus. Bientôt l'incendie compléta le carnage...

Aussitôt alertés les quatre cents soldats du camp français de Dar-Debi-bagh arrivèrent au pas de charge et forçant les barrières des insurgés pénétrèrent dans Fez. Néanmoins la ville prise il fallut faire le siège des maisons « *qui bien closes, avec des airs de trahison, faisaient pleuvoir les coups de feu par les terrasses* ». On compta les cadavres de quatre-vingts victimes européennes presque toutes affreusement mutilées ; quatre vingts martyrs !

Le 19, un important renfort français venu de Meknès bombarda la ville forçant les émeutiers à se rendre. La ville fut dès lors occupée militairement et l'état de siège déclaré.

Quant au sultan Moulâi-Abdelhafidh, après avoir transmis le pouvoir à son frère consanguin Moulâi **Youssof ben Moulâi Hassène**, il quittait Fez le vendredi 21 djoumada-ettani 1330 = 7 juin 1912, et s'embarquait bientôt pour la Métropole.

Dès lors la Dynastie Alaouïe entre dans une phase nouvelle et bien que le Makhzène, sous le contrôle du Protectorat, conserve presque intégralement son autonomie administrative, le rôle des sultans devient plutôt consultatif. Dans tous les cas, chez Moulâi-Youssof comme chez tous les Princes de la famille et chez ses collaborateurs, la France ne peut que constater un loyalisme inébranlable et aussi une amitié croissante.

* * * *

S. M. Moulâi Youssef qui, durant tout son règne, manifesta à l'égard de la France des sentiments sincèrement loyaux, mourut le 17 novembre 1927. Le lendemain vendredi à la prière du dhzohor, le *Collège électoral des eulama de Fez* proclama son troisième fils.

S. M. Sidi Mohammed (III) ben Moulâi-Youssef née au *Palais impérial*, à Fez, en 1909. Après avoir appris le Koran, le jeune souverain a commencé, à l'âge de sept ans à étudier l'arabe et le français. Marié en septembre 1926, il est actuellement père de quatre enfants, deux garçons et deux filles, qui sont naturellement de la même mère, la Sultane.

L'aîné **Moulâi el Hassan** — si répandu dans la Société française — est né le 9 août 1929 et parle aussi bien le français que l'arabe : il a commencé ses études « sérieuses » il y a un an environ et obtient d'excellents résultats.

Le deuxième garçon Moulâi-Abd Allah est âgé de deux ans et demi.

Depuis son avènement, Sa Majesté Sidi Mohammed s'est d'abord adonnée à la réorganisation intérieure des Palais impériaux et à ensuite réalisé, d'accord avec le Gouvernement du Protectorat, de fort intéressantes institutions, dont l'organisation de l'*Université de Karaouïine*. Actuellement, c'est la *Justice musulmane* qui évolue sous l'Auguste direction du Souverain marocain.

Rabat, ce 14 juin 1938.



Le Makhzène Marocain



S. E. Le Grand-vizir El Mokri

A tout seigneur tout honneur ! ...

A l'éminent chef makhzène il n'est pas trop osé d'appliquer les grandes maximes. La Bruyère ce « *Maître de l'idée* » nous enseigne, en effet, que « *il est bon de se taire sur les grands, car c'est chose difficile que d'en dire du bien sans flatterie...* »

Cependant, on peut dire sans flatterie que Son Excellence **El Mokri** est un politicien consommé qui, depuis de nombreux lustres, préside aux destinées de l'Empire chérifien.

Déjà fort en vue dans la politique marocaine lors de l'instauration du Protectorat français, il sut avec adresse concilier les intérêts du nouveau régime avec l'organisme du vieux Makhzène et obtenir ainsi une constitution chérifienne en harmonie avec l'institution gouvernementale actuelle, tout en ménageant les relations entre le Maroc et les autres Nations.

Quant aux origines des Mokri, elles font partie intégrante de l'histoire de l'Ifrikia. Ainsi que nous l'indique le Grand-vizir, ses ascendants portaient initialement le patronyme d'El Makkari que l'on retrouve cité par maints auteurs et dont la source remonte à la ville de Maggara. Cette cité qui, du dire d'El Bekri, fut l'une des plus importantes du Hodna, se situait à environ cinq lieues au Sud-Est de Msila ; mais du temps même de cet auteur ce n'était plus qu'un modeste village et son nom même était déformé ainsi qu'il l'indique dans son *Almessalic oua Almamlic* : « Moggara est appelée maintenant Mogra. »

Peu de temps après dans son *Noz'hat al Mochtak*, il indique aussi l'imposante forteresse de Makkara.

Dans les premiers temps de la Dynastie hafside la grande tribu des *Rhira* était placée sous l'autorité de l'émir almohade qui gouvernait le Zab et résidait tantôt à *Biskera* tantôt à *Maggara*. Mais ayant fait disparaître pour toujours l'autorité que les Gouverneurs hafside exerçaient dans cette région, les Douaouida se partagèrent les fruits de leurs conquêtes et tournèrent en-



S. E. Si Elhadj-Mohammed El Mokri, *Grand-vizir*

suite leurs armes contre le Zab. « Cette province, dit *Ibn Khaldoun*, avait alors pour Gouverneur un grand officier de l'empire almohade nommé Abou-Saïd Othmane Ibn Mohammed Ibn Othmane surnommé Ibn Ottou. A la nouvelle de leur approche ce chef réunit un corps d'armée à Maggara, ville dont il faisait sa résidence, et marcha vers le Zab, afin de leur livrer bataille ; mais, en arrivant à Cataoua il fut attaqué et tué par l'ennemi. Les Douaouida prirent alors possession du Zab entier et ils le gardent jusqu'à ce jour. »

Ces faits se déroulèrent vers le milieu de la VII^{me} corne ; et, c'est en ce temps, vraisemblablement, qu'il faut placer l'exode des ancêtres d'Elhadj-Mohammed El Mokri lesquels comptaient parmi les mchaïkh de la cité. Quoiqu'il en soit un personnage important de cette famille, le cheïkh et imam El Makkari, vivait à la huitième corne, quatorzième siècle. Son nom était : *Abou-Abdillah Mohammed ben Ahmed ben Mohammed ben Abi-Bekr ben Yahia ben Abderrahmane El Koreïchi*, mais il est plus connu sous le nom **d'El Makkari**. (Ce fut Abderrahmane el Koreïchi qui, le premier, quitta le Hedjaz pour l'Ifrikia où lui fut consacré le surnom de Koreïchi.) On sait que, un siècle et demi environ avant la naissance du Prophète, son ancêtre, Zaïd dit Kossai, ayant vaincu les Bni Khoza, réunit alors à la Mecque ses parents, ses partisans et les tribus qui l'avaient aidé sous le nom de Bnou Koreïch ce qui signifie réunion d'hommes (d'après Tabari).

D'après le « *Bostane* » d'Ibn-Meryemeh-Cherif el Melity (trad. par F. Provenzali, éd. Pierre Fontana Alger 1910) : « ce mot (El Makkari) s'écrit « avec un *fat'ha* sur le *mim* et un *techdid* sur le *qâf* qui porte aussi un *fat'ha* : « c'est ainsi qu'il est ponctué par Abderrahmane Et-Thaâlby dans son traité « des sciences supérieures ; mais d'autres auteurs le ponctuent différemment, le prononçant avec un *fat'ha* sur le *mim* et *sokoun* sur le *qâf* (Maqry).

« Une autre leçon nous apprend, par les notes d'Abou-l'Abbas — el-« Quenchriy : *Maqqara*, nom qui s'écrit avec un *fat'ha* sur la lettre *mim* suivi « d'un *qâf* affecté d'un *techdid*, est un village du Zab province de l'Ifriqya. « Les ancêtres d'El Maqqary habitèrent d'abord ce village, puis ils émigrèrent « vers Tlemcen où notre jurisconsulte vit le jour, fut élevé et s'instruisit. « Il s'y livrait à l'enseignement quand en 749 (inc. avril 1348) il se rendit à « Fez la bien gardée — avec le commandeur des Fidèles El Motaouakil Abou-« Inan Faris. Ayant été nommé kadhi des kadhis dans cette capitale, il exerça ses « délicates fonctions en se distinguant par son savoir et par ses œuvres ; « sa conduite fut toujours trouvée digne d'éloges ; il se comporta si bien « dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, que jamais personne « n'eut lieu de lui adresser un reproche quelconque. De retour d'une mission dont le sultan l'avait chargé en Andalousie, il mourut à Fez en 795 « (inc. 17 nov. 1392), si je ne me trompe. Ses restes mortels furent transportés ensuite à Tlemcen sa patrie (folios 169 et suiv.)

Toujours d'après le « *Bostane* » voici ce que Makkari dit de ses maîtres préférés : « je citerai d'abord les deux sommités scientifiques, les deux savants éminents, les deux fils de l'Imam (l'aîné était Abou-Zeid Abderrahmane ben Mohammed ben Abd Allah ben El Imam et son frère Abou-Moussa Aïssa) ; puis le hafid, professeur et muphti Abou-Moussa Amrane ben Moussa ben Youssouf el Mechedali ; la lampe aux lumières resplendissantes dont peu

s'en fallait que l'huile n'éclairât sans être mise en contact avec le feu ; le professeur Ibrahim ben Hakim Salaouy ; le kadhi Abou Abd Allah ben Abdennour ; le plus savant des hommes vertueux et le plus vertueux des savants, celui qui récitait constamment le Livre révélé et ne cessait de se répandre en pleurs et en lamentations, Abou-Mohammed al Madjassy ; le chérif, le kadhi, le professeur vers lequel on accourait de tous les pays, l'homme très âgé Abou-Ali Hosséine Es-Sebty, (1) : le secrétaire du Sultan de Tlemcen, Abou-Abd Allah ben Mansour ben Hadiya El-Qaréchy ; Cheïkh Abou Abd Allah ben el Hosseïne el-Barouny ; Abou Amran Moussa El-Masmoudi, plus connu sous le nom d'El-Bokhari et bien d'autres parmi lesquels le professeur de lecture koranique le *raouï* par excellence Abou-Abd Allah el Miknassi ; Cheïkh Zobeïdi *Ettounsi* ; cheïkh *El Hadrami* ; le professeur Er-Roundi, de Rounda (Espagne) ; le kadhi Abou-Abd Allah *Al Djazouli* ; les deux fils Mohammed et Ahmed, de l'ami de Dieu Mohammed ben Merzouk *El Adjissi* ; le kadhi de Bougie Abou-Abd Allah Mohammed fils du Cheïkh Abou Youssef Yakoub *Ezzouaoui* l'élite des savants d'Ifrikia ; Abou-l'Abbas Ahmed ben Amrane *Bedjaoui* le prédicateur réputé ; le rhouts *Al Adjami* ; le cheïkh *Ibn Salama*. Et d'Orient, entre autres nombreux : Tadj-Eddine *Ettébisi* ; khalil *Al Mekki* ; Çabr-eddine *Al Rhomari* ; *Ech Chafai* etc. »

Dans le même recueil El Makkari relate plusieurs anecdotes, vécues ou racontées... : « lorsque je me fus installé à Jérusalem (Aourechlm) mon rang dans la science ne tarda pas à être connu, et il s'éleva entre certains docteurs de cette cité et moi une controverse ensuite de laquelle un de mes compatriotes du Moghreb vint me trouver et me dit : « Sache que tu jouis d'une grande autorité auprès des habitants de cette ville et que tous reconnaissent ton haut mérite. Je n'ignore pas non plus que tu as été le disciple des deux fils de l'imam ; si donc on vient à t'interroger attribue-leur ton savoir et déclare qu'ayant entendu leurs leçons c'est d'eux que tu tiens tout ce que tu sais. Garde-toi bien, au moins, de paraître t'éloigner de leurs opinions car ils croient fermement que nul ne leur est supérieur. »

El Makkari ajoute : « Abou Zeïd était, en effet, du nombre des savants qui craignent Dieu. Il m'a été raconté par le prince des croyants Abou-Inane Farès *el Moutaouakkil âl'Allah* que feu son père Abou-l'Hassène ayant, dans un moment de gêne, invité ses sujets à l'aider de leurs deniers, Abou-Zeïd lui dit : — Cela ne peut vous être permis qu'après que vous aurez à l'exemple d'Ali, fils d'Abi-Talib, (pour bien vous assurer que le Trésor ne possède plus un *direhm*) balayé vous-mêmes la salle de la *khezanat* et que vous y aurez fait une prière de deux *rekaâte*.

« Voici, relate aussi *El Makkari*, ce que pendant mon séjour à Damas, Abou-l'Kassim ben Mohammed el Yamami m'a rapporté : — c'est, dit ce dernier, au couvent de Khalil (Abraham) qu'un pieux cheïkh me raconta ceci : un

(1) Plutôt *Ecceusi* (originaire de Ceuta) ; car *Sibthi* — qui signifie, petit-fils par la fille, ne s'applique qu'à Hassène fils du 4^{me} khalife Ali ben Abi-Thaleb et Fathima-Zobra fille du Prophète.

moghrebin descendit chez moi et tomba malade. Voyant que sa maladie traînait en longueur je me mis en prières pour que Dieu m'en délivrât dans l'un ou l'autre sens. A la suite de quoi je vis en songe le Prophète qui m'ordonna : « fais-lui manger du *couscoussoun*, en prononçant ce mot avec le tanouin *oun*. Je lui préparais donc un plat de couscous qui lui rendit aussitôt la santé. Et, ajoutait le narrateur, désormais je ne prononcerai jamais plus ce mot autrement. » A ce propos El Makkari émet l'opinion que ce procédé est employé en médecine, car le couscous étant le mets de prédilection en Moghreb, il se peut que dans ce cas le réveil de l'appétit ait rendu la santé au malade. Au surplus Dieu est le plus savant, Allahou Aâlam !

L'Imam El Makkari conte encore : « Le kadhi, l'homme poli et maître des convenances, Abou Abd Allah Mohammed ben Abderrezzak al Djazouli m'a relaté le fait suivant qu'il tenait de la bouche même du cheïkh réputé Abou Abd Allah Ibn Kathrane : — Un jour j'entendis un juif contester les paroles traditionnelles du Prophète — *« que le vinaigre est un bon condiment »*. Il niait que le vinaigre fût tel que le rapporte ce *hadits*. Ses propos arrivèrent aux oreilles d'un fkih de la Cour lequel conseilla au sultan d'interdire aux juifs l'usage du vinaigre pendant un an. Le monarque ayant suivi ce conseil, de nombreux juifs furent atteints d'*elephantiasis* avant que l'année se fût écoulée. »

Autre utile observation d'El Makkari : « J'assistai, dit-il, à une conférence de Chems-Eddine ibn Kaïm El Djouziâ chef de la confrérie des *Hambalia* à Damas, quant un homme — qui était l'un des disciples les plus éminents de Taki-Eddine ibn Tahimiâ — l'interrogea sur ces paroles du Prophète : *« La mort de trois enfants constituera pour leurs père et mère un voile qui les protégera contre le feu de l'enfer. »* — Comment en serait-il ainsi, lui demanda cet homme, si les parents de ces enfants commettaient par la suite un crime énorme ? — La perte des enfants, répondit le cheïkh, est un voile, mais le crime le déchire ; or, un voile ne protège qu'autant qu'il n'est pas déchiré ; si donc il vient à être déchiré il ne protège plus. Ne voyez-vous pas, en effet, que le Prophète a dit ailleurs : *« Le jeûne est un voile (qui protège contre le feu de l'enfer) tant qu'il n'est pas déchiré. (rompu) »*

On pourrait ainsi rapporter mille et une anecdotes sur le cheïkh ; disons de lui encore ceci : il était admis en qualité de conférencier aux réunions scientifiques qui se tenaient à la Cour du sultan mérinide Abou-Inane Farîs. Quand le *mezouar* — ou prévôt des cheurfa de Fez — entrait dans la salle de ces réunions, le sultan et tous les assistants se levaient pour lui faire honneur ; seul le cheïkh El Makkari ne se pliait pas à cette convenance. Le *mezouar* se formalisa et se plaignit au sultan qui lui dit : cet homme est un nouveau venu, laissons-le tranquille jusqu'à ce qu'il s'en aille. — Or, un jour le *mezouar* étant entré comme de coutume, l'assemblée se leva à part El Makkari. Alors le chérif tournant les yeux vers lui l'interpella ainsi : Homme de loi, pourquoi ne vous levez-vous pas comme le fait le sultan lui-même et tous ceux qui assistent à ces réunions ; et cela afin d'honorer ma noblesse. Qui êtes-vous donc pour que vous osiez ne pas vous lever devant moi ? — Sur ce, l'Imam le regardant fixement lui répondit : Ma noblesse est confirmée par la science que je propage et elle ne souffre aucun doute, quant à la vôtre... elle est

douteuse ! Qui pourrait, en effet, nous en garantir l'authenticité puisque l'origine de la noblesse remonte à plus de sept cents ans. Car si nous étions certains de l'authenticité de votre noblesse nous vous mettrions à la place de ce monarque, ajouta-t-il, en désignant le sultan et nous vous assiérierions sur son trône ! — A ces paroles le *mezouar* n'ayant rien à répliquer prit le parti de se taire.

Donnons enfin la mesure de la finesse d'esprit de cet éloquent juriconsulte : Cheïkh Abou-Abd Allah Ibn El Azrag justifie ainsi l'attitude d'El Makkari envers le *mezouar* : « c'est dans le même sens qu'il faut analyser cet autre trait : Il lisait devant le sultan Abou-Inane et en présence des *eulama* de Fez le *Çahih* de Mouslim. Quand il fut arrivé aux traditions où il est dit que les *Imam* (khalifes) doivent être issus de la tribu de *Koreïch*, (1), les assistants se dirent entre eux : Si le cheïkh affirme que les imams doivent être exclusivement issus de la tribu des Bni-Koreïch et qu'il le déclare ouvertement, il enflammera de colère le cœur du sultan et s'il scelle cette vérité il commettra un péché. Ce dilemme posé ils demeurèrent dans l'attente de le voir commettre l'une ou l'autre de ces maladresses. Mais lorsque le cheïkh entama les dites traditions il s'exprima ainsi : L'avis de la plupart des docteurs c'est qu'il n'y a que trois imams qui soient sortis de la tribu de *Koreïch* ; les autres sont des usurpateurs. Puis, tournant ses regards du côté du sultan, il s'écria : « Sire, soyez sans inquiétude ; aujourd'hui la généalogie de ceux qui se prétendent *koreïchites* est douteuse ! Quant à vous, vous êtes digne des honneurs du khalifat car, grâce à Dieu, vous réunissez dans votre personne plusieurs des conditions que réclame cette haute dignité ! »

Lorsqu'après la conférence le cheïkh se fut retiré chez lui, le sultan lui envoya en cadeau la somme de mille dinars. Ibn El Azrag commentait ainsi ce fait : Il résulte du prétexte invoqué par le cheïkh que les égards que le sultan témoigne à un homme à qui la science tient lieu de noblesse — et dont les origines d'ailleurs sont nobles — prouvent que ce souverain est apte à faire respecter les commandements de Dieu.

Mais ce n'est pas seulement par sa parole toujours éloquente ni par ses réparties souvent acerbes que l'Imam El Makkari s'est rendu célèbre, c'est surtout par la prodigieuse production d'œuvres scientifiques de toutes sortes :

- un traité sur *les règles fondamentales* comprenant mille deux cents règles, commenté par El Ouenchisi.
- un traité des *Vérités de la vie spirituelle et des biens qui unissent l'homme à Dieu*, sur le soufisme : (Ouvrage entre les mains de tous les érudits tlemcenien et commenté par l'imam Zerrouk) ;
- un traité des *Cadeaux et des fruits nouveaux, comble de la bonté de la grâce* ;
- un essai de compendium de l'ouvrage connu sous le titre de *Mohassad*.

(1) Exactement : « donnez la primauté aux *Koreïch* et ne la prenez pas sur eux. »

- un commentaire du *Djomal* d'El Khamedji ;
 - un kitab de traditions morales « *Qui aime agit avec douceur* ».
 - un traité des *Maximes générales de la jurisprudence et des articles de cette science* : (ouvrage de la plus grande utilité.)
 - un traité des *Bases et principes du Fik'h (droit)* ;
 - un traité des *Termes techniques et mots simples*. (El Ouenchisi déclare amèrement à propos de cet ouvrage : Abd-Mohammed Abdelkhalik m'a montré un exemplaire de ce livre ; je l'ai supplié de m'en laisser prendre une copie, il s'y est refusé ! »
 - un recueil de *Réparties* (qu'il faut toujours avoir présentes à la mémoire). Ouvrage qui abonde en renseignements, anecdotes, allégories et citations.
- et bien d'autres encore.

Quant aux disciples de l'Imam El Makkari, ils furent nombreux et plusieurs devinrent illustres : l'Imam Ech Chatibi ; Ibn-el-Khatib es Semmali ; Ibn-Zemrouk ; Ibd Djozaï ; Ibn Ahlaf ; Ibn Khaldoun — ce célèbre historien dans ses « *Prolégomènes* » consacre une page de gratitude à son vénéré maître et son frère Yahïa Ibn Khaldoun, le Tlemcénien, écrit dans son histoire des Abdelouahdites :

« Le kadhi très honnête Abou-Abd Allah Mohammed ben Ahmed El Makkari a sa place marquée parmi les plus grands savants, parmi les juges intègres pieux et justes. Il appartenait à une famille de jurisconsultes et de professeurs et fut nommé kadhi de la communauté de Fez où il mourut en l'an hégirien 756 (1356 de J. C.). Sa conduite fut en tous points exemplaire. »

Le même auteur cite encore : « Le cousin du précédent le kadhi Abou-l'Hassane Ali (El Makkari) » ; et il écrit d'autre part : « Le juriste El Makkari Abou-Abd Allah el Mosthaoui et son neveu Abou-Mohammed Abdelouahid enseignaient tous les deux le Koran gratuitement (à Tlemcen) ; ne voulant comme unique récompense que celle qui leur viendrait d'en haut ! Ils furent les premiers de leur époque dans la science des successions et comptent au nombre des dévôts les plus vertueux. »

Vers la même époque, plus exactement en l'an 755 = 1354 naquit à Abiat-Hosséine dans le district de Sorded et qui passa presque toute sa vie en Geiren, le savant Chérif-Eddine Ismaïl **Ibn-el Mokri** qui fut professeur à Taïzz et à Zebid, ville de laquelle il fut kadhi pendant quelque temps et où il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Zebid est une ville située sur la rive gauche du fleuve Zebidi non loin du littoral (*rehamma*) de la Mer rouge.

Entre autres œuvres, Ibn el-Mokri laissa un ouvrage dont la disposition originale est déjà tout un travail : c'est le *Anouane ech-chérif el ouafi* (titre du parfait chérif) dont le texte est réparti sur trois larges colonnes bordées et entre-séparées par quatre minces colonnes ; les premières contiennent un *traité de droit*, tandis que les intermédiaires lues à part, renferment l'une un *traité d'histoire* et l'autre un *traité de grammaire*, tandis que les deux qui forment liserai offrent des lettres indicatrices d'initiales et de finales des autres colonnes tout en formant un acrostiche de sens complet.

Cet agencement bizarre a d'ailleurs été imité par l'Egyptien Es-Soyouti Djelal-Eddine Abou l'Fadhel Abderrahmane dans son *Nafhat el Miskia*.

On ne saurait préciser le temps où le patronyme de *El Makkari* s'est transformé en celui d'El Mokri — que porte la famille du Grand-vizir — ; dans tous les cas, le célèbre Yakout ben Abd Allah dit *Er Roumi* (VI^e-VII^e cornes) donne la leçon *Mokrat* avec le dhamma sur le *mim* initial, et le djezm sur le *Kaf*, dans son *Môdjam el Beldane* (IV § 606).

D'après le même ouvrage l'Imam El Makkari avait un frère cadet cheïkh Saïd qui, lui même, était un lettré mais sur lequel on ne possède que de vagues renseignements.

Quoiqu'il en soit l'Imam Abou-Abdillah El Makkari laissa une postérité qui vécut à Tlemcen comptant plusieurs savants ; parmi eux, un certain cheïkh Saïd el Makkari lequel, au cours de la dixième corne, était muphti de Tlemcen, fonctions qu'il exerça soixante ans durant. Ce muphti dirigea lui-même l'enseignement de son jeune neveu, né en 999 = 1591, qui devait devenir le célèbre jurisconsulte et écrivain Abou-l'Abbas Ahmed El Makkari surnommé aussi par les Orientaux *Chihab Eddine*. Alors que thaleb déjà instruit, le jeune Ahmed quitta Tlemcen pour aller compléter son enseignement à l'Université *Karaouïne* de Fez, puis au *Djamâ-Benyoussef* de Marrakech. Puis on le retrouve professeur et imam de la Mosquée de Karaouïne de Fez en 1022 = 1613 ; mais, il dut fuir en présence des troubles provoqués par la lutte entre le sultan Saâdien Abd Allah ben Mâmour et son frère Mohammed Zeghouda 1026 = 1617. Il passa alors en Andalousie.

Sept ans plus tard, El Makkari entreprenait le pèlerinage canonique et scientifique en Orient. Il s'installa au Caire et s'y maria sans toutefois avoir envisagé la possibilité de demeurer sédentaire ; aussi, trois ans après, reprenait-il son bâton de pèlerin en route vers Jérusalem ; ensuite de quoi il entreprit cinq fois encore le pèlerinage annuel. Excellent comme son ancêtre dans l'art de la tradition, il professa même un cours de *hadits* à Médine.

De retour au Caire, Abou-l'Abbas Ahmed El Makkari en repartit bientôt irrésistiblement attiré par le charme du Bled ech-Cham (Syrie) ; il séjourna de nouveau à Damas, puis à Jérusalem et de retour à Damas il reçut du cheïkh Ahmed Ibn Chahine les clefs de l'institution *Djakmakia* accompagnées d'une adresse en vers l'invitant à demeurer en ces lieux. *Chihab Eddine* répondit de même façon et accepta l'hospitalité dans cette école dont il fit sa demeure et son centre d'enseignement. Il professa en même temps des cours recherchés à la Grande mosquée, dont il est parlé dans ses poèmes. Pourtant sa vogue ne devait pas dépasser les monts de Barca car peu de temps après, en rbiâ-ettsani 1042 = janvier 1632, alors qu'à peine âgé de quarante-deux ans, il succombait au Caire à un mal inconnu, tandis qu'il se proposait de regagner pour toujours son pays natal.

« Son principal ouvrage, le *Nafh et-Tib* (1) (*Naf'ha eth-Theïb*) « souffle des

(1) Le titre de cet ouvrage est : « *Kitab nafh et-Theïb mine chosm el'Anâ'ous er-Rahib ouo dzikri ouazrih Lisane-Eddine Ibn al-Khatib* ».

« *parfums* » est divisé en deux parties principales consacrées, la première « à l'histoire politique de l'Espagne musulmane et à celle des savants qui y « sont nés, la seconde à la vie du vizir Lissane-Eddine Ibn el Khathib ; cet « ouvrage considérable, imprimé en quatre volumes à Boulak, a été écrit « en un an, pendant son séjour au Caire, à son retour de son premier voyage « à Damas. Cette compilation fut faite à la demande d'Ahmed Ibn Chahine « sur des matériaux qu'il avait amassés depuis longtemps ; la rapidité de la « rédaction en est décelée par un certain désordre. La première partie du « *Nafh et-Theib* a été publiée, sous le titre d'*Analectes sur l'histoire et la lit- « térature des Arabes d'Espagne*, par R.Dozy ; G. Dugat ; L.Krhel et W.Wright ; « l'histoire politique rangée dans un ordre différent, en a été extraite par « Pascual de Gayangos et traduite en anglais par lui, sous le titre de *The history « of the Mohammedan dynasties in Spain*. (*Histoire de la littérature arabe*, Clé- « ment Huart) p. 375 Ed. Armand Colin, Paris 1912).

* *

Ayant donc fait de Tlemcen leur séjour de prédilection tout en suivant la bonne ou la mauvaise fortune de cette « *cité lumière* », les ancêtres d'El Mokri tantôt y professèrent le droit, les sciences ou les belles-lettres tantôt y exercèrent les fonctions de kadhis, d'imams ou de mupthis ; certains même ne dédaignèrent pas le haut négoce mais tous ont laissé le souvenir de savants émérites.

Cependant les événements précurseurs de l'investissement de l'Algérie soulevaient déjà les provinces de l'Ouest livrées à l'anarchie ; ce fut cet état de choses qui détermina Elhadj-Madani El Mokri, aïeul du Grand-vizir, à transporter ses pénates à Fez où plusieurs de ses ancêtres s'étaient rendus illustres.

Né vers 1221 = 1807 à Tlemcen, il mourut à Fez vers 1297 = 1880 et fut inhumé à la zaouïa des Nouria accompagné par une foule d'amis et par le renom de sainteté qui depuis des siècles honorait les siens. Il est à remarquer que presque tous les chefs de cette Maison ont accompli plusieurs fois le pèlerinage aux Lieux Saints.

Quant à Elhadj-Abdesslam ben Elhadj-Madani père de Son Excellence, il naquit à Fez vers 1245 = 1830 peu de temps après l'établissement de ses parents dans cette ville où, comme ses frères, il fit de sérieuses études à Karaouïne. Longtemps il vécut en dehors de toute politique et ne fit partie de l'administration makhzène qu'au début du règne de Moulai-Hassène. Il fut alors désigné par ce souverain pour gérer les biens domaniaux. Ce fut lui qui, le premier, dirigea la *makina* (fabrique d'armes ; arsenal) de Fez. Il exerça activement ces fonctions jusque sous Moulai-Abdelaziz et dut prendre sa retraite en raison de son âge déjà avancé et de son état de santé devenu précaire. Il mourut à Fez en 1320 = 1903 et fut enterré aux côtés de son père à la Zaouïa *Nouria*.

Elhadj Abdesslam El Mokri léguait à ses fils l'ancestral patrimoine de science, de sagesse et d'honnêteté des Mokri. L'un d'eux, comme l'ancêtre

au temps de l'émir mérinide Abou-Inane, devait jouer un rôle prépondérant à la *Cour Alaouïe* régnante ; c'est

Son Excellence le **Grand-vizir Elhadj-Mohammed El Mokri**, né à Fez en 1277 = 1860. Il fut, cela va sans dire, un étudiant, et un bon, de *Kraouiine* huit ans durant. Il prit en cette Ecole tous ses titres universitaires ; ensuite de quoi, en vrai Mokri, il se dirigea vers l'Orient : La Mecque, Médine et les Universités réputées.

Le cadran de son existence marquait alors vingt ans !

Dès lors, sa jeunesse ardente exaltée par la vue des beautés de l'Orient, et surtout inspirée par la science jaillissant des sources mêmes de l'Islam, n'eut plus qu'un but : se consacrer tout entière à son pays et y assurer une prospérité née du progrès par la connaissance de toutes choses. Aussi, de retour à Fez, il fut aux côtés de son père à la *makina*, jusqu'à la mort de son souverain et protecteur Moulai-Hassène qui lui témoignait une sollicitude quasi-paternelle.

Ayant évolué avec la régence et l'avènement du jeune monarque Moulai-Abdelaziz il fut nommé en 1904, Grand-amine des dépenses, c'est-à-dire trésorier-général de l'Empire ; et, deux ans après, ministre des Finances. Ce fut à cette époque qu'il prit part, au nom du sultan et comme adjoint au naïb Si Torrès, déjà valétudinaire, aux discussions de la Conférence internationale d'Algésiras où il joua le rôle principal, s'y révélant un politicien ! Rentré au Maroc et reprenant le Portefeuille des Finances, S. E. El Mokri fit partie d'une première délégation marocaine envoyée à Paris pour conférer avec le Président du Conseil des Ministres d'alors, Paul Delcassé.

A la suite des luttes entre les deux frères dynastes et de la bataille décisive des Srharna, El Mokri gagna Tanger mais en fut bientôt rappelé par le nouveau sultan Moulai-Abdelhafidh qui lui confia le Portefeuille des Finances. Il assumait alors, en 1909, sous le ministère Clémenceau, la responsabilité d'une nouvelle mission à Paris ; puis l'année suivante il retournait dans la Métropole afin d'y négocier un nouvel emprunt.

Quelques mois après il repartait avec de nouveaux pouvoirs, et un tout autre objectif, en mission à Madrid auprès de la Cour du Roi d'Espagne, où il eut à traiter avec le Président Canalejas.

Enfin en 1912, S. E. Elhadj-Mohammed El-Mokri était nommé *Grand-vizir*, fonction qu'il remplit jusqu'à l'avènement de Moulai-Youssof. En 1916 il était nommé Président de la Commission d'Hygiène de Tanger consécutive aux rapports de l'hygiéniste algérien Lucien Raynaud. Enfin, en 1917, en plein temps de guerre, et sur les instances de son Sultan et du Maréchal Lyautey il reprenait son rang de *Grand-vizir* qu'il tient encore, donnant toute la mesure d'une politique adroite et appropriée au régime.

Il va sans dire que les Mokri sont alliés et à la Cour et aux principales familles du Makhzène et que son Excellence est le bienveillant *Mentor* de ses deux petits-enfants issus de l'union d'une de ses filles avec le sultan Moulai-Abdelhafidh.

Jusqu'à présent le Grand-vizir Elhadj-Mohammed El Mokri a accompli, par trois fois, le pèlerinage canonique.

De ses deux frères ? Si Ahmed est décédé il y a trois ans à Fez et repose auprès de son père.

et Si Driss est mot'hassib dans la même ville. Quant à ses fils ils sont par rang d'âge :

Elhadj-Hammad qui fut pacha de Fez de 1910 à 1912 ;

Si Thaïeb ancien Ministre des Finances. Tous deux se sont retirés à Fez.

Elhadh-Mokhtar, ancien pacha de Tanger et actuellement amine de la douane dans cette même ville ;

Elhadj-Tahar est également amine de la douane à Casablanca ;

Enfin Si Tohami brillant lauréat des Instituts agronomiques, est devenu ingénieur agronome ; et, en qualité d'Inspecteur du service de l'agriculture il s'occupe activement de tout ce qui concerne la propagande agricole chez les indigènes du Maroc. Si Tohami est un ancien élève des R. P. Jésuites de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (Syrie) ; ancien élève du Lycée de Marseille où il a passé son baccalauréat complet ; ancien élève de l'Ecole nationale d'agriculture de Montpellier. Incontestablement, ce savant en français est de formation et d'esprit purement français ; il espère, nous déclare-t-il, être le trait-d'union entre ses coreligionnaires et les institutions françaises.

Rabat, 1926.

S. E. Si Kaddour Benghabrit

Ministre plénipotentiaire Makhzène

Ce personnage, qui a la haute-main sur toutes les affaires marocaines, est issu d'une notable famille de Sidi-Bel-Abbès originaire d'Andalousie. Le proche voisinage de Tlemcen la « ville lumière » ne pouvait qu'exalter l'intellect, ou tout au moins le concept, de cet esprit entreprenant.

Après avoir été un brillant élève d'enseignement secondaire, il fut lauréat de concours et débuta, en Algérie, dans la magistrature musulmane ; ensuite de quoi son étoile le conduisit au Maroc en qualité d'interprète (drogman) de la *Légation de France à Tanger*, (1893). Là son esprit subtil le distingua et il fut appelé à remplir plusieurs missions auprès du Makhzène. La proximité de la légendaire Andalousie en fit un nouveau « *Cid* » ; aussi, ses coups d'essai étant des coups de maître, ne tarda-t-il pas à se révéler un politicien rompu à toutes les arcanes de la diplomatie.

Il fut en tête de plusieurs ambassades tant à Paris qu'à Saint-Pétersbourg et s'acquitta de ses missions au gré respectif des gouvernements en cause.

En 1902-03 Si Kaddour Benghabrit fit partie de la Commission chargée de la délimitation de la frontière algéro-marocaine.

En 1916 une nouvelle mission le conduisit au Hedjaz ; et, ses coreligionnaires lui sont redevables pour la plus grande part, de la facilité avec laquelle ils peuvent maintenant accomplir, en toute sécurité, le pèlerinage canonique et du bien-être qui leur est assuré durant leur séjour en Orient. Dès ce moment il combina une répartition judicieuse des apports *habous* de l'Islam : aussi l'année suivante fut-il unanimement désigné comme « Président de la Société des habous des Lieux-Saints », charge qu'il continue à assurer à l'entière satisfaction de tous.

Peu après, sur son initiative et sous sa direction, se créait, à Paris, l'*Institut marocain* dont le but est de secourir, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue matériel, tous les musulmans habitant ou visitant la Métropole.

S. E. Si Kaddour Benghabrit Grand-chancelier de l'Ouissam Alaouite, Grand chef du Protocole et Haut dignitaire de tous Ordres, a été nommé Ministre plénipotentiaire honoraire, depuis 1925. Toute autre louange serait superflue à l'adresse d'un homme d'une activité telle qu'en le considérant dans l'action on songe immanquablement à la maxime : « *acta non verba* » !

Rabat, 1926,



S. E. Si Kaddour Benghabrit, Ministre plénipotentiaire

S. E. Mammeri Si Mohammed

L'un des personnages makhzène les plus en vue, et de qui la valeur n'a d'égale que la modestie, ce qui n'exclut pas chez lui une grande affabilité, est **S. E. Mammeri Si Mohammed**, chef du Secrétariat particulier de S. M. le Sultan du Maroc.

Si Mohammed Mammeri est né, en 1885, en Algérie, à Taourirt-Meimoun, dans les Bni-Yenni de Fort-National : il est issu d'une lignée de notables de vieille souche, ayant toujours fait autorité de chefs dans le district, et tous gens de science, de sagesse et de bien. Son père, Si Arezki ben Mohammed-Arab, était le petit-fils de Si Elhadj-Ali ben Mohammed-Saïd *amine-el-oumena* des Bni-Yenni au moment de la conquête, charge dans laquelle lui succéda, en 1861, son fils Si Mohammed-Arab. Lors de l'organisation territoriale, le fils aîné de Si Mohammed-Arab, Si Ali Mammeri, fut nommé kaïd des Bni-Yenni (1869) et le kaïdat passa successivement : en 1892, à Mammeri Boussâd ; en 1896, à Mammeri Gana ; en 1909, à Mammeri Bous-sâd ; en 1922, à Mammeri Azouaou et en 1927 à Mammeri Youkhalfa qui est encore titulaire du poste et qui, comme tous les **Mammeri**, a pour devise « *zèle et loyalisme* ». Tous furent ou sont des chefs de valeur, intrépides comme on l'est en pays montagneux, inspirant la crainte aux malfaiteurs et la confiance aux faibles.

Cette famille ne compte pas seulement des vaillants, elle a aussi, outre ses intellectuels, ses artisans délicats et même ses artistes, tels que le peintre de grand talent Mammeri Azouaou qui est, à Paris, l'un des Orientalistes les plus en renom.

* *

Quant à

S. E. Mammeri Mohammed ben Arezki, après avoir fait « *ses premières armes dans les lettres* » sous l'égide paternelle, il fut l'un des plus brillants lauréats des cours supérieurs de la Médersa puis de la Faculté d'Alger.

Ayant été pressenti pour organiser au Maroc un cours de Langue française, il fonda à Rabat, en 1908, malgré l'époque très perturbée, l'Ecole franco-arabe qu'il dirigea jusqu'en octobre 1912, époque à laquelle, ses qualités l'ayant mis en relief, il fut nommé Secrétaire-interprète à la Résidence générale et chargé des liaisons administratives entre le Makhzène et le Protec-

torat. Peu après, il fut désigné comme précepteur des Princes chérifiens ; puis, en 1922, nommé *Directeur-adjoint du Protocole et de la Chancellerie d'Empire*.



S. E. Mammeri Si Mohammed

Lors de son avènement, en novembre 1927, Sa Majesté **Sidi Mohammed ben Moulaï Youssef**, le choisit spontanément comme Chef de son Secrétariat particulier.

Avec cette haute distinction S. E. Mammeri cumule la charge d'*Intendant général du Palais impérial*.

Tous ces postes de choix qualifient mieux Si Mohammed Mammeri que bien d'autres éloges.

Rabat, 1931.



S. E. El-Hadjoui

Tous les écrivains ont connu dans leur vie une heure de joie : celle où il leur fut donné de parler d'un ami véritable... ce bienfait des dieux !...

Modeste comme tout vrai savant, simple comme tout grand chef makh-zène tel est

S.E. Si Mohammed El Hadjouï, ministre de l'Instruction publique, adjoint à Son Excellence le Grand-vizir **El Mokri**.

C'est à un ouali vénéré de la kebila des *Tsaâleba*, l'Iman Abderrahmane et-Tsaâlebi el-Djaâfri, que la famille *Hadjouï* fait remonter ses origines. Ce savant, qui fit Ecole en son temps, était aussi un poète délicat dont les *cheïâr* (vers) étaient autant de pierres précieuses. D'après l'imam Zerrouk, le Cheïkh Tsaâlebi possédait le don de prévoir chaque nuit ce qui se passerait au cours de la journée suivante; et, on affirme que pendant la nuit de sa mort le soleil luit subitement à l'instant du trépas.

Il avait cinquante ans quand il s'intéressa aux gens de la « cité des Bni-Mezrana » (Alger) et leur consacra sa vie à tel point qu'en 833 = 1480 il donna la mesure de sa science empirique en sauvant tout le pays qui succombait à une épidémie [dévastatrice].

C'était un commentateur fidèle du « Livre » et de la « Tradition ». Ses disciples, qui jamais n'avaient fait en vain appel à sa bonté, l'avaient surnommé le « père de la générosité ». Ses livres ont été traités par son disciple préféré le célèbre *fkih* Saïd Elhaouari qui fixa à plus de trois mille ses productions tant littéraires que scientifiques. Deux autres de ses disciples: Sidi Aïssa ben Slama el Biskri et Cheïkh Abderrahmane el-Bedjaï el-Ourhlissi exaltèrent aussi les vertus de celui qui fut l'intime ami de l'Imam Benabdelkrim el Marhili et de Cheïkh Snoussi el Idrissi, enterré à Tlemcen mais de qui le « *séculaire zeboudj* » (olivier) allongeant tout son tronc sur la piste de Zahra à Khemis, au fond du bled oranais à l'endroit dit *Mekabra al-Fahs*, commémore le point où est tombé le santon et, où les auteurs l'ont encore vu il y a une dizaine d'années. D'après les indigènes, là serait toujours la dépouille mortelle de Cheïkh Snoussi... ?

L'Imam Abderrahmane Tsaâlbi, ainsi que le relate notre docte ami le muphti Cheïkh El Hafnaoui dans son *Tarif elkhalef biridjal essalef*, mourut en 873 de l'hégire à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Dans la généalogie inscrite sur son tombeau il est dit qu'il remonte à Djaâfer ben Abi-Thaleb, cousin du Prophète Mohammed et frère de l'Imam Ali ben Abi-Thaleb.

Les Bni-Djaâfer étaient groupés sous le collectif de *Cheurfa djaâfriine*.

Au commencement de la quatrième corne, alors que conjointement avec leurs cousins les Bni-Hosseïne, ils administraient La Mecque, ils furent expulsés par eux et après s'être réfugiés d'abord entre La Mecque et Médine, ils en furent chassés par les Bni-Harb. Ils se décidèrent alors à émigrer en Haute-Egypte. Là ils se partagèrent, avec les Oulad-Kenzeddanha, le pays compris entre la petite Apollinopolis (Kous) voisin de la Thébaïde, jusqu'à Syène ou Souanïet, dans la vallée du Nil, vers la première cataracte de ce fleuve.

C'est de là que nombre d'entre eux suivirent le flot hilalo-soleïmite envahissant l'Ifrikya puis les Moghrebs à la sixième corne ; et, c'est pourquoi les Arabes Mâkil en général, notamment les *Djerrara* du Sous et tous les autres *Ahlaïf*, revendiquent la paternité de Djaâfer ben Abi-Thaleb, surnommé *Eth-Thiyar* par le Prophète lui-même.

Après avoir été dispersée au début de la VIII^{me} corne par le sultan numide Abou-Thaleb, la famille Hadjouï occupa tour à tour la vallée du Sebou puis le pays à l'Est du Machra-el-Blaredj et de Hadjar el-Ouakaf aux environs de Fez et enfin la région de Sidi-Kassem ; mais, au début du règne de Moulâï-Ismaïl, ayant pris part à un soulèvement régional l'ancêtre Abdesslam ben Hassène El Hadjouï fut, avec les siens, déporté à Taza. Désormais les Hadjouï ne quittèrent guère ce district que pour des voyages à l'étranger notamment en Orient.

Elhadj-Larbi, aïeul paternel de Son Excellence, avait déjà de sérieuses relations en France notamment à Paris. Il entreprit, plusieurs fois, le périple de La Mecque avec son père Elhadj-Mohammed *ben* Sidi Bouazza *ben* Abdesslam *ben* Hassène **El Hadjouï**. Tous étaient des savants, des gens recherchés pour leurs sages conseils et aussi pour leur vaste érudition.

Après avoir étudié d'abord à Taza auprès du muphti connu, Cheïkh Bouhadjar Errifi, puis à Karaouïne auprès du *fkih* Et Tazami et de Moulâï-Ali Edderkaoui de qui il devint l'ami, Si Larbi était lui-même devenu un parfait érudit. De notables attaches familiales (*mouçahara*) l'alliaient aux familles Tazi, Sebbane et Bakkar. Il mourut âgé d'une cinquantaine d'années seulement en 1286, laissant : Elhadj-Hassène ; Elhadj-Mohammed et Elhadj-Driss.

Elhadj-Hassène, père de Son Excellence, naquit à Taza en 1259. Il avait naturellement été l'un des meilleurs tholba de Karaouïne où il eut comme maîtres, les *mechaikh* connus : Elhadj-Mohammed Guennoun qui l'honora de sa sympathie en lui donnant sa fille devenue la mère du vizir actuel ; et l'historien réputé Cheïkh El Kaddiri M'hammed.

Elhadj-Hassène, déjà *fkih*, voyagea beaucoup avec son père. Il connut l'Orient, la France, où il se livra au grand négoce ainsi que d'autres pays d'Europe.

Il mourut à Fez le samedi 22 rbiâ elouel 1328 = 4 décembre 1920, fut entermé dans la nécropole de Soukkariïne à Bab-Adjissa (Guissa), et, le plus grand

honneur que l'on puisse faire à sa mémoire est de distinguer parmi les plus éminents savants du monde musulman son fils aîné

S. E. Si Mohammed El Hadjouï, le distingué ministre et Homme d'Etat du Maroc.

Né à Fez, le dimanche 7 ramdhane 1291 (18 oct. 1874), Si Mohammed ben Elhadj-l'Hassène El Hadjouï fut tout jeune encore l'un des plus brillants étudiants de l'Université Karaouïine. Il eut, il faut le dire, des *mchaïkh*



S. E. Si Mohammed El Hadjouï

en renom tels : Cheikh Abdelmalec Absir ; Sidi Mohammed El Ouazzani ; Cheikh Bessouda, — spécialisé dans l'enseignement du traité de *El Fia* et qui, aujourd'hui, est le doyen des eulama de Fez — ; Cheikh Ahmed Belkhiath, président actuel du Conseil supérieur de l'Enseignement ; Sidi Abdesslam El Haouari ; Cheikh Al Merani ; Cheikh Salem Bouhadjib Ettounsi, père d'un ex-ministre de la plume de S. M. le Bey de Tunis ; et d'autres encore.

Si Mohammed Elhadjouï, alors qu'à peine âgé de vingt-trois ans, fut nommé professeur à Karouïine où il enseigna la syntaxe et les belles-lettres ; et, quatre ans plus tard, en 1899, il était officiellement appelé à Meknès auprès de S. M. Moulai Abdelaziz ; puis à Marrakech auprès du célèbre régent Ba Ahmed qui aimait à s'entourer de savants.

En djoumada-ettani 1322 (septembre 1904) un dahir impérial désignait El Hadjouï pour assumer, en remplacement du vizir Guebbas, la direction de la Délégation marocaine à Oudjda, chargée avec la Délégation algérienne de régler la question de la frontière algéro-marocaine.

« Vous serez chargé de régler après examen, soit verbalement soit par écrit, et conformément aux traités en vigueur, les questions des marchés, des droits exigibles...

« ... Cette fonction de chef de la délégation marocaine vous a été confiée pour vos qualités personnelles, votre intégrité, votre bonne volonté et votre connaissance de la politique contemporaine.

« Ordre a été donné à Si Zoubeïr ; à Si Abderrahmane ben Abdesçadek chef de notre mehalla à Oudjda, ainsi qu'au pacha de la ville Ahmed ben Kerroum, de vous aider dans votre tâche. De même Si Mejboud pacha de Figuig a été averti de se soumettre à vos ordres et de vous tenir au courant de tout événement qui aura lieu sur son territoire.

« Le chargé d'affaires de France à Tanger a été avisé de votre désignation ratifiée par son Gouvernement et l'a notifiée au Gouverneur général de l'Algérie et à notre ami le Lieutenant Mougin, chef de la Mission à Oudjda.

Suivent les salutations.

Le vizir El Hadjouï remplit cette mission avec tant de tact et d'autorité que ce lui valut une lettre de félicitations du Gouverneur Général Jonnart, en date, à Alger, du 30 Octobre 1904 = 20 châbane 1322.

* * *

Au retour de sa mission Si El Hadjouï consacra son repos à élaborer le plan de plusieurs ouvrages ; et, en 1912, il rentrait de nouveau dans la vie makhzène comme délégué à l'Enseignement, puis il fut nommé sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique. Ces nouvelles fonctions lui permirent de réaliser enfin l'un de ses plus chers projets : la création d'un *medjlès* à Karouïine (Conseil supérieur de l'Université).

Ce fut aussi lui qui détermina la création d'un cours élémentaire de langue arabe dans les Ecoles du Protectorat.

Enfin par dahir impérial en date à Rabat du premier de choul 1333 (12 août 1914) et revêtu du sceau de S. M. Moulai-Youssof lui fut conféré le titre de *Conseiller du Gouvernement chérifien*. C'était une manière de reconnaître ses qualités diplomatiques et aussi son loyalisme, déjà solide bien que naissant, à l'égard de la France.

Ses nombreux voyages tant en Europe qu'en Afrique lui valurent de nombreuses amitiés ; quant à ses disciples il est pour eux, cela va sans dire, le cheikh vénéré.

Son œuvre intellectuelle est prodigieuse ; il nous soumet une liste de

cinquante-six titres d'ouvrages parmi lesquels nous citerons seulement ceux de livres imprimés.

— *Safāa l-maourid*. — Sur la défense de se lever pendant qu'on fait le récit de la naissance du Prophète ;

— *Elhakk el moubine*. — réponse aux critiques du précédent ouvrage ;

— Commentaires du chapitre *Kad aflah el moumenine*, (imprimé par les soins du gouvernement tunisien, 1917) ;

« Pourquoi est-il permis d'égorger les animaux alors que cette action est contre les principes de l'humanité et de la pitié ? »

— *El manadhir aldjamalia* histoire de l'Afrique du Nord en 4 volumes ;

— *Es Sorah aldjamalia* résumé du précédent à l'usage des écoliers ;

— *Thaib el Anfas*, histoire des zaouias et sanctuaires de Fez ;

— Relations diverses de voyages en Afrique du Nord et en Europe, etc...

* *

Depuis, le Vizir a fait paraître une série de quatre opuscules remarquables intitulés : *Kitab alfik'hessami fi tarikh alfik'h alaslami* dont ce fidèle exposé synoptique fut donné dans la Revue *Errihala* par le distingué traducteur près la Cour d'appel d'Alger, D. Neukirch,.

.....

Le livre « *Al Fikh es Sami fi Tarikh al Fikh al Islami* » est une histoire en quatre volumes du droit musulman. L'auteur, Sidi Mohammed ben al Hassan al Hadjouï est l'un des plus doctes savants de la grande université arabe de la mosquée Karaouïne de Fez, et ce titre suffit, à qui connaît la réputation mondiale des jurisconsultes marocains, pour faire considérer cette étude avec attention ; celà constitue en quelque sorte une garantie, une marque de fabrique et d'origine. L'on pourrait craindre cependant de rencontrer une de ces compilations touffues si fréquentes dans la littérature arabe, de ces tâches de bénédictins médiévaux où la scolastique l'emporte sur la raison, la casuistique sur la clarté de l'idée, la lettre sur l'esprit. Dès les premières lignes on est surpris et l'on se félicite de ne trouver rien de tout cela. Un souci d'ordre et de clarté se manifeste dès l'introduction et ces deux qualités se retrouvent dans le style non amphigourique ni obscur, mais simple et parfois élégant, ce qui est la chose la plus rare chez les musulmans en général et chez un jurisconsulte en particulier.

Aussi bien Sidi Mohamed al Hadjouï s'est-il placé à bonne école et, dans ses références nombreuses et solides, ne veut-il citer que les maîtres du droit musulman, tel l'Imam Al Ghazi dont l'auteur rappelle, au début de son livre, cette belle définition du droit : « Le droit est la conscience des droits et des devoirs. » Il montre ainsi les bases divines du droit qui repose sur la croyance à une vie future, la crainte de châtements, l'espoir de récompenses ; aussi, avec l'aide de versets du Koran, peut-il affirmer que le droit à l'époque anté-islamique était quasi-inexistant. Période d'ignorance, d'idolâtrie, de brigandage, l'époque anté-islamique ne présente que quelques très rares embryons de droit et l'on comprend ainsi facilement que l'auteur ait songé à

diviser son travail en quatre parties qui correspondent aux quatre âges de l'homme : l'enfance, l'adolescence, la maturité, la vieillesse. Chacun de ces états forme la matière d'un opuscule.

Dans le premier livre, l'auteur, après avoir dressé le maigre bilan du droit anté-islamique, étudie la fondation par le prophète Mohammed, du droit musulman. Cette législation, comme le droit romain, est basée sur la connaissance des choses divines et humaines *rerum divinarum atque humanarum notitia* et cette œuvre extraordinaire, formidable, surhumaine fut accomplie non en treize siècles comme on le voit pour Rome, mais en dix ans. Là où régnait l'ignorance, où dominait l'arbitraire, où triomphait l'iniquité, le Prophète Mohammed a fait luire le flambeau de la science, de la justice et du droit. Elaboré avec une sûreté et une maîtrise incomparables, le droit musulman apparaît comme un appareil complet, un tout sans défaut qui peut servir à l'organisation de toutes les sociétés et qui n'a pas été sans modifier sensiblement la civilisation humaine, tant européenne qu'orientale, autant dans le passé que dans le présent. Et cela s'explique par ce fait que le droit musulman dérive de principes universels tels que le monothéisme ; l'égalité des créatures humaines devant Dieu ; l'amour de la vérité, du prochain et de l'équité. Cette pureté et cette originalité du droit musulman tiennent à ce qu'il n'a fait nul emprunt aux constitutions établies. Le législateur a œuvré dans une matière vierge et donné un ensemble nouveau de lois nouvelles dont l'application n'a d'ailleurs pas été sans difficultés. Aussi bien les sources du droit musulman sont-elles nombreuses. Le texte de la loi est fourni le plus souvent par le Koran, mais il a fallu établir des additifs, une jurisprudence. C'est pourquoi, à côté des textes sacrés du Livre, il existe la *Sunna*, le *Kiyas* et l'*Idjmâa*.

A ce propos, il convient de signaler que Sidi Mohammed a eu tort de placer chronologiquement le *Kiyas* avant l'*Idjmâa*. En effet, dans la seconde moitié du premier siècle de l'Hégire, la communauté musulmane ayant été privée des décisions du prophète qui constituent la *Sunna*, le *Fik'h* s'était développé en même temps que le Hadith et deux Ecoles s'étaient formées dont l'une rejetait et l'autre admettait le *Kiyas* ou déduction de prescriptions légales du Koran et de la *Sunna* en raisonnant par analogisme. L'*Idjmâa* représente l'accord dans le peuple des *Mudjtahidin*, de ceux qui, grâce à leur intelligence, sont à même de se former un jugement personnel. C'est une source du droit qui vient immédiatement après le Koran et la *Sunna*. D'ailleurs cet ordre chronologique, qui seul correspond à la réalité, est fourni par les grands fondateurs du droit musulman. Je ne renverrai qu'à la *Risala* d'As Safiy, p. 65 : « On fait usage du *Kiyas*, dit-il, dans les cas dont ne traitent ni le Koran, ni la *Sunna* ». Faut-il rappeler par surcroît, que le *Mouatta* de Malic est basé tout entier sur l'*Idjmâa* de Médine, et que le *Kiyas*, outre qu'il est postérieur à l'*Idjmâa*, constitue une source moins importante ?

A l'exception de cette erreur, l'auteur fournit des notions exactes, qu'on aurait désiré plus précises, sur chacune de ces origines du Droit musulman. On eût souhaité surtout une critique serrée des textes et des documents qui ne s'est manifestée que sporadiquement, à l'occasion des questions de la claustration des femmes ; de la prohibition des boissons fermentées ; des prêts usuraires dont l'auteur, défendant en cela l'Islam de multiples accusations

malfondées, a montré qu'elles sont basées beaucoup plus sur la morale et la sociologie que sur la force et l'arbitraire.

C'est d'ailleurs parce que le Droit musulman se base sur l'équité qu'une science du droit a pu naître et se développer, car, là comme partout, les savants ne peuvent se diviser ou s'accorder et s'entendre que sur des éléments solides qui ont une réalité. La science du droit est avant tout une science de vérité.

* * * *

La jurisprudence qui avait vu le jour dès l'institution de la loi et dont les premiers textes sont représentés par les « *dits* » ou *hadiths* du Prophète, connut le plus beau développement à l'avènement des Khalifes. C'est là la matière des deuxième et troisième livres.

L'auteur distingue, avec raison, deux périodes : la première enserme les règnes des quatre Khalifes orthodoxes, Abou-Bekr, Omar, Othman, Ali ; c'est à-dire un cycle d'une trentaine d'années. Sidi Mohammed Al Hadjouï signale le grand-œuvre accompli par les successeurs immédiats du prophète. Respectant scrupuleusement l'esprit et la lettre du Koran et de la *Sunna* ils se sont montrés les dignes continuateurs de Mohammed. Leur premier soin fut de mettre de l'ordre dans le texte divin qui n'était formé que de pièces et fragments. Des compagnons du Prophète, des grammairiens furent réunis qui établirent le texte et vérifièrent les variantes, rejetèrent les mauvaises lectures et constituèrent un texte *ne varietur*, un « Koran » légal au même titre que la *Vulgate des Septante*. De nombreux cas se présentèrent à la solution desquels ni le Koran ni le Hadits ne pouvaient être consultés. Il fallut trancher les différends, régler les conflits, apaiser les colères, effacer les doutes. Toujours les Khalifes agirent selon l'esprit de l'islam et avec le plus grand souci de ne pas commettre d'iniquité.

L'Etat fut organisé afin que la loi put être appliquée car la justice ne peut exister dans l'anarchie. Omar organisa une armée régulière, permanente, disciplinée qui lui permit de faire renouveler les impôts légaux. Son amour de la justice et son désir d'être équitable ressortent clairement et avec violence de la lettre circulaire qu'il adressa au Gouverneur du Khorassane, Abou Moussa Al Achaâri. Mais bientôt, malgré la ferme volonté des Khalifes d'établir le droit partout où régnait l'arbitraire et de conserver au droit musulman son unité, des divergences d'opinions et d'interprétations provoquèrent des conflits irréductibles qui souvent dégénérèrent en guerres atroces et en combats sanglants. Sous le règne d'Ali, l'Islam fut à deux doigts de son effondrement. Aussi la jurisprudence s'enrichit-elle de nombreuses fetouat et décisions fournies par les partisans et les adversaires du khalife. Les scissions et les séparatismes se multiplièrent : l'idée de schisme est née. En peu d'années elle va faire un progrès effrayant. A l'anarchie gouvernementale grandissante correspond une liberté d'interprétation du droit sans précédent.

Cette période prend fin avec l'avènement des Omméyades. Moaouiya le fondateur de la dynastie commence par substituer la monarchie absolue et héréditaire au Khalifat électif. Cette deuxième période a une durée d'environ soixante ans. A la faveur du développement des sciences historiques et grammaticales apparaissent de nombreuses interprétations du *Koran* et de la *Sunna*.

Les schismes s'établissent de façon définitive. Il n'était pas utile de séparer cette période de la période abbasside pour cette raison que les causes de l'extension des études juridiques au cours du 2^e siècle de l'hégire apparaissent dès le 1^{er} siècle. Etudes grammaticales, critique, esprit de controverse viennent de l'étranger dès le règne de Moaouiya. La philosophie déforme notablement l'esprit des lois. Des raisons ethniques entrent également en jeu. Abou Hanifa, Malic et Chaffai présentent dans leurs théories la quintessence de ces différents agents et de ces mouvements divers d'idées qui n'apparaissent que dans les périodes de crise idéologique.

* * * *

Le troisième livre du *Tarikh al Fik'h al Islami* englobe les 3^e et 4^e siècles. Le nombre des écrivains augmente grâce à la découverte du papier. De nombreux nouveaux rites font leur apparition dont le plus important est celui de Ahmed ibn Hambal. L'esprit philosophique provoque l'éclosion du mysticisme ou soufisme du sein duquel vont « surgir » les confréries religieuses qui transformeront l'aspect de l'Islam.

L'unité à laquelle tendaient le Prophète et les quatre Khalifes orthodoxes semble à jamais perdue. Le monde musulman s'étend exagérément dans les bornes de presque tous les pays connus. Il existe désormais trois Khalifats. Chacun d'eux prétend à l'hégémonie spirituelle et temporelle. Au siècle de chacun d'eux se constituent des groupes de savants qui veulent gagner à leurs théories les autres musulmans. La pureté et la simplicité du droit musulman primitif en souffre et en est altérée. On adopte de nouvelles méthodes d'interprétation, de nouvelles règles sont instituées. L'esprit des lois est modifié. Au milieu de ces divergences générales et à leur faveur, grâce aussi à l'extrême liberté d'interprétation des lois, les mœurs se relâchent. Comme partout ailleurs, à la licence juridique fait pendant la licence tout court. C'est le commencement de la désorganisation et de la dissolution du droit musulman qui doit faire l'objet du quatrième volume.

Il faut féliciter l'auteur d'avoir établi des index qui facilitent beaucoup les recherches dans un ouvrage aussi riche en documents et en faits. L'influence européenne n'a pas été sans se faire sentir chez Sidi Mohammed al Hadjouï. On pourrait s'étonner de ce fait. Que l'on n'oublie pas que Sidi Mohammed al Hadjouï connaît la France dont l'esprit fait le mérite de cette œuvre : *l'ordre et la clarté*.

Parmi les frères de S.E. El Hadjouï, Ahmed et Omar furent amine des douanes; Si Boubekr est secrétaire interprète à la Direction de l'Enseignement; Si Larbi est un fkih; quant à ses fils tous aimables jeunes gens, l'aîné **Si Mohammed el Mehdi** est aussi un esprit d'élite. Ayant d'abord étudié à Karaouïne il a complété son enseignement par des études françaises et se destine au professorat supérieur; son cadet **Si Ali** fait aussi des études franco-arabes, donnant le meilleur exemple en ce sens à ses deux jeunes frères **Abderrahmane** et **Abdelhamid** ce dernier particulièrement intéressant.

Rabat, 1935.

Le 'Kaïd-mechouar

S. E. Yaïchi Si Driss

(On donna le nom de *kaïd-mechouar* à l'Intendant du Palais impérial.)

A Rabat le *kaïd-mechouar* est **Yaïchi** Mohammed l'Hassène *ben Driss ben Elhadj-Mohammed ben Allal ben Abdelkader ben Mohammed-Elkbir ben Abd-eç-Cadek ben Abd Allah ben Sidi Yaïche*.

La famille est originaire des Bni-Hassène dans le bassin de l'Oued Chegg el-ardh lequel prend sa source dans le Moyen-Atlas. Les principaux groupements de cette vallée sont les Oulad Bou Rheilas ; les Bni-Hassène ; les Oulad-Ali ; les Bni-Haïoun et les *Ouled-Saïd*.

Les *Bni-Hassène* constituent le plus important de ces groupements qui, au siècle dernier, comptait encore six cents fusils makhzène. A cette époque ayant secoué le joug des Oulad-el-Hadj ces localités devinrent indépendantes et n'avaient plus aucune *debiha* entre elles.

Ce fut Sidi Yaïche qui, le premier, vint de Saguiet-elhamra dans les Bni-Hassène il y a près de trois siècles. Excellent islamisant sa mission consista d'abord à enseigner le Koran aux enfants de cette tribu où il fonda une famille qui prit le nom collectif d'Oulad-Yaïche puis le patronyme d'**Yaïchi** (1). Nombre de descendants de ce preux-marabout, joignant le pouvoir effectif à leur suprématie spirituelle, créèrent ainsi un *cheïkhat* dont ils devinrent les titulaires par hérédité. Ils commandaient ainsi de père en fils dans la région lorsqu'au commencement du siècle dernier S. M. Moulai Slimane remarquant le cheïkh Allal ben Abdelkader el **Yaïchi** lui accorda sa confiance et pour le rapprocher du Makhzène le nomma *kaïd-reha el kbir* du Gueïch. Il s'installa, de ce fait, à Meknès auprès de la Cour et participa, à toutes les opérations avec la méhalla chérifiennes'y faisant remarquer par sa bravoure et son allant. Décédant à Meknès il y fut, par faveur impériale, inhumé tout près de la koubba de Sidi Amor el Housséine. Il laissait deux enfants : Brahim qui ne tarda pas à le suivre dans la tombe et Elhadj-Mohammed, lequel après avoir accompli le pèlerinage aux Lieux-Saints fut d'abord *khelifa* du *kaïd*-

(1) Rappelons que l'arrière petit-fils du sultan mérinide Abou-Yakoub était **Yaïch**-ben-Ali-ben Abi Ziane qui fut lui-même proclamé à Tlemcen. (Ibn-Khadoum, T.I. p. 225.)

mechouar d'alors, sous Moulai-Abderrahmane ben Hicham, puis devint lui-même kaïd-mechouar sous S. M. Sidi Mohammed et ensuite sous S. M. Moulai-Hassène ; ce dernier souverain avait une telle confiance en lui qu'il lui donnait la garde de sa cassette personnelle. Ce brave homme mourut estimé et honoré, à l'âge de quatre-vingts ans. Il laissait, Idris ; Allal ; Tahar et Ahmed. Ces trois derniers moururent sans postérité ; quant à Idris ou Driss malgré son jeune âge, il fut investi des fonctions de khelifa du kaïd-mechouar sous Moulai Hassène qui lui continua la confiance qu'il avait en son père et le chargea à un certain moment du bachalik d'Oudjda, lors des opérations de délimitation des territoires riffsains Makzène et espagnol.

S. E. Yaïchi Driss ben Elhadj Mohammed, fut *amel* d'Oudjda de 1895 à 1897, cependant cet amal ne fut pas une ordinaire sinécure d'*ouzif*. Lorsqu'il prit possession du poste, la région était livrée à l'anarchie la plus complète. Malgré la pacifique intervention des cheurfa de Kenadza les tribus s'entre-décimaient ; quant aux habitants d'Oudjda ils se retranchaient dans leur demeure par crainte des agressions tant des Angad que des Mehaya. Le vizir Driss ben Mohammed Yaïchi dit *Driss Benyaïche* s'était tout d'abord installé à El Aïoun Sidi Mellouc mais le sultan le nomma *amel* en remplacement de Abdesslam ould Bouchta décédé. Il prit donc possession de son poste le samedi 26 janvier 1895 = 29 redjeb 1312. « Ce nouveau chef makhzène, est-il dit dans *Oudjda et l'amalat* de L. Voinot, s'occupa immédiatement de rétablir l'ordre... De suite il fit preuve d'une grande énergie : une garnison de quatre cents fantassins appuyés par quatre-vingts cavaliers fut constituée par lui et l'*amel* reçut dans le courant de février des équipements et quatre canons de montagne dont deux pour El Aïoun...

« ... L'*amel* Driss Benyaïche sortit d'Oudjda le 11 mai avec deux-cent cinquante fantassins, quarante cavaliers et deux canons ; il se rendit chez les Angad dont tous les partisans Bessara ; Bni-Attigue ; Bni-Ourimèche ; Zekara et Bni-Yala se groupèrent autour de lui. L'*amel* disposa bientôt de trois mille fantassins et deux cent-quinquante cavaliers, qui se mirent à dévaster les cultures des Bni-Mengouch. La situation ne fit qu'empirer et l'*amel* rentra à Oudjda le 15 Mai. Il entreprit alors la réconciliation des Angad et des Mehaïa. Le 28 Mai, il alla camper avec les Mezaouin et leurs alliés au Djorf el Akhdar ; son intention était de marcher contre les Bni Khaled qui étaient toujours dans l'opposition. L'intervention des cheurfa Oulad bou Azza et Oulad Sidi Ali ben Yahia amena une solution pacifique qui ne dura guère.

« ... Le mois suivant l'*amel* Benyaïche conduisit à El Aïoun une harka qui, appuyée par de l'artillerie, infligea de grosses pertes aux rebelles : les *haddioui*ne laissèrent trente-et-un cadavres sur le terrain contre cinq chez les partisans Angad.

« Il ne fallut rien moins que l'énergie de l'*amel* qui en décidant l'arrestation du kaïd Bouterfa des Mezaouïr mit fin à la rébellion. Benyaïche demeura sourd à toutes les supplications comme à toutes les offres même les plus tentantes.

« Le vizir songea alors à entourer Oudjda d'une enceinte : les travaux commencés en Octobre furent activement menés jusqu'à complet achèvement.

« Sous l'administration ferme et énergique de ce chef éclairé l'amalat jouit enfin et pendant un certain temps d'un calme régénérateur. S. E. Driss Yaïchi était animé des meilleures intentions à l'égard des Français de Lalla-Marhniā, avec lesquels il faisait tout son possible pour vivre en bonne intelligence.

« Son autorité semblait alors parfaitement assise et il n'hésitait pas à infliger les châtimens les plus rigoureux aux criminels et aux intrigants. Cependant, au début de 1897 l'anarchie, qui sommeillait sous roche, ne tarda pas à se réveiller de nouveau.

« Afin de réunir une somme de trois cent mille francs destinée à rembourser aux tribus algériennes les pertes que leur avaient fait subir les tribus marocaines du Sud, l'amel crut devoir frapper d'impositions extraordinaires les tribus de la région d'Oudjda qui n'étaient même pas en cause. Ce procédé quoiqu'alors communément employé en Maroc mit le feu aux poudres et les hostilités reprirent de plus belle ; si bien que le 9 mars 1897, les dissidents faisaient présenter un ultimatum à l'amel par le cheikh Sayah dit Bes-sara. Il était sommé de quitter Oudjda dans les quatre jours. Sa réponse fut celle d'un brave : il déclara fièrement aux émissaires qu'il n'abandonnerait pas son poste sans un ordre de son Sultan.

« Une suite de combats furent alors livrés plus violents l'un que l'autre, mais à la suite de la dissolution des contingents rebelles, la victoire pour un temps resta à l'amel qui fit distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres de la ville.

« Sur ces entrefaites M. Jules Cambon gouverneur général de l'Algérie vint à la frontière se rendre compte de la situation. Il se rencontra avec l'amel à Aïn Takbalet, au pied du Ras Asfour. La suite de cette entrevue fut très favorable aux deux puissances.

« Cependant les chefs des révoltés ayant persisté dans leur rébellion le Makhzène crut devoir rappeler ce chef par trop énergique : il escomptait un apaisement des esprits. S. E. Yaïchi s'embarqua donc à Nemours le 21 novembre 1897, non sans avoir adressé au Commandant supérieur du Cercle de Marhniā une lettre, jugée fort digne, dans laquelle il lui exprimait son sincère regret de n'avoir pu aller prendre congé de lui en même temps qu'il le remerciait pour ses conseils et son précieux appui. »

Le sultan Moulai-Abdelaziz nomma alors ce valeureux auxiliaire Pacha de Tétouan, puis kaïd-méchouar du khalifa du sultan dans la même ville. Cependant fort déprimé par une maladie contractée en service S. E. Driss Yaïchi ne vécut pas vieux : il s'éteignit en djoummada-elouell 1326 à l'âge de cinquante-six ans et fut enterré à Rabat dans le cimetière de Sidi l'Khatthab (Bab el alou). Il laissait de nombreux enfants parmi lesquels une fille mariée à S. M. Moulai-Abdelhafidh et seize fils dont : Si Mosthefa kaïd-méchouar du khalifa du sultan à Tétouan ; S. E. le pacha Mohammed el Fadhil de Larache qui a pour khalifa son fils Saïd ; et l'ardent kaïd-méchouar de S. M. le Sultan.

Si Mohammed-L'Hassène ben Driss Yaïchi. né à Meknès vers 1300 où il fit ses premières études avant d'entrer à Karaouïne où il se perfectionna

dans les sciences sous l'égide de : Cheïkh Mohammed Koudir ; cheïkh Elhadj Mohammed Guennoun ; cheïkh Abdel Rhani Benniss etc.

Il fut d'abord khelifa du kaïd-méchouar sous Moulai-Abdelaziz, prit part à toutes les opérations contre le rogui Bou Hamara et après avoir suivi la fortune de son souverain fut maintenu par Moulai-Abdelhafidh comme kaïd-méchouar poste en lequel le confirma S. M. Moulai-Youssof en lui accordant toute sa confiance.

Le kaïd Yaïchi a épousé une fille de feu le Grand-vizir Abdelkader ben Moussa, son oncle maternel et il a trois fils : Lamine, Abdelkrim et Abdelkader jeunes fkihs qui tous trois rivalisent d'intelligence et sont comme tous les jeunes gens du Maroc entièrement enclins à l'évolution moderne.

Rabat, Décembre 1925.



S. E. le Vizir Ronda

Ministre de la Justice

L'une des figures marquantes de la Haute Magistrature marocaine est le cheïkh **Ronda**, (Roundi, de la ville de Rounda en Espagne) Sidi Mohammed ben Abdesslam ben Mohammed ben Ahmed ben Naceur.

Les ancêtres du kadhi avaient, dans le courant de la neuvième corne, fait partie de l'exode des musulmans d'Andalousie. Voici d'après le *Kitab Aâyane al Marhariba*, des auteurs, comment s'effectua cet exode :

« Le premier roi de Grenade qui eut à supporter le choc [de l'armée espagnole conjurée] fut Abou-l'Hassène qui ayant refusé de payer le tribut aux rois de Castille avait lancé à leur émissaire cette apostrophe : « *Si à Grenade on ne bat plus ni or ni argent, on y forge heureusement épées bien trempées et lances très acérées !...* »

« Ce prince avait succédé, en 1466, à son père Ismaïl ben Omar. Ayant sa Maison désunie par des querelles ensuite de deux mariages ; l'un contracté avec sa cousine la sultane Aïcha, dont il eut le prince Abou-Abd Allah dit *Boabdil*, dernier roi de Grenade ; l'autre avec une renégate surnommée Zohra, fille de Sanche Ximènes de Solis, gouverneur de Mantos, sa préférée, qui lui donna Yahia et Almayar, l'émir Abou-l'Hassène devait bientôt avoir à se défendre contre son fils aîné. En effet, pendant une campagne contre les Rois de Castille, Abou-Abd Allah excité par sa mère, réunit des partisans et, dès lors, se livra à une opposition acharnée contre la suprématie de son père, lequel était soutenu par son frère Mohammed, dit le Brave.

« Favorisés par ces discordes, les « *Rois catholiques* » entreprennent une offensive décisive, ravagent d'abord le royaume de Grenade ; et, en 1484, les places d'Alora, Marbella, Alonzaïna, Casarabonella, Setnil sont enlevées ainsi que la ville de « *Rounda* » (en Malaga) près du torrent de Guadalvina. On sait que ce fut au siège de Rounda que l'artillerie castillane utilisa, pour la première fois, les boulets creux.

« Après de nombreuses fluctuations guerrières au cours desquelles Mohammed-le-Brave fit sentir aux espagnols tout le poids de sa réputation guerrière, la ville de Grenade, assiégée par une armée de plus de cinquante mille hommes, capitule et le 6 janvier 1492, son roi Abou-Abd-Allah remet lui-même les clefs de la ville aux « *Rois catholiques* », Ferdinand V et Isabelle de Castille. Rejoignant alors sa famille et ses compagnons, campés aux bords du Xénil, l'Emir prend la route de l'exil. Arrivé au sommet du coteau de Padule, le dernier duquel on aperçoit encore Grenade, le Prince déchu, se retourne les larmes aux yeux et proclame tristement *Allahou Akbeur*. On appelle encore « *el ultimo suspiro del Moro* » (le dernier soupir du Maure) l'endroit où ce malheureux prince adressa un suprême adieu à l'ancestrale cité. Après un court séjour dans sa seigneurie des Alpujaras, Abou-Abd Allah, avec tous les siens et son entourage demeuré fidèle passait en Ifrikyia où il mourait, un an après, à Tlemcen, très affecté et presque délaissé en Mai 1494 = Rbia-ettsanni 899.

C'était le premier exode ; et, le peu de maures qui restaient en Andalousie devaient être heureusement ramenés quelques années plus tard par les frères Barberousse.

La famille Ronda, elle, s'était retirée à Fez où elle vécut longtemps comptant ses chefs parmi les savants de la Cité, jusqu'au jour où Si Naceur Ronda quitta cette capitale du Nord pour s'installer à Ribath-elfath (Rabat) : c'était aux premiers temps de la Dynastie régnante.

L'aïeul du kadhi, le fkih Mohammed ben Ahmed mourut fort vieux en 1263 laissant : Elhadj-Ahmed ; Boubekr ; Elhadj-Abderrahmane ; M'hammed et Abdesslam.

Abdelkader, fils aîné d'Elhadj-Ahmed fut, de cette famille, le seul personnage marquant dans le Makhzène d'alors.

Quant à Abdesslam le père de S. E. Ronda, il naquit à Rabat, en 1256, et fut, comme tous ses parents, un lettré, un sage et un clairvoyant conseiller qui mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1336. Il reçut la sépulture auprès des santons dans la zaouïa naceria de Rabat. Ses fils étaient Mohammed, Driss et Abdelhamid. Ce dernier est un savant, à l'esprit ouvert comme tous les Ronda et comme eux est un jurisconsulte reconnu. Il est membre du Medjlès de la *Charâa* et joint à ses capacités de législateur l'esprit délicat de poète. Si Driss, qui lui aussi est fort versé dans le *fik'h*, remplit les fonctions d'adel et du suppléant judiciaire ; quant à

Cheïkh Ronda Mohammed ben Abdesslam, l'éminent kadhi de la capitale, il naquit à Rabat en 1286 = 1869. Tout jeune encore il s'adonna à la science et, modeste comme tout vrai savant, il se plait à faire rejailir l'éclat de ses lumières sur ses réputés maîtres qui furent : Sidi Brahim Tadili ; Seïd Omar-Achour Rbathi ; Cheïkh Djilali ben Braham ; Zeïne el-Abidine Bennani R'bathi ; Sidi Mohammed Elgoudiri ; Sidi Mohammed ben Yahia El Oualati.

Son Excellence fit partie du Makhzène en qualité de Grand-vizir (*Ouzir al adham*) du Medjlès de la Justice chérifienne, et depuis douze ans est ka-

dhi de Rabat où pour sa plus noble louange, il est aimé, estimé et vénéré par tous, grands et petits ; puissants et faibles.

Ses fils Mohammed, Ahmed et Mosthefa sont des lettrés en arabe, parlant correctement le français et pleinement acquis à nos institutions.

Les Ronda sont alliés à deux notables familles de Rabat, les Bargache et les Rhenam. (1)

Rabat, 1925.

(1) Actuellement (1931) **S. E. Ronda** est en tant que Ministre de la Justice l'un des personnages les plus considérables de l'Empire marocain

S. E. Le Vizir Cherafi



Issu d'une famille makhzène de la première heure, Si Abbas ben Abderrahmane Cherafi — ou Chorfi — est président du Haut tribunal chérifien, chargé de statuer en dernier ressort sur les sentences des pachas de l'Empire.

Il naquit en 1296 dans le quartier des *Mouassine* à Marrakech et, après l'enseignement élémentaire, s'en fut à Fez demander la science aux maîtres de l'Université Karaouïne. Ceux qui l'instruisirent furent les célèbres frères Guennoun, Thami et Elhadj Mohammed ; Moulai-Abdelmalec ; Sidi Ahmed Bendjilali ; etc...

Il était jeune encore lorsque, sous le sultan Moulai-Abdelaziz, il fit partie du Medjlès, ensuite de quoi il fut choisi comme secrétaire par le vizir Madani Glaoui. Entre temps il avait fait partie de la mehalla chérifienne lancée à la poursuite du rogui Bouhamara.

A sa rentrée, on lui confia le poste important de secrétaire général (raïs elkettabine). A ce titre, il prêta un précieux concours tant au Consul général de France à Tanger, M. Regnault, qu'au général en chef Moinier de qui il tient des lettres de remerciements.

Puis, après avoir rempli divers emplois importants — notamment celui de *Naïb Cedara* du Grand-vizir S. E. El Mokri — Si Abbas Cherafi fut, le 28 novembre 1924, nommé Président du Haut tribunal chérifien.

Cet intègre magistrat, de qui la profession même, fait tout son éloge, est fils de Si Abderrahmane ben Mohammed ben Ahmed ben Boudjidah (Abi Djidah) ben M'hammed ben Mohammed ben Ibrahim ben Ahmed ben **Sidi-Kacem al Andloussi**. C'est ce dernier qui, venant de Séville, émigra en la région de Fez il y a environ quatre siècles, à l'époque de la délivrance des derniers mahométans d'Andalousie par les frères Barberousse. L'ouali Sidi Kacem s'installa à Fez près de Bab-Fetouah où son tombeau est encore visité. De lui sont nés les Oulad-Sidi-Kacem qui se sont répandus dans la vallée du Sebou.

Jusqu'à Sidi Mohammed ben Ahmed, aïeul paternel, de son Excellence Si Abbas, la famille vécut la vie des citadins et des savants, remplissant divers emplois makhzène et certains même occupant des chaires à Karaouïne.

Sidi Mohammed ben Ahmed ben Boudjidah fut mot'hassib de Fez tant sous Moulai-Slimane que sous Moulai-Abderrahmane et mourut la même

année que ce dernier sultan, en 1276 = 1859 à l'âge de soixante-dix ans. Il fut enterré à Bab-Ferrarine.

Il laissait quatre fils, Abderrahmane, Larbi, El Mehdi et Mohammed.

L'aîné Si Abderrahmane ben Sidi Mohammed naquit à Fez vers 1230. Il fit ses études à Karaouïne et se spécialisa dans le *fik'h* (jurisprudence) auprès de son maître vénéré Cheikh Benabderrahmane Essidjilmassi patron de la ville de Kénitra.

Ayant enfin son « potentiel » de science Il devint à son tour, professeur à Karaouïne, puis secrétaire particulier de Moulai-Abderrahmane ; et à la mort de son père il le remplaça à Fez comme mot'hassib. Plus tard le sultan Moulai-Hassène le délégua à Marrakech en qualité de vizir adjoint à son frère et khelifa du Sud, Moulai-Otsmane. Après un séjour assez prolongé dans la capitale du Sud, où il eut évidemment à exercer ses difficiles fonctions avec tact et énergie il dut rentrer à Fez, dans un état de santé précaire et s'y réfugia dans la paix d'Allah en 1304 = 1887.

Il était allié à Sidi Abdelkader el Fassi et aux Lebhar et laissait cinq fils : Thaïeb ; Ahmed ; Driss ; Mohammed-el-Mahdi et Abbas encore très jeune.

L'aîné Thaïeb ben Abderrahmane Cherafi mourut en 1335, à l'âge de soixante dix ans et parmi ses enfants, l'un de ses fils Sid Abdesslam est *mou-derrès* à Karaouïne et l'autre Sid Ali est membre du Medjlès de la cité.

Si Ahmed ben Abderrahmane Cherafi fut tout jeune encore secrétaire particulier de S. M. Moulai-Hassène qu'il accompagna en Tafilelt et remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de Moulai-Abdelaziz. Il mourut à Marrakech en 1326.

Si Driss actuellement âgé de soixante-six ans fut également secrétaire impérial avec Moulai Hassène puis avec ses deux successeurs. Il s'est retiré à Fez.

Si Mohammed-el-Mehdi, après s'être spécialisé dans les sciences et les arts mathématiques, devint moënddez impérial, puis sous-intendant des armées de Moulai Abdelaziz et fut ensuite nommé Curateur aux successions vacantes (*Bou-moërts*) à Casablanca.

Ceci indique que tous les frères de Sid Abbas Cherafi sont aussi des personnages Makhzène.

Quant à Son Excellence elle est alliée aux *Cheurfa Thalebîine* de Fez, par son épouse la chérifa fille de Moulai Abderrahmane Bouthaleb de Fez et sœur du *fkih* bien connu Moulai-M'hammed ben Abderrahmane Thalebi de la descendance de Moulai-Idris.

Les quatre fils de S. E. Cherafi, à l'exemple de leur père, sont naturellement des étudiants de qualité ; qui se nomment : Mohammed ; Ahmed ; Abdelkader et Abderrahmane.

Rabat, 1925.

S. E. Djaï

Le Vizir des Habous

Ayant une place marquée parmi les savants moghrebins **S. E. Djaï Elhad Ahmed ben Abdesslam ben Ahmed** issu d'une famille originaire de la kebila Djaïa, région des Djebala, dont elle tira son nom, est né, en 1284, à Fez où depuis longtemps ses ancêtres avaient leur demeure.

Sa mère était une chérifa âlamia.

Comme tout vrai fassi il étudia à Karaouïne où il eut des cheïkhs réputés, tels : Sidi Ben Tahmi el Ouazzani ; Si Elhadj-Madani ben Djelloul ; cheïkh M'hammed el Kadiri ; Si El Mehdi el Ouazzani, etc ; pourtant toujours plus altéré de science, et comme tout bon fkih muni d'un bagage scientifique déjà respectable, il décida d'aller boire à la source des Universités d'Orient.

Dix ans durant il se mêla au monde savant du Caire et d'Alexandrie s'inspirant des enseignements du cheïkh Abdoh, du cheïkh Aliche et du cheïkh el-Islam Ababi, et ; après cette longue période d'études et d'endurance, il réintégra Fez où il prit rang parmi les eulama.

Il était jeune encore lorsqu'il fut adjoint comme sous-intendant à Mohammed Cheïkh-Tazi ben Abdelkrim, *amine sayah elouëll*, c'était en 1312 = 1895. Il resta ainsi six ans dans ces fonctions d'autant plus délicates qu'il avait lui-même des intérêts commerciaux considérables à sauvegarder. Lorsque Mohammed-Tazi, *amine el oumana*, devint Ministre des Finances, *Ouzir-el-malïa* il le suivit comme secrétaire général en qualité de Moustachar el Malïa ; charge qu'il conserva pendant quatre ans jusqu'au jour où il fut désigné pour le poste de Marrakech qu'il habita jusqu'en 1319, après la mort de Ba Ahmed. De retour à Fez, Si Elhadj Ahmed Djaï, désireux de revoir ses amis du Caire, fit ses préparatifs de départ et deux ans après, il reprenait le bâton du pèlerin pour accomplir de nouveau le périple canonique. Cette fois il comprit dans son trajet de retour un séjour en France dont il revint littéralement enthousiasmé.

Mais c'était l'époque des dissensions mémorables entre S. M. Moulai Abdelaziz et son frère et khalifa du Sud, Moulai-Abdelhafidh. Tous les chefs du Makhzène mobilisés par leur sultan durent faire partie de la mehalla chérifienne ; ce fut alors qu'ils firent appel à la probité de Djaï déjà en renom et

lui confièrent en même temps que leur intérim la garde de leur maison et de leurs biens.

Cependant le prince Moulāï-Abdelhafidh étant monté sur le trône fit appeler aux esprits éclairés de son empire et confia à Elhadj-Ahmed Djai la charge de mot'hassib (ordonnateur des tarifs commerciaux) de la ville de Fez où il exerça ces fonctions jusqu'à l'abdication du souverain; ensuite de quoi le nouveau régime lui confia l'Ouzrat de la Justice qu'il dirigea jusqu'au jour où le général Lyautey considérant, avec juste raison, toute l'importance de la question des habous lui confia l'organisation des nouveaux services concernant ces « biens de main morte » en lui conférant, de conserve avec le Grand-vizir, le titre de *Moudir el habous*. Très déprimé par un surmenage excessif, S. E. Djai se décida à aller faire une saison à Vichy, mais il en fut rappelé pour se voir confier le portefeuille des *Habous*. Depuis, il n'a cessé d'exercer ces fonctions particulièrement délicates et épineuses.

Ses fils dont les aînés Si Mohammed et Si Abderrahmane sont des savants en arabe, parlent également le français ainsi que leurs frères puînés. Leur mère est une chérifa Taharïa, des cheurfa-Taharïïne de Fez. Son Excellence est lui aussi haut dignitaire de nombreux Ordres.

Rabat, 1925.



Le Pacha de Rabat

S. E. Bargache Si Abderrahmane

La famille Bargache fait remonter ses origines à l'un des fidèles compagnons de l'émir Abderrahmane ben Moaouïa qui fut, à son arrivée en Andalousie, surnommé *Eddakhil* (nouveau venu).

Echappé au massacre des membres de sa famille, par les Abbassides, le petit-fils du khalife Merouane II, avait gagné l'Egypte, d'où il avait pu atteindre Kairouan. Compromis dans la conspiration d'El-Yas, il s'enfuit vers l'Ouest chez les zénètes Marhila de la vallée du Chélif et s'embarqua près de l'embouchure de ce fleuve pour aborder à Almunécar d'Andalousie, entre Grenade et Malaga.

Il se rendait dans cette province appelé par des partisans dévoués de sa famille désireux de voir le calme se rétablir sur le territoire musulman ravagé par les factions. C'est en 137 = 755, que cet Emir passa en Espagne, accompagné par sept cents cavaliers Marhila avec leur *amrhar* Hassène-ou-Zeroual.

L'année suivante il s'empara de Cordoue dont il faisait sa capitale. Dès lors, mêlés à la vie des khalifes oméïades les Bargach-ou Berkache — venus d'Orient partagèrent leur bonne fortune, jusqu'à la déroute des musulmans d'Espagne, sous les « *Rois Catholiques* ». Vraisemblablement les premiers émigrants de cette famille durent chercher asile à Sala (Salé) et y prospérèrent. Quoiqu'il en soit, l'histoire indique un Abderrahmane Bargache qui, il y a 182 ans, d'après un acte encore existant dans les *touarikh eddhauaïf*, était pacha de Ribah-elfath (Rabat).

Plus près de nous, au siècle dernier, un autre chef des Bargache illustra le patronyme familial : ce fut le *raïs* Elhadj-Abderrahmane Bargache. En effet, la « *course* » interdite sous Moulâï Slimane reprenait avec Moulâï-Abderrahmane ben Hicham ; le Maroc vécut alors en assez mauvaise intelligence, précisément en raison de la piraterie, avec les villes franches de l'Allemagne du Nord. C'est ainsi qu'en 1245 = 1829 précise la chronique moghrebine, le *raïs* Bargache et le *raïs* Brital capturèrent deux vaisseaux autrichiens ; ce qui

détermina le bombardement de Salé par six navires de guerre autrichiens. Ce même *raïs* Bargache accompagna son souverain à Safi comme *émir elbahar* (amiral) de la flotte chérifienne.

Quelques mois plus tard, le sultan Moulaï-Abderrahmane concluait un traité de paix avec l'Autriche et renonçait définitivement aux pratiques de la « course ». Il se rendait compte enfin que les forces navales des puissances européennes avaient acquis un développement considérable qui ne laissait plus aucun espoir à la piraterie ; menaçant de rompre les traités et de compromettre les relations de l'Empire chérifien avec les autres nations.

L'intrépide *raïs* Bargache put ainsi jouir d'un repos prématuré, sinon très désiré, jusqu'au jour où, quatre ans plus tard, il rentrait dans la paix d'Allah. Il avait vécu près d'un siècle et ne laissait qu'un fils vivant des onze garçons qu'il avait eus. C'était,

M'Hammed ben Elhadj Abderrahmane Bargache, né vers 1229, c'est-à-dire alors à peine âgé de vingt ans. Il avait fait de bonnes études auprès des professeurs du *Djamâ-elkbir* de la rue Souika, sur les murs duquel est un exposé disant que le *bain-maure* de Lalou date de 750 de l'hégire sous les Mérinides et qu'il est « *bien habous*. »

Ayant pris rang dans le Makhzène, M'hammed Bargache fut investi des fonctions de pacha d'Anfa en même temps qu'il remplissait celles d'*amine* du port. A l'avènement du Sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane, en 1276 = 1859, il fut appelé par ce prince pour occuper le poste de Ministre des Affaires étrangères à Tanger : C'était un poste de choix mais difficile à diriger, on le conçoit. Cependant, le ministre avait pleins pouvoirs pour prendre toutes dispositions en ce qui concernait les transactions politiques et diplomatiques. Il avait même, et sans contrôle aucun, la haute-main sur tout le personnel de la Légation chérifienne. Des *douahir* existent qui démontrent que ce fut lui qui établit les bases de la Charte de Madrid, en 1279. Dans ces actes il est mentionné que S. E. M'hammed Bargache représentant le sultan du Maroc était présent à l'assemblée au cours de laquelle furent réglés les pouvoirs des consuls de l'Espagne en Maroc et placés sous leur juridiction les marocains associés à ces nationaux ou employés dans ces consulats. Le même traité étant conclu avec la France en 1863.

Le vizir Bargache était allié aux Oulad-Rhenam de la descendance de Moulaï Abdesslam ben Machich et c'est grâce à son influence que furent prises des mesures conservatoires pour le sanctuaire de ce puissant Santon au Djebel el Alam. Il mourut à Tanger le samedi 3 moharrem elharam 1304 = 2 octobre 1886 et sa dépouille mortelle, ramenée à Rabat, fut inhumée dans la nécropole familiale de Bab-el-Alou.

Le vizir avait eu cinq fils : Mohammed ; Abdelmadjid ; Abbès ; Ceddik et Mekki, ce dernier mourut peu de temps après lui ; ayant accompli le pèlerinage aux Lieux Saints avec ses frères et voyagé en Orient. Si Ceddik ben M'hammed Bargache, très instruit comme tous les Bargache, fut nommé par S. M. Moulaï Abdelaziz, pacha de Tanger, en 1318, poste qu'il quitta lorsqu'en 1327 le nouveau souverain Moulaï-Abdelhafidh l'appela à Rabat en la même qualité. Il gouverna cette cité jusqu'à sa mort survenue en 1336 = 1917. C'était un pacha actif à qui l'on doit la construction de l'école franco-musul-

mane du quartier Bab el Alou. L'un de ses fils Elhadj-M'hammed est amine des douanes à Rabat.

Elhadj Abbès ben M'hammed Bargache fut amine des douanes à Rabat. Plusieurs fois il entreprit le périple d'Orient et mourut jeune encore laissant deux fils, encore étudiants mais sujets d'avenir, Si Abderrezzak et Si Abdelouhad.

Elhadj Abdelmadjid ben M'hammed Bargache fut amine des douanes d'abord à Tanger puis à Rabat où il mourut en 1317 à l'âge de cinquante-six ans. L'un de ses enfants, Elhadj-Mosthefa, est membre de la Commission municipale de Rabat.

Quant à Elhadj Mohammed Bargache l'aîné des fils de feu le vizir M'Hammed, il était né à Rabat en 1247 et y mourut en 1303 à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut l'un des plus influents chefs du Makhzène. Il fut successivement *Mohalif* (intendant général) et ministre de la guerre.

S. M. Moulaï Hassène lui confia plusieurs missions en Europe, alors qu'il était Intendant général. Ce fut lui qui obtint des puissances, après une réunion préliminaire du Corps diplomatique de Tanger, l'examen des desiderata formulés par le Sultan Moulaï-Hassène. Les ambassadeurs extraordinaires des puissances signèrent le 3 juillet 1880, l'acte connu sous le nom de « *Convention de Madrid* » réglementant la protection étrangère sur certains sujets marocains. Règlement qui fut quelque peu modifié par le *tertib* de 1903.

Sidi Mohammed Bargache était apparenté à la grande famille Marsila Andloussia qui, depuis les premiers sultans mérinides, compta constamment parmi ses membres un chef *toukit* (marqueur du temps) c'est-à-dire chargé de déterminer par ses observations astrologiques l'heure des prières et des cérémonies.

Ce personnage, qui avait été pacha de diverses cités importantes, notamment de Tanger, reçut un dahir du Sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane dans les circonstances suivantes :

La question d'un lazaret où pourraient être observés les navires et les passagers suspects avait souvent attiré l'attention du Conseil sanitaire de Tanger. Dès avril 1799, un des forts de la marine avait été choisi comme lieu d'observation et employé souvent à cet effet.

Le Corps consulaire ayant demandé au sultan, le 9 novembre 1821, de créer un lazaret ne reçut aucune réponse.

Cependant un peu plus tard, mécontent de voir les pèlerins repoussés au retour de La Mecque, il proposa lui-même d'établir un lazaret.

L'entente ne put encore se faire et le Conseil, le 12 septembre 1858, refusa à son tour d'approuver une proposition du délégué-sanitaire de Mogador qui offrait une île voisine pour cette installation. Il fallut, pour décider l'Assemblée, qu'un navire le « *Christiania* » se présenta devant Tanger avec 412 pèlerins, dont un certain nombre atteints de choléra ; et le kaïd, impuissant à faire exécuter les ordres du Conseil, fit partir le vaisseau sur Mogador où il opéra sa quarantaine.

Le premier septembre de la même année, un autre steamer qui avait perdu 520 personnes entre Alexandrie et Mahon arriva devant Tanger ; repoussé lui aussi il tenta de purger sa quarantaine à Gibraltar, il fut refusé

et pendant vingt longs jours parlementa ; les passagers mourant de faim se révoltaient ; le pacha Si Mohammed Bargache finit par les diriger sur Mogador. C'est alors que le Conseil obtint du Sultan un dahir spécial désignant l'île de Mogador comme lieu d'isolement pour les pèlerins.

Edit du sultan Sidi Mohammed ; *Concession de l'île de Mogador comme lieu de quarantaine des pèlerins.*

« Louanges à Dieu, l'Unique !

« Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu le Haut et Tout-puissant.

« De la part du serviteur de Dieu dont la confiance n'est qu'en Dieu, ainsi que tout son pouvoir.

« Prince des croyants, fils du Prince des croyants etc. Cachet de Sidi

« Mohammed ben Moulaï Abderrahmane :

« Que Dieu prolonge son existence et comble de biens son royaume !

« A ceux qui aiment notre royaume, élevé par Dieu, Sages représentants des grandes Puissances à Tanger-la-défundue :

« Nous avons reçu votre lettre concernant la quarantaine que les *hodjadj* revenant avec une maladie contagieuse auraient à faire dans l'île de Mogador, et vous avez demandé notre assentiment dans ce but. Or, nous avons donné des instructions sur cela à notre représentant le fkih Mohammed Bargache car nous sommes convaincu que l'air du dit endroit est très sain, bon et proche.

10 Redjeb elfard-elharam 1283 = 18 novembre 1866.

(*Etude sur l'hygiène et la médecine au Maroc*, par le Dr. Lucien Raynaud chargé de mission en Maroc (Baillière et fils Paris 1902.)

* * *

Les fils que laissait le vizir Elhadj-Mohammed ben M'hammed Bargache étaient : Abderrahmane et Elhadj-Abdelaziz, celui-ci après avoir été amine des douanes fut khelifa du pacha de Rabat ; il avait acquis déjà une solide réputation de diplomate et de politicien à laquelle, souventes fois, le makhzène fit appel. Il mourut le lundi 29 çafar 1343 = 24 septembre 1925 à l'âge de cinquante ans. Son fils Mohammed-Elhadj, actuellement âgé de vingt-trois ans, fut un des brillants élèves du collège que dirige si activement à Rabat l'actif Capitaine Niegel !

Quant à l'actuel pacha de Rabat

S. E. Bargache Si Abderrahmane

il naquit à Rabat en 1287 de l'hégire = 1870. Il développa son enseignement auprès de professeurs réputés, tant à Tanger qu'à Rabat, parmi lesquels il se plait à citer Si Driss Ahrghourm ; cheïkh Ettendjaoui, de Tanger ; Cheïkh Elhadj-Abdesslam Mouline — auprès de qui le père du pacha avait déjà étudié et qui enseigna aussi au fkih Mohammed fils du pacha, faisant ainsi dans une même famille trois générations de savants, en son oratoire du Derb-Moulaï Abd Allah à Rabat.

Tout jeune encore, Si Abderrahmane Bargache fut chargé par S.M. Moulâï-Hassène de continuer la mission de son père en Europe et d'y traiter des marchés pour l'importation en Maroc d'un sérieux matériel de guerre.



S. E. Bargache Si Abderrahmane.

Deux ans plus tard il fit partie, comme adjoint au grand-kaïd Abdesslam Berrechid, de l'ambassade chargée de traiter avec l'Allemagne les livraisons de canons devant servir aux fortifications maritimes ; ensuite de quoi il fut

amine des douanes, stade makhzène préparatoire au bachalik qui lui fut confié à Casablanca de 1892 à 1896. En la même qualité il fut ensuite appelé à Mogador où les Services municipaux sont encore installés dans l'immeuble Bargache.

En 1312 = 1895, un dahir de la régence de Ba Ahmed l'avait chargé de traiter en collaboration avec Mohammed Saffar, khelifa du naïb de Tanger, une question relative à un différend ayant éclaté entre les Espagnols et les Riffains. En 1319 il fit aussi partie d'une mission confiée au vizir El Mahdi el Menebbi, en Angleterre et en Allemagne. A son retour il reprit à Mogador son poste de Pacha et y exerça ces fonctions jusqu'en 1325 = 1907 époque à laquelle Moulâi-Abdelaziz l'appela auprès de lui pour faire partie du Conseil des Ministres.

Il fut ensuite nommé khelifa du naïb Si Mohammed Guebbas à Tanger, en 1330 ; et, l'année suivante il réintégra Fez pour y présider le Conseil criminel. Enfin en 1336 le Makhzène le désignait pour le poste de pacha de Rabat en remplacement de son oncle S. E. Elhadj-Ceddik de qui il avait assuré l'intérim pendant sa longue maladie.

La vie administrative de S. E. Abderrahmane Bargache peut se passer de la louange parfois fastidieuse : acquise au Makhzène depuis toujours cette famille se transmet fidèlement de père en fils les pratiques d'une sage et consciencieuse gestion des intérêts publics.

Haut dignitaire de divers Ordres nationaux, le pacha s'honore tout particulièrement, de posséder la *Médaille de vermeil des épidémies*.

Le khelifa du Pacha est, depuis 1925, son fils aîné Sidi Mohammed né à Rabat, il y a trente ans. C'est l'un des plus fins lettrés de la cité qui a acquis la science auprès de Cheïkh Chaïb Eddoukali ; Si Moulâi El Madani ben El Hosni El Alami ; Cheïkh Abdelkader Eddoukkali et autres professeurs réputés. Son frère cadet Si Ahmed, instruit également en arabe, fut aussi un brillant élève du Collège français. Tous deux, comme leur père d'ailleurs, sont acquis de tout cœur aux Institutions françaises.

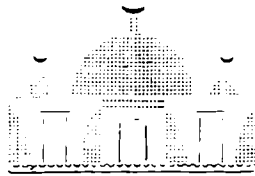
Rabat, 1925

* * *

Depuis l'avènement de **S. M. Sidi Mohammed III**, le fils aîné de S. E. Sidi Abderrahmane Bargache, et aussi son khelifa, Sidi Mohammed ben Abderrahmane, a été nommé pacha d'Azemmour ; nous n'avons plus à faire l'éloge de cette jeune Excellence dont on connaît le zèle, la probité et la droiture de caractère, trois qualités constituant le plus bel apanage familial. Son khelifa est son frère puîné **Si Ahmed** qui ne pourra qu'imiter son exemple.



(Août 1938). LL. A. I. Moulaï-Hassène et Moulaï-Abd Allah



L'un des premiers actes marquants du jeune souverain, entouré de son Makhzène, fut l'inauguration officielle de la ligne Oujda-Fez complétant le réseau ferroviaire Marrakech-Tunis, ainsi relatée en mai 1934 :

.....

Claire, vaste, propre, la gare P.-L.-M. à Sidi-Bel-Abbès est déjà pour nous un heureux augure, ce matin du mardi 22 mai, jour qui fera époque dans les annales du Maroc oriental.

A Tlemcen — où descend la commission des Hautes personnalités métropolitaines, désireuses de gagner Oujda en touristes — se détache d'un cortège enthousiaste une importante délégation de notables tlemcéniens qui, descendants des *Abdelouadites* — anciens rois de Tlemcen et vassaux des Sultans mérinides du Moghreb — qui, descendants des *cheurfa soleïmites*, (Moulai-Soleimane était frère de Moulai-Idris l'Akbeur, tous deux fils d'Abd-Allah l'Kamil, lui-même fils de Hassène l'Moutsanna, arrière petit-fils du Prophète et père des *hassanides*). — Les *cheurfa soleïmites* de qui le berceau est *Aïn-l'Houts*, près Tlemcen, ont comme chef actuel, Moulai-Ahmed al Mançour, pacha d'Oujda, qui fut pendant ces fêtes le glorieux hôte de Sa Majesté **Sidi Mohammed III, Almohid-Billah**, Sultan du Maroc.

* * *

Quelle surprise, Oujda, pour nous qui l'avons quittée il n'y a guère plus de deux ans, encore enlisée, en grande partie, au milieu de ses bourbiers si nettement décrits par Isabelle Eberhardt, dans ses *Notes de route* !

Une telle métamorphose, en si peu de temps ! Est-ce chose possible ?... Il est vrai de dire que ceci est dû à l'initiative du Chef des Services Municipaux d'Oujda, le Contrôleur principal **Maitre**, que nous appellerons sans hésiter le *Lenôtre-marocain* et à qui Meknès doit aussi l'heureuse transformation de ses jardins.

De la nouvelle gare d'Oujda et sur tout le parcours que, dans la soirée, devra suivre le Sultan, la cité arbore ses « habits de gala ». Symboliquement, drapeaux chérifiens et français entremêlent leurs plis. Partout guirlandes, arbustes et fleurs à profusion ; jets d'eau « de feu » car la nuit venue, Oujda ne sera qu'une gerbe multicolore d'où se détacheront les *Croissants écarlates* ; et, le mercredi soir, un feu d'artifice, chef-d'œuvre de pyrotechnie, sera frénétiquement applaudi par des milliers de spectateurs ravis.

C'est dans ce cadre enchanteur que la population tant européenne qu'indigène, indépendamment de milliers de cavaliers Angad et Bni-Snassène,

attend avec une fébrile impatience l'arrivée du Cortège Impérial parti le matin même, de Rabat, en automobiles.

Bien que connaissant de longue date les vieux *oujdis* européens, colons commerçants, industriels, fonctionnaires, nous constatons non sans plaisir le sentiment de sincérité qui les anime tous à l'égard du jeune Sultan. Il est bien à eux aussi « leur Sultan »... Mais pourquoi ne pas le leur laisser plus longtemps ? C'est là le regret unanime ! Tous comptaient sur quatre jours au moins...

* *

Six heures. C'est l'instant où, sur les bords de l'Oued-Isly, l'Auguste Visiteur met « pied à terre » pour la cérémonie de la *mouna*. Dattes et lait — représentant les douceurs de l'hospitalité — lui sont offerts.

Et puis, six heures trente : les fusées explosibles mêlent leurs détonations aux fusillades des *fersane*, tandis que les youyous perçants fusent de toutes parts ; et, c'est l'auto protocolaire précédant la voiture impériale dans laquelle le jeune monarque, aimablement, salue de la main la foule compacte qui ne se contient plus ; néanmoins le cortège peut, sans encombre, accéder au *Dar-l'Makhzène*, où auront lieu les présentations, trois heures durant !

* *

Dans l'intervalle arrivait en gare d'Oujda le *Cortège Résidentiel* que présidait M. Helleu, ministre plénipotentiaire, délégué à la Résidence, substituant M. Ponsot, instamment retenu à Paris par les débats parlementaires sur les affaires du Protectorat. Auprès de lui : M. Mérillon, Secrétaire général Chef des Services administratifs du Protectorat ; M. Guy, conseiller chérifien ; M. Guérin, l'éminent directeur général des Chemins de Fer du Maroc, — principal artisan de ce prodigieux effort ferroviaire — ; MM. les Directeurs Bénazet, A. I. ; Dubeauclard, P. T. T. ; Gotteland, I. P. ; Normandin ; Simeray ; Bonelli, Premier président C. A. ; le Général Mac-Carthy, adjoint au général Huré ; Colonel Mellier, chef du Cabinet militaire et plusieurs autres hautes personnalités, parmi lesquelles M. Hutin, — attaché au Cabinet civil — qui, depuis trois lustres, est l'animateur de toutes ces cérémonies.

Mais n'omettons pas le chef du *Protocole chérifien*, S. E. Si Kaddour Ben Ghabrit, délégué par le Sultan pour le représenter en cette Commission résidentielle à laquelle les honneurs sont rendus sur l'esplanade de la gare, aux sons de la Marseillaise et de l'Hymne chérifien.

* *

La journée du lendemain fut consacrée par **Sa Majesté** — après avoir déposé une palme à ses couleurs au Monument aux Morts, — à visiter la région et plus particulièrement les Bni-Snassène où **Elle** fut reçue au-delà de toutes les espérances, déclarent les vizirs : «... les tribus étaient comme des gens assoiffés, à la recherche de l'eau et qui peuvent enfin se désaltérer ».

* *

Oujda, 24 mai. — Bien avant l'heure indiquée, la foule, encore grossie,

envahit les abords de la gare devant laquelle les troupes de la garnison sont groupées pour rendre les honneurs au Sultan qui, un peu avant la demie de six heures, quitte l'Hôtel Terminus pour gagner le train devant partir une heure plus tard. Pendant ce court trajet, les ovations et les youyous continuent à témoigner au Sultan un chaleureux attachement, cependant que la sonnerie « aux champs » retentit alors que le monarque arrive devant son blanc wagon. Toutes les personnalités civiles et militaires, indigènes et européennes, algériennes et marocaines, tous les invités garnissent les quais.

M. Helleu, le premier, prend la parole, face à Sa Majesté :

« Sire,

« C'est Monsieur Ponsot qui devait prendre ici la parole. Retenu à Paris par les devoirs de sa charge, il m'a demandé de le remplacer. J'ai donc l'honneur, comme Délégué à la Résidence générale, d'inaugurer aujourd'hui aux côtés de Votre Majesté, la ligne Oujda-Fès. Cette cérémonie consacre l'achèvement de la grande artère Marrakech-Tunis, œuvre qui fait le plus grand honneur à tous ses artisans et à laquelle un hommage mérité a déjà été rendu hier soir. En acceptant de rehausser cette fête de sa présence, Votre Majesté a fourni une nouvelle preuve de l'intérêt qu'Elle porte aux grands travaux qui assureront la prospérité de Son Empire. Fidèle amie de la France, Elle a tenu à témoigner qu'Elle sait apprécier notre effort économique, complément indispensable de l'œuvre de pacification de ses soldats.

« Pendant que nous célébrons ici le travail créateur de tous ceux qui ont collaboré au développement de ce magnifique Empire, le Résident général a la mission agréable de remercier Votre Majesté de la collaboration loyale et éclairée qu'Elle apporte à tous les ouvriers de la grande cause marocaine. »

Par une grande marque de bienveillance, S. M. Sidi Mohammed, entouré du Grand Vizir El Mokri, de S. E. Al Hâdjoui, vizir de l'I. P., de S. E. Al Mançour pacha d'Oudja ; de S. E. Si Mohammed Tazi pacha de Fez et de ses autres vizirs, répond personnellement — (c'est d'ailleurs là, un fait sans précédent, le Sultan n'ayant jamais jusqu'ici pris la parole en public pour un discours officiel).

Quoique l'heure fût matinale et que la fatigue se lût sur ses traits, le Souverain trouva des accents d'une rare éloquence pour répondre au Résident Général, en une impeccable dialectique arabe, qui fait honneur à ses *mchaïkh*. La voix est nette, jeune, claire ; l'expression agréable ne se surcharge pas d'une voyellation fastidieuse et procure à l'auditeur une heureuse sensation de franchise.

Voici la traduction de ce discours clairement lue par le docte Si Mammeri, de qui la souriante physionomie met toujours une note agréable en ces cérémonies officielles :

« Monsieur le Ministre,

« L'inauguration de la voie ferrée qui relie Tunis à Marrakech est une nouvelle étape du Maroc dans la voie que, sous l'égide du glorieux gouvernement français,

il poursuit ses destinées. Il n'y a pas longtemps, se réalisait, dans des conditions qui ont forcé l'admiration universelle, la pacification totale de Notre Empire. Nous célébrons aujourd'hui une œuvre aussi pacifique que riche de résultats pour l'avenir économique du Maroc et c'est avec un réel plaisir que nous profitons de cette occasion pour exprimer, une fois de plus, toute notre reconnaissance à la France qui, après avoir ramené la paix bienfaisante dans ce pays, y développe sans cesse tous les moyens propres à assurer son essor économique et les progrès matériels et moraux qu'en attendent ses habitants.

« Les soucis de la pacification dissipés, la crise mondiale que le Maroc n'a pu éviter, a mis à l'épreuve toute l'expérience de Monsieur le Résident général, qui nous a montré ses qualités de grand administrateur et ses méthodes de gouvernement, faites de fermeté et de justice. Il nous est particulièrement agréable de lui adresser en ce jour toute notre reconnaissance et l'expression de notre inaltérable amitié. C'est grâce à une loyale collaboration et à une compréhension réciproque de nos devoirs et de nos aspirations que nous avons obtenu tous les résultats acquis et que nous pourrions en attendre de nouveaux. Le Maroc est bien riche d'avenir, mais il faut l'y mener sans jamais nous départir de la condition indispensable à tout progrès, nécessaire à toute évolution : l'union dans l'effort et le désir de nous connaître chaque jour davantage pour nous mieux comprendre et nous aimer. Animés de ces sentiments et guidés par ces louables principes, nous serons certains d'atteindre au plus tôt notre idéal commun : celui de faire de ce pays un modèle de concorde et d'union dont le résultat sera toujours ce qu'il a toujours été : bonheur et prospérité ».

Ce discours du Sultan **Sidi Mohammed ben Moulay-Youssef** aura sa page dans l'Histoire de la France.

* * *

C'est toujours sous les vivats d'une foule enthousiaste et aux accents émouvants des hymnes nationaux que le train s'ébranle ; et, nous sommes loin déjà, que dans le ciel lumineux les fusées détonantes fulgurent au-dessus de la cité favorisée.

Dès lors et à chaque halte, les populations fidèles manifestent leur attachement au Souverain et ce sera ainsi jusqu'à Taza, où a lieu la dislocation du cortège : les invités européens demeureront là pour gagner Fès dans l'après-midi.

Le train spécial emportant le Sultan, le Ministre Délégué à la Résidence, le Makzène et quelques invités, reprend sa course vers la capitale. Presqu'ausitôt un déjeuner choisi, où l'on reconnaît la maîtrise de M. Gendrel, directeur général des W.-L. — qui s'est déjà surpassé la veille au soir à l'imposant banquet du Terminus — est servi au wagon-restaurant, où les européens sont groupés d'un côté de la salle alors que l'autre côté est occupé par le Makhzène, assisté de l'Inspecteur général Reynié.

Par une faveur spéciale, le jeune prince impérial **Moulay-L'Hassène**, de qui le frais sourire enchante ce voyage triomphal — accompagné de sa gouvernante et d'un capitaine de la Garde, — prend part au repas aux côtés des vizirs tout heureux et tout fiers de cette marque de déférence qui les honore

et qui nous plaît aussi infiniment, car la fée « Bonne chance » qui ne nous abandonne pas, nous place heureusement en face de ce groupe fortuné.

Mais le soleil arde, l'heure passe et avec elle le « marchand de sable » fait dodeliner la frêle silhouette ; aussitôt un *ç'hab* emporte dans ses bras l'impérial enfant. Au passage nous effleurons d'une caresse sa main pendante, sa menotte de baby charmant déjà courageux et discipliné comme un prince ; simple geste qui aura sa large part dans notre dessert et cependant... les fraises étaient exquises.

* * *

D'étape en étape, d'apothéose en apothéose, à dix-neuf heures, le train entre en gare de Rabat où une foule nombreuse stationne depuis longtemps.

Ici aussi le décor est aux couleurs chérifiennes et françaises. Sous l'auvent de l'entrée principale, dans le hall, le long de l'escalier monumental tout garni de tapis et jusque sur le quai, les *bokhara* de la Garde chérifienne forment une double haie d'honneur. Les musiques sont groupées et entonnent les deux hymnes nationaux.

Encore des clameurs sympathiques, des applaudissements frénétiques, et l'auto impériale, suivie du peloton d'escorte au galop, regagne le Palais impérial, alors qu'en suite, une seconde auto emporte le jeune Moulaï-l'Hassène, que la foule acclame gentiment.

En fait voyage officiel et protocolaire, cela va de soi, étant donné les personnalités du Sultan et du Résident ; mais reflétant pendant toute sa durée un sentiment de franche cordialité.

Quant au service d'ordre : discret et impeccable comme toujours dans le Protectorat.

« Mais le voyage est terminé,
Adieu le doux rêve magique... »



Le Prince Moulaï-l'Hassène en 1934.

Marthe GOUVION



Région de Rabat

S. E. Sobeïhi

Pacha de Salé



Le pacha de Salé appartient à une famille arabe d'origine bien déterminée par Ibn-Khaldoun lui-même. Les Sobeïh étaient des *Soueïd*, fraction de la famille *Ibn Malec*, tribu *Zorhba*, groupe des *Bni-Hilal-ibn-Amer ibn-Zorhba*, arabes moderites qui, avec leurs alliés les *Oulad-Soleïm-ibn-Mançour* envahirent, vers le milieu de la cinquième corne, l'*Ifrikia* puis le *Moghreb*.

Le berceau originel des *Ahl Sobeïh* est le massif de Rhazouane, près de Thaïf, dans le Hedjaz, au Sud-Est de La Mecque. Ayant quitté leur pays ils nomadisèrent pour un temps dans le Beïram, dans l'Oman, puis aux environs de Baghdad. Ils durent ensuite passer l'isthme de Suez pour camper en pays Saïd dans la vallée du Nil. De là, prenant rang parmi leurs frères hilaliens, lancés par le khalife El Mostancer-Billah-el-Mâdd contre Moëzz-ibn-Badis ils y pénétrèrent pour, ensuite, gagner le *Moghreb-el-Adna* ; puis, vers la fin de la même corne, ils s'insinuèrent en *Moghreb-el-Akça*, lentement comme « *s'étend l'ombre derrière le Soleil* ».

Mais citons Ibn-Khaldoun :

Parmi les nomades Souéïd on rencontre une peuplade de pasteurs appelée [Oulad] Sobéïh. Elle tire son origine de Sobéïh *ibn Aïladj ibn Malec ibn Zorhba* et se fait respecter par son nombre et par sa puissance. Quand les nomades de la tribu de Souéïd se mettent en marche elle les accompagne et elle s'arrête avec eux aux mêmes lieux de station ; ensuite c'est à elle qu'incombe la responsabilité des nombreux troupeaux de chameaux de la tribu. El Hassane, l'aïeul de cette Maison, sut, au temps des Mérinides transformer cette charge en seigneurie pastorale.

En effet, quand Abd Allah ibn Gandouz El Koumi — chef des Koumïa tribu de l'émir almohade Abdelmoumène — se disposant à rentrer en pays zenète — quitta Tunis pour le Mogreb-Extrême, il demanda asile au sultan mérinide Abou-Youssef Yakoub-ibn-Abdelhakk. alors à Marrakech. Ce souverain accueillit le hafside avec une Extrême bienveillance et le combla de bonheur en lui octroyant dans le Houz, près de Tendjedat, un territoire fertile et suffisant à l'installation de toute la tribu dont faisaient alors partie les Oulad-Sobéïh ayant pour chef Hassane es-Sobéïhi.

En reconnaissance de ce bienfait Hassane, étant donné sa compétence en science cameline, s'offrit à rassembler, là, tous les troupeaux épars que possédait le sultan et dès lors il eut l'occasion de voir souvent son nouveau souverain ou sujet de ces animaux qui constituaient le plus riche cheptel du Maroc. Grâce à ces circonstances il se fit peu à peu apprécier par l'émir mérinide et arriva à la fortune. Il devint très riche et mourut fort vieux. Ses enfants furent élevés à la Cour au milieu des grandeurs et passèrent ensuite par diverses charges tout en conservant la gestion des troupeaux du Sultan. Au temps d'Ibn Khaldoun les membres de cette famille se partageaient encore le même emploi, comme un héritage, tout en remplissant plusieurs autres fonctions gouvernementales.

« Hassane eut trois fils (*Oulad*, dans le texte) : Ali, Yakoub et Tal'ha aîeux des branches de la famille Sobéïhi. Leurs descendants exercent encore la surintendance des « *tribus pasteurs* », à l'instar de leurs ancêtres, et conservent toujours le droit de garder les chameaux dont le sultan se sert pour le transport de ses bagages. Ils sont maintenant très nombreux et jouissent d'une grande considération à cause de la haute position qu'ils occupent dans l'empire. »

Hassane avait un frère, Moussa, qui, lui aussi, laissa une postérité ; laquelle bénéficia également des faveurs impériales. Tous deux étaient fils de Abou Saïd es Sobéïhi, patronyme déjà adopté en Orient et qui pourrait vouloir dire d'après le *Kamous* : « [ceux qui montent, les coursiers rapides. Ou plus littéralement celui qui se lève matin. Ce Moussa ibn Abi-Saïd joua un rôle guerrier au début de la huitième corne : «... En djoumada-elouëll de l'an 707 (nov. 1307) Ibn Abi-Aïad qui avait été envoyé par son Sultan et parent Abou-Thabet Amer, gouverner Maroc (Marrakech) et le Houz, conçut le projet d'y établir son indépendance. Quand il eut levé un nombreux corps de fantassins et de cavaliers il répudia l'autorité du Sultan, prit les insignes de la royauté et fit mourir le gouverneur de la ville, à coups de fouet. Le souverain apprenant cette nouvelle, à son arrivée à Fez, dépêcha sur-le-champ, contre les insurgés, une armée de cinq mille hommes sous les ordres du vizir Youssef ibn Aïssa ibn-Sâoud *el Djochmi* et du général Yakoub-ibn-Asnag.

« Ibn Abi-Aïad n'attendit pas la venue du vizir ; il se porta au-devant de lui sur les rives de l'Oum-er-Rbiâ, mais dès la première rencontre avec les troupes impériales il prit la fuite jusqu'à la ville d'Arhmat d'où il passa dans les monts des Heskoura. Son lieutenant Moussa ibn Abi Saïd es **Sobeïhi**, qui s'était bravement battu pour protéger la retraite, alla le rejoindre, après s'être laissé descendre par une corde du haut de la muraille d'Arhmat.

« En redjeb de la même année le Sultan arriva à Maroc et punit de mort tous les Aoureba qui avaient pris part à l'insurrection ; et, huit des compagnons d'Ibn Aïad et ce chef, réfugiés chez les Heskoura, eurent la tête tranchée et plantée sur les remparts de Fez. *Ibn Khaldoun*. p. 174. T. IV. »

Pour revenir aux fils d'Hassane es Sobéïhi : l'un d'eux, Ali, lieutenant de l'émir mérinide, Youssef-ibn-Yakoub, fut en 699 = 1300 chargé par ce souverain du commandement de la milice laquelle, avec trois autres mehallate, devait comprimer la révolte provoquée par Rached-ibn-Abi-Thabet beau-frère de l'émir qui, chez les Maghraoua, cherchait à s'emparer d'Azemmour pour y proclamer son indépendance... »

Trois quarts de siècle plus tard Hassoun-ibn-Ali-Sobéïhi, qui avait succédé à son père comme *ouzf* d'Azemmour, fut entraîné par les événements à embrasser le parti d'Ali-ibn-Omar khelifa de l'émir Abderrahmane souverain de Maroc (Marrakech). En effet, ce khelifa s'était réfugié à Azemmour après avoir fait assassiner le puissant kaïd des Haha, Khalid ibn Ibrahim *el Metrarhi* contre lequel il nourrissait une vieille rancune, ayant eu sa caravane pillée alors qu'il traversait les Haha pour gagner le Sous. Cédant donc aux instances d'Ibn Omar, le gouverneur Hassoune Sobéïhi fit avec lui une irruption dans le territoire des Sanehadja. Aussitôt l'émir de Maroc envoya contre eux une mehalla qui défit les rebelles et les rejeta dans Azemmour. C'est alors qu'ils décidèrent d'adopter le parti de l'Emir de Fez, Abou-l'-Abbas Ahmed, et qu'ils se rendirent à sa Cour. Cependant un traité de paix ayant été signé entre les deux émirs, en 782 = 1379 Ali ibn Omar demeura à Fez tandis qu'Hassoune reprenait le gouvernement d'Azemmour.

Peu de temps après, ce traité était rompu et la guerre éclata de plus belle entre les deux souverains de Fez et de Maroc. En ce temps étaient à la Cour de l'Emir Abderrahmane deux frères, Ali et Ahmed, tous deux fils de Mohammed ben Yakoub ben Hassane es Sobéïhi, au caractère batailleur et aux actes violents. A la suite de dissensions oiseuses Ali ayant tué son cousin Ali ben Yakoub ben Ali ibn Hassane es Sobéïhi, le frère de la victime, Moussa, obtint du Sultan l'autorisation de le venger et tua le meurtrier. Aussitôt Ahmed, rendu furieux par cette nouvelle, résolut à son tour d'ôter la vie au meurtrier. Ali-ben-Mohammed, instruit à temps du danger qui le menaçait se réfugia auprès d'Ibn Seïd En-Nâs chef des Bni-Ouengacène et beau-frère de l'Emir Abderrahmane ; puis, au bout de quelques jours, il se rendit chez son oncle Hassoun, à Azemmour. Sur ces entrefaites l'Emir de Maroc marcha sur cette ville et, l'emportant d'assaut, la livra au pillage ; après avoir fait mettre à mort son gouverneur Hassoun-ben-Ali ben Hassoun es-Sobéïhi qui avait courageusement résisté.

Une nouvelle lutte, plus ardente, encore, s'ensuivit entre les deux souverains dont le prétexte cette fois était la prétention d'Abderrahmane d'étendre son empire jusqu'à l'Oum-er-Rbiâ. Le sultan Abou l'Abbas s'en vint à la tête de forts contingents assiéger Maroc pendant cinq mois.

Pourtant le dynaste de Grenade Ibn-El Ahmar, outré de ces luttes fratricides, décida de s'entremettre entre les deux belligérants et, finalement, chargea son conseiller intime, le vizir Abou l'Kassim ibn-Elhakim Erroundi, d'aller mettre un terme aux hostilités. Les deux rivaux donnèrent alors leur adhésion à un traité de paix dont l'un des articles stipulait que le Sultan de Fez emmènerait comme otage les princes Hafidh et Hassène fils de l'émir Abderrahmane. C'est alors qu'Abou-l'Abbas Ahmed sultan de Fez levant le siège de Maroc, rentra dans sa capitale. Il s'arrêta à Chella — ou Sala — où un grand nombre de mérinides et d'autres personnages marquants vinrent le rejoindre après avoir abandonné la Cour de son adversaire. Parmi ces transfuges on remarquait Ahmed ibn Mohammed ibn Yakoub es Sobéïhi lequel, ayant rencontré en route Dja-el-Khaber, affranchi de l'Emir Abderrahmane, l'avait contraint à l'accompagner. Le Sultan accueillit tous ces chefs avec les plus grands égards et continua sa route vers Fez. Cependant, ce fut devant Maroc et après un retour vers son Sultan Abderrahmane, que le courageux

Ahmed ben Mohammed es *Sobéïhi* eut à subir, par lui, les rigueurs de la détention : il mourut peu de temps après ce souverain. La prise de la citadelle eut lieu en Djoumada-etsani 784 = 1382.

Deux notables personnages des *Sobéïhi* sont encore cités vers la fin de la VIII^e corne, au moment où le prince El-Ouatek-Billah Abou-Ziane Mohammed petit-fils de l'Emir Abou-l'Hassène arrive d'Espagne pour se faire proclamer sultan à Fez, grâce à l'intervention de trois grands officiers de l'Empire qui avaient abandonné, à cette époque, le parti du Grand-vizir Massoud-ibn-Massaï et s'étaient rendus à Ceuta pour, de là, passer en Andalousie. C'était Yaïch ibn Ali ibn Farès el-Yabanni ; Siour-ibn-Taïatène ibn Omar *Elouengacini* et Mohammed es-*Sobéïhi*. S'étant présentés à la Cour de Grenade en se donnant pour émissaires du vizir ils se firent remettre le prince Elouatek et le ramenèrent en Moghreb, avec eux. Puis, arrivant au Djebel-Zerehoun, ils appelèrent à eux les tribus environnantes et proclamèrent leur indépendance.

Es *Sobéïhi*, étant militaire, car il commandait l'un des corps de milice régulière, possédait une certaine morgue, aussi était-il en butte à la jalousie de ses compagnons ; l'un d'eux surtout, Yaïch El Yabani le détestait « *cordialement* » et il parvint par ses insinuations malveillantes à le desservir auprès du prince. Un jour qu'il se trouvait à l'entrée de la tente impériale *Sobéïhi* fut assailli et poignardé (Ramdhane 788 = 1386.)

A Maroc était encore un autre chef influent de la famille *Sobéïhi*, c'était Youssef-ibn-Yakoub es-*Sobéïhi* qui, avec Abou-Thabet, petit-fils d'Ali-ibn-Omar, se rendit à la montagne des Heskoura pour y solliciter l'appui de leur chef Ali-ibn-Zakaria. Fort de ce concours ils allèrent attaquer le vizir Ibn-Massaï dans Maroc, s'emparèrent de la ville et capturèrent leur ennemi qu'ils emprisonnèrent. Abou-Thabet établit l'un de ses cousins comme gouverneur de la citadelle et repartit pour Fez avec l'armée et ses compagnons.

* * *

A l'heure actuelle, on rencontre des descendants de Saïd-ibn-Ailadj *Sobéïhi* à Salé ; dans le Rhorb (Gharb) ; dans les Serharna (Marrakech) et au Tafilelt. Il en existe, sans doute aussi, en Algérie et en Tunisie : à ce propos mentionnons l'antique *Sufetula* de la Proconsulaire méridionale dont le nom fut transformé par les Arabes en *Sobeïtala* (dans l'ancienne *Ifrikîa*, la Tunisie actuelle). C'était d'après Edresi (p. 128) la résidence du patrice Djerdjir, (Grégoire).

Le groupe des *Sobéïhi* de Salé qui semble être le plus important, dans tous les cas qui est le plus notable, ne peut préciser l'époque de l'installation de ses ancêtres dans cette cité. Toutefois, il se peut que ce soit depuis l'époque des Bni-Mérine alors qu'Ahmed, arrière-petit-fils de Hassoun *Sobéïhi* vint y prêter le serment de fidélité à l'émir Abou-l'Abbas Ahmed en 782 de l'hégire = 1379 de J.-C.

A partir de cette dynastie on ne relève plus trace d'eux ni sous les Bni-Ouattas ni sous les Saâdiens ; ce n'est qu'au début de la Dynastie régnante actuelle, ainsi qu'il est mentionné dans l'*Istikça*, qu'on retrouve un *Sobéïhi* :

« Le mercredi 20 rbiâ-etsani 1122 (18 juin 1710) mourut le fkih très-

savant Abou-Abd Allāh Mohammed fils de l'amine Elhaçj Mohammed es Sobāihī es-Slaoui de qui le cheikh Abou'l-Abbas Sidi Ahmed ben Abdelkader Ettestaouti fit l'élégie suivante :

« Bien que nous sachions que quand il a décidé une chose, Dieu se hâte de l'exécuter, nous sommes affligés par la mort de l'imam choisi, du savant intègre, Essobaīhi qui était le meilleur de son époque.

« Celui que Dieu a élu est aussi celui que nous avons choisi ; nous lui souhaitons une félicité générale et complète. »

« Il fut pleuré aussi dans un poème par son aimable ami le cheikh Abou-l' Abbas Ahmed ben Acher Elafi Esslaoui.

— Dieu leur fasse miséricorde à tous !

* * * *

Un siècle plus tard vivait aussi, à Salé, un cheikh Sobéihī, le jurisconsulte, le savant, l'érudit, le muphti *Abou-Abd Allah Mohammed ben Abdelkader Sobéihī* qui fut chargé en 1214 = 1799, par Moulāi-Slimane, des fonctions de kadhi à Meknès, où il resta jusqu'en 1219. Pendant ce même temps il fut également muphti de Zerehoun. On se plaît à reconnaître que ce magistrat dut à ses exceptionnelles vertus et qualités de demeurer si longtemps en la même chaire car Moulāi-Slimane a toujours passé pour être versatile et difficile à contenter. Ce muphti éloquent fut à la fois un moudderrès distingué qui laissa un renom mérité de jurisconsulte. Egalement, parmi l'ascendance directe de la famille du pacha de Salé, on relève le nom d'un autre juriste :

Elhadj-Mohammed ben M'hammed ben M'hammed ben Yahia ben Abderahmane Sobéihī qui savait par cœur le « Livre de Dieu », avait coutume de jeûner souvent et de prier pendant toute la nuit... Il s'était d'abord instruit à Salé, puis à Fez, et avait affronté le pèlerinage de La-Mecque, suivi de la visite traditionnelle aux Ecoles connues, d'Orient. A son retour, 1271, il devint *nadir* des hobous et s'appliqua par goût à la culture de la vigne, ainsi qu'il l'avait vue pratiquer au cours de ses voyages. Ce fut lui qui créa le *Hamam-talāa* qui est encore de nos jours le plus important établissement de ce genre à Salé. Il mourut en fonctions en rbiā-elouëll de l'an 1285 = juillet 1868, laissant comme fils Mohammed ; Tahar ; Larbi ; Elmekki ; Thaïbi ; Elhachemi et Mohammed-eç-Çrheïr. Ces trois derniers seulement eurent une postérité.

Si Elmekki se distingua par sa science. Il avait fait des études à Salé d'abord, puis à Fez, et même complété son enseignement au Djamā-Kçâbi en Tafilelt. Tout un groupe de savants de Salé furent ou sont ses élèves. Son enseignement fut imprégné des doctrines soufites. Il mourut célibataire à l'âge de trente-quatre ans.

Si Mohammed-Çrheïr, savant aussi, occupa la charge qui convenait à son cœur généreux, celle de *boumarts* (curateur aux successions vacantes), mais il s'en déchargea ensuite d'une maladie qui le terrassa jusqu'à sa mort, survenue en 1315 = 1899. Il laissait un seul fils, le jurisconsulte, le savant en toutes sciences et belles-lettres Si Elhadj-Ahmed Sobéihī *nadir* des hobous encore en fonctions à Meknès, de qui l'enfance avait été particulièrement soignée par son père, d'abord, puis par son oncle et tuteur Si Thaïbi.

Quant à Si Elhadj-Thaïbi, qui avait étudié au temps où vivait encore son père, il s'était montré actif et résolu dès sa jeunesse ; aussi, à la mort de celui-ci, se lança-t-il dans le grand négoce. Pour ce, il entreprit de fréquents voyages à Fez, à Oran, à Marseille même. Il accomplit le pèlerinage de La Mecque en 1305 = 1890 ; et, deux ans après son retour, S. M. Moulāï-Hassène le nomma *amine* du port de Safi ; puis, sous le règne suivant, il remplit les mêmes fonctions à Larache ; Mogador ; Casablanca, Mazagan où il resta quatre ans. Après quoi il fut rappelé à Salé, sa ville natale, en qualité de pacha en remplacement d'Abd Allah ben Saïd, le mercredi 14 de dzou-l'kâda 1323 = 10 janvier 1906 .

Le pays des Oulad-Sebéïhi (du Maroc) fraction des Ameer dépendait de lui. Le pacha administra la ville et sa banlieue en bon *ouzif*, tout dévoué à son sultan et à la cause publique. Au cours de sa gestion de graves événements se produisirent tels que l'action de la France en Maroc et surtout les discussions fraternelles entre les deux chérifs Moulāï-Abdelaziz et Moulāï-Abdelhafidh ; la sagesse de S. E. Elhadj Thaïbi Sobéïhi permit à la cité de vivre dans une bienfaisante quiétude. Aussi, ce digne représentant du Makhzène et du Protectorat demeura-t-il à son poste, apprécié, estimé et même vénéré jusqu'à sa mort survenue le mardi 23 Dzou-l'kâda 1332 = 13 octobre 1914. Au cours de son bachalik le sultan Moulāï-Youssof lui avait adjoint la tribu arabe des Oulad Hosséïne — juste retour des choses d'ici-bas ! — et celle des Oulad Sidi Moussa ben Ali. De nombreux dahirs conservés par la famille justifient les services remarquables rendus par ce pacha si dévoué aux deux gouvernements conjugués.

* * * *

Le pacha Elhadj-Thaïbi Sobéïhi laissa sept fils : Mohammed ; Mekki ; Abderrahmane ; Omar ; Driss ; Abou-Bekr et El Ahchemi.

L'aîné

S. E. Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Thaïbi Sobéïhi (ou *Çobihi*) est le pacha actuel de Salé où il naquit en Chaâbane 1299 = juin 1882. Son enseignement débuta naturellement au sein de sa famille ; et, lorsque son père jugea sa préparation suffisante, il l'envoya puiser la science à cette source limpide qu'est l'*Université Karaouïne*. Quatre ans durant, des maîtres réputés lui enseignèrent la grammaire, la syntaxe, la rhétorique, les *ossail*, la fik'h la théosophie et la théologie. Ses principaux *mchāikh* furent Belkiath, le connu ; Al Kadiri, le savant ; les deux incomparables frères Guennoun ; le cheïkh Abdesslam AlHaouari ; le réputé, le juriste distingué Sidi Khalil Al Khalidi ; cheïkh Sanehadji ; le chérif Al Iraki, le bon kadhi ; le chérif Al Barhliti ; Cheïkh Bennani, *el mouchehaïr* ; le chérif Moulāï Al Alouï ;

Ayant complété ses études et, pourvu d'un bagage scientifique suffisant, le jeune fkih Sidi Mohammed Sobéïhi, fut choisi par son père comme collaborateur. Il devint son khelifa et le remplaça, après sa mort, par édit impérial.

Peu de mois après, il était désigné par le Makhzène pour conduire la caravane des pèlerins moghrebins aux Lieux-Saints. On peut dire que S. E. Sobéïhi est, comme son père, un fonctionnaire modèle.

Quant à ses frères ils ont fait des études arabes et françaises et l'un deux, Si Driss ancien élève du « Saint-Cyr de Mecknès » en est sorti avec le grade de

sous-lieutenant. Il sert vaillamment tels ses ancêtres *Sobéihine-Bni-Zorhba*.

S. E. Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Thaïbi Sobihi a un fils Si Abdallah, âgé de treize ans, également intelligent et studieux par hérédité et par inclination.

Reste à mentionner un frère de feu le pacha Elhadj-Thaïbi lui-même hadj, Si El Hachemi, qui mourut en 1324 mais légua ses qualités à ses enfants :



S. E. Sobeïhi.

Larbi;Tahar ;Abdellethif *khelifa du vizir du Domaine*, Mohammed et Abou-Bekr, ce dernier brillant élève de notre ami Ismaïl Hamet, Directeur de l'Institut des Hautes études marocaines de Rabat, l'éminent interprète historien, de qui la carrière, tant en Algérie qu'au Maroc, ne doit pas tomber dans l'oubli.

Rabat-Salé, Décembre 1925.



Mentionnons *in fine* les notables Sobéïhine du Rhorb groupés autour du sanctuaire édifié sur le tombeau du cheïkh vertueux Abou-Ichchou Malec Benkhadda es Sobeïhi, des arabes *Sobéïhine* qui, d'après la *Daouat-en Nachir* d'Ibn Askar, fut l'un des plus grands chefs soufites de son temps. Il mourut entre 921 et 930 (1515 à 1530) et fut enterré sur les bords du Sebou au confluent de l'Oued-Mekkès, à une journée de marche de Fez. Son tombeau est l'objet d'un pèlerinage annuel.

Sa koubba se détache, gracieuse, sur une éminence entre les Cherarda à l'Ouest et les Oulad-Djamâ à l'Est, près du territoire des Oudaya.

Un temps durant, le commandement des Bni-Malec fut confié par S. M. Moulâi-Youssof à Si Mohammed ben Cheïkh Aïssa es Sobéïhi.

Le *Moumatti al Asmâ* indique que Sidi Malec ben Khadda es Sobéïhi était, avec Sidi Mohammed Benmançour et Abou-Otsmane Saïd ben Sayah *Al Malki*, disciple de Sidi Abdelaziz Ettebbâ et que, de lui, il tenait la doctrine *djazouliâ* propagée ardemment par eux trois dans le Rhorb.

Les descendants de cheïkh Sobéïhi forment aujourd'hui dans le Rhorb un groupement important, compris dans la fraction des Oulad-Ziane-des *Bni-Malec*. Ils comptent sept douars : *El Mali* appelé aussi « douar Cheïkh Benaïssa es Sobéïhi » à Chaïb Eddiss, sur l'Ouargha, dont le notable principal est Sidi M'hammed ben Cheïkh Aïssa ; le douar du « Cheïkh Ahmed Sobéïhi » près de Mechrat elbacha, dont le principal notable est le cheïkh Ahmed dit *Ould-Alfila* ; le douar du « chérif Sidi El Meckki » situé à El Acheloudj, que dirigeait le chérif Sidi El Mekki ; le douar « *El Khanansa* » à l'Aïn-Karrouach, sur la route de Fez à Ouazzan ; le douar « *El Arib* » à la Mechra des Oulad-Benthalâ, dont les notables appartiennent à la famille de Sidi-Bousel'ham frère de Sidi Ali et *mezouar* des cheurfa ; le douar « *El Mrabih* » près de Ras-Eddaoura et qui comprend quatre grandes fractions dépendant du pacha de Mehdia du Rhorb.

Tous les cheurfa des Oulad-Sobéïhine comme leurs parents de Salé ont une grande influence régionale.

Koubba d'Abi-Ichchou (Rhorb) 1925.



L'historien Cheïkh Eennaciri Esslaoui et ses fils.

Il serait prétentieux de vouloir reconstituer ici l'histoire familiale du cheïkh connu, de l'historiographe qui fait autorité **Ahmed ben Khaled Ennaciri**, histoire rédigée par lui-même, traduite par A. Graulle en tête du volume XXX des *Archives matacaines* et préfacée par Michaux-Bellaire (P. Geuthner, Paris 1923). Nous nous bornerons à l'adapter à l'esprit de notre travail en la terminant par une notice biographique sur chacun de ses trois distingués fils.

* * * *

« Les ancêtres de l'auteur sont originaires du Drâa marocain. Quittant l'Arabie ils s'étaient d'abord transportés en Haute-Egypte au début du quatrième siècle de l'hégire, à la suite d'un conflit qui s'était élevé à cette époque entre eux et les Bni-Hosséïne, sur la question de savoir qui exercerait la suprématie. (Nous avons déjà détaillé cette phase, des *cheurfa Djaâfriine*, au début de la notice sur les Hadjoui, cf.)

« Une partie des Bni-Djaâfer (deux cents, d'après Ibn Khaldoun) suivant le flot envahisseur hilalo-soleimite, au cours de la cinquième corne, pénétra en Ifrikya pour, de là, se glisser dans le Sud du Moghreb-el-Aksa, en la région comprise entre la Moulouya, le Tafilelt et les Oasis du Drâa.

« Ils étaient fameux par leurs talents et leurs connaissances, ainsi que par la suprématie qu'ils exerçaient sur ces pays ; ils conservèrent cette situation jusqu'à ce que parût le cheïkh Ben Nacer. La renommée de celui-ci se développa et se répandit au loin ; la zaouïa de Tamegrout prit de l'importance et les descendants de Nacer, se multipliant, étendirent leurs ramifications dans ces régions ; toute la renommée qui s'attachait à la famille de l'auteur pour ce qu'elle détenait de talents, de suprématie, de science fameuse, de noblesse et de prééminence, s'attacha plus particulièrement à la zaouïa connue sous le nom de Zaouiat El-Baraka, proche de Tamegrout. Elle était aux mains des membres de cette famille qui la laissaient en héritage à leurs descendants ; cette situation se prolongea jusqu'à l'époque du père de l'auteur : Khaled ben Mohammed dit Hammad, que des raisons personnelles obligèrent à quitter la Zaouïa.

En partant, il se rendit à Salé, dans le courant de l'année 1220 = 1805

« Les habitants le reçurent avec toutes les marques de considération et de respect possibles. Khaled demeura installé pendant un certain temps dans cette ville, où son savoir, ses pratiques ascétiques, sa piété et son soin constant de ne manger que des aliments licites firent que sa renommée gagna les tribus environnantes jusqu'à Larache et la région de Tanger. Il habita

Longtemps Larache et y contracta des alliances ; c'est ainsi qu'il y épousa celle qui devait être la mère de l'auteur, Fathma bent Mohammed ben Zerrouk el Alami, des chorfa du Djebel el-Alam ; c'est à Larache que naquirent tous ses fils à l'exception de l'auteur.

Par la suite, il désira revenir à Salé, dont le séjour lui agréait tout spécialement, et peu de temps après, y naissait l'auteur. C'était en 1250 = 1834.

« C'est donc à Salé, à l'aurore du Samedi 22^{me} jour du mois de dzou-l-hidja 1250 = 22 mars 1855, que naquit celui qui devait être le savant Abou-l'Abbas Ahmed ben Khaled ben Mohammed dit *Hammad ben Mohammed elkbir ben Ahmed ben M'hammed* et Çrheïr ben Cheikh **Sidi M'hammed** connu sous le nom de **Bennaceur eddrâï** fondateur au Moghreb de la zaouïa *Naciria*. Il se rattache par sa généalogie à Abd Ailah ben Djaâfer ben Abi-Thaleb mari de Zeïneb fille de Fathima-Zohra fille du Prophète Mohammed, et femme d'Ali ben Abi-Thaleb.

Le jeune **Naciri** grandit dans une heureuse ambiance de vertu et de retenue. A cette époque Salé était une ville où florissaient les sciences islamiques et arabes ; elle abritait une pléiade de savants, de professeurs et de docteurs en qui on pouvait avoir toute confiance en ce qui concerne la connaissance précise des sciences ainsi que l'enseignement de leurs principes et des textes fondamentaux.

Il étudia d'abord le Koran auprès de Elhadj-Mohammed el-Oulou jusqu'au moment où celui-ci fut promu *mot'hassib* de Salé ; il eut alors recours à l'enseignement du mouderrès Sidi Mohammed ben El Djilani Elhammadi qui l'initia aux sciences relatives à la lecture du Koran. Puis ce professeur fut attaché en qualité d'imam à S. M. Moulaï-Abderrahmane ; alors, le jeune thaleb continua ses études sous la direction de Cheikh Mohammed ben Tal'ha es Sbâï et du cousin de celui-ci Sidi Abdesslam ben Tal'ha qui lui apprit l'art de psalmodier le « Livre ».

Ayant ainsi terminé ses études koraniques Si Ahmed étudia les sciences se rapportant à la langue arabe auprès du très-docte cheïkh Mohammed ben Abdelaziz Mahboubba qui mourut en Hedjaz 1279 = 1863 ; puis la théosophie et la théologie lui furent enseignées par le kadhi de Salé Abou-Bekr ben M'hammed Aouëd.

Sur ces entrefaites, Sid Khaled ben Hammad, père du cheïkh, mourut à l'azib qu'il possédait dans le Rhorb, en pays Sofiane, et fut inhumé le vendredi 21 Dzou-l-kâda 1277 = 31 mai 1881 dans le mausolée du cheïkh Bou-Sel'ham.

S'étant perfectionné dans toutes les sciences, le jeune savant, professa notamment l'exégèse koranique en s'appuyant sur le commentaire d'El Khazène, science tombée depuis longtemps en désuétude au Moghreb et qu'il revivifia ; il fit un cours sur les *Prolégomènes* d'Ibn Rochd ; sur le droit et sur la *tabeira* d'Ibn Farahoun relative aux règles juridiques ; envisageant les différentes versions du Koran il discuta avec ses auditeurs l'amane d'Ibn Barri et l'ouvrage intitulé *Fat'ha al mannane*. Nombre d'autres œuvres importantes furent les sujets de ses cours et de ses conférences.

Ce maître était doué d'une parole éloquente, d'une mémoire fidèle et d'un esprit toujours présent et prompt à saisir les nuances les plus subtiles ; aussi, ses cours étaient-ils des réunions où se pressaient en foule des gens

de toutes les conditions. Sa déclamation était impressionnante et ne laissait pas que d'influencer utilement l'esprit des auditeurs. »

Concurremment à sa vie de savant, cheikh Naciri Esslaoui dut, sur le désir de son souverain Moulai-Hassène, accepter des fonctions officielles. C'est ainsi qu'il fut nommé magistrat, d'abord adjoint au Cheikh Benmançour puis suppléant de son vénéré Cheikh Aouéd.

C'est à ce moment qu'il prit sur lui, alors qu'il avait été chargé de la récupération des biens hobous tombés en désuétude, d'écrire au Makhzène pour l'informer que la célèbre medersa mérinide située dans le quartier de Talâa, à Salé, était dans un état lamentable et menaçait de s'écrouler et que de plus, il était question d'établir un fondouk dans ses dépendances. Il fut alors chargé de s'occuper de la restauration et de la réfection de ce respectable monument attestant la grandeur des émirs mérinides. Il s'acquitta admirablement de cette tâche difficile ; puis de 1280 à 1290 il entreprit de nombreux déplacements dans le nord du Maroc, il visita Fez où il fit des conférences recherchées ; à Zerehoun il fut accueilli avec déférence et parcourut toute la région y semant la bonne parole. Il visita aussi le Rif, Tétouan, Larache et se rendit en pèlerinage au tombeau de Moulai-Abdesslam ben Machich, au Djebel el Alam.

Ayant parcouru la Chaouïa il s'arrêta à Azemmour pour y visiter la tombe de Choaïb Aïoub ben Saïd dit *Sidi Bouchaïb* et surnommé *Essarîa* de qui il chanta la louange en une remarquable poésie insérée dans l'*Istiksa*.

En 1297, le makhzène l'invita à accepter une charge dans les finances à Marrakech ; il resta dans cette capitale du Sud quatre années au cours desquelles il jeta les bases de son précieux traité historique *Kitab el Istikça li-akhbar doual al Moghrib-l'Akça*.

C'est là qu'il recueillit la plus grande partie des matériaux destinés à cette œuvre.

A Marrakech il professa des cours instructifs notamment sur *Essaâd* ; *Ettabeira* ; *Al Mourhni* etc.. et prit copie d'un grand nombre d'ouvrages inédits qui sont la richesse du Djamâ-Benyoussouf et autres collèges.

De retour à Salé il n'y séjourna que peu de temps, car, quelques mois après Moulai-Hassène le rappelait auprès de lui à Marrakech. L'intention du Sultan était de s'attacher sa personne pour l'aider dans son gouvernement. Mais cela ne convenait pas à l'esprit du savant qui se souciait peu d'aliéner sa liberté d'action. Comme dérivatif il accepta pourtant un poste à Mazagan. Ce fut dans cette ville qu'il acheva la compilation du *kitab el Istikça*, s'y faisant traduire en arabe les actes historiques portugais, espagnols et anglais. Ses relations ne l'empêchaient pas d'être en correspondance particulière, comme conseiller secret, avec le sultan qui le chargea d'élaborer un *Règlement sur l'impôt foncier et les revenus financiers du Maroc*.

Après un séjour de deux ans à Mogador et un court repos dans sa ville natale le cheikh reprit au port de Casablanca des fonctions qu'il exerça trois ans durant de 1883 à 1887. Il y fit la connaissance de consuls européens, discuta avec eux des questions économiques et politiques, ce qui lui permit de se faire une idée juste des progrès dont bénéficiaient leurs nationaux et il se persuada que les rapports avec les puissances étrangères ne pouvaient être que d'un intérêt considérable pour le Maroc. Ses observations lui permirent de

traiter, sur l'invite du sultan, la question des transactions internationales ayant trait à l'embarquement et à la licence d'exportation des produits interdits, tels que céréales, bétail ; ainsi qu'à la ferme des Taxes.

Après une sérieuse étude de la question, il rédigea un rapport satisfaisant à toutes les exigences et inséré dans le *Kitab-el-Istikça*. En 1305 il fut désigné comme naïb du Ministre des finances à Fez. Il profita de son séjour dans la « cité lumière » pour se rapprocher des eulama de Karaouïne et sa principale occupation y fut l'étude de la *généalogie* et de ses principes fondamentaux ; c'est au cours de ses recherches qu'il consulta les documents qui serviront à la composition de son *Talâât elmouchtari fi nasab al Djâfari*. S'étant ensuite reposé quelque temps à Salé, mais alors qu'il se proposait d'aller visiter Tamegrout, le berceau familial, un appel du souverain le désignait, une fois de plus pour le Port de Casablanca, où il demeura jusqu'en 1311 époque de la mort de Moulâi-Hassène. Il se démit alors de ses fonctions officielles et rentra à Salé.

Cependant en 1312, répondant par discipline chérifienne à une demande du Gouvernement régnant, cheikh Naciri consentit à rechercher à Casablanca les biens makhzène et à les dénombrer. Il rédigea alors un rapport qui sert encore de base à l'administration des biens Makhzène.

Au retour de cette mission, le cheikh s'isolant à Salé se consacra à l'éducation de ses enfants et à l'achèvement de ses ouvrages. C'est ainsi qu'il mit à jour le *Taâdhim-l'mouna* ; le commentaire d'Ibn el Ouanane, les gloses marginales de la *Tabeira* ; etc.

Alors qu'il se proposait d'accomplir un voyage familial à Larache et au Djebel Alam, le « *mectoub* » reprenant ses droits le contraignit à confier la direction de la caravane à son fils aîné Si Mohammed-Laribi. S'alitant alors son état empira et le mardi 16 djoumada elouëll 1315 = 14 septembre 1897, aux premières lueurs du jour, il rentrait dans « *la paix d'Allah* ». — *Oua Alihi rahmat ou Allahi*.

Ses funérailles furent imposantes et la foule énorme qui les suivit exhala sa douleur unanimement.

Cheikh Naciri Slaouï nature exceptionnellement vaste comme intelligence et cœur généreux a laissé une trentaine d'ouvrages de sciences variées ; certains même traitant de la musique et des beaux-arts, mais tous rivalisant d'intérêt. Plusieurs d'entre eux discutent des questions d'ordre gouvernemental et sont considérés comme de véritables paradigmes administratifs. De ces ouvrages nombreux et variés trois seulement ont été imprimés :

1. — *L'Istikça* imprimée au Caire en 1312 (1895) ; (et dont partie fut traduite magistralement par E. Fumey, consul de France, d'origine franc-comtoise.

2. — *Zehar el Afnane nime adikate Ibn el Ouanane* lithographié à Fez en 1314 (1897) ;

3. — *T'alâât el mouchtari fi nasab-l' Djâfari*, lithographié à Fez en 1320 (1902).

La Maison Naciri-Slaouï a depuis longtemps des alliances avec d'autres grandes Maisons de Salé notamment les Aouad, les Belkhadra et les Djaïdi.

* * *

Quel intéressant et agréable trio de *fouk'ha* constituent les trois fils de feu le célèbre historien Naciri-Slaoui : Si Mohammed-Laribi ; Si Djaâfer et Si M'hammed.

L'ainé, **Abdillah Si Elhadj-Mohammed-Laribi ben Moulaï-Ahmed Naïb** de l'*ouzir al-Adlia* (Sous-Secrétaire d'Etat à la Justice), né à Salé, le lundi 17 rbiâ-l'ouëll 1294 (2 avril 1897), fut instruit par son père dans la voie du bien et de la science ; aussi prospéra-t-il de ce salutaire enseignement en s'imprégnant des qualités de cœur et d'esprit paternelles.

Après des études secondaires approfondies, le jeune *fkîh* se proposa de mettre en ordre les manuscrits innombrables et rivalisant tous d'intérêt et de science, fruits du labeur de Cheïkh En-Naciri-es-Slaoui. Il parvint aussi à reconstituer, à peu près complètement, *Zeharrou l'Afnani* et *Falicou-l'mechnouni*, conçues en collaboration intellectuelle, peut-on dire, avec les œuvres bien connues d'*Ibn-Fer'hâoun*.

Puis, ensuite de la mort de son vénéré père, le jeune savant se promit fermement de mettre en relief la haute science du disparu ; aussi, dans un élan intellectuel de magnifique et admirable reconnaissance filiale se consacra-t-il à la publication d'œuvres nombreuses et diverses, rivalisant d'intérêt réel et de science profonde, parmi lesquelles :

Medjnouâtou — messâili oua moharraratou — âdliati oua ettarrikhiati oua alfik'hi (Exposé explicatif de questions relatives aux sciences de la justice, de l'histoire et du droit). Se basant sur le texte-mère de la législation islamique et des enseignements d'auteurs moghrebins illustres, il sut exalter le commentaire de ce paradigme du plus net rationalisme juridique.

— *Tahlifoun-çrheïroun fi tassissi aladliati echcharifati* (Abrégé sur l'organisation de la justice chérifienne), dans lequel est exposé l'évolution de l'organisme juridique et judiciaire en Moghreb-l'Akça depuis la fondation de la Dynastie régnante.

— *Al Kitabâtou-aldjalilatou oua Ettahakkikatou-eççafati ala Kitabi fi sirati en Nabbi oua Khoulafati ettsalatsati*, (Etude du droit et consécration de la voie du Prophète et des trois khalifes (ses trois successeurs immédiats)).

— *Tahlifoun fi tarikhi-l'fik'hi al islamii oua medchabi al imanni Maliqui*, (Livre sur l'histoire du droit musulman et les tendances de l'Imam Malec).

Et bien d'autres ouvrages encore qu'il serait trop long d'indiquer ici.

Après avoir, comme tout bon intellectuel marocain moderne, effectué plusieurs voyages en France ; en Espagne ; en Italie ; au Hedjaz ; en Syrie et en Egypte, — toutes randonnées desquelles il rapporta des impressions remarquablement retracées, — Si Elhadj-Mohammed-Laribi continua ses œuvres personnelles qu'il n'édita, d'ailleurs, pas.

Dès 1906, Si Elhadj-Mohammed Laribi fidèle au Makhzène occupa diverses fonctions, à Tanger ; à Safi ; à Mogador ; puis, de nouveau, à Safi, où on le retrouve en 1910, *amine eddiouan*. Peu après il est désigné pour occuper l'important emploi d'adjoint (naïb) au Ministre de la Justice, charge de laquelle il s'acquitta encore actuellement avec conscience comme tout bon Naciri-

Slaoui. Il est en outre *Membre de la Commission de Contrôle des Habous près la Cour d'appel de Rabat.*

Déjà officier de l'ordre chérifien de l'*Ouissam-Alaouïte* il fut par le Président de la République Millerand en 1922, fait Chevalier de la *Légion d'Honneur* en récompense des services qu'il rend incessamment au Protectorat français.

* * * *

Le second des fils de feu l'historien Naciri Slaoui,

Abou-l'Fadhil Si Djaafer ben Ahmed Ennaciri es-Slaoui est né à Salé, en mai 1893, précédant de trois ans, dans « le Monde » son cadet,

Abou-AbdAllah Si M'hammed ben Ahmed Ennaciri es-Slaoui.

L'histoire de ces deux sympathiques intellectuels, est, peut-on dire, intimement liée ; tous deux ont d'abord fait leurs études préliminaires dans la maison paternelle et à la grande mosquée de Salé, sous l'égide de leur frère aîné qui, toujours, leur servit de Mentor. Ils allèrent ensuite compléter leur enseignement secondaire et prendre les diplômes de rigueur au Collège franco-arabe de Rabat, pour, ensuite, s'initier aux arcanes des sciences supérieures auprès du maître de l'*Institut des Hautes études Marocaines*. Nantis du parchemin rêvé, tous deux se consacrèrent alors à l'*Administration chérifienne* en laquelle, après diverses fonctions remplies avec zèle et dévouement tant auprès du Maréchal Lyautey que du Ministre Urbain Blanc, ils se sont fait une place notoire.

Leurs occupations administratives ne les empêchent pourtant pas de donner libre cours à leurs aspirations intellectuelles ; c'est ainsi qu'ils ont rédigé, tous deux, d'agréables relations à la suite de plusieurs voyages effectués par eux tant en France qu'en autres pays de l'Europe. Là se manifeste nettement leur amour pour la France et leur admiration pour ses institutions.

A part des poèmes sentimentaux et de la « littérature courante », tant en langue française qu'ils manient élégamment qu'en texte arabe auquel ils excellent, les deux frères Slaoui ont publié quelques ouvrages d'un réel intérêt.

Errihalatou alfassiatou, voyage à Fez. Fort agréable relation d'un voyage qu'ils firent dans l'ancienne capitale du Nord ; en laquelle, d'ailleurs, ils furent reçus et fêtés d'une façon exceptionnellement sympathique, par tous les *Mechaïkh* et *eulama* admirateurs de leur illustre père.

Un autre de leurs ouvrages qui peut faire époque dans les annales de l'antique Chella (Salé) est leur étude sur « l'Histoire, les légendes et les traditions se rattachant à l'ancien Salé » et maintes autres études ornent aussi le blason littéraire de ces deux jeunes slaouïne pleins d'allant et d'intelligence ; dévoués à leur Sultan, au Makhzène et à la France.

* *

Cette relation biographique, que nous venons de traduire, se termine par une considération sur les *Ahl Ennaciri* qui représentent l'une des plus Grandes familles du Moghreb. Originaires, comme nous l'avons dit, de la

vallée de l'Oued-Draâ au delà du Grand-Atlas, ils sont intimement attachés à la plus importante des trois grandes Zaouïas Moghrebines : *Naciria* ; *Ouaz-zanïa* et *Cherkaouïa*.

L'histoire des *Naciria* issus d'une grande tribu de la Péninsule arabique est tout au long relatée dans les *touarikh* de la zaouïa-mère de *Tamegrout*, ainsi que l'indique en la développant l'illustre Abou-l'Abbas Moulaï-Ahmed ben Khaled Ennaciri *Esslaoui*, dans le passage qu'il a consacré au *Talaâtou almouktacherrou fi nassabi al Djaâfri* dans son remarquable et immortel ouvrage : *Kitabou l'Istiksati fi douali al Moghrebi-l'Akça* précieux guide de l'histoire du Moghreb.

Rabat-Salé '1925.



Le Kaïd Derhmi

Si Elhadj-Mohammed



Le kaïd **Derhmi Si Elhadj-Mohammed** dit *Marrakchi*, *Chef des Oudaïa*.

Actuellement le *Guich des Oudaïa* est un groupement « artificiel » de diverses tribus, ou fractions de tribus, d'arabes presque tous Maâkil. Les éléments reconnus dans sa composition ne sont pas tous passés en même temps au Nord de l'Atlas.

Ce corps makhzène, fut au début de la dynastie actuelle, un important facteur de répression et de conquête au service des Cheurfaïaliens, notamment attachés au glorieux sultan Moulâï-Ismaïl, qui les favorisa particulièrement.

Cependant, n'omettons pas de signaler qu'une grande partie de ces arabes surtout les *Ahl-Sous* composaient précédemment la méhalla chérifienne de la *Dynastie Saâdienne*. Les princes de cette Famille les convoquaient, avec leurs campements, lors de leurs expéditions suivant une habitude qu'ils avaient contractée à l'époque où ils résidaient encore dans le Sous ultérieur. Ils les avaient ensuite cantonnés dans la plaine d'Azgar pour les opposer aux arabes Djochème, *Kholt* et *Sofiane*, demeurés fidèles aux Bni-Mérine auxquels ils étaient alliés par le sang.

L'apparition des *Oudaïa* dans le Houz de Marrakech eut lieu vers la fin du dix-septième siècle. En 1677 Moulâï-Ismaïl en rencontre un groupe installé avec des *Chebanate*, à Elbehira aux environs de la ville. Remarquant un nomade qui paissait son troupeau et qui, avec sa *chefra* (couteau à lame fixe) coupait des branches de *sedra* pour les donner à ses moutons, le souverain ordonna : « Amenez-moi ce *bou-chefra* ». On s'empressa et l'homme interrogé se déclara arabe, originaire de Ouadi ; il était venu avec les siens chassés du Sud par la disette.

Comme la mère de Moulâï-Ismaïl était une noble des Oudaïa (gens de l'Ouadi) le souverain s'intéressa à leur sort et les traita en parents. Cette circonstance devait faire leur fortune. Rappelés des tribus chez lesquelles ils s'étaient dispersés des groupements se formèrent qui furent successivement envoyés à *Miknassat-ezzitoun* (Meknès) par le Sultan. Ils furent ensuite partagés en deux sections : l'une fut désignée pour tenir garnison à Fez-

eldjedid, sous le commandement du kaïd Abou-Abd Allah Mohammed ben-Athia el Oudaï ; l'autre, celle de Meknès, eut comme chef Abou-l'Hassène Ali dit kaïd Boucheфра consacrant ainsi son surnom.

Avant d'être constitués sous le générique d'Oudaïa, ces arabes Maakil avaient formé trois rehas : les *Ahl-Sous* (composés des *Oulad-Djerar* ; *Oulad-Mthâ* ; *Zirara* ; *Chebanate*) ; le *Reha-el Mechafra* et le *Reha-elouadaïa* à proprement parler.

Les Oudaïa eurent la prééminence sous le règne de leur impérial bienfaiteur, aussi leur puissance s'affermir-elle ; mais dans la suite, leur situation varia et on leur reproche de fréquents actes d'insubordination. Le colonel Voinot, (dans *Tribus guich* du Houz, 1928), résume ainsi leur histoire :

« Vers 1760, Sidi Mohammed ben Abd Allah lance les tribus fidèles sur les Oudaïa et Meghafra qui sont battus et raziés ; les uns fuient, les autres sollicitent l'*amane*. Ce sultan accorde son pardon, mais il fixe la majeure partie du guich à Meknès : son fils Moulai-Yézid replace les exilés à Fez, vers 1790. Après d'autres incartades le guich Oudaï se soulève en 1831 : Moulai-Abderrahmane est d'abord obligé de se réfugier à Meknès, puis il rassemble des contingents et marche contre les révoltés ; ceux-ci n'osent pas soutenir la lutte et se soumettent. Le sultan en exécute quelques-uns sans oser toutefois brusquer trop les choses ; c'est seulement l'année suivante qu'il se décide à agir avec énergie, en dispersant le guich des Oudaïa ; les Meghafra sont alors transportés à Zaouïa-Cherardia près de Marrakech où ils se trouvent encore. Le guich des Oudaïa rayé des registres est rétabli dans ses privilèges vers 1845. (par le même sultan) ».



Le Kaïd Derhmi.

* * * *

C'est donc à ces deux premiers kaïds — avec longue et mouvementée interruption vraiment — que fait suite, administrativement s'entend, le kaïd

Marrakchi Derhmi, Mohammed ben Fodhoul ben Djilali ben Mohammed ben Fedhoul, appartenant à une famille originaire de *Arb-Cebbah* fraction de *Derhma* (région de Bou-Dnib) tribu transportée par le sultan Moulaï-Abderrahmane ben Hicham dans la région de Rabat vers 1850.

Le kaïd Djilali-Gueddouar, grand-père de Si Mohammed, commanda la section des fusilliers de Sidi Mohammed ben Abderrahmane jusqu'à l'a-

vènement de S. M. Moulaï-Hassène. Il mourut au début du règne de ce chérif et est enterré à Marrakech au cimetière de Bab-Arhmat.

Il laissait trois fils :

M'hammed ; Mohammed et Fedhoul. Le cadet, kaïd de la tribu de *Derhma* fut un dévoué chef makhzène jusqu'à sa mort survenue en 1914. Il reçut la sépulture dans la kaçba de Bou-Znika à dix lieues de Rabat. Le plus jeune des trois frères ;

Fedhoul ben Djilali-Gueddouar, prit du service dans le makhzène en qualité de kaïd-mïa des artilleurs chérifiens et fit de nombreuses campagnes avec Moulaï-Hassène, au *Tafilelt*, chez les *Rhiata* ; chez les *Bni-Snassène* contre Belbachir el Mançour où il fut blessé. Choisi comme sous-intendant du Grand-vizir Ba Ahmed à Marrakech, il mourut en août 1911, à l'âge de cinquante-cinq ans à Marrakech et fut aussi inhumé à Bab-Arhmat.

Il laissait trois fils Djilali, mort depuis plusieurs années et qui était un fkih ; Bouchaïb charmant jeune homme d'une

grande obligeance, instruit en français et en arabe, (qui fut un peu notre aimable *çahab-nitt* pendant notre séjour à Rabat. Sa mort prématurée nous a laissé des regrets.)

Quant au kaïd *Marrakchi* ;

Derhmi Elhadj Mohammed ben Feddoul, il est né en 1891 à Marrakech. Sa mère Lalla Zohra bent Elhadj-Omar Meçlouhi appartenait à la



Le Khelifa des Oudaïa.

famille des *cheurfa amrhariine* de Tameslout. Si Mohammed a étudié a Marrakech auprès de cheïkh Mohammed Benallal, puis, à la Médersa de Rabat où il s'instruisit en Français. Il s'engagea ensuite au Tabor de Marrakech que commandait alors Moulai-Ahmed Elmoubaric et fit ses premières armes dans les *Serharna*. Après un valeureux service de plusieurs années et lors du Protectorat, Si Mohammed Derhmi très apprécié grâce à ses qualités et à sa connaissance de la langue française fut nommé auxiliaire interprète auprès du colonel Benazet (alors capitaine). Il s'attacha à ce distingué chef qui l'emmena avec lui à Rabat, alors que nommé Directeur de la Région civile, et en fit le kaïd des services indigènes (*chaouch el mekhaznia*).

Depuis 1927 Si Mohammed Derhmi, a été nommé kaïd des *Oudaïa-Nord* de Rabat et comme tel a adopté la coiffure maghzène de gala.

Le kaïd Marrakchi a plusieurs enfants charmants dont l'aîné Derhmi Mohammed fort intelligent aspire à prendre ses grades au Saint-Cyr de Meknès.

Rabat, 1931.

A titre documentaire et historique, nous reproduisons ici l'effigie du khelifa du kaïd Marrakchi, digne représentant de cette farouche phalange que furent les guerriers *Oudaïa*.

Groupements de Cheurfa

de la Région de Rabat

Les divers groupements de Cheurfa d'Ouazzan, tant *Thaïbiine* que *Touhamiine* ont une histoire commune remontant à l'ancêtre Moulaï Abd Allah-Chérif al Alami, mort à Ouazzan, à 87 ans, le 1er chaâbane 1089 = 1678 (V. ci-après chapitre des *Cheurfa d'Ouazzan*, Région de Meknès.



Groupe des Cheurfa d'Ouazzan de la Région de Rabat en (1925).

assis : *Sidi Mohammed-Belhosni* et son frère *Moulaï-Abd Allah-Belhosni* ;
debout de g. à d. : *Si Mohammed-Balafridj*, mokaddem de Rabat ; *Si El Hosséïne*, fkih du chérif ; *Si Mohammed ben Ammar* ; *Sidi Mohammed-el Hosni ben Moulaï-Abd Allah* fils du chérif ; *Si l'Hassène*, mokaddem du chérif *Moulaï-Abd Allah*.

Les Cheurfa d'Ouazzan.

de la Région de Rabat

Ces cheurfa ont pour chef actuel **Sidi Mohammed ben Elhadj-Hosni** *ben Mohammed ben Tahmi ben Hosni ben Mohammed ben Tahmi ben Mohammed ben Abd Allah* chérif al Ouazzani.

Ce fut Moulai-Tahmi aïeul du chérif actuel qui prit la direction de la Zaouïa de Rabat, à la mort de Moulai-Ali ben Ahmed, chérif thaïbi, vers la fin du règne du sultan Moulai-Yezid.

Cette zaouïa avait été fondée à Rabat par Moulai-Al Mekki *ben Mohammed ben Abd Allah* Diouf au cours de la douzième corne de l'hégire.

La koubba de Moulai-l'Mekki qui se trouve dans la dourat (quartier) appelée depuis *Dourat-Moulai-l'Mekki* abrite aussi les tombeaux de Moulai-Ali *ben Ahmed* et de Mohammed *ben Tahmi* mort vers 1290 de l'hégire, laissant comme fils et successeurs : Moulai-Abd Allah : Moulai-Elhadj Hosni ; Moulai-Elhadj-Ahmed et Moulai-Abdelkrim.

Moulai-Elhadj-Hosmi né vers 1219 est mort octogénaire en 1299 en passant la baraka au chérif actuel Sidi-Mohammed qui lui-même a deux fils : Moulai Tahmi et Moulai-Brahim. — Quand au frère de Moulai-l' Mekki, chérif initial à Rabat, Moulai-l'Hachemi a laissé comme descendance, des cheurfa dits *Cheurfa Chahidiine*.

Rabat, 1925.



Région des Zemmour

Le kaïd Si Benaïssa ben Yahïa (dit Al Kebli)

Les *Zemmour* constituent l'une des plus importantes confédérations du Moghreb-el-Aksa.

Ibn-Khaldoun leur prête l'origine berbère de la descendance connue de Bothr et il nomme *Zemmor* fils de Mogrhar fils d'Aourirh fils de Khabbouz fils d'El Mothenna fils d'Eskassek etc ; mais, dit-il, aussi d'après Ibn-el-Kalbi — l'un des premiers généalogistes arabes, qui vivait à la deuxième corne — les tribus des Ketama et des Sanehadja n'appartiennent pas à la race berbère. Elles sont branches de la population yéménite qu'Ifrikos-ibn-Saïf. établit en Ifrikïa avec les troupes qu'il y laissa pour garder le pays conquis par lui.

Revenant à sa première version, l'historien déclare que les *Bni-Zemmour* ; les *Bni Meskour* et les *Mahrissa* sont les trois grandes familles des *Nefcussa*, qui habitaient Tripoli de Barbarie et ses environs. Avant l'invasion musulmane, Sabra-n'Nefoussa était l'une de leurs cités et cette région fut l'une des premières conquêtes que les Mahométans envahisseurs firent de ce côté.

Avant l'invasion hilalienne les *Zemmour* étaient déjà implantés en Moghreb-el-Aksa, mais y étaient considérés comme de farouches sujets. Actuellement ils occupent l'une des régions du Nord les plus fertiles, entre le Rhorb, les Zaïane et les Chaouïa, voisinant avec les Zaïr. Au printemps leurs troupeaux parcourent la *Tafoudeït*, c'est une succession de côteaux et de plateaux s'élevant par échelons et sillonnés de nombreux ravins ; là se trouvent de gras pâturages. Les douars des *Zemmour* sont riches et leurs vastes tentes sont généralement bien pourvues en grains et autres réserves de toutes sortes. Ils parlent le *tamazirt* mais la langue arabe est très répandue parmi eux : tout ce qui y est de condition élevée a l'habitude de la parler, même les femmes et les enfants.

Les *Bni-Zemmour* se partagent la partie septentrionale du Tadla avec les *Smala* ; les *Bni-Kheïrane*, les *Ourhdira* et les *Bni Miskine* ; tandis que la partie méridionale du Tadla est occupée par les *Kethaïa*, les *Bni-Madène* ; les *Bni-Amir* et les *Bni-Moussa*. Jusqu'au siècle dernier chacune d'elles pouvait fournir trois mille cavaliers et non des moins fameux : elles répondaient à :

d'autorité de leur marabout redouté Sidi Bendaoud, de Bouldjad (*Bou eldjehad*, le père de la guerre-sainte).

Les Zemmour, bien que négligeant exagérément leur tenue en temps ordinaire, se vêtent richement lors des grandes occasions; leur mise est alors somptueuse et leurs chevaux richement caparaçonnés. Les hommes portent les *nouadher* c'est-à-dire une longue mèche de cheveux à chaque tempe, contrairement à leurs voisins les Zaïane qui n'en portent qu'à une tempe.

Les Zemmour comptèrent toujours parmi les peuplades les plus indépendantes et partant les plus insoumises du Maroc et furent, de tous temps, le sujet de bien des inquiétudes des sultans que souvent même ils tinrent en échec.

A la onzième corne ils eurent un chef fameux le kaïd Ba Ichchou el Arouï El Kebli qui a laissé dans le Rhorb une réputation de puissance considérable et de sévérité excessive. Quoique habitant la fraction des Aroua considérée aujourd'hui comme tributaire des Bni-Malec, les Ibn Ichou sont originaires des Zemmour et sont descendants de ce puissant chef qui joua un rôle considérable sous le sultan Moulai-Ismaïl.

Le kaïd Ba Ichou elkebli fit preuve de finesse et même de diplomatie lorsque le sultan, partant en guerre contre les gens du Fezzaz, reçut préalablement la soumission des Zemmour. Le kaïd leur fit livrer leurs chevaux, leurs armes et une grande partie de leurs réaux. Il vint présenter le tout à Moulai-Ismaïl campant alors dans la plaine d'Adekhsane. Le souverain refusa ces offrandes et s'étonna de ce que le kaïd eût ainsi agi de sa propre initiative. « O Sidna ! lui répondit-il, si vous leur voulez du bien, je n'ai pas fait autre chose pour vous et pour eux ; mais si vous vous conduisez autrement à leur égard ils vous lasseront et se lasseront eux-mêmes. Pour moi, je me suis borné à les purifier des biens illicites afin qu'ils s'appliquent dorénavant à posséder les biens licites qui enrichissent et rendent meilleur. »

Le sultan apprécia fort cette sagesse et, dès lors, le kaïd El Kebli prit une grande part aux affaires du Makhzène, de même que ses deux successeurs : son fils Ali et son petit-fils Mohammed.

A ces kaïds succéda un autre chef non moins fameux : Si Bousel'ham Attou qui fut le dernier grand gouverneur du Nord-marocain. Ce fut lui qui, nommé plénipotentiaire de Moulai-Abderrahmane, signa le 10 septembre 1844 = 25 chaâbane 1254 la *Convention de Tanger*, après la bataille de l'Isly.

Et c'est vers cette époque que des gens des Doukkala et des Abda, poussés par la disette, émigrèrent dans le Rhorb au Souk-eldjemâ de Lalla Meïmouna-Tagnaout.

C'est donc aux *Kabîliine*, (ou *Kabliine*) fraction des descendants de ces farouches guerriers Zemmour, que commande le kaïd

Si Benaïssa ben Yahya ben Haddou El Kebli.

Cheïkh Haddou était un chérif alami descendant de Moulai-Abdesslam ben Machich ; et, dont la famille était originaire du Habet, région qui était échue en partage à l'idrisside Ahmed fils de Moulai-Idris'l-Açrheur.

Cheïkh Haddou faisait partie d'un groupe de forsane et de dharrabine qui excellaient à l'art de dresser le cheval et de manier le fusil ; il comptait

donc parmi les meilleurs *chioukh-l'khil* et *chioukh erréma*. C'était aussi un fkih réputé dont les jeunes années avaient été consacrées à la science du « Livre ». Il fut surnommé *Bou'l'Lahia* en raison de sa barbe patriarcale.

Ce cheikh qui était la terreur de ses ennemis, étant un réputé *moul'l-baroud*, devait fatalement mourir par le *baroud* chez les Bni-Hassène en 1280. Il avait quatre-vingts ans et s'était battu treize lustres durant !

Le kaïd Haddou-Chérif ElKebli laissait plusieurs enfants dont l'aîné prit le commandement de la kebila sous le nom de kaïd Ksou ben Haddou Cherif Elkebli par *dahir* impérial en date du 23 djoumada elouëll de l'an 1304. Il devait être l'un des auxiliaires les plus vaillants de S. M. le sultan Moulai-Hassène. Il le seconda surtout dans la campagne de représailles entreprise contre les Aït-Chokhmane à la suite du meurtre de Moulai-Serour, cousin du sultan ; et prit, ensuite, part à une expédition dans le Rif, Tanger, Tétouan et Larache. Après la mort de Moulai-Hassène le kaïd Ksou ElKebli, reportant sa fidélité sur le nouveau sultan Moulai-Abdelaziz, participa aux premières opérations contre Bou-Hamara, le rogui, puis réprima certaines révoltes chez les Bni-Hassène. Il mourut en 1321 = 1904, laissant un jeune fils, Mohammed ben Ksou.

Un autre frère de Ksou fut le kaïd ;

Benchérif ben Haddou chérif ElKebli, lui aussi guerrier redoutable, farès accompli et habile tireur, qui tomba dans une embuscade à Sidi Boubekr où il fut tué par des Aït-Abbo. Il laissait son petit-fils, Allal ben Ahmed ben Boucherif, dont le père Ahmed avait été lui-même tué par les Bni-Hassène sur les bords de l'Oued-Touïrsa dans les Mâmoura.

Dans ce même engagement de l'Oued-Touïrsa fut également tué le kaïd Akka, fils du kaïd Brahim-Chérif, ce dernier, frère de Haddou-Chérif. Le kaïd Brahim portait à l'oreille comme signe distinctif et en guise de *baraka* un *khors* en or rouge.

Il restait pour venger ses deux aînés, et son cousin, le plus jeune fils du kaïd Haddou-Chérif el Almi : le kaïd Yahïa ben Haddou-Chérif-l'Almi, né vers 1250 dans la kébila des *Kabliine* au bordj familial. Ayant pris la succession de ses frères, brave et courageux comme son père, et comme eux, il fit aussi « parler la poudre » contre les Aït-Abbo, les Guerrouane et les Bni-Hassène et certes ce ne fut pas vainement car un nombre respectable de têtes ennemies prouva que sa vengeance était suffisamment assouvie.

Le kaïd Yahïa ElKebli fut inhumé dans la nécropole familiale auprès de l'ouali Sidi M'hammed M'barec dans le douar des Aït-Hannakoub. Il laissait deux fils El Rhazi, et Benaïssa plus jeune, de qui le fils Si Driss est bon élève du lycée franco-arabe.

Le kaïd **ElKebli Benaïssa ben Yahïa ben Haddou-Chérif el Almi** est né aux Aït-Hammakoub vers 1880.

Tout jeune encore, Benaïssa, profita de l'enseignement militaire si bien organisé dans la région du Rhorb : farès en naissant, peut-on dire, il fut dès l'adolescence digne d'être au premier rang des « gens de l'escadron blanc ». *Ahl Sorbat elbeïdha*. Il excella dans le *laâb el-baroud* ; aussi, à la guerre se révéla-t-il l'un des plus braves Zemmour. Il compte huit chevaux tués sous lui

au cours de batailles livrées aux Aït-Ouahi et aux Eni-Hassène et quatre blessures sont inscrites à son « *livret de guerrier*. »

Cependant le temps de paix ne trouva pas ce combattif *kebli* dépourvu de pacifiques entreprises : le vaste domaine familial fut, par lui, mis en valeur et il innova dans son exploitation tous les modes de culture moderne. Il ne recula devant aucun sacrifice pour faire l'acquisition du plus récent matériel agricole, en même temps qu'il sélectionnait ses reproducteurs bovins et ovins.

Mais, comme ce printemps le besoin d'eau se fait sentir, Benaïssa-el Almi, en bon chérif ne dédaignant pas la *baraka* de l'ancêtre, a réuni ceux des kabiliïne Zemmour — cavaliers et tireurs — qui, demain l'accompagneront au Mausolée de Moulaï-Idriss de Zer'houn pour immoler en l'honneur du santon sollicité les six bœufs gras qui constituent l'offrande. Vraisemblablement la *karama* de l'ancêtre hassanide sera efficace car, cependant que nous jetons un « *dernier regard* » à ces innocentes victimes de demain, le ciel déjà s'obscurcit et l'orage est proche, qui dispensera l'eau bienfaisante à la Tafoudeït.



Le Kaïd Si Benaïssa ben Yahia El-Kebli

C'est par *dahir* de S. M. Moulaï-Youssef qu'en 1330 = 1912 le kaïd El-Kebli Benaïssa ben Yahia prit le commandement de cette kebila des Zemmour.

Entre autres charmants enfants, les deux fils du kaïd sont Si Mohammed, l'ainé, studieux et promettant élève du Collège arabe-français du Commandant Niegel, à Rabat, Si M'hammed, bon étudiant encore confié aux soins éclairés du fkih familial, Si Mohammed ben Hadj, qui appartient lui-même à une notable famille de Salé : les *ibn Hadji*.

Dar Kaïd El Kebli 1925.



Le kaïd Si Driss ou Raho

(dit Al Ouribli)



Le chef qui a le haut commandement sur les Aït-Ouribel est le kaïd **Driss ou Raho** ben Ksou ben Mohammed ben Raho *el Ouribli*, d'une des plus grandes familles régionales dont les membres ont, de tout temps, joué un rôle important au sein de leur tribu.

Les Aït-Ouribel appartiennent également à la grande confédération des Zemmour et dans les temps anciens ils campaient entre le Djebel Zer'houn-de Moulâï-Ildris et Tigregra.

C'est des Aït-Ouribel que descendrait Lalla Kanza *el Ouribliâ* mère de Moulâï-Ildris l'-Açrheur et, d'après le kaïd, cette noble parmi les nobles moghrebines compterait chez ses ancêtres.

Tous les chefs de cette famille exercèrent, par hérédité, le commandement sur la tribu, la ralliant sous leur énergique direction, au moment du danger et s'occupant, en temps de paix, des intérêts communs. Pourtant, ils ne dispensaient pas seulement la vaillance et le sang, ils savaient aussi initier leurs sujets aux subtilités du « Livre », car, parmi eux, ceux qui n'étaient pas combattants étaient savants.

L'aïeul du kaïd, Ksou (Kassem) ben Mohammed ben Raho *elouribli* vivait au commencement de la douzième corne, était cheikh des Aït-Ouribel, il possédait aussi la science et la bravoure. Après avoir propagé l'une, il exerça l'autre avec vaillance et mourut en vieux « *baroudeur* » vers 1270, sous Moulâï-Abderrahmane ben Hicham qui, appréciant ses services, lui décerna un élogieux dahir. Il laissait : Raho Ahmed el Hiri, amine du sulṭan, qui fut tué par les Haouderane ; et, possédait un dahir de nomination délivré par Moulâï-Hassène en date du 29 redjeb 1294 et conservé par son fils Benaïssa ou Ksou, hardi mokhazni du contrôle de Khemisset ; et Ksou, le plus jeune, qui mourut jeune encore à la fin du règne de Moulâï-Abdelaziz.

L'aîné Raho ben Ksou *El Ouribli* fut tué, vers 1877, à la fleur de l'âge, par les gens de Tiflet alors qu'il était allé avec son goum prêter main-forte au kaïd Chahbanne nommé au commandement des *Aït-Ouahi*, des *Bni-Amer* et des *Aït-Belkassem*, fractions qui s'élevaient les armes à la main contre cette décision du sultan Moulâï-Hassène ben Sidi Mohammed ben Abderrahmane.

Le kaïd Raho, comme tous les siens, était un chef brave qui fut regretté par toute sa tribu. Il ne laissait qu'un enfant qui venait de naître, *Dris ou Raho* ; le commandement fut donc exercé par les membres de la famille jusqu'à ce que l'enfant fût en âge de l'assurer, c'est-à-dire en juillet 1911.

Dris ou Raho, en attendant la vacance du poste des Aït-Ouribel, avait été fait, par dahir du 8 Redjeb 1321, amine de la tribu. C'est aujourd'hui un baroudeur accompli qui fut plusieurs fois blessé et eut plusieurs chevaux tués sous lui.

Sous Moulâi-Abdelaziz, le commandement des Aït-Ouribel était partagé entre trois cheikhs et le kaïdat général fut alors proposé à Si Driss ou Raho par les autorités françaises qu'il avait accueillies et servies avec enthousiasme ; mais il le refusa pour l'instant et sollicita la faveur de suivre, avec ses partisans Aït-Ouribel, les *Colonnes Moinier et Ditte*. Il prit ainsi part à de nombreux engagements : Souk el Arbâ jusqu'à Guelt el fila (Zaïr) et Tedders.

Puis, avec le général Ditte, il parcourut la Tafoudéït où s'étaient réfugiés de nombreux dissidents Zemmour et Zaïane de Moha-ou-Hammou. Il fut également à Djelt-Soulthane et tua lui-même un chef des dissidents zaïane

Il escorta ensuite une troisième Colonne qui parcourut le pays, de Ouï-didène à Malouchène, où le succès fut énorme et le butin considérable. Là, Dris ou Raho eut son cheval tué sous lui ; aussitôt, le colonel qui avait remarqué son allant lui en fit donner un des siens.

La quatrième Colonne dont il fit partie opéra aussi à Djelt-Soulthane et à Oulmès : puis une cinquième Colonne à Tiddès et à Oulmès où ils campèrent trois mois jusqu'à ce que les Zaïane fussent réduits.

Ensuite de ses brillants exploits et de ses loyaux services Dris ou Raho fut nommé kaïd des Aït Ouribel mais n'en continua pas moins à guerroyer jusqu'à ce que la paix fût rétablie dans tout le pays.

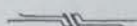
Le kaïd Driss ou Raho El Ouribli a plusieurs garçons dont l'aîné, Si Mohammed, qui est son bras droit, le seconde admirablement : ses autres fils sont Omar, Bennaceur, Tahmi excellent élève du collège Niegel de Rabat et le petit Abdesslam.

Presque tout ce monde concourt à la sage administration de la tribu et surtout à la moderne exploitation du fertile domaine familial.

Aït Ouribel, 1925.



Le kaïd Si Benaïssa ben Hammadi (dit Al Mzorfi)



Le kaïd des Mzorfa-Zemmour de Tiflet, **Benaïssa** ben *alfkir* Hammadi ould Ommar-dit el *Miloudi*-ben Miloudi est, comme la majorité des person-



*Les Kaïds : Si Driss-ou-Raho Al Ouribli ;
Si Benaïssa ben Yahïa Al Kabli ; Si Benaïssa Al Mzorfi.*

nages de cette région, très sobre de détails. A part le cheval et le fusil agrémentés du « *baroud* » avec le voisin, ces peuples heureux n'ont guère d'histoire ou... leur histoire serait trop longue à relater.

Le kaïd Benaïssa est né, vers 1880, aux Aït Aïssa-ou-Ksou de Tiflet. En bons Aït-Zemmour les Mzorfa faisaient partie des tribus dissidentes du Makhzène et bien entendu Alfkir Hammadi en fidèle mokaddem de Moulai-Larbi ed Derkaoui se complaisait dans la *siba* ne devant, par principe, se rallier au pouvoir instauré. Bien que fkih il fut *moul-l'baroud* et conduisait avec un brio remarquable sa tribu aux moussems et au *laâb-el baroud* (fantasia brillamment exécutée en l'honneur du Santon, par les meilleurs cavaliers et tireurs de la tribu sous la conduite de leur *mokaddem-el-baroud*).

Toutefois, alfkir Hammadi n'employait pas seulement ses loisirs à la lecture du « Livre » mais bien aussi à l'amélioration de son domaine et de son cheptel. Il manifestait aussi un goût particulier pour l'arboriculture voie en laquelle l'a intelligemment suivi son fils le kaïd Benaïssa, ce qui lui a valu d'être nommé *Chevalier du Mérite agricole*, en 1922.

Le fkih Hammadi ould El Miloudi mourut en 1918. Il avait eu plusieurs frères dont quatre furent comme lui de remarquables baroudeurs : les *fokra* Ahmed et El Habib, — tous deux tués au cours de luttes régionales par leurs adversaires les Bni-Hassène, le premier, il y a une trentaine d'années et le second une quinzaine — ; El Mahdjoub, qui tomba sous les coups des Aït-Ouahî et Si Larbi qui fut victime de luttes familiales il y a dix ans.

Deux autres des fils de Aomar el Miloudi sont encore en vie : Si Bou-Sel'ham et le kbir Allal ben Aomar el Miloudi.

Le kaïd Hammadi El Mzorfi laissa quatre fils : Larbi, Benaïssa ; Miloudi et Dris. Les deux derniers sont encore étudiants.

Le commandement échut donc à Benaïssa qui a la haute main sur les Mzorfa ; les Khezazna ; les Aït Bou Yahia ; les Hedjama, mais sa robustesse et sa haute stature lui procurent le prestige désirable pour diriger tout ce monde dans la bonne voie.

Dès l'arrivée des Français, il s'était rangé aux côtés de son père pour aider à la pacification du pays.

Dans sa tribu on parle plutôt la langue arabe ou pour mieux dire le *târbî* (forme *tamazirt* de *ârbi*).

Le Kaïd a trois fils nés comme lui au bordj familial d'Aïn-Djemel, sur les bords de l'Oued-Tarherset non loin de Khemisset ; l'aîné, Elhabib a quinze ans, c'est un studieux élève du Collège Niégel de Rabat où se disposent à le rejoindre bientôt ses deux puînés Larbi et Dris.

Aïn-Djemel, 1925.



Le kaïd Al Maâthi ben Bouazza

(dit Al Messarhi)



Le kaïd **El Maâthi ben Elhadj-Bouazza** ben Mouloud-Youb ben Elhadj-Ali ben Salem, plus connu sous le nom de Ould Sidi Elhadj-Ali, appartient à une notable famille des Srharna émigrée aux Oulad-Salem du Rhorb.

Le kaïd El Maâthi El Messarhi a réuni sous son commandement les deux importantes fractions Zemmour : les Messarha-Nord et les Messarha-Sud.

Cheïkh Elhadj-Ali qui joignait à une grande piété une science recherchée fut le premier ancêtre qui vint aux Aït-Moussi douar Aït-Assou-ou-Ali pour y islamiser. Ayant accompli le pèlerinage de La Mecque, il avait séjourné le temps voulu en Orient et y avait acquis de grandes connaissances ; aussi ses leçons furent-elles recherchées et son enseignement couronné de succès. On peut même dire que dans ce pays, où la science n'était pas monnaie courante, il fit en quelque sorte « école » ; aussi, mourant vers 1237, fut-il enterré auprès de Sidi El Kbir des Messarha où son tombeau est encore visité et sa *barakat* invoquée.

L'aîné de ses fils, Mouloud, qui avait hérité sa science, fut en plus un courageux homme de poudre, ce qui constituait un notable avantage au sein de ces tribus incessamment tourmentées par l'anarchie. Cette existence active n'abrégea pourtant pas ses jours puisqu'il mourut à l'âge de soixante-quinze ans vers 1270 ; laissant trois fils : Bouazza ; Abid et Haddou.

Haddou, le plus jeune, fut tué en mehalla makhzène sous Moulai-Hassène au cours d'un combat qu'il livra aux *Bni-Mthir*.

Abid fut tué en baroud par les *Aït-Zemmour*.

Quant à

Elhadj-Bouazza, il était né vers 1240 aux Aït-Moussi au *Dar Ould Elhadj-Ali*. Il compléta ses études koraniques par l'éducation physique et militaire qui convenait à tout bon chef de ces populations. Il prit avec ses partisans une part active à diverses opérations conduites par Moulai-Hassène tant en Tafilelt que dans le Nord de l'Empire où il fut blessé devant Tanger. Il mourut en 1311 = 1894, retour de la fatale campagne du Tafilelt, peu après son souverain qui avait reconnu ses services en lui décernant des dahirs de satisfaction.

Le kaïd Bouazza avait, entre temps de guerre, accompli le pèlerinage aux Lieux-Saints. Il laissait cinq fils : El Maâthi ; Hassène ; Abdesslam ; Mohammed et Moussa.

Ce fut l'aîné ;

El Maathi ben Elhadj-Bouazza El Messarhi qui lui succéda au kaïdat. Il était né vers 1880, aux Aït-Moussi dans le bordj familial et l'on peut dire de lui qu'il posséda de suite la formule consacrée en ces régions : « *lettré et baroudeur* ». Aussi prit-il une part active aux opérations des Colonnes Moinier et Ditte en *Tafoudeït*, contre les Zemmour et les Zaïane de Moha-ou Hammou ; à Djelt-Soulthane ; à Ouididène-Malouchène ; à Oulmès et à Tidess, contre le chef dissident Sidi-Laroussi des Zaïane.

Si El Maathi Ould Elhadj-Ali fut nommé kaïd en juillet 1911. depuis, il n'a cessé de donner des preuves de sa loyauté et de sa fidélité.

Aussi actif administrateur que hardi guerrier, ce brave kaïd fait bénéficier ses tributaires de son initiative et les incite à adopter, comme il l'a fait avec les siens, les procédés de culture moderne et d'élevage sélectionné en ces régions particulièrement favorisées.

Son jeune enfant, Ahmed, suivra son exemple. Quant à ses frères : Hassène et Mohammed, ils sont tous deux makhazenis et braves comme tels ; Si Moussa est un lettré et Si Abdesslam, lui aussi lettré, est mokaddem de la *tharika Tidjanïa*.

Aït-Moussi 1925.



Le kaïd Si Hommane ben Mohammed

(dit Es-Serhini)

Le kaïd **Si Homane** ben Si Mohammed ben Bennaceur ben M'barec est né vers 1868 à Meknès où son père était kaïd Makhzène et fort bien en



Les Kaïds : Si Al Maâthi al Misserhâï ; Si Houmane es-Srhiri ;
Si Haddou al Oudrrhani ; Si Benali al Yadini.

Cour, ainsi que l'indiquent les dahirs conservés dans la famille. Son grand-père Cheikh Bennaceur était également un fkih-baroudeur de la bonne école

qui maniait aussi bien le hadits que le sabre chez les Aït-M'barec, fraction de tribu formée sous le patronage de son père Sidi M'barec et qui comprenait, en outre, des Aït-Meïmoun et des Serhana tous gens des Zemmour.

Le kaïd Mohammed ben Bennaceur est mort il y a une quarantaine d'années. Il était chef des cheurfa dits de Sidi Bou Serhini et appartenait aux Cheurfa d'Ouazzane.

Le kaïd actuel, le chérif Homane es Serhini fut, bien que tout jeune encore, et deux ans durant, khelifa de son valeureux père ; il fit à ses côtés ses premières armes : Aussi était-il tout à fait aguerri lorsqu'il prit part aux opérations de pacification entreprises par les généraux Moinier et Ditte. De vaillantes origines, il se conduisit vaillamment et prêta un concours dévoué à ses chefs qui reconnurent ses efforts en le confirmant dans le commandement des Aït-Meïmoun, des Aït-Sibeur et des Aït-Hani.

Le kaïd est le beau-père de S. E. Moulâï-Ahmed ben Elhadj Abdesslam pacha d'Ouazzane.

Son neveu Hammou ben Aïssa est le mokaddem régional de la *zaouïa tidjanîa*.

Le kaïd Homane a deux fils ; Si Elhadi et Si Larbi encore étudiants.

Aït-Serhini, 1925.

Le kaïd Si Haddou ben Bouazza

(dit Al Ouderrhani)

Le kaïd **Haddou ben Bouazza** ben Hammadi ben Rhazi est chef des Aouderrhane et des Bni-Hakem de la région de Tedders. Son ancêtre Rhazi était déjà un amrhar réputé chez les Zemmour et sa renommée guerrière s'étendait jusqu'aux limites extrêmes des Zaïane. Baroudeur comme on l'était en ce temps-là, il était craint pour sa bravoure, respecté pour sa sagesse. Originaire des Aït-Yzi il y mourut et y fut enterré auprès du vénéré marabout.

Il laissait comme chef de famille son fils Hammadi déjà cheïkh, né vers 1250 de l'hégire. C'était un brave tout aussi décidé que son père et fort aimé pour sa générosité. Il fut tué par les Zemmour Aït-Ouribel, alors qu'âge de cinquante ans environ. Il laissait trois fils : Hassi, qui vit encore et est le père de deux jeunes étudiants Djilali et Badaoui ;

Saïd, qui fut tué par les Aït-Ouribel, au cours d'un combat régional l'année de la *smida*, (on désigne sous ce nom l'année de disette où les campagnes furent obligés de se pourvoir de semoule à la ville, toutes réserves épuisées, ce qui est la plus grande calamité,) et

Bouazza, père du kaïd actuel, né vers 1290, aux Aït Yzi, près de Souk eldjemâ, qui lui-même était kbir de sa tribu dont il devint le kaïd. Lors de la venue des Français son attitude fut si franche qu'on tint à récompenser ses services en lui décernant l'Ouissam Alaouite. Il mourut le samedi 29 dzou'l-Hidja 1339 = 3 septembre 1921. Il laissa six fils : Haddou ; Ba Hadj ; Hammadi ; Saïd ; Mohata et Driss, tous parlent et écrivent le français ; et Saïd a même suivi les cours d'application agricole de Tiflet.

Le kaïd Haddou ben Bouazza ElYzi el Ouderrhani, qui est vraiment sympathique,

est né au Dar Aït-Yzi de Souk-el djemâ vers 1312 = 1895. Pendant toute la durée de la guerre il fut khelifa de son père et ce, sans broncher, bien que la tâche fut dure. Son attitude fut d'autant plus loyale que ses sentiments et ceux des siens étaient tout acquis à l'œuvre difficile du « *grand général* ». Il succéda à son père au kaïdat en 1921 et, depuis, s'est consacré entièrement à une sage et éclairée direction de ses tribus en même temps qu'il intensifie, aidé par son frère Saïd, l'agronome, la culture du domaine familial donnant ainsi le bon exemple aux autres fellahs. Ses enfants Mohammed et M'hammed seront instruits s'il plaît à Dieu ! nous dit le kaïd.

Aït-Yzi, 1925.

Le kaïd Si Benali ben Moulai-Djilali

(dit Al Yadini)



Le kaïd **Benali** ben Moulai-Djilali ben Bouazza ben Sidi Mohammed ben Ali est un chérif des Oulad Sidi Yadine tribu dont il a le commandement.

Les Oulad Sidi-Yadine sont en majeure partie composés de cheurfa originaires de Tamelouët.

De nombreux dahirs impériaux attestent la qualité de noblesse idrisside de cette famille.

Sidi Bouazza Elyadini, qui vivait au temps du sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane, était un chérif makhzène respecté, consulté, bénéficiant du prestige de sa naissance et jouissant d'une notoire influence dans la région ; d'autant plus que possesseur de dahirs de consécration, accordés à son grand-père le cheikh Ali Elyadini par le sultan Sidi Mohammed ben AbdAllah, vers le milieu de la douzième corne. Comme tous ces cheurfa, Sidi Bouazza maniait aussi adroitement le « sif » que la sage parole.

Son fils

Moulai-Djilali qui lui succéda au commandement des Oulad-Sidi Yadine était un chérif instruit et un kaïd dévoué à sa tribu qu'il avait assouplie au point de pouvoir rendre les plus grands services au moment des Colonnes Moinier, Bosc, Mangin et autres.

Il trouva la mort des braves sous l'étendard français, car il fut tué en avant de nos troupes, par les Aouderram à Ouididène, en 1911. Il avait cinquante ans et laissait cinq enfants. Son corps fut ramené aux Aït Yadine et inhumé auprès de l'ouali protecteur Sidi-Yadine.

Ses fils sont :

Moulai-Larbi, le plus jeune ; Moulai-Thaïeb ; Moulai-Tahmi ; Moulai-M'hammed actuellement âgé de trente ans, qui est le zélé khelifa de la tribu et

le kaïd **Moulai-Benali Elyadini**, né aux Oulad Sidi-Yadine vers 1885.. Après avoir étudié le koran à la zaouïa familiale, il apprit auprès de son père les exercices équestres, qui forment le bon cavalier, et le maniement des armes qui fait le vrai guerrier. Aussi la mort de Moulai-Djilali ne le prit-elle pas au dépourvu et bien que le moment fut grave il eut tôt fait de rallier ses partisans pour prendre part à toutes les opérations des Colonnes françaises notamment à Tizitène et dans les Zaïane. Il obtint de nombreuses félicitations tant des chefs qu'il avait loyalement secondés que du Makhzène qu'il avait fidèlement servi.

Le kaïd Moulai Benali est, cela va sans dire, allié à de grandes familles et il a quatre enfants dont l'aîné, Sidi Mohammed, a vingt ans et est tout acquis aux idées modernes.

Oulad-Sidi Yadine, 1925.

Le kaïd Bou Driss ben Chehaboun

(dit Al Ouahïoui)



Cinq importantes fractions des Zemmour de Tiflet — Khemisset sont actuellement réunies sous le commandement de l'énergique kaïd **Bou Driss ibn Chehaboun** ben Mohammed ben Abd Allah ben M'hammed originaire des Aït-Ouahivenus à Tigriga des Bni Mguild où sont encore des Aït-Ouahis de la même origine zenète et appartenant au district d'Aïn-Leuh de la Région de Meknès.

Ce fut Sidi M'hammed, le premier ancêtre cité par le kaïd qui, venu en transhumance à Tiflet comme *Cheïkh er Rbiâ* s'y fixa.

Cette coutume de désignation du Cheïkh er Rbiâ tendant à disparaître nous en indiquons les dispositions : « Le cheïkh désigné pour l'époque de la transhumance est nommé par les vieux de la tribu ; ils lui frottent le burnous, dans le dos, avec de l'herbe. Sa nomination donne lieu à une fête où sont présents « ses électeurs » et quelques invités. Cette réjouissance dure trois ou quatre jours, c'est en quelque sorte un « pique-nique » Le cheïkh er Rbiâ commande à toutes les fractions de la tribu et juge les différends. Cela dure jusqu'à l'automne. Une autre fête a, alors lieu : chaque groupe de trois tentes égorge un mouton et offre du sucre et un quart de thé. Des fantasias sont exécutées, les femmes et les hommes se livrent au *haïdouz*, danses rythmées et chants. Le meilleur cavalier s'élance à toute bride entre les tentes et passant auprès des mechouis en dérobe un morceau qu'il emporte : D'autres cavaliers le poursuivent, essaient de lui ravir le fruit de son larcin et s'ils y parviennent, mangent avec lui les morceaux dérobés, sinon le « dérobeur » profite de son aubaine sans partage.

C'est aussi le « *cheïkh-Printemps* » qui commande aux souks de la saison.

Naturellement ce cheïkh devait être un vaillant parmi les vaillants de la tribu, tel était bien Cheïkh M'hammed el Ouahïoui dont les fils se transmettent de génération en génération les remarquables exploits. Il n'y a pas loin de deux siècles qu'il fut tenté par la luxuriance de la végétation en cette région privilégiée entre toutes, et s'installa chez les Zemmour.

En effet, à la fin de la onzième corne les Zemmour et les Guerrouane auraient remplacé la puissante tribu des Aït-Isker ; puis les Bni-Mguild se fixèrent dans leur voisinage, et enfin les Zaïane se seraient installés auprès des Bni-Mguild les refoulant vers le Nord.

Quoiqu'il en soit Abd Allah ben M'hammed El Ouahïoui ne quitta plus guère la région. Il était surnommé *Bou-lfounassène*, le père des bœufs, car très riche il possédait plus de mille de ces bovins et était très considéré tant pour son opulence que pour sa vaillance. C'était un baroudeur comme il n'en est plus guère et ce fut aussi un brave car il mourut en défendant ses tributaires opprimés par les Bni-Hassène. Il fut enterré à Sidi-Abderrahmane el Medjdoub santon et protecteur de Meknès mort en 965 = 1558.

Ce réputé guerrier avait tenu à honneur de faire de son fils Mohammed, un guerrier réputé. Tout jeune encore ce chef Ouahïoui devint l'un des plus vaillants lieutenants du sultan Moulaï Abderrahmane ben Hicham, à tel point que ce souverain, en expédition dans la Tafoudéit, installa son campement à Khemisset sous la surveillance de Mohammed ben Abd Allah qui, au cours d'un combat régional, fut grièvement blessé et eut deux chevaux tués sous lui, ce qui lui valut un dahir de félicitations.

Mohammed ben Abd Allah El Ouahïoui mourut vers 1270 = 1853, laissant quatre fils : Chehaboun ; Dahmane ; Benaïssa et Hassène.

Les frères Chehaboun et Hassène furent les chefs des *Mouâline el frach* et des *Moualinel beulrhate* — les *Mouâline-el frach* étaient chargés, en expéditions, de préparer la couche du sultan, et les *Mouâline-elbrhal* conduisaient, les mules chargées de la garde-robe impériale et le trésor personnel du souverain ; quant aux *Mouâline-l-beulrhate* c'étaient les préposés à la chaussure du roi — des sultans Sidi Mohammed II ben Abderrahmane, et de Moulaï Hassène ; Dahmane, lui, fut tué dans la tribu au cours d'une nefra ; quant à Benaïssa, c'était un « illuminé » fort respecté et dont le tombeau à Sidi Abderrahmane est encore vénéré.

Chehaboun ben Mohammed el Ouahïoui naquit vers 1257. Il apprit le koran et fut, en raison de sa bravoure, l'un des bons kaïds makhzène de son temps. Il obtint un dahir du Sultan Moulaï-Hassène qu'il accompagna avec ses partisans dans toutes ses expéditions et même en Tafilet. Il prit part aux opérations de répression régionales avec les Aït-Ouribel et mourut en 1315, laissant une réputation de bravoure et de générosité. Il était fort aimé et ne se connaissait pas d'ennemis, particularité assez précieuse en ces temps et en ces régions.

Il laissait Hammadi et **Bou Driss**. Ce dernier, le kaïd actuel, naquit au début de cette corne à Iba Ouladjeur près d'Aït-Larbi à mi chemin de Tiflet et de Khemisset. Il fut d'abord le khelifa de son oncle Hassène qui avait succédé au kaïd Chehaboun. Comme tous les chefs de sa génération, ses voisins, c'est un lettré, mais ce qu'il est surtout, c'est un entraîneur d'hommes et ayant hérité la vaillance de son aïeul le *cheïkh er-Rbiâi*, il y joint un loyalisme indéfectible ; c'est un brave parmi les braves, à tel point qu'il fut tout particulièrement remarqué et louangé par les chefs de Colonnes depuis l'arrivée du général Moinier. Après une théorie d'exploits plus valeureux l'un que l'autre il fut nommé kaïd des Aït Ouahi ; Aït Abbou ; Aït-Belkassem et l'année 1922 lui valut l'attribution par le Président Millerand du Nichan-Iftikhar et par le Protectorat, l'adjonction à son important commandement des *Kothbeïne* et des Aït Ali ou Lahcène.

Le kaïd qui est allié au *Kebli* et à l'*Ouribli* a plusieurs enfants dont l'aîné Allal, élève du Collège arabe-français du Commandant Niegel fait honneur à la science de ses pères.

Et... pour ne pas laisser tomber en désuétude le productif surnom de *Bou-lfounassène*, le kaïd agrémente les loisirs que lui laisse maintenant le baroud, par la sélection de la race bovine dont les magnifiques échantillons renforcent ses troupeaux.

Aït-Ouahj, 1925.

Le kaïd Benouahi ben Rahal.

Ne quittons pas la région des Zemmour sans indiquer le dévouement au Protectorat et la fidélité au Mahkzène du kaïd **Benouahi ben Rahal** qui commande aux Aït-Hammou Boulmane depuis plusieurs années.

C'est aussi un « *homme de poudre* » en même temps qu'un bon cultivateur qui, comme tous les chefs de cette région, a fait sienne la devise fameuse de Bugeaud « *ense et aratro* ». Eux aussi ont commencé par l'épée et finissent par la charrue.

Khemisset, 1925.

Zaouïa Kittaniïa

de Khemissèt



Dans cette même région des Zemmour s'est installée aux Ait ben Hamidane des *Kabiline*, depuis l'année de la *smida*, une zaouïa placée sous le vocable de Sidi Mohammed-Belkebir el Kittani.

En cette année, néfaste dans les annales régionales, les regards désespérés se tournèrent vers le Créateur ; mais il fallait un intermédiaire fervent pour fléchir le courroux divin. En ce temps-là se développait à Fez la *tharika* du chérif Al Kittani, dont la baraka s'était levée à l'horizon du mahométisme, vers le milieu du siècle dernier. Une délégation d'Aït-Zemmour s'en fut donc trouver l'héritier du don de karamate qui, après leur avoir promis que cette année n'aurait pas de suite, leur délégua un sien parent avec mission de fonder, dans la région éprouvée, la zaouïa protectrice ; zaouïa à la tête de laquelle est aujourd'hui, comme mokaddem, le chérif kittani

Sidi M'hammed ben Ahmed ben M'hammed ben Ali.

La confrérie des *Kittaniine* a été fondée à Fez par Sidi Mohammed-Bel-Kébir el Kittani vers 1267 = 1850. Son petit fils qui portait le même nom que lui, a, une quarantaine d'années plus tard, développé la *taïffa*, en s'inspirant notamment des doctrines de Moulai-Larbi ed Derkaoui, tout en lui consacrant une grande part de principes personnels, ce qui fit de lui un véritable novateur.

Les discussions théologiques entre Sidi Mohammed-Belkebir El Kittani et le Cheïkh Bouazzaoui, sont restées célèbres. Ces querelles, dignes des plus beaux temps de notre scolastique, ont fait l'objet de deux ouvrages parus il y a une trentaine d'années à Fez, en lithographie ; le premier, *Lisane elheudja elbor'rhanïa* dû à la plume du chérif El Kittani, le second *Risalat-Almourid* composé par le Bouazzaoui.

Cependant, les idées du chérif Kittani risquant, d'après le Grand-vizir Ba Ahmed, de contrarier le bon ordre du Makhzène, il le fit emprisonner et il ne fut relâché qu'à la mort de ce personnage. Le martyr du Kittani ne fit qu'exalter la ferveur de ses adeptes et son prestige s'accrut prodigieusement, à la fin du règne de Moulai-Abdelaziz. Cependant, le sultan Moulai-Abdelhafidh excédé par les incessantes protestations de ce marabout trop peu « *xénophile* »

le fit traiter si durement qu'il en mourut, et toutes ses zaouïas furent fermées ; ensuite de quoi, la confrérie resta dans l'ombre pendant quelques années pour ne se réorganiser que récemment sous la direction plus sage et plus clairvoyante de son nouveau chef **Moulai-Abdelhaï**, (1) de qui la délégation fut consacrée par un dahir makhzène. Le cheïkh Abdelhaï ben cheïkh Belkbir joue actuellement un rôle diplomatique de tout premier plan pour la pénétration du Tadla. Etant très actif et d'un loyalisme éprouvé il prépare utilement le terrain à la pacification.

Les cheurfa Kittaniïne sont descendants de Yahia ben Yahia ben Moulai-Idris. Ils comptent plusieurs personnages connus, entre autres Sidi Mohammed ben Djaffer actuellement à Damas et qui est l'auteur de la *Salouat-l'Anfas*.

Moulai M'hammed el Kittani le mokaddem des Zemmour est, comme tout chérif, un fkih lettré et aimable ; aussi, ayant craint pour nous les rigueurs d'un « voyage de smida » avait-il tenu à nous faire accepter de copieux *âouïne*, (provisions de route) sans manquer d'y joindre la protection kittaniï. sous la garde d'Allah !

Zaouïa Aït ben Hammane, 1925.

(1) Récemment, le docte et vénéré **Moulai-Abdelhaï** a accepté la Présidence d'honneur des Chefs religieux algériens accrédités par le Gouvernement français, — dont le dévoué Cheïkh Al Kassini d'El Ahmel est le président effectif — donnant ainsi une nouvelle marque de son efficace et influent loyalisme à la France qu'il aime et de laquelle il apprécie sagement les sages institutions.

Alger, 1938.

MARRAKECH



Nous ne saurions, ici, empiéter sur le domaine des littérateurs et des artistes qui, de mille et une manières, ont exalté les beautés de **Marrakech-la-Rouge**.

De fait, cette « *reine de l'Atlas* » doit à sa situation exceptionnelle l'admiration que lui ont vouée les voyageurs ayant eu l'heur de la visiter.

Depuis sa fondation par les Almoravides, au cinquième siècle hégirien, Marrakech fut et est demeurée la capitale des « *Etats moghrebins* » ou plus précisément du Maroc méridional. Son premier souverain et fondateur l'émir Youssef ibn Tachefine la « députa au siège présidial de tout son royaume ». Du dire de Léon l'Africain, aussi, elle comprit de suite cent mille feux au moins et fut entourée de vingt-quatre murailles entrecoupées de vingt-quatre portes monumentales. Aujourd'hui encore elle reste une merveille du Moghreb et... du monde (surtout pour tous ceux qui, comme les auteurs, ont pu la contempler alors qu'encre dans son cachet initial).

Sa vaste palmeraie lui donne l'aspect d'une agréable oasis ; mais ce qui surtout rehausse le charme de son impressionnant panorama, c'est au dernier plan, l'imposant massif du Deren dont les sommets neigeux s'irisent aux rayons du soleil.

N'omettons pas surtout de signaler sa qualité de grand centre universitaire de par ses nombreux groupements d'intellectuels tous tributaires du réputé *Djamâa Benyoussouf* : car, ainsi que nous le faisait remarquer un chérif de Saguiet-elhamra, si au Maroc on appelle *fassi* tout savant moghrebin, au-delà du limes et jusqu'en Orient tout fkih marocain est de suite paré du titre de *marrakchi*.

Cette cité du Houz est non seulement célèbre par le flot de sa science mais aussi par ses palais et ses monuments que domine la légendaire *Koutoubia* et l'incomparable nécropole dite *Tombeaux Saâdiens*.

(Il est bon de signaler que de l'avis d'Ibn-Khaldoun, le nom de Marrakech fut la consécration arabe de la déformation phonétique espagnole qui fit Morrokoche de Morrocos, comme aussi Miknache de Miknassa, et, de là, Meknès).

Dans tous les cas l'éloignement de cette région facilita l'indépendance, toujours, et parfois l'anarchie, créant des seigneurs autonomes avec lesquels, ainsi que nous l'avons indiqué, les souverains eurent souvent à compter. Toutefois, depuis l'établissement des pouvoirs conjugués du Makhzène et du Protectorat, tous sont devenus de loyaux auxiliaires.

Les Grands-Kaïds (1)



Le Glaoui El Madani



Le titre de « *Grand-kaïd* »², consacré par les Français, s'applique plus particulièrement aux quatre principaux chefs de la Région de Marrakech. En effet, mettant à profit, dans le Sud marocain, l'initiative du Sultan Moulaï-Hassène, la France sut à propos s'assurer le concours des seigneurs de l'Atlas. Ce fut de bonne politique, puisque par les Grands-kaïds elle allait, sans exposer trop de vies, pénétrer dans le pays. Ainsi l'évolution s'effectua avec eux et non contre eux.

Moulaï-Hassène fut le premier Sultan qui entreprit de faire alliance avec les chefs des berbères, sur tout le front depuis Agadir jusqu'à Taza. Il y réussit pleinement dans le Sud en s'assurant la coopération des principaux d'entre eux : le Glaoui ; le M'touggui ; le Goundafi ; le Rahmni.

Pour étayer l'édifice et mettre cette partie de son empire à l'abri de tous mouvements insurrectionnels de la part des Berbères, ce souverain avait organisé une « *Marche de l'Est* » : Demnat ; et, une « *Marche du Sud* » : Agadir ; Tiznit ; Taroudant, tandis qu'au temps du vieux makhzène, seules étaient soumises les plaines. Quand le makhzène était le plus fort, il refoulait les berbères jusque dans leurs montagnes ; quand il était le plus faible les berbères affluaient le plus loin possible dans la plaine dont ils avaient besoin pour vivre. Mais une fois la politique des Grands-kaïds établie, ces Seigneurs de l'Atlas devinrent de puissants vassaux du Sultan ; sans toutefois que leur indépendance en fût amoindrie. Le même pacte conclu avec la France, rien ne fut changé : la Politique des Grands-kaïds continua loyale, si bien qu'aux heures graves d'Août 1914, lorsque la question de confiance leur fut nette-

(1) Communication officielle de la Direction des Affaires politiques.

(2) *Kaïd* pl. *kīad* ; nous employons néanmoins le pluriel *kaïds*, car ce substantif a été francisé ; mais nous écrivons avec un *k* et non un *c*, car c'est en initiale un *k* guttural et non un *c* dental.

ment posée, nos alliés se consultant, ce fut le Glaoui El Madani qui répondit pour tous : « faites-nous confiance, laissez-nous faire. Nous répondons du pays ! »

Et la France, leur accordant crédit, les laissa faire et... le pays a tenu !

Bien plus, grâce à eux et par eux la zone soumise au makhzène n'a cessé de s'étendre ; à l'Est : Poste de Tanant et d'Arzila ; au Sud : envoi d'un officier en mission à Tiznit, en même temps que les contingents du prétendant El Hiba étaient taillés en pièces et que lui-même chassé d'Ouidjane était refoulé dans les montagnes.

La Grande guerre finie, cette même politique permit au Protectorat de tenir le pays et les gens par les gens et le pays eux-mêmes : formule aussi économique qu'efficace : naturellement, comme toute bonne formule, son destin était d'évoluer avec le temps !

*
* *

Comme nous venons de l'exposer, ce fut le **Glaoui El Madani** alors chef de la famille **Mezouari**, qui au nom de tous les kaïds du Sud fit envers la France acte de fidélité ; aussi bien, lui et son frère Elhadj-Tahmi actuellement pacha de Marrakech, furent non seulement des favoris de la fortune mais aussi des favoris de la France. Il est vrai de dire que l'un et l'autre optèrent spontanément, et pour notre Gouvernement, et pour nos institutions.

Dans la région de Marrakech et plus particulièrement dans la tribu des Glaoua on s'accorde à dire que les Mezouari descendent du Santon de Safi, le Cheïkh Abou-Abd Allah Sidi M'hammed-Çalah qui faisait remonter ses origines au khalife oméïade Omar ben Abdelaziz (Voy. f. Safi).

De plus, la tradition précise que ce fut l'un des plus jeunes fils de ce vénéré personnage Moulai-Abd Allah qui s'implanta dans une grande tribu de *Brabria* du Deren et devint son amrhar. C'est ce même Moulai-Abd Allah que l'on considère généralement comme aïeul des cheïks héréditaires de cette Maison. Aussi ne prête-t-on guère, aux ancêtres de cette famille qu'un rôle de marabouts, jusque vers la onzième corne hégirienne. En effet, à cette époque, d'après les archives familiales, apparaît l'amrhar.

Elhadj Abdesçadok ben Mohammed qui, vu ses origines, fut chargé par dahir du quatrième Sultan filalien, Abou-Naceur Moulai-Ismaïl, d'organiser et de présider le pèlerinage annuel au tombeau de l'ancêtre familial Cheïkh Abou M'hammed-Çalah enterré à Açfi (Safi).

D'après ce dahir le souverain confirmait au rokkaz le titre de *Mezouar* (1) qui est demeuré le patronyme de la famille. Ajoutons par scrupule que le

(1) *Mezouari* est l'adjectif completif de *mezouar*, participe du verbe concave *zar* aor *izour* visiter, aller en pèlerinage. A la 2^{ème} forme *zouër* aor *izouër*, visiter des lieux saints ; mener, diriger un pèlerinage. *Mezouar* pl. *Mezouarat* signifie aussi chef de répression des mœurs ; et aussi syndic. *Mezouar ech chorfa*, par ex. : le chef des Chorfas le Syndic des gens nobles.

El Glaoui désigne le chef de la tribu des Glaoua. Ce fut jusqu'au Protectorat une coutume, au Maroc, d'adapter aux kaïds des plus importantes tribus l'ethnique de celles-ci ; ex : le Glaoui, le M'touggui, le Goundafi, le Rahmni, le Sektani, etc.

mokaddem actuel, descendant du Santon de Safi, nous a affirmé qu'un dahir dans ce sens est la légitime propriété de la famille Mezouari, ce qui confirme leurs liens de parenté.

Il semble bien que le descendant d'Elhadj-Abdesçadok :

Elhadj-Abou Abd Allah Mohammed er Radhi (1) puis son fils Elhadj-Ahmed aient eu les mêmes prérogatives ; et que, de plus, ils se disputèrent le commandement des Glaoua avec la puissante famille des Serharna. Cependant, sous le règne de Moulai-Abderrahmane ben Hicham, ce fut l'influence de cette dernière qui prévalut ; toutefois, le fkih Elhadj-Ahmed, bien plus homme de prières que de baroud, abandonna la lutte pour se consacrer à la science et à la religion et entreprit même le pèlerinage de La Mecque. Cheikh éclairé et de bon conseil il était fréquemment mandé à Marrakech au sein du Medjlès où ses avis étaient écoutés et son influence sollicitée. Ce fut pourquoi on le vit jusqu'à un âge très avancé, franchir le col rocailleux de Tizi n'Glaoui et affronter la pénible descente de l'Atlas. Quoique aimant à vivre obscurément le cheikh n'en avait pas moins la fierté du renom familial ; aussi exalta-t-il chez ses fils les qualités qui font les grands, les forts, les dominateurs. Il mourut octogénaire et fut inhumé en ramdhane 1272 = 1855 dans la kaçba familiale de Telouët dont il avait entrepris l'édification. Sa sépulture est encore un lieu de visite pour les pèlerins qui y viennent implorer son secours posthume ; elle jouit surtout du privilège de *dhammana* (inviolabilité) pour les esclaves qui, lorsqu'ils doivent être châtiés, s'y réfugient jusqu'au moment du pardon.

Elhadj-Ahmed El Mezouari avait épousé une femme des Aït-Benhaddou de qui le père, notable de Tamdakht, descendait de la magicienne Lalla Tibibèt l'héroïne de cette région.

Il laissa plusieurs enfants, dont l'aîné, Mohammed ben Elhadj Ahmed, tint en échec le kaïd de la tribu. Depuis longtemps la tribu des Glaoua était rattachée à l'amalat des Zemrane et, sous le règne du sultan Moulai-Slimane, elle se trouva placée sous les ordres du puissant Kaïd Mohammed ben Djilali commandant encore aux Srharna, à une partie du Tadla, à la ville de Demnat ainsi qu'aux populations du Sud de l'Atlas qui portaient le nom générique de Feïdja.

Donc, le Mezouari Mohammed ben Elhadj Ahmed aspira au commandement des Glaoua. Pour cela il contracta alliance avec le kaïd d'alors, El Ahchmi Zemrani, qui lui consentit un important cheïkhat dans le Sud de la tribu. Mais, en 1859, le kaïd Zemrani étant mort, son frère Elhadj-Omar obtint du Sultan sa succession. A ce moment, Mohammed El Mezouari intrigua de son côté mais ne put faire rapporter ce dahir de nomination. Rendu furieux par cet échec et victime d'une tentative d'assassinat ourdie par, Omar Zemrani, le Mezouari entre en lutte ouverte contre son rival ; si bien que le sultan Moulai Abderrahmane mis au courant de la situation fait sommer le rebelle d'avoir à se présenter devant lui. L'embûche est flagrante. Pourtant le

(1) Le même qui enleva l'Aïn-Tazert aux Zemrane déterminant ainsi les Glaour à transférer leur campement à Imaounine de Tizi n'Telouet.

Mezouari ne peut guère s'échapper, car tous les défilés sont gardés; il s'achemine donc avec quelques fidèles *aç'hab* vers Marrakech où il pénètre; mais au lieu de se présenter au palais du Sultan il se réfugie auprès du cheïkh Bennaceur dans sa zaouïa de Riadh el-Aarous. Quelque temps après et, grâce à l'appui de cet influent personnage qui intercède auprès du nouveau Sultan, Moulaï-Mohammed, le transfuge obtient l'amane et... le kaïdat si convoité des Glaoua. On était alors en moharrem 1276 = Août 1859.

A partir de cette époque les Mezouari compteront parmi les plus influents et fidèles auxiliaires du Makhzène.

Peu de temps après sa rentrée en grâce le Glaoui étendait son commandement sur les Dadès, les Imrane, les Ouzguita et de nombreux villages échelonnés sur les deux versants Nord et Sud du Grand-Atlas, d'une part; d'autre part, le long de l'Oued-Rdat et les rives de l'Oued-Ounila.

Le kaïd Glaoui Mohammed El Mezouari suivit la fortune du nouveau sultan et l'accompagna fidèlement dans toutes ses expéditions. Il commandait alors à plus de deux millions de sujets; mais, sur la fin de son existence, il eut à lutter contre les turbulentes tribus de Feïdja qui tentaient d'envahir les plaines fertiles du Haouz.

Ce grand kaïd mourut à un âge fort avancé et fut inhumé en dzou-l-hidja 1305 = août 1888 à la *rouda* de Sidi Mohammed-ou-Saâden dans le kçar familial des Glaoua sur les contre-forts du Grand atlas au plateau de Telouët exactement à Imaounine (1). Il avait d'ailleurs, poursuivant le désir de son père, transformé cette kaçba en une forteresse inexpugnable dont les Mezouari sont fiers avec juste raison.

* * *

Le Glaoui Mohammed ben Elhadj-Ahmed El Mezouari laissait six garçons : Hammadi, Allal, M'hammed, Hassi, El Madani et Tahmi.

M'hammed, son khelifa, étant mort jeune, ce fut Si El Madani-surnommé

(1) Imaounine porte aussi le nom de *Dar-l'kaïd* ou de *Dar-l'Glaoui*. Nous extrayons de la *Reconnaissance au Maroc* du Vicomte Charles de Foucauld, les considérations suivantes :

«... La tribu des Glaoua est celle où je séjournai en quittant la Zaouïa de Sidi-Rahal. Un kaïd nommé par le Sultan la gouverne; il réside à Imaounine dans le Télouët. Son autorité réelle s'étend sur les Glaoua et sur le Ouarzazat, son pays natal. Son pouvoir nominal va jusqu'aux Aït-Zaïneb, son influence jusqu'à Tazenakht et jusqu'au Mezguitta. La première, seule de ces trois régions, est considérée comme *blad-el-Makhzen*; seule elle fournit des soldats et paie l'impôt; les deux autres sont *blad es siba*. Cependant, dans la seconde la parole du kaïd est prise en considération à condition qu'il ne réclame que des choses faciles ne coûtant rien aux habitants. Mais partout son *ouaia* (droit de protection) est respectée: les gens de sa Maison, *Makhznia* et esclaves peuvent servir de *Zellat* (garde de sécurité); on voyage en sûreté sous sa protection. Il n'en est plus de même dans la troisième région où la suprématie du Sultan n'est même pas reconnue. Les Glaoua sont Imazirène de langue comme de race ainsi que toutes les tribus du Grand et du Petit-Atlas. Ici apparaît pour la première fois un vêtement original c'est le *khenij*, sorte de burnous de laine teinte en noir avec une large tache orange de forme ovale occupant tout le bas du dos. Cette sorte de lune si étrangement placée est

El Fkih, car très lettré — qui, lui succédant, devait élever les Mezouari au premier rang des notables familles du Maroc.

Il patrouillait dans le Sous, pour y affermir l'autorité du Sultan Moulai-Hassène, lorsqu'il apprit la mort de son père. De suite, il réintégra Telouët tant pour recueillir l'héritage paternel que pour y rétablir l'ordre momentanément troublé. Il avait alors trente-cinq ans. Energique, ambitieux, fort instruit et poète à ses heures ; diplomate subtil et clairvoyant, adaptant à son esprit toutes les circonstances, il continua la politique paternelle tout d'abord avec prudence, non sans toutefois avoir éprouvé un premier échec de la part de son voisin le Zemrani.

Il fit alors prudemment construire au fond de la vallée de l'Oued-Rdat le château-fort de Tazert destiné à lui servir de point d'appui et de retraite dans ses luttes contre ses adversaires Zemrane.

Un évènement, heureux pour lui, devait le favoriser en 1894 = 1311. Ce fut le passage de Moulai-Hassène retour de son expédition au Tafilet (1). Accompagné de son jeune frère Tahmi, le pacha actuel, il se porta au-devant de la harka chérifienne, en péril à plusieurs étapes vers l'Est. Il avait eu soin, au préalable, de faire améliorer la piste, et emmenait avec lui tout un attirail d'approvisionnement et de ravitaillement. Une nombreuse cavalerie de relai avait été préparée pour le sultan, sa suite et son État-major. Moulai-Hassène, déjà usé par une vie militaire fort active et fatigué par une pénible campagne dans le désert, fut particulièrement sensible aux attentions et aux soins dont l'entourèrent les Mezouari, et surtout à la réception princière que El Madani lui avait réservée.

Le sultan charmé nomma donc le kaïd Glaoui khelifa du Makhzène au Tafilet et lui fit don avant son départ d'un canon Schneider, d'armes et de munitions.

Le prestige des Mezouari était définitivement affermi dans la région et le nouveau khelifa bénéficia d'une renommée qui lui permit d'amoinrir l'autorité de ses voisins et adversaires.

tissée dans le burnous même et les bords en sont ornés d'une bordure multicolore. Tout le bas du vêtement est garni d'une longue frange et le capuchon d'un gros gland de laine noir. Presque tous les hommes, musulmans ou juifs portent ce vêtement.

— Le Tizi n'Telouët premier col du Grand-Atlas que franchit le Vicomte de Foucauld fait partie du Tizi n'Glaoui. On appelle ainsi la forte dépression qui se trouve dans l'Adrar n'Deren (monts de l'Atlas) et que limite à l'Est le Djebel ou Rhêmeur ; à l'Ouest le Djebel Tidili. Il comprend trois cols : celui de Telouët (2634 m. d'altitude) ; celui de Tichka et celui de Tamanart. A part les neiges excessives ces trois cols sont praticables. Quant au Djebel Siroua, sommet le plus voisin il atteint près de 5000 m. et son sommet est couvert de neiges éternelles. Ce pic qui s'élève entre le Grand et le Petit Atlas dépar tage les bassins de l'Oued-Sous et de l'Oued-Draâ.

(1) L'*Istiksa* relate ainsi ce retour :

« Le sultan prit pour rentrer à Marrakech la route d'El Feïdja. Au col d'El Glaoui « il y avait beaucoup de neige et il faisait très froid. Tout le monde et le sultan lui-même « en souffrirent, mais on parvint à y échapper au prix des plus grandes difficultés.

Cette expédition devait être fatale à Moulai-Hassène qui, après avoir quitté Marra-
« kech le 1^{er} dzou l'kaâda mourut dans le Tadla, à l'Oued-el-Abid le mercredi 3^{ème} jour
« du mois sacré de Dzou-el Hidja 1311 à onze heures du soir.

Mais ce fut surtout sous le règne de Moulai-Abdelaziz que El Madani se montra brave guerrier. Il prit part, en effet, à toutes les expéditions Makhzène dans le Sud et en dirigea plusieurs avec succès ; notamment vers 1896, il réprima une révolte chez les Oulad-Mallah près de l'Oued-Tedli, non loin de Telouët. Le chef des rebelles Ould-Halima fut fait prisonnier après une vive résistance et eut la tête tranchée. Cet événement amena la pacification définitive de la région. Peu après, les contingents glaoua étaient appelés à coopérer à la lutte entreprise par le Vizir Ba Ahmed contre un rogui Tahar ben Slimane hébergé chez les Rahmna.

Puis El Madani organisa une autre opération contre les gens de Chichaoua entrés en siba avec des gens du Tadla (Zmala et Bni Amir).

En 1898, El Madani, en tant que khelifa du Tafilet ayant comme lieutenant le kaïd Elhadj Ali Ba Amrani, partit à la tête d'une méhalla pour réprimer une révolte près de Sidjilmassa. A son passage dans les Feidja, les habitants lui ayant opposé une vive résistance, il les châtia et fit exécuter sommairement le plus grand nombre des notables du pays. Après avoir imposé de lourdes contributions aux récalcitrants il occupa le Tafilelt, pendant près d'un an, et ne s'en revint qu'après avoir confié le commandement de la région à son jeune frère Tahmi dont la valeur guerrière n'était pas moindre. L'année suivante, 1900, après avoir définitivement organisé son quartier-général à Telouët, El Madani alla rétablir l'ordre chez les Berabers du Sud-Est. Ce fut alors qu'il se trouva pour la première fois en heureux contact avec nos officiers des postes avancés du Sud-Oranais. Cette fois pourtant son expédition fut de courte durée car toujours plus ambitieux il comprit que son éloignement du trône le priverait de toutes les faveurs impériales, aussi se hâta-t-il de réintégrer son domaine ; puis il s'installa d'une façon plus stable à Marrakech. Presqu'aussitôt, saisissant comme prétexte d'aller porter secours à son sultan menacé par les menées du rogui Bou Hamara, il accourut à Fez, à la tête de cent cavaliers et de deux cents fantassins parfaitement équipés et accompagné de ses familiers dont Mohammed-ou-Tharza, le second khelifa actuel.

Les frères Glaoui rivalisèrent de tactique au cours de cette campagne qui pourtant ne fut guère couronnée de succès, car les contingents impériaux se virent bloqués quatre mois durant, dans Taza par les tribus insurgées des Riata et des Hennaya. Néanmoins la mehalla parvint à gagner les vallées de la Haute-Moulouya et de l'Oued-Zâ et de vifs combats s'engagèrent sur toute la ligne notamment aux environs d'El Aioun-Sidi-Mellouc, domaine de Bou-Amama, chef des *Chikhia*, qui secourait le rogui. Les troupes impériales parvinrent enfin en 1903 à Oudjda où, grâce à l'intervention du lieutenant **Louis Mougïn**, le valeureux chef de la *Mission française*, elles gagnèrent Tlemcen puis Oran où un transport, affrété à cet effet, les rapatria à Tanger.

Les contingents Glaoua n'avaient pas été trop éprouvés mais Si El Madani s'en revenait navré de l'échec, d'autant plus que certain différend les ayant départagés lui et le vizir Omar Tazi il n'avait plus guère à espérer du côté du Makhzène ; il ne perdit pourtant pas courage et toujours fort intrigant ne desserra pas l'étreinte de son ambition.

En effet, à Marrakech il se rapprocha adroitement du Khelifa Abdelhafidh qui aspirant à détrôner son aîné, se rendit compte de l'efficacité du concours de Mezouari et l'acquiesça à sa cause.

Les frères J.J. Tharaud dans leur judicieux roman « *Marrakech et les Seigneurs de l'Atlas* » relatent ainsi cette époque si critique pour le Houz :

« ... Madani n'était pas éloquent, sa voix était embarrassée comme si ses longues dents jaunes et mal plantées le gênaient pour parler. Mais il avait des idées claires, le don de persuader et une expérience incomparable de la politique du Sud. Pendant des mois son génie oriental se déploya pour rassembler autour d'une pensée commune ces Seigneurs de l'Atlas, que la jalousie et mille intérêts divisent. Avec Hafidh aussi, il connut des heures difficiles. Avant même d'avoir réussi, le prétendant se montrait plein de méfiance pour l'homme qui le poussait au pouvoir. Toujours à court d'argent il en réclamait sans cesse, car il jugeait inépuisables les ressources du Glaoui. Celui-ci refusait-il ? Une brouille éclatait entre eux. Alors, intervenait pour régler leur différend le juif, le bonhomme Ichoua Corcos.

« Hafidh le mandait au palais, et lui confiait son désir de se réconcilier avec le Madani. Aussitôt le bonhomme faisait seller sa mule, et le voici dans le bled avec son foulard bleu à pois blancs jeté sur sa calotte noire, rencontrant en chemin d'autres Juifs, bien misérables ceux-là, qui abandonnaient un instant leurs petits ânes chargés de poterie ou de charbon de bois, pour venir baiser au genou ce coreligionnaire dont la richesse et par conséquent l'influence a quelque chose de légendaire.. Le Glaoui habitait à cette époque la kasba d'Iminzat, sur les premières pentes de l'Atlas, d'où il suivait attentivement tout ce qui se passait en Europe, se faisant traduire au jour le jour les débats de la Chambre et les discours de Jaurès. Il me semble les voir tous les deux, le Grand Seigneur et le vieux Juif, accroupis sur un matelas, devant un plateau de thé, dans une chambre blanche à la chaux : le financier, tout de noir vêtu, les pieds nus dans ses chaussons de laine, sa tabatière à la main ; le grand chef, habillé de soie et de mousseline brillantes, son éventail entre les doigts ; tous les deux faisant entendre les choses plus qu'ils ne les disaient et composant à cette minute, dans ce pays violent, un singulier tableau de finesse et de mesure. L'entretien aboutissait d'ordinaire au prêt d'une somme d'argent destinée à Moulay-Hafidh, et que le bonhomme Corcos avançait au Madani contre de sûres hypothèques : une récolte d'orge ou de blé, ou bien le produit d'un jardin en oranges et en olives.

« Un mercredi du mois d'Août 1907, dans le petit port perdu qu'était alors Casablanca, quelques ouvriers européens qui travaillaient sur la rade ayant été massacrés, des marins français débarquèrent et s'emparèrent de la ville. Hafidh prévenu aussitôt se rencontra dans la campagne avec Madani, sous un prétexte de chasse. Le vendredi suivant, il convoquait au Palais les notables, les personnages religieux et les chefs de tribus sur lesquels on savait pouvoir compter. Lecture fut donnée d'abord de quelques lettres, réelles ou fictives, où les gens de la côte appelaient Hafidh à leur aide. Puis, Madani déclara que le fol Abdelaziz n'était que l'ombre d'un chérif, qu'il était en train de vendre son pays aux nazaréens, et que seul Moulay-Hafidh pouvait empêcher le Maroc de tomber sous une domination étrangère... Mais personne dans l'assemblée ne tenait à prendre l'initiative de renverser un sultan. Les notables faisaient remarquer que l'élection du chérif regardait les Oulémas ; les Oulémas rejetaient cet

honneur sur les cadis lesquels ne voulaient rien entendre. Alors, tourné vers les partisans en armes qu'il avait amenés et dont la cour était pleine, Madani fit un signe ; et, tous d'une seule voix s'écrièrent en s'adressant à Hafidh : Longue vie à mon Seigneur ! formule de salutation qu'on emploie pour les sultans... »

Entre temps le Grand-vizir Omar Tazi avait tenté de calmer le ressentiment du Glaoui en lui attribuant le commandement des Mesfioua. Pourtant cette puissante tribu, fidèle à son kaïd Si Djelloul el Mesfioui, avait refusé de reconnaître son nouveau chef, lequel dû, pour la réduire, faire appel aux Rahmna, aux Serbarna, aux Zemrane et surtout à Si Abdelmalec El M'touggui. Les Mesfioua ayant été calmés, le Madani fit aussitôt construire sur le territoire même de cette tribu la Kasbah d'Aït-Ourhir qu'il garnit de ses plus farouches aç'hab. Ce point d'appui dans la plaine c'était enfin la réalisation d'un rêve longtemps caressé....

D'autre part la prédominance qu'il avait acquise sur la tribu des Ouzguita lui assurait le libre accès dans le Sous.

De plus, au début de l'année 1906, de graves dissentiments nés de la convoitise du même commandement avaient divisé le Glaoui et le Goundafi. Il s'agissait des deux tribus, Ounéine et Ouzioua, qui venaient d'être attribuées à ce dernier. Ce fut alors que le Glaoui fit alliance avec le M'touggui en lui faisant miroiter le copartage de tout le Sud-marocain.

Le moment était bien choisi. En effet, dans une lutte engagée entre le kaïd Anflous des Neknafa-Haha et Abdelmalec El M'touggui ce dernier assiégé dans sa kaçba avait vainement fait appel au concours de son allié le Goundafi et il ne demandait qu'à se venger de cette indifférence qui avait motivé son échec.

L'alliance fut donc consacrée par un premier combat à Alla où Elhadj-Tahmi eut le dessus. Puis les deux *harkate* sous le commandement de ce jeune chef s'en allèrent mettre le siège devant la Kaçba des Goundafa que défendit Brahim frère du kaïd Goundafi qui, lui-même, était allé à Fez, solliciter le secours du Makhzène. Ayant échoué dans sa tentative et la kaçba, privée de tout, ayant capitulé, les alliés lui accordèrent la paix au prix de la cession d'un vaste territoire. Au M'touggui échurent : les Oulad-Mâtha, les Mrouga, les Meïjat, les Guedmioua ; et, au Glaoui : l'Ounéine et le Ouzioua, territoires des plus fertiles. Ainsi les Glaoui s'implantaient plus avant dans la haute vallée du Sous.

C'est ensuite de ces faits que, rendu plus hardi par le succès, El Madani qui avait définitivement établi son Quartier-général à Marrakech parvint en Août 1907 à faire proclamer Moulai-Abdelhafidh.

En 1908 la mehalla de Moulai-Abdelaziz fut battue par la harka d'El Ayadi, composée en majeure partie de contingents glaoua et rahmna, et Moulai-Hafidh put être enfin proclamé Sultan à Fez. L'année suivante devait procurer à Madani la réalisation de ses plus chères ambitions : nommé d'abord *ahlaf* des mehallate chérifiennes puis Grand-vizir, il atteignait ainsi à l'apogée de la gloire et des honneurs.

Dès lors, ce vice-roi du Houz ne quitte plus guère Fez et gouverne le Maroc sans pourtant négliger les intérêts des siens.

Au milieu de tant de succès un suprême honneur lui est réservé : sa fille Rebiâ est épousée solennellement par le nouveau sultan. Cette alliance est le prélude d'unions entre les Mezouari et les principales familles du Maroc. Deux autres filles de Madani épousent ; l'une Bendriss, et ; l'autre Derdouri : dignitaires de l'Empire. Quant à El Hadj-Tahmi, promu Pacha de Marrakech il prend pour femme la fille d'El Mokri ministre des finances et depuis Grand-vizir, tandis qu'un des fils de celui-ci épouse une Mezouari.

Profitant de son omnipotence, El Madani ajoute à son *lef* de nombreux territoires : Fetouaka et Demnat ; Guedjama ; Touggana ; Guedmioua et Amizmiz ; Sektana et toutes les tribus échelonnées jusqu'au Tafilelt. Il comble, en même temps, sa famille de dignités, d'honneurs et de commandements.

Mais 1911 voit Fez assiégé par les tribus révoltées et la chute du Grand-vizir qui entraîne dans sa disgrâce tous les parents qu'il comblait de faveurs. Ce ne sera qu'avec le Protectorat Français que cette grande famille devra refaire sa fortune !...

El Madani n'hésite pas. Il connaît la France qu'il a déjà visitée plusieurs fois, il sait sa force et l'œuvre accomplie par elle en Afrique, aussi ne doute-t-il pas que désormais ce sera avec elle qu'il faudra compter. Lui seul, ou à peu près, parmi les grands chefs marocains, comprend nettement toute l'importance de l'implantation française en Maroc ; aussi engage-t-il pressamment les siens dans la voie nouvelle, se révélant ainsi le plus clairvoyant des hommes politiques du Moghreb.

.....

A dater de cette époque, 1912, deux événements graves vont se produire : le mouvement hibiste ; la guerre avec l'Allemagne.

Dans ces deux circonstances El Madani restera fidèle à la parole donnée. Il n'est d'ailleurs point l'homme des demi-mesures ! De même que, de 1891 à 1904, il s'est mis sans réserve au service du Makhzène ; que de 1904 à 1909 il s'est lancé à corps perdu dans sa lutte contre le sultan ; de 1912 à 1918 il marchera ferme à nos côtés. Confiant dans nos destinées, dans notre avenir, il sera le seul à ne pas suivre le perturbateur El Hiba lors de son entrée à Marrakech ; et, en 1914, lorsque, dès la mobilisation, le général de Lamothe réunit les principaux chefs Makhzène, en leur déclarant la gravité de la situation tout en les pressant sur leurs intentions, Madani, leur doyen, se lève et déclare spontanément : « *Nous sommes les amis de la France, et jusqu'au bout nous partagerons sa bonne ou sa mauvaise fortune. C'est là parole « jurée !* » Il fixait ainsi et pour toute la durée de la guerre l'attitude des siens comme aussi celle des grands chefs du Sud.

Sa parole... le Glaoui l'a tenue ! Au début de 1915 il achève la soumission de l'arrière-pays de Demnat ; à la fin de la même année il favorise notre mainmise sur les Entéfa et la création du poste de Tanant ; au printemps de 1916, par une dure campagne dans le Haut-Atlas, il soumet les Aït-Bellal et, à peine rentré, organise la *harka* que conduira Elhadj-Tahmi contre les Sektana du Sud. Dès le mois d'octobre, il repart à la tête d'une *mehalla* de sept mille

guerriers formant l'aile droite du Groupe mobile de Marrakech et opérant dans la région d'Azilal. Jusqu'à la mi-décembre il guerroya dans ce bled inhospitalier contre les Hansala et leur chef Sidi Moha El Amhaouchi et obtint cette citation à l'Ordre du jour des Troupes d'occupation du Maroc (T.O.M.).

Croix de guerre avec palmes :

« El Madani Glaoui commandant les *harkata* indigènes, a le 29 Octobre parfaitement exécuté la manœuvre débordante dont il était chargé et est intervenu sur l'arrière-garde ennemie au moment le plus opportun.

Le 6 novembre, chargé d'exécuter une *souga* dans la direction Nord et de ramener les dissidents sous le feu d'une position de repli préparé, a conduit ses contingents avec la plus grande vigueur et la plus grande décision ; s'est personnellement mis à la tête de ses gnomiers chargeant l'ennemi sous le feu le plus violent pour protéger le mouvement de retraite de son aile droite.

Au combat du 10, attaqué violemment dans son camp, a repoussé vigoureusement l'ennemi et remporté un succès complet.

Par son habileté politique, son prestige personnel, son dévouement et son loyalisme absolu, a contribué plus que tout autre au succès des opérations.

Fait au G. Q. G. de Marrakech.

Signé : Général de Lamothe.

Donc, grâce à l'intervention d'El Madani le poste d'Azilal était installé ; et, les Aït-Bouguemez ; les Aït-Abbès ; la moitié des Aït-M'hammed et des Aït-Messate ; les Aït-Hattab faisaient leur soumission. Nous devons ajouter, pour leur plus grande louange, que pendant toute cette période critique les frères Mezouari nous prêtèrent un concours absolument désintéressé. Et lorsqu'en Avril 1917 une *harka* dissidente, venue de l'Est et progressant vers l'Ouest menaça les communications entre Azilal et Tanant, ce furent les contingents glaoui qui nous dégagèrent, ainsi qu'ils le firent, d'ailleurs, en septembre et en octobre de la même année, quand la *harka* considérable du marabout des *Hansalia* Sidi M'ha, attaqua les Aït-Abbès et les Aït-M'hammed nos nouveaux partisans.

Ce fut dans le courant de juillet 1918, vers la fin de la campagne contre ces mêmes rebelles *hansalia* que le pacha de Demnat, Si Abdelmalec, fils du Madani, fut mortellement blessé en chargeant l'ennemi à la tête de l'avant-garde glaoui. (1)

Les Frères Tharaud ont ainsi conté, d'une façon émouvante, cette mort tragique :
« La Colonne avait repris sa marche dans un pays de plus en plus difficile, poussant devant elle un ennemi qui se dérobait sans cesse, quand, sur les dix heures du matin, l'avant-garde du Madani commandée par son fils Abdelmalec fut brusquement attaquée par les gens de Sidi-M'ha.

Madani affectionnait particulièrement ce fils plein d'avenir, en lequel il avait placé toutes ses espérances, et dont la mort causa sa propre fin. Déjà

« C'est un spectacle toujours pareil et toujours assez passionnant, ces engagements de harka. On dirait un ballet guerrier, une figure de carrousel. Les deux partis sont face à face. L'un d'eux s'élance ventre à terre, derrière ses porte-étendards, décharge ses fusils, tourne bride, et toujours à fond de train, s'enfuit, ses drapeaux déployés. Alors l'autre parti de s'élancer à son tour lui aussi bride abattue. Il tire, fait une volte rapide, puis revient à toute allure sur ses pas poursuivi par son adversaire qui a rechargé ses armes, galope, lâche son coup de feu et se dérobe à nouveau. Et cela indéfiniment, comme une fantasia, où le risque de la mort ne fait qu'ajouter au plaisir. C'était la première fois que le jeune Abdelmalec s'en allait ainsi au combat. Je le voyais de loin vif, rapide, la carabine au point, monté sur un beau cheval noir, toujours en tête de ses drapeaux lorsqu'il paraît à la poursuite, toujours le dernier à revenir. Dans ce fougueux cavalier blanc qui courait à tombeau ouvert, en abandonnant ses rênes pour épauler sa carabine, aurait-on jamais reconnu l'adolescent efféminé et quasi-endormi, que je regardais hier encore errer dans le camp de son père tenant un de ses familiers par la main ?

« ... Il y eut ainsi plusieurs figures de ballet. Puis nos canons commencèrent à tirer sur le petit bois de chênes-verts où se rassemblaient après la charge, les partisans de Sidi Méha. Le jeu de la poudre s'arrêta presque. Bientôt notre colonne qui continuait paisiblement d'avancer atteignit le plateau où nous devions nous arrêter ce jour-là. A ce moment arriva la nouvelle qu'Abdelmalec était blessé.

« ... Une vingtaine d'esclaves tenaient à bout de bras des tapis formant une tente à ciel ouvert où l'on avait porté le jeune Abdelmalec afin de le soustraire aux regards.

« ... Quand le médecin, avec discrétion, mit à nu la partie du ventre où la balle avait frappé, le blessé ferma les yeux. L'abdomen avait été traversé les intestins s'échappaient des deux côtés. On ne pouvait que bander la plaie pour envoyer le moribond jusqu'au poste de Tanant où il serait opéré...

« ... Le pansement touchait à sa fin quand le long visage terreux de Madani Glaoui apparut au-dessus des tapis que soutenaient toujours les esclaves. Il dit le mot le plus banal de la causerie marocaine : « *labès* » ? — Comment cela va-t-il ? (Exactement : pas de mal) — *Labès chouïa* (Doucement) répondit Abdelmalec avec un sourire forcé qui contredisait ses paroles. Le long visage terreux disparut, Madani revint s'asseoir sur sa chaise de jardin et se remit à donner des ordres d'une voix toujours égale sans laisser voir une seconde son âme troublée, à ses gens.

« ... Cependant on avait porté le pauvre Abdelmalec hors de l'enceinte des tapis, son beau visage avait pris les couleurs d'un marbre que le temps a verdi : dans cette lividité ses yeux immenses grands ouverts et ses lourdes boucles noires brillaient de toute leur chaude vie et d'un éclat impressionnant. Après de longs palabres l'escorte qui devait l'accompagner se trouva enfin réunie.

« ... Quittant alors sa chaise de jardin son père s'approcha pour lui dire deux mots d'adieux que le blessé n'entendit pas.

« ... A cinq heures la T.S.F. annonçait au Général de Lamothe qu'avant d'arriver à Tanant, Abdelmalec était mort.

« Aussitôt le général envoyait auprès du Glaoui un officier musulman d'Algérie pour lui apporter la nouvelle. Depuis longtemps Madani connaissait cet officier pour lequel il avait de l'affection. Cependant pas une seconde il ne se départit en sa présence de la fière résignation islamique. Mais quand l'Algérien l'eut quitté il fit appeler le lieutenant français qui commandait aux Askris. Sa douleur était trop forte, il ne pouvait plus la contenir. Il fallait qu'il en fit part à quelqu'un qui ne fût ni de sa race ni de sa religion et pour qui une confiance, une plainte, une larme, ne fût pas une humiliation.

« Parmi ses cent-trente enfants, Abdelmalec était son préféré, le plus intelligent celui qui, dans sa pensée, devait devenir après sa mort l'héritier de tous ses biens, le chef de la Maison des Glaoua. Et si l'on était descendu plus avant dans cette âme très secrète on y aurait aussi découvert ses profondes haines de famille qui sont au fond de

très déprimé il rentra aussitôt à Marrakech où la nouvelle de sa mort parvint aux autorités avant celle de sa maladie. Mectoub ! C'était écrit !

« tous les cœurs berbères et le désespoir de laisser son immense héritage à son frère
« Hadj Tahmi dont il avait fait la fortune mais qu'au fond il jalousait comme un cadet
« trop puissant.

« ... Le lendemain, le général de Lamothe accompagné de quelques officiers se
« rendit au camp du Glaoui.

« ... Madani avait pris dans sa main la main du général, il ne la quittait plus. C'était
« très émouvant de voir ce vieux seigneur berbère et cet officier français qui tous deux
« avaient perdu un fils à la guerre, s'entretenir à mi-voix et communier dans un même
« sentiment douloureux et résigné... Elevant alors un peu le ton et s'adressant à nous
« tous, le Fkih nous dit qu'il ne souhaitait à personne le sort cruel qui venait de frapper
« Abdelmalec mais que pourtant son fils était mort de la plus belle mort que puisse envier
« un homme et que pour lui il était fier qu'il fût tombé pour le Makhzène. Il dit
« « *Makhzène* » c'est-à-dire gouvernement du Sultan ; mais nous tous, nous comprenions
« bien qu'Abdelmalec était tombé pour la France.

« Dans le camp, un incroyable silence. Pas un son de guimbri, pas le moindre tintement de fer. On eût dit que les bêtes elles-mêmes oubliaient de piaffer et se retenaient
« de faire du bruit en broyant leur paille hachée. Sous la tente, les serviteurs faisaient passer
« devant nous les grands plateaux d'argent chargés de verres et de porcelaines de
« Bohême, si délicates, si fragiles, si surprenantes à voir quand on songeait aux chemins
« incroyables qu'elles avaient traversés dans les couffins, sur les mulets et les ânes, pour
« arriver jusqu'ici.

« Des gâteaux, des amandes, des noix épluchées, des dattes sèches, une délicate
« collation circulait dans les assiettes dorées que les esclaves silencieux nous présen-
« taient tour à tour. Du regard, sans en avoir l'air, le Madani dirigeait tout le service.
« Devant cet agréable goûter, seul notre silence rappelait que cette collation était un
« repas funéraire...

« En ce même moment, là-bas, dans la vieille cité de Demnat, l'antique ville monta-
« gnarde aux eaux courantes et aux magnifiques jardins (où une automobile l'avait ra-
« pidement amené), on enterrait le jeune Abdelmalec, pacha de cette région de l'Atlas,
« et vivant souvenir des princes de sa race qui régnaient autrefois dans Séville et dans
« Grenade.

(*Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*. Jérôme et Jean Tharaud. Plon Nourrit.
Ed. Paris 1920) p. 257 et suiv.

Et plus loin : « En entrant dans la ville je tombai sur une foule imprévue. Il n'y
« avait guère qu'un enterrement et l'enterrement d'un très grand personnage qui put
« mettre ainsi dans les rues à cette heure ensoleillée, neuf heures, des cavaliers et des
« piétons. Mais certes, j'étais loin de penser que le défunt dont cette multitude accom-
« pagnait la dépouille, c'était Si Madani Glaoui !

Il était mort le matin même. Le trépas d'Abdelmalec avait achevé de ruiner ce
« qui lui restait de vie. Après avoir quitté sa harka, il s'était fait conduire en automobile
« à Demnat, pour y visiter le tombeau où l'on avait placé son fils. De retour à Marrakech,
« il s'étendit sur un matelas, dans un coin de son palais, demeura là deux jours malade,
« sans que personne autour de lui soupçonnât qu'il fût si près de sa fin. Dans une chambre
« voisine, une dizaine de tolba, ses lecteurs habituels, lisaient tous ensemble à haute
« voix des chapitres différents du Coran, afin qu'une lecture complète du Livre attirât
« sur sa demeure la bénédiction divine. La nuit dernière son état avait brusquement
« empiré. Ses frères accoururent auprès de lui. A peine étaient-ils arrivés qu'il rendit
« l'âme, sur les quatre heures du matin.

« ... Et sans doute, parmi les centaines et les centaines de gens qui vivaient dans

La France perdait en lui un ami sûr et d'un loyalisme éprouvé !

* * * *

S. E. Si Elhadj-Tahmi El Mezouari

Pacha de Marrakech



Fastueux satrape de l'Atlas, ne manquant pas cependant d'une simplicité de bon ton, **Si Elhadj-Tahmi** fut guidé dans sa jeunesse par son frère **El Madani** qui lui fit faire ses premières armes ; aussi, de bonne heure, se révélait-il « *homme de poudre* » accompli.

Joignant à ses qualités guerrières un rare talent de politicien, il montra dans les négociations difficiles qu'il fut appelé à traiter, une sûreté de vues, une maîtrise de lui-même et un jugement qui le placèrent bien vite au premier rang des diplomates de ce pays. Observateur judicieux, lettré, ayant beaucoup voyagé, il a beaucoup vu et passablement retenu. Intelligent et avisé il a noué et dénoué pas mal d'intrigues généralement pour le plus grand bien du Protectorat français. Mêlant adroitement les affaires aux plaisirs il a su conserver et même augmenter le patrimoine familial, considérable déjà, laissé par ses aînés.

Né à Telouët en 1293 de l'Hégire (1878), Si Tahmi avait donc quinze ans à peine lorsqu'en 1893 il assista à une première répression des Ouaouzguits. Et, « pour son coup d'essai ce fut un coup de maître » ; si bien que trois ans plus tard, lors des événements de l'Oued-Tidili il combat sérieusement cette fois et fait prisonnier le chef des rebelles Ould Halima. Puis, sautant peut-on dire d'une lice dans une autre, Si Tahmi accourt prêter main-forte à son aîné, chargé par le Grand-vizir Ba Ahmed, de réduire le rogui Tahar ben Slimane réfugié chez les Rahmna.

Cette expédition d'ailleurs couronnée de succès s'achevait à peine que le jeune guerrier prenait une part active à la répression des Achache de la Chaouïa ordonnée par le Sultan lui-même. Il eut alors à livrer plusieurs combats contre les gens du Tadla, (Zmala et Bni-Amir), qui eux aussi étaient entrés en siba faisant cause commune avec les rebelles.

Au cours de l'année 1898 El Madani chargé par le Makhzène d'une mission en Tafilelt, partit à la tête d'une forte Colonne avec, pour lieutenants, Si Tahmi

« cet énorme logis, la douleur la plus sincère fut celle de cette vieille esclave, qui apportant sur sa tête un grand plateau de thé et apprenant que son maître était mort, jeta par terre avec violence le plateau tout chargé de tasses et de lourde argenterie, et s'affaissa, morte, au milieu de la porcelaine brisée. » (It p. 273 et suiv.)

.....



S. E. le Glaoui Si Elhadj-Tahmi Almezouari, Pacha de Marrakech

et le kaïd Elhadj-Ali Ba Amrani. Jugé par son aîné suffisamment aguerri, Tahmi fut chargé d'assurer l'ordre au Tafilelt et d'y percevoir la contribution infligée. Il s'acquitta de cette tâche avec fermeté. Réintégrant quelques mois plus tard le château familial d'Imaounine il aspirait à quelque repos lorsque, derechef, El Madani lui confia le commandement de la harka qu'il menait au secours du sultan Moulaï Abdelaziz, sérieusement inquiété vers Fez par le rogui Bou Hamara.

Là, aux environs de Taza, il prit part à l'engagement décisif dans la vallée de l'Oued-Zâ, couvrant bravement la retraite de la mehalla chérifienne.

De retour à Marrakech, le jeune Mezouari put affronter le pèlerinage de La Mecque, consacrant ainsi la coutume de la famille d'avoir au moins un *hadj* par génération.

Il accomplit ainsi le fameux périple qui consistait, après une visite aux Lieux-Saints, à traverser l'Egypte, la Tripolitaine, la Tunisie et l'Algérie et il conserve un excellent souvenir de l'accueil cordial qui lui fut réservé dans le monde musulman.

Rentrant en 1906 au pays des Glaoua, il ordonne le boute-selle pour aller combattre le Goundafi consacrant ainsi la nouvelle alliance Glaouïe-Mtouggue. Vainqueur à Alla il continue sa marche triomphale et va réduire la kaçba du Goundafi, déterminant ainsi le kaïd Eljadh-Thaïeb à abandonner, aux Glaoua, Ounéïne et Ouzioua. Dès lors, et plus que jamais, il devient le bras droit de son aîné qui, retenu à Marrakech par ses intrigues avec le prétendant Abdelhafidh se déchargeait absolument sur lui du commandement de son immense territoire. L'année 1909 devait combler tous les vœux d'Elhadj-Tahmi puisque son frère nommé Grand-vizir lui confiait le Bachalik de Marrakech et la haute-main sur l'Atlas et le Sous. Dès lors, maître de la capitale du Sud, il fit preuve dans l'exécution de son pouvoir d'une fermeté et d'une autorité inconnues jusqu'alors. Malgré de sourdes et menaçantes oppositions il persista rigoureusement dans sa *kaïda* (manière, coutume).

Vers la fin de 1910, à la suite de la mort d'Elhadj-Idriss chef des Oulad-Yahya, Elhadj-Tahmi dut intervenir énergiquement dans les affaires du Sous. Il envoya une harka soutenir contre le pacha de Taroudant Haïda-ou-Mouïz les prétentions de son allié, Ahmed-ou-Malec, candidat à la succession du kaïd défunt. Mais cette expédition se liquida en négociations ; et, après de laborieux pourparlers entre Hassène el Amizmizi, Haïda-ou-Mouïz et Elhadj-Tahmi un accord intervint ensuite duquel le kaïd Naceur-ben-Tahmi obtint du Mezouari la tribu des Oulad-Yahya, alors que les Sektana, convoités par le kaïd des Mennabah, devenait partie intégrante du *lef* des Ahl Glaouï.

Pendant ce temps, les Français ayant secouru le sultan Moulaï-Abdelhafidh pénétrèrent plus avant dans le pays ; et, à Marrakech, les événements se précipitent. Dès fin 1912 Elhadj-Tahmi devient le principal agent de notre politique dans le Nord et dans le Sud de l'Atlas. Aussi, lorsque le sultan

Le corps du Madani fut inhumé dans la mosquée de Moulaï-Slimane, l'un des sept *Santons* protecteurs de la cité.

Le khelifa du Sud Madani El Glaoui laissait une nombreuse postérité dont plusieurs fils déjà grands parmi lesquels Elhadj Hammou est devenu un important kaïd du Sud.

Moulai-Youssof, d'accord avec le Protectorat français, restituera aux Mezouari les dahirs leur assurant la primauté sur les tribus qu'ils dominaient sous le règne précédent, aura-t-il fort à faire pour essayer de reprendre à Marrakech son autorité d'antan. Il y parviendra pourtant et, de nouveau proclamé pacha d'une ville qui sort à peine de l'émeute, il déploiera une activité remarquable. Quelques exécutions aidant, il rétablira l'ordre et sortira victorieux de la lutte contre de puissants adversaires ; sachant, de plus, gagner la confiance et l'estime du Protectorat et du Makhzène et obtenant d'eux faveurs et honneurs.

Les intérêts des Glaoui étant en tous points conformes aux intérêts français, leur politique ne peut être dès lors, qu'une commune politique d'entente et de collaboration. Aussi Elhadj-Tahmi consacre-t-il toute son activité à lutter contre le perturbateur El Hiba pendant qu'El Madani s'impose aux tribus de son commandement, en pleine révolte, à l'Est de Marrakech.

Après une première mais vaine tentative de répression contre le perturbateur au cours de l'année 1912, le pacha Elhadj-Tahmi, à la tête de toutes les forces régionales et après des difficultés de toute nature, défait El Hiba devant Taroudant, s'empare de la ville et y fait proclamer solennellement Moulai Youssof (1913). Continuant ses opérations, le vainqueur reçoit la soumission des tribus et replace Haïda-ou-Mouïz au bachalik de Taroudant le désignant, de plus, comme khelifa du Makhzène pour le Sous, avec le commandement sur tous les kaïds, se faisant ainsi de lui, et de son fils et successeur Elhadj-Houmad des alliés sûrs et fidèles.

Dès lors l'influence de Elhadj-Tahmi s'étend dans tout le Sud marocain et il réintègre Marrakech. Le 2 août 1914, le trouve discipliné aux côtés de son aîné El Madani.

En août 1916, l'intrépide Mezouari franchissant le Djebel Ouichdam à la tête d'une importante harka se porte à Iril-n'Oro et amène rapidement les rebelles à composition. Il organise solidement les tribus Sektana, Aït-Semmeg et Zenaga qui retrouvent ainsi une paix depuis longtemps troublée ; et, de conserve avec Haïda-ou-Mouïz, oblige les Aït-Arhène à demander l'amane.

Mais tout-à-coup se répand dans le Sous, la nouvelle qu'un sous-marin allemand a opéré un débarquement à l'embouchure de l'Oued-Draâ et que l'ex-consul allemand de Fez, Probst, est descendu à terre, poussant les tribus hostiles à reprendre la lutte. En effet, de nouvelles effervescences sont signalées et des harkas dissidentes se forment un peu partout dans le Sous.

Le pacha Haïda-ou-Mouïz à la tête d'une nombreuse mehalla prend l'offensive et pénètre chez les Aït-Ba-Amrane pour briser la rébellion. Ce brave chef est mortellement frappé, hélas, au défilé d'Iguelfène, le 7 janvier 1917, et sa troupe se replie en désordre sur Tiznit.

Il faut donc au plus tôt rétablir l'ordre et venger la mort de notre allié tout en dissipant l'inquiétude qui règne au pays makhzène. Une fois de plus Elhadj-Tahmi prend la tête de la Colonne mobile et grâce à son prestigieux sang-froid ramène les Oulad-Ba Amrane rejetant El Hiba qui s'enfuit à Kerdous.

Cette même année, grâce à la propagande allemande, El Hiba renouvelle l'agitation. Des proclamations de guerre-sainte sont faites dans tous les

moussems au Sud de Tiznit et la zone du Sous se trouve très sérieusement menacée. Le capitaine Justinard est aussitôt envoyé à Tiznit pour surveiller de plus près les dissidents et soutenir par sa présence les tribus ralliées.

Après les graves événements survenus en Août 1918 au Tafilelt une énergique répression s'imposait. On décidait de former une Colonne mobile à Bou-Dnib, et, afin de faciliter la tâche de ce corps, il était demandé au Pacha Elhadj-Tahmi d'organiser une expédition au Todrha (1) dans le but de décongestionner la région avoisinante.

Cette campagne terminée les contingents glaoua se rendirent dans le Moyen-Drâa et aux Aït-Saoun. Là, Abderrahmane El Mezouari, khelifa du Makhzène, fut chargé de l'administration de la région avec mission d'agir de conserve avec le *cheïkh Ben Naceur* de la Zaouïa de Tamgrout. Quelques mois durant les choses demeurèrent dans le calme ; mais Ba Ali, lieutenant de Belgassem N'gadi notre plus acharné ennemi dans le Sud, veillait et se reformait. Après avoir assassiné, au début de 1920, le marabout de la zaouïa Sidi Ali el Haouari, il occupait tout le Ferkla puis se lançait à la conquête du Todrha compromettant ainsi gravement la situation de nos alliés dans cette région, d'autant plus qu'au Dadès les Mgouna et les Imgane paraissaient irrésolus. Il fallait intervenir énergiquement : après deux mois de préparation la harka du Glaoui forte de deux mille hommes, d'un tabor d'infanterie et de six pièces de montagne quittait Telouët, le 11 juillet 1920, sous le commandement d'Elhadj-Tahmi à qui était adjoint son neveu Si Hammou el Mezouari. Après avoir châtié les Aït Temoulet ; les Aït-Tourha et les Aït-Sedrat il culbuta Ba Ali à Foum Alkous-n'Tazoult, se rendit à Tinrhir-n'Imzilène, pacifia le Todrha, fit une démonstration chez les Aït el Fersi lesquels obligeaient Ba Ali, dès lors abandonné, à regagner les montagnes.

Au retour les Aït-Mraou des Mgouna qui avaient secondé dans leur rébellion les Aït-Temoudet et refusé de former des contingents pour la *souga* furent aussi durement réprimés. Le chef rebelle Kaci-ou-Ali des Aït-Affane fut arrêté et dirigé sur les cachots de Telouët.

Les résultats de la harka de 1919 étant ainsi confirmés les troupes reprirent le chemin du Nord en mi-octobre 1920.

* * * *

Telles sont rapidement esquissés les états de services des Glaoua lesquels ont mis au service de la cause française, sans compter jamais, leurs talents de diplomates, de guerriers, leurs ressources d'organiseurs et de chefs de clan.

(1) Le Ferkha sous la haute direction de Sidi Ali et Haouari, aidé de deux khelifas devenait une zone makhzen située entre le Todrha et le Tafilelt. Le Todrha et le Dadès divisés en cheikhats recevaient chacun un khelifa et ces deux centres étaient placés sous l'autorité du Naïb Mouiaï el Hassène d'Imassine chargé de la direction politique générale et de la surveillance d'Imgane et des Mgouna.

Mais, pour que l'organisation de cette Marche de l'Est fut efficace il eût fallu pouvoir y consacrer une force militaire qui alors ne pouvait être prélevée sur un autre front.

Et si la France veut un jour dénombrer ses amis fidèles en Maroc c'est au tout premier rang qu'elle devra placer la famille Mezouari.

Cette grande famille compte parmi ses ancêtres collatéraux la sultane Seïda Messaouda, mère du souverain Saâdien Abou l'Abbas Ahmed El Mañour ed Dzehabi fille du célèbre cheikh-l'Islam Abou-l'Abbas Ahmed el Ouarzazi.

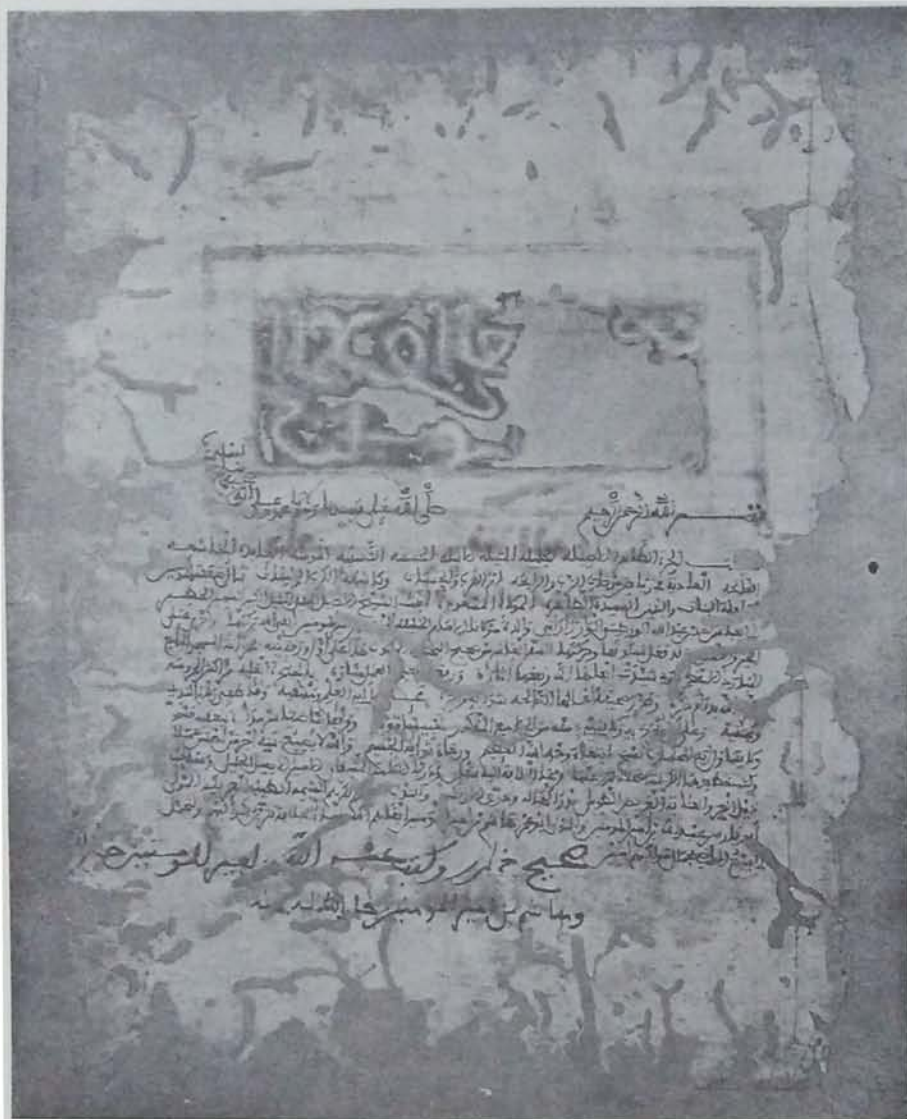
De nombreux auteurs ont célébré les louanges de cette princesse et, ainsi qu'il est écrit dans le *Mountaka* ce fut elle qui, en 965 = 1558 fit à Marrakech, construire de ses deniers personnels, l'imposante mosquée dite de Bab-Doukkala qu'elle dota de revenus à l'aide de habous (biens de main-morte).

Un hadits commenté par le cheikh El Boukkari fut placardé sur l'un des piliers du temple par l'*émir-el-Moumenine*, Moulâi-Abdallah, Abou-l'Farès et Hicham, tous deux aussi fils de Seïda Messaouda, consacrant ainsi le souvenir de ses bienfaits. (*Nous reproduisons, ci-après, ce document authentique*).

Une autre union plus récente d'une descendante du même cheikh el Ouarzazi fut celle de Lalla Heidjat bent Cheïkh Mohammed el Ouarzazi qui épousa d'abord le Glaoui M'hammed El Mezouari ; après la mort de celui-ci, son frère, le Glaoui Madani El Mezouari.

Marrakech, 1923.





Transcription d'un hadith - commenté par **Cheikh Al Boukhari**. — Ce modèle de calligraphie dans la Mosquée de Bab-Doukkala, à Marrakech.

Voici la traduction des clichés ci-contre :

Au nom du Dieu unique, le Tout Puissant, le Miséricordieux !

Que la prière et le salut soient sur le Prophète Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

[Ceci est dédié] A la pure, de condition libre, de haut lignage, qui est douée d'un caractère ferme et de qualités précieuses ; à la Croyante, la pieuse, la vertueuse ; à Celle qui circule dans les sentiers verdoyants d'Allah pour demeurer dans son divin voisinage ; à Celle qui dévoile les afflictions, et les tristesses ; à la plus parfaite des femmes ; la Dame généreuse, fille du grand et illustre Cheïkh Abou-l'Abbas Ahmed Ben Abd Allah *Al Ouazguiti* et mère de notre Seigneur l'Imam, le Khalife, l'Emir des Croyants.

Ses traces se trouvent dans la 1^{re} partie du 10^{me} tome du *Çahih* d'Al Bokhari, déposé à la bibliothèque de cette Grande Mosquée qu'elle a fait construire à Marrakech [à Bab-Doukkala].

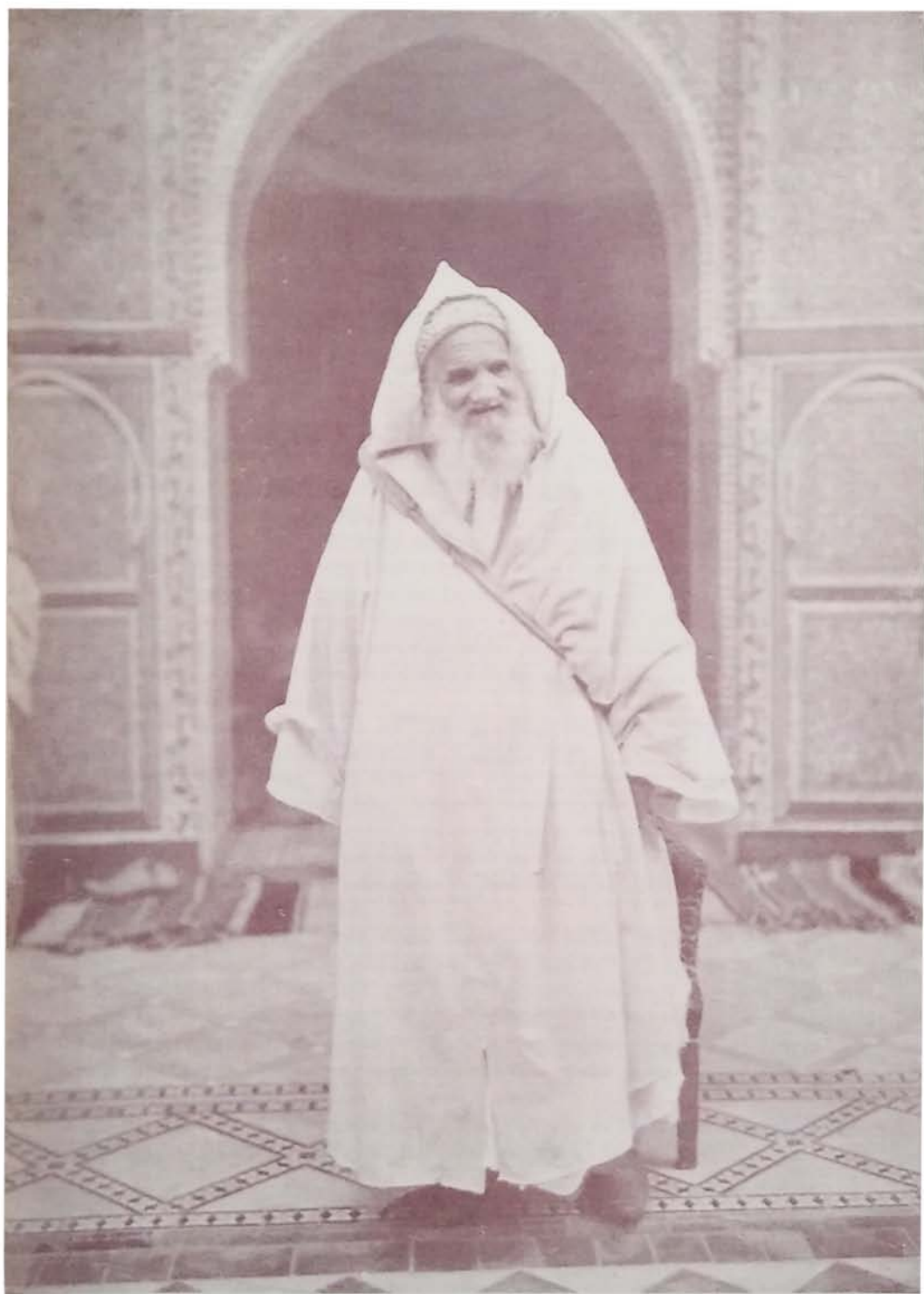
Cette grande dame ne comptait que de nobles actions ; elle aidait les pauvres et tout particulièrement ceux qui s'adonnaient à la science. Elle a fait bâtir la Mosquée sus-indiquée dans un double but :

- 1^o) En constituer un éternel et indestructible *habous* ;
 - 2^o) Attirer sur Elle-même les grâces et les libéralités d'Allah qui ne manque jamais de récompenser ceux qui font le bien.
-

Ont approuvé et attesté la vérité de ce qui précède le Seigneur généreux : *Abou-l'Farès Abd Allah*, fils du Prince des Croyants et le Seigneur *Abou-Amr Hachem* également fils du Prince des Croyants que Dieu les ait en sa miséricorde !

Suivent les signatures de Abd Allah et de Hachem, fils du Prince des Croyants.

(Déchiffré et Traduit par MOULAI-AHMED CHÉRIF
Lauréat de la Médersa Sup^{re} d'Alger-1938).



Le MTOUGGUI SI ABDELMALEG, dit « Le Baron de l'Atlas »

Le M'touggui



Une vieille tradition, ayant force d'histoire, fait remonter la suprématie des M'tougga, dans la région de l'Oued-Tensift, à l'incursion des Lemtouna tribu-mère des khalifes Almoravides (1). Pourtant, les archives familiales ne signalent le rôle de la famille qu'à partir de l'amrhar Abd Allah ; mais tout porte à croire que son influence date de la dynastie même dont elle relève. Le fief des M'tougga s'étendait entre lmi-n'tanout, (2) au pied du Grand Atlas, et le pays des Haha. « Lorsque les Lemtouna occupèrent cette région, au moment de sa conquête par Youssof ben Tachefine, *nous déclare le chef de la famille*, les autochtones d'alors étaient les Anga ; et c'est de ces deux noms de tribus combinés que fut tiré d'abord l'ethnique Lemtougga (3) qui se simplifia bientôt en M'tougga. »

Toutefois au début de la XI^{ème} corne, sous le règne de Sidi Mohammed I^{er} ben Moulaï-Abd Allah, l'amrhar des M'tougga était :

Elhadj-Moussa ben Abd Allah chef hardi qui parvint à étendre son autorité sur les Oulad-Moussa, lesquels comptaient une cinquantaine de fusils. Sur la fin de ses jours ce sage accomplit le pèlerinage de La Mecque, à la tête d'un groupe de notables de sa tribu ; et, au retour, se consacrant entièrement aux pratiques islamiques, il passa le commandement des M'tougga à l'un de ses nombreux fils.

Saïd ben Elhadj-Moussa, lequel mena, au milieu de ses tribus, la vie pastorale et mourut jeune encore laissant sa succession à l'aîné de ses fils.

Elhadj-Hassène ben Saïd chef déjà réputé qui entreprit la réfection du bordj familial de Bouaboud. Il en développa l'enceinte et l'aménagea en château-fort. Bientôt son autorité s'étendit sur plusieurs tribus avoisinantes ; puis, il entreprit contre les Haha une lutte qui devait se prolonger jusqu'à l'arrivée des Français.

Amrhar courageux et craint, Elhadj-l'Hassène El M'touggui mourut au cours de la douzième corne et fut inhumé dans sa kaçba.

(1) Cf p. 105 ci-avant.

(2) *lmi: n'tanout*, en berbère : bouche de puits. — *Ouanou* puits ; *tananit* pl. *tanane-nine* petits puits.

(3) « troupe du fracas » les « fracasseurs » : *lem* troupe et *thagga* fracas. Cons. voc. du R. P. Belot Beyrouth (1893).

Il laissait plusieurs enfants parmi lesquels l'un d'eux qui très jeune l'avait accompagné en Orient.

Elhadj-Ahmed ben Elhadj-Hassène, continuant à porter bien haut l'étendard des M'tougga, obtint du Makhzène le titre officiel de *kaïd*.

Dès lors, il prit une part active à la lutte entre Moulaï-Hicham (1) dont il fut un partisan dévoué et son frère Moulaï-Hassène.

Le kaïd des M'tougga avait dû, en 1222 = 1807-08 résister aux attaques de la mehalla du Makhzène, envoyée contre lui par le sultan Moulaï Slimane pour châtier les Oulad-Moussa qui avaient fait cause commune avec les rebelles Aït-Hatthab, Refala et Bni-Ayath.

Puissant et riche, instruit et généreux ce chef vécut fort vieux et passa ses derniers ans à Mogador où il rentra dans la paix d'Allah, en ramdhane 1227 = 1812. Il y fut enterré près de la koubba de Sidi Megdoul.

* * *

Le kaïd Elhadj-Ahmed El M'touggui laissait plusieurs enfants parmi lesquels : Si Mohammed, l'aîné ; Si Elhadj-Omar ; Si Messaoud qui, tour à tour détinrent le kaïdat des M'tougga dont la tribu, considérablement accrue, comptait alors plusieurs milliers de feux.

Le kaïd Si Mohammed El M'touggui commandait en outre à quelques tribus du Sous et de Ras-el-Oued, aux Ida-ou-Zal, aux Ida-ou-Mahmoud, aux Ida-ou-Ziki, dont les cheïkhs étaient ses feudataires. Très diplomate et d'une fermeté qui ne laissait aucun doute sur sa décision de défendre ses prérogatives, il sut demeurer en des termes courtois avec le nouveau sultan Abou-l'Fadhel Moulaï-Abderrahmane ben-Hicham (1822-1859) qui, par testament, avait succédé à son oncle Moulaï-Slimane ben Mohammed, 1^{er} mort le 9 de çafar 1238 = 26 novembre 1822.

Le kaïd Mohammed El M'touggui eut une existence assez agitée. Ayant effectivement succédé à son père retiré à Mogador, il eut tout d'abord à protéger sa tribu contre les incursions de ses voisins les Haha, dont le chef Abd Allah-ou-Bihi commandait, lui, à presque tout le Sous. Et même, assiégé dans sa kaçba de Bouaboud, il dut à son rare sang-froid de pouvoir arracher sa famille et ses gens à la fureur de son adversaire.

Comme son père, il eut maille à partir avec le Makhzène qui le destitua pour nommer à sa place Ould Belaïd-es-Sebâï. Pourtant, ce dernier ne put réussir à s'imposer à la tribu, toute dévouée aux M'tougga ; et, devant l'hos-

(1) Cf. *Dynastie alaouïa*. Les habitants du Haouz s'étaient divisés en deux partis l'un avait proclamé Moulaï-Housseïne ben Mohammed — qu'il ne faut pas confondre avec le puissant Moulaï Hassène lequel régna de 1200 à 1311 (1873 à 1894) ; — l'autre était resté fidèle à Moulaï-Hicham qui habitait à Marrakech, le palais d'un de ses frères Moulaï el Mamoun (*securus*). Les deux vizirs soutenant Moulaï Hicham étaient le kaïd d'Abderrahmane ben Naceur el Abdi, gouverneur d'Açfi (Safi) homme brave et généreux, et le puissant kaïd du Haouz et de Doukkala, Si Mohammed el Ahchemi ben el Aaroussi. Moulaï Hicham renversé, en 1209, par Moulaï Housseïne, son frère fut remplacé peu après sur le trône de Marrakech par son autre frère Moulaï-Slimane ben Mohammed qui régnait alors à Fez et venait de terminer la répression des Chaouïa

tilité générale il sollicita lui-même la rentrée en grâce du kaïd Mohammed qui eut à réorganiser son kaïdat ; mais, de santé fort débile, altérée encore par de gros chagrins, il mourut vers 1280 = 1863. Son frère cadet,

Abou-Hafs Elhadj-Omar ben Ahmed El M'touggui lui succéda. Très intelligent, diplomate dans l'âme, il profita de son rapprochement avec le makhzène pour se faire octroyer par le sultan Moulai-Mohammed, la presque totalité de la succession d'Abd Allah-ou-Bihi.

Il commanda, dès lors, à toute la vallée du Sous, depuis les Sektana jusqu'à Agadir, y compris les Chtouka et les Haouara, et devint ainsi, un temps durant, l'un des plus puissants seigneurs du Moghreb el-Akça. Aussi, son autorité et son influence ne devaient-elles pas tarder à porter ombrage au nouveau sultan Moulai-Hassène qui, durant son long règne, s'efforça de limiter l'extension territoriale de ces indépendants principicules.

A ce sujet l'Istiksa s'exprime ainsi : « Le sultan se mit en route pour Marrakech ; pourtant peu enclin à la clémence il ne pénétra pas, tout d'abord, dans la ville et campa à Zaouïet-Benssassi, entre les territoires des Rahmna et des Zemrane. Son but était de châtier les Rahmna qui s'étaient insurgés. Il leur imposa donc des amendes qui « *chargèrent leur dos* » et les obligea à lui fournir un nombre excessif de cavaliers montés et armés. Il ne consentit à lever le camp que lorsque les cheurfa et les marabouts influents de Marrakech furent intervenus dans ce sens. Et après seize jours de campement, le 28 Dzou-l'Kâda 1292 = 26 Décembre 1875, il pénétra dans la capitale du Sud.

« Le 4 Dzou-l'Hidja suivant (1^{er} janvier 1876) eut lieu dans cette cité l'arrestation de deux-cent-quatre vingts notables des Oulad-Bessebâ. Cette tribu du Houz s'était, selon son habitude, révoltée depuis quelque temps. Insurgés contre leur gouverneur, Si Abd Allah ben Belaïd, les Oulad Bessebâ avaient ensuite attaqué le kaïd Abou-Hafs Omar El M'touggui qui résista courageusement.

« Au cours d'une revue de tous les contingents du Sud, passée dans le Mechouar de Boulkhessisset par le sultan, les portes furent fermées sur les Oulad-Bessebâ qui, au nombre de trois cents environ, furent désarmés et emprisonnés jusqu'au paiement des soixante mille douros imposés à la tribu » (p. 304. T. Fumey. *Archives Marocaines*.)

Cependant le prestige de la famille M'touggui devait être amoindri par la mort du kaïd Abou-Hafs Omar, l'un de ses chefs les plus menaçants, qui eut pour successeur son frère, Si Messaoud, lequel se vit refuser par le Makhzène le renouvellement des dahirs de commandement sur les tribus du Sous et de Ras-el-Oued et qui, de ce fait, dut se contenter d'un territoire plus restreint, comprenant pourtant outre les M'touggga quelques importantes fractions voisines : les Ida-ou-Ziki ; les Ida-ou-Mahmoud ; les Ida-ou-Zal.

Le M'touggui Si Messaoud bien que moins belliqueux que ses deux aînés sut cependant protéger contre toutes agressions des voisins le fief familial qui, à sa mort survenue en 1298 = 1880, passa à son neveu, le M'touggui actuel.

Abdelmalec ben Mohammed dit « le Baron de l'Atlas » l'un des chefs marocains qui par son action politique, son influence et son prestige, a orné son blason de l'épithète de « Grand-kaïd ».

Né au kçar familial de Bouaboud, en moharrem le sacré de l'an 1257 = février 1841, il fit d'élémentaires études koraniques puis, préférant le maniement du seïf au grincement du *klam*, il assouplit ses muscles en des randonnées fameuses sur les versants rocheux du Deren. Sa haute stature ajoutait à une vigueur physique peu commune et nul mieux que lui ne sut poursuivre le mouflon agile ni affronter la féline panthère ; si bien qu'à peine adolescent, mais déjà *forès* accompli, il fut choisi par son oncle Elhadj-Omar pour, en qualité de khelifa, commander leur mehalla à Taroudant.

C'était au temps où la famille était à l'apogée de sa puissance ; aussi, le jeune khelifa fut-il de bonne heure initié au commandement aussi bien qu'à la politique marocaine. Ce fut une bonne école pour ce futur chef qui devint lui-même un subtil diplomate. Les M'tougga réunissaient alors six mille feux.

Tant que vécut le Sultan Moulai Hassène, Si Abdelmalec devenu kaïd de la confédération des M'tougga à la suite de son oncle Si Messaoud, sut se maintenir habilement, usant de ruse parfois et de finesse si à propos qu'il fit craindre sa politique principalement à l'avènement de Moulai-Abdel aziz, lorsque fort de sa domination dans le Sud, le M'touggui menaça de rompre avec le Grand-vizir Ba Ahmed, lequel préférant s'en faire un allié plutôt qu'un ennemi lui accorda des dahirs sur deux nouvelles tribus : les Nfifa et les Demsira. Se sentant bien en cour le M'touggui fit dès lors de nombreuses visites à Fez où le sultan chaque fois l'accueillait avec honneurs.

En 1903, les contingents M'tougga sous les ordres du marabout Sidi Elhadj-Breïk, beau-père du kaïd, firent partie de la harka chérifienne opérant contre le rogui Bou-Hamara. Mais étant tombé gravement malade près de Taza, ce chef y mourut deux mois plus tard, et sa dépouille mortelle ramenée à Bouaboud y fut inhumée tandis que sa harka rentrait en compagnie des Meskala sous le commandement du kaïd Khoubbane.

En 1906, le M'touggui eut à défendre son territoire contre les Haha, ses ennemis héréditaires, qui, cette année-là, se montrèrent particulièrement entreprenants. Donc en mars, alors qu'il était sérieusement menacé par le kaïd Ahmed Anflous, chef des Haha-Meknafa, il dut faire alliance avec M'barec Djellouli dit Guellouli, mais cette combinaison ne réussit ni à l'un ni à l'autre des deux chefs qui, tous deux, furent battus séparément. Le M'touggui assiégé dans sa kaçba fut contraint de demander la paix et de laisser Anflous annexer à son territoire les fractions des Ida-ou-Zal et des Ida-ou-Ghorn. Le Makhzène tenta bien d'intervenir, et, par ordre du Sultan, armes et munitions furent dirigés sur Mogador (1) à destination d'Imi-n'Tanout. Mais le kaïd Anflous avisé se rendit promptement à la douane et se fit remettre de force par les *oumana* (douaniers) le matériel destiné au M'touggui ; après quoi il réintégra tranquillement sa tribu. Impuissant à réprimer cet acte de rébellion, le makhzen n'eut d'autres ressources que de faire un nouvel envoi avec, ordre exprès cette fois, de ne le remettre qu'à l'intéressé. Pourtant, Anflous... plus discrètement encore, apprit cette nouvelle disposition ; cette fois ce fut par

(1) L'importante compagnie de TRANSPORTS MAZELLA, la première installée au Maroc, fut chargée de ce frêt par le Gouvernement marocain. Elle s'acquitta admirablement de cette mission, malgré les difficultés d'alors.

un rapt organisé de main de maître que le convoi s'en fut rejoindre le premier.

Le M'touggui fit alors appel aux Chiadmâ ; aux Oulad-Besseba et aux Ah-mar ce qui lui permit de battre, à son tour, le kaïd Anflous lequel, au cours d'une escarmouche, perdit l'un de ses frères et lieutenants Mohammed-Mbarec. Le vainqueur qui dans cette circonstance avait en vain fait appel au Goundafi qu'il croyait son allié s'unit dès lors contre lui au Glaoui ; et, en octobre 1906, tous deux l'assiégèrent dans la kaçba Goundafa et le réduisirent. Le M'touggui eut pour sa part les Oulad-Mtâ, les Frouga et les Medjeit.

Durant l'année 1907 le M'touggui se trouva forcément engagé dans le mouvement séparatiste qui se manifestait à cette époque en faveur de Moulaï-Abdelhafidh khelifa du Sud, en rebellion contre l'autorité de son frère le souverain légitime Moulaï-Abdelaziz. En effet le Glaoui El Madani el Mezouari, seigneur de Telouët, ambitieux et énergique, avait formé le dessein d'en faire un sultan. Poursuivant ce but avec ténacité, il avait surtout besoin de l'appui du M'touggui ; aussi faisait-il miroiter à ses yeux le partage du Sud marocain entre leurs deux commandements. Prudent, comme à l'ordinaire, Abdelmalec s'assura d'abord la cession effective des Chichaoua ; des Oulad-Bessebâ et des Tekna : il englobait de la sorte sous son autorité la majorité des tribus s'étendant dans la plaine au Sud du Tensift et à l'Ouest de l'Oued-Nefiss.

A cette époque le Maroc septentrional offrait le spectacle d'une perturbation extrême. Moulaï-Abdelaziz suivant l'impulsion d'un entourage par trop acquis aux avances anglaises avait perdu sa popularité d'antan. De plus, diverses mesures malencontreuses et surtout le châtiment du meurtrier du médecin anglais Cooper déchaînant la rebellion du rogui Bou-Hamara l'avaient voué à la critique publique.

L'opposition gagna vite le Sud et le docteur Mauchamp, véritable apôtre français à Marrakech, y fut massacré au sortir de sa maison, 19 mars 1907. Le 30 juillet suivant, la crise de xénophobie, sous une poussée extrême, se traduisit par les massacres de Casablanca ce qui motiva alors l'intervention française. Aussitôt, dans le Houz, le contre-coup de cette opération se fit sentir et le 16 août 1907 les eulama de Marrakech proclamaient Moulaï-Abdelhafidh. Cependant tous les grands kaïds n'étaient point d'accord pour reconnaître ce Sultan et Anflous se déclara nettement en faveur de Moulaï-Abdelaziz. Quant au kaïd Abdelmalec El M'touggui, après avoir adhéré en septembre au mouvement et accepté le portefeuille de la Justice, il ne tarda pas à abandonner le nouveau sultan dont la situation lui semblait précaire. La mehalla confiée en Chaouïa au prince filalien Moulaï-Rachid fut défaite par les troupes françaises et la ville de Mogador où résidait alors le pacha Bargache se prononça pour Moulaï-Abdelaziz. Pendant ce temps les eulama de Fez proclamaient Moulaï-Abdelhafidh tandis que dans le Sud les deux kaïds M'touggui et Anflous, alliés pour cette cause, soutenaient l'investiture du sultan. Cette ligue offrait des chances de succès pour le Makhzen, aussi le vizir Elhadj-Omar Tazi n'hésita-t-il pas à quitter Rabat pour Mogador afin de préparer le passage de la mehalla qui, sous les ordres de Moulaï-Abdelaziz devait se porter sur Marrakech où l'on signalait un revirement complet en sa faveur. Aussitôt et pour enrayer cette réaction, le pacha de cette ville Elhadj-Tahmi Glaoui n'hésita pas à placer sous séquestre les biens des partisans azizistes en particulier ceux du M'touggui qui, enfin, se décida à prendre l'offensive. Au début

de juin 1908 il attaqua et dispersa la méhalla hafiddienne réunie à Kaïra, le 17 il remportait une nouvelle victoire sur les Rahmna leur tuant plus de trois cents hommes. Deux canons, une cinquantaine de prisonniers et une vingtaine de mules de bât sont aussitôt envoyés par lui à Mogador pour marquer son triomphe.

Le M'touggui encouragé par ce succès alla de l'avant, et sur les bords de l'Acef-el-Mel'ha il infligea une sanglante défaite aux Mzouda, qui tentaient de lui barrer la route ; il tua leur chef Ould-Lahla dont il annexa la tribu à son domaine en confiant le commandement à l'un de ses lieutenants, Omar ben Ahmed. Le 16 août il mettait en déroute, la dispersant complètement, la mehalla du kaïd El Iraoui.

Grâce au M'touggui la cause du Makhzen paraît être gagnée dans le Sud ; mais à ce moment, un revirement inattendu se produit au sein de l'armée du Sultan qui se disloque le 20 août sous la pression des Rahmna. Moulaï-Abdelaziz ne doit son salut qu'à une fuite précipitée et gagne la Chaouïa où il se réfugie chez le puissant Elhadj-Maâthi, pacha de Settât.

Néanmoins, Abdelmalec ne se laisse pas abattre par cet événement ; il poursuit sa route et le 23 août 1908 écrase les troupes d'Elhadj-Tahmi aux abords de l'Oued-Nefiss, puis, franchissant ce cours d'eau il arrive aux portes de Marrakech. En vain le pacha tente-t-il une série de sorties pour dégager les abords de la ville ; il est chaque fois repoussé jusqu'à ce que, las de lutter pour une cause désormais sans espoir, le M'touggui consent lui-même à traiter. Aussi, le 1^{er} octobre 1909 fait-il une entrée solennelle à Marrakech après s'être réconcilié officiellement avec le Glaoui qui fit diriger sur Telouët les armes et munitions hafidhiennes restituées par le M'touggui (1). Durant les années 1909 et 1910, le kaïd Abdelmalec entretient d'excellentes relations avec les Glaoui, ce qui le détermine à intervenir, au printemps de 1910, dans le Sous, pour soutenir les prétentions d'Elhadj-Tahmi contre les kaïds Haïdaou-Mouïz et Larbi Ed-Derdouri. Il rassemble à cet effet une mehalla forte de seize cents fantassins, de huit cents cavaliers et de deux pièces de canons qui sous les ordres de son frère El Mahdi se porte sur Taroudant pour y appuyer les troupes makhzen.

Sans grandes difficultés El Mehdi franchit le col d'Ameskroud, mais, en débouchant dans la vallée du Sous à Afagaï il se heurte aux contingents Haouara de la fraction des Toulouts-Naïne. Le combat dure tout le jour et l'issue en reste indécise. Pourtant, dans la soirée, les Soussis réussissent à envelopper leurs adversaires et à attaquer le camp. L'assaut est si brusque que la mehalla m'touggui doit battre en retraite et est ralliée au Col d'Ameskroud par son courageux chef qui, quelques jours après, meurt des fatigues endurées au cours de cette expédition. Depuis ce jour, le kaïd Abdelmalec manifeste la plus vive répugnance à envoyer ses contingents au-delà de l'Atlas.

(1) Ce fut grâce à l'intervention du naïb Si Mohammed ben Abderrahmane El M'touggui parent et gendre du kaïd Abdelmalec que Madani El Glaoui put obtenir la remise de ces armes et des munitions. Il avait chargé de cette mission le fkih Si Mohammed Tehroul Sbâï, cheïkh du Naïb

En mars 1911, le M'touggui conduit en personne à Fez les chefs des Bni-M'thir et demande l'amane en leur nom. Cette soumission est pourtant éphémère car quelques semaines plus tard, cette tribu fait cause commune avec les nombreux dissidents qui assiègent dans Fez Moulâi-Abdelhafidh. C'est alors que ce Sultan sollicite notre secours et qu'une colonne française pénètre dans la « Cité d'Ildris » le 21 Mai 1911.

Dès lors le M'touggui, non plus empêché par les Glaoui lesquels se sont retirés à la suite de la chute du Sultan, s'installe en maître à Marrakech, où, malheureusement pour lui, son entourage ne répond guère à ses qualités personnelles, à part pourtant son naïb, Si Mohammed ben Abderrahmane El M'touggui (1).

A cette époque Si Abdelmalec M'touggui est appelé le « *vice roi du Haouz* ». Pourtant les partisans des Glaoua acquis à la cause française sont constamment en rixe avec ses gens ; et, le 5 décembre 1911 sur la place Djamâa-el-Fna un *çahab* de M'touggui blesse d'un coup de feu un troubadour qui chante les louanges de l'ex-pacha Elhadj-Tahmi. La répercussion de ces discordes se fait bientôt sentir ; et, au début de 1912 éclatent de tous côtés, des troubles préludes du mouvement *hibiste* au cours duquel le M'touggui se trouvant débordé par les tribus en *siba*, s'en tient à une politique d'expectative. A ce moment les Français n'ont pas encore atteint Marrakech et les vieux kaïds de l'Atlas, potentats endurcis, habitués à commander à des chleuhs serviles mais farouchement indépendants vis-à-vis de tout ce qui n'est pas leur *seïd*, ont peine à croire à une invasion sérieuse et durable. Quant à El Hiba (2) il réédite ou du moins tente de rééditer les prouesses de l'Emir Abd-el-Kader, défenseur de l'Islam ; c'est pourquoi il ne rencontre nulle entrave sérieuse dans sa marche triomphale d'Ameskroud à Marrakech, par le Sous et le Haouz, régions éventuellement soumises à l'influence des M'touggas.

Pourtant, dès l'arrivée de la Colonne française à Marrakech, Abdelmalec se présente en personne au colonel Mangin dont il obtient l'amane et le maintien presque intégral de son commandement.

(1) Le fkih Si Mohammed ben Abderrahmane El M'touggui, parent et gendre du grand kaïd M'touggui est actuellement encore le pivot de la famille. C'est un des notables les plus écoutés de la confédération des M'touggas. Petit de taille, d'apparence mièvre, d'une santé débile, il est doué d'une intelligence vive et d'une perspicacité remarquable. C'est un diplomate habile dont on devine l'influence dans toutes les décisions prises par le kaïd déjà âgé. En tant que *mot'hasseh* il est fort aimé car très juste et d'une grande probité, qualité reconnue aux M'touggas, d'ailleurs.

Très lettré et de grande austérité de mœurs, Si Mohammed ben Abderrahmane est de manières fort polissées ; généralement distant il gagne beaucoup à être connu. Très fervent partisan de nos institutions et aimant sincèrement les bons Français, il nous a accordé une marque de sympathie en confiant à un précepteur, qui lui apprend la langue française, son fils aîné le fikh, Si Ahmed, taillé en colosse mais d'un abord très agréable.

Son second fils est Si Abdesslam.

(2) Nous extrayons de la *Colonne du Sous* d'Henri Dugard (p. 11.)

« Ces Grands-kaïds gouvernaient leurs domaines lorsqu'en 1912 éclata un important mouvement populaire et religieux qui leur causa les plus sérieuses inquiétudes : la croisade du *Mehdi* (messie) El Hiba.

« Le soulèvement *hibiste* rappelle les grandes invasions qui ont amené au Sud les Almoravides, les Almohades, les Saâdiens dans la province de Marrakech. Il prit nais-



Depuis et malgré l'état d'anarchie qui longtemps a régné dans la région, ce nouvel allié n'a cessé de rechercher les occasions de rendre les plus grands services à la cause française. C'est ainsi qu'en 1913 il négociait à notre profit la soumission des kaïds révoltés des Haha ; Gourma ; Adda ; Ignider etc... Il avait même soumis par ses propres moyens les Ida-ou-Ziki, importante tribu qui confine aux Ida-ou-Tanant, ce qui lui permit en 1917 d'ouvrir la route du Sous, par les col d'Ameskroud, sans un seul coup de fusil ; faisant ainsi exécuter à travers le Grand-Atlas occidental, soit sur plus de cent kilomètres et dans une partie insoumise, une piste empruntée par la colonne mobile du Sous.

La même année il leva des contingents pour participer aux opérations de la région de Tiznit, amena la soumission des Mezguita-Gueblaniine, étendant ainsi son commandement sur tout le territoire parcouru par la grande voie de communication Marrakech-Agadir par le Tizi-n'Machou.

Pour cette expédition la harka du M'touggui s'était formée à Imin'Tanont à destination des Ida-ou-Ziki en suivant la piste d'Asseratou (Densira) ; elle campa au Fedj-ou-Soltane situé en Rohala et Densira. Le vendredi 9 redjeb elle continua sa marche par le Tizi-n'Machou et bivouaqua à Timezguidioun chez les Aït-Messaoud. Trois jours après, elle prenait ses dispositions de combat refoulant les rebelles qui tentaient de lui barrer le passage et quinze jours plus tard elle était à Megnouna après avoir traversé Ifid ; Fom-Agouni ; Argana et Iguerr. En traversant le Djebel el Assel l'arrière-garde ayant été attaquée par trahison, la harka, au bruit du *baroud*, dépêcha une *souga* pour la secourir. Six mehallistes mtougga furent tués dans cette affaire, mais tous les monta-

« sance dans les mêmes parages. Il poursuivait le même but, à la fois sacré et profane : c'est-à-dire d'une part, rénovation, réaction religieuse ; de l'autre satisfaction des appétits plus matériels des peuplades pauvres se ruant vers les riches plaines du Houz. Sous son étiquette religieuse le mouvement hibaïste a été essentiellement populaire (a). Ce fut une véritable Jacquerie qui se fit aux cris de « *plus d'impôts, plus de kaïds !* » de là son succès et en même temps son danger...

« ... Au milieu de cette anarchie un seul pouvoir, une seule force émergeaient encore de l'océan populaire : l'autorité, le prestige toujours vivant des Grands-kaïds. Quoique par leur essence même ennemis d'El Hiba et des principes qui faisaient sa popularité ils avaient dû suivre l'entraînement des masses pour ne pas être submergés par elles. Avec une connaissance parfaite de leur pays et de leurs sujets, ils s'étaient tu devant l'émeute, avaient fait le gros dos pour ne pas être maltraités par les fanatiques qui entouraient le mahdi ; mais ils préparaient habilement sa chute, essayaient de détourner ses partisans importants, attendant l'occasion de reconquérir le pouvoir dont ils étaient jaloux, sachant bien qu'à la première faute, au premier échec du Mahdi, les gens de leurs domaines, habitués à les craindre et à leur obéir depuis tant d'années, et qui, malgré tout, restaient groupés autour d'eux se montreraient tout disposés à écouter de nouveau leur voix.

« ... Grâce à eux l'Atlas constituait une barrière contre El Hiba et nos troupes.

« Il faut avoir vu les harkates entièrement composées d'indigènes cavaliers et piétons, levées par ces grands kaïds locaux : Si El Madani El Glaoui, l'homme d'Etat de la famille Mezouari, le grand modérateur des passions et des rivalités de ces féodaux toujours en compétition ; son cadet Elhadj -Tahmi El Glaoui, magnifique seigneur sensuel et guerrier ; Si Abdelmalec El M'touggui, si madré, si fin, sous sa rude écorce de



Sidi M'Hammed ben Abderrahmane, dit « L'Eminence grise »

gnards furent dispersés, leurs maisons incendiées, leurs vergers dévastés. Quelques rebelles qui s'étaient réfugiés dans la zaouia de Tatghirt d'où ils continuaient à tirer sur la mehalla en furent délogés et poursuivis jusque chez les Ida-ou-Ziki. La zaouia fut rasée et tous les arbres d'alentour furent coupés.

Cette opération de grande envergure fut tout à l'honneur du M'touggui.

En 1919, le kaïd Si Abdelmalec rallia les notables des Aït-Ouazzoun principale fraction rebelle des Ida-ou-Tanant.

Aussi, en considération de ses efforts et de son activité en faveur de notre pénétration, le Gouvernement français accorda-t-il, le 6 novembre 1920, au kaïd Abdelmalec déjà Commandeur, les insignes de Grand-officier de la Légion d'Honneur qui lui furent remis en une mémorable cérémonie à la Béîâ, par le général Lyautey lui-même.

* *

Actuellement et malgré son grand âge, le kaïd se déplace encore facilement soit pour des visites officielles soit pour des affaires de haute importance. Energique il était, effectivement énergique il est demeuré dans son commandement. Sa situation de fortune — sans accréditer la légende qui le cite comme propriétaire de mines d'or (1) — est assez considérable pour le maintenir dans une seigneuriale opulence, lui permettant de subvenir aux exigences toujours croissantes d'un dispendieux et considérable train de maison.

Le nom seul de M'touggui sert à évoquer le grand seigneur fier de son lignage, sûr de sa puissance et jaloux de ses prérogatives. Il se pose au tout premier rang parmi les grands kaïds grâce au concours desquels l'influence française sans cesse grandissante pénètre par delà le Grand-Atlas. Si bien que les Marrakchis européens de notre époque lui ont consacré l'épithète de « *baron de l'Atlas* ».

« seigneur terrien, Si Thaïeb El Goundafi, vénérable vieillard à la figure douce, à la barbe chenue, capable cependant de toutes les audaces, de tous les coups d'énergie et même de toutes les colères... Si El Ayadi le soldat de fortune... »

« Pendant cinq années ce fut autour d'El Hiba que se déroula l'histoire de la moitié « Sud du Maroc et la collaboration étroite des grands kaïds en cette épopée économisa des milliers de soldats à la France.

1.a (Colonne du Sous janvier-juin 1917 - Librairie académique Perrin et Cie Paris 1918)

.....

(a) C'est à ce point exact qu'une ancienne esclave chleuha nommé Adda, alors à notre service, nous montrant son garçonnet, déclara qu'il était né l'année du sultan El Hiba : « et les larmes aux yeux, se répandit en louanges dithyrambiques sur ce « bienfaiteur des « *désertés* ». Elle l'avait bien vu et connu, elle, fille d'une concubine d'un kaïd du Chérif. Partout où passait le Messie, l'or et la joie coulaient à pleins bords chez les Chleuhs. Pouvaient-ils être autrement du fils de celui dont le nom seul *Ma el aïnine* : l'eau (cristalline des yeux, la rivière abondante, résonnait comme une baraka aux oreilles des opprimés... ?.

(1) Une légende du pays Haouz prête avec insistance au M'touggui la propriété d'une mine d'or dont il garderait jalousement le secret et le « *Sesame ouvre-toi* » — A propos de gisements du Deren, Bekri cite qu'à Tamedelt dans le Sous, se trouve une mine d'argent, au minerai très riche, ainsi que d'ailleurs il en existe dans tout le Deren (Atlas). Une autre est située aussortir de ce même massif à l'endroit appelé Tazraret, situé à l'Est d'Ousthoua nate-Abi-Abi, les portiques d'Abi-Abi.

Actuellement de nombreux gisements de métaux et métalloïdes divers, sont en exploitation, notamment dans les M'tougga, à Chichaoua.

* * *

Le kaïd Abdelmalec El M'touggui eut une nombreuse postérité. Ses plus grands fils sont :

Le kaïd **Mohammed** né à Marrakech vers 1894, qui, après avoir fait de bonnes études à la Medersa Benyoussef, est devenu le khelifa de son père, puis a obtenu le poste de Bouaboud.

Au point de vue guerrier, le kaïd Mohammed a donné des preuves de la bravoure ancestrale, lorsqu'en 1917, alors que chef de la mehalla m'touggua, il mérita au cours de la campagne du Sous, les éloges du général de Lamothe. C'est un auxiliaire précieux pour les Chefs français à l'égard de qui il témoigne de la plus courtoise condescendance.

Le cadet est le kaïd **Brahim** issu de l'union du kaïd Abdelmalec avec Lalla Rebiâ sœur de Bou Selham. C'est elle qui, à Bouaboud, exerce l'autorité due à sa qualité de chérifa. Si Brahim est, comme son père, taillé en colosse. Intelligent, instruit et doué d'un physique agréable, ses manières sont courtoises, délicates même : c'est ainsi que nous le vîmes entourer de prévenances filiales, lors de son dernier voyage à Tanger, son vieil ami et mentor le mohtasseb Si Mohamed ben Abderrahmane, si malingre auprès de lui.

Parmi d'autres fils du kaïd Abdelmalec citons El Madani, Saïd et de plus jeunes encore tous instruits et parlant le français.

* * *

Sidi Bou Selham, beau frère du kaïd Abdelmalec est le plus influent notable des M'touggua après le mohtasseb. Fils et successeur de feu Elhadj-Breïk mokaddem d'une importante zaouïa ressortissante de la confrérie des Naciriya de Tamgrout, Sidi Bou Selham âgé d'une soixantaine d'années est un personnage religieux très vénéré. Physionomie expressive, intelligence vive c'est aussi l'un des conseillers de la famille.

* * *

Le kaïd Abdelmalec eut trois frères : Larbi ; Mohammed-el-Mehdi et Thaïeb.

Celui qui eut la plus belle page auprès de son aîné fut Mohammed-el-Mehdi qui commanda l'importante mehalla appuyant en 1910, les Glaoua à Taroundant. Il fit preuve là d'une tactique remarquable en couvrant la retraite de ses gens à Agafai, au sortir du col d'Ameskroud, alors que les Haouara les poursuivait après une surprise nocturne. Ce brave soldat devait mourir peu de temps après cette épique retraite. Son frère Larbi qui avait été son lieutenant prit plus tard le commandement d'une nouvelle mehalla que, en 1913, sur les instances des chefs français, le M'touggui avait rassemblée à Timga-diouïne pour, de nouveau, aller prêter main-forte aux contingents du Pacha Elhadj-Tahmi opérant dans le Ras-el-Oued. Mais ayant appris l'entrée à Taroundant de la mehalla du prince Moulai-Zeine il repassa l'Atlas au col d'Ameskroud. Après cette campagne Larbi s'étant consacré à la vie champêtre mourut il y a trois ans environ.

Quant à Thaïeb, qui est un actif campagnard, il s'occupe des intérêts agricoles de la famille et gère à Bouaboud le domaine de ses pères.

Marrakech 1923-24

Le Goundafi

Le kaïd Elhadj-Thaïeb El Goundafi (ou Gounthafi), nous précisant qu'il fait remonter ses origines à Djaâfer l'Idrisside, nous empruntons à El Bekri le passage suivant :

« Dans une journée l'on se rend d'Arhmat-Ourika à Medina Niffis que l'on appelle *El bled en Nefis* (le pays charmant). On y remarque beaucoup de ruisseaux et d'arbres fruitiers. Dans toute cette province il n'y a point d'endroit dont la fertilité soit plus grande et l'aspect plus agréable. Niffis est d'une haute antiquité. Ocba ibn Nafêh, l'un des compagnons du Prophète, vint attaquer les Roum et les Berbers chrétiens qui s'étaient réunis dans cette ville, dont la force et l'étendue paraissaient leur offrir de grands avantages. Il tint la place étroitement bloquée, et, s'en étant emparé, il bâtit la mosquée que l'on y voit encore. Cette conquête eut lieu en l'an 62 (681-682 de J.C.) et procura aux vainqueurs un énorme butin. De nos jours, Niffis possède une nombreuse population, un *djama*, un bain et plusieurs bazars très fréquentés ; elle est à une journée de la mer. Les habitants appartiennent à diverses tribus berbères, et surtout à celle des Masmouda.

Hamza ibn Djaâfer, prince qui eut pour aïeul Obêïd Allah (Abd Allah *l'armhrar*), ben Idris ibn Idris, et qui donna son nom au lieu appelé *Souk Hamza*, était souverain de cette ville.

[Ces renseignements, indique l'auteur, proviennent de Moumeni ibn Youmer le Haouarien (Moumène ben Omar (*loumer* fem. *Toumert* est l'adaptation aux idiomes berbères — Zenatia et autres — du nom propre arabe *Omar*) le Haouari (*Afrique Septentrionale* Tr. de Slane revue par Ed. Fagnan p. 303.)

Remarquons que c'est dans cette région, centre de conspiration, que fut successivement complotée l'instauration des deux premières dynasties moghrebines : Almoravide et Almohade.

Ibn Khaldoun lorsqu'il dénombre les fils d'Idris-l'Agrheur en indiquant le partage de leur patrimoine, précise :

— Il (Mohammed) remit à Abd Allah : Arhmat ; Anfis (Nfis); les montagnes peuplées par les Masmouda ; le pays des Lamta et le reste du Sous el Akça. (*Histoire des Berbères* T. II. p. 573) Tr. de Slane.

En ce qui concerne la tradition qui veut que le Goundafi soit un descendant des khalifes Almohades, le kaïd l'explique par le fait que Toumert, mère du mahdi, appartenait elle-même à la descendance d'Omar l'Idrisside ; et

pour bien appuyer son assertion, il nous fait remarquer qu'à l'instar de ces princes chacun de ses ascendants portait la particule préfixe *Abou* précédée elle-même du titre seigneurial de *Seïd* (1) et que, bien que vivant et gouvernant en pays berbère, tous avaient des noms purement arabes. C'est ainsi que lui-même s'appelle *Seïd Abou-l'Mokrim Elhadj-Thaïeb fils du Seïd Abou-Abd Allah Mohammed fils du Seïd Abou-l'Abbas Elhadj-Ahmed fils du Seïd Abou-Salim Elhadj-Abderrahmane fils du Seïd Abou-Ali-l'Hassène* ; ce dernier, père des Aït-l'Hassène était installé au déclin de la onzième corne hégirienne au Taourirtn-'Aït-l'Hassène berceau de cette famille dont presque tous les membres, remarquons-le subsidiairement, ont accompli le pèlerinage aux Lieux-Saints. (2)

Les Aït-l'Hassène constituaient une tribu d'arabes mitigés de berbères, comme il en est de nombreuses par toute l'Afrique du Nord, notamment en Maroc. Dans cette même région du Sud se présentent maints autres exemples : les Aït-Yahia ; les Aït-Othmane ; les Aït-Yakoub ; les Aït-Abdallah ; les Aït-Baâmrane, les Aït-Hammou, etc.

La tribu des Goundafa, bien que non cataloguée dans la nomenclature classique des Berbères en Afrique du Nord dressée par Ibn Khaldoun, appartient à la Confédération des Masmouda du groupe Branès, en même temps que sa collatérale les Guedmïoua et celle de Hintata de laquelle était originaire et la commandait le Cheïkh Almohade Abou-Hafs Omar el Hintati (père des Hafcides de Tunis), beau-père de l'émir Abdelmoumène et lieutenant du Mahdi ; le même qui en 518 emmena dans les montagnes escarpées de l'Atlas les nombreux contingents de ses nouveaux partisans dont il faisait sa Garde. Il les avait campés aux sources de l'Oued Nfis cependant que lui, choisissait comme Quartier-Général Tinmelel qui devenait ainsi la Ville-sainte des Almohades et qui est restée depuis un *ribath* inaccessible aux « *profanes* ».

Pour mieux situer ces endroits nous empruntons au Vicomte de Foucauld le passage suivant : « ... D'Irîl n'Oro à Marrakech on compte cinq jours et demi de marche.

« Le premier jour on va d'Irîl n'Oro à Tinmekkoul, en descendant l'Oued Zagmouzen ; le deuxième jour on gagne Tlemkaïa sur l'Oued-Tazioukt que l'on remonte jusqu'à Tanfit et l'on s'engage dans le désert d'Iger-n'Znar sur la rive droite de cette rivière. Après trois heures de marche on atteint, à Taleouïne, (district d'Ounéïne — commandement du Goundafi) — l'Oued-el-Hamdad que l'on remonte jusqu'à Adouz ; le troisième jour, on s'engage dans une vaste plaine, au bout de trois heures de marche, on atteint un groupe de deux villages, le premier est Tamsellount, le second Tamdroust, toujours dans le district d'Ounéïne.

« Après Tamdroust on pénètre dans le désert montagneux d'Ouïchdane côtes raides, chemin difficile. Au milieu de ce désert est le col par lequel on

(1) *Cid* est la prononciation vulgaire de *Seïd* (*chef, seigneur*). Sous les Almohades on donnait ce titre aux princes de la famille royale (plutôt *émirale*) descendants d'Abdelmoumène (Note de G. de Slane : *Ibn Khaldoun*, p. 98. T. 11).

(2) Ces renseignements nous ont été confirmés par le Cheïkh Abdelkader Ed Doukkali



Le Goundafi Elhadj-Thaïeb, Seigneur de Tinemellal

franchit la crête supérieure du Grand Atlas. On chemine dans le Khelâ-Ouïchdane (solitude d'Ouïchdane) jusqu'à la fin de la journée. Le soir on parvient au village d'Alla (ou Ala le plus élevé) on accède ainsi au territoire des Gentafta (1). Alla est sur l'oued-el Gentafti qui, à quelques pas plus bas s'unit à l'oued Agoundis. La jonction de ces deux cours d'eau forme l'Oued-Nfis : le quatrième jour on est à Dar el Gentafti où se trouve le confluent des deux rivières. C'est un gros village appelé aussi Tagenthaft (Tagoundaft) résidence du Grand-kaïd.

« A partir de là on descend le cours de l'Oued-Nfis pendant tout le jour. C'est une vallée très encaissée, les flancs en sont des murailles à pic presque partout infranchissables : on ne peut passer qu'au fond ; là, pas un point désert, tout est couvert de cultures et de villages ; voici le nom de ceux que l'on traverse successivement : Imerharoun ; Takherri ; Ihennéine ; Targa ; Aït-Irat ; Iguer-n'Kouris ; Toug-el-kheïr ; Tigouramine ; Tâlat-n'Nâs ; Imidel ; Imgdal ; Tagadirt-n'Bour ; Ouïrgane ; Imarhirène ; là s'arrête le territoire des Gentafta et l'autorité de leur puissant kaïd.

(Reconnaissance au Maroc p. 337).

* * *

Sur les ancêtres du Goundafi peu ou point de renseignements bien précis sinon que depuis sept siècles ils furent des seigneurs puissants et opulents généralement ennemis des autres grands kaïds, abrités qu'ils étaient à l'intérieur de l'enceinte fortifiée de l'imposante et romantique Kaçba de Tagoundaft.

Leur indépendance était telle qu'au siècle dernier le Seïd Abou-Abd Allah Mohammed, père du Goundafi actuel, eut très sérieusement maille à partir avec le Makhzène ainsi que le relate le Cheikh Naciri Slaoui dans son *Istiksa* : « Le sultan (Moulaï-Hassène ben Sidi Mohammed) venait de recevoir de mauvaises nouvelles au sujet de Abou Abd Allah Mohammed el Gountafi chef du Djebel Tinmellel. Ce personnage était à l'origine l'un des chefs de sa tribu et payait ses redevances au Gouverneur makhzène du Sous, Abou-îshak Brahim ben Saïd el Djeraoui.

« El Gountafi était plus circonspect qu'un corbeau et plus difficile à surprendre qu'un vautour. Il s'était construit une forteresse sur le sommet du Djebel Tinmellel, où avait commencé l'apparition du *mehdi* des Almohades et s'y tenait fortifié. Il payait d'ailleurs sans la moindre résistance à ce représentant du sultan tout ce que celui-ci lui ordonnait de verser mais ne consentait jamais à descendre vers lui. Ce gouverneur étant venu à mourir le commandement du *gueïch* Soussi passa à son esclave Ahmed ben Malec, lequel s'étant montré plus exigeant envers El Gountafi et ayant pris vis-à-vis de lui une attitude impérieuse, le grand kaïd lui tint tête et fit savoir publiquement que

(1) Genthafa qui, par altération courante, a donné Goundafa racine du verbe *nthej* s'écouler (eaux) et encore lancer du feu. (Le préfixe *gu* est de formation dialectale *haraouïa rouaouïa* etc.) Et dans cette région elle semblerait signifier l'abréviation du *djebel*, ou *Guebel* montagne, région des gétules.

« s'il était soumis au Sultan, que respectant le serment d'obéissance qu'il lui avait prêté il y resterait fidèle jusqu'à sa mort et... jusqu'à la résurrection, mais qu'il ne reconnaîtrait jamais l'autorité d'Ahmed ben Malec, dût-il même être jeté dans les flammes !... »

« Ahmed ben Malec écrivit alors au Sultan qui était à Fez et lui fit savoir qu'El Gountafi avait secoué le joug de l'obéissance en se mettant en dehors de la communauté. Des agitateurs répandirent le bruit qu'il voulait se rendre indépendant comme l'avaient été les habitants de cette montagne sept cents ans durant. Il se peut qu'il eût lui-même ces intentions.

« Ibn Khaldoun raconte que de son temps, les gens de cette montagne vivaient dans cette condition.

« Sur l'ordre du sultan il fit envoyer contre le rebelle un escadron du *gueïch* qui fut taillé en pièces. Les propos et les racontars des agitateurs ne firent qu'augmenter. Une seconde colonne plus considérable que la première fut ensuite envoyée par Ben Malec : le Gountafi la défit aussi, et s'empara d'un certain nombre des gens qui la composaient. Il rendit la liberté aux réguliers du sultan pour témoigner de son obéissance, mais il fit trancher la tête à tous ceux qui appartenaient aux tribus de son voisinage : ils étaient très nombreux. Cette affaire du Gountafi faisait déjà scandale dans le Haouz et peu s'en fallait qu'elle n'y provoquât des désordres. El Gountafi envoya son fils (alors âgé de 14 ans) auprès du Sultan, à Fez, et lui écrivit pour lui exposer son affaire, lui disant qu'il était opprimé par Ben Malec, que c'était dans l'état de légitime défense qu'il s'était ainsi comporté avec la colonne ; mais qu'il n'avait pas tué un seul régulier. Il multiplia les excuses, les intercessions, les objurgations et les immolations, si bien que le Sultan (Dieu le glorifie !) différa sa décision.

«... Dans les derniers jours de safar de l'année 1293 = mars 1876, El Gountafi, chef de la montagne, se rendit auprès du Sultan, alors à Marrakech, couvert de la protection du marabout Abou Ali El Hassène ben Timkilecht. Il le reçut, lui pardonna, lui donna l'hospitalité ainsi qu'à ses compagnons et le nomma gouverneur de ses contribuables, si bien qu'il s'en retourna plein de joie. »

(Trad. Eug. Fumey. *Archives Marocaines* Vol. X ; Ern. Leroux Paris 1907).

— (Nous avons retranscrit cette page pour bien démontrer l'esprit d'indépendance des kaïds influents du Maroc, avant le Protectorat.)

* * * *

Le kaïd Abou-Abd Allah Mohammed ben Elhadj-Ahmed mourut en 1893 et aussitôt son fils cadet

Seïd Abou-l'Mokrim Elhadj-Thaïeb lui succéda à la tête des Goundafa et autres tribus de son territoire. Le nouveau kaïd était né en 1860 à la kaçba ancestrale de Tagoundaft. Tout jeune il avait fait son entrée dans la vie officielle puisque, âgé de moins de quinze ans, il partit comme otage auprès du sultan Moulai-Hassène. De Marrakech à Fez il fut mis aux fers ; cependant dès son arrivée à la Cour, le sultan qui voulait ménager les seigneurs de Nefis le fit mettre en liberté, le combla de cadeaux et le reprit bienveillamment à la Cour pendant cinq mois. Aussi lorsque le souverain arriva à Marrakech le seigneur de

Nefis vint-il rendre hommage à son sultan ; c'était sa première visite officielle.

Désireux d'obtenir *l'amane* en se réservant toutefois les apparences de traiter de seigneur à seigneur, le Goundafi d'après la « *Reconnaissance au Maroc* » se fit précéder de riches présents : cent nègres, cent négresses, cent chevaux, cent vaches avec leur veau, cent chamelles avec leur petit et autres cadeaux royaux car les richesses des Goundafa sont incommensurables. Moulaï-Hassène reçut donc la soumission du kaïd et lui laissa son pouvoir non sans avoir emmené deux de ses filles dont il fit ses épouses. Néanmoins les relations furent toujours quelque peu tendues entre le Sultan et le chérif de Nefis.

Quant à Si Thaïeb malgré son jeune âge il fut désigné comme khelifa de son père. Dès lors, il fit partie de toutes les *harkate makhzen*, et d'après lui, a à son actif vingt et une expéditions dont celle du Sous, jusqu'à Ifni, aux côtés de Moulaï-Hassène. A la mort de son père il fut confirmé dans tous les dahirs de commandement paternel en plus du Goundafa et des Nfissa considérés comme fief familial.

Sous le règne de Moulaï-Abdelaziz et pendant la régence de Ba-Ahmed, le Grand-kaïd Goundafi fut nommé *naïb* du makhzen pour le Haouz et le Dyr. De cette époque datent les vives querelles qui éclatèrent entre les Goundafa d'une part et les M'tougga, d'autre part. Moulaï-Abdelhafidh alors khelifa impérial à Marrakech voyait d'un fort mauvais œil l'emprise Goundafi sur le Haouz, aussi chercha-t-il à la combattre par tous les moyens. Ce fut en ce temps que, profitant d'une absence de Seïd Elhadj-Thaïeb, parti à Fez pour verser le produit du tertib, les Glaoua et les M'tougga alliés contre lui attaquèrent Amizmiz et Aguezgour où son frère le khelifa Brahim soutint une lutte de huit mois. Au retour, le kaïd Goundafi ne dû qu'aux Rahmna la possibilité de regagner en sécurité sa kaçba. Il dû pourtant céder au M'touggui : les Oulad-Mthâ ; les Rouga ; les Medjat ; les Guedmioua, et, au Glaoui, les Ouneïn et le Ouzioua.

Aussi, lors de l'avènement de Moulaï-Abdelhafidh, s'abstint-il tout d'abord de toute protestation de soumission ; et, ce ne fut que quelques mois plus tard, que pressé par ses amis il fit sa visite à Fez. Pourtant cette démarche n'était que fictive, car, dès l'apparition d'El-Hiba-ou-Ma-el-Aïnine, le Chinguiti, son esprit d'indépendance se réveille à nouveau et, pour secouer le joug makhzène, il s'allie à son parent Ayad Djerrari seigneur de Talaint et jusqu'en octobre 1912 il fait de l'opposition aux impériaux. En février de l'année suivante et malgré les intrigues de son beau-frère le kaïd Derdouri, — alors fervent hibiste — le Goundafi se rend aux sages conseils du Madani Glaoui et leurs contingents sous les ordres d'Ali-ou-Çalah El Glaoui khelifa des Guedmioua pénètrent dans l'Extrême-Sous par Taroudant et entrent en contact avec les partisans d'El Hiba. C'était le libre accès du Sous et ce geste de bienvenue aux Français se confirma, sur les instances du Goundafi, par la soumission du kaïd Derdouri. Tous deux, aux côtés du khelifa du Sud, le Prince Moulaï-Zeine-el-Abidine, accompagnés des grands chefs makhzène Elhadj-Tami ; El Ayadi, Sektani pénètrent dans Marrakech à la tête de leurs harkate, et assistent à la première revue de nos troupes, le 14 juillet 1913. En Octobre suivant, le colonel de Lamothe, rendant sa visite au Goundafi, reçoit un accueil princier à la kaçba Tagoundaft.

Quelques semaines plus tard (le 23 novembre) Seïd Elhadj-Thaïeb El Goundafi recevait comme récompense de son loyal attachement à la France la rosette de la *Légion d'Honneur* que lui remit le Général Lyautey au cours d'une émouvante cérémonie.

Au printemps de l'année suivante le Goundafi obtient l'autorisation d'accomplir une fois de plus le pèlerinage de La Mecque. Après avoir visité Marseille, où il assiste à la prise de commandement d'un de nos généraux qu'il relatera à son entourage avec un sincère enthousiasme, il est en Orient lorsque lui parvient la nouvelle de la déclaration de guerre.

Il est contraint de prolonger son séjour et ce n'est que le 26 mai 1915 qu'il débarque à Casablanca. A partir de ce moment les relations entre Glaoua et Goundafa se resserrent encore ; aussi lorsque Elhadj-Tahmi El Glaoui ayant reçu l'ordre d'aller réprimer une révolte chez les Sektana du Drâ demande à Elhadj-Thaïeb l'autorisation de traverser son territoire avec sa *harka* il est fort bien accueilli partout et une grandiose *dhiffa* a lieu en son honneur ; de plus, le Goundafi lui adjoint une escorte de quinze cavaliers et de cent fantassins.

En janvier 1917, lors de la mort du Pacha de Taroudant, Haïda-ou Mouïz, le Goundafi envoie un détachement tenir garnison à Taroudant et le mois suivant il lève une puissante *harka*, bien armée, bien approvisionnée et régulièrement disciplinée avec laquelle il prendra part à la *Colonne du Sous*. Faisant preuve lui-même de solides qualités militaires et politiques il coopéra brillamment le 24 mars à la prise d'Ouijjane où il fut l'objet de la citation suivante du *Corps d'occupation* :

« S'est mis personnellement à la tête des contingents bien organisés et bien armés qu'il a levés pour la Colonne du Sous et a été pour l'œuvre française un collaborateur des plus précieux, à la fois diplomate et guerrier. Au combat d'Ouijjane, le 24 Mars 1917, a enlevé d'un bond dans un élan magnifique, le saillant d'Imchouk. S'y est maintenu, sous le feu le plus violent, collant ses cavaliers contre le mur d'enceinte pour tirer par dessus. A pénétré le premier dans la ville dont il a assuré la soumission. Aux combats de Tizi, de Tiguinit, partout où il y avait danger, s'est toujours porté aux premières places.

« Désigné aux fonctions difficiles de Naïb du Maghzen à Tiznit a pris aussitôt en main sa région, s'y montrant aussi bon administrateur qu'*homme de poudre* ».

Cette citation comportait l'attribution de la *Croix de guerre* avec palme.

Sa situation de Naïb du Makhzen à Tiznit exigeait de sa part un réel doigté et une particulière habileté : la tâche était ingrate ; mais, fin diplomate, Elhadj-Thaïeb parvint à faire rayonner l'influence makhzène.

Il se fit représenter au *Moussem* de Kçabi, à celui de Asrihir et reçut si somptueusement les notables du Sud lui rendant visite, qu'en très peu de temps son influence s'affermir et que la paix ne fut plus troublée malgré les menées d'El-Hiba.

Pendant cette période (1917) le Goundafi fut conseillé par le capitaine Justinard — actuellement commandant et précepteur du Prince Moulâï-Ildris, fils aîné du Sultan Moulâï-Youssef et son khelifa à Marrakech — délégué à Tiznit pour soutenir par sa présence les tribus ralliées.

Jusqu'en 1918, le Goundafi, Pacha de Tiznit et Naïb-général du Makhzen

dans le Sud, ne quitta pas un seul instant son poste de combat ; ce ne fut qu'en juillet de cette même année qu'il put venir à Marrakech pour s'occuper d'affaires des tribus.

En fin juillet 1917 le général de Lamothe lui avait remis sur le front des tribus ralliées la *Cravate de commandeur de la Légion d'Honneur* comme consécration d'une nouvelle citation des plus élogieuses.

Pourtant, son repos est de courte durée, l'unique groupe mobile de Marrakech étant occupé dans la région d'Azilal, cela rend les dissidents plus audacieux, d'autant plus que bien approvisionnés par les émissaires allemands.

L'orage gronde, mais Si Elhadj-Thaïeb veille. Il rassemble ses contingents fidèles et au prix de maints sacrifices il réprime la révolte des Chtouka, des Massa, pénètre dans l'Anti-Atlas et soumet les fractions montagnardes dans leur pays difficile.

Poursuivant son œuvre de soumission il finit par s'attacher les Ahl-Ouijjane dont le Ksar commande la porte de la vallée où réside la prétendant El Hiba.

A diverses reprises il lutte pour désunir les forces dissidentes que la moindre occasion plonge dans l'agitation. Il maintient inviolable le front dont il a la garde et étend même sa zone d'influence très loin au delà, nous permettant ainsi de consacrer nos troupes à d'autres missions.

Telle est l'œuvre d'Elhadj-Thaïeb Goundafi.

Seïd Elhadj-Thaïeb El Goundafi a été fait *Grand officier de la Légion d'Honneur*, par le Maréchal Lyautey le 6 novembre 1920.

Ce personnage dont l'étrangeté de caractère ne laisse pas de surprendre ceux qui l'approchent, est, en effet, extrêmement autoritaire, jaloux de ses prérogatives et surtout méfiant. Nous-mêmes dûmes plusieurs fois subir ses sautes d'humeur, non pas qu'il manquât d'aménité, loin de là. Quoiqu'il en soit, la première fois qu'il nous reçut en son palais de Marrakech nous le trouvâmes plein d'enthousiasme : il venait en une « *dhiffa goundafie* » de réunir plusieurs personnalités musulmanes pour, nous déclara-t-il, sceller sa réconciliation avec un vieil adversaire... » — le M'touggui sans doute. Ce jour-là après avoir traversé de sombres et étroits couloirs nous accédâmes à une vaste salle du premier étage où nous pûmes goûter au charme si rare de sa conversation. Cette première entrevue fut des plus cordiales et le kaïd consentit sans aucune hésitation à nous révéler ce qu'il appelait « le secret de son ascendance ».

D'autres rendez-vous furent plus fermés, parfois même le kaïd ne se montrait pas ; subissait-il, comme on l'a prétendu, les atteintes d'un mal chronique, ou bien une influence étrangère ; ou même l'avenir marquait-il pour lui un souci ? Pourtant, certain jour, alors que l'un de nous assis sur un tronc d'olivier séculaire contemplait le féérique panorama de la Kouthoubia, de Dar Moulai Ali et de Dar Moulai-Mosthfa, au temps heureux encore où la palmeraie était vierge de banales architectures, le Seïd Elhadj-Thaïeb vint à passer au milieu de son escorte familière.

Aussitôt le kaïd mit pied à terre et s'approchant fort galamment s'enquit de notre santé, dit qu'il s'acheminait vers son jardin et qu'il serait fort heureux de nous y recevoir tous deux.

Ceci pour bien montrer que sa versatilité d'humeur n'excluait chez lui ni la courtoisie ni la distinction.

Le Rahmani

Rahmna Rahmna ! (1) Ce nom n'invoque pas seulement la miséricorde d'Allah. Il résonne ici, dans la nuit des temps comme une fanfare de combat, comme un bruit de bataille, comme une rumeur de siba !

Rahmna ! C'est le nom de la plus belliqueuse tribu du royaume de Marra-kech ; mais pourtant, celui d'une tribu arabe !

Les *Rahmna* ou Rahma fraction des Aiad appartiennent, en effet, au groupe Aâthbedj, de la famille de Hilal-ben-Amer. Ils comptent aussi parmi eux quelques Maâkil et certains Oulad Soleïm-ben-Mançour ; tous guerriers qui envahirent la Lybie et se répandirent jusqu'au Niger dès la V^{ème} corne de l'Hégire, XI^{ème} siècle grégorien.

Voici la genèse de cette invasion :

En l'an 36 de la V^{ème} corne de l'Hégire, dit l'historien Abderrahmane-ibn-Khaldoune, le prince ziride Moëzz-ibn-Badis, gouverneur de Kairouan, répudiant la suprématie fathémide, fit débroder des étendards les noms de ses suzerains et, du haut du mihrab, proclama l'autorité d'Abi Djaâfer-el-Kaïm, khalife abbasside, et le rétablissement du rite sounnite selon l'orthodoxie de Malec.

Cet acte devait provoquer, en même temps que l'anéantissement des princes zirides, l'implantation dans toute l'Ifrykiya d'une race nouvelle. En effet, le monarque fathémide de Bagdad, El Mostanceur Abou-Temime-Maâd, furieux contre son rebelle feudataire, décréta sa destitution et sa perte.

Une occasion heureuse lui était offerte pour l'exécution de son ukase : il lancerait contre son vassal les arabes du Redjed : Bni-Hilal-ben-Amer et

(1) *Rahmane* (exactement *R'hamane*) fut le nom donné à Dieu par les chrétiens anté-islamiques. Dieu porte le nom de Rahamane (clément), que l'on trouve en compagnie de ceux du Messie et du Saint-Esprit sur l'une des deux inscriptions sabéennes de la digue de Mahâreb. Sans compter qu'on le retrouve fréquemment dans les hymnes syriaques de Saint-Ephrem. Ce nom qui, dans l'inscription et dans le texte du Koran, à cette période, est le nom propre de Dieu est redevenu une simple épithète dans la formule initiale par laquelle le nom de la divinité se place au commencement d'un acte quel qu'il soit :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. *Bismillahi er-Rahmani er-Rahimi*
Début de la sourate I, dite Al Fatiha (le préambule).

(Cl. Huart, Histoire des Arabes, Gentilmer Ed. Paris 1912).



Le Rahamni SI LAYADI BEN LACHEMI

Bni-Soleïm-ben-el-Mançour, tribus indisciplinées, depuis longtemps cantonnées par le khalife El Aziz-Nihzar, sur les bords du Nil, au pays de Sâïd, en Haute-Egypte. Il se débarrasserait ainsi, en même temps que de sujets dangereux, d'un représentant infidèle.

Donc, alléchés par l'appât d'un butin considérable, les aventurières tribus hilaliennes : Aâthbedj, Djochem, Riah, Maâkil-Addi, Mirdas, Zorbâa, ainsi que les peuplades soleïmites : Zeïrb, Heïb, Debbat, etc, poussant leur cri de guerre, s'élancèrent, à la conquête du promettant Moghreb. Il ne faudrait pas en conclure que tous ces aventureux fussent des aventuriers ; ils comptaient parmi eux des guerriers de noble origine qui pour la plupart, commandaient à des fractions. Quoi qu'il en fût, entraînant tout sur son passage, la boule de neige fit avalanche et vint s'abattre sur les troupes d'El Moëzz, les écrasant irrémédiablement à Heidérane, près Gabès. (Tunisie).

Cette fois, il ne s'agissait plus d'un envahissement éphémère comme au premier siècle de l'Hégire, mais bien d'une conquête définitive. Le pays allait avoir à subir l'immigration d'une race constituée.

Les Hilaliens, notamment les Riah et les Djochem, qui avaient pris la part la plus active au combat, choisirent la Tunisie et le Sahara ; les Zorbâa, rétrogradant, occupèrent les régions de Djerba, Zarzis et Zouara jusqu'à Tripoli ; une partie des Aâthbedj envahirent le territoire de Négrine et de Tébessa, le Zab et le Hodan. Quant aux autres Aâthbedj et Maâkil ils poussèrent leur invasion jusqu'à l'Océan, se répandant dans tout le Moghreb-el-Akça.

Les Soleïmites, qui eux, faisaient partie de l'arrière-garde, était demeurés presque tous dans la Tripolitaine du côté de Benghazi, à part certaines de leurs fractions qui lièrent leur sort à celui des divers groupes hilaliens. Partout, ces Arabes eurent tôt fait de s'organiser et selon leurs coutumes, conservèrent pour cheïkhs leurs chefs de guerre ou djouad (1). Des tribus se formèrent subdivisées en fractions ou *ferkate*. Pourtant ces groupements conservèrent chacun son autonomie qu'ils n'hésitèrent pas à défendre jalousement, plus tard, *manu militari*, même contre leurs frères originels.

Voici comment Mercier, auteur de l'importante *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, situe le groupe yéménite Aathbedj, avec ses divisions et ses subdivisions.

La sourate XVII *al isra*, (le voyage nocturne) au verset 110 pose nettement l'équation : « Allah est même que Ralunane ! » Il y est dit, en effet : « Invoquez Dieu ou invoquez le Miséricordieux de quel nom que vous l'invoquiez, les plus beaux noms lui appartiennent. — Ne prononce la prière ni d'une voix trop élevée ni d'une voix trop basse : cherche le milieu entre ces deux (modulations).

De plus, et par approximation, il est de coutume, dans les grandes familles arabes, de ne prendre femmes que dans la parenté générique *sahim* matrice, proche parenté lien du sang). Ceci prouve qu'à l'origine la parenté ne se comptait que d'après la mère, à l'époque de la polyandrie — l'*is pater* est de nos jours, n'ayant logiquement pas sa raison. — C'est ainsi qu'en Arabie, encore aujourd'hui, le père ne peut donner sa fille à un autre qu'au fils de son frère si celui-ci la demande. De ce fait, le cousin peut avoir sa ou ses cousines avec toute garantie de dot et avantages d'apport marital.

(1) *Djouad* nom francisé plur. de *djied*. On appelle ainsi les descendants de la première noblesse d'épée, généralement yéménite

TRIBU BNOU-HILAL-BEN-AMER

1^{re} Aathbedj.

1^o Dyeid ou Doreid — diverses subdivisions

2^o Kerfa ou Guerfa — diverses subdivisions.

3^o Dhahhac ou Ayad

- Mehaya
- Oulad Dheïfel
- Bnou Zobeïr
- Morthafa
- Kharadj
- Oulad Sokhar

Rahma ou Rahmna

- Oulad Bou Bekr
- Od Temime
- Od Akil
- Od Athia
- Od Mottha
- Od Slimane
- Od El Hassène. etc.

4^o Amour — diverses subdivisions

5^o Lathif — diverses subdivisions

L'historien Elïen contemporain d'Hadrien décrit énergiquement les ancêtres de cette vaillante caste : « Ce sont, dit-il, faisant l'esquisse des Arabes de son temps, des guerriers à demi-nus, vivant tous de la même manière, et ne portant que de petites sayes de couleurs qui s'arrêtent au haut du genou. Montés sur de rapides chevaux secondés par des chameaux coureurs, ils sont toujours errants, çà et là, soit en paix soit en guerre. Aucun d'eux ne touche à la charrue, ne soigne un seul arbre, ne demande à la terre cultivée sa subsistance. Toujours en mouvement, ils sont sans foyer et sans demeure fixe. Dans chaque tribu, le plus ancien de certaines familles privilégiées possède une influence qui lui assure des pouvoirs étendus pour la direction et la défense des intérêts communs. »

Ayant fait accepter une foi commune à ces tribus que divisaient une constante rivalité et des aspirations diverses, le prophète Mohammed en fit une grande nation, laquelle devait être forcément conquérante, car elle était énergique, sobre et endurante, habituée aux dangers des combats et admirablement endurcie aux fatigues de toutes sortes.

Ce furent d'ailleurs des descendants de ces valeureux guerriers qui, à l'époque précitée, s'implantèrent définitivement après diverses incursions musulmanes en Ifrykia : une première, en 25-27 = 646-648 était conduite par le plus habile et le plus courageux des cavaliers de l'Arabie, Abd el Kader bèn Abi-Saâd, frère de lait du khalife Othmane ben Aaffane ; qui, après une longue et pénible marche dans le désert, arriva jusqu'à Tripde et y défit le patrice Grégoire. Mais alors, l'armée décimée par la maladie dut rétrograder.

Six ans plus tard, en 33 = 654, l'armée musulmane ayant à sa tête l'Emir de Damas, Mouaouïa ben Abi-Ceuffiane, mit en fuite les Byzantins et s'empara de l'antique Cyrène (Cyrénaïque). Elle allait se répandre en Numidie et en Ifrykia lorsqu'un avertissement venu de Damas la rappela. Après d'autres tentatives, généralement vaines, dont celle du général Moaouïa-ben-Hodeïdj (ou Khodeïdj) qui, pour un temps, commanda en Ifrykia, eut lieu la fameuse

randonnée du koreichite Okba-ben-Nafâa el-Fihri ; le même qui, ayant atteint l'Atlantique, près d'Iḥfni dit-on, avança son cheval dans les flots en prenant Dieu à témoin qu'il ne pouvait aller plus loin.

C'est donc de la quatrième invasion, celle des Hilaliens et des Soleïmites que date l'implantation des Rahmna dans le Moghreb-el-Akça. Ces arabes s'établirent sur le territoire compris entre les djebal Lakhdar el Kharro au Nord-Nord-Est ; le fleuve Oum-er-Rbiâ — qui les sépare des chaouiâ — ; son affluent l'Oued-Tessaout et les Djebal Tenkzil (1073 m) et Herbil (965 m) au Sud.

Cet immense district comprend des vallées d'une prodigieuse fertilité telles que l'El Baïra. Les Djebilet, suite de collines, le séparent de la vallée de l'Oued-Temsift et de la région de Marrakech.

Dès l'avènement de la dynastie alaouïe les Rahmna furent érigés en « tribu *makhzen* » ce qui ne les empêcha pas de se rebeller à la moindre occasion et surtout de se voir infliger, après répression, force contributions de guerre.

Conformément à la coutume les chefs de la tribu, sous le titre héréditaire de *cheikh*, comptèrent parmi les notables les plus autorisés.

Ce fut en vertu de cette considération qu'un commandement régional fut dévolu aux aïeux du kaïd El Ayadi ; le premier d'entre eux, de qui la tradition retrace la vie fut :

Cheikh Abd Allah ben Abderrahmane, vivant vers la fin de la onzième corne hégirienne. Homme de poudre il ne négligeait pourtant ni la lecture ni l'enseignement du Koran et passait pour un « *fkih* » fort lettré.

En 1096 = 1685 il interdit le passage, toujours onéreux, sur le territoire rahmni, de la mehalla du Sultan Moulâi-Ismaïl lequel, parti de Meknès, allait à marche forcée combattre dans le Sous son frère Moulâi-el-Harrane qui en état de révolte s'était retranché dans Taroudant. Ce fut pour un temps la brouille entre tous les chefs des Rahmna et le Makhzène.

Cet énergique cheikh mourut à Chellalga où il fut enterré auprès du grand santon Sidi Messaoud. Son fils.

Cheikh Djafer, maintint le commandement dans son intégrité et, tout en faisant le coup de feu à l'occasion, apporta un soin particulier à l'éducation et à l'instruction de l'aîné de ses enfants, qui lui succéda du reste :

Cheikh Abou-Benzaouïa M'barec. Ayant fait de sérieuses études tant au Djâmâ Benyoussouf, de Marrakech, qu'à l'Université Karaouiïne, de Fez, le nouveau chef était fort lettré, aussi ses conseils étaient-ils recherchés et suivis. Alors qu'il était encore jeune thaleb il fit la connaissance du pieux personnage Ahmed Benzaouïa — dont le tombeau est à Bab-el-Khemis et une grande amitié lia pour la vie ces deux savants. Il consacra d'ailleurs cette amitié en donnant à son fils aîné le prénom de Mohammed-Benzaouïa.

Cheikh M'barec ne fut pas non plus un moindre guerrier. Ce fut en effet, sous son cheikhat que se produisirent diverses rebellions des Rahmna notamment lors de l'installation à Marrakech de Sidi-Mohammed délégué comme khelifa par son père le sultan Moulâi-Abd-Allah qui tentait d'asseoir dans le Sud la dynastie Alaouïe.

Devant les Rahmna menaçants et malgré son énergie, l'héritier présomptif dut se réfugier à Asfi (Safi). Pourtant, comme la majeure partie des tribus

régionales avaient fort bien accueilli le jeune prince dont le prestige augmentait de jour en jour, les Rahmna aussi bons seigneurs que bons guerriers, allèrent d'eux-mêmes lui offrir la *mouna* (1) et même nombre de leurs garçons pour sa suite.

Le cheikh M'barec fut aussi inhumé à Chellalga ; et, ce fut son fils.

Cheïkh Mohammed-Benzouïa ben M'barec qui hérita ses fonctions et prérogatives.

On raconte sur lui l'anecdote suivante :

Un jour que l'ouali Ahmed-Benzouïa était allé visiter son ami, le M'barec er-Rahmni, Mohammed-Benzouïa, était occupé à la confection des tentes de la maison (2). Interrompant aussitôt son travail, le jeune homme se leva avec déférence pour exprimer ses hommages au visiteur ; lequel prenant de ses mains les cordelettes qu'il épissait acheva le tortis ; puis, le tendant au thaleb il ajouta : « Par Dieu, dès ce jour ceci sera ma baraca pour ta famille. »

Depuis, chaque année, aucune tente ne se coud chez les chefs rahmna sans que l'on soit allé demander au descendant constitué de l'Ouali vénéré à Mennaba de Bab-el-Khemis, la première cordelette *hirz* (porte-bonheur).

Les Rahmna qui, tout d'abord, avaient favorisé l'avènement au trône du prince Moulai-Yézid, surtout parce qu'il était le protégé de la zaouïa alliée d'Abdesslam ben Machich, se liguèrent néanmoins bientôt pour le renverser, en raison de sa cruauté.

Aussi, en 1207 = 1792, une délégation de notables de la tribu des Rahmna alla-t-elle à Meknès offrir ses hommages de fidélité au nouveau sultan Moulai-Slimane et lui demanda sa protection contre leurs voisins les Chaouïa et leurs alliés. Le souverain leur fit bon accueil et, en leur compagnie, il se mit en route pour Marrakech où son compétiteur et frère, Moulai-Hicham, ne put leur résister.

Il sied de considérer que chaque fois que, sérieusement, les Berabers se révoltèrent contre les sultans, les Rahmna prêtèrent spontanément main-forte au Makhzen.

Le cheïkh Mohammed-Benzouïa mourut *hadj* vers 1237 ; il fut enterré à Mennaba et son commandement passa, selon la coutume d'hérédité, à son fils aîné

M'barec ben Elhadj-Mohammed-Benzouïa qui commandait déjà à une méhalla de plusieurs centaines de cavaliers fameux. Les siècles semble-t-il, n'ont guère émoussé la valeur de ces phalanges guerrières ; et, vers 1880, Charles de Foucauld relatait : « Les tribus mentionnées en aval du Tadla sont nomades, parlent l'arabe et se disent de race arabe. Elles sont soumises au Sultan. Trois d'entre elles sont considérées comme les plus puissantes du

(1) Il est d'usage, lorsque le souverain passe en quelque tribu, de pourvoir sa suite en vivres (*mouna*) et en provisions de route *adouïne*.

(2) Les Rahmna, ainsi que la majeure partie des Arabes, surtout les Sahariens, ont conservé la coutume de la tente, appareil principal de la transhumance annuelle. La tente (*kheïma*) est confectionnée par l'assemblage, ordinairement en cône, de bandes (*fléïdj*), de tissu en poils de chameaux et de chèvres mélanges, et soutenue par un mât central (*rekiza*) en bois du pays.

Bled-el-Makhzen : celles des Rahmna, des Chaouïa et des Doukkala. La première peut, dit-on, mettre onze mille hommes à cheval ; la seconde sept mille ; la dernière six mille. » Bien entendu ces chiffres ont très sensiblement déchu : d'après les anciens on comptait un cavalier par trois hommes tandis qu'à présent on n'en compte à peine un par sept.

Donc vers le milieu du XIX^{me} siècle les Rahmna insurgés profitèrent de ce que le souverain, contre lequel ils avaient des griefs, guerroyait à Tetouan contre les Espagnols, pour se jeter sur Marrakech qu'ils mirent en coupe réglée. Le souk-el-khemis fut livré au pillage. Dans les environs, les récoltes furent piétinées, les arbres coupés, la campagne dévastée. Ils bloquèrent la cité si rigoureusement que la cherté de la vie devint excessive.

Pourtant, dès dzou-l'hidja 1278 = 1862 le sultan Sidi-Mohammed ben Abderrahmane, en ayant terminé avec les Ibères, se hâta de rejoindre Marrakech. A son approche, les diverses fractions des Rahmna se liguèrent pour lui barrer la route et se retranchèrent dans les quartiers d'Er Remila, d'El Haoudia et de Zaouïa Sidi Bel Abbès ben Sassi (1). Mais la poussée de la mehalla impériale fut si terrible que les rebelles qui, d'ailleurs, s'étaient disloqués furent anéantis. Plusieurs têtes suspendues d'abord par Moulaï-Rachid frère et khelifa du sultan, aux portes de la ville furent ensuite envoyées à Meknès ; d'après l'écrit suivant émanant du sultan :

« Vous recevrez les têtes qui ont été coupées sur les cadavres des Rahmna, vous les suspendrez à la porte de la ville pour qu'elles y servent d'en-seignement et fixent le souvenir.

« ... Quand les têtes auront été exposées un jour, remettez-les aux porteurs qui les emporteront à Meknès. »

Mois sacré de Dzou-el-hidja 1278.

(Slaoui Istiksa, trad. Fumey. — Ed. Leroux Paris 1907).

D'autre part le kaïd El Ayadi nous précise ainsi ce fait de guerre :

« La plus grande partie des Rahmna faisaient partie de la mehalla du sultan repoussant les Espagnols.

« Or, pendant ce temps, la tribu ayant eu à souffrir des exactions de Moulaï-Rachid était partie en siba contre ce khelifa. Aussi, lorsque l'armée accourut en hâte pour rétablir l'ordre, on vit cette chose malheureuse entre toutes : des pères, sans le savoir, blesser ou tuer leurs enfants et vice-versa. Si bien que le kaïd Tahar ben Slimane, venant de balafrer la figure de son fils M'barec, (encore vivant actuellement), et s'apercevant de la méprise supplia le sultan de mettre fin au combat. Les rebelles bien que peu nombreux avaient montré une telle ardeur dans la lutte que le souverain s'était écrié :

« Une poignée d'abeilles vaut mieux qu'une pleine koubba de mouches ! »
Ce ne fut que plusieurs jours après et sur les instigations du khelifa que des têtes tombèrent... »

Néanmoins, les Rahmna perdirent dans cette affaire les fertiles terrains d'Aït-Saâda, de Gouathen et d'El Haoudiya.

(1) Ces quartiers de Marrakech sont encore généralement occupés par les Rahmna.

Le coup avait été si rude pour Cheïkh M'barec ben-Elhadj-Benzaouïa qu'il vécut ses deux dernières années dans la prière et le recueillement.

Deux ans avant, en 1278, il avait été cruellement frappé dans ses affections par la perte de son fils aîné Si M'hammed, thaleb érudit qui, en même temps qu'une réputation de fkih distingué et de délicat poète, laissait un garçonnet fort intelligent Ahmed surnommé plus tard El Graouï (1).

*
* * *

Dès 1278, Si El Ahchemi ben M'barec Er-Rahmni, second fils du cheïkh M'barec ben Elhadj-Benzacuïa, avait continué le service de son frère.

Rompu, dès son bas-âge, aux rudes exercices physiques, ce chef, dans toute la force de l'âge, était un cavalier accompli et nul mieux que lui ne savait brandir la mekahla au cours des fantasias effrénées. Aussi émerveilla-t-il la Cour par ses prouesses équestres lorsque, à la tête de ses fersane, il parada, à l'occasion des réjouissances inoubliables organisées à Marrakech par le prince Abou-Ali-Hassène qui, ainsi, fêtait la guérison de son vénéré père, le Sultan Sidi Mohammed.

Ayant, quelques mois plus tard, prêté le serment de fidélité à Moulâi-Hassène devenu sultan, le cheïkh El Ahchmi ne devait pourtant pas demeurer en parfaite intelligence avec le Makhzen. En effet, il s'était opposé, ainsi que de nombreux autres chefs arabes, à l'intrusion par trop exagérée du favori Ba Ahmed ben Moussa dans les affaires du gouvernement. Aussi fut-ce pendant plusieurs ans une lutte sourde et une suite presque ininterrompue de rebellions parfois sérieuses. Ce fut ainsi que, au cours de Dzou-l'kâda 1292 = 1875 le sultan Moulâi-Hassène campa à Zaouïa ben Sassi, entre les Zemrane et les Rahmna. Son but était de châtier les Rahmna entrés en siba, pour un motif quelconque, sous le commandement du Seigneur de Feïdja, Si Larbi ben Zerroual er-Rahmni, autre chef et ami intime du Cheïkh El Ahchmi. Après seize jours d'occupation de ce territoire, cédant aux prières des chérifs et marabouts de Marrakech, il consentit à continuer sa route vers cette cité, où il entra le 1^{er} Dzou-l'hidja suivant. Peu de jours après, il se portait dans les Oulad-Bessbâa, révoltés contre leur kaïd et pour les ramener leur donnait comme gouverneur Abou-Abd-Allah Mohammed ben Zerroual er-Rahmni. A cette occasion, et pour s'affirmer le concours des puissants Zerroual er-Rahmni, le sultan chargea le kaïd Si Larbi ben Zerroual er-Rahmni de se porter avec ses escadrons aux Oulad-Bessbâa, afin d'exiger des habitants le versement d'une imposition de guerre de soixante mille douros ; rançon de deux cent quatre-vingts des leurs, retenus comme otages au Méchouar de Marrakech.

Toute sa vie durant, le Cheïkh El Ahchmi er-Rahmni battit en brèche les Abid el-Bokhari. Il était énergique dans son commandement et ses aspirations élevées lui assuraient l'admiration de ses contemporains. Très cha-

(1) Ce sobriquet avait été donné à l'enfant parce que turbulent et indomptable on l'effrayait en le menaçant du *graouï* ('nez difforme) surnom d'un pacha de la kaçba d'alors)

ritable, il paya de sa personne et ébrécha fort ses ressources, pourtant considérables, lors de la terrible épidémie de peste qui en 1285 = 1867, sévissant dans toute l'Afrique du Nord, décima les populations du Haouz, du Tadela et des Doukkala. Aussi prodigue d'encouragements que de réaux, le cheikh El Ahchmi er-Rahmni, parcourut les tribus en compagnie de son neveu et khelifa Ahmed el-Graoui.

Quelques lustres après, en ramdhane 1311 = 1894, peu de jours avant la mort de Moulai-Hassène, le brave djouad er-Rahmni rendit son âme au Maître des Mondes. Il fut inhumé dans sa propriété d'Azouzia, à Marrakech, près du tombeau de Sidi Bou-l-Messouk ; et son neveu, Ahmed ben M'hamed el Graoui prit, pour un temps, le commandement des Rahmna, en attendant que Si Elhadj, fils aîné du cheikh, fut en âge de lui succéder.

Si Ahmed-el-Graoui était un bon guerrier, sous l'égide duquel le jeune El Ayadi fit ses premières armes. Il fit aussi de l'opposition au Makhzen et eut souvent à lutter contre la mehalla aziziste, car il avait, comme tout bon rahmni, répudié l'autorité du régent Ba Ahmed ben Moussa.

Si Ahmed el Graoui mourut, dit-on, empoisonné, après avoir participé aux premières intrigues armées des partisans du prétendant Moulai-Hafidh. Il avait d'ailleurs initié, en même temps qu'au coup de feu, à la politique du moment le jeune et énergique El Ayadi alors kaïd des Doukkala qui devait reprendre sa place à la tête des Rahmna et devenir le valeureux et Grand-kaïd actuel.

El Ayadi ben cheikh el Ahchemi Er-Rahmni, qui naquit vers 1880 à Marrakech, au castel familial dans le quartier Rahmni de la zaouïa de Sidi-Bel-Abbès es-Sassi. Orphelin de père dès 1894, il fut élevé par sa mère, la chérifa Lalla Fathima, fille du Chérif alami Moulai-Abdesslam ben Mohammed Abdesslam ben Ali, descendant du célèbre santon Sidi Abdesslam-ben-Machich (1).

Comme on nait poète, on peut dire qu'El Ayadi naquit guerrier. Dès sa plus tendre enfance, farès accompli, homme de poudre précoce, il fit le coup de feu auprès de son cousin et mentor Ahmed-el-Graoui. A peine âgé de treize ans, alors que son père venait de mourir, El Ayadi s'en fut, à la tête d'un goum, porter le coup de la revanche aux voisins chaouïa qui, profitant du désarroi, avaient attaqué le territoire ancestral. Son coup d'essai fut un coup de maître : Il eut, en effet, tous les honneurs : ceux de la victoire et du baptême du feu ; car, au cours de l'engagement une balle lui avait fracassé le métacarpe droit et causé une blessure, glorieuse mais durable à jamais.

Doué d'une vive intelligence, ayant une perception peu commune des choses et des situations, il fit preuve d'une perspicacité remarquable, suivant l'évolution des événements, dans ce pays particulièrement exposé aux versatilités des dirigeants.

Tout en ne négligeant pas ses études koraniques, il se laissa pourtant

(1) Voy. le Santon **Moulai-Abdesslam ben Machich**. (Région du Rhorb).

toujours guider par son instinct combattif. Ayant le sens précis de la politique arabe il se posa de suite en champion de la cause hafidhienne contre le sultan légitime Moulai-Abdelaziz. A la tête de son goum, il parcourut le bled faisant, à la manière forte, la propagande en faveur du prétendant, et imposant avec vigueur ses opinions et ses désirs. C'est ainsi qu'il entra en lutte contre le M'touggui, partisan et protecteur ardent de Moulai-Abdelaziz. Les différends qui, dans ce sens, départageaient les deux grands kaïds, durèrent jusqu'à l'arrivée de la Colonne française.

La cause de Moulai-Hafidh ayant fait dans le Nord de rapides progrès et les eulama de Fez, après ceux de Marrakech, proclamant le nouveau souverain, la situation promettait une issue heureuse. Pourtant, dans le Haouz, les kaïds Si Abdelmalec et Anflous, toujours dévoués à Moulai Abdelaziz, étaient victorieux, en juin 1907, de la mehalla hafidhienne, conduite par le chérif Moulai Djaâfer qui perdit près de quatre cents hommes et un important butin, à la journée de Bou-Riki. Pendant ce temps le jeune chef El Ayadi couvrant adroitement la retraite du chérif, parvenait à rallier tous ses partisans qui formèrent avec les Rahmna une importante *harka* ; si bien que le 14 août 1908, près de l'Oued-Tessaout, à deux étapes de Marrakech, il fut pleinement victorieux de la méhalla impériale. Vaincu et en danger de mort, Moulai-Abdelaziz parvint pourtant à s'enfuir pour se réfugier dans la Chaouïa. Ce devait être le coup décisif porté à sa suzeraineté et le triomphe des armes hafidhiennes.

Devenu sultan, le 12 Dzu-l-hidja 1326 = 5 janvier 1909, et après avoir organisé son empire, Moulai-Hafidh sut reconnaître les services d'El Ayadi et lui conféra, par dhahir, l'investiture de kaïd sur la moitié des Rahmna.

Dès lors, ce chef, solidement campé dans sa réputation de guerrier valeureux, devait gravir échelon par échelon, la renommée qui le plaça au premier rang des chefs du makhzen.

En 1910, El Ayadi prend le commandement de la harka impériale destinée à opérer contre les Doukkala. Cette fois encore il se fait remarquer par sa bravoure et ses qualités. Il est blessé mais remporte une victoire complète. A peine remis il essaie, de sa propre autorité, de mettre l'autre partie des Rahmna sous son commandement. Mais cet effort, étant prématuré, le kaïd se heurte à une opiniâtre résistance des Berabiche.

Lorsqu'en 1912, les hordes d'El Hiba dévalant les versants septentrionaux de l'Atlas, s'abattent sur Marrakech, le kaïd El Ayadi, est un des rares, parmi les chefs indigènes de l'époque qui refusent catégoriquement de se ranger sous son étendard. Unissant ses efforts à ceux d'Elhadj El Glaoui, il tente de paralyser le mouvement hibiste, se déclare nettement pour la cause française, et participe dans la plus large mesure à la délivrance de la *Mission militaire française*, prisonnière d'El Hiba (1).

Ce sont ses mokhazni qui assurent, pendant cette période angoissantes

(1) La Mission militaire était commandée par le capitaine commandant Verley-Hanus.

Braves » ; avec, comme écriin, la tribu des Rahmna dont il est fait Grand-kaïd.

Pourtant El Ayadi ne s'endort pas sur ses lauriers : en avril et mai 1913 il se joint à la Colonne du Sous ; et, bien que gravement malade se distingue une fois de plus par sa témérité. Il est ainsi l'un des principaux artisans de la déroutte d'El Hiba, et de la conquête du Sous et de l'Azarhar de Tiznit.

Dès le début de la Grande-guerre, le kaïd El Ayadi donne au Général Brulard commandant la Région de Marrakech l'assurance que, par lui, toute la plaine tiendra.

Il a tenu promesse. Son loyalisme indéfectible s'est partout manifesté avec le même patriotisme, le même désintéressement, la même foi dans le succès final de nos armes ! Depuis 1911, en effet, dans les moments critiques il est à nos côtés, toujours aussi vaillant, toujours aussi valeureux sans ostentation, sans ambition ; et, ... sans intrigue.

Le 4 mai 1919, le gouvernement de la République reconnaissait les services du kaïd Er Rahmni en lui conférant la rosette de la Légion d'honneur au titre guerre ; et le 14 juillet suivant il faisait partie de la délégation des hautes personnalités des trois colonies de l'Afrique du Nord qui assistèrent aux *Fêtes de la Victoire*.

Il est rentré de France émerveillé et tout imprégné d'admiration pour la grandeur et la puissance de sa nouvelle Patrie.

Le kaïd El Ayadi administre sa tribu en soldat, parfois un peu rudement peut-être, mais toujours avec le souci de maintenir dans l'ordre le plus strict une tribu réputée jadis l'une des plus belliqueuses des Moghrebs : tribu qui occupe un territoire aussi spacieux que plusieurs départements français, sans autre ressource disciplinaire qu'une réciproque confiance entre chef et administrés.

Très partisan de nos procédés, Si El Ayadi Er Rahmni s'emploie à vulgariser la culture française qui lui donne déjà de bons résultats. Ayant hérité d'un vaste domaine paternel le kaïd est néanmoins sans faste. Sa grandeur se manifeste par une exquise délicatesse. Il a, de plus, conscience de ses obligations morales : qu'il s'agisse de souscrire aux emprunts français ou de contribuer à la création d'écoles ou d'autres œuvres sociales, à l'entretien des zaouïa ou des mosquées il est au premier rang sans cesse.

En un mot le kaïd El Ayadi Er Rahmni est l'ami de la France ; aussi est-ce en une impressionnante cérémonie, en présence des troupes réunies à la Beya, le 22 décembre 1922, que le Maréchal de France Lyautey lui a remis en lui donnant l'accolade, la Cravate de la Légion d'Honneur.

* * *

Les fils du kaïd El Ayadi d'origine chérifienne par leur mère et grand-mère sont des tholba studieux qui ne renient pas les qualités guerrières de leurs ancêtres. Ce sont : Si Çalah étudiant de l'Université Karouïine de Fez ; Si Omar ; Idris ; Ahmed ; Brahim ; Abd-el-Kader et Abd-el-Letheif.

Quant à ses collatéraux, ses deux frères germains sont :

Abd-el-Kader ben El Ahchmi — dit Si Brik — charmant garçon, khelifa sérieux et auxiliaire dévoué du kaïd et

El Houssine ben El Ahchmi, possédant les qualités de son aïné, ferme et consciencieux administrateur, qui supplée le kaïd, à Bou Guerir, en tant que khelifa.

* * *

Un autre frère utérin mérite un mémorandum élogieux. Ce fut :

Mohammed ben Elhadj-Abd Allah, qui, tout jeune encore, servit de khelifa au kaïd alors qu'il était cheïkh des Doukkala.

Valeureux comme un rahmni, impétueux comme un hilalien, il fut tué à Maâmora dans la forêt de Kenitra, à la tête de sa harka allant débloquer Fez, en 1911.

En outre, le kaïd a pour ainsi dire adopté les deux orphelins d'Achmed-el-Graoui :

Le thaleb Sidi Mohammad, encore adolescent ; et

El Ahchmi ben Ahmed Er Rahmni excellent sujet, doué des qualités et des vertus ancestrales et secondant à Chellalga, en qualité de khelifa, le kaïd El Ayadi de qui il suit l'exemple.

Marrakech, mars-avril 1923.

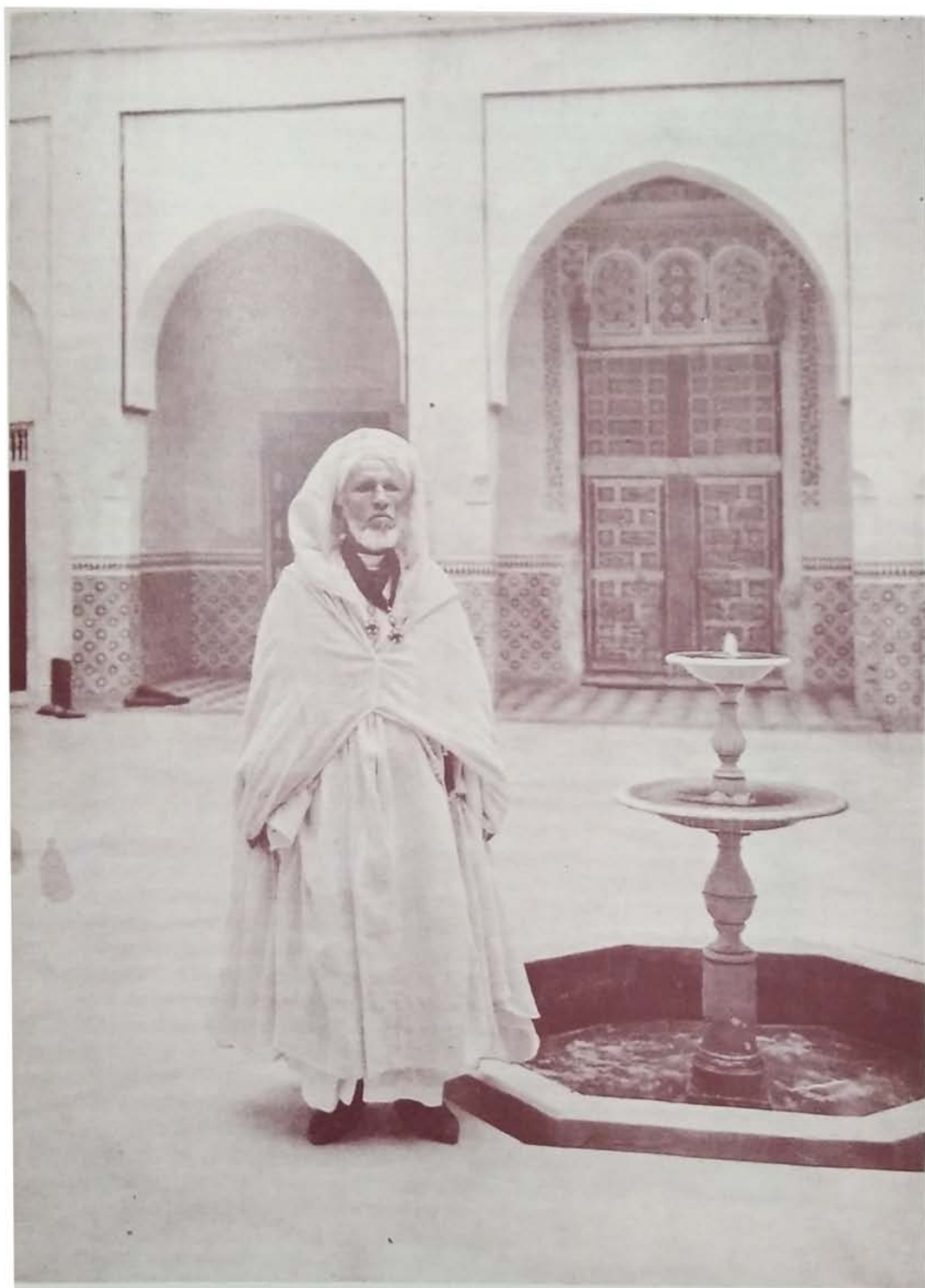
Le Sektani ou « kaïd rouge »

Le **Sektani** ou « *kaïd rouge* » est chef de l'importante fraction des Sektana de Marrakech. Qui pourra jamais préciser par quelle suite de faits, et par quel concours de circonstances la fraction de Sektana d'Oum en-Nas se trouve détachée du groupement principal qui peuple un versant de l'Anti-Atlas et une partie de la vallée du Drâ, et dont une fraction avoisine le Ras-el-Oued du kaidat Derdouri.

Dans sa *Reconnaissance au Maroc*, le vicomte Charles de Foucauld expose : « Toutes les populations habitant entre l'Oued Sous et l'Oued Drâ sont divisées en deux grandes familles, les Sektana et les Gezoula. Personne dans toute cette région, les marabouts exceptés, qui n'entre dans une de ces deux familles : les quelques tribus se disant d'origine arabe en font partie au même titre que les *Imazirène* reconnus, les *haratine* au même titre que les *chellaha*. Les marabouts, les chérifs et les Juifs restent seuls en dehors de cette division ; encore l'exception n'est-elle pas absolue pour les marabouts ni pour les chérifs : quelques zaouïas sont Sektana ou Gezoula. Les tribus sont entièrement de l'une ou de l'autre famille ; on voit même des Kçour mi-Sektana, mi-Gezoula.

... La région où les populations sont ainsi divisées en Sektana et Gezoula est, en résumé, celle qui est arrosée par les affluents de gauche de l'Oued Sous d'une part, par les affluents de droite du Drâ d'autre part, c'est-à-dire le massif presque entier de cet Atlas. Au Nord de cette contrée, sur la rive droite du Sous, on ne m'a plus paru connaître la classification en Gezoula et Sektana ; au Sud il n'y a que le désert ; à l'Ouest se trouvent les tribus du Sahel ; à l'Est sur la rive gauche du Drâ, sont les Beraber ; c'est un troisième peuple, mais qui a gardé jusqu'ici son homogénéité, son fractionnement naturel, son organisation régulière et son groupement compact, choses que les deux autres ont perdues depuis un temps déjà lointain dont ils n'ont pas souvenance.

... Dans le bassin du Sous, on remplace souvent les appellations de Sektana et de Gezoula par celles d'Aït Semmeg et d'Oulad Yahia : les Aït Semmeg sont Sektana et les Oulad Yahia sont Gezoula. Les deux tribus Sektana et Gezoula habitent donc le bassin de l'Oued Sous ; la première est sur la rive gauche, au Sud des Zagmouzène, dans le Petit Atlas ; la seconde est sur un



Si Omar Sektani, dit « Le Kaïd Rouge »

des affluents de droite du fleuve, dans le Grand Atlas. Les Zenaga, les Ounzine, les Aït-Semmeg, qui l'avoisinent à l'Est au Sud et à l'Ouest sont tous Sektana ».

.....

Il nous paraît rationnel d'identifier Sektana et Guezzoula (ou Guedala ou Guetala etc) quoique se présentant sous deux appellations différentes, comme tribus collatérales issues des montagnards Gétules, mentionnés par les auteurs anciens.

Cependant, indiquons, pour mémoire, qu'un vieux manuscrit *Kitab el Maâmerine ou el firak*, recueil relatif aux sédentaires et aux émigrants, présente les Sektana ou Sedjtana comme peuplade du Nedj émigrée en Moghreb au début de l'ère hégirienne (1).

Toutefois, si cela était, la tradition s'en serait transmise, dans ce sens, jusqu'à nos jours. Au demeurant, tous guerriers fameux qui fournirent à Youssef ben Tachefine, lors de son implantation dans le Haouz, des contingents précieux. L'émir Almoravide fondant Marrakech conserva auprès de lui, dit l'histoire, la plupart des chefs guerriers qui l'avaient si bien secondé, leur assignant une résidence à proximité. C'est ce qui expliquerait l'installation à Oum-en-Nas, à trente-cinq kilomètres Sud-Ouest de la capitale du Sud et à cent lieues de son berceau originel, d'un groupement de Sektana dont les chefs furent de père en fils les aïeux d'Omar le « *kaïd rouge* » ainsi appelé — osons le dire puisque lui-même n'en rougit pas — parce que nombre de têtes ensanglantèrent sa *koumia* : au cours des guerres, s'entend.

* * *

Autant que le lui permet sa mémoire, et d'autre part, s'aidant de manuscrits et de dahirs de ces époques, le kaïd Sektani nous cite comme ancêtre de qui le nom est demeuré dans la région ainsi que la dépouille mortelle d'ailleurs, le Sektani Cheikh Mohammed-Çrheïr surnommé *El Badja* (le joyeux) . On ne possède guère de lui que le souvenir d'un bon « *mousquetaire* » aimant les plaisirs, la guerre et aussi la vie puisqu'il mourut fort vieux, après avoir obtenu du khelifa Sidi Mohammed ben Abd Allah un dahir de commandement sur les tribus Sektana ; Guergour ; Oumariine ; Oulad-Mouthâ ; Lâroussiine, Oulad-Yâla et Tidrariine. Ce commandement, les Sektani se le transmirent pendant plus d'un siècle jusqu'à l'arrivée des Français. Cheikh Mohammed-Çrheïr fut inhumé dans le cimetière de Sidi Çoubrahim. Son fils le Sektani

Omar lui succéda au kaïdat. Il avait d'abord, en tant que *fkîh* fait de sérieuses études ; mais, bientôt attiré par les horizons tentants du Deren, il avait forcé l'antilope et gravi les pentes abruptes à la poursuite des moulons et même à celle des « *coupeurs de route* ». Ayant guerroyé aux côtés de son père guerrier, à lui put bientôt s'appliquer la devise *Qualis pater talis*

(1) Nous traduisons dans la *Rihla* du Cheikh Ahmed Bennaceur le nom de Cheikh Abou-l'ekr Sektani, professeur à Alexandrie, auprès de qui le célèbre ouali du Drâ apprit les sciences ésotériques, à la XI^{me} corne.

filius. Après avoir, jeune kaïd encore, aidé le makhzène dans la répression des Guerouane, il obtint confirmation de tous les dahirs de son commandement ; ce fut ce qui le détermina à s'installer momentanément au Guergour où il fit édifier une kaçba fortifiée qui devint la propriété de la famille.

En 1244 = 1822 le kaïd Omar ben Mohammed-Çrheir joua un rôle hardi dans la lutte entre les contingents impériaux et la tribu révoltée des Cherarda qui fut vaincue et soumise. A peine rentré de cette campagne il fit partie de la colonne que le sultan Moulai Abderrahmane ben Hicham dirigeait sur Fez afin d'y réduire les Oudaia en rebellion. Quelques années plus tard, en même temps que dans l'Est se livrait la bataille d'Isly où les marocains soutenant l'Emir Elhadj-Abdelkader (29 redjeb 1260 = 14 août 1844) subirent un désastre sévère, le Sektani fut parmi ceux que le sultan délégua à Mogador avec une forte mehalla pour protéger la retraite des notables de cette ville que les Français se proposaient de bombarder. Dans cette expédition, Elhadj-Ali, père du Sektani actuel, assistait son père le kaïd Omar de qui il était le khelifa. C'est en cette qualité qu'en 1271 il aida à la répression des fraction Feïdja insurgées sous la pression de leur chef makhzène Ibrahim Izemmour el Izdedji. On sait que ce rebelle, alors à l'apogée de sa gloire, fut trahi par l'un des siens et que sa tête tranchée fut exposée sur les remparts de Marrakech. Cette même année marquait la fin du vieux brave kaïd Omar à qui succéda son fils

Elhadj-Ali Sektani. Ce chef s'appliqua à continuer la politique de ses pères, servant le makhzène tout en essayant d'entretenir de bonnes relations avec leurs voisins, chose peu aisée en ce temps-là. Cependant les sympathies des Sektana allèrent plutôt aux Rahmna et aux Glaoua qu'aux autres grands kaïds.

On peut signaler, sans crainte d'erreur, qu'un bon ordre relatif et une discipline ferme régnèrent toujours chez les Sektana grâce à la politique et à l'influence de leurs kaïds.

A part les expéditions citées et un pèlerinage à La Mecque, la vie du kaïd Elhadj-Ali se passa en escarmouches constantes et surtout à défendre les empiètements, sur son territoire, du grand kaïd Goundafi, son plus inquiétant adversaire. Il s'éteignit la même année que son sultan Sidi Mohammed II ben Abderrahmane de qui il avait mérité l'estime, (ramdhane 1290 = novembre 1874.)

Le sektani Elhadj Ali laissait trois fils : Hassène, Omar et Housséine. L'aîné eut bientôt à pâtir de l'avidité du Grand-vizir Ba Ahmed. En effet ce ministre dont les plus claires ressources consistaient à dépouiller les grands qu'il faisait au préalable emprisonner, avait conçu le projet de pratiquer de même façon à l'encontre du nouveau chef.

Pourtant, celui-ci qui avait des intelligences à la Cour de Marrakech apprit par un de ses amis ces pernicieuses intentions. Sans plus tarder il quitta son bordj emmenant sa femme et son fils et se réfugia près d'Azemmour à la zaouïa de Sidi Abderrahmane-ou-Abd Allah Amrhar. Il y fut rejoint par ses fidèles serviteurs qui avaient réuni rapidement les richesses familiales. Lorsque le Fedhoul Rhernit, khelifa du Grand-vizir, eut connaissance de cette fuite il manda son fidèle mechaouri et lui ordonna de partir à la tête de vingt de ses meilleurs fersane pour cerner les abords de la zaouïa. Ils avaient la consigne de se tenir cachés tout le jour ; et, au soir, de guetter le Sektani qui, parfois

la nuit, chassait avec ses compagnons. Ils étaient au guet depuis plusieurs jours et désespéraient de voir apparaître le reclus, lorsqu'un soir celui-ci, après avoir, comme chaque fois, invoqué le saint protecteur, sortit de l'enceinte avec son chaouch. Peu après, des galops retentissaient, ce qu'entendant, les deux chasseurs tournant bride pressèrent leurs chevaux. Ce fut une course folle et les fuyards pénétrèrent à temps dans la Zaouïa. Quant aux fersane de Ba Ahmed, entraînés par leurs chevaux emportés, ils ne s'arrêtèrent que plusieurs heures après, aux portes de la Beya de Marrakech. Un miracle s'était accompli corroborant le cauchemar qui, cette même nuit, avait troublé le sommeil du vizir : l'Ouali Sidi Abd Allah Amrhar lui était apparu lui enjoignant sous peine des pires châtiments d'accorder l'amane au Sektani. Aussi, dès que Ba Ahmed aperçut le mechaouri encore stupéfait de son aventure, lui ordonna-t-il de changer les chevaux de son escorte et de repartir sur l'heure à la tête de ses mêmes fersane pour porter le tesbih et les livres d'amane (1) au Sektani qu'ils escorteraient alors jusqu'à Marrakech.

L'escorte reprit aussitôt la route de Safi et à mi-chemin fut tout stupéfaite de rencontrer le Sektani qui, également avisé, en rêve, par le même ouali s'acheminait confiant vers la capitale, ramenant avec lui sa famille, son fils et ses gens.

Le cheikh Hassène bienveillamment accueilli, reçut force cadeaux et rentra ainsi dans les bonnes grâces du Makhzène.

Le sultan Moulâï-Hassène ayant appris l'aventure, en regretta fort la cause et prit sous sa protection le Sektani qui devint l'un de ses meilleurs lieutenants lors de son expédition au Tafilelt 1311 = 1894.

Hélas, cette campagne, dont le retour fut dans les neiges du Tizi n'Telouët une véritable « *Bérésina* » devait être fatale au Sektani comme au sultan lui-même. Au passage de l'Atlas le froid fut tel que la plupart des soldats sommairement vêtus, d'ailleurs, contractèrent des maladies mortelles et que nombreux furent ceux qui disparurent dans la tourmente. Comme dans la fable « il ne moururent pas tous, mais tous étaient frappés ».

Lorsque le 7 juin 1894 (jeudi 3 dzou-l'hidja 1311) le sultan Moulâï-Hassène mourut, son fidèle lieutenant Si Hassène Sektani l'avait, depuis deux mois déjà, précédé dans la tombe. Il fut enterré à Marrakech, au cimetière de l'Iman Sehouli.

Dès lors le Commandement des Sektana passa à son frère cadet

Omar ben Elhadj-Ali Sektani,

né à Oum-en-Nâas, dans la tribu des Sektana vers 1273 = 1856.

Courageux à l'excès, guerrier comme ses ancêtres, véritable Sektani enfin, tout jeune il se consacra nettement à l'art de la guerre auquel il devait bientôt exceller.

Après des études rudimentaires, Omar abandonnait les belles-lettres au fkih de la famille pour s'adonner, lui, aux plus durs exercices physiques. Il sut bientôt les rochers les plus escarpés de l'Atlas, dénicha l'aigle dans son

(1) Lorsqu'un souverain accordait l'amane (pardon) à l'un de ses sujets, il lui faisait remettre son *tesbih* (chapelet) sur un exemplaire du Koran ouvert à la sourate *al amane* et un exemplaire du *Dahlil et K'heirat*, Recueil des bonnes actions, de Djazouli.

inaccessible *œuch* ; et, à peine adolescent, guetta les fauves. Ayant acquis une extraordinaire vigueur dans ces courses folles, sans cesse à l'air vivifiant, il devint l'intrépide *farès* qui fit trembler tant d'adversaires.

Il avait hérité de son père, non seulement les qualités guerrières, apasage de la famille, mais encore un discernement qui devait le placer au premier plan des grands chefs.

Quoique d'esprit militaire, donc fort discipliné, il portait en lui la belligérance de ces grands d'alors, en constant état d'exacerbation pour réagir soit contre l'oppression du Makhzène soit contre l'avidité ou la haine de certains chefs de tribus voisines. De là ce farouche état d'esprit que l'on constate encore chez le Sektani mais qui n'exclut pas une grande bonté, parfois ; une absolue loyauté, toujours.

Lorsqu'un homme comme le *kaïd* Omar a donné sa parole on peut tout attendre de lui, en faisant appel à son âme de soldat.

Succédant à son frère Hassène à un moment où les passions politiques se heurtaient en raison de l'accaparement du pouvoir par le vizir Ba Ahmed, Omar eut à lutter d'une façon presque continuelle, et contre les courants d'anarchie qui divisaient le pays et surtout contre ses voisins et « ennemis intimes » le Goundafi, et le M'touggui alors alliés. Une campagne succédait à une autre campagne agrémentées de meurtrières escarmouches. Il avait néanmoins à la Cour un ami puissant en la personne du ministre El Mahdi el Monebbi. En effet cet enfant trouvé à qui la fortune avait souri, et qui, par une politique souple et un esprit d'assimilation peu ordinaire avait atteint aux plus hautes destinées, comprit de suite le parti qu'il pouvait tirer de l'alliance d'un soldat tel que Sektani dont il avait fait son *çahab nitt* (1) Les sympathies de ce vizir avaient été bien placées ; car, plus tard, lorsque les revers fondirent sur lui (2), il fit appel à la vaillance de son allié pour le protéger dans sa retraite.

Toutefois il était inévitable qu'après la déchéance de son protecteur le *kaïd* Si Omar fût en butte à la rancœur de ses successeurs : d'abord de Mohammed el Guebbas puis et surtout de Fendhoul Rharnit, lequel depuis longtemps, brigua l'Ouzirat.

Les ennemis personnels du *kaïd* Omar l'avaient si bien compris qu' aussitôt ils tirèrent parti de la situation pour tenter de l'anéantir ; aussi surent-ils intriguer d'une façon si efficace, auprès du nouveau ministre que celui-ci ordonna l'incarcération du Sektani qui, trois mois durant, resta dans les cachots de Fez, cependant que sa maison était assiégée par les contingents du Goundafi et du M'touggui. Ce dernier était d'ailleurs bien plus l'allié du Goundafi que l'adversaire du Sektani. La défense ayant été organisée hâtivement par Housseïne frère et khelifa du *kaïd* et leur neveu Mohammed ben

(1) Compagnon fidèle.

(2) El Mahdi el Monebbi fut celui des ministres qui exerça la plus grande influence sur l'esprit de Moulâi-Abdelaziz.

Trouvé dans la tribu des Monebbate du Haouz, il reçut du *kaïd* le nom de Mahdi et le patronyme de Monebbi. Devenu favori puis ministre du sultan, le rôle qu'il joua comme ambassadeur auprès des Cours d'Europe fut considérable.

Hassène, la résistance fut acharnée et les assiégeants durent abandonner la partie, laissant sur le terrain une quarantaine de cavaliers parmi lesquels Haddouch El Kettari neveu du M'touggui. Les cadavres entassés remplirent un puits voisin que l'on montre encore. Après cette désastreuse tentative les deux Grands Kaïds s'en furent à Marrakech porter leurs doléances au prince Moulai Abdelhafidh qui ordonna à la Mehalla makhzène d'aller razzier le douar d'Oum-en-Naâs et de détruire le bordj des Sektani. Entre temps Housseïne et son neveu s'étaient mis à l'abri avec leurs familles dans le sanctuaire de Moulai-Ibrahim ; aussi, n'eurent-ils pas la douleur d'assister à la destruction du kçar familial, sept jours avant l'aïd et-tayat 1321 = 1903-4.

Quelque temps après, moyennant rançon et sur l'intervention du Glaoui El Madani, le kaïd Omar relaxé par Elhadj-Omar Tazi était remis à la tête de son commandement.

Il s'employa d'abord à réparer le désastre causé à Oum en Naâs, et eut peu après la douleur de perdre, à Guergour le 8 Moharrem 1323, son frère et précieux auxiliaire El Housseïne ben Elhadj-Ali, qui fut remplacé au khelifat par son neveu Mohammed ben Hassène.

Le kaïd Omar eut pourtant un dérivatif à son chagrin, car il dut partir en toute hâte en même temps que la plupart des kaïds makhzène pour porter secours à la mehalla de Moulai-Abdelaziz mise en mauvaise posture par le rogui Bou Hamara. A la tête d'un goum de mille cavaliers il atteignit l'Oued-Zâ mais dut réintégrer sa tribu après le blocus de Taza et la retraite sur Oudjda. Dès sa rentrée le kaïd Omar prêta main-forte à son ami le Glaoui qui devait réduire manu militari les Mesfioua, tribu dont le vizir Omar Tazi lui avait, par diplomatie, conféré le commandement. Les rebelles furent contraints de se soumettre d'autant plus que le Seigneur de Telouet outre les Sektana, avait réclamé le concours des Rahmna, des Serharna et des Zemrane.

Mais, la lutte n'était pas terminée. En effet, en 1238 = 1910 le Goundafi ayant rompu son alliance avec le M'touggui assiégé par le kaïd Anfous, Abd el Malec el M'touggui s'étant assuré le concours des Glaoua et des Sektana, alla mettre le siège devant la kasba d'Amiguiiez cependant que les Sektana assiégeaient au Guergour une autre kasba du Goundafi défendu par le frère de ce dernier Brahim ben Elhadj-Ahmed. Pendant ce temps Elhadj-Tahmi el Glaoui, retour de La Mecque infligeait près d'Alla une défaite sévère aux contingents du Goundafi. Bientôt les kasbas goundafa furent réduites et le Goundafi vaincu dut abandonner aux Glaoua les tribus d'Ounneïne et de Houzia ; aux M'tougga les Oulad Maâtha, les Frouga les Medjate et les Guedmioua. Quant aux Sektana ils eurent Guergour et Zguita, outre qu'ils avaient tiré vengeance de leur ennemi héréditaire.

Ce fut lui qui importa au Maroc divers objets ou instruments jusqu'alors inconnus ici : bicyclettes, automobiles, phonographes, etc. etc.

Comme toutes les fantaisies du monarque entraînaient de grosses dépenses et que le Trésor était fort pauvre il fallut créer de nouveaux impôts. Le *tertib* du ministre des Affaires étrangères Ben Slimane fut particulièrement impopulaire parce qu'il imposait des personnes et des biens *habous* formellement exemptés par le Koran. El Monebbi à qui on imputa cette exaction dut s'expatrier sous prétexte d'un pèlerinage à La Mecque.

Ils purent ensuite, paisiblement, réédifier leur bordj d'Oum-en-Naâs qui aujourd'hui a l'aspect d'un immense château féodal entouré d'une enceinte avec tours-de-guêt, le tout protégé par un rempart crénelé, qu'encerclent un profond fossé.

Ce kçar qui se détache, imposant sur les premiers contre-forts septentrionaux du Grand-Atlas abrite néanmoins plusieurs villas de plaisance avec riads gais et fleuris.

Pendant ce temps, le kaïd Goundafi était allé en toute hâte supplier le Sultan Abdelaziz de lui prêter secours ; mais, ayant échoué dans sa démarche il tentait de regagner son fief lorsque, arrivé à Marrakech, il connut la nouvelle de son désastre. Sa tête étant mise à prix il gagna les Rahmna et parvint à force de diplomatie et surtout de *fabour* (1) à réunir pour protéger sa rentrée une escorte de plusieurs centaines de goumiers à la tête desquels il se mit en route. Dès qu'il eut vent de cette équipée le Sektani se porta avec sa méhalla à Tameslouth ; il pensait bien cette fois tenir son homme et lui infliger telle défaite que lui dictait sa haine inassouvie ; mais, ayant appris que l'escorte de son ennemi était composée surtout de gens des Rahmna avec les chefs desquels il était en excellents termes, il rebroussa chemin, ne voulant pas leur livrer bataille ; ainsi, le Goundafi put, suivant la vallée de l'Oued-Nefiss, atteindre le Djebel Igdal où il fut en sécurité.

Ce trait souligne assez la kaïdat, manière de ces chefs qui, au détriment de leurs intérêts, de leur amour-propre, de leurs passions même, ne violent jamais la parole donnée.

Cependant l'année 1907 devait marquer un stade à jamais mémorable dans les annales du Maroc : D'abord le prince Moulaï-Abdelhafidh renversait définitivement son frère Moulaï-Abdelaziz ; et, mandé par les eulama de Fez il essayait à tout prix de gagner la capitale du Nord. Or la chose n'était guère aisée car la mehalla du prétendant était faible encore et risquait à tous passages d'être attaquée et anéantie par les partisans rivaux : notamment les M'tougga et les Haha.

Le kaïd Omar Sektani fut alors, par le Glaouï, mis à la tête des goums qui, déblayant la Chaouïa, devaient protéger la marche du prétendant. Tandis que les Rahmna, sous la conduite de l'intrépide kaïd El-Ayadi dégageaient la Colonne, le Sektani, admirablement servi par ses aptitudes stratégiques, après avoir razzié à Ournane, onze douars des Serharna, parvenait en guerroyant à tenir les poursuivants en respect, si bien qu'Abdelhafid atteignit Fez. Il y fut proclamé et lorsque le kaïd et son goum se présentèrent aux abords de la ville ils furent reçus par le nouveau Monarque qui, précédé de sa nouba et de ses étendards, les vint recevoir en grande pompe.

Toutefois le Sektani ne devait pas longtemps applaudir aux succès de son prince et protecteur. En effet, à la suite des troubles de Fez et de Casa-

(1) *Fabour* est un mot cher aux Marrakechis en particulier ; il signifie aumône, pourboire, libéralité. C'est sans doute une déformation du mot latin *favor* (faveur, de *favere* être propice). Le *fabour* est considéré comme portant chance et n'est pas seulement demandé par les pauvres. Dans leurs litanies certaines sectes même psalmodient plusieurs centaines de fois *Ya Allah âthina fabor* !

blanca, les Français ayant débarqué et s'avançant, il avait dû en bon Marocain, organiser la défense du territoire ancestral. Ce furent donc, à la tête de son goum fameux, de telles prouesses que nos soldats, eux aussi, connurent bientôt le « Kaïd rouge ». Il joua un rôle actif dans les engagements de Mediouna, de Sidi-Acila, d'Aïn el Khemis-Médakra. Cependant sans cesse défaits les contingents rebelles perdaient pied et confiance. Aussi le vieux lion d'Atlas, ayant compris que la résistance demeurerait vaine, se retira dans son borj, attendant les événements. Ce fut là que vers 1910 il reçut le prétendant El Hiba-ou-Ma-el-Aïnine, dont le prestige était tel dans tout le Drâa, le Sous et le Haouz, que sa marche triomphale lui ouvrit toutes grandes les portes de Marrakech.

Le kaïd Omar Sektani possède encore le dahir par lequel ce Sultan improvisé le confirme dans son commandement à la date du 13 ramdhane 1330 — 1912. En voici le fac-similé :

وَصَلَّى اللَّهُ عَلَى نَبِيِّهِ مُحَمَّدٍ وَآلِهِ وَجَعَلَ

الرَّحْمَةُ



إِنَّمَا الْأَرْخِيفُ كَلَامٌ فِيلْتِ مَكَلَّتْ نَتِ وَمِفْلِكِ اللَّهِ وَصَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِمْ وَرَحِمَتْ لِمَنْ وَتَعْرِفُ
بِنَا عَلَيْهِمْ خَرِيفًا لِكَا رَحْمَةُ الْغَايِبِ عَمِ الْكَلَّتْ نَتِ وَاسْرَفَا لِيَدِ الْبُغْثِ بِأَمُورِكُمْ بِلْتَمَعُوا
بِجَمْعِ أَمَامِ أُولَئِكَ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ
وَوَقَعَ الْكَلُّ لِمَلِكِهِ رِضَاهُ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ وَالْأَمِ

Cependant, en présence des événements se déroulant dans le Nord, Omar Sektani, conseillé par ses amis le Glaoui et le Rahmni, se rendit à Marrakech au moment où le kaïd El Ayadi, appuyant fortement la Colonne Mangin assurait à celle-ci la victoire de Sidi Bou-Otsmane. Lorsque, en septembre 1912, nos soldats pénétrèrent dans la cité, il vint spontanément remettre son

épée au colonel Mangin. Sa soumission faite, le kaïd Sektani, brave et loyal soldat, devenait ainsi un brave et loyal auxiliaire de nos chefs. Il reçut avec reconnaissance le témoignage de confiance du colonel consacrant à tout jamais sa qualité de kaïd des Sektana, que pendant la guerre il sut maintenir en bon ordre. Commandeur de l'Ouissam-alaouite Si Omar est, en outre, Officier de la Légion d'Honneur.

Encore viril malgré ses soixante-cinq ans, Omar Sektani, à l'aspect rude, constitue le prototype du guerrier farouche mais loyal.

Ses fils sont : Mohammed, Brahim et Housséïne.

L'aîné Mohammed âgé de trente ans a fait des études assez approfondies et vit en « gentilhomme-farner » auprès de son père ainsi que son frère cadet Brahim qui est un nemrod réputé. Comme Omar et leur cousin Mohammed ben Hassène, ils sont tous fort accessibles à nos institutions et seront certainement de précieux mentors pour leur jeune frère Housséïne, garçonnet aimable et espiègle.

Oum-en-nâs (eu blad Sektani ; Atlas marocain) 1923.



Le kaïd El Ouriki

La tribu des Ourika, qui a comme kaïd **Abdallah el Korchi** dit *El Ouriki*, se trouve à environ quarante kilomètres au Sud-Sud-Est de Marrakech, sur le versant Nord du Grand-Atlas. Son territoire s'étend sur environ 450 kilomètres carrés, presque entièrement en région montagneuse. Jadis la tribu possédait dans la plaine un plus vaste domaine, elle occupait alors le district d'Arhmat, mais les *Mesfioua*, ses voisins, l'en ont dépossédée à une époque indéterminée.

Le territoire des Ourika est arrosé par l'Oued-Ourika qui, sous le nom d'Oued-labbassène, prend sa source près du Tizi-Tachedirt, à environ 3000 m. d'altitude; après son débouché, dans la plaine, la rivière prend le nom d'Oued-Rhmat et est tributaire du Tensift.

De nombreux tizi (défilés) assurent les communications tant à l'intérieur qu'avec l'extérieur du territoire et sont protégés par des forêts où l'on retrouve de beaux chênes, des thuyas et des *arharh* (génévriers). On rencontre aussi quelques vallées riches en pâturages, notamment celle d'Amassine.

Dans sa nomenclature des tribus berbères habitant l'Afrique du Nord à l'époque antéislamique, Ibn Khaldoun comprend les *Ourika* dans la confédération des Mesmouda-Sanhadja. Cependant une légende locale leur prête une origine indo-américaine.

On sait que la célèbre Zeineb bent Is'hak, le *Nefzauiâ*, première sultane almoravide, — avant d'épouser Abou-Bekr-ibn-Omar puis Youssef-ben-Tachefine, — avait appartenu à Youssef ibn Ali ben Abderrahmane Ibn Ouathas, cheikh des *Ourika*.

Actuellement la tribu se fractionne comme suit : *Aït-Hammou* ; *Aït-Irane* ; *Aït-Serhdar* ; *Aït-Oualil* ; *Aït-Slimane* ; *Aït-Arhbalou* ; *Aït-Segour* ; *Aït-Ounzal* ; *Lakhmas* ; *Aït-Rhedhou* ; *Aït-Bezguemmi* et *Akhbachène* ; *Izemratène* et *Aït-Ouguenès*, fractions de plus ou moins d'importance.

Les *Ourika* sont depuis longtemps sous l'emprise du Makhzène : depuis trois générations (environ un siècle) nous dit le kaïd ; aussi, le gouvernement démocratique des *Aït-Arbaïne* (Conseil des quarante) qui depuis l'Emir Abdelmoumène constitua l'organisme péremptoire des *Beraber* du Deren, livrés à eux-mêmes, ne siégeait-il qu'en période de *siba* (insurrection). Depuis la soumission au Makhzène ce sont des chioukh, pris dans la tribu même, qui remplissaient les fonctions d'agents de commandement et dépendaient du Pacha de Marrakech.

Le premier titulaire du kaïdat fut El Korchi ben M'hammed, grand-père du kaïd actuel.

Pour le service et les impôts, les *Ourika* formaient un *khoms* divisé en 11 fractions dites ifassène (ifassène est le pluriel de afous). Cette organisation ne fonctionnait pas sans à-coups ; des querelles intestines s'ensuivaient avec leur cortège de destruction ; ainsi, Tagadirt de l'Oued-Gouamane fut ruiné sous le règne de Moulai-Hassène et ses notables se fixèrent à Gouamane. Le dernier mouvement insurrectionnel, qui dura deux ans, remonte à l'avènement de Moulai-Abdelaziz. Le kaïd était alors à la Colonne du Sous et sa famille dû se réfugier à Marrakech. Après que le sultan lui eut confié une *mehalla*, pourvue d'artillerie, il marcha contre les Lakmas insurgés. Aourhir fut en partie détruit et il fallut cinq mois pour ramener le calme dans la tribu.

Le kaïd Mohammed ben El Korchi El Ouriki, qui venait de faire triompher la cause makhzène dans la région ourikie, avait succédé à son père Mohammed El Korchi, lui-même kaïd-makhzène.

La famille El Korchi descend des cheurfa Semlala par son ancêtre le marabout Moulai-Saïd ben Brahim (Saïd-ou-Brahim) Chérif Semlali, venu de Zegrata à l'époque dite « maraboutique », pendant laquelle un bon demi-siècle durant, au cours de la XI^{ème} corne, les marabouts ont dominé dans tout le Sud marocain. C'est ainsi qu'à Taroudant, commandait en maître le chérif *Semlali* Abou-Hassène Ali, dit Abou-Hassoun, surnommé aussi Bou-Dméïâ, dont le fils Abou-Abd Allah Mohammed fut vaincu à la fin de 1081 = 1671 par Moulai-Rachid, le premier chérif alaoui effectif qui, après avoir exterminé les berbères Hechtouka avait forcé la kaçba d'Illirh, résidence des cheurfa Semlala, lesquels s'enfuirent devant l'envahisseur pour se réfugier dans les monts voisins. Ce fut à ce moment que Moulai-Saïd ben Brahim, chérif Semlali, se fixa chez les *Ourika* parmi les Aït-Seggour où il fonda une zaouïa. Là, au lieu dit Amegdoul, est encore son tombeau, lieu de ziara. La zaouïa d'Azegour, suit par tradition familiale les pratiques d'Abou-Hassoun es-Semlali.

Ce fut là que naquit vers 1306 = 1889, le kaïd actuel.

Abd Allah el Korchi ben Mohammed ben Mohammed el Korchi ben M'hammed ben Elhadj-Maâthi ben Abd Allah ben Moulai-Saïd ben Brahim chérif Semlali, chef des Aït Seggour qui, en 1335 = 1917 succéda à son père, lequel avait détenu le kaïdat trente ans durant.

Le kaïd Abd Allah El Korchi à épousé une fille de feu le Grand-vizir Madani El Glaoui et une autre fille de ce dernier est mariée à son frère khelifa Si El-Maâthi.

Les autres frères du kaïd sont Mohammed-Çalah ; Mohammed el Kbir et M'hammed.

Bon kaïd makhzène El Korchi Abd Allah a fait preuve de loyalisme pendant toute la Grande-guerre, notamment lors des opérations du Sous à la suite des Glaoua et des autres Grands-kaïds.

Ses fils sont Mohammed ; Mohammed-Çalah ; Mohammed-elkbir ; Ahmed el Elmahdi.



Les kaïds des Srarhna

Quoique n'ayant joué, au cours des siècles, qu'un rôle politique secondaire, la Tribu des *Srarhna* n'en a pas moins son importance tant au point de vue territorial qu'ethnologique.

La région des *Srarhna* s'appuie, à l'Est, sur les monts du *Tadla* ; elle est limitée au Nord par l'Oum-er-Rbiâ ; à l'Ouest-Sud-Ouest les *Rahmna* la bordent et au Sud-Sud-Est s'étendent les *Zembrane* de la région de Marrakech. Elle est arrosée par un cours d'eau important, l'Oued-Tessaout, affluent de rive gauche de l'Oum-er-Rbiâ, qui, sortant du *Djebel Bou-Oulli* (3753 m.) coule d'abord sous le nom de *Tessaoudt-el-Foukïa*, ou encore d'Oued-l'Akh-dhar — la rivière verte — en raison de la luxuriance de ses vallées et passe entre *Demnat* et *Bezzou* ; puis, elle est grossie de la *Tessaoudt-et-Tahtia*, aux eaux claires et courantes, qui elle, passe entre *Demnat* et *El Kelâa*.

Sur les côteaux rocheux de cette région croît la *taçanout* (1), plante curieuse qu'au cours de son voyage, le *Vicomte-de-Foucauld*, ainsi qu'il l'écrit dans *Reconnaissance au Maroc*, n'a rencontré qu'en quatre endroits : dans les escarpements qui dominent le village d'Aït-Saïd (*Tadla*) ; sur les pentes septentrionales du *Petit-Atlas* ; dans les territoires des *Ilalen* et des *Chtouka* et enfin dans les falaises des *Haha*, au bord de l'Océan — où nous l'avons rencontrée nous-mêmes. — C'est une plante grasse de la famille des cactées. C'est aussi le nom que porte en Algérie l'*Aerva javanica*. (V. Arabische Pflanzenamen du P^r G. Schweinfurth Berlin 1912).

Quant au point de vue ethnologique, Léon l'Africain donne les *Srarhna* comme appartenant en partie aux berbères *Zenagu* (*Sanhadja*). « Ce sont, dit-il, des gens dispos, agiles et vaillants en la guerre ; là, où étant, usent de pertuisanes, épées tortes et poignards de même. Ils ruent aussi quand besoin est des pierres impétueusement, d'une dextérité grande et guerroyent souvent avec le peuple de *Tèdle* (*Tadla*) ; tellement que les marchands de ce pays-là ne sauraient passer sans *asuf-conduct* [sauf-conduit] ou sans consignes de grandes sommes d'argent. »

(1) Sa fleur et le « miel » qu'elle contient.

De fait, voisins des turbulents Rahmna, on se rend compte que les guerriers Srarhna devaient être également nombreux et valeureux.

Etant depuis longtemps makhzène cette tribu, bien que jouissant de certains avantages, n'en eut pas moins à supporter souvent les exigences et les caprices gouvernementaux. C'est ainsi que lorsque le sultan Moulaï-Abd Allah ben Ismail, poursuivant son frère El Mostadhi, réfugié en Doukkala, eut dévasté cette province à tel point « *qu'un oiseau n'aurait pu y trouver sa pâture, ni un égaré un refuge* », il se transporta chez les Srarhna. A peine était-il arrivé au milieu d'eux que des délégations de ce pays et des autres tribus des montagnes vinrent lui apporter leur *mouna* et leur *ehdia* : le sultan les accepta et leur pardonna sans leur causer plus de dommages (1157 = 1744). Plus tard, en 1188, sous Sidi Mohammed 1^{er} ben Abd Allah, ce sultan, réprimant les prévarications des chefs de certaines provinces, contraignit ces fonctionnaires à restituer au beït-el-mal cent cinquante mille douros et désigna de nouveaux gouverneurs qui furent : pour les *Srarhna*, Abou-Abd Allah Mohammed surnommé Eç-Çrheïr ; pour le *Tadla*, Çalah ben Er-Radhi el Ourdirhi ; pour les *Oulad-Bou-Rezeg*, Çahib et-Thabâ al-Mzabi ; et, pour les *Oulad-Bou-Atthïa*, Omar ben Bou-Selh'am al-Mzabi. Il déplaça aussi les garnisons des Abid-al-Bokhari, c'est ainsi que les *Guéïch* des Srarhna, du Tadla et de Demnat rejoignirent Tichelt-Fithr.

Environ un siècle plus tard, lorsque Sidi Mohammed II ben Abderrahmane, alors khelifa du Sud, apprit que son père était à toute extrémité, il quitta en hâte Marrakech pour Meknès et ce fut en pays Srarhna qu'il apprit la mort du Souverain. Ce fut donc là qu'il reçut la *beïâ* des deux capitales, Fez et Meknès, ainsi que de tout le Guéïch et des notables et chefs de tribus. Ce fut là aussi qu'il prononça la formule « *du retour à Dieu* ». à l'occasion du malheur qui le frappait et remercia le *Maître des mondes* d'avoir laissé entre ses mains le commandement des Musulmans. En même temps il fit avertir les notables de Marrakech, qui se réunirent pour les prières funèbres à la Koutoubia sous la présidence du Gouverneur Abou-Abbas Ahmed ben Omar ben Setta.

Aussi sous le règne de ce même prince la tribu des Srarhna bénéficia-t-elle de certains avantages : de ses deniers personnels il dériva un affluent de la Tessaoudt pour irriguer les territoires des Zenaga, des Srarhna et des Rahmna, qui se transformèrent en jardins verdoyants et en parterres de fleurs ». Il y bâtit, à El Kelâa, une vaste kaçba pour les régisseurs et les laboureurs de ses terres qui, de stériles et dépeuplées qu'elles étaient, devinrent prospères et populeuses.

Moulaï Hassène, qui, lors de la mort de son père Sidi Mohammed II, était en pays Haha, après s'être arrêté à Marrakech pour la cérémonie funèbre, gagna les capitales du Nord, lui aussi, par les Srarhna, où il fut l'objet de la vénération de toutes les populations fermement acquises au Makhzène.

* * * *

Plusieurs notables des Srarhna jouèrent un rôle au cours des diverses dynasties moghrebines, c'est ainsi que dans les *Extraits inédits relatifs au*

Moghreb, d'Ed. Fagnan, on trouve un certain lettré et éloquent, Abou-Mohammed Sreghni, qui, secrétaire du sultan Saâdien Moulai-Abd Allah *ben Mohammed-Chikh el Mahdi*, fut désigné comme ambassadeur, pour accompagner l'envoyé du sultan de Constantinople, Mourad, lequel intervenait, au nom de l'Islam, pour rétablir la concorde entre le prince régnant et le prétendant son frère Abou-Merouane Abdelmalec, qui s'était rendu à Stamboul, pour réclamer l'appui de la Sublime Porte. Dans l'audience qui lui fut accordée par le Sultan — à qui il remit force présents (importantes sommes d'argent; objets précieux en or et pierreries; sabres argentés et dorés, etc.) — le secrétaire moghrebin, après de subtils pourparlers, reçut les conditions qu'arrêta Mourad quant au versement d'un tribut annuel.

Antérieurement à cette mission le Srirhni, porteur de cinq mille pièces d'or, avait été chargé par le Sultan, pour ses frères transfuges, d'un message d'amane qui disait : *« J'aurai à vous en adresser autant à chaque saison et fêtes, à Tlemcen ou à Alger, par l'intermédiaire des marchands ; et vous n'aurez point tant que je serai en vie, à être dans la gêne »*. Et ce fut ce qu'il fit.

Léon l'Africain loue également les exploits fameux d'un certain capitaine Ezzeranghi (kaïd Es-Srarhni) — sans doute le père du précédent — qui attaqua et défit les Arabes voisins qu'on nomme Bénigébis (Ben-Kbir ou Bni-Guerir) et réduisit la cité de Tefza, ou Kaçba-Tadla.

*
* *

A ces valeureux chefs ont succédé dans les *Srarhna* des kaïds méritants, aussi, dont le principal actuellement est le **Kaid El Khelloufi Rhali ben Boubeker** de qui le père avait occupé à la Cour du Sultan une des principales charges du palais et qui, lui-même, était le fils d'El Khalloufi, l'un des premiers kaïds des *Srarhna-Oultana-Ftouka-Ntifs* réunis.

L'oncle du kaïd occupa également un emploi analogue.

Le kaïd Rhali El Khalloufi est né vers 1261 = 1845 aux Oulad-Khallouf. Après avoir succédé à son père à la Cour de Sidi Mohammed II ben Abderahmane, puis à celle de Moulai-Hassène il fut investi du titre de kaïd par Moulai-Abdelaziz, en 1894, mais plus tard, Ba Ahmed le révoqua à l'instigation de l'ex-kaïd Djilali ben Moudzène, qui acheta sa charge, alimentant, comme c'était l'usage, la cassette de ce vizir. Ayant protesté, il fut alors emprisonné à Mogador, sept années durant, jusqu'à ce qu'il fut libéré par Moulai-Abdelhafidh en 1908 qui le remplaça à la tête de sa tribu. Lors de la venue d'El Hiba à Marrakech le kaïd El Khalloufi observa une sage neutralité, si bien qu'au passage de la *Colonne Mangin*, en 1912, il fut provisoirement confirmé dans sa charge et reçut en février suivant, un dahir de commandement émanant du Sultan Moulai-Youssef.

L'année suivante, lors de la retraite des kaïds Mohammed Nouisi et Larbi-l-Freïthi il vit son commandement s'augmenter des Sanhadja, qui dépendaient de ces deux chefs, si bien qu'actuellement il est kaïd des *Anabia* ; *Oulad-Toug* ; *Oulad-Khalouf* ; *Oulad-Slama* ; *Oulad-Youssef* ; *Dzouz* ; *Freïtha-Sanhadja*.

Malgré son grand âge le kaïd El Khalloufi, fort de son influence familiale, exerce une grande autorité sur tous les Srarhna qu'il a su maintenir pendant les dernières guerres.

Très attaché au Sultan et très déférent à l'égard des Autorités du Protectorat, le kaïd Rhali est un très actif auxiliaire. Il entretient d'excellentes relations avec ses voisins, comme aussi avec les européens de la région.

Depuis plusieurs années le kaïd El Khalloufi est secondé par l'aîné de ses quatre fils, le khelifa **Abbès ben Rhali**, qui s'acquitte de sa tâche avec intelligence et fermeté.

Une fille du kaïd est mariée au neveu du kaïd Fathmi el Yakoubi ; une autre (décédée) avait été l'épouse du kaïd Rahal ben Gueddida.

Le kaïd Rhali, actuellement, est un beau vieillard encore actif et, comme ses fils, il est lettré en arabe.

Srarhna 1923.

* * *

Quant au kaïd **El Yakoubi Fathmi ben Abd Allah ben Rahal**, il est né aux Oulad-Yakoub dans le douar Oulad-Rhazi ; il appartient, dit-il, à la descendance des *Oulad-Sidi-Yacoub* qui, fort nombreux, ont islamisé une grande partie du Moghreb-el-Aksa comme ils avaient fait en Moghreb-el-adna et dont trois fractions sont à la montagne des Bni-Isnaz (Beni-Snassène).

La Sedjara de Sidi Yacoub est ainsi rédigée par le célèbre généalogiste El Achmaoui el Kbir : *Abou Yacoub ben Mohammed ben Abd Allah ben Abdelkhalek ben Ali ben Abdelkader ben Amer ben Raho ben Daho ben Miçbah ben Çalih ben Saïd ben Mohammed ben Abd Allah ben Mohammed ben Ahmed ben Idris l'Açrheïr ben Idris l'Akbeur ben Abd Allah-l'Kamil ben Hassène el Moutsana ben Hassène es Sibthi ben Ali ben Abi-Thaleb ou Fathima-Zohra bent Rassoul-Allah.*

De tous temps les ancêtres du kaïd Fathmi furent *chïoukh* dans les Srarhna « et, précise ce chef, *lorsque mon frère Mohammed accompagna Moulâï-Hassène en expédition en Tafilelt, [1311 = 1894] il apprit d'une autre fraction des Oulad-Sidi-Yacoub, dans laquelle il fut cordialement reçu, que tous nous appartenons à la même descendance d'Abou-Yacoub el-Moghrebi.* »

Le grand-père du kaïd actuel, Rahal ben Abd Allah El Yacoubi commandait déjà pour le Makhzène aux Srarhna et Abd Allah ben Rahal naquit, vécut cheikh et mourut octogénaire sous Moulâï-Abdelaziz dans la même tribu.

Le cheikh El Yakoubi Abd Allah était le beau-frère du puissant kaïd Hamadini Miloudi qui, plusieurs fois emmena en expéditions guerrières ses neveux Mohammed et Fathmi, futurs kaïds aussi. Il avait même fait édifier dans sa tribu une kaçba pour eux, puis avant de mourir à Oudjda en combattant le rogui il légua à Mohammed — alors lieutenant de sa méhalla — un tiers de sa fortune, tout en lui assurant sa succession au kaïdat des Hamdana, décision ratifiée d'ailleurs par un dahir du Makhzène, décret encore en possession de la famille.

Le kaïd Mohammed était né vers 1870 aux *Oulad-Yacoub* et au cours de sa carrière il fut l'allié du Grand-kaïd Mtouggui. Sous Moulai-Abdelhafidh, Yakoubi Mohammed, alors kaïd des Hamdana, fut désigné pour commander aux *Srarhna* alors en rébellion, mais la tribu refusa de lui obéir et se rebella contre lui. Ce fut en combattant les Ait-Atta et les Entifa alliés aux *Srarhna* qu'il fut tué, en 1906. Il fut enterré dans les Hamdana. Il laissait comme fils : Ahmed, chef de la fraction des Hamdana et gendre du kaïd Rhali El Kalouffi ; Omar ; Hassène et Çalah.

Sitôt après la mort de Mohammed son frère cadet :

Fathmi ben Abd Allah El Yakoubi né aux *Oulad-Yacoub*, berceau familial, vers 1875, prit la suite du commandement et essaya de rétablir l'ordre parmi les *Srarhna* et leurs alliés. Il fut lui-même blessé par les gens de Demnat au cours d'un combat.

Il fut parmi les premiers chefs qui se rangèrent, en 1912, aux côtés du Colonel Mangin qu'il seconda fidèlement. Au cours de la Grande-guerre, son loyalisme ne faillit pas, et actuellement il administre sagement son important kaïdat qui comprend : les *Oulad-Yakoub* ; les *Hamdana* ; les *Fetnassa* ; *Oulad-Chaïb* ; les *Oulad-Ouggad* ; les *Oulad-Kheïra* ; les *Chaâra*.

Le kaïd El Yakoubi qui jouit d'un certain prestige religieux dû à ses origines, est un chef à l'esprit pondéré, de caractère calme, et très courtois dans ses relations avec les autorités. Ses fils sont Si Tahar, marié à une fille de l'ancien kaïd Rahal ben Bou-Chaïb ; Mohammed-Tahar, Mohammed-Ceddik ; Mohammed-eç-Çrheïr, Mohammed-er-Rahali ; Mohammed-l'Mokhtar ; Mohammed-Mosthefa ; Mohammed-M'barek ; Mohammed-el-Korchi.

* * *

Quant aux autres kaïds des *Srarhna*, ils sont actuellement :

Le **Kaid Ahmed ben Saïd Touggui**, qui commande aux : *Haffat* ; *Hararcha*, *Oulad-Zerrad* ; *Ounasda*, *Oulad-Cherki* ; *Oulad-Sbaï* ; *Oulad-Bou-Grine* et *Oulad-Bou-Ali* ;

Le kaïd **Aomar ben Ahmed Rahali**, chef des *Oulad-Sidi-Rahal* et *Oulad-Tabbat* ;

Et le kaïd **Mohammed ben El Harrèche** qui est à la tête des *Bni-Ameur* et *Oulad-Fakraun*.

Marrakech 1923.

Les Zemrane

A la fois voisins des Rahmna et des Srarhna, les *Zemrane* constituent une tribu, mitigée d'autochtones et d'arabes qui, au cours des siècles derniers, semblent s'être alliés de préférence aux Srarhna pour tenir en échec leurs communs voisins.

Comme toute tribu makhzène elle bénéficia parfois de prérogatives avantageuses mais, plus souvent encore, elle eut à subir les aléas de la vassalité, notamment sous le règne du sultan Moulāi-Abd Allah et sous celui de son fils Sidi Mohammed 1^{er}. Ce dernier qui, en 1197 = 1782, ayant exterminé les Oulad-Bessbâ, du Haouz de Marrakech, repeupla leur pays avec des Zemrane qu'il venait de combattre également. Ce ne fut guère que sous le pacifique Sidi-Mohammed II ben Abderrahmane que cette tribu — ainsi que nous l'exposons dans l'histoire des Srarhna — recouvra la paix et la prospérité, à la suite d'importants travaux hydrauliques qui transformèrent son territoire, ruiné par les guerres, en jardins productifs et en vallées fertiles. Sous ce prince, les exilés de cette région réintégrèrent le berceau ancestral où ils reprirent leur vie normale.

En ce temps, et depuis Moulāi Slimane, la tribu des Zemrane était érigée en *amalat*, duquel dépendait la tribu des Glaoua, et qui eut comme chef, au début de la treizième corne, le grand kaïd Zemrani Mohammed ben Madani, lequel commandait aussi aux Srarhna ; à une partie du Tadla ; à la ville de Demnat et aux populations du Sud de l'Atlas qui portaient le nom générique de Feïdja.

Le territoire des Zemrane est aussi arrosé par l'Oued-Rdat, affluent de gauche du Tensift. C'est dans la vallée de cet oued que se dresse la Zaouïa de Sidi-Rahal renfermant le mausolée du santon et formant un centre que visita en 1882 le Vicomte Charles de Foucauld : « C'est, écrit-il, une *bourgade* du territoire des Zemrane, entourée de murs et bâtie en pisé. Elle a environ mille habitants. Au milieu s'élève une belle *koubba* où reposent les restes de Sidi-Rahal et une *Zaouïa* où vivent les marabouts ; ses descendants. Ces derniers sont fort vénérés et visités par toutes les populations environnantes.

« ... Le pays, ajoute l'illustre voyageur, n'est pas assez sûr pour marcher sans *zetat* — garde-de-corps — mais un seul homme suffit.

« ... L'Oued-Rdat prend sa source au Tizi-n'-Glaoui... Le noyer se rencontre dans la vallée de ce cours d'eau, il apparaît ici pour la première fois et abonde sur les deux versants du Grand-Atlas. » Reconnaissance au Maroc p. 79 et 80.)

Les Benchegra

Parmi les notables qui commandèrent en pays Zemrane étaient les Benchegra issus, disent leurs descendants, d'une famille de cheurfa originaires des Bni-Drouar dans les Zemrane ; plus exactement, de la Zaouia de Sidi-Rahal. D'après le cheikh Mohammed-Belhadj Zemrani, les Zemrane auraient comme ancêtres des *ançar* (compagnons du Prophète ou leurs fils) du Hedjaz.

Le nom de *Benchegra* est très souvent cité en l'histoire du Moghreb el-Akça, il fut donné à l'aïeul de la famille en raison de la teinte rousse de sa barbe (chagrat) ; ce qui par filiation constitua le patronyme Benchegra.

Certains membres de cette famille remplirent des charges élevées au cours de diverses dynasties. C'est ainsi qu'on cite déjà un kaïd ibn Chegra alors khelifa de Marrakech sous le sultan saâdien Mohammed-Cheïkh El Mehdi. A la mort de ce chérif, son fils, Abou Mohammed-Abd Allah arrivant en hâte de Fez campa aux portes de la capitale du Sud et ce fut là que, le kaïd Benchegra en tête des notables reçut le nouveau sultan, et qu'après lui avoir présenté les condoléances unanimes à l'occasion du meurtre de son père par le chef turc Çalah alors réfugié à Taroudant, il lui remit l'acte d'obédience. Quelques jours après, Benchegra était officiellement chargé d'accompagner jusqu'à Fez le prince Abou-Abd Allah Mohammed dit *El Mesloukh* afin de l'y faire reconnaître comme khelifa du Nord. Mais ce prince, en raison de ses manières hautaines ne plaisait pas. On ne lui laissa pas la charge des affaires et ce fut le kaïd Benchegra (Ibn Chakra) qui la lui épargna (*Extraits inédits relatifs au Moghreb* : Ed. Fagnan p. 387).

Ayant pris la direction du khelifat, Benchegra dota Fez-Djedid d'une porte encore dite Bab-Benchegra et fit édifier dans ce même quartier une somptueuse résidence — *Dar Benchegra* — en laquelle plus tard, 15 Dzu-l-Kâda 1079, le sultan alaoui Moulaï-Rechid fit célébrer les noces de son frère puîné Moulaï-Ismail. Suivant El Ifreni, la Cour donna à cette cérémonie un éclat inaccoutumé, l'épousée étant une princesse issue de cheurfa saâdiens (Istikhsa T. I. p. 53 — Tr. Fumey).

Toujours d'après Ennaciri Esslaoui, « au mois de moharrem 1134 = 1721 mourut à Oudjda le pacha Rhazi Benchegra, gouverneur de Marrakech. »

Le kaïd Mohammed ben Elhadj-Abdesslam Benchegra se rallie à ces personnages précités par son aïeul Fathmi ben M'barec Benchegra.

M'barec, mourut dans les Bni-Drouar, laissant son fils Fathmi ben M'barec qui lui succéda dans son commandement et qui, guerrier comme tous les Benchegra, mourut dans les Zemrane en combattant les Rahmna. Il laissait trois fils, Elhadj-Mbarec qui était son khelifa, Elhadj-Abdesslam et Abbès.

Elhadj-Abdesslam succéda à son père, devint kaïd des Bni-Drouar, et fut même, durant quelque temps, Ministre de la guerre sous Moulaï-Abdelaziz,

étant donné ses réelles qualités de chef guerrier et en récompense des signalés services qu'il avait rendus à Moulaï-Hassène, de qui il avait fidèlement suivi la fortune. Il fut avec lui au Tafilelt et au retour de l'expédition fatale, le sultan



*Le kaïd Benchegra Si Mohammed ; Sa femme Lalla Bacha
et leurs enfants.*

se reposa deux jours durant dans le bordj du kaïd à Sidi Rahal où les soins les plus empressés lui furent prodigués. Après avoir été, au moment de Bou-Hamara, appelé comme kaïd à Taza, Benchegra Elhadj-Abdesslam, âgé de

quarante-cinq ans, fut tué, le troisième mercredi de Çafar 1323 = 26 avril 1905, à Blad-l'Fokara, ainsi que son frère et khelifa Abbès, son neveu et un autre kaïd, Zemrani Ahmed ben Kebbour, au cours d'une révolte régionale.

Ayant suivi les cours du Djemâ-Benyoussof à Marrakech, puis étudié à Karaouiïne de Fez, Elhadj-Abdesslam était un fkih distingué. Il avait épousé une fille du kaïd Omar Zemrani et laissait deux fils, Mohammed et Rahal.

L'aîné, **Benchegra Mohammed ben Elhadj-Abdesslam**, qui succéda à son père, au kaidat des Bni-Drour-Zemrane, est né à Sidi-Rahal en 1299 = 1881.

Lettre, très dévoué au Makhzène, esprit ouvert et idées larges, le kaïd Mohammed accueillit avec satisfaction la venue des Français et prêta spontanément un concours effectif à la Colonne Mangin. Maintenu à la tête de son commandement il sut pendant la Grande-guerre faire apprécier ses services et son loyalisme. Lui et sa famille dont nous reproduisons volontiers le sympathique groupe, sont particulièrement affables, intelligents et complètement acquis à nos institutions.

Le kaïd Benchegra Mohammed a visité Paris et il garde de son séjour dans la capitale un souvenir ineffaçable. Ses fils sont Fathmi, Abdesslam et Hammouda. Les deux aînés, jeunes gens de dix-huit et de dix-sept ans, particulièrement instruits en français, sont d'excellents élèves du collège franco-arabe.

Marrakech, 1923.

L'été de 1925 marqua de son sceau fatal cette aimable famille : Abdesslam, le fkih si promettant et vigoureux adolescent, succomba aux atteintes du typhus ; et nous eûmes à cœur d'unir fraternellement notre douleur à celle des malheureux parents et de répandre nos pleurs sur cette jeune victime des Parques inexorables !

Marrakech 1925 ; M et Ed. G.,

Le kaïd Zemrani Omar

Uni par des alliances aux Benchegra est aussi le kaïd Zemrani Omar ben Elhadj-Mbarec ben El Mekki *ben El Mekki ben Abd Allah ben Ahmed ben Abd Allah Zemrani*, des *Adgourouïa*, originaire des Oulad-Saïd, fraction des Oulad-Naceur, de qui les ancêtres furent de tous temps des notables ou chefs de tribu.

Son père Cheikh Mbarec accomplit deux fois le pèlerinage de La Mecque. La seconde fois il y mourut et fut enterré dans une nécropole de la cité sainte de Bab-Abd el Mouthalib, il avait soixante-dix ans et était accompagné de sa femme la *hadjat* Fathima et de son beau-frère Elhadj-Mbarec ben Elhadj-Mâdjoub Chettoui qui revinrent donc seuls dans la tribu.

Le cheikh Elhadj-Mbarec avait déjà succédé, à son père El Mekki qui, nommé kaïd par Moulâï-Abdelhafidh fut tué à Settât en 1326, au cours d'un engagement avec les troupes chérifiennes et remplacé par son frère puîné Elhadj-Ali qui lui-même fut tué à Fez dans un accident de fantasia. Deux autres fils sont Mohammed et Ahmed, lettrés qui se sont consacrés à l'exploitation des domaines familiaux.

Quant à **Omar Zemrani**, il fut, alors qu'âgé de vingt ans à peine, nommé kaïd-reha par Moulâï-Abdelaziz. Il commanda à une forte méhalla d'un millier d'hommes et prit part aux luttes entre le souverain légitime et le prince prétendant. Ce fut ainsi qu'il se battit à Settât contre les Oulad-Ferradj, des Doukkala. Ce fut au cours de cette période perturbée que le bordj du kaïd Mçoubeur fut bombardé, sans grand effet d'ailleurs, par les Rahmna.

« Donc j'avais vingt ans à peine, *précise le kaïd*, lorsqu'à la tête de ma mehalla je fus mêlé aux opérations du grand kaïd Guellouli (ou Jelouli, exactement Djelouli), maître du Sous, des Chtouka à Tiznit, en lutte contre les kabyles Aït-Bou Thaïeb ; Ida-ou-Mohand ; Aït-Malek ; Aït-Ouedrim ; Aït-Mzane ; Ida-ou-Nouh. Après avoir réduit leur chef El Madani Rhassassi ; les Mejjal et les Ida-ou-Bou Oukil nous rentrâmes à Tiznit. Ce fut dans un engagement contre ces derniers que je fus blessé, le jour même que fut tué hadj-Hammad, khelifa de Guellouli.

« Ce jour-là, plus de vingt mille combattants prirent part à l'action qui se prolongea pendant toute la nuit ; au matin nous rentrâmes à Tiznit. Ces faits se passaient au cours de l'année hégirienne 1312.

« Trois jours après notre victoire sur les kabyles précités, le makhzène nous avertit que les Espagnols étaient sur le point de débarquer à l'embouchure de l'Oued-Massa. En toute hâte nous nous transportâmes chez les Sbouïga mis en suspicion de trahison et nous les attaquâmes. Le combat dura depuis soixante heures déjà lorsque mon groupe fut détaché de la mehalla pour se porter sur la côte et se rendre un compte exact de la gravité de la

situation. Effectivement une corvette espagnole avait débarqué une partie de son équipage. Dans ce coup de main nous parvîmes à nous saisir de cinq matelots espagnols, d'un interprète juif et de dix-sept notables Sbouiga. De son côté le Grand-vizir Ba Ahmed avait dépêché de Çouïra (Mogador) une frégate qui donna la chasse à la corvette espagnole. »

Depuis, le kaïd Omar Zemrani, suivit la bonne et la mauvaise fortune de Moulâi-Abdelaziz ; puis, après avoir été maintenu aux Zemrane par Moulâi-Abdelhafidh il fut confirmé dans son commandement par le Colonel Mangin, auquel spontanément il avait prêté son concours. Pendant la Grande-guerre il fut comme tous les chefs secondaires acquis au Makhzène, dévoué au Protectorat.

Les fils du Kaïd sont : Abdesslam né vers 1908 ; Abd-el-Ahdi, Abderrahmane, Rahal et Abbès, tous écoliers studieux.



Le kaïd Mçoubber important chef des Zemrane.

Marrakech, 1923.

Les cheurfa de Tameslhout

Tameslout — (*Tameç-l'hout*, le lieu sanctifié ; la source de la sanctification —) fut créé par le chérif **Abou-Ahmed Abd Allah-ben-Hosséïne** l'un des santons originaires du ribath de Tit (Thith), descendant direct de Moulai-Abd Allah-Amrhar-eççrheïr, lui-même arrière petit-fils de Moulai Abd Allah-Amrhar-elkbir.

Voici, nous dit-on, de quelle façon cet idrisside s'installa chez les *Sektana* du Houz de Marrakech :

De par sa naissance, comme aussi de par sa science et son don de *karamate*, Moulai-Abd Allah-Amrhar-ben Hosséïne était déjà au début de la neuvième corne, un personnage influent du monde savant de Marrakech ; alliant à ses vertus natives une grande perspicacité et surtout un esprit satirique et persifleur, il était admiré, vénéré même, mais surtout jaloué et craint, si bien qu'un jour son vieux cheïkh et ami, Abou Abd Allah Mohammed Elrhazouani apprenant que des envieux l'avaient desservi auprès du prince Abou-l'Abbas Ahmed-l'Aâredj, et craignant pour sa vie, lui conseilla de partir immédiatement à la recherche d'un asile plus sûr.

Donc, après s'être mis en prière Cheïkh Elrhazouani (disciple d'Abdelaziz Tebba, lui-même compagnon et disciple de l'Imam Djazouli) intima cet avis : « Cette nuit, avant que le *fedjer* ait dessillé les yeux des Croyants, pars avec ta famille dans la direction du *djanoubbi* (Sud-Ouest) jusqu'à ce que tu découvres un endroit absolument désertique et inhabité. Là sera ton endroit et Dieu (en l'honneur de toi) le revêtira par ta main d'une luxuriante végétation. »

— O cheïkh, demanda le transfuge, donnez-moi quelques gages de ma nouvelle dignité....

— Le pouvoir t'a été donné par Dieu d'être maître de tous les êtres ailés, tant des utiles et agréables que des nuisibles et détestables. De même que la femme stérile enfantera après avoir mangé d'un aliment auquel tu auras goûté ! Garde ces prérogatives jalousement et tu seras ainsi utile aux créatures d'Allah !...

Que ma *baraka* t'accompagne, ô mon fils !

Le jeune fils du cheïkh Ahmed a ainsi narré l'« exode » d'après un vieux document qui nous est soumis :

« Nuitamment nous nous éloignâmes de Marrakech. Ma mère et moi, tristes vraiment, suivions silencieusement le cheikh mon père, qui avait insisté pour emmener avec nous la vache dont le lait constituait son aliment exclusif au cours de ses déplacements — coutume des premiers santons et mchaïkh de l'Islam. — Il avait sur ses épaules une seule *ferrachîa*, (couverture de laine), et moi, dans mes bras, le chat de la maison duquel je n'avais pas voulu me séparer.

Les premières heures du trajet furent assez agréables, cependant la végétation, toujours aussi abondante, n'indiquait guère encore le lieu du repos. Mais, comme nous étions en saison d'été, le soleil bientôt arda ses rayons d'une façon insupportable; si bien que nous fûmes dès lors terrassés par une fatigue extrême ! Alors se produisit un premier miracle : Mon père venait de lever les yeux au ciel, lorsque des pigeons, par centaines, formèrent au-dessus de nos têtes un nuage si épais qu'une ombre bienfaisante aussitôt nous abrita en même temps qu'une fraîcheur agréable nous stimulait de nouveau. Il en fut ainsi jusqu'à l'heure du *dzhohor* où nous nous trouvâmes en plein erg (de *hareg*, brûlé). Le chat que, depuis un instant, je ne pouvais plus retenir s'élança finalement et se mit à gratter la terre, cependant que le cheikh en une pieuse *rekaât* rendait grâces à Allah et que, sous les griffes du minet, l'eau avait jailli : le filet initial qui avait peine à sortir de terre, se transforma, nouveau *Zemzem*, en une source à l'eau abondante et limpide. L'herbe verdit le sol, comme par enchantement, ce tandis que les pigeons égayaient la nature de leur vol soyeux.

Dès lors, toutes les caravanes sillonnèrent le chemin qu'avait tracé le cheikh et le reconnaissant bientôt comme *Ouali* vinrent solliciter sa *baraka*. Un *kçar* s'y édifia qui prospéra à l'infini. Les pigeons furent les premiers hôtes des murailles; et, aujourd'hui encore nous admirons nous-mêmes leurs innombrables et gracieux descendants. C'est là, comme en bien des endroits, l'oiseau *tabou*, l'« *ibis sacré* ».

* * * *

Cependant, toutes les contrariétés ne devaient pas être épargnées au cheikh — son prestige s'en accrut pourtant.

Un jour que la vache paissait au loin, des cavaliers du makhzène, en tournée, l'aperçurent et la croyant égarée la poussèrent devant eux jusqu'à Marrakech... Or, le cheikh qui ne se substantait que du lait de cette vache en conçut un violent dépit et décréta que quoiqu'il put advenir il partirait pour la capitale !...

Il se mit en route, sur l'heure, et ayant pénétré dans la cité il se rendit chez son ami, le cheikh Abou-l'Hassène Ali ben Abi-l'Kassim qui, écoutant ses doléances, lui conseilla de se rendre au tombeau de leur commun cheikh, Sidi Elrhazouani, récemment défunt. Le chérif se rendit donc à *Roudat-el-kçour* et pleura des larmes de douleur sur le *kbor* de son Maître vénéré, à tel point qu'en ayant oublié sa vache il se dirigeait sur Tameslout, lorsqu'ayant franchi *Bab-elhadid* il rencontra l'animal arrêté devant le cavalier qui l'avait ravie.

Lorsque l'*abid* vit mon père regarder la vache de « *telle manière* » il s'adressa à lui : « Je vous le demande, au nom d'Allah, êtes-vous bien AbdAllah-ben-Hosséïne, le propriétaire de cette vache ?... »

Et sur l'affirmation, il descendit de cheval, alla baiser les mains du cheïkh et se répandit en excuses et en mortifications.

Mon père lui dit : « Qui t'a fait venir ici ? » et le *çahab* de répondre : « Je me reposais dans ma maison, lorsque m'est apparu un homme d'une haute taille — tel était (Elrhazouani) — brandissant une épée nue, et qui posant son pied sur ma poitrine, déclara menaçant : « Si tu ne restitues pas sur l'heure la vache à Moulaï-Abd Allah-ben-Hosséïne, je te transpercerai de mon glaive. J'ai ouï, j'ai compris et effrayé je sortis poussant la vache devant moi et m'en remettant au cheïkh pour le reste. C'est lorsque je vous ai vu la regarder de « *telle manière* » que j'ai su que vous étiez l'agréé de Dieu ! »

Mon père reprit son bien et repartit en glorifiant le nom de Cheïkh Elrhazouani — serviteur de Dieu ! Ce fut alors que le sultan, mis au courant de l'aventure, dépêcha vers Tameslout, le même *abid* porteur de compliments et de cadeaux ! »

A partir de ce moment des choses extraordinaires sortirent de la main de mon père, ajoute Moulaï-Ahmed, les *karamate* se multiplièrent et les visites aussi.

Des nuées de sauterelles s'étant abattues dans la région menaçaient de dévorer les récoltes et les arbres, mais mon père se mit en prières et tout à l'entour de notre *kçar* fut épargné ainsi que chez les *Sektana* qui nous avaient protégés, alors que le Houz était presque tout dévasté.

Bientôt il fut d'usage chez les cultivateurs de consacrer qui, un cinquième, qui, un dixième, de sa récolte à la zaouïa de Tameslout pour obtenir la protection des semences et des moissons contre les mandibules des sauterelles ou contre celles des oiseaux pillards.

Le chérif Moulaï-Abd Allah-amrhar ben Hosséïne, multipliant ses *karamate* et ses bienfaits, avait ainsi consacré son prestige en cette région, désormais l'une des plus fertiles du Houz méridional, lorsqu'il se décida à accomplir le pèlerinage canonique, qu'il refit plusieurs fois. On rapporte qu'une fois, étant en compagnie de deux autres *mchaïkhs*, les frères Sidi Mohammed et Sidi Mosthefa, ils dressèrent leurs deux tentes l'une près de l'autre, au milieu de celles de la caravane des pèlerins. Pendant la nuit, un silence complet régnait lorsque Sidi Mohammed s'éveillant, se proposa de réciter la prière de l'*ouïthr* : voyant que tout le monde était plongé dans le sommeil il eut lui-même l'idée de négliger sa prière, mais aussitôt la forte voix du cheïkh, endormi pourtant, se fit entendre ; il prononça nettement : « *Nous avons abordé ce qu'ils ont fait* (au plus secret d'eux-mêmes), et nous l'avons rendu une poussière dispersée. »

Et Sidi Mohammed a dit : « J'ai senti au visage le rouge de la honte, je me suis repenti et j'ai prié !... »

Alors que fort vieux déjà, le cheïkh s'était mis en courroux contre certains de ses fils, il voulut quitter Tameslout pour planter sa tente dans la vallée de l'Oued-Nefis. Aussitôt, tous les pigeons décampèrent avec lui : plus un seul ne resta dans Tameslout, ce que voyant les habitants hommes, femmes et enfants s'élancèrent pour rattraper le vieillard et lui déclarèrent fermement :

« Par Dieu, nous ne retournerons chez nous que si vous revenez avec nous. Plutôt mourrons-nous de faim auprès de vous. » Pris de compassion pour tous ces gens il s'en revint avec eux, ainsi que la multitude des pigeons. Il mourut — plus que centenaire — entouré de respect et vénération, en l'an 976 et fut inhumé à Tameslout où, depuis près de quatre siècles, ses karimates posthumes se révèlent autour de son tombeau.

Moulai-Abd Allah-Amrhar-ben Hosséine, qui avait été l'un des disciples préférés de Cheikh Abderrahmane el-Mejdoub, avait hérité sa *baraka* en 965. (Ce dernier santou fut l'un des plus célèbres *mchaïkh* du Moghreb et son tombeau est à Meknès dans le même mausolée où fut inhumé le glorieux sultan Moulai-Ismaïl). Le prince (Moulai-Ismaïl) mourut à Meknès le samedi 28 redjeb 1139 et fut enterré dans le mausolée de cheikh Elmejdoub, relate l'*Istikça* ».

Le cheikh El Mejdoub avait eu aussi comme disciple, également considéré, Sidi Abou-l'Mhassine Youssef **Elfassi** qui, très peiné de la préférence accordée à son condisciple le chérif *Meslouhi*, refusa de se rendre à son appel lorsque ce dernier, sentant sa mort prochaine, le pria de venir à Tameslout pour lui remettre, disait-il, ce que le Mejdoub lui avait confié. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il déclara : « Maintenant j'irai le visiter !.. » et de fait il se rendit sur sa tombe d'où il rapporta, dit-on... une « double baraka ».

Le cheikh Abd Allah ben Hosséine avait coutume de dire : « Ceux que Dieu protège doivent seuls venir dans notre sanctuaire, qui est le sanctuaire d'Ibrahim : celui qui y entre n'aura plus rien à craindre ! »

Il disait aussi : « Notre maison est une maison de secret et non de science. » Dès que commençait le mois de moharrem, il se laissait pousser la barbe et les cheveux, et, si on le lui reprochait il disait : « Je ne fais cela qu'en signe de tristesse pour le meurtre d'Hosséine, et comme marque de regret du malheur qui lui est arrivé. » Il pratiquait le *sama* avec ses compagnons, qui se réunissaient chez lui en séances (*ahdrate*) dans la forme habituelle, et tombait aussi en extase avec eux.

Il avait eu aussi comme *mechaïkh* : Abou-Mohammed ben Tahar Elhassani et Abou-Elmehdi Es-Sektani.

La baraka familiale passa à l'aîné de ses fils Moulai-Ahmed déjà fort âgé qui depuis longtemps était son *naïb* et possédait même le don de karama. Il observa avec le plus grand soin la voie que lui avait tracée le cheikh : ce qui augmenta tellement son prestige qu'aucune louange humaine ne serait assez haute pour lui. « Et Dieu l'avait en telle estime, proclamaient ses *fokra* (adeptes) que celui qui avait l'heur de le voir sept fois en rêve, le paradis lui était assuré !.. »

Son fils aîné Abou-Is'hak Ibrahim lui succéda à Tameslout et fut aussi un cheikh transcendant qui, après une longue vie toute au service du bien, s'éteignit en l'an 1072 = 1661 presque centenaire aussi. Il se plaisait à enseigner que : *le rôle des hommes de Dieu est de servir ceux que l'infortune accable et que le malheur désole !*

Ce fut un petit-fils de Moulai-Ahmed, le cheikh Moulai-Abdesslam ben Moulai-Saïd qui, bien qu'aveugle, quitta Tameslout avec ses deux fils Saïd et

Smaïne (Ismail) pour les installer dans les Doukkala, à l'endroit où est actuellement la zaouïa Saïssia (1), où est toujours observée la *tarika Meslouhîa*. Ensuite de cette installation le vieux cheikh Moulâï-Abdesslam s'en revint mourir à Tameslout où est son kbor, *mzara* très fréquentée.

Depuis, les sultans n'ont cessé de témoigner aux Cheurfa de Tameslout une considération marquée, confirmée par de nombreux dhahirstel celui de S. M. Sidi Mohammed ben Abd Allah qui, en 1185, proclame les services rendus par la zaouïa et en consacre les prérogatives entre les mains de son chef d'alors : Sidi Mohammed ben Moulâï-Abderrahmane ech-Cherif *El-Meslouhi el Hassani* de la descendance du *çalih* Sidi Abd Allah ben-Hosséïne. Dans cet acte sont également cités Seïd Ahmed frère et Si Allal fils du précédent *fkih*.

Voici la Sedjara la plus accréditée, semble-t-il, de qui relèvent les cheurfa du Ribath de Tit et ceux de ses filiales Tameslout, Saïs, Kouassan et dérivées.

Abou-Mohammed Abd Allah — *l'amrhar ben Hosséïne ben Hassine* (ou Hassaïne) *ben Saïd ben Ibrahim ben Abdeljelii ben Moulâï-Abd Allah — elamrhar-eççrheir* — (enterré à l'Aïn-el-Barkat, dit-on, et de l'ascendance de qui se prévalent plusieurs familles nobles de Marrakech et de la région). — *ben Abdelkhalik ben Moulâï-Abd Allah — elamrhar elkbir — ben Abi-Djâfer Is'hak* (ou Ismaïl) *ben Mohammed ben Abi-Bekr Ahmed ben Hosséïne-mouççrharène — ben Abd Allah ben Ibrahim ben Moussa ben Abdelkrim ben Messaoud ben Çalah ben Abd Allah ben Abderrahmane ben Abi-Bekr Temime ben Yassar ben Yahïa ben Abi-l'kassem ben Abd Allah ben Moulâï-Idris-l'Açrheur ben Idris-l'akkeur ben Abd Allah-l'Kamel elmobajel ben Hassène-elmoutsanna ben Hassène-essibthi* fils de l'Imam Ali-ben-Abi-Thaleb et de Seïtta Fathima-Zohra fille du Prophète Mohammed.

Cet arbre généalogique a été dressé par le docte kadhi fassi Cheïkh Bendjâfer Elkittani.

D'autre part le *Kitab en Nasab* de El Achmaoui elkbir, trad. par le R. P. Giacobetti, indique aux f. 48-49 :

Abd Allah enterré à Aïn-el-Barkat a laissé trois enfants : Mohammed ; Ahmed et Abd-el-Malek. Ce sont les maîtres de Marfaketch et ils sont les ancêtres de plusieurs nobles qui sont à la montagne des Berbers et qui parlent le *zenatia*. Leur ancêtre se nomme Abd Allah —amrhar (Elkbir) *ben Abdelaziz ben Abdelkader ben Ahmed ben Mohammed ben Abi-l'Kassem ben Abdelkrim ben Ibrahim ben Saïd ben Abd Allah ben Soléïmane ben Abd Allah ben Mohammed ben Abd Allah ben Moulâï Idris*.

Il semble impossible de préciser les origines des *Amrharioune* pas plus que d'authentifier leur *sedjara* étant donné le nombre de *mchaïkh* qui vécurent dans leurs zaouïas. Il est pourtant acquis que ce sont des cheurfa idrissides descendants de Moulâï-Abd Allah ben Moulâï-Idris et l'on doit à priori se

(1) Voir à Mazagan : le kaïd Saïssi Sidi Mohammed ben Moulâï-Tahar

ranger à leur assertion, d'après cette parole même : « *Il ne faut pas contester aux gens les origines qu'ils s'attribuent de crainte d'offenser Sidna Mohammed* ».

Quant au ribath-majeur de Tit il est l'un des plus anciens monastères mahométans du Moghreb, c'était une citadelle renforcée qui abritait les doctrines de l'orthodoxie islamique depuis la quatrième corne.

Entre autres « lumières » qui fréquentèrent cette Ecole, l'Imam **Djazouli** y passa quatorze années de sa vie et y eut précisément comme cheikh vénéré Moulai-Abd Allah — l'*amrhar-eççrheïr* — qui le précède dans la *Selsla djazoulia* et qui lui-même était disciple d'Abou-Othmane Saïd Elharthanani, dont la *zaouïa harthanana* se dressait près de Goz sur la rive droite du Tensift. Ce cheikh Saïd était un *regragui* qui professait les doctrines *chadoulia*.

D'un renseignement que nous n'avons pu authentifier mais qui offre un caractère de vraisemblance : le *ribath de Tit* serait le frère germain de celui de Tinemel (Tine-Mellal), celui-ci créé par les aïeux du Mehdi Mohammed ben Abd Allah *amrhar* dit Ibn-Toumert ; et lorsque les deux frères du mehdi, Abdelaziz et Aïssa, mécontents d'être évincés du pouvoir tombèrent sous les coups du vizir Abou-Djâfer Ibn-Atïa et du khalife Abdelmoumène ce fut au ribath de Tit que leurs familles, en détresse, se réfugièrent.

Ce qui est certain c'est que le groupement familial du mehdi Ibn-Toumert porta de tout temps le générique d'*Aït-Amrhar*, nous affirme-t-on.

Bien qu'actuellement, la zaouïa de Tameslout revête un caractère plutôt pastoral cela n'empêche pas que ses cheurfa, encore très vénérés, entretiennent toujours le feu sacré de la *taïffa meslouhïa* et qu'ils ont en nombre suffisant *fok'ha* et *fokra*... et en nombre suffisant aussi sont les pigeons toujours accueillant familièrement les visiteurs favorisés.

Tameslout, 1925.



Les Cheurfa Oulad-Sibâï

Un important groupement de cheurfa descendants de Moulaï Idriss, par son fils Ahmed, est constitué par les **Oulad-Sbâï**, du Sud marocain qui comptent deux fractions fort importantes : les *Oulad-Amor* et les *Oulad-Amrane*.

D'après El Achmaoui-l'kebir, l'ancêtre commun à ces cheurfa était Sidi-Amrane qui vivait vers la VII^{ème} Corne hégirienne.

Sidi Amrane eut seize femmes et laissa quatre garçons : Yahya ; Adda ; Amor et Amrane.

Le manuscrit que nous possédons de ce même généalogiste indique :

.....

« Il ne resta à Amrane qu'une femme et c'est d'elle qu'il eut quatre enfants : Yahya ; Aoune ; Mahâdh et Amrane.

Yahya ben Amrane se fixa dans le Djebel Amour, où il fut tué par trahison. Il laissa sa femme enceinte de six mois ; elle donna le jour à un fils qu'elle appela Ali ben Yahya.

➤ Adda, qui avait suivi son frère, alla ensuite à Tlemcen, puis au Djebel Habtâ. Il se rendit à Fez, où il séjourna quatre ans et où il devint célèbre ; il alla ensuite à Marrakech où il acquit un grand renom. De là, il retourna à Fez puis à Tlemcen. Il se rendit enfin à Khadra, qui était au pouvoir des Bni-Ali ; il y resta trois ans, servant Dieu, au milieu des animaux sauvages et des oiseaux. Sa renommée se répandit et sa retraite fut découverte. La nouvelle en étant arrivée aux oreilles du *Prince des Croyants*, Mohammed ben Kenbouch, celui-ci lui dépêcha un de ses gouverneurs. Adda ben Amrane le suivit chez le Prince qui le retint quarante jours auprès de lui. Dieu lui rendit la liberté et le Prince l'envoya chez un de ses chefs en lui permettant de vivre comme il voudrait. Ensuite Mohammed ben Kenbouch lui donna en mariage l'une de ses filles et en fit ainsi son parent par alliance. De cette union naquirent des garçons et des filles. Leurs descendants se mirent à prendre des villes, à soumettre leurs habitants, à conquérir des pays et des tribus, dans le Djebel-Amour, le Bou-Frach et le Ksal.

Amrane se rendit à Arhris (Plaine d'Eghris près du Djebel Amour), il laissa quatre enfants : Mohammed ; Ahmed ; Ali et Aneur. Ce dernier se

fixa à Tlemcen, auprès de l'ouali vénéré Sidi Mohammed es-Snoussi, le noble, hassani, qui lui donna en mariage sa fille, la dame Fathima. De leur union naquirent deux garçons : Hadj et Ibrahim. Après la mort de sa femme, Sidi Ameur s'en alla chez les Bri Yakoub, près de El-Djafar et s'y fixa avec ses enfants.

Sidi Hadj ben Ameur s'en alla au Sahara, près du Djebel Amour, quant à Sidi Ibrahim ben Amer, il s'en alla vers le Moghreb, non loin de la Maloua (Moulouia).

Tous ont une même origine et sont frères. Leur ancêtre se nomme **Amrane ben Mohammed ben Abderrahmane ben Abderrahim ba-l'Hassène ben Hassène ben Amrane ben Abi-Djafar ben Naceur ben Tal'ha ben Moussa ben Ahmed ben Idris ben Idris ben Abd-Allah-l'Kamil ben Hassène-el-Moutsanna ben Hassène Essibthi** fils d'Ali-ben-Abi-Thaleb et de Fathima-Zohra fille de l'Envoyé de Dieu. »

Ce serait donc à la postérité d'Adda ben Amrane que remontraient les *Cheurfa Sibaiïne* dont un ancêtre, Aïssa (surnommé Abou Sibaine) se fixa vers la VIII^{ème} corne dans la vallée de l'Oued Drâa en un endroit appelé Oulad-Çfia-l'Mokhari. Là il épousa une chérifa descendante d'Abd Allah ben Idris et en eut trois fils : Amor, Amrane et un troisième, Ameur que, par jeu phonétique, on surnomma *nemeur* (panthère).

Ce surnom fut donné à ce chérif à la suite de cet événement : Bien entendu Moulâï Aïssa, possédait de nombreux troupeaux, richesse de la communauté. Or, un vendredi de ramdhane, alors que ce Cheïkh présidait à la prière du dhzohor, un rezzou de soixante-dix berbères Ait-Atta pénétra dans la zériba pour y enlever les plus beaux sujets. Déjà une partie de l'areg qui comptait 1000 chameaux, 1000 brebis grasses et 1000 bovins était hors les portes de l'enceinte protectrice lorsque le Marabout qui alors prononçait la khotbha avec ferveur au milieu de ses fidèles recueillis, eut tout à coup la vision très nette de l'Ouali Sidi Amrane qui, subitement se métamorphosait en lion. Comme ce fait ne se produisait dans la famille qu'à l'occasion de graves événements, et, ce, depuis que ce célèbre santan « avait vécu lui-même et prié Dieu au milieu des fauves » le cheïkh Aïssa, lui aussi thaumaturge, présentant un danger imminent, communiqua par la pensée avec l'ainé de ses fils, lequel sortant prestement se trouva en présence des djicheurs. Comprenant aussitôt l'impossibilité de vaincre, à lui seul, tant d'ennemis le jeune chérif instinctivement invoqua les mânes de Sidi Amrane et subitement, aux yeux effarés des Ait Atta, il fut transformé en un lion furieux qui fit chez ces berbères un effroyable carnage, cependant que son cadet même métamorphosé le secondait furieusement et que leur jeune frère Ameur, changé en panthère, complétait le trio libérateur.

A partir de ce moment, rapporte la tradition, les cheurfa de ce groupement prirent le nom d'Oulad abi-Sibaine (du père des deux lions) et adoptèrent dans leurs attributs une peau de panthère. C'est pourquoi les *Cheurfa Aïssaoua* qui ont la même origine affirment posséder l'authentique peau de panthère dont fut revêtu le chérif Ameur durant sa courte métamorphose. Allah est le plus savant.

Quant à Sidi Ameur, appelé dès lors *Sidi Nemeur*, il devint le père des *Oulad Nemeur*, dont une fraction est encore au Sous.

Subsidiairement, indiquons la *sedjara* de la généralité des Cheurfa *Oulad-Sbāï* — ou *Sibāïne* — telle qu'elle nous fut donnée par les *Aissaoua* d'Algérie ; et, qui au Maroc, passe pour être la plus authentique des *sedjarate* connues. **Aissa** surnommé *Abou-Sibāï ben Ibrahim ben Hilal (ou Allal) ben Mohammed ben Sidi Ameur ben Sidi-Amrane ben Youssef ben Abi-Zeïd ben Abderrahmane ben Aomar ben Kahmoun ben Zakaria ben Mohammed ben Abdelmadjid ben Ali ben Abd Allah ben Ahmed ben Moulāi-Idris Laçheur ez-Zouhiri ben Idris-Lakbeur ben Abd Allah l'Kamel ben Hassène-l'Moutsana ben Hassène Essibthi* fils d'Ali-ben-Abi-Thaleb et de Fathima-Zohra *bent* Rassoul-Allah.

Retraçons également, avec *ibn Khaldoun*, la vie d'un Santon, homonyme et contemporain de notre héros : « *Le seigneur et gouverneur de La Mecque appartenait à la plus noble famille de l'Islam à celle des cheurfa descendant d'Hassène, fils de Fathima fille du Prophète. Il se nommait Abou-Nemeur ; son frère s'appelait Idris.*

« Depuis l'époque où Çalah-Eddine (Saladin) Youssef, fils d'Aïoub le Kurde eut rétabli l'autorité spirituelle des khalifes abbassides en Egypte, en Syrie et au Hedjaz, les cheurfa de La Mecque avaient continué à reconnaître la souveraineté de cette famille. Toutefois, le droit de commander les pèlerins et d'administrer la ville demeura, entre les mains de Çalah-Eddine qui le transmit à ses descendants, desquels il passa à leurs affranchis, ainsi que cela se voit encore de nos jours. Il s'éleva bientôt de vives contestations entre ces affranchis et les cheurfa, et la lutte durait encore quand les Tartars vinrent renverser le khalifat de Bagdad et que la dynastie hafside s'éleva en Afrique, forte des voix et de l'appui des peuples.

« Il se trouvait alors domicilié à La Mecque un *soufi* (ou docteur ascétique) qui s'appelait Abou-Mohammed Abdelhak-*ibn-Sibaine*. Ce personnage, ayant quitté Murcie (à l'Est de l'Andalousie) sa ville natale, s'était d'abord rendu à Tunis et, comme il était profondément versé dans la connaissance de la loi et des sciences spirituelles, il avait « *affiché* » la prétention de s'être dompté au point de pouvoir marcher droit dans la voie du soufisme. Il professait même une partie des doctrines extravagantes que l'on apprend dans cette Ecole, et il enseignait ouvertement que rien n'existe excepté Dieu, principe dont nous avons parlé dans notre chapitre sur les « *soufis exagérés* ». (Ce chapitre se trouve dans les *Prolégomènes*. Le tome XII du recueil des « *Notices et Extraits* » renferme une notice des *Vies des Soufis* de Djamâ, dans laquelle M. de Sacy donne une savante exposition des doctrines du soufisme. Il y a inséré le texte et la traduction du chapitre auquel *ibn Khaldoun* renvoie le lecteur.)

Ibn-Sibaine prétendait même s'être acquis la faculté de régir selon sa volonté (*teçououf*) (1) les diverses espèces d'êtres et d'opérer des miracles. (Les auteurs font remarquer cette particularité que revendiquent les cheurfa *Oulad Abou Sibāï*).

Par suite de ces opinions, il se vit attaqué dans ses croyances religieuses et accusé de professer une doctrine impie et contraire aux bonnes mœurs ; il finit même par encourir la réprobation d'Abou-Bekr-*ibn-Khalif-es-Sekouni*,

(1) Ligne de conduite ; directive ; voie ésotérique etc...

ancien chef des théologiens de Séville et alors chef de ceux de Tunis. Or, ce savant ayant déclaré qu'on devait poursuivre *ibn-Sibaïne* comme criminel, les muftis et les traditionnistes s'acharnèrent contre le novateur dont ils repoussèrent les prétentions extravagantes. Craignant que ses adversaires ne trouvassent assez de preuves pour le faire condamner, cet homme passa en Orient et se fixa à La Mecque. Réfugié là, dans l'asile inviolable du Temple, il se lia d'amitié avec le Chérif, seigneur de la ville, et l'encouragea dans la résolution qu'il avait prise de reconnaître la souveraineté d'El-Mostancer, sultan de l'Ifrikia.

Voulant capter la bienveillance de ce monarque et trouver le moyen de se venger à son tour, il composa et traça de sa propre main la lettre par laquelle les cheurfa de La Mecque acceptaient ce prince pour souverain. Dans le texte arabe, cette lettre remplit onze pages. La reconnaissance d'El-Mostancer par les habitants de la Mecque est le seul fait qui y est clairement énoncé. Quand le sultan hafside reçut cet écrit, il convoqua tous les dignitaires de l'Empire ainsi que le peuple, afin de leur en donner lecture. Le kadhi Abou-l'Berra, prédicateur de la Cour, prit alors la parole et, à la suite d'un long discours sur l'admirable style de la lettre, il signala l'excellent effet qu'elle devait produire dans le monde, en faisant connaître le nouvel éclat que la gloire du sultan et de son royaume venait de recevoir par l'empressement des habitants de la Ville-Sainte à reconnaître son autorité. Il termina son discours par une prière pour la prospérité du monarque et renvoya l'assemblée. Ce fut là un des plus beaux jours de l'Empire.

L'auteur de la lettre, *Ibn-Sibaïne*, mourut en 669 = 1270.

* * * *

Il semble bien que le berceau originel des *Oulad-Sibaï* soit Boudjemad auquel district appartiennent également les Oulad-Aïssa ; les Oulad-Amor ; les Oulad-Amrane et les Oulad-Nemour ; tandis que les Oulad Sibaï indiquent comme résidence ancestrale Tirhersi situé entre Imi-n'Tanout et Chichaoua, à environ soixante kilomètres Sud-Ouest de Marrakech, chez les Mtougga.

Actuellement les cheurfa Sibaï dont l'action politique est très atténuée sont représentés à Marrakech par **Moulaï Hassène ben Ahmed ben Larbi ben Louafi ben Abdeddaïm Essibâi**.

Né en 1305 dans la tribu des Oulad Sibaï, fraction des Oulad Aïssa, Moulaï Hassène est chef des mokhaznis à Marrakech. Homme de poudre en même temps que fkih il se distingua au cours de toutes les campagnes du Sud marocain. Il a comme fils Mohammed garçonnet de cinq ans.

Son frère cadet Moulaï Hassène eç-Çrheir est brigadier des mokhzanis au Bureau régional ; quant à leur frère Moulaï-Ibrahim surnommé Khoumri il s'occupe des intérêts familiaux à Chichaoua.

Quelques autres cheurfa marquants des Oulad-Sibaï sont : Moulaï Ahmed ben Mbarec ben Ali ben Abd Allah ben Brahim ben Abdeddaïm. Ce personnage, savant en Belles-Lettres est un ancien élève du Cheïkh fameux Sid Larabi Sibaï ; Sidi Mohammed ben Brahim Sibaï, khodja interprète du Bureau régional de Marrakech ; Elhadj-M'hammed Ouzinit et son fils Hassène étudiant en français.

Moulâi Ahmed ben el Fkih et son frère Sidi Mohammed sont les fils du réputé savant dit *Alfkih-Es-Sibai* qui fut tant vénéré au siècle dernier à Marrakech et dans la région. Enfin, aux *Oulad Amer* appartient aussi Moulâi Djilali ben Moulâi Ali.

Parmi les *Oulad-Amrane* on compte l'ancien kaïd de Fedhala (*Chaouïa*) Moulâi-Larbi ben Mekki ben Mohammed ben Maâthi ben Ali ben Abdelkader ben Mbarec ben Abdeddaïm Essibâï.

Tous ces notables se rattachent à un commun ancêtre **Abdeddaïm**, de la lignée directe d'Abi Sibâï, qui vivait il y a deux siècles et demi environ.



*Le cheikh Abou-Chaâib Eddoukkali,
l'un des plus réputés mchaïkh du Sud Marocain.*

Marrakech 1923.

Sous et Anti-Atlas (Marrakech-Sud)

(Cercle d'Agadir)

Le Pacha de Taroudant

S. E. Si Elhadj-Houmad-ou-Mouïs

Ce nom, devenu le patronyme de la famille du pacha actuel de Taroudant, Elhadj-Houmad, lui vient d'un ancêtre réputé, cheïkh Moussa, qui en raison de sa petite taille avait reçu le surnom diminutif de *Mouïs*. On vante encore la sagesse et la bravoure de ce preux-marabout qui eut le privilège d'être inhumé dans la koubba de Sidi Hassine *ben* Thalba er Regragui, dans la tribu des Oulad Berahil de la confédération des Menabba.

« De nos jours, [VIII^{ème} corne], dit Ibn Khaldoun, les Menabba (qu'il nomme les Monebbat) ont pour chef Mohammed-Ibn-Abbou Ibn Hosséine-Ibn-Youssof Ibn-Feredj-Ibn-Monebba. Son frère et prédécesseur Ali-Ibn-Obbou, commandait la tribu sous le règne d'Abbou Eïnan. Le commandement en second appartient à leur cousin Abd Allah-Ibn Elhadj Ameur-Ibn Abou-l'Baraka-Ibn-Monebbi. Les Oulad Hosséine sont à présent plus nombreux que les Monebbat et les Ahl Amrane réunis ; mais dans les premiers temps de la dynastie mérinide, les Monebbat jouissaient de la supériorité numérique. Ils étaient alors alliés des Bni Abdelouhad et formaient l'avant garde de Yarhmoracène-Ibn-Ziane quand ce prince enleva Sidjilmassa aux Almohades. Les Mérinides ayant ensuite pris cette ville, tuèrent tous les chefs des Monebbat et tous leurs alliés. Plus tard ils attaquèrent les Monebbat dans leurs déserts et leur firent éprouver des pertes tellement considérables que la tribu en est encore aujourd'hui fort réduite. »

C'est d'ailleurs dans cette même région, chez les Oulad-Abbou sur la rive droite de l'Oued-Sous que se trouve le kçar familial dit *Dar Aït Oumouis*. Là, il y a deux siècles environ, fut constitué un vaste domaine par le cheikh Abdelkrim dit *Kerroum* père du cheikh Moussa. Le pacha actuel est fils de feu le valeureux kaïd Haïda historiquement connu sous le nom d'*Haïda-ou-Mouïs ben cheikh Houmad ben Moussa dit Mouïs ben Kerroum ben Elhadj-Mbarec ben Elhadj-Omar*.

L'aïeul, Cheikh Houmad, était d'ailleurs un guerrier réputé qui, sexagénaire déjà, fut tué, vers 1284 = 1867, en combattant les *Aït-Belhadj* (Oulad Sidi Mohammed-Belhadj) près de Sidi Hassine. Le conflit avait éclaté entre ces voisins apparentés à propos d'une contestation de pouvoirs. En effet le kaïd Hamida Chergui, alors seigneur de Taroudant, prétendait étendre son autorité sur tous les Menabba qui protestèrent, les armes à la main.

Comme représailles et pour venger la mort du cheikh, son fils aîné et khelifa, Haïda, lui aussi guerrier de bonne race, entraîna la tribu au combat et parvint à anéantir les Oulad-Belhadj qu'il ruina et domina, dès lors, non sans avoir vu tomber trois de ses frères à ses côtés et avoir été lui-même grièvement blessé.

Haïda avait deux autres frères : feu Larbi — dont le fils est Houmad ben Larbi — et Bouazza, son khelifa, qui fut tué en harka contre des insurgés Aït-Rhoral.

Après avoir été cheikh des Oulad-Berahil sous le kaïd Ould Chebani, un chérif de qui il épousa la fille, Haïda-ou-Mouïs devint lui-même kaïd des Menabba puis succéda à Hamida comme pacha de Taroudant. Son commandement s'étendit alors sur l'importante confédération des Haouara, ses vieux adversaires ; il soumit également les Aït Semmeg rejetés par le Goundafi et qui tentaient une incursion sur son territoire. Il réduisit de même les gens de Tiout, de Ksima et de Guettioua.

En 1903 pendant que le pacha faisait partie avec sa harka de la mehalla chérifienne lancée à la poursuite de Bou Hamara, insurgé à Taza, les Haouara se rebellèrent et chassèrent son khelifa de Taroudant. Ce fut, dans le Sous, le point de départ d'une nouvelle siba ; les révoltés poussèrent même l'audace jusqu'à assiéger Dar Aït-ou-Mouïs ; aussi dès son retour de Fez, Haïda dut-il secourir ses trois fils qui à la tête des Oulad-Berahil résistaient énergiquement aux rebelles déjà vainqueurs de tout le pays ; pourtant il ne fut pas maître, de suite, d'un de ses anciens mokhaznis insurgés qui s'était retranché dans la kaçba de Taroudant. Au cours de cette campagne le pacha Haïda eut la douleur de perdre son fils aîné, Ahmed, tué par les Oulad Yahia. Il éprouva, de cette mort, un immense chagrin car depuis longtemps déjà ce valeureux khelifa était dans l'action toujours à ses côtés.

Durant le conflit dynastique, Haïda-ou-Mouïs resta fidèle à Moulai Abdela-ziz ; pourtant il se rendit bientôt à la raison et fut confirmé par Moulai Abdelhafid, dans tous ses commandements. Ce fut sans doute ce même sentiment ou principe de sagesse qui lui fit accueillir favorablement l'arrivée des Français, conseillé d'ailleurs en cela par El Madani Glaoui. Il avait nettement discerné, à Sidi Bou Othmane, alors que lieutenant d'El Hiba il faisait face à la Colonne Mangin, que toute résistance désormais serait vaine ; aussi sans plus d'hésitation, dès que les troupes pénétraient à Marrakech, demanda-t-il l'amane

par l'entremise du Glaoui. Il se retourna donc contre El Hiba et avec une poignée de braves le maintint enfermé dans Taroudant jusqu'au jour, 24 mai 1913, où, en tête des kaïds il le délogea de la cité dont il fut maintenu comme pacha par le chef de la Colonne. Peu après il était nommé *naïb* du Makhzène dans le Sous. Le courage et le sang-froid d'Haïda-ou-Mouïs l'avaient placé, depuis longtemps, à la tête des grands chefs marocains, et, c'est à son loyalisme inébranlable que le Gouvernement dut l'échec des projets perfides de la mission allemande Otto Mannesman qui, en 1911, s'était implantée dans le Sous pour soulever les indigènes. A propos de ce débarquement nous répéterons une phrase, déjà bien des fois citée par les auteurs et empruntée à l'ouvrage d'André Tardieu « le Mystère d'Agadir » (éd. Calman-Lévy Paris 1912) : « De l'été de 1911 au printemps de 1912 la France est allée de surprise en surprise. Elle n'a pas compris pourquoi, le 1^{er} juillet 1911, l'Allemagne a envoyé un vaisseau de guerre (*Panther*) dans le port marocain d'Agadir. Elle n'a pas compris pourquoi, au départ de ce bateau, l'Allemagne était maîtresse d'un bon quart du Congo français... »

Toutes questions que devaient solutionner les événements de 1914. Ce fut d'ailleurs sous l'influence germanique que les Haouara se soulevèrent en Avril 1913 suivis bientôt par d'autres insurgés : Ksima ; Arane ; Rhala.

Au cours de ces actions incessantes le « vieux de l'Atlas » donna la mesure de sa bravoure et de son endurance en restant vainqueur d'un ennemi dix fois supérieur.

En effet, son entourage se plait à redire qu'il disposait de quatre cents guerriers, à peine, lorsqu'il dégagea Taroudant, le 12 Septembre 1913, repoussant plus de trois mille combattants hibistes : ce jour-là, le plus meurtrier de cette campagne, cent-vingt compagnons du chef tombèrent à ses côtés alors que lui-même était gravement blessé ; mais, ce succès permit, dans la suite, au kaïd Ben Dahane de déloger à son tour El Hiba de son refuge d'Assersif et de le rejeter en blad chtouka.

L'action énergique du pacha de Taroudant — « ce héros légendaire » — combinée avec les forces du Glaoui et la harka de l'intrépide kaïd Naceur el Yahiaoui de Freidja alors promu pour faits de guerre, *chevalier de la Légion d'honneur* et *médaille militaire* permettait au colonel de Lamothe, au début de l'été 1914, de parcourir, presque sans escorte, les Haouara et les Ras-el-Quad, cependant que l'éphémère « sultan du Haouz » se voyait de plus en plus délaissé.

L'année suivante, au retour d'une pompeuse *ehdïa* au sultan, l'action guerrière des chefs du Sous se concentra au Sud de Tiznit : c'est assez dire les progrès obtenus. Pourtant il ne fallait pas laisser au *mehdi* le temps de se ressaisir, aussi Haïda le harcela-t-il de nouveau, en février 1915, l'obligeant à chercher asile en l'inexpugnable repaire de Kerdous, où, croit-on, il mourut ...?

Kerdous est un point de l'Anti-Atlas à douze lieues, Sud-Est, de Tiznit sur l'Oued-Tighmi affluent de l'Oued-Tazeroualt.

Comme une grande partie de l'Anti-Atlas demeurait encore en siba, Elhadj-Tahmi Glaoui dut intervenir de nouveau, pour aider le pacha de Taroudant à châtier l'indomptable tribu des Aghrène, en août 1916.

Ce fut le prélude de la campagne du Sous dont, hélas ! le pacha Haïda Ou Mouïs ne devait pas voir la glorieuse issue. Ayant appris le débarquement

par un sous-marin V.-C. 20 au cap Jubi en novembre 1916, d'une nouvelle mission allemande qui, conduite par Probst, ancien consul à Fez, tentait de joindre El Hiba, le naïb du Sous, Haïda, considérant qu'il fallait d'emblée rejeter les perturbateurs et reprendre la lutte partit dans la direction de Tiznit, c'est à dire là où était l'ennemi. Malheureusement le dimanche 13 rebïa-elouëll 1335 = 7 janvier 1917 le vieux « Seigneur de Berrehil » tombait mortellement frappé par des Aït-Ba-Amrane, au combat d'Igalfène à cinq lieues Sud-Ouest de Tiznit et à douze kilomètres environ de la côte où il tentait de refouler les intrus. Cette mort jeta momentanément le désarroi parmi les troupes du pacha ; pourtant les contingents makhzène se ressaisirent bientôt, après s'être reformés à Tiznit et ce, en présence du sang-froid d'Elhadj-Houmad qui, faisant taire sa douleur, n'eut plus que le désir ardent de venger la mort de son père et d'empêcher la déroute de ses guerriers. Ainsi le concours énergique du *naïb* dont la devise semblait être « *acta non verba* » assura au Protectorat l'hégémonie du Sous. Ses enfants nous affirment qu'il était presque octogénaire lorsqu'il mourut, couturé de blessures, sans que se fussent affaïssée sa haute stature ni diminuées ses qualités d'excellent cavalier et de tireur incomparable. La perte de notre plus vaillant auxiliaire compromettant la sécurité dans le Sous où le retour d'El Hiba était à craindre décida le Général de Lamothe à se porter en toute hâte sur les lieux. Après avoir franchi le Grand-Atlas la Colonne dite du Sous, appuyée par tous les grand kaïds du Sud, fit son entrée à Tiznit le 16 mars 1917, après un court séjour à Agadir.

Les habitants de Tiznit se répandirent en protestations de fidélité lorsqu'ils comprirent que nos troupes respecteraient leurs personnes et leurs biens.

L'ordre fut assuré par les askris du pacha de Tiznit et ceux d'Elhadj-Houmad fils et successeur de Haïda-ou-Mouïs.

Une semaine après l'installation de son campement à Tiznit la Colonne se reformait pour aller châtier les rebelles. Ceux-ci comprenaient deux groupes dont l'un était commandé par Nahma, frère de El Hiba qui s'était retranché dans Oujjane en d'inabondables défilés, à cinq lieues au Sud-Est de Tiznit importante position du Tazeroualt.

.....

On sait que le Tazeroualt est, de longue date, le fief de la confrérie religieuse des *Mokahlia*, adeptes du chérif idrisside Sidi Ahmed-ou-Moussa. Ce santou se fixa dans cette région vers la fin du XV^{ème} siècle, au temps où les Portugais menaçaient le littoral atlantique. Ses successeurs furent absolument les maîtres de ce territoire qui ne souffrit jamais aucune intrusion, même makhzène. Toutefois leur influence s'étend bien au delà du Tazeroualt proprement dit, vallée de l'Anti-Atlas, de quatre cents kilomètres environ, en laquelle pendant des siècles se formèrent des pléiades de tireurs d'une habileté incomparable et des prestidigitateurs et acrobates impressionnants.

Lors de l'arrivée des Français dans le Sud marocain le chérif du Tazeroualt était Sidi Mohammed ben Moulai el Hosséine-ou-Hachem.

Jusqu'à maintenant on peut considérer le Tazeroualt comme une succursale de la Saguïet-elhamra.

.....

Le second groupe des rebelles occupait le pays des Ait-Ba Amrane et d'Isseg au Sud de Tiznit.

L'action se concentra sur Ouïjjane où se livra le plus rude combat de la campagne. Le groupe mobile de Marrakech était flanqué à droite de la harka d'Elhadj-Houmad et du *tabor* de Taroudant commandé par un autre « homme de poudre » bien connu, le kaïd Ahmed ben El Bachir Rahmani. A gauche se déployait l'importante harka du Goundafi avec le *tabor* de Tiznit et l'arrière était protégé par la harka du M'touggui que commandait son propre fils Mohammed. L'avant-garde comprenait le 4^{me} bataillon des fameux Tirailleurs marocains (Commandant Poulet).

Après de furieux assauts au cours desquels nos soldats et nos partisans rivalisèrent de bravoure la ville fut occupée militairement du 26 au 31 mars. Il restait alors à venger sur les Ait Ba Amrane la mort de Haïda-ou-Mouïs ; donc, le 10 avril, le groupe mobile quittait de nouveau Tiznit. Il fallait pour accéder à cette région montagneuse traverser d'abord le Tizi Ida-ou-Hamou, dominé au Nord par le Djebel Arghao et au Sud par l'Amalou-n'Tizi, ce dernier point fut occupé par le Goundafi alors que le Glaoui se rendait maître de l'autre position. Mais impétueusement les contingents Goundafa dévalèrent vers la plaine sans aucun renfort et ils durent à l'intervention décisive du pacha Elhadj-Tahmi Glaoui, qui les dégagea, de n'être point massacrés aussitôt, par les furieux rebelles, six fois plus nombreux, tandis que notre artillerie entraînait à son tour dans l'action.

Cet élan des chefs arabes n'était pas seulement le fait de guerriers au combat, mais surtout celui de venger la mort de leur aîné tombé glorieusement en l'une de ces gorges tragiques. Dans le courant de l'après-midi le convoi atteignit à son tour Agadir-Izourarène ; et, ce ne fut qu'alors que, toutes forces unies, la Colonne put suivre le passage abrupt de l'Oued-Tiguini débouchant dans la plaine d'Outrous. Cette avance n'avait duré qu'un jour. Dès le lendemain matin, la Colonne se porta à Isseg cependant que les gens d'Agadir-Izourarène et ceux d'Outrous réoccupaient leurs villages après avoir obtenu l'*amane* et versé une forte contribution. Six jours durant le groupe mobile bivouaqua en ce pays et ne le quitta qu'après avoir repêché les canons d'Haïda-ou-Mouïs que les rebelles avaient jetés dans un puits sous cinq mètres d'eau. Pendant ce temps les gens des *harkate* sachant qu'il fallait surtout « couper l'herbe » sous les pieds de l'adversaire et fidèles en cela au vieux principe marocain se livraient à un faucillage en règle sur les orges encore vertes de la plaine d'Isseg. Le « Cid » de l'Atlas était vengé !

A son retour, désireux de rendre hommage à la mémoire du loyal ami de la France et obligé de combler dans le commandement les vides consécutifs à sa disparition, le général de Lamothe, s'arrêta à Taroudant où une *dhiffa* seigneuriale accueillit les vengeurs. Le 5 mai 1917, le chef et son Etat-major étaient reçus sous les oliviers séculaires et le même jour le pacha Elhadj-Houmad, succédant à son père, se voyait confirmé dans tous les commandements de celui-ci : Taroudant, Haouara, Menabba et Ras-el-Oued.

Le pacha **Elhadj Houmad** voyageant, actuellement en France, est né comme tous les membres de la famille, en général, à Dar-Aït-ou-Mouïs. Sa mère est une cherifa des Oulad-Chebani fille de l'ancien kaïd des Aït-Berrehil. Ses deux frères sont : Elhadj Brahim, qui est un savant, élève du cheïkh Abd Allah ben Mohammed Snoussi ; c'est un homme fort aimable, excellent conseiller pour la tribu. Ses fils sont Mohammed, Hassène, Abderrahmane Hosséine et Ahmed-Çrheir.

Quant aux enfants du pacha Elhadj-Houmad, ils sont actuellement :

Omar, jeune « homme de poudre » aimable, intelligent et décidé qui est khelifa de son père ;

Mohammed, Thaïeb et Hassène studieux et intelligents tholba.

Dar-Aït-ou-Mouïs, 14 juillet 1926.



Les cheurfa de Taroudant

Les gens du Sous, à part quelques petits groupes d'arabes seigneurs et maîtres de kçour, ou tholba fréquentant mosquées ou zaouïas sont des *chleuhs* sédentaires dont l'idiome commun est le *tchleuht* ou le *tamazirt* ; mais, alors que dans le Haut-Sous et au-delà du Ras-el-Oued ces langages sont presque exclusivement employés, plus on se rapproche des vallées, plus l'arabe est parlé, ainsi dans les Menabba il est peu d'hommes, au bord de l'Oued, qui ne connaissent cette langue.

L'état politique a aussi amélioré le langage en même temps que policé les mœurs.

On sait que Moulai-Hassène, sultan sciemment généreux et toujours fin politicien profita d'une année de famine pour, au cours de l'été de 1882, parcourir, en bienfaiteur mais aussi en maître toute la région de l'Extrême-Sous.

Il profita de son passage pour inviter les autochtones à plus de soumission. Les chioukh héréditaires obtinrent des kaïdats makhzène et le pays, quoique toujours opprimé tant soit peu, connut dès lors un calme relatif et une paix bienfaisante.

C'est vers cette époque, d'ailleurs, et consécutivement à cet état pacifique que plusieurs familles de cheurfa s'installèrent dans la région. C'est ainsi que lors de notre passage à Taroudant vint nous saluer une délégation de cheurfa *alaouiïne*, apparentés à la Dynastie régnante, sous la conduite de leur *mezouar* Sidi Mohammed ben Abdelhafidh ben Abderrahmane. Les autres membres de la djemâa étaient :

Moulai-bou Bekr ben Ali ben Bou Bekr ;

Sidi Mohammed el Alaoui ben Mohammed ben Larbi ;

Moulai-Rechid ben Embarec ben Yézid el Alaoui ;

Moulai-Embarec ben Hassène ben Idris el Alaoui ;

Moulai-El Mehdi ben Khelib ben Thaïeb venu du Tafilelt ;

Moulai-Ahmed ben Abdelkader ben Mohammed el Alaoui ;

Le mokaddem de la confrérie des Naceria à Taroudant, Moulai-Ali ben Moulai-Youssof, qui accompagnait cette délégation est un chérif idrisside.

Il est superflu de dire que tous ces personnages sont gens distingués de bonne tenue, lettrés et ne peuvent être que d'un exemple heureux dans une région qui longtemps comme tout le Maroc d'ailleurs, eut tant à souffrir de l'anarchie.

Taroudant, juillet 1930.

— Nous ne saurions « quitter » Taroudant sans parler de l'intéressante *Corporation* des *chioukh* qui sont de zélés auxiliaires makhzène : Citons donc :

Cheikh « Tiouti » Si Mohammed-ou-Brahim, [le père, Si Brahim était un fkih chef de Tiout (Menabba)], qui est le chef des seize *chioukh* de Taroudant dont :

Moulaï-Brahim ben Abd Allah — l'Athreuch, (chérif idrisside). cheikh des Ait-Youb (Menahba) ;

Mohammed-ou-Thaïeb (dit Aït-Ichchou) cheikh des Aït-Tinzert (Rehala) ;

Abderrahmane ben Laribi, cheikh des *Ida-ou-Kaïs* (Rehala) ;

Mohammed ben Mohammed, cheikh des *Ahl Arhbalou* (Rehala) ;

Abderrahmane Bou Zit - Faraga, cheikh d'*Arrhane* (Arrhane) ;

(Et treize autres *chioukh* que nous n'avons pu joindre).



Le kaïd Mansouri

Le chef des *Aït-Mansour* exactement *Mançour* est le kaïd **Mansouri Ali** ben Abdelmalek ben Ahmed ben Mansour ben Mohammed de la descendance des *Doui-Mansour*, ou Bni-Mansour-lbn-Mohammed que l'historien arabe Ibn Khaldoun cite comme faisant partie, en grande majorité, des arabes Makil. « Ils occupent, dit-il, la frontière méridionale du Moghreb-el-Aksa, depuis la Moulouïa jusqu'au Derâ. Ils se partagent en quatre branches : les Oulad Hosséïne ; les Oulad Bou-Hosséïne ; les Amrane et les Menabba. Hosséïne et son frère Abou-l'Hosséïne naquirent d'une même mère ; et leurs frères consanguins Amrane, l'aïeul des Ahl-Amrane et Menabba père de la tribu du même nom naquirent tous deux d'une autre femme.

Les Oulad Abi-l'Hosséïne devenus trop faibles pour se livrer davantage à la vie nomade s'établirent à demeure fixe dans des bourgades qu'ils érigèrent au milieu du désert, entre le Tafilelt et Tigourarine. Les Oulad Hosséïne sont assez nombreux pour former la masse des Doui-Mansour, et assez puissants pour dominer sur le reste de cette tribu. Ils reconnaissent à la famille de *Rhanem-lbn-Djermoun* le droit de leur fournir des chefs, et sous le règne d'Abou-l'Hassène le mérinide, ils obéissaient à Ali-lbn-Djermoun, petit-fils de Djerrar lbn-Arefa-lbn-Fars-lbn Ali lbn-Fars lbn Hosséïne-lbn Mansour. Ce chef mourut à la suite du revers éprouvé par les Mérinides à Tarifa, en Espagne, en 740 = 1340.

Donc, tous les ancêtres du kaïd étaient des chioukh héréditaires historiquement cités. A cette qualité de cheikh quelque peu guerrier, pour ne pas dire bon guerrier, Mansour ben Mohammed joignait une influence maraboutique étant un fkih distingué qui avait la direction spirituelle de nombreux prosélytes rassemblés, en un *ribath* réputé ; là étaient tous les Aït-Mansour et pas mal de berbères ; aussi après sa mort fut-il enterré dans la nécropole d'un autre santou régional, Sidi Bou-Aïssa. Il laissait cinq fils ; Ahmed-ou-Mansour ; M'Hend-ou-Mansour ; Mohammed ; Si l'Hassène et Sidi Bella, qui furent tous des fok'ha. Parmi eux, Sidi Ahmed fut l'aïeul du kaïd. Il était cheikh de la tribu *Ida ou Zedarka* et non moins « homme de poudre » que de livre il fut un guerrier qui combattait hardiment l'anarchie et le désordre par la *mekahla* qui d'après lui était l'argument le plus martial. Sa harka devenue *makhzène* prit part à bien des expéditions aux côtés du sultan Moulaï Abder-

rahmane ; et, toujours intrépide cavalier, il avait déjà cent-vingt ans, nous affirme le kaid, lorsqu'il accompagna Moulaï Hassène au Tafilelt en cette campagne de triste mémoire qui fut fatale au souverain.

Cheikh Ahmed, « guerrier séculaire » vieillard vénéré entre tous les chioukh mourut à *Talemt* où il fut enterré en ramdhane 1314 = février 1897. (Remarquons que ce nom de Talemt est la forme berbérisée de *lemt* (antilope) si fort en honneur chez les Sanhadja-Lemtouna et, dont la peau spécialement tannée servait à confectionner des boucliers « *invincibles* ».)

A cette grande famille Arabe appartenait aussi, nous dit le Kaïd Ali Mansouri, le grand marabout Sidi Khaled ben Yahia dont la koubba se trouve dans la tribu des Ida-ou-Semlal. Ce santou était de la branche noble des Semlala.

Les Oulad-Mansour, ajoute l'historien arabe, sont maîtres du Sous, ils ont soumis les Berbères-Sanaga (Sanhadja) et les peuplades qui habitent soit dans les environs, soit sur le versant de la montagne voisine. Ils leur font payer des contributions forcées, des sauf-conduits et des impôts, pendant qu'ils jouissent, eux-mêmes, de certains *ictâ* que le sultan leur a concédés en retour de leurs services comme percepteurs des impôts réguliers.

Deux des fils de cheikh Ahmed Mansouri, Ali et Mansour étaient morts sans enfant et sa succession fut dévolue à Abdelmalec son troisième garçon, aîné de Mohammed qui mourut en laissant Hassène et Abd Allah qui eut Mohammed et Mezouar.

Abdelmalec Mansouri naquit vers 1355 = 1840 à *Dar kaïd Mansouri*. Très courageux, « homme de poudre » accompli il fut aussi un cheikh redouté mais vénéré. De nombreuses alliances apparentaient déjà les Oulad-Mansour aux Aït-Oumouis dont ils étaient les feudataires dévoués.

Le cheikh Abdelmalec Mansouri prit part dans le Nord avec sa harka à la suite d'Haïda ou Mouïs à l'expédition de répression contre le rogui Bou-Hamara. Au retour, il aida son allié à refouler les Haouara insurgés. Il avait évidemment accompagné en tant que khelifa son père en Tafilelt et avait aussi essuyé les rigueurs du retour ce qui avait fortement ébranlé sa santé. Il mourut octogénaire en çafar 1325 = mars 1907 et son fils aîné Ali, qui depuis longtemps déjà exerçait en tant que khelifa le pouvoir effectif, hérita ses prérogatives.

Au cours du cheïkhat d'Abdelmalec, vers 1880, les Aït-Mamara furent, dit-on, condamnés à une forte amende pour le meurtre d'un voyageur européen. Voici ce triste événement : Vers la fin de l'été un jeune autrichien Joseph Ladeïn quittait Marrakech pour l'Atlas, sans escorte, en se joignant seulement à une caravane. Il était accompagné d'un domestique israélite. Il remonta l'Oued-Nefis, traversa l'Ounéïne, entra chez les Aït-Semmeg en Ras el-Oued de l'Oued el Hamdad. Après avoir traversé les Aït-Bou-Bekr il atteignit le village d'Hickh chez les Aït-Mançour non loin de la zaouïa de Sidi Bou-Nagâ. Là il demanda à boire et à l'instant où il portait à ses lèvres un vase d'eau, un fanatique lui trancha la gorge.

le kaïd

Ali Mansouri est né en 1297 = 1880, au kçar Mansouri. Il fut en son enfance ce que furent et sont tous les fils de « grande tente ». Quelque peu lettré, disons très peu, car ses goûts le portaient plutôt vers le *mekehal* que le *kelam*, il fut tout jeune un vaillant farès. Aussi n'hésita-t-il pas à prendre la tête de

la harka des *Ida-ou-Zedarha* d'abord aux côtés de son père puis, plus tard, lorsqu'il le remplaça au kaidat. Il fut de l'épopée fameuse d'*Haïda-ou-Mouis*.

Ayant uni ses forces à celles des *Oulad-Abd Allah* il campa à *Freïdja* pendant le temps qu'*El Hiba* occupait *Taroudant* lors de sa fuite de *Marrakech* ; et il fut parmi les poursuivants quand le méhdi et son lieutenant *M'hammed Drâai* se réfugièrent à *Assersif*.

A partir de ce moment le kaïd *Ali Mansouri* ne cessa d'être aux côtés de son chef *Haïda ou Mouis* et à ses côtés aussi il se trouvait lorsqu'il fut mortellement frappé par les *Aït Ba Amrane* au défilé d'*Igalfène*. D'ailleurs, voici d'après lui, l'une des phases de cette tragédie : « Ils étaient partis le matin de *Tiznit* et avaient passé la nuit à *Tirhaminine* dans le *Sahel* et le lendemain s'y arrêtrèrent et y établirent leur camp pour passer les fêtes du *Mouloud* (*aïd el Moulid*). Après cinq jours de repos ils atteignirent les *Aït-Brahim* à *Agadir-Izougarène* — ou *Agadir el Djedid*. Là les *Aït Ba-Amrane* qui appuyaient *Merebbi Rebbo*, *khelifa* et frère d'*El Hiba*, leur livrèrent bataille. C'était au moment du *dhohor* (midi) le dimanche 13 *rbia elouell* 1335 ; nous avons supporté le choc vaillamment et notre « vieux père » était en tête, comme toujours, lorsqu'il tomba frappé d'une balle en plein cœur. Nous étions alors exactement à l'endroit dit : le marabout de *Sidi Bou-Abdellih* à environ trente kilomètres de *Tiznit*. « C'est insiste le kaïd une journée que je garde en mon cœur ! »

La harka « cassée » se débanda aussitôt, néanmoins *Elhadj-Houmad*, dont la douleur était poignante mais dont le sang-froid aussi fut admirable, se ressaisit pour rallier les fuyards et rétrograder en bon ordre vers *Tiznit*. J'étais à ses côtés et nous organisâmes, de conserve, les patrouilles pour assurer la sécurité dans la région jusqu'à l'arrivée de la Colonne de *Lamothe*. Je pris part aussi au combat d'*Ouijjane*, puis à la répression des *Aït Ba-Amrane* et ce fut pour nous une émotionnante journée lorsqu'à *Bou-Namane* le canon anéantit les rebelles. J'avais à mes côtés le vieux *fkhi* de la maison : *Abd Allah ben Embarec* des *Aït-l'Hassène* ou *Malec* qui... avait mission de veiller sur moi ajoute le kaïd dans un large rire.

Ayant été à la peine nous fûmes à l'honneur et j'eus le bonheur d'être confirmé dans mon commandement par le grand chef Français. »

Actuellement le kaïd *Ali Mansouri* étend son commandement sur *Tallemt* ; *N'kéla* ; *Amzaourou* ; *Aguerd* ; *Ida-ou-Msattoug* ; *Aguensane* ; *Ida-ou-Kais* ; *Aït-Iggnès* ; *Mentaga* et *Erguita*. Il a un fils *Mohammed* encore enfant.

Le frère du kaïd est *Mohammed* qui remplit consciencieusement ses fonctions de *khelifa*. Lui est un lettré et qui fera aussi de ses fils *Abdelmalec*, *Housséine* et *Ahmed* des *fok'ha* instruits.

N'oublions pas que les cheurfa *Semlala* auxquels appartiennent les *Oulad-Mansouri* ont joué un rôle prépondérant dans tout l'Anti-Atlas et jusqu'au *Tafilelt* à l'époque dite « des marabouts » au début de la Dynastie *alaouïe*.

Dar kaïd Mansouri, juillet 1926.



Le kaïd Derdouri

Cette relation — que nous avons publiée, d'autre part nous paraissant pouvoir préfacier l'histoire des Derdouri nous la reproduisons ici :

.....

De Tanger au Rio-del-Oro : En fin de 1932, la Presse officielle française et aussi certains journaux étrangers, notamment Espagnols, ont publié des informations relatives à la possibilité d'une étroite collaboration franco-espagnole en Maroc. L'organe de Castille *El Norte*, notamment, affirme que cette liaison s'impose au plus tôt étant donné que dans la zone espagnole du Cap Jubi le chef rebelle Aïdjali, compagnon fidèle du puissant perturbateur filali Belkasssem n'Gadi prêche déjà le *djihad* (guerre sainte) parmi les peuplades dissidentes ; et qu'il est à peu près certain qu'il sera bientôt reconnu comme le véritable chef de la secte fondée par feu le grand Ma-elainine, marabout vénéré dans tout l'Extrême-Sud occidental et père de feu El Hiba qui s'était institué sultan du Houz de Marrakech et qui fut repoussé, en 1912, par le colonel Mangin pour, ensuite, être rejeté par le Général de Lamothe dans le Tazeroualt d'où il se réfugia au-delà du Djebel-Bani. Beaucoup plus antiques que l'Islam, ces régions, connues sous le nom de « pays des hommes bleus », sont encore dans un complet état d'indépendance, l'anarchie y semblant être la loi fondamentale de la société.

Il appert, des informations déjà publiées, que le gouvernement français doit entamer des négociations avec son voisin espagnol, afin de régulariser et consolider une action commune dans le Sud du Sous-ultérieur. Cela s'impose, les rebelles se livrant à un incessant va-et-vient, tantôt sur l'un des territoires tantôt sur l'autre, échappent ainsi à l'une et à l'autre des actions répressives. Ainsi, les chefs français, désirant aboutir à une pacification définitive ont, jusqu'à présent, éprouvé, de ce fait, d'insurmontables difficultés inhérentes à l'observation de l'inviolabilité des territoires.

C'est entre le 20^e degré et le 28^e degré de latitude-Nord, avec l'Atlantique à l'Ouest et le Grand-Erg algérien à l'Est, que, sur une superficie de sept cent mille kilomètres carrés, s'étendent ces régions incultes de l'Afrique Subéquatoriale, dominées par la France et l'Espagne.

Ce territoire se présente sous la forme d'une immense plaine centrale, à peu près dépourvue d'eau à sa surface, ouverte face à l'Ouest, mais sur les autres côtés bordée de hauts plateaux de trois à quatre cents mètres de surélévation. Au Nord, le séparant du Maroc proprement dit, s'allonge la spacieuse vallée de l'oued-Drâa long et large talweg qu'alimente au printemps la fonte des neiges des Monts Atlas, ajoutée aux pluies hivernales formant une série d'oueds, ce qui lui donne un débit suffisant pour atteindre son estuaire, près du cap Noun. La crue, naturellement, fertilise alors les terrains d'alluvions qui, sous le nom de *mâder* (marécage), s'échelonnent depuis l'Atlas jusqu'à l'Océan.

Plus à l'Ouest et limitrophe de l'Atlantique est la région, moins stérile, dite la *Saguïet-elhamra* (rigole rouge) où, depuis les temps les plus reculés de l'Islam, se sont réfugiés les cheurfa persécutés : qui, venus d'Orient ; qui, originaires du Soudan et du Sénégal ; sans omettre surtout le fort apport des cheurfa idrissides en butte aux poursuites des dynastes vainqueurs ou fuyant les rancunes familiales.

C'est pourquoi l'on peut dire que la *Saguïet-elhamra*, à l'Occident du monde musulman, est la « Maison mère » des descendants du Prophète.

Bien envisagée, sous cet angle, tant au point de vue politique que colonial, la question doit être solutionnée avec un doigté spécial et un « *liant* » approprié, de manière à éviter bien des conflits néfastes dans le présent et surtout dans l'avenir... de nouveaux *roguis* !

La cité intellectuelle de *Chinguitti*, pays de feu le chérif Maelaïne ainsi qu'Atar et Tindouf sont les plus importants des ksour autonomes et oligarchiques de cette région désertique.

Au Sud et en lisière de la *Saguïet-elhamra* est la colonie espagnole de Rio-del-Oro. Ce fut vers 1443, sous le règne du roi du Portugal Alphonse V l'Africain, que cette région du Sous post-ulérieur, reçut des portugais, la dénomination de *Rio-do-Ouro* (rivière de l'or) ; et ce, à la suite d'échanges faits par des marins à la solde du prince navigateur l'infant Don Henrique, frère aîné du roi. Le motif de cette expédition était la remise d'un chef noir appelé Andahu (?) (sans doute Andalou, du fait de sa captivité) capturé précédemment sur cette même rive et qui avait obtenu sa liberté contre une forte rançon. En effet, il fut livré en son nom outre de la poudre d'or, des œufs d'autruches, des défenses d'éléphants, des peaux et de l'huile de « *loups marins* » (phoques), dix esclaves des deux sexes qui, selon la coutume, furent convertis au christianisme, puis affectés à l'agriculture. Ce fut d'ailleurs le début de ces croisières déplorables dont le but réel était la traite des nègres : «... le plus honteux mais aussi le plus lucratif des trafics d'alors. »

On sait que le Rio-del-Oro échut à l'Espagne en même temps que les quelques autres possessions portugaises d'Afrique ; et depuis, les Espagnols l'ont conservé, bien plus par prestige national que pour son rapport, car jusqu'à présent il leur a été nettement à charge.

Cependant, et depuis longtemps, il y eut, autour de cette province, un constant mais fallacieux espoir de pouvoir un jour exploiter de vagues richesses minières et, même se basant sur le nom symbolique de la région, des gisements aurifères. Toutefois, il est certain que s'il y eut jadis trafic d'or sur

ces rivages, le précieux métal était apporté, sous forme de poudre, par des trafiquants soudanais en même temps que bien d'autres produits africains destinés aux échanges. Cela se passait de même sur tous les points du Moghreb-elaksa où étaient établis des comptoirs et apporté par Akka, le Djebel Bani et le couloir de l'Atlas, jusqu'à Marrakech ; et, en-deçà l'or et les autres produits des régions équatoriales.

A part ces transactions, le Rio-del-Oro n'en était pas plus riche : aussi, l'Espagne semble-t-elle mieux discerner cette situation déficitaire d'autant plus qu'il apparaît que ce lui est très difficile, pour ne pas dire impossible, d'assurer, dans l'état présent, une sécurité suffisante.

Cependant, pour la France la situation se présente sous un autre angle d'intérêt pacificateur : en effet, déjà installée au Maroc et en Afrique occidentale elle aurait avantage à occuper cette zone désertique, ne serait-ce qu'au point de vue de la sécurité de son Protectorat et de ses possessions africaines.

Par tous les moyens et dans un but d'intérêt général de civilisation et de sécurité, la paix doit être imposée à toutes ces peuplades susceptibles de troubler la tranquillité de ceux qui — ils sont le plus grand nombre — aspirent à une existence paisible ; car l'organisation des rezzous et l'exploitation des razzias n'est le fait que de certains détrousseurs de pistes.

De tous ces dangers, il ressort qu'il ne peut y avoir deux politiques en Sahara ; et, qu'une unification d'autorité policière s'impose. Le cas échéant il faut pouvoir agir offensivement, poursuivre et réduire les bandits et fermer les souks à toutes les fractions qui leur donnent asile ou leur prêtent main-forte.

Or, dans ce sens et du côté de l'Espagne, le non-possumus est un fait acquis, car elle n'occupe que deux ou trois points insignifiants du littoral et ses gros sacrifices dans le Rif la convient à de la prudence. Tandis que la France qui, pour ainsi dire, est à pied-d'œuvre, elle, peut sans efforts trop préjudiciables, mener à bien, là, cette œuvre de pacification.

Des bruits ont couru récemment — jusqu'à quel point officiels ? — qu'un échange, entre la France et l'Espagne de leurs droits respectifs sur Tanger et le Rio-del-Oro pourrait solutionner heureusement cette question. Sans préjuger de ce desideratum rationnel, espérons-en la réalisation, l'action de la France sur Tanger étant simplement diplomatique.

* * *

Il sied de considérer que tous les grands chefs indépendants qui sont rentrés dans le rang n'ont jamais donné, depuis leur soumission, sujet à suspicion.

C'est ainsi que l'on peut donner en exemple de fidélité le kaïd Larbi Derdouri, dont le district est voisin des régions précitées :

Ce grand seigneur, resté jusqu'à ces derniers temps, entièrement indépendant dans l'Anti-Atlas, doit son nom au district d'Aderdour dont il est originaire.

Aderdour est un centre important — de cent-cinquante fusils — des Ida-ou-Guemmad de la confédération des Rahala (Rahalioune). Les Rahala occupent les deux rives de l'oued-Sous et tous leurs villages sont sur les bords du fleuve ils se divisent en deux *amalate* : *Ida-ou-Guemmad* et *Aït-Ououlouz* joints aux *Ida-ou-Tift* (ou *Tilt*). Ils sont en bordure des deux grands territoires des Aït-Semmeg et des Sektana-Sud, riverains de gauche de l'Oued-Zagmou-zène.

On peut dire qu'on se trouve là en plein pays des Getules Darii (du Drâ) de Polybe l'historien.



Le kaïd Si Elhadj-Larbi Derdouri.

L'historien célèbre El Bekri avait lui-même parcouru cette région : « L'Azouer, dit-il, est une montagne pierreuse, remplie de gros serpents, qui s'étend en longueur l'espace de dix journées à partir de Sidjilmasa jusqu'au bord de l'Océan environnant. On dit que l'Azouer se prolonge jusqu'au Djebel Nefoussa sous la Tripolitaine et cela me porte à l'identifier avec le Deren (l'Atlas) au pied duquel l'Ouadi-Derâ prend sa source. Après avoir marché pendant trois jours, on arrive à Tinedefest, endroit qui fournit de l'eau. Pour s'en procurer, les voyageurs n'ont qu'à creuser le sol. »

La famille du kaïd Derdouri appartient, nous affirme le fkih Abderrahmane *ben* Brahim, à la descendance d'Abd Allah *ben* Idris par les cheurfa Djerara qui avoisinent la zaouïa de Sidi Ahmed ou Moussa dans le Tazeroualt.

Les Djerara sont originaires de l'oasis Oukâ (ou Akka) région de Tamanart-Sud, sur l'Oued-Tamanart, non loin du Djebel Bani, voisin de la Saguiet-elhamra. Tamanart est la forme berbère de *mendra* (vigie).

Le chérif Moulaï-Hassène *ben* Mohammed *ben* Tahar ed Derdouri confirme ces dires.

Le kaïd Si Elhadj-Larbi Derdouri est le fils de feu le kaïd Haïda fils d'Abderrahmane (dit Ouahmane) *ben* Hamane *ben* Hassène *ben* Cheïkh Abd Allah *ben* Mohammed *ben* **Sidi Yahia** de qui la koubba est à Aderdour (le murmure) ; et, d'où le patronyme de Derdouri.

Sidi Yahïa fut l'ancêtre qui, arrivant des Djerara, s'installa chez les Rahala, il y a environ trois siècles, avec la ferme intention de les islamiser. Ses efforts furent couronnés de succès, aussi vint-on de loin pour le consulter et bénéficier de ses sages conseils, ce qui lui valut de nombreux prosélytes. Et lorsque ce chérif bienfaiteur mourut, son souvenir lui survécut dans le cœur des populations reconnaissantes.

Dès lors, ses descendants se succédèrent comme seigneurs des Rahala et eurent, comme tous les chefs de ces régions, à défendre leur territoire contre les incursions de voisins. Tous eurent fort à faire dans cette tâche. Cheïkh Abd Allah *ben* Mohammed, notamment, dut énergiquement repousser Menabba et Oulad-Yahïa sans parler des Aït Semmeg, des Sektana Sud, grands amateurs de rezzous.

Devenu très vieux, il passa le commandement de la tribu à son fils aîné Hassene, fkih fort instruit en science koranique aussi bien qu'en le maniement du fusil, qui continua la politique de son père et qui mourut vers le milieu de la corne dernière, laissant : Elhadj-Hamane ; Elhadj-Bellah ; Omar ; Elhadj-Embarec et Allal, tous « moualine el-baroud » (Maîtres de poudre).

L'aîné, Hamane, assumait la lourde responsabilité du commandement ; et, toute sa longue vie durant, puisqu'il mourut octogénaire en 1295 = 1878 (années concordant parfaitement), il sut faire respecter les prérogatives, parfois sanguinaires, des Ahl Derdouri dont cette devise « la force prime le droit » eut pu s'inscrire sur leur blason comme, d'ailleurs, sur celui de tous les seigneurs indépendants de... tous les Atlas. Il mourut *hadj* au retour du pèlerinage canonique qu'il avait accompli en même temps que plusieurs membres de sa famille. De ses deux fils, Elhadj Malec ne lui survécut guère, mourant en laissant lui-même deux garçons : Hosseïne et Abd Allah ; quant à

Haïda *ben* Hamane, il s'intitula dès lors kaïd du Ras-el-Oued et fut l'un des plus notoires guerriers du Deren. Ce fut lui qui visita, à Tazenja, le Vicomte Charles de Foucault en 1884. Sa carrière fut abrégée par la maladie et, lorsqu'il mourut, en 1309 = 1892, son fils, Si **Elhadj Larbi Derdouri** exerçait depuis longtemps déjà le commandement effectif.

Le Sous, nous l'avons déjà écrit, a toujours été l'une des régions du Maroc les plus fermées même au Makhzène dont l'autorité n'était acceptée que temporairement par certaines tribus et pour certaines actions. Il fallait la

vue des imposantes mehallate chérifiennes pour mettre en mouvement la « bonne volonté forcée » des kaïds.

Depuis un demi-siècle pourtant, la région de Taroudant et une partie du Ras-el-Oued s'étaient rangés sous la bannière du sultan. Cependant, lors de l'expédition contre le rogui Bou Hamara, en 1903, tous les kaïds du Sous ayant été convoqués avec leurs *harkate*, un grave mouvement insurrectionnel bouleversa la région ; toutes les kasbas des seigneurs absents furent mises au pillage et il fallut, à leur retour, une énergique et exemplaire réaction pour rétablir l'ordre. Le pays avait repris une tranquillité relative lorsque six ans plus tard, après la mort d'Elhadj Driss, kaïd des Oulad-Yahia, le pacha de Marrakech Elhadj-Tahmi Glaoui, en tête de sa harka, s'avança dans le Ras-el-Oued sous le prétexte que le kaïd Larbi Derdouri méconnaissait par trop l'autorité du sultan. En réalité il était surtout attiré par la légendaire luxuriance de cette féérique région qu'avaient foulée les Atlantes. Là encore il fallut au Derdouri le hardi concours de ses braves Rahala, toute la précision de leur mousqueterie et aussi le tranchant bien affilé des *koumiate*.

La paix rétablie, le kaïd se reprit à exercer plus tranquillement son commandement jusqu'à ce qu'éclata le mouvement hibiste provoquant, cette fois, une perturbation générale dans tout le Sud marocain. Son attitude fut celle de tous les chefs de la contrée : ayant dû d'abord accueillir le *mehdi*, ils abandonnèrent, lorsqu'il fut réduit à l'impuissance, ce « sultan éphémère ».

Dans la suite, le kaïd Derdouri fut en tête de ceux qui souhaitèrent la bienvenue au général de Lamothe et à son Etat-major lorsqu'après l'expédition du Sous ils rentrèrent à Taroudant.

Les autorités ratifièrent au Derdouri le commandement des Rahala qu'il dirige avec l'aide de son frère et khelifa Elhadj-Ouahmane qui a la réputation d'un guerrier sans peur sinon sans reproche — le reproche, il faut le dire, vise les nombreux ennemis qui sont restés entre ses mains. Comme son plus jeune frère Thaïeb, c'est aussi un fkih lettré puisque tous deux étudièrent auprès du réputé cheikh Ahmed el Yazidi.

Quant aux fils du kaïd Elhadj-Larbi Derdouri, ils sont aussi des lettrés : Omar ; Hassène ; Ali.

* * * *

Le *Dar-kaïd-Derdouri* est parmi nos meilleurs souvenirs de route et nous y pûmes redire, comme Horace en Otrante, *Augulus ridet!* En effet, il était de bon ton que, passant au Ras-el-Oued (la tête du fleuve) nous nous rencontrions — de face — avec la « tête du Lyxus ultérieur » (en berbère *Acif n'Sous*) sur les bords duquel le grand navigateur Hannon se plut à voir paître les troupeaux. Ce fut une amabilité du kaïd de nous réserver cette surprise : dans une salle surélevée agréablement décorée, sous un velum ombragé, nous sommes reçus par le maître de céans au bord d'un petit bassin carré où surse (derdour) une onde transparente. Symbolique comme il sied, la source captée là, émeut le voyageur autant que les maîtres du lieu : aussi, peut-on dire de cette fontes *aquarum* qu'elle fait... figure d'idole.

(Ras-el-Oued, 15 juillet 1926).

Le kaïd Ould-Sidi-Malec

(des Inda-ou-Zal)

Le kaïd Mohammed *ben Hammad ben Sidi Abdelmalec ben Hammou ben Elhadj-Embarec* est le descendant et successeur d'une longue lignée de chiouhk qui de tous temps ont commandé la tribu chleuha des Inda-ou-Zal.

Les Inda-ou-Zal forment une grande et puissante tribu, sur les bords immédiats de l'Oued Sous, qui s'étend à l'Est jusqu'au territoire des Aït Semmeg ; au Nord elle est limitée par les Menabba et les Rahalla tandis qu'elle se clôt à l'Ouest par les Oulad Yahia. C'est une région dégagée, tout en plaines fertiles.

Le bordj du kaïd est à Dar Oulidja et fut construit par Sidi Abdelmalec déjà cheikh influent et fkih réputé qui laissa comme enfants ; Hassène, Omar et Hammad. Ce dernier hérita le cheikhat et eut une carrière de véritable chef Soussi, qui passa son temps à combattre l'anarchie et à réprimer les querelles intestines qui décimaient la tribu. En effet, depuis longtemps les Inda-ou-Zal furent divisés en deux çofs presque toujours en guerre l'un contre l'autre : Dans ses luttes chaque parti eut constamment le soutien de son voisin immédiat ; l'un les Aït Semmeg et l'autre les Oulad-Yahia. Si bien que, dans la suite, ils prirent les uns le nom d'Inda-ou-Zal-oulad Yahia et les autres celui d'Inda-ou-Zal-Aït Semmeg.

Le cheikh Hammad ben Abdelmalec mourut à l'âge de quatre-vingts ans en 1337 = 1918 après avoir été confirmé dans son commandement par le général de Lamothe.

Il laissait Mohammed, Hassène, Abderrahmane, Saïd et Brahim.

Ce fut Mohammed qui en qualité de khelifa avait pris part aux expéditions dans le Sous.

Né à Dar Oulidja vers 1290 = 1873, le kaïd

Mohammed ould-Sidi-Malec

hérita de toutes les qualités familiales. Quelque peu lettré il possède une certaine éducation. C'est un bon guerrier mais qui en temps de paix ne dédaigne pas de joindre l'agréable à l'utile ; aussi son bordj est-il gai et accueillant... comme son maître.

Son khelifa est son frère cadet Hassène, lui-même père d'un charmant jeune homme Si Malec lettré et d'un abord aimable comme ses cousins d'ailleurs, les fils de son oncle Abderrahmane : Mohammed ; Ali ; Abdelmalec ; Omar et Hassène.

Les *Ould-Sidi-Malec* sont très apparentés au puissant Dar Derdouri et de tous temps ont été leurs feudataires.

Les fils du kaïd Mohammed ou Malec sont : Omar ; Abdesslam ; Mohammed et M'hammed.

Tous sont, comme gens de bonne famille, instruits, avenants et certains d'entre eux s'efforcent à parler le français.

Dar Oulidja, Juillet 1926.

S. A. I. Moulaï-Zeine ben Moulaï-l'Hassène

(khelifa de S. M. le Sultan, dans le Sous)

Sans vouloir séparer de l'histoire de la Famille impériale celle de S. A. I. **Moulaï-Zeine el-Abidine**, septième fils de feu le sultan Moulaï-Hassène, étant donné qu'il a, depuis plusieurs années, la haute main sur le Territoire du Sous marocain nous ne saurions passer sous silence son influence, née surtout de sa popularité. Nous le faisons d'autant plus volontiers que ce prince, l'un des plus gracieux qui soient, nous a réservé un accueil charmant à la fois empreint de simplicité et de noblesse. Il a de son ancêtre, Moulaï-Ismaïl, la grande urbanité sans avoir hérité de lui, toutefois, sa légendaire cruauté, — rigueur pourtant explicable, parfois.

Tous ceux qui approchent Moulaï-Zeine le déclarent « un grand prince ».

Son enfance fut celle de tous les fils de Moulaï-Hassène, c'est-à-dire consacrée en partie à l'étude et en partie aux exercices physiques. Puis alors que jeune encore, lors des luttes entre ses deux frères il fut forcément mêlé aux événements la confiance qu'il inspira aux tribus avoisinant Meknès, notamment aux Bni-M'tir les déterminèrent — malgré lui dit-on — à le proclamer sultan, dans les premiers mois de 1911. A ce moment Moulaï-Abdelhafidh régnait à Fez, débordé par l'anarchie, à tel point qu'il dut avoir recours à l'intervention française pour rétablir l'ordre. Les Bni-M'tir étaient alors parmi les plus violents rebelles, ils occupaient toute la plaine du Saïs et les abords de Fez et donnaient l'assaut chaque jeudi, toujours plus furieusement, dans l'espoir d'une victoire qui permettrait à Moulaï-Zeine de présider la prière solennelle du vendredi, à la grande mosquée de la capitale.

Ce ne fut que le 21 Mai 1911 que la Colonne Moinier dégagait la ville, après quoi elle rétrograda sur Meknès où l'on s'empara de Moulaï-Zeine qui y régnait depuis le début de l'occupation. Le peuple l'aimait fermement en raison de son caractère généreux et de ce sourire qui met en sa physionomie une note de bienveillance attirant les foules.

Lorsque le *Protectorat français* fut instauré en Maroc, les gouvernements conjugués songèrent à Son Altesse Chérifienne pour obtenir la concorde entre tous les chefs du Sud, dont certains étaient plus ou moins dépossédés et de qui les intérêts étaient souvent contradictoires. La tâche était d'autant plus délicate que parmi ces alliés d'aujourd'hui la plupart étaient des adversaires d'hier.



S. A. I. Moulai-Zeine.

(Autographe : ceci est en souvenir offert à la noble savante Madame Gouvion, avec le salut !)

Le nouveau khelifa de Marrakech sut, sans heurt, réunir tous ses auxiliaires et opérer, avec eux, une appréciable pacification. Il voulut bien ensuite se charger de la même mission dans l'Extrême-Sous. Cette fois la tâche était plus difficile encore car il s'agissait par une attrayante sympathie de s'assurer la neutralité d'abord, et ensuite de rallier à la nouvelle cause les cheurfa qui dominent dans tout l'Extrême-Sud notamment dans le Tazeroualt et le Sahel.

S. A. Moulai-Zeine, réside à Tiznit, dans un ancien palais qui constituait jadis un kçar commun à tous les seigneurs régionaux. C'est ainsi qu'on y montre encore le dar Goundafi, le dar M'tougul, le dar Glaoui, etc.

Attenante à ce palais est la sépulture du fameux chérif de Saguiet el-hamra, Ma-l'aïnine père de feu le *mehdi* El Hiba. Fort aimablement Son Altesse chérifienne nous accompagne devant la modeste chambrette, blanchie à la chaux, au milieu de laquelle se dresse le classique catafalque orné de draperies et d'oriflammes. Pour nous qui avons visité les mausolées de nombreux santon de l'Islam depuis la Cyrénaïque jusqu'aux confins de la Maurétanie : Sidi Okba le fameux conquérant ; Sidi Bou-Médiane le *rhouts* célèbre, l'Imam Snoussi ; Moulai-Ildris, le père des cheurfa, les chioukh *Tedjanja* ; Sidi Ahmed ben Youssef, le légendaire Miliani, et tant d'autres encore, nous devons déclarer que bien modeste est la dernière demeure du puissant chinguiti patron des *hommes bleus*... un descendant des *Ethiopiens sacrés*, peut-être !...

Tiznit, juillet 1926.



S. E. le Pacha Berbouchi

Si, parfois, le faisceau d'actions guerrières fait plus ou moins défaut dans la vie d'un chef, ici l'affluence des faits héroïques à l'actif des Berbouchi est telle que l'embarras naît de leur classement : cela crépite comme une fusillade nourrie dans les vallonnements de l'Atlas.

D'autres auteurs ont glorifié déjà les exploits belliqueux du kaïd Berbouchi Ahmed ben El Bachir er Rahmani ; c'est ainsi, qu'admirant sa bravoure à l'affaire d'Ouijjane, le capitaine Dugard relate dans « la Colonne du Sous :

« Je me suis fait raconter la vie de l'un des plus beaux guerriers du Maroc contemporain, le kaïd Ahmed ben El Bachir Rahmani, chef du *tabor* de Taroudant, que je vis le 24 mars 1917 faire preuve du courage le plus chevaleresque, à l'affaire d'Ouijjane; on y trouve la fidélité la plus entière, la plus constante aux notions de service et de devoir militaire, et cela au profit du makhzène... il a peut-être assisté à trois cents combats, sachant toujours que, s'il tombait entre les mains de l'adversaire, il serait fort vilainement occis après avoir subi quelques petits supplices préparatoires ; pourtant, il n'a jamais manqué à son serment de fidélité, il sert, il est militaire et ne connaît que l'obéissance et le dévouement, c'est le véritable « homme de poudre ».

Né vers 1293 = 1876 à Fitout, près du ras-el-aïne du Tensift, chez les *Berabiche*, fraction des arabes Rahmna, non loin de Marrakech, Son Excellence le pacha **Si Ahmed El Berbouchi** étudia dans la Zaouïa Naïmi, en blad Aneur, auprès de Sidi Mohammed ben Abderrahmane er Rahmani. Mais tout jeune encore il délaissa l'étude pour le *baroud* puisqu'en 1895, alors qu'à peine adolescent, il faisait partie de la *harka* rahmania qui escorta le pacha Hammou à Taroudant. Il tint la campagne dix-huit mois durant et ce fut alors qu'il fut nommé *kaïd-mïa* — c'est-à-dire commandant un escadron de cent goumiers, sorte de centurion, responsable des armes confiées et des munitions distribuées à ses askris. Ensuite de quoi, il fut envoyé au Tafilelt, cette fois à la tête de ses cent braves faisant partie d'une mehalla que commandait le kaïd Embarec el Haouari, et revint à la fin de 1899. La répression avait été rigoureuse et la Siba conduite par le chérif alaoui Moulai-Ali ben Mohammed du Kçar Abou Am fut enrayée ; les rebelles Seffalat ; Aït-Zeddeg ; Aït-Merad et les arabes Oulad-Sbâ furent rejetés près d'Erfoud en Tafilelt, dont le gouverneur était alors Si Brahim ben Housséine Rahmani es Sellami. La mehalla chéri-

fienne parcourut le pays compris entre Rissani, Abou-Am et Tiarmet. Au cours de cette expédition le Berbouchi avait été blessé et il réintégrait avec plaisir son douar où, déclare-t-il, l'attendait le méchoui bien doré et beaucoup plus alléchant que la *kafta* de « viande de chien » (boulette de viande hachée).

Ce fut à cette époque que, par décision de makhzène, nombre de *kaïds-mia* furent confiés pour leur instruction militaire, à des moniteurs anglais récemment en fonctions à la Cour chérifienne.

La nouvelle expédition à laquelle prit part le jeune *kaïd-mia* était dirigée contre le *kaïd* Aïssa ben Omar, des Abda, qui fut vaincu à Tamra ce qui le contraignit à faire sa soumission.



S. E. le Pacha Berbouchi.

Sans guère s'arrêter en sa course au baroud, le Berbouchi repartit aussitôt en campagne dans les Djebala de la région d'Ouazzan, et fit partie de la *mehalla* de Moulāi-Abdesslam el Amrani, chargée de la répression des Bni-Mesrata qui, près d'Ouazzan, s'étaient révoltés sous la pression des cheurfa Bekahala affiliés aux *Derkaoua*... Huit mois durant, des manœuvres de répression furent incessamment exercées contre les insurgés, mais la *mehalla* fut rappelée à Fez où les *Beraber* tentaient d'imposer la suprématie de Moulāi-Mohammed frère aîné du Sultan, alors interné à Meknès. Les *Beraber* furent défaits.

La lutte se continua mais cette fois contre le rogui Bou Hamara. Cependant le succès ne fut pas immédiat et la *mehalla* chérifienne dut battre en retraite rétrogradant sur Fez. Le pacha de Tiznit vante encore, non sans admiration, les qualités guerrières de Bou-Hamara qui, d'après lui, était le prototype du « *radjel elbaroud* » les mêmes qualités qu'il attribue aussi à

Haïda-ou-Mouïs, au Grand-vizir El Menebbi, ainsi qu'à Boucheta el Baghdadi actuellement Pacha de Fez.

Cependant, le Makhzène ne pouvait abandonner la lutte sous peine de se voir débordé par les hordes du rogui, proclamé sultan à Taza. Une nouvelle expédition de nouveau placée sous le commandement du Grand-vizir El Menebbi, eut cette fois plus de succès. Les contingents rebelles furent repoussés et la méhalla chérifienne continua sa marche sur Taza tandis que diverses *harkas*, parmi lesquelles celle du kaïd Ahmed ben El Bachir et commandées par le kaïd Ben Senah, étaient dirigées vers la tribu des Djebala de nouveau en siba. Le Berbouchi resta encore un an et demi en campagne puis rentra à Fez.

Après six mois de repos, les troupes repartirent à Tanger, sous le commandement du kaïd Abdesslam el Oudayi, pour prendre part à une période d'instruction de la Mission française en vue de la formation des *tabor*s (corps de cavalerie légère assurant la sécurité en réprimant la contrebande 1906). Devenu khelifa du chef du *tabor*, le terrible Bou-Aouda, le kaïd Ahmed ben El Bachir, prit part à toutes les opérations dans la région de Tanger, puis, devenu chef du Tabor, il participe sous le commandement du pacha Boucheta el Baghdadi à la difficile répression des *Andjara* qui, excités par le grand kaïd Raïssouli, principicule de la région, terrorisaient le pays, pourchassaient les européens et en mai 1906 avaient assassiné le français Charbonnier en pleine rue de Tanger ; puis avaient capturé l'anglais Mac Lean qui tentait un rapprochement entre le Makhzène et le chef rebelle.

Cette opération n'eut d'ailleurs qu'un effet de sécurité, mais pourtant détermina Raïssouli à se retirer à Ichaouène, dans le Djebel. Au cours de cette campagne le Berbouchi fut grièvement blessé à l'aîne.

En ce temps là, l'anarchie dominait au Maroc avec un tel degré d'acuité que chez les Sultans eux-mêmes, les frères essayaient de détrôner leurs frères : et le makhzène étant alors incapable de protéger les nationaux européens, le général Lyautey, commandant la division d'Oran, reçut l'ordre d'occuper Oudjda.

Cependant Bou Hamara, loin de désarmer, venait de lancer de nouveau contre Fez ses hordes demeurées fidèles. Une mehalla chérifienne comptant cinq mille hommes de troupes aguerris parmi lesquels le pacha Boucheta, el Baghdadi, le kaïd Ahmed bou El Bachir Berbouchi et tant d'autres encore, de nouveau, s'en « alla-t-en guerre ! »

Cette expédition fut décisive.

Le Berbouchi prétend avoir fait partie du groupe de combattants qui s'empara de Bou Hamara lequel s'était battu durant sept ans sept mois sept jours et sept heures. — pour échouer lamentablement, comme on le sait, dans la cage du supplice. Le pacha nous dit avoir épousé une jeune femme du rogui, Fathima bent Çalah chérifa de Tlemcen qui n'avait pas encore, en raison de son jeune âge, consommé le mariage, et constituait plutôt un otage de fidélité. Cette chérifa avait dû être enlevée au cours de la nuit en laquelle le rogui se sachant trahi par son hôte le kaïd Allal, des Bni-Ouriaghel, avait gagné la montagne en entraînant ses gens, pour échapper à la méhalla. On sait que, lorsqu'il fut capturé dans le mausolée de Lalla Meïmouna, il n'avait auprès de lui que son fils unique, qui fut sauvé, et son épouse préférée qu'il

tua pour qu'elle ne tombât pas aux mains de ses ennemis (22 août 1909 = 24 redjeb 1326, un samedi.)

Mais les vicissitudes de notre héros n'étaient point terminées : les tribus de la région de Taza ne sachant plus que faire de leur ardeur guerrière, un instant tenue en suspens à la suite de la capture de Bou Hamara, se remirent à proclamer Moulai Elkbir, frère du sultan et décidèrent de l'imposer à la place de Moulai-Abdelhafidh ; ces contingents furent battus en cours de route et leur protégé dut se réfugier en Algérie.

Ce fut ensuite chez les Cherarda que le kaïd Ahmed ben El Bachir s'en fut en expédition en colonne mixte franco-marocaine et prit part dans le courant de 1911 à divers combats qui, tous, avaient comme but l'instauration d'un nouveau sultan. Enfin, Fez fut délivré de ses angoisses le 21 mai 1911, par l'arrivée de la Colonne Moinier.

Ce fut peu après ces événements qu'Ahmed ben El Bachir fut nommé kaïd-raha, en remplacement de Bou Aouda promu kebir de la mehalla et tint garnison à El Hajeb. Mais sur ces entrefaites le kaïd escortant un convoi arrivait à peine à Fez lorsqu'éclata l'émeute du 17 avril 1912 au cours de laquelle des officiers français et des européens furent massacrés par la garnison révoltée et des habitants. Grâce à sa bravoure et à son loyalisme le Berbouchi sauva la vie à neuf instructeurs français qu'il conduisit nuitamment jusqu'au camp français de Dar Debibagh ; puis se mit à la disposition des autorités françaises. Rappelé aussitôt à El Hajeb où une sédition était à craindre, le kaïd-raha rétablit énergiquement l'ordre non sans avoir dû employer la « manière forte » ce qui lui permit de prendre part avec la *Colonne Dalbiez*, à la répression des *Aït-Tserouchène* partie en *siba*.

Les loyaux services de notre héros rahmani reçurent alors leur récompense car, au retour de cette campagne, il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur par le Général Dalbiez qui lui donna l'accolade.

Après un court repos à Meknès, le kaïd Berbouchi fut mandé par le Général Lyautey qui se l'attacha personnellement un an durant et le prit ensuite comme officier d'ordonnance, — nous dit-il fièrement — avec sa harka, pour ensuite l'envoyer, vers 1913, commander les Berabiche toujours très remuants. Peu de temps après il était placé à la tête du *tabor* de *Tiznit* en même temps que le kaïd Ben Dahane.

Ce fut alors que commença dans le Sous la poursuite d'El Hiba le *mehdi*. Pendant tout ce temps, alors que promu au *tabor* de Taroudant, il fut aux côtés d'Haida-ou-Mouïs, c'est-à-dire là où il fallait de l'endurance, du sang-froid et de la bravoure.

Avec ce pacha il fit aussi partie de la répression des *Aït-Ba-Amrane* ; mais, où il excella surtout, ce fut lorsqu'il s'agit de venger ce vieux brave, ce pourquoi fut organisée la Colonne du Sous de 1917. De fait, parmi tant de braves, il émerveilla nos officiers, notamment à l'affaire d'Ouijjane :

« Le matin du 24 mars, je l'ai vu se lancer à l'assaut du long mur qui défendait la ville. Il allait, au galop, de l'une à l'autre de ses sections, les entraînant, les faisant avancer ; jamais infanterie européenne n'aborda avec plus d'ordre et d'entrain un formidable obstacle. Les *askris* alignés faisaient leur bond rapidement, se couchaient, mais leur chef, à cheval, dominant

tout le champ de l'attaque attirait les balles sur lui, magnifique, superbe de commandement et de générosité...

Le soir le corps d'un officier français, le lieutenant Barbier, tué pendant le combat, était resté au pied du rempart, il s'offrit à tenter de le prendre; et nous vîmes la même attaque se renouveler, avec la même vitesse, le même brio, une élégance, une grandeur sans pareilles, El Bachir et ses deux lieutenants galopèrent toujours faisant des « huit » autour de leurs hommes couchés pour leur éviter un tir trop précis. Cette splendide imprudence nous arrachait des cris d'admiration. »

A la suite de cette affaire le kaïd-reha et ses lieutenants furent décorés « de la Croix de guerre. »

(Cf. *Colonne du Sous*, **Dugard**, p. 213. Perrin et Cie Ed. Paris 1918.)

Ensuite de tous ses valeureux exploits, le kaïd Berbouchi fut nommé en 1921, pacha de Tiznit et prit part alors à une répression de chleuhs qui en 1923 attaquèrent l'escorte d'un officier français.

Officier de la Légion d'Honneur et de l'Ouïssam alaouite il est aussi titulaire de la croix de guerre et de la *Médaille coloniale* T. O. M.

Ses fils sont : Fathmi, ancien élève du Collège arabe-français de Rabat ; Bachir et Mustapha tous trois instruits en français.

* * *

Quant aux ascendants de S.E. le pacha Berbouchi, (presque tous chioukh héréditaires) ; son arrière grand-père Haïda el Berbouchi résidait au bordj familial de Fitout où il était cheïkh d'une fraction de la tribu des Bni-Hassène, fonction dans laquelle lui succéda son fils Embarec ben Haïda qui mourut lui-même fort vieux, vers 1285, en *baroud*, dans le Tadla, et fut inhumé à Fitout, laissant El Bachir né vers 1260 ; Rahal et Mohammed, ce dernier, fkih instruit, eut pour cheïkh à Fitout le savant Benhammou.

Le cheïkh El Bachir qui aussi était instruit, fut nommé kaïd makhzène par dahir du Sultan, et accompagna Moulai Hassène dans plusieurs expéditions et ce fut peu de temps après l'expédition du Tafilelt qu'il mourut lui-même, 1316. Il laissait en mourant :

Ahmed le pacha actuel, et Mohammed qui mourut il y a quelques années et dont les deux fils sont M'hammed et M'barec.

Tiznit, juillet 1926.

Cheurfa Khenabib

Bien qu'éclipsée par l'opulente zaouïa du Tazeroualt, sa voisine et parente, la *Zaouïa de Timeçlit*, eut aussi son heure de prospérité au début de sa fondation dans le courant de la X^{ème} corne, par le cheikh

Abderrahmane ben Ahmed dit *El Khenboubi*.

Originaire de Fez, où il habitait au quartier de Talâ, ce chérif appartenait à la postérité d'Ahmed ben Moulaï Idris. Après avoir lu le Koran sous la direction de son père le fkih Ahmed ben Ali, il fit des études plus sérieuses dans les diverses médersas dont s'énorgueillissait la Ville-lumière du Moghreb. Ce fut alors que fkih suffisamment instruit il fut attiré par le grand renom du célèbre cheikh et thaumaturge Sidi Farès ben Lhassène et s'en fut comme tout bon thaleb, toujours curieux de renommée et avide de science, à la zaouïa des Rerhaïa, aux environs de Marrakech, où il ne tarda pas à devenir l'un des disciples les plus favoris du Maître. Il se passionna bien vite pour l'enseignement des pratiques rituelles et se complut dans l'initiation des *ouerds*, alors en honneur en Moghreb.

Il y avait sept ans qu'il profitait des leçons du Maître lorsqu'il obtint l'exeat : « Pars mon fils, lui avait dit Sidi Farès, non point vers l'Orient doré où la blanche cité d'Idris t'attire, mais bien là où le soleil meurt en les ondes rougeoyantes ; là les foules ont soif de bonne parole en même temps que de sollicitude et de direction morale. C'est là que le destin doit fixer ton sort. Monte cette chamelle blanche et là où elle s'agenouillera tu établiras ta demeure ! »

Bien à regret, mais avant tout discipliné et décidé à faire son devoir, sachant aussi que « nul n'est prophète en son pays » le nouveau pèlerin, après que le cheikh lui eut imposé les mains pour lui donner sa *baraka*, s'en fut au pas lent de sa *nagâ*, d'autant plus lent d'abord qu'était vif le regret du voyageur de quitter ces lieux bénis pour affronter l'inconnu.

Six jours durant, le fkih et sa monture gravirent monts et foulèrent vallées et *mâder* lorsqu'au septième matin la fraîcheur de l'air saturé des senteurs marines, indiqua au voyageur que le terme du périple était proche, et ce d'autant plus que, subitement indécise, l'allure de sa monture devenait fantasmagorique ; en effet sept fois elle décrivit un cercle revenant chaque fois au même

point et finalement s'agenouilla, à l'heure précise du dhzohor, non loin de ce rivage biblique où, d'après la légende, la baleine rejeta le prophète Jonas du sein de ses entrailles en lesquelles, trois jours captif, il n'avait cessé d'invoquer le Seigneur...

Bientôt à terre, cheïkh Abderrahmane se prosterna lui-même en proclamant le nom d'Allah ! Ce fut à cet endroit choisi du Sahel, dans le douar des Khenabib qu'il fonda sa *zaouïa de Timeçlit* — (lieu de la prière). L'attrait de ses manières et l'amplitude de sa science lui procurèrent bientôt des amis parmi les notables de la région et nouveau *khenboubi* il y choisit une épouse digne de lui.

Plusieurs de ses descendants adoptèrent le surnom de *Bou-Nagâ*.

Dès lors, il s'efforça de propager les doctrines enseignées par Sidi Farès, ce cheïkh dont l'influence fut si considérable au 10^{ème} siècle et dont la *zaouïa*, située au pied du Djebel Ismir, fit Ecole bien en dehors des *Rerhaïa* (ou *Reghaïa*) où elle était située. Sidi Farès, comme son nom l'indique, était un preux-marabout : on raconte qu'il lui arriva souvent au cours de sa longue vie de parcourir de grands distances sur sa haute jument blanche entre l'*âcha* et le *fedjer*, pour aller stimuler le zèle quelque peu refroidi de certains de ses disciples. Au matin, cavalier et monture, frais et dispos, rentraient à la *zaouïa* cependant qu'on les croyait endormis. On dit aussi que pour obéir à son cheïkh Abd Allah Amrhar il entra, certain jour, dans un four chauffé à blanc et en ressortit indemne ; aussi, y eut-il, parmi les descendants de ce stoïque marabout, bon nombre de santons réputés, voire même parmi les femmes.

Fort désireux de se montrer digne d'un tel Maître le nouveau cheïkh el-Khenboubi employa lui-même dans sa *zaouïa de Timeçlit* les moyens extrêmes pour imposer une religion dont les Berbères n'étaient pas toujours avides et cela en un temps où les Portugais envahissaient la côte moghrebine. Ses efforts furent couronnés de succès puisque, après plus de quatre siècles, un *moussem* important a lieu chaque année, en *Rbiâ-ëlouell*, dix jours après l'*âid-el Mouloud* (*Miloudïa*).

Après une longue vie, consacrée au service d'Allah, cheïkh Abderrahmane ben Ahmed mourut vers l'an neuf de la XI^{ème} corne laissant trois fils : Larbi, Ali et M'hammed.

Sidi Larbi eut un renom de cheïkh derrouiche puisque sous le nom d'*Es-saïah* (l'errant) il « chevaucha » des années durant sa blanche chamelle, islamisant en péripatéticien et mourut de même en arrivant exténué, ainsi que sa chamelle, à Bab Ghessis près de Salé. Il fut enterré à l'endroit même où il tomba ; et, sa fidèle *nagâ* fut placée non loin de lui. Ce lieu s'appelle encore Sidi Bou Nagâ.

Ali, le second fils de cheïkh Abderrahmane el Khenboubi, alla s'installer dans le Sahara marocain à Tadjakount sur les bords de l'Oued Talkjount chez les Oulad *ben* Mançour où ses descendants sont encore : Ahmed, M'hammed et Abdeldjelil qui, chaque année, guident les caravanes se rendant au *moussem* de Timeçlit.

Quant à M'hammed *ben* Abderrahmane, il donna naissance : aux Oulad *Ahmed ben M'hammed* représentés par le chérif Mohammed *ben* Ali Khenboubi des Ahl Nader ;

aux *Oulad Farès ben M'hammed* dont le Kbir est Elhadj Ahmed ben Ali ;
aux *Oulad Mohammed ben M'hammed* dirigés par Moulai Elhadj Abdel-
hamid ;

et enfin aux *Ou'ad Abd Allah ben M'hammed* qui ont à leur tête Sidi Ahmed
ben Larbi à Timeçlit. Ces quatre fractions remontent directement à l'ouali
par... Mohammed ben Abd Allah ben Mohammed ben Abd Allah ben Abdel-
krim ben Ahmed ben Sidi M'hammed l'un des trois fils du chérif **Abderrah-
mane el Khenboubi**.

Sahel de Tiznit, juillet 1926.

*Notice due à l'obligeance de l'érudit L' Interprète Martin sur Sidi Mohammed
ben Ali ben Mohammed El Khamboubi (de Khenabib, douar dans la tribu des
maadu, près Tiznit) ben Abdallah ben Mohammed ben Abdallah ben Abdelkrim ben
Ahmed ben M'hamed ben Abderrahmane (patron de la zaouia de Timeshit, aux
Khenabib) ben Ahmed ben Ali ben Abcu Bekr ben Soleiman ben Hassène, ben Ziane
ben Khabil ben Amor ben Ahmed ben Abdelhamid ben Mohammed ben Djaâfan ben
M'hammed ben Abdeljabbar ben Abdelkrim ben Abdallah ben Ahmed ben Dris ben
Abd Allah ben El Hassane El Mousana ben Hassane es-Sebli fils de Fa'hma Zohra,
fille du prophète, épouse d'Ali ben Abi Taleb*

Nous sommes originaires de Fez et c'est dans cette ville que demeurait notre
ancêtre, Sidi Abderrahmane ; dans le quartier de Talaâ. — Il vint faire ses études chez le
maître Sidi Fares ben Lahsen, à Réghaia, près Marrakech. Lorsqu'il les eut terminées,
son maître lui donna une chamelle et lui dit : « Tu dois aller dans le Sous et non à Fez ,
car c'est là que tu dois vivre. Monte cette chamelle, tu devras rester là où elle s'agenouil-
lera. » La chamelle s'en fut et ne s'agenouilla qu'à Timeslit près de la mer à l'endroit où
se trouve la Zaouia. Il se maria là et eut trois enfants. 1° Sidi Larbi Es-Saieb
(l'errant) enterré près de Bab Khmis, à Sali à l'endroit même où il est tombé mort.
Il est connu dans cette ville sous le nom de Sidi Bou Haja. — 2° Sidi Ali, qui alla
s'installer à Tajakant et y mourut laissant une nombreuse postérité. 3° Sidi Mohammed
ben Abderrahmane, de qui nous descendons. — J'ai 30 dahirs de sultans Saadiens et
Filaliens qui attestent que nous sommes cheurfas.

Le Kaïd Massi

Avec le kaïd Massi on pénètre dans Massa et avec Massa on se trouve en plein pays du merveilleux ou du... ténébreux, puisque cette partie du Sous ultérieur confine à la *Mer des ténèbres* ainsi dite, « parce que la lumière des rayons du soleil réfléchi par la surface de la terre y est très faible à cause de la grande distance qui sépare cet astre du globe terrestre. Pour cette raison la mer dont nous parlons est ténébreuse car en l'absence des rayons solaires la chaleur qui sert à dissoudre les vapeurs est assez minime de sorte qu'il y a constamment une couche de nuages et de brouillards amoncelés sur sa surface. » Telle est l'opinion des philosophes arabes.

Disons plus simplement qu'entre tant d'autres noms « ce réceptacle de toutes les eaux du monde » est appelé *Mer des ténèbres*, sans doute parce que, là, le soleil couchant disparaît à l'horizon ; et que de tous les temps elle fut l'épouvante des meilleurs marins dont ceux qui en revenaient la peuplaient d'aventures mystérieuses ou tragiques.

Quant à Ibn-Fadhel Allah el Omari (mort en 749 = 1348) il situe sur ses côtes nombre d'îles fantasmagoriques : Djezirat es Saoua (ou Sara), l'*île des Diablesses*, l'*île de la Déception*, l'*île de Rhour* (plutôt Rhoul, ogre), ou île des suppliants. On raconte, dit l'auteur, qu'il y avait dans cette île à l'époque antérieure à la venue de Dzou-l'Kornéïne (Alexandre-le-Grand) un énorme dragon (le *tou-kêtos* de l'antiquité ; la baleine de Jonas (Younès) ; la *baïta* des algériens), qui dévorait tout sur son passage. Quand le héros aborda dans l'île les habitants se plaignirent à lui des torts que leur causait ce monstre insatiable auquel ils sacrifiaient pourtant deux superbes taureaux chaque jour.

Le rusé guerrier employa alors un habile stratagème pour les en débarasser. Alexandre ayant appris que le monstre sortait toujours par la même ouverture y fit placer deux taureaux ; l'ogre se précipita semblable à un nuage noir, ses yeux brillaient comme des éclairs, sa gueule vomissait des flammes ; il dévora les taureaux et se retira. Les deux jours suivants Alexandre fit placer deux veaux seulement de manière à l'affamer ; puis, le troisième jour il les remplaça par deux énormes taureaux écorchés et dont les peaux étaient bourrées de résine, de soufre, de chaux et d'arsenic. Le dragon sortit comme d'habitude, dévora sa proie et s'en retourna ; mais ce mélange corrosif commença bientôt à brûler ses entrailles, et quand il se sentit consumer, il sortit

pour le vomir. Or on avait eu soin d'ajouter à ces produits des crochets de fer éfilés qui se fixèrent dans ses entrailles, de sorte qu'il resta gisant et écumant, la gueule ouverte pour tâcher de respirer. (Edresi). Aussitôt Alexandre ayant fait rougir des morceaux de fer les fit jeter dans la gorge du dragon qui périt ainsi dans les flammes.

« Pour témoigner leur reconnaissance les insulaires firent don à leur sauveur de précieux produits de leur île notamment d'un animal, ressemblant à un lièvre mais dont le poil était jaune comme de l'or, et qu'on appelait *bakrâdj*. Ce mammifère avait sur la tête une corne noire et sa seule vue suffisait à faire fuir les lions, les bêtes féroces, les oiseaux et tout animal quelconque. »

.....

Le fleuve qui se jette dans l'Océan sous le nom d'Oued-Massa, (le flumen Massat de Plinie), reçoit diverses appellations selon les régions qu'il traverse : Assif-Oubras ; Oued-n'Ida ou Semlal et Oued-Tamanart lorsqu'il remonte vers sa source à travers le Djebel-Bani dans l'Anti-Atlas. A son embouchure se trouve la tribu des Massa — Massates des anciens. — Faut-il voir en eux les fils de Massah septième fils d'Ismail et de son épouse l'Egyptienne que la Genèse donne comme installés dans la Vallée de l'Euphrate et qui, en surnombre, durent émigrer un peu partout et plus particulièrement en Lybie ?...

D'après la parabole : Massa-la-Sacrée qu'une mer de Sables, depuis des siècles, a submergée doit surgir lorsque du sein de ses ruines sonneront les trompettes glorieuses et battront les tambours. En ce temps-là apparaîtra le Messie annoncé — pendant mille ans — qui soumettra la Terre entière à sa loi et à sa foi. *Maschiah* en hébreu veut dire la « consacrée à un Dieu unique : « l'oïnte » .

Ce fut à cet endroit présumé que, le 15 juillet 1912, El Hiba conduisit sa mehallâ pour y faire la prière avant de partir vers le Nord barrer la route à l'envahisseur. Mais il n'était pas le *promis* !

Déjà bien avant lui, puisqu'au cours de la sixième corne, un autre révolté Mohammed ben Abd Allah ibn Houd, originaire de Salé, s'arrogea le titre d'*elahdi* et prit les armes dans la province de Sous. Il fit sa première apparition à Ribath-Massa où il rassembla de tous côtés une foule d'aventuriers. Ayant converti à ses doctrines les gens du Drâa et ceux de Sidjilmassa ainsi que les tribus de Doukkala, Regraga, Tamesna et Haouara il parvint, écrit Ibn-Khaldoun, à infecter de ses erreurs le Moghreb entier. Un corps almohade qu'Abdelmoumène fit marcher contre lui, sous les ordres de Yahïa Anguemar, le chef messoufite, qui avait abandonné Tachefine ibn Ali, fut obligé de battre en retraite. Ce fut alors que le cheïkh Abou-Hafs Omar — père des Hafcides — et plusieurs autres chefs Almohades partirent pour Massa afin d'y étouffer l'insurrection. Le rebelle, qui était à la tête de soixante mille fantassins et de sept cents cavaliers fut tué et son armée décimée et déroute. Cette rencontre eut lieu dans le mois de Dzou-l'Hidja 541 = mai 1141.

Le cheïkh Abou-Hafs Omar, donna connaissance de cette heureuse victoire à l'émir Abdelmoumène par une lettre dont la rédaction avait été confiée

à Abou-Djâafer Ibn Atia, l'écrivain célèbre, de qui le père avait été le secrétaire des derniers souverains almoravides. Cette lettre valut à son auteur de devenir le plus influent vizir de la dynastie almohade.

Il faut dire que là existait, depuis la venue d'Okba sans doute, un *ribath* mi-religieux mi-guerrier cité par tous les historiens arabes des premiers siècles de l'Islam et fréquenté par de preux-marabouts en lesquels les chefs Sanhadja trouvèrent un puissant appui lorsqu'ils instaurèrent la Dynastie des Almoravides (Al Mrabthine).

Est-ce la conséquence de tous ces dîres, le voisinage de célèbres marabouts régionaux, est-ce la vue du patriarcal vêtement que les chefs de cette tribu arborent encore, mais il est certain qu'il se dégage de cette région toute une atmosphère de mysticisme. Ce vêtement consiste en un tissu bleu foncé comparable à notre médiéval droguet de laine, qu. forme peplum agrafé qu'il est sur une épaule. Le buste est nu sous ce vêtement ; et, l'hôte qui honore ses visiteurs les reçoit la tête nue et entièrement rasée: ce, contrairement à l'usage en cours chez les autres mahométans.

Le kaïd **Massi Mohammed**, qui joint à son caractère de cheikh héréditaire les **prérogatives** que lui confère la zaouïa, est né à *Dar-Kaïd-Massi* vers 1297 = 1874. Il succéda à son père Abd Allah ben Belkassem ben Ahmed el Massi qui lui-même kaïd de la tribu mourut à soixante ans en 1917, en combattant les Aït-Ba Amrane, dans la fraction des Aït AbdAllah, avec la Coïonne du Sous de laquelle fit également partie le kaïd actuel. Cheikh Abd Allah laissait comme fils, outre Mohammed, Ahmed khelifa des Massa ; Brahim et Mbarec.

Au cours de la même campagne contre les Ba Amrane, le kaïd Mohammed Massi, fut assez gravement blessé ; il faut reconnaître que dans cette région comme dans tout le Sous d'ailleurs on naît quelquefois poète mais toujours *moul-baroud* !

Dar kaïd Massi (Mesdjed-Massa) juillet 1926.



Le kaïd Ayad al Djerrari

Sans s'en référer aux auteurs arabes le kaïd **Ayad al Djerrari** dit savoir, d'après d'anciens manuscrits, que les Oulad-Djerrar (1) alliés, déjà en Arabie, aux Oulad-Mançour, s'étaient, comme ces derniers, échelonnés depuis le Hedjaz, envahissant le Djebel-Amour, tout le Moghreb Sud, le Touat ou Gourrara — auquel ils donnèrent leur nom car, en Orient, le *dj* se prononce *gu*.

Ainsi divisés, ils formèrent plusieurs branches ; mais la branche-mère, d'après le kaïd, serait celle du Sous dont certains membres s'étaient installés à Safi, à Mogador et d'autres à Fez.

L'historien arabe Ibn Khaldoun, cite, comme chef des Oulad-Hosséine et Douï-Mansour, sous le règne de Abou l'Hassène sultan mérinide à la VIII^{ème} corne de l'hégire, Ali *ibn* Djermoun, petit fils de Djerrar *ibn* Arefa *ibn* Fars *ibn* Ali *ibn* Fars *ibn* Hosséine *ibn* Mansour.

Ce chef mourut à la suite du revers éprouvé par les Mérinides à Tarifa (en Espagne) et eut pour successeur son frère Yahia, duquel le commandement passa à Abdel ouhad fils de Yahia ; puis à Zakaria autre fils de ce dernier seigneur et à Yaïch, un troisième fils. Après Yaïch le commandement passa aux mains de son cousin Youssof *ibn* Ali *ibn* Rhanem.

Ces arabes Maakil furent rudement châtiés dans le désert du Derâ par le sultan mérinide Youssof *ibn* Yakoub. Entre les années 750 = 1350 et 760.

Après la prise de Tlemcen par Abou-Einane, les *Maâkil* accordèrent leur protection à Çrheïr-*ibn*-Ameur qui s'était réfugié chez eux. Ayant ainsi encouru la colère du sultan, ils prirent tous la résolution de répudier son autorité et jusqu'à sa mort, ils continuèrent à se maintenir en état de révolte et à rester dans le désert avec Çrheïr.

Une victoire remportée par les *Maâkil* sur l'armée mérinide aux environs de Tlemcen, compléta la rupture qui s'était déclarée entre eux et l'Empire; aussi, dès ce moment, s'attachèrent-ils au parti d'Abou-Hammou sultan de Tlemcen qui, depuis quelque temps, s'était réfugié dans le Derâ.

(1) *Djerrar* signifie armée nombreuse avec attirail de guerre. (R. P. Beulot V. Beyrouth. 1843).

Plus tard les Maakil devinrent assez redoutables pour se faire concéder par le gouvernement mérinide la plus grande partie des impôts fournis par le Derâ et la possession des territoires qui dépendent du Tadla et d'El-Mâden ; territoires situés aux débouchés des défilés par lesquels ils entraient dans le Moghreb, soit pour y passer les printemps et les étés, soit pour y faire leur provision de blé. Quant à Sidjilmassa, ajoute l'auteur arabe, cette ville n'appartient pas à eux, mais bien à leurs frères, les Ahlaf.

Si nous nous sommes étendu quelque peu sur ce préambule emprunté au grand *mouërrek* (historien) Ibn Khaldoun, c'est qu'il corrobore précisément notre thèse, à savoir qu'au Maroc surtout, le commandement fut, en principe, exercé héréditairement par des chefs de grandes familles presque toujours d'origine arabe : nobles d'épée (*djouads*) ; descendants du Prophète (*chorfa*) et princes de la science venus des grandes écoles d'Orient (*mchaïkh*). Ceci dit pour relever l'erreur qui englobe tous les marocains en une seule race dite... *berbère*.

Quant à la tribu des Beraber, dont le nom est bien déterminé, c'est encore aujourd'hui la plus puissante du Maroc ; elle occupe toute la portion du Sahara comprise entre l'Oued-Drâ et l'Oued-Ziz, possède presque en entier le cours de ces deux fleuves, et déborde en bien des points sur les bords du Grand-Atlas. Elle est, jusqu'à ce jour, restée compacte et elle réunit chaque année, en assemblée générale, les chefs de ses nombreuses fractions. Dans tout le Maroc son nom est bien prononcé *beraber*.

Mais, plus on s'éloigne vers le Nord, plus on a tendance à confondre le « terme pour la définition », la généralisation pour l'exception.

Le Vicomte de Foucauld a fort bien analysé cet état de choses en note de sa *Reconnaissance au Maroc*, p. 10 (*Voy. Introduction*, ci-avant)

* * * *

Nous avons précédemment cité un Ibn Djermoun petit fils de Djerrar *ibn Arefa* vivant à la VIII^{ème} corne, et de qui la famille jouissait du droit de priorité au commandement des arabes Maakil ; or, confirmant l'assertion du kaïd Ayad, en ce qui concerne la qualité de cheurfa des membres de cette famille, nous relevons, en effet, dans le *livre des généalogies* du réputé El Achmaoui el-Kbir le passage relatif à la noblesse des Bni-Djermoun : « Ahmed ben Mohammed ben Abd Allah-l'Modâoual a dit que les descendants des Bni-Djermoun sont les personnages de Fez. Une de leurs fractions s'est retirée dans le lfdjidj (massif de Figuig dans le Sous marocain, entre l'Oued Aït Moussi à l'Ouest ; l'Oued Nfis à l'Est et Oued Sous au Sud). Exode accompli sans doute au moment des perséussions des Idrissides par Moussa *ibn-l'Afia* ; l'autre, dans la ville de Tlemcen.

« Leur ancêtre s'appelle Ahmed ben Mohammed, ben Abd Allah ben Youssof ben Moussa ben Aïssa ben Amrane ben Yahia ben Yahia ben Abd Allah ben Ahmed ben Moulâï Idris II ben Moulâï Idris I ben Abd Allah l'Kamel ben Hassène el Moutsanna ben Hassène *Essibthi* fils de Fathima-Zohra fille du Prophète Mohammed.

Le même généalogiste cite également les *Ahl-Soussa* — arabes Maâkil — comme étant d'origine chérifienne c'est pourquoi certains notables prétendent être d'une famille, ou pour mieux dire l'ont adoptée, cependant que leurs parents affirment être d'une autre descendance.

Les *Ahl-Soussa* dont le commandement fut en Moghreb, toujours aux mains des chefs Djerrara, ont pour ancêtre Mohammed *ben Abd Allah ben Naceur ben Mohammed ben Ali ben Abdelhalim ben Abdelhalim ben Abderrezak ben Abdelhak ben Abdelazim ben Mohammed ben Ahmed ben Abou Djaafar*, frère de Moulâï Idris I, tous deux fils d'Abd Allah l'Kamel *ben el Hassène el Moutsanna ben el Hassène es Sibthi ben Fathima* fille du prophète Mohammed et épouse de l'Imam Ali *ben Abi-Thaleb*.

Cette filiation émanant du généalogiste connu (*chehir* ou *mchehouar*) semble plus appropriée que celle adoptée par Ibn Khaldoun apparentant les Ibn Djerrar à Kassem *ben Idris*. Ce qui est certain, c'est que ces nombreux chefs formèrent à leur tour de nombreuses familles dispersées, dont les plus connues dès la VII^{ème} et VIII^{ème} cornes vivaient à Tlemcen, Sidjilmassa, Tinemchelt où un *ibn Djerrar* était émir des Hintata. Puis au temps des Hafçides lors des guerres entre le sultan moghrebin En-Naceur et l'émir *ibn-Rhanîa*, le chef des *Maghraoua*, **Djerrar** *ibn Ouïrhrène* fut tué dans le Djebel Nefousa, en 606 = 1210. Quant à Tlemcen, il fut sous les Abdelouadites, pendant un interrègne en 749 = 1348, commandé par Othmane-*ibn-Djerrar* ancien *kadhi* ou *rokkaz* du pèlerinage canonique en Maroc. — On sait que le *kadhi* de la caravane est un pèlerin-magistrat chargé de dresser tous actes, décès ou incidents de route.

D'ailleurs, on prête aux Ibn Djerrar la même parenté qu'à l'émir Abdelouadite Yarhморacène. Lui aussi était un idrisside bien que n'en faisant point état. On cite de lui cette répartie en réponse à un flatteur : « Si je suis descendant du Prophète cela me servira pour le Ciel, mais sur cette terre je préfère m'aider de mon épée ! »

En ce qui concerne les *Emirs Djerrara* du Maroc ils furent comme tous les Arabes de souche, entièrement acquis au Makhzène : c'est-à-dire partisans d'un pouvoir organisé combattant l'anarchie. Après avoir été fidèles aux Mérinides puis aux Saâdiens, ils comptèrent ensuite parmi les bons auxiliaires de la Dynastie actuelle dont le premier prince, Moulâï-Ali, prit femme chez les Djerrara.

« Lorsqu'en l'année 1089 = 1677, cite le *Kitab el Istiksa*, Moulâï Ismaïl fit une expédition dans le Sahara du Sous et s'avança par Aqqa (Oukâ) Tata, Tassint et Chenguit jusqu'aux confins du Soudan, il y reçut les députations de toutes les tribus arabes Maâkil de cette région du Sahel et du Sous : Dehim ; Barbouch ; El Mghafra ; Ouadi ; Ntâ et Djerrar qui, toutes, firent acte de soumission. »

On remarque qu'il s'agit bien ici des Djerrara du Sous. Plus tard, au temps de Moulâï-Ahmed ed Dzehabi Sultan filalien, lors d'une révolte des Oudaïa à Fez, le souverain délégua le kaïd Abou-Amrane Moussa al Djerrari pour rétablir la paix dans la cité, moharrem 1140 = 1728.

L'un des ancêtres du kaïd Aïad, notoirement connu à *Talaïnt* fut, dès le commencement du XVI^{ème} siècle le cheikh Nebzer al Djerrari — Voir là

l'élision de *ibn ez-Zahar* « rugissement du lion » [celui dont la voix est comparable au ; ou « le chanceux » ou bien encore « le brillant cavalier » qui lors de l'invasion de la côte atlantique par les Portugais, prêta un puissant concours aux Mérinides. Mais, découragé d'assister à la trahison de ceux qui cédaient le pays notamment du kaïd Yahïa ben Tafout, il se retira dans son district et envoya son fils le fkih Mohammed avec la députation de chefs et savants de la région qui se rendirent dans l'Oued-Drâ auprès du chérif Abou-Abd Allah Mohammed dans l'espoir de le décider à s'installer parmi eux. Le chérif ayant accepté le serment de fidélité de toutes les tribus du Sous et du Haut-Atlas, en 916 = 1511, à Taroudant, y établissait quatre années plus tard, le siège de son organisation, en attendant de fixer sa capitale à Marrakech, comme souverain Saâdien.

A l'avenir les *Ahl-Sous* et les Oudaïa en général constituèrent la méhalla d'honneur des chorfa Saâdien ; pourtant tous les « Djerrari » demeurèrent des émirs indépendants, comme Nebzer, dont un descendant le *Djerrari Abderrahmane ben Embarec ben Saïd* se distingua particulièrement par son courage en même temps que par sa sagesse et groupa, il y a deux siècles, autour de lui, autant de guerriers que de savants désignés sous le générique d'*Oulad-Abderrahmane*. Ce chérif est enterré aux Oulad Ali ben Mançour où sa koubba est encore l'objet de *ziaras*.

Son père, Embarec ben Saïd, avait amélioré et embelli, en lui donnant son aspect actuel, l'imposant Dar-kaïd-Djerrari près des 2 sources (*talaïnt*).

Quant au kaïd Ali ben Abderrahmane al Djerrari, grand-père du kaïd Aïad, il est né en 1233 = 1817 à Talaïnt. Comme tout bon Djerrari, il fut un indépendant parmi les indépendants : il fut tué en *baroud* dans le village même, alors que jeune encore. Il laissait : Mohammed qui, lui-même, ne lui survécut guère (laissant deux fils : Dahmane et El Bachir) ; Abderrahmane et M'hammed. Ce dernier tout jeune, puisque né en 1270 = 1853 fut plutôt enclin à l'étude et s'instruisit auprès du cheïkh Ahmed Kerhiba, distingué mouderrès de l'endroit.

Devenu kaïd, le Djerrari M'hammed ben Ali prêta un efficace concours au sultan Moulai-Hassène en toutes circonstances. Très courageux, téméraire même, il fut blessé au cours d'une expédition mais devait mourir jeune également le lundi, 5 ramdhane 1311 = 12 mars 1894 et fut enterré dans la koubba familiale de son ancêtre Moulai-Abderrahmane ben Embarec ben Essaïd. Ce fut son neveu Abdesslam ben Mohammed qui le remplaça à la tête des Djerrara et qui, lui aussi, mourut jeune à Assersif lors de l'affaire d'El Hiba. Remarquons que presque tous ces chefs sont tués en combattant.

* * *

Dès lors ce fut le,

kaïd **Aïad Djerrari** l'aîné des fils de feu le kaïd M'hammed ben Ali qui prit le commandement.

Le kaïd Aïad est né en 1297 = 1880 à Talaïnt. Il étudia à la zaouïa familiale auprès du réputé Cheïkh El Habib. Après avoir fait ses premières armes, encore tout enfant sous l'égide de son cousin kaïd Abdesslam, au cours de la fameuse expédition en Tafilelt, il fut nommé khelifa de la tribu et comme elle,

toujours en *siba*, c'est-à-dire toujours en mouvement, il se distingua en bien des circonstances.

Ayant été nommé kaïd régulier le 1^{er} mars 1914, le kaïd Aïad devait prendre une part active aux opérations de la Colonne du Sous : Le 31 mars 1917, après la pénible prise d'Ouijjane, la situation étant moins critique, le groupe mobile du général de Lamothe s'en vint camper à Talaïnt chez le Djerrari où il fut largement accueilli et délicatement traité. Ce fut là que les tribus rebelles envoyèrent la *hedïa* au général en sollicitant l'amane, ce, tandis que les aviateurs bombardaient copieusement la zaouïa de Kerdous résidence d'Ei Hiba, en Tazeroualt.



Le kaïd Ayad Djerrari.

En raison de ses services loyaux et de sa bravoure le kaïd fut fait chevalier de la Légion d'Honneur au titre militaire et titulaire de la Médaille coloniale.

L'aîné de ses fils **Abd Allah**, qui a vingt quatre ans, est son khelifa. Jeune homme intelligent et instruit comme d'ailleurs ses cadets Rhali ; Hammad, Si Moulâï ; Mohammed-Abderrahmane et enfin Ali et Ahmed, ces deux derniers encore enfants.

*
* *

A Talaïnt, aussi tout comme à Ras-el-Oued, chez le Derdouri on nous « présente » la source. Ici elle est captée en un coin du *riadh* (jardin intérieur), en vue de la chambre des hôtes. Elle est également regardée comme un emblème cette eau si précieuse, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du littoral Nord.

Nous sommes à Talaïnt après avoir, depuis Tiznit parcouru vingt kilomètres de bonne piste sans autre « mauvaise rencontre » que quelques groupes de *dissidents pacifiques* qui ont accoutumé de faire là leurs échanges, tolérés qu'ils sont par le commandement moyennant quelques renseignements, parfois utiles. D'ailleurs, ce centre était jadis le point de transaction entre le Nord et le Soudan.

Nous croisons aussi d'interminables files de chameaux superbes. C'est la propriété du kaïd, dit-on ; et la légende amplifiant, on énumère ; mille chameaux roux ; mille chameaux gris ; autant de chamelles et leurs camelons ; sans compter les mille chamelles blanches aux jambes de gazelle... Le kaïd rit et nous aussi !

Talaïnt, juillet 1926.

*
* *

Le pacha Djerrari

S. E. Le pacha Djerrari (1) Otsmane *ben* M'Hammed *ben* Idris *ben* Houmane *ben* Larbi appartient également à la noble et importante tribu des Djerrara ; aussi, en raison de la connexité de son histoire familiale avec celle du kaïd Djerrari de Talaïnt nous faisons une accolade.

Cette branche des Djerrara était, elle aussi, franchement makhzène ; et, sous Moulaï Abderrahmane *ben* Hicham, le grand père de son Excellence, le pacha de Safi fut nommé gouverneur de l'amalat d'Oudjda, en 1243 = 1828. Ce personnage, ayant nom Abou l'Ala Idris *ben* Houmane avait l'autorisation de correspondre directement avec le Sultan ; il avait la prééminence sur le gouverneur de Taza cheïkh Bouziane *ben* Chaoui, des Ahlaf, arabes Maâkil. Enfin, un demi-siècle plus tard, le fils de ce gouverneur, Abou-'Abd Allah Mohammed *ben* Idris el Djerrari, alors amel de la ville d'Anfa (Casa-

(1) Le pacha Djerrari a succédé, à Safi, au Pacha Si Abdelkader El Haouari, de la grande tribu des Haouara. Cet excellent administrateur mourut en fonctions alors que, comptant sur son esprit pondéré et sa diplomatie on l'avait désigné pour ramener la concorde entre certaines familles depuis longtemps divisées par des rivalités de pouvoirs.

Il était allié à la noble famille des Djerada et était fils de l'important cheïkh des Bni-Zerouâl de Fez, feu Elhadj-M'hammed *ben* Mohammed El Haouari.

S. E. feu le pacha El Haouari était un lettré qui, au retour d'un voyage à Lyon, com-

blanca) fut nommé gouverneur de l'amalat d'El Djedeïda (Mazagan) par le *dahir* suivant émanant de Moulâï Hassène.

A notre digne serviteur le *thaleb* Mohammed ben Idris el Djerrari. Dieu vous protège !

Le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde et les bénédictions du Très Haut !

Ensuite :

Nous vous avons retiré le gouvernement de *Dar-el-beïda* pour vous confier celui d'El-Djedeïda. Ce n'est pas une destitution motivée par votre conduite ou par une négligence dans vos fonctions, mais une décision motivée par des considérations d'intérêt général, pour mettre au premier rang les affaires les plus importantes. Vous êtes des nôtres et vous nous appartenez. Votre famille est une famille de serviteurs. Nous ne vous abandonnerons ni ne vous négligerons, ni ne vous amoindrions en quoi que ce soit. Salut ! »

Le 23 rbiâ-ettsani de l'an 1293 (18 mai 1876).

.....

Ce gouverneur fut l'un des plus en vue. Comme son père, il était intelligent, habile dans les transactions, énergique et dévoué aux sultans Moulâï Abderrahmane, Sidi Mohammed et Moulâï Hassène qu'il servit successivement.

Tous deux comptaient parmi les nobles Djerrari qui commandaient au *guich* (djich) des Oudaïa et des *Ahl-es-Soussa* cantonnés à Fez. Les *Ahl-Soussa* comprenaient les tribus Oulad Djerrar, Oulad Mtâ, Zirara, Chebanat, toutes arabes Maakil, qui avaient autrefois formé la garde d'honneur des Princes Saâdiens.

Quant au kaïd Idris *ben* Hoummame el Djerrari, reprenons son histoire : De retour d'Oudjda il rentra à Fez où il ne séjourna que peu de temps. En effet, Alger ayant capitulé (5 Juillet 1830 = lundi 14 moharrem 1246) et toute la région étant menacée, une députation des habitants de Tlemcen s'adressa à Moulâï Abderrahmane, qui, alors à Marrakech, avait en hâte regagné son Quartier-général de Meknès pour y suivre les événements et y parer au besoin ; le Sultan accueillit favorablement la requête des émissaires et leur désigna comme gouverneur, son cousin et beau-frère Moulâï Ali *ben* Slimane qu'il fit escorter par un fort *guich* d'Oudaïa composé de cinq cents hommes, plus une *mehalla* de cinq cents cavaliers soutenus par de l'artillerie et cinq cents fantassins. Très bien accueilli par les habitants, le nouveau gouverneur eut néanmoins à faire face à la résistance des Turcs casernés dans le *mechouar*

posa une enthousiaste *rih'la*, laquelle lui valut les Palmes académiques et fut traduite fort élégamment par le Commandant Bénazet alors chef de la Région.

La mort brutale, qui a ravi ce chef d'élite à l'estime générale, nous a contraints d'abrégé son intéressante histoire ; néanmoins, nous conserverons toujours le souvenir de sa délicate et sympathique personnalité.

de Tlemcen et aux coalisés Douair et Zmala. Ce fut alors que le kaïd Idris ben Hoummame el Djerrari fut chargé de patrouiller dans la région pour réprimer les rebelles. Cependant toutes ces troupes, hors de leur pays, étaient naturellement très difficiles à contenir ; elles se livraient donc à un pillage radical des tribus qui finirent par se rapprocher des français occupant Oran depuis le 4 janvier 1832. En présence de ces événements le sultan du Maroc rappela ses contingents et ordonna l'arrestation du Kaïd Djerrari qui n'avait pas su se rendre maître du guich. Cette arrestation fit que le kaïd ne fut pas compris dans les chefs révoltés contre leur souverain. En effet, au retour, près de Onk el Djemel, le guich insurgé tourna ses armes contre le sultan, l'obligeant à se réfugier à Meknès et pillant même les bagages de l'escorte impériale. Puis, retranchés à Fez-Djedid les révoltés ne se rendirent qu'après avoir soutenu un siège de 40 jours. Aussitôt les chefs furent « mis dans l'impossibilité immédiate de résister » ; quant aux différents corps ils furent, en février suivant, ainsi répartis : les Marhfra à Marrakech ; les Oudaïa à Larache, alors que le guich des Ahl-es Sous était cantonné dans la kaçba de Temara à Rabat. En outre, tous ces corps furent, pendant plus de dix ans, rayés des contrôles de l'armée.

Le kaïd Idris el Djerrari fut remplacé à la tête de son *guich* à Rabat et depuis ce temps, sa descendance s'est fixée en cette cité. Ce fut là qu'il mourut en 1255 = 1840 et fut enterré à la zaouïa de Sidi Abdelkader el Djilani. Il laissait plusieurs enfants dont trois furent kaïds : M'hammed, Elhadj-Allal et Mehdi. Ces deux derniers furent et moururent kaïds des Oudaïa de Rabat.

Quant à M'hammed, il était âgé de dix ans lors de la mort de son père. Né à Fez, il avait étudié à Dar-es-Solthane, à Rabat, et après avoir complété ses études il fut nommé, comme nous l'avons indiqué, amel de Dar-el Beidha puis de Djedeïda jusqu'en 1307 = 1890. Il est enterré en cette dernière ville dans la nécropole de Sidi Daho. Les enfants qu'il laissait étaient Otsmane, Larbi, Bachir et Tahmi. Le cadet fut naïb du Grand-vizir, le Fkih Sanehadji.

Quant à **Otsmane ben M'hammed al Djerrari**, il naquit à Casa-blanca en 1282 = 1865. Après de sérieuses études en sciences et belles-lettres, il fut secrétaire du Grand-vizir Ba-Ahmed puis remplit diverses fonctions analogues. En 1324 il fut choisi comme sous-secrétaire d'Etat puis devint Ministre de la guerre au moment de l'arrivée du général Lyautey au Maroc. Il fut alors délégué à la Commission de délimitation territoriale Algéro-Marocaine ; mais, ne prit pas part à la politique de Moulaï Abdelhafid et fut remplacé comme *mendoub* à Oujda par Abd-es Sadok. Avec le sultan Moulaï Youssef, le Djerrari réintégra le makhzène ; et, nommé officiellement sous-secrétaire d'Etat à la guerre il fut adjoint au Général Lyautey comme Commissaire représentant chérifien à la guerre. Il fut ensuite appelé à siéger au tribunal d'appel des pachas où il fut assesseur pendant sept ans ; puis, promu en 1922, président du Haut tribunal chérifien. Il fut deux ans plus tard nommé pacha de Safi. Son Excellence possède tous les dahirs de la famille échelonnés sur un siècle de loyaux services.

S. E. le pacha Otsmane ben M'hammed al Djerrari est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Ses enfants sont : Mohammed, Ahmed, Hassène, et Abdelaziz.

Safi, 1926.

S. E. Moulai-l'Hassène Tamri

pacha d'Agadir

Moulai-L'Hassène ben Brahim Tamri, pacha d'Agadir, est né, vers 1877, à Dar-Kaïd-Tamri, ksar situé à l'embouchure de l'Oued Aït-Tameur (Ameur) dans les Haha-Sud. Il avait tout d'abord étudié à la zaouïa de Sidi-Ghanem et ensuite à celle d'Issoukal dans les Ida-ou-Tanant, puis, à Marrakech, auprès du cheïkh Abdelhouad Nadhifi et s'était, dès l'enfance, distingué par une grande intelligence et un réel esprit d'à-propos. Muni d'un bagage koranique et littéraire déjà appréciable, il devint le Secrétaire du kaïd de Tizirine. Il fut ensuite, *naïb* du kadhi de la circonscription des Ida-ou-Guelloul à Agadir au temps du khalifa Elhadj Hassène Guellouli, jusqu'aux événements de 1912. Cette tribu étant « partie en siba » Moulai-l'Hassène Tamri s'employa de son mieux pour l'amener à nous ; dès lors, il multiplia ses efforts en vue de l'implantation française dans le Sous. Caractère droit, il sut alors forcer le respect des tribus environnantes encore indécises ; aussi, dès juillet 1915, fut-il nommé kaïd des Aït-Tameur dont la soumission lui fut due pour une grande part.

Le père du kaïd, feu Brahim ben M'hammed était d'ailleurs un savant de cette tribu bien qu'il fut né aux Oulad El Hadj.

Le pacha Tamri nous dit qu'il appartient aux cheurfa descendants de Moulai-M'hammed ben Ameur dont le tombeau se trouve à Asserir, dans la vallée de l'Oued Noun, non loin de la Saguïet-el hamra, mais le premier de ses ancêtres qui s'installa aux Aït-Tameur, fut cheïkh Abd Allah ben M'hammed, lequel alliait à une grande sagesse un précieux enseignement scientifique, ce qui, il y aura bientôt deux siècles, lui ouvrit toutes grandes les portes de la région.

Depuis, de génération en génération et par une suite de *mechaïkh*, on arrive à cheïkh M'hammed ben Brahim grand-père du pacha, né aux Bni-Tameur vers 1230 = 1816 qui fut à Fez l'un des élèves favoris de cheïkh Guenoun. Fort instruit lui-même, il fut appelé auprès des enfants du prince Sidi-Mohammed ben Abderrahmane. Distingué précepteur il exerça son professorat jusqu'à sa mort et fut inhumé aux Aït-Tameur.

Il laissait trois fils : l'aîné Si Mohammed fut un kadhi réputé dont les fils sont : Abd Allah et Ahmed ;

le second, Abd Allah, est actuellement le khelifa du pacha Tamri ;

et un troisième, Brahim *ben* M'hammed, tous trois instruits en sciences et belles-lettres en même temps que les princes filaliens, sous la direction paternelle...

Brahim *ben* M'hammed père du pacha Tamri, né comme nous l'avons dit aux Oulad El Hadj, en 1266, termina ses études auprès du cheïkh Sidi M'hammed Oudzinit-ed Doukkali. Il se distingua dans l'étude du droit et fit plusieurs traités de *fik'h* (droit) en matière de *partages successoraux* (*Naṣab*). Il remplaça son frère Mohammed comme kadhi et, mourant à l'âge de soixante-douze ans il fut inhumé aux Aït-Tameur.

Ses fils sont Moulaï-l'Hassène ; Moulaï-M'hammed et Sidi Mohammed.

L'aîné, Moulaï-Hassène, est comme nous l'avons dit, pacha d'Agadir, poste qu'il occupe depuis quelques mois à la satisfaction de tous, chefs et administrés.

Il est allié au kaïd Saïd de Tizirine, lui-même chérif idrisside ; et ses enfants sont Mohammed, quinze ans ; Ahmed ; Brahim ; Omar ; Abdesslam ; Mokhtar et M'hammed.

Bien que fort désireux de se rendre compte de visu de la splendeur du « beau pays de France » et nourrissant l'ardent désir de visiter « La Ville lumière » le pacha Tamri, jusqu'à présent retenu à son poste par les aléas de la dissidence, a dû remettre sine die le périple transmédierranéen.

C'est avec lui que nous avons traversé la zone dissidente ; et, grâce à son prestige, nous avons trouvé un accueil franchement cordial à la zaouïa d'Issoukal chez les Ida-ou-Tanant, plus d'un an avant la soumission de cette tribu.

La *Sedjara* des Tamri nous est ainsi donnée : Hassène *ben* Brahim *ben* M'hammed *ben* Brahim *ben* Abd Allah *ben* M'hammed *ben* Messaoud *ben* Abd Allah *ben* Haddou — (lequel vint s'installer aux Oulad el Had, des Oulad-Haïdili, au cours de la XI^{ème} corne. Ce chérif avait quitté l'Oued-Noune où il appartenait aux Cheurfa M'hammed *ben* Ameur d'Asserir) Moulaï-Haddou était fils de Messaoud *ben* Yahïa *ben* Ahmed *ben* Aïssa *ben* Mohammed *ben* Adda *ben* Abi-Bekr fils de l'ouali vénéré **Sidi M'hammed *ben* Ameur** descendant d'Ildris et dont le tombeau est aussi à Asserir.

A cette zaouïa, d'Issoukal où nous passons les heures de la méridienne, il nous est dit que presque tous les marabouts qui dominent la région sont des descendants de Regraga qui, aux premiers siècles du mahométisme, envahirent les Chiadma, les Haha et le Sous pour les islamiser.

C'est ainsi que, dans les Ida-ou-Tanant, en bordure des Aït-Tameur, sont les descendants de l'ouali Sidi Brahim-ou-Ali, tous cheïkhs fort hospitaliers et tholba distingués.

Chez les Aït-Tizguirène, le centre régional est dirigé par l'aimable kaïd Saïd-ou-l'Hassène qui appartient à la lignée de l'ouali Sidi Daoud, voisin des Haha-Sud ; tandis qu'à Taroudant sont les descendants du fameux Sidi-ou-Sidi qui n'était autre qu'un des fils de l'ouali célèbre Sidi Ouasmine er Regragui, lequel, prétend-t-on, d'abord chrétien, s'en fut visiter le Prophète Mohammed et se fit mahométan.

Enfin, entre les Haha-Sud et les Chiadma, chez les Aït-Ouathil, est encore

exalté le souvenir de Saïd-ou-Abderrahim, l'*agourène* vénéré (*agourène* signifie marabout et a plus de valeur aux yeux des cheurfa que celui de *chérif* ; d'où leur serment « *hakk agourène* ».)

* * *

C'est au cours de ce voyage de retour du Sous, en plein été 1926, que, roulant sur la piste du Ras-el-Oued, nous aperçûmes à deux reprises, des troupeaux de moutons, menés en transhumance, vers le Nord, et au milieu desquels se trouvaient : dans l'un, deux et, dans l'autre, trois autruches en pleine liberté.

A notre surprise on nous affirma que, d'elles-mêmes, elles se domestiquent et qu'elles suivent les troupeaux dans l'espoir de joindre les points d'eau, sous la protection bienveillante des nomades. Le fait est fréquent, nous déclara l'aimable pacha d'Agadir.

Et tout en parodiant « *la faim fait sortir le loup du bois* » on peut dire « *la soif fait sortir l'autruche du désert* ».

Agadir-Irhir, juillet 1926.

* * *

Le kadhi actuel d'Agadir est le docte cheïkh **Si Abd Allah Mekki**, savant jurisconsulte et pieux personnage qui a su, tant par sa science que par ses manières franches et distinguées, s'assurer l'estime de la population *soussie* aussi bien chez les Européens que chez ses coreligionnaires.

Agadir-Irhir, juillet 1926.

Le kaïd Irâah



Le kaïd Irâah, qui fait figure de héros dans la Marche de Tiznit, n'est à la tête d'un commandement des Chtouka que depuis trois mois, lorsque nous le visitons. La légende locale se plaît à le parer du « *gloria victis* » car il demeura fidèle à son maître vaincu, ... bien après la défaite !

Moulaï-M'hammed Irâah était, en effet, khelifa du *Mehdi El Hiba* qu'il soutint dans sa lutte jusqu'à sa disparition. On sait que El Hiba était l'un des nombreux fils du chérif Chinguiti Ma-el-Aïnine (la limpidité des yeux) influent marabout, grand chef des *hommes bleus* et cheïkh de la zaouïa de *Smara* dans la Saguïet-elhamra. Après une infructueuse tentative de soulèvement en Maurétanie, Ma-el-Aïnine avait dû abandonner sa zaouïa. Ce fut alors que, suivi de tous ses gens, il gagna le Maroc avec l'intention de demander asile au Sultan qui l'invita à s'installer à Tiznit, lui assurant là, résidence et subsides ; aussi ne manquait-il jamais de se transporter à Marrakech pour y saluer Moulaï-Hassène chaque fois que celui-ci y séjournait.

Sa qualité de chérif, l'originalité de sa personne, car on dit qu'il était voilé comme le sont les Touaregs et comme eux ne buvait que du lait et ne se nourrissait que de dattes et de chair de mouton rôtie, le désignèrent bientôt à la foule qui afflua à la nouvelle zaouïa.

Unitariste invétéré, farouchement rallié au *taouhid* d'Ibn Toumert et des *Hansalia*, qui n'est autre que la Voie Snoussïa, Ma-el-Aïnine ne tolèrait aucune immixtion étrangère dans le Cercle de l'Islam ; aussi fut-il unanimement choisi par les moghrebins qu'exaspérait l'intrusion étrangère dans les affaires du Makhzène. Mais tel Mahieddine, père de l'Emir Abdelkader, se sentant trop âgé pour affronter une lutte redoutable, il délégua ses pouvoirs à l'héritier de sa *baraka* Moulaï-Ahmed. Néanmoins, depuis plusieurs années le vieux chérif avait entretenu dans tout le Sud marocain, et bien au-delà, un quasi état de guerre-sainte dont eurent à souffrir les européens de la côte jusqu'à leur embarquement définitif, au cap Juby, le 17 novembre 1906. Il mourut à l'âge de cent-sept ans en 1911 et fut inhumé à Tiznit dans les dépendances de la kaçba des kaïds.

Moulaï-Ahmed El Hiba ayant bénéficié de la *baraka* paternelle en hérita bientôt tous les avantages ; d'autant plus qu'il était d'un aspect imposant et d'un physique agréable. Il portait, à la façon des anciens chefs Sanehadja la chevelure longue et tressée en nattes, mais, ce qui en lui attirait surtout, était

son air franc et bienveillant. Intelligent, instruit et généreux, brave dans l'action, il possédait les qualités d'un chef, aussi sa popularité lui survécut-elle dans bien des cœurs. Ce fut au printemps de 1912, lorsque Moulâi-Abdelhafidh acquiesça à la proposition de la France de placer le Maroc sous son protectorat, que El Hiba, du haut de la Mosquée de Tiznit, se fit proclamer Sultan, assurant à la foule qu'il était le *mehdi* — le promis —, le *Moul'essaâ* — « maître de l'heure ». Acclamé, il se prépara à la lutte; et, le 15 juillet 1912, à la tête d'une forte mehalla, il quittait Tiznit se dirigeant d'abord vers l'endroit où la légende situe Massa-la-sacrée disparue depuis des siècles et d'où « le Messie doit surgir en même temps qu'elle réapparaîtra dans toute sa splendeur d'antan ; et, cela en un jour imprévu mais qu'annonceront le son des trompettes et les vibrations des tambourins. Ce Messie sera une incarnation de Dieu et soumettra le monde entier à une ère de régénération... »

Là, un jour durant, l'armée demeura en prières pour, ensuite, se diriger vers le Nord. Telles les hordes hilaliennes envahissant l'Ifrikya, cette troupe s'accrut en route de tous les éléments aventureux, batailleurs, et surtout avides, rencontrés sur son chemin, et ce fut en véritable sultan que, un mois plus tard, El Hiba fit son entrée dans Marrakech. On eut pu croire à ce moment que le triomphateur allait détrôner Moulâi-Abdelhafidh et, à la tête d'un mouvement fanatique et xénophobe, repousser les européens. Tous les Français de Marrakech furent d'abord emprisonnés et il ne fallut rien moins que la valeureuse Colonne Mangin pour barrer la route au *mehdi*, le 6 septembre 1912 à Sidi Bou Othmane à neuf lieues au Nord de sa nouvelle capitale.

Dès lors, la fortune du fils de Ma-el-Aïnine va périclitant et il n'est plus guère dangereux que comme marabout, d'autant plus influent qu'il s'était révélé un instant un mystique imam.

Il est juste en cette occasion, de rendre hommage à la perspicacité des grands chefs du Sud qui, comprenant toute la vanité de la résistance, séparèrent, de prime-abord, leur cause de la sienne ou le défendirent mollement. Réfugié à Taroudant, El Hiba en fut chassé en Mai 1913 par les harkas régionales que commandait le glaoui Elhadj-Tahmi.

Obligé de fuir, le chérif se rendit à Assercif, puis chez les Aït Ouadrim, en pays Chtouka d'où il fut délogé, en fin de la même année, par les mehalla d'Haïda-ou-Mouïs et de Ben-Dahane, actuellement pacha d'Azemmour. Pour suivi sans merci, par ces derniers, il gagna Kerdous, en 1915, dans l'Anti-Tazeroualt à douze lieues Est de Tiznit. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il mourut, d'aucun prétendent, tandis que d'autres affirment qu'il exerce toujours son influence dans la Saguïet-elhamra et même... en Tafilelt ! « *finis coronat opus* ! »

Malgré plusieurs menaces de mouvement mahdistes, le Sous et tout le sahara marocain sont actuellement pacifiés.

(Ce préliminaire était nécessaire, l'histoire d'El Hiba étant intimement liée à celle de son khelifa Irâah, unis qu'ils furent d'ailleurs par diverses alliances familiales).

.....

Irâah Moulâi-M'hammed ben Mohammed ben El Alam ben Sidi Mokhtar

ben Elhadj-Abd Allah ben Brahim ben Omar ben Sidi M'hammed Abou-Siba, est un chérif idrisside, né vers 1279 = 1862, à la zaouïa familiale de Sidi-Mokhtar des Oulad Bousbâ, (ou Bessbâ) chez les Oulad Ibrahim, non loin de Mogador, en direction de Marrakech.

Cette zaouïa fut créée par Sidi Mokhtar, il y a bien près de deux siècles et fut à l'époque un centre d'enseignement réputé.

Sidi Mokhtar était originaire de Terst (ou Tirst) dans le Sahara ; et, c'est à dessein que suivant la prédiction de Sidi Ahmed *ben Naceur* il s'installa à l'endroit où avait vécu Sidi Saïd erredjeradji, des mrabthine Regragra.

En effet, on raconte que Sidi Ahmed *ben Naceur* ayant visité le chérif Elhadj-Abd Allah *ben Brahim* qui avait été l'un de ses compagnons de route, lors de son voyage aux Lieux-saints, fut à tel point émerveillé de la précocité du jeune Mokhtar qu'il lui prédit un brillant avenir en qualité d'ouali. Il voulut même lui faire faire le premier la prière et comme les tholba qui accompagnaient leur cheïkh, manifestaient leur jalousie d'une façon peu aimable, Cheïkh Naceur leur dit : « voyez plutôt ! » Surpris tous les assistants purent alors voir une lumière en auréole autour de la tête de l'enfant ; lumière qui descendait d'une terrasse sans ouverture.

Après avoir instruit deux générations de tholba le vieux cheïkh El Mokhtar mourut passant la *baraka* à son fils.

Sidi El Alam, dont la science était reconnue par tous les *eulama* du temps et qui donna à la zaouïa de son père une heure de célébrité. Lui-même eut une existence consacrée au bien et au prosélytisme et mourut en 1260, à l'âge de soixante-treize ans. Il laissait deux fils Mokhtar et Mohammed. L'aîné avait plutôt un tempérament de soldat que de marabout, aussi accepta-t-il le cheïkhat des Oulad-Bou Sbâ qui se placèrent sous sa protection ; et, lorsqu'il mourut assez jeune, il fut remplacé par le kaïd El Habib *ben El Mekki* oncle maternel de Iraâh.

Quant à Sidi-Mohammed *ben El Alam*, tout en dirigeant le temporel de la zaouïa, il avait accepté d'être le khelifa de son beau-frère qu'il remplaça à la tête des Oulad Bou Sbâ. Il mourut jeune encore alors que Iraâh était enfant.

Le surnom de Iraâh, donné à Moulâi-M'hammed, lui vient de ce que tous ses frères et sœurs étant morts avant sa venue, sa mère, en le mettant au monde dit : « *Ahda irâoh Allah* » [celui-ci que Dieu le préserve, le fasse prospérer]. Pendant l'enfance de Moulâi-Ahmed Iraâh le commandement des Oulad-Bousbâ fut entre les mains du kaïd Abd Allah *ben Belaïd* et ce fut par dahir du sultan Moulâi-Hassène, en date de 1308 = 1890 que le kaïdat revint à la famille avec, comme titulaire, Moulâi-Iraah lui-même. Depuis ce temps il fut kaïd Makhzène tout en conservant toutefois une certaine indépendance, notamment sous Moulâi-Abdelhafid : au cours de cette période de luttes il se neutralisa dans sa tribu. Aussi lorsque son parent El Hiba appela la tribu au *djihad*, rallia-t-il la mehalla mehdiste qu'il ne devait plus quitter. Ce chef fut bien vite choisi comme khelifa car il avait hérité de son ancêtre Sidi Mokhtar la sagacité et un grand sens politique ; de plus, instruit comme son aïeul El Alam et brave comme son oncle Mokhtar, il était de taille à affronter toutes les vicissitudes aux côtés de son « Sultan » auquel il ressemblait, d'ailleurs physiquement. Farouchement il demeura dissident, entretenant le feu sacré de la siba jusqu'en 1922 époque à laquelle il fit sa soumission au général Daugan.

Ce fut alors que le maréchal Lyautey lui conseilla de résider à Tiznit en attendant qu'il le nomma kaïd. Parole tenue puisque le kaidat des Chtouka vient de lui être confié.

Comprenant que notre discrétion nous empêche de lui poser certaine question le vieux kaïd finement nous dit : « *Celui qui a goûté à l'amertume du laurier-rose ne demande pas mieux que d'apprécier la douceur du miel !* »

Le kaïd Irâah a, comme khelifa, son fils aîné Abderrahmane né à Dar Sidi Mokhtar en 1323, garçon instruit qui possède les qualités de son père.

In fine nous est donnée l'une des nombreuses karamate de cheïkh Sidi Mokhtar : lorsque Abdelmalec M'touggui s'en vint avec les Français bombarder la zaouïa, vingt-et-un coups de canons furent tirés sans aucun dommage.

Personnellement, nous ne dénions pas à ce cheïkh de nous avoir également favorisé d'une bienfaisante *karama* (miracle) ; grâce à lui nous avons pu supporter « l'épreuve du feu » apanage des cheurfa ; car c'est par l'une des plus chaudes journées de juillet que, sans fâcheuses conséquences, nous parcourûmes au pas de course, sur un sable brûlant, en plein *dhzohor* (midi), la distance entre le poste de Biougra et le bordj du kaïd, un bon mille marin.

* * *

Collaborant activement aux côtés du kaïd Irâah à la pacification des Chtouka, est un autre chérif idrisside Moulâi-Ahmed *ben Embarec ben Elhadj-Hosséine ben Ahmed ben M'hammed Abi elhansali Ettoudinaï*.

Cette famille est originaire de Toudina de la Confédération des Zenaga dans l'Anti-Atlas au Sud de la zaouïa *nacirîa* de Tamegrout, au pied du Djebel Toudina. Ces cheurfa se disent appartenir aux Oulad-Abderrahmane de la descendance de Yahïa *ben Moulâi-Idris-l'Aqrheur*.

Moulâi-Ahmed *ben Embarec* dit **Cheïkh El Ougani** est actuellement à la tête des Aït-Inougane importante fraction des Chtouka.

Biougra (Marche de Tiznit) juillet 1926.

Le kaïd El Amiri



Le kaïd El Amiri est un des zélés chefs du bled Chtouka. Rebelle parmi les rebelles, cette tribu qui, lors du passage du Sultan Moulaï-Hassène, en 1882, avait, contrainte par la disette, fait une soumission fictive, ne tarda pas, dès que les blondes céréales firent leur réapparition, à secouer de nouveau le joug makhzène pour recouvrer son indépendance. Cet état anarchique détermina, le sultan d'abord à une ferme répression, puis à rétablir son gouvernement sur des bases plus solides. Ce fut ainsi qu'il organisa deux kaïdats : celui du Sahel confié à Brahim Eddelimi dont l'un des *chioukh* était Saïd ben Embarek, et; celui de la montagne dont le kaïd était Ali Guerrani. Mais peu de temps après, de graves dissensions éclatèrent de nouveau dans la tribu et le cheikh Saïd ben Embarek, des *Aït-Amira*, leva contre son kaïd Eddelimi l'étendard de la révolte. Cette série de luttes intestines déterminèrent le sultan à intervenir de nouveau et en bon politicien, il confia cette fois le kaïdat des Chtouka, du Sahel, à Saïd ben Embarek qui fut depuis, complètement dévoué au makhzène. Il conserva son commandement près de quinze années jusqu'à sa mort survenue en 1897 alors qu'il était âgé de 70 ans environ. Il fut tué en *nefra*, ce qui lui procura la mort des braves.

Depuis cette époque les Chtouka vécurent au gré des circonstances, subissant comme la plupart des autres tribus du Sud, les perturbations politiques ou guerrières. C'est ainsi que, outre l'état de *Siba*, le pays eut à subir la situation consécutive au mouvement hibiste. De ce fait, la désorganisation du commandement s'ensuivit et c'est pourquoi, un temps durant, le kaïdat des Amira fut enlevé à la famille Amiri. Il n'y a que quelque temps que, Si Hosséïne, fils aîné du kaïd Saïd, fut replacé à la tête des Chtouka-Sahel.

Né vers 1870 à Dar kaïd -el-Amiri le kaïd **Hosséïne ben Saïd ben Embarek ben Amor ben Ahmed** est d'une famille originaire de la zaouïa d'Adrar, des *Aït-Ou-Rebouâ* dans les Bni Mellal du Tadla.

Ce fut donc le marabout, père du cheikh Ahmed, qui s'installa dans la région des Chtouka il y a environ deux siècles ; et, depuis ce temps, ses descendants furent *chioukh* héréditaires dans les *Aït Amira*.

Le kaïd Hosséïne est un chef énergique, guerrier à l'occasion et bon administrateur toujours. Il a un fils encore enfant : Abdelhafid.

Biougra Juillet 1926.

Le kaïd Guellouli

de Tamanart



Elhadj-Hassène Guellouli — exactement *Djellouli* — originaire des Ida-ou-Guelloul appartient à une famille de fokara (pluriel de *fakir*, ascète) qui compta des lettrés réputés. « Aussi, nous dit ce chef, je sais que bien avant la grande invasion Sanhadjienne, alors que les almoravides apportèrent en moghreb en même temps qu'une religion nouvelle les bases d'une administration rationnelle, d'où une paix relative jusqu'alors inconnue, ma famille comptait déjà des *amrhars* parmi les Guezzoula, descendants des premiers Gétules. Dévalant les pentes du Deren ces peuplades exodèrent sensiblement vers les plaines cependant que d'autres s'infiltraient par les Hauts-Plateaux jusqu'en Ifrikia. En effet, si l'on s'en réfère à Ibn Khaldoun, on lit qu'une ville de Djelloula — l'*opidum usaletanum*, de Pline — dont les ruines se voyaient à cinq lieues à l'Ouest de Kairouan, exista dans la région occupée par la tribu nomade des Oucela qui donnèrent leur nom aux Monts *Mons usaletanus* de la Byzacène. Cela nous amène à relever aussi l'analogie entre ces Oucelat et les Aït-Ouçoul, famille du groupement des Ida-ou-Guelloul, près de Tamanart.

Il est incontestable que toutes ces tribus sont de race chleuha et parlent le *tachleuht* mais il ne faut pas oublier, indique le kaïd, que contrairement à la croyance générale le commandement y a toujours été exercé par des familles nobles, *imerhoune* et *chérifa*.

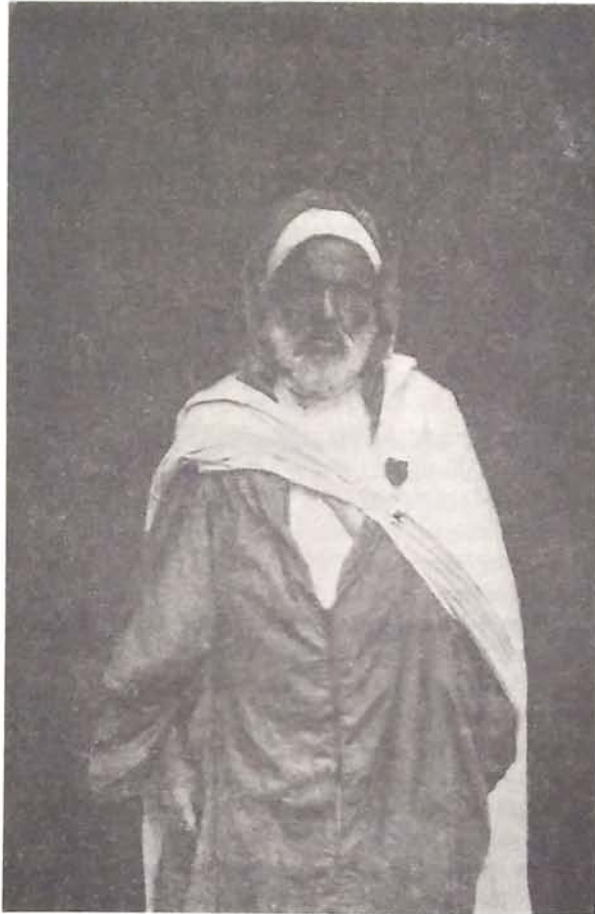
« C'est ainsi qu'exista dans ma lignée un ancêtre du nom de Sidi Abdel-djelil, chérif idrisside qui ayant accompli, au début de la onzième corne, le pèlerinage canonique, en compagnie d'Abd Allah El Barthouti, de Daoud El Blaoui et de Kais El Okbani revint de son périple et s'installa d'abord dans les Médiouna de la Chzouia où il épousa, d'après El Achmaoui El Kbir, la chérifa Djamila de laquelle il eut onze garçons. Or, Elhadj-Ali Amhaouch mon bisaïeul est un descendant direct de ce chérif. Et, comme l'ancêtre installé chez les berbères, il fit cause commune avec eux et ne craignit pas de porter haut, — en vrai dedjal — l'étendard de l'indépendance berbère, tenant ainsi en échec, longtemps durant, le Makhzène. Il s'entoura plus particulièrement des Ida-ou-Guelloul en raison de leur qualité d'*imerhouane*. Ce sont ces mêmes Ida-ou-Guelloul qui furent les plus farouches défenseurs du mehdî El Hiba quand

à son tour, il défendit le sol berbère. Ils ne l'abandonnèrent que, lorsque battu par les Français, en septembre 1912, à Sidi Bou Othmane, il fut obligé de regagner le Sud.. A ce moment la tribu était commandée par le kaïd Elhadj-Hassène Guellouli, entièrement rallié à notre cause et qui avait délégué ses pouvoirs à son parent Elhadj-Abderrahmane ben Mohammed El Guellouli. Cependant que les *harkas* des Grands-kaïds poursuivaient le prétendant et le délogeaient de Taroudant, avril 1913, les Ida-ou-Guelloul partaient en éclaireurs vers Agadir. Durant la nuit du 23 au 24 Mai 1913 ils s'emparèrent de Founti par surprise, mais en furent chassés les jours suivants. Ils se replièrent alors sur Tamerhart et demandèrent l'appui d'un croiseur français. Ce fut le *Du Chayla* qui prit la mer avec mission de protéger nos partisans qui eurent 18 tués et des blessés au passage d'Aghroud. Le 25 Mai la harka du Guellouli put ainsi atteindre Agadir, convoyée par le croiseur, et ; le lendemain elle s'emparait de la kaçba abandonnée par le khelifa d'El Hiba et par ses partisans Mesguita et Ida-ou-Tanant. Cependant, les Ida-ou-Guelloul ne paraissaient pas assez forts pour garder leur conquête contre les Ida-ou-Tanant et les Haha du kaïd Anflous. Il n'était pas non plus très prudent de confier aux Ida-ou-Guelloul, notoirement inféodés aux Allemands, la garde de ce point d'appui important sur le rivage soussi. La garnison destinée au poste d'Agadir fut embarquée le 13 juin 1913 à Mogador et mise à terre le lendemain dans la matinée. Il y avait alors exactement deux mois que les Ida-ou-Guelloul avaient dépêché leurs notables vers Mogador pour assurer les autorités de la sincérité de leurs bons sentiments et pour prendre toutes directives et tous mots d'ordre.

Cette délégation comprenait, outre Elhadj-Abderrahmane Guellouli cousin et mandataire du kaïd un autre Guellouli Abd Allah ainsi que Elhadj Mohammed Halim ; Elhadj Ali Aberdour ; Brahim ben Ghabrine ; Sidi Mohammed Nadhir ; Sidi Ahmed-ou-Bihi El Megroudi ; Sidi Amor-n'Aït Brahim ; Sidi Mohammed El Grah et Sidi Mohammed Freïtli.

Jusqu'à l'arrivée du poste français nos partisans Guelloula avaient été presque chaque nuit harcelés et un soir que Elhadj-Abderrahmane était allé chercher des munitions à bord du croiseur *Cosmao*, il fut au retour gravement blessé ; si bien que ses agresseurs le croyant mort le dépouillèrent totalement et réussirent même après avoir percé un mur à pénétrer dans l'intérieur de la forteresse. A ce moment les Ida-ou-Guelloul firent preuve d'un réel dévouement à la cause française. Le pacha d'Agadir Elhadj-Abderrahmane, conduit à bord du croiseur *Cosmao*, y reçut pendant quarante jours des soins pressés cependant que son parent Abd Allah ben Ahmed le remplaçait comme chef du contingent des Ida-ou-Guelloul. Elhadj-Abderrahmane fut ensuite nommé Pacha de Tiznit et réussit si bien à assurer la sécurité qu'on put sans batailler, sans aucun déploiement de forces combattantes régulières, construire une ligne télégraphique reliant Tiznit à Agadir et détacher un officier de Renseignements seul, sans garnison, à Tiznit. Ainsi se termina l'action guerrière du pacha Guellouli qui aujourd'hui est simple mot'hassib à Mogador et toujours ... proposé pour la Légion d'Honneur ! Ses fils sont Mohammed qui âgé de 35 ans est artisan à Souk-Ahras ; Abd Allah de dix ans plus jeune et Ahmed, 13 ans, studieux écolier.

(On a reproché au pacha de s'être placé sous un protectorat étranger, pourtant il est des rancœurs provoquant des décisions qui échappent à tout commentaire....)



L'ex-pacha Guellouli.

*
* *

Le *fkir* Si Elhadj Ali Amhaouch (M'haouch) eut un fils, Ahmed, cheïkh des Ida-ou-Guelloul au temps où Abd Allah Bihi était kaïd des Haha du Sud, sous le sultan Moulai-Abderrahmane.

Ahmed Guellouli, brave comme tous ceux de sa famille fut aussi un lettré. Il mourut en 1260 = 1845 à l'âge de soixante-dix ans et fut enterré comme son père aux Aït-Ouçoul dans les Ida-ou-Guelloul près de Tamanart.

Il laissait trois fils Mohammed Afkir ; Mahdjoub et Saïd.

Mohammed Afkir, lettré et guerrier, eut comme garçons Si Elhadj-Ahmed ancien khelifa de son oncle le kaïd Saïd ; Si Elhosseïne dont une des filles est l'épouse de l'ancien pacha Elhadj-Abderrahmane Guellouli ;

Si Elhadj-Hassène Guellouli, kaïd actuel de la tribu ; Si Elhadj-Embarec qui vit à Timesguida dans les Aït-Ouçoul ;
et Si Saïd

Mahdjoub qui fut kaïd de Tizirine laissa un fils, Si Ahmed Guellouli, cheïkh de Tizirine ; qui gère les biens familiaux.

Quant au

Kaïd Guellouli Saïd il eut comme fils Si Elhadj-Mohammed ; Si Mbarec mort comme kaïd ; l'ex-pacha Elhadj-Abderrahmane ; Si Elhadj-Hassène (plus connu sous le nom d'Abd Allah, aussi ex-pacha d'Agadir), Madani, Omar et Ahmed.

* * *

C'est dans la zaouïa familiale des Aït-Oussa du Sous que le grand kaïd actuel,

Guellouli Si Elhadj-Hassène ben Mohammed-Afkir ben Ahmed ben Elhadj-Ali Amhaouch, vit le jour en moharrem 1299 = décembre 1887.

Après avoir étudié dans la tribu auprès du cheïkh Mohammed-ou-Sekkatine Tarhmaoui il s'en alla continuer ses cours à la médersa Hassa-ou-Hassaïne des Regraga, auprès du Cheïkh Mohammed ould Elkaid Guellouli.

Ayant été nommé cheïkh du kaïd Saïd Guellouli, son oncle, sous Moulā-Abdelaziz, Elhadj-Hassène abandonna la cause de la tribu lors de la rébellion du kaïd Abderrahmane et se présenta aux autorités françaises à qui il fit sa soumission. Il fut le protégé du commandant Massoutier qu'il aida et ravitailla.

Son loyalisme ayant été suffisamment éprouvé, au moment de l'expédition du Sous, on plaça définitivement Elhadj-Hassène ben Mohammed-Afkir à la tête d'un important kaïdat qui actuellement comprend : les Ida-ou-Guelloul ; les Imgrad ; les Ida-ou-Trouma et les Ida-ou-Kazou.

Patient, calme, jouissant d'un sang-froid qui le rend très maître de lui, il possède les qualités des grands chefs marocains. Aussi très aimé, le kaïd insiste-il sur ce point : c'est qu'il circule de jour et de nuit sans escorte même au milieu des dissidents bien au-delà de l'Oued-Noun où l'influence de sa famille s'exerce encore.

Il est très lié par le fkih d'Issoukal, aux Ida-ou-Tanant et certainement son intervention ne sera pas d'un moindre effet dans la soumission de cette tribu. De fait, c'est grâce à sa *toucia* que nous traverserons, sans trop d'incidents la tribu des Ida-ou-Tanant, **plus d'un an avant sa soumission**.

Ses deux principaux chioukh, qui lui sont de précieux auxiliaires, sont Tadjabrit qui commande aux Imgrad et Abarhour chef des Ida-ou-Trouma.

Le kaïd Guellouli a un fils Si Abd Allah, studieux thaleb parlant le français assez correctement :

Dar-el-Guellouli, moitié château fort, moitié palais comme tous les castels marocains, domine le pays, et communique avec le poste de commandement. C'est un havre de grâce pour le voyageur qui traverse ces régions

aux températures extrêmes. Nous-mêmes y avons reçu un accueil aimable et confortable, en juillet, par un siroco de 70 degrés.

Tamanart 1926.



Actuellement, en plus du Grand-kaïd Guellouli le district de Tamanart compte quatre autres kaïds :

* *

Le kaïd Iguyer

Né vers 1308 = 1890 à Dar Iguyer, le kaïd *Mokhtar ben Mohammed ben Ali Iguyer* commande, aux Aït-Zeltène et aux Aït-Aïssi depuis 1920. Il succéda à son père le kaïd Mohammed, décédé le 24 janvier de la même année. Quant à Ali Iguyer, son grand-père, il était secrétaire particulier de Moulâi-Hassène et suivit ce sultan dans toutes ses expéditions. Le kaïd Mokhtar à comme khelifa son frère El Mehdi marié à une fille de l'ancien kaïd Ahmed-ou-M'Barek des Aït-Zelten, successeur de Elhadj-Abd Allah-ou-Bihi.

Le khelifa des Aït-Aïssi est un oncle du kaïd Mokhtar qui a comme fils : Abderrahmane et Mohammed deux studieux garçonnets, ayant à cœur de suivre l'exemple de leur père ancien élève de la zaouïa de Sidi Ghanem, dans les Aït-Zelten.

* *

Le kaïd Boufenzi

Le kaïd *Boufenzi Allal ben M'hammed* — dit M'hend — *ben Abd Allah Boufenzi* est né vers 1293 = 1873 à Dar-bou-Fenzi dans les Ida-ou-Bouzia.

Sous Moulâi Hassène, le commandement était exercé par M'hend mais lorsqu'il mourut, son fils aîné, Si Arab, qui lui succéda, fut chassé par la tribu en *siba*. Les Boufenzi se réfugièrent alors chez les Ida-ou-Trouma et sous Moulâi Abdelaziz ils implorèrent la protection chérifienne. Néanmoins par ordre du Régent Ba Ahmed, ils furent déportés à Fez. Ce fut là que Si Allal apprit à lire et à écrire l'arabe. Libérés deux ans après les Boufenzi se réfugièrent chez le M'touggui qui envoya Si Allal aux autorités de Mogador. Rentré en tribu, Si Allal s'employa à faire cesser l'état d'anarchie qui y régnait, néanmoins, entraîné par les événements il dut en 1913 suivre Anfous dans sa rébellion. Rentré dans le rang après l'affaire de Dar-el-Kadhi il affirma de plus en plus son loyalisme à la grande satisfaction du Protectorat et du Mahzène. Ce chef qui est un « *baroudeur* » émérite mena souventes fois sa harka à la

victoire ; c'est ainsi qu'en 1915 il soumit les Aït-Assi après la défaite de M'barek 'Neknafi.

Son frère El Madani, né en 1886, à Amkorra d'Agadir est son dévoué khelifa et il est aussi secondé dans son commandement par deux *chioukh* zélés : Si Hassène ben Abd Allah Boukhelik des Tiksiouine et Ahmed ben Elhadj-Messaoud, des Ikhedoutène.

* * *

Le kaïd El Merouani.

Le kaïd, Si M'barek al Merouani qui depuis mars 1914 commande aux Ida-ou-Zemzem est né vers 1876 à Imerouane (Ida-ou-Merouane). Si Embarek ben Elhadj-Ahmed est un lettré élève de la médersa de Si Brahimould Kadhi et de la zaouïa de Sidi Rhanem ; c'est aussi un brave guerrier qui fit partie, en 1917, de la Colonne du Sous à la tête des contingents de sa tribu.

Son père Elhadj-Ahmed était khelifa des Ida-ou-Zemzem au temps où cette tribu n'était pas constituée en kaïdat spécial et relevait du commandement général des Haha-Sud ayant comme chef Elhadj-Abd-Allah ou Bihi.

Il a comme khelifa son frère Si Mohammed, né lui aussi à Imerouane vers 1903.

Le kaïd Embarek al Merouani qui avait tout d'abord mené ses contingents Ida-ou-Zemzem aux combats de Smiou abandonna bientôt la cause des insurgés et se réfugia à la zaouïa de Sidi Ghanem jusqu'à l'arrivée de la Colonne Brulard.

Actuellement la tribu est très calme, il est bon de dire que le kaïd est à poigne et lui-même discipliné.

* * *

Le Kaïd Tigzirine.

Né à Dar Tigzirine-al-Kedim — ou Tigzi-Irhir il y a une cinquantaine d'années, le kaïd Saïd ben Elhadj-Lhassène Tigzirine vient d'être nommé chef des Aït Tameur (Haha Sud) dont il était le khelifa sous le kaïd Hassène Tamri actuellement pacha d'Agadir dont il est l'allié.

Son père Elhadj-Lhassène était cheïkh sous le kaïdat de M'barek Anfious. Il fut ensuite nommé par le Sultan Moulaï Hassène kaïd des Aït Tameur ; mais, en discussion avec Anfious il s'enfuit à Marrakech et fut pourvu, par le Sultan, d'un nouveau commandement à Ksabi. Là, il ne réussit pas mieux et mourut dans les prisons du Maghazène. C'est pourquoi jusqu'à ces derniers temps le cheïkh Saïd s'était tenu à l'écart de toutes fonctions officielles et lettré déjà se consacrait encore à l'étude.

Ce chef est allié par sa famille à l'ex-pacha Ksimi et au kaïd Guellouli ce qui accentué son prestige bien qu'il soit, lui-même, fort aimé dans sa tribu.

De plus il est l'oncle du cheikh Bou Naga des Ahl-Tinhert par lequel il a de l'influence sur les Ida-ou-Tanant. Influence due surtout à sa qualité de *chérif amiri*. Ses deux frères sont : M'hend et Omar.

Tamanart et Haha Sud Juin-Juillet 1926.

* * *

Nous ne quitterons pas les Haha sans les situer par un point historique, étant donné, surtout, l'importance que leur assurèrent les Cheurfa Anflous.

Les (**lhahène**), en berbère, constituent l'une des plus importantes confédérations du Moghreb el Akça, au pied du Grand-Atlas qui, des Haha à l'extrémité orientale du Tizi-n'Glaoui, prend le nom d'Adra-n'Deren.

Le commandement en chef de cette tribu, divisée en Haha du Nord et en Haha du Sud, fut de longue date exercé par l'importante famille arabe des *Anflous*.

A la mort du grand kaïd Anflous ce fut son fils Mohammed qui lui succéda et qui, tout d'abord, fut également un protégé du commandant Massoutier. Mais lors de la malheureuse affaire de Dar-el-Kadhi, ce jeune chef qui semble mériter une certaine indulgence, fut entraîné par les événements et dès lors destitué. Actuellement il est en résidence à Marrakech et fait preuve, à l'égard des autorités françaises, d'une correction de bon aloi.

Mogador 1926.



L'Imam Djazouli



La région du Sous a donné naissance également à l'imam célèbre, le kothb, le rouths, le savant parmi les savants, le cheikh des cheikhs, la « Mer de la compréhension », le Maître (commentateur) du hadits, pour ne donner, à **Abou-Abdallah Mohammed ben Abderrahmane al Djazouli** qu'une partie des titres dont le glorifie le généalogiste autorisé, El Achmaoui-l'Kbir.

L'imam Djazouli est apparenté aux *Ahl-Soussa* par un ancêtre commun le chérif hassani de Djaâfer, fils d'Abd Allah-l'Kamil, donc frère de Moulâï-Ildris-l'Akbeur. Ce célèbre cheikh fit Ecole au Moghreb et ses doctrines dominèrent son siècle en donnant une impulsion nouvelle au Mahométisme. Son principal disciple et fidèle compagnon fut Abdelaziz et-Tabbaï qui, lui-même, instruisit le cheikh devenu fameux Abd Allah al Rhazouaoui : tous trois font partie d'ailleurs de la Selsa (chaîne mystique) commune aux principales *tharicate* dérivées des *Chadelia*.

Par son *Dalil-l'Kheirate*, recueil glorifiant le prophète Mohammed, l'Imam Djazouli, réveilla les principes islamiques que les Berbères — enclins au nationalisme — laissaient tomber dans l'oubli. En ce temps, IX^{me} siècle hégirien, l'incursion des Portugais sur la côte moghrebine rallia tous les esprits au mouvement de *djihad* (guerre-sainte) dont l'imam était le promoteur. Bientôt, tous les chefs, groupés autour de lui, formèrent une puissante coalition contre l'envahisseur et furent pour beaucoup dans l'abolition de la *Dynastie mérinide* qui, à son déclin, n'était plus à même de réagir contre l'anarchie croissante, laissant ainsi toute latitude aux *Cheurfa Saâdiens* pour instaurer un nouveau gouvernement sur les débris de l'ancien.

L'Imam Djazouli était au début de la IX^{eme} corne, dans la fraction des Cheurfa Semlala à l'Est du Tazeroualt où s'était installé son aïeul Soleïmane dit *el Guezzouli* — ou Djazouli — qui auparavant avait un commandement dans les Guezzoula. Ce Soleïmane avait comme frères : Ali ; Ibrahim et Abou-Bekr Mohammed — fondateur de la zaouïa de Dila, — cheurfa Semlala tous quatre fils de Moussa (ou Yâla) *ben Ahmed ben Moussa es-Semlali* dont le tombeau est au Tazeroualt.

El Achemaoui-l'Kbir donne ainsi sa *Sedjara* :

Sidi Mohammed ben Abderrahmane ben Soleïmane ben Yâla ben Ikhalif ben Moussa (ben Ahmed ben Moussa) ben Ali ben Youcef ben Aïssa ben Abd Allah Guendouz (ou *al-Djendouz*) ben Abderrahmane ben Mohammed ben Ahmed ben Hassâne ben Ismaïl (d'où *cheurfa Semlala*) ben Djaâfer ben Abd Allah-l'Kamil ben Hassène al moutsanna ben Hassène es-Sibthi ben Fathima Zohra fille du Prophète Mohammed et femme d'Ali ben Abi-Thaleb.

Il devint le « Patron » des *Ahl Soussa* lesquels descendeñt aussi de *Djaâfer ben Abd Allah*-l'-Kamil par Ahmed frère d'Ismâil.

Après avoir complété ses études à la *Médersa des Saffariïne* de Fez où il fut le condisciple et l'ami de Cheikh Ahmed Zerrouk al Bernoussi enterré à Masrata de Tripolitaine (de qui les auteurs ont visité le tombeau en 1906) — il passa quatorze années au ribath de Titt près d'Azemmour alors très fréquenté et dirigé par les *Cheurfa Amrhariïne*, dont le chef était Ziane kadhi-l'-Hanèche ben Yakoub al'*Amrhar*. Après quoi il s'en fut en Orient ; d'abord, pour accomplir le pèlerinage islamique ; ensuite pour se perfectionner dans les doctrines ésotériques diverses. A son retour en Moghreb il s'installa à Safi où il se consacra entièrement au développement de la doctrine d'Abou-l'Hassène Ali ech-Chadeli, qu'il avait faite sienne en l'agrémentant toutefois, de pratiques tant personnelles qu'émanant des *mchaikh* de l'Orient. Il acquit bientôt une réputation telle que le nombre de ses disciples atteignit, dit-on, douze mille six-cent-soixante-cinq ; à tel point que l'*amel* mérinide craignant pour son autorité s'en alarma et l'invita à aller plus loin propager sa science.

Courroucé le cheikh s'en fut, jetant l'anathème sur la cité. Cependant, en présence des supplications des habitants qui eux le vénéraient, il voulut bien admettre que le « mauvais sort » n'aurait son effet, qu'une quarantaine d'années plus tard. De fait, vers l'époque prédite, c'est-à-dire en 1507, la ville de Safi tombait aux mains des Portugais. Ce serait donc à peu près vers 1467 = 869 de l'hégire, que l'Imam Djazouli aurait quitté la ville pour se rendre au *Djebel-Methraza* dans le Sahel du Sous, où il séjourna jusqu'à sa mort survenue, d'après El Achmaoui-l'-Kbir (cf. à notre ms, f^e 57) le 4 Dzou-l'Kâda le-Sacré, de l'an 869, après la prière du *fdjer*. « D'autres prétendent, relate le même auteur, que cette mort n'est survenue qu'en 870. » Il fut enterré sur place. Dans tous les cas, soit en 872, soit en 877 son disciple Mohammed ben Abd Allah Amrhar eç Çrheir, de la descendance d'Abi-Abd Allah Amrhar — l'-Kbir fit exhumer ses restes qu'il transporta à Marrakech dans le *Riadh-l'Arous* où lui fut élevé un mausolée qu'embellit plus tard le sultan alaoui Sidi Mohammed l^{er} ben Abd Allah. Lors de son exhumation le cadavre était encore tel qu'au moment de la mort, les traits n'étaient point altérés et l'émir qui assistait en personne à la cérémonie passant pieusement sa main sur le visage du santón vit le sang y circuler.... Les cheveux et la barbe étaient intacts — seul manquait au cadavre un os (*âdham*) qui semblait avoir été dérobé. Et ainsi le dédoublement (de la dépouille mortelle) se produisit, comme pour bien des santóns musulmans dits *Bou-Kobrine*.

L'Imam Djazouli est l'un des sept Sages de Marrakech protecteurs de la cité : *Sabaâtou ridjal-Marrakchiïne*. (Voir à ce sujet l'intéressante relation du kadhi Cheikh El Abbas ben Brahim al Marrakchi, *Sibatou ridjal bimerrakech* éditée à Fez en 1326.

D'autre part : d'après le Cheikh Zerrouk al Bernoussi, son condisciple et compagnon, confirmant le dire de Cheikh Ahmed-Baba Et-Tomboucti, l'Imam serait mort le 16 Rbiâ-elouëll de l'an 870 ; dans le *Dorat-el Hadjal* d'Abou l'Abbas Ahmed ben Mohammed ben El Kadhi on lit que Djazouli est mort le 16 Rbiâ-elouëll de l'an 875, tandis que dans le *Bedel el Mounassah* d'Abou l'Abbas Ahmed es Soussi el Bousaïdi il est dit que ce décès serait survenu en 870 ou en 875....

Il semble que le cheïkh mourut peu de temps après avoir quitté Safi sans quoi il aurait fait Ecole dans un nouveau centre ; ce qui, d'ailleurs, aurait été notoirement signalé.

Dans ses conférences sur les confréries religieuses en Maroc, M. Michaux-Bellaire dit : « De Safi, Djazouli se rendit à Tankourt ; mais il allait souvent dans le voisinage, dans une localité du nom d'Afoughal : c'est là qu'il mourut, probablement, en 1470. Sa mort est entourée d'un certain mystère et les événements qui ont suivi sont assez extraordinaires. Il serait mort empoisonné, on ne sait pas par qui. Le chef des gens de Tankourt et de sa région, qui s'appelait Amr El-Marhiti, du pays des Chiadma, et connu sous le nom d'Es Sayyaf, (le bourreau) aurait épousé la veuve ou la fille de Djazouli. On raconte que, convaincu que la présence du corps du cheïkh lui porterait bonheur dans ses luttes contre les gens de Tacerout, ses voisins, il défendit de l'enterrer et il le faisait porter devant lui dans les combats d'où il sortait toujours victorieux.

Le cercueil contenant le corps de Djazouli restait en temps ordinaire au milieu de la plaine qui s'étend devant Tankourt et, chaque nuit on faisait brûler un moudd d'huile pour éclairer les routes et pouvoir surveiller les environs. Malgré ces précautions, Amr Essayyaf fut tué par sa femme (soit la veuve, soit la fille de Djazouli, puisque on ne sait pas exactement laquelle il avait épousée à la mort du Cheïkh.) On sait pourtant que la veuve de Djazouli fut tuée, par les gens d'Amr Essayyaf, tandis que la fille de l'Imam put s'échapper.

Ensuite, les habitants d'Afoughal s'emparèrent du corps du cheïkh et l'enterrent chez eux, pour avoir à leur tour sa baraka, jusqu'au jour de la translation définitive à Marrakech. »

* * *

L'enseignement de l'Imam Djazouli est toujours en honneur chez les fok'ha du Maroc qui ont fait de sa science ésotérique une Ecole philosophique mais non point une confrérie aux règles pies ; et, certainement ils vénèrent ce cheïkh à l'égal du Kothb **Chadeli** lui-même.

La *Selsla* ou chaîne mystique rattachant son enseignement ésotérique à la philosophie de l'Imam Chadeli a été ainsi composée par le Cheïkh Djazouli :

L'imam **Al Djazouli** ;

Mohammed ben Abd Allah al'Amrhar Eççrheïr, son cheïkh ;

Sidi Bou-Achmane Saïd Elharthanani ;

Abderrahmane-Erradjeradjri (*Erregragui*) ;

Abou-l'Fadhel Elhindi ;

Aanous elbedoui *Kâi-elbel*, (pasteur de camelins) ;

Abou-l'Abbas Ahmed Elkarafi ;

Abou-l'Abbas Elmorsi ;

Abou-Abd Allah El morherbi ;

Cheïkh Abou-l'Hassène **Ech Chadeli** disciple du kothb Moulai-Abdesslam ben Machich lui-même disciple de Sidi Bou Médiène enterré à Tlemcen. (Voy. le complément de cette *Selsla*, dans l'histoire de la famille **Elfassi**, de Fez).

Marrakech, Tit et confins de Tazeroualt 1923 à 1926.

Les Naciria

Une fois de plus, nous invoquerons les mânes de l'ouali, le bon, le parfait, l'élevé, l'imam de la Voie, celui qui toujours marcha dans la vérité, Sidi Ahmed Benyoussef er-Rechidi el Miliani, sous le vocable de qui fut créé, à la onzième corne, l'important *ribath* de Tamegrout, siège initial de la Confrérie des Naciria.

En effet, à Arhlane dans le Drâa marocain existait une zaouïa dont les bases avait été jetées par Sidi Ahmed-Benyoussef lors d'un de ses multiples périples en tous pays d'Islam ; Zaouïa qui, sous son vocable, pratiquait les doctrines soufites (1).

En ce temps, 1035 = 1626, mourait à Arhlane le directeur de cette zaouïa Cheïkh Abd Allah El Housséïne ed-Dokki er-Rekkhi, (de Rekkha ville de Mésopotamie sur l'Euphrate), qui laissait à son jeune parent et *naïb*, Sidi M'hammed ben Naceur, le soin de lui succéder ; non, sans toutefois, lui avoir recommandé de ne donner l'*ouerd* et de n'exalter le *dzikr* que lorsqu'il l'en aurait averti miraculeusement.

Ainsi lancé dans la Voie à la manière forte du santon de Miliana, le jeune *naïb* se distingua vite et acquit la popularité. Pour satisfaire aux recommandations de son vénéré cheïkh et par inclination surtout, il mena une existence exemplaire et astreignit son corps aux plus durs sacrifices.

Deux ans déjà s'étaient écoulés depuis l'ouciā, lorsqu'il se trouva, quoique jeune encore, subitement affligé d'une complète ataxie des membres inférieurs, à tel point que sa femme, Oum-el-Hafs, était obligée de l'aider à faire ses ablutions rituelles. Or, un certain jour, Sidi M'hammed ben Naceur demanda, en plein moment de la méridienne, à être transporté sur la terrasse de sa maison. Là, malgré les protestations de son entourage, il se fit exposer à l'endroit où le soleil ardeait le plus et s'endormit d'un profond sommeil. Après un certain temps, alors que toute la maison, soucieuse du repos du maître, était silencieuse et inquiète, il redescendit, sans aucune aide, et absolument valide. Lui-même expliqua ainsi le fait : « ... je dormais, lorsqu'une sueur abondante me couvrit tout-à-coup le corps, à tel point que j'avais la sensation de traverser l'oued. Puis, m'est apparu mon cheïkh Sidi Abd Allah el Hous-

(1) V. Moulai Abdesslam ben Machich dans le chapitre « *Les cheurfa d'Ouazzan* ».

séine ed-Dokki. Me prenant par la main il me redressa ; puis, me faisant marcher il ordonna : « Sois Imam ». Il ajouta : « Ouvre les yeux des aveugles [de la religion], comme je rends à tes membres paralysés leurs mouvements. Après quoi, il me fit prier, me sacra cheikh et m'ordonna de créer une zaouïa nouvelle à l'endroit le mieux choisi. »

Aussitôt le cheikh quitta Arhlane. Après avoir parcouru une trentaine de kilomètres, un point de vue admirable fixa son regard. Il venait de découvrir le site rêvé, l'endroit choisi (*Tamedjrout* ou *Tameghrout*) (1).

Cheikh Bennaceur mit tout en œuvre pour édifier vite et bien le nouveau couvent dont il prit la direction en lui consacrant sa vie entière.

.....

Le savant cheikh Mohammed-Çrheïr ben Elhadj-Mohammed ben Abd Allah el Oufrani el Marakchi dans son *Kitab ceuffoua min akhbari Çoulahi elkorni elhadi achr*, célèbre ainsi les vertus de ce saint :

« Le cheikh Bennaceur, le mont de la science, le parfait savant, Abdillah Sidi M'hammed ben Mohammed ben Ahmed ben Mohammed ben Omar (ou Housséine ?) ed Draâi el Arhlani, que Dieu lui accorde sa miséricorde — était la plus pure source de la science. Il était versé dans les belles-lettres, dans la connaissance des généalogies et indistinctement dans toutes les sciences arabes, surtout celle de la Voie de Dieu. Tous les idiomes lui étaient aussi familiers que la pure dialectique du Livre. Il interprétait le Koran, commentait les Hadits, s'entretenait directement avec Dieu et les Anges. Le malic Djebraïl (Ange Gabriel) était son guide dans la voie du soufisme. Cet apôtre de l'Islam adorait Allah sans réserve, avec ferveur et gratitude dans toute la création.

« Son austérité était exemplaire et, en tout, il s'abreuvait d'équité. De plus, il avait le don de prescience. Ses adeptes furent innombrables dans l'Est comme dans l'Ouest. Tous ne vivaient que par lui et pour lui. Chaque mot qu'il prononçait prospérait dans le cœur de ses nombreux auditeurs, et ses paroles étaient un baume, pour soulager les maux du prochain, comme le goudron en est un pour guérir la gale du chameau.

Il était aussi modeste dans sa tenue que sobre dans sa nourriture.

« Deux fois il avait accompli le pèlerinage de La Mecque et deux fois avait visité le tombeau du Prophète à Médine. Ce fut au cours de son premier voyage que, s'arrêtant à Alexandrie il avait appris les sciences ésotériques auprès du fameux Cheikh Sidi Abou-Bekr Sektani. »

Cheikh Bennaceur appartenait aux Oulad-Abd Allah ben Djaâfer. Il était né, à Arhlane, un vendredi du mois de ramdhane de l'an 1011 = 1602 et il mourut à Tameghrout en 1085 = 1674.

(Traductions des Auteurs)

.....

Dans un sens tout aussi élogieux il est écrit dans *l'Istiksa* :

(1) El Bekri dit : « à deux jours de Nefis et à une journée d'Afîfen, on trouve Tameghrout ville petite mais agréable d'où l'on commence à gravir le Deren (l'Atlas) ».

« En 1085 survint la mort du cheikh de la *Sounna*, guide (Imam) de la Voie spirituelle, Aboû Abd Allah Sidi Mohammed ben Elhouséine ben Nacer ben Amar Edder'i Elighlâni, connu sous le nom de Ben Nacer du nom de son aïeul. Son disciple, le cheikh Abou'Ali Elyoûsi dit de lui dans sa *Fahrasa* : — Le cheikh (Dieu soit satisfait de lui) était versé dans les branches de la science : le droit, la langue arabe, la théologie dogmatique, l'interprétation du Coran, les Traditions du Prophète (Hadîts), et le soufisme : c'était un dévot, un ascète, un homme scrupuleux, austère, connaissant Dieu, pratiquant la Voie spirituelle et buvant à la source de la Vérité. En même temps qu'il s'appliquait à la Voie spirituelle et suivait le chemin du soufisme, il ne manquait pas de s'adonner à la science des choses extérieures : il enseignait, écrivait, annotait et corrigait. Ainsi, il fut doublement bienfaisant. Il eut pour compagnons des orientaux et des occidentaux : un grand nombre de gens reçurent ses enseignements. Il enseignait et conférait l'initiation (*ouerd*) à ces nouveaux adeptes par sa parole et par ses actes. Il ajoutait encore à sa noblesse par son génie élevé, sa science solide, sa clairvoyance des choses cachées, son don de persuasion et la profonde impression qu'il produisait. Quand il parlait, ses paroles se gravaient dans le cœur, et s'il exhortait il ramenait la paix dans les endroits ulcérés. —

« Le cheikh Elyousi donne sur lui de nombreux détails biographiques, et cite plusieurs faveurs surnaturelles dont il fut l'objet. Il a peint son caractère et son portrait dans la célèbre *qasîda Eddâliya* qu'il a composée en son honneur où il apporte à ce cheikh un tribut d'honneur et de glorification qui lui attire un grand renom. Ce cheikh eut de nombreux maîtres et disciples qui sont indiqués dans les livres des Imams où ces sujets sont traités. On connaît aussi la Voie spirituelle qu'il a établie, et qui se rattache à l'Envoyé de Dieu (sur lui soient les prières et le salut !). Son père, Sidi Mohammed ben Ahmed, était un grand saint qui reçut de nombreux *ouerd* et qui ne cessait pas de réciter des oraisons, comme l'ont rapporté plus d'un auteur (Dieu seul sait la vérité !)

« Ici l'auteur (1) (Dieu lui pardonne !) dit : « Ce cheikh est mon aïeul, c'est à lui que je fais remonter ma généalogie. Je m'appelle Ahmed, fils de Khâled, fils de Hammad, fils de Mohammed Elkébir, fils d'Ahed, fils de Mohammed Esseghîr, fils de Mohammed ben Nacer qui est le cheikh. Dieu nous soit par lui profitable et répande sur nous son appui et celui de nos semblables. Au-delà de ce cheikh, mes ancêtres font remonter leur origine à Notre Seigneur Dja' fâr ben Abi Taleb (2) (Dieu soit satisfait de lui). Je n'en suis pas

(1) Feu le Fkih Si Amed Ennaciri Esslaoui, fonctionnaire du Gouvernement Chérifien qui remplit à ce titre différents emplois sous les règnes de Moulaï-Mohammed et de Moulaï-Hassène. Ecrivain consciencieux il est l'auteur de diverses études notamment du *Kitab el Istikhsa-l-Akhbar doul Moghrib-el-Akhar*, qui fut traduit en français d'une façon précise par le regretté et distingué Eugène Fumey, membre de la Légation de France à Tanger. Cette œuvre est un long résumé de l'histoire des Princes allaouïne, dynastie régnant encore au Maroc.

(2) Abd Allah ben Djaâfer ben Abi Taleb était marié à sa cousine germaine Zeïneb fille d'Ali et de Fathima-Zohra et sœur d'Hassène et de Hosséine.

encore exactement sûr, mais peut-être établirai-je l'authenticité de cette généalogie dans un autre ouvrage s'il plaît à Dieu ».

(Ennaciri Esslaoui : *Kitab elistiksa*, traduction de E. Fumey, Ed. Ernest Leroux Paris 1906).

.....

Joignant donc à la science, tout court, de réelles aspirations thaumaturgiques, ce personnage religieux se distingua des marabouts ordinaires par une politique adroite, mélange de diplomatie xénophile et de philosophie dévote bien plus que de mysticisme extatique. Ces qualités, d'ailleurs, sont demeurées l'apanage de la famille. Ses karamate sont innombrables et sa prescience légendaire. Ainsi, on raconte qu'un jour un notable de l'Oued Drâa, très fortuné, ayant été razzîé par un Sultan, s'en fut porter ses doléances devant le cheikh : « Ne te soucie pas pour toi de la misère, lui dit-il, tiens-toi plutôt dès à présent en état de pureté afin de paraître devant Dieu ». Trois jours après, en effet, parvenait à la zaouïa la nouvelle de la mort subite du draâi.

Une autre karamate, celle qui frappe le plus l'esprit des foules, fut l'intervention miraculeuse du cheikh, enterré depuis quelques mois déjà, alors que ses enfants et disciples étaient réunis un soir auprès de son tombeau pour réciter sur lui le *hiz'b* (prière des morts) :

A un certain moment et pour une cause inapparente l'*hazcat* (chandelier) se renversa et le cierge s'éteignit. Là, point d'allumette pour le rallumer. Ce que voyant, Sidi Ahmed fils et successeur du défunt invoqua la puissance occulte de son père. Aussitôt la lumière fut. Les assistants se prosternèrent tandis que le nouveau cheikh commentait ainsi ce miracle « le cheikh (que Dieu le conserve dans sa miséricorde) a jugé à propos de dissiper le doute dans certains esprits encore ténébreux, leur accordant ainsi la lumière de la foi. »

Donc, Cheikh M'hammed ayant adopté le patronyme de Bân Naceur (Ibn Naceur) en souvenir de son trisaïeul Abou-l'Hosséïne Omar *ben* Naceur, avait donné à sa secte le nom de *Naciria* (1) consacrant ainsi une Confrérie musulmane demeurée l'une des plus puissantes.

Sa zaouïa-mère de Tamghrout définitivement organisée avec toute discipline désirable, le cheikh Ben-Naceur qui, à l'instar de l'ouali protecteur ne craignait pas les déplacements, rayonna dans tout le Sud et Extrême-Sud marocains. Il atteignit même le Soudan afin d'instituer la zaouïa d'Haraouane dans la région de Tombouctou. Sa manière fut si persuasive que les foules l'accueillirent avec enthousiasme, tel le *Mehdi*, et que les farouches Touareg même lui jurèrent fidélité. Il eut pourtant bien des peines à désidolâtriser puis à islamiser les Bni Lamas (2) dont les ancêtres avaient été les plus iras-

(1) Ne pas confondre avec les *Nacerna* d'Egypte.

(2) On les désignait par le nom de *bedjliine*, parce qu'un *bedjli* Mohammed bni Ours-thed de la tribu arabe de Bedjl, natif de Nefta en Outihia, vint se fixer parmi eux quelque temps avant l'arrivée du daï Abd Allah ech-Chiâi, en Ifrikya ; leur enseignant qu'ils devaient lancer des malédictions contre les cinq compagnons de Mohammed qu'ils pouvaient regarder comme licites les choses défendues par la loi koranique et qu'il leur était permis de considérer l'usure comme une action purement commerciale ou transactionnelle

cibles *rafedit*es (hérétiques) ainsi que leurs voisins berbères qui, à la Ville corne de l'Hégire, adoraient encore le taureau et le bélier. Il y parvint néanmoins à force de patience, de persuasion et de bonté. Son austérité de mœurs et son respect de la femme, qu'il protégeait avant tout, furent les principaux facteurs de son pouvoir qui, ainsi, fut à tout jamais établi même chez les Sahariens irréductibles. Ceci permit dès lors, et depuis, aux Bennaceur, à l'instar des marabouts de Kenadza, de protéger les caravanes, d'abord, et, plus tard, les voyageurs européens traversant les régions désertiques.

* * * *

Voici la *Selsla* (chaîne mystique, voie spirituelle) composée par le Cheïkh M'hammed Ben Naceur, et religieusement conservée par ses descendants :
Abou Médiane Choaïb el Andloussi dit Sidi Bou Médine dont le tombeau est à El Eubbad (Tlemcen) mort en 594 = 1198.

Abdesslam ben Machich dont le tombeau est au Djebel el Alam né en 625 = 1228 ;

Abou-l'Hassène ech Chadeli mort près de Barka ;

Abou-l'Abbas Ahmed ben Amar el Ançari el Morsi mort en 686 = 1288 ;

Tadj Eddine Abou-l'Fadhel el-Iskandri el Maléki mort au Caire en 709 = 1310.

Abou-l'Abbas Hassène el-Karafi ;

Cheïkh Mohammed ben Yakoub el-Hadrami ;

Cheïkh Ahmed ben Okba el-Hadrami ;

Sidi Abou-l'Abbas Ahmed Zerrouk el-Bermoussi, enterré à Mesrata (Tripolitaine).

Sidi Ahmed-Benyoussef er-Rechidi El Miliani, dont le tombeau est à Miliana mort en 931 = 1525 ;

Abou-l'Hassène Soléïm ben Kassem ed Draâi el Rhazi ;

Sidi Ahmed ben Elhadj-Ali ed Draâi ;

Sidi Ali ben Abd Allah ;

Cheïkh Abd Allah el Housséïne er-Radhi er-Rakki mort à Arhlane (Drâa marocain) en 1035.

et par conséquent légale. Aux termes de *d'adzen* (ordre, appel à la prière) qui sont ainsi conçus « ... j'atteste que Mohammed est le Prophète, l'Envoyé d'Allah » il leur ordonna d'ajouter : « J'atteste que Mohammed est le meilleur des hommes » ; et, après les mots « Venez à l'œuvre salutaire » la formule suivante « ... venez à l'excellente œuvre ; la famille de Mohammed est ce qu'il y a de meilleur parmi les créatures. (ext. d'El Bekri)

N. B. — Le traducteur d'El Bekri insinue : « A la place de Mohammed il faut probablement lire Ali » Or il est certain qu'il s'agissait là de Mohammed fils d'Ali ben Abi Thaleb et de la Hanéfiya ; étant donné que, dans toute cette région et bien au-delà de Sidjelmassa les Ouahbites-Çofrites avaient proclamé ce même Mohammed-l'Hauafi comme *Imam caché*

(Voy. : Marthe et Edmond Gouvion *Le Kharedjisme et Monographie du Mزاب* p. 127 ; Edit. Imprimeries réunies Casablanca 1926.

Cheikh Abou-l'Abbas M'hammed ben Ahmed ben Mohammed ben Abi-l'Housséine Omar Bennaceur, fondateur de l'Ordre

— D'autre part, la chaîne mystique parallèle remonte au Cheïkh Mohammed ben Abderrahmane ben Abi Bekr al Djazouli en passant par Mohammed ed-Dadissi (de Dédès) cheïkh de Sidi M'hammed Bennaceur et lui-même disciple d'Abou Bekr ed-Dilaï.

* * *

Cheïkh M'hammed Bennaceur mourut, comme nous l'avons dit, vers 1085 = 1674 ; sur la fin de sa vie des différends l'avaient éloigné du sultan Moulâi-Rechid ainsi que l'explique cheïkh Naciri Slaouï :

« Moulâi-Errechid avait échangé des lettres avec le cheïkh de l'époque, l'imam Abou-Abd Allah M'hammed ben Nacer ed Drâaï et dans l'une d'elles lui avait adressé des menaces. Le sultan mourut après cela et ce fut le cheïkh qui eut le dernier mot. » (*Istiksa*, T. IX, p. 57).

* * *

Le sucesseur de Cheïkh M'hammed Bennaceur fut l'un de ses fils, déjà son naïb :

Sidi Ahmed Bennaceur, qui se fit un scrupule de ne rien changer à l'organisation de la confrérie. Principes politiques et religieux furent également respectés.

Ayant d'abord appris, auprès de son père, les sciences secondaires et le droit religieux *Soul-eddine*, il avait eu comme maître l'Imam Abou-Salim el-Ayachi, puis avait lu et commenté Bokhari sous la direction du célèbre professeur d'alors, Cheïkh Abou Abd Allah Mohammed ben Abi-l'Fotouh et-Tlemsani. Ses goûts pour les voyages s'étaient développés à la lecture des périples de divers santons ; aussi, de bonne heure avait-il manifesté le désir de s'acheminer vers l'Orient pour y accomplir le pèlerinage prophétique, d'abord, et pour ensuite, s'inspirer des enseignements des *mchaïkh* du Caire. Il s'était ainsi attardé durant plusieurs années et n'était revenu qu'averti surnaturellement par l'approche de la fin de son père. Ce fut ce premier voyage qui alimenta sa remarquable *rihala*, publiée plus tard 1320 = 1902 à Fez, par Sidi Thayeb Ennaciri sous le titre que nous traduisons ains. :

Rih'la (relation de voyage) du Cheïkh de la confrérie, la mine d'équité et de vérité ; l'exemple universel, le mont le plus élevé, le Cheïkh-el-Islam l'éducateur distingué de célébrités, Abi-l'Abbas Sidi Ahmed ben M'hammed ben Nacir ed Drâï el Djaâfari ez Zeïnabi ; que Dieu répande sur nous l'océan de ses secours, de son assistance, de ses bienfaits et qu'il sanctifie sa personne par sa miséricorde et une vaste demeure dans le Paradis. Avec ses grâces et sa générosité. Amin.

Bien que d'un tout autre rite, le Cheïkh Ahmed Bennaceur semble avoir au cours de ses voyages emprunté certaines habitudes à l'Imam de Taher, Yakoub ben Afelah le rostemide.

C'est ainsi qu'il ne goûtait que rarement aux mets des hôtes qui l'héber-

geaient : Il se nourrissait du lait d'une vache qui suivait la caravane, lait trait dans un vase neuf, etc...

(V. Monog. du Mزاب p. 115).

Ce récit indique le trajet que parcouraient les pèlerins du Sahara marocain et ceux de l'Afrique occidentale jusqu'à la fin du siècle dernier.

Agrémentée d'anecdotes finement contées, de descriptions intéressantes, cette rihala est une des meilleures relations de voyages. Nous en traduisons les grandes lignes :

(La caravane dont Sidi Ahmed Bennaceur était, cette année-là, 1121 = 1709, le *rokkaz* ou *rekkeb* en-Nebbi, comprenait les pèlerins de tout le Sud marocain, notamment de Marrakech, du Haouz, du Drâa et quelques cheurfa de Saguiet el-Hamra).

« C'est le jeudi 24 Djoummada-el ouëll, après la prière de l'Acer dite en public sur les tombeaux de mon vénéré père Cheïkh M'hammed et de ma mère, que nous quittons Tameghrout. Le départ est émouvant et l'on nous accompagne sur le chemin jusqu'à Assaf-Agarh où nous passons cette première nuit.

« Le lendemain vendredi nous récitons la prière du dhohor à El Korreïma pour aller coucher à Tadjemoucht. A l'aube nous nous dirigeons sur Tamagrouzi ; puis, pour être agréable aux habitants d'Oum el-Djerane que nous venons d'atteindre, je préside le dhohor. Repartant de suite après nous arrivons au moghreb à Aâtchana, dont les gens sont venus au devant de nous en grande pompe. Des réjouissances sont préparées et au cours de la fantasia un pèlerin Elhadj-Ahmed ben Ali Sebatha est accidentellement blessé au ventre. M'inspirant alors du pouvoir de mon vénéré père et invoquant ses mânes je me prosterne ; puis, imposant mes mains sur la blessure, je demande la guérison. L'intervention est heureuse et la caravane reprend sa route pour aller camper à Nahr-Dheïra dans le district d'El-Aâtchana.

« Le mardi, dernier jour de Djoummada-el ouëll, nous quittons Aâtchana pour gagner le lieu dit El-Hafeïra, endroit absolument désertique et malsain, où la mauvaise fièvre règne en maîtresse. C'est grâce à l'obligeance de deux berbères des Bni M'hammed que nous pouvons nous éloigner hâtivement de ce lieu maudit, pour arriver à Chouarif où nous nous reposons deux jours.

« Nous faisons halte ensuite au Khenif-Tharous (*le musée du chien* ; plus exactement le *pic*, le *sommet du chien*). puis à Outarat. Là nous rejoignent les notables de Sidjilmassa. Ils sont guidés par le puissant cheikh Elhadj-Hassène el-Haouari. Ils nous souhaitent une cordiale bienvenue et nous escortent ensuite nous remettant comme première offrande, outre les prémices habituels, deux moutons de la part du cheïkh et trois brebis de celle des habitants.

« Nous demeurons huit jours auprès de la koubba de Sidi El-Rhazi et nous visitons les marabouts des Ahl-Aggouz : Sidi Abi-l-Kassem ben Mouloud, Sidi Abd-el-Ouhid et d'autres *marabouts* cheurfa (car très nombreux sont ceux qui ont fui les persécutions de Moussa-ibn-l'Affa) — La femme du

cheïkh, ses trois négresses et les femmes de certains pèlerins ainsi que leurs suivantes sont hébergées chez Elhadj Abid Tegzouti.

« La caravane se remet en marche le samedi 10 djoumada-etssani. Nous nous dirigeons sur Madjine el-Rhorfa et nous nous y reposons trois jours. Ensuite un court séjour à Madakik précède notre arrivée à Talrhemt où nous prions le dhohor du Vendredi et y couchons. Nous reprenons ensuite notre voyage nous rendant près d'El Hammad, d'où nous obliquons à gauche guidés par un certain Mohammed ben Ahdane eldjerari qui, après nous avoir fait gravir très péniblement un mont d'où nous découvrons Çficifa, nous ramène vers Meridja où nous couchons le dimanche et le lundi.

« Puis, après avoir passé l'Oued-Djir où nous prions, nous couchons à Messouar-Rihane d'où nous gagnons l'Aouïna, où nous sommes reçus par notre fidèle adepte cheïkh M'hammed ben Abi-Ziane ancêtre des marabouts de Kenadza et fondateur de l'Ordre des Zianîa, qui nous renouvelle ses protestations d'amitié et, après nous avoir offert l'hospitalité la plus cordiale nous accompagne jusqu'à Béchar où nous campons sur un monticule voisin du village. Nous y passons tout le jeudi et arrivons à Oukda où nous nous reposons. Nous campons une nuit entre Chergui-Toumiat et Rhorbi-Tenfasori et le lendemain sommes à Ben Zireg, où nous passons la nuit au Dar Dakhissa. Le samedi suivant nous prions le dhohor à Oum el Yâs et sommes le soir à Figuig où une réception grandiose nous est réservée chez le kaïd Mohammed Çrheïr Eddrâï el Mahrazi, khalife du sultan Moulâï-Ismaïl ; et, chez le kadhi, Mohammed Sahraoui, des Bni-Tsour descendants des Bni-Zoubid. Malgré l'insistance de ces gens de bien pour nous retenir, le temps passe et nous ne pouvons séjourner longtemps à Figuig.

« Donc, ayant loué, moyennant un mitskal (ou *dinar* environ dix francs) un *hallaç* (guide-coureur), Mohammed ben Aïssa, originaire d'Abi Semrhoun et habitant l'Oued-Rhir, nous reprenons la « Voie du salut ».

« Ayant dormi à l'Oued-Dermel (près de Duveyrier actuel) le mardi dernier jour de Djoumada-etssani et avoir passé par Djenien-abi-Rezg nous arrivons, au moment du Çfira (Safra) (moment précis où le soleil disparaissant à l'horizon répand dans le ciel une lueur dorée) à Kerat-Oued-Rhir ; et, le matin nous atteignons Oum-el-Karar el-Rhorbia (Moghrar occidental : actuellement Moghrar el foukani) ; puis ayant traversé les marécages de l'ouadi nous guéons l'Oued-el-K'çob avec l'idée de passer la nuit à El Hadjadj ; mais le guide nous en dissuade en raison de la grande distance à parcourir ; si bien, qu'après un repos dans la vallée, nous atteignons le pic Khenif-Abi-Semrhoun et y établissons notre bivouac. Le lendemain dimanche, deuxième jour du mois de redjeb, nous voit au mausolée d'Abi-Semrhoun (1) où nous reçoit un fidèle adepte de mon père le cherif Elhadj-Chikh ben Mrabet que j'institue mukkaddem de l'Ordre.

« Le lendemain, laissant à gauche l'imposant Chellalat, nous atteignons l'Aïn-Mesbah, y couchons et reprenons notre marche vers l'Aïn-Lahik d'où, après nous être reposés, nous nous dirigeons vers le Bir-Koubaouate où nous

(1) Abou-Semrhoun fut l'ouali qui islamisa la région du Sud-Oranais.

sommes hébergés une nuit et une journée. C'est à Hourits que nous prions l'acer suivant et nous gagnons Keragda pour arriver à Rhassoul (1) au moment du lever de la lune qui est à son dernier quartier (*roucht*). Nous sommes fort bien reçus par les gens de ce centre ; notamment par un influent notable Sidi Abd-el-krim Ettouati (originaire du Touat ou Gourara), un chérif de la Kalaâ des Bni-Rachid Moulaï Abd Allah ben Sahnoun er Rachidi, et par son fils habitant la plaine d'Eghris. Des offrandes de moutons nous sont faites et l'hospitalité la plus large nous est réservée.

« Après un long repos nous louons moyennant deux metsaquil un autre guide, également originaire d'Abi-Semrhoun, Mohammed el Mokhtar, qui s'engage à nous conduire jusqu'à Laghouat.

« Le *choutteberr* (pleine lune) nous apparaît le 7 redjeb, un vendredi, à Mekhalif où nous sommes arrivés pour prier l'acer. Le temps presse aussi forçons-nous les étapes, couchant parfois près des *rhedrane* (puits). Nous arrivons le dimanche 9 redjeb, à l'Aïn Madhi. Une foule nombreuse nous y attend et le marabout de la région lui-même originaire de l'Oued-Drâa, Sidi Ahmed ed Dahça, nous souhaite la bienvenue. Ce cheïkh, adepte de mon vénéré père, est tout puissant dans la région. Il a trois fils tous trois fkihs distingués : Sidi Abderrahmane, Sidi Mohammed (2) et Sidi Zerrouk ; c'est lui qui dit la prière du dhohor (prière dite une demi-heure après le lever du soleil) ; mais, sur ses instances, je préside moi-même la prière du dhohor dans la nouvelle mosquée d'Aïn-Madhi, que je consacre ainsi, le lundi 10 redjeb, appelant sur la noble famille amie et sur tous les habitants de ces saints-lieux les bénédictions d'Allah (qu'il soit exalté !). Le lendemain 11 redjeb, nous reprenons avec nos amis le chemin de Tadjemout, d'où, après une nuit fort agréablement passée en causeries et en réjouissances, nous partons pour Laghouat.

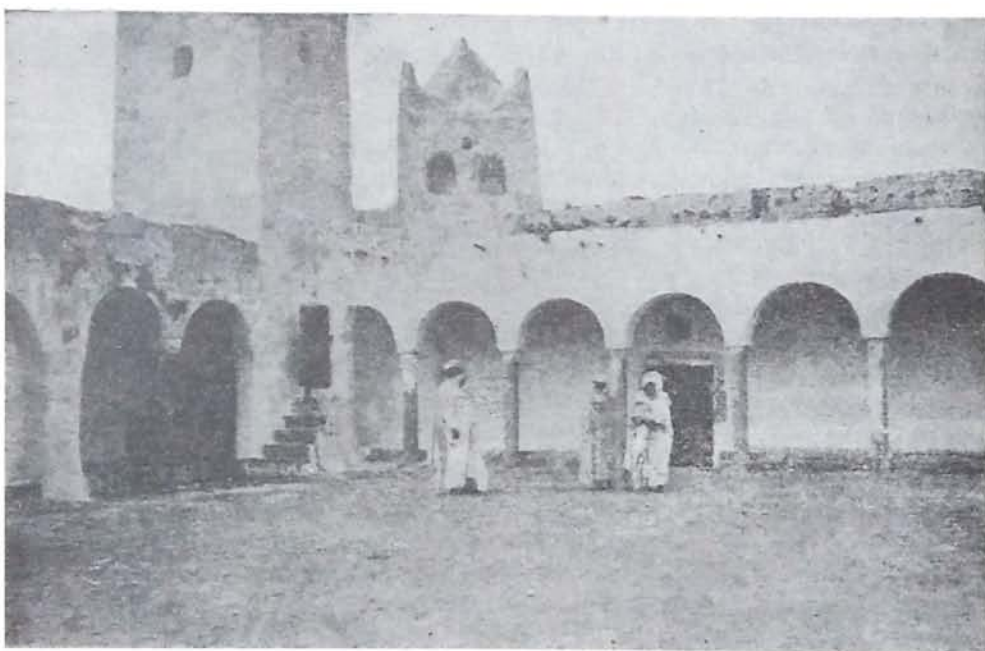
« Cette cité devait nous être aussi très hospitalière. En effet, grands et petits de toutes catégories viennent au-devant de nous, nous souhaitant la bienvenue et nous offrent une quantité de fruits d'une grosseur et d'une saveur incomparables ; notamment les pêches veloutées et énormes méritent notre admiration. Nous passons deux jours à Laghouat que nous quittons le vendredi 15 redjeb 1121 = 20 sept. 1709 après la prière du dhoha. Nous atteignons vite El Assafia où nous nous reposons, abreuvons nos bêtes et repartons pour N'til où le bivouac est installé pour la nuit. Le lendemain nous couchons à Demmat et au matin gagnons un bordj abandonné où nous établissons notre campement dans des cavernes. Après avoir fait une longue journée de marche dans une plaine déserte et nous être arrêtés au puits d'Abd el Madjid nous pénétrons dans la forêt de Sidi Khaled, nous nous y

(1) Ou Aïn-Morhsilate-Sidi-Chikh, source due à une karama du défunt ouali Sidi Chikh, et où ses compagnons procédèrent à ses ablutions funéraires en moharrem 1035-1625. (*Voy. Kitab Aâyan-e-l-Marhariba* : Marthe et Edmond Gouvion. — Ed., Fontana, Alger. 1916-1920. — p. 194, Territoire du Sud (Oranie) *Oulad-Sidi-Chikh*).

(2) C'est vraisemblablement Sidi Mohammed ould ed Dahça ed Draâ qui groupa les Oulad-Sidi-Mohammed et fut l'aïeul du réputé Sidi Ahmed Ettidjani fondateur de l'Ordre des Tidjanias.

reposons ; puis, ayant atteint le village d'Amoura au moment du souk nous nous y approvisionnons.

« Puis, reprenant notre route, nous passons la nuit dans la vallée à l'Ouest de l'Oued-Toumiat pour, le lendemain, arriver au lieu dit Rhifec. Nous gagnons, le jour suivant, le temple du prophète Sidna Khaled *ben* Sinane el Absi (des Bni Abbès du Hedjaz), au centre de Sidi Khaled dans les Zibane. Nous y passons en prières la nuit du jeudi 21 redjeb et le lendemain sommes les hôtes, aux Oulad-Djellal, de nos amis Sidi Mohammed Belhadj, Sidi Abdel Baki, Sidi Mohammed ben Aïssa et Sidi Mohammed Saïd qui nous accompagnent pendant un « *mil* » (1) (3000 coudées environ). Pénétrant ensuite dans l'erg où nous bivouaquons, nous gagnons Biskrat-ennekhet après avoir couché à Mlila.



La Mosquée de Sidi Khaled.

« Ayant pénétré à Biskra au moment de l'acer nous prions à la grande mosquée de Sidi Salem, dont le minaret a cent vingt-quatre marches. Nous y sommes les hôtes de l'ouali Cheïkh Abou-Thaïb Nacir, de Sidi Mohammed-

(1) A ce propos, voici la traduction de deux vers déterminant les longueurs :

« Pour le *mil* avec la coudée, dis deux mille ».

« Quant à la coudée, sa longueur est de deux empan. »

(L'empan est de douze travers de doigts (çbâa) et le doigt est de quatre largeurs de grains d'orge ;) quant au *fil'* c'est l'espace compris entre le pouce et l'index dans leur plus grand écartement.)

Çalah et du fkih Sidi Abd el Ouahia er Roummani. Après un repos de deux jours, le dimanche et le lundi, nous nous dirigeons vers le lieu dit Bassit, dans les Aouras (Monts Aurès) où est le tombeau de Sidi Okba ben Nafih el Fihri el Korreichi Ettabâi, conquérant de l'Ifrikya qui fut tué en l'an 79 = 699 par le principicule Kocēila.

« Quittant le tombeau de Sidi Okba, nous pénétrons dans le pays dit El Mensif et passant à El Hakeb nous atteignons Zeribet-el-Oued où nous nous arrêtons pendant la méridienne à la koubba de Sidi Hassène el Koufi. Après l'acer nous descendons vers le Chott Oum-el-Kheir (Melhir) où nous attendent les cheurfa des Oulad Sidi Nadji *ibn-M'barec*. Nous y passons le vendredi et le samedi et nous assurant le concours du guide Messaoud *ben Çalah* qui doit nous mener jusqu'à Tozeur, nous continuons dans le Mensif et atteignons l'Oued-Retem où nous bivouaquons pour, le lendemain, coucher à Rhossrane, non loin de la Sebkha (lac Salé). Après avoir passé à El Hamma (de Tozeur) nous nous hâtons pour arriver, après un court repos, au moment du dhoha du lendemain, à Tozeur, le mercredi 4 chaâbane et nous y séjournons le jeudi.

« Tozeur est la reine du Djerid, sur le bord du Chott Djerid, elle est au milieu d'une oasis agréable complantée de palmiers fort productifs.

« Quittant Tozeur nous atteignons Seddada, toujours en longeant le Chott, dans le pays des Bni-Hillal, et nous nous y reposons, le samedi 7 chaâbane = 12 octobre ; ensuite de quoi nous nous dirigeons vers la grande Sebkha. Ayant atteint la Zaouïat-Erremel, nous campons dans les ruines d'une cité, romaine ou autre, avant de passer à Oglet-Ennekhla (ou Oued Ennekhla) ce qui nous permet d'arriver à El Hamma de Gabès, le mardi à midi 10 chaâbane 1121 = 15 octobre 1709. Après avoir séjourné le lendemain dans la riante oasis de Gabès et nous être agréablement repus du spectacle de la Mer méditerranée — que la plupart de nos compagnons n'ont jamais vue — nous suivons le rivage jusqu'à Tarat (ou Marat) ; puis, passant à proximité de Rherrara (Mer de Bou Grara, au Sud de l'île de Djerba) nous arrivons à Nebih-Eddzib (1) assez tôt pour poursuivre notre route sur Ben Ghardane où nous couchons. Nous voici au matin en pleines tribus des Akara, des Oulad Abdennebbi ; des Oulad Meriem et des Oulad-Nouïrr. C'est à ces gens que j'achète quinze chameaux de bât moyennant une somme de 292 réaux 1/2 (soit 1452 frs 50).

« Le lendemain mardi nous arrivons à Bordj-Malh y couchons et nous y reposons jusqu'au jeudi matin. Nous atteignons aisément l'agréable petite ville de Zouara puis, étant descendus à Melitah, nous sommes à Akaba au moment du couchant et campons le soir même à Zenzoug. Le lendemain nous sommes à Trablès (Tripoli).

« Trablès tire son nom de Tra-boulos, les trois cités. Arrivés le dimanche 20 chaâbane 1121, nous nous arrêtons tout d'abord près de ruines fort anciennes ; mais peu après une délégation de gens, très aimables, de cette cité,

(1) Exactement : la « baie du chacal », fruit du jujubier sauvage nain ; le *zizyphus lotus* : appelé *sedrat* en Moghreb, et, *tsid'r*, en Orient.

vient nous convier. Nous devenons ainsi les hôtes du mofthi Abou-Abd Allah el Moukni, originaire des Bni-Maâkil; de Sidi Abd Allah ibn Khalboun; d'Abou-l'Hassène Sidi Ali Medjari; de Sidi Ahmed *ben* Djabir; de Sidi Abd ed Dhahar; de Sidi Mohammed *ben* Abd Allah *ben* Faradj; de Sidi Mohammed *ben* Othmane; de Sidi Abd Allah *ben* Yahïa el Hihi; de Sidi Hamid *ben* Mohammed Ettouati; etc., etc. Nous sommes répartis chez ces notables tandis que le gros de la caravane est hébergé en un endroit dit El Metriâ non loin de la porte de la mosquée Elhadj-Brahim près du tombeau de Sidi Salem el Mechat.

« Nous passons à Trablès, ville d'un pittoresque incomparable baignant dans la mer sous un ciel toujours d'azur et englobée de trois côtés par d'immenses palmeraies aux arbres gigantesques, en bordure du désert, quatre journées fort agréables et c'est presque à regret que, déjà, nous quittons nos hôtes charmants le dernier vendredi de châabane. Pourtant, tout a une fin en ce monde, les bonnes choses comme les mauvaises; aussi, nous remettons-nous en route d'autant plus qu'un rokkaz nous est envoyé de Tadjoura où nous devons nous rencontrer avec la caravane de nos compatriotes du Nord auxquels se sont joints Algériens et Tunisiens du Sahel (littoral). Après l'effusion de la rencontre nous repartons le mardi 2 du mois de ramdhane et arrivons à Rhafik dans l'après midi. Nous passons ensuite successivement l'Oued-Remel et l'Oued-Messid, pour nous réfugier une nuit durant à l'Ouest de Touzer que nous atteignons le lendemain soir et où nous passons la nuit. Après avoir passé à Ghaza, nous couchons à Rhouts-Yamina, près du rivage de Hammid, ancienne ville fort importante appelée Medinet-Kebda bâtie par le malic Dakious.

« Nous poursuivons notre marche sur le rivage de Hammid et dépassons, après une courte prière, le tombeau de Sidi Mofthah, celui qui fut révélé par Moulaï-Abdesslam Asmeur; le même ouali qui, vivant à la dixième corne de l'hégire, fut enterré au lieu dit Fouathir et de qui le Cheïkh réputé fut Sidi Ahmed *ben* Mahrous, lumière du Djamâ-Zitouna de Tunis. Avant sa mort, Moulaï-Abdesslam Asmeur, dont la mère, fidèle *hadja* était originaire du Drâa marocain, et qui professait avec ferveur les doctrines *chadoulies*, avait créé au même lieu une zaouïa fameuse qui propageait encore ces mêmes enseignements.

« Ayant donc atteint Djitten, ou Zlitten, au moment du moghreb nous sommes invités par Sidi Ali *ben* Abd-eç-Çaddok, de qui la demeure est voisine de Fouathir. Nous arrivons ensuite à l'Ouest de Mesrata, au lieu dit Fersekh, nous y couchons et le lendemain sommes à Kçar-Ahmed; nous campons en un charmant site près de la *raouda* (cimetière) du Santon Abou-Chafai; et le dimanche 7 ramdhane, nous avons le bonheur de visiter le kbor de notre saint compatriote feu Sidi Ahmed *ben* Ahmed Zerrouk al Bernoussi al Fassi — notre père spirituel en selsla — maître vénéré de Sidna Ahmed Benyoussef.

« Nous sommes les invités des Oulad Bni-Yakoub, notamment de Sidi Abou-Médiane fils du Cheïkh Ali *ben* Choaïb; de Sidi Mançour et de Sidi Ahmed ibn Abi Tourkia. A Abi-Chaïfa nous devons prendre des précautions en vue de notre ravitaillement surtout en eau potable. Ou nous dit en effet que cinq jours durant nous ne rencontrerons pas un puits. Nous sommes guidés par un certain Abou-Rhamimane ed-Dhoâfi qui doit nous mener jusqu'à

Barka. Nous passons donc à Elaâriaâr et atteignons Samina au moment du moghreb. Y ayant passé la nuit nous pouvons, le lendemain, camper dans la palmeraie de Toubiha, à l'Ouest de l'Oued-Ahicha, dont l'eau très mauvaise et très chaude contient le « germe de la fièvre » (hamma). Le lendemain nous atteignons la longue sebkha salée d'Ahicha. Dans une sorte d'oasis à présent desséchée sont les ruines de ce qui fut un kçar important. Il ne subsiste plus là que quelques rares palmiers dont les cîmes dépalmées doivent être des « têtes de *chiathène* (démons) pour avoir résisté à l'aridité du sol et à l'air pestilentiel de ce désertique endroit. Ces arbres sont les derniers êtres vivants intermédiaires entre le Cherg (Orient) que nous allons atteindre et le Moghreb (occident) que nous quittons.

« Le mercredi dixième jour du mois de ramdhane de l'an 1121, correspondant au douzième jour du mois de Nonfenberr (novembre) du 1709 grégorien, nous touchons aux ruines des Kçour Hassane construits par Hassane ibn Thabit. Une averse abondante tombée le jeudi paralyse notre avance et nous nous réfugions chez des indigènes en bordure d'une prairie luxuriante qui fournit à nos animaux une herbe réconfortante et dont nous ferons provision. Nous sommes sur le territoire de Sorth ou Sert.

« Nous couchons à Kçaïr Debbane (le petit kçar aux mouches) puis à Tolrha et nous nous arrêtons à un point d'eau appelé Nouaïm où nous faisons aussi une grosse provision d'eau : car, très probablement nous serons encore cinq jours c'est-à-dire jusqu'à El Mounaïm, sans pouvoir nous ravitailler. Nous avons atteint les gisements de soufre dits Mokta el-Kebrit, où pullulent les reptiles venimeux (*soumoum*). Jusqu'à El Hammour, où nous arrivons à midi, ce ne sont que puits d'extraction du soufre. Le 15 ramdhane nous couchons à El Kbor à l'Ouest d'El Yahoudiya (1). La plaine est parsemée de tumuli ce qui dénote qu'un grand combat a dû être livré à cet endroit absolument désert. Nous passons la nuit en prières et nous récitons le Koran, ainsi que déjà nous l'avons fait entre le Drâa et le Tafilelt, puis à Chellala et à Kçar-Roumane.

(Nous soulignons ces manifestations de piété, en tous endroits désertiques : des sectes, notamment les Rahmanîa, ont accoutumé d'y prononcer la formule : « Ali quand tu traverseras les endroits solitaires propage trois fois le nom de Dieu : Il n'y a de Dieu que Dieu ! Il n'y a de Dieu que Dieu ! Il n'y a de Dieu que Dieu ! (*La Illah ill'Allah*) »).

« Encore point d'eau potable, celle que l'on rencontre est plus salée que l'eau de mer !

« On compte, des limites de l'Ifrikiya à Alexandrie, deux mois de marche en caravane.

(1) La juiverie. Ce nom est écrit *Kudia* sur la carte de l'amirauté anglaise. Dans sa *Rihala* le cheïkh Bennaceur indique, sans plus d'explication que cette cité fut construite par une reine juive (?) Il apparaît que là fut une formation détruite lors des invasions arabes de la première heure de l'Islam.

« Nous quittons El Yahoudiya le mardi et dès lors notre troupe se divise, pour rechercher de l'eau, en deux caravanes. L'une suivra vers Kaïlia et l'autre poursuivra jusqu'à Haddadia où aura lieu la jonction. Nous descendons donc, et à l'Est d'Haddadia découvrons un puits dont l'eau est chaude. Poursuivant dans la Sebkha-el-Kebrit nous parvenons, le jeudi 18 ramdhane, à El Mounaimen — du nom d'un fils d'Abraham et de Chetoura.

« Suivant le rivage, que nous cachent de véritables montagnes de sable, nous arrivons, toujours en traversant la Sebkha, à Maçania et sommes deux jours plus tard, c'est-à-dire le 20 de ramdhane à Djedeïda, où nous rencontrons des puits comblés dans les ruines d'une kçaria. (1)

« C'est aux environs de ce point que surgit un incident, lequel aurait pu avoir de graves conséquences. En effet, au moment de l'Acer, le neveu du Cheikh Sidi Djaâfer ben Moussa ben cheikh M'hammed s'était arrêté laissant continuer ses compagnons, afin de prier en un endroit propice. Or, la caravane ayant atteint l'étape, le cheikh s'inquiète de ne pas être rejoint par son neveu. Grand émoi. On apprend que Sidi Djaâfer est demeuré en arrière. Aussitôt le cœur plein d'angoisse Sidi Ahmed et ses proches rétrogradent et ont la joie de retrouver le retardataire paisiblement endormi à l'endroit même où il a prié.

« Partant de Djedaïda nous arrivons à Adjedabia (2) où nous nous approvisionnons en eau pour une semaine. Nous nous éloignons pour un temps du rivage et pénétrons dans le district de Tanimi, avoisinant Barka, où est le tombeau de Rouïfa ibn Thabit ibn Sakane el Ançari en-Nedjari ; ainsi que celui de Zohir ibn Kais el Belonï et de bien d'autres encore.

« En partant de Kçour Hassane, et comme station intermédiaire et médiale, se trouve En Nahr el-Hammeur ; il faut compter deux journées et demie de marche pour atteindre Sort.

« Nous sommes donc dans la région de Barka.

« Barka que les anciens grecs appelaient Bentaboulos (Pentapolis) car c'était la réunion de cinq cités importantes, fut prise en l'an 21 de l'hégire par Amor ben El Açi général du Khalif Omar ben El Khatthab. Ce fut lui qui, lors de la première expédition en Ifrikia, accompagna Okba ben Nafeh jusqu'à Zouïla, bourgade sans remparts au milieu du désert de Lybie, première station vers le Soudan (des noirs). En allant vers l'Est, les diverses fractions du district de Barka sont ainsi désignées : Barka-la-Blanche, Barka-la-Rouge ; puis, et jusqu'à El Tamimi, le Djebel Lakhdar, El Bethnane, Akaba el Kebra, Akaba eç-Çrheïra et enfin, entre ces deux dernières, Beïn-El-Akhabate. Le ramdhane touchait à sa fin et nous campions sur le chemin de Tamimi à l'embran-

(1) *Kçaria* petit kçar, petite enceinte, (c'est la *caesaria* des romains).

(2) *Adjedabiya*, au temps de Bekri, était une grande ville située dans un désert où le sol est en pierre dure. Elle possédait quelques puits taillés dans le roc et dont l'eau était de bonne qualité. Il y avait de plus une source d'eau douce. Les jardins d'Adjedabiya étaient petits et les dattiers peu nombreux, toutes les autres espèces d'arbres y manquaient, à l'exception de l'arak (cissus arborea). Cette ville renfermait une mosquée de belle apparence due à Abou-l-Kassem ibn Obéïd Allah et dont la tour octogonale était d'un travail

chement de Dernah lorsqu'à notre grande satisfaction, nous apercevons le hilla (premier croissant, premier quartier de la lune, signal de la rupture du jeûne). Nous passons le premier jour de l'Aïd dans la bourgade d'Abi-el-Fareïs et continuons sur Dernah, ville construite par les Andalous, et tout au moins prise par eux et par eux embellie. Cette cité fort agréable possède une rade où les navires, quittant Alexandrie pour Tripoli, la Berbérie et l'Espagne, sont en sécurité. Nous sommes bientôt à l'Aïn-al-Rhezala, puis, après avoir traversé l'Oued-Behima, le vendredi troisième jour de chawal 1121 = 6 novembre 1709 nous sommes dans la tribu des Oulad-Ali, dont le kaïd Daoud ben Haddam et son fils Abou-Bekr, qui nous ont fort aimablement accueillis, favorisent notre ravitaillement.

« Quittant la tribu deux jours après nous campons sur le territoire de l'Akaba el Kebra lorsque sept chameaux sont volés à notre caravane par des bandits Oulad-Ali. Ils appartiennent à Sidi Elhadj-M'hammed ben Abi-Ziane notre ami et Mokaddem d'Aounia (Kenadsa), à Sidi Mohammed ben Ali el Hirizi, à Elhadj Abd Allah el Maouli et à Si El Badaoui. Au matin, nous nous lançons à la poursuite des voleurs et les ayant rejoints nous allons nous préparer au combat lorsqu'effrayés par notre nombre et aussi par notre attitude déterminée, les détrousseurs de caravanes abandonnant leurs tentes, leurs familles et leur butin s'enfuient sur des chevaux agiles. Bien entendu j'interdis tous sévices ; et, reprenant nos chameaux, nous continuons placidement notre voyage.

« Après avoir reçu l'hospitalité dans un Azib dit Khechmoumi le 9 chawal, nous poursuivons vers Bahleg et couchons le lendemain à Akbat el Madhar. Le dimanche suivant devait être pour nous un jour de liesse. En effet, nous nous rencontrons à Aba-Çahiha avec une caravane de pèlerins de Fez ; nous retrouvons de bons amis qui dès lors se joignent à nous et ne nous quitteront plus jusqu'au retour. Le premier d'entre eux venu à notre rencontre est Elhadj Abou Bekr qui nous présente l'émir-errekeb Si Elhadj Mohammed eç Çofeïra. Nous descendons donc en chœur après un court repos, vers Ras-el Hissaine où nous couchons pour, après avoir passé le 14 chaoual à Douil-en Naâma, arriver à Chemmanah le jeudi 16, et descendre à l'Ouest d'Allaoui et-tsima laissant à notre gauche Rakkaba. Devant nous est une troupe de cavaliers montés sur des mulets et qui se dirige vers Le Caire.

« Le lendemain nous campons dans la vallée de l'Oued-Rahbane, là se dresse un couvent d'ermites chrétiens, et leur temple possède deux clochers. Au matin nous reprenons notre route et ne tardons pas à apercevoir un autre clocher roumi. De là nous commençons à « humer l'air du Caire. »

admirable ; elle possédait aussi des bains, des caravansérails et des bazars très fréquentés.

Les habitants y vivaient dans l'aisance ; et étaient presque tous Coptes (certains manuscrits disent *anmbath* (nabathéen) d'autre *Aakbat* (coptes) ; mais on trouvait parus eux quelques familles de vrais Louata. Cette ville qui possédait trois châteaux était à 18 milles de son port de mer *El Mahour*. A Adjedabiya les toits des maisons n'étaient pas faits en planches mais bien en briques plates et en forme de voûtes afin de pouvoir résister aux vents incessants. Les denrées y étaient à bas prix et les dattes, surtout celles venant d'Aoudjela, y abondaient.

Mais nous sommes croisés par des bédouins et berabers à l'air menaçant ; ce sont des détresseurs de caravanes : *Salahmah* ; *Lehamadi* ; *Bedja* et *Afrad* qui errent sur des chevaux légers, depuis El Beïhra jusqu'à Alexandrie, recrutant les mauvais sujets de Barka et de Trablès qui, comme indicateurs, se joignent aux troupes de pèlerins et font le coup de main avec leurs comparses ou fuient avec eux s'ils ne sont pas les plus forts. Et c'est précisément le cas.

« Au Moghreb du même jour nous parvenons à Dhamirine, dont les habitants se chargent, moyennant pension et rétribution, d'héberger, jusqu'à leur retour d'Arabie, les montures des pèlerins et de conserver en dépôt les objets qu'ils veulent bien leur confier. Nous y passons la nuit et sommes au dhohor à Aba-Rouache l'une des première bourgade du Rif-cheroui (égyptien). Nous allons pieusement visiter le tombeau de feu notre parent Sidi Elhadj Ahmed ben el Housseine qui fut le cousin germain de notre compagnon Si Djaâfer ben Ali. Le défunt, dont les mânes ont été sanctifiées par les draouis, est mort au retour du pèlerinage de 1097. Il a succombé à l'*ouaba*. (épidémie).

« Nous repartons et une boue désagréable rend notre marche très difficile. Ayant couché à Seftat-el-Labou le 20 choual, nous atteignons Noubathah sur les bords du Nil ; sur l'autre rive se dresse Boulak où nous débarquons ayant traité, pour les pèlerins devant aller à La Mecque, (notre suite devant demeurer à Noubathah jusqu'à notre retour) un bac moyennant vingt-cinq fodha (pièce de cinq francs ; soit riel, soit douro, soit cinq francs français). Nous louons, aux *darabik*, de grands ânes qui nous mènent aisément au Caire, où nous faisons notre entrée le mercredi 22 chaoual ; nous y sommes reçus par un ami le tadjer Elhadj-Mohammed ech-Chraïbi qui, pour nous, a loué une maison. L'affluence des pèlerins y est considérable et là commencent les vexations des agents turcs. Le service sanitaire est particulièrement sévère, mais fort heureusement personne n'est malade parmi nous.

« (Ici une longue description de ce Caire enchanteur). Nous quittons par la porte Bab-en-Naceur cette « reine cherguie » et sommes en route pour le Hedjaz.

« Après avoir couché à Dar-el-Hamra où nous devons faire bonne garde à cause des rôdeurs, bédouins et autres, nous nous remettons vaillamment en route.

« La fin de choual nous trouve campant à l'Ouest d'Adjeroud où nous donnons la sépulture à deux pèlerins nous précédant et morts de froid.

« Ayant passé à Massaniâ puis à l'Oued-Remel nous sommes le dimanche 4 dzou-l'hidja 1121 = 25 décembre 1709 — exactement 4 février 1710 — à El Kherouba dans la vallée de l'Oued-Sedra. Le lendemain un touati de la caravane s'étant attardé est assailli par les rôdeurs, grièvement blessé et dépouillé de 800 mitskal ; nous sommes dans l'Ardh-et Tih et passons bientôt l'Oued et-Tih des Bni Israël pour pénétrer dans la palmeraie d'El Mahamîa près du Bir-Çaâlik, ou Bir el Baroud.

« Après bien des péripéties, nous sommes enfin à Raberh où nous procédons à la toilette d'usage afin de pénétrer à La Mecque le jeudi 6^{me} jour de Dzou-el-Hidja 1121.

« Nous terminons notre pèlerinage par la sainte cité de notre Prophète Mohammed (sur Lui le salut et la prière !) Médinet-en Nebbi — où nous arrivons le premier jour de Moharrem — le sacré —, premier de l'an 1122.

« Nous avons dû, depuis le Caire, brûler les stations. »

* * * *

Au retour, le Cheïkh et ses pèlerins subiront les agréments et les désagréments courants de ces périple d'alors ; et, passant par Alexandrie, seront de retour au commencement de ramdhane 1122, seize mois après leur départ.

De mémorables réceptions leur seront réservées sur tout le parcours, notamment depuis Aatchâna où tout le Sous, le Draâ et même des équatoriaux sont venus les attendre et le cheïkh fera son entrée solennelle à la Zaouïa de Tamegrout le jeudi 5^{ème} jour de ramdhane 1122.

(Cette rihala suivie de quelques considérations dues au cheïkh M'hammed Bennaceur lui-même, date de l'an 1122 de l'hégire).

Cheïkh Ahmed était aussi doué d'une telle force de persuasion et d'un tel pouvoir spirituel qu'on affirme qu'il avait la possibilité de réunir certains esprits malins (djenoun), de déjouer leurs maléfites et même de les ramener dans la voie du bien. C'est ainsi qu'il calmait les transes des gens tracassés par les démons. Il pratiquait aussi, à bon escient, l'*âilm essemia* (1) science de la prestidigitation.

Ce cheïkh, en habile diplomate, crut utile d'accueillir et de faciliter l'instauration de la Dynastie alaouïe alors naissante.

Sa vie se passa à faire le bien ; notamment à encourager la pénétration des caravanes jusqu'à l'Afrique centrale. Très souvent des guides de la zaouïa de Tamghrout accompagnaient d'importants convois, ou des voyageurs de marque, tels que de Foucault, consacrant ainsi le bon renom du cheïkh généreux et puissant dans ces régions quasi-impénétrables.

* *

Cheïkh Ahmed, déjà âgé, fit un dernier pèlerinage aux Lieux-Saints, au cours duquel se produisit cette anecdote que nous traduisons : *Er-Roudh el gani el fâih fi manakib cheïkh Abou Abd Allah eç Çalih*, du savant Abou-Ali Hassène ben Mohammed el Madani : Un jour qu'à Médine, il était assis au tombeau du Prophète, accueillant les hommages de nombreux pèlerins confiants en son pouvoir spirituel : qu'aux uns il accordait sa baraka, et qu'aux

(1) Ce pouvoir s'est transmis dans la famille ; et, nous avons applaudi à Marrakech à la *kaïda* d'un chérif naciri, Si Elhadj et-Tendjaoui, qui depuis l'Orient jusqu'à l'Occident s'est fait une réputation dans l'art des *khankathirale* (tours de prestidigitation), comme aussi dans la divination. Ce chef naciri représente la confrérie à Tanger et un peu partout.

autres il transmettait l'ouerd, le cheïkh Ahmed Bennaceur aperçut à quelques pas de lui, un fier personnage qui le regardait hautainement.

Tout d'abord il n'y prêta pas attention, mais pourtant, intrigué par cette attitude, il songea que l'inconnu était peut-être un *ouali* plus puissant que lui ; et que « la lumière du soleil ne pouvait s'inquiéter de la pâle lueur de la bougie ». Néanmoins, obsédé, Sidi Bennaceur, invoqua les mânes de son père, le suppliant d'éloigner de lui tout sentiment de jalousie ou de provocation. Spontanément alors, le chérif s'en vint se prosterner devant lui, baisant ses mains et s'excusant d'avoir un instant douté de sa puissance. Ce furent aussitôt deux bons compagnons.

A son retour de La Mecque, Cheïkh Ahmed eut à peine le temps de coordonner ses relations et de rédiger son *oucïa*, car il décéda presque subitement non sans toutefois avoir passé la *baraka* à son naïb et neveu Sidi Moussa *ben Mohammed ben M'hammed Bennaceur*.

Dans l'*Istiksa* on lit :

Le 18 rbiâ el-ouëll de l'an 1127, mourut le cheïkh, le modèle, l'imam glorieux Abou-l'Abbas Sidi Ahmed *ben M'hammed ben Naceur ed-Drâï* fils du cheïkh Bennaceur ; son khelifa et l'héritier de son secret et de sa grâce. Dieu soit satisfait de Lui.

Il est trop célèbre pour qu'il faille insister à son sujet...

Comme son père, ce marabout, très jalouse et très puissant, eut souvent maille à partir avec le Makhzène. C'est ainsi que Mohammed *ben Brahîm el Medjassi* conte que « le Sultan Moulâï-Ismaïl convoqua un jour le cheïkh Ahmed contre lequel il était très courroucé ; et, son intention était vraiment de lui être désagréable. Les compagnons habituels du cheïkh eurent de la crainte pour lui et l'interrogèrent pour savoir quel secours il attendait de Dieu : plusieurs fois ils insistèrent, mais le chef persista dans son mutisme et répondant au désir du souverain il se mit en route. Arrivé à la kaçba d'Agourai, non loin de Meknasset-Ezzitoun, il fut salué par l'un de ses fidèles, le Medjati Elhadj-Omar « Quelles nouvelles mon fils ? lui dit-il ». — Quelles nouvelles, ô Seïdi, je voudrais que ta seigneurie ne fut pas venue jusqu'ici... » indiquant par ces mots un danger probable. Un sourire de confiance illumina cependant le visage de cheïkh Ahmed, atténuant ainsi la consternation de son escorte : « Par Dieu rien n'est à craindre car, dit-il, en déployant sa main sur son cou, celui sur la tête de qui pèse une faute d'un empan doit l'allonger jusqu'à une coudée. »

Tous les eulama présents se réjouirent alors, convaincus que leur cheïkh et eux-mêmes étaient placés sous la protection divine.

Sidi Ahmed étant descendu dans la raouda du cheïkh Abou-Othmane Saïd *ben Boubeker*, le Sultan vint là le visiter, lui témoignant de grands égards et après l'entrevue il se mit à crier : « Visitez tous Sidi Ahmed Bennaceur ».

Néanmoins, une indiscretion d'un khelifa de cheïkh Mohammed *ben Brahîm* ayant fait connaître que le Sultan allait, pour un temps, loger cheïkh Ahmed et sa suite dans la koubba de Sidi Abderrahmane el Medjdoub, les eulama furent consternés mais leur cheïkh leur dit : « Ne craignez rien mes fils, je ne partirai d'ici que pour rentrer chez moi. »

Le lendemain il déclinait, en effet, l'invite du Sultan lui proposant d'aller dans ledit mausolée ; ce que voyant, Moulāï Ismaël lui envoya force cadeaux et le fit raccompagner en lui témoignant de grands égards.

Durant la vie de cheikh Ahmed, plusieurs de ses frères et parents étaient allés au loin, tant dans le Maroc septentrional qu'en Algérie et en Tunisie pour y proclamer les vertus de Cheikh Bennaceur et, sous son vocable, créer plusieurs *zaouïate* où se pratiquaient les doctrines chadouliennes. Ce fut ainsi qu'au commencement de la XII^{ème} corne, Cheikh Abdelhafidh *ben* Mohammed Thaïeb se fixa à Douï-Ahmed près de Sidi-Nadji où fut créée la zaouïa Naceria du Chott Melhir.



Après le cheikh Ahmed, mort sans enfant, la *baraka* fut détenue par son neveu Moussa ben Mohammed, puis par Djaâfer fils de Moussa qui, mourant très jeune, confia le pouvoir à son oncle paternel Youssef *ben* Mohammed, petit-fils du grand cheikh M'hammed Bennaceur.

Ces trois chefs qui se succédèrent à la zaouïa encore toute imprégnée des prodiges de son fondateur, suivirent religieusement ses instructions et ses principes, Très instruits, très austères, ils se consacrèrent entièrement à la confrérie et au prosélytisme. Pourtant, sous Sidi Youssef *ben* Mohammed surgirent des intrigues de Cour, pourrait-on dire, avec le sultan Moulāï Slimane ben Mohammed. Mais le souverain connaissant la puissance spirituelle des Bennaceur sut prudemment « arrondir les angles » ; et, bientôt s'établit un bienfaisant accord entre la Cour florissante et le nouveau Cheikh de Tameghrout, Moulāï-Abou-Bekr, qui lui-même possédait de réelles qualités thaumaturgiques et avait le don de prescience. C'est ainsi qu'étant en tournée à Ras-el-Oued, chez son ami le Derdouri, il fit, une certaine nuit, un rêve alarmant au cours duquel il perçut une voix qui par trois fois prononça son nom en même temps qu'une lueur rougeâtre dessillait ses yeux. Il se leva en sursaut en s'écriant : « la koubba de notre ancêtre est en flammes » et se mit aussitôt en prières, puis, réunissant ses gens il ordonna aussitôt le départ et atteignit, à marche forcée, la Zaouïa où il se rendit compte du sinistre, tout en ayant la joie de constater que le catafalque de l'aïeul avait été épargné : signe symbolique de la sainteté de l'ouali. Il apprit alors que l'incendie s'était éteint de lui-même au moment précis où, à Marrakech, il invoquait Allah.

Dès lors, tout le monde se mit à l'œuvre pour réédifier la koubba et agrandir le *ribath*, ce qui fut facilité par de nombreux dons notamment ceux du sultan lui-même et de plusieurs cheurfa. Ce fut ainsi que, deux ans après le sinistre, 15 châbane 1286, le fkih Abdililah Mohammed *ben* Ali Semaili el Idjlali déclamaient une *khothba* demeurée célèbre à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle zaouïa : Il proclamait ainsi les qualités des Bennaceur et exaltait les avantages de la *tharika*. Hélas, le vieux cheikh Abou-Bekr qu'avait fortement impressionné le désastre, n'assistait pas à cette dernière cérémonie : il était mort en ramdhane précédent et son oraison funèbre, en même temps

que le panégyrique du cheïkh nouveau, avaient été prononcés par le chérif Abou-Mohammed el Arabi *ben* Ali Mechriti el Hassani.

Dès lors, le Cheïkh Elhadj-Mohammed *ben* Abi-Bekr Bennaceur, affermit son autorité et joua tant au Sahara que dans tout le Moghreb-el-Aksa un rôle important, si bien que le Vicomte Charles de Foucault dans la *Reconnaissance au Maroc*, s'exprime ainsi :

« Le pouvoir de Sidi Bennaceur est immense dans toute la vallée de l'Oued Draâ, dans celle du Sous, dans celle des ouad Dadès et Idermi ; il s'étend jusqu'à Tatta et Agadir-Irir à l'Ouest ; jusqu'à moitié chemin du Tafilelt à l'Est. Cette zone, qui comprend une grande partie des Berabers, presque tout le groupe des Aït-Atta, est entièrement à sa dévotion.

« On vient en pèlerinage à Tamegrout de bien plus loin encore, de Mogador, du Sahel, du Tafilelt ; le nom de Sidi Mohammed-ou-Bou Bekr est connu et vénéré dans tout le Maroc. Le Sultan marque, en toute occasion, le plus grand respect pour ce saint. La zaouïa est située dans le district de Fezouata appelé aussi Tagmadert. Le Fezouata comprend les deux rives de l'Oued-Draâ ; il est limité dans sa partie inférieure par le désert d'El Rhoneg. Tamgrout-Aït Ben Naceur est sur la rive gauche de la rivière. Les Aït Ben Naceur comptent mille fusils : »

Toujours à propos du même personnage : « Le riche et puissant kaïd Ould Mosthfa el Djeïdli de Timdouïne s'en fut il y a quelques années, avant la soumission du Ras-el-Oued à Taroudant. Grande fut son imprudence, car, aussitôt les mokhaznis le capturèrent par ordre du Sultan, et l'incarcérèrent. Brutal moyen de le rançonner fortement. Le malheureux demeura ainsi près de six ans en prison et ne fut relaxé que sur les instantes prières de cheïkh Mohammed-ou-Bou Bekr lors d'un voyage que ce marabout fit à Taroudant. »

De nombreux poèmes apologiques furent composés en l'honneur de Cheïkh Mohammed *ben* Abou-Bekr, notamment une remarquable *Kacida* de vingt-deux (*beït*) — vers *redjaz-mechthour* — due à la plume du cheïkh Abderrahmane *ben* Mohammed *ben* Djeïoud *ben* Hammadi Ettikati, et dont voici la fidèle reproduction de l'original :

بسم الله الرحمن الرحيم وصلّى الله على النبي وآله
وآله وصحبه وسلم
الحمد لله الذي جعلنا
من خلقه من نور
الفضل لا يحد به نصيبنا
فوق تلك الغنى حيث كنا
سرا لنكشفه نكتنا
اذنك يا ذا الجلال والإكرام
تحت نظر الله لا ينكنا
لا زال نور محمد غلبتنا
ليزفنا من نور خوركنا
غنى اللبيب من يفتينا
أرواد ونبه يفضض غونا
حينئذ ربحي قلبيتنا
من غير يلقينا كيننا
بالأصغر يا ربنا انكنا
ورثتنا عايشة كدنا
استرايرة ام يثنا نكنا
تفلك استرايرة نكنا
وكلنا من يلقينا نكنا
بجملنا من يلقينا نكنا
بالأصغر يا ربنا انكنا
وكلنا من يلقينا نكنا
عينا بغونا من يلقينا
وحياتنا في الترشاد منا
التقوى

ainsi qu'une autre poésie, du « Cheikh Mohammed descendant d'Abi Bekr », sorte de sonnet d'une rime agréable et légère :

Le cheikh Mohammed ben Abi Bekr qui était né à Arhlane en 1244 mourut sexagénaire à Douar (Sous) en 1304 (1887), confiant ses deux fils, Mohammed al-Hanafi et Ahmed ben Mohammed, ainsi que la *baraka* à son frère.

Cheikh Ahmed ben Abou-Bekr — de qui les vertus furent aussi louangées — guida son neveu al Hanafi dans la Voie du bien et le prestige de la *tharika*, jusqu'à ce qu'en 1908 il fut en âge d'assumer lui-même les charges de la maîtrise des Naciria.

Le jeune cheikh Mohammed Al Hanafi continua les pratiques de ses pères et la zaouïa de Tamegrout hébergea un grand nombre de tholba fidèles à la doctrine d'El Djazouli. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1325, repassant la *baraka* à son oncle et coadjuteur Cheikh Ahmed ben Abi-Bekr sous lequel aussi l'hospitalité fut large à la zaouïa de Tamegrout : il suffisait d'être un voyageur fatigué pour y trouver gîte et *tadjine*.

Pourtant, ce saint homme avait été fort affecté par les luttes fratricides entre le sultan Moulai-Abdelaziz et son frère Moulai-Abdelhafidh qu'il affectionnait tous deux, bien que sa préférence allât plutôt vers ce dernier, car l'ayant plus fréquenté à Marrakech.

Xénophile comme tout vrai Naciri, lorsque les Français atteignirent le Sous, cheikh Ahmed ne leur fut point hostile bien au contraire ; si bien qu'au moment de l'expédition de 1918 en Tafilelt, il accorda volontiers sa *toucia* (recommandation) à nos colonnes qu'il aida puissamment. Cela, d'ailleurs, devait lui coûter la vie : en effet, vers la fin de ladite année un soir, après le Moghreb, deux cheurfa du Tafilelt bien montés et armés, se présentèrent à la zaouïa où ils furent reçus par le cheikh lui-même. Après une longue causerie au cours de laquelle il fut surtout question de la guerre, le marabout engagea ses convives à ne pas faire d'opposition aux Français dont les bienfaits déjà se faisaient sentir au Maroc. A l'aube du lendemain, les voyageurs après avoir reçu la bénédiction du cheikh, sautèrent à cheval au milieu des gens du *ribath* réunis placidement. Subitement l'un des cheurfa se retourna et épaulant son fusil tua d'une balle au cœur leur hôte ; puis, s'élançant au galop les deux filalis disparurent sans être poursuivis et rejoignirent un djich de quinze cavaliers sous les armes qui avaient bivouaqué non loin de là pour parer à toute éventualité.

L'identité du meurtrier fut alors établie ; c'était un certain Moulai M'barec ben Chettou Ettizcuinini originaire du Sous demeurant au Tafilelt et que certains prétendent être simplement un harthani. Cette mort tragique jeta la consternation tant parmi les moghrebins que dans la colonie européenne en laquelle déjà le cheikh comptait de nombreux amis. Aussi, bien des témoignages de sympathie furent-ils adressés à ses cinq fils Sidi Abdesslam ; Sidi Youssef ; Sidi Mohammed, Sidi Hassène et Sidi Tahmi.

La *baraka* passa pour quelques mois aux mains de Sidi Ahmed ben Mohammed ben Abi Bekr qui, mourant en tournée pastorale dans le Sous, en 1339, légua le pouvoir spirituel à son cousin germain :

Cheikh **Abdesslam ben Ahmed ben Abi-Bekr** qui, depuis, est officiellement le chef de la *Confrérie des Naciria*, la plus importante, à l'heure



Le Cheikh Moulaï-Abdesselam Bennaceur, chef des *Nacirâ*

actuelle, et la plus disciplinée du Maroc. Né en 1302 = 1884 à Zaouïat Arh-lane, dans le Drâa, à trente kilomètres de Tamegrout, au sein de la tribu des Oulad-Abdallah ben Djaâfer, il étudia d'abord à la zaouïa paternelle pour ensuite commenter les *hadits* auprès de la fekiha Laila Aïcha Skourïa, de Dar el-Madani Glaoui, savante réputée de l'époque. L'étudiant compléta son enseignement en *Djaroumïa*, auprès du chérif Moulâï Mohammed ben Idris ben Abdelkader, des Oulad-Hamza, qui est demeuré son conseiller ; puis, d'autres cheikhs furent également ses professeurs, notamment cheïkh El Haouari Mohammed, de Marrakech, et Sidi Mohammed ben Khorchi es Srhirni.

Disons plus exactement que cheïkh Abdesslam ne cesse pas de s'instruire : très attiré vers la géographie et la cosmographie on le trouve, chez lui, le plus souvent entouré de cartes diverses, de mappemondes et maniant adroitement le sextant et la boussole. Il se passionne également pour les sciences naturelles, la botanique plus particulièrement, et s'efforce d'apprendre le français pour s'inspirer plus aisément des sciences nouvelles.

D'un commerce fort agréable, ce chef Naciri réserve toujours un accueil aimable à ses hôtes français.

De ses deux garçonnets, Bennaceur, cinq ans, et Mosthefa, baby ; l'aîné est particulièrement gracieux et intelligent.

Le cheïkh a quatre frères qui sont ses naïbs dévoués : Sidi Youssef directeur de la zaouïa de Tamegrout ; Sidi Mohammed à la zaouïa des Bni-Farah près d'Alhucemas dans le district espagnol du Rif (où malgré les événements actuels, il observe la plus stricte neutralité). Sidi Hassène et Sidi Tahmi.

Marrakech 1923-24.



Marthe et Edmond GOUVION

كتاب آيانه المغرب الأقصى سنة ١٣٥٢

**Kitab Aâyane
al-Marhrib 'l-Akça**



Tome II

Frontispice

Casablanca

GEUTHNER

Paris

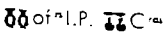
Kitab Aâyane

al-Marhrib 'l-Akça

Une reprise

DANS LE CADRE
DU PATRIMOINE MAROCAIN

Abderrahman Badri
Gérard Falandry
Frédéric Geuthner

Marthe et Edmond GOUVION 

Kitab Aâyane al-Marhrib 'l-Akça

ESQUISSE GÉNÉRALE DES MOGHREBS

de la Genèse à nos jours

et

LIVRE DES GRANDS DU MAROC

VOLUME 2



Librairie orientaliste Paul GEUTHNER
12, Rue Vavin, PARIS (VI^e)

1939

Chiadma

(C'° c' à Mogador)



S. E. Medjboud Si Mohammed ben Larbi (pacha de Mogador)



Actuellement le *bachalik* de Mogador est entre les mains de S. E. Medjboud Mohammed ben Larbi ben Ahmed ben Omar ben M'hammed ben Ahmed, né à Tanger, en 1862 et dont la famille est originaire de la tribu des Tamsamane, dans le Rif. Le patronyme *Medjboud* fut consacré à la famille par un ancêtre du pacha qui sans doute était *medjboud*, brodeur.

Depuis plusieurs générations la famille compta des lettrés qui furent investis de fonctions diverses ; c'est pourquoi la diplomatie est une des qualités prédominantes de ses membres. Aussi retrouve-t-on déjà le fkih Ahmed ben Omar Medjboud, khelifa de Tanger au temps du Pacha Guernouni. Il mourut à Tanger vers 1240 de l'hégire léguant à ses enfants un précieux renom d'intégrité et de probité.

Ses fils étaient : Elhadj-Mohammed ; Elhadj-Abdesslam ; Si Abderrahim et Si Larbi.

L'aîné, Elhadj-Mohammed, fut à son tour khelifa du pacha de Tanger et de Larache. Il était en même temps *kaïd-mia* et mourut en harka sous Moulā Abderrahmane, à peine âgé de quarante ans. Il fut enterré dans la *darih* de Sidi Ali Chérif Benharrazène, à Bab Fetouh de Fez.

Si Larbi, né à Tanger vers 1810, succéda à son frère aîné au *khelifat* de Tanger et de Larache, tout en étant aussi investi du *kaïdat-mia*. Il devint même *kaïd-méchouar* et, souvent, par intérim, fit fonctions de pacha. Le pacha de Tanger était alors Abbès Abekchid, d'une notable famille de Tanger.

Le kaïd Larbi Medjboub prit part à de nombreuses opérations guerrières contre les rebelles du Rif et mourut à Tanger, à l'âge de soixante douze ans, en 1882. Il laissait comme fils :

Le fkih Abderrahmane ; Si Ahmed ; et le pacha actuel de Souïra (Mogador) :

S. E. Si Mohammed ben Larbi Medjboud. Celui-ci succéda à son père et quinze ans durant fut kaïd-mïa du guich à Tanger ; puis devint kaïd-méchouar du pacha de Fez.

En tant que kaïd-mïa, Medjboud Si Mohammed fut désigné pour accompagner, en 1900 dans son voyage diplomatique en France et en Russie, le ministre des Affaires étrangères chérifiennes, Abdelkrim ben Slimane. A cette époque, en effet, il n'existait encore pas de relations diplomatiques entre la Russie et le Maroc, et lors de l'alliance Franco-russe, l'empereur Nicolas II délégua un *Safir* (ambassadeur) vers le Sultan Moulāi-Abdelaziz pour lui offrir et son alliance et un cadeau. C'est pour répondre à cette courtoisie politique que le Makhzène organisa une mission chargée de rendre et politesses et *fabour* (cadeau).

Les nobles moghrebins en profitèrent pour visiter l'Exposition universelle de Paris, d'où ils revinrent émerveillés.

La caravane diplomatique sous l'égide de Son Excellence le grand politicien Benghabrit, comprenait aussi Si Abdelkrim ben Slimane, ministre des Affaires Etrangères ; S. E. Si Guebbas, ministre de la plume ; Bennaceur Rhenam er Rebathi ; un aîné des bijoutiers, Benchekroun ; et quatre kaïd-mïa : Medjboud ; Mohammed ben Abdelmalec Tendjaoui ; Elhadj-Mohammed ben Abdessadok et Djilali Soussi, khelifa du ministre Benslimane.

Chaque kaïd-mïa reçut, comme cadeau, de l'empereur, une magnifique carabine Winchester.

Ce fut au cours de ce périple que le Pacha Medjboud se lia d'amitié avec S. E. Si Guebbas qui lui conserva toutes ses sympathies et son puissant appui.

La carrière du pacha Medjboud est particulièrement fertile puisqu'il fut, à son retour d'Europe chargé des fonctions de khelifa du pacha de Figuig auquel il succéda après deux ans et demi d'active collaboration. De Figuig, il passa à Larache où il fut pacha pendant quelques mois avant d'être chargé du difficile kaïdat des djebaliates d'Angera dans la région de Tanger. Il fit ensuite fonction de pacha de Tanger et de sa banlieue pendant un an, au cours duquel il entretenait de cordiales relations avec le Ministre de France à Tanger, M. Regnault. Après quoi, et au début du Protectorat, il fut désigné comme *Moundhir* des domaines (Directeur général) à Rabat où il resta un an.

Lors de l'instauration du nouveau régime makhzène, Si Mohammed Medjboud demeura quelque temps sans fonctions mais il fut bientôt pressenti pour le bachalik de Mogador qu'il accepta en août 1915. Il fallait, en effet, en ces régions « fermées » un gouverneur rompu aux arcanes de la diplomatie.

Son fils, Si Mohammed Larbi, apprend le français studieusement en vue de devenir aussi un précieux auxiliaire du Protectorat.

Mogador, 1926.

Les Mrabthine — Regraga.

L'histoire admet que depuis une époque préislamique, sinon lybique, les *Masmouda* ont occupé la plus grande partie du Deren et de ses versants Sud ; ils y étaient installés par groupements autonomes constituant des états sédentaires ou des tribus nomades, dont le domaine s'étendait depuis le Fazaz, au Sud de Fez, jusqu'au Sous et à l'Atlantique.

Au temps d'Ibn Khaldoun, les *Masmouda* se subdivisaient en : Herga (ou Herrha) ; Hintata ; Tinemelel ; Guedmioua ; Guenfissa (ou Djenfissa) ; Ourika ; Regraga (ou Redjradja) ; Hezmira (ou Ouzmira) ; Doukkala ; Haha ; Assadène ; Ouazeguit ; Oumaguer et Aïlane (ou Heïlane), cette dernière tribu devenue *masmoudia* à la suite de l'union de son chef Aïlane avec une princesse *Masmoudia*.

Les *Masmouda* ayant vaincu les *Sanhadja* almoravides furent à leur tour à la tête du gouvernement en Moghreb et en Andalousie avec les *Almohades* dont le Mehdi était le *masmoudi* Tinemeleli, Mohammed fils d'Abdallah et de Toumert et descendait d'un *amrhar* (ou, *Ou-Aguellid* — fils de roi —) *masmoudi*. (1)

Ces tribus semblent toujours avoir nourri le sentiment du monothéisme en honneur chez les premiers émigrants asiatiques ; et, parmi elles on peut considérer les *Regraga* comme ayant tout particulièrement détenu l'influence religieuse. En effet, dès les premiers temps de l'Islam, les *Regraga* formèrent une véritable pépinière de chevaliers santon qui se répandirent par tout le bled *masmoudi* et bien au-delà encore.

On peut aussi, sans errement, considérer que cette ferveur mystique qui les anima au moment de la révélation du Prophète était corrélative à un autre état de croyances, ayant toujours comme objectif un Dieu unique.

Actuellement les marabouts *Regraga* affirment que leurs ancêtres étaient des adeptes de Jésus le Messie, ou mieux, selon leur propre terme, de Sidi Yahia *çahab* Sidna Aïssa (Saint Jean compagnon de N. S. Jésus-Christ). Faut-il voir en Sidi Yahia, le précurseur lui-même, Jean Baptiste, qui semble bien avoir joué un rôle religieux prépondérant dans toute l'Afrique du Nord où

(1) V. Les *Almohades* (loco lib, p. 121).

nombreux sont les sanctuaires à la dévotion d'un Sidi Yahia, vaguement identifié, toujours perdu dans la nuit des temps préislamique, mais dont la koubba voisine inévitablement avec une source ou un puits aux eaux miraculeuses, mais qui ne serait autre qu'une forme de baptistère, comme l'*Aïoun-Calihine* des bords du Jourdain.

Ce serait ensuite d'un avertissement de Jésus, fils de Marie, qu'ils se seraient rendus auprès du Prophète Mohammed, à La Mecque. Le cheikh Abou-Zakariâ, cité par Abou-Abd Allah Mohammed ben Ali ben Ali Ech cherg Ettlemsani El Hassani dans ses commentaires marginaux de la *Chiffat* rapporte d'après son propre cheikh Mançour ben Ali er Ridjaï que, lorsque les Regraga se retrouvèrent dans la mosquée de la Mecque, ils cherchèrent le Prophète qu'ils ne connaissaient pas ; l'un d'eux demanda en un langage inconnu en orient : « *Mane daïl ouane assarane Rebbi oua assar ?* Qui de vous est l'Envoyé de Dieu ? — Personne ne comprenait mais le Prophète répondit : *Achkad aourou !* Approche ici ! »

D'après Ibn-Haïrira, les Regraga furent dès lors considérés comme *Çahaba* ou *Aç'hab*.

Notre narrateur, Si Tahar ben El Minari el Kermoudi er-Redjradji, nous dit : « Entre la vie de Sidna Aïssa et la création de l'Islam s'écoulèrent six siècles au cours desquels, en Moghreb, on ne saurait révéler l'histoire religieuse ; cependant, lorsque les Haouara apprirent par leurs frères d'Orient la révélation de Sidna Mohammed, ils partirent de suite pour la Mecke. Là on précisa, devant le Prophète, que les Haouara avaient été catéchisés dans la religion du Christ par des *aç'hab* (apôtres) de Sidna Aïssa dont quatre au moins exercèrent en Moghreb leur apostolat et parmi eux, le plus connu, Sidi Yahïa (St Jean).

Les trois principales fractions catéchisées étaient les Regraga, les Bni-Drouh et les Miknassa ; auxquelles fractions appartenaient les *Sabâtou-ridjal* (sept-hommes) pèlerins.

D'après les *mounakib* des seigneurs Regraga, par l'Ouriki Abou-l'Abbès qui vivait bien avant Moulâï Idris, ce furent les Haouara (Haouarioune), qui ouvrirent le Moghreb et le Sous el Aksa. Ils étaient alors des adeptes du Messie et leur nombre atteignait soixante-dix ou quatre-vingt-dix mille moins cinq cents (sur le manuscrit on ne distingue pas si c'est *Sebâ* ou bien *tessâ* sept ou neuf) ; et cela en l'an 41 avant l'hégire (sous-entendu). « Un grand nombre d'entre eux entreprirent le périple d'Alexandrie — (le texte sur parchemin ancien porte bien *es Skandria* — attirés qu'ils étaient par une force secrète ils continuèrent leur route vers l'Occident. En arrivant à Chella (Ribath el fat'h) ils choisirent comme *rekkab* un *malic* (roi) berbère du nom de **Ouasmine**, qui possédait des *mdabih* (immolés à sa dévotion : fidèles jusqu'à la mort).

Les Regraga étaient alors installés à l'embouchure du fleuve du même nom le Bou-Regreg, ils voisinaient avec les Berrhouata qui campaient plus au Sud jusqu'au Tensift. En ce temps, toute cette région était habitée par des chrétiens, des juifs et des païens.

El Ouriki explique ensuite comment l'islamisme fut propagé par l'émir Ouasmine qui prêcha tout d'abord le *djehad* chez les Zemmour et dans toute la vallée de l'Oued er Rbiâ. Une bataille lui fut livrée dans les Haha, près de

l'Oued-Ougouzou où cinquante-deux seigneurs Regraga tombèrent et parmi eux Sidi-Chems, fils de Sidi Bou-Bekeur. Refoulés vers le Djebel-Tikmit, chez les Aït-Aïssi, les vaincus eurent encore à lutter, trois jours durant, au lieu dit Timsilit, où trente-cinq autres de leurs chefs trouvèrent la mort.

Ainsi réduits à l'impuissance et à la famine les *Moujehaddine* (combattants pour la foi) durent errer jusqu'à Tombouctou et vers le Soued, tandis que les notables Regraga, réduits au nombre de Soixante-douze, s'installaient dans les Chiadma. Dès lors, ils fondèrent des *ribaths* à l'ombre desquels ils purent à leur aise enseigner les pratiques de la religion nouvelle et attirer à eux le plus de prosélytes.

On a conservé à ces premiers couvents leur nom initial tels que *Ben Hamida*, et la vieille mosquée dite de Sidi-Chikeur en *blad el Ameur*, que son marabout Sidi Yâla fit sortir de terre en frappant dans ses mains.

Egalement, dans les *Tabakate* d'Abou Oualid ben Merouzne, il est dit que les Regraga remontent à la confession de Sidi Aïssa, mais l'auteur ne développe pas sa thèse ; au contraire, il consacre tous ses efforts aux prérogatives de l'islamisme.

On retrouve aussi une étude sur les Regraga due au Cheïkh Abdel Haï el Kettani.

Quant au livre intitulé « *el Aïoun el Mordhia* » de cheikh Abdelkebir, contemporain de Sidi Boubeker Chemani (le roux), il consacre une page à l'origine des Regraga qu'il prétend descendre de quatre *ançars* de Sidna Aïssa, et ce, sans s'écarter de la version ordinaire qui prête aux Regraga une origine fort ancienne.

Ceci, c'est pour l'histoire. Quant à la tradition, elle prétend aussi dire son mot : Ainsi donc, on affirme que certains objets ayant servi aux Regraga chrétiens, seraient encore en leur possession, notamment une cloche, tous objets fréquemment déplacés, en grand secret, de zaouïa en zaouïa, si bien que on est dans l'impossibilité absolue de dire où ils se trouvent.

A priori, la relation d'Abou l'Abbès el Ouriki semble fantaisiste, aussi convient-il de reconstituer les faits tels que logiquement ils ont dû s'enchaîner : ces peuplades christianisées étaient par trop privées de la direction spirituelle indispensable surtout aux foules où la matérialisation de l'existence est forcément au premier plan, pour défendre, envers et contre tous, la foi que leur avaient léguée leurs pères. Pourtant elles luttèrent et il y eut parmi elles des martyrs. Il y eut aussi des pèlerins. Nous pouvons admettre, en effet, que des pèlerinages généralement collectifs s'effectuaient aux Lieux-Saints du christianisme ; c'est d'ailleurs-là l'idée de notre narrateur. Il sied de considérer que les distances, n'étaient pas pour effrayer ces peuples nomades, et les pèlerinages qui se firent dès les premiers siècles hégiriens avaient pu tout aussi bien s'effectuer cinq ou six siècles auparavant et sans plus de difficultés. Quant « *aux combattants pour la foi* » les auteurs arabes ont conservé le souvenir d'un grand massacre de fidèles martyrisés par Moussa, à Tanger, en 707.

Nous avons indiqué déjà dans la partie historique les tribus anciennes qui, en Moghreb, avaient subi les premières l'influence du mahométisme, rappelons-les : Masmouda, Ourigha, Heskoura, Guezoula, Sanhadja, Lemta et

Rhomara ou Ghomara. Cette dernière tribu avait été presque entièrement christianisée et son chef l'Emir Youliane, le comte Julien, qui résidait à Ceuta, resta chrétien ainsi que son fils Pedro mais eut un de ses petits fils converti à l'islamisme sous le nom d'Abd Allah.

Si donc on admet avec Origène et Tertullien, à la fin du II^{ème} siècle et au commencement du III^{ème}, la conversion de diverses branches de Gétules et de Maures, il faut nécessairement admettre la prédication par le moyen des Apôtres.

La période apostolique comprend trois phases bien distinctes d'après le R. P. Mesnage (*Christianisme en Afrique T. II p. 82*). La première période est celle des Apôtres, en Judée avant leur dispersion ; la seconde, celle des Apôtres avec leurs disciples immédiats, *commilitones* comme les appelle saint Paul ; la troisième, celle des hommes appelés par l'antiquité *virī apostolici* qui, « marchant sur les traces des Apôtres, ajoutèrent de nouveaux édifices sur les fondements d'Eglises déjà posés par eux, en différentes contrées, répandant dans tout l'univers la salutaire semence du royaume céleste. »

Pour ce qui est des *Haouarioune* (pluriel nominatif de *Haouari*) que cite Abou-l'Abbès el Ouriki, comme venus quarante-et-un ans avant l'hégire, on sait que c'est le nom donné par le Livre (Koran) aux disciples de Jésus. Chapitre LXI — *Sourat-eç çafi madinā* (Ordre de bataille) verset 14 : « O croyants ! Soyez les aides de Dieu, ainsi que Jésus fils de Marie dit aux disciples (dans le texte : *il'haouariīne*). « Qui m'assistera dans la cause de Dieu ? — C'est nous qui serons les aides de Dieu, répondirent-ils. C'est ainsi qu'une portion des enfants d'Israël a cru, et que l'autre n'a pas cru. Mais nous avons donné aux croyants la force contre leurs ennemis et ils ont remporté la victoire. »

Le magistral dictionnaire de Beyrouth indique : *Haouari* = aide, assistant, disciple d'un prophète : *Al Haouarioun* les Apôtres de Jésus-Christ.

Sont-ce bien là les *Haouarioune* qui « ouvrirent » le Maroc. Quoiqu'il en soit, on les retrouve parmi les premiers islamisants.

Continuant la narration de Si Tahar ben el Mereni Erredjeradji, les premiers Regraga qui se rendirent auprès du Prophète et furent islamisés par lui, étaient au nombre de sept :

L'Emir Ouassemine Erregragui qui est enterré dans le ribat de Taourirt ainsi appelé du nom de sa fille, Lalla Taourirt, qui elle même dirigea le ribath situé dans le djebel Hadid des Chiadma.

Sidi Boubeker Chemassi originaire de la tribu asiatique des Bni Chams, Patron de la Zaouïa d'Akermoud où il est enterré :

Son fils, Çalah dit **Sidi Çalihoune** dont la koubba est à Haourïa (sans doute Taourirt) à environ une heure de la zaouïa d'Akermoud.

Abd Allah Adnas qui est enterré aux Bni-Menaceur à sept kilomètres environ d'Akermoud où sa koubba est comme toutes les autres, un lieu de pèlerinage.

Aïssa Khabia (sans doute Abou-Rbia) dont le mausolée funéraire est à la zaouïa de Touabet, dans la vallée de l'Oued Tensift.

Sidi Yala ben Ouatili enterré à Haïmer dans les Chiadma, où l'on cite encore ses nombreuses karamate. **Sidi Saïd** frère de ce dernier, appelé ben Yebka du nom de sa mère, et qui reçut du Prophète le surnom de Sabek : alors que sept pèlerins moghrebins avaient été annoncés au prophète Moham-

med six seulement se présentèrent pour assister à la hadra ; l'Envoyé, s'en étonnant demanda où était leur compagnon ; il lui fut répondu : « Saïd ben Yebka est resté dans le désert. » Le Prophète, fit aussitôt un signe de main derrière lui et en ramena un homme qui n'était autre que Saïd en disant *Ahouah Saïd es Sabek* : le voici, Saïd est présent ! Ce miracle convainquit les Regraga, qui, jusque là, avaient hésité à abjurer la foi chrétienne, et c'est depuis qu'ils proclament :

« Saïd ben Yebka a consacré la Voie (mahométane) et la Décision. »

* * *

Les zaouïas confédérées (Ahalaf) dirigées actuellement, au Maroc, par les mrabthine descendants de ces *Chioukh* sont :

D'abord, celle d'*Akermoud* qui semble être la plus ancienne et qui a pour cheikh Hammad ben Ahmed ben Abd Allah et pour *mokaddem-etthaïfa*, Si Mohammed ben Ahmed ben Abd Allah ben Mehdi, tous deux cousins de Si Tahar, notre narrateur.

Ce *mokaddem etthaïfa*, conduit lui-même la procession à travers la tribu. Cette cérémonie est un simulacre de noces dont le fiancé serait à la recherche, dans toute la tribu, d'une idéale fiancée. L'habitude étant que la fiancée est conduite à son mari sur un cheval blanc le *mokaddem etthaïfa* qu'on nomme *elârous* — le fiancé — conduit la procession, vêtu de blanc et monté sur une jument blanche. Pendant tout le temps de ces réjouissances qui durent une partie du printemps, tous les honneurs et... les ziaras lui reviennent.

Un autre cheikh de cette zaouïa serait cheikh Abdelkader ben Abd Allah — ou Obeïd-Allah — parent des précités. Au même district appartient la zaouïa d'*El Mâchate* et également l'importante zaouïa dite :

Sidi Benhamida, dont les *chioukh* sont : Sidi Mohammed et Sidi M'hammed bni el Mekki ben Ahmed ben Ali ben Abdelmalec ben Ahmed ben Sidi M'hammed ben Hamida surnommé *Hammou* lequel descend de Sidi Boutritèche marabout réputé en son temps, qui a son tombeau dans la fraction *Djerifat*, tribu des Aït-B'Azzi — patronyme général des Regraga — et descendant direct de Sidi-Sabek le miraculé.

Le cheikh de la zaouïa nous explique que le nom de *Regraga*, pluriel de *Regragui*, viendrait du temps du Prophète, alors que, allant à La Mecque au début de l'Islamisme, une fraction des leurs — qui étaient des Haouara — s'étant présentée chez l'apôtre d'Allah ce fut sa fillette Fathima-Zohra qui l'avertit en lui disant : des gens qui « *bredouillent* » (*redjrdj*) sont là ! Et.. le nom leur resta. *Allahou alam* !

La zaouïa de Sidi Benhamida fut créée dans le courant de la dixième corne par Sidi Hammou, ainsi d'ailleurs que les douze plus importantes zaouïas *regraguiate* et ce, avec l'appui moral et matériel du Makhzène d'alors. Chacun de ces ribath a son directeur particulier ; mais en réalité tous, répondent aux directives de Cheikh Mohammed ben Sidi Ahmed ben Sidi El Bachir, (ancien amine des *Mrabthine*) ben Ali ben Abdelmalec ben Ahmed ben Sidi M'hammed ben Hamida (Sidi Hammou). Ce chef est lettré et quelque peu poète, il possède la science des généalogies et est un *hafiz* (traditionniste) distingué. Ses deux frères Si Abd Allah et Si El Bachir sont également des lettrés.

Chaque année, le premier jeudi de ribâ-elouëll, les Reagra de Benhamida et aussi ceux de Talmost parcourent la région pour recueillir la ziara. Ils visitent les notabilités, les autorités. Cette caravane a comme guides officiels (*dour*) Sidi Mohammed ben Ahmed de Benhamida et Si Reagraui ben El Hachmi de Telmost.

* * *

Ce ribath des Aït B'Azzi, distant d'environ quinze lieues sur la route de Mogador à Safi, s'élève en un site fort pittoresque et domine de verdoyants jardins qu'agrémentent le roucoulement des tourterelles familières nichées dans les vieux oliviers et qui, depuis des ans et des ans, se transmettent la baraka des marabouts.

C'est aussi, comme dans toute cette région, le domaine de l'arganier épineux, plus offensif que l'olivier, mais qui, comme lui, est une richesse oléagineuse. Il en est de géants qui abritent des tombeaux de Santons, il en est de broussailleux, tels ceux qui escaladent les pentes du Djebel el Hadid, il en est de plus « civilisés » dans les jardins, cependant les uns et les autres ont des ramages inabordables. Ils dominent toutes autres essences arborescentes depuis la banlieue Nord de Mogador jusqu'à l'azarhar de Tiznit empiétant même sur le terrain sacré du Tazeroualt.

L'historien El Bekri lui avait déjà consacré un chapitre : « l'huile de *hergan* écrit-il est un des produits du Sous ; l'arbre qui la fournit ressemble au poirier si ce n'est qu'il s'élève à la hauteur du bras et qu'il n'a pas de tronc : les rameaux sortent immédiatement de la racine et sont garnis d'épines.

C'est bien la première fois qu'il nous arrive de « controverser » avec El Bekri, qui pour nous comme pour tous les arabisants est un guide précieux, mais nous avons vu des arganiers au tronc élevé et au ramage touffu, tronc moucheté comme une peau de léopard ; quant à la feuille elle ressemble à celle du buis mais est adhérente à la branche.

Le fruit qu'Ibn el Beïthar appelle *louz el berbère* (amande des berbères) est comparable à une grosse olive, mais est d'une acreté excessive.

On place, continue el Bekri, les fruits de l'arganier en tas et on les laisse jusqu'à ce qu'ils se décomposent, puis on place les noyaux dans une poêle de terre que l'on met sur le feu ; on peut alors en extraire de l'huile dont le goût ressemble à celui du blé grillé. C'est un aliment sain et agréable qui chauffe les reins et facilite leur fonction. »

N'omettons pas d'ajouter que le même auteur dotait ces arbres de l'agréable voisinage de jeunes filles d'une telle beauté et d'une telle perfection de formes qu'elles émerveillèrent le conquérant Okba ben Nafah qui fit parmi elles de nombreuses captives estimées mille dinars or.

L'arganier a été décrit par Schulsboe consul du Danemark à Tanger dans une savante monographie de cette région.

Chénier en parle également dans *Recherches sur les Maures*.

Il est aussi indiqué dans le *Specchio di Marocco* de Græber de Hemsæ.



La zaouïa d'Akoret (ou Takoret) qui fut créée sous le patronage de Sidi Brahim M'Nâïmi, a pour chef le fkih Sidi Mchammed *ben Abd Allah*, élève de l'ancien cheïkh de la zaouïa, le réputé Allal el Korati.

La zaouïa de *Talmest* est placée sous la protection de Sidi Megdoul, elle a comme mokaddem Sidi Regragui *ben El Hachemi*, qui est un *moul'ennassab* distingué secondé par son cadet le fkih Sidi Mohammed et dont le cheïkh est Sidi Dahim. De vieux dahirs conservés dans les archives de la zaouïa par feu Sidi El Hachemi indiquent que depuis plusieurs siècles le makhzène a consacré l'influence spirituelle de ces Regraga comme d'ailleurs celle de ceux de tous leurs confrères notamment de Sidi Benhamida.

La zaouïa de Sekkiat est placée sous le vocable du *Malic* Sidi Ouasmine er Regragui et a eu de tous temps comme dirigeants des savants réputés, notamment son chef Sidi Tahmi et plus particulièrement le père de celui-ci, feu Sidi Abd Allah es Sekkiati, de qui la science inspire encore la génération actuelle ; également Sidi Abderrezzak et Sidi Abderrahmane, donnèrent un grand essor à la zaouïa de Zrib où l'enseignement est complet.

Sidi Abderrahmane, dit le fkih, donna son nom aux *Oulad el Fkih es Sikkiati*. Au collège de Zrib *l'ihm el mirats* plus exactement *fikh el mirats*, droit successoral — est particulièrement en honneur. On y conserve aussi précieusement le souvenir du Santon Sidi Ouasmine (ou Ouasmène) qui, d'après la légende regraguïa, reçut des mains du Prophète le signe destiné à la conversion des moghrebins.

Mais cefirman n'eut pas l'heur de passer à la postérité ; car, à son retour Sidi Ouasmine et ses compagnons furent appréhendés par deux groupes de Sanahdja et de Bni-Drou qui tentèrent de s'emparer du rescrit. Ce que voyant Sidi Ouasmine creusa un trou pour le dissimuler, au lieu dit *Aïn ez Zima*, dans les Ahmar alors du district de Marrakech. Ce fut là que deux jours après le chef-pèlerin, voulant reprendre son bien, creusa la terre au même endroit mais à sa grande stupeur il constata que le tout était transformé en une vaste minière de sel gemme.

La zaouïa de *Merzouk*, vouée à Sidi Bou-Bekr Esschamsi, et dont le mokaddem est le fkih Mohammed *ben Abd Allah* el Merzouki, possède une importante fabrique de poudre de guerre de fort bonne qualité qui approvisionna de tous temps les régions environnantes jusqu'au Sous et au-delà.

L'ancêtre du fkih, qui était aussi un savant réputé, cheïkh El Bachir ould Ali el Merzouki avait le don de faire parler les chameaux lesquels lui avaient voué une véritable affection et qu'il subjuguait simplement par le regard. Un jour, dit-on, un grand méhari blanc qui depuis dix ans avait promené ce pieux regragui dans tous les *moussem* voire jusqu'au Tazeroualt et à la Saguiet-elhamra ainsi qu'aux *djebal el Alam* et Zerehoum, paraissait hors de service pour la course parce que devenu vieux. Les esclaves, avaient décidé de le charger d'un fardeau ordinaire, le transformant ainsi en chameau de bât. L'animal se rebella et refusa de se laisser approcher. Courroucés ils allaient l'égorger lorsque le cheïkh averti s'en vint lui-même interroger son vieux compagnon de route, lequel ne craignit pas de lui répondre assez vertement :

« Vraiment je serais indigne de toi-même si, après avoir été ta monture préférée, je me laissais, comme le vulgaire, charger d'un fardeau !... »

Cette leçon de moralité donnée de « bêtes à gens » valut à son auteur une retraite... proportionnée à ses mérites et au respect dû à sa dignité.

La zaouïa des *Oulad-Hassane* est également placée sous le même vocable de même que celle de *Guessima*, toujours des *Ahalaf*.

Il existe, nous-dit-on, deux zaouïas de *Souïra* placées toutes deux sous le patronage de Sidi Sabek.

Souïra-gueddima a pour dirigeants des *chioukh Menaciriïne* car cette zaouïa est située entre Menacir et les Oulad-el Hadj, Quant à

Souïra des Mrameur elle est dans la région dite el Harts et possède la koubba d'un célèbre regragui Sidi Ameur Chentouf. (qui a la tête passée au henné) et aussi celle de Sidi Abd Allah fils de Moulate-Tikirate, mrabetha qui vécut et fut enterrée dans la vallée de l'Oued-Mrameur chez les Ait-Tikent.

La zaouïa *Rithana* fut créée par Sidi Hassène, *moul el bab*, et a pour mokaddem le *fkîh ech-chehir*, Sidi Hamida Rithani, tandis que celle de *Amzilet* a pour chef Ould Sidi Bekkar el Mzili, aussi lettré. (*Ouzilet* signifie forgeron).

Une autre zaouïa indépendante qui s'est créée sous le patronage de *Sidi Bou-Lâllam* et qui a pour chef Sidi Djîâ fait partie du domaine dit Dar kaïd Khoubbane.

Quant à la zaouïa *El Rhissi* elle est aussi ancienne puisque créée par Sidi Abdallah fils du Santon Ouasmine et a pour chef Sidi Mohammed ould Elhadj-Kassem. Dans cette zaouïa se fabriquent certains ustensibles en bois, très répandus.

Cette même zaouïa abrite une fraction de cheurfa descendant de l'ouali Moulâi Bou-Farès et dont le nakib est Moulâi-Chérif.

Egalement placée sous le vocable du grand Sidi Ouasmine est la zaouïa dite de *Lalla Taourirt*, sa fille, où tous deux ont leur tombeau.

Ce fut la vertueuse Lalla Taourirt qui créa cette zaouïa. Elle avait hérité de son père la baraka consistant surtout en le don, qu'il possédait au suprême degré, de faire « parler le tonnerre » et éclater l'orage à sa guise. C'était le moyen le plus radical qu'il employait lorsqu'il voulait dissoudre des réunions intempestives, si bien qu'un jour un sultan fut tellement stupéfait et même effrayé qu'il partit séance tenante et... ne revint jamais dans cette région.

On cite encore parmi les célèbres mrabthîne Regraga *Moulâi-Bou-Zregtoun* qui créa une petite zaouïa du même nom dans la banlieue de Mogador. D'où naquit plus tard le marabout d'Asserssif lequel donna asile au Mehdi El Hiba. Disciple de Moulâi-Larbi ed Derkaoui il eut aussi ses karamate et avait le don de changer les animaux en êtres humains et vice-versa : c'est ainsi qu'un jour, se promenant avec un de ses visiteurs, il décidèrent subitement d'aller diner chez un de leurs voisins. Toutefois ils se demandaient comment ils feraient pour l'avertir à temps, lorsqu'un chacal surgissant de la brousse s'apprêtait à déguerpier, quand le cheikh l'arrêtant du geste lui intima l'ordre d'aller prévenir leur hôte de leur venue et de leur désir. Son compagnon se récria et même se moqua : « Tu parles avec le *dib* (chacal), es-tu donc toi-même chacal ?... » Mais sa raillerie se changea en stupéfaction lorsqu'ar-

rivés à une courte distance de la maison du voisin ils virent celui-ci venir à eux en leur souhaitant la bienvenue et disant au cheïkh « l'homme que tu m'as envoyé m'a fait ta commission et la dhiffa est prête ! »

Sidi Bou Zregtounne possédait aussi le don de rendre subitement la vue aux aveugles et aussi l'aisance du mouvement aux impotents. Si bien qu'un jour le sultan Saâdien El Mançour ed Dahabi ayant résolu de mettre ses vertus à l'épreuve, lui envoya certains aveugles de naissance et aussi des infirmes déclarés incurables. Lorsque le santou vit accourir la caravane il sauta sur son cheval bai et courut sus aux nouveaux venus en les visant avec sa *derka*, en guise de fusil. Immédiatement les aveugles y virent clair et les infirmes purent se mouvoir, ce qui valut au marabout honneurs et faveurs de la Cour impériale.

Outre ces zaouïas, pour ainsi dire officiellement reconnues, il existe dans tout le Maroc surtout dans le Sous et le Sahara de nombreuses koubbas et haouïtate renfermant les restes de marabouts regraga encore très vénérés ; tel Sidi M'hammed-ou-Yassine, dont le tombeau, chez les Ourika, est encore visité par les épileptiques qui espèrent leur guérison, des vertus du Saint.

Dans cette même tribu des Ourika, comme aussi dans celle des Rerhaïa on rencontre une vingtaine de ces marabouts regraga qui tous possèdent une bienfaisante baraka radicale tant contre les maladies corporelles, que mentales ou... morales ; et tous, ceci nous l'affirmons, très xénophiles.

Les Re-graga n'ayant aucune coutume organique différentielle, quoique se disant berbères, sont fortement arabisés et sont régis comme toutes autres peuplades mogrhebines, par le droit de Sidi-Khelil.

Actuellement ils semblent se rallier au dikr de Sidi Ahmed Tidjani.

Aït B'Azzi, Mogador etc. 1925-26.

Le kaïd Hadji Si Elhadj-Ahmed

(Seigneur du Djebel-l'Hadid)

Tel est le nom que porte le Seïd dont le fief familial est le Djebel-el-Hadid (la montagne de fer) site agreste et rocailleux où l'arganier souligne encore l'âpreté du décor.

Léon l'Africain qui visita, bien avant nous, cette région la dépeint ainsi : « Cette montagne ne dépend pas de celle d'Atlas, parce qu'elle commence sur le rivage de la mer Océane, du côté de Tramontane, (lire trois montagnes) s'étendant devers midi à côté du fleuve Tensift, et sépare la province Hêa (Haha) d'avec la région de Maroc (Marrakech) et Ducale (Doukkala). En icelle réside un peuple appelé Regraga ; et il y a de très grands bois, beaucoup de fontaines, du miel en quantité, et force huile d'argan. Quant au grain, il y est bien clairsemé ; dont voulant les habitants en avoir à suffisance, il faut qu'ils le fassent charrier de Ducale. Ils sont pauvres, mais fort gens de bien et très dévotieux. A la sommité de cette montagne, se trouvent plusieurs ermites, qui vivent d'eau et du fruit des arbres. Les habitants sont fidèles, amateurs de paix et simples outre mesure ; tellement que si quelque ermite, par accident ou autrement, vient à faire quelque œuvre ou chose tant soit peu admirable, ils la réputent et tiennent pour un grand miracle ; et s'il se trouve aucun qui soit accusé de larcin, qui commette homicide, ou fasse quelque autre mal, incontinent est par la commune banni du pays pour quelque espace de temps. »

Ce fut en l'an 921 = 1514 que l'historien Andalous visita le Djebel-el-Hadid ; et, d'après lui, la province pouvait mettre en campagne de dix à douze mille combattants.

A partir de cette même époque les habitants furent exonérés de tous impôts pour avoir prêté main-forte au Makhzène lors d'une guerre entre le Sultan et leurs voisins Arabes.

Le patronyme de la famille **Hadji** (ou Hajji) est tiré de son origine même, les *Oulad-Elhadj* nom d'une grande tribu arabe indépendante qui jadis fut mi-sédentaire et mi-nomade et dont la portion centrale occupait les deux rives de la Moulouïa (Mlouïa), depuis *Kçabi-Cheurfa* jusqu'aux Oulad-Hamid, s'étendant aussi sur le massif du Rokkam et sur une bonne partie des *djebibate* de

Debdou. Plusieurs fractions se séparèrent de la tribu-mère, pro tempore ; et, il y a de cela plusieurs siècles, celle dont le kaïd est originaire s'installa dans les Chiadma, chez les Oulad-Abderrahmane au sein de la grande famille des *Ahl-Abiane*.

Fort bien accueillis dans la région notamment par les cheurfa *Oulad Bousbâ* ils s'unirent bientôt à eux au point de ne former qu'une même famille, surtout avec les *Oulad-Azouz* descendants de Moulâi-Ahmed ben Moulâi-Ildris.

Les *Ahl-Hadji* comptent parmi leurs ancêtres des santons réputés ayant créé des zaouïas importantes auxquelles fut donné leur nom, tels Sidi El Mokhtar ; le chérif idrisside Moulâi-Bou-Zregtoun et le fkih Abd Allah-er-Regragui de qui la science est passée dans la tradition et qui, possédant à fond la doctrine de l'imam El Djazouli, la propagea activement. L'*Istiksa* cite aussi le cheikh Sidi Ahmed Hajji, lequel mourut en son ribath de Salé, au cours de la nuit du mardi au mercredi 7 rbiâ-elouëll 1103 = 28 Décembre 1591 et de qui le cheikh Abou-l'Abbas Sidi Ahmed ben Abdelkader Ettestaouti a dit : « Il était un homme de bien, un homme vertueux ; j'ai eu des relations d'amitié avec lui en 1096, à Meknès et je n'ai su de lui que du bien. » Il fut remplacé à sa mort par son fils devenu héritier de ses secrets, et de sa *baraka*. Celui-ci surnommé *El Guezzar* fut aussi un santou réputé. Son nom était Sidi Abou-Mchammed Abd Allah fils de Sidi Ahmed Hajji. Il mourut le mardi 22 de çafar 1122 = 22 avril 1710 au moment de la prière de l'âcer et fut enterré devant son père : leur mausolée à Salé est une *mzara* célèbre.

C'était aussi dans la zaouïa du Cheikh Sidi Ahmed Hajji qu'avait été inhumé trois ans plus tôt, le cheikh, l'imam, Abou-Serhane Sidi Messaoud-Djoumou el Fassi Es Slaoui le très-docte héros, auteur d'utiles ouvrages sur toutes les sciences, l'*argument fait homme*, dont la bénédiction était apparente pendant sa vie et le fut après sa mort survenue le 7 djoumada-elouëll 1119 = samedi 6 août 1707.

Toujours de l'*Istiksa* : un kaïd *Rhanem Hajji* qui, fort bien en Cour auprès du Sultan Alaoui, Moulâi-Ismaïl, fut, par le successeur de celui-ci, Moulâi Abou l'Hassène Ali dit *El Aredj*, nommé gouverneur de Fez en remplacement de Messaoud El Rhoussi, alors que la cité était en complet état d'anarchie ; mais qui, non accepté par les habitants révoltés, dut réintégrer Meknès 1147 = 1735. Comme on le voit, la famille Hadji a des siècles d'influence sur les Chiadma particulièrement, et, de tous temps, elle fut unie au Dar-Haha comme aussi au Dar-Mtougga par de nombreuses alliances.

Le kaïd Hadji Elhadj-Ahmed est fils de feu Tahar ben Slimane ben Tahar ben Slimane ben Sidi M'barec surnommé *Ennebiri* (le délicat, le courtois). Ce dernier ancêtre était venu de la zouïa de Sidi El Mokhtar, il y a près de trois siècles, pour s'établir dans le Djebel elhadid.

Dès lors, le makhzène le compta parmi ses plus zélés auxiliaires ; quant à ses successeurs, ils héritèrent aussi les faveurs de la Cour chérifienne ainsi qu'en attestent de nombreux *dahirs* de nomination conservés aux Archives familiales. Tous ces chefs, bien que religieux par destination, n'en étaient pas moins de valeureux guerriers. De plus, ils bénéficiaient aussi, grâce à la protection de Sidi Megdou!, du don de recevoir les balles ennemies aplaties dans

leurs vêtements sans leur être plus préjudiciables. Le kaïdat (*kiada*) entre leurs mains fut assuré par eux dans l'ordre et l'opulence.

Ce fut Sidi Mbarec qui jeta les premières bases de la *kaçba* familiale dite *Dar-kaïd-Hadji* ; il y fut inhumé, après avoir passé la *baraka* à son petit-fils Tahar ben Slimane ben Mbarec qui, lui-même, fit partie de l'entourage du Sultan et qui, après une longue existence mouvementée, fut inhumé dans la nécropole de Sidi Megdoul, à Souïra (Mogador). Le santan Sidi Megdoul est ainsi invoqué de tous les points du Moghreb :

« Je suis l'hôte d'Allah, au nom d'Allah, ô Sidi Megdoul ;

« O Regragui, protège-moi, car je suis accablé

« Je suis venu vers Toi, Seïd, pour avoir ton appui

.....

Ce fut son fils Slimane qui, le remplaçant dans ses fonctions de chef de tribu, exerça bientôt une autorité telle qu'il mérita le surnom typique de *Es Solthane eç Çrheïr* (le petit Sultan). Il étendit encore le domaine familial bien au delà de ses bornes initiales et fut un puissant protecteur des Regraga qui lui vouèrent une véritable vénération dont ont bénéficié depuis tous ses descendants.

Le kaïd Slimane mourut presque centenaire comme son père d'ailleurs. Il laissait Abbès ; Abd Allah et Tahar.

Ce fut Sidi Abbès qui, après une interruption dans le commandement, succéda à son père à la tête des Chiadma. Valeureux guerrier aussi, il prit part à toutes les expéditions des Sultans d'alors mais mourut jeune encore, sous le règne de Moulāï Hassène.

Quant à Sidi Tahar, père du kaïd actuel, né à Souïra (Mogador) vers l'an 1230, il fit de solides études à la zaouïa de Sidi Megdoul et devint un fkih réputé qui fut attaché comme lecteur et secrétaire à la Cour et mourut à Fez alors qu'encore en fonctions. Il jouissait d'une réputation d'homme de bien et de savant. Il était allié à la famille du Grand-kaïd Mtougguï. Il laissait deux fils : Mohammed mort depuis et le kaïd actuel :

Elhadj Ahmed, alors khelifa de son oncle Sidi Abbès auquel il succéda dans le Djebel-el-Hadid en 1314 = 1895 par *dahir* de Moulāï Abdelaziz.

Né à *Dar-Kaïd-Hadji*, vers 1277 = 1861, le kaïd Elhadj-Ahmed apprit la lecture du « Livre » sous la direction de son père qui le confia ensuite aux mchaïkh de Moulāï Bou Zregtoun. Ce fut auprès d'eux qu'il acquit la science complète que doit posséder tout bon Hadji.

De tous temps, mais principalement sous Moulāï Abdelaziz, la politique des Oulad-Elhadji du Djebel-el-Hadid fut intimement liée à celle des Haha comme aussi à celle des Mtougga.

En 1319 = 1901 le kaïd en tête de sa harka, escorta le Sultan jusqu'à Fez et l'année suivante il prit part à l'expédition contre le rogui Bou Hamara et fut de tous les combats livrés dans la région de Taza et à Kaçba-Msoum. Puis, sous Moulāï Abdelhafidh, le kaïd Hadji prit part aux opérations de la région de Fez. Après avoir rétabli l'ordre dans son district à la suite des événements de Casablanca qui ne laissaient pas que d'échauffer les esprits des

montagnards, il reçut en grande pompe, en 1909, à Moulâi-Bou-Zregtoun, le C^t Massoutier qui commandait le Tabor escortant le consul de France à Tanger.

En 1913, ce fut S. M. Moulâi Youssouf qui s'en vint passer deux journées à Dar-Kaïd-Hadji, dont l'opulence, de tous temps, fut légendaire et où des fêtes mémorables furent données en son honneur et en celui du Grand-vizir El Mokri, qui visite souvent le Dar-Moulâi-Bou-Zregtoun.

En 1914, à l'occasion de l'affaire de Dar-el-Kadhi, on reprocha au kaïd Hadji de n'avoir pas barré la route à la harka du Kaïd Anflous ; mais, il convient de se représenter la vieille amitié qui unissait ces deux Maisons pour admettre la neutralité du chef des Chiadma. C'est ainsi que l'incident fut envisagé puisque le kaïd fut maintenu dans le commandement que lui avait précédemment confirmé le Colonel Mangin lorsqu'il reçut les grands chefs du Sud, à l'issue de la victoire de Sidi Bou Othmane sur le Medhi El Hiba. Au cours de la guerre 1914 — 1918 le kaïd fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en reconnaissance de sa fidélité au Protectorat et de l'heureuse influence qu'il eut sur l'esprit des marabouts Regraga.



Le kaïd Hadji Si Elhadj-Ahmed

Ses fils sont : Saïd ; Sidi Mohammed ; Brahim ; Tahar ; Abd Allah ; Abdelthif ; les aînés sont pour lui de dévoués et intelligents auxiliaires. Quant à ses Khelifa, ce sont ses cousins Si Driss qui assure une grande partie du commandement et Si Hamida, tous deux fils de feu le kaïd Abbès ben Slimane Hadji.

N'omettons pas de signaler que les *Ahl-Hadji* prirent une part active à la défense de l'ancienne Souïra contre les Portugais et qu'ensuite ils aidèrent puissamment S. M. Sidi Mohammed dans la création de la nouvelle cité, la Mogador actuelle.

Au Djebel-l'Hadid (Dar-Kaïd-Hadji), juillet 1926.



Le kaïd Khoubbane

(**Al Meskali**)



Depuis un certain temps la famille Khoubbane a étendu son autorité sur une partie des Chiadma, notamment sur les Meskala.

« Nos ancêtres, nous dit le kaïd Si Larbi ben Elhadj-Mbarec sont originaires de l'Arabie nord-orientale limitrophe de la Perse et notre patronyme de *Khoubbane* signifie là-bas aussi : prévoyant, qui a du bon sens. Après un court séjour dans le Sous, mon aïeul Sidi Boudjemâa, appelé plus tard *El Meskali*, s'en vint chez les Chiadma où il s'installa dans la fraction Sebahate du district des Meskala. Sa science, sa sagesse et sa piété lui valurent un accueil spontané des marabouts Regraga. A sa mort on lui éleva un *kbor* dans le voisinage de l'endroit où il s'était fixé.

Son fils Elhadj-Mahjoub, imitant son exemple, fut vénéré de même. Il accomplit le pèlerinage canonique avec la caravane moghrebine conduite par un Prince impérial, et profita de son séjour dans les Villes Saintes de l'Islam pour compléter son enseignement théologal.

Il revint tellement enthousiasmé qu'il fit promettre à ses fils d'accomplir tous ensemble le même périple religieux. Ce fut ainsi que son fils aîné Elhadj Saïd, qui lui succéda comme chef, emmena à La Mecque ses trois frères puînés : Elhadj-Abd Allah ; Elhadj-Mbarec et Elhadj-Mohammed, où ils restèrent le temps nécessaire pour s'instruire sur toutes les choses et doctrines islamiques. Ils rentrèrent ensuite au pays avec tous les avantages et la considération qu'assure aux Mahométans la visite aux Lieux Saints.

Elhadj-Saïd ben Elhadj-Mahjoub, devenu cheïkh influent, mourut alors qu'il avait atteint l'âge de cent-vingt ans. Il avait été l'objet d'un phénomène physiologique attribué par tous à la *baraka regraguia* : en effet, alors qu'il entra dans son vingtième lustre, il fut doté d'une nouvelle et complète dentition qui, cela va sans dire, consacra sa sainteté. Aussi, fut-il enterré au milieu d'une affluence très recueillie, à Sebahate auprès du tombeau de son aïeul.

Il laissait deux fils : Elhadj-M'hammed et Elhadj-M'barec qui, eux aussi,

bien avant la mort de leur père, étaient allés s'abluer aux eaux bienfaisantes du Puits Zemzem.

Elhadj-M'barec ben Elhadj-Saïd, père du kaïd actuel, était homme de si grand bon sens qu'il fut choisi par le *doulat* (Gouvernement) comme assesseur à l'assemblée régionale. De plus, il devint le conseiller intime du kaïd Boujemâ Etthalaoui. Il fut aussi l'ami du grand kaïd Si Omar ben Bellah ou Zerouel Etmechaoui, devint son khelifa et commanda par intérim les Meskala pendant l'absence du kaïd Boudjemâ qui, étant allé porter la *hediat* annuelle au Souverain, mourut à Fez.

Le cheïkh Khoubbane Elhadj-M'barec s'installa alors à Blad-Touabet dans le Dar cheïkh Ahmed Ettouabti près de la zaouïa de Sidi Aïssa Bou Khabia er Regragui. A la mort du Sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane, les Chiadma s'étant soulevés contre leur kaïd Si Omar-ou-Bellal et son khelifa Elhadj-M'barec tous deux furent mandés à Marrakech par le nouveau Souverain Moulâi-l'Hassène qui, tout en maintenant Elhadj-M'barec Khoubbane comme cheïkh de la totalité des Meskala-Chiadma avec résidence à Souk-el-Khemis remplaça le kaïd Ou Bellah par Elhadj-Ahmed Koreïmi. Lorsque ce dernier mourut, il fut remplacé dans son commandement par son frère Saïd ben Omar Koreïmi qui, ainsi que le premier, se confia à l'initiative de son khelifa. Elhadj-M'barec Khoubbane qui était né à Sebahate vers 1226 = 1811 mourut à Dar Kaïd Khoubbane, construit par lui. Il avait plus de quatre-vingts ans.

Ses fils étaient Elhadj-Hassène ; Si Larbi ; Elhadj-Ahmed et Mohammed.

En 1314 = 1895, le *cheïkhat* des Ahl Khoubbane fut transformé en *kaïdat*, par dahir du Sultan Moulâi-Abdelaziz et confié à Elhadj-Hassène ben Elhadj-M'barec Khoubbane lequel commanda de son mieux au gré des événements qui marquèrent cette époque perturbée. Ce chef mourut en rbia-elouëll 1329 = mars 1911 à Fez où il était allé visiter le Sultan Moulâi Abdelhafidh. Il était déjà sexagénaire et laissait deux fils Elhadj-Mohammed et Si Abdesslam. Mais le kaïdat passa à son frère puîné et khelifa :

Khoubbane Si Larbi ben Elhadj M'barec, chef actuel des Meskala-Chiadma.

Si Larbi est né vers 1870 à Dar Kaïd Khoubbane où il fit ses études auprès de mchaïkhs réputés, notamment le cherif Ahmed ben Omar El Manani ; aussi le donne-t-on comme un lettré initié aux arcanes du « Livre » ce qui lui assure une certaine influence religieuse.

En 1912 le nouveau kaïd fit partie du cortège qui, officiellement, se ralliait au gouvernement du Protectorat. Peu de temps après, lors de la rébellion des Haha, le kaïd Khoubbane offrit ses services au colonel Baulard ce qui facilita les opérations de la Colonne de *Dar-el-Kadhi* et son ravitaillement. Il fut en tête de sa mehalla aux combats d'Aït-Sreïdi, Haroula et Bouriki et, dans le premier de ces engagements, il eut un cheval tué sous lui. Aussi pour reconnaître ses services le général Franchet-d'Esperey commandant en chef des T. O. M. (Troupes d'occupation du Maroc) obtint du Makhzène des dahirs rattachant au kaïdat de Khoubbane les deux importantes zaouïas dite de Sidi Benhamida et de Korat.

Le caractère amène et sans affectation du kaïd Si Larbi lui valut les sympathies des chefs de la première heure qui lui conservèrent pour la plupart leur souvenir.

Depuis la pacification du pays, le kaïd Khoubbane est resté loyalement attaché au Protectorat servant ainsi fidèlement la cause de son Sultan.

Ses fils : Saïd ; Abdelkrim et Abd Allah, tous trois instruits, sont déjà pour lui de fidèles auxiliaires — ainsi que son frère Mohammed et tout particulièrement son neveu Yézid ben Mohammed.

Au demeurant, famille unie dont tous les membres se placent unanimement sous la bienveillante autorité de leur chef, le kaïd Khcubbane.

Dar Kaïd Khoubbane 1926.



Le kaïd Si M'barec ben Addi

(Al Neknafi)

La description de la fraction des Neknafa — ou *Iknafe* — se confond avec celle de l'importante et sédentaire tribu - mère, les Haha ou *Ihahène*.

Le pays des Haha est presque dans toute son étendue d'une remarquable fertilité : métairies nombreuses pourvues d'un cheptel bovin et ovin important, troupeaux d'exportation suffisant à l'enrichissement de toute la province. Malheureusement, l'anarchie qui y règne de tous temps, paralysa et la fécondité du sol et le produit des troupeaux, jusque et même pendant le règne de Moulaï-I'Hassène qui, poursuivant l'effort de son père, ramena dans la voie de la soumission c'est-à-dire de la paix et, partant, de la prospérité, cette région qu'il divisa alors en quatre kaïdats subdivisés eux-mêmes en douze fractions. C'est d'ailleurs toujours la formule radicale « *diviser pour régner* » qui, dans ces cas, donne les meilleurs résultats.

Auparavant le pays avait été, par droit d'hérédité, sous la férule de la grande famille des *Bihi-Elhahi* dont le chef gouvernait en principule indépendant et oppresseur. Le dernier grand kaïd de cette Maison mourut, empoisonné dit-on, par ordre du Sultan, et fut remplacé par *Anflous* son khelifa.

D'après Ibn Khaldoun : « Les Haha forment une des tribus les plus nombreuses de la race Masmoudienne ; ils les surpassent toutes en mérite, en bravoure et en savoir, et jouissent aussi d'une grande renommée en raison de leurs connaissances en jurisprudence et de l'habileté qu'ils déploient à l'enseigner. Les hommes instruits trouvent auprès des grands de la tribu une haute faveur, un respect profond et de fortes pensions. A l'extrémité méridionale de leur territoire, du côté du Sous et au pied de l'Atlas s'élève la ville de Tadnest. C'est là que l'on rencontre la plus étendue forêt d'arganiers et que les chefs des Haha, chaque année, estivent. » D'autre part, une légende, qui a cours dans le pays, veut que les Haha soient arabes d'origine et, que c'est seulement en raison de leur long séjour dans le pays, qu'ils parlent le *tamazirt*.

Les douze fractions des Haha sont :

Les *Ida-ou-Gourdh* (*Guert* ou *Djert*) ; les *Neknafa* (*Iknafe*) ; les *Imgrad* ;

les Aït-Aïssi ; les *Ida-ou-Isserarène* (Oulad-Eç-Çrheïr) ; les *Ida-ou-Guelloul* (Oulad-Abdjelil ou Djeloul) ; les *Ida-ou-Trouma* (Oulad-Trouma, tribu hilalienne) ; les Aït-Amir (Oulad-Amarir) ; les *Ida-ou-Zenzène* ; les *Ida-ou-Khelf* (Oulad-Khalef) ; les *Ida-ou-Bouzā* (Oulad Bouazza) et les *Ida-ou-Māda* (Oulad-Māad).

C'est aux cinq premières de ces fractions que commande le kaïd

Neknafi M'barec *ben Addi ben Ali ben M'barec* né au Souk-Esebt des Neknafa, dans le Djebel Entil, vers l'an 1290 = 1874. Sa grand-mère paternelle était la parente de Mohammed *ben Brahim Anflous el Hahi*, Grand-kaïd des Haha.

Ce fut à la suite de la disgrâce du kaïd Embarec Anflous, que le commandement échut à *Addi ben Ali* en Neknafi, commandement qu'il conserva jusqu'en 1887 et qu'il transmit à son fils aîné L'Hassène. Celui-ci, concentra ses efforts vers le rétablissement de l'ordre et de la paix et dirigea le kaïdat, sept ans durant, jusqu'en 1893, époque à laquelle il fut restitué à Mohammed Anflous grâce à la puissante intervention de Menebbi-el-Mahdi, favori du Grand-vizir Ba Ahmed et *kbir el assaker* commandant des troupes chérifiennes.

De cette rivalité de pouvoirs naquit fatalement une rivalité familiale meurtrière.

Mais, tandis que le Neknafi servit spontanément la cause du Protectorat français, le kaïd Anflous fils du précédent, fut entraîné dans le remous de la résistance berbère, favorisant ainsi la cause de son adversaire. C'est pourquoi le Neknafi M'barec fils de Addi se retrouva dès 1915 à la tête du kaïdat des *Haha-Neknafa* qu'il dirige sagement et énergiquement.

Mogador 1926.



Abda

C^o cⁱ à Safi)



Le ribath de Safi



Le santon Cheïkh Abou-M'hammed Çalah fonda à la sixième corne hégirienne le *ribath* de Safi, l'un des plus importants — peut-être même le plus important, — du Moghreb el Aksa, ayant survécu, pendant des siècles, à son réputé maître.

Le ribath de Cheïkh Abou-M'hammed Çalah se distingue des nombreuses autres zaouïas en ce qu'il constitue le prototype des couvents des *mrabthine* de la première heure ; il fut édifié du vivant du cheïkh auprès des tombes de trois de ses fils : son aîné Mohammed (d'où le nom réel de cheïkh *Abou-Mohammed Sidi M'hammed Çalah*) ; Ahmed et Abd Allah.

Le santon de Safi était surnommé *Al Maguiri* parce qu'originaire des Bni-Maguer (Madjer), plus précisément de la *ferkat* des Bni-Naceur, au sein des Doukkala. Les Doukkala sont une branche des *Ouerglaoua* (ou *Zeglaoua*, *zenètes glaoua*) de la grande famille des Sanahdja. Il était aussi connu nous disent ses descendants sous le nom de *Abi M'hammed Çalah* (remarquons pourtant ici la défectuosité de déclinaison de la *particula nobilis* *Abcu* : On sait que les cheurfa, pour souligner leur qualité, faisaient généralement précéder leur prénom de celui de leur fils aîné avec la particule *Abou* père : Cette coutume fut d'ailleurs de tous temps en honneur chez les orientaux).

Il était né vers 550 de l'hégire = 1170 et mourut le jeudi vingt-cinquième jour de Dzou-l'hidja de l'an 631 = 1251.

D'un manuscrit du *Nissab abadjeb* que nous a procuré le vieux cheïkh Yézid el Marrakchi nous extrayons : Ce chérif amaouï descendait de koréichites de la fraction des Bni-Makhzoum, tribu des Oméïa-ben-Abdeschems et appartenait à la lignée de Sidna Omar ben Abdelaziz, khalife oméïade.

De nombreuses personnalités le visitaient ainsi que certains *mchaïkh* et docteurs célèbres. Il vivait au temps de Moulai Abd Allah Amrhar, chérif idrisside de la célèbre zaouïa de Tit proche voisine de Safi. Comme Moulai-

Abdesslam ben Machich son ami, il fut le fervent disciple du *rhouts* Abou-Médiane Choâib-el-Andalousi, chef des Soufites. Il accomplit plusieurs fois le pèlerinage canonique et séjourna plusieurs années à Alexandrie où il fut l'hôte d'Abderrezak-el-Djazouli que cite El-Makari dans son *Boustane*.

L'imam de Safi fut l'un des plus zélés propagateurs, en Moghreb-el-Aksa, des principes doctrinaux de Djoneïdi et du *Solthane eç Çalihine* (le Sultan des Saints) Sidi Abdelkader-el-Djilani chefs et rénovateurs du *soufisme*. Le but qu'il poursuivait surtout était de rallier tous les dissidents et schismatiques divers, toujours enclins au séparatisme religieux, et de les grouper autour de l'étendard de l'orthodoxie mahométane, en leur indiquant le prophète Mohammed comme chef exclusif de ralliement. Pour ce, il les exhortait à accomplir le pèlerinage aux Lieux Saints afin que le contact avec les Orientaux exerçât une salutaire influence sur leur esprit indiscipliné et fatalement prédisposé à une rétrogression vers les divers enseignements schismatiques, dont il subsistait encore bien des pratiques, ou même vers la sorcellerie, la magie ou le paganisme.

Pour faciliter l'exode canonique, le cheïkh Abou-M'hammed Çalah fonda la Confrérie des *Hadjadj* qui eut pour mission d'aider les pèlerins moghrebins dans l'accomplissement de leurs devoirs rituels et de les guider dans l'enseignement du mahométisme. C'est pourquoi, ainsi que nous l'indiquons au chapitre des *Marabouts Regraga*, les pèlerinages aux Lieux Saints d'Orient étaient beaucoup plus faciles aux Moghrebins qu'on ne pourrait se l'imaginer.

Les nombreuses karamate du cheïkh Abou-M'hammed Çalah ont été réunies par son arrière petit-fils le fkih Ahmed ben Ibrahim ben Ahmed ben Abi-M'hammed Çalah en un manuscrit sous le nom de *El Ninehadj el Ouadhih fi tahaki al karamati dial ech cheïkh Abi-M'hammed Çalah*. Le cheïkh possédait évidemment au suprême degré le don de prescience ainsi que se plurent à le proclamer ses fidèles disciples. Lui-même, ainsi que le relate dans *El Boustane*, Ibn Mariem (trad. Provenzali) avait été « miraculé » par son maître le *rhouts*, le *kothb* Abou-Médiane Choâib el Andloussi.

« L'un de ses disciples nommé Abou-Mohammed Salih (ce qui porte à croire qu'il s'appelait réellement Abou-Mohammed Sidi M'hammed Çalah) lui demanda un jour à plusieurs reprises, la permission de se rendre au four où les *tholba* faisaient cuire leur pain en lui disant que le four était chaud. Le *rhouts* ne prêta aucune attention à la demande du disciple ; mais comme celui-ci ne cessait d'insister, (craignant sans doute que le pain ne brûlât) : « Entre dedans ! » finit par lui dire Abou-Médiane impatienté. Le disciple prenant à la lettre les paroles du maître entra donc dans le four. Au bout d'un instant le cheïkh se souvenant du caractère discipliné de Si M'hammed Çalah, commanda à un de ses compagnons d'aller voir ce qu'il était devenu. Celui-ci le trouva assis au milieu du four, mais le feu au lieu de le brûler jetait autour de lui des bouffées de fraîcheur ne lui faisant donc aucun mal. Il était sain et sauf, seulement de son front on voyait s'échapper une abondante sueur. Que Dieu agrée ce disciple du Cheïkh ! (§ 432-3 p. 121).

A l'instar de son maître, le cheïkh Abou-Mohammed M'hammed Çalah fut un juriste célèbre qui fit dans la région de nombreux savants en fik'h à tel point que la région du Doukkala, des Abda et autres tribus de l'Ouest sont réputées pour leurs *fok'ha*. Il avait d'ailleurs approfondi avec le *rhouts*,

les *hadits* et la *Rissala* de El Koreïchi au sujet de laquelle on cite, qu'un jour de leçon, alors que tous les disciples entouraient le maître, un groupe de juristes de Bougie ne pouvant tomber d'accord sur le sens du *hadits* : « *Quand un fidèle meurt on lui donne la moitié du paradis,* » se présenta au *ribath*. Sans étonnement et sans aucune question préalable, Abou-Médiane déclara. « Voici le sens du *hadits* : Quand un fidèle meurt, il reçoit la moitié de son paradis, et cette moitié lui est manifestée dans l'endroit même où il repose afin qu'il puisse en jouir et que sa vue en soit récréée ; quant à l'autre moitié elle lui sera donnée au jour de la résurrection générale. » Il nous semble plus logique d'expliquer que « *cette moitié de paradis* » est représentée par les regrets que le vertueux laisse autour de lui et les visites qu'on fait à son tombeau. Ce qui confirme le proverbe oriental « nul ne meurt s'il laisse derrière lui quelqu'un pour le regretter ! »

Sidi M'hammed Çalah était le fils d'Abou-Saïd en-Naceur qui donna son nom à la fraction des Bni-Naceur, en Doukkala. C'est de *Naceur* qu'on a fait *Inçarène* forme générale du pluriel *tamazirt* et c'est ce qui sans doute a fait dire que le cheïkh était fils d'*Inçarène*. Son grand-père était Rhoffiane — que certains membres de la famille désignent sous le nom de Haffiane — fils de Balakhat *ben Elhadj-Yahia* nom, essentiellement arabe, d'un personnage influent qui vivait à la fin de la troisième corne de l'hégire.

Les enfants que le cheïkh laissa en mourant étaient : Aïssa ; Abou-Zakaria et Abdelaziz ; celui-ci nous est donné comme étant mort et enterré à Fez alors que d'autres auteurs autorisés, tel Michaux Bellaire, indiquent qu'il est mort et enterré au Caire en 646 = 1249, où il s'était installé du vivant de son père pour assurer le fonctionnement du pèlerinage.

Au cheïkh M'hammed-Çalah, lui-même poète distingué, furent dédiés plusieurs poèmes, entre autres un en vers *thaouïl* dans lequel l'auteur exalte les vertus du maître : « *le bon parmi les bons, le beau parmi les beaux.* »

La popularité du santou est demeurée en vogue et les Sultans eux-mêmes ne négligeaient pas de visiter son tombeau dans le *ribath* de la Médina de Safi, si bien que l'*Istiksa* relate : « Le sultan Moulāï Slimane, en 1244 = 1829, voulant châtier les Cherarda, passa d'abord à Azemmour au *ribath* de Tit, puis ayant traversé Djedeïda, il se rendit en suivant la côte à Asfi (Safi) où il visita le cheïkh Abou M'hammed-Çalah, Dieu soit satisfait de lui ! ».

De nombreux dahirs ou lettres makhzène, tous portant le sceau d'un sultan, sont conservés dans les Archives de la zaouïa de Sidi M'hammed Çalah : leur authenticité ne semble pas contestable.

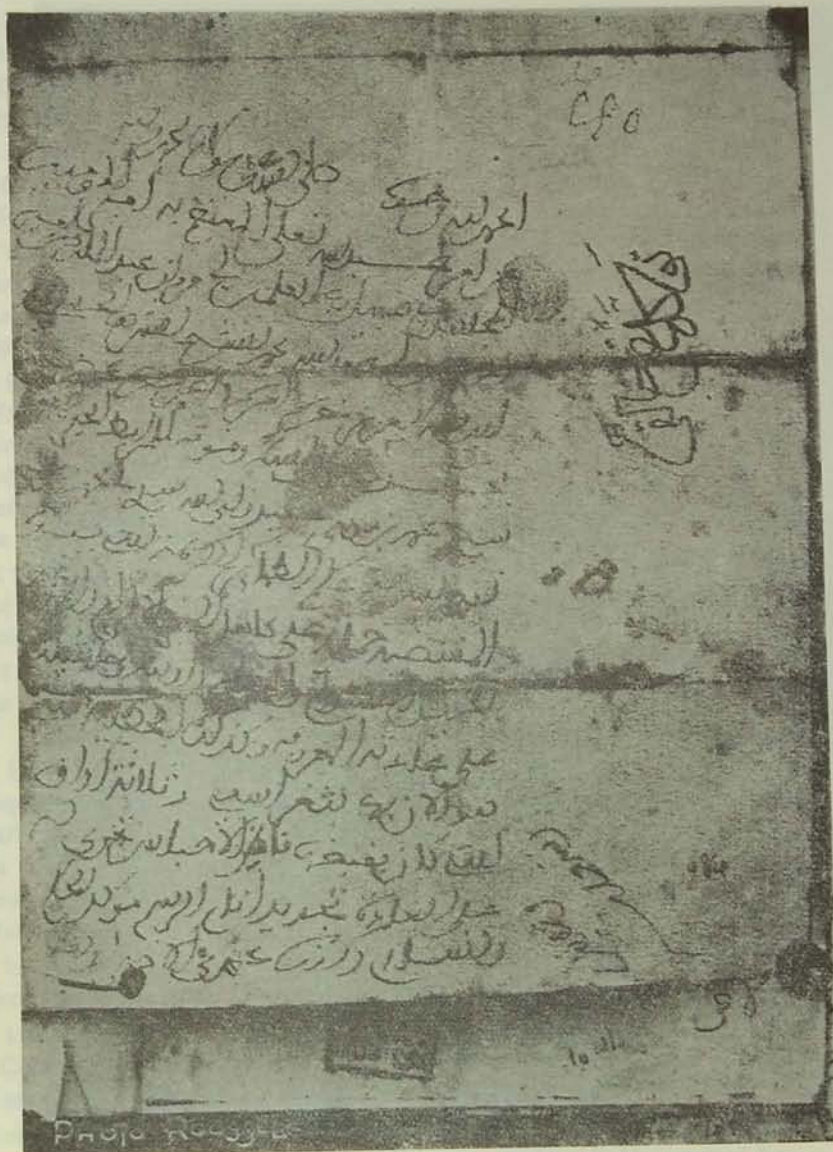
Le premier en date de ces documents émane du premier sultan Saâdien Abou-l'Abbas Ahmed *ben Elaredj*. Il est daté de 926 = 1520 mais non scellé car à cette époque aucun sceau de dynaste Saâdien n'existait encore au Maroc. Le chérif y confirme les prérogatives au *Mourabith* (chef du *ribath*) le *hafidh* Si Mohammed ben Moussa.

En 972, le prince Abou Abd Allah Mohammed cheïkh el Mahdi étend les prérogatives de la zaouïa.

En 984, son successeur Abou Mohammed Abd Allah El Rhaleb Billah remet un autre dahir en marge duquel est le *âlama* (signe de souveraineté) et par lequel il reconnaît les prérogatives de Sidi Mohammed *ben Moussa*, chérif descendant du cheïkh et *khathib* (prédicateur) de la mosquée, fonction

pour laquelle lui était alloué un demi-guirch (environ douze centimes 1/2) par kothba prononcée.

En 986, le même sultan écrit au chérif, chef de la zaouïa, afin de l'informer qu'il a écrit au kaïd Ali ben Abd Allah pour lui dire que ledit chérif s'est plaint



de lui et lui recommander de ne plus s'attirer de telles remontrances, sous peine de sanctions.

En 1004 = 1596, le Sultan Saâdien Abou-l'Abbas Ahmed El Mançour-ed-Dzehbi délivre un dahir (sans cachet) par lequel il confirme les prérogatives des cheurfa de Safi.

En 1013 nouvelle confirmation des prérogatives de la zaouïa ainsi qu'en 1047, 1065 et 1070. Dans ce dernier dahir il est indiqué : « Les Oulad-echeikh Abou Çalih : Si Brahim et Abou Mohammed (bni) Abd Allah et les fils du frère de celui-ci, Elhadj Ahmed, sont autorisés à partager les ziarate.



Egalement en 1070 le chérif saâdien Abdelkrim ben Naceur recommande à l'un des chefs régionaux Ali ben Zidane d'être agréable aux gens du ribath.

En 1072 de l'Hégire deux nouveaux dahirs. Dans l'un il est dit que tous les descendants du Cheikh Sidi M'hammed Çalah sont constitués en djemâa et conservent toutes leurs prérogatives initiales. Dans le second on traduit

que Si Mohammed et Si Abd Allah, tous deux fils du cheikh [Mohammed ben Moussa] sont autorisés à profiter des biens hobous constitués au bénéfice du-dit cheikh pour l'administration de la zaouïa.

En 1073 un long dahir donne la liste des cheurfa constituant la *djemâa* de Safi.

En 1080, fin de ramdhane, un dahir est décerné à Sidi Elhadj-Hamdoun de la descendance du santou Sidi M'hammed Çalah.

En 1086 un autre dahir au bénéfice de Abou AbdAllah et de ses frères, le *fkih* Si Mohammed ; Si Ahmed et Si Abdelaziz et de leur cousin Elhadj-Ahmed.

En 1089 mêmes prérogatives à Sidi Ahmed, à son frère Abdelaziz et à leur cousin Elhadj-Ahmed.

En 1120 : reconnaissance des prérogatives chérifiennes de la descendance du Santou. A la même date les cheurfa : Sidi Bou Hassoun Abdelaziz ; (et ses fils Mohammed et AbdAllah) et Elhadj-Brahim (et son fils Elhadj-Ahmed) tous fils de Sidi Mohammed ben Mohammed ben Moussa ; ainsi que

Sidi Elhadj-Khadhir ; Brahimi et Abdelfodhil fils d'Achmed Sidi Mohammed et Allal fils d'Elhadj Ahmed et Sidi Ahmed ben M'hammed-Çalah et ses frères Ali et Mohammed sont reconnus comme formant la *djemâa du ribath* de Safi.

Un dahir (de rbia 1121) ; un autre du 10 redjeb 1130 et un du 4 choual 1144 confirment les décisions précédentes. Toutefois dans le dernier en date, les noms des *cheurfa* sont les suivants :

Sidi Bou Hassoun ben Mohammed ; (et son fils Abderrahmane ben Abi-Hassoun) ; Abdelaziz ben Mohammed ; Si Elhadj-Khadhir ben Ahmed ; Ahmed ben M'hammed-Çalah et Mohammed ben Elhadj.

En 1146, le 29 çafar, le dahir est au bénéfice de Sidi Bou Hassoun et de ses deux fils, Abderrahmane et Ahmed, gestionnaires du *ribath moslouïa* de Safi.

En Djoumada-ettsani 1147 mêmes attributions reconnues aux cheurfa de l'époque, du ribath de Safi. Dans ce document le Sultan Moulâ Abd Allah ben Ismaïl reconnaît à Abou Mohammed Sidi Abderrahmane ben Abi Hassoun et à son fils Abou-Zakaria Mohammed leurs prérogatives de gestionnaires des biens et intérêts émanant du cheikh Sidi M'hammed-Çalah et de sa descendance.

En fin çafar 1149 les représentants sont les Oulad Abi-Hassoun : Ahmed ben M'hammed Çalah ; Abdelkader ben Allal et Brahimi ben Abd Allah.

En 1185, communauté *Moslouïa* : Mohammed et Ahmed fils d'Abdesslam ; Allal ; Çalah et Abd Allah bni Hassoun ; Ahmed et Elhadj-Mohammed el Madani et Ahmed ben Larbi, ainsi que tous leurs enfants et leurs frères.

En rbia-ettsani 1194 un dahir du Sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah, reconnaît la collectivité des enfants de l'imam et désigne Si Mohammed ben Abderrahmane comme khatib de la mosquée du ribath.

Le 20 moharrem 1203 : le kadhi réputé de Safi, cheikh Mohammed ben Dahmane de la descendance de l'ouali est reconnu comme directeur de la zaouïa et ses prérogatives sont étendues, quelques mois plus tard, par un second dahir.

En 1212 un dahir autorise Sidi M'hammed *ben Abderrahmane* à accepter les dons hobous au bénéfice de la zaouïa. Le 7 Djoumâda ettsani 1219 le Sultan Moulaï-Slimane confère, par dahir spécial, la qualité de *dhoumana* (garantie, inviolabilité) au *ribath-elmoslouï*, à l'occasion du décès, dans la zaouïa, d'Ahmed *ben Kaddour*, qui accusé de meurtre, s'y était réfugié invoquant la protection du chef de la zaouïa Sidi Mohammed *ben Abderrahmane* lequel s'était porté garant de son innocence.

En 1272 le Sultan Moulaï-Hassène désigne sous le nom de *mrabthine* (marabouts) les descendants du vénéré, du digne Abi-M'hammed-Çalah. (1)

Actuellement le naïb de ces *mrabthine* est le fkih Moulaï M'hammed *ben Omar* de la descendance directe de Bou Koftane elhafidh.

Safi 1923 et 1926.

(1) Tous ces dahirs ont été traduits, en substance, par les Auteurs, à qui les cheïs du ribath ont bien voulu les confier, extraordinairement.

Le kaïd Sidi Mohammed-al-Aribi

(Chérif al Ouazzani)



Parcourant l'agréable cité moyenâgeuse, peut-on admettre que son nom, Safi — ou Asfi — ne soit que la fâcheuse interjection « hélas ! » — *oua asafi* — poussée par les « aventuriers ». ?... Voici la légende que relatent les *Extraits inédits* traduits par Ed. Fagnan : « C'est de Lisbonne que s'embarquèrent les « aventuriers » pour rechercher ce que renferme l'Océan et jusqu'où ils s'étend. Il y a encore dans cette ville, non loin des bains, une rue qui porte leur nom et sera toujours appelée *Rue des Aventuriers*. Ces marins étaient huit, cousins, qui ayant construit un bateau marchand y embarquèrent de l'eau et des vivres en quantité suffisante pour plusieurs mois ; après quoi ils mirent à la voile au premier souffle du vent d'Est. Après avoir navigué environ onze jours, ils arrivèrent à une mer aux vagues dures, exhalant une odeur fétide, où les récifs étaient nombreux et la lumière douteuse. Se voyant près de périr, ils orientèrent leurs voiles en direction opposée et après douze jours de navigations débarquèrent à l'île des Moutons, où paissaient des troupeaux sans bergers. La chair de ces moutons était si amère qu'ils n'en purent manger, mais ils se désaltérèrent à une source qui sortait de dessous un figuier sauvage. Ils remirent donc à la voile et douze jours durant naviguèrent vers le Sud avant d'atteindre une autre île mais celle-ci habitée. Aussitôt entourés par de nombreuses barques on les fit débarquer. Ils se trouvèrent alors en présence d'hommes roux, de haute taille, au poil rare et aux cheveux lisses, ainsi que des femmes d'une rare beauté. On les tint enfermés pendant trois jours, puis un homme parlant arabe vint les interroger. Après le récit de leurs aventures il leur fit de belles promesses, en leur déclarant qu'il était l'interprète du roi auquel ils furent présentés le lendemain et à qui ils redirent leur histoire. Le roi les entendant ainsi parler se mit à rire et leur fit traduire : « Mon père ayant fait embarquer quelques-uns de ses esclaves sur cette mer, ceux-ci y naviguèrent dans le sens de la largeur pendant toute une lune, jusqu'à ce que la lumière leur faisant défaut ils durent revenir sans avoir tiré aucun profit de cette expédition ». Puis, après de bonnes paroles, ils réintégrèrent le bordj qui leur avait été assigné jusqu'à ce que le vent d'Ouest s'étant mis à souffler on leur banda les yeux et on les fit monter dans une embarcation nouvelle bien équipée et pilotée pendant un certain temps, environ trois

fois vingt-quatre heures. Ils accostèrent alors à un rivage où ils furent débarqués, les mains liées derrière le dos et les yeux toujours bandés : là on les abandonna. Ayant perçu des voix humaines tous se mirent à crier ; ces gens — qui étaient des berbères — s'étant alors approchés les trouvèrent en si piteux état qu'ils commencèrent par les libérer de leurs liens et de leurs bandeaux. Puis, les ayant réconfortés ils les questionnèrent également. « A quelle distance croyez-vous être de votre pays ? » leur demandèrent-ils ensuite.

Et comme ils déclaraient ne point le savoir — Vous en êtes, leur dit le berbère, à deux mois de marche.

— *Oua asafi* ! (hélas) s'écria alors le chef des aventuriers. Depuis lors ajoute la légende ce pays fut connu sous le nom d'*Asafi*.

* * * *

Etant donné son éloignement du siège Makhzène, Asfi — ou Safi — eut de tous temps une histoire assez mouvementée de laquelle Léon l'Africain relate quelques phases ; notamment l'aventure d'une femme de chef dont le rapt par un rival fut cause d'un meurtre en pleine mosquée ce qui amena un changement de gouverneur. Cela se passait de son temps, dit-il, c'est-à-dire vers le commencement du seizième siècle.

Sous Moulai Slimane (1792 — 1822) le gouverneur de Safi était aussi un chef autonome, c'était le kaïd Abderrahmane ben Naceur el Abdi. Il jouissait d'une influence et d'une autorité considérables sur toute la région et s'étant emparé des revenus du hâvre il fit construire dans la cité de nombreux bâtiments parmi lesquels le grand château qui est au bord de la mer et la mosquée de la zaouïa meglouïa. Grâce aux avances du Makhzène et à la diplomatie du souverain, le kaïd Abderrahmane fit, par lettre, acte de soumission, mais prétextant une maladie, il remit à plus tard sa visite d'obédience. De son côté Moulai-Slimane feignit d'accepter l'excuse et étendit son gouvernement sur la cité.

Safi s'enorgueillit encore de posséder dans ses murs une famille Frâoune qui, d'après la légende locale, descendrait des *Pharaons* d'Egypte. Dieu est le plus savant !...

Actuellement le chef makhzène le plus influent de cette région est le chérif

Sidi Mohammed el Aribi el Ouazzani, de la grande famille des cheurfa d'Ouazzan.

Il y a près de deux siècles que ce groupe de cheurfa, descendant de Moulai-Touhami frère de Moulai-Thaïeb, vint se fixer à Safi ; voici de quelle façon : dans le courant de la douzième corne une délégation des Abda et des Doukala ayant assisté au moussem de Moulai-Abd Allah Chérif, supplièrent le *chérif el baraka*, Moulai-Thaïeb, de déléguer dans leur région, l'un des siens, afin de les initier au dzikr de sa *tharika*. Ce fut Moulai-Driss, fils aîné de Moulai-Touhami qui fut chargé en 1157 = 1745 d'aller s'installer à Safi.

C'était un savant doué d'un caractère religieux qui sut plaire.

Il s'était installé, pensant finir ses jours dans le pays et y mourir de la mort des saints après avoir vécu la vie des sages, lorsque la fin de Moulaï-Thaïeb survenue en 1181 le rappela à Ouazzan. Cependant il laissait à sa place son fils aîné,

Moulaï-Abderrahmane qui fut le véritable fondateur de la branche des Ouazzani, de Safi, où il vécut de fort nombreuses années non sans avoir visité le Haouz et le Sous, souventes fois, car sa baraka y était recherchée.

Il mourut en ramdhane 1237 = 1821 et fut inhumé au lieu dit *Zaouïat de Sidi Ouacel*, santon regrabui qui mourut à Safi lors d'un voyage de ziara.

Ce fut le chérif Mohaimmed ben Abderrahmane el Ouazzani qui remplaça son père comme chef de famille mais il ne lui survécut que quatre années, mourant à la fleur de l'âge en moharrem-le-sacré 1241.

Le nouveau chérif baraka

Moulaï Allal, son fils, fut un savant réputé. Il était très écouté pour la sagesse de ses conseils ; et sa science théologale attirait à Safi de nombreux visiteurs. Ce fut lui qui installa le bordj familial à proximité de l'Océan. Cette demeure seigneuriale est aujourd'hui l'un des ornements de la cité, au bord de la « mer Ténébreuse » mais abritée pourtant au Nord, par une colline où croissent à l'état libre des câpriers.

Moulaï Allal mourut en 1257 de l'hégire et fut, comme son père, inhumé à la zaouïa des Thaïbia, dans la Médina de Safi ; puis, lui succéda son fils

Le chérif Mohammed *ben* Allal, homme vertueux, sage parmi les sages, qui mourut à un âge assez avancé en 1291 = 1875, laissant la direction spirituelle des cheurfa de Safi à son fils le

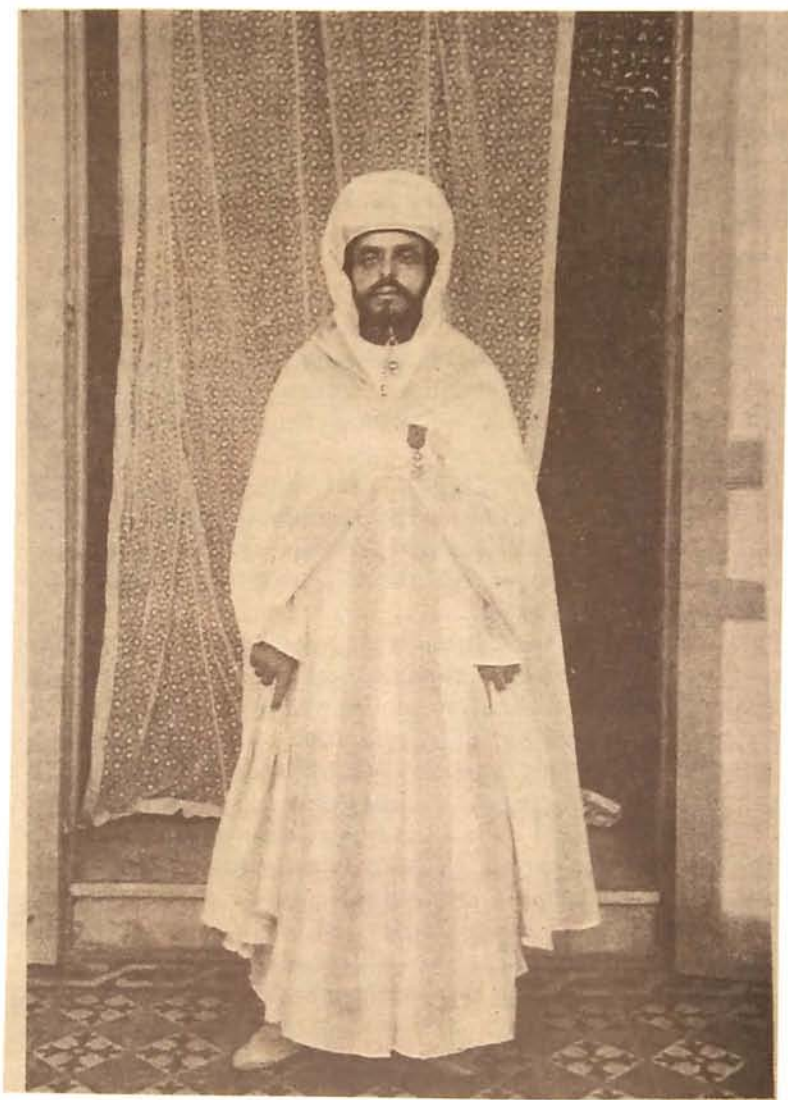
Chérif Ahmed *ben* Mohammed, de qui la vie devait être un modèle d'austère sagesse et d'utile dévouement. Ses connaissances étendues, tant en belles-lettres qu'en jurisprudence, en faisaient un savant parmi les savants et le sultan Moulaï-l'Hassène lui manifestait sa sympathie ; il eut même parfois recours à l'initiative et à la diplomatie de ce chérif ouazzani. A ce sujet, on cite qu'un jour, un consul d'Angleterre avait décidé une négresse libre qui lui servait de cuisinière à suivre sa maison à Londres où il rentrait. Mais la population safiote s'émut de cette enfreinte à la *kaïdat* car jamais une femme marocaine n'avait émigré en Europe : aussi en référa-t-on véhémentement au Sultan qui, fort embarrassé et craignant que son intervention effective ne soulevât un incident diplomatique, chargea Moulaï-Ahmed d'intervenir. Le chérif-el-baraka se rendit séance tenante au consulat et sut si bien présenter sa requête que le consul donna l'ordre à sa négresse, déjà sur le navire en partance, de débarquer aussitôt.

Nous devons signaler ici, qu'en toutes circonstances critiques ou délicates, les cheurfa d'Ouazzan ont toujours été choisis par le Makhzène pour servir d'arbitres, ou d'ambassadeurs, même en dehors du Maroc et parfois en Europe.

Le chérif Moulaï-Ahmed *ben* Mohammed El Ouazzani mourut, à peine âgé de cinquante ans en 1309 = 1891. Il laissa deux fils Si Mohammed-el-Arib et Si Allal. L'aîné,

Le kaïd **Sidi Mohammed el Aribi El Ouazzani** est né à Safi en 1299. Comme tout bon chérif d'Ouazzan c'est un lettré et il possède ainsi que son frère, cela va sans dire, la distinction qui caractérise la Maison d'Ouazzan.

Ce fut en 1916 que le kaïd El Ouazzani reçut le commandement des Aneur et des Behatra constituant la plus grande partie de l'importante tribu arabe des Abda qui jadis, comme ses voisins hilaliennes Rahmna et Ahmer, compta parmi les plus turbulents et indisciplinés groupements moghrebins.



Le chérif Sidi Mohammed-al-Aribi.

De tous temps la tribu des Abda fut renommée pour ses beaux chevaux et actuellement encore la race chevaline y est particulièrement soignée; c'est ce qui procure à Safi le spectacle de fantasias « féériques ». Pour notre part, nous conserverons le souvenir d'une de ces réjouissances équestres qui nous fut réservée, le 14 juillet 1923, par le Kaïd El Ouazzani sous la pré-

sidence de notre ami, le Contrôleur civil-principal, Commandant R. Le Glay, cet écrivain délicat et fidèle des « choses du blad moghrebin ».

Dans cette même région de Safi les chameaux de bât sont particulièrement élancés et la finesse de leurs membres ne le cède en rien à celle des mehara du Sahara.

La fraction Bkhati des Abda qui est enclavée entre Ouahdia et Mazagan se livre plus particulièrement à l'élevage du cheval. Ses chevaux de robe noire sont superbes. Une légende circule dans le pays qui veut que, tous les ans, une nuit, le cheval marin « *el aoud el bahari* » surgisse de la mer pour venir saillir les juments des Bkhata et des Behatra.

A la fin de la Grande guerre le chérif Moulâi-El Aribi el Ouazzani fut décoré de la Légion d'Honneur ; c'est dire assez son loyalisme et son dévouement.

Il est aidé, fort activement, par son frère et khelifa Si Allal.

Tous deux, évidemment, demeurent très attachés à la Maison-mère de Moulâi Abd Allah-ech-chérif, et c'est ainsi que nous avons retrouvé à Dar El Ouazzani, Moulâi-Ali, chérif d'Ouazzan de passage à Safi.

A Safi comme à Ouazzan garçons et filles de la Maison reçoivent une instruction complète.

La branche de cheurfa de Safi comme celle de l'Oranie remonte à Moulâi-Touhami petit-fils du premier *moul-l'baraka* Moulâi-Abd Allah-Chérif.

(V. Histoire des Cheurfa d'Ouazzan).

Safi, juillet 1923.



Doukkala

(C^{le} c^l à Mazagan)



S. E. Moulāi-Allal Kasmi

(Pacha de Mazagan)

La cité de Mazagan que dirige actuellement Son Excellence Moulāi-Allal ben Brahim el Kasmi a eu bien des péripéties, comme d'ailleurs toutes les villes du littoral atlantique qui ont eu à subir tantôt les bombardements des Portugais, tantôt les rigueurs d'un gouvernement répressif. Avant la conquête portugaise on la désignait sous le nom d'El Breïdja, puis, lorsque ses murailles furent démantelées on lui appliqua le significatif de *El Mehdauma* — qu'on a parfois transformé en *el Medina*. — Enfin, au temps du Sultan Moulāi-Abderrahmane ben Hicham (1822-1859), elle fut visitée par le prince Sidi Mohammed ben Etthaïeb ben Mohammed ben Abd Allah gouverneur de Fez, du Tamesna et du Doukkala, lequel la releva de ses ruines, fit reconstruire son mur d'enceinte et la nomma *El Djedeïda* (la nouvelle) ; avec menace de peines graves à l'encontre de quiconque la désignerait sous un autre nom. Et même pour commémorer son passage il fit élever la koubba qui fait face à la grande mosquée.

Moulāi Allal ben Brahim el Kasmi appartient aux cheurfa *Kouacem* de la descendance des nobles *amrhariïne* de Tit.

Il remonte à l'ancêtre Moulāi-Ali ben Kassem par son père Moulāi-Brahim ben Ali ben Smaïn ben M'hammed ben Ali ben Kassem etc, et prétend que Sidi Kassem est enterré à la zaouïa de Tamegrout, dans le Drâ marocain, près du tombeau de son ami et allié cheïkh Bennaceur, de qui il fut le mokaddem. Quant à son fils :

Ali ben Kassem, dont le tombeau est au « *soleil levant* » du ribath de Tit, il laissa quatre garçons : Othmane ; Boubekr ; Brahim et M'hammed.

Sidi Othmane est enterré à la zaouïa cheradïa dans la tribu des Oudaïa de Marrakech. Ses descendants habitent les Oulad-Bou Zrara à Ouarhar et Kridid où est aussi son cénotaphe que surmonte une koubba.

Sidi Boubekr vécut dans les Oulad-Chebane à la limite des Abda et des Doukkala. Il est le père de Sidi Smaïn surnommé *Boucherbil* parce qu'un jour, dans sa précipitation, il chaussa une *cherbil* de femme à la place de sa *bairha* ce qui égaya fort ses visiteurs.

Sidi Brahim ben Ali naquit à Aguer gour dans les Ouazguita où il vécut, mourut et fut enterré. C'était un ouali réputé de qui l'on célèbre encore les vertus. Ses descendants ont créé dans les Oulad-Fredj, en Doukkala, la zaouïa dite de Moulai-Tahar el Kasmi et sont groupés sous le nom d'*Oulad M'hammed ben Brahim*.

Quant à Sidi M'hammed ben Ali, son tombeau est dans la zaouïa même de Sidi Smaïn.

Toute cette descendance constitue le groupe désigné sous le nom de *cheurfa Kouacem* et dont le mezouar actuel est le pacha Moulai Allal ben Brahim el Kasmi qui a succédé dans cette charge à feu son père Moulai Brahim ben Ali el Kasmi qui mourut en 1295 = 1878 laissant deux fils Sidi Mosthefa, khelifa du pacha et

Moulai Allal qui naquit aux Oulad-Fredj vers 1279 = 1863 et étudia auprès du fkih réputé cheikh Abdesslam Eddoukkali.

Après avoir été khelifa de son cousin, le kaïd Bouhali Moulai-Allal fut lui-même nommé pacha de Mazagan en 1327 d'après l'attestation élogieuse du Consul d'Espagne qui certifia les services rendus par le chérif dans l'affaire du kaïd Trarhi en rébellion contre le makhzène et dont la kaçba fut bombardée par le Colonel Mangin. Il eut dès lors comme district une partie des Oulad Bouaziz et la totalité des Kouacem qu'il a conservée d'ailleurs.

Cette branche des *Anrharîine* possède aussi de nombreux dahirs émanant des sultans et reconnaissant leurs prérogatives en consacrant leur blason : notamment un scellé de Moulai Abd Allah, frère et successeur de Moulai Ismaïl, en date du 12 djumada elouëll 1144 = 12 novembre 1731, qui atteste de la noblesse des descendants de Moulai-Ali ben Kacem, les cheurfa Othmane, Boubekr, Brahim et M'hammed : « Nous reconnaissons d'une façon péremptoire, y est-il dit en substance, que selon la connaissance de tous et sans contestation la grandeur (ou la noblesse) de la famille des Kouacem qui proclame la religion, reçoit avec générosité et soutient tous les ressortissants de ses zaouïas, tant par le sabre que par ses vertus, doit être proclamée exemplaire. »

Le loyalisme de **S. E. le pacha Moulai-Allal Kasmi** a été récompensé par la rosette d'*Officier de la Légion d'Honneur* que lui a remise le Président de la République française, en 1922.

Mazagan 1926.



S. E. Bendahane

(Pacha d'Azemmour)

Azemmour, que dirige actuellement S. E. le pacha Bendahane, se dresse sur la falaise dominant l'embouchure du beau « *fleuve aux eaux vertes* » qui a pris le nom du printemps lui-même l'*Oum-er-Rbiâ*. Cette ville semble avoir eu plus de peine que ses sœurs en Doukkala à se relever de ses ruines datant de l'invasion portugaise. Elle a, de ce fait, conservé une ambiance de tranquillité qui frise la monotonie. Il sied, toutefois, de remarquer, avec Léon l'Africain, que cette cité enrichie par les produits régionaux est presque dépourvue, en raison de la nature de son sol et des vents marins qui la balayent, de jardins et de vergers et ne possède même pas, écrit ce voyageur, le *commun figuier*. « On tire au long de l'année de la gabelle du poisson qui se pêche en ce fleuve, une fois six, et l'autre sept mille ducats ; et se commence la pêche au mois d'octobre, continuant jusqu'au mois d'avril. Le poisson qui s'y prend est de plus haute graisse que n'est pas la chair, qui fait qu'on y met bien peu d'huile le voulant frire ; car il ne sent pas plutôt la chaleur qu'il rend une grande quantité de graisse qui est comme huile et dont on se sert pour brûler dans les lampes, parce que ce pays ne produit aucun fruit oléagineux. Les marchands de Portugal vont trois ou quatre fois l'année acheter et enlever grande quantité de ce poisson, étant ceux qui paient là cette grosse gabelle, tellement qu'ils conseillèrent une fois au roi d'assaillir cette cité, l'exhortant qu'il y envoyât une grande armée par mer ; ce qu'il fit. Mais le général d'icelle fut à l'embouchure du fleuve défait et vaincu, finissant la plus grande partie de ses gens, parce qu'ils ne pouvaient résister à l'encontre, et aussi qu'ils avaient perdu leurs forces pour avoir trop bu et s'être enivrés. Deux ans après, étant le roi toujours alléché par le bon rapport de ce fleuve, mit sur mer une autre armée de deux cents vaisseaux, laquelle étant, par les habitants de cette cité, découverte, furent surpris de si grande frayeur, qu'ils en perdirent cœur et hardiesse ; de sorte que se mettant en fuite, se trouva une si grande foule à l'issue de la porte, que quatre-vingts hommes y furent étouffés. Et de fait un pauvre prince venu en la cité avec secours, ne sachant quel autre parti prendre, se laissa couler le long d'une corde du haut de la muraille. Le peuple épars fuyait à vau de route, tantôt çà, maintenant là. Mais avant que les chrétiens livrassent l'assaut, les juifs (qui avaient fait accord avec le roi de Portugal) ouvrirent les portes aux chrétiens, qui en chassèrent le peuple, s'en allant habiter partie à Salla et le reste à Fez. »



S. E. Bendahane, Pacha d'Azemmour

Est-ce pour raffermir le courage de la population bien que des siècles déjà aient passé sur le souvenir de ces désastres que, parmi les braves, on ait choisi le plus brave comme pacha de la ville d'Azemmour, chef dont l'autorité s'étend aussi sur les Haouzia, les Chiadma et les Chtouka de Sidi-Ali ?...

Issu d'une noble famille des *Oulad-Bou-Sba* **S. E. Bendahane Sidi Mohammed ben Ahmed ben Dahane ben Āhmed ben El Maāthi ben Rahal ben Brahim**, est en effet, l'un des chefs les plus valeureux de l'Histoire contemporaine du Maroc.

Ce fut Sidi Brahim qui, il y a plus de deux siècles, eut une certaine notoriété dans les Abda où il était cheikh de la fraction Bekhati des Ahl Rbiâ. Il était installé à la zaouia de Touïlia au lieu dit Mers-elkbir (le grand hâvre). Grâce à ses origines il acquit une grande autorité qu'il transmit à ses enfants et successeurs. Tous furent des chefs énergiques en même temps que versés dans les sciences et belles-lettres et plus particulièrement l'un deux Sidi Dahane, grand-père du pacha actuel.

Il naquit vers la fin de la douzième corne au kçar familial et faisant partie du Makhzène, alors que tout jeune encore il prit part à diverses expéditions avec la méhalla chérifienne et s'y distingua par son courage et son allant. Il avait, comme l'on dit, la « *kaïdat* » (manière). Dès lors la famille prit son nom comme patronyme.

Marié à une chérifa des Oulad-Bou-Sbâ, Lalla Yamina es Sbaïa, il laissa deux fils dont l'aîné Ahmed père du pacha naquit en 1260 = 1845.

Moulâi-Ahmed ben Dahane fut kaïd-raha du guich et devint l'un des meilleurs chefs makhzène. Après la mort de Moulâi-Hassène il suivit la fortune de Moulâi-Abdelaziz cependant que son fils Sidi Mohammed, qui était alors son khelifa, le remplaçait comme kaïd-raha en 1317 = 1899.

Bendahane Ahmed mourut en 1322, le 10 ramdhane et fut enterré dans la nécropole de Touïlia. Il laissait Mohammed ; Abdesslam qui est l'un des khelifas du pacha ; Hassène qui s'occupe des biens familiaux : Mahdjoub lieutenant de Tirailleurs marocains, ancien élève de l'Ecole Saint-Cyr de Meknès et qui a fait la campagne du Rif ; et El Mahdi.

Le pacha Bendahane Sidi Mohammed a environ quarante-cinq ans. Il est né à Mers-elkbir près de la zaouia Touïlia. Il étudia à Marrakech au Djâmâ Benyoussouf auprès de Moulâi El Djilali-es-Sbaï. Suffisamment instruit il donna alors libre cours à ses aspirations ancestrales qui le portèrent bientôt au pinacle de la renommée guerrière.

Après avoir fait partie du tabor opérant de Tanger à Chechaouane, il se distingua maintes fois et repoussa toutes les propositions du Haut commissaire espagnol lui offrant un commandement important. Dès le débarquement des Troupes françaises à Casablanca, il entra au service de la France comme kaïd-tabor ayant son centre d'opérations à Arbâoua. En 1912, il prenait part à la répression de l'émeute de Fez, avec sa méhalla, et fut, par le général Moinier, proposé pour la Croix de la Légion d'honneur en récompense de ses exploits et de ses services.

Ayant ensuite avec ses askris opéré dans toutes les régions Ouest, Centre et Sud, et s'étant particulièrement signalé à l'affaire de Dar-elkadhi, Bendahane joua un rôle des plus marquants lors des événements hibistes. Après avoir

fait partie de la Colonne Mangin à Sidi Bou Othmane et à Marrakech on le voit en étroite collaboration avec Haïda-ou-Mouïs déloger El Hiba d'Asserssif.

On sait qu'en cette occasion ces deux valeureux soldats durent faire appel à tout leur prestige pour obtenir de leurs imposantes mehalla un rendement excessif.

A la suite de ce coup de maître, Bendahane, kaïd tabor de Tiznit fut alors nommé pacha de la région, faisant fonctions de Khelifa du Sud. Ses hautes qualités guerrières en même temps que son loyalisme éprouvé lui valurent dès lors les faveurs du Protectorat et la considération du Makhzène.

Ce fut en 1332 = 1913 que Bendahane fut choisi comme pacha d'Azemmour et nommé kaïd des Haouzia, Chiadma et Chtouka, du contrôle de Sidi Ali ; et... ce fut là, que trois mois plus tard, le général Lyautey le trouva sans Légion d'Honneur, s'en émut et la lui fit décerner séance tenante pour sa belle conduite de toujours.

Tout dernièrement, lors des événements du Rif, le pacha Bendahane fit partie avec sa harka d'une expédition contre les Branès, les Tsoul et les Fez elbâli. La mehalla dont il faisait partie perdit une centaine d'hommes au cours des divers engagements et lui-même fut blessé, ce qui lui valut la *Rosette de la Légion d'Honneur*, dont ses cinq fils Ahmed, M'hammed ; Mohammed ; Tahmi et Driss, pourront se montrer fiers comme aussi de la citation suivante :

Ordre général N° 118.

Au moment où, après trois mois de services au front, les mehallas de Sa Majesté vont être licenciées, le général commandant-supérieur, salue et remercie leurs chefs éminents : LL. EE. Moulai-Maâmour khelifa du Sultan : le pacha Bouchta el Baghdadi et le pacha Bendahane.

Sous l'habile direction des ces hautes personnalités makhzène, agissant en étroite collaboration avec le Commandant Lahure et le Capitaine Materno, et sous la conduite de leurs contrôleurs civils, de leurs officiers de renseignements et de leurs chefs indigènes, les mehallas ont tour à tour rempli avec honneur le rôle de force, de sécurité aux arrières, d'instrument de consolidation politique et de troupes de combat et d'exploitation du succès.

Elles ont ramené la tranquillité au Sud de l'Ouargha, et ; chez les Tsoul, ont brillamment combattu au Djebel-Semiet et aux Bibane et porté leurs bannières jusqu'à la zaouïa d'Amjout (J) (Oum Djouti).

Elles ont ainsi fidèlement rempli le programme que leur souverain leur avait tracé.

Elles emportent la cordiale estime des troupes françaises avec lesquelles elles ont victorieusement combattu côte à côte pour l'honneur du Makhzène, le triomphe de S. M. le Sultan et pour la paix de l'Empire.

Fait au Quartier général à Fez, le 23 Septembre 1925.

Le Général Naulin

Commandant Supérieur des Troupes d'occupation du Maroc.
Azemmour, 1926.

(1) Les opérations de la Colonne aux abords de la zaouïa d'Amejout dans les Bni Zeroual, s'imposaient car là est le tombeau de Sidi Mohammed-Etthaieb fils du puissant cheikh des *Darkaoua* Moulai El Arbi Edderkaoui.

Le kaïd Sidi Mohammed Essaïssi

(Chérif de Saïs)

Le kaïd Saïssi Sidi Mohammed ben Moulâï-Tahor cumule à la fois la direction spirituelle de la zaouïa de Saïs et le commandement effectif de la tribu makhzène des Oulad-Bouaziz.

La zaouïa de Saïs qui se trouve dans la fraction des Oulad-Messaoud a les mêmes origines que le *ribath* majeur de Tit et que la zaouïa de Tameslout. Elle fut d'ailleurs fondée sous le règne du Sultan Moulâï-Ismaïl par un chérif de Tameslout, Sidi Abdesslam ben Saïd, qui vint lui-même en Doukkala installer ses deux fils, Saïd et Ismaïl, plus connu sous le nom de *Smaïn mousserarène*. Sidi Abdesslam ben Saïd était aveugle, aussi ne séjourna-t-il que peu de temps dans ce pays, désireux surtout de finir ses jours à Tameslout où il mourut chérif vénéré. Il est enterré à la zaouïa *ameslouïa*.

Abou-Othmane Saïd eut deux fils, Idris et Abdesslam, tandis que son frère Sidi Smaïn en eut six. Leurs descendants ont formé trois groupes religieux installés dans la région.

Le premier de ces groupes occupe la zaouïa *el foukanïa* dans les Oulad Saïd-Bou Othmane ; le deuxième est à la zaouïa *elouasthanïa* dite de Sidi Mohammed ben Hassine, fondée par un fils de Sidi Smaïn et dotée d'une médersa assez importante ; enfin le troisième s'est développé autour de la Zaouïa *ettahatanïa* dite des Oulad-Smaïn.

L'ensemble est connu sous le nom de *zaouïate Saïs* et les habous sont inscrits sur les registres du *nadhir* de Mazagan.

Les *Ahl Saïs* suivent la *tarika* dite des *Amrharîine*. Leur autorité s'étend sur les Abda, notamment sur les Tamra et les Oulad-Ziz et en Doukkala, sur une grande partie des Bou-Zrara ; Oulad Messelem ; Guedihate et Mouarit ; sur les Menagra et Oulad-Rbiâ des Oulad-Amor ; enfin sur les Ababda et les Oulad Sidi Ali Benrhanem des Oulad-Bouaziz.

Les *Ahl-Saïs* sont apparentés aux *cheurfa Kouacem* qui, eux aussi, ont leur siège en Doukkala, et descendent d'après une version accréditée, de Sidi Ali ben Kassem — qui eut quatre fils : Othmane ; Bou Bekr ; M'hammed et Brahim. Sidi Othmane dont les descendants habitent Ouarhar, chez les Bni-Hallal, fonda la zaouïa de Ouarhar qui comprend une école koranique ayant eu son heure de célébrité.

C'est là que se trouvent les mausolées funéraires des cheurfa Sidi Saïd ; Sidi Ahmed *ben* Chrifa et le cénotaphe de leur père.

Sidi Bou Bekr a des représentants aux Oulad-Chebane à la limite des Abda et des Doukkala. C'est là que se trouve la koubba de Sidi Smaïn, dit *Boucherbil* ;

Sidi M'hammed a son tombeau dans la zaouïa de Sidi Smaïn, auprès de celui de Sidi-Smaïn *ben* Seïd *Ben* M'hammed, de celui de son fils Abou-Abdelih *ben* Smaïn et de celui de son petit-fils Sidi Ahmed *ben* Abi-Abdelih *el* Moudjehid.

Quant aux descendants de Sidi Brahim, ils ont fondé dans les Oulad-Fredj, en Doukkala, la zaouïa de Moulaï-Tahar *el* Kasmi. Non loin de là se trouvent deux koubbas abritant les tombeaux de Sidi Saïd *ben* M'hammed et de Sidi M'hammed *ben* Brahim, tous deux chorfa Kouasmi, ou *Kouacem*.

Le chef actuel des *Ahl-Kouasmi* est S. E. Moulaï-Allal *ben* Brahim *el* Kasmi pacha de Mazagan.

Voici la *sedjara* que nous présente le kaïd Saïssi et dont le cachet émane du cheikh Bendjaâfer *el* Kettani ancien kadhi de Fez ;

Le kaïd Sidi Mohammed Saïssi *ben* Moulaï-Tahar *ben* Idris *ben* AbdAllah *ben* Mohammed *ben* Hassine *ben* Smaïn *ben* Abdesslam *ben* Saïd *ben* Ahmed *ben* AbdAllah *ben* Hassine *ben* Saïd *ben* Brahim *ben* Abdeldjelil *ben* AbdAllah-Amrhar *eç çrheïr ben* Abdelkhalik *ben* AbdAllah-amrhar *el*kbir *ben* Djaâfer-Is'hak *ben* Ismaïl *ben* Mohammed lequel est de la descendance directe d'AbdAllah *ben* Moulaï-Idris l'Açrheur.

Les six fils, connus, de Sidi Smaïn *ben* Moulaï-Abdesslam qui fondèrent la *zaouïa el ouasthanïa* et la *zaouïa ettahtanïa* étaient Moulaï-Hassène ancêtre du kaïd ; Moulaï-Tahar ; Moulaï-Abdesslam ; Moulaï-Ahmed ; Moulaï-Boubekr et Moulaï-Ali.

On cite encore les nombreuses *karamate* dont le cheïkh fut le héros ; notamment celle-ci qui affirma l'autorité de Moulaï-Abdesslam, l'aveugle de Tameslouht, — lequel avait lui-même instruit ses fils — : Sidi Smaïn était un studieux, il aimait la lecture, se délectait dans l'explication des *hadits* et recherchait volontiers la controverse. Il étudiait généralement à haute voix de manière, disait-il, à convaincre les *djennoun*, mauvais génies s'entend. Il parvint ainsi à faire école au grand émoi de ses disciples qui parfois, alors qu'eux étaient embarrassés percevaient des réponses faites au cheïkh d'une voix assurée et d'une logique remarquable. Aussi, Sidi-Smaïn se rencontrait-il le plus souvent possible avec le maître de Tamegrout, cheïkh Ahmed Bennaceur avec qui, très lié, il aimait à discuter les sciences ésotériques et autres. Or, son frère aîné, Sidi Saïd *ben* Moulaï-Abdesslam blâmait ses déplacements : « Ne sommes-nous pas suffisamment éclairés nous-mêmes lui disait-il ? »... Cependant un jour Sidi Smaïn parvint à l'entraîner en ziara à Tamegrout, pensant de la sorte le mieux convaincre.

Etant partis dès le *fedjer* ils marchaient depuis de longues heures, lorsque arrivés à un endroit appelé *ennekkar* (la dissidence) ils eurent conscience que le temps de la prière du dhohor ne devait pas être éloigné. Alors Sidi Smaïn interrogeant son frère lui dit : « Ne crois-tu pas que ce soit l'heure du dhohor. » — « Je vais te le dire ! » lui répondit Saïd. Aussitôt il leva les bras en invoquant les mânes de son père ; et, tout-à-coup devant eux, se dressa un blanc minaret qui ne projeta aucune ombre ni pénombre ! Ils surent ainsi

qu'on priaît à La Mecque. Sidi Smaïn persuadé que tout autre savoir serait superflu rentra avec son frère à Saïs.

La zaouïa de Saïs possède entre autres prérogatives spirituelles la guérison des *medjnoun* — possédés du démon. — Il s'agit pour cela d'emmener le dément au tombeau d'Abou Othmane Idris surnommé Idris-Bettache fils de Moulai Saïd ben Abdesslam. Auprès de ce tombeau de trouvent une *djellaba*, (manteau) une *khirka* (bâton) et un *tessbih* (chapelet) qui ont appartenu au fidèle serviteur nègre du santon, objets qui lui servaient lorsqu'il accompagnait son maître.

Quant à Sidi Smaïn ben Moulai-Abdesslam, — à qui le rigide Sultan Moulai-Ismâïl témoignait une grande déférence, — il fut invité un jour à se rendre au Palais de Meknès, pour y guérir deux enfants du souverain qu'on croyait possédés du « *djinn* ». Introduit dans le *harem*, le cheïkh en chassa aisément le mauvais esprit et les enfants recouvrèrent spontanément leur parfaite lucidité mentale. Ce fut en raison de cette particularité que le Sultan, qui était si rigoureux sous le rapport de la reconnaissance de la qualité de chérif, délivra au bénéfice des cheurfa de Saïs, un *dahir* en date de moharem 1138 = 1725. Ce *dahir* était, deux ans après, confirmé par le sultan Moulai-Abd Allah successeur de son frère Moulai-Ismâïl.

Depuis, tous les souverains de la Dynastie régnante ont confirmé par de nombreux dahirs les prérogatives de la zaouïa de Saïs ; notamment Sidi Mohammed ben Abderrahmane et Moulai-Hassène qui, le 18 choual 1300 = 22 Août 1883, précise le décret de reconnaissance nobiliaire accordé par ses prédécesseurs, aux *Oulad-Abdesslam Saïssia* ; et consacre les dispositions et obligations de la zaouïa à l'égard des *khoudam* affiliés, de la région *doukalia*. En l'an 1313 Moulai Abdelaziz puis, le 9 Djoumada ettsani 1343 (1925) Moulai-Youssef, confirmèrent à nouveau toutes ces dispositions.



Le kaïd Sidi Mohammed
Chérif Essaïssi.

* * *

Le grand père du kaïd, le chérif Driss (Idris) *ben Abd Allah*, naquit vers 1200 (1785). Il était *nakib* officiel des cheurfa Saïssia et mourut fort vieux, puisque âgé de 87 ans, à la zaouïa elouasthanïa où il fut enterré. Il laissait six fils :

Mohammed ; Tahar ; Elhabib ; Smaïn ; Elmekki et Ahmed ; dont deux d'entre eux sont encore vivants Smaïn et Elmekki.

Moulaï-Tahar *ben Idris* père du kaïd, né en moharrem-le-sacré, 1270 = octobre 1855, à la même zaouïa, fit des études complètes à l'école familiale et devint amine des douanes à Safi. (On sait qu'au Maroc tous les jeunes gens qui se destinent au haut fonctionnarisme, débutent comme amine (régisseur) des douanes *makhzène*). Moulaï-Tahar mourut en 1330 et fut enterré à la zaouïa *Meslaouïa* de Safi. Il laissait :

Mohammed ; Abderrahmane ; Abdesslam ; Saïd et Elhabib.

L'aîné, le kaïd

Saïssi Mohammed ben Moulaï-Tahar est né à la zaouïa familiale en 1307 = 1889. Après la lecture à l'école de Saïs, il compléta ses études au ribath de Sidi Abi-M'hammed Çalah, de Safi. Il eut comme maîtres Sidi Abderrahmane Elmettâï et cheikh Elhadj-Ahmed Djebli.

Il devint ensuite *nakib* des cheurfa Saïssia et fut nommé kaïd en 1919 avec, comme *khelifa*, son frère Saïd.

Ses prérogatives de chérif lui assurent en tant que kaïd, une grande autorité qu'il consacre loyalement au Makzène et au service du Protectorat.

Ses enfants sont : Mohammed-Mosthefa et Tahar, tous deux studieux élèves du mouderrès de la zaouïa cheikh Abdelkader ben Hakk-Allah Eddoukali.

Zaouïat-Saïssia (Dar-kaïd-Saïssi), mai 1926.



Le kaïd Guerci

Le kaïd (ou Djersi Guerci) chef des *Oulad-Fredj* est un *moul-l'baroud* dans toute l'acception du terme. Citations et témoignages divers ne manquent pas à son tableau de guerre.

Il est le fils de Allal ben Elhadj-Mohammed ben Elhadj-M'hammed ben Abd Allah ben El Housséine et se dit appartenir à la descendance du santan Abd Allah-Amrhar bien connu dans la région de Tit.

Léon l'Africain explique ainsi l'exode des gens de Doukkala : « De mon temps, le roi de Fez alla donner secours au peuple de Ducale (contre les Portugais), mais, voyant son effort être de nul effet, après avoir fait pendre un chrétien trésorier et un juif son commissaire, fit passer le peuple de cette province au royaume de Fez ; lui donnant pour habiter un petit pays de terres inhabitées, prochaines de la cité de Fez environ douze milles. »

Le grand-père Elhadj-M'hammed ben Elhadj-Abd Allah est le premier des ancêtres qui est venu à Fez avec son fils Mohammed. Tous deux étaient venus des Oulad ben Abd Allah Hosséine, en ziara, au sanctuaire de Moulāi-Idris et ce fut lors de ce voyage que ce dernier épousa, à Fez, la chérifa Lalla Djersia laquelle lui donna un fils appelé Moulāi-Allal Djersi.

Elhadj-Mohammed qui était un savant, est mort à Fez, à l'âge de quarrevingt-deux ans et est enterré au Koudiat el-Naïa de *Bab-l'Marouka* (ou *Mouarrika*). C'était un chérif connu pour sa sagesse, sa science et la grande autorité que lui conférait sa naissance.

Son fils Moulāi-Allal Djersi naquit à Fez vers 1260. Il étudia le Koran, comme tout bon chérif, et vécut à Fez. Il devint le beau-père de l'ouzir Ali el Mesfioui, sous Moulāi-Hassène ; et, il mourut paré des avantages de son titre de chérif en Moharrem-le-sacré de l'an 1322 — 1905. Son tombeau à Fez, est voisin de celui de son père.

Il laissait deux fils : Mohammed, mort depuis, et le kaïd

Djersi Si Dris ben Moulāi Allal qui naquit, également à Fez en 1885. Après la lecture koranique il fut orienté par son père vers les études supérieures ; ce fut ainsi qu'il devint l'élève de cheïkh Ahmed Belkhiath et des frères Guennoun les célèbres juristes de Karaouiïne. Pourtant le sang doukkali bouillonnait en lui et il sentit bientôt qu'il ferait plutôt un bon soldat

qu'un médiocre fkih. Aussi entra-t-il au service du Makhzène sous Moula Abdelaziz en qualité de *kaïd-mîa*. Peu après, il était nommé *kaïd-reha* et participait comme lieutenant de mehalla aux opérations de Taza contre le rogui Bou-Hamara.



Le kaïd Guerçi Si Driss.

Ensuite, en 1911, il fut des combats d'El Anaceur, d'Aït-l'Has-sène-ou-Saïd et de Louata contre le rebelle Sidi Raho des Aït-Youssi, dans la région de Sefrou.

Quelques mois auparavant le kaïd Dris avait pris part à une répression de rébellion dans Fez-Bali où se livra le combat dit de *Mouïsser*.

Ce fut dans cette même année que, faisant partie dans les Cherarda, de la Colonne Brémont, il fut grièvement blessé et, pendant plusieurs mois, assujéti à un repos forcé. Pourtant cet accident n'avait fait qu'exciter son ardeur guerrière : c'est pourquoi en 1912, au cours des émeutes de Fez, le kaïd Djeri Dris fit des prouesses et mérita d'être cité comme un « *chef marocain de premier ordre tout dévoué à la cause française* ».

Au cours de ces journées sanglantes le kaïd fit preuve d'un cran admirable et fut d'un grand secours aux réfugiés français qu'il conduisait lui-même à l'Hôpital Auvert de Fez, ainsi qu'en attestent de nombreux témoignages d'officiers et de sous-officiers reconnaissant son grand sang-froid et proclamant sa bravoure.

La Médaille coloniale des T. O. M. fut déjà sa récompense. Ses exploits se poursuivirent au cours des années suivantes. C'est ainsi, qu'en 1913, il participa aux opérations guerrières de la Colonne Gouraud dans les Bni-Zeroual de Fez. Et, au début de la Grande-guerre, il fut détaché comme lieutenant à la 15^{ème} compagnie de Tirailleurs marocains. Il fut aussi de l'affaire de Dar-l'Kadhi contre le kaïd Anflous puis, opéra à Agadir. En 1915 on le voit à Arras, Soissons, en Champagne à l'attaque du 6 octobre 1915 ; aussi, le 28 du même mois, fut-il fait, sur le front des troupes, *Chevalier de la Légion d'Honneur*, pour « *faits de guerre* », avec traitement.

Blessé au crâne par un éclat d'obus le kaïd Djeri Dris obtint la *Croix de guerre* avec palmes et cette citation : « *chef marocain qui a fait preuve de bravoure et d'un loyalisme absolu et qui rend de très grands services.* »

Dès sa convalescence il fut au groupe d'instruction des recrues marocaines avec le Commandant Maurras. Enfin en 1918, il faisait partie, comme chef de la section de mitrailleuses coloniale de la Colonne du Todhra sous les ordres du Glaoui Si Elhadj Tahmi. Deux ans plus tard, il prenait part aux combats de Timidriouiïne les 31 juillet et 1^{er} août 1920, des Oulad Sekhri le 29 août, alors qu'il accompagnait le tabor dans le Todhra et le Dadès. Il fut ensuite versé au service du recrutement.

En 1922, Djersi Dris fut nommé khelifa du kaïd Djilali ben Abd Allah Naâmi, aux *Oulad Fredj* et lui succéda un an après.

Ses états de service disent assez ce que sont l'énergie et le loyalisme du kaïd Djersi Dris ben Moulai-Allal qui est apparenté au chérif El Hamoumi et au chérif El Kortoubi, de Fez ; de plus, l'ancien kaïd des *Aït-Youssi*, Si Ahmed-ou-Thaleb est son beau-père.

Le kaïd Djersi Dris a un fils Si Ahmed âgé de quinze ans qui se destine à l'école des Officiers de Meknès, décidé qu'il est à devenir comme son père un « guerrier modèle ».

Mazagan, 1926.



Le kaïd Bel-Abbès Si Hammou



Le kaïd Si Hammou *ben* Abbès *ben* Mohammed *ben* Abbès est né chez les *Oulad-Bouaziz*, dans le douar *Oulad-Hassine* fraction *Seliane* au lieu dit *Hamemda*, berceau de la famille *Bel Abbès*.

Ses ancêtres étaient *chioukh* de tribus ; ils avaient donc toujours commandé et guerroyé.

Le grand-père du kaïd, Mohammed *ben* Abbès, vers 1210, se distingua tout particulièrement par sa qualité de lettré. Il avait étudié chez les *Oulad-Bouaziz*, auprès du fkih bien connu Si Mohammed *ben* Kaddour et aussi auprès de cheikh Ahmed *ben* Rahal *Eddcukali*. Il mourut à quatre-vingts ans, après avoir prodigué sa science et rendu des sentences consacrant ses connaissances en jurisprudence.

Il fut inhumé le premier vendredi de ramdhan aux *Hamemda* et repose là dans la paix d'Allah ainsi que tous les membres de la famille *Bel Abbès*.

Cheikh Mohammed *ben* Abbès laissait six fils : Abbès ; Mohammed ; Elhadj-Bouchaïb ; Ahmed ; Ali et Idris, parmi lesquels un seul vit encore actuellement, Si Ali, déjà septuagénaire.

Ce fut Abbès qui remplaça son père au cheïkhat. Il fut un notable fort estimé en Doukkala. Esprit pondéré et éclairé, homme brave à l'excès — mais sage en administration, — il fut très souvent sollicité par le Makhzène dans les transactions entre les tribus rebelles, cette région étant particulièrement perturbée.

En ces occasions le cheïkh Abbès *Bel Abbès* reçut maintes marques de considération de la part des *Cheurfa* régnant et jouit, notamment, de l'estime de Moulai-Hassène qui le visita à diverses reprises au cours de ses tournées régionales.

Ses fils nous disent que lorsqu'il mourut, en çafar 1344, et déjà âgé de quatre-vingt-dix ans, il laissa tant de regrets parmi les tribus voisines que le cortège funèbre se déroula sur plus de deux kilomètres de long. Fait qui se relate encore.

Il laissait quatre fils : Ahmed ; Hamou ; Mohammed et Abd Allah.

L'aîné Si Ahmed naquit aux *Hamemda*, vers 1289. Il étudia aux Doukkala puis se perfectionna à Karaouiïne auprès des Maîtres Sidi Mohammed El Ouazzani ; Cheikh Belkhiath et Sidi Abderrahmane *Bel Korchi*. Il fut nommé

mot'hassib de Mazagan, sous Moulai-Abdelhafidh, puis, après avoir été amini des douanes, il reprit ses fonctions de mot'hassib toujours à Mazagan.

Sage comme ses ancêtres et esprit clairvoyant il remplit heureusement son rôle de chef de famille en guidant lui-même ses frères lors de l'instauration du Protectorat. Ses enfants Bouchaïb, Mohammed et Abdelmadjid sont comme leur père des lettrés, notamment l'aîné qui est versé dans les sciences et les belles-lettres.

Quand au kaïd **Si Hamou ben Abbès Bel Abbès**, il est né en 1304 = 1887. Il étudia quelque peu dans la tribu mais tout jeune encore se distingua par son goût prononcé pour le « *moul baroud* », Ce fut d'ailleurs ce qui le fit nommer bientôt khelifa du kaïd Elhadj-Bouchaïb, son cousin. Puis, en 1917, il fut lui-même chargé du kaïdat des *Oulad-Bouaziz* du Nord.

Le kaïd Hamou, tout en administrant fermement son nouveau district *Oulad-Hassine* et *Oulad-Douïb*, se consacre à l'agriculture intensive de ses domaines et prêche d'exemple et de parole pour donner le plus d'extension à l'application des procédés agricoles modernes, c'est ce qui lui a valu la distinction de *Chevalier du Mérite agricole*.

Il a deux fils, studieux fkihs, Abd Allah et Ahmed, et est le gendre de l'ancien pacha de Mazagan, Si Hassène ben Elhadj-Mohammed Benhamdounia.

Son khelifa est son parent Si M'hammed ben Bouchaïb. Au demeurant ces notables constituent une famille simple mais unie qui possède une réelle noblesse de sentiment.

Mazagan, 1926.



Moulaï-Ahmed Aldjouthi

(Chérif Etthaïri)

Le chérif idrisside Moulaï-Ahmed appartient à la famille des Taïhriïne de l'important groupement des cheurfa *Djouthiïne* (Loco lib. : *cheurfa idrissides*). Il est né à Fez en 1292 = 1873 ; comme tout bon fassi il s'appliqua à l'étude et suivit les cours de Karaouiïne. Il est le fils de Moulaï Djaâfer ben Ahmed connu sous le nom de Haddou ben Larbi ben Hammou ben Ali ben Abdelkader ben Thahar descendant en ligne directe de Moulaï-Yahia el Djouthi arrière petit-fils du seigneur du Hebeth Abi-l'Kassem, l'un des douze fils de l'Imam Moulaï Idris-l'Açrheur.

Le cheïkh Abdesslam ben Etthayeb né à Fez en 1058 composa vers 1089, un recueil généalogique qui fut imprimé à Fez en 1309 sous le titre de

Edderou essenî fi bâdh mane bîfa mine ahl ennessebi al hosni libn Mohammed moulana Abdesslam ben Etthaïeb al Kadiri.

et qui renferme aussi une poésie remarquable en vers redjaz : *Ischraf ala-nassab el akthab el ârbât elachraf* (ces quatre « pôles » sont Sidi Abdelkader al Djilani ; Moulaï-Abdesslam ben Machich ; l'Imam Chadeli et l'Imam Al Djazouli).

L'auteur fait l'éloge de la postérité de Fathima-Zohra fille du Prophète : « Louange à Dieu qui a sanctifié la postérité de Mohammed et la descendance de Fathima-Zohra, femme d'Ali, — qui l'a placée parmi les objets les plus précieux — qui a purifié sa substance très bonne et son principe très saint, en lui accordant l'abondance de la noblesse et l'éclat des privilèges — qui l'a tirée du trésor secret des choses véridiques. — Elle est la plus excellente des choses excellentes ; elle est la plus noble des choses. Elle est la partie la plus pure du monde sans aucune exception, et d'une manière absolue. Elle a étendu ses glorieuses branches, les branches de l'arbre illustre et sublime, qui répand ses vastes ombres sur toutes les contrées et sur tous les horizons.

Parmi les membres de sa postérité, il a répandu les bénédictions manifestes, les miracles élevés et éclatants ; il a multiplié les chefs et les pôles très grands, les hommes nobles et les hommes courageux qui surpassent tous les autres...

« Que Dieu répande ses bénédictions et ses faveurs sur notre Seigneur et maître Mohammed ; le soleil de tous ceux qui existent ; le plus noble de tous les êtres ; le fils d'Adam par excellence ; par lequel tous ont reçu leur noblesse, et par les mérites duquel ils ont vu grandir leurs mérites, à cause de leur union et de leur parenté avec lui.

Sur les membres de sa Maison il a fait luire les lunes éclatantes et sur ses Compagnons il a fait lever des étoiles brillantes. Sur eux demeurent sans cesse la bénédiction, la prospérité et le bonheur, par la grâce de l'Unique, du Créateur.

Voici une étude qui commande l'attention de tous, et qui exige les efforts de chacun. C'est, en effet, un trésor précieux amassé par Dieu ; sa recherche est imposée à tous ses sujets, à tous ses serviteurs. Et Dieu protège tous ceux qui possèdent ce trésor avec ses richesses, je veux dire, les généalogies qui remontent au Prophète, les branches qui sortent de la tribu de Hachem et les branches qui se rattachent au tronc d'Ali, lesquelles sont les véritables et les plus nobles ».

Ce même auteur indique : parmi les descendants d'El Kassim *ben Idris* sont les *Djouthiune* issus de son arrière petit-fils Yahïa al Djouthi, ils forment, d'après ce que nous savons, quatre ou cinq fractions ; les uns sont à Miknassa (Meknès), ce sont les *Zetïiune* ; les *Chabihïune* issus de Sidi Ahmed-ech-*Chabih* ; les autres sont à Fez, ce sont les *Thaïriune* ; les *Amranioun* ; les *Thalibïiune*. Que Dieu multiplie et bénisse leur postérité !

De tous temps, les sultans, cheurfa eux-mêmes, ont prouvé leur sollicitude aux *Djouthiïne* en les appelant *Bni-Amna* (enfants de notre oncle, cousins) et leur ont délivré des firmans de consécration : Voici les principaux :

« Louange à Dieu seul ! (Invocations au Prophète) ; suit l'empreinte du sceau du Sultan Moulāi Ismaïl *ben Ech Chrif* (1087-1139).

Par le présent dahir puisse Dieu en illustrer la teneur destinée aux cheurfa *Djouthiïne* : (suivent trois mots illisibles) *Seïd Hammou ben Ali* ; *Seïd Larbi* et ses enfants ; son frère *Sidi Abdelkader* et ses enfants ; leur cousin *Sidi Ahmed ben Allal* ; *Seïd Hammou ben Driss* ; leur cousin *Sidi Mohammed ben Abderahmane* ; *Seïd Hammou ben Haddou* et tous leurs cousins ; que l'on sache :

Que nous leur confirmons la considération et la bienveillance que nous avons pour eux au même titre que nos proches et qu'il n'est pas possible à qui que ce soit de commettre une injustice à leur rencontre.

Nous les autorisons à remettre ce qui leur incombe en fait de *Zekkat* aux pauvres qui le méritent parmi eux, soumis à leur tutelle, sans — (un mot illisible) — ni opposition.

Quiconque s'opposera aux bénéficiaires du présent dahir, ou leur réclamera quoique ce soit, sera décapité.

Nous ordonnons à tous nos agents d'en assurer strictement l'exécution. Fait à la date du 18 dzou-l'Hidja 1136 = 7 septembre 1724.

Un second dahir qui a le même début, et est fait à la date du 21 dzou-l'Kâda 1203 = 15 août 1788 assure les mêmes prérogatives aux *Rhalebiïne* et *Thalibiïne*, familles de cheurfa *Djouthiïne*, portant le cachet.

Ce firman est consacré par le sceau de S. M. Sidi Mohammed *ben AbdAllah ben Ismaïl* confirmé par son fils *Moulaï-Slimane* et ensuite par le sceau du successeur de celui-ci *Moulaï Abderrahmane ben Hicham*.

Un troisième dahir émane de *Moulaï Hassène ben Sidi Mohammed*, Dieu est son protecteur !...



Moulaï Ahmed Aldjouthi (Chérif Etthaïri)

...« Que nous confirmons à nos cousins les Cheurfa *Djouthiïne* : dont les *Tahiriïne* (Ahl Hammam-eldjedid) ; les *Rhalibiïne* et les *Thalibiïne* tous demeurant à Meknès et à Fez, les prérogatives à eux confirmées par notre père, ratifiant les dahirs pris par nos ancêtres...

Fait le 8 redjeb 1291 = 21 août 1874.

Jusqu'à l'aïeul du chérif *Moulaï Ahmed ben Djâfer* le nakibat des Cheurfa de Fez fut detenu par la famille qui, apparentée à *Moulaï Hamza Ettahiri* de Baladia ; à *Sidi El Mahi Drissi* et à certaines grandes Maisons d'Orient notamment à celle du kadhi *El Iraki* par l'union de *Moulaï Djaâfer* avec la chérifa *hosseïnia Lalla Thamia*

el Irakia, mère de *Moulaï Ahmed* et fille de *Sidi Mohammed ben Larbi ben Oualid ben Abi'l-Kassem ben Larbi ben Abdelkrim ben Ahmed ben Idris ben Mohammed-dit Hammou-ben Mohammed l'-Kamil ben Abderrahmane ben Ahmed ben Abi'l-Kassem ben Ali ben Mohammed-dit Eldjaouad-ben Mohammed El Ahdi-el Iraki* (le premier d'Irak émigré en Moghreb) *ben Abi'l-Kassem ben Mohammed en Nafis ben AbdAllah ben Hassène ben Ali ben AbdAllah ben Abi-Thaïeb ben Tahar ben El Harits ben Ismaï ben Ibrahim ben Moussa-elkadim ben Djaâfer-eç-Ceddik ben Mohammed-elbakiri ben Ali Zeïne-elabidine ben Hosseïne ben Ali ibn Abi Thaleb zoudj Fathima-Zohra* (fille du Prophète Mohammed).

Le chérif *Moulaï-Ahmed*, actuellement amine des douanes à Mazagan, est un homme fort aimable, distingué comme tout chérif et acquis aux idées modernes ainsi que ses deux fils *Moulaï-Djaâfer*, fkih fort instruit et *Abdelouahad* étudiant du Collège arabe-français.

Mazagan 1926.

Région de Casablanca

S. E. Sidi Mohammed Zadjeli

(Pacha de Casablanca)

Une fois de plus nous aurons recours à l'inépuisable pépinière des santons moghrebins pour en détacher l'arbre généalogique de S. E. le pacha Sidi Mohammed *ben Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Mohammed ben Abdelouahad ez Zadjeli el Fassi*, originaire des Rhomara de la tribu des Djebala, près de Fez, où l'un de ses ancêtres s'était installé, au Djebel Chahb, plus précisément.

« Nous sommes tous, déclare le pacha, enfants du Seïd-elbaraka l'ouali, le Saint (çalih), *Sidi Brahim*, celui dont la maison est encore à l'endroit désigné et visité, de la tribu Zadjelia.

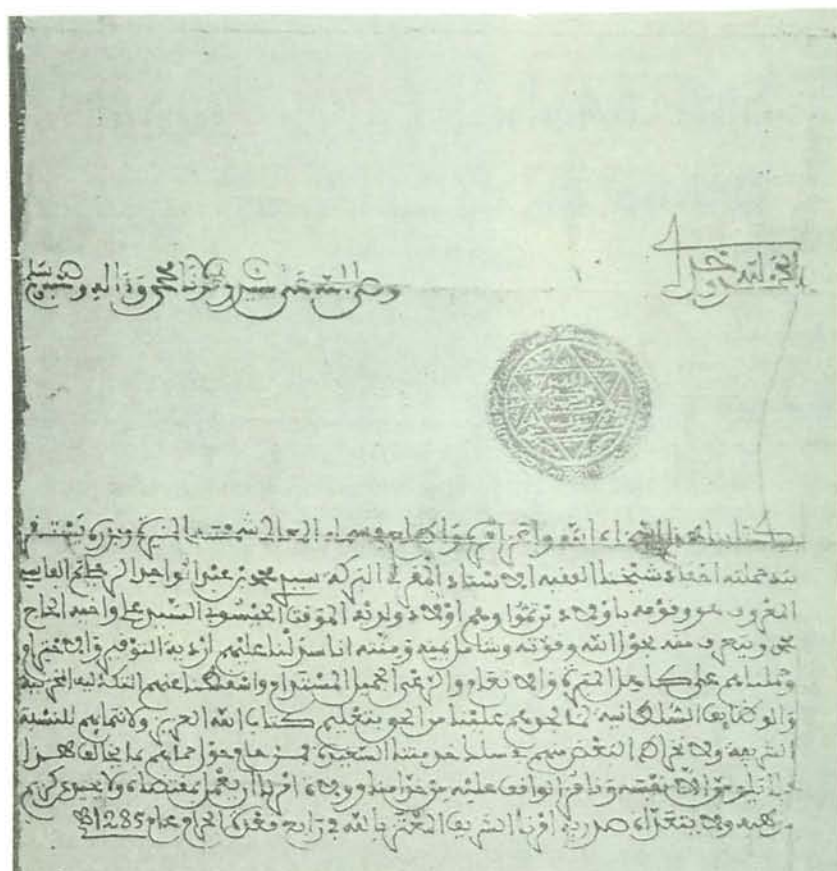
« Sidi Brahim était un savant parmi les savants, de qui le père était l'ouali Sidi Mohammed surnommé *Sidi Melloul* — et dit aussi *Hadj-Nassik* — saint personnage qui, en plus de sa noblesse et de ses grandes vertus, avait hérité la vénération dont on entourait déjà son père *Sidi Ahmed Djelal*. Ce dernier s'était installé, près du djebel Chahb et avec lui était une fraction de *Cheurfa hassaniïne* dont les descendants vivent encore autour de sa *darih* (tombeau découvert) au lieu dit Bou-Menar, tandis que le kbor de Sidi Mohammed Melloul est dans la fraction des Izrafène, des Zadjelia.

« Ce fut ainsi que les cheurfa dits *Oulad Abd Allah l'Kamel* s'installèrent en cette partie des Djebala ; et, c'est à eux que remonte ma famille ainsi qu'en atteste le *Rassimou-ennassaba* (actes d'authenticité de noblesse) consacré par le grand kadhi El Ahdi el Fassi, lequel certifie, en 1266, que d'après les recherches effectuées par lui, — ainsi que par ses mandataires rogatoires, Si Elhadj-Mohammed ben Abdelouahad, notre aïeul, était bien de la descendance de l'ouali Sidi Ahmed-Djelal. Cette assertion fut d'ailleurs confirmée, vingt ans plus tard (4 Dzou l'kâda 1285) par le sultan Sidi Mohammed II *ben Abderrahmane* en vertu d'un dahir conservé dans nos archives familiales.

Ce fut le chérif *Moulaï-Abdelouahad Ezzadjeli* qui, le premier, vint vers 1190 à Fez, où devenu un fkih influent, puis un kadhi réputé, composa plu-

sieurs ouvrages de jurisprudence ; on lui doit aussi des commentaires d'œuvres de divers savants, tant du Moghreb que d'Orient.

Son fils aîné Si Mohammed, né vers 1191, fit de sérieuses études à Karaouiïne dont il devint l'un des *eulama* commentant le *Livre* et les *Hadits*, — *ad aperturam libri*. Il s'était spécialisé dans la science de la cosmographie à tel point que l'organisme de la voûte céleste ne lui celait aucun de ses arcanes. Ce fut pour cela qu'il accepta, plusieurs fois, la charge de *Moukit* (chargé de reconnaître, au firmament, l'heure de la prière) des pèlerinages canoniques.



Il fut le premier astronome officiel de la Cour chérifienne et il a laissé des traités d'astronomie qui, encore, sont enseignés dans diverses Universités musulmanes.

Ce savant mourut à La Mecque en dzou-l'hidja 1270 = août 1854, alors qu'il accomplissait une fois de plus le pèlerinage aux Lieux Saints, en compagnie de son fils Mohammed, père du Pacha de Casablanca, et de son cadet Ali ben Abdelouahad, alors *mot'hassib* de la ville de Fez.

Si Elhadj Mohammed ben Mohammed ben Abdelouahad ayant épousé la fille de son oncle Ali, il se trouve ainsi que les deux fils de cheïkh Abdelouahad furent les deux grands-pères du Pacha Zadjeli.

La famille tire quelque vanité de ses prérogatives makhzène datant plus particulièrement du règne de Moulāi-Slimane. Ce sultan ayant été proclamé par les Abids et les Oudaya de Fez, les partisans Alamīine du prince Moulāi-Moslama ben Sidi Mohammed ben Abd Allah, lequel avait été lui-même proclamé dans le Habet et le Djebel el-Alam, exigèrent que Si Elhadj Mohammed-Zadjeli, alors imam de la Grande-mosquée de Fez prononça la *khothba* au nom de leur partisan ; mais, le khatthib s'y refusa formellement, ce que voyant, les gens de Moulāi-Moslama se saisirent de lui et, après l'avoir complètement rasé, le jetèrent dans un cachot d'où il fut peu après tiré, d'ailleurs, par Moulāi Thaïeb frère et khelifa de Moulāi Slimane ben Hicham. Après l'avoir comblé de cadeaux et d'honneurs, le sultan lui rendit sa charge d'Imam à Karaouiïne. La famille possède les dahirs de satisfaction ayant trait à cette relation.

L'Imam Si Elhadj Mohammed Zadjeli était né vers 1250 à Fez et l'on peut dire que Karaouiïne, toujours, fut sa demeure puisqu'il y mourut en 1316, à l'âge de 65 ans. Il fut inhumé dans le *khab* de *Bab-l'Ftuh*. Ce savant avait été honoré de la vénération des eulama fassls et même le sultan Sidi Mohammed II ben Abderrahmane, qui avait commenté le Koran avec lui, auprès de son père, lui disait *Seïdi* et non point *Essid*.

Zadjeli Si Mohammed ben Elhadj Mohammed est né en 1276 = 1859 à Fez. Il fut, cela va sans dire, l'un des meilleurs étudiants de Karaouiïne où il apprit les belles-lettres et les sciences, auprès de Cheïkh Mohammed El Ouazzani et des Fkihs Guenoun.

Vers 1295 il fit partie du makhzène. Il prit part dès lors, à toutes les expéditions à la suite du Sultan Moulāi-Hassène qui, toujours, lui témoigna la plus grande sollicitude. A la mort de son souverain le régent Ba Ahmed, mettant à contribution ses grandes qualités et son loyalisme, lui confia diverses missions. Ce fut ainsi qu'il fit partie de la *Commission de délimitation entre l'Algérie et le Maroc*, comme adjoint au Ministre de la guerre Guebbas. En cette occasion il reçut les félicitations du gouverneur général de l'Algérie Jonnart ainsi que celle du Général Lyautey et du Bachagha Si Moulāi chef d'Ain-Sefra, car il avait pu, grâce à sa diplomatie, ramener les Bni-Guil et les Doui-Menïa.

Zadjeli fut alors nommé Ministre de la Guerre de Moulāi-Abdelaziz, en 1326. Faisant partie de la retraite vers Settāt, à la tête de la mehalla chérifienne, il fut même blessé dans les Srharna, et après avoir reçu des soins chez le pacha de Settāt, Elhadj-Mâathi, il repartit avec son sultan qu'il accompagna jusqu'à Tanger. L'année suivante il fut nommé Haut Commissaire chérifien à Oudjda, où il entretenait de cordiales relations avec le chef de la Mission française le capitaine Louis Mougin actuellement général et chef du Cabinet militaire du Résident général Steeg — et l'adjoint de celui-ci le capitaine Voinot l'historien bien connu devenu colonel.

Neuf ans après, Sidi Mohammed Zadjeli accepta les fonctions de Sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique, puis en 1339 il était nommé Président du Haut tribunal chérifien. En redjeb de l'année suivante S. M. le Sultan lui confia le poste de Pacha de la Ville de Casablanca.

Le firman de nomination porte la mention élogieuse : « *Nous avons choisi votre personnalité pour ce poste de choix !...* » Et vraiment, en tous points, Son

Excellence Zadjeli s'est montrée digne de cette distinction, ainsi que nous l'affirment et notre ami Mougin et notre ami Bonhoure le distingué officier-Interprète, Commissaire du Gouvernement à Casablanca, actuellement.



S. E. Zadjeli Sidi Mohammed.

Les enfants du pacha sont : Si Hamza, élève du lycée ; Yahïa ; Mohammed et Abdelhaï, tous fkihs dignes de leurs ancêtres. Tous les parents du pacha sont membres du Makhzène. Son khelifa est Sidi Mohammed ben Thaïba de Fez ; et le fkih de la famille, cheikh Abdelhamid Roundi, ancien juge au Tribunal de l'Istinaf, qui joint à ses qualités de savant jurisconsulte celle de poète et d'historien.

Casablanca, 1926.

Le kaïd Si Mohammed Berrechid

L'une des plus grandes familles de la Chaouïa, faisant remonter ses origines à Moulâï-Ildris est celle des *Berrechid* (Ben Rechid), installée depuis plusieurs siècles dans la région à laquelle, d'ailleurs, elle a donné son nom. Ce nom même est celui par lequel on désigne la « genèse » *Berreschit*, le commencement.

Les Berrechid sont à la fois apparentés aux Cheurfa Abdelouahad et aux *Oulad-Hariz* tribu arabe des *Oulad-Soléïm-ibn-Mançour*. Vers la sixième corne, au temps de Roger de Sicile, un de leurs ancêtres allié aux Hafcides de Tunis, gouvernait Gabès sous le nom de Rachid-l'Kamel et faisait battre une monnaie dite *errechidia*. Ce fut à cette époque que, après avoir anéanti les zirides, les hilaliens et les Soleïmites continuèrent leur progression vers l'Ouest et s'installèrent en Moghreb-l'Aksa.

Déjà les aïeux de la famille Berrechid, comme d'ailleurs tous les chefs arabes s'étaient alliés aux dynastes détenant le pouvoir ; et, ayant vécu au gré des événements, leurs descendants se rapprochèrent plus encore de la *Dynastie alaouite*, prêtant au Makhzène un concours d'autant plus dévoué que des alliances les rattachaient déjà aux chérifs régnants. C'est ainsi que le sultan Sidi Mohammed II ben Abderrahmane, qui régna de 1859 à 1873, avait épousé successivement deux jeunes chérifate de *Dar-Berrechid* : Lalla-Mina et à la mort de celle-ci, sa sœur cadette Seïda Mélika. Plus récemment une autre cherifa de la Maison, Lalla Saâdïa fut épousée par Moulâï-Abdelaziz.

De mémoire régionale la famille Berrechid exerça toujours le commandement sur cette partie de la Chaouïa, sans préjudice d'autres charges Makhzène : c'est ce qui fit que l'un de ses chefs fut chargé de faire construire le fort qui surplombe la falaise, dans le quartier de l'Océan à Rabat, et de le pourvoir d'une puissante artillerie de défense. Ce fut aussi pourquoi, et en raison de la confiance que leur marquèrent toujours les sultans, notamment Sidi Mohammed II ben Abderrahmane et Moulâï-Hassène, les Berrechid furent chargés de diverses et importantes missions en Europe et en Algérie. Il faut dire que tous se distinguaient par une austérité de mœurs et une réputation d'honnêteté qui sont l'apanage de la vraie noblesse. On assure même qu'ils continuèrent leurs bonnes relations avec le Grand-vizir Ba Ahmed lequel,

pourtant, fut souvent d'une rigueur excessive à l'encontre de la plupart des chefs Makhzène d'alors.

Le grand-père du kaïd, Sidi Mohammed *ben* Rechid, avait reçu de son père l'important commandement de toute la Chaouïa et était l'un des plus influents kaïds du siècle dernier. Il fut de toutes les grandes mehallate, à la tête de sa harka d'avant-garde, parcourut l'Empire en tous sens auprès de son sultan, du Fezzaz au Tafilelt et du Sous au Tadla. Mourant en 1283 = 1867 à l'âge de soixante quinze ans il laissa douze fils et vingt-six filles qui constituèrent une des plus importantes maisons du Maroc.

L'aîné de ses enfants fut Rechid qui succéda à son père au kaïdat, trois ans durant, de 1283 = 1867 à 1286, pendant lesquels il eut à lutter contre la famine et, partant, contre les épidémies qui décimaient alors les populations Nord-Africaines. Ces efforts épuisèrent sa santé déjà précaire et son frère puîné Abdesslam *ben* Mohammed hérita sa charge en 1286.

Le kaïd Berrechid Moulai Abdesslam, très bien en Cour, puisque beau-frère du Sultan d'alors, fut aussi l'un des plus notables chefs de la région. Trente-cinq ans durant, en guerrier valeureux comme tous les Berrechid, il prit part à toutes les expéditions de Moulai-Hassène puis à celles de Moulai-Abdelaziz. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, en l'an 1320 = 1903. Ce fut alors son frère Elhadj-Ahmed Berrechid qui, lui succédant, ne devait conserver le commandement que peu de temps car au printemps de 1323, au cours de l'expédition contre Bou Hamara, il fut tué à la tête de sa mehalla, près de Taza.

Le kaïdat fut alors dévolu au chef actuel des Berrechid :

Sidi Mohammed ben Moulai Abdesslam *ben* Mohammed *ben* Moulai Rechid *ben* Otsmane *ben* Bouchaïb *ben* Otsmane *ben* Mohammed-eçÇrheïr *ben* Hattab *ben* Hillal *ben* Ostmane *ben* Aomar *ben* Hassène *ben* Abi-l'Kassim *ben* Abdelkrim *ben* Ibrahim *ben* Abdelaziz *ben* Aomar *ben* Soleïmane *ben* Aïssa *ben* Mohammed *ben* Ahmed *ben* Ali *ben* AbdAllah *ben* Aïssa *ben* Moulai-Idris-l'Açrheur *ben* Moulai Idris-l'Akbeur *ben* Abd Allah-l'Kamil *ben* Hassène-l'Moutsanna *ben* Hassène-essibthi petit fils du Prophète par Fathima-Zohra épouse d'Ali-ben Abi-Thaleb.

Le kaïd Sidi Mohammed *ben* Moulai-Abdesslam est, cela va sans dire, fort bien en Cour, puisque beau-frère de Moulai-Abdelaziz. Il demeura bravement jusqu'à la dernière heure, fidèle à ce Sultan qu'il reçut à Berrechid après Settat.

Le kaïd Berrechid Mohammed, est apparenté au puissant kaïd M'cedek *ben* M'barec Eddoukkali chef d'une grande famille des Doukkala. Il a la haute main sur les *Oulad-Hariz*, tribu Soleïmite, voisine des Rahmna arabes hilaliens et, comme eux, valeureux et braves à l'excès.

Actuellement le kaïd bénéficie du calme et de la paix qui règnent enfin dans le pays, car ses turbulents sujets ne furent pas toujours aussi dociles, imitant en cela leurs aïeux qui, notamment, au temps de Moulai-Slimane, vers 1210 = 1795, les *Oulad-Hariz* unis aux *Oulad Bou Athïa* s'étaient déclarés les champions du prétendant, le prince Moulai-Abdelmalec *ben* Driss, qui s'était réfugié chez eux. Le sultan les vainquit et leur pardonna mais il désigna pour gouverner la province le cheïkh Al Rhazi *ben* El Madani Elmazmi qui

rétablit le bon ordre et la concorde entre tous, grâce toutefois, à l'intervention des Berrechid.

Cependant sous Moulâï Abderrahmane II ben Hicham, les Oulad Hariz allaient avoir à subir une bien plus cruelle répression, ainsi qu'il est dit dans



Le kaïd Berrechid Si Mohammed ben Moulâï-Abdesslam.

l'Istiksa : « Le sultan avait nommé son cousin le chérif Sidi Mohammed ben Etthaïeb ben Mohammed ben Abd Allah gouverneur de Fez, puis lui avait confié le commandement de toutes les tribus du Tamesna et de Doukkala, avec

les pouvoirs les plus étendus sur elles. Ce Sidi Mohammed était un homme d'une dureté excessive pour les révoltés. — *Sa violence était un mystère et son épée une énigme.* — Il avait avec lui de grands chiens que le vulgaire appelle *knadjer*. On suppose que quand il était irrité contre quelqu'un il lançait sur lui ses chiens pour le dévorer : on dit aussi que lorsqu'on lui amenait un criminel il se levait et allait l'égorger de sa propre main. C'est ainsi qu'il se coupa un doigt en tuant un coupable.

« Arrivé dans le Tamesna, ce gouverneur infligea une terrible répression aux Oulad-Hariz : il prit un grand nombre de prisonniers, fit tomber près de deux cents têtes et détruisit la *kaçba* de Grirane-el-Harizi, appelée *Al Mordjana* (la branche de corail). Le bruit de sa férocité se répandit rapidement parmi les tribus qui furent terrifiées : la crainte qu'il inspirait les faisait frémir.

« Du Tamesna le chérif Mohammed ben Etthaïeb passa dans le Doukkala. Arrivé au bord de la rivière d'Azemmour (l'Oum-er Rbiâ) il se fit amener les prisonniers, tua les uns et égorgea les autres, après quoi il franchit la rivière et s'installa dans la ville. La population fut frappée de terreur et toutes les tribus de Doukkala se soumirent à son approche. »

Parmi les nombreux dahirs que possède la famille Berrechid il en est un, du Sultan Moulâï Abderrahmane ben Hicham, remontant à l'an 1273. Par ce firman le souverain confirme toutes les prérogatives du kaïd Sidi Mohammed Berrechid — qu'il reconnaît chérif idrisside, — relativement aux dispositions qu'il croira devoir prendre quant à la levée de la cavalerie et à l'organisation des corps de défense. Il engage le chérif à ne pas manquer de lui faire part directement, comme le faisait son père Moulâï-Rechid ben Othmane, de tous ses desiderata. Suivent des termes des plus cordiaux ; notamment : « j'invoque ta *baraka* et celle de ta famille, qui est la nôtre de par les liens d'alliance et d'amitié. Egalement aux archives familiale : une mission du régent Ba Ahmed, demandant au kaïd Berrechid Moulâï-Abdesslam son avis sur la gravité des événements provoqués par les *Oulad-Hachem* partis en siba, en même temps qu'il le prie instamment d'intervenir pour les ramener dans le bon ordre et faire cesser l'anarchie dans cette région si perturbée. (Dimanche 23 Dzou-l-kâda 1314 = 25 avril 1897).

Le kaïd Berrechid, qui a comme khelifa le fkih distingué Si Mosthefa ben Moulâï-Abdesslam, est un des plus sympathiques chefs marocains : son fils Si Ahmed est un garçonnet, qui est tel son grand-père. « *ceddok* » ce qu'un poilu traduirait par : « *qui est un peu là !* »

Berrechid, Été 1923.

S. E. Belmaâthi

(Pacha de Settât)



Deux grandes familles arabes : les *Oulad-Arous* — auxquels appartiennent les *Belmaâthi* — et les *Oulad-Rhazi*, toutes deux ayant la même origine puisque remontant au Santon Sidi Ahmed-Elâroussi, ont participé à la création et au développement du centre de Settât, capitale de la Chaouïa ; aussi leurs chefs en demeurèrent-ils des siècles durant, les maîtres incontestés, en dépit même du désir de certains sultans qui — vainement d'ailleurs — avaient conçu le projet d'établir là un *aguedal* modèle, en raison de la remarquable fertilité de cette région et aussi de sa proximité du territoire Nord.

Plus près de nous, feu le grand kaïd makhzène, Elhadj-Maâthi, eut à déployer une bien fine diplomatie pour échapper dans le même sens, à l'emprise de ses souverains. Maintes et maintes fois il dut, après une enthousiaste et grasse réception, renvoyer les *Oumana* venus vers lui avec des sacs pleins de réaux afin d'acquérir l'emplacement de « l'*aguedal* rêvé ». Et chaque fois le kaïd, fort généreux, d'ailleurs, leur remettait une somme équivalente à celle proposée, agrémentée toutefois de force cadeaux pour le souverain : ce qui se terminait généralement — *tout est bien qui finit bien* ! quitte toutefois, à recommencer... — par une heureuse et princière alliance. C'était pour le moins une agréable et courtoise manière d'affirmer avec le poète : « C'est mon Posdam à moi !... »

Moulaï Ahmed l'âroussi était un chérif hassanide venu du Djebel el Arous, Extrême Sud marocain, non loin de la Saguïet-elhamra. Il vivait au temps de Sidi-Rahal, l'ouali vénéré des *Srharna*, lequel d'ailleurs était son ami. Ou raconte même que Sidi-Laroussi, s'étant pris de querelle avec le dynaste d'alors, fut menacé du bourreau et ne dut son salut qu'à l'intervention de Sidi-Rahal, qui, surgissant soudain, « le saisissant par la ceinture de son seroual, le projetta par les airs vers la Saguïet-elhamra où il retomba indemne, y vécut dès lors et y fut enterré bien plus tard ! » Et cela ne serait pas l'une des moindres karamate de Sidi Rahal...

Nous retrouvons le nom de l'ouali Sidi El Aroussi, dans les *Extraits inédits du Moghreb* d'Ed. Fagnan :

« Ce dernier (le Sultan Mourad) — ou Amurat III — qui régna de 982 à

1003 = 1574 à 1595 étant monté sur le trône, vit en songe deux hommes se pencher vers lui, lui disant : « Si tu ne viens pas en aide au territoire des Arabes, tu ne compteras plus parmi les Musulmans. »

« Il se réveilla, procéda aux ablutions, fit une prière de deux rekâate et se rendormit. De nouveau, il vit les deux hommes ; il se réveilla encore et recommença ablutions et prière. Après quoi il se rendormit.

« Pour la troisième fois les deux hommes lui réapparurent ; alors il les interpella : « Qui êtes-vous donc ? — Voici Ibn Arous et voilà El Kelâi (Sidi Rahal sans doute), tu dois attaquer La Goulette ! »

Ceci se passait sans doute au cours d'un pèlerinage que les deux saints amis accomplirent ensemble aux Lieux Saints.

Rappelons qu'un des principaux quartier de Marrakech porte le nom de Riadh-l'Arous.

Quant au chérif Moulâi-Bedjedj, l'un des descendants de Sidi-Laroussi, il s'installa d'abord en blad Chiadma, près de l'Aïn el Morrah, au lieu dit *Ahchtouka*, il y fut très visité par les gens du Sous-l'Aksa ; puis il transporta ses pénates en Chaouïa où il fut enterré à Sidi Barhdadi près de l'Aïn Emza, où vivent encore ses descendants.

Après Moulâi-Bedjedj, qui vivait il y a environ deux cents ans, ce fut son fils El Madani qui hérita la *baraka* mais avec, déjà, un caractère plus makhzène, Même il ne dédaignait pas de mettre son influence spirituelle au service de la politique régionale ce qui lui permit d'assurer à ses descendants près de deux siècles de grandeur.

Son fils aîné Bahloul, son petit-fils Bahloul et son arrière-petit-fils Madani se transmirent successivement sa prépondérance sur les populations chaouïas. Le dernier surtout fut un influent kaïd makhzène et l'un des plus puissants personnages du siècle dernier, en Maroc-occidental. Il rétablit l'ordre dans les diverses fractions départagées par des intérêts contraires, et réduisit l'anarchie. Il les groupa ensuite sous sa ferme direction et créa une *harka* qu'on eût pu dire invincible. Ses alliances avec la Cour chérifienne rehaussèrent encore l'éclat de sa Maison, aussi son fils aîné Abdelkbir put-il accomplir excellemment le pèlerinage aux Lieux-Saints à la suite de Moulâi-Yézid fils du Sultan. Le jeune homme en profita d'ailleurs pour parfaire son enseignement aux Universités du Caire, et d'Alexandrie ; et, à son retour en Chaouïa, il put dignement succéder à son père.

Devenu kaïd lui-même, Elhadj-Abdelkbir eut l'honneur aussi de donner sa fille, Lalla Ahnia, en mariage au Sultan Sidi Mohammed II *ben Abderrahmane*. Par la suite, deux autres alliances devaient encore rapprocher cette noble famille de la Cour alaouïte : les unions successives de Lalla Khadoudja fille de Larbi ben Abdelkbir et de Lalla Zohra fille d'Elhadj-Maâthi — et sœur de S. E. le pacha Abou-Bekr — avec le Sultan Moulâi-Hassène.

Une troisième femme du Dar El Maâthi fut aussi mariée à ce même souverain et est actuellement chez le Pacha de Fez S. E. El Baghdadi *ben Chergui*.

Ce fut le kaïd Elhadj-Abdelkbir qui, le premier, entreprit à Settât les travaux de captation et d'adduction des eaux au moyen de *rhtaras* — ou *ghatather* — (galeries souterraines). En effet, il avait suivi à Marrakech, le

Sultan Moulâi-Abderrahmane ben Hicham qui, lui faisant visiter des conduites souterraines alimentant de très belles *harsate* (jardins) lui dit : « *Tu peux faire à Settât, d'aussi belles choses : car la terre y est fertile et l'eau abondante.* »

Le kaïd Elhadj-Abdelkbir étendit son autorité sur les *Mgamza* ; les *Oulad-Saïd* ; les *Oulad-Bouziri* ; les *Oulad-Sidi-Bendaoud* ; les *Gdana* ; et quelques fractions des *Chiadma* et des *Chtouka* qui constituaient la *Confédération des Oulad-Bourizg*.

Il mourut à Settât en 1290 = 1873 à l'âge de soixante-quinze ans et fut inhumé à la *rouda* de Sidi-Al Rhlâimi.

Il laissait, en même temps qu'une heureuse réputation, quatre fils : Elhadj-Maâthi ; Abderrahmane ; Elhadj-Abdelkader et Sidi Bel Abbès.

Le kaïd Elhadj-Maâthi ben Elhadj-Abdelkbir succéda à son père. Il était né à Settât en 1251 = 1835. Après une enfance studieuse, mais aussi sportive, le jeune Maâthi fut, à peine adolescent, mais hardi comme tout bon chaouï, incorporé comme kaïd-reha auxiliaire dans la mehalla chérifienne ; et, après plusieurs expéditions, il fut nommé khelifa de la tribu jusqu'au jour où lui échut le commandement de celle-ci.

Etant fort bien en Cour, le nouveau chef pouvait exercer son autorité en toute sincérité du côté du Makhzène. Son esprit éclairé et sa rectitude de jugement, en même temps que la confiance qu'il inspirait à Moulâi-Hassène permirent à ce souverain de le charger, à diverses reprises, de certaines missions diplomatiques en Europe. Il s'acquitta d'autant mieux de sa tâche que fort riche et ne comptant pas, il assumait toujours les frais de ses déplacements et de ceux de sa suite.

Le kaïd Elhadj-Maâthi fut aux côtés de Moulâi-Hassène dans toutes ses expéditions et éprouva avec lui les rigueurs du retour au *Fafilelt* qui déterminèrent la mort de ce souverain. Cette mort, Elhadj-Maâthi la ressentit en son cœur tout particulièrement et il prit le deuil comme pour un parent cher ; aussi fut-il de suite dévoué aux intérêts du prince Moulâi-Abdelaziz et prêta-t-il un concours efficace à la régence.

C'est ce qui fait qu'en 1898, au cours d'un voyage vers le Sud, le jeune souverain passa les fêtes de l'*Aïd eç-çrheïr* à Settât. Ce fut là qu'il reçut la *ehdia* et à cette occasion le kaïd Elhadj-Maâthi lui offrit dix chevaux richement caparaçonnés et dix petits sacs remplis de louis d'or, le tout présenté par dix nègres somptueusement parés. Cette fête qui se déroulait par un temps splendide sur le versant Ouest des *Guenanet*, fut considérée comme l'une des plus belles depuis la fondation de cette dynastie. Il y fut, en outre, offert au Sultan une cassette renfermant des doublons d'or de cent francs pour une valeur de cent-dix mille réaux. Dix mille hectolitres d'orge furent également distribués pour le ravitaillement des troupes. Une telle dhiffa fait encore la fierté des gens de Settât.

Mais ceci est un des beaux côtés de la chose et comme toute médaille a son revers, cinq ans plus tard la chaouïa était en proie à une violente *siba* au cours de laquelle Settât fut entièrement saccagée : les habitations furent pillées et incendiées, les jardins détruits et les notables durent s'enfuir vers Casablanca. Le kaïd Elhadj-Maâthi qui, pendant un an, venait de prendre part aux opérations contre le rogui Bou Hamara, passait à Berrechid sur le chemin du retour lorsqu'il apprit que les insurgés venaient de détruire la *kaçba* es

Siachi, des Oulad-Saïd. Il dut rétrograder vers Casablanca où il demeura une nouvelle année durant.

Dans les premiers temps de la siba les Mzanga se rendirent auprès de leur kaïd Elhadj-Maâthi pour le prier de réintégrer la tribu, mais déjà âgé il délégua son fils et khelifa Ali qui, pendant plusieurs mois, fit seul face à la révolte, et ce ne fut guère qu'à l'arrivée des Français dans la région que le calme put être définitivement rétabli. Voici un épisode de cette campagne :

Le 15 janvier 1908, dès le matin, le Colonel Brulard refoulait de la plaine de Berrechid, vers Settât, la méhalla hafidhïa bouazzaouïa. Vers deux heures deux régiments gravirent les hauteurs Ouest de la Vallée de l'Oued Bou-Moussa et progressèrent jusqu'en face de Settât. Dès que ce mouvement fut opéré, le général d'Amade, entouré d'un régiment de zouaves, formé en carré, s'avança dans la vallée de l'Oued jusqu'à la ville où il pénétra, vers trois heures de l'après-midi. Aussitôt, les notables se portant au-devant de lui firent leur soumission en immolant le taureau de la targuiba. Le soir même les troupes reprenaient le chemin de Berrechid.

Le 2 avril suivant, mille cavaliers des Oulad-Bouziri, des Oulad-Sidi-Bendaoud et de la mehalla du Sud commandés par Bouazzaouï, se présentèrent devant Settât. Le kaïd aussitôt demanda du secours au général d'Amade qui lui fit répondre d'assurer lui-même la défense pendant quelques jours. Mais les assiégés ne possédaient pas des moyens de défense, aussi le 4 la ville était-elle investie par les assiégeants et le kaïd, dont la vie était menacée, gagnait Berrechid, en toute hâte, d'où trois jours après, il revenait avec les troupes françaises qui établirent leurs bivouacs au Sud de la ville. Le lendemain eut lieu un vif engagement en fin duquel la mehalla était poursuivie dans la direction du Sud jusqu'à l'Aïn-Temassine et, par la suite, rejetée au-delà de l'Oum-er Rbia. Ce même jour le général se rendait à Settât, escorté d'un escadron de Chasseurs d'Afrique et d'un demi-goum. En arrivant il dépêcha son escadron au secours des compagnies d'infanterie chargées de tenir les hauteurs Ouest du col de Settât. Une semaine plus tard le Ministre de la guerre autorisait l'établissement à Settât d'un détachement régional.

« Lorsque se produisit la rencontre entre la mehalla chérifienne et celle du prétendant Moulai-Abdelhafidh, les Bourezg étaient nettement partisans du sultan Moulai-Abdelaziz ; cependant, les Oulad-Sidi Bendaoud pillèrent à tel point l'armée impériale en déroute que les vizirs eux-mêmes arrivèrent à Settât entièrement dépouillés. Cependant que Moulai-Abdelhafidh victorieux gagnait Fez par El Baroudj et le Tadla, Moulai-Abdelaziz, en fuite, dressait sa tente à la *Harsat-el Kdima* de Settât où il se reposa quelques heures avant de reprendre à cheval le chemin de Casablanca. Les vizirs et autres personnages, mis à mal, furent aussi reçus par le kaïd Ali ben Elhadj-Maâthi, remplaçant son père, qui les vêtit, les réconforta et les escorta jusqu'à Berrechid.

Cette même année qui marquait la fin d'un règne devait aussi enregistrer le terme de l'existence si mouvementée du kaïd Elhadj-Maâthi ben Abdelkbir, qui deux fois, avait accompli le pèlerinage canonique et visité tous les santons d'Orient. Il avait vécu soixante quinze ans et vingt jours. Ce noble kaïd laissait pour vénérer sa mémoire — outre de nombreuses filles, dont plusieurs princesses, vingt et un garçons :

Bendaho ; Ali ; Boubekr ; Bouchaïb ; Abdelmadjid ; Bendaoud ; Mohammed-El-Mahdi ; Ahmed-Chaoui ; Abbès ; Larbi ; Abdelkader ; M'hammed-l'Djazouli ; Moktar ; Driss ; Mosthfa ; Abd Allah ; M'hammed-l'Kadiri ; Abdelaziz ; Mohammed l'Kbir ; Abderrahim ; Omar...

Entre autres épouses le kaïd Elhadj-Maâthi eut une cherifa de la grande famille des Tamsamani, descendants directs de Moulaï-Abdesslam ben Machich et aussi une fille d'un grand kaïd de la Chaouïa.



S. E. Si Boubekr ben Elhadj-Maâthi, Pacha de Settât

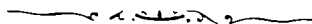
Le Pacha de Settât **S. E. Si Boubekr ben Elhadj-Maâthi** est né à Settât vers 1297 = 1877. Il est kaïd des Mzamza depuis 1913. Pendant cinq ans il avait été le khelifa de feu son frère le kaïd, qui lui aussi, fut un excellent et digne chef mais qui ne survécut guère à son père. Le pacha, ainsi que son frère et khelifa, sont tous deux fils de la cherifa Oum-Rahalia, de la descendance de Sidi-Rahal.

Honnête homme dans toute l'acception du terme, généreux comme son père et comme lui doué d'une grande finesse d'esprit, le kaïd Si Boubekr jouit d'une réelle autorité sur ses contribuables qui tous lui sont dévoués. Dès l'institution du Protectorat et, après avoir prêté un concours actif aux Colonnes de pacification, il s'appliqua à l'instauration du nouveau régime. Ayant compris tout le bien qu'apporteraient au Maroc les nouvelles institutions, il s'y consacra de tout cœur et fut un auxiliaire précieux pour les autorités. Au cours de la Grande-guerre il maintint, de conserve avec les Benbahloul, la région dans le calme. Il mena dignement dans la paix la vie que son père menait dans la guerre et contre l'anarchie. »

Le pacha Si Boubekr ben Elhadj-Maâthi a trois fils : Si Mohammed instruit en français et en arabe ; Si Ochmane et Si El Maâthi ; il a également adopté le jeune Abdelkbir qu'il élève comme ses propres enfants.

Ajoutons que le pacha Belmaâthi jouit de la vénération des populations tant européenne qu'indigène de la Chaouïa.

Settat, 1925.



Le kaïd Benbahloul Si Sel'ham

(de Settât)



La chaouïa marocaine est peuplée en grande partie par des arabes de la grande invasion hilalo-soleimite, venus à la cinquième corne ; c'est ce qu'affirment les *Oulad-Bouziri* qui sont avec les *Mezamza* et les *Oulad Sidi Bendaoud*, les principales unités de la Chaouïa-Sud.

Actuellement les *Oulad-Bouziri* ont à leur tête le kaïd Selham, qui vient de succéder à son frère feu le kaïd Tounsi tous deux fils de feu le kaïd Bahloul *ben Selham ben Larbi ben Elhadj-Bahloul ben Kaddour*.

Le commandement de la tribu, lorsqu'il fut enlevé au kaïd El Madani, avait été confié à Bahloul *ben Selham*, puis, il y eut un intérim fait par Mohammed *ben Abdelkader*. Lalla Halima grand-mère maternelle des deux kaïds Selham et Tounsi, et femme de Selham *ben Larbi* était la fille d'un grand kaïd makhzène, Abdelkader *ben Elhadj-Maâthi*, *bouziri* lui-même et personnage puissant, allié au Sultan Moulâï-Hassène et l'un de ses fidèles auxiliaires.

Si Selham *ben Larbi* était déjà khelifa de son beau-père, qu'il remplaçait dans la tribu, lorsque celui-ci partait en expéditions. Il mourut à l'âge de cinquante ans, en 1296 — 1879. Il laissait un fils, Si Bahloul, qui devint kaïd de la tribu des *Oulad-Bouziri* où il était né en 1273. Il avait fait de sérieuses études auprès du fkih Si Mohammed ezziraoui. Après avoir été un fidèle auxiliaire de Moulâï-Hassène il demeura fidèle à la cause de son nouveau sultan Moulâï-Abdelaziz et mourut à peine âgé de quarante-cinq ans en Ramdhane 1318 = Décembre 1900.

Entre autres enfants le kaïd Bahloul laissait deux fils Tounsi et Selham.

L'aîné, Tounsi, qui était déjà khelifa, succéda à son père. Chef lettré et énergique, intelligent et vigoureux qui tint en mains sa tribu, laquelle pourtant comptait un nombre considérable de sujets assez difficiles, son attitude ferme devant les exigences de l'ancien makhzène lui assura une réelle autorité sur les *Oulad-Bouziri*. Comme son père, fidèle à Moulâï-Abdelaziz, il couvrit avec les grands chefs de la Chaouïa, la retraite de son sultan par les harkate de son frère Moulâï-Abdelhafidh, en 1909.

Déjà acquis aux idées françaises, le kaïd **Tounsi ben Bahloul** se mit dès la première heure à la disposition des chefs de Colonnes, et prit lui-même

une part active, en 1908, aux opérations militaires autour de Settât. Puis, lors de la Colonne Mangin, trois mois durant, il conduisit ses partisans, ce qui lui valut du commandement une lettre de félicitations. Aussi en 1913, la *Médaille coloniale*, agrafe Maroc lui fut-elle décernée.

2 Troupes d'Occupation du Maroc Occidental
Région de Marrakech N° 219'

Marrakech le 11 Novembre 1912

Le Colonel Mangin Commandant la Région de Marrakech à Monsieur le Lieutenant-Colonel commandant le cercle de Settât.

Le Kaïd Tounsi avec ses 100 partisans Chaouïa quitte Marrakech le 12 Novembre 1912.

Ce chef indigène a constamment fait preuve au cours de ses trois mois de campagne d'une intelligence et d'une initiative complètes.

Je n'ai donc que des éloges à lui adresser ; ses hommes ont également rendu de grands services, il se sont montrés disciplinés et je regrette que la fatigue de leurs montures ne me permette pas de les employer au cours d'une tournée que je projette de faire vers Demmat.

Colonel Mangin.

Maintenu à la tête de son commandement par le Protectorat, le kaïd Tounsi ben Bahloul s'intéressa d'une façon toute particulière aux modes de culture française qu'il propagea activement et utilement. Durant toute la grande guerre le kaïd Tounsi donna la mesure d'un loyalisme inébranlable ce qui lui valut la rosette de la Légion d'Honneur.

Né aux Oulad-Hafif, fraction des Oulad-Bouziri vers 1289 = 1873, le kaïd Tounsi est mort, Commandeur de la *Légion d'Honneur* en Djoumada elouëll 1342 = Janvier 1924. Il était en outre Commandeur de l'*Ouissam-Alaouite*, du *Nichan-Iftikhar* ; *Officier d'Académie* et du *Mérite agricole*.

Outre ses fonctions officielles il avait assumé la charge de mokaddem des *Tidjanîa* et laissait plusieurs fils : Mohammed ; Ahmed ; El Bachir ; Housseine ; Boubekr ; Bahloul ; Omar ; Mahmoud ; Abd Allah et Mosthefa.

Le kaïd **Benbahloul Si Selham ben Bahloul** était depuis vingt-quatre ans déjà le khelifa de son frère lorsque lui échut le commandement de la tribu des *Oulad-Bouziri*.

Ce kaïd, né vers 1302 = 1880 à la kaçba Oulad-Djorada — ou Djarrada — fit d'assez sérieuses études en arabe et acquit même un certain renom de poète, dans la région. Excellent chef, ce kaïd bien que très populaire est énergique à l'occasion et sa manière de faire rendre le *tertib* (impôt foncier) est particulièrement appréciée par le Makhzène.

Au cours de la période critique 1908 = 1912 le khelifa Si Selham assura le service, difficile à cette époque, dans les *Oulad Bouziri*, pendant que son frère le kaïd Tounsi, accompagnait les Colonnes et prenait part aux opérations contre El Hiba, sous les ordres de Mangin, à Sidi Othmane et dans le Haouz.

Dès la formation de la Colonne d'Amade, Si Selham avait pris part aux opérations de la chaouïa depuis la kaçba de Berrechid jusqu'à l'Aïn-Temassine,

du douar Toualet. Il rétablit adroitement l'ordre autour des koubbas des santons vénérés Sidi-Bou-l'Nouar et Sidi El Bettache, dans les Oulad-Bouziri.

Le 29 Moharrem 1327 correspondant au 21 février 1909 le Général d'Amade commandant du corps d'Occupation du Maroc occidental adresse au kaïd Tounsi *ben El Bahloul Ziraoui* et à ses gens les félicitations du Gouvernement et la reconnaissance de la République française pour services désintéressés et spontanés afin de faciliter l'accès chaouià à nos Colonnes.

Dans le même sens le capitaine Huot adjoint au Général d'Amade, alors chargé de l'organisation des services de renseignements — et qui — devenu Colonel fut l'éminent chef des Affaires indigènes et des Renseignements, plusieurs années durant, — a adressé aux mêmes personnages une lettre des plus élogieuses.

Le temps de la Grande-guerre, 1914-18, se passa en Chaouià maîtrisée par ses kaïds ; et, en 1912, Si Selham obtenait du Makhzène un dahir de satisfaction pour le dévoué concours qu'il apporta aux autorités régionales dans la répression de la révolte d'Ali-Mouncérie. Délégué par son frère, le kaïd Tounsi, il avait déjà poursuivi les rebelles et ses mokhaznia en tuèrent sept et en capturèrent une quinzaine.

Le kaïd Benbahloul Selham a encore deux frères : Ali son khelifa et Bouchaïb. Quant à ses enfants ; Ahmed et Mohammed ils suivront ses traces, certainement.

Settat, 1925.



Les Bendjemil

(de Settat)

Une ancienne famille qui eut son heure de prospérité dans la Chaouia est celle de feu le kaid Mohammed ben El Maâthi Djemili, qui remontait, par son grand-père Ali, à Sidi Medjdoub-Ech Chérif es Saïdi des *Oulad-Ali-ben-Djemil*.

Plusieurs sultans ont, par divers dahirs, reconnu à ces chefs leur qualité de cheurfa. C'est pourquoi leurs ancêtres furent toujours, par voie d'hérédité, titulaires d'un cheikhât dans les *Oulad-Saïd*.

Parmi les nombreux dahirs conservés par la famille il en est principalement un qu'à délivré, le 8 de Djoumada-ettani, 1289, S. M. Sidi Mohammed II ben Abderrahmane qui toujours témoigna une grande sollicitude aux Bendjemil.

Ce document confirme, ainsi que l'avait fait le précédent sultan, les prérogatives nobiliaires des *Bendjemil* ; les exonérant de certaines servitudes et leur reconnaissant des droits divers.

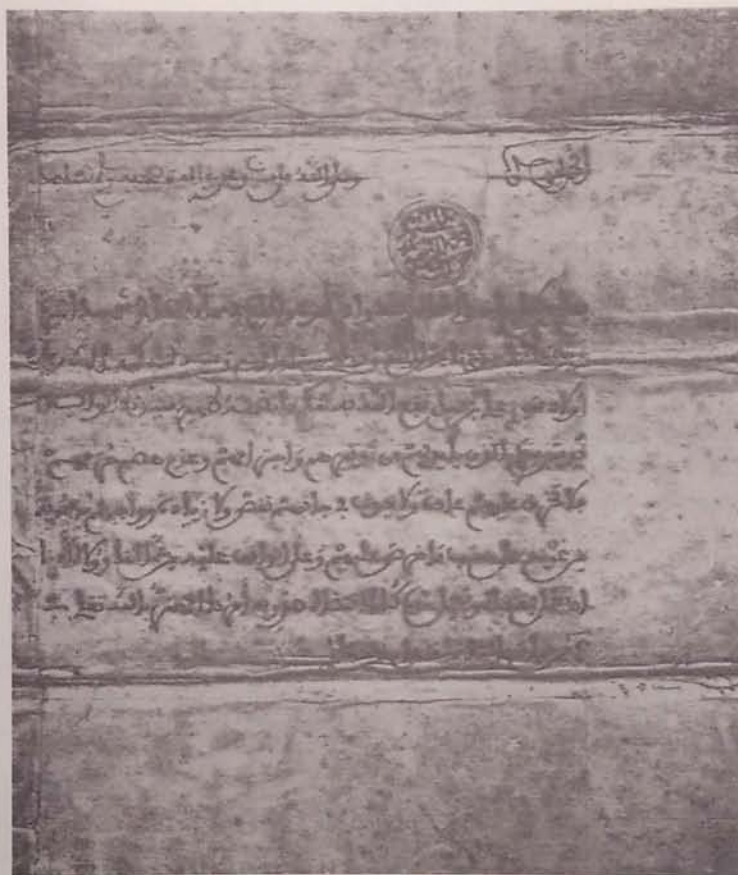
La mère du kaid Mohammed ben El Maâthi Djemili appartenait à une grande famille de Marrakech. Elle était savante, avait accompli le pèlerinage de La Mecque — chose extrêmement rare chez les femmes à cette époque — et avait appris le Koran qu'elle récitait en entier ; c'est pourquoi on l'appelait *Elhadja-Fathima el Mahafoudha*.

Les Bendjemil ont, de tous temps, passé pour des savants notamment le Cheikh El Maâthi ben Ali — surnommé *Al Hameur* en raison de son teint vermeil. — Il fit de nombreux élèves dont quelques-uns, fort vieux, louangent encore sa science. Ce cheikh a son tombeau dans les *Oulad-Saïd* où il est encore visité par des fidèles qui implorent toujours sa puissance de chérif.

Dix neuf ans durant, Mohammed ben El maâthi Bendjemil fut un bon kaid makhzène ; il administra fermement en temps de paix comme en temps de guerre, les *Moualime-elhofra* importante fraction des *Oulad-Saïd*... Comme tous les chefs de la Chaouia il fut fidèle à Moulai-Abdelaziz dont il couvrit aussi la retraite.

« A partir de ce moment, nous dit son fils le chérif Abd Allah, les choses ont bien changé pour certaines familles à qui l'on a tenu rigueur de leur fidélité au souverain déchu : or, nos pères aimaient Moulai-Abdelaziz parce qu'il était le successeur direct du grand et populaire sultan Moulai-Hassène. »

Le kaïd Mohammed ben El Maâthi Djemili qui avait été confirmé dans son commandement par le Protectorat et qui, durant la Grande guerre, donna les preuves d'un grand loyalisme, mourut à l'âge de cinquante quatre ans, le lundi 22 chaâbane 1341 = 9 avril 1923. Il laissa plusieurs fils dont l'aîné Abd-Allah avait été son khelifa. Ce jeune homme très instruit et fort avenant, aux idées larges, est absolument acquis aux institutions modernes, aussi tient-il à ce que ses plus jeunes frères apprennent le français.



Les autres fils du kaïd Bendjemil sont : Ali ; Larbi ; Ahmed ; Bouchaïb ; Çalah ; Abdesslam ; Hassène ; Mohammed-elmahdi ; Abbès ; Ahmed Mosthefa et Bennaceur ; plusieurs d'entre eux parlent le français.

L'une des filles du kaïd fut épousée par Moulai Elhadj ben Bouazzaoui fils du cheïkh Elhadj Mohammed ben Thaïbi Bouazza.

Kenitra

(Port-Lyautey)



S. E. Moulai-Maâthi Belkaïd

(Pacha de Kenitra)



Le Pacha de Kenitra **Maâthi Belkaïd** est né au *kçar-Belkaïd*, dans la fraction des *Aït-Belkaïd-Fatnassa*, chez les Oulad-Yakoub des Srharna. Ce chef appartient à la lignée de Moulai-Amrane al-Idrissi, du Dadès. De tous temps les Aït-Belkaïd ont détenu le commandement de la tribu et tous furent des gens versés dans les sciences théologiques.

C'est à la suite des tribulations de certains groupements de l'Anti-Atlas que les Belkaïd, d'après le pacha, sont venus du Dadès par la trouée de la Tassaout aux rives verdoyantes. On sait que cette rivière est un affluent de la rive gauche de l'Oum-Errbiâ ; elle s'appelle aussi la « rivière verte » (l'oued-âlakhdar) alors qu'elle coule dans une vallée couverte de champs au milieu desquels, majestueux, de séculaires oliviers étalent leur feuillage miroitant.

Les premiers des *Belkaïd* qui s'installèrent dans cette région étaient Moulai-Youssef et son frère Moulai-Ahmed tous deux fils de Moulai-Mançour, chérif amrani ; ce furent eux qui créèrent le *kçar* familial aux Oulad Yakoub. Leur personnalité fut vite en vue dans le pays où il devinrent bientôt populaires, ce qui facilita singulièrement leur installation dans la région. Comme tous les kaïds des Srharna, nous dit le pacha, mes ancêtres étaient forcément des guerriers car, dans les siècles passés, le temps de paix était relativement restreint ; aussi un chef de tribu consacrait-il les deux tiers de son existence au *baroud*. De ce fait les grands payaient un dur tribut à la guerre et les nobles familles étaient ainsi nettement décimées : aussi ne saurais-je évaluer le nombre de mes ascendants ou de leurs collatéraux qui restèrent sur les champs de bataille.

Ce fut en 1290, quelques mois après l'avènement de S. M. Moulai-Hassène, que mourut le kaïd Moulai-Madani ben El Maâthi ben Mohammed ben El Maâthi ben Elhadj-Belkaïd ben Ahmed ben Youssef ben Mançour ben



S. E. MOULAÏ-ALMAATHI BELKAÏD, Pacha de Kenitra

Ali ben Mohammed-el-Fkih ben Mohammed ben Moulāi Amrane ben Abi-Amrane enterré à Dadès ; il laissait un fils âgé de quarante jours : El Maâthi (l'actuel pacha de Kenitra), qui fut élevé par deux de ses oncles paternels, le fkih Si Ahmed et Sidi Allal.

Le fkih Si Ahmed ben El Maâthi était un savant de grand renom très connu à Marrakech. Quant à Sidi Allal il eut un fils Si Mohammed qui fut le compagnon d'enfance et de jeu — le « *khou nitt* » enfin, — de Maâthi ben El Madani.

Ce fut dans la zaouia familiale fréquentée aussi par ses cousins les Aït-Becheïkh Farès que le jeune Maâthi fit ses premières « *armes koraniques* ». On sait que les Aït Becheïkh Farès s'enorgueillissent d'avoir pour ancêtre Sidi-Farès l'un des preux-santons de l'anti-Atlas.

Tout jeune, Maâthi Belkaïd se révéla « *homme de poudre* » aussi avait-il à peine vingt ans qu'il faisait partie de la méhalla du Sultan Moulāi-l'Hassène, en qualité de *kaïd-mīa*. Puis, plus tard, il fut promu *kaïd-saha* — commandant à cinq *mīate* — par le Grand-vizir Guebbas ; c'est pourquoi, jeune encore, le pacha compte déjà plus de trente ans de services actifs et qu'il fut désigné pour exercer son commandement, dans la zone avancée du Gharb, poste particulièrement difficile en raison des perturbations régionales. Il a, depuis, donné la mesure de son énergie et de son loyalisme ce qui lui a valu de nombreux dahirs et lettres de félicitations, agrémentés de décorations.

Son fils aîné Sidi Mohammed est son khelifa ; il est né à Marrakech vers 1310 = 1893. Il fut l'élève de son oncle Cheïkh Ahmed ben El Maâthi, avant d'étudier au Djamāa Benyoussouf de Marrakech. C'est un garçon instruit et possédant les qualités de vaillance de son père. Son cadet Ahmed est un brillant élève du « *Saint-Cyr Marocain* » de Meknès ; vaillant comme tout bon Belkaïd il deviendra un bon officier.

Quant aux plus jeunes fils du Pacha : Madani ; Larbi ; Driss ; Amar ; Abderrahmane, tous sont de studieux élèves de l'école franco-arabe ; ils constituent une pléiade de la nouvelle génération marocaine toute acquise au modernisme, de laquelle fera aussi bientôt partie le jeune Hassène fils du khelifa Sidi Mohammed et petit-fils de S. E. le pacha Maâthi Belkaïd.

Kenitra, juin 1925.



Le kadhi

Benabderrahmane Essidjilmassi

Ici nous prendrons ces notes sous le charme d'agréables instants passés au sein d'une aimable famille, en laquelle nous sommes accueillis avec la grâce exquise que dispense la dame musulmane lorsque, sans contrainte, elle reçoit ses hôtes choisis. Il est vrai de dire que, généralement, dans les intérieurs de magistrats musulmans, les compagnes ont tout particulièrement leur libre-arbitre, ainsi que nous le déclarait du reste, feu notre vieil ami Cheïkh Choâib Abou-Bekr Et-Tlemçani — ce « Maouardi *kadhi'l-Koudha* » de l'Ifrikia : « *En son prêtre, affirmait-il, le kadhi est le juge intègre, bienveillant ou sévère ; mais dans son intérieur, sa grande sagesse l'incite à s'incliner devant les sentences familiales ?* »

Un autre kadhi de nos amis, Cheïkh Larbi Remila nous déclarait finement : « *Les caprices fleurissent dans la tête des filles de kadhis comme les roses au buisson de mai ?* »

Quant au distingué kadhi Koreïchi, de Touggourt, son intérieur était deux fois l'oasis rêvée pour l'hôte qui devait affronter la traversée du grand Erg.

Le kadhi Sidi Mohammed ben Driss ben Mohammed ben Mohammed ben Abderrahmane appartient à une famille originaire de Sidjilmassa. Ce fut son aïeul Sidi Mohammed ben Mohammed venant de Mdarhra, du Kçar-Essouk, en Tafilelt, qui, le premier s'installa à Fez. Il appartenait à la nombreuse postérité de Moulâi-Ali, le bien-connu chérif de Sidjilmassa, dont les descendants ne se peuvent guère plus compter que les étoiles au firmament... Sidi Mohammed était *cheïkh-el-djemaât* et avait le titre de doyen des fkihs du Moghreb-el-Akça ; professeur réputé de la *kariât* de kçabi en Tafilelt, sa renommée s'étendait jusqu'en Egypte où il eut également des élèves devenus eux-mêmes *mchaïkh* ; le kadhi Choâib Abou-Bekr Ettlemsani précité fut le disciple de l'un d'eux. Il mourut en moharrem 1265 = 1849 à l'âge de soixante-dix ans environ et fut enterré à Fez auprès de Sidi Abdelaziz Debbirh, à Bab-el-Ftouh. Il laissa une analyse importante des « *Commentaires de Sidi-Khalil par Sidi El Khorchî* ». Il eut, entre autres enfants, une

filie mariée au kadhi Roundi, et neuf garçons : Mohammed ; Abderrahmane ; Ahmed ; Idris ; Abdesslam ; Mohammed-El Mahdi ; El Abbas ; M'hammed ; Moammed-El Aribi. Tous étaient des savants. Sidi Abderrahmane devint un professeur réputé qui enseigna, trente-cinq ans durant, en Orient et eut



Le kadhi Benabderrahmane Essidjilmassi.

de nombreux élèves tant au Caire, qu'en Tunisie et en Algérie. Il mourut septuagénaire en 1307 = 1890, cinq ans après son retour à Fez.

Ahmed qui fut kadhi de Fez-Baâli et de Fez-Djedid, laissa Abdelouahad, Thaïeb ; Tahar et Abdelaziz, ayant, eux aussi, une postérité parmi laquelle Si Abdelkrim ben Thaïeb, secrétaire de S. M. le Sultan du Maroc.

Idris ben Mohammed, père du kadhi actuel, naquit à Fez en 1250 = 1835. Il étudia d'abord à Karaouiïne auprès de son père et eut comme condisciple Si El Guennoune qui devint le cheikh bien connu. Si Driss fut lui-même, en ladite Université, professeur de jurisprudence. Il épousa une femme, originaire de Beyrouth, et d'une famille des plus notables de la Syrie.

Mourant à Fez, en 1319, à l'âge de soixante-neuf ans, il fut enterré à la zaouïa de Moulai-Hallab ben Ali-el Ouazzani.

Le Cheikh Idris ben Mohammed laissait un fils, Sidi Mohammed, qui lui aussi devint un jurisconsulte renommé.

Né à Fez en 1289, 1873, **Si Mohammed Benabderrahmane Essidjilmassi** fut, tout jeune encore, l'un des plus studieux élèves de Karaouiïne, où il s'instruisit auprès de son père, de son oncle le fkih Ahmed et aussi auprès de Cheikh Guennoun. Il eut également comme maître Si Mohammed-Belkhiath ; le chérif Moulai-Mohammed ben Tahmi-el-Ouazzani ; le fkih algérien El Mokkadim el-Mazanni et Cheikh Ahmed ben El Djilali lequel enseigne toujours.

Après un brillant *idjazat*, le jeune fkih Benabderrahmane fut, au choix, nommé kadhi de Mogador ; et, lorsque la guerre éclata on lui confia la difficile circonscription de Kaçbat-Benahmed, en Chaouïa du Mزاب-moghrebain. Il ne cessa de manifester son sentiment de loyal dévouement à la cause du Protectorat et fut ensuite désigné pour la circonscription importante de Kénitra où il rend dignement, depuis cinq ans déjà, une saine et intègre justice.

Homme distingué, sans préjugé aucun, le kadhi Benabderrahmane, est dans toute l'acception du terme, un « magistrat digne des temps nouveaux ».

Ses deux fils, qui partagent sa largesse de vues, sont des lettrés en Arabe et en Français, Sidi Mohammed, l'aîné est son auxiliaire sérieux et actif et Si Abdesslam, fkih aussi charmant qu'instruit, s'est consacré à la science pratique de l'agronomie.

Deux filles du kadhi sont mariées, l'une à un chérif d'Ouazzan Moulai-Allal ben Ahmed de Fez et la seconde au puissant chef religieux Sidi Mohammed ben Ahmed el Kettani aussi loyal ami de la France.

* * *

Le Cheikh Benabderrahmane, éponyme de la famille, était Moulai-l'*mihrab* à la mosquée de Karaouiïne, où il commenta le Sidi Khalil devant d'innombrables auditeurs venus même de l'Orient. Il avait reçu du Sultan, comme *fabour* deux maisons : l'une dans la Zekkak el-Hadjr et la deuxième à *Che-mai* en face la porte de Karaouiïne, biens déclarés habous, sous le nom de *Dar cheik Benabderrahmane*.

Kénitra, 1925.

Les Cheurfa Abdelouahab

(de Kenitra)



Le chérif **Moulai Machich ben Abdesslam** *ben Mohammed ben Ahmed ben Omar ben Ahmed ben Sidi Abdelouahab*, des *Oulad-Abdelouahab*, est une personnalité marquante parmi les notables de Kénitra.

Nous voyons un *cherif Moulai-Abdelouahab* à la VIII^e corne : « *Quand Mohammed-ibn-Youcof se mit en révolte contre Abou-Hammou, et de cette manière paralysa les forces de l'Empire Abdelouadite, le chérif Abdelouahab, gouverneur de Tedlts, abandonnant la cause du Souverain de Tlemcen, passa aux Hafids.*

Il existe encore dans le gharb des cheurfa Abdelouahabiine. (Ibn-Khaldoun ; V. I. p. 202).

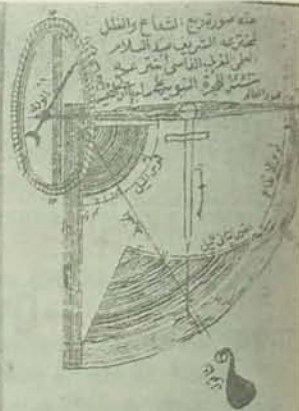
Les ancêtres de Moulai Machich étaient installés dans la tribu des Bni-Aârous (ou aroussiine) de Chichaoua émigrés dans le Gharb à Mcehrat Belâroussi, où ils faisaient figure de savants. On sait qu'Ibn-Arous fut un santou qui donna son nom à un quartier de Marrakech — le *riad-l'Aârous*.

C'est de cette tribu que Sidi Mohammed -l'Aâmi se rendit, au début de la treizième corne, auprès du Sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane pour être le précepteur des princes de la Cour. Il était né en 1182 = 1769 et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans ce qui lui permit de mettre en honneur, pendant de longues années, ses précieuses qualités pédagogiques. Il fut un cheikh renommé qui instruisit de nombreux tholba lesquels honorèrent sa mémoire. Il fut inhumé à Fez où il laissa trois fils : Abderrahmane ; Mohammed et Abdesslam.

L'aîné habitait au Djebel des Bni-Saïd près de Tétouan ; il était aussi un fkih notoire qui mourut lui-même nonagénaire en 1316 = 1900, en laissant deux fils Abderrahim et Abdelouahab.

Mohammed fils de Mohammed-l'Aâmi était lui aussi un fkih connu : il mourut à Fez deux ans après son frère aîné et fut enterré dans la maison paternelle. Il avait un petit-fils, Abdesslam ben Omar, qui actuellement est un étudiant distingué.

Quant à Abdesslam ben Mohammed l'Aâmi, il naquit à Fez en 1247 = 1831. Après avoir étudié auprès de son père, il suivit les cours de Karaouiine. Ayant complété ses études et devenu un fkih modèle, sous le rapport de l'ins-



الحمد لله الذي اطلع من شاء على عوارضه . وطهر عن عدوه من غير ان يله . الطيف الشاق الذي جعل كل دواء نقصا منه ورحا . وامتطاطه على سائر اياته التي ينشأ
من اصول الطيف قرينه قسما . والصلوة والسلام على طيب القلوب سيدنا ومولانا شير المفضل عن كل ما سواه من خلقه . وعلى آله واصحابه وزيه ونسبه **اقابعد**
غلا كان في ايا حذرويه من عرق لا اكره . وعني بالجو ولا تمام . صاحب النور الذي عز من جواده . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
العلم اربعة الازهار . كانت اجنات تجري من تحتها الانهار . وعذب بالديار لغزيرة موارف نفسه . وامطر على الصغير والكبير والفرقة وعده . فاضى وهو قبلة الجلال
لاثر لحويا الآمال اطلعت . ولا ترح تسج اقله بعد طافه . اعدنا العظم الجوس بينا يدري على حذرويه من غير ان يله . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
سعد باقار منشوراه . وجيش عزه يا قصاد منصوراه . اعدنا العظم الجوس بينا يدري على حذرويه من غير ان يله . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
الموتى انظر سيف الدنيا والدين . ناصر الاسلام والمسلمين الشاط . لا تسج اقله بعد طافه . اعدنا العظم الجوس بينا يدري على حذرويه من غير ان يله . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
اعلامه وحلاله . حرة الخطى لذي على الجود . وحصل المعالي بالاجتهاد . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
نهر العلي بن الله نوره . ومعل الجنة متوا . اهل التمر على قشاش العلوم نستقيم عليه . بالدرسة الطبية لخطوبة المصنف . المتداولة الآن . في جميع البلدان . وكان
وتولد في سنة احدى وتسعين ومائتين بعد الالف فخره بخصه سادتنا اكره . ليرى شير نصام لذي خاصه العام . جملة علومه نذكر في امها وهي جملة الصغرى
على حرة رئيس الاستاذية والمدرسة الطبية سعادتو محمد على باشا . والباة لوجيا الخاصة اقامه من الباطنة على حرة عز بلوسا فيريد شاموم العلم المذكور وحكيم باشي
حرة دولابو عصمتو والفق المصنف القيمة نظرويه . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
ورئيس الاجرائية . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
وهو الاوطان والبلاد . وسهر الليل ليل المعالي . ونص في ايمه حذرو
في بدل الجود والاجتهاد . وقال بذلك طريق الرشيد والسداد . ولا يخفى ان مثل هذا الاشغال التي اشغل بها لا يفتقر للموازية التي يصلح جيل لا تخلو عن اشهار افضل ومنفع
. وكان احياها بخصه مجلسنا المذكور بغير من العوم لائق نشرها . ونص في ايمه حذرو
الحجة قبل بخير . في المدرسة للذوية المصنف . على الانساقين اوله مصطفى اندى بوعود رحمه الله . وعلى الخ سيد قد قد عوده حرسه الله . فلم يجدنا اشتغل
بقرة شديده . وطريقة مسكرة حيا . شير هذا الطبيب خير ذوقه هو من جدير . واشكره شامو لذي خاصه العام . جملة علومه نذكر في امها وهي جملة الصغرى
جملت منقعة هن المعارف العلمية . الخصة بضيبيها سيد بوعود رحمه الله . والكر الذي تلا ان يكون في الكرام من بطايله . ونص في ايمه حذرو
العلمية . ومن حلق الآخرة في لجمعة مع مزجها الخ خاشا هرق في العلم والى حيد . وفي المعارف بالنسبة لقرانه فريد . لا تدر في من مهبل علوم الطب
ما فاق وزلق . وشير من سبيل حكمة كساد حاق . شير هذا الطبيب لذي خاصه العام . جملة علومه نذكر في امها وهي جملة الصغرى
كالش
حسين عوده الحكيم
الدشقي اشتهر الان
ببعض

truction et de l'éducation, il fut remarqué par le Sultan qui le désigna comme ordonnateur du « pavillon de la prière ». Il fut aussi, plus tard, le conseiller privé de S. M. Moulai-l'Hassène, fils de Sidi Mohammed Abderrahmane, qui, ayant constaté ses capacités, l'envoya au Caire pour qu'il étudiât la médecine et s'y spécialisât dans la « Science des astres ». Lorsqu'il revint, ayant consommé toutes les sciences en un même breuvage, il était muni de son diplôme de médecin ; quant à l'astrologie, elle n'avait plus guère de secret pour lui.

Le hakim (docteur) Moulai Abdesslam-ben-Mohammed l'Aâlmî était pourvu du diplôme de médecin délivré au Caire en moharrém — le sacré 1291 = 1885 par la commission d'examen présidée par Kechaf-Bacha et composée du Professeur Ali-Bacha ; du Dr. Castanier, chef du Service de chimie opératoire, détaché de Paris ; du Dr. Ahmed-Effendi (Bik-nada) et du Dr. Hussein, de Damas.

Après examen des titres, le Wali Mustapha-Effendi adressa au Sultan du Maroc un rescrit par lequel il le félicite que son choix se fût arrêté sur un sujet d'élite tel que le Docteur Abdesslam ben Mohammed al-Aâlmî.

Ce savant composa divers traités de thérapeutique et aussi de fort intéressants précis d'astrologie qui furent enseignés dans les Universités. Et même, appliquant la science à la pratique, il inventa un cadran enregistreur pour relever les heures solaires et les heures lunaires, cadran dont le schéma est ici reproduit.

Cela lui valut, on le conçoit, une réelle popularité ; ses élèves furent nombreux et demeurèrent fidèles à sa mémoire et à son enseignement.

Ce réputé *hakim* mourut à Fez, laissant plusieurs fils : Idris, mort sans postérité ; Ahmed ; Brahim ; Rhali ; Hassène et

Moulai Machich qui naquit à Fez en 1288 = 1882. Sa mère appartenait à la grande famille des Oulad-Amoura : ce fut elle qui prit un soin jaloux de son enfance jusqu'au temps des études à Karaouïine.

Rentré dans la vie de famille Moulai-Machich, bien que poète à ses heures, fut attiré vers le grand négoce, répondant ainsi au désir du Sultan qui engageait fortement la génération d'alors à s'orienter vers les grandes transactions internationales. Il fut membre du Conseil du gouvernement et s'étant installé à Kénitra, il y fut le créateur du commerce indigène qui, jusque-là, était concentré à Larache et à Tanger chez des transitaires espagnols. Ce fut donc lui qui, en 1912, innova dans ce port et dans la région le transit français.

En 1922, Moulai-Machich accomplit un voyage d'études commerciales en France, en Belgique et en Allemagne, y visitant ses correspondants qui tous l'accueillirent cordialement.

Ses enfants sont si Mamoun actuellement âgé de vingt-cinq ans. Ce charmant aristocrate a fait des études arabes et françaises au Collège de Fez. C'est un spadassin renommé qui a obtenu le « brassard d'or » au dernier concours d'escrime. Il accompagna son père dans son voyage en Europe duquel il conserva un enthousiaste souvenir.

Son cadet Si Mohammed a fait de sérieuses études et parle comme son frère un français correct ; comme lui aussi sa tenue est correcte et son amabilité exquise.

Si Abdelhafidh est le troisième et avec ses deux aînés il forme un trio charmant. Tous trois sont frères germains : leur mère appartient à la grande famille de Elhadj-Ahmed-l'Marrakchi dont le chef fut amine du commerce à Fez, sous Moulai-Hassène.

Mamoun et Mohammed ont épousé deux filles du Chérif Moulai-Rhali al



*Moulai-Machich al Amouri
et ses deux fils aînés Si Mamoun et Si Mohammed.*

Kettani Membre du Medjlès et de la Chambre de commerce et Chevalier de la Légion d'honneur.

Les plus jeunes fils du Chérif sont Abd Allah ; Abdelhamid ; Abdesslam ; Iemlah ; Younès et Mustapha.

* *

Les intérêts commerciaux de la famille sont confiés à leur actif collatéral *Si Djilali ben M'hammed ben Mohammed Benoni*, né à Fez en 1312 et qui excelle dans l'art du grand négoce.

Il est allié à la famille Machab.



Si Djilali ben M'hammed Benoni

C'est un notable intelligent. Membre du Medjlès et Président de la Chambre de commerce de Kénitra.

Il est depuis douze ans le plus important transitaire de la région du Gharb dont les autorités l'honorent de leur confiance.

Ses deux fils, bambins intelligents et éveillés, sont : Mohammed et M'hammed.

Kénitra, 1925.

Région du Gharb

(Bureau à Kenitra)

Le Gharb et les Bni-Hassène

Jusqu'à la fin de la domination idrisside cette région, appelée l'*Azrhar* (la plaine ; en vx lang.) s'étendait jusqu'au Bou-Regreg et était occupée par la grande confédération berbère des *Masmouda*. Vraisemblablement, tout le Nord-Est fut soumis aux Idrissides puisque Mohammed, l'aîné des fils d'Idris II, y a, du vivant de son père, fondé dans la vallée de l'Oued-M'da, à l'Ouest d'Ouezzane, la ville de Baçra sur les ruines de la station romaine de Tremulæ. A la mort d'Idris II, cette cité dépendant de Ceuta, ainsi qu'Azila, échut en partage à Kassem frère de Mohammed.

La Baçra moghrebine — homonyme de l'ancienne cité orientale, la préférée de l'Imam Ali ben Abi-Thaleb — et sa région, occupaient, du dire d'El Bekri, un grand emplacement et surpassaient toutes les localités voisines par l'étendue de leurs pâturages et le nombre de leurs troupeaux.

« On y trouve une telle abondance de lait, que la ville se surnomme : *Baçrat-ed-Dobbane* (Basra des mouches). Elle s'appelle aussi *Baçrat-el-Kittane* (Baçrat du lin), parce que, à l'époque où elle commença à se peupler, on y employait du lin comme moyen d'échange commercial.

Elle s'appelle encore *Al-Hamra* (la rouge) parce que le terrain y est rougeâtre. Cette ville située entre deux côteaux est ceinte d'une muraille, percée de dix portes. Le principal cimetière occidental porte le nom de « *makabrat-el-Kodda* » et est réservé à la tribu arabe des Kodda. Les femmes de cet endroit se distinguent par l'éclat de leur beauté ; il ne s'en trouve pas de plus belles dans aucune partie du Maghrib. Un natif de Tahert, nommé Ahmed-ibn-Feth, et surnommé *Ibn Al-Kharraz* (le fils du cordonnier), fait allusion à cette particularité dans un poème qu'il composa en l'honneur d'Abou l'Aïch ben Ibrahim ben al Kassim :

.....

Fi de tous les autres plaisirs ! Donnez-moi la musicienne de Baçra, au teint rose et blanc !

Que ses regards inspirent l'ivresse (de l'amour) !... que la rose s'épanouisse sur ses joues !... Que sa taille soit bien déliée !...

Qu'elle ait l'aspect d'un mordjem (corail), la piété d'un mohadjer, la retenue d'un sonnite et la droiture d'un ibadite !

Tahert ! Tu es débarrassée (de moi) ; tu es déchargée de toute responsabilité ; en échange de toi, j'ai reçu Baçra ; résigne-toi à l'échange !...
Al Hamra (Baçra) serait impardonnable si, en retour de mon affection, elle ne me prodiguait pas des fleuves, des océans de bonheur....
Comment pourrait-elle s'en excuser tant qu'elle a pour seigneur Aïssa, cette mer de générosité, ce roi des rois, ce vainqueur des vainqueurs ?...

.....

« Baçra, ajoute El Bekri, fut fondée vers la même époque qu'Azila (la Zilis des géographes grecs et latins), ce qui laisse supposer que cette dernière cité avait été longtemps abandonnée, puis reconstruite. »

Baçra fut détruite par Rhalib, général du Khalife Al-Mostancer-Billah, en 363 de l'Hég. = 973 de J.C., alors qu'elle avait été abandonnée par son dernier souverain Moulâï-Hassène ben Guennoun. Elle ne s'est jamais relevée de ses ruines.

Ensuite, les plaines du Rharb servirent de théâtre et de champs d'action aux luttes de l'émir zenati Ziri ibn-Attia qui gouvernait pour le compte d'El Hachim-al-Mouhid et avait ensuite répudié la suprématie de ce prince (entre 376 et 387) ; puis à celles, intestines cette fois, des émirs zenata, jusque vers le milieu de la cinquième corne, lors de l'arrivée des *Almoravides*.

Au cours des opérations constantes en Andalousie, sous les dynasties almoravides et almohades, le Hebta et l'Azhar furent un véritable réseau de voies militaires, au grand détriment des autochtones.

En fin de la sixième corne lors de la révolte des *Ibn-Rhanïa* — (Rhanïa était la sœur de l'émir almoravide Youssof-ibn-Tachefine ; et, ses descendants, seigneurs des Baléares, adoptèrent le patronyme d'Ibn Rhanïa) — à Majorque et de l'investissement de Bougie par eux, les tribus hilaliennes des Djochem et Riah et grand nombre d'Aâthbedj firent cause commune avec les envahisseurs, cependant que les Zorhba et les autres Aâthbedj demeuraient fidèles à l'émir almohade Abou-Youssof Yakoub El mançour qui défit complètement les Ibn-Rhanïa à Hamma près de Tunis, en chaâbane 583 = juin 1187. L'année suivante ce même émir renvoya en Moghreb les tribus arabes qui s'étaient jointes aux révoltés. Il établit les Riah dans les régions du Nord-Est, aujourd'hui Rharb ; les Sofiane-Djochem ; les Acem-Athbedj et les Khlot dans le Tamesna, — aujourd'hui Chaouïa — et dans le Houz.

C'est sans doute de cette époque que date l'établissement, dans la région, des *Bni-Malec-Zorhba* ainsi que celle des *Sofiane* ; il en fut de même de leurs frères *Maâkil*. Il ne reste guère aujourd'hui de souvenirs des Riah, — anéantis à la VIII^e corne par l'émir mérinide Abou-Thabet, — que le tombeau du chérif Sidi Ammar er-Riahi, objet d'un pèlerinage annuel qui réunit là les rares Riaha disséminés en Moghreb l-Akça.

* * *

Actuellement la *Région civile du Gharb* englobe la grande tribu des *Bni-Hassène*, (arabes *Hilaliens-Maâkil*), qui naguère encore étendait ou restreignait son territoire au gré des événements ou plus exactement, du « sif » et

de la matraque : en effet, dans toute la région limitrophe des Bni-Hassène, se trouvaient autrefois, sur la rive gauche du Sebou, certains villages Sofiane ou Bni-Malec. Des siècles durant cette région fut l'objet de sanglantes contestations entre les Rhorba et les Hassana. Il s'était même formé une zone incessamment perturbée appelée dans la région *Blad-ezzerouata* (pays de la matraque) où la force primait le droit.

Au commencement de cette corne les *Bni-Hassène* attaquèrent, une fois de plus, leurs frères arabes du Rhorb et poussèrent leur action jusqu'aux *Fouarate*, dans le voisinage de Al Kçar'l-kbir : pourtant obligés de rétrograder, soit par la force, soit par la persuasion, ils repassèrent sur la rive gauche du Sebou tout en continuant à occuper le territoire de cette rive où s'échelonnaient auparavant nombre de villages rhorba.

Il résulte donc de cette situation que bien des *Hassana* occupent des terrains dont les titres de propriété sont aux mains de leurs rivaux : de là, depuis l'établissement du Protectorat de nombreuses contestations pétiatoires, entre européens, acheteurs effectifs — *sonnants et.... trébuchants, surtout* — et indigènes, vendeurs fictifs et ... rétifs.

Quoiqu'il en soit toutes les tribus du Rharb ont de tous temps été tribus *makhzène*, soit *guich* soit *naïba*, ce qui ne signifie pas que les sultans purent toujours compter sur leur absolu dévouement ; il y eut bien des trahisons d'un côté et souvent.... bien des têtes coupées, de l'autre. C'est ainsi que sous le règne de Moulāi-al Mostadhi (XII^e corne) plus de quatre-vingts arabes des Bni-Hassène subirent la torture : cette tribu ayant donné asile à ce souverain lors de sa lutte contre son frère Moulāi-Abd Allah fut victime de l'antagonisme des deux princes. En effet, vers 1157, Kassim Bou-Arif chef des *Bni-Hassène* avait réuni dix mille combattants de cette tribu qui avec, dix mille autres partisans, constituaient une *mehalla* imposante ; pourtant les forces de Moulāi-Abd Allah bien plus considérables demeurèrent victorieuses et les Bni-Hassène qui formaient l'aile droite furent les premiers battus, tandis que leurs compagnons prenaient la fuite, poursuivis par le kaïd Bouazza intendant du *cherbil* de Moulāi-Abd Allah. Pas un abid ne tomba dans le combat mais les Bni-Hassène perdirent plus de mille hommes, tués ; et, cinq mille chevaux leur furent enlevés ainsi que toutes leurs armes. Ce fut l'effondrement de la puissance des arabes *Bni-Hassène*.

* * *

Le Gharb est tout particulièrement le pays des « protégés » : on sait que le principe de la protection européenne des moghrebins remonte au traité de paix conclu, le 29 dzou'l-Hidja 1180 = 28 mai 1767, entre le sultan Sidi Mohammed I^{er} ben Moulāi-Abd Allah et le roi de France Louis XV, représenté par son ambassadeur le comte de Breugnon et le consul Chénier. L'article XI de ce traité spécifiait que « ceux qui seront au service des consuls, comme secrétaires, interprètes, censeaux (courtiers) et tous autres employés, ne seront pas empêchés dans leurs fonctions sous quelque prétexte que ce soit. Ils ne seront imposés d'aucun impôt ni dans leur personne ni dans leurs maisons ; etc., etc. »

Des traités semblables furent passés entre le sultan et d'autres puissances européennes.

Ces dispositions sont demeurées au Maroc dans leurs statuts, même après l'instauration du Protectorat français ; aussi ne laissent-elles pas que de donner à réfléchir sur les inconvénients d'une telle anomalie diplomatique.

* * * *

Le Gharb est une région particulièrement riche en céréales, bétail, laines, beurre, cire et miel. Le Sièg de la Région du Gharb est à Kénitra (1). et les tribus dépendant directement de cette Région sont une partie des *Bni-Hassène* comprenant six kaïdats : *Menaçra* ; *Ameur-Seflîa* ; *Oulad-Naïm* ; *Ameur-Mehdîa* ; *Oulad-Slama* et *Ameur-Haouzîa*.

Une autre partie des *Bni-Hassène* comprenant les kaïdats des *Oulad-Mokhtar* et partie des *Sofiane*, dépendent du contrôle civil de Mechra-Belksiri, cependant que la seconde partie des *Sofiane* et les *Bni-Nraba* répondent au poste de Souk-elarba du Gharb, annexe dudit contrôle civil.

Toujours de la même région du Gharb dépend le contrôle de Petitjean qui commande aux *Cherarda* et dont l'annexe de Dar-bel-Hamari est chargée d'un autre groupement de *Bni-Hassène*.

Les *Cherarda* sont subdivisés en : *Zirara* ; *Tekna* ; *Chebbanat* ; et *Oulad-Delim*.

Quant au troisième groupement des *Bni-Hassène* il comprend les *Oulad-Yahîa* ; les *Oulad-M'hammed* et les *Sefafa*.

On peut en conclure que le Gharb est presque exclusivement peuplé d'arabes originaires d'Orient.

(N.-B. On remarquera que l'on prononce *Rhorb* et que l'on écrit, indistinctement, *Rharb* ou *Gharb*.)

(1) Depuis Port-Lyautev

Le kaïd Cherkaoui

(al Khalifi al Maliki)



Parmi tous les braves chevaliers du Rhorb il nous appartient d'en mentionner encore un aussi brave pour ne pas dire plus : le *Cherkaoui* des *Bni-Malec*.

La famille Cherkaoui est issue des arabes *Oulad-Khelifa* branche des *Nadhir*, fraction des *Aroua* (Oroua) de la grande tribu *Zorhbâ*, la quatrième du groupe descendant de Hilal-ben-Ameur.

« Les familles de la tribu d'En Nadr, cite Ibn-Khaldoun, s'adonnent à la vie nomade et ont toujours vécu en confédération avec les Zorhbâ. Plusieurs d'entre elles ont acquis une certaine réputation, telles sont : les Oulad-Khalifa ; les Hamaḡna ; les Chrifa ; les Saharia ; les Douï-Ziane et les Oulad-Soleïmane : toutes reconnaissent l'autorité des descendants du Khalifat ibn-En Nadh'r ibn Araoua. Le commandement appartient aujourd'hui (c.-à-d. à la VIII^e corne) à Mohammed ibn-Ziane ibn Asker ibn Khalifa qui a pour lieutenant Semaoun ibn Abi-Yahia ibn Khalifa ibn Asker. »

L'émigration des Oulad-Khelifa dans le Rharb s'est effectuée de la même façon que celle des autres peuplades hilaliennes.

« Les *Oulad-Khalifa*, écrit Michaux-Bellaire, forment une tribu maraboutique à prétentions chérifiennes, à laquelle appartient l'illuminé Sidi Mohammed al Ahmar al Khalifi dont la koubba se trouve sur son territoire ;

« Quant au *Cherkaoui*, comme son nom l'indique, il était voué aux *Cherkaoua* les marabouts de Bou 'l-Djad (ou Boudjad dans le Tadla) qui se prétendent descendants du Khalife Omar (Ben el-Khattab). La zaouïa cherkaouiâ de Boujad était non seulement un centre religieux mais également un quartier de préparation à la guerre-sainte et la plupart des tireurs du Rharb étaient placés sous le vocable de Sidi Bouâbid ech Chergui. »

Mais le kaïd Belcherkaoui — régulièrement Ibn ech-Cherkaoui — Mohammed ben Thaïeb ben Cherkaoui ben Elhadj-Ali précise ainsi la circonstance à la suite de laquelle le nom de Cherkaoui est devenu le patronyme de la famille Al Khalifi : « Il y a un peu plus d'un siècle, mon ancêtre Elhadj-Ali,

déjà vieux, de retour de la Mecque — pour la troisième fois — s'en fut se plaindre au marabout de Boujad, son allié, de n'avoir point d'enfant. Celui-ci lui conseilla de retourner chez lui, en ajoutant : « le garçon qui te naîtra cette année, nomme-le Cherkaouï (fruit de la collaboration). »

Et, comme cette *baraka* eut son heureux effet, le nouveau-né fut appelé *Cherkaouï*, nom qui demeura le patronyme familial. »

Cet Elhadj-Ali El Khalifi était un fkih qui joignait à son prestige de savant celui de pieux pèlerin, aussi venait-on de fort loin à son *Bordj er-Rmel* pour le consulter en toutes affaires difficiles. D'ailleurs, son père, Elhadj-Thaïeb avait eu aussi un renom mérité de cheïkh avisé et conciliant.

Quant au miraculé, Cherkaouï ben Elhadj-Ali, superflu est d'affirmer qu'il jouissait de tous les heureux prestiges et avait largement bénéficié de la *baraka* du maître de Boudjad puisqu'il était devenu un réputé *cheïkh-erremia* et un élégant *cheïkh elkhil* (maître-tireur et écuyer). Ainsi les *Oulad-Khalifa* retrouvèrent leur autorité et leur éclat du temps de leur père Khalifa-ibn-Nadh'r-ibn-Aroua.

Le Cherkaouï mourut vers 1297, à l'âge de soixante-dix ans environ, et fut enterré auprès du tombeau de son ancêtre Sidi Mohammed-al Khalifi ; dans son district même.

Le Cherkaouï laissait un fils digne de lui. Ce personnage qui a joué, toute sa vie durant, un rôle considérable dans l'histoire du Rhorb, mérite une mention spéciale :

Si Thaïeb ben Cherkaouï naquit vers 1280 = 1863, aux *Oulad-Khalifa*. Comme son père, c'était un fameux cavalier et un excellent tireur ; avec cela brave à l'excès et toujours mis irréprochablement, en toutes circonstances : En un mot, il réunissait toutes les qualités et tous les travers d'un grand chef, car si parfois, du dire de certains, il opprimait les profiteurs, il savait à l'occasion être généreux avec les pauvres et les opprimés. Avec cela très sentimental, poète et mélomane, il aimait à mêler le bruit de la poudre aux accents mélodieux des violons et des guitares. Son goût du luxe s'était manifesté dès l'enfance, et, tout jeune encore, il avait tenu à avoir son « home » particulier au Souk 'l-Arba de Sidi Aïssa-Belhassène, chez les *Oulad-Miçbah*. Longtemps on cita cette résidence comme un lieu de franche gaîté et de joyeuse camaraderie. En même temps que ses qualités de *farès* et de *moul-'l-baroud* ; jointes à la ruse et à l'habileté qui lui étaient communes — toutes ces particularités avaient fait de lui une sorte de « d'Artagnan rhorbi » dont les prouesses défrayaient la chronique et ne laissaient pas que d'impressionner l'esprit des femmes qui, tout en vaquant aux travaux de la tente ou en se réunissant à l'*ain* bienfaisante, se contaient les hauts faits du jeune Khalifi ; et, toutes l'admiraient lorsque, fringant cavalier, il effectuait sur son fougueux coursier caparaçonné d'or, des fantasias échevelées et internes. C'est dans ces conditions que fut couronnée cette vie romanesque :

« Non loin du Souk 'l-Arba de Sidi-Aïssa Belhassène, au douar des Ta-faoutia, vivait le notable Elhadj-Ali fils de Mekki Ettafaouti al Acemi al Malki, protégé européen, qui avait acquis par de nombreuses spéculations, un domaine considérable, lequel fut partagé à sa mort, vers 1315 = 1897, entre ses deux fils Elhadj-Mohammed et Bousse'ham. Ce dernier, qui ne survécut que

cinq ans à son père, laissa une veuve et plusieurs enfants lesquels, hélas ! furent exposés selon l'usage humain à la rapacité des uns et des autres.

Comme toutes les femmes de la région cette veuve avait entendu glorifier Thaïeb Belcherkaoui ; dans sa détresse elle pensa que ce chef, dont la réputation de bravoure était légendaire, pourrait venir à son aide, aussi implora-t-elle son concours. Notre Khalifi n'hésita pas ! Un beau jour, semblable à un héros d'Homère, il entra seul à cheval, son fusil à répétition en travers de sa selle, dans la cour du bordj du Tafaouti et là, défiait tous les hommes de la famille qui, s'enfuyaient, lui laissant le champ libre. Il épousa alors la veuve et s'installa dans la maison. C'était vers 1902. Cinq ans après, le Cherkaoui était nommé à la demande de la tribu elle-même, *Gouverneur des Bni-Malec*, sauf les fractions des Oulad Aïssa ; des Aroua et des Zouaïa. Ces deux dernières lui furent plus tard concédées par le Makhzène. Pendant les périodes troublées qui ont suivi sa nomination le kaïd a toujours fait preuve d'un indéfectible loyalisme. De même qu'il avait soutenu la cause de Moulai-Abdelaziz il demeura fidèle à Moulai-Abdelhafidh, alors que les Bni-Hassène et les Cherarda, groupés en une même *baïa* avec les gens de Meknès, avaient proclamé sultan Moulai-Zeine l'Abidine autre fils de Moulai-Hassène.

Il était normal, étant donné le sentiment et la largesse de vues du Cherkaoui, qu'il accueillît ouvertement les Français et souscrivit à l'instauration du Protectorat. C'est ce qu'il fit spontanément ; et même il déploya ses efforts et prodigua ses deniers pour assurer le ravitaillement de la mehalla chérifienne qui, sous le commandement du commandant Brémond opérait dans les Cherarda.

Étant donné aussi son impétuosité, qu'il poussait jusqu'à la témérité, le kaïd Cherkaoui n'échappa pas aux blessures de guerre et eut plusieurs chevaux tués sous lui, notamment au cours de la répression des *Djebala*. Lors des événements de Fez, en 1912, il partit à la tête de quinze cents cavaliers, aidant puissamment au rétablissement de l'ordre et à l'installation du Gouvernement militaire Français dans cette capitale du Nord. Mais tant de surmenage avait déprimé notre héros rhorbi aussi succombait-il peu de temps après sa rentrée chez lui, 12 juillet 1912, alors que ses services et son loyalisme allaient être récompensés par l'attribution, rare alors, de la Croix de la *Légion d'Honneur*.

Il laissait trois fils Mohammed ; El Mekki et Mohammed-Çrheïr.

Le domaine familial, devenu très florissant déjà sous le kaïd Thaïeb, grâce à l'application des méthodes modernes, fut alors confié à la direction éclairée de Si Elmekki dont le frère puîné, benjamin de la famille, cultive, lui, les sciences et la littérature. Quant au kaïd

Si Mohammed Cherkaoui, il est né aux *Oulad-Khalifa*, *Dar-Kaïd-Cherkaoui*, en 1301 = 1884. Il fit normalement ses études premières en zaouïa sous la direction du fkih Boussel'ham ben Amor et les compléta à Karaouïine auprès du cheikh Guennoun. Rentré dans la tribu, il fut nommé khelifa de son père et, en cette qualité prit, avec lui, une part active aux opérations contre Bou Hamara.

A l'affaire de Cherarda, il y eut vingt-et-un tués parmi ses trois cents cavaliers. Mais il prit sa revanche sur les *Djebala*, leur tuant quarante-cinq guerriers.

On ne saurait insister sur les qualités du kaïd Si Mohammed, il suffit d dire qu'il est un vrai Belcherkaoui ; chef décidé, fidèle à la parole donnée

Parlant distinctement le français il a fait, selon la volonté de son père des études assez sérieuses auprès d'un précepteur particulier. Il a épousé une cherifa du *Dar-Elhadj-El Maâthi*, chef de la Chaouïa et a deux charmant



Le kaïd Cherkaoui Si Mohammed
et ses deux enfants Lalla Zobeïda et Abdelkrim (en 1925).

enfants Lalla Zobeïda et Abdelkrim représentés avec lui sur cette agréable photo.

Souk-el-Arba de Sidi-Aïssa Belhassène (Rhorb), 1925.

* * *

Deux santons *Cherkaoui* dont les mausolées funéraires sont soigneusement entretenus dans le Rharb et qui y sont encore particulièrement vénérés furent : Sidi Ahmed ben Rhaffour Cherkaoui, au *Bechara*, chez les *Khlot*,

pres de Souk-elhad des *Oulad-Djeloul* et son frère Sidi Ali, dont la koubba se dresse entre les deux *merdjate* près d'Aïoun-elfelfel. Tous deux étaient de la famille maraboutique des Cherkaoua de Boudjad (*Bou'i-Djehad* : le meneur de la Guerre-Sainte).

La doctrine de l'Iman Djazouli domine encore en cette région où elle se retrouve intimement combinée, sous une forme conventionnelle, à la *Tharika Kadiria*, connue sous le nom de *Djilalia*. Dans toutes les *hadrate* des *Djilala* il doit y avoir au moins un *Khalifi* pour diriger la cérémonie et recevoir le *Alal* (monde), dans le cas d'absence d'hommes des *Oulad-Khelifa*, un membre de la *hadra* prend le nom de *khalifi* et dirige la cérémonie, tel un officiant consacré. Cela a surtout une tendance à la représentation d'épopée de guerre-sainte. Ces réunions prenant le nom de *lemma* pl. *lemmate*. Dans ce sens, *lemma* signifie assemblée (levée de fidèles : du verbe soud *lemm* : rassembler, accumuler) devant laquelle se prononce la *hadrat* conférence, causerie, instruction rituelle.

Parmi les improvisations *djilalistes*, qui toutes se terminent par une invocation au grand saint de Bagdad, en voici une relative aux *Oulad-Khelifa* :

« la *Oulad-Khalifa*, moualine arbâine fehal la fikoum tali hatta Moulai Abdelkader el Djilali solthane eç Çalihine.

(O *Oulad-Khalifa* ! O vous les quarante *maitres-mâles* ; vous vous suivez sans interruption, jusqu'à Sidi Abdelkader Al Djilali ! le Sultan des *Santons*).



Le kaïd Gueddari



Sous quelque orthographe qu'on écrive leur nom et en quelque région qu'on les retrouve, soit dans les plaines, soit dans les montagnes, soit dans les forêts, les *Bni-Hassène* sont des arabes de même origine ; qui, autour de leurs chefs, ont groupé des fractions de cheurfa.

Une grande partie de cette tribu, ainsi que nous l'avons indiqué, est établie sur le littoral atlantique du Rharb, depuis Azila (Acila) et l'*Azchar* jusqu'à Anfa (Casablanca). « Il est bien difficile, écrit Ed. Michaux-Bellaire, de se faire une idée de l'état dans lequel se trouvaient ces régions au moment où les Arabes y furent établis ; pourtant, il y a tout lieu de penser que ce pays, aujourd'hui si peuplé et si riche, était alors à peu près inhabité et couvert de forêts et de taillis. »

Au cours de son périple effectué, vers 1880, le Vicomte Charles de Foucauld remarqua aussi d'épais et nombreux taillis de lentisque et autres essences arborescentes couvrant le Sahel atlantique, depuis Larache jusqu'à Meknès et Fez. Le pays en raison de sa végétation luxuriante a mérité, écrit-il, le nom de *Doukkala du Nord*. D'après ce même voyageur, les *Bni-Hassène* parlent aussi bien le *tamazirt* que l'arabe, mais ils mêlent à leur langage diverses expressions ou particularités conventionnelles ; telle est la particule *d* dont ils font précéder les noms au génitif ; ainsi ils disent : *ouad d en-Nekhla* ; *djebel d el-Akhmas* ; et, ajoute-t-il, on en fait même abus dans tous les environs de Tétouan.

C'est à cette « *gueddara hassanīa* » (*opulum hassénite*) que commande depuis des siècles la famille des *Gueddari* qui compte des chefs réputés, tantôt indépendants tantôt au service du Makhzène.

Le kaïd **Gueddari Si Mohammed ben M'hammed** ben Mohammed ben Kassem ben Al Ahchemi ben Mohammed Al *Gueddari* est à la tête de l'important kaïdat des *Bni-Hassène-Mokhtar* qui compte quatre mille tentes. D'après lui, les *Gueddara* sont issus des *Achach* branche des arabes hilaliens de la confédération des *Mirdas-Riah* qui comptait également la grande famille des *Daouaouida*. En l'an 446 = 1055, alors que les arabes envahisseurs se partagèrent les villes de l'Ifrikiya la tribu de *Mirdas* occupa Béjà et ses environs, qu'nt au souverain ziride Moëzz-ibn-Badis, vaincu, il chercha sa sécurité en mariant ses trois filles aux émirs arabes : Farès Ibn Abi'l-Rhaït ; Abed-ibn Abi'l-Rhaït ; et Al Fadh'l ibn Abi-Ali al Mirdassi.

Jusqu'à la mort de l'émir Abou-Zakaria, la tribu de *Mirdas* se comporta tantôt en amie de l'empire hafside et tantôt en ennemie, mais lorsqu'El-Mostancer, fils et successeur d'Abou-Zakaria le hafside, eut affermi son autorité, les *Kaoub* contractèrent une sérieuse alliance avec lui contre les *Mirdas* qui furent ainsi dépossédés et expulsés de l'Ifrikī. C'était vers 650 = 1252, alors que le Chérif de La Mecque avait reconnu l'autorité du prince hafside de Tunis. Dès lors les *Mirdas* devinrent les tributaires de leurs cousins *Kaoub-Mirdas* qui les assujettirent plutôt durement. Ces *Kaoub* étaient fils de Kab : Dès lors, l'un d'entre eux, Abou'l-Laïl ben Ahmed ben Kab, réunissant sous son autorité tous les fils d'A Ahmed ben Kab et leurs familles, les désigna par le surnom de *Achach* (le nid ; la nichée). C'était vers la VIII^{ème} corne. (Ibn Khaldoun. T. I.)

Les ancêtres du Gueddari, étant donné les expéditions guerrières des premières dynasties moghrebines, comme aussi les incessantes chevauchées régionales furent tous des hommes de poudre rivalisant de bravoure et de hardiesse avec les meilleurs capitaines de leur temps ; cependant, on compte parmi eux quelques savants réputés, et l'oncle du kaid actuel, Sidi Kassem, qui eut sa page d'histoire littéraire et scientifique, fit partie des *mchaikh* de l'Université Karaouiïne : on a même conservé, dans la famille, des dahirs dans lesquels sont louangées ses qualités de savant et ses vertus de chérif. Il mourut, en cheïkh vénéré, aux *Bni-Hassène* et fut, comme tous les membres de cette famille enterré à Chella (Salé).

Quant aux ancêtres guerriers, l'un d'eux, Mohammed el Gueddari, chef très décidé, fut connu comme *khelifa-rharbi* de Moulai-Ismaïl et joua un rôle fort important dans cette zone-extrême, menacée sans cesse par les ambitieuses contingences ibériques et riffaines ; aussi le *kçar-El Gueddari* fut-il soigneusement fortifié et crénelé. Presque tous les souverains passant aux *Oulad Sidi-Yabia* pour aller visiter les sanctuaires de Sidi Bou-Sel'ham et de Lalla-Meïmouna et pèleriner au tombeau du *rhouts* Moulai-Abdesslam-ben-Machich, se reposaient en cet hospitalier château-fort où chaque fois une somptueuse dhiffa fêtait leur passage.

Le khelifa El Gueddari mourut vers le milieu de la douzième corne, laissant un fils Al Ahchemi né vers 1135 = 1723 et, lui-même, d'un allant guerrier demeuré légendaire : il fut tué en baroud par les *Zaïane* près de Khenifra. Il laissait trois fils : Kassem ; Djilali et Moussa.

La mère de Kassem qui était une cherifa des *Kacheriïne* éleva également de son lait trois enfants de la Maison d'Ouazzan : Sidi Allal ; Sidi Tahmi ; et Lalla Fathima.

Kassem grandit, en sagesse et en bravoure, au milieu de ses frères de lait. Après une vie active, il mourut en 1230 à l'âge de soixante-dix ans, laissant deux fils : Mohammed et Elhadj-Abdesslam.

Mohammed qui était né vers 1220 fut instruit et compta aussi parmi les meilleurs kaidés de la région. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans ayant eu plusieurs enfants : M'hammed ; Allal ; El Ahchemi ; Ahmed ; Elhadj-Tahmi et cheïkh-Kassem, tous savants et élèves de Karaouiïne. L'une de ses filles Elhadjat-Adda fut épousée par Sidi Elhadj-Mohammed ben Amrani, le grand

santon idrisside de Meknès, avec lequel elle accomplit d'ailleurs, le pèlerinage de La Mecque.

Quant à Ahmed ben Mohammed el Gueddari, il fut tué à la tête de sa harka à Zaïr, près d'Azemnour, en 1280, cinq ans avant la mort de son père.

Sidi M'hammed ben Mohammed-el-Gueddari — né en 1260, — fut très instruit en arabe et fut attaché à la personne de S. M. Moulâï-Hassène dans toutes ses expéditions, notamment en Tafilelt, où il avait emmené avec lui l'une de ses femmes, qui y mit au monde un garçon Abdelaziz dit *es Saharaoui*. Cet enfant naquit dans la zaouïa de Sidi Abdelaziz-al-Moghraoui, au Tafilelt ; il est aujourd'hui l'un des plus savants de la famille et son fils M'hammed est élève de Karaouïne.

Le kaïd M'hammed El Gueddari eut comme secrétaire un fkih notable des Koreïz, nommé Si Thaïeb-ould-El Hadja El Koreïzi qui, auparavant, avait été *katib* du Sultan. Il mourut en 1330 à l'âge de soixante-dix ans, non sans avoir augmenté les titres familiaux d'un dahir fort élogieux, et émanant de Moulâï-Hassène, en date du 11 çafar de l'an 1304, lui consacrant ses attributions de cheïkh et de khelifa-général pour tout le Nord de la région des Bni-Hassène.

Il laissait Abderrebih-Mohammed (le kaïd actuel) ; Elhadj Kassem, son khelifa, dont les fils sont Ahmed et Larbi ; Driss mort sans enfant en 1340 ; Omar qui a pour fils Mohammed elhabib, jeune étudiant ; Boubekr qui sait la langue française et l'enseigne aux jeunes gens de la famille ; El Ahchemi ; Abdesslam et Ben Aïssa et ... il y avait aussi Thaïbi qui tomba en brave sur le front français en 1917. C'était l'un des plus vaillants sergents du 9^{ème} Tirailleurs marocains qui laissa, outre de poignants regrets dans sa famille, une citation avec Croix de guerre et la Médaille militaire commémorant à sa façon la bravoure *gueddaria*. *Sur Lui s'étend toujours l'ombre rafraichissante des Jardins d'Allah !* Quant au kaïd

Sidi Mohammed ben M'hammed al Gueddari, il est né en 1299 = 1881, à *Dar-el-Gueddari*, dans la vallée de l'Oued-Beit. On sait que, en Maroc surtout, le nom familial porté par le kçar constitue un quartier de noblesse.

Le kaïd qui parle quelque peu le français est fort instruit en langue arabe. C'est aussi un « *gueddari* » décidé qui eut plusieurs chevaux tués sous lui. Il prit part à de nombreuses harkas contre les *Guerrouane*, contre *Bou Hamara* ; *Zeïnet* ; se battit contre *Raïssouli* sous les ordres du Grand-vizir Guebbas et du Pacha Boucheta 'l-Baghdadi : il fut aussi à l'affaire d'El Kourt. En tous points c'est un brave et hardi kaïd. !

Il y eut au gré de l'époque et des événements des sympathies ou des inimitiés entre le *Dar-El Gueddari* et le *Dar-Er Raïssouli* (ou *Raïssouni*). « Cependant, nous dit le kaïd, moi qui ai combattu ce puissant chef, je ne puis que l'admirer. Sa grande influence de marabout et de chérif-alami s'étendait bien au-delà des Oulad Ahmed Berreissoul. C'était un homme énergique, d'un commandement souverain. Il avait été, cela va sans dire, un incomparable-farès, cependant dans les dernières années de sa vie, étant donné son grand âge, il montrait de préférence sa mule favorite. C'était un homme de haute taille ; de forte corpulence, doué d'une physionomie éveillée ; aux yeux noirs ; il était très chevelu et très barbu.

Et... il prisait constamment !

Dar El Gueddari, 1925.

Le kaïd Mansouri



Le kaïd Mansouri, (Mançouri) s'enorgueillit, avec juste raison, d'appartenir à la descendance du santan connu dans tout le Rharb, et bien au delà, Sidi Mohammed (ou M'hammed *dit* Hammou) Benmançour el-Miçbahi qui est considéré encore aujourd'hui comme le père et protecteur de la tribu des *Menacera*.

D'après le fkih Moulâi-Ahmed ben Çalah el Mansouri, des Oulad-Hammou, les Menacera du Rharb sont étroitement apparentés aux *Cheurfa Oulad-Mançour* d'Aïn-elhouts (Tlemcen). Le patronyme d'Ibn-Mançour fut adopté par le santan Moulâi-Abd Allah ibn Mançour ben Mohammed fils de Moulâi-Abdeldjelil qui s'illustra en Andalousie et a son tombeau au pied du Djebel Tessala ; lui-même était fils d'Abderrahmane-Echchérif le premier venu d'Orient pour s'installer à Tlemcen chez ses cousins tant les descendants de Soleïmane frère d'Idris'I-Akbeur que ceux de Daoud ben Moulâi Idris'I-Açrheur à qui, d'après El Achmaoui-elkbir, échurent, en partage, Tlemcen et sa contrée.

Abderrahmane-Echchérif revendiquait lui-même l'ascendance de Mohammed en Nefs-Zakkïa, le deuxième fils d'Abd Allah'I-Kamil, *el Mobadjel* (l'honoré) qui fut nommé, par ses frères, chef de la *Ville noble*, La Mecque ; et, de Hind bent Abi-Obeïda ben Eççahabi, plus connue sous son pseudonyme de *al-âlimat Si Abd Allah bent Zamâa el Acid*.

D'après le généalogiste Abdesslam ben Etthaïeb — qui vivait à la onzième corne — : parmi la nombreuse postérité d'En Nefs-Zakkïa sont les *Bni-Sid 'l-Hassène* dont l'auteur vint du Hedjaz jusqu'à Sidjilmassa et où ses descendants exercent un commandement au Moghreb.

Le santan Moulâi Abd Allah ibn Mançour se réfugia dans la paix d'Allah le 7 choul de l'an 926 = 1519 ; il laissait sept garçons : Mohammed — *dit* Hammou — Benali ; Larbi ; Bel-abbès ; Djaber ; Mohammed'I-Imam et Ben-aouda. Ces sept garçons eurent une postérité qui, aujourd'hui, se répand nombreuse tant en Oranie qu'en Moghreb.

Sidi Mohammed ben Mançour, du Rharb, avait, tout jeune encore, accompli avec son père le voyage de Sidjilmassa ; puis, passant dans le Drâa, ce fkih y avait séjourné longtemps, poussant entre temps jusqu'à la Saguïet-elhamra pour y visiter les cheurfa ses parents. Après quoi, s'étant fixé dans

le Houz il n'y était resté que peu de temps, décidé qu'il était à se fixer définitivement dans le Rharb. Doué d'une éloquence captivante il eut tôt fait de grouper autour de lui un nombre considérable d'adeptes répondant avec enthousiasme à sa foi ardente et à son attirance de thaumaturge ; et il est évident que la fraction des *Sofiane* établis le long de la merdjat de Ras-ed-Daoura était tout entière à la dévotion de cet ouali.

Sidi Mohammed ben Mançour avait été, avec Sidi Malec ben Khadda et Abou-Otsmane Saïd ben Essaïyah 'l-Malki, disciple de Sidi Abdelaziz Etebbâa, lui-même élève puis successeur de l'Imam El Djazouli ; il portait le surnom glorieux de *Al Miçbahi* (flambeau de la religion ; de la science), titre dévolu aux vertueux *mchaïkh* depuis l'ouali Abou-Dia Miçbah *ech chaouï*. Dès lors tous ces marabouts, décidés jusqu'à la mort à propager la doctrine *chadeli-djazouli*, firent corps, sous le nom d'*Oulad-el-Miçbah*. Actuellement encore, on rencontre dans le Rharb et dans le Rif, nombreux les mausolées funéraires de ces doctrinaires rigoristes.

L'organisation militaire dans cette région, explique Michaux Bellaire, date des premiers temps de l'Islam ; elle fut dès le début placée sous l'invocation de l'Imam Ali ben Abi Thaleb — Sidna Ali — ; elle a été renouée au moment des conquêtes portugaises par Sidi Ali frère de Sidi M'hammed Bennaceur de la zaouïa des *Naciria* ; et dans le Rharb, plus particulièrement, par les *riahiïne* Oulad-Miçbah ; les Maâchate ; les Bahara et les Cherkaoua.

Les exercices guerriers se pratiquaient généralement dans les *zauïas*, notamment dans celle d'*Ain-Tissouate*, près de Moulâi-Bou-Selhem, et dans celle de Sidi Mohammed Benmansour, qui sont d'anciens centres de guerresainte.

Tous les Oulad-Miçbah furent des patrons de *djihad*, que dans les exercices guerriers on invoquait toujours en masse : « *Ya Oulad-el Miçbah ahles sourbat el beïdhat* (Oulad-Miçbah, gens de l'escadron blanc !) »

Le grand patron des Confréries militaires du Rharb est Moulâi Bou Chta Al-Khamma, dont le tombeau se trouve à Amergou, en Fichtala.

Le tombeau de Sidi Mohammed-Benmançour s'élève dans la petite île de *Bassabis* (djazirat-elbesbès, île du fenouil) îlot de la merdjat, dans les Oulad-Djelloul du Rharb, en un endroit, dit d'abord Khlot, et qui alors était le fief de la tribu arabe des Khlot.

La *baraka* — ou plus exactement la *Karamat* (pouvoir thaumaturgique), — de cet ouali, à l'instar de celle de l'aïeul Ibn Mançour, était particulièrement recherchée ; elle se manifestait au gré de sa volonté par un pouvoir ignifère. Aussi était-il toujours accompagné d'un *guerrab*, (porteur d'outre d'eau) qui éteignait le feu sur son passage. Ce fut ainsi, dit la légende, que fut formée la merdjat de Ras-eddaoura ; en effet, lorsque Sidi Mohammed arriva dans le pays des Oulad-Djelloul et qu'il s'arrêta à Bassabis, l'eau versée continuellement par le *guerrab* se répandit sur le sol, inondant une partie du pays et finit par former la lagune... *Allah ouah al mènethaki* (Dieu Lui le (plus) logique !)

Une autre légende, donnée par la famille, rapporte la création du puits alimentant le kçar Sidi Mohammed Benmançour : un jour que le cheikh était assis au milieu de ses tholba, l'un d'eux, préposé au remplissage des encriers, se plaignit de n'avoir plus d'eau pour dissoudre la poudre d'encre. Aussitôt.

le cheïkh, plongeant lui-même un kiam (plume en roseau) dans un encrier, en fit jaillir la source qui alimenta depuis le *bir* bienfaisant.

Même après sa mort son pouvoir de « feu et de lumière » protégea les Menacera ; c'est ainsi que le Sultan Moulâï-Ismaïl, alors qu'il se rendait en ziara au tombeau de Moulâï-Abdesslam-ben-Machich, et qu'il recevait la dhiffa dans cette tribu, aperçut une fillette, Lalla Menana, qui lui plut et qu'il fit demander, comme épouse, à ses parents. On lui accorda volontiers l'autorisation de la joindre à son harem et l'on donna de grandes fêtes. Lorsque plus tard, au retour de son pèlerinage, le sultan se souvint de sa jeune préférée il la fit mander : elle lui apparut alors auréolée de feu et le monarque crut comprendre que le temps des épousailles n'était pas encore venu. Il attendit encore sept mois et le même phénomène se reproduisit jusqu'à trois fois. La troisième fois et sans que la jeune fille, qui se tenait timide et tremblante devant lui osa lui parler il entendit ces vers sortant d'une bouche invisible :

..... :

« Kount fi'-merdjeti meriha ou elloum redjaât fetsour ;
« la southane Ismaïl ben Ali illa enta chérif rhadour ;
« Âlem biana bental-arhouts Ibn Mançour ! »

ce qui signifie :

« J'étais dans ma merdja, tranquille ; et, aujourd'hui je suis venue entre les murailles (du palais) ;

Oh Sultan Ismaïl ben Ali, si toi tu n'es pas un chérif perfide ;

Sache que je suis la fille du rhouts Ibn Mançour !...

.....

Aussitôt, le Sultan, se rangeant lui aussi à l'avis de l'ouali, donna des ordres pour que fut reconduite en « sa merdjat » la jeune fille, non sans toutefois l'avoir comblée de présents et de belles paroles. Depuis, aucun personnage étranger à la tribu n'osa affronter une alliance avec les Menacriate. De plus, Moulâï-Ismaïl fit remettre au *naïb* des descendants d'Ibn Mançour un cachet qui affirme leur qualité de cheurfa ; et, il les exonéra de tous impôts comme de toutes charges afférentes à la *naïba*.

Tous les Sultans, se rendant au Djebel l-âlam passent au tombeau de Cheïkh Mohammed ben Mançour ; et, à chacune de leurs visites, ils ordonnent soit un embellissement soit une réparation à la Mosquée ou au Sanctuaire.

La sépulture du cheïkh est surélevée de deux koubbas dont la seconde se trouva miraculeusement édiflée en une nuit, auprès de l'ancienne ; c'est pourquoi ce chérif est appelé *Moul-koubbatine*.

Sidi Mohammed — dit Hammou — ben Mançour al Miçbahi rendit son âme à Dieu vers l'an 931 = 1524.

Parmi ses disciples préférés on cite Sidi Ali ben Slimane qui acquit aussi un renom de preux-chevalier (*moudjahid*) et de santou vénéré et dont le tombeau, faisant face à celui du cheïkh, est également très visité, notamment par les aliénés ou possédés du *afrith* (démon, génie malfaisant) ; Sidi Acel, dont la sépulture est également dotée d'une coupole, de même que celle de Sidi Mohammed l-Mlih ; tandis que celle de Sidi Mohammed al Melali, également son élève, se distingue par une *haouïtha*.

Le chérif Benmançour laissa trois fils : Sidi Yahïa père des *Oulad-Yahïa* — (dont le mokaddem et cheïkh actuel est Boussel'ham *ben Tahmi*) — a sa koubba à *Sidi-Yahïa des Touazit* dans les Bni-Hassène de Kenitra ;

Sidi Azzouz de qui le tombeau est à Ababda, aussi dans les Bni-Hassène, avec comme mokaddem actuel, Si Yahïa *ben Elhadj-Ahmed* ;



Le kaïd Mansouri Si Mohammed ben Larbi,
bravement, tombé, au « Champ d'honneur » pendant la guerre du Riff.
Rahamatou allahî ôlihi !

et Sidi-Hammou patron des *Oulad-Hammou* que dirige le kaïd Mançouri Mohammed ben Larbi.

Ces trois fractions font partie du même groupement des *Menacera*.

Les *Menacera* sont groupés dans le territoire qui s'étend au Sud du Souk-elhadj des Oulad-Djelloul et la mardjat (lagune) de Ras-eddaoura, mais ils ont des douars sur toute la rive Est de cette lagune. C'est une région sablonneuse et marécageuse propice à l'élevage ; aussi, ont-ils des troupeaux considérables qui constituent leur principale richesse. Les terres de labour sont dans des azibs, en dehors de la tribu.

Jusqu'à ces dernières années les *Menacera*, — quoique étant tribu *Makhzène* — étaient exonérés d'impôts *naïba*. Leurs villages sont très importants, très peuplés et donnent l'impression de l'aisance et même de la richesse. Nous pouvons ajouter que nous les avons vus surpeuplés, étant donné que chaque demeure ou *khaïmat* abrite son nid de cigognes familiales et presque familiales.

Le kaïd **Mansouri Mohammed** est le fils de Larbi ben Tahar ben Mohammed ben Elhadj-Thaïeb ben Bousselham ben Ahmed ben Allal ben Yahia ben Abd Allah ben Sidi Hammou troisième fils du santou Abou-Abd Allah Mohammed Benmançour.

Dans cette famille, nous affirme le fkih, les centenaires ne furent pas rares ; l'un d'eux, même d'après un document de la zaouïa datant de 1055, serait mort à Tamegrout à l'âge de 130 ans, après avoir vu repousser ses dents et ses cheveux ! (Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on nous fait part de faits analogues.)

Le kaïd Mansouri Mohammed ben Larbi est né dans les *Oulad-Hammou* en 1305=1887, il fit toutes ses études dans la zaouïa familiale : son père d'ailleurs était un fkih marquant et son grand-père maternel était le fkih Soussi, kadhi des *Menacera*. Quant à son grand-père paternel, Tahar ben Mohammed ben Elhadj-Thaïeb, qui était lui-même kaïd des *Menacera*, il avait laissé en mourant septuagénaire, en 1270 trois fils : M'hammed ; Elhachemi et Larbi.

Le fkih Si Larbi ben Tahar eut comme fils : M'hammed mort sans enfant ; Soussi, également décédé sans postérité ; Ahmed qui a un fils Elahchemi ; et le kaïd Mohammed père de deux charmants garçonnets Tahar et M'hammed qui commencent à apprendre auprès du *mouéddeb* familial.

Il y a une douzaine d'années que le kaïd a succédé, dans le commandement des *Menaçra*, à son cousin le chérif Al Korchi Al Mansouri, par dāhir de Moulaï-Abdelhafidh. Il a comme khalifa son cousin Benaddidah ben Alahchemi.

* * * *

Deux autres notables des *Cheurfa Oulad-Hammou* sont les fkihs Si Larbi ben Hanefi, âgé d'un cinquantaine d'années et son cousin plus jeune Si Tahmi ben Kassem ben M'hammed qui, tous deux, aimablement, concourent à ces renseignements.

Djazirat elbesbès, 1925.

Le kaïd Krafès

Les Oulad-Al Krafès peuplent la région comprise entre le Souk-elhad d'ElKourt et le Souk-elkhemis de Sidi-Kassem-Moul'l-Harrouch dans la fraction *Ezzaâtra* des *Bni-Malec Aroua*. Ce district fut souventes fois disputé par des titulaires étrangers à cette famille, laquelle, pourtant est bien celle ayant donné son nom à ce groupement, d'origine arabe, déclare le kaïd, qui précise même « *arabes Bessbâ* ».

Il y a plus d'un siècle que le surnom de *Bou-Krafès* fut donné à l'ancêtre Abd Allah ben Mohammed ben Tahar, dans les circonstances suivantes : en ce temps-là — année 1234, est-il dit dans l'*Istiksa* — le sultan Moulâi-Slimane préparait une expédition contre les Berbères Aït-Oumalou du Fezzaz. Pour cela il convoqua tous les Arabes du Houz ainsi que les *abids* de Meknès et ordonna à son fils Moulâi-Brahim, khelifa à Fez, de le rejoindre au Tadla avec le guich des *Oudaya* ; celui des *Cheraga*, ies Arabes du Rharb et les milices des ports. La population était alors dans une grande détresse, conséquence du terrible typhus qui ravageait les villes et les campagnes. A ce moment, le Sultan ignorait que l'épidémie sévissait si fortement dans le Rharb, son khelifa ayant négligé de l'en avertir. Cette affaire, dite de Zaïana, ne fut d'ailleurs guère favorable au Sultan, les berbères de son camp ayant fait défection. Ses partisans arabes furent victimes de cette trahison ; et nombreux furent ceux qui restèrent sur le champ-de-bataille, cependant que les autres, littéralement dépouillés, se sauvaient tout nus à travers la campagne. Le kaïd rharbi ayant rassemblé les débris de sa méhalla s'en fut en vue du Rharb, non sans avoir connu les affres de la faim. Pendant plusieurs jours ils durent, selon la parole de Sidi-Aïssa, manger ce qu'ils trouvèrent sur leur chemin, c'est-à-dire de maigres végétaux. Nombre d'entre eux furent malades ; il y eut même des morts, alors que le cheïkh Abd Allah qui, lui, s'étant exclusivement substanté avec du krafès (céleri sauvage) ne ressentit aucune indisposition. On le surnomma alors, *Bou Krafès* : cette appellation demeura le patronyme de sa famille ; et, par extension celui des gens groupés autour d'elle.

De tous temps, les chefs de cette Maison ont exercé sur leur tribu une influence quasi-religieuse et militaire et, au cours du règne du Sultan précité, ils demeurèrent fidèles à ce souverain ainsi que les autres *Bni-Hassène*, les *Dkhissa* et les *Oulad-Naceir*, comme eux, pourtant, incités à s'insurger.

Le kaïd Bou Krafès Abd Allah mena une vie mouvementée, en tant que *moul'l-baroud* ; mais, son fils aîné, Elhadj-Djilali, qui lui succéda, fkih en renom, n'hérita pas ses qualités guerrières. Tout jeune encore il accomplit le pèlerinage aux Lieux Saints, cherchant partout la science et la lumière doctrinale ; aussi, dans les dernières années de sa vie, après de nouveaux pèlerinages, se retira-t-il à Ouazzane, en ce séjour de piété, où il mourut et fut inhumé en 1312 = 1895. Il laissait :

Elhadj-Abdesslam ben Djilali, qui lui succéda au kaïdat pendant six années, par dahir de Moulai-Abdelaziz, et qui, mourant en 1318 = 1902, fut enterré à Ouazzane, comme du reste le sont la plupart des membres de cette famille ;

Abd Allah ben Elhadj-Djilali, *cheïkh er R'biâ* qui mourut six ans après son aîné, à l'âge de soixante cinq ans laissant Djilali et Tahmi, deux fkihs fort instruits en arabe ;

Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Djilali, qui fut kaïd des Aroua après que cette fonction, qui avait été *acquise* par le kaïd Etthahieb ben Cherkaoui al Khalifi fut redevenue vacante par suite de la mort de celui-ci. Elhadj-Mohammed El Krafès reprit donc le commandement de sa tribu jusqu'à sa mort survenue en 1331 = 1913. Il laissait comme fils : Driss, encore tout jeune et qui est actuellement le khelifa et « *le bras droit* » du kaïd actuel ; et Kassem.

Deux autres fils de Elhadj-Djilali : Ahmed et Boucheta — père de Si Ahmed et de Si Mohammed — furent des notables sans rôle saillant quant ; au dernier des fils de feu Elhadj-Djilali Krafès, qui est père du kaïd actuel :

Le kaïd Krafès Si Kassem ben Elhadj Djilali, il naquit en 1292 = 1875, à Dar'l-Krafès et fit de bonnes études à la zaouïa familiale. Il devint kaïd-mîa sous Moulai Abdelhafidh et prit part, à la tête de son goum, à deux opérations de cette époque si mouvementée. Il prêta, avec une loyale et spontanée bonne volonté, son concours aux généraux Moinier et Maurial. Il assista à Sidi-Kassem, aux combats livrés aux insurgés par le Commandant Brémond chef de la mission française, envoyée au secours de Meknès — qui avait proclamé Moulai-Zeine, — et de Fez où Moulai-Abdelhafidh était en danger. Partout il se montra brave à l'excès, ainsi qu'en attestent plusieurs lettres de félicitations des chefs de l'Armée française.

A la suite de ces événements le kaïd Krafès fut appelé en Chaouïa pour participer aux opérations de répression ; mais, à quelque temps de là, il démissionna en faveur de son fils Mohammed l'aîné de ses neuf enfants dont : M'hammed, Mohammed-Çrheïr ; Abdesslam ; Abd Allah ; Tahmi ; Bou-Hadjar ; Ahmed et Mosthfa, ces derniers, sont encore d'assidus tholba de la zaouïa ; quant au kaïd

Krafès Mohammed ben Kassem al Araoui il est né aussi à *Dar-Kaïd-Krafès*, en moharrem 1314 = juin 1896. Très laborieux thaleb du moëddeb familial il se révéla pourtant bien vite plus apte aux exercices d'« *éducation physique* » qu'à la récitation. Farès décidé, les sports, notamment, et l'équitation, surtout, l'attiraient ; aussi s'était-il déjà distingué lorsqu'en 1921 il fit partie de la Colonne d'Issouël, sous les ordres du général Poeymirau. Récemment il prêta un concours actif au Général Colombat,

dans les *Djebala*. Aux *Bni-Messara* il fut de l'action menée par le Commandant Combes.

Actuellement le kaïd Krafès est en pleine activité de loyal chef des *Aroua* et son tout jeune fils Thaïeb sera initié aux vertus familiales.

* *

Trois zaouïas de la tribu d'*Aroua* ont été récemment érigées en *douars* *Naïba* ce sont celles des
Oulad-Sidi-Amour ech Cherkaoui ;
Dhaâf ;
et *Cheurfa Djazouliine*.

* *

D'après El Achmaoui elkbir les *Oulad-Aroua* font partie d'une même famille idrisside : les *Bni-Ziane-ben-Morcheb*, en même temps que les *Oulad-Sidil'Hassène*. Leurs ancêtres communs seraient :

Moulaï-Abd Allah ben Abderrahmane ben Yâla ben Ahmed ben Omar ben Soleïmane ben Ahmed ben Mohammed ben Moulaï Idris'l-Açrheur ben Idris'l-Akbeur ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène Almoutsanna ben Hassène Essibtbi, ben Fathima-Zohra fille du Prophète Mohammed et épouse de l'Imam Ali-ben-Abi-Thaleb.

Ce même paragraphe du célèbre généalogiste moghrebin s'adapte également aux *Oulad-Othmane-ben-Attia* ; aux *Oulad Mohammed-ben-Attia* ; (qui font partie de la fraction *Koreïz* du *Rharb*) ; aux *Oulad Solthane* aux *Bni Amer* ; aux *Oulad-Makhlouf-ben-Ikhlef-Lahlali* ; aux *Oulad-Mohammed* ; aux *Oulad-Azzouz* et aux *Oulad-Ibn Anane*, lesquels sont les maîtres des cheurfa du Sahara d'Ouargla.

Une autre fraction de même origine est à *Flitta* et s'appelle les *Oulad-Ali* ; alors qu'une autre qui réside dans la ville de Tlemcen, se nomme *Oulad-Bou Saïd* ; une autre dans les *Bni-Aklil* s'appelle *Oulad-Sidi Abd Allah-ben-Mohammed* ; une autre chez les *Bni-Snassène*, au milieu des berbères Aït-Akhlouf se distingue par le nom d'*Oulad-Abderrahmane* ; une autre à *Adjnâda* est nommée *Oulad-Sidi-Ouarièche*, dont une partie sont les *Haïanioun* ; une autre fraction est à *Aâmda*, ce sont les *Bni-Ouarzine*, enfin les *Oulad-Sidi-Omar ben Çalah* chez les *Bni-Ameur*.

Les *Aroua* de Kenitra, 1925.



Le kaïd Ennedjaï

Le kaïd Nedjaï — ou plus exactement En Nedjadjaï — Si Mançour représente l'une des plus anciennes et des plus opulentes familles du Rharb. Il est le fils de feu Elhadj-Djilali ben Ali ben Ahmed ben Mohammed descendant de l'ouali Sidi M'hammed ben Ibrahim lequel a son tombeau dans le douar Nedjadja, où a lieu un *moussem* annuel : occasion de grandes fêtes régionales. Le mokaddem du sanctuaire est Bousseï'ham Belfatha, parent du kaïd.

Les *Nedjadja* (1) se subdivisent en deux douars importants de la tribu des Bni-Thour, arabes *Sofiane* de la confédération hilalienne *Djochem*. Le premier de ces douars est situé sur la rive droite de l'Oued-Sebou en face des Bni-Hassène, à l'endroit où se tient le Souk-ettslata (marché du mardi) de Sidi Mohammed ben Ibrahim ; le second douar, dans lequel est l'azib du kaïd Elhadj-Mançour est également situé sur l'Oued-Sebou, également en face des Bni-Hassène. Là est la famille du mokaddem Ahmed ben Kassem.

La tribu des *Sofiane* du Rharb, dont une partie constitue le district du kaïd Mançouri, est divisée en deux groupements ; les *Raouga* et les *Bahane*. Les ancêtres du Nedjaï ont toujours détenu le commandement de ces derniers.

Le bisaïeul du kaïd, le cheikh Ahmed ben Mohammed Nedjaï était un fkih réputé et respecté ; son jugement était à tel point empreint d'équité qu'il passait pour le *Sidna Slimane* (Salomon) du Rharb. Il mourut vers 1240 à l'âge de soixante-neuf ans et fut inhumé dans la koubba de son ancêtre Sidi M'hammed ben Ibrahim. L'aîné de ses fils Sidi Ali lui succéda comme cheikh ; il était comme son père un personnage considéré et influent. Il avait fait de sérieuses études en zaouïa, puis s'était perfectionné auprès de Sidi Mohammed ben Fellak, cheikh réputé dans les *Sofiane*. Il mourut en 1285 déjà septuagénaire. Il eut quatre garçons :

Elhadj-Ahmed ; khelifa makhzène des *Sofiane*, sous Moulai Hassène et qui mourut un an avant son souverain après l'avoir accompagné fidèlement en toutes ses expéditions : il laissait trois fils : Allal ; Mohammed et le cheikh-makhzène Bousseï'ham ;

Elhadj-Larbi ben Ali, mort en 1330 ;

Elhadj-Mohammed ben Ali qui exerça magistralement jusqu'en 1305, date de sa mort, l'art de la *kharkhatirate* (prestidigitation).

(1) ou *Medjadja* dont on retrouve une fraction dans la plain. du Chélif, commandée par les Cheurfa *Medjadja Sidi Savah*

Quant au plus jeune des fils de Sidi Ali : Elhadj-Djilali, père du kaïd actuel, il naquit vers 1260 = 1845 aux *Nedjada*. C'était, en même temps qu'un chef valeureux, un fkih savant qui, après avoir récité le « Livre » en zaouïa et appris la *Djaroumîa* était devenu un studieux thaleb de Karaouïine.

Jusqu'à sa mort survenue en 1321 = 1903 son influence familiale s'exerça sur tous les *Sofiane*. Il fut enterré dans le sanctuaire ancestral auprès de Sidi M'hammed ben Ibrahim l'ouali dont la lumière avait, deux siècles avant lui, projeté ses rayons bienfaisants sur l'esprit des *rharbîine*.

Il laissait :

Mohammed, actuellement âgé de cinquante ans, khelifa du kaïd et dont les fils sont Abdesslam instruit en arabe ; Djelloul élève du Collège Niegel de Rabat et Thaïeb encore enfant ;

Kassem, mort cette année même, à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant Mohammed, farès accompli qui accompagne son oncle en toutes ses randonnées et souvent le supplée ; et le kaïd :

Nedjaï Elhadj Mañsour ben Elhadj Djilali qui naquit en 1302 à Dar-Kaïd-Ennedjaï et qui, à peine âgé de six ans, accomplit avec son père et ses oncles le pèlerinage de La Mecque.

Sitôt de retour de ce voyage, il récita le « Livre » en zaouïa mais compléta surtout ses études par... des exercices de cheval et de tir. En effet, dans le Rharb, l'équitation est surtout en honneur, aussi le jeune farès fut-il choisi, bien que tout jeune encore, comme khelifa par Moulaï-Abdelaziz ; en cette qualité il prit part à la répression des *Maçmouda* et des *Djebala* et eut un cheval tué sous lui. Puis devenu kaïd il fut maintenu à son poste, en 1917, par le général Maurial. Il combattit alors Raïssouli et assista au fameux combat de Zeïnet. Il fut également avec le capitaine Durieu à l'engagement de l'Aïn-Defali où il perdit deux de ses meilleurs goumiers et eut lui-même encore un cheval tué sous lui.

Toujours le premier au combat, homme de commandement et de poudre, il donna de sa personne vaillamment et se prodigua dans tous les engagements si bien que son actif de brave, compte treize blessures reçues sur les champs de bataille : *Lalla Meïmouna-Tagnaout* ; *Souk ettlatsa* ; *Mechrat-al Adder* ; *Ras-Daoura* ; etc, etc.

Le kaïd Mañsour Nedjaï a une réputation méritée de chef sérieux et loyal, ayant une double influence de preux-marabout et d'homme de sabre qu'il a spontanément mis au service de la France. Esprit large, intelligent et actif, il s'adapta de suite à l'européanisation, conduisant aussi rondement son auto que hardiment il mène son fougueux coursier. Il intensifia dans toute la région l'agriculture et l'élevage selon les méthodes modernes.

Ses fils, Hosséine et Idris, sont des fkihs ayant fait de bonnes études en langue arabe ; quant au jeune Tahmi, il est à Rabat, l'un des plus studieux élèves du Collège franco-arabe du Capitaine Niégel.

La famille est alliée à la *Maison d'Ouazzan* et le kaïd a épousé Lalla Halima de l'opulente Famille des *Oulad-ed-Daouia*, dont le puissant chef Elhadj-Mohammed ben Larbi'l-Messaoudi al Malki al Hilali al Rharbaoui dit « *Ould ed-Daouia* » (mort en 1251 de l'hégire = 1835), fut allié à la Cour impériale et de qui la fortune subite éclipsa tous les grands moghrebins...

Le kaïd Maṅgour qui est un excellent cavalier nous explique comment les vieux *Rharbiïne* surent manier le cheval et le mousquet : cela était dû surtout à la savante organisation des Confréries de cavaliers, *khiala*, de tireurs *rimaïa*, et d'escrimeurs *moussacria*, groupes formés dans des zaouïas ad hoc sous la direction de mokaddems — prévôts, passés maîtres en ces divers exercices.

On cite encore, non sans un renouveau d'admiration, d'anciens *chioukh elkhil* tels que le kaïd Cherkaoui al'Khalifi et son fils Thaïeb ; Cheïkh Benali Bouziane'l-Maâtougui er-Riahi ; Ba Echcheïkh belhadj el Mehaïaoui ; Cheïkh Thaïeb al Haouachi et bien d'autres encore.

Parmi ceux dont les exploits défraient encore aujourd'hui la chronique sportive, n'omettons pas le kaïd Maṅgour en Nedjaï ni son voisin Cheïkh Ahmed el Haridi ; ainsi que tous les Nedjaï notamment Mohammed *ben* Kassim, groupés autour du santon Sidi M'hammed *ben* Ibrahim, dans la vallée du Sebou ;

De même : Ahmed Bousl'ham Sobeïhine sur l'Ouarhra ; les Oulad-Bachir el Mehaïaoui ; les Oulad Noual ; Elhadj-Mohammed Zrouda, des Oulad-Abdelouahad ; les Oulad-Benaouda ; les *chioukh des Menacera* ; Elhadj-Mohammed ould Koltoum el Khalifi ; et tout particulièrement les *Hababsa*, également sur le Sebou ; Khelil *ben* Kassem al Hilali près des Bibane du Rif ; El Aâoufi al Kandili al Ouadiaï du Djebel-Kourt ; les Oulad el-Fellak du même douar ; Boussel'ham *ben* Thaïeb el Groni et Boussel'ham es Saïdi du Djorf-elham'r ;

Se distinguent également ; les *chioukh des Fokkara* ; les *Oulad-belkhadir* du Djebel-Dal ; cheïkh Hammou de *Ras al-Djaouari* ; Sidi Mohammed *ben* Abd Allah al Haïtou de la zaouïa de *Lalla-Meïmouna* ; Mohammed elham'r *ben* Maâmmar al Haraïdi ; le chérif Moulai-Bouziane *ben* Moumène el Miliani, — descendant du puissant et vénéré santou algéro-moghreb *Sidi Ahmed ben Youssef er Rachidi al Miliani* de qui le sanctuaire est à Miliana d'Algérie ; — le kaïd Idris *ben* Ahmed *ben* Bouazza et son frère Elhadj-Mohammed des *Oulad-Aïssa*. Citons également le chérif Moulai-Hamidou *ben* Sidi Abdesslam el Bek'haïli.

Quant aux deux plus adroits tireurs ce sont : cheïkh Tahmi al Khoulzi et cheïkh Ahmed *ben* Thaïeb *ben* Gourram al Kharanes.

Toutefois constatons, non sans un adieu au passé si plein de charmes pourtant, que les générations actuelles conduisent plus adroitement la rapide auto que le noble coursier ; cependant que la carabine Winchester s'est substituée à l'archaïque mokahalat, sans pourtant atténuer la hardiesse du *farès* ni l'adresse du *dherrab*.

Mais non, toutefois aussi, sans effaroucher quelque peu les paisibles cigognes — blaredj — qui ont droit de cité en leur « *Eden du Rharb* » puisqu'elles y ont un district, le *mechrat elblaredj*, tout au bord du Sebou.

Ici plus qu'ailleurs, autour du bordj protecteur elles sont considérées comme « *aïseaux sacrés* » ; aussi leur placidité est-elle d'heureux augure pour le visiteur tout surpris de les voir en tribus innombrables, chaque couple ayant son nid sur le dôme de la *kaboussa*, presque à hauteur d'homme.

Pourtant, contrairement à l'adage, ces « *peuples heureux* » auraient-ils leur histoire ? Hélas, oui nous n'en doutons plus lorsque du Souk-el-Arba du Rharb à Ouazzane, sur tout le parcours, nous les trouvons désorientés en troupeaux errants, ayant abandonné leurs petits et leurs morts, oiseaux du Rif, en fuite, affolés par le bruit de la mitraille et cherchant vainement l'abri protecteur.

Dans leur désarroi se demandent-elles, ces cigognes innocentes, de quoi elles sont victimes ? L'idée de l'ambition des hommes effleure-t-elle leur esprit, si... l'on croit comme nous, à l'esprit des bêtes ?...

Dar-elkaïd Ennedjaï, 1925.



Le kaïd Slami

Le kaïd Slami Bousseïl'ham ben Hamida ben El Maâthi qui commande aux *Slama* — ou *Oulad-Sellam* — est né vers 1877 à Sidi-Aïch de la confédération des Aneur-Seflia, tribu des Oulad-Sellam-Bni Hassène. Son grand-père El Maâthi Slami était déjà un notable connu, cheïkh de tribu et chef de la mehalla makhzène, qui prit part à de nombreuses opérations régionales car c'était un vrai *moul'baroud*. Mourant âgé et honoré il laissa deux fils : Hamida et M'hammed-elhamri, celui-ci mourut sans enfant ; quant à Hamida, après avoir fait de bonnes études à la *krīat* de Sidi-Aïch il devint cheïkh de la tribu des Slama qu'il gouverna avec sagesse et fermeté. Il mourut l'année de « *Bou-rouïs* » ayant toujours exercé sur ses administrés une influence surtout religieuse qu'appréciait fort son chef direct le kaïd Si Laroussi. C'était en l'année 1299 = 1881 et Bousseïl'ham son fils — le kaïd actuel — avait à peine trois ans.

Il laissait en outre Bouazza mort sans enfant ; Mohammed-Çrheïr également décédé sans postérité ; El Maâthi qui à sa mort laissa deux fils, Mohammed'l-kbir et Mohammed-eç Çrheïr ; Kaddour père de Çrheïr ; Ahmed ; Hamidi et Hosséine ; enfin Ali khelifa depuis une douzaine d'années du kaïd Si Bousseïl'ham et qui a deux garçons Benmançour et M'hammed.

Tous furent des hommes de poudre défendant leurs biens les armes à la main, lorsqu'il le fallait.

Quant au kaïd

Bousseïl'ham ben Hamida ben Al Maâthi, tout jeune encore il fut chef de sa tribu et prit part avec sa mehalla, à diverses opérations. Il fut l'un des premiers kaïds qui servirent de guides aux Français débarqués en rade de Mehdia ; peu après il faisait partie de l'escorte du général Moinier qui lui confia plusieurs missions de sécurité. Il était d'ailleurs en relations, depuis longtemps, avec les Français établis dans le Rharb. Confirmé dans son kaïdat par dahir de Moulâi-Abdelhafidh puis de Moulâi-Youssef il y fut maintenu par les Autorités françaises à qui il donne en ce moment même, en raison des événements du Rif, une preuve constante de son loyalisme.

Le kaïd Slami a joué un rôle actif dans l'établissement de la Propriété foncière et du cadastre, en faisant ressortir avec persuasion aux yeux des *Slama* tous les inconvénients de la propriété arabe. Il s'est également voué

aux méthodes agricoles modernes et a créé près de son bordj de Rmel, une exploitation où il intensifie la culture et l'élevage à la manière française.



Le kaïd Si Bousel'ham Slami

Les fils du kaïd Slami :
Driss, Yahïa ; Mohammed et Larbi sont ou deviendront de bons fkihs
qui auront sans doute un heureux commandement à l'exemple de leur père.

Oulad-Slama, 1925.



Le kaïd Bougrini

Le kaïd *Brahim ben Hassène ben Elhadj-Tahmi ben Mohammed Bougrini* est issu des *Aït-Bougrine*, famille qui, d'après lui, appartient aux *Bni-Guil* ou *Bni-Oukil* installés dans la région de Khemisset.

D'après le généalogiste El Achmaoui-elkbir : « Les *Bni-Oukil*, connus à l'Oum-er-Rbiâ, étaient les descendants de l'*oukil* connu, qui s'appelait Massoud (Messaoud) *ben Aïssa ben Moussa ben Maârouf ben Abdelaziz ben Salem ben Ahmed ben Hillal ben Djaber ben Mohammed ben Mohammed-Abbad ben Abi-l-Kassem ben Moulâi-Idris'l-Açrheur*.

« L'*oukil* Messaoud *ben Aïssa* eut vingt-quatre garçons qui formèrent des fractions dont une à Zeïs ; une sur la Moulouya ; une chez les *Bni-lzouas* à l'Aïoun Sidi Mouloud, appelée les *Oulad Sidi Madjoudj* ; une fraction est à Touzine, d'autres se répandirent dans le Tafilelt : tels sont les descendants de l'*oukil* Moulâi Messaoud *ben Aïssa*... »

Parmi les ancêtres du kaïd, il n'y eut toujours que des personnages marquants et tous instruits : kadhis, amines, cheïkhs, kaïds, fkihs etc...

L'aïeul paternel de Si *Brahim* était le respecté *Elhadj-Tahmi Bougrine* qui ayant plusieurs fois accompli le pèlerinage de La Mecque avait séjourné un long temps durant en Orient. Il mourut en 1298 = 1881, à l'âge de soixante-cinq ans et fut enterré auprès de *Sidi Daoui-Haouch* dans les *Oulad-Yahia*. Il laissait : *Hassène Elhadj-Bougrini*, qui vit encore ; le fkih Si *Thaïeb* qui fut kadhi aux *Oulad-Yahia* et mourut il y a six ans environ laissant lui-même un fils, le fkih Si *Cherkaoui*.

Quant à *Sidi Hassène*, le père du kaïd Si *Brahim*, c'était un « homme de cheval et de poudre » qui avait fait ses armes aux côtés de son oncle le fameux farès kaïd *Elhadj-Miloudi* frère d'*Elhadj Tahmi* et de *Elhadj Bougrine ben Mohammed Bougrine* :

Miloudi Bougrine fut l'un des bons kaïds-makhzène de *Moulâi-Hassène* et il fit souventes fois parler la poudre, notamment contre les *Zemmour* de Tiflet. Ce fut là qu'il fut tué, en un suprême combat, laissant pour imiter ses exploits deux fils : *Abdesslam* et *Smaï*.

L'aîné *Abdesslam*, bon guerrier, fut également tué en combattant les *Zemmour* et laissa un jeune fils brave aussi, *Mohammed Bougrine*, actuellement spahi au service de la France, en Syrie, où il peut donner libre cours à son ardeur guerrière.

Un petit-fils d'Elhadj-Bougrine, Djilali ben Allal fut aussi kaïd des *Zahna* ; *Oulad-Tabet* ; *Rhelalta* ; *Oulad Bou Remdja* etc... Etant demeuré fidèle, comme tous les siens d'ailleurs, à la cause de son Sultan Moulaï-Abdelaziz, il eut maille à partir avec Moulaï-Abdelhafidh, fut incarcéré pendant un certain temps et ne dut sa liberté qu'à la pressante intervention de son cousin le kaïd Brahim ben Hassène.

Sidi Hassène ben Elhadj-Tahmi mourut en 1335 = 1917 laissant un fils, le kaïd

Si Brahim ben Hassène Bougrine ez Zahni, né en 1303 = 1886 a *Dar-Kaïd Bougrine* dans les *Zahna*.

Il étudia auprès de Si Bouazza Tassi et de Si Larbi ben Hommane Zahni mouderrès toujours en fonctions.

Ce chef, tout jeune encore appartenait au Makhzène avant d'être pourvu d'un kaïdat. C'est ainsi qu'il donna la mesure de sa valeur de farès, aux côtés de son cousin le kaïd Djilali, au moment de la révolte de Bou Hamara. Il prit ensuite part aux événements de Fez pour protéger les Français et fut nommé kaïd des *Oulad-Yahia* par le Général Moinier, Commandant en chef du Corps d'expédition, au-devant de qui il se porta jusqu'à Lalla-Itto, à cinquante kilomètres de là, pour couvrir et guider son escorte.

Depuis, le kaïd Bougrine a multiplié ses efforts pour le bien conjugué du Protectorat et du Makhzène.

Il a deux fils : Driss et Hassène qui étudient en zaouïa auprès du fkih Zahmi.

* * *

N.B. — Ces notes brèves ont été prises au printemps de 1925 chez nos aimables amphytryons, Madame et M., le Contrôleur civil et distingué interprète Régnier, admirables de sang-froid et de confiance : cependant que le canon tonnait sur l'Ouergha et que des trains de blessés passaient trop nombreux hélas ! à la gare toute proche. Quant au kaïd, soucieux, il avait hâte d'aller reprendre son poste de combat, auprès du confiant Général de Chambrun — (beau-frère du marquis de Brazza) et chef de la région de Fez —

Petitjean, 1925.



Le kaïd Zirari



Si Djilali ben Tahmi ben Abbès ben Allam commande aux Zirara et Tekla des Cherarda, tribu gueïch.

Les *Cherarda* sont une branche des arabes hilaliens Maâkil, du Sahara. Ils sont composés d'éléments divers ; le groupe principal comprend les *Zirara* et les *Chebbanate*, tandis que les groupes secondaires sont les Oulad-Delim, les Tekna, les Douï-Blal, etc. Sous le règne du Sultan Sidi-Mohammed ben Abd Allah ils habitaient dans le Houz du Sud à environ sept lieues Ouest de Marrakech. Un de leurs santons connus, Cheïkh, Abou'l-Abbas ech-Cherardi, avait été disciple du grand cheikh Sidi Ahmed-Bennaceur Eddraï, de Tamegrout.

Le cheikh Abou'l-Abbas fut aussi très vénéré dans sa tribu de laquelle il était le soutien moral. Son fils et successeur Abou-Mohammed ben Abbas Cherardi marcha sur les traces de son père et fit édifier aux *Cherarda* la zaouïa qui porte ce nom. Il avait également toute la confiance de ses contribuables et son influence s'étendait bien aux delà de la région, si bien que, de retour du pèlerinage canonique et passant par Fez, en 1177 = 1764 plusieurs notables de la cité se réunirent pour recevoir sa baraka et profiter de son enseignement. Il lui construisirent ensuite une zaouïa au Derb-edderdj dans le quartier des Andalous. Son fils El Mehdi ben Mohammed ech Cherardi suivit fidèlement les principes de ses pieux ascendants, sous le règne du Sultan Moulâi-Slimane. Il se fit surtout remarquer par un don de prophétie impressionnant ce qui accrut encore sa renommée, d'autant plus que les *Cherarda* multipliés et nombreux se trouvaient alors dans une situation florissante. En ce temps, leur kaïd était Kassem Cherardi, et ce fut entre lui et les gens de la zaouïa que se produisit une scission au sujet d'un malfaiteur qui, s'étant réfugié dans le sanctuaire, fut néanmoins arrêté par ce chef. Des rivalités de famille et de çofs s'ensuivant les faits s'aggravèrent encore et le kaïd se rendit auprès du Sultan le décidant à envoyer chez les *Cherarda* deux cents cavaliers dont il prit lui-même le commandement. Il tomba à l'improviste sur la zaouïa, lors d'un déplacement du cheikh et la pilla complètement. Averti de ces faits le marabout revint immédiatement et ses gens tombèrent sur les mokhazna qui tous furent dépouillés de leurs chevaux et de leurs armes, et qui, fort malmenés, durent s'enfuir vers Marrakech. Cet échec courrouça le Sultan d'autant plus que prévenu déjà, fort défavorablement, contre les

Cherarda par leurs plus grands ennemis le Gouverneur de Marrakech, Abou-Hafs Omar ben Boussetta et le kaïd des Rehamna Kassem Rahamni. Il réunit aussitôt les tribus du Houz et celles du Rharb en vue d'une harka de répression contre les *Cherarda* et leurs marabouts. Un premier contact se produisit au cours duquel le kaïd Kassem er Rahamni fut tué et sa tête fut promenée au haut d'une lance comme trophée parmi toute la tribu : une débandade de la mehalla makhzène s'ensuivit. A son tour Omar ben Boussetta voulant protéger le Sultan fut tué et la mehalla chérifienne fut mise au pillage. Voyant cela Moulai Slimane ben Mohammed fit proclamer que personne ne devait se faire tuer pour lui et pour de misérables dépouilles et qu'il fallait tout sacrifier aux *Cherarda*. Mais peu après une vingtaine de chefs des *Cherarda* se présentèrent devant le monarque en lui disant : « *O Sidna ! viens avec nous afin que nous protégions ta vénérée personne.* » Le sultan se remit alors entre leurs mains et les vainqueurs l'installèrent au *beït-el Moussem* attendant à la zaouïa, où ils le traitèrent avec le plus grand et sincère respect.

Le souverain fut hébergé, trois jours durant, par les *Cherarda*, le quatrième, qui était un vendredi, il présida la prière du dhohor, entendit la *khotbba* en son nom, et le lendemain fut escorté à cheval jusqu'à Marrakech. Se séparant de ses sujets à l'*Aïn-Bou-Aokkaz* il déclara : « *Ceux qui ont voulu ouvrir les portes de la révolte, Dieu s'est servi de leurs têtes pour les boucher !* » Il désignait ainsi les *Rahmna*. Moulai-Slimane gagna ensuite Marrakech accompagné par son escorte dont faisait partie son fidèle nègre Farradji — qui devint gouverneur de Fez-eldjedid, sous Moulai Abderrahmane ben Hicham — et Si Abdelkhalek ben Grirane el Harizi, tout jeune aussi.

Survint alors la mort du Sultan Moulai Slimane et l'avènement de son neveu et successeur Moulai Abderrahmane ben Hicham (rbiâ-elouell 1238 = novembre 1822) auquel le marabout El Mehdi prêta, comme tous les autres sujets, le serment de fidélité, à *Mechrat ben-Hama*. Le nouveau souverain les reçut gracieusement, leur déclara généreusement que le passé était mort : après quoi, le marabout Cherardi et ses cinq cents cavaliers réintégrèrent leur tribu. Cependant à la suite de la désignation du prince Moulai-Mamoun, frère du sultan, comme gouverneur de Marrakech, les *Cherarda* se rebelèrent de nouveau, d'autant plus qu'Al Mehdi avait protesté véhémentement contre les impositions de la tribu. Les cavaliers *Cherarda* se répandirent de nouveau sur les routes, ravageant tout sur leur passage ; ils allèrent même jusqu'à dévaliser les bordjs des kaïds récemment nommés par le gouverneur. A l'annonce de ces nouveaux événements le Sultan ordonna à son frère de convoquer les tribus du Houz et lui-même se mit en route avec le guich des abid, les *Oudaya* ; les *Aït-Idrassène* ; les *Zemmeur* ; et les *Bni-Hassène*, *Bni-Malec* et *Sofiane*, augmentant au passage sa mehalla des *Chaouïa* et des *Doukala*.

Après une marche répressive sur tout le littoral, le sultan arriva en vue de la zaouïa *Cherardia* ; là, sans attendre les renforts du Houz il déploya ses étendards et fit tonner le canon. Le cinquième jour du *mouloud-glorieux* de l'an 1244 = 1829 les *Cherarda* ayant tenté une attaque brusquée, le sultan commanda au maître pointeur Abou-Abd Allah Mohammed ben Abd Allah lemlah Essllaoui d'ouvrir le feu, avec précision et sans relâche, sur la zaouïa laquelle en cette seule journée, reçut deux cents quatre-vingts bombes et, ce

Jour-là, vit de près la « *mort rouge* » ainsi qu'il est mentionné dans l'*Istiksa*.

Cependant les *Cherarda* pourvus d'artillerie répondaient aussi par des boulets et par des bombes. Le combat dura deux autres jours et le soir du septième, qui était un vendredi, la division éclata parmi les assiégés. Ce que voyant, Al Mehdi, qui avait toujours prédit que si la lutte durait plus de sept jours les *Cherarda* seraient vaincus, réunit les chefs de la tribu et leur dit : « *Vous ne sauriez, désormais, vous soustraire au service du Makhzène quant à moi, mon temps est fini avec ce sultan qui est venu du côté de la mer.* » Aussi, la nuit tombée, il monta sur son âne, et se fit escorter par une vingtaine de ses fidèles jusqu'à Tizgui. Là, il leur fit ses adieux et se dirigea vers le Sous. Durant la nuit les notables transportèrent leurs familles et leurs richesses vers des lieux de refuge, quant à la zaouïa elle fut pillée et démolie : plus de six-cents hommes furent capturés et les gens de la zaouïa exécutés sans merci. La Maison de Sidi Al Mehdi et ses serviteurs furent alors dirigés sur Meknès et internés dans la demeure de feu le kaïd Mohammed ben Ech Chehed al Bokhari lequel avait été tué dans la première affaire contre les *Cherarda* sous Moulāi Slimane.

Ces premières dispositions exécutées, le Sultan divisa ensuite les prisonniers en plusieurs groupes qu'il répartit tant à Ribath-elfath, qu'à Meknès et à Fez, pour, un an après, leur rendant la liberté, leur assigner ainsi qu'aux autres *Cherarda*, répandus dans les tribus, la plaine de l'*Azhar* du Rharb. Quant à El Mehdi après avoir, trois ans après, obtenu son pardon, il fut nommé gouverneur des *Cherarda* qu'il mécontenta. Il partit alors pour La Mecque. A son retour il fut de nouveau gouverneur, emprisonné, relâché et ne mourut qu'au début du règne de l'Imam de la Victoire, le prince des Croyants Moulāi-Hassène ben Mohammed, en 1293 = 1879. Il n'était pas loin d'avoir vécu un siècle de vicissitudes confirmant ainsi l'antithèse consacrée : grandeur et décadence !

C'est donc à ce groupement de *Cherarda* qu'appartenaient les ancêtres du kaïd Djilali ben Tahmi tous « *gens du Livre ou de l'épée* » Son grand-père maternel, Mamoun ben Daoud Zirari, était kaïd au temps de Moulāi Abderrahmane ; quant à son aïeul paternel :

Cheïkh Abbès ben-l'-Alam, mort il y a soixante-dix ans environ, c'était un kadhi réputé de son époque : Il avait étudié à Marrakech au *Djamā Ben-youssof*.

Il mourut laissant un fils

Si Tahmi, encore adolescent, qui étudiait auprès du vieux fkih Tahmi al Oubiri (mort en 1305 à l'âge de quatre-vingts ans.) Il devint un cheïkh énergique comme tous les *Cherarda* et mourut en laissant deux fils : Mohammed actuellement sexagénaire et père de Salem, le khelifa du kaïd :

Djilali ben Tahmi ben Abbès Ezzirari. Celui-ci est né vers 1279 à Horeïcha. Homme de poudre par excellence il apprit en zaouïa un peu de science et... beaucoup de tactique guerrière. Tout jeune encore nommé kaïd-raha il fut désigné par Moulāi-Hassène pour suivre les cours d'artillerie et d'application que faisaient des instructeurs français. Désigné par le Makhzène comme pacha de El Aïoun Sidi Mellouc, pour faire la contre-partie à Sidi Thaïeb ben Bou Amama, il avait remplacé le kaïd Ouida nommé pacha de Marrakech.

Sous Moulāi Abdelaziz il fut de nouveau pacha d'El Aïoun Sidi Mellouc et dut, avec son tabor d'artillerie, prendre part aux opérations contre le rogui Bou-Hamara. Il fut ensuite avec Anflous, kaïd raha, d'abord à Mazagan puis à Mogador. Jusqu'au dernier jour le kaïd Zirari fut dévoué à la cause de Moulāi-Abdelaziz et rendit ensuite d'appréciés services au général Moinier, en participant, avec son guich, à toutes les opérations en montagne. Aussi ce chef d'expédition le désigna-t-il pour commander tout la tribu des Cherarda: cinq mille tentes environ. Comme témoignage de satisfaction il fut fait Chevalier de la *Légion d'Honneur*, en un temps où cette distinction était encore fort rare au Maroc.

Depuis les temps où la famille Zirari était aux Aït-Immour, de Marrakech, et jusqu'à nos jours, elle compta de nombreuses alliances avec d'autres grandes familles.

Le kaïd Zirari a six fils :

Ahmed ; Mokhtar, lieutenant aux spahis marocains, un jeune brave parmi les braves, ancien élève du *Saint-Cyr* de Meknès ; Idris ancien élève du Collège franco-arabe de Rabat, très intelligent, esprit cultivé et fort européenisé ; Tahmi, beaucoup plus jeune, est un étudiant du collège musulman de Rabat ; il nourrit l'espoir d'entrer à la medersa *harbīa* de Meknès (école d'Ed Dar elbeïdha) ; quant à M'hammed et à Mohammed ils en sont encore à la récitation du « Livre ».

Petitjean, 1925.



Les cheurfa de Sidi-Kassem

Il est également, dans le Rharb, un groupement de marabouts ; les **Cheurfa de Sidi Kassem**, réunis en un douar dit de *Sidi Kassem-ben-Lel-loucha Moul'l-Harrouch* ou encore de *Sidi Kassem Moul'l-Herri*.

Le cherif Moulāi-Kassem ancêtre commun à ces cheurfa, était, nous disent ceux-ci, un chérif idrisside qui, vivant à la onzième corne, mourut en chaâbane 1077, et dont la koubba est près de l'Oued-Ardem — ou *Redam* — dans les *Cherarda*. Le frère de Sidi Kassem, le pieux Sidi Ahmed-ben Ahmed est enterré dans la même koubba ; et, depuis eux, tous les cheurfa ont été inhumés autour de leurs tombeaux.

Sidi-Kassem est certainement le marabout le plus populaire du Rharb.

D'après la *Salouet-al-Anfas* : « Le cheïkh qui possédait la connaissance de la divinité ; le pôle parfait, Sidi *Abou'l-Kassem ben Ahmed ben Aïssa ben Abdelkrim ben Lalloucha es-Sofiani*, — plus connu sous le surnom de *Abou-Asrîa* — a rencontré Sidi leddir, à Fez, et a reçu sa bénédiction lors d'un voyage qu'il fit avec son père en cette ville pour y vendre du beurre.

Ahmed et son fils Kassem qui avaient vendu leur denrée, relataient les *Soulouk-ettharik*, parcouraient le marché pour en percevoir le prix, quand ils rencontrèrent le dervouiche soufi Sidi-leddir, lequel clamait dans la foule : « *Qui veut m'acheter le Rharb pour un pain ?* »

Aussitôt Abou'l-Kassem, cœur généreux, demanda à son père de lui acheter un pain pour le donner à leddir. « *Tu veux m'acheter (le Rharb) ?* » demanda l'illuminé au jeune homme — *Je te l'achète ! — Soit ! le marché est conclu entre nous : Dieu est secourable et c'est Lui qui récompensera ta bonne action. Loué soit-il !* »

Ce fut ainsi que Kassem devint le maître spirituel du Rharb.

A partir de ce moment Sidi-Kassem fut uniquement préoccupé de Dieu et tous ses actes furent conformes à la *Souna*. Il délaissa tous les exercices physiques qu'il avait pratiqués jusqu'alors et en lesquels il était passé maître, car il était considéré comme l'un des plus hardis fersane de la tribu. Lorsqu'il fut touché par la Grâce divine, et éclairé par sa Lumière, il quitta tout pour elles : il perdit même totalement la connaissance des choses de la Terre. Il fit sa compagnie des bêtes sauvages et se retira dans une *kheloua*, à tel point que sa famille restait deux ou trois ans ignorante de sa retraite : aperçu

parfois par quelque chasseur ou pâtre qui indiquaient son refuge, les siens allaient alors le chercher mais il repartait, peu après.

Dans les premiers temps de son état mystique Sidi Kassem vivait dans les marais et dans les lagunes afin de « *calmer l'ardeur du feu intérieur qui le consumait* ». Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il reprit son complet bon sens : sa sagesse se manifesta alors telle que les gens accouraient de tous côtés pour recevoir son persuasif enseignement ; ils venaient à pied ou à cheval et, chaque jour formaient d'interminables caravanes. Un jour, vint le trouver un homme qui était criblé de dettes ; Sidi Kassem lui jeta de la terre dans le giron ; l'homme, qui avait la foi, emporta précieusement cette terre et en arrivant chez lui il s'aperçut que la vile argile s'était transformée en poudre d'or.

Le premier de ses miracles, alors qu'il venait d'être marqué du sceau de la grâce divine, fut le don d'invisibilité qui masquait son intime nudité alors que dans son *hall* (exaltation) il déchirait ses vêtements et se devêtait entièrement. Et si parmi ses visiteurs il s'en trouvait de plus indiscrets, ils étaient immédiatement frappés de cécité et il fallait une nouvelle intervention de l'ouali pour leur faire recouvrer la vue. Il possédait aussi le don de marcher dans le feu, sans se brûler comme celui de puiser de l'eau avec ses mains sans les mouiller.

D'après *Al Alam* de Cheïkh Abd Allah'l-Fassi, l'ouali Sidi Kassem avait reçu l'enseignement soufite d'Abdesslam ben M'hammed Cherki qui le tenait de son père, lequel l'avait reçu lui-même de son père Abou-l-Kassem, disciple préféré de Cheïkh Abdelaziz Ettabâi. On raconte même qu'on l'avait apporté, tout petit, au cheikh Cherki qui avait répandu sur lui le contenu d'une guerba d'eau, en décrétant : « *Si nous n'avions pas rafraîchi cet enfant le feu divin qu'il a en lui l'aurait consumé.* »

Comme tout puissant santón de l'Islam, Sidi Kassem est *Bou-Koubbatine* : l'une au douar *Harrouch* et l'autre dans l'*Azrhar* près de l'*Oued-Ardem*, où se célèbre chaque année un *moussem* important suivant immédiatement celui de Moulâi-Idris l'Akbeur ez-Zer'houni.

Quant au sanctuaire de Moul'l-Harrouch, on y célèbre annuellement trois moussems, dont le second et le plus important, dure trois jours, a lieu en rbiâ-elouell. Toutes les confréries *Hamadcha* ; *Aïssaoua*, et autres, y pratiquent leurs exercices rituels. En un mot c'est une *amara* presque aussi importante que celle de Sidi Ammar-al-Hadi. Lors de cette fête, les *Cheurfa* de Sidi Kassem hébergent les ziaristes et pourvoient largement à leur entretien.

Le troisième *moussem* est surtout célébré par les *fassis* qui vénèrent particulièrement ce santón et qui lui avaient même jadis constitué des biens habous.

Surrogatoirement, un *moussem* de trois jours est célébré, au cours de la première décade de rbiâ-elouell, au sanctuaire de Sidi Kassem *Moul'l-Heri*. Les *Aïssaoua* qui vont fêter le *Mouloud*, à Meknès s'y donnent rendez-vous pour se diriger, ensuite, vers le tombeau de Sidi M'hammed Benaïssa de façon à y arriver la veille du *Mouloud*, c'est-à-dire le 11 de rbiâ-elouell. On prête généralement à ces deux santons l'origine *sofiana* ; pourtant les *cheurfa* de Sidi Kassem insistent sur leur ascendance idrisside et prétendent que leur aïeul Sidi Abdelkrim vécut de nombreuses années au milieu des *cheurfa* de Saguïet-elhamra.

Ces mêmes cheurfa sont apparentés par de nombreuses alliances à d'autres idrissides notamment aux *Oulad-Sidi-Abderrahmane'l-Fahli*. Ce sont des gens de prière, de sagesse et de paix qui sont demeurés neutres dans toutes les actions du Makhzène, lequel les avait exonérés de tous impôts. Ils avaient de plus le droit d'introduction dans la tente du Sultan, en temps de guerre. D'ailleurs de tous temps, les Sultans ont visité le sanctuaire de Sidi Kassem :

L'attitude des *Cheurfa* de *Sidi-Kassem* fut très correcte lors de l'arrivée des Français et lors de l'instauration du Protectorat : ils nourrissent un sentiment respectueusement sympathique à l'adresse du Maréchal Lyautey.

Les Cheurfa de Sidi-Kassem sont actuellement une vingtaine :

— Le *mezouar* : **Moulai Idris ben Tahmi ben Bachir ben Bousseil'ham ben Bachir ben Abdelmalec ben Ahmed ben Sidi Kassem** ;
et ses fils :

- Mohammed, élève de l'Ecole des Hautes études de Meknès ; et
 - M'hammed, *khatthib* du djamâ de Sidi Kassem ;
 - Moulai Elhadj Kassem ben Elhadj Idris qui conduisit le pèlerinage à La Mecque, sous le Sultan Moulai-Abdelaziz ; et son fils Elhadj-Abdelkader ;
 - Moulai Mosthefa ben Larbi, et son fils Sidi Mohammed ;
 - Moulai-Ahmed ben Kassem ;
 - Abdelaziz ben Kassem ;
 - Moulai-Hassène ben Kassem ;
 - Moulai-Abdelkrim ben Kassem ;
 - Moulai Kassem ben Tahmi ;
 - Moulai-Idris ben Mohammed ;
 - Moulai-Abdesslam ben Djilali et son fils le fkih Si Djilali ben Abdesslam, studieux étudiant de Karaouïne ;
 - Moulai-Abbès ben Djilali ;
 - Moulai-Ali ben Djilali ;
 - Sidi Mohammed ben Djilali ;
 - Moulai-Mohammed ben Idris ;
 - Moulai-Abdesslam ben Elhadj-Tahar ;
- et le thaleb

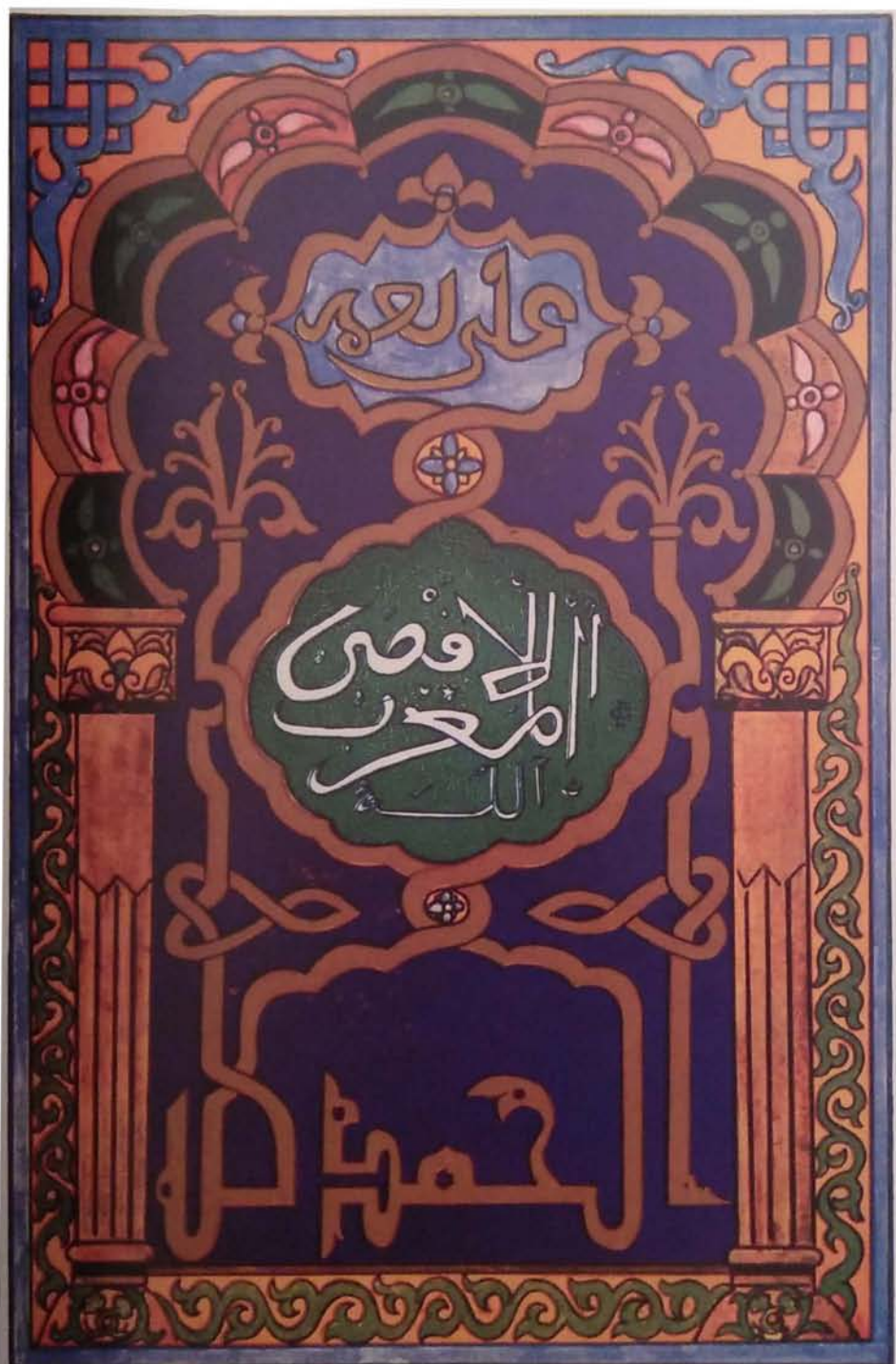
Sidi Mohammed ben Mosthefa.

* * * *

Sidi Kassem laissa un grand nombre de disciples, qui constituèrent des confréries et édifièrent, un peu partout, des zaouïas à sa dévotion.

Rharb, 1925.





Dessin et enluminures du Commandant G. CAUVET

ATTESTATION

Le Chef du Bureau des Affaires indigènes du Cercle d'OUZZAN, certifie que M. GOUVION, chargé de mission scientifique, accompagné de Madame GOUVION, sont venus à OUZZAN en juin 1925 et y ont passé les journées critiques des 7-8-9 et 10 juin au moment où la dissidence avait gagné les environs immédiats de la ville et où les familles européennes furent invitées à se replier à l'arrière.

En recherchant à ce moment-là auprès des notables et lettrés indigènes, la documentation nécessaire à son étude, Monsieur GOUVION a contribué à renforcer la confiance des milieux indigènes en leur montrant que la situation bien que critique, ne détournait pas la France d'une quelconque des missions qu'elle s'est donnée dans le Maroc.

A allié ainsi à une conception très élevée de sa mission scientifique, un courage civique digne d'éloges.

OUZZAN, le 15 octobre 1926.
Ct Giacomoni.

Certifié exact
OUZZAN, 15 octobre 1926.
Le Colonel Defrère Ct le Cercle.
Signé : Defrère.

Je confirme pleinement les renseignements fournis par le Capitaine Chef de Service des renseignements du cercle militaire de OUZZAN, sur la conduite, la belle attitude et les services rendus par Monsieur GOUVION, au cours de sa mission dans la région d'OUZZAN au mois de juin 1925.

Il est indéniable que Monsieur GOUVION, par la confiance qu'il a su inspirer aux indigènes des douars échelonnés entre OUZZAN et Souk-el-Arba du Gharb et Madame GOUVION, par le réconfort moral apporté aux mères de famille qui avaient reçu le conseil des autorités militaires de s'éloigner momentanément d'OUZZAN, se sont acquis l'un et l'autre des titres à la reconnaissance des autorités territoriales, du commandement militaire et de la population civile.

Cette attestation est donnée par le Général de brigade COLOMBAT, du cadre de réserve, qui, du mois d'avril au mois de juillet 1925, a exercé le commandement du secteur Ouest, du front Nord, de la région de Fez.

Casablanca le 29 octobre 1926.

signé : Général COLOMBAT.

Le santon

Moulaï-Abdesslam ben Machich

Dominant le Rharb, ou plus exactement la région Nord-Ouest du Maroc, d'un côté, et le Rif, de l'autre, se dresse le *Djebel-l'Alam*, dont le nom seul exalte l'esprit de tout moghrebin. Là, en effet, sur une éminence boisée se détache le sépulcre de l'Iman illustre **Moulaï Abdesslam ben Machich**, le *Pôle du Şoufisme*, le *rhouts incomparable*, la *Perle de l'Islam*, celui dont la lumière spirituelle brille sur tout l'Ouest musulman comme brille, à l'Orient, celle du Sultan des santons Sidi Abdelkader *al Djilani al Baghdadi*.

On sait que l'ouali naquit, vers le milieu de la VI^{ème} corne, à la *kariat* idrisside de *Lahssoune*, dans les *Bni-Arous* et qu'il était le frère cadet de Sidi lemlah, tous deux étaient donc fils de Sidi Machich — (ainsi nommé, dit-on, parce qu'à sa naissance il était menu et rouge tel un chat écorché ;) en berbère *lemch*, chat ; et *amchich*, petit chat) — Sidi Machich était lui-même fils d'Abi-Bekr ben Ali ben Horma (éponyme de la tribu des *Bni-Horma*) ben Aïssa ben Sellam (père des *Oulad-Sellam*) ben Mezouar (ou Merouane dont le tombeau se voit encore à *Hadjiat ech Chorfa* l'ancien *Hadjar en Nsar* des Idrissides, tribu des Soumata, à peu de distance de celui de Moulaï-Abdesslam). Sidi Mezouar était fils d'Ali (surnommé Haïdhara — comme l'Imam Ali ben Abi-Thaleb — en raison de ce que sa seule présence (hadhrat) faisait fuir l'ennemi) ben Mohammed ben Moulaï Idris'l-Açrheur ben Moulaï Idris'l-Akbeur ben Abd Allah-l'Kamel ben Hassène-l'moutsana ben Hassène essibtti fils de l'Imam Ali ben Abi-Thaleb et de Fathima-Zohra fille du Prophète Mohammed.

Les *Cheurfa Bni-Arous*, comme tous les Idrissides dispersés à tout jamais après le meurtre d'El Hassène-Guennoun, à *Hadjar-en-Nesr*, en djoumada-elouëll 375 = Octobre 985, représentèrent cependant, longtemps encore, la tradition de la souveraineté nationale au sein de l'élément moghrebin.

On connaît peu l'existence de Moulaï-Abdesslam ben Machich mais, étant donné la vénération dont on l'entoure dans tout le Maroc, on en doit conclure qu'il devait être, comme nombre d'idrissides, extrêmement modeste : il était savant puisqu'il fit Ecole et eut des disciples qui propagèrent sa science ; il était pieux, puisqu'un culte, — presque une religion, entoure ses mânes — et que, pour les *Djebala*, une visite au Djebel-Abdesslam, équivalait, aux yeux d'Allah, au pèlerinage prescrit par le Prophète.

Vraisemblablement Moulâi-Abdesslam apprit, dans les Universités en renom, notamment en Orient où il séjourna plusieurs années au cours desquelles il se lia d'amitié avec son cheïkh Abderrahmane ez-Ziât al Madani, disciple du célèbre *rhouts* soufite Abou-Médiane Choaïb el Andloussi, patron de Tlemcen, de qui il fut lui-même le disciple et le propagateur, en Moghreb, de l'enseignement, de Djoueïdi ; enseignement qu'il modifia par des données plus personnelles tendant au rigoureux unitarisme — *touhid* — du *mehdi* Ibn Toumert, l'Almohade.

Moulâi-Abdesslam fut auprès de Sidi Bou-Médine le condisciple d'Abou-M'hammed Çalah, santon de Safi (Asfi).

Religieux sans ambition malsaine Moulâi-Abdesslam resta constamment en dehors de toute compromission avec les représentants de l'autorité séculière ; aussi recommanda-t-il à ses disciples le mépris de toute fonction publique et l'éloignement absolu de tous les détenteurs du Pouvoir. Cependant s'il encouragea l'indépendance il ne prêcha jamais la révolte et blâma tous ceux qui, sous le fallacieux couvert de la religion, prenaient part à des soulèvements politiques. Son enseignement — d'une douce philosophie et de stricte dialectique puisque, tel Socrate, il ne laissa aucune œuvre écrite — toujours releva de la sagesse et de la morale. Il se bornait à discipliner l'esprit pour l'amour de Dieu et avait coutume de dire : « Priez Dieu sans cesse et sans compter ; ne parlez pas d'autrui ; préservez vos cœurs du désir de la louange des hommes. L'amour de Dieu est le seul axe autour duquel tournent tous les biens. Que votre langue au lieu de parler des choses de ce monde ne parle que de Dieu ; que votre cœur s'attache au Créateur et non point à la créature.

« Purifiez votre cœur des doutes et des pensées vaines, avec l'eau de la certitude des vérités morales ;

« Ne levez jamais votre pied du sol et ne l'y posez jamais sans avoir en vue l'obéissance à Dieu ;

« Ne vous asseyez jamais que là où vous serez certain de ne pas rencontrer la révolte contre Dieu. »

La conduite de l'ouali était, en tout, conforme à ses paroles ; mais ce qui contribua surtout à l'illustrer ce fut d'avoir formé, à son Ecole, son fidèle disciple, le célèbre **Abou l'Hassène Ali ech Chadeli**, lui valant ainsi le titre de précurseur et, par déduction, celui d'*Imam ech Chadeli*. On sait que c'est au moment de sa mort et à la suite d'un songe miraculeux que Moulâi-Abdesslam *ben Machich* envoya son élève en Ifrikia : « Tu te rendras en Ifrikia et tu demanderas la localité appelée Chadela ; car, Dieu a décrété que tu t'appelleras *Chadeli*. Tu iras ensuite à Tunis où tu seras persécuté par les dirigeants, mais de là tu gagneras l'Orient où t'est réservée la « *pôlarité* ». Puis tu reviendras ici pour propager la science d'Allah ! »

* * *

Le caractère intransigeant de Moulâi-Abdesslam *ben Machich* lui avait fait dans les derniers temps de sa vie, dévoiler l'imposture d'un marabout

local, Mohammed ben Abi-Touadjine *el Kétami*, sorte de thaumaturge et prestidigitateur dont les agissements, en marge de toute doctrine, déplaçaient fort à l'ouali. Or, d'après la tradition, un jour que Moulâi-Abdesslam se trouvait à la mosquée d'El Kli, dans les Ahl Sherif, il fut averti qu'un illuminé armé par le Ketami avait mission de l'assassiner. Il s'enfuit immédiatement dans la montagne mais fut rejoint et tué à l'akbat-elhaïat, (la montée du serpent, ou de la vie), dans la tribu des Bni-Arous. Il mourait ainsi de la belle mort des martyrs. On l'enterra au sommet du Djebel-l'Alam (2300 m), depuis appelé aussi Djebel-Abdesslam dans le massif des Bni-Hassène. Ces faits se passaient aux environs de 625 de l'Hégire = 1228 de J. C.

Les *Djebala* rendus furieux à l'annonce de ce crime s'emparèrent peu après de son assassin et le lapidèrent : Ibn Abou Touadjine fut lui-même massacré dans les environs de Ceuta, alors qu'il s'y donnait comme prophète.

* * *

La tombe de Sidi Abdesslam ben Machich n'a pas, comme on se l'imagine généralement, de koubba à proprement parler ; mais un tachta (sorte de térébinthe) énorme et séculaire dont le ramage gigantesque forme un impénétrable dôme au-dessus des deux murs qui l'entourent. L'arête de l'enceinte extérieure est à la hauteur d'un homme qui se dresse pour lui donner le baiser d'usage. C'est de là que l'on jette dans le couloir formé par les deux murs, — le second plus bas, — les offrandes diverses et considérables : bijoux d'or, monnaies, armes, ex-votos, de toutes sortes ; mais personne à part les cheurfa alamiïne ne pénètre jamais jusqu'à la tombe. Les abords du sanctuaire ainsi que la voie qui accède aux *Soukkane ech-chorfa* (habitat des cheurfa) sont pavés de plaques de liège fixées par des chevilles de bois, comme aussi la mosquée qui — *beit eddhommana* — s'élève à une trentaine de mètres à droite du tombeau, quand on regarde la mer.

Deux karamate essentielles relèvent du pèlerinage au tombeau : c'est d'abord une pierre d'où l'eau s'écoule lorsque les prières des fidèles doivent être exaucées, mais la pierre demeure sèche lorsqu'ils n'ont pas « *la voix du santan* » ; puis, une autre grande pierre percée d'un trou : lorsqu'un enfant a de mauvais instincts ses parents l'emmènent en pèlerinage et lui font mettre la tête dans ce trou qui se « *referme* » aussitôt. Les tholba arrivent alors et récitent des prières *ad hoc*, jusqu'à ce que la pierre s'entrouvant dégage la tête et... l'esprit du patient qui, à l'avenir, sera débarrassé de ses penchants pervers, (c'est le *djebballi* Allal ben Abdesslam qui, spontanément, nous a fourni ces derniers et précieux renseignements.)

* * *

Quoiqu'il en soit Moulâi-Abdesslam ben Machich ayant transmis sa *baraka* à son disciple Abou-l'Hassène Ali-Chadeli, de ce fait ses descendants, c'est-à-dire les *Cheurfa Alamiïne*, tant *Bni-Arous* que *Machichiïne* dépossédés du prestige spirituel ne constituent qu'une noblesse religieuse sans pouvoir héréditaire et n'ont qu'une influence collective fort diminuée. En général très riches ils sont d'un aspect placide, d'un abord digne et ne se livrent à

aucune occupation manuelle. Ils étaient jadis exempts de toute redevance. Ils honorèrent toujours les Sultans qui, de tous temps, firent des visites fréquentes au tombeau de leur ancêtre. Aussi le Sultan Moulāi-Hassène ne manqua-t-il pas, à l'occasion de la fatale expédition du Tafilet, en 1311 = 1894, d'organiser un pèlerinage officiel au Djebel-l'Alam puis à la zaouïa de Sidi Ali-Raïssouli à Tétouan.

En tant que Cheurfa, les *Bni-Arous* vivent en bonne intelligence avec toutes les tribus des environs ; pourtant, de tous temps, ont existé des dissentiments entre eux et les *Akhmas*, tribu voisine, appartenant aussi au massif du Djebel Bni-Hassène. Les *Akhmas* sont appelés *Tholba de Sidi Abdesslam ben Machich* et possèdent le privilège traditionnel, conféré par le Santon lui-même, de venir en Ziara à sa koubba sans intermédiaire (mezouar) et d'en éloigner pour ce temps tous les cheurfa alamiïne : aussi, une fois l'an, une délégation fort nombreuse accomplit le pèlerinage au tombeau de Moulāi-Abdesslam où aucun chérif, prétend-t-on, ne doit se trouver sous peine d'être impitoyablement molesté, sinon tué. De là, entre *Bni-Arous* et *Akhmas* une hostilité implacable et des luttes fréquentes.

Jusqu'à présent aucune explication de ce conflit n'a été donnée mais il semble bien que l'on doive baser son origine sur ces faits : il est admis qu'Abou-l'Hassène Ali ech Chadeli naquit à la fraction des Bni-Zerouël, en tribu *Akhmas*, dans le fahs de Cherchaouène, qu'il était chérif idrisside descendant d'Omar ben Moulāi-Idris-l'Agrheur suivant certains, cependant que El Achemaoui-l'kbir — généalogiste faisant autorité — lui attribue l'ascendance d'Ahmed, frère d'Ali Haïdhara, tous deux fils de Mohammed ben Moulāi Idris-l'Agrheur. Non seulement Chadouli (ou *Chadeli*) aurait été le disciple préféré de Moulāi-Abdesslam ben Machich, mais ils seraient tous deux cheurfa idrissides et nés tous deux dans deux tribus voisines, peut-être rivales, d'où antagonisme non pas entre les deux codoctrinaires mais bien entre leurs descendants immédiats ; d'autant plus que Moulāi-Abdesslam est mort et enterré dans la région même, tandis que Chadeli a trouvé la mort au loin, en Orient, à Heïdarane. Il est certain qu'en l'esprit des successeurs d'Abou-l'Hassène Chadeli, propagateur de l'enseignement du Maître, une grande rancœur s'est fait jour presque aussitôt et s'est d'autant plus enracinée sinon exacerbée qu'ils étaient privés des avantages temporels et matériels de la situation.

Quoiqu'il en soit, dans les premiers siècles qui suivirent la mort de l'*Imam al Alami* sa tombe ne fut guère plus visitée que celle d'un marabout régional : ce ne fut qu'après la mort et l'épopée funèbre de l'Imam Djazouli, qui produisit on le sait une explosion de mysticisme dans tout le Moghreb, que l'attention des fidèles se reporta avec ferveur sur celui qui avait été le précurseur en Moghreb et du *Chadoulisme* et du *Djazoulisme*.

Les trois célèbres imams moghrebins : Moulāi-Abdesslam ben Machich ; Abou-l'Hassène Ali ech-Chadouli et Sidi Mohammed al Djazouli font partie de la *Selsa* de tous Ordres relevant des *Chadoulia*.

Cependant le mystère ne finit pas là : à l'endroit même où se dresse actuellement le sépulcre de Moulāi-Abdesslam ben Machich, se trouvait d'après la légende populaire, la *kheloua* (retraite) de l'ermite Sidi Heddi

(ou *Ahddi*), celui qui marche dans la Voie du bien) marabout vénéré, dont l'influence s'étend encore sur tout le Rharb, et probablement chérif de la même tribu, de qui le tombeau et la zaouïa se trouvent parmi les Bni-Arous, au pied du Djebel al Alam non loin du *kbor* de Sidi Machich *ben* Abi-Bekr.

Sidi Heddi est le « père » de la singulière confrérie des Heddoua — ou Ahddaoua — dont le centre principal est à la *karīat* de Lalla Meïmouna Tagraout, dans le Rharb. Tous les membres sont célibataires et vivent en communauté pendant l'hiver; tous sont fumeurs de kif et mâcheurs de hachich. On conserve encore à la zaouïa une longue pipe ayant appartenu au cheïkh; et, c'est un honneur pour les *akhouane-haddaoua* de la fumer alors que, assis en cercle, au moment de la *ahdrat*, le mokaddem la leur présente. Aucune femme n'est admise dans ce cercle où règne une rigoureuse discipline. On nourrit en cette zaouïa un nombre considérable de chats descendant, paraît-il, de ceux de Sidi-Heddi; ils y sont respectés, ce sont des « chats sacrés ».

* * *

Outre les mausolées cités plus haut, il existe dans le Djebel Kourt une *mzarat* en l'honneur de Moulaï-Abdesslam *ben* Machich auprès de deux grottes dédiées à Sidi Abdelkader al Djilani, le grand saint de Bagdad; de sorte que les deux illustres *kothbs*, celui d'Orient et celui d'Occident, sont honorés côte-à-côte.

En présence du danger que faisaient courir au Maroc, lors de la décadence merinide, les attaques des Portugais, une explosion de « chérifisme » se produisit dans tout le pays et ce fut vers les descendants du Prophète que convergèrent tous les espoirs de l'Empire moghrebin. Ce fut aussi l'une des causes de l'instauration de la *Dynastie Saâdienne*.

Dès lors, tous les cheurfa resté dans l'ombre, par « mal d'hérédité », depuis la persécution des derniers Idrissides, ne craignirent plus d'étaler au grand jour leurs origines et leurs prétentions. On sait que nombre d'entre eux s'étaient dispersés, au gré de la fuite et que certains même avaient dû endosser la livrée du *fakir* (mendiant) pour échapper aux persécuteurs se réfugiant la plupart du temps chez les montagnards où leur science et leur caractère ne tardaient pas à leur assurer un certain rang. C'est pourquoi, nous expliquait le grand kaïd de Tinmelal Seïd Thaïeb al Goundafi, tant de chorfa forment aujourd'hui le fond de la population autochtone arabisée. Cependant tous, tout en menant la vie du bled, conservaient précieusement les preuves tangibles de leurs origines pour les transmettre à leurs descendants sous la forme de *sedjarat* (arbre généalogique).

Lors de cette recrudescence de foi provoquée par le danger portugais, — vers la fin de la X^{ème} corne — les *Cheurfa Alamiïne* bénéficièrent également de certains privilèges perpétuels notamment : l'exemption de toutes redevances et la consécration du décret de *horm* (zone inviolable) autour du sanctuaire de Moulaï-Abdesslam *ben* Machich et de celui de son ancêtre Sidi Mezouar *ben* Ali-Haïdhara, *horm* analogue à celui de La Mecque, prescrit par le Prophète; et qui, cette fois, comprenait tout le territoire des Bni-Arous et des Soumata; une partie des Bni Gorfat, des Bni-Ysef et du Sérif.

C'est de l'union d'une descendante du santón al Alami, Lalla Raïssoun avec son cousin Aïssa, lui-même descendant de Sidi Younès *ben* Abi-Bêkr — le frère de Sidi Machich — que naquit la grande famille du Rharb espagnol les *Berraïssoun* ou *Raïssouli* ; leur fils Ali ayant pris le nom de sa mère *Berraïssoun* et l'ayant ainsi transmis comme patronyme à son fils M'hammed chef des Djebala et l'un des héros de la victoire du Mkhazène (971 = 1578) Ce chérif fonda la zaouïa de Tazrout, dans les *Bni-Arous*, exaltant là aussi, les doctrines de l'ouali familial à la tête de laquelle se trouve aujourd'hui le fameux chef rebelle du Rif espagnol le chérif Raïssouli (v. p. chap. Gueddari du Rharb).

« O ma montagne du *Djebel al Alam*,
O ma montagne avec ses fleurs ;
O *Moulaï Abdesslam ben Machich*,
O Toi qui favorises tes pèlerins ! »

Ainsi chante au loin le *djebali* dont la pensée jamais ne quitte le sanctuaire protecteur !

Djebala, Juin 1925.

* * *

De cet enchanteur *Djebel el Alam* descendit, un jour de bien, le fkih instruit en toutes sciences, le chérif el Alami *Moulaï-Ali ben Hamdouche*, celui-là même dont le parchemin s'ornait du nom de l'ouali *Moulaï-Abdesslam ben Machich*, l'oréade du massif des *Bni-Hassène*.

Amené par sa mère, originaire des *Djebalia*, dans le *Djebel-Zerhoun*, il s'installa dans la dechrat des *Bni-Rached*, sur le chemin qui mène de *Moulaï-Ildris* à *Akbat-elarabi*. Quoique à peine âgé de trente ans, sa simplicité et l'austérité de ses mœurs ainsi que la grande piété qui l'animait lui acquirent de suite le respect des foules et l'admiration des Croyants. Tous ceux de la région s'en furent, dès lors, se désaltérer à cette pure fontaine du *djazoulisme*. Naturellement *Sidi Ali ben Hamdouche* possédait le don de *karamat* et sa *barakat* était une source de bienfaits pour tous ceux qui la sollicitaient. Il était assisté, dans son œuvre pie, par son premier et fidèle disciple, le nègre *Sidi Ahmed el Kasmaoui* des *Bni-Ouarad*. Sa renommée s'étendant partout, on vint de tous les points du Rharb pour le visiter. Tous les nègres de la *kariat* de *Benâouada* comme ceux de la *kariat* d'El *habbassi* devinrent ses *khouans*, ainsi que la majeure partie des habitants du *Djorf-al Ahamar* où, à *Sarsar*, chez les *Oulad el-Medjoub* existe encore la zaouïa dite de « *Sidi Ali ben Hamdouche* » ainsi qu'une autre chez les *Oulad el Medjoub* des *Chemmakha* à la limite des *Masmouda* : sans omettre la *kariat* de *Djeraïfi*. Sous la protection du saint se trouvent encore les « *poissons sacrés* » qu'abrite un bassin

construit entre cette kariat et l'ancienne Baçra du Moghreb, sur la route de Fez.

Le miracle sensationnel qui assura à Sidi Hamdouche la célébrité en le présent et dans la perpétuité des temps... et qui le rend comparable à Josué fut qu'il suspendit un moment la « *marche du Soleil* » ! Voici comment :

« Une favorite du sultan Moulâi-Ismaïl ayant appris que Sidi Hamdouche avait le don miraculeux d'annihiler la stérilité des femmes, demanda à son maître de la faire conduire près de ce marabout. Le sultan refusa tout d'abord, cependant excédé par l'insistance de la favorite, il céda, à condition que partant le matin elle serait de retour au moment de l'âcer (environ trois heures de l'après-midi). Accompagnée d'une suite nombreuse elle se rendit donc à la zaouïa où Sidi Ali la retint jusqu'à l'âcer. La malheureuse s'étant rendu compte de la fuite du temps tremblait et n'osait réintégrer le palais car elle craignait, avec juste raison, le terrible courroux du Maître impitoyable. Mais le chérif, prenant en pitié son illustre visiteuse, l'incita à se mettre en route et lui promit qu'elle serait ponctuellement de retour au moment de l'âcer ; en même temps il ordonnait au soleil de suspendre sa course et donnait sa bénédiction à la pèlerine en lui disant : « *Va sans crainte ; mais, en arrivant, n'oublie pas de dire :*

« *Continue, ô Soleil, par la puissance d'Allah !* »

Lorsqu'elle rentra dans Meknès une grande perturbation régnait dans la ville : le *moukit* attestait qu'il était l'heure du moghreb (sept heures du soir) et cependant le soleil toujours était haut dans le ciel. Aussitôt rentrée dans ses appartements la ziariste se présenta à Moulâi-Ismaïl qui lui adressa de cinglants reproches, mais elle lui fit humblement observer que d'après l'astre solaire il n'était guère que deux heures de l'après-midi. Le sultan ayant été apaisé, elle se rappela alors la recommandation de Sidi Ali et dit :

« *Continue, ô Soleil, par la puissance d'Allah* »

Et aussitôt le disque rougeoya et disparut à l'horizon. Il était alors, dit-on, huit heures du soir (*el Acha*).

A partir de ce jour le renom de *Hamdouchi* ne connut plus de bornes et ce santon fut désigné sous le nom de Kaïd es Semchs (Conducteur du Soleil) ; aussi les *Hamdacha* devinrent-ils de plus en plus nombreux.

Sidi Benhamdouche, demeuré célibataire, mourut à la fleur de l'âge. Moulâi-Ismaïl lui fit élever un *kbor* en forme de dôme et entouré d'une série d'arcades ; mais les travaux suspendus, à la mort du Sultan, demeurèrent inachevés. La partie du village où se trouve le tombeau, fut par décret impérial, séparée par une muraille de l'autre partie de la *dechrât* des Bni-Rached et prit le nom de *Sidi Ali*.

Actuellement, le sépulcre est gardé par les descendants du frère de Sidi Ali ben Hamdouche qui, au nombre de cinquante-cinq, reçoivent les pèlerins. Le *mokkaddem* est Sidi Taïk. Le *moussem*, qui dure deux jours, a lieu le septième jour après le mouloud. La veille, la fête se célèbre en l'honneur du fidèle compagnon du santon, Sidi Ahmed Derhourî, qui est enterré à Bni-Ouarad où commencent les réjouissances. Dès le matin les *Hamadcha* de Meknès se réunissent à leur zaouïa du Derb-Hadada et en un long cortège,

bannière en tête, se dirigent d'abord vers Bni-Ouarad pour, de là, se rendre à Sidi Ali.

Les *Hamadcha* ne se livrent à aucun exercice violent, mais ce qui prête à la confusion c'est que les *Derhourine*—généralement nègres, adeptes du disciple — se frappent violemment la tête à l'aide d'instruments contondants en fer ou bien lancent en l'air des disques qu'ils reçoivent sur le crâne ; et ce, pour consacrer la grande douleur que ressentit Sidi Ahmed Derhourî en apprenant la mort de son vénéré maître Sidi el Hamdouchi. En effet affolé par la douleur il se frappait la tête contre les murs et avec un pavé se heurtait violemment le sinciput. Tous ces adeptes sont, d'ailleurs, intimement liés à la même confrérie des *Hamadcha*.

Et lorsqu'au matin Phébus glorieux sort du fond des abîmes où l'avait brusquement, pour un soir, plongé leur vénéré santon, les *Hamadcha* aiment à psalmodier :

« *Dobbahane Allah, Chems bakia tethlâ !*

Glorifions Allah, le Soleil se lève encore !

(Chez les arabes, *Essemchs* (Soleil) qui « personnifie » la plus belle chose d'entre les choses belles est du féminin alors que *Alguemeurr* (la lune) est « encore » du masculin).

Kharb et Rif, 1925.

Les Cheurfa d'Ouazzan

(Thaïbia - Touhamia)

Echelonnée sur des mamelons jumeaux, Ouazzan — ou Ouazzane — la cité sainte du Rhorb, apanage des Cheurfa dits d'Ouazzan, s'étale coquettement en un cirque merveilleux flanqué par le *Djebel Bou-Hallal* ; les *Rehana* ; les hauts sommets des *Rhazaoua* et, plus au Sud, par le *Djebel-Kourt*. C'est à l'Est de ce dernier massif que passe le petit cours d'eau, au nom symbolique, l'oued *Sidi raoh oua rahoum* qui, comme nombre d'éléments de la nature en cette région privilégiée a profité du souffle miraculeux du *Chérif Al Ouazzani Moul'Ibaraça*.

Voici la légende ayant trait à cet oued : des disciples du cheïkh l'attendaient, en été au bord du talweg desséché pour qu'il présidât la prière du midi ; et, depuis un long instant, tous souffraient de la soif. Pourtant, le maître, qui s'était attardé avec d'autres tholba, n'arrivait toujours pas, si bien qu'impatienté, l'un des disciples s'écria : « *Sidi raoh oua la ?* (Mon maître est-il là ou non ?) (Sous-entendu : est-il parti, de chez vous, pour arriver, chez nous ?) Aussitôt, le cheïkh, — jusqu'alors invisible — surgit, soudain, au milieu de tous, en disant : « *Sidi raoh ou ouah raoh !* (Votre maître est (présent) et lui y est aus.i) ; ce, tandis que du doigt il désignait un filet d'eau claire coulant miraculeusement dans le fond du ruisseau.

Plusieurs des villages qui garnissent les côteaux du *Djebel-Kourt* sont des azibs appartenant à la communauté des *Cheurfa d'Ouazzan*.

Le Cheïkh vénéré

Moulāi Abou Mohammed Abd Allah Cherif avait été l'élève de *Sidi Ali ben Ahmed Essersari*, lui-même disciple du cheïkh *Abou-Ali Hassène ben Aïssa*, tué, en djihad, dans la banlieue de Tanger, en 982 de l'hégire, près du Pont de Rhaça à Erremla et enterré dans le même kbor que son père à *Dadâa* sur l'Oued-Mda. Ce docte cheïkh suivait la Voie mystique de l'imam *Djazouli* ; c'est donc par les *Oulad-Miçbah* auquel il appartenait, qu'il se rattache à la *Tharika Djazouliia* et y rattache ainsi la Maison d'Ouazzan.

La tradition veut que ce soit après une suite de songes au cours desquels le Prophète Mohammed s'était révélé à lui, en lui dictant ses instructions, que le chérif *Moulāi-Abou-Mohammed Abd Allah ben Ibrahim ait fondé*, à Ouazzane, la zaouia dite *Dar-eddhommana*, en laquelle fut créée la magistrale tharika jumelle *Thaïbia-Touhamia*.

On ne saurait faire une mention plus élogieuse du *chérif al âlami* et de ses descendants immédiats qu'en reproduisant ces pages fidèlement traduites par les auteurs de cette biographie, — d'un manuscrit fort rare mis à leur disposition par leur maître *Edmond Fagnan* qui, ensuite, en a fait don à la Bibliothèque nationale d'Alger. (Voici le fac-similé de ce manuscrit).

[illegible]

هو فاستادته المكارم في العلوم والادب والسياسة
لاهل جليل في كل الاخلاق والاطلاق في تربية
الرفاق من ابناء الكمال والامام الفاضل في طلب
دائمه وتلا المجد والرفق الذي روي عن شيوخنا
في اشد الاكرام سنة ١٢٨٤ هـ في علمه والادب والتميز
الساكن في اوقافه والعارف بالادب من حضرة التهان
العارف جرح الخط سيد في سنة السيد على احوال
شهادة عليه محاسب الفخام على ما في سنة ١٢٨٤ هـ
رضاء عنه وارضاه في جعل الجنة مقفله ومستور
وهو في سنة ١٢٨٤ هـ وعين من ابناءه من مرموقين
امين على السيرة الامين وهي سنة الاكرام والجليلة
في احوال احوال احوال احوال احوال احوال احوال
تخصي في سنة ١٢٨٤ هـ في احوال احوال احوال احوال
الخير والسياسة الكريمة في سنة ١٢٨٤ هـ في احوال
الامام احوال احوال احوال احوال احوال احوال احوال

51

رأى

زهر الرماض الحسان في

بعض مناقب سادات

قرآن مجید علیہ

الشريف وأولاده

جمع الفق

عمرانی

100

43

10

Les titres des Mchaïkh :

Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux [en lui est notre confiance] !

En marge : le sceau de Malec Ahmed.

Texte autographié du fkih (fakir) Si Ahmed Ketebi et avec l'aide, pour les voyelles, du grammairien, le fakir, Si Ahmed ben Ahmed al-Imam, fait à Maç'r (Le Caire) la sacrée, que Dieu la garde !

La félicite dans les vœux bienheureux chez les mandants de la seigneurie d'Ouazzane, Sidi Abdallah-Chérif et ses descendants, tous fokara (réunion de dévôts) que Dieu leur accorde sa satisfaction !

La louange à Celui qui doit être exalté ; à Celui qui ouvre la porte du bonheur ; à Celui dont la Seigneurie est limpide et qui éprouve le suprême désir de consacrer son amitié et sa sainteté à la cause recherchée par la « Maison de l'hospitalité » [d'Ouazzane.]

La noblesse de ce genre d'hommes, qui sont les yeux de l'aristocratie, et les fleurs de l'aurore et dont l'équité est aussi sensible que la goutte d'eau qui fait pencher la balance est indiscutable. Ceci s'adresse à la mémoire de Moulaï-Abd Allah-Chrif, le Hassani du Djebel-Alam, dont la science est si persuasive qu'elle pourrait même enflammer les eaux des mers et dont la vue en science est si perspicace qu'elle transperce les montagnes ! Que Dieu soit satisfait de lui !

Sa bonté est si connue qu'il serait superflu de la mentionner.

Il est sans contredit le pôle, le plus puissant pour dissoudre l'affliction des humains, chez les humbles comme chez les puissants.

Il est un préservatif contre les conséquences de la paresse et de la négligence, comme la circoncision [en est un pour la santé].

Le renom seul de sa pureté se communique aux moins purs à qui il s'intéresse. Ses miracles sont sans nombre et connus et ils surprendraient ceux mêmes qui sont habitués à la puissance de cette famille.

Lorsqu'il écrivait sa science, il avait présent à la mémoire les bienfaits du rhouts Al Almi [Moulaï-Abdellam ben Machich] et sa lumière s'inspirait, outre de la doctrine [du dit Almi] des bienfaits et des grâces d'Allah qui a répandu sur lui sa bénédiction.

Ses origines ? Il est né, — que Dieu soit satisfait de lui, — à la cime [de l'arbre généalogique] d'Ouazzane. Cette bénédiction eut lieu cinq ans après le mille (1005 de l'H). Rien ne manquait à cet enfant qui, dès son bas-âge fut comparable à l'éclat des plus riches pierres précieuses. Il atteignit aussitôt au suprême degré de la perfection.

La vérité et la perspicacité se traduisaient, chez lui, par chacune de ses paroles, et certes on peut dire qu'en grandissant, ses qualités ne pouvaient s'améliorer car il avait atteint, dès l'enfance à la perfection dans les vertus de la fokarat (humilité).

Il était bon pour les pauvres, de tous chapelets, mais lorsqu'il le fallait, il se montrait plein de morgue à l'égard des hautains (des orgueilleux).

Sa vie se partageait en jeûnes et en prières, mais d'une façon rationnelle et au gré de sa santé.

On rechercha souvent dans la diouane la totalité de son avis et tout faisait prévoir la Voie qu'il saurait tracer à ceux qui le désireraient, et l'arrangement des questions humaines (il tranchait toutes questions).

Or, à l'injonction de sa seigneurie il n'était pas un fidèle, en quelque lieu éloigné, qui ne répondit à son appel et quelque grand qu'il fût car, certes, lui-même était comme la plus profonde « des mers de l'aménité ». Il était de notoriété que son indulgence s'étendait sur tous, même sur les eulama et il promettait à ceux qui lui obéissaient, leur rattachement au Maître des créatures.

Cependant, il advint que des visiteurs malintentionnés vinrent, un jour, frapper à la porte de cette maison de générosité et ces étrangers étaient mus par de mauvais sentiments ; mais (le cheikh) ordonna de les introduire, malgré tout, de les recevoir comme de vrais amis et au bout d'un certain temps il agit de sorte que, de leur dire même, ils se trouvèrent subjugués par ce pôle qui à lui seul réunissait les sept [et merveilleuses qualités.]

Et en marge l'auteur écrit : « Certes cette anecdote eut sa répercussion valable jusqu'aux dernières limites du pays d'Orient car ces hôtes louèrent partout ses qualités, sa grandeur et sa piété » : *Signé Ahmed.*

Quant à ses jugements, aucun ne fut entaché d'erreur ou d'iniquité.

A sa guise il inspirait les songes et les miracles, c'est ce qui fit qu'il avait un empire considérable sur tout ceux qui l'approchaient et qui, de ce fait, devenaient ses adeptes. Et tous ses fidèles exaltaient les vertus et les bontés du maître Moulāi-Abd Allah Chrif el Hosni el Alami. Et, certainement, ainsi qu'il en a exprimé le désir, Moulāi Abd Allah-Chrif s'est maintenu [a fait halte] auprès de l'Envoyé de Dieu, pour être son auxiliaire au jour de la Résurrection : il exécutera alors l'ordre mais jusque-là son influence se fera sentir.

Et nous, (l'auteur) nous placerons notre tête et notre salut sous la bénédiction de notre ouali vénéré. (On possède de la finesse d'esprit de ce prince du bien, des exemples par ses improvisations en vers thaouil qui prouvent qu'il était le « Pôle des Pôles ». La faculté de son âme était sans limite. Il transmettait sa pensée, son désir en tous lieux connus, si bien qu'il était devenu pour ainsi dire l'Imam dont la faveur sera courrue jusqu'à la « fin des fins. »

La Bénédiction pénétra en même temps que la Miséricorde d'Allah, dans cette maison de l'abondance et des faveurs, dans la nuit du vendredi 13 de chāabane de l'année 89 après le mille de l'hégire. Ainsi s'en allait l'être humain, mais persistait dans la lueur des temps, sa qualité de noblesse et sa splendeur de Kotb. Sur Lui la prière et le Salut !

Il fut enterré dans son pays d'Ouazzane et on lui éleva un temple connu, avec toute la splendeur de l'architecture et aux frais de la totalité des fidèles, des grands et des Commandements. Il avait 84 ans.

(Suivent de nombreux éloges et considérations pour arriver à l'énonciation de la sedjara, dont les deux premières lignes sont rayées et qui continue ainsi :

Abd Allah ben Seïd Brahim ben Seïd Moussa ben Seïd Moulana El-Hassène ben Seïd Moussa ben Seïd Ibrahim ben Seïd Amrou ben Seïd Ahmed ben Seïd Abdeljebar ben Sidi Mohammed ben Seïd Iemlah — (avec un fa'ha sur le ia, un djezm sur le mime et un fa'ha sur le lam) — (frère du Koth Abdesslam) ben Seïd Machich ben Seïd Abi-Bekr ben Seïd Ali ben Seïd Horma — avec un dhamma sur le ia ainsi qu'un ra ; et le ia sans points diacritiques — ben Seïd Aïssa ben Seïd Sellam — (avec un chedda sur le lam) — ben Seïd Mizouar — avec un kesra sous le mim et un djezm sur le zine (à noter que le djezm avant le ouaou est une erreur de voyellation, de traduction) Ali ben Seïd le traducteur — le bien connu sous le nom de Haïdhara — ben Sidi Mohammed ben Seïd Idris'l-Açrheur ben Moulana Idris'l-Akbeur ben Moulana Abd Allah et Kamel ben Moulana Hassène l-Moulsana ben Moulana-Hassène Essibti ben Moulana'l-Imam Ali ben Abi Thaleb — qu'Allah traite sa figure avec générosité — zoudj Fathima-Zohra. Que Dieu soit satisfait de tous les deux ensemble.

Ce sont ses origines connues et sur lui la lumière de la noblesse la plus recherchée. (Cette évocation généalogique est donnée comme la plus authentique.)

A la mort de Moulāi-Abd Allah-Chrif, une certaine hésitation se produisit puis les eulama convinrent d'adopter la Selsla dont le Chérif lui-même s'était inspiré et qui était celle de l'Imam al Mobadjel Sidi Cheïkh Ali ben Ahmed lequel la tenait de Sidi Aïssa ben El-Hassène ; celui-ci de son Cheïkh Sidi Mohammed-Thaleb, celui-ci de son Cheïkh Sidi Abd Allah al Rhazouani ; celui-ci de son Cheïkh Sidi Abdelaziz Ettabaâi ; et celui-ci de Sidi Mohammed ben Slimane Djezouli — le possesseur, le maître des preuves irréfutables, le guide incomparable des bonnes œuvres — et celui-ci de Sidi Abderrahmane-Chérif-Amhar ; et celui-ci de Sidi Ibn Othmane al-Ourtisanani qui lui-même la tenait de Sidi Abderrahmane-Erredjradji (le Regragui) et lui de Sidi Ibn el Fadh'l el Indi (Hindi, l'indien) ; et lui de Sidi Aânnaous el Bedoui (le bédouin) ; et lui de Sidi l'Imam el-Karafi ; et celui-ci de Sidi Abd Allah el Mrhorbi ; et lui du Pôle des Pôles et l'Unité en son espèce, Abou'l-Hassène Chadouli et lui de l'Imam le très élevé Moulāi Abdesslam-ben-Machich ; et lui de Sidi Abderrahmane-el-Madani ; et lui de Sidi Abd Allah Ech-Chanaïri ; et lui de Sidi Abi-Bekr Echchebli ; et lui du maître de la division des soufites, le maître des créatures en totalité l'Imam Ibn-Kassem-Aldjonaïdi ; et lui de Sidi Sari-Essoktani ; et lui de Sidi Maârouf-el-Kerakhi et lui de Sidi Daoud-Etthai et lui de Sidi Habib al-Adjani ; et lui de Sidi Hassène

l-Bağri et lui de l'Imam Hassène Essebti et lui de son père l'Imam Ali ben Abi Taleb, — que Dieu soit généreux quant à sa figure, — et lui de l'Envoyé de Dieu (Morsline) ? que les prières et le Salut soient sur lui ; et lui de Malic Djebrail (l'ange Gabriel) et lui de Asrafil (Séraphin) (1) et lui du Seigneur le Tout-puissant Maître des mondes de la Terre ! Chantons sa louange !

Après Abd Allah-Cherif, alors que toute affliction avait envahi les fidèles, succéda son fils aîné Moulai-Abou Abd Allah Mohammed, le durement élevé, dont la science fut connue, l'élevé, le grand (suivent des louanges) dont les miracles se firent sentir et qui fut le plus pur objet du désir de l'âme des fidèles, mais il décéda dans la nuit du vendredi après la prière de l'achda ; on l'enterra après la prière du dhohor et ce fut son fils Tahmi qui lui succéda le 28 moharrem-le-sacré de l'année 1120. Il avait 80 ans, Il donna l'impulsion à la tharika qui devint célèbre et connue et fructueuse en habous des Cheurfa.

Moulana-Tahmi donna l'extension à l'intérieur et rien ne put résister devant lui. Sidi Tahmi mourut le lundi 1^{er} du mois de Moharrem-le-sacré au moment de la montée du soleil, de l'année 1127. Il avait 67 ans car il était né en l'année 1060.

Après lui, son frère, prit la direction de la lignée el Hassanîa, cette voie si connue de tous, le Kotb, le plus complet, phénomène de la persuasion Moulana Thaïeb (le complété par Dieu) (une suite de louanges). Il est mort le Dimanche, avant le coucher du soleil, 18 Safar de l'année 1181. Il repose dans la terre d'Ouazzane près de son grand-père. Plus tard on lui éleva un mausolée au milieu des jardins et des fleurs.

Après lui, vint son fils, le chef du Temple qu'ils avaient créé. Sidi Ahmed ben Sidi Thaïeb qui s'éteignit le Samedi 12 Safer de l'année 1196 et auquel succéda Sidi Ali son fils.

Suivent des considérations sur la valeur de cette « lignée de nobles de vraie souche, dont le seul nom remuait les foules et dont l'écriture faisait réfléchir les puissants »

(A partir de là le manuscrit effacé sur plusieurs lignes est d'une calligraphie indéchiffrable).

Et nous avons vu, ajoute l'auteur, tout le bien de la générosité, en revenant du pèlerinage au Djebel-el-Alam, du Cheïkh le plus puissant Moulai Abdesslam (ben Machiche) chez ces nobles, auprès de Seïd Ali et de son père Seïd Ahmed qui tenait sa générosité de son père Thaïeb lequel l'avait hérité de son frère Touhami lequel avait pris les faveurs du ciel de par son père Sidi Mohammed qui les détenait lui-même du Pôle puissant Moulana-Abd Allah-Christ que nous avons assez fait connaître ci-dessus.

Nous avons essayé, ajoute l'auteur, de composer ici un bouquet de toutes les fleurs avec les membres éclairés et réjouissants de cette branche dont tout le monde témoigne des bienfaits qui ne laissaient jamais une chose inachevée ainsi qu'ils le tenaient d'ailleurs de tous leurs ancêtres jusqu'à l'Imam Ali (ben Abi Thaleb) qui lui-même les détenait de Sidna Mohammed. (plusieurs lignes de salutations).

C'est ainsi, termine l'auteur, que j'ai cru devoir louer comme il le mérite le Kotb parfait, Abd Allah Chérif, le favorisé de la baraka d'Allah — qu'Il soit satisfait de lui, — et redire ses mandements les sacrés. Que Dieu Maître des mondes depuis le commencement jusqu'à la fin (des siècles) soit satisfait de nous.

Achévé le mardi 6^{ème} jour de Djoumada'l-ouell de l'année 1197 de l'Hégire.

Ahmed ben Mohammed el-Imam el Mağri, le plus complet dans la joie ! Amine

(Traduction des Auteurs).

(1) La Selsa qui nous est communiquée, tant par le Nakib Etthaïbi du Maroc que par le Nakib Ettouhami d'Algérie Moulai Ahmed ben El Hoëni Echchrif-Elouazzani el Hassani, est sensiblement différente à partir de Moulai-Abdesslam ben Machich.

Moulai Abdesslam ben Machich ; le chérif Abou-Zeid el Madani enterré à Médine ; Taki-ed-dine eljakir ; Fakh-ed-dine : Nour-ed-dine Abou'l-Hassène Ali ; Tadj-ed-dine Mohammed : Chems-ed-dine Ettourkmani : Zeine-ed-dine Mohammed et Kazouini ; Abou-Is'hak Mohammed'l-Bağri ; Abou'l-Kassem al Merouani ; Abou-Mohammed Saïd al Makhzoumi ; Saïd ; Abou-Mohammed Fat'h-essoud ; Abou-Saïd al Rhazouani ; Abou-Abd Allah-Djabir ben Abd Allah 'l-Ançari ; El Housséine 2^e fils de l'Imam Ali ben Abi Thaleb gendre et cousin du Prophète Mohammed.

* * *

D'autres relations, nombreuses même, attestent de l'opulence et de la puissance de la **Maison d'Ouazzane**, parmi lesquelles nous retenons celle d'Al-Bey al Abbassi, au début du XIX^{ème} siècle, dans ses *Voyages en Afrique et en Asie* (1804).

« Je parlerai ici des deux plus grands saints qui existent maintenant dans l'Empire du Maroc : l'un est Sidi Ali Benhamed, qui réside à Ouazzane ; et l'autre, qui se nomme Sidi Alarbi Benmathi, demeure à Tadla.

« Ces deux saints décident presque du sort de l'empire, parce que (l'on croit) que ce sont eux qui attirent les bénédictions du ciel sur le pays. Dans les districts où ils habitent il n'y a ni pacha ni kaïd, ni gouverneur du sultan, et on n'y paie aucune espèce de tribut ; le peuple est entièrement gouverné par ces deux saints personnages, sous une espèce de théocratie et dans une sorte d'indépendance. La vénération dont jouissent ces personnages est si grande que, lorsqu'ils visitent les provinces, les gouverneurs prennent leurs ordres et leurs conseils. »

.....

A la fin du même siècle le Vicomte Charles de Foucault, rapporte également que, lorsqu'il entreprit son périple fameux en Moghreb, M. Ortéga ministre de France à Tanger, lui fit remettre une lettre de Moulāi-Abdesslam le « célèbre cherif d'Ouazzane » ordonnant à quiconque était son ami de lui prêter aide et protection.

Au chérif Moulāi-Abd Allah ben Ibrahim el Almi el Ouazzani avait donc succédé en 1089 = 1677 son fils unique Sidi-Mohammed (1) auquel succéda, en 1120 = 1709, l'aîné de ses fils Moulāi-Ettahmi (ou Touhami) qui, à sa mort, survenue sept ans après, fut remplacé par son cadet consanguin Moulāi-Etthaïeb. Ce furent ces deux derniers qui donnèrent une extension considérable à la Tharika *Ouazzanīa* basée sur l'enseignement de l'aïeul, et qui dès lors prit officiellement les dénominations de *Touhamīa* et de *Thaïbia* ; pourtant, il sied de considérer qu'aucune scission n'est jamais survenue dans cette Voie, qui est une, et à l'expansion de laquelle ont conjointement participé et participent encore tous les membres actifs de cette Maison, groupés avec leur discipline autour du *Moul'l-baraka* en fonctions.

Moulāi-Mohammed avait laissé huit fils, nés de trois épouses : l'aîné Moulāi-Tahmi avait comme mère une chérifa des *Oulad Ben Abdelhalim*, fraction des *Rhazaouat* ;

Moulāi-Thaïeb ; Moulāi-El Ahchemi et Moulāi-El Mekki, étaient tous trois nés, à un an d'intervalle, d'une chérifa des *Oulad-Fallous* ;

(1) Ce fut Moulāi-Abd Allah ben Ibrahim, neveu de Sidi-Mohammed qui créa dans le Rif la zaouïa de Smada.

Quant aux quatre suivants, Moulâi-Abd Allah ; Moulâi-Larbi ; Moulâi-Radhi et Moulâi-Ahmed surnommée *El Khadhir* ils avaient comme mère une notable rharbia d'une tribu connue des environs d'Ouazzane.

Moulâi-El Mekki seulement est enterré à Ribath lfeith (Rabat).

Moulâi-Abd Allah, dont on cite la grande distinction et la prodigieuse science, eut un fils particulièrement savant Moulâi-Mohammed.

Chacun d'eux fut une étoile dans le Ciel familial et tous rivalisèrent de vertu, à tel point, que de quelque côté que l'on se retournât dans le cercle qu'ils formaient, ou ne voyait luire que les bienfaits du Ciel.

Moulâi-Thaïeb avait eu comme cheïkh Sidi Abdelaziz et il n'avait d'yeux que pour lui. La parole de ce cheïkh était semblable aux plus harmonieux chants des oiseaux : et, dans son école « la franchise était inscrite au frontispice afin d'en éloigner le mensonge et le mauvais esprit ; et cela à tel point que sous peine d'être anéanti par Allah, l'indéirable en état d'impureté morale n'osait jamais jeter les yeux sur cette Maison de la science tout particulièrement privilégiée, où ne se comptaient plus les « pèlerins » car tous avaient accompli le voyage canonique et visité les Lieux Saints. »

D'ailleurs, dès sa fondation, la Dynastie naissante des Cheurfa Alaouïne, protégea ouvertement cette zaouïa Ouazzania établie à proximité du Rhorb et pénétrant comme un coin entre les tribus montagnardes des *Bni-Mestara*, des *Rhona* et des *Rhezaoua*, pour contrebalancer l'indépendance de la zaouïa de *Tazrout* des *Berraïssoun*.

Cependant, la louange ne dispose pas d'ailes suffisamment développées pour atteindre au sommet de la renommée du *Moul'l-baraka* Moulâi-Thaïeb, dont la vie fut aussi bienfaisante que le grain en temps de disette. Pour lui, le bien-être était chose illicite et les mortifications les plus humiliantes lui semblaient être les « fleurs de la tolérance ». Bon à l'excès envers les humbles, les faibles et tous les opprimés il était d'une rigueur extrême à l'encontre des orgueilleux, des oppresseurs et surtout des incrédules. (*Traduit par les Auteurs, d'un manuscrit de la Maison d'Ouazzane*).

Moulâi-Thaïeb est l'auteur d'une prédiction célèbre fort accréditée dans la région oranaise. Il aurait, en effet, affirmé en présence de ses disciples : « lorsque les temps seront présents (le moment venu) tout le *Moghreb el Adna* sera rattaché au *Moghreb-el Aksa* ; mais avant que cela ait lieu il faut que ce pays ait été la possession des « *Bni-Açfeur* » (blancs). « Disons à notre tour Allah oua alam ! Dieu est le plus savant... »

Cette prédiction n'est que la répétition d'une autre bien plus ancienne relatée par un auteur inconnu, dans un recueil de prophéties du quatorzième siècle, et qui dit que les « *roums* » doivent conquérir le littoral Nord-Africain de T... à T... (sans doute de Tanger à Tunis) avant l'arrivée du *Moul'essât*. « *Maître de l'heure* » qui donnera une fois encore le pays à l'Islam... (Rinn : *Marabouts et Khouan* p. 373 D. Jourdan Ed. Alger 1884).

Ce chérif exerça un ascendant réel sur l'esprit même des sultans, gardant jalousement pour son Ordre toutes prérogatives à l'égard de ses *khouan* à qui il rapportait cette parole qui lui serait venue du Prophète :

« *Bicoum ma isdja ou bla bicoum ma isdja* »

(Contre-vous) il ne réussira pas et sans vous il ne réussira pas.

Cette apocalyptique devise peut ainsi s'expliquer : « le sultan ne peut réussir sans les Thaïbia qui, d'ailleurs, ne sont pas ses tributaires exclusifs.

Moulaï-Thaïeb exerça sa prépondérance spirituelle sur plusieurs tribus nomades du Sahara et recruta dans le Touat des nègres dont il forma une milice au caractère religieux pour alimenter le corps des *Abid-elbokhari* qui, comme on le sait, constituaient la garde d'honneur du Sultan Alaouïine depuis S. M. Moulaï-Ismaïl.

Après un *oulaïat* de soixante-cinq ans, le chérif Moulaï-Thaïeb al Ouazzani alors octogénaire, reposa dans la paix d'Allah, laissant son fils Moulaï-Ahmed, âgé de seize ans, pour lui succéder. Ce dernier mourut le samedi 18 de çafar-elkhir 1196 = 2 février 1782, et eut pour successeur son fils le chérif *Ibaraka* Moulaï-Ali — dit *Alaïl* — qui lui-même rentra dans la paix d'Allah, le mercredi dernier jour de rbiâ-elouëll 1226 = 24 avril 1811, une heure avant le coucher du soleil, passant lui-même la *baraka* à son fils.

Moulaï Elhadj-Larbi qui, après quarante-et-un ans d'une exemplaire *oulaïat*, s'éteignit en santon vénéré le mercredi premier jour de Moharrem-le-sacré 1267 = 6 novembre 1850. Ce personnage dont le nom fut célèbre en tout le Moghreb jouissait de la considération unanime !

Sidi Abd Allah ben Ali frère de Moulaï Elhadj Larbi mourut à Marrakech et y fut enterré. Une koubba fut érigée en son honneur par les soins de M'hammed ben Mohammed ould ed Daouïa de la grande famille rhorbie, alors *amine* dans la capitale du Sud. On sait que cette famille fut de tous temps intimement alliée aux cheurfa d'Ouazzane.

Moulaï-Elhadj-Larbi eut comme zélé coadjuteur, et comme fidèle auxiliaire, son cousin Moulaï-Ibrahim ben Moulaï Abd Allah ben Moulaï Ahmed ben Moulaï Mohammed ben Moulaï-Touhami dont le fils feu Moulaï El Hosni père du chérif d'Ouazzan Moulaï-Ahmed, de l'Oranie, fut appelé, vers 1880, par le Gouvernement général de l'Algérie, pour grouper et diriger la confrérie conjugée *Thouamia-Thaïbia* comptant alors plus de vingt mille algériens et qui aujourd'hui atteint la centaine de mille.

Moulaï-El Hosni après avoir créé la zaouïa-mère d'Ammi-Moussa, mourut à Oran en 1320 = 1902, laissant comme successeur son digne fils **Moulaï Ahmed ben Moulaï El Hosni** qui, comme son père, ne laissa jamais de consacrer activement son influence au service de la France en toutes circonstances utiles et graves. (Voy. *Kitab al marhariba* : les Cheurfa d'Ouazzan p. de l'Oranie ; Marthe et Edmond Gouvion, Ed. Fontana Alger 1916-1920).

C'est à la même branche des *Touhamia* qu'appartient le kaïd Moulaï Mohammed-Larabi El Ouazzani, chef des Abda de Safi, chérif aussi tout dévoué à la France.

De même Moulaï Abd Allah ben Ibrahim el Ouazzani avait créé à *Snada* dans le Rif une zaouïa ouazzania qui, pendant cette guerre, a rendu d'appréciables services au Protectorat et au Makhzène.

D'ailleurs les Cheurfa d'Ouazzan, étant donné leur caractère conciliant et généreux, en même temps que leur prestigieuse décision, les firent, en maintes circonstances, choisir pour intervenir utilement dans les conflits graves ; et l'on peut dire qu'au cours du siècle dernier il y en eut toujours un chargé de quelque mission diplomatique. C'est ainsi, qu'en 1830 (1246)

le sultan Moulaï-Abderrahmane délégua le chérif ouazzani Moulaï-Elhadj-Larbi ben Ali auprès des populations de la région de Tlemcen qui avaient fait appel au souverain marocain pour rétablir l'ordre parmi elles.

Quant au fils et successeur de ce dernier chérif

Moulaï Elhadj-Abdesslam ben Elhadj Larbi il fut choisi par le sultan Moulaï-Hassène pour ramener la concorde entre les *Angad* et les *Bni-Snassène* qui désolaient l'amalat d'Oudjda par leurs luttes constantes.

Le rôle politique de ce dernier chérif fut particulièrement important. Moulaï Elhadj-Abdesslam se montra en toutes circonstances un ami sûr et dévoué à l'égard de la France notamment lors de la guerre de 1870-71 ; et le 16 janvier 1884, conformément à la convention de Madrid du 3 juillet 1880, il obtenait pour toute la *Maison d'Ouazzan* la protection officielle de la France.

Vers la fin de 1891 Moulaï-Abdesslam demeura environ deux mois à Alger où nous eûmes d'ailleurs le plaisir de le connaître. Pendant ce temps il ne cessa d'exhorter tous les adeptes ouazzaniens à se ranger franchement sous l'étendard de la France. Il obtint en outre des Gourara, venus en foule pour le visiter, l'assurance qu'ils se placeraient fermement sous la protection de cette Nation et en favoriseraient les projets.

Bien plus, au mois de février de l'année suivante, ayant revêtu l'uniforme de lieutenant-général, le chérif escorté par un goum important d'Oulad Sidi Cheikh ralliés grâce à lui à notre cause — visita ses zaouïas du Touat, voulant ainsi reconnaître la suprématie de la France sur les oasis Sahariennes, en leur assurant ainsi son heureuse hégémonie. Mais l'état de santé et le grand âge du chérif ouazzani l'obligèrent à abrégé son séjour et il rentra bientôt à Alger pour repartir à Ouazzan où il mourut peu de temps après, en fin 1892 (1310).

Moulaï-Abdesslam laissait cinq fils : Moulaï-Larbi ; Sidi Mohammed ; Moulaï-Tahmi — tous trois nés d'une cherifa de la Maison d'Ouazzane ; et, Moulaï-Ali et Moulaï-Ahmed issus de son mariage avec une anglaise Miss Emla Keen, surnommée la *senora*.

Ce fut Moulaï Larbi qui détint la baraka jusqu'à sa mort survenue en çafar 1324 = avril 1906, laissant deux fils Moulaï Thaïeb le nakib actuel et feu Moulaï-Abdesslam mort en 1335 sans postérité.

Sidi Mohammed qui lui succéda comme *moul'l-baraka* fut aussi gouverneur de la ville et de ses environs jusqu'à sa mort survenue deux ans plus tard en rbiâ-elouëll 1313 = septembre 1895. Ses deux fils : Moulaï Ali el-Mazari et Moulaï-Ahmed.

Ce fut Moulaï-Ahmed ben Sidi-Mohammed, déjà khelifa de son père qui lui succéda comme gouverneur et comme nakib des cheurfa mais il décéda en redjeb 1326 = août 1908, laissant deux fils Moulaï-Abdesslam et Sidi Mohammed-Nadhi ; cependant que la *nikabat* revenait à ;

Moulaï-Ali el Mazari né en dzou-l'hidja 1290 = février 1874. Ayant étudié à Ouazzan auprès de cheikh Elhadj Abdelkader ben Mohammed al Fetouh il compléta ses études et devint un savant en arabe. Uni à une cherifa *alamia* fille de l'ancien pacha de Larache, Moulaï-Elhadj-Ali, il en eut plusieurs fils dont l'un Mohammed-Saïd à seize ans.

Il demeura nakib des cheurfa jusqu'en 1339, époque à laquelle la politique l'éloigna d'Ouazzane. C'est un chérif très sympathique, d'un abord

affable et de manières très distinguées, comme tous les membres de cette Maison d'ailleurs. Son départ avait laissé de grands regrets parmi la population de la cité, aussi à l'occasion des graves événements riffains vient-il de réintégrer sa cité, où son retour a donné lieu à de somptueuses réjouissances dignes peut-on dire des contes des *Mille et une nuits*.

Actuellement la baraka est détenue par le nakib

Moulaï Thaïeb ben Moulaï Larbi ben Elhadj Abdesslam Echchrif al Almi al Ouazzani

Ce chérif est né en 1301 = 1883 à Ouazzane et a complété ses études auprès d'Elhadj-Abdelkader Gourfti (Djorfti). Il dirige la Maison, en ces temps perturbés, avec une maîtrise digne de ses ancêtres et est imbu des idées francophiles de son aïeul ; c'est ce qui lui a valu entre autres distinctions la Croix d'officier de la *Légion d'Honneur*. Il est marié à la nièce de Moulaï-Ali el Mazari ce qui étend son influence sur tout le Rharb et les Mazarïa.

Le fils de *moul'l-baraka*, Moulaï Thaïeb, est Moulaï-Tahmi aimable fkih de vingt ans, instruit et distingué comme on l'est généralement dans cette Maison d'Ouazzan.



Moulaï-Thaïeb ben Moulaï-Larbi
ben Moulaï-Abdesslam Ech Cherif
al Almi.
Nakib des Cheurfa d'Ouazzane
(1925)

* * *

Quant aux deux autres fils de Moulaï Elhadj-Abdesslam, nés de la Senora — laquelle avait été décorée pour sa généreuse et ferme intervention lors de l'application de la vaccination de Jenner en Moghreb. —

Moulaï Ali, l'aîné est né à Tanger le 6 juin 1873. Il fut élève du Lycée d'Oran puis du Lycée d'Alger, s'engagea ensuite dans la cavalerie et fut admis à Saumur d'où il sortit avec les galons de sous-lieutenant. Versé au 2^{ème} chasseurs d'Afrique à Mostaganem, en 1896, il fut un brillant officier français, décoré de la *Croix des Braves* au cours de la campagne de Madagascar. S'étant retiré à Tanger, Moulaï-Ali a mis sa diplomatie au service de la France qui l'a reconnu en le faisant *Commandeur de la Légion d'Honneur* et *Grand Cordon du Nichan-Iftikhar*.

Son fils aîné, le lieutenant Hassène, est né également à Tanger le 29 mars 1901. Il fit ses études au collège arabe-français de Tanger ce qui lui permit d'entrer au « *Saint-Cyr* » de Meknès d'où il sortit comme élève-officier en septembre 1919. Promu sous-lieutenant de Tirailleurs en 1921, il a vingt ans et « est déjà un vieux brave ». Il a pris part à de nombreux engagements chez les Zaïane et les Kbab. Cité à l'*Ordre de la Région*, (1^{ère} Colonne Freydenberg) il a la *Croix de Guerre*, la *Médaille coloniale* et est *Officier du Nichan-Iftikhar*. Et c'est avec plaisir que nous le retrouvons à Ouazzan, en mission privée, toujours plus décidé, prêt à reprendre l'action, cependant que le canon tonne tout près et que les avions de bombardement sillonnent l'espace.

Le deuxième fils de feu Moulai-Elhadj Abdesslam et de la « Senora » est le Gouverneur actuel d'Ouazzane.

Son Excellence le pacha Moulai Ahmed al Ouazzani, né à Tanger, le 6 septembre 1875. Ayant, comme son aîné, fait ses études secondaires à Alger et à Oran. C'est un homme distingué, aux belles manières, qui est pour ainsi dire, au physique, comme au moral, le sosie de feu son père. Excellent administrateur, appliquant en tout les méthodes françaises, il est en ce moment, où le pays est menacé, le plus loyal collaborateur des Autorités régionales.

Son autorité de kaïd qui s'étend sur les *Masmouda*, les *Sarsar*, les *Ahl Shérif* (chérif) les *Ahl Rboâ* d'Ouazzane et les *Khlot* lui permet actuellement de diriger ces tribus si mouvementées par divers éléments. Quant à la Cité d'Ouazzane qu'il gouverne depuis 1923, à la mort de son cousin, S. E. Moulai Allal ben Moulai-Abdelkader, la population entière place sa confiance en lui et se rallie à son mot d'ordre.

On peut affirmer que S. E. Moulai-Ahmed est un « *chérif Ouazzani* » et toute sa gloire réside en ce nom.

Son fils aîné

Moulai-Larbi formé à bonne école, est également né à Tanger le 14 mars 1902. Il est officiellement son khelifa, mais, plus exactement, il supplée déjà son père au kaïdat. C'est aussi un jeune brave que n'émeut guère le bruit du canon et que nous retrouvons, dans la nuit du 9 juin 1925, préparant calmement avec son makhazni, en plein arsenal familial, armes et munitions, et fourbissant soigneusement les fusils damasquinés qui ne manquent jamais le but. En effet, nous devons prendre congé des Cheurfa en raison de l'ordre d'évacuation de la Cité et comme nous manifestons notre légitime inquiétude à l'égard de la Maison, que nous avons mission d'escorter, Moulai-Larbi nous fait cette réponse toute spartiate :

« Sans doute les cherifate de la Maison de Tanger voudront-elles retourner chez elles, mais celles de la Maison d'Ouazzane n'ont jamais quitté la Cité pas plus en temps d'épidémies graves qu'au cours des combats les plus meurtriers ! »

Cependant, comme dans l'opérette « c'est par ordre du Général... » nous séjournerons un jour de plus, car le général Colombat — (le hardi et éclairé organisateur du secteur Ouest du front Nord de Fez, si vaillamment secondé dans la zone d'Ouazzan par le Colonel Defrère le Commandant Giacomoni et les capitaines Maestracci et Delon) — acquiescè à notre prière de laisser les mères de famille, un jour encore, pour préparer le départ. Lamentable mais prudent exode — dont la Grande-guerre hélas, a donné tant d'exemples ! — que nous dirigerons jusqu'à Souk-el-Arbâ du Rharb et Kénitra, mais que nous interrompons souventes fois pour ramener le calme et la confiance dans l'esprit des tribus affolées s'enfuyant par tous sentiers.

Ouazzane, Juin 1925.

* * *

Les sépulcres des Cheurfa d'Ouazzane sont naturellement très visités à toutes les époques de l'année, mais plus particulièrement au printemps lors des grands moussems.

La koubba-mère de Moulai-Abd Allah-Echchrif-el Almi, domine la ville à l'Est du Djebel Ouazzane ; elle est entourée des tombeaux des premiers cheurfa, non loin de l'ancienne et fort belle mosquée. Au Sud, l'asile funéraire — recouvert en chaumes — de Moulai Touhami ainsi qu'au Nord-Ouest et recouvert en tuiles vertes, celui de son célèbre frère Moulai-Thaïeb sont plus particulièrement visités. Quant au sanctuaire de Moulai-Ali ben Ahmed, petit-fils de Moulai-Thaïeb, il se dresse, blanc comme neige, à la limite des fractions *Draouiine* et *Ahl-Rmel* voisin des *Ahl Farès*, dont il est plus particulièrement le saint protecteur. Tandis que Moulai-El Ahchemi, autre petit-fils de Moulai-Abd Allah chérif, patronne ses descendants, les *Cheurfa Chahidiine*.

En cette période tumultueuse les tholba et la foule des Croyants ne cessent de psalmodier le *dzikr* de l'Ordre, en implorant leurs santons pour la protection de la Cité menacée.

Les cheurfa d'Ouazzane possèdent de nombreux azibs dans le Rharb, notamment chez les *Masmouda*, azibs qui sont généralement des villages habités par les *Azaba*. On cite, parmi les principaux : les *Oulad-Nehar*, habous de feu le chérif, Sidi Mohammed ben El Mekki des *Kachriine*, dont le principal notable était vers 1912 Si El Mokhtar en Nehari ;

— la dechrat d'*Aïn Si Ettahmi*, azib du chérif Moulai Ali el Ouazzani, constituée mi par les *Bni-Messara*, mi par les *Oulad-en Nehar*, arabes venus d'Algérie : le mokaddem est Messaoud, esclave affranchi du chérif ;

— les *Oulad-Bou-Aoukal* des *Chaouia*, sont azaba des cheurfa Sidi Moulai et Moulai Larbi alouazzani ; le principal notable en était Si Ali ben Ahmed el-Aoukili :

— le douar *Chouikrat* appartient aux mêmes cheurfa ;

— l'azib d'*Ettaïcha* est de Moulai-Ali elouazzani ;

— le douar *El Akamer*, à proximité de l'Ouerhra est l'azib de Moulai-Ahmed ben Abd Allah el Ouazzani dont le Mokaddem est Si Ali ould Ouazzani ; au même chérif appartient le *djemb* (groupement de douars) *Debaïchia* situé sur l'Ouerhra dans la *merdjat* appelée ouldjat-Aïssa. En 1912, le principal personnage de ce *djemb* était le cheïkh Mohammed Belmrabath et le mokaddem était alors Si Ahmed ben Aïssa — enfin, trois douars des *Oulad-Touïdjer*, également dans les *Masmouda*, appartiennent à Moulai-Thaïeb ben Larbi, chérif d'Ouazzane ;

* * *

Comme nous l'avons dit quelques importantes *zaouiate ouazzaniate* subsistent tant en Moghreb el-Aksa qu'en Algérie et sont dirigées par un chérif de la Maison d'Ouazzan.

Celle de Rabat, ainsi que nous l'avons écrit ci-avant, a pour chef Moulâi-Mohammed ben Moulâi Elhadj-Hosni ben Mohammed ben Tahmi ben El Hosni ben Mohammed ben Tahmi ben Sidi Mohammed ben Moulâi Abd Allah-Ech-chrif el Almi el Ouazzani. (loco lib. p. Région de Rabat Cheurfa d'Ouazzan).

* * *

A Salé, ainsi que l'indique M. le contrôleur Caron dans une intéressante Monographie, subsistent encore plusieurs grandes familles qui revendiquent les mêmes origines idrissides que Moulâi-Abd Allah ech-Cherif el Ouazzani. Ce sont les *Touhama* ; les *Alamiine* descendants d'Abdesslam ben Machich, et leurs cousins communs les *Thalebiine* dont l'ancêtre fut le fameux santou slaoui Sidi Ahmed-Thâlebi arrière-petit fils d'Abi-Bekr ben Ali ben Horma. Tous sont des *Bni-Horma* appartenant à la lignée de Sidi Mohammed fils aîné de Moulâi-Idris'l-Agrheur.

Les *Touhama* de la branche Moulâi-Thami ben Sidi Mohammed ben Abd Allah-ech-Chrif el Ouazzani se sont installés à Salé avec le chérif Moulâi-Ibrahim el ouazzani aïeul du kadhi actuel de cette cité.

le *fkih* : **Moulâi Abdelkader ben Mohammed ben Ibrahim el Ouazzani** excellent et éclairé magistrat, maître en la connaissance du charâa et comme tous les membres de cette noble famille sincèrement dévoué à la cause française.

Le mokaddem de l'Ordre à Salé est Sidi Elhadj-Mohammed ben Elkbir. Ils constituent l'une des familles les plus influentes et les plus respectées de la région de Salé.

* * *

Et lorsque le khouan ouazzani éloigné du lieu qui l'a vu naître et de la douce influence de ses santons de prédilection, est pris par la nostalgie du bled il ne manque pas de psalmodier :

•

« Celui qui est aimé d'Allah va visiter les cheurfa ;
« Il va pèleriner aux tombeaux d'Ouazzane ;
« Il se débarrasse des maux qui lui pèsent ;
« Ses os ainsi sont allégés !
« Et au cours de sa journée il obtient la chose désirée.
« de par la barakâ du Maître rdha Allah ânoh !... »

Le kadhi Draoui

(d'Ouazzane)



Le kadhi de l'importante circonscription d'Ouazzane, **cheïkh Abd Allah ben Al Mahdi ben Larbi ben Ahmed ben Al Khadhir** est surnommé *Cheïkh Ed draoui* parce qu'originaire des *Ahl-Draouiïne*, influente famille arabe des Masmouda du Rharb. Il appartient à une lignée de savants qui remontent directement à Sidi M'hammed fils du santou du Djebel-l'Alam le *rhouts* Moulai-Abdesslam ben Machich le « *Pôle des Pôles* » du Rif.

Le père du kadhi, le cheïkh Al Mahdi comptait parmi les savants de son époque. Il avait reçu l'*ouerd* de Moulai Thaïeb ben Moulai-Larbi ed Derkaoui dont il était devenu le mokaddem. Le premier de la famille il s'installa dans les Masmouda bien que la maison familiale fût à Ouazzane. Il mourut en 1321 laissant trois fils : Mohammed, fkih qui vit en zone espagnole ; Allal qui a trois enfants Mohammed, Ahmed et Abdesslam, et.

Cheïkh Abd Allah Eddraoui. Celui-ci est né en septembre 1873 à Khandak-elbir, dans les Masmouda. Après ses études élémentaires en zaouïa il fréquenta, quatre ans durant, les cours de l'Université Karaouiïne. Devenu fkih, déjà remarqué tant pour sa science que pour son activité, il entra dans l'administration de : habous à Ouazzane, fut *adel* des habous et de ce fait très mêlé aux milieux cheurfa qu'il connaît bien et dans lesquels il est fort apprécié.

Il a été nommé kadhi d'Ouazzane le 29 avril 1922. Il est superflu d'insister sur ses qualités de magistrat consciencieux et de chérif distingué, qui lui ont valu cette importante affectation. Son *prêtoire* — ou pour mieux dire, en langage moghrebin, sa *benikat* — est proche voisine du sanctuaire de Moulai Abd Allah ech-Chrif.

Le kadhi Eddraoui a épousé une cherifa de la Maison d'Ouazzane et en a un jeune fils, Moulai-Ahmed, garçonnet fort aimable et à la franche allure qui caractérise les descendants ou alliés des cheurfa d'Ouazzan.

Ouazzane, juin 1925.



Le kaïd Rbathi

Le lieutenant Rbathi Mohammed *ben* Amor commande aux arabes Khlot, des Arbaoua d'Ouazzane.

La grande tribu hilalienne des *Khlot* — (voisins des *Tlik* du Rharb) — qu'on donne souvent comme faisant partie de la Confédération des *Djochem* est pourtant de paternité distincte puisque l'ancêtre réel fut El Mountafik-ibn-Amer père des *Oulad-El Mountafik* (*Khlot*).

El Mountafik-ibn-Amer était lui-même fils d'Okaïl *ibn* Kab *ibn* Rbia *ibn* Amer. La grande famille d'Okaïl *ibn* Kab fut le soutien de la secte des *Karmathes* dans le Bahreïn. Lors de l'affaiblissement de ces dissidents la tribu de Soleïm agissant pour le compte des Fathimides s'empara de cette province qui, peu de temps après, lui fut enlevée par les Abbassides pour les *Bni-Abi'l-Hosséine* de la tribu de Tarhleb. Ce fut alors que les *Bni-Soleïm* émigrèrent en Afrique avec les *Bni-El Mountafik* (surnommés *Ahl el Khlot* : gens agitateurs, turbulents) ; les autres tribus descendues d'Okaïl-ibn-Kab demeurèrent en Bahreïn et l'une d'elles, les *Bni-Amer ibn Aouf ibn Amer ibn Okaïl*, tribu sœur des *Khlot* vainquit même les Tarhlebités. Ramenés en Moghreb par le khalif almohade Al Maṣṣour à la sixième corne, ils se fixèrent dans la plaine de Tamesna et s'y distinguèrent par le nombre et la bravoure de leurs guerriers. Leur chef d'alors était Hilal *ibn* Hamidane *ibn* Mokaddem *ibn* Mohammed *ibn* Hobeïra *ibn* Aouëdj. Ils se révoltèrent contre l'émir Al Adel, fils d'El Maṣṣour et défirent ses armées. Cependant en l'an 625 = 1228, Hilal envoya ses hommages au nouvel émir Al Mamoun et le reconnut pour souverain. « Cette démarche du chef arabe, écrit Ibn Khaldoun, assura au nouveau khalife moghrebin la suprématie du pouvoir et lui ramena les éléments almohades dissidents ».

Hilal suivit fidèlement la fortune de cet émir et quand celui-ci mourut en combattant près de Ceuta, il reconnut son fils Rachid comme successeur. Des dissensions ayant éclatées entre le khalife et les chefs *Khlot* — dont Yahïa fils de Hilal — un grand nombre de ces Arabes furent emprisonnés et mis à mort, en 635 = 1237. Yahïa poursuivit alors Rachid jusqu'à Marrakech et le força à gagner Sidjilmassa. Pourtant les khalifes almohades se vengèrent et au déclin de la dynastie les *Khlot* eurent à en souffrir effroyablement.

Au début de la Dynastie mérinide, Mohel al *ibn* Yahïa *ibn* Mokaddem était chef des *Khlot*, et l'émir mérinide Yakoub *ibn* Abdelhak épousa la fille

de ce chef et en eut un fils qui régna sous le nom d'Abou-Saïd Otsmane II (de 1310 = 1334 de J. C.).

Le chef khloti Mohelhal mourut en 695 = 1295 et eut pour successeur Athïa ibn Mohelhal qui commanda la tribu des *Khlot* pendant tout le règne d'Abou-Saïd et sous celui de son fils et successeur Abou'l-Hassène Ali (1348—1358). Ce dernier souverain confia même à ce chef *khloti*, son oncle, une mission auprès du *Maléc en Naceur*, sultan d'Egypte.

Deux des fils d'Âthïa lui succédèrent successivement au commandement de la tribu ; d'abord Aïssa, puis son frère Ali. A ces deux derniers succéda leur neveu Zemmam fils de leur frère Ibrahim. Ce jeune chef, indique Ibn Khaldoun, était très puissant du fait de sa bravoure d'abord et de son extrême familiarité avec l'émir qui lui assignait toujours aux audiences publiques une place rapprochée de la sienne.

A Zemmam succéda son frère Hammou et lorsque ce chef mourut ce fut son frère Soleïmane qui prit la tête du Commandement des *Khlot*. A sa mort survenue sous le règne d'Abou-Eïnane (1348 — 1358) il fut remplacé par leur plus jeune frère M'barec ben Ibrahim. Celui-ci fut la victime d'un complot ourdi entre deux princes mérinides rivaux ; et, l'émir Abdelaziz le fit périr.

Pendant le commandement de la tribu des *Khlot* fut dévolu à son fils Mohammed ben M'barec ibn Ibrahim.

Peu de temps après, les *Khlot*, qui venaient d'avoir deux siècles de gloire, occupant de vastes campagnes et commandant le pays en maîtres, furent anéantis presque totalement. Quelques années de disette achevèrent leur décadence due pour beaucoup à l'oisiveté.

Les *Khlot* fréquentent encore le tombeau de Sidi Aïssa El Khaschane el Kholi sur les bords du Sebou ; et c'est à *Aïn el'kçab* dans le Rharb que fut tué par eux, en 1051 de l'hégire, le *moudjahid* Sidi Mohammed bel Ayachi ez Ziani el Malki.

Après avoir pris part passivement aux divers événements du Moghreb les *Khlot* sont actuellement disséminés dans Rharb avec leurs cousins *Sofiane* et *Bni-Malec*.

C'est donc à la plus grande partie des *Khlot* que commande l'intrépide kaïd

Rbathi Mohammed ben Amor né à Rabat le 14 juin 1878. Fils de Khedidja bent El Alou de la grande famille *El Alou* dont l'ancêtre fut le patron vénéré de la Cité-capitale. Après de sérieuses études arabes, Rbathi se fit admettre à l'Université de Modène (Italie) ce qui lui permit d'entrer à l'Ecole militaire de cavalerie de cette ville, pour en sortir sous-lieutenant.

De retour en Maroc le jeune officier fut envoyé par l'ancien Makhzène en mission en Allemagne. Il s'agissait de faire l'acquisition de matériel de guerre. Ensuite de quoi, en 1907, il fut affecté au Tabor de Tanger, comme kaïd. Il fit son devoir partout et toujours ; aida les Français avec loyauté si bien qu'en juillet 1924 il prit le commandement des *Khlot* où il continue ses loyaux services.

Ouazzane, juin 1925.

Les cheurfa Oulad-Bakkal

Les cheurfa Oulad-Bakkal remontent à Hamza l'un des douze fils de Moulâï-Ildris'I-Açrheur, qui avait reçu en partage *Oulili* (Volubilis) et ses environs. Ils sont reliés à Moulâï-Hamza par l'ouali Sidi Ikhlef-el Bakkal, lequel a son tombeau encore très fréquenté, à *Al Oustha* entre le territoire des *Rhazaoua* et celui des *Lakhmès*.

Comme tout grand marabout Sidi Ikhlef était possesseur du don de *karamate* et l'on raconte qu'ensuite d'une grande sécheresse, la disette étant à craindre, le désespoir s'empara des populations régionales ; ce fut alors que Sidi Ikhlef employa son don miraculeux et fit, malgré les éléments, germer le grain bienfaisant, en grande abondance. De là, son surnom de *El Ba'kkal*, (celui qui fait germer le grain ; pousser les plantes).

Cependant comme généralement tout santoun influent a deux sépultures, Sidi Ikhlef el Bakkal a deux origines ; voici la seconde. Au moment de la persécution des idrissides par Moussa Ibn Abi l'-Afia, — à la IV^{ème} corne de l'*Hégire* — un jeune chérif de la descendance de Moulâï-Hamza, poursuivi par des sbires de l'oppresseur, se réfugia chez un bakkal (marchand de légumes) de la tribu des *Rhezaoua*. Le bakkal pour sauver ce descendant du Prophète livra son propre fils qui fut tué. Ce ne fut que longtemps après, les persécutions ayant cessé, que le marchand révéla au chérif sa propre origine d'où son nom de *Ikhlef*, parce qu'il avait remplacé (*khalafa*), le fils du bakkal. Très vénéré dans la région Sidi Ikhlef devint l'ancêtre des Oulad el Bakkal. Allah ouah Alam ?

Après une longue existence de générosité envers les pauvres et les opprimés et de privations et mortifications pour lui-même, Sidi Ikhlef qui précédait la phalange de santons *rhorda*, tour à tour preux-chevaliers ou pieux marabouts, mourut chez les *Rhezaoua*. Il laissait un fils ;

Sidi-Abd Allah el Bakkal qui rassembla les fidèles de son père et les guida dans la Voie de la croyance, confiant ensuite à son fils unique

Sidi Mohammed al Bakkal la charge que lui-même avait assumée afin qu'à sa mort..... (De toute évidence il manque une dizaine de descendants s'étant succédés dans cette lignée d'Ikhlef) Quoiqu'il en soit on retrouve au début de la IX^{ème} corne ;

Abou'l-Abbas Ahmed ben Mohammed al Bakkal lequel sa vie durant s'efforça de donner le bon exemple à l'aîné de ses enfants ;

Abou-M'hammed Abd Allah ben Ahmed al Bakkal, celui-là même qui, en vertu des principes rigoureux lui ayant été inculqués, dirigea dans la Voie du bien ses quatre fils :

Sidi M'hammed ben Abd Allah al Bakkali, qui fut aussi un chérif islamisant et dont le tombeau est à la zaouïa de *Fifi* chez les *Rhezaoua* ;

— Sidi Elhadj-Ahmed, enterré à *Ouerarha*, fraction des *Bni-Farhoun*, dans les *Rhezaoua* ;

— Sidi Abou'l-Kassem ; et

— Sidi Abd Allah ben Abd Allah.

L'aîné Sidi M'hammed ben Abd Allah laissa aussi quatre fils : Sidi Mohammed ; Sidi Ahmed ; Sidi Abi'l-Kassim elhadj et Sidi Allal elhadj ; ce dernier qui eut un nom de sainteté et jouit d'une grande influence créa l'importante zaouïa-mère d'*El Haraïk*, dans la fraction des *Bni-Nidracène* (*Rézaoua*) où il mourut en 978 = 1573 après y avoir enseigné la doctrine de l'imam Chadouli.

Depuis, l'influence de ces cheurfa est demeurée considérable chez les *Djebala* et dans une grande partie du *Rif*. Le sultan Saâdien Abou-Mohammed Abd Allah — dit *Al Rhaleb Billah* — usa de l'influence de Sidi Allal-Elhadj pour empêcher les Turcs d'Alger qui s'étaient emparé de Radès sur la côte du *Rif* de pénétrer dans la région de *Djebala* ; et, il lui accorda ensuite de grands privilèges. Son fils Sidi Mohammed-elhadj devait pourtant entrer ouvertement en lutte avec le Sultan Moulai-Almamoun qui avait décidé de donner Larache aux Espagnols, pour obtenir leur appui contre ses frères. Le chérif *Al Bakkali* se mit alors à parcourir les tribus en s'écriant « Proclamez-moi Emir eldjihad ! » Il parvint ainsi à réunir une véritable armée et ne craignit pas de s'opposer au passage du Sultan. La rencontre eut lieu chez les *Bni-Hassène* et le marabout vaincu paya de sa vie sa témérité. Sa tête fut envoyée à Fez et Larache fut livrée aux Espagnols, en 1610.

Dès lors les membres de cette famille se répartirent dans la région, c'est pourquoi actuellement les descendants d'Abou-M'hammed Abd Allah ben Ahmed al Bakkal habitent le douar *Tiliouane* dans la tribu des *Rhezaoua*, ainsi que la tribu des *Bni-Gorfet* ; tandis que les descendants de Sidi Abi'l-Kassem sont à *Selib* ; que ceux de Sidi-M'hammed occupent la zaouïa de *Fifi* et sont groupés autour du tombeau de leur ancêtre ; quant aux Oulad-Sidi Mohammed et aux Oulad-Sidi Ahmed ils occupent aussi bien la zaouïa que leurs azibs des *Oulad-Aïssa Fichtala* :

Une seule famille est à Tetouan et une autre chez les *Oulad-Abd Allah* du *Rharb*.

Les trois branches groupées autour de la zaouïa de *Fifi* vivent en communauté de biens et possèdent une même mosquée.

Pour toutes les questions sérieuses à régler, soit avec le Makhzène, soit avec les populations, chaque branche délègue un représentant : la zaouïa d'*El Harraïk* fournit à elle seule quatre représentants dirigés par le chérif Sidi Elhadj-Mohammed ben Ferghi, dont l'azib est au douar *Karoussa* des *Oulad-Aïssa*. Parmi eux est aussi le notable Sidi el-Ayachi ben Kassem qui réside à l'azib des *Oulad-Djerrar*, tribu arabe des *Setta*, en *Téroual*.

Une autre branche des *Oulad-Bakkal* habite la zaouïa d'*Hellal* fraction

des *Bni-Ahmeïd*, des *Bni-Mesguilda* : le *nakib* en est Sidi Abdesslam-ben-Abdelfodhil al Bakkali qui possède l'azib de *Djetaout* dans le Rharb, sur l'oued Ouergha (en berbère : *rivière de l'or*) et dont le cousin, Sidi Mohammed ben Khouïa, est un notable des *Oulad-Salem*.

D'autres cheurfa *Oulad-Bakkal* sont groupés au douar *Rihane* des *Bni-Mestara* : leur cheïkh est Sidi Ahmed ben Elhadj Abdesslam — dit *Bou Guitba* — habitant le douar *El Hareb* du Rharb et dont les deux cousins, Sidi Mohammed-Cherif et Sidi Mohammed-Çrheïr, sont au douar *Bou-Techich* du Rharb.

Un autre important groupement de ces mêmes cheurfa habite la zaouïa *Fedj-Hanoun*, le douar *Minekal* et le douar *Msemba* aux environs de Tétouan, tribu des *Bni-Djar*.

D'autres descendants de Sidi-Bakkal relevant de la zaouïa d'*El Harraïk* habitent le Sahel près de Larache ; à Sidi-Azouz tribu *Cheraga* ; à *El Katarat* d'*Ain-Elhamra* dans les *Hadjaoua*.

Une autre zaouïa bakkaliïa est à *Aïn'lkçab*, près d'Ouazzane et est habitée par les descendants de Sidi Ali ben Ali-elhadj, dont les frères occupent la zaouïa d'*Ouïgassa*, tribu *Djaïa* ; leur *mezouar* est Sidi Ahmed ben Elhadj-Chaled al Bakkali.

Un certain nombre de cheurfa d'*Oulad-Bakkal* sont à *Fedj en Nadher*, tribu de *Cheraga* et sont dirigés par Sidi Abdesslam ben El Rhezouani al Bakkali et par son frère Sidi Ali.

* * *

Les *Oulad-al Ferchakhi*, de la même descendance, habitent la tribu des *Haïyaïna* ; d'autres dépendant d'*El Harraïk* sont à *Dar al-Atthar* dans la tribu d'*Ahl-Tesrif*, leur *nakib* est Sidi Mohammed el Ouafi El Bakkali et réside à El Kçar ; d'autres à *Meazel al Rhanab*, toujours dans les *Ahl Sherif*, sont dirigés par Sidi El Mokhtar et Sidi Mohammed-elhadj el Bakkali.

Les *Oulad-Arhziā* des *Zoueïd* occupent l'azib du cherif El Ouafi el Bakkali d'El Kçar, azib situé sur l'oued Ettine et dont le principal notable était en 1902, Si l-Miloudi ben Azouz.

Cette nomenclature indique assez l'importance de la *Confédération bakkaliïa* dont l'influence politique et religieuse n'est pas à négliger et qui semble avoir été plutôt favorable au Gouvernement au cours des derniers événements du Rif.

Au siècle dernier le père du *Nakib* général des *Oulad-Bakkal* était un cherif fort considéré.

Sidi Abdesslam el Bakkali, dit *Bouktib*, *Cheïkh er Rema* réputé, fut conseiller privé de S. M. Sidi Mohammed II ben Moulai-Abderrahmane puis celui de son fils S. M. Moulai-Hassène. Il jouissait du privilège de pénétrer dans la demeure impériale, et en temps de guerre, dans la tente du Sultan sans autre avis, privilège qui fut continué à son fils le *nakib* actuel :

Sidi Ahmed ben Abdesslam ech Chrif al Bakkali, surnommé — *Sidi Ahmid Bou Ktib*, — né en 1860 à *Kich-es Saâdat* dans les *Bni-Mesrata*, au *Dar-âl Oudéïni*, azib d'*el Harath* sur l'Ouergha, en tribu *Setta* des Arabes *Sofiane*. Il fut nommé Directeur-général des cheurfa *Oulad-Bakkal* le 25 de *djoumada-ettani* 1326 = 25 juillet 1908 par dahir de Moulai-Abdelhafidh.

Le nakib Sidi Ahmed est un savant, à l'esprit pondéré, aux manières distinguées et d'une exemplaire austérité de mœurs qui lui assure la vénération de ses gens lesquels lui sont dévoués jusqu'au sacrifice. Lors de l'occupation du Rharb par les troupes françaises il mit son expérience et son activité au service des chefs militaires et déploya tous ses moyens pour déjouer la politique de Raïssouli. Son influence se fit surtout sentir en faveur de la pacification de cette région à *Hat-Kourt* et à *Aïn-Defali*, grâce à son prestige sur les *Djebala*. Son caractère pacifique ne l'empêche pas, à l'occasion, d'être, comme ses pères, un vaillant guerrier, partant un hardi farès et il est cité parmi les principaux *Chioukh-elkhil* du Rharb et de l'Ouergha.

Le nakib el Bakkali Sidi Ahmed ben Abdesslam est allié par des unions aux Ben Souda de Fez et aussi à S. E. Si Bouchaïb Eddoukali vizir de la justice. L'un de ses gendres est un chérif bakkali influent des *Oulad-Arbi-ou-Rharcha*. Il a cinq fils dont l'aîné, Sidi Dris, fkih et cavalier comme tout bon bakkali est né à El Kçar en 1888.

Le prestige des *Cheurfa Oulad-Bakkal* chez les *Djebala* et dans une partie du Rif est considérable.

Campagne de l'Ouargha, juin 1925.



S. A. I. Moulāï-Abderrahmane Benzeïdane

Né en rbiâ-ettsani de l'an 1295 (mars 1878), le Chérif Moulāï-Abderrahmane est fils de feu Sidi Mohammed ben Abderrahmane ben Ali ben Mohammed ben Abdelmalec ben Zeïdane, ce dernier fils du puissant sultan Moulāï-Ismail ben Ali ech Cherif Essidjilmassi, fondateur de la Dynastie régnant actuellement en Maroc. Quant à la *chrifa*, sa mère, elle appartenait à la même lignée, par son père Moulāï-Ahmed, fils du Sultan Moulāï-Abderrahmane ben Hicham qui, lors de la guerre contre les Espagnols, était représentant du sultan à Tétouan d'où il fut rappelé, à Rabat, pour y remplir les fonctions de khelifa du Sultan.

Moulāï Abderrahmane Benzeïdane est, actuellement, professeur de première classe, adjoint au Directeur de l'Ecole militaire de Meknès (1). Conseiller intime du Sultan, il est le chef des Familles de Sa Majesté ; et c'est lui qui a la haute main, en tant qu'intendant général, sur tous les services intérieurs du Palais impérial.

Avec ce savant, nous pénétrons dans le monde des savants arabes modernes.

(1) Se basant sur l'institution des cours préparatoires de spahis et de tirailleurs algériens, le Maréchal Lyautey, développant comme toujours cette heureuse initiative a créé à Meknès, sur des bases modernes, une Ecole supérieure de préparation militaire ; sorte d'Ecole de Saint-Cyr pour les fils des chefs marocains et qui rappelle en somme l'Ecole romaine des *Contubernales*.

Les *Contubernales* étaient des jeunes gens de famille qui accompagnaient un général pour apprendre l'art de la guerre.

Cette appellation s'étendait aussi à des soldats choisis qui, au nombre de dix, vivaient sous la tente et étaient placés sous les ordres d'un gradé subalterne, le *décanus*.



S. A. I. Moulaï-Zeidane

Après des études préliminaires, mais particulièrement soignées, ce *fkîh* fort intelligent étudia la *Chriâ* du Cheïkh Hamza, auprès de son père et de son oncle paternel, Moulâi-Abdelkader. Il fut ensuite confié au kadhi Mohammed ben Abdesslam Tari qui l'initia au *nahou*, à l'*alfîa*, au *fik'h*, à l'*ouçoul* et commenta, avec lui, les *hadits*.

Concurremment à cet enseignement, il eut l'ouzir du Sultan Moulâi-Abdelaziz, Cheïkh Elhadj Al Mokhtar, qui lui expliqua Sidi-Khelil et Al-Bokhari ; ensuite de quoi, Sidi-Mohammed-l'Akçri lui prodigua ses cours, l'initiant spécialement aux beautés de la *Bourda*.

Ce fut alors que le jeune chérif alla compléter son bagage scientifique à l'Université Kraouïine de Fez, auprès des célèbres professeurs bien connus : Cheïkh Guennoun ; Belkiâth Ezzezkari ; Ben Kassem Al Khadhiri ; Cheïkh Fathmi Cherradi et autres savants, notamment le cheïkh Mohammed *ben* Djaâfar Al Kittani qui, plus tard, alla s'installer à *Medinet-Ennebi*. Ce fut là qu'en 1331 (1913), le chérif qui avait tant apprécié les leçons de ce maître redevint, trois mois durant, son élève assidu. Son périple fut, d'ailleurs, un heureux voyage d'études ; car, passant au Caire, il y suivit, au *Djamaâ-l'Azhar*, les cours du Cheïkh Salem al-Bechri ; puis, gagnant La Mecque, il profita de la science du Cheïkh Abdelhamid-Salama ; du cheïkh Abdelkrim Koudous et du cheïkh Abdessetthar ; pour, avant de quitter la péninsule, lier connaissance, à Dimechk de Syrie (Damas), avec les illustres *oulama* : Bedr-Eddine ; Mohammed-Taoufirk Aleïyoubi Alançari ; Abdalbakki Alhindi ; Youssef-Ennebani ; Mohammed-l'Amine Sfordjalami, de Médine : Hamdane Alouanissi Alksanthini ; Aziz Ettounsi ; Alfa Hachim Essoudani etc.

Au retour, Moulâi-Zeidane fut reçu au *Djamâ-Zitouna* de Tunis, par le cheïkh Mohammed-Benyoussef et Si Çaddek Ennifer qui l'adressèrent, à Kairouan, au kadhi Alalami avec qui il se complut à des joutes juridiques, en compagnie du docte muphti Sidi-Mohammed Bendjoudi.

Rentrant en Moghreb, par Alger, le chérif fut accueilli dans l'antique *Djezirat-Bni-Mezrana* par feu notre vieux maître tant apprécié, Cheïkh Abdelkader Almedjaoui, de qui il parle encore avec une respectueuse condescendance.

.....

Bibliophile passionné, le chérif Moulâi-Benzeïdane a réuni un nombre de manuscrits et de livres rares ; aussi possède-t-il l'une des plus importantes bibliothèques privées. Bien que déjà fort érudit il ne cesse d'étudier et s'est plus particulièrement adonné à l'Histoire qui a toutes ses faveurs, ainsi que nous le prouve une remarquable conférence faite par lui à Meknès, et dont nous détachons quelques fragments :

« ... L'histoire est un grand miroir où se reflètent les résultats obtenus par les anciens dans les sciences et dans les arts ; c'est le seuil d'où l'on aperçoit ce que furent les siècles.

« ... Toute connaissance des faits de nos prédécesseurs ajoute, en quelque sorte, des vies à notre propre vie.

« L'histoire est la balance des bonnes et des mauvaises causes. Par elle, l'homme peut évaluer sa propre valeur en se comparant aux gens d'autrefois.

« ... Dieu dit dans *Le Livre* : je vais te rapporter, parmi les faits des prophètes passés, ce qui me permettra de raffermir ton cœur.

« ... Sans l'histoire, les conséquences dernières ne seraient pas connues ni les voies de salut indiquées ? »

Le Cherif devient aussi un poète lyrique lorsqu'il vante les avantages de Meknès, cité choisie par son ancêtre, le prestigieux sultan Moulaï-Ismaïl qui en fit sa capitale et y mourut en 1129 (1727), après un règne brillant. Aussi, Moulaï-Benzeïdane était-il tout indiqué pour composer une étude claire et précise, d'une importance documentaire considérable, qui met en relief l'histoire de cette intéressante cité des Miknassa.

Modeste comme tous les vrais savants, Moulaï-Benzeïdane est, de plus, un homme charmant, cordial et simple comme tous les princes de la *Dynastie alaouïe*.

.....

Les fils de Moulaï-Abderrahmane sont également des savants. Tous cinq portent le nom sacré du Prophète, uni à ceux de :

Mosthefa ; El Mahdi ; Serour ; El Âmine ; Thaïeb et Salama.

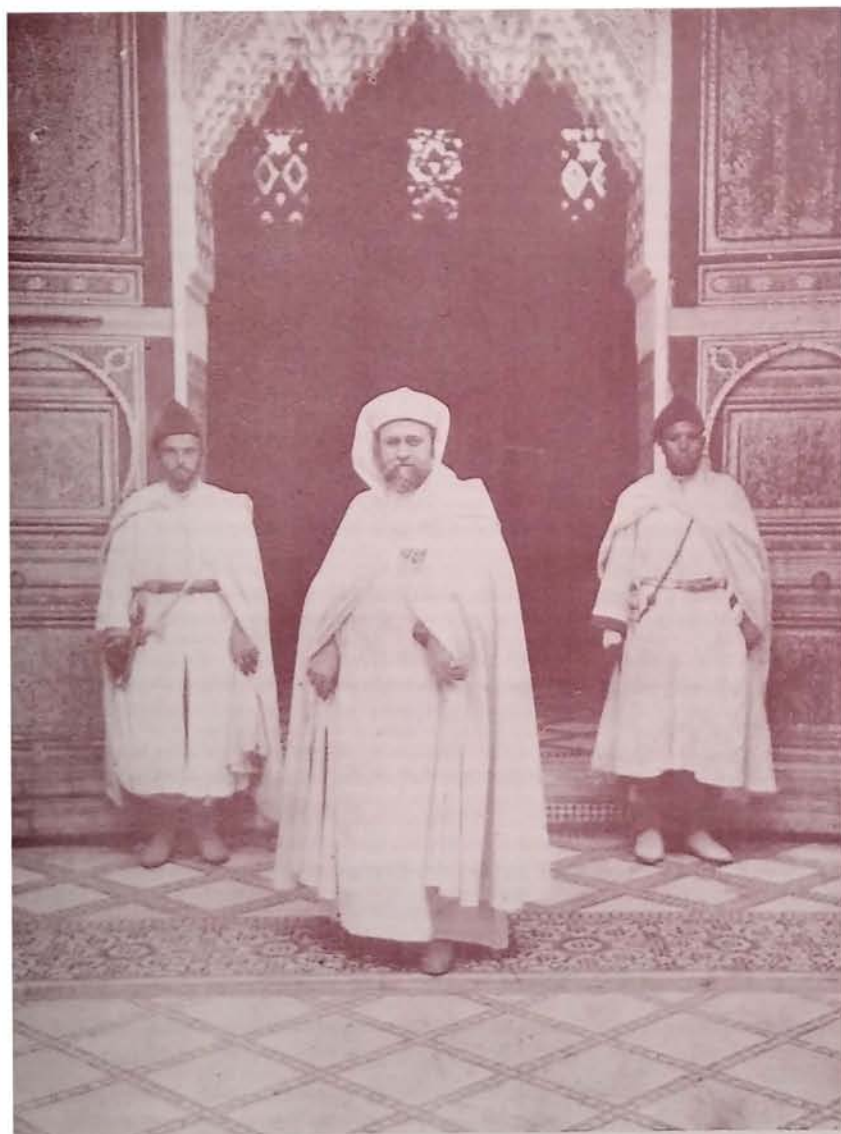
Quant au père de S. A. I. Sidi Mohammed *ben* Moulaï-Abderrahmane, il mourut en 1317 et fut inhumé dans la nécropole de Moulaï-Ismaïl, auprès du tombeau du Santon Abderrahmane Medjoub Eddoukali, né en ramdhane 909 et mort dans la nuit du vendredi de l'Aïd elkebir de l'an 976.

Meknès 1925.

.....

Le Jury du *Prix littéraire et historique du Maroc* a fait preuve d'une heureuse perspicacité en désignant comme lauréat, pour l'année 1936, l'érudit historien Son Altesse Impériale le Cherif Abderrahmane Benzeïdane., et nous sommes heureux de lui exprimer ici, en même temps que notre sympathique souvenir, nos félicitations, pour son nouveau succès,





S. E. Si Ahmed Saïdi, Pacha de Meknès

S. E. Si Ahmed Saïdi

(pacha de Meknès)



Actuellement, S. E. Si Ahmed Saïdi Ettindjaoui est le premier magistrat makhzène de la Cité :

Miknasset-ezzeïtoun (l'oliveraie des Miknassa) est l'une des plus anciennes villes du Moghreb'l-Aksa, de construction préislamique. Elle fut assiégée par les *Mouhaïdine* (Almohades) dès le début de leur dynastie ; mais ils mirent sept ans pour s'en emparer, vers le milieu du sixième siècle hégirien. Ils détruisirent alors la ville et installèrent sur le même emplacement la *Tagrart* (campement). Après eux, les Bni-Merine y construisirent une *kaçba* ; des *zaouïas* ; des *medersas* ; elle était alors la résidence des vizirs, tandis que Fez-Eldjedid était celle des émirs.

Meknès est unique pour la salubrité de son air — et la douceur de son eau disent les anciennes chroniques ; — aussi le Sultan Moulaï-Ismaïl ne voulut-il pas l'échanger, comme capitale, contre une autre ville. Il y fit édifier une nouvelle mosquée (*Aldjâmaâ-alakhdar*) dont les deux portes ouvraient, l'une sur la *kaçba*, l'autre sur la ville. « Cette *kaçba*, est-il relaté dans l'*Istiksa*, fut percée de vingt portes voûtées très larges et très élevées, surmontées chacune d'une vaste batterie armée de canons de bronze d'un fort calibre et de mortiers de guerre. »

A l'intérieur il fit établir une immense pièce d'eau, sur laquelle pouvaient circuler des canots de plaisance ; il ordonna également la construction, dans la *kaçba*, d'un grenier (*heri*) à provisions pour les grains qui pouvait contenir toutes les provisions des habitants du Moghreb. Dans la *kaçba* fut également construite une vaste écurie (*isthal*) pour ses chevaux et ses mules ; elle mesurait une parasange (mesure itinéraire perse : 5 km 250m) de longueur, et de même largeur. Les côtés supportaient le toit, en forme de berceau, qui reposait sur des portiques et des arcs immenses, dans chacun desquels il y avait place pour un cheval. Entre chaque animal il y avait une largeur de vingt emfans. On pouvait y loger, dit-on, douze mille chevaux. A chaque animal était affecté un palefrenier musulman qui était servi par un garçon d'écurie pris parmi les captifs chrétiens.

Une *seguiat* en maçonnerie amenait l'eau dans un réservoir installé

devant chaque cheval pour lui permettre de boire. Au centre de ce bâtiment étaient remisées les selles des chevaux et les armes des cavaliers.

« Nous avons visité, dit l'auteur d'Alboustane les ruines de l'Orient et de l'Occident, dans le pays des Turcs et aussi celui des Grecs ; et, nous n'avons jamais rien vu de pareil, ni parmi leurs constructions actuelles, ni dans celles du passé. Les constructions réunies des princes de dynasties islamiques ne pourraient égaler celles qu'a édifiées le glorieux sultan Moulaï-Ismaïl dans la kaçba de Meknès, sa capitale. »

Les portes de la cité furent également édifiées et leur architecture rivalisa d'élégance ; chacune d'elle était ornée d'une devise sculptée, protectrice et louangeuse :

« Je suis la porte fortunée dont la gloire rivalise avec celle de la Lune rayonnant dans les cieux constellés, (1085 = 1670) (Bab el Khemis). La date d'édification de cette porte est combinée dans le mot المشيد :

(١ = ١ ; ل = 30 ; م = 40 ; ش = 1000 ; ي = 10 ; د = 4.)

« Bab Dar'l-Kebiba indique que cette construction a été terminée en 1090, année heureuse pour le Sultan car cette époque est citée, comme étant celle, où, victorieux et heureux il put jouir paisiblement de toutes les félicités et entouré de tous ceux qui lui étaient chers, dans son magnifique « Versailles ».

Citons encore Bab Djamâ'l-Kaçba : Louange à Dieu l'unique. Le salut et la miséricorde de Dieu sur notre Seigneur Mohammed, son prophète et son serviteur.

L'ordre d'édifier cette porte bienheureuse a été donné par Moulana-Smaïl, chef des Croyants, (Que Dieu l'assiste et lui donne la victoire). Cette porte fut terminée le premier Djoumada-ettani 1090.

Au dessus de la voûte : « Dieu est toujours prêt à venir en aide à l'homme dans l'adversité. »

A droite : « La puissance vient de Dieu, la victoire est proche et la bonne nouvelle aux musulmans. »

A gauche : « Certes, ceux qui auront craint Dieu, seront dans les jardins et les sources ; entrez-y gens vertueux sans crainte et en paix. »

* * *

C'est donc dans cette cité, si riche en souvenirs historiques, que

S. E. Si Ahmed Saïdi Ettindjaoui exerce ses fonctions depuis plusieurs années.

Son Excellence est née à Tanger vers 1293 = 1875. Son père Si Abdesslam ben M'hammed ben Abdelouahad était un paisible citadin, mais son grand-père et son arrière-grand-père avaient, eux aussi, fait partie du Makhzène.

Braves au feu, sages au medjlès, leur réputation favorisa l'évolution administrative de leur petit-fils, qui, jeune encore, témoigna de vraies qualités diplomatiques. Instruit, d'esprit subtil, de manières distinguées, Si Ahmed, qui avait déjà fait partie de diverses commissions de délimitation algéro-marocaine, notamment de la mission El Guebbas, fut désigné pour

remplir les fonctions de pacha à Figuig, puis à Mogador. Rappelé à Rabat, par le Gouvernement chérifien qui lui confia les fonctions d'*amine* de la douane, deux ans après, il était choisi comme chef de Safi, où il remania le bachalik de cette intéressante cité, avant d'être, sur la proposition du Protectorat français, et par dahir de S. M. le Sultan, Moulâi Youssouf, nommé pacha à Meknès en janvier 1920. Il avait durant toute la période d'instauration du nouveau Régime fait preuve de sentiments loyaux et sensés suivant en cela, fidèlement, les directives de son conseiller et allié, l'éminent plénipotentiaire, Si Kaddour Benghabrit.

A Tanger, le pacha Saïdi (originaire des Oulad-Saïd du Rif) avait déjà fait ses premières armes dans l'administration en qualité d'*Ahlef* (intendant) d'amine des douanes et aussi comme khelifa du pacha.

S. E. le Pacha Saïdi est un magistrat qui fait montre de qualités sérieuses dans la conduite des enquêtes judiciaires et de l'administration de la ville musulmane et est allié à Si Kaddour Benghabrit, Ministre d'Etat du Maroc.

Les enfants de S. E. Saïdi : Hassane ; Abdelmalec et Abdelkhalek sont destinés, nous dit le Pacha, à un enseignement français qu'il demandera pour eux aux grands maîtres de la « *Ville Lumière* ».

Meknès, janvier 1925.



Le mot'hassib Terrab

(de Meknès)



Il y a environ quatre siècles qu'un puissant marabout, Sidi Messaoud Terrab, rragui de la descendance du santou connu Sidi Ouasmine, quitta les Chiadma de Mogador pour s'installer chez les Miknassa et les islamiser. Cet ouali possédait, comme tous les Rragas, un réel prestige, aussi son influence ne tarda-t-elle pas à s'exercer sur les foules, le plaçant, ainsi, au premier rang des chefs spirituels de la région. Il jouissait d'un don miraculeux tout particulier, il aimait la terre pour elle-même, pour le bien-être qu'elle procure, pour sa gestation réitérée et propice à toute l'humanité ; aussi lui rendait-elle son attachement par une *baraka* spéciale : *la possibilité de guérir toutes les blessures au moyen d'une certaine terre mélangée par lui à un goudron végétal*. Au cours de sa longue existence il guérit des centaines de blessés, grâce à une application de cet emplâtre qu'il recouvrait d'un peu de sa terre préférée ; puis, il soufflait dessus ; et comme par miracle, le malade était guéri !

Ce don, que Sidi Messaoud dit *Terrab* (le terrien, de *trab*, terre) possédait, il le transmet à ses descendants, si bien que Sidi Abdelmalec Terrab le trisaïeul du mot'hassib détint, lui, la *baraka* de fécondité de la terre : c'est ainsi que lorsqu'un fellah, ayant défriché une parcelle inculte, voulait l'ensemencer il ne manquait jamais de venir solliciter du marabout une poignée de semences, lesquelles mélangées à sa « terre de fécondité » assurait une récolte sûre.

Sidi Abdelmalec Terrab fit, de compagnie avec son fils, Sidi Larbi le périple d'Orient et ils accomplirent ensemble le pèlerinage aux Lieux Saints. Comme tous bons regragails s'arrêtèrent dans les universités en renom et y acquirent la science en développant les doctrines mystiques de Sidi-Ouasmine, leur ancêtre.

En dehors de leurs prérogatives religieuses, les membres de la famille Terrab détenaient, pour la plupart, diverses fonctions makhzène ; et depuis Moulai-Abderrahmane ben Hicham ils ne cessèrent de remplir des emplois de confiance : *amine*, *nadhir*, *mot'hassib*. etc.

L'aïeul de Si Ahmed, le sage et vénéré Elhadj-Hosséine ben Larbi, avait accompli le pèlerinage canonique à peine adolescent, sous Moulai-Slimane



Si Ahmed ben Elmekki Terrab, mol'hassib de Meknès

et plus tard sous Moulâi-Abderrahmane ; il fit aussi partie de plusieurs pèlerinages officiels. Il était recherché pour ses sages conseils et l'on cite maints notables « égarés » qui par lui furent ramenés dans le droit chemin. Son souverain l'honorait de sa confiance et ses contemporains le vénéraient. Il mourut en 1270 et fut inhumé au cimetière de Sidi Kaddour-Al-alamî.

Il laissait plusieurs enfants :

Elhadj-Larbi ; Elhadj-Mohammed ; Elhadj Hosseïne ; Si El Ahdi ; Si Kassem et Mekki

L'aîné Elhadj-Larbi, qui, comme tous, était fort estimé, fut nadhir des habous de Moulâi-Idris. Quant au plus jeune, Si El Mekki né vers 1259 = 1845 il fit de sérieuses études, se distingua bien vite par de grandes qualités et se mêla bientôt au monde européen parmi lequel il trouva de réelles sympathies. Il fut amine et nadhir des hobous et fut choisi par le Sultan Moulâi-Hassène comme mentor de son fils Moulâi-Abdelaziz qui l'aimait beaucoup et dont il eut plus tard toutes les faveurs ce qui fit que, sous Moulâi-Abdelhafidh, la famille Terrab respecta une digne neutralité.

Sidi El Mekki ben Hosséïne Terrab mourut en 1327 et fut enterré auprès de son frère Elhadj-Larbi au cimetière de Sidi Ahmed Chebli. Il laissait : Mohammed fkih réputé, né à Meknès en 1287 et le mot'hassib actuel.

« **Terrab** » **Si Ahmed ben Mekki** ben Hosséïne ben Larbi ben Abdelmalec, qui né à Meknès, en 1299, fit d'excellentes études auprès de maîtres réputés notamment de : cheïkh Mezzour ; Elhadj Mohammed Soussi ; Sidi Mohammed'l-Aâredj ; Fkih Si Kaçri, le kadhi Mohammed ben Abdesslam Tari ; Si Fodhoul Soussi, ; Si Fodhoul Benazouz ; et le réputé jurisconsulte Ahmed ben Souda.

Après avoir gravi divers échelons administratifs Si Ahmed Terrab, très remarqué pour la probité de sa gestion, fut désigné comme mot'hassib de la ville de Meknès ; il y remplit ces fonctions délicates à la grande satisfaction de tous.

Homme fort aimable, et de manières distinguées, il nourrit des sentiments nettement francophiles qu'il a inculqués à ses enfants :

Si Mohammed, savant étudiant de vingt-trois ans, ancien élève de cheïkh Moulâi-Ahmed Breïti et possédant également son certificat de fin d'études françaises, exemple heureux pour son puîné Si Hosséïne élève de l'École Franco-Arabe, où se propose de le suivre le plus jeune, Abdelkader.

De plus, l'une des filles du mot'hassib fait parti de la Maison du chérif-alauï, le kadhi Bendris Sidi Mohammed ben Idris.

La famille Terrab possède des firmans impériaux très anciens, l'un surtout qui relate, qu'une ancêtre maternelle des Terrab fut la chérifa Lalla Menana Azouzïa qui vivait sous le règne du chérif Saâdien Abou'l-Abbas Ahmed El Mançour et fut la mère du réputé pacha Azouz alors gouverneur de Meknès, dont le palais est encore habité par la famille Terrab.

Meknès, 1925.



Les Aïssaoua

C'est le onzième jour du mois de rbiâ-elouëll, dit aussi elmouloud en raison de la naissance du prophète Mohammed, que s'ouvre à Meknès la série des fêtes données au tombeau du Santon Sidi M'hammed-Benaïssa, le cheïkh elkamil-elahdi, cérémonies auxquelles participent tous les adeptes, au nombre de trente mille environ, accourus des points les plus reculés du Maroc pour assister au moussem, unique en son genre.

Sous la direction de leurs mokaddems respectifs, bannières déployées et escortés de fanfares et tambourins, tous les groupements régionaux se présentent tour à tour aux portes de la cité pour se réunir ensuite à la koubba du cheïkh, offrant ainsi un spectacle particulier de liesse et de couleur locale.

Pendant ces réjouissances, les descendants du Cheïkh-Elkamil réservent la plus large hospitalité à leurs hôtes.

* * * *

La confrérie des Aïssaoua qui s'inspire, pour le spirituel, des doctrines de l'Imam Djazouli, lui-même tributaire d'Abi-l'Hassène Ech-Chadeli, fut créée par Sidi M'hammed-Benaïssa à la dixième corne hégirienne, au déclin de la puissance mérinide et à l'aurore de la dynastie saâdienne.

Le lieu de naissance de ce marabout célèbre fait toujours l'objet de nombreuses controverses ; ce qui est certain, c'est qu'il vit le jour en 872 = 1468 et mourut vers 930. Cependant les Cheurfa Oulad Abi-Sibaïne revendiquent nettement sa parenté comme descendant de leur ancêtre commun Moulâi-Ahmed ben Moulâi-Idris-l'Agrheur, par Aïssa, dit *Abi-Sibaï* et, de ce fait, indiquent le Sous-elaksa comme lieu de sa naissance. C'est par cette parenté qu'ils expliquent le don miraculeux de dompter spontanément et d'appriivoiser les lions et tous autres fauves et ce serait aussi ce qui expliquerait que dans la secte certains adeptes, par attachement aux dirigeants, se réservent le privilège de représenter tel ou tel fauve de la création, lors de certaines manifestations rituelles, notamment au cours du *moussem* (fête patronale).

Cependant, une autre version donne Sidi M'hammed-Benaïssa comme étant né dans le Rhorb, chez les *Sofiane* du groupe Mokhtar-ben-Mohammed, arabes-makil qui occupaient autrefois, conjointement avec leurs frères les *Doui-Mançour* et les *Obeïd-Allah* tout le territoire de la Moulouïa jusqu'à

son embouchure. Ils y étaient encore, dit l'historien Ibn-Khaldoun, dans le courant de la VII^e corne, quand Ali-ibn-Yedder ez-Zekendri, descendant des arabes de la première invasion et devenu seigneur du Sous après la retraite des Almohades, s'engagea dans une contestation avec les nomades *Guezzoula* ses voisins. Voyant la guerre traîner en longueur, ce chef appela à son secours les *Bni-Mokhtar* qui, pour le rejoindre, quittèrent alors la Moulouïa emmenant avec eux leurs tentes et leurs troupeaux. Ils occupèrent bientôt le pays en s'agrégeant eux-mêmes aux *Guezzoula*, si bien que les mérinides eurent souvent à compter avec eux.

Comme suite à nos investigations dans le Sud-marocain, nous concluons que c'est plutôt dans le Sous que dans le Rhorb que le santon *El Kamil* vit le



Meknès : *Physionomie d'un moussem des Aïssaoua*,

jour, en vertu même du principe qui veut que nul ne soit prophète dans son pays. Il est fort rare, en effet, qu'un marabout réputé ait fait Ecole dans sa région natale ; et ce n'est généralement qu'ensuite de nombreux séjours chez des *mchaïkh* connus qu'il finit par s'installer efficacement en un lieu d'élection. C'est d'ailleurs la version adoptée par le cheïkh Sidi Mohammed Chérif, kadhi du Habet, auteur de la *Douhat-ennechir*, de même que par Abou-Mohammed Sidi Abderrahmane, auteur de l'*Ibtihadj-elkoloub*. Il faut admettre, toutefois, qu'en suite de sa naissance, la fraction à laquelle il appartenait ait été obligée de s'expatrier dans le Rhorb, ce qui expliquerait son mariage, dans cette région, avec une parente.

D'après René Brunel, sa naissance est entourée d'une multitude de légendes évoquées dans la plupart des vocalises de la secte :

« Les pôles, *qothabâ*, étaient en *hadhra* lorsqu'une voix céleste leur dit : « Il vous faut retarder cette réunion jusqu'à ce que mon serviteur Sidi M'hammed Ben Aïssa vienne augmenter notre nombre. C'est la bénédiction du Ciel et de la Terre. »

Une autre légende rapporte qu'au septième mois de sa conception, le cheïkh tint le langage suivant à son Maître : « Mon Seigneur, gloire à Vous ! Il n'y a de Dieu que Vous, je suis votre humble et respectueux serviteur. Purifiez-moi avant que je naisse ! » Dieu le Très Haut accéda aussitôt à son désir.

On raconte aussi qu'au septième jour de sa naissance, l'archange Gabriel qui passait dans le ciel, cria : « *Al H'adi Ibn Aïssa vient de naître parmi vous !* » Le père entendit ces paroles et donna à son fils le nom d'Ibn Aïssa Al H'adi.

L'enfance de Sidi M'hammed-Benaïssa est également très peu connue, cependant on la croit studieuse sous l'autorité paternelle. Ce que l'on sait mieux c'est que, tout jeune encore, il fit, avec son père, plusieurs voyages du Sous au Houz et au Rhorb avant que jeune thaleb encore il ne se lançât dans les études sérieuses.

Doué d'une intelligence supérieure présidant à une exceptionnelle faculté d'assimilation, le fkih se distingua bien vite aux yeux de ses maîtres qui découvraient en lui un élu. Tour à tour, il poursuivit et compléta son enseignement avec des mchaïkh de l'Ecole de Djazouli, notamment auprès de Sidi Ahmed Elharitsi Essofiani lequel, quelque temps avant sa mort, le recommanda à son condisciple déjà tout puissant à Marrakech, Sidi Abdelaziz ben Abdelhak Tebba — qui on le sait, était le disciple préféré de feu l'Imam Djazouli et qui, comme lui, a son tombeau à Marrakech.

Auprès de ce docte cheïkh, Sidi M'hammed-Benaïssa progressa prodigieusement dans la Voie et obtint bientôt l'*idjaza* d'initiation. Il alla ensuite demander à Cheïkh M'hammed-Çrheïr Essouhli, connu sous le nom de Soghïar, de lui enseigner le *Dahlil elkheïrat*, car lui seul détenait de l'Imam Djazouli le don d'autoriser la lecture complète de ce talisman.

Entre temps, et initié aux deux ordres *Chadouli-Djazouli*, Benaïssa avait entrepris le périple d'Orient et après les séjours canoniques à la Mecque, Médine, Baghdad il avait continué jusqu'aux Indes. Là, au contact des fakirs et des ascètes, il avait acquis une incomparable puissance de suggestion, tout en pratiquant les exercices d'hypnotisme et discipliné son être au point de devenir un stoïcien accompli. De retour en Moghreb, sa grande piété et ses capacités d'empiriste ainsi que ses réelles connaissances astrologiques et agronomiques groupèrent bien vite autour de sa curieuse personnalité, une foule d'adeptes ; d'autant plus qu'il venait d'hériter la *baraka* de cheïkh Tebba et disposait ainsi des faveurs de l'Ordre.

Il professa à Fez, puis au *Djamâelkbir* de Meknès où l'endroit qu'il avait élu pour faire son cours est encore connu de nos jours et fait l'objet de la vénération générale. Il enseigna également dans la petite mosquée du *derb-elfatiane* qui, depuis, a conservé le nom de *Djamâ-Sidi Benaïssa*.

Par quels phénomènes, les doctrines puritaines, transmises par le « solthane-eç Çalahine » Sidi Abdelkader-eldjilani, au *kothb* Boumédine, et passées successivement à Moulaï Abdesslam ben-Machich ; Rhazali ; Chadouli et Dja-

zouli, ont-elles poussé les *khouane* de cheïkh Benaïssa à pratiquer des exercices extravagants et démoniaques ! On l'explique par plusieurs légendes, cependant, on cite plus particulièrement que Sidi M'hammed-Benaïssa, qui venait de s'installer à Meknès et de qui la popularité croissante portait ombrage au Souverain, prévint, en s'éloignant, une mesure de rigueur édictée contre sa personne. Ce fut alors la fuite précipitée au hasard de l'*erg* inculte et désertique ; si bien qu'un jour ses disciples mourant de faim implorèrent son secours. Excédé par leur insistance et n'en pouvant mais, il leur dit impérieusement : « Nourrissez-vous de ce que vous trouvez sous vos pas ? (1) » Or, il n'y avait là que pierres, plantes épineuses, scorpions et reptiles venimeux ; et, dans l'ardeur de leur foi comme aussi par amour pour le Maître, les disciples suggestionnés avalèrent, sans conséquences fâcheuses d'ailleurs, épines, débris et serpents.

Quant à l'ingestion de viande crue, ou de chair humaine — comme le font les *aïssaoua* du Soudan — on l'explique par le désir qu'avaient les adeptes de vouloir imiter les bêtes féroces miraculées par la tradition familiale des *Oulad-Sibāi* (qui, eux, se contentent tout simplement d'apprivoiser les fauves).

Toutefois, il convient de discerner entre l'éclectisme et l'extatisme des cérémonies rituelles de l'Ordre des Aïssaoua et les exhibitions extérieures exagérées et vulgaires, que l'on peut qualifier d'hystériques.

Dans tous les cas, le renom thaumaturgique du cheïkh s'étendit au loin si bien que d'Ifrikia et d'Orient aussi affluèrent des admirateurs ; et, le sultan même ayant rappelé à Meknès le puissant chérif, le combla de présents, de faveurs et de privilèges, que lui et ses successeurs étendirent à la famille et aux descendants de Sidi-Benaïssa.

* * *

Ayant choisi pour fonder sa zaouïa un endroit situé entre les *bibane* Essiba et Berdane, actuelles, Cheïkh Benaïssa institua dans ce florissant *ribath* un *medjlès* composé d'adeptes éprouvés dont il fixa le nombre à quarante mais qui semble être depuis longtemps ramené aux seuls membres influents de la famille.

Sidi Elmahdi et Ibn-Elrhazāi rapportent ainsi la constitution de ce conseil : « Un jour de l'Aïd-elkebir, le cheïkh s'étant montré en ville, armé d'un sabre, dit à ses adeptes : que celui d'entre vous qui, par amour pour moi, se sent prêt à sacrifier sa vie, à la place du mouton rituel, entre dans ma maison pour être immolé à Dieu. Un grand nombre de *khouan* offrirent délibérément leur vie. Aussitôt introduits, un par un, il fut abattu un mouton à la place de chacun d'eux. En voyant le sang déborder de la *segua*, les gens de la ville s'effrayèrent et se dispersèrent ; ne voyant plus personne, le santou sortit à la recherche d'une dernière victime ; chemin faisant, il rencontra un israélite, nommé Bou Is'hak, qui offrit volontairement sa vie et qui, devenu, depuis, un fervent adepte du cheïkh, fut, à sa mort, enterré dans la zaouïa.

(1) Remarquons qu'Ettahari prête la même parole à *Sidna-Aïssa* — N.S. Jésus — s'adressant à ses disciples lors d'une retraite de quarante jours dans le désert.

Le jour du Mouloud, la population ne manque pas de visiter sa tombe pour implorer sa protection et plaire ainsi au Maître.

Bientôt de nombreux affiliés assistèrent aux *hadrate* et ses cours furent régulièrement suivis. Ses auditeurs furent nombreux parmi lesquels près de sept cents atteignirent le suprême degré de mysticisme. D'après Sidi Abd-Allah Belhassène, les principaux qui lui survécurent furent : son naïb Berrouahil Elmahdjoub — dit aussi *Abou Errouhaïne* — le même qui prit la direction de la zaouïa en attendant la majorité de l'aîné des fils du cheïkh ; Sidi Mohammed *ben' Omar elmokhtari* ; Sidi Youssef *eddrâi* ; Sidi Moussa *ben Ali* — patron des bateleurs et des jongleurs — et aussi, d'après Cheïkh Elmahdi : Sidi Mohammed Cheïkh Elmahdi : Sidi Youssef-Benaïssa *elfiguigui* ; Sidi Mohammed Chibani *elmokhtari* ; Abou-Adb Allah Mohammed *erregragui* ; Abou-Moussa *elmokhtari*, etc..., etc...

Après une fin de vie passée dans la prière, la méditation et l'abstinence, ayant au suprême degré exalté son esprit jusqu'à l'extase et mortifié sa chair jusqu'à la souffrance, après avoir surtout imposé à tous ses adeptes des prescriptions rigoureuses, le cheïkh *Elkamil-elahdi Sidi M'hammed-Benaïssa* mourut à Meknès en rbiâ-elouëll de l'an 928 de l'ère du Prophète = 1523, et reçut la sépulture dans son ribath. (Certains auteurs prétendent 930 et même 933, mais nous tenons la première indication du chef de la zaouïa d'Ouzera, (près Médéa en Algérie), feu Sidi Ali ben Mohammed Benaïssa, descendant du santou).

Il laissait, en même temps qu'une *oucïa* sévère des mandements poétiques du genre de celui-ci :

« *Les cours sont des jardins dont les prières sont les arbres et les mots une eau vivifiante.* »

Voici la *sedjara* — arbre généalogique — qui nous fut dictée en toute sincérité par les dirigeants d'Ouzera et qui est à peu près celle reconnue au Maroc :

Cheïkh M'hammed-Benaïssa ben Abd Allah ben Aïssa — surnommé *Abou-Sibâi* — *ben Ibrahim ben Hilal* — ou *Allal ben Mohammed ben Sidi Ameur* — ou *Amrane* — *ben Youssef ben Abi-Zéïd ben Abderrahmane ben Omar ben Kahmoun ben Zakaria ben Mohammed ben Abdelmadjid ben Ali ben Abd Allah ben Ahmed ben Moulai-Ildris l'Açrheur-ezzouiri ben Moulai-Ildris l'Akbeur ben Abd Allah l'kamil ben Hassène elmoutsanna ben Hassène essibthi*, fils de l'*Imam Ali ben Abi-Thaleb* et de la *Seïdat Fathima-Zohra*, fille du Prophète Mohammed.

En mourant, le cheïkh confiait à son coadjuteur Berrouahil, la tutelle de ses quatre fils :

l'aîné, *Sidi Aïssa*, eut six garçons : *M'hammed* qui s'installa vers 975 à Ouzera du Titteri ; *Mahammed* qui se fixa à Mendès (près de Tiaret) ; *Abdeslam* ; *Abdeldjebbar* et *Hilal* qui, vraisemblablement demeurèrent au Maroc ;

Abdelaziz, le cadet, et *Abdelmoumène* moururent sans postérité ; quant au plus jeune, *Sidi Benaïssa*, il mourut près de Boufarik à Guerrouaou, alors qu'il se rendait en Orient ; il y fut enterré et son tombeau est toujours un lieu de pèlerinage.

Ces deux branches-mères, Meknès et Ouzera, fonctionnent encore normalement, outre une formation importante en Syrie et de nombreuses adhérentes secondaires tant en Algérie qu'en Tunisie et en Tripolitaine.

Le groupement principal de Meknès compte une dizaine de milliers d'affiliés des deux sexes, répartis en dix-sept *thaouaïf* (coll. de *thaïffa*, société, section, division). Parmi celles-ci *René Brunel* — à qui nous empruntons une partie des renseignements suivants — cite celles des mokaddems : Driss ben Mrabeth ; Babich et Mohammed Benaïssa ; composées exclusivement d'adeptes originaires du Tafilelt ;

celles d'Ahmed Benaïssa et de Mohammed ben Hosseïne, formées de *ahl Kaouach* ;

celles de Hosséïne et de Bou-Sel'ham connues sous le nom de *Thaïffate-Bni-Hassène* et comprenant des *Mokhtar* et des *Saïm* ;

ensuite, à Toulal, environs de Meknès, sont trois autres corporations placées sous la direction des mokaddems Benaïssa et Hosséini ;

une autre à Sidi Saïd que dirige le mokaddem Benaïssa ;

une à Berrima, qui est celle de Driss ould Cheikh Ahmed ;

une à Sidi-Ammar, sous la direction de Salki ;

alors qu'à Kaçba-Hadrach c'est le mokaddem réputé Sidi-Mohammed Belhachim qui dispense l'*ouerd* (initiation) ;

tandis qu'aux Touarga, de nombreux *bouakheur* (pl. de *boukhari*) pratiquent sous la maîtrise de Sidi Dris ; Sidi Hammad et Sidi Ahmed.

D'ailleurs, toute la région de Meknès compte de nombreux adeptes de cette secte et il en existe même à Moulai-Ildris du Zerehoun.

Quant à Fez et ses environs on y dénombre plus de trente groupements *aïssaoua* rattachés à plusieurs *zaouiate*. Le Rif lui-même en posséderait une dizaine dont celles d'Elfeddane, d'Eldjezaïr et d'Elaïoun qui sont les trois principales de Tetouan.

Seuls les *chaouïa* sont moins enclins à la doctrine aïssaouie alors que le Houz de Marrakech l'a adoptée en divers endroits ; quant au Soudan, elle s'y est répandue depuis la fondation de l'Ordre, d'autant plus facilement que les nègres sont enclins aux manifestations hystéroformes.

Au début de la *Dynastie alaouïe*, la confrérie qui, pourtant, avait été protégée par Moulai-Ismail, fut quelque peu inquiétée à cause de discussions intestines ayant éclaté parmi ses membres dirigeants. Le Sultan d'alors, Moulai Slimane, ami personnel de *Sidi Ahmed Ettidjani* lui confia le soin de rechercher l'état de noblesse de la famille *Benaïssa*. Le cheikh dicta alors à l'un de ses élèves, Benelmouchri, la *Nouçrat ech chorfa fi reddi âla ahl eldjaâ* (la victoire — en Dieu — des nobles contre les gens sans foi) et la légende rapporte qu'au moment précis où le cheikh remettait le document probatoire au souverain, celui-ci eut nettement la vision de Seïdat Fathima-Zohra entre ses deux fils Hassène et Hosseïne qu'accompagnait Cheikh M'hammed Benaïssa

et, désignant ses trois compagnons, la fille du Prophète les appela « Mes enfants. »

Cette manifestation chassa le doute de l'esprit du sultan, le mal entendu prit fin et la noblesse de la famille *Benaïssa* fut définitivement consacrée.

Ce témoignage fut d'ailleurs confirmé par celui de Moulai-Kaddour *elalami* qui déclara formellement que Sidi M'hammed-Benaïssa était chérif hassani descendant de Sidi-Sbâi connu sous le nom de *Elghebrit-elhammeur*, le soufre rouge.

Or, si la direction spirituelle de l'Ordre fut un instant ébranlée, il n'apparaît pas que la secte elle-même ait jamais été amoindrie ; il semble plutôt que ces malentendus de la première heure soient dûs à la diffusion des pouvoirs dirigeants consécutive à la mort du cheikh. C'est pourquoi la confrérie fut, depuis cette époque, pourvue d'un *nikabat*, concentrant le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, et assurant le bon fonctionnement organique des zaouïate. Peu à peu cette autorité générale s'est atténuée et, aujourd'hui, elle n'est plus que nominale et ne dépasse guère la famille : toutes les responsabilités incombent au mokaddem de la Koubba.

Le premier nakib ou mezouar (intendant général) fut Sidi Elhassani *ben Abi-l'Mahdi* descendant de Cheikh-Elkamil par Elhassani *ben Elharitsi ben Idris ben Abi-l'Mahdi Aïssa ben Sidi M'hammed-Benaïssa*.

Actuellement, les principaux dirigeants qui nous sont indiqués pour Meknès sont :

Sidi Mohammed *ben Elkbir dit Elboughli*, mezouar de la confrérie et chef des *Oulad chikh Benaïssa* :

Sidi Elhadj-Elhachemi : Sidi Ahmed ; Sidi Essital et Sidi Elharitsi, fils de Belhadj Mohammed.

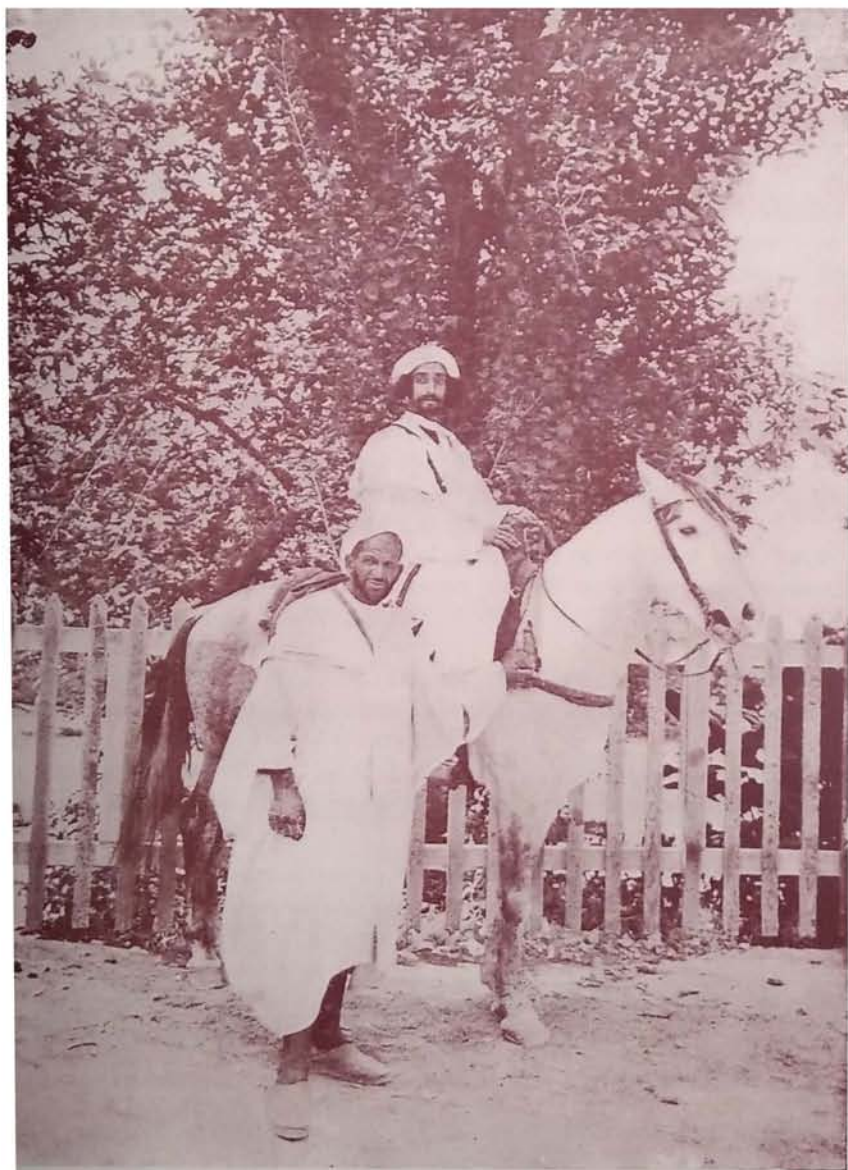
Le mezouar jouit d'une très grande influence religieuse dans le Rhorb notamment dans les *Bni-Hassène* qu'il visite chaque année ; quand à l'aîné de ses cousins, Sidi Elhadj-Elhachemi, son influence spirituelle s'exerce surtout dans le Houz de Marrakech dont deux zaouïate aïssaouïate sont sous ses ordres. On nous affirme même que depuis ces dernières années, il vient faire des *ziaras* jusqu'en Algérie et même en Tunisie.

Sidi Ahmed opère dans les *Guerrouane* du Nord à Agouraï et chez les *Bni-Mchir* ; tandis que le rayon de Sidi Essital s'étend sur le Rhorb oriental, Fez et le Maroc oriental et que Sidi Elharitsi fait sa *ziara* dans le reste du Rhorb et chez les *Halaina* ; alors que leur cousin Sidi Abdesslam *ben Omar* visite Chichaouane, Ouazzan, etc...

Enfin Sidi Mohammed-Bathia opère dans le Rif.

Ainsi l'on peut considérer que tous les descendants influents du cheikh se partagent la *baraka* en profitant de ses avantages matériels. (La *baraka* est une manifestation divine renforçant le pouvoir spirituel de l'être humain privilégié qui en est le dispensateur).

La *tarika* (exactement *tharikat*, voie spirituelle ; chemin vers Allah) *aïssaouïa* dictée par le cheikh Benaïssa est caractérisée par une tolérance rationnelle et non empreinte d'un exclusivisme draconien tel que dans certaines autres confréries, ce qui permet au pratiquant soit de s'affilier concurremment à un autre Ordre, soit de l'abandonner sans préjudice spirituel.



Un chef des Aïssaoua, Sidi Alharitsi

René Brunel fait remarquer avec juste raison que le terme *tarika* englobe tous les actes et préceptes de la confrérie ; l'*Oucia* (ensemble des instructions testamentaires du fondateur de l'Ordre ; recommandations ; exhortations) ; l'*Ouerd* (exactement *ouird*, partie du Koran imposée comme lecture) que dans la pratique on a appliqué à la récitation imposée à tout nouvel initié ; le *dzikr* (pl. *adzkar*) récitation de diverses litanies imposées à certains moments de la journée ou de la nuit ; le *hizb* (pl. *hazab*) fraction du Koran à réciter en diverses circonstances notamment comme liturgies funèbres, etc...

Comme dans plusieurs autres Ordres les femmes peuvent être initiées à la *tarika aïssaouïa* au même titre que les hommes : ces *khouatate* ont aussi des *mokaddimate*.

Il est d'usage dans cet Ordre de psalmodier à haute voix les litanies rituelles : le *sob'hane ed daïm* ou les cantiques d'Elhadj Dris El Hounk ; en cela les *Aïssaoua* se différencient des *Naciria* qui murmurent seulement le nom d'Allah.

Feu le commandant Rinn résuma ainsi dans son ouvrage « *Marabouts et Khouan* » — demeuré le paradigme classique de ces études similaires — les doctrines des *Aïssaoua* : « En matière religieuse, c'est l'expansion continuelle vers la Divinité, la sobriété, l'abstinence, l'absorption en Dieu poussée à un tel degré que les souffrances corporelles et les mortifications physiques ne peuvent plus affecter les sens endurcis à la douleur.

« En matière morale, il ne faut rien craindre, ne reconnaître que l'autorité suprême de Dieu et celle des saints et n'obéir qu'à ceux qui laissent pratiquer les principes du Livre. »

Tout le but des *mnakib* de Cheïkh Elkamil tend vers cette parole de Dieu « Je n'ai créé les démons et les hommes que pour qu'ils adorent. » Pourtant, d'innombrables préceptes y sont à retenir.

On peut dire que l'*Oucia* de Cheïkh Benaïssa constitue une véritable page de morale en action : nous en empruntons plusieurs passages à l'excel-lente étude de M. René Brunel (1) :

« La fréquentation de la foule enlève au cœur sa lumière et au visage sa pudeur » ;
« Que l'homme intelligent s'efforce de n'avoir de rapports qu'avec la classe des privilégiés ; il y recueillera la science, la pureté ; et sa poitrine sera libre de toute inquiétude pour l'avenir » ;

« La science est le remède et la marque distinctive des croyants ; l'ignorance est, par contre, la marque des infidèles ».

Citons aussi ce mandement qui indique particulièrement les phases par lesquelles passe le *mourid* afin d'obtenir le complet état extatique :

(1) *Essai sur la confrérie religieuse des Aïssaouïa au Maroc* (Librairie orientaliste Paul GEUTHNER, 13, rue Jacob, Paris).

« A chaque dzikr correspond une pensée ; à chaque pensée une lumière ; à chaque lumière, un secret ; à chaque piété, une présence ; à chaque présence, une vision ; à chaque vision, une attitude, une vénération ; à chaque vénération, une réjouissance ; à chaque réjouissance, une louange ; à chaque louange, un rapprochement ; à chaque rapprochement, un entretien ; à chaque entretien, une compréhension, une volupté ; à chaque volupté, un désir ardent.

Quiconque ne gravit pas ces divers degrés se doit de fréquenter ceux qui les gravissent. »

« Les lumières sont de trois sortes : la lumière du cœur, la lumière de l'intelligence et la lumière de la connaissance. La science se subdivise également en trois catégories : la science du trône « de Dieu » ; la science du royaume « de Dieu » et enfin la science de la Toute-Puissance « de Dieu » .

Quelles est la cause déterminante de la suggestion satanique ? Cette suggestion provient du manque d'instruction ; le manque d'instruction de l'orgueil ; l'orgueil, de l'admiration de soi-même ; l'admiration de soi-même du pouvoir ; le pouvoir de la cupidité ; la cupidité de l'avidité ; l'avidité de l'attachement pour les choses de ce monde ; l'attachement pour les choses de ce monde d'une longue espérance ; cette espérance, de la négligence ; la négligence, des ténèbres du cœur ; les ténèbres du cœur, du peu de prières ; le peu de prières, du défaut de contemplation, de réflexion ; le défaut de réflexion, de la multiplicité des distractions ; la multiplicité des distractions, de la société des gens frivoles et ceci de la bêtise qui provient elle-même de l'inintelligence.

Détachons aussi ce mandement intéressant la gent canine et que le commandant Rinn signale comme provenant du rhouts soufite Sidi Hassène el Boçri, mort en l'an 110 de l'hégire (728 de J.-C.) et qui imposait déjà à ses adeptes l'obligation de posséder ces qualités.

« Le chien possède dix qualités différentes que le mourid sincère doit s'efforcer d'acquérir : Il dort très peu la nuit, c'est la marque de ceux qui aiment profondément, c'est là une preuve de fidélité ; il ne se plaint jamais de la chaleur ni du froid, c'est la marque des patients ; il ne laisse aucune succession : c'est la marque des ascètes ; il ne fait aucune réserve et n'emporte jamais de provisions : c'est encore la marque de ceux qui savent la science certaine ; il n'a pour abri aucun endroit fixe : c'est la marque de ceux qui errent à la recherche de Dieu ; il dort dans n'importe quel lieu : c'est la marque de ceux qui se contentent de leur sort ; il ne renie jamais son maître, dût-il être frappé par lui et réduit à la faim : c'est la marque de ceux qui savent ; il est toujours affamé : c'est la marque des gens vertueux. »

(Rappelons aussi que Chaiba dit Abdelmouthalib, grand-père du Prophète, avait reconnu ces mêmes qualités au chien ; et que chaque nuit il portait lui-même, hors la cité de La Mecque, de la nourriture aux bêtes errantes ; aussi fut-il le premier surnommé « nourricier des hommes et des bêtes. »)

Pourtant ce qui prévaut dans cette ouçia c'est la mohabba : amour « de Dieu » ; cette ferveur met en relief toute l'œuvre du cheikh-elkamil qui avait atteint le suprême degré du mysticisme, étant « confondu spirituellement en Dieu ».

L'adoration étant le point capital du rapprochement de Dieu, toute la volonté du croyant doit tendre vers ce but, incessamment ; aussi le cheikh Benaïssa ordonne-t-il la récitation fréquente de la formule unitaire (*ettouhid*) : *la ilah il'Allah*, il n'est de divinité que Dieu !

Trois oraisons (*ouard*) sont quotidiennement prescrites aux *Aïssaoua* ; ce sont :

elouird-elkbir (le grand) ;
elouird-elmotaouassith (le médian) ;
elouird-eççrheïr (le petit) ;

chacun comprend six exercices correspondant aux prières canoniques et dont certains, outre les litanies, sont agrémentés de poèmes parfois intéressants, notamment ceux de l'*ouird eççrheïr*.

Quant à la *Selsia* (chaîne mystique) qui relie le Cheikh-Benaïssa à Allah par le malic Djebail (l'ange Gabriel), elle est une de celles dont l'authenticité n'est guère contestée et qui, à partir du Prophète est la suivante :

Le prophète Mohammed ;

L'imam Ali ben Abi-Thaleb ;
Elhassène Es-Sibthi ;
Abou-Mohammed Djebbar ben Abd Allah Alamari (78 de l'hégire = 698 de J.-C.) ;
Abou-Sâïd Elrhazouani ;
Abou-Mohammed Fat'h Es-Saoudi ;
Abou-Mohammed-Saâd el Falah Almarkouani ;
Abou-l'Kassem Almerouani ;
Abou-Is'hac Ibrâhim Alboçri (auteur réputé d'oraisons funèbres) ;
Zeïne-Eddine Mohammed Alrhazouani ;
Chem-s-Eddine Ettourkomani ;
Tadj-Eddine Mohammed ;
Nour-Eddine Abou-l'Hassène Ali ;
Fakh'r-Eddine ;
Taki-Eddine Elfakir Essoufi Aliraki ;
Abderrahmane Alhosséine Almadani Alathari Bezïath ;
Moulai-Abdesslam ben Machich Alâroussi Alâلامي (625 = 1227) ;
Tadj-Eddine Abou-l'Hassène Ech-Chadili (656 = 1258) ;
Abou-l'Abbas Ahmed ben Ammar Alançari Almourci (de Murcie d'Andalousie) (686 = 1288) ;
Tadj-Eddine Abou-l'Fadh'l Ahmed ben Ath-Allah Aliskandri Almaliki (709 = 1310) ;
Abou-Abd Allah Almorhrebi ;
Abou-l'Abbas Elhassène Alkarafi ;
Séïd-Hannous Albedaoui (dit *reï-elibel*, le roi des chameaux) ;
Abou-l'Fatîha Alhindi ;
Abderrahmane Erregragui ;
Abou-Otsmane Saïd Alhartsani ;
Abou-Mohammed Abi Allah-Amrhar, chérif de Tamesl'hout (près Marrakech) ;

L'imam Mohammed ben Slimane Eldjazouli (869 = 1465) ;
Ahmed Elharitsi ;
Echcheikh'l-kamil-Alahdi M'hammed Benaïssa (928 = 1523) ;
Abou-Errouahine Almahdjoub, naïb et coadjuteur du fondateur
de l'Ordre.

.....

En dehors de ces prescriptions morales et des exercices rituels pratiqués par la classe supérieure il est d'usage chez les *aïssaoua* de la classe vulgaire de pratiquer des jeux violents et parfois dangereux tels que : l'absorption de verre pilé, de charbons ardents ; la manipulation de serpents venimeux et de scorpions qu'ils dévorent après s'être fait piquer ; la flagellation de leur chair avec des piques rougies au feu ; et tous autres supplices qui souvent entraînent la mort, cependant qu'incessamment vibrent les tambourins marquant le temps de plus en plus accéléré des *raïtate*. C'est là un spectacle effarant, un vrai cercle de l'enfer !

Une autre particularité, chez les *Aïssaoua*, c'est le *totem*, ou figuration animale : lions (*sbouâ*), lionnes (*lbiate*) ; chacals (*dziab*) ; chameaux (*djmal*) ; voire même des chats (*gthouth*) sont représentés, ou plus exactement imités. Dans cet ordre d'idées, le jeune néophyte, lorsqu'il reçoit l'*ouerd*, est pourvu d'une affectation animalesque déterminée, qu'il ne peut changer sous aucun prétexte, devant imiter les mœurs et les manières de l'animal qu'il représente, et dont le principal exploit consiste à dévorer les chairs pantelantes ou à ingérer des palettes de cactus et des chardons. Ce sont ces *khouan* qui prennent part à la *frissa* (bête dévorée), sorte de fête sanglante au cours de laquelle, réunis en *thaïffa*, sous la conduite d'un *mokaddem*, ils éventrent et dévorent gloutonnement les moutons sacrifiés solennellement par leur chef et que les fidèles — plus généralement les femmes stériles — leur offrent pour voir se réaliser leurs vœux et aspirations, sous le vocable de *Cheikh Benaïssa*.

Remarquons toutefois qu'il y a beaucoup d'exagération dans cette manifestation carnassière car la simulation dépasse de beaucoup l'ingestion.

Telle quelle elle plaît à la foule exaltée, aussi faudra-t-il bien du temps pour que s'atténuent puis disparaissent ces pratiques bizarres.

.....

Comme conclusion rationnelle : l'état d'insensibilité du sujet est le fait de l'hystérie déterminée par le concours d'éléments violents auxquels il est soumis : vociférations, bruit assourdissant des instruments, chants, danses, fumées irritantes des encens, du chanvre orgiaque (*hachich*), du bois de Gomorrhe (*elaoud elgomarhi*) sans omettre l'effort habituel de la volonté et par-dessus tout l'influence psychique du *cheikh* : tout cela provoquant des phénomènes d'hystérie, à forme épileptique puisque réduits par les pressions classiques, et aboutissant généralement à l'hypnose. Ainsi s'explique aussi la suspension de la circulation du sang chez le sujet *aïssaoui* « travaillé » à point.

Cependant, étant un jour dans l'île de Djerba (Sud-tunisien) chez un

chef arabe ; et alors qu'aucune manifestation ne le faisait prévoir, notre hôte, après avoir bu son thé, brisa son verre épais, en pulvérisa les morceaux entre ses mâchoires puis répandit cette poudre sur nos têtes pour, dit-il, nous immuniser contre le venin des scorpions et des vipères.

Nous pouvons affirmer qu'à ce moment ce chef était absolument calme et possédait d'autant plus son sang-froid qu'il devait accompagner l'un de nous jusqu'à Elktef, vers Benghazi où le raïs *Meftah elmaathari elkerkenni* — refusant de se rendre et de livrer ses douze mille kilogs de poudre, quatre caisses de mélinite et dix-huit cents fusils et canons allemands à destination du Maroc par le Sud — fit sauter son bateau entraînant dans la mort avec ses marins et lui, les douaniers et quatre-vingt-quatre pêcheurs d'éponges requis par eux.

Il y a de cela plus de vingt-cinq ans et ceux qui se souviennent de la tragique mission du marquis de Mores comprendront qu'en ce temps, l'esprit n'était guère détourné du but proposé lorsqu'on avait à peine deux heures pour préparer un voyage nocturne.

Toutefois, nous ne saurions préciser si ce chef était affilié à la secte des *Aïssaoua*.

* * * *

A l'issue du *moussem* et avant la dislocation des *thaouaïf* une dernière procession, bannières déployées, se fait au *kbor* sacré. Au préalable a eu lieu la *mbiâ ech-chemâ* — vente des bougies — qui consiste à vendre à l'encan et au bénéfice des descendants du Cheikh les menus objets restants qui deviennent ainsi des talismans pour leurs acquéreurs. Il est vrai de dire que pendant ces jours de fêtes les chefs *aïssaoua* ne sont pas en reste de générosité.

Meknès, 1923



Le régent Ba Ahmed

Nous ne quitterons pas la région de Meknès sans dire un mot sur feu le régent Ba Ahmed, qui fut un puissant parmi les puissants et dont l'histoire est intimement liée à celle de la Cour vers la fin du règne de Moulaï-Hassène et la plus intéressante partie du règne de Moulaï Abdelaziz.

S. E. Ba Ahmed *ben Moussa ben Ahmed ben M'barec* était originaire du Sous'l-Aksa. Fidèle auxiliaire de Moulaï-Hassène, il fut d'abord l'intendant précieux du souverain ; puis, un tuteur avisé de l'infant Moulaï-Abdelaziz ; et l'on peut affirmer que trente ans durant, il tint entre ses mains les destinées du Maroc.

Ba-Ahmed mourut à Marrakech à l'aurore du dimanche 13 moharrem-le-sacré de l'an 1318 (13 mai 1900) à l'âge de soixante-trois ans.

Il fut enterré dans la koubba de Moulaï-Ali-Cherif à Bab-Aïlène, aux côtés du Sultan Sidi Mohammed *ben Abderrahmane* et de son père le prince Moulaï-Slimane.

Il laissa deux enfants, nés tous deux à Marrakech ; l'aîné : Seïd Abbas, est de 1303. C'est un fkih sérieux qui parle à peu près le français. Il est père d'un jeune enfant Mohammed Abdeldjelil. Le cadet El Mahdi, né en 1315, est également savant en arabe.

Tous deux, ayant été élevés en période de préparation au nouveau régime, y ont gagné des idées modernes. Ils sont aimables, distingués et optimistes, bien que Dame-Fortune ait cessé de leur sourire depuis la mort de leur père.

Ils nous donnent ainsi d'après leur documentation les noms des princes alaouiïne, fils de Moulaï-Hassène :

Moulaï-M'hammed, proclamé en 1911 par les Zaïane ; Moulaï-Abderrahmane ; le sultan Moulaï-Abdelhafidh, le sultan Moulaï Abdelaziz ; le sultan Moulaï-Youssof ; Moulaï-Zeïne'l-Abidine, proclamé sultan à Meknès, par le peuple et les tribus environnantes ; Moulaï-Mamoun ; Moulaï'l-Amine ; Moulaï-Djaâfer ; Sidi Mohammed el Mahdi ; Moulaï-Abd Allah ; Moulaï-Belkheïth ; Moulaï-Boubekr ; Sidi Mohammed eç Çrheïr et Moulaï-Othmane.

(Il sied d'ajouter Moulaï-Tahar et Moulaï-Thaïeb,) tous deux à Marrakech, et sans histoire).

Moulaï Abdelaziz et Moulaï-El Mahdi sont les fils de l'influente sultane Oum-Rokkïa.

Meknès, 1925.



Moulaï-Omar Sanehadji, kaïd de Moulaï-Idris

Le kaïd Sanahdji (Zer'hana-Nord)

Le kaïd qui, actuellement, est à l'honneur, au poste sacré du Djebel-Zer'houn et qui, lui-même, est un cherif *âlamî*, descendant du santon Moulai-Abdesslam ben Machich, est le kaïd

Sanahdji Moulai Omar *ben M'hammed ben Ahmed ben Ali ben Abderrahmane ben Mohammed ben Abdelkader...* appartenant aux *Ahl Abdelouahab*, venus du *Djebel'l-âlam* de *Bni-Hassène*, dans le district de *Sanahdja-d'Rhaddoh*, sous la conduite de l'ancêtre *Moulai-Ykhlef ben Saïd* et où ils exercèrent le commandement tant spirituel qu'effectif.

Ce fut Sidi M'hammed, père du kaïd Omar, qui, le premier, quitta la tribu de *Sanahdja-d'Raddoh* pour s'installer à Moussaoua du Zer'houn, dont il fut, pendant fort longtemps, l'éminent kadhi. Il mourut dans ce centre et y fut enterré, laissant cinq enfants : Moulai-Ahmed, qui a cinquante-huit ans et vit paisiblement sa vie de chérif respecté ;

Sidi Mohammed — surnommé *l'Hadjidj* — lettré dont la vie est intimement liée à celle de son plus jeune frère, le kaïd Moulai-Omar, de qui il est le khelifa ; Moulai-Abdesslam, aussi lettré, habitant la maison familiale de Moussaoua ; Sidi Mohammed Sitto (en berbère : le benjamin ; abréviation d'*Amziane*) mort, il y a quelques années, après qu'il eut joué un rôle important dans le conflit des princes Moulai-Abdelaziz et Moulai-Abdelhafidh : c'était une nature d'élite, un homme d'une intelligence remarquable rehaussée par une générosité légendaire, qui fut pleuré dans toute la région ; et, le plus jeune Moulai-Omar, né à Fez en 1293 = 1877.

Moulai-Omar récita d'abord le « *Koran* » avec son père qui lui apprit aussi la *Djaroumīa* ; ensuite il fit à Meknès des études supérieures, auprès de Si Larbi *ben* Cheurti et du cheikh réputé Si Larbi *ben* Ali Hamzaoui'l-Miknassi. Par eux il fut initié aux arcanes du hadits et se pénétra utilement des richesses juridiques et théologiques de cheikh Hamza. Le cheikh Si Larbi étant décédé, le jeune fkih Moulai-Omar Sanahdji fut appelé à le remplacer comme précepteur, chez S. E. Hammou, alors pacha de Meknès. Ce dernier ayant été envoyé en qualité de gouverneur à Taroundant où il mourut en 1319 = 1903, fut remplacé dans la cité des Miknassa par son fils Benaïssa qui choisit Moulai-Omar comme « *chef de plume* » (secrétaire) et conseiller intime, et comme les petites causes souvent produisent de grands effets ce choix devait être pour lui une cause de martyr ! En effet, Moulai-Abdelhafidh arrivant triomphalement de Marrakech, alors que proclamé sultan par les tholba de Fez, passa à Meknès et nomma Si Çalah *ben* Benaïssa *ben* Hammou pacha de la ville, en remplacement de son père Benaïssa, qu'il emmenait avec lui dans la capitale pour lui y confier les fonctions de kaïd-etteïboua. Bien entendu Moulai-Omar le suivit et demeura auprès de lui, plus de trois ans. Ce fut alors que Benaïssa fut nommé pacha de Fez et remplacé comme kaïd-mechouar par son frère Ahmed *ben* Hammou. Une fois de plus Moulai-Omar, suivant la fortune de son chef et ami, devint maître de la plume du pacha de Fez. Or, Moulai-Abdelhafidh à court de ressources tenta d'obtenir de son pacha Benaïssa les cent mille réaux qui lui faisaient besoin, mais le fils d'Hammou déclara ne rien posséder que... des honneurs et quelques infimes parcelles. Furieux, le nouveau Sultan, toujours mal conseillé du reste, fit incarcérer toute la famille de feu le pacha Hammou : quarante personnes tant hommes que femmes furent jetées au cachot ! Ensuite de quoi le souverain fit opérer des recherches afin de retrouver le trésor d'Hammou ; toutefois tel celui du fier numide Jugurtha, le trésor de feu le pacha de Meknès n'apparut pas ; mais, ce qui apparut ce fut... la fureur du sultan qui ordonna qu'on arrêtât tout l'entourage marquant de S. E. Benaïssa *ben* Hammou ; aussi le cherif Moulai-Omar fut-il l'un des premiers appréhendés. Confié à Si Driss *ben* Mennoh, pacha de Meknès, il fut entravé de fer forgé et, juché sur un mulet lequel le transporta, de Fez dans cette dernière cité, alors que son frère Sidi Mohammed'l-*Hadjidj* était recueilli par le Grand-vizir, d'alors, le fkih Madani'l-Glaoui, tandis que les femmes et les enfants s'étaient réfugiés dans le *horm* de Moulai-Ildris.

Pour Moulai-Omar, toujours muet, et pour cause, le supplice commença, cruel, sans répit, on lui enserra le cou dans un carcan de fer ; on lui resserra ses entraves aux chevilles et on lui fixa les bras par des bracelets de fer à une poutre horizontale. Ainsi debout il fut emmuré dans une benika de la cour d'une roua (écurie). Le malheureux demeura ainsi trois jours et trois nuits n'ayant d'autre nourriture que les versets du *Koran* et les citations de Cheikh Hamza, ni d'autre boisson que l'eau limpide de la résignation qu'il puisait à la source de l'Islam, en attendant le *mectoub*, libérateur ou « anéantisiteur ».

Heureusement, ses frères veillaient : Sidi Mohammed qui avait été le condisciple d'Elhadj-Ahmed al Kourissi, fidèle hajib du Sultan, le supplia d'intervenir. Sur sa prière le souverain donna enfin l'ordre à Benmennoh de délivrer le supplicié qui, dès lors, débarrassé de ses fers, fut gardé à vue, dans

la maison d'Hammou, par six soldats armés de fusils... et d'une consigne des plus draconiennes.

Pourtant Moulâi-Omar, indigné, protesta — et déclara courageusement à Benmennoh qu'un chérif ne saurait être martyrisé à tort et posant nettement ce *trilemne* digne de ses pères : prisonnier : en prison ; — liberté : libre ; — condamné : la mort... Il fut alors rejeté en prison où il se lamentait depuis six mois lorsque ses frères *L'Hadjidj* et *Sitto* se présentèrent devant Si Thaïbi El Mokri — fils de S. E. le Grand-vizir actuel et beau frère du sultan — et égor-gèrent en sacrifice, à ses pieds, un agneau de lait à la toison immaculée : le jeune seigneur au cœur compatissant comprit le geste symbolique et insista tant et si bien auprès des généreux vizirs Fkih El Madani Glaoui et Si Abdelmalec Mtouggui que ceux-ci finirent par fléchir le souverain qui permit à Si Thaïbi El Mokri de faire relaxer Moulâi-Omar à condition qu'il le garderait dans son entourage et répondrait de lui ; ce qui fut fait.

Quatre mois après éclatait la révolte des tribus *Haouâra* ; *Cherarda*, *Cheraga* ; *Oulad-Djamâ* ; *Oudaïa* ; *Guerrouane* ; *Zemmour* ; *Bni-M'thir* ; *Bni-M'guild* ; *Bni-Hassène*. Pendant quatre-vingt-treize jours la poudre parla sous Fez. autour et dans Fez ; et, cela ne s'arrêta que lorsque le général Moinier arriva le dimanche 19 redjeb 1329 = 16 juillet 1911. La répression dura jusqu'au jeudi soir. Ce fut alors que le sultan fit offrir, par Si Thaïbi, le poste de khelifa du Zer'houn-Nord, à Moulâi-Omar qui accepta et où il fut nommé kaïd en 1919.

Le kaïd Sanahdji est fort estimé de toute la noble population du Zer'houn. En bon chérif il reçoit avec la plus franche cordialité les visiteurs européens qui lui sont recommandés, tout en conservant la mesure de discrétion qui s'impose en Moulâi-Ildris. Il a progressivement, et avec beaucoup de tact, introduit dans cette cité des règlements qui, sans être draconiens, n'en sont pas moins efficaces, parmi toutes les familles de ces « seigneurs du lieu ». Il a su, résultat important, éliminer du *horm* tous les indésirables en les réduisant par la famine. En ces temps perturbés surtout, dès qu'un fugitif riffain pénètre en Zer'houn il lui est signalé par les mokaddems et suivi pendant huit jours l'obligeant ainsi à repasser dans sa zone sous peine d'être déferé au Contrôle civil. Aussi la sécurité règne-t-elle dans cette région inter-médiaire.

Le kaïd proclame hautement l'efficacité de l'enseignement du français et il aide dans ce sens le distingué professeur de Moulâi-Ildris, Si Guesmi — notre aimable collaborateur occasionnel, que nous remercions, volontiers ici, — lequel est le mentor des deux fils de Moulâi-Omar : Abdelhadi onze ans et Si M'Hammed, dix-sept ans ; celui-ci vient d'obtenir son certificat de fin d'études au collège Niegel de Rabat et se destine à la pratique de la médecine officielle.

Les trois autres fils du kaïd Sanahdji sont : Sidi Mohammed, l'aîné, farès intrépide, et grand chasseur devant l'Eternel, et deux garçonnetts : Hassène et Abderrahmane, charmants tlamid du cheïkh, *moueddeb*, dévoué.

La jeune chérifa Lalla Yamina, fille du kaïd, est l'épouse du chérif Moulâi-Abdesslam ben Hoummad ben Abdesslam ech *Chabihi'l-Djouthi*, fkih distingué aussi.

La mission universitaire qui visita le Maroc en 1923 adressa une lettre de chaleureux remerciements au kaïd Moulaï-Omar pour sa cordiale et intéressante réception. Cette missive était signée : de Galbois ; de Martoun et Augustin Bernard.

Et nous-mêmes, deux ans plus tard, en période plus critique, nous faisons un devoir de contresigner ces remerciements bien mérités par ce court et franc amphitryon.

Moulaï-Idris du Zer'houn 1925.

* *

Ici la nomenclature officielle des zaouïas et monuments funéraires divers relevant du kaïdat du Zer'houn du Nord, que nous devons, ainsi que des magnifiques et artistiques vues de Moulaï-Idris et du Zer'houn, à l'inoubliable obligeance de M. le Consul de France Hamalgrand, contrôleur civil en chef de Meknès et à son zélé adjoint M. Brunel, l'interprète et historien bien connu.

Aussi sommes-nous heureux d'exprimer à ces deux fonctionnaires d'élite notre sincère gratitude jointe à notre vive sympathie.

* * * *

Zaouïas et monuments funéraires relevant du kaïdat du Zer'houn-Nord : à Beni-Ammine.

Sidi Slimane :	à Moulaï-Idris ;	Sidi Abd Allah ben Ahmed :	
Sidi Yahïa ben Abdelaziz :	d°		à Beni-Amar ;
Sidi Çaber :	d°	Sidi Hassène :	d°
Lalla M'Bārka Saharaouïa :	d°	Sidi Ali ben Halima :	d°
Sidi Zerouali :	d°	Sidi Mohammed ben Tharek :	d°
Lalla Itto bent Sidi Al-Rhazi :	d°	Sidi Bou Abek :	à Kheiber ;
Sidi Al Abbes :	d°	Sidi Ahmed Al-Kettab :	d°
Sidi Bouhali :	d°	Sidi Bou Bzazel :	d°
Sidi Al Menâa :	d°	Lalla Maâzouza :	d°
Sidi Abderrahmane :	d°	Sidi Bou Sfedra :	à Bouâssel ;
Sidi Boudrouëch :	d°	Sidi Mrizek :	d°
Sidi Amara :	à Doukara ;	Sidi Youssef :	à Djaâdna ;
Sidi Abderrezzak :	à Beni Amar ;	Sidi Allal El Amari :	à Fortassa ;
Sidi Ahmed ben Youssef :	à Skhirate ;	Sidi Abd Allah ben Ahmed :	
Sidi Larbi :	d°		à Beni-Merââz ;
Sidi Boubeker :	d°		

S. E. Sidi Mohammed Bendriss

(chérif alaouï)



Trop de souvenirs, toujours variés, souvent heureux, président à nos travaux pour que nous coordonnions avec indifférence nos notes biographiques : parfois même une sympathie, née spontanément d'un incident fortuit, accentue notre sentiment, c'est alors que notre plume nous guide plus facilement.

Cette fois, ce n'est pas sans une poignante émotion que nous nous rappelons notre première rencontre avec le docte kadhi de Moulâi-Ildris. Nous étions les hôtes du kaïd-pacha Sanhadji Moulâi-Omar qui, avec l'aménité caractérisant les nobles chefs de la « Cité sacrée » s'était fait un plaisir de nous faire les honneurs de ces lieux réputés. Une diffa de bienvenue nous réunissait ainsi aux notables musulmans. Durant toute l'entrevue, le kadhi Bendris Sidi Mohammed avait été cordial et gracieux, comme le sont tous les cheurfa alaouïine ; cependant, vers la fin de la réception, il s'excusa, auprès de nous, de se retirer avant l'heure « *car, nous dit-il, c'est le moment d'assister aux funérailles de ma chère fillette décédée cette nuit... Ma Maison est très attristée aujourd'hui ; et, c'est pourquoi je me suis, hélas, privé du plaisir de vous avoir chez moi...* » Une telle courtoisie, une telle grandeur d'âme, — un tel stoïcisme moral, peut-on dire — nous mirent les larmes aux yeux, aussi fut-ce à nous de nous excuser pour avoir ravi à la famille éplorée, en de si poignants instants, le précieux réconfort de son chef vénéré.

* * * *

Le kadhi Sidi Mohammed appartient à la descendance colatérale du deuxième sultan de la Dynastie actuelle, Moulâi-Ismaïl ben Moulâi-Ali ech chérif Es-Sidjilmassi, qui régna en Moghreb'l-Aksa de 1087 à 1139 (1672-1727). Il est fils de

Moulâi Driss ben Moulâi M'hammed — qui fut khelifa du sultan et mourut à Meknès en 1292 ; et dont la koubba est à Sidi Amor-en-Naciri — ben Hosséine ben Sidi Mohammed ben Moulâi-Abd Allah ben Moulâi-Ismaïl etc.

La biographie des ancêtres étant faite par ailleurs, le kadhi nous indique

que son grand-père. Moulâi-Mohammed, vécut comme Conseiller à la Cour de Meknès, auprès du Sultan Moulâi-Abderrahmane et qu'il laissa en mourant, vers la fin de la corne dernière, Moulâi Hosséïne décédé sans enfant et

Moulâi-Driss fkih distingué, père du kadhi ; qui a actuellement quatre-vingts ans et habite Meknès. Lui-même a deux fils : Abdesslam fkih de vingt-cinq ans et le kadhi

Bendris Sidi Mohammed qui, né à Meknès en 1305 = 1887, étudia tout d'abord auprès du célèbre professeur Sidi Ahmed Souda, le *nahou*, le *fik'h*, le *Bayan'l-Ouçoul*, etc. A Karaouïine il eut comme maîtres : Si Chehir Eddoukkali, avec qui il commenta les hadits. Il compléta son enseignement juridique à Meknès auprès du kadhi Sidi Mohammed *ben* Abdesslam Tari qui lui faisait rédiger ses dispositifs de jugements tant il le considérait déjà comme un avisé juriste. Il eut aussi d'autres cheïkhs connus : le kadhi Si Tahmi es Soussi ; Sidi Mohammed al Kaceri ; l'ouzir Sidi Elhadj-El Mokhtar al Bokhari ; Sidi Mohammed es Soussi ; le kadhi Sidi Ahmed Aouéd. Enfin il s'initia aux sciences mystiques sous l'égide du marabout Sidi Mohammed el Arrichi, l'un des plus célèbres *iftouah* de Meknès.

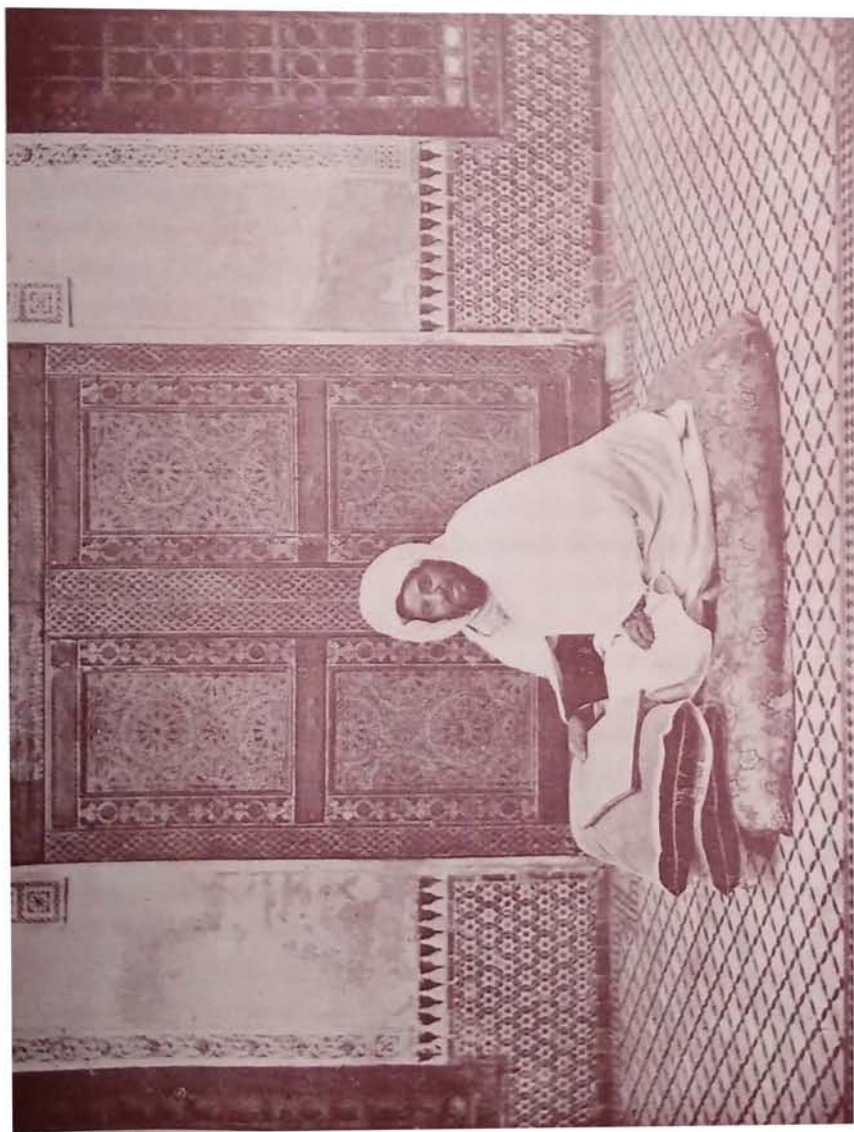
Cheikh Bendris qui fut membre du medjlès a acquis tous les titres en capacité juridique : juge intègre, ses jugements ont force de loi ; cheikh Hamza, Sidi Khellil et autres textes lui sont familiers ; c'est un magistrat d'avenir.

De plus, littérateur et poète à ses heures, il a composé diverses plaquettes dont l'une d'elle nous a été aimablement offerte par lui et en laquelle il traite aussi élégamment que précisément des « *origines de la vraie noblesse et de la probité de la science* »

Le chérif a plusieurs garçons, jeunes encore, dont les aînés, Thaïbi et Allal, quatre et cinq ans, sont déjà familiarisés d'une façon surprenante avec la sourate *al fatiha* et qui promettent avec enthousiasme d'apprendre le français.

Moulâi-Ildris 1925.





S. M. Bendriss, kadhi de Moulaï-Idris

Le kaïd Hamlili

(Zer'hana-Sud)

Le kaïd Kassem ben Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Kassem ben Azouz Alhamlili commanda au Zer'houn-Sud à la suite de son père feu Elhadj-Mohammed Hamlili qui, sous Moulâï-Hassène, fut un excellent chef makhzène.

Comme d'ailleurs le Zer'houn du Nord, son district est un pays enchanté : en effet le massif du Zer'houn est un immense jardin, en étages, d'une fertilité extraordinaire et ses pentes, ainsi que le plateau qui le couronne, sont couverts de vergers et de cultures. Comme au temps des Romains, la vigne grimpe dans le figuier qu'abrite l'olivier millénaire : les oranges d'une grosseur exceptionnelle et d'une saveur musquée voisinent avec les meilleurs fruits ; la cerise y est commune ; quant aux nombreux villages, qui émaillent cet interminable tapis vert, leurs maisons sont aussi belles et luxueuses que celles des grandes cités ; l'air y est vif et les maladies rares ; l'eau pure et saine y est abondante puisque sous la baraka du Saint Moulâï-Ildris. On parle l'arabe dans tout le Zer'houn comme dans toute la plaine du Saïs située entre Meknès et Fez.

Sidi Azouz Alhamlili, le premier ancêtre du kaïd, installé au Zer'houn, à l'endroit dit *Mrhassine*, était originaire des Bni-Hamlil, dont une fraction est encore entre les Haïaina et les Oulad-Elhadj, dans la vallée de l'Oued-Sebou. Dans cette région le chef spirituel réputé, Sidi Abdeldjebbar al Ouazani, allié à la famille de Sidi Azouz, s'installa de suite comme chef de fraction car il jouissait d'une influence religieuse affermie par sa réputation de *moul'l-baroud*, et, depuis plus d'un siècle et demi, les générations se transmettaient son nom comme celui d'un preux. Ensuite, ses descendants ont eu à cœur de rehausser par leurs propres qualités le renom de telles vertus : tour à tour ils furent des notables ou des cheïkhs estimés et respectés.

Le kaïd Elhadj-Mohammed fit aux côtés de son sultan Moulâï Hassène la fatale campagne du Tafilelt en 1311, et mourut jeune encore puisqu'à peine âgé de cinquante-cinq ans deux ans, après sa rentrée à Mrhassine.

Un frère de Elhadj-Mohammed fut également kaïd dans la même région, c'était Eljhad-Kassem qui avait aussi accompli, avec ses autres frères, le

pèlerinage aux Lieux-Saints en compagnie de leur père Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Kassem.

En mourant le kaïd Elhadj-Mohammed laissa plusieurs enfants dont deux fils encore vivants : le kaïd Kassem et son frère et khelifa Allal.

Le kaïd **Si Kassem ben Elhadj-Mohammed Al Hamlili** est né vers 1295 à Dar elhamlili ; il fit quelques études en zaouïa et fut, assez jeune, khelifa de son père qu'il accompagna en diverses campagnes. A la mort de son père, alors qu'âgé de vingt ans à peine, il fut maintenu dans ses fonctions de khelifa du Zer'houn au moment du kaïdat de Si Larbi



Le kaïd Hamlili Si Kassem ben Elhadj Mohammed.

ech Cherki. Il prit part à divers engagements régionaux notamment à celui de l'Oued Beht contre les Haouara.

Le kaïd Kassem est fort expérimenté du fait des nombreux voyages qu'il a accomplis dans « *le chemin de Dieu* » nous dit-il, car il a visité les sanctuaires de tous les santons du Houz, du Deren septentrional et de l'Ouest du Maroc. Il a même pèleriné plusieurs fois au tombeau du kotbh du Djebel-Al-Alam, Moulai-Abdesslam ben Machich.

Entre autres unions, le kaïd Hamlili a épousé la chérifa Lalla Melika, fille de feu Moulai-Larbi Skouri *ben* Sidi Mohammed Al Maâthi originaire des Srharna du Houz de Marrakech dont la mère Lalla Zohour est également une chérifa des Oulad-Abderrahmane Al Medjdoub et dont le frère Sidi Mohammed est un distingué citadin, lettré et imbu d'idées nettement francophiles.

Le kaïd Kassem Hamlili s'emploie, de toute son énergie, à défendre sa région immédiatement voisine du Saïs contre les infiltrations de fugitifs riffains et surtout de séditeux personnages.

Il va sans dire qu'étant en Zer'houn il est un excellent agriculteur et qu'il a fortement contribué à la surproduction, toujours nécessaire en temps de guerre, et d'autant plus difficile que nombre de fellahs sont devenus des soldats.

Le frère du kaïd, Si Allal est un khelifa zélé et dévoué dont les trois fils Ibrahim, Mohammed et Ahmed sont guidés dans leurs études par le kaïd lui-même.

Meknès, janvier 1925.

* * *

Dans le *Zer'houn-Sud* les zaouïas et marabouts encore fréquentés sont :

Sidi Ahmed d'Ghoughi :	Sidi M hammed <i>ben</i> Larbi :
à Beni Ouarade ;	à Mrhassine ;
Sidi Moussa <i>ben</i> Ali : à Moussaoua ;	Sidi Kassem : d°
Sidi Moçbah : à Beni Djenad ;	Sidi Bou-Sâïd : d°
Sidi Abderrebbih : d°	Sidi Bouknadil : d°
Sidi Abdeŕhak : d°	Lalla Faïdat : d°
Sidi M'hammed <i>ben</i> Ali : d°	Sidi Abd Allah Al-Khiath :
Moulai-M'hammed : à Al-Khlia ;	à Talerhza ;
Sidi Ziâne : d°	Sidi Ali <i>ben</i> Raho : à Al-Kelâa ;
Sidi Medjmâa : d°	Sidi M'ahmmmed Al-Khattab : d°
Lalla Rahma Al Bouçia : d°	Sidi Khedda : à Driouat ;
	Sidi Abd Allah <i>ben</i> Taazizt :
	(Taazizt forme berbérisée de Aziz).



Meknès-banlieue

(suite)

2°. — Les Guerrouane

Les Guerrouane-Nord et leurs kaïds Benzahri et Ouberdane

*« Hélas, est-ce une loi sur notre pauvre terre
« Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ?... »*

.....

Et, lorsque ces « deux voisins » sont trois et que ces trois sont les farouches Guerrouane, Zemmour et Zaïane, leur histoire de luttes ne risque-t-elle pas d'être une page éternellement renouvelée... ?

De fait, il n'y a guère que quelque dix ans que la paix du « sif » fut réellement imposée « bessif » aux deux premiers de ces groupements ; quant aux irréductibles Zaïane il faut ardemment souhaiter qu'ils se rangent bientôt sous l'égide du salutaire et nouveau régime, pour la paix bienfaisante, et, partant, la prospérité de la région entière qui sera enfin fertilisée par la charue après avoir été si longtemps piétinée par les randonnées dévastatrices lesquelles ont égalé celles, légendaires, du terrible Attila qui prédisait lui-même que « l'herbe ne devait plus pousser là où son cheval avait mis le pied ! »

Dans ces tribus les luttes intérieures n'étaient souvent motivées que par d'insignifiantes questions d'intérêt entre individus mais cela suffisait à mettre aux prises la tribu entière et certaines fractions étaient animées l'une contre l'autre d'une haine tenace. Cependant elles s'accordaient toujours quand il s'agissait de tenir en échec le pouvoir constitué et n'admettaient guère que leur état social à forme démocratique et... démagogique.

Leur droit coutumier, ou *lzref*, avait plus de valeur à leurs yeux que toutes les législations canoniques ou makhzène. L'amrhar-n'tekblit ou pré-

sident de la djemâa, élu pour un an, lançait l'appel aux armes, commandait la harka et faisait exécuter toutes décisions du conseil.

Ce ne fut guère que le Sultan Moulâi-Ismaïl qui le premier décida de subjuguier, par tous moyens, ces berbers belligérants. Ensuite de la mémorable hécatombe qu'il fit en 1104 = 1692, dans le Fezzaz, les kaïds Messahel ; Ali ben Ichou et Ali ben Baraka, ayant reçu l'ordre de rassembler toutes les dépouilles de guerre, lui comptèrent au camp d'Adekhsam trente mille fusils, dix mille chevaux et plus de douze mille têtes d'Aït-Oumalou, de Yafelmane et d'Ysri. Cependant comme les gens de la tribu de Guerouane se livraient au brigandage dans l'Oued-Ziz, sur la route de Sijilmassa et pillaient les caravanes, le Sultan convoqua Ali ben Ichou, lui confia dix mille cavaliers et lui dit : *« Je ne veux plus te revoir tant que tu ne seras pas tombé sur les Guerouane et que tu ne m'auras pas rapporté autant de têtes qu'il y en a ici !... »* Ce kaïd partit aussitôt, alla piller leurs campements et leurs troupeaux et il leur tua beaucoup de monde ; ensuite il fit proclamer que quiconque lui apporterait une tête de guerouani recevrait dix mitscals. Aussi tous les guerouane eurent la tête coupée par ceux chez qui ils s'étaient réfugiés ; le chef ne rejoignit le sultan que lorsqu'il put lui présenter douze mille de ces têtes.

Sous le sultan Moulâi-Abd Allah ben Ismaïl qui avait convoqué les Guerouane et tous leurs voisins pour s'opposer à la marche de son frère Moulâi-Al Mosthadi, prétendant au trône, ils se présentèrent si nombreux que *« leur Créateur seul aurait pu les compter. La richesse de leurs castumes de gala et la force de leurs armes étaient de nature à réjouir l'ami et à faire trembler l'ennemi ! »* Aussi, Al Mosthadi préféra-t-il céder la place et les Guerouane furent gratifiés de vingt mille mitscals.

A quelque temps de là, les Guerouane ayant été attaqués par les Aït-Ildrassène beaucoup plus nombreux, s'enfuirent en déroute et allèrent demander protection au Sultan. Ne sachant plus où vivre et n'ayant plus de terrain de pacage ils se mirent à vendre leurs animaux : sur le marché de Fez les vaches se vendaient cinq onces et les brebis une once. Ce fut alors que Moulâi-Abd Allah établit entre eux et les Oudaïa une alliance fraternelle : les Aït-Ildrassène furent battus dans la plaine de Saïs ; et, dès lors, persécutés jusqu'à ce que Sidi Mohammed ayant succédé, en 1160, à son père, donna l'ordre aux Abid-et aux Zemmour de s'unir aux Aït-Ildrassène pour combattre Guerouane et Oudaïa lesquels, à leur tour, furent vaincus. Les luttes continuèrent ainsi entre ces tribus, tantôt protégées par le Sultan, tantôt en rébellion contre lui.

Lors d'une révolte des Abid contre le sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah et alors qu'ils avaient proclamé son fils Moulâi-Yezid, les Aït-Ildrassène et les Guerouane ligüés cette fois avec les Oudaïa, pour ce mouvement, étant entrés à Meknès, un combat eut lieu à Al Mechti à l'intérieur de la Kaçba ; ils furent victorieux et Moulâi-Yézid dut gagner le mausolée du cheïkh Ali ben Hamdouch pour, de là, se réfugier à *Djebel'l-Alam*, où le sultan Sidi Mohammed s'en fut le quérir et lui pardonner. En récompense de leurs services soutenus, le sultan permit aux Guerouane, toujours exilés dans l'Azrhar du Rharb, de réintégrer leurs montagnes du Tadela.

En 1198 = 1784, ce même sultan entreprit une campagne de répression contre les Zemmour et les Bni-Hakim qui, pour fuir son courroux, gagnèrent hâtivement les défilés de la Tafoudeït où ils se fortifièrent. Usant de ruse Sidi Mohammed leva alors le camp non sans avoir invité Guerouane et Aït-Ildrassène à les razzier lorsqu'ils regagneraient la plaine ; ce qui fut fait consciencieusement, aussi les vainqueurs dans cette affaire se partagèrent-ils un gros butin.

Après Sidi Mohammed son fils Moulai Slimane tenta plusieurs incursions dans les montagnes du Tadla mais chaque fois il dut rétrograder après la défaite de ses armées. En 1226 = 1811 éclata un conflit général entre les Guerouane alliés alors aux Aït-Ildrassène et leurs ennemis communs les Aït-Oumalou du Fezzaz ; puis, dès que la lutte fut engagée, les Guerouane délaissant leurs alliés se joignirent aux Aït-Oumalou. Le sultan fut fort courroucé en apprenant le massacre des Aït-Ildrassène : il prépara donc une armée pour faire de nouveau la guerre aux Guerouane ; mais alors dans le but de résister au Makhzène et par haine pour le nouveau kaïd, Mohammed-ou-Aziz, qui leur avait été imposé, ils se liguèrent tous pour combattre les Aït-Ildrassène. Ils prévinrent donc leur *dedjal*, (antéchrist) Maouch-ou-Amahouch, qui était toujours chez eux pour les exciter et ils firent devant lui serment de résister au sultan. Ce *dedjal* appartenait à la noble famille des Imaouchène dont le berceau est Lemda aux environs de Kebab dans le Moyen-Atlas, en blad Ichkern. Son aïeul Sidi Bou Bekr avait déjà tenu tête au sultan d'alors tandis que son père, Sidi El Mekki, était un marabout calme et vénéré. Le *dedjal* Ali Amahouch avait fait ses études en Madarhra, district de la vallée de l'Oued. Ziz, auprès du cheïkh Moulai-Larbi ed Derkaoui dont il fut le disciple préféré.

Donc, tous les insurgés se livrèrent dès lors au brigandage sur les routes, ce qui détermina Moulai Slimane, à entreprendre contre les Guerouane une expédition répressive. A la tête d'importants contingents soutenus par de l'artillerie, le sultan marcha contre cette tribu dont le gros était réuni à Tasmakt. Les Aït-Arfa qui habitaient l'Aguercif servaient de guides au sultan et marchant en éclaireurs le firent passer par Senoual, le Tizi-n'Ali-ou-Mançour ; la vallée du Zab et Kerrouchène de l'Oued-Serou-ou-Azrou ; mais, les gorges de cette rivière étant difficilement accessibles à une mehalla nombreuse les troupes chérifiennes furent repoussées et défaites par les coalisés postés sur les collines. Trois canons furent pris au sultan qui rentra à Meknès et trouvant en son palais un nouveau-né du jour même de cette défaite, en prince spirituel, le prénomma Moulai-Serou.

Au moment de l'avènement du Sultan Moulai-Abderrahmane ben Hicham, les Guerouane et autres tribus de cette région firent cause commune pour aller porter leurs cadeaux d'obéissance au nouveau souverain et depuis cette époque les Guerouane furent plus près du Makhzène qu'ils servirent avec assez de fidélité. Actuellement c'est une tribu de vaillants et disciplinés travailleurs, fidèles partisans à l'occasion, dont le district se divise en trois kaïdats ; deux *Guerouane-Nord* et un *Guerouane-Sud*.

Le kaïd Benzahri Hosséïne

Le kaïd Benzahri Hosséïne *ben* Bennaceur *ben* Hosséïne *ben* Ala (Ali) *ben* Hosséïne est à la tête d'un des deux commandements des Guerouane-Nord; c'est un chef vaillant d'une famille de *djouads* dont les ancêtres étaient auparavant installés à Ichkern, dans les Zaïane, où ils dirigeaient un cheïkha jusqu'à Sidi Hosséïne *ben* Zahri qui, le premier vint se fixer sur le Djebel-Kefs chez les Aït'l-Hassène exactement aux Aït-Ichou'l-Hassène en tribu Guerouane. Là, il installa le bordj familial près de l'Aïn-Çaboun dont les eaux fortement sodiques conviennent au dégraissage des laines. Cette source passe pour avoir été miraculée par le marabout Sidi Omar *ben* Azouz qui a son *agouram* (forme berbère de gour *tumulus* funéraire conique) dans la vallée de l'Oued-Frah.

Ce fut certainement sous l'influence du cheïkh Amahouch que le bisaïeul du kaïd, disciple de ce puissant personnage, se rapprocha de lui. La région était en pleine effervescence et cheïkh Benzahri eut fort à faire pour acquérir une place marquante parmi les chefs de ces berbères farouches. Cependant il les mena si bien dans les combats, contre les Zemmour et autres adversaires, qu'il eut bientôt droit de cité et priorité de commandement parmi eux. Nul mieux que lui ne savait sur l'heure rallier tout son monde et sonner le boute-selle pour faire face au *rezzou*. Son nom de *zahri* le chanceux fut, dès lors, un talisman pour tous ses sujets. Son fils Ala, hérita la gloire et l'influence paternelles : brave comme tout *djouad* hilalien c'était un lion pendant le combat. Mais, il avait aussi fait de bonnes études auprès du cheïkh ce qui augmentait d'autant plus son prestige en tribu.

En mourant le kaïd Ala Benzahri laissa pour lui succéder dans le commandement de la fraction guerrouane du Djebel Kefs, son fils :

Si Hosséïne *ben* Ala qu'il avait lui-même instruit et surtout formé à l'école de la guerre, et besoin en était car ce chef vécut en une période particulièrement troublée. Il fut plus souvent guerrier que pasteur ; et, mourant encore jeune il fut inhumé comme tous les siens à la rouda de Sidi Omar-ou-Azouz.

Il laissait trois fils : Bennaceur, Mohammed et Djilali. Ce dernier mourut jeune encore, Mohammed, qui était un baroudeur-né, fut tué par des Guerouane Aït-Oumnasf, à l'Oued-Frah ; quant à

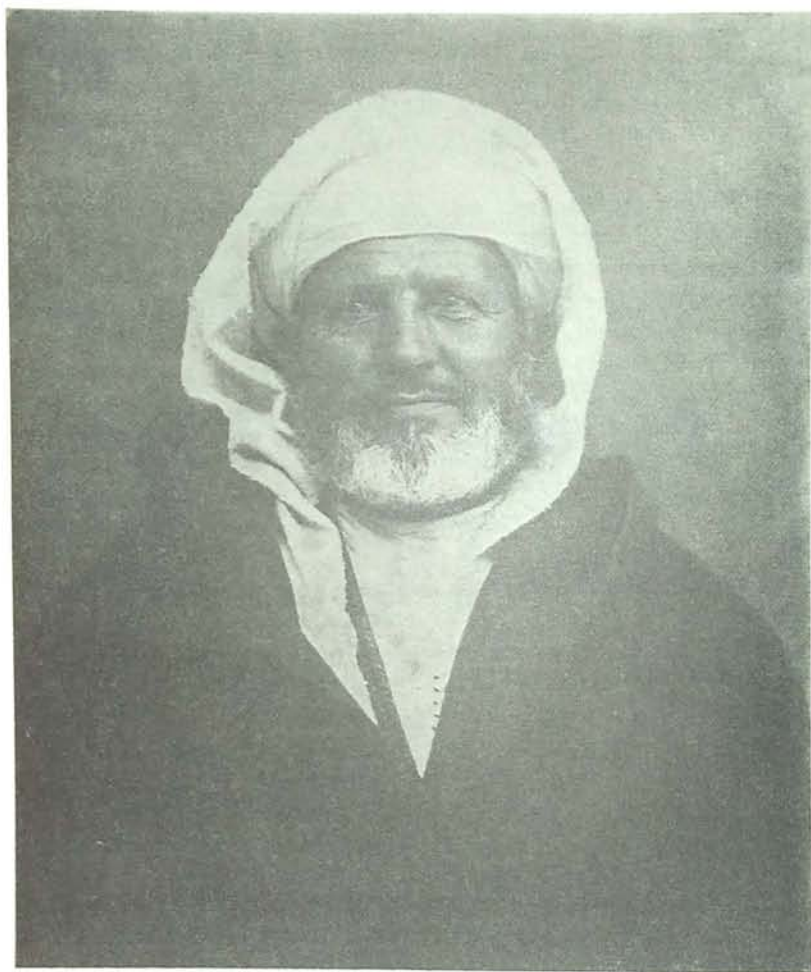
Bennaceur *ben* Hosséïne Benzahri, père du kaïd, c'était aussi un guerrier et un cavalier que nul n'égalait en *tafrahout* ou *laâb el baroud* et dont la seule présence jetait la panique parmi ses adversaires. Il était né vers l'an 1267 à Dar Benzahri. Son plus fervent désir fut de venger la mort de son cadet sur les Aït-Oumnasf, mais lui-même fut tué à l'automne de 1301 par des Zemmour Aït-Siber et il fut enterré à Sidi-Amrar-ou-Azouz.

Il laissait trois fils Si Hosséïne ; Hammou et Bassou (Benaïssa). L'aîné

Benzahri Hosseïne ben Bennaceur, kaïd actuel des Guerouane-Nord est né en 1295 au bordj familial de *Dar'l-kaïd Benzahri*, à l'Aïn-Çaboun. Il étudia le koran auprès du cheïkh Mohammed *ben* Meïmoun Al Guerouani ; puis, après des études sérieuses, il se livra à ses inclinations personnelles et ancestrales de baroudeur et de farès.

Demeuré chef indépendant des Guerouane, le kaïd Hosséïne se présenta

au général Moinier, lorsque sa Colonne arriva à Meknès, et se mit à sa disposition, aussi fut-il nommé en 1911 khelifa du Kaïd Akka qui commandait alors à toute la confédération des Guerouane. Il assura là un service actif qui le mit assez en relief pour être nommé lui-même kaïd en 1913. Il prit part à toutes les opérations des colonnes régionales chez les Zaïan, les Mrabthine ; et, sur l'Oued-Beht il fut l'un des auxiliaires les plus dévoués du général Poeymirau avec qui il prit part aux expéditions de 1917 et de 1922.



Le kaïd Benzahri Si Hosséïne.

Ces dernières opérations avaient pour but de reculer vers le Sud les limites du Maroc, soumis jusqu'aux pentes Nord du Grand-Atlas entre l'Oued Azegmir à l'Est et la région des sources de la Moulouïa à l'Ouest et établir, de ce fait, dans la haute vallée de la Moulouïa un ensemble de postes formant « *position verrou* », reliant cette région nouvellement soumise ou tenue sous le canon à la zone d'opérations du Tadla. Le 11 Mai 1922, les troupes entraient

en action sous le commandement du Général Poeymirau, réparties en deux groupes l'un partant de la rive gauche de l'Ansegmir, l'autre de la base d'opération d'Aït-Mouli, sous les ordres respectifs du général Théveney et du colonel d'artillerie de Chambrun. Après avoir occupé Sidi Thiar (12 Mai) et Arhbalou-N'Serdane, le lendemain, ces groupes poursuivant leur marche atteignaient Azerzou le 18. Ce mouvement s'effectuait sans combat et le 26 une première liaison était faite par le col de Tenout à Arrougou dans la vallée de l'Oued-S'Rou avec un groupe de partisans Zaïane. Du 14 Mai au 17 juin des postes étaient construits et des pistes carrossables établies. Le 18 Juin le groupe d'opérations se porta en avant et occupa les hauteurs d'Alemsid à la ligne de partage des eaux entre la Moulouïa et l'oued Abid.

Laissant là un groupe mobile, sur les hauteurs, avec mission d'y créer un poste, la Colonne revint le 20 Juin à sa base de départ. Cependant arrivée à Tafessasset, elle fut attaquée avec une rare violence par des contingents insoumis et ne put rejoindre Azerzou qu'après avoir livré pendant cinq-heures un acharné combat d'arrière-garde.

Au cours de ce combat les pertes de la Colonne furent de 17 hommes tués, 24 blessés, cependant que les insoumis comptaient plus de cent morts.

En cette occasion le kaïd Benzahri reçut les félicitations du général Poeymirau.

Ce fut au cours de ces opérations que furent tués par les Zaïane deux vaillants proches parents du kaïd : les nommés Ahmed Bourezzak et Mohammed ben Hammad.

Le kaïd Hosséine est un homme aimable, éduqué, à la physionomie sympathique et au caractère ferme et décidé. Il déploie efficacement ses efforts pour exécuter les instructions makhzène, tout en ne déplaçant pas à ses administrés ce qui n'est pas toujours facile, ayant dans sa tribu près de trente colons européens qu'il doit protéger et contenter ce qui est encore plus difficile. Il n'a qu'un fils, Si Abdesslam, fkih de vingt-cinq ans, son actif khelifa, qui lors de la guerre s'employa à augmenter le contingent des engagements et dont les deux garçonnets Mohammed et Dris feront de solides études en français nous promet le kaïd Benzahri.

Dar ElKaïd Benzahri.
Ain-Çaboun du Djebel-Kefs 1925.

*
* *

Zaouïas et Santons des Guerouane-Nord du District Benzahri.

Sidi Mohammed ben Thahar ;	Sidi Meïmoun : à l'Ain-Çaboun ;
Sidi Ali-Ou-Elhadj ;	Sidi Amar Ben-Azouz : à Oued-Frah ;
Sidi M'barec' ;	Sidi Ben-Sebâa, : au Djebel Kefs ;
Sidi Abou-Zakaria (appelé par les	Sidi L-Farès d°
berbères « Tirehliline » parce que,	Sidi Djaâfer d°
ayant ordonné à un arbre de changer	Sidi Abdesslam Al-Bekkali ;
de place, l'arbre exécuta l'ordre)	à la Kasbah Hartane (Mezarat) ;
Sidi Ahmed d'Rhouzhi : à Gueddara ;	Sidi Abdelkader dit « Bougrinate » :
	à l'Oued Al-Kehl.

* * *

Le kaïd Ouberdane Benaïssa

Le kaïd Ouberdane Benaïssa qui détient le commandement de l'autre partie de la tribu des Guerouane-Nord est fils de Mohammed *ben Hammou ben Thaleb* — Meïmoun *ben Thaleb*-Mohammed Ouberdane vieille et noble famille de chefs ayant toujours exercé un commandement même en Ifrikia puisque nous dit le kaïd ses ancêtres étaient à Kaïrouane en Tunisie.

Cette famille formait un important groupement dont l'exode présente sur tout le parcours de nombreux stades. Pénétrant enfin en Moghreb-el-Aksa les premiers Ouberdane s'arrêtèrent dans la vallée de l'Oued-Ziz, district de Guercif, et s'installèrent à Zaouïat-Kairouania. Après un certain séjour en ce lieu, nombre d'entre eux gagnèrent Tasseihat où ils campèrent un assez long temps pour ensuite continuer jusqu'à Tagrigha des Bni-Mguild. Ils rayonnèrent bientôt dans les Bni Ouaraine et, nous dit le kaïd, — constituèrent de là, la confédération des Guerouane. Le mot Guerouane est une déformation de Kairouane. (Ceci ad valorem, bien que nous ne trouvions aucune trace de *Guerouane* dans la nomenclature classique dite des « Premières tribus berbères de l'Afrique du Nord »).

Quoiqu'il en soit, les ancêtres du kaïd Benaïssa s'installèrent à El Haoud qui devint ainsi le berceau familial ; quant à leur rôle en cette région il fut celui de tous les chefs dont « *baradour* » est le plus exact qualificatif s'appliquant à chacun d'eux. Exception, peut-être faite pourtant, pour Thaleb-Mohammed et son fils Thaleb-Meïmoun qui, bien que comme tous leurs pères, joignaient à leur bravoure née une science réelle leur assurant une influence spirituelle sur ces peuplades indépendantes par atavisme et indisciplinées par principe.

Cheikh Hammou *ben Thaleb*-Meïmoun vint ensuite mais eut plus d'aspiration pour les randonnées guerrières que pour la récitation du Livre ; et, l'état de siba lui faisait d'autant moins peur qu'il avait à venger pas mal des siens tués en différents combats régionaux.

Cheikh Hammou était un chef assez intelligent pour comprendre que l'unité de commandement offre d'exceptionnels avantages pour la défense et la pacification d'un pays, aussi, s'était-il rangé, l'un des premiers tadlaoua aux côtés du makhzène c'est pourquoi il laissa à son fils,

le kaïd Mohammed *ben Hammou* Ouberdane une fraction où régnait la discipline, la bonne entente et l'entière confiance en lui.

Mohammed Ouberdane fut nommé kaïd des Guerouane par dahir de Moulai-Hassène et fut aux côtés de ce sultan en bien des expéditions, notamment en Chaouïa et en Tafilelt.

Après la mort de Moulai-Hassène, le kaïd Ouberdane reporta son dévouement sur son jeune fils et successeur, Moulai-Abdelaziz, prit part à toutes

les expéditions dans le Nord, l'Est et le Sud et fut victime de son loyalisme puisqu'ayant suivi la fortune de son souverain il couvrit sa retraite en Chaouïa et y fut tué. Il reçut la sépulture à Settât.

Le kaïd Dris Ouberdane, l'aîné de ses deux fils, était né vers 1290 = 1874 à Dar-el-Kaïd Ouberdane. Après avoir étudié, il devint le khelifa de son père dont il fut vraiment le bras droit. Il fit parler la poudre sous Moulâi Abdelaziz puis sous Moulâi Abdelhafidh. Esprit franc et avisé il eut une attitude nettement loyale lors de l'instauration du Protectorat et guida sagement son jeune frère Benaïssa pour qui il fut toujours bienfaisant et à qui il avait fait faire ses premières armes. L'ayant choisi comme khalifa il l'avait initié aussi bien



Le kaïd Ouberdane Benaïssa.

aux rigueurs de la guerre qu'aux arcanes de l'administration en le persuadant, surtout, des bienfaits de la pacification. Ce qui fit que lorsque, Dris déjà très fatigué, considéra que son cadet était en mesure de le remplacer dignement à la tête de la tribu, il lui céda son commandement, c'était en 1339 = 1921.

Le kaïd **Ouberdane Benaïssa** avait alors vingt-neuf ans. Il avait donné à la tête de ses partisans la mesure de sa bravoure en faisant partie des Colonnes dirigées contre les Bni-Mguild et pris part notamment à l'engagement

de Sidi Bou Tamrit, dans la vallée de l'Oued-Beht, où il eut un cheval tué sous lui.

Le kaïd Benaïssa est un chef instruit, à la physionomie ouverte, à la manière franche, qui jouit de l'estime de ses chefs et de celle de ses administrés. Bien que jeune encore il fait preuve en ce moment d'une rare présence d'esprit, apanage des forts.

Fervent admirateur de nos institutions le kaïd Benaïssa se propose de faire élever à la française son jeune bambin. Mokhtar ; et il fait donner une solide instruction aux plus jeunes de ses neveux — fils de son frère Driss — dont il a choisi l'aîné Saïd comme khelifa.

Dar'I-Kaïd Ouberdane.
El Haoudh 1925.

* * *

Zaouïate ; tombeaux ; haouïthate ; cénotaphes ; du district Ouberdane dans les Guerouane-Nord

Sidi Messaoud : à <i>Oued R'Dom</i> ;	Lalla Kaddoura : à <i>Oued R'Dom</i> ;
Sidi Bou Hani : près <i>Aguebat-Larabi</i> ;	Sidi Mohammed Al M'Serredj :
Sidi Abdelkader : à <i>Oued-R'Dom</i> ;	à <i>Guaâda</i> ;
Sidi M'Barek : d°	Sidi Thaïeb Al Ouazzani : à <i>Guaâda</i> :
Seïd El Mokhfi : d°	Sidi Aïad : à <i>Aïn-Hachelef</i> , (sans
Sidi Bou-Maïza : d°	tombeau) ;
Sidi Çaber (connu sous le surnom de	Sidi Mâachi Dhiâf : à <i>Aïn Zebrar</i> ;
<i>Bou Kenadil</i> : à <i>Oued-R'Dom</i> ;	Sidi Messaoud : à <i>Oued M'bhara</i>
Sidi Mohammed ben Khaddou :	Sidi Djaber : à <i>Aïn Zebzar</i> (tombeau
à <i>Oued R'Dom</i> ;	écroulé) ;
Sidi Ahmed : au <i>Djemel Outita</i> :	Sidi Abou Djediane : à <i>Mechrat-Sfa</i>
Sidi Abdennebbi : d°	<i>Oued-R'Dom</i> ;
Sidi Mohammed Kermette :	Sidi Allal El Hadj : à <i>El Haoudh</i>
à <i>M'Guirba</i> ;	(fief des Ouberdane) ;
Sidi Abou Al Knadil :	Sidi Aïn-El-Baz : à <i>El Haouch</i> :
à <i>Aïn Mechkouk</i> ;	Sidi Kerdoud : d°
Sidi Lhassène : à <i>Aïn Mechkouk</i> :	Sidi Chibani ben Kaddour :
Sibatou Ridjal-Maïmaâte (On dit	à <i>El Haoud</i> ;
qu'ils étaient 7 mais il n'y a qu'un	Sidi Moussa ben Khalifa :
seul tombeau).	à <i>El Haouch</i> ;

* * *

Les Guerouane-Sud

Quant aux *Guerouane-Sud*, qui ne forment qu'un seul district, ils sont sous le commandement du kaïd :

Ali ben Mohammed Amziane El Guerouani, né vers 1878 chez les Aït-Yazem fraction de la tribu Guerouane qui appartient à une famille de

chioukh ayant exercé, de tous temps, une grande influence sur les Guerouane. Il possède un héritage de bravoure transmis de père en fils. On peut dire que « *barouder* » fut la devise de cette maison.

Le père du kaïd fut khelifa sous le règne de Moulâi-Hassène.

Le kaïd Ali a exercé pendant seize ans le commandement des Aït Yazem et depuis 1914 il a reçu son dahir de nomination de kaïd des Guerouane-Sud. C'est un très bon chef énergique et actif et lorsque sa tribu, très turbulente pourtant, était encore en bordure de la zone insoumise, il a rendu les plus grands services en y maintenant rigoureusement et en assurant *manu militari* une garde constante et des plus efficaces.

En temps de paix il participe à l'amélioration de l'existence de ses sujets et se fait progressivement à la vie moderne.

* * *

*Zaouïas-marabouts, agourène, mzarate et cénotaphes
du Guerouane-Sud.*

Abou Ali Sidi Lahssène ben Rahal :	Moulâi Ali El M'rani
à Sidi Saïd	
Sidi M'barek :	d ^o Sidi Meïmoun : à Aïn Lourma ;
Sidi Fredj El Andloussi :	d ^o Sidi Boulzahara d ^o
Sidi Messaoud :	d ^o Sidi Boulkheïtn d ^o
Sidi Ben Ali :	d ^o Sidi Elouafi d ^o
Sidi Bou l' Knadil ;	Sidi Haddou ;
Sidi Abdesslam ;	Moulâi-Idriss Djorf ;
Sidi Bouali ;	Sidi Bou'l-Knadil ;
Aït Sidi Chibani (3 tombeaux) ;	Sidi Ali-Chérif ;
Sidi Saïd El Hakmi : à Agourai ;	Sidi Bou Al Hadraoui ;
Sidi Aïssa El Hakmi : d ^o	Sidi Abd Allah Riah ;
Sidi Slimane : d ^o	Sidi Al Mokhfi ;
Lalla Chafia : d ^o	Sidi Bou-Amor ;
Sidi El Hartsî ;	Sidi Ali ;



Sidi Chikh ben Naïmi ⁽¹⁾

(Kaïd des Arab du Saïs)

Le kaïd Si Chikh ben Naïmi a la haute main sur tous les arabes de la plaine du Saïs et sur les Medjat.

Le Saïs est une vaste plaine qui s'étend entre Fez et Meknès ; elle est bornée : au Nord par les monts Outita, le massif du Zer'houn, le Djebel Terrats, et le mont Zalar ; à l'Est par le flanc droit de la vallée de l'Oued-Sebou ; au Sud par les monts Al Behalil et les Bni-Mthir.

Cette plaine qui se prolonge à perte de vue vers l'Ouest, se divise en deux parties de niveau différent : elle est en contrebas dans la région de Fez alors que du côté de Meknès elle présente de nombreux vallonements. Le Saïs que nous avons connu à peu près vierge de culture, il y a quelques années, est actuellement couvert de blondes moissons. Cette région est fertilisée par plusieurs ruisseaux et par quatre rivières assez importantes : l'Oued-Nza, l'Oued-Mehdouma, l'Oued-Djedida et l'Oussiline. La population y est très dense et ne parle que la langue arabe.

Quant aux Medjat, arabes du Sud du Tazeroualt, le sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah, de louable mémoire, après avoir réduit les Oulad-Bessbâ et les avoir dispersés dans le Sahara, en 1197 = 1783, exila dans la plaine de Fez les tribus des Tekna des Medjat et des Douï-Blal qui étaient dans le Houz, tandis qu'il renvoyait dans le Rhorb une fraction de Medjat déjà dans le Tadla ainsi que des Guethïa et des Semkel. De tous les temps la plaine du Saïs fut le centre des opérations du Moghreb du Nord.

Pour le chef des Arabes du Saïs, il est superflu de refaire ici l'apologie des fameux *Oulad-Sidi-Chikh* auxquels il appartient et que nous traitons à l'Aïoun Sidi Mellouc. Tous ceux qui connaissent l'histoire de l'Algérie savent que les *Oulad-Sidi-Chikh* sont des braves parmi les braves et que ce n'est pas

(1) Voy. Historique, *Oulad Sidi-Chikh* au chapitre Oudjda (Aïn Sidi Mellouc) ou dans le *Kitab Aïyane al Marhariba* (t^o. 140 *Oran Ter. du Sud.*)

هَذَا السَّيِّدُ الْفَارُوقُ سَيِّدُ الْمَسِيحِ فِي النَّعِيمِ الْبَيْتِ



Sidi-Chikh Si Chikh ben Naïmi, kaïd des Arab du Saïs

seulement par leur influence spirituelle mais bien aussi et surtout les armes à la main qu'ils défendirent leur indépendance.

Sidi Chikh Si Chikh est fils de Sidi En Naïmi *ben Elhadj Larbi ben Sidi Chikh ben Thaïeb* et remonte ainsi par une suite d'oualis et de djouads au grand Sidi Abdelkader dit **Sidi Chikh** né en 951 de l'Hégire = 1544 de J.C. et marqué du « sceau des élus » alors qu'il était encore dans le sein de sa mère Sitta Cherifa bent Sidi Ali-ould-Saïd.

Le kaïd Chikh ben Naïmi est né vers 1872 à Dahra, à l'Ouest d'El Abiodh Sidi Chikh, dans le Sud-oranais, fraction des Zoua-Rhoraba de la tribu des Oulad-Abdelhakim. C'est à la suite de différends politiques entre une branche des Oulad-Sidi-Chikh et le gouvernement de l'Algérie, qu'à l'instigation du cherif d'Ouazzan Moulai Abdesslam ben Larbi, le père du kaïd, Sidi En Naïmi, gagna le Sud du Maroc et s'installa à Marrakech ; tandis que Sidi Thaïeb fils de Bou Amama demeurait à Figuig avec son père.

Sidi En Naïmi était accompagné de ses frères, de sa famille et de ses deux fils Abdelkrim et Chikh. Les transfuges furent très bien accueillis par Moulai-Hassène qui leur concéda des biens dans le Houz et là ils vécurent paisiblement durant de longues années jusqu'à ce que, au début de ce siècle, le Sultan Abdelaziz, fort inquiété par le rogui Bou Hamara qui avait su gagner à sa cause Sidi Thaïeb ould Bou Amama, alors établi à El Aïoun Sidi Melouk, crut de bonne politique d'appeler dans le Nord Sidi Naïmi, ses frères Thaïeb et Slimane et leurs Maisons. Il les reçut avec cordialité, les combla de cadeaux et d'honneurs et les installa dans le Saïs. Ce fut là que peu de temps après, en 1321, décéda Sidi En Naïmi qui fut enterré près de l'Oued-Djedida où on lui a élevé une koubba funéraire dite « de Sidi-Chikh ».

Six ans plus tard son fils Abdelkrim tué par des Medjat, près de Moulai-Yakoub dans les Oudaïa du Saïs, fut enterré dans la fraction Mahïa ainsi que le grand-oncle du kaïd, le *chikhi* Sidi Allal ben Chikh ben Thaïeb qui, résidant à Berguent, mourut en visite à l'Aïn-elbeïdha du Djebel-Kenoufa où se dresse le bordj du kaïd Sidi Chikh. Un autre membre de la famille, de la branche des *Oulad Abdelhakem*, Sidi Benabd Allah ben Elhadj Aïoub reçut aussi la sépulture au même lieu.

Le kaïd

Sidi Chikh Si Chikh ben En Naïmi avait une trentaine d'années lorsque son père s'installa dans le Saïs. Le jeune khelifa plein d'allant comme tout chef des *Oulad Sidi Chikh* ne quitta guère Moulai-Abdelaziz jusqu'à l'affaire d'Hayaina. Malgré une forte pression exercée sur lui et sur son entourage par les ennemis du Makhzène et notamment par Bou Hamara, dont les émissaires les harcelaient sans cesse mais vainement les *Chikhia* du Saïs demeurèrent jusqu'au bout fidèles au Sultan aussi durent-ils se réfugier au Djebel Kenoufa, jusqu'à ce que la Colonne Moinier pénétra dans la région de Fez.

Aussitôt Sidi Chikh se mit à la disposition des Autorités françaises. En 1913 le général Lyautey reconnaissait ses services en lui confiant le commandement des *Arab Saïs* et *Mejjat* ; un dahir mahkzène consacrait bientôt cette décision.

Comme tout chef *Sidi Chikh*, le kaïd est un homme aimable qui a su gagner l'estime de ses chefs, celle des colons de son territoire et la confiance de ses

administrés, sur lesquels il a su exercer spontanément la grande influence spirituelle de son ancêtre *Sidi Chikh* transmise par ses aïeux.

Ses deux fils, jumeaux : Mohammed et Tahami ne manqueront pas de faire — nous dit le kaïd — d'excellentes et complètes études modernes.

Dar Aïn l'beïdha, 1925.

* * *

Meknès.

Santons du Sais

Sidi Yahïa : à *Kanoufa* ;

||

Sidi El Rhazi : *aux Doui-Menia* ;

Santons du Medjat

Sidi Slimane Moul'l-Kifane : combat les *djennoun* et guérit toutes sortes de maladies ;

Sidi Bou Chtib : à *Aït Krat* ;

Sidi Chafi ;

Sidi Messaoud ;

Sidi Al Rhazi ;

Sidi Madani : à *Aït Bou-Hayat* ;

Sidi Metoussa : à *Ajouhel* ;

Sidi Al Rhazli ;

Sidi Hader ;

Sidi Bou Zekri : Contemporain de Sidi Abdelkader Djilali dont il est le cousin germain (leurs deux mères étaient sœurs). De son vrai nom Sidi Yahïa Sadafi dit « *Sabbane* » dit « *Cheïkh Abou Zakaria* » Sadafi. Originaire croit-on de la Région de Kairouan Tunisie.

Un jour son cousin, Sidi Abdelkader Djilali lui donna des effets à laver. Lorsqu'il les lui rapporta, son cousin lui demanda : Où les as-tu lavés ? — A l'Aïn-Maâza près de Meknès, lui dit-il. Son cousin lui annonça alors qu'il mourrait là-bas et y serait enterré. Ce fut ce qui se produisit. Peu avant sa mort Sidi Bouzekri habita à Aïn Maâza avec ses enfants. Lorsqu'il mourut, on l'y enterra. De nos jours, à Aïn -Maâza, il n'y a plus que son tombeau et une mosquée. On l'appelle le garant de Meknès. Pendant longtemps les gens de Meknès portèrent un *retal* d'or au tombeau de Sidi Bouzekri comme *ziara*, moyennant quoi le Saint épargnait à la ville les calamités telles que l'anarchie et les épidémies. Mais à un moment donné les gens se lassèrent de porter de l'or et voulurent se libérer du saint en lui donnant un petit bout de terrain contigü à son tombeau. De ce jour toutes les maladies décimèrent l'ingrate population.

Sidi Bouzekri a de la descendance à Meknès. Un Moussem annuel qui a lieu au mois de Chaâbane permet aux enfants de Sidi Bouzekri de percevoir la *ziara* au tombeau de leur ancêtre.

Le kaïd Benraho

(Driss-ou-Raho ; des Bni-M'thir)

Une vaillante tribu aussi, à la porte de Meknès, est celle des *Bni-Mthir* que commande, en partie, le légendaire kaïd **Driss-ou-Raho**, héros digne du conteur Mâçoudi. Mille-et-un faits, tous plus valeureux l'un que l'autre, sont déjà à l'actif de ce nouvel *Antée*. Pour nous, qui le voyons avec les yeux de la raison, il nous apparaît doué d'une intelligence vive et d'une allure martiale.

Il est né, vers 1889, dans la fraction *Ikdar* du district d'Elhadjeb. Il appartient à une lignée de chefs réputés pour leur bravoure et leur allant guerrier : de vrais « entraîneurs d'hommes ». Il est fils de Raho ben Hammou ben Raho ben Elhadj-Driss. Ce dernier fut un baroudeur de premier rang, en même temps qu'un fkih distingué. Il défendit et soutint vaillamment les *Bni-Mthir*, contre les incursions trop souvent répétées des *Guerouane*, des *Bni-Mguild* et des *Aït-loussi*, leurs voisins immédiats. Puis « le lion devenu vieux » décida, non point de se faire ermite, ni de se réfugier en *khelouat*, mais bien d'entreprendre le pèlerinage aux Lieux Saints. Le périple fut pénible mais, au retour, il assura une plus grande influence spirituelle aux siens, et le *hadj* mourut fort vieux, en *amrhar* vénéré, laissant le pouvoir à l'aîné de ses fils : Elhadj-Raho qui l'avait accompagné en Orient. Elhadj-Raho avait plutôt un caractère pacifique qu'un tempérament belliqueux, aussi s'employa-t-il surtout à prêcher la concorde et l'Islam. Il fut inhumé auprès de son père à Ikdar, par ses enfants, parmi lesquels deux surtout jouèrent un rôle prépondérant dans la tribu :

Mohammed-Belhadj, fut l'*amrhar* vénéré de la fraction d'Elhadj ; quant à son cadet

Hammou-Belhadj, il fut un chef *makhzène* apprécié en tant que *khelifa* du puissant kaïd Chebzi chef de la confédération générale des *Bni-Mthir* et des *Aït-Tserrouchène*. Mourant vers 1275 = 1880 il laissa son fils

Raho âgé de vingt-cinq ans environ. C'était un vaillant guerrier, zélé *khelifa* du kaïd Hammou-ou-Djahdj. Il mourut, en 1894, tué dans sa tribu,

par des adversaires contribules. Il laissait Dris, encore enfant, et Smaïz-ou-Raho âgé de trente-trois ans et qui est actuellement le khelifa de son frère

Quant à

Driss-ou-Raho, il fut tout jeune encore khelifa d'Ala-ou-Dris, sous Moulai-Abdelaziz, après avoir été le lieutenant du kaïd Elhadj ben Hammou-ou-Djahdj, dont le kçar sert actuellement de bordj de commandement à El-hadjeb.

Dès la venue de la Colonne Moinier dans la région de Fez, Driss-ou-Raho se porta au devant des Français et se mit entièrement à la disposition du glorieux général, l'assurant de son loyalisme auquel il n'a jamais failli. Depuis, et malgré une forte pression, il resta fidèle à la parole donnée, aussi en 1913, ne suivit-il pas ses administrés dans leur dissidence, s'employant au contraire fort adroitement et efficacement à les ramener dans la voie de l'ordre et de la raison.

Le kaïd est *Chevalier de la Légion d'Honneur*, et il se montre très fier de cette distinction ce qui, d'ailleurs, augmente son autorité.

En temps de paix, ce bon administrateur, s'emploie à augmenter le bien-être de ses contribules en leur indiquant les moyens de tirer parti des nombreuses richesses de la région.

Si Mohammed, fils du kaïd Driss-ou-Raho Benraho, est un studieux fkih de dix-sept ans.



Le kaïd Driss-ou-Raho.

* * *

La seconde partie des *Bni-Mthir* est commandée par le kaïd

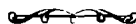
Haddou-N'Hemouchi qui, né vers 1867, au kçar N'Hémouchi appartient également à une famille de grands chefs makhzène : Son oncle le kaïd Saïd N'Hemouchi fut, sous le règne de Moulai-Hassène, khelifa makhzène de

la tribu des Bni-Mthir : en 1911, ce chef prit part à leur révolte contre le Makhzène et au siège de Fez ; et, deux ans après il partait en dissidence et fut nommé par eux « *chef de guerre* ». Cependant ayant compris que cet état de choses ne pouvait durer il ramena bientôt les Bni-Mthir. Nommé cheïkh en 1916, puis kaïd en 1918, Haddou fait preuve de grandes qualités de commandement ; il est d'un rare bon sens et s'est nettement rangé du côté des Autorités qu'il seconde avec dévouement.

Elhadjeb, 1925.



Les Bni-Mguild



Les Bni-Mguild constituent une importante confédération moghrebine de la Haute Moulouïa. Son territoire est limité au Nord par les Bni-Mthir, à l'Est par les Aït-Youssi, au Sud par une partie des Aït-Yafelmane et à l'Ouest par les Zaïane et les Akbab. La tribu est subdivisée en deux grandes fractions : les Aït-Abdi et les Aït-Oumnasf.

Comme tous leurs voisins, les Bni-Guild bénéficièrent toujours des avantages géographiques de leur territoire en Moyen-Atlas et de maintes circonstances historiques pour se soustraire, plus ou moins, au joug des dynastes. On parle chez eux le *tamazirt*. Cependant est-on en droit de les identifier comme branche berberisée pour pouvoir s'imposer en *Imazirène* aux peuplades berbères de cette région avec les Bni-Oukil, tribu sur la Moulouïa, et qui sont ainsi catalogués par El Ahchmaoui l'Kbir : « *Bni-Oukil ou Bni-Guil*. Les Bni-Oukil connus à Oum er-Rbia sont fils de *Sidi Oukil* dont le nom était *Messaoud ben Aïssa*. Il eut vingt-quatre enfants : Mohammed ; Ahmed ; Ali ; Abd Allah ; Abou'l-Kassem ; Ibrahim ; Yahïa ; Abdelkader ; Djaâfer ; Abdesçammed ; Abou-Bekr ; Khadhir ; Abdelâla ; Abou-Merouane ; Abderrahmane ; Abderrahim ; Abdelhazim ; Hassène ; Aïssa ; Oukil ; Kassem et Mohammed-Çrheïr. Ils habitent la vallée de l'Oum er-Rbia — ont une fraction dans la vallée de l'Oued-Ziz et une fraction chez les Bni-Yznas près de l'Aïoun Sidi Mellouk, appelée *Oulad-Sidi Maâdjoudj*. Leur ancêtre est *Messaoud* (surnommé *Sidi Oukil*) *ben Aïssa ben Moussa ben Maârouf ben Abdelaziz ben Salem ben Mohammed ben Hallal ben Djaber ben Mohammed ben Mohammed-Abbad ben Abi'l-Kassem ben Moulâï-Idris'l-Açrheur*.

Ce qui confirmerait l'indication ci-dessus c'est qu'il y eut parmi les Bni Mguild des Aït-Messaoud qui à une certaine époque formaient à eux seuls un *rbouâ* (quart) de la tribu.

De fait nous n'avons pu trouver trace des Bni-Mguild parmi les tribus dites « *berbères* » cataloguées par Ibn Khaldoun et les autres historiens qui font autorité.

Comme leurs voisins aussi, les Bni-Mguild, longtemps, vécurent pauvrement au milieu de leurs terres fertiles pourtant mais non cultivées et d'un sol remarquablement riche en pierre, en eaux, en minerais mais non encore exploité.

Leurs monts possèdent de magnifiques forêts de cèdres qui seulement, depuis quelque temps, connaissent le fil de la cognée dévastatrice. Les sources y sont nombreuses et les deux plus grands fleuves du Maroc y prennent leur source : l'Oum er-Rbiâ et la Moulouïa ; cette dernière sort du désert appelé Khelâ-Mlouïa et coule sur un long parcours dans le pays des Bni-Mguild qu'elle quitte au point où elle reçoit l'Oued-Outhat-Aït-Izdeg. Ce confluent est la limite entre les Bni-Mguild d'une part, les Aït-Youssi et les Aït-Quafella de l'autre. Les premiers possèdent la rive gauche et les derniers la rive droite.

La tribu élève de nombreux troupeaux servant le plus souvent à la rançon de la *dîa* dans des tueries constantes et sans but précis : pour un oui pour un non ; aujourd'hui pour une femme, répudiée demain, ou bien encore pour la jouissance d'une parcelle vite abandonnée, toutes possessions éphémères, quoi ! Tout porte à croire que l'installation des Mguilda dans le pays qu'ils occupent actuellement n'est guère antérieure à la dynastie actuelle.

Deux pistes importantes, allant toutes deux de Fez à Bou'l-Djehad passent par les Bni-Mguild dont le territoire, de ce fait, a constamment été traversé et ravagé par les mehallate. Le premier itinéraire passe par Sefrou ; Aït-Youssi ; Bni Mguild ; Aïn el-Louh ; Akbab ; Ichkern et Bou'l-Djehad (Boujad) : le second itinéraire est le même jusqu'aux Bni-Mguild et ensuite passe par les Zaïane pour aboutir à Boudjad.

Le rôle guerrier des Mguilda est celui de toutes les peuplades du Deren, l'adversaire en général était « diffus » mais l'ennemi commun était toujours le même : le pouvoir constitué. Sous Moulâï Slimane ils firent de l'opposition au makhzène notamment lors de la fameuse affaire d'Azrou ou Serou ; déjà au début du règne de ce souverain ils avaient abrité les Aït-Idrassène révoltés. Ils furent parfois vainqueurs mais bien souvent châtiés et imposés.

Au demeurant les Bni-Mguild forment une tribu turbulente, indisciplinée car indépendante et il fallait pour les commander des kaïds énergiques tels que Akka et Ourara.

Le premier

Akka Saïd ould Haddou qui commande au *Haut-Tigrigra* et aux *Ikhlauène Sud* (ou *Irchlaouène*) a comme patronyme l'ethnique Akka d'un important groupement arabe de l'Extrême-Sud marocain. C'est aussi le nom d'une oasis et d'un oued importants de la même région. L'oasis d'Akka est gouvernée par une grande famille arabe, les *Ahl Mribeth*.

Quant au kaïd Akka (forme des Abdelhakk), il est né dans les Bni-Mguild vers 1872 = 1288. C'est un descendant de notables qui ont toujours détenu un commandement. C'est aussi un brave parmi les braves, franc d'allure et de parler ; intelligent, actif, naturellement énergique, parfois dur mais néanmoins très aimé par ses contribuables. Le progrès du modernisme ne l'a pas laissé indifférent ; aussi comprenant que la pacification d'un pays est la base de l'évolution, n'hésita-t-il pas, dès la fin de l'année 1911, à entrer en relations

avec les Autorités d'El Hadjeb et à servir la cause du nouveau régime conjugué. Depuis il n'a jamais été parjure à la parole donnée et au plus fort des hostilités a rangé sa fraction sous le nouveau fanion aux couleurs makhzène et françaises.

En mai et juin 1917, le kaïd Akka prit part aux opérations de Bekrit et de la Moulouïa, lors de l'avance des troupes en Haute Moulouïa. L'avance de la Colonne détermina d'abord les Aït-Oumnasf insoumis à regagner leurs montagnes par des défilés extrêmement dangereux : en ce même temps les Aït Benâla, les Aït-Kebil'l-Haram, les Aït Ougadir évacuèrent l'Aïn-elbeïdha alors que les troupes étaient encore à Bekrit. Les Aït-Messaoud, eux, s'enfuirent vers Taâricht lorsque la Colonne parvint à Tamaïoust. Puis, lorsque fut créé le poste de Midelt et que le groupe de Bou-Dnib eut fait une reconnaissance sur l'Ansegmir, un grand mouvement de panique gagna Tounfit et bientôt les tribus, réintégrant leurs districts, entreprirent de réagir farouchement contre l'occupation. Dès lors, toute la fin de l'année 1917 fut troublée par des harkate qui s'attaquèrent aux Irchlaouène du Ras-Bouhafs, aux exploitants des cèdres du Tichout et aux Aït-Itzer chez lesquels un poste venait d'être installé. Pourtant, comme toujours les insurgés, n'ayant pas d'unité de commandement et ne pouvant trouver un terrain d'entente pour une action commune et décisive, ne purent longtemps résister. L'aviation les harcelant constamment la siba ne dura guère que jusqu'à la fin de cette année.

Pendant toute cette période le kaïd Akka fut particulièrement énergique et fit preuve d'un loyalisme indéfectible en toutes circonstances, aussi est-il classé parmi les meilleurs chefs de la Région de Meknès.

* * *

Quant aux Irchalouène du Nord : *Aït Yahïa ou Ala* ils sont confiés au kaïd

Ouarara Mosthfa-ou-Arara qui, né au Tigrara, vers 1290 = 1874 est également chef appartenant à une famille de chefs. Son oncle déjà était un kaïd makhzène nommé par dahir de Moulâï-Hassène et avec qui il fit plusieurs campagnes. Ce fut sous l'égide de ce vieux brave que le kaïd Mosthfa fit ses premières armes puis fut initié à la vie du kaïdat en exerçant les fonctions de khelifa de la tribu. Son histoire guerrière est à peu près la même que celle de son confrère des Irchlaouène Sud : comme lui il fut parmi les chefs braves remarquables par leur allant, leur discipline et leur franchise. Comme lui aussi il a su maintenir dans un ordre parfait sa tribu indépendante.

Ouarara a pris part aux opérations de la Colonne de 1917 à Bekrit et en Haute-Moulouïa.

En plus de ses grandes qualités de chef, Si Mosthfa possède, aux yeux de ses administrés, une vieille influence familiale qui lui assure les sympathies de tous.

* * *

Aussi aux Bni-Mguild, dans la fraction des Aït-Mouli, à l'Aïn-el-Louh commande le kaïd

Amkor ben Haddane

né vers 1882, dans sa tribu, est issu d'une grande famille de chefs régionaux.

Aïn-el-Louh est une source célèbre au milieu des forêts de cèdres ; elle est à environ deux étapes de Sefrou dans la direction Sud-Ouest et est un point de campement de l'itinéraire de Fez à Bou'l-Djehad, dans un site enchanteur.

Le kaïd Amkor qui a succédé le 1^{er} décembre 1916 au vieux Saïd-n'He-moucha s'est aussitôt affirmé comme un chef énergique, intelligent et dévoué sans détour. Il a beaucoup d'autorité dans sa tribu, d'abord par ses qualités personnelles et aussi parce qu'il est le fils et le neveu de deux puissants kaïds descendants de cheïkhs réputés *moualine'l-baroud*.

Amkor est un brillant guerrier dont la réputation date de ses premières armes ce qui ne l'empêche pas à l'occasion d'être un sage, plein de réflexion et de bon sens, ce qui le fait souvent choisir comme arbitre même par les tribus voisines. Sa rectitude de jugement lui avait spontanément fait comprendre que l'ère des tribulations nomades devait céder le pas à la pacification bienfaitrice en vertu du principe de nos pères : « *pierre qui roule n'amasse pas mousse* » ; aussi fut-il spontanément acquis à notre cause. C'est pourquoi, lors des opérations en Haute-Moulouïa, il dut renoncer avec peine au fervent désir d'aller faire parler la poudre avec ses vaillants compagnons ; mais il avait, assignée, une tâche bien plus ardue sinon moins agréable : assurer, comme il le fit si bien, la sécurité des confins Sud-Ouest de sa tribu.



Faisant également partie de la phalange de ces vaillants chefs Mguilda est le kaïd

Moha-ou-Cherif

des Aït Arfa du Guigou. Né vers 1288 — 1872 dans sa tribu. Il appartient aussi à une famille de vieux chioukh à la réputation guerrière, il a lui-même prouvé ses qualités et son ardeur en donnant avec succès la chasse à un djich qui terrorisait sa région. Il fut nommé kaïd par dahir chérifien en 1923, et depuis commande avec intelligence et avec toute énergie nécessaire les Aït-Arfa.

Le santou protecteur de cette région, Sidi M'hammed Akki a une *haouïtha* dans les Aït Oumnasf (Aït Ouzrou-n'Oumlil) : il est enterré au centre d'une enceinte en pierres sèches au milieu de laquelle est un bouquet de *doum* (palmier nain) de forte taille.

Les Oulad-Oumnasf y portent des offrandes en priant le santou d'intercéder, en leur faveur, auprès d'Allah, mais ils n'y prêtent généralement pas serment « le marabout ayant la réputation de ne pas aimer les plaideurs. » En effet l'on raconte qu'un jour une femme devint soudain aveugle après avoir juré d'être innocente d'un délit qu'elle avait commis et cela le... dépitait à tout jamais !

Sidi M'hammed Akki — exactement Hakki — était originaire de Tazarine.

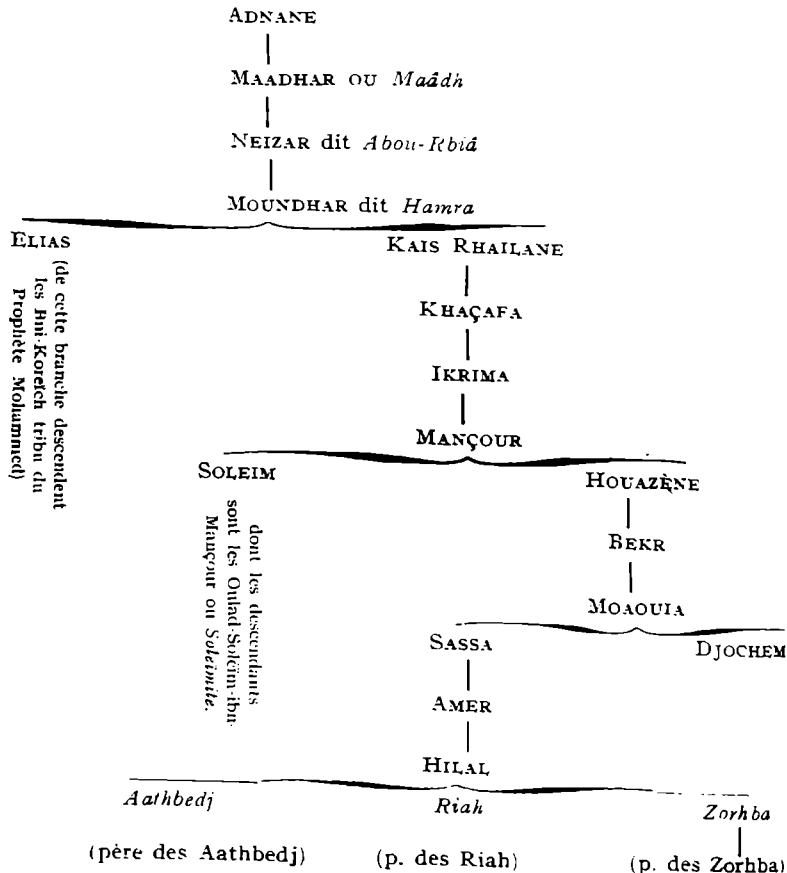
Bni-Mguild, 1925.

Oued-Zem et le Tadla

Préalablement à la biographie des chefs de la région Oued-Zem-Tadla quelques considérations ethniques s'imposent : ces régions, en effet, sont encore occupées, en partie, par des descendants de la grande tribu arabe des *Bni-Djaber*, dont l'ancêtre fut *Djochem ben Moaouïa ben Bekr* fils de Houazène lui-même descendant d'Adnane, ancêtre que le Prophète Mohammed ne dépassait jamais dans sa *sedjara* « par suite, disait-il, de la *confusion des races* ».

Adnane fils de Hoddh était le 9^{ème} descendant d'Ibrahim (Abraham) dont le nom signifie *aimé de Dieu*, le 18^{ème} de Nouha (Noé) et le 27^{ème} d'Adna fils de Limoune, le limon de la Terre...

Pour plus de précision :



De Djochem sont issus les *Korra* ; les *Acem* ; les *Mokaddem* ; les *Kholt* ; les *Sofiane* ; les *Bni-Djaber* etc. etc.

Au début de la IV^{me} corne, le khalife fathémide Elaziz-Billah, ayant, par mesure de répression, décrété la déportation en Haute-Egypte, des *Hilaliens* et des *Soleïmites*, ces arabes occupaient depuis un siècle environ les vallées du Nil lorsqu'ils furent autorisés, par le khalife Al Mostancer-Billah à envahir l'Afrique septentrionale. C'est alors que les *Djochemites* et bien d'autres fractions arabes se joignirent aux envahisseurs, leurs cousins, et avec eux conquièrent le pays où ils se fixèrent au gré des événements et de l'occupation.

Après la conquête de l'Ifrikia par les *Almohades*, toutes ces tribus arabes firent leur soumission ; les unes de bon gré, les autres contraintes par la force des armes ; mais elles abandonnèrent le parti de cette dynastie lors de l'insurrection suscitée par Ibn-Rhanïa. Sous le règne d'El Mançour (Abou-Youssof Yakoub) elles rentrèrent dans l'obéissance et il [cet émir almohade] transporta en Moghreb-el-Aksa toutes celles qui se distinguaient par leur nombre, leur puissance et leurs habitudes nomades. Ce fut ainsi que les *Djochem* occupèrent la vaste plaine du Tamesna qui s'étend de Salé à Marrakech...

... Depuis l'époque de leur déportation les *Djochem* ont cessé de fréquenter le désert avec leurs troupeaux, et ayant renoncé à la vie nomade, ils ont pris des habitations fixes dans le Moghreb.

Lors des luttes intestines entre les princes almohades, les *Bni-Djaber* ainsi que les *Sofiane* d'ailleurs, embrassèrent le parti de l'émir Yahïa-ibn-Ennacer et se distinguèrent dans la guerre civile que ce prince avait organisée pour s'emparer du Khalifat du Sud. En l'an 633 = 1235, après la mort de Yahïa, son rival, Errechid, fit mourir Faïd [ou Fouad]-ibn-Amer, cheikh de la tribu des *Bni-Djaber* ainsi que son frère Faïd-ibn-Amer. Ensuite de cette exécution ce fut Yakoub-ibn-Mohammed-ibn-Kaïdoun qui prit le commandement des *Bni-Djaber*. Mais Yâlou, général de l'armée almohade, fit prisonnier le nouveau chef et les *Bni-Djaber* durent reconnaître l'autorité de Yakoub ibn Djermoun Essofiani. Pourtant, ce chef manquant d'énergie, les cheïkhs djaberïine le remplacèrent par Ismaïl ibn-Yakoub-ibn-Kaïdoun.

Plus tard la tribu des *Bni-Djaber* alla se fixer au pied de la montagne qui domine Tedla (ou Tadla) et devint ainsi la voisine de Sanehadja, berbères qui en habitaient la cime et les flancs. (*bi-conenihi oua hidabihi*, note de de Slane) : « De temps à autre elle descend dans la plaine, mais toutes les fois qu'elle se voit menacée par le sultan ou un ennemi puissant elle gagne la montagne et trouve parmi ses voisins et confédérés une protection assurée.. » (C'est sans doute ce qui a fait dire que les *Bni-Djaber* étaient une branche des *Sanehadja*).

En l'an 651, l'émir almohade Almorthada Abou-Hafs Omar, voyant que les *Bni-Merine* agrandissaient chaque jour leurs possessions, fit dresser ses tentes en dehors de Marrakech et ordonna une levée en masse. Fort de nombreux contingents il quitta son campement, deux ans après, et se porta jusqu'aux montagnes de Behloulâ, près de Fez. Ce fut là que l'armée fut mise en déroute par l'émir mérinide Abou-Yahïa.

A la suite de cette journée dont les conséquences furent immenses une Colonne de Bni-Mérine, devenus plus puissants que jamais, envahit le Tadla et dévasta Abou-Nefis, centre des *Bni-Djaber*. Comme cette tribu avait été chargée de défendre la province du Tadla, elle demeura fidèle et sacrifia les plus braves de ses guerriers en essayant de repousser l'ennemi ; et, depuis lors elle n'a jamais pu se relever.

On peut dire qu'à la 7^{ème} corne, le droit de commandement chez les *Bni-Djaber* appartient aux *Ouardirha* l'une de leurs notables familles. En effet, lors du règne du Sultan mérinide Abou-Eïnane ben Abou-l'Hassène Ali 749 — 759 = 1348 — 1359, « je fis, dit l'historien Abderrahmane Ibn Khaldoun, la rencontre de Housseïne ibn Ali Al Ourdirhi, chef qui gouvernait les *Bni-Djaber* à cette époque »

Ce chef mourut sans doute peu de temps après puisque, un an plus tard c'était son fils Ennacer ben Housseïne Al Ourdirhi qui commandait la tribu et ce chef donna asile au vizir Hassène-ibn-Omar qui s'était réfugié au Tadla. Cependant le sultan Abou-Salem Ibrahim en exigea l'extradition en appuyant sa demande par une forte mehalla.

Huit ans plus tard ce fut Abou'l-Fadehl fils du sultan Abou-Salem qui, abandonnant le commandement de Marrakech, vint à son tour se réfugier chez les *Bni-Djaber* ; mais ayant dû gagner la montagne du Tadla il fut livré par les berbères Sanhadja au sultan Abdelaziz ben Abou-l'Hassène qui, avec ses troupes, avait cerné le massif.

Au cours de perturbations gouvernementales, l'émir mérinide Abderrahmane ben Abi-Ifelloussène, lieutenant du roi de Grenade, Mohammed V, chercha également asile chez les arabes *Bni-Djaber*, mais le vizir Omar ibn-Abd Allah, tout puissant en Mogrehb, exigea l'expulsion du général transfuge.

Cependant Ennacer ben Hosseïne ibn-Ali Elourdirhi, ayant pris une part très active dans toutes ces insurrections, le gouvernement mérinide le fit arrêter et l'incarcéra ; plusieurs années durant il fut détenu. Remis en liberté après rançon, l'émir Ennacer Elourdirhi partit pour La Mecque, mais à son retour du pèlerinage il fut de nouveau incarcéré, par ordre du vizir Abou-Bekr Ibn-Rhazi qui gouvernait alors le Moghreb au nom d'Es-Saïd Billah II Mohammed fils du Sultan mérinide Abdelaziz, 773 = 1372.

Ainsi le commandement des *Bni-Djaber* fut, pour un temps, enlevé à la branche ourdirhiā.

* * * *

Il apparaît que le fondateur de cet important groupement, semble avoir été *Djaber ibn Moftah ibn Mozaïd ibn Nabeth*, dont un fils, Ali, chef particulièrement valeureux, fut le père des *Oulad-Ali*. En ce temps, la tribu nomadisait en Ifrikia et dans les Zibane jusqu'aux Monts-Aurès.

Quant à *Sidi-Djaber ben Faïd*, qui est indiqué par les chefs actuels des *B'har-Kbar* et *B'har-Çrhar*, c'est un descendant du précédent et vraisemblablement celui qui a son tombeau au Tadla. Ce fut un preux-chevalier vivant

à la VII^{ème} corne et qui, comme tous les chefs de cette époque, alliait à un courage incomparable des vertus de santon. Il mourut fort âgé vers 675, et fut enterré sur les bords de l'Oued-Daï en territoire des Bni-Mellal actuel, où sa koubba est toujours visitée. Il laissait cinq fils : Ali dit *Elourdirhi* ; Moussa ; Oméïr ; Misquine [ou Mesquine] et Mellal.

Chacun d'eux fonda une famille qui, par la suite, se multiplia et se propagea : les *Ourdirha* ; les *Bni-Moussa* ; les *Bni-Oméïr* (ou *Amir*) ; les *Bni-Miskine* et les *Bni-Mellal*, qui comptèrent de valeureux chefs commandant généralement leur fraction respective et parfois étendant leur autorité sur d'autres groupements arabes. C'est ainsi qu'en l'an 755 = 1354 Amir ibn Mohammed ibn Miskine qui avait suivi le sultan Abou-l'Hassène Ali, en Ifrikia, avec plusieurs des siens, commandait aux *Hakim* et fut assassiné dans le Djerid, près de Tozeur, par un kaoubien. Longtemps encore les *Hakim* furent commandés en Ifrikia par des chefs Bni-Miskine, les uns descendant de Mohammed Ibn Miskine, les autres du frère cadet de celui-ci, Abd Allah. Pourtant le gros de la fraction était demeuré en Moghreb'l-Akça où elle était installée sur les derniers contreforts Nord-Ouest du massif du Tadla, séparée des Serharna par l'Oued-elabid affluent de l'Oum-errbiâ, et ayant comme centre El Boroudj. Les *Bni-Miskine* sont actuellement compris dans le territoire de la Chaouïa-Sud, contrôle de Settât : leur kaïd est Si Mohammed ben Haffah à qui l'on doit la soumission de nombreuses tribus dissidentes. Ils furent toujours makhzène et lors de l'expédition que fit, dans le Tadla en 1883, le sultan Moulâï-Hassène, ils furent à ses côtés fidèlement, alors que toutes les autres tribus régionales lui témoignèrent sinon de l'opposition tout au moins une nette abstention.

Deux autres branches des Bni-Djaber : les *Bni-Moussa* et les *Bni-Amir* (ou *Bni-Oméïr*) sont aussi dans le Cercle de Bni-Mellal. Les premiers se subdivisent en : *Bni-Ouddjine*, kaïd **Taharould-L'Hassène ben Zidouh** ; *Oulad-Bou-Moussa*, kaïd : **Mohammed ben Çalah Elassaoui** et *Oulad-Arif*, kaïd : **Mouloudi ben Djerniah**. Les *Bni-Amir* sont divisés en : *Bni-Amir Cherkîine*, kaïd : **Mohammed ben Amrane** et *Bni-Amir Rharbiine*, kaïd : **Abd Allah ben Djaber**.

Quant à la grande fraction des *Ourdirha* elle comprend actuellement : les *Oulad-B'har-Kbar* ; les *Oulad-B'har-Çrhar* et les *Bni-Smir*.

Et les *Bni-Mlal* — ou *Bni-Mellal*, [enfants du Blanc] — constituent une des plus importantes confédération du Tadla.

Oued-Zem, Mai 1931.



Le kaïd Elhadj Larbi Elourdirhi

(des Oulad B'har-Kbar)



Le kaïd de cette importante *kebila* est actuellement Elhadj-Larbi *ben Omar ben Mohammed ben Ali ben Dahmane ben Abdesslam ben Ahmed ben Abdelkader ben Saïd ben Ibrahim* Elourdirhi, père des *Oulad-Brahim* et descendant de Sidi Elourdirhi *ben Djaber*.

De tous temps les membres de cette Maison furent des chefs valeureux et plusieurs d'entre eux allièrent à leurs qualités de *chioukh* la science des *eulama* : ainsi en fut-il d'Ali *ben Dahmane* dont le souvenir des prouesses et des vertus comparables à celles de l'ancêtre Ali-Elourdirhi *ben Sidi-Djaber* s'est conservé dans la région, aussi laissa-t-il un commandement important à l'aîné de ses fils, Mohammed, dont l'autorité s'exerça sur la confédération des *Bni-Djaber*.

Le cheïkh Mohammed *ben Ali ben Dahmane* Elourdirhi était né en 1210 = 1795 à Sidi-Rafâ dans les *Oulad-Brahim* et avait été l'un des meilleurs tholba de la zaouïa de Sidi-Zaouï, frères de Sidi-Rahal, entre Marrakech et Demnat. Pourtant sa science n'altérait en rien son courage et lorsque les *Ourdirha* portaient en *siba* ils se plaçaient tous sous son *bou chfer* (fusil marocain). Il mourut octogénaire à Bir-Mezouï dans le kçar familial qu'il avait agrandi et embelli, et il repose au cimetière de Tarounit. Il laissait plusieurs enfants, parmi lesquels : Cheïkh El Maâthi ; Allel ; Si Dahmane ; M'hammed et Omar.

Cheïkh El Maâthi *ben Mohammed* Elourdirhi fut *amine eloumna* mais il fut aussi un fier guerrier puisqu'il fit partie, avec sa mehalla, de presque toutes les expéditions organisées par Moulâï-Hassène. Avec ce glorieux sultan il alla en Tafilelt et en 1311, fut à son chevet lorsque, au retour de cette randonnée fatale, il mourut à El Boroudj chez les *Bni-Miskine*.

Pourtant, Cheïkh El Maâthi, après avoir assisté à bien des engagements meurtriers contre les ennemis du makhzène, devait être tué dans une nefra régionale, en 1318.

Allel fut khelifa de la tribu, tandis que Si Dahmane qui était lui-même khelifa de son frère, le kaïd Omar, fut tué en *baroud* à Elaïoun-Sidi-Mellouc au moment de l'insurrection de Bou-Hamara. Il fut alors remplacé dans ses fonctions par M'hammed qui mourut il y a sept ans environ.

Quant au kaïd Omar ben Mohammed Elourdirhi, il eut une page guerrière et non des moins glorieuses. Né à Boudjenibet des Oulad-Brahim en 1272 = 1855, sous le règne de Moulâi-Abderrahmane ben Hicham, il fut, tout jeune encore, un « homme de cheval et de poudre » et fit ses premières armes sous Moulâi-Hassène aux côtés de son frère El Maâthi ; puis sous Moulâi-Abdelaziz fut nommé kaïd-raha et après avoir pris une part active aux opérations contre Bou-Hamara il fut l'un des lieutenants les plus intrépides du pacha El Baghdadî avec qui il conquist le Rif après avoir anéanti Raïssouli. Après la chute de Moulâi-Abdelaziz et en qualité de kaïd des *Oulad-Brahim* (fraction des B'har-Kbar) il fit partie de l'escorte qui, sous les ordres du Grand-vizir Glaoui Fkih El Madani El Mezouari, accompagnait le sultan Moulâi Abdelhâdh jusqu'à Fez, en passant par le Tadla. Au cours d'un engagement il fut blessé à la main droite et fut très lent à se remettre de sa blessure.

Le kaïd Omar fut toujours en excellentes relations avec le chef des Bni-Miskine, Mohammed ben Haffah qui en 1911 le présenta au capitaine de Ferrandy, chef du Bureau de Dar-Chafâi, assurant ainsi la soumission de sa région.



(De g. à dr.) : Le kaïd Elhadj-Larbi ben Omar ; son père feu le kaïd Omar Ouairdirhi ; le khelifa Abdesslam ben Omar.

L'année suivante un nouveau dahir le plaça à la tête des *Oulad B'har-Kbar*. Il devint alors un auxiliaire des plus zélés et des mieux avertis et... avertissants du Protectorat.

Lors des opérations de répression contre Moha-ou-Hammou — « émir » de Khenifra — le kaïd Omar Elourdirhi, fort d'une importante mehalla de sept à huit cents cavaliers et de trois ou quatre cents fantassins, se porta contre les dissidents et les insoumis de : *Zaouiet Aït-Is'hak* ; *Zaouiet-Sidi Chikh* ; *Rhorm-elalem* ; *Ksiba* ; *Moha-ou-Saïd* et rendit de tels services au makhzène et au Protectorat qu'il fut, sur la proposition du Maréchal Lyautey, décoré de la Légion d'Honneur et titulaire de la Croix de guerre avec de nombreuses citations. Il combattit et se battit jusqu'à sa mort survenue en moharrem-le-Sacré de l'an 1340 = septembre 1921 à Bir-Mezouï.

Il laissait Larbi ; Abdesslam ; Dahmane et Djilali qui, élève du collège

arabe-français du Com^t Niegel, est actuellement en pèlerinage à La Mecque où il a accompagné son frère aîné.

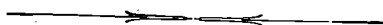
Si Dahmane fut aussi un élève studieux, ainsi que *Si Abdesslam ben Omar Elourdirhi* né au bordj familial de Bir-Mezouï en 1316 = 1899 qui a étudié auprès de deux savants de Karouïne : le fkih *Si Ahmed-Soussi* et *Si Ahmed-ou-Belkassem*. C'est un vrai « *ourdirhi* » c'est-à-dire un courageux, un vrai. Depuis 1921 il est le dévoué khelifa de son frère le kaïd

Elhadj-Larbi ben Omar Elourdirhi qui est né en 1893 à Bir-Mezouï où il étudia auprès des réputés *mchaïkh*. Mais *farès* plutôt que fkih, il suivit son père dans les opérations de répression. Au moment de l'arrivée de la Colonne Simon il avait déjà, en tant que khelifa, opéré plusieurs liaisons avec elle à travers le Tadla. Il fut nommé au kaïdat des *Oulad-B'har-Kbar* par dahir du 19 novembre 1922.

Lors du dernier attentat qui coûta la vie au brave contrôleur Rozier, il se lança avec sa mehalla à la poursuite des djicheurs. Poursuivant la politique intelligente de feu son père, le kaïd Elhadj-Larbi Elourdirhi est un des plus fidèles auxiliaires de la région.

Il a un jeune fils Mohammed qui, lui aussi, sera un grand « *b'har-kbari* ».

Bir-Mezouï, mai 1931.



Le kaïd Cherradi

(des Oulad B'har-Çrhar)

Le kaïd Cherradi Ahmed *ben Mohammed ben Larbi ben Çalah ben Mohammed al Rhezouani ben Abd Allah al Habbak ben Saâd ben Ali* est le fils aîné de Abdoun qui a fondé les *Oulad-Abdoun* et était un descendant direct de B'har l'un des fils d'Ali Alourdirhi *ben Sidi-Djaber*.

De B'har [qui signifie l'océan, de la science des lumières ; ou encore celui dont la générosité est inépuisable] naquirent les *Oulad-B'har al-Kbar* et les *Oulad-B'har eç-Crhar*.

B'har avait un frère, Smala (Ismail ou Smaïl) qui donna son nom à l'importante fraction des *Smala* actuellement composée d'*Oulad-Aïssa* et des *Maâdna*.

Cheïkh Abdoun — dont le nom Abed s'était enrichi de la terminaison honorifique *oun*, lorsqu'il était allé en Andalousie pour essayer de rassembler les manuscrits des anciens savants arabes — vivait au début de la onzième corne. Il mourut fort vieux et enseigna lui-même les sciences à son arrière petit-fils Abd Allah dit *Habbak* dont le père, Saâd, était mort tout jeune confiant lui-même l'enfant à son aïeul. Devenu lui-même *Cheïkh*, Abd Allah se spécialisa dans l'astronomie, science qu'il propagea en l'expliquant avec engouement.

Quant à son fils Mohammed Al Rhezouani, il fit alliance avec les seigneurs de Boujad et fut un chef plutôt guerrier, ayant pris part à de nombreuses harkas, il fut enterré dans la vallée de l'Oued-Tachereft (Charef) dans les Cherkaoua. Son fils Cheïkh Çalah qui vivait il y a environ cent-cinquante ans et qui est enterré à Bethane, dans les Bni-Ikhlef, avait la haute-main sur les *Oulad-Abdoun* : c'est de son fils Si Larbi Cherradi que la famille actuelle a hérité le patronyme de *Cherradi*. En effet, Si Larbi *ben Çalah al Rhezouani* était *naïb* du *hajib* de Moulâi-Abderrahmane *ben Hicham*, Cherradi Si El-mahdi appartenant à Zaouïet Sidi-Cherradi sur le Tensift à l'Ouest de Marrakech. Or, à la suite de sa déplorable gestion, le *hajib* ayant été emprisonné et menacé de mort, Si Larbi, qui était fort diplomate, usa de ses relations avec les marabouts de Boujad, fit intervenir le vénéré Sidi-Bendaoud ech Cherkaoui et obtint le pardon pour la famille du *hajib* dont il prit alors la place et même le nom. Il fut aidé dans cette tâche si ardue par son frère M'hammed.

Après une vie fort mouvementée Si Larbi, qui avait su obtenir les faveurs du makhzène pour lui et pour sa tribu, mourut vers 1280 = 1863 au bordj de Bethane et y fut inhumé.

Il laissait : Mohammed ; Djilali ; Elmaâthi ; Çalah ; et plusieurs filles, dont l'une, Lalla-Halima, fut mariée au kaïd Si Ahmed Cherradi, du Rhorb.

L'aîné, Mohammed Cherradi, fut nommé par dahir de Moulâi-Hassène, kaïd des Oulad B'har Çrhar, après avoir été quelque temps cheïkh du kaïd

Saïd Elbdouni, sous Sidi Mohammed ben Abderrahmane (1859 — 1873). Il fit de nombreuses campagnes sous Moulâï-Hassène et prit part aux opérations de l'Oued-Noun, du Tazeroualt en 1881, puis fit partie de la campagne fatale du Tafilelt. Plusieurs dahirs de satisfaction lui furent décernés. Demeuré fidèle à Moulâï-Abdelaziz il mena ses hardis *Oulad-B'har* contre Bou Hamara puis accompagna El Baghdadi dans le Rif pour combattre Raïssouli. Il participa ensuite avec sa mehalla aux opérations de sécurité de la Colonne de débarquement [Colonne Moinier] et obtint des témoignages de satisfaction des généraux français. Toutefois très attaché à Moulâï-Abdelaziz, le kaïd Mohammed Cherradi s'abstint, lors de l'avènement de Moulâï-Abdelhafid, et ce ne fut qu'après l'organisation du Protectorat qu'il reprit du service.

Il mourut en 1914 et fut enterré dans la *mkabra* de Bir-Cheschar dans les Oulad-Abdoun.

Ce fut l'aîné de ses fils Mohammed-Driss qui prit le commandement des *Oulad-B'har-Çrhar* suivant dahir de Moulâï-Youssef. Baroudeur en temps de guerre, ce nouveau kaïd consacrait ses loisirs à l'arboriculture et à l'horticulture ce qui lui permit de remporter, conjointement avec son cadet Si Ahmed, le kaïd actuel, une médaille de bronze à l'*Exposition agricole marocaine* de Casablanca en 1925.

Après onze ans de loyaux services Mohammed-Driss Cherradi mourut à Bethane et aussitôt le kaïdat des *Oulad-B'har Çrhar* fut confié par dahir de Moulâï-Youssef à son frère et khelifa

Si Ahmed ben Mohammed Cherradi qui, né aux *Oulad-Abdoun* en 1893, avait étudié au bordj familial auprès du fkih Sidi Bouazza Belhadj-Slami et de cheïkh Abd Allah Bâbouli. Dès l'âge de vingt-et-un ans il fut l'actif et courageux lieutenant de son frère. Il fit plusieurs campagnes et prit part aux opérations de dix-sept colonnes de repression et de sécurité dans le Tadla.

Au cours d'un engagement particulièrement périlleux près de Khenifra, son beau-frère Zeroual ben M'hammed fut tué à ses côtés et lui-même eut son cheval abattu sous lui. Le kaïd nous cite plusieurs centres où la lutte fut particulièrement animée : Zaouïet-Is'hac ; Zaouïet-Echcheïk ; Ouaoumana ; Dechrat-l'Oued ; Takbelt ; *Kasba Moha-ou-Saïd*, et bien d'autres endroits des *Zaïane-Taâba* où se réfugiaient les dissidents.

Lors de la guerre du Rif, le kaïd Cherradi Ahmed, obligé de maintenir l'ordre dans son territoire, confia néanmoins cent cavaliers à son khelifa Abdesslam ben Mohammed pour faire partie de la Colonne française.

Le kaïd Cherradi qui est un lettré, surveille soigneusement l'instruction de ses deux fils, Mohammed et Driss. Il est allié par sa famille au kaïd Elhadj-Abdelkader du Mzab en Chaouïa. Il est aussi apparenté aux arabes de grande tente les Cherrada (ou Cherrarda) du Rhorb.

Son khelifa actuel est Elhadj-Mohammed ben Djilali Cherradi qui est aussi un guerrier réputé ainsi que le prouvent ses *Croix de guerre* et ses Médailles qu'il porte fièrement.

L'autorité familiale et personnelle du Kaïd Cherradi s'étend, pour le plus grand bien du Makhzène et du Protectorat, sur toute la région.

Le kaïd Benbiga

(des Bni-Smir)

Le kaïd Benbiga (pour Ben -N'biga) Mohammed ben Larbi ben Bouazza ben Elkbir ben Larbi Ben n'biga. (Ce surnom de Benbiga qui, aujourd'hui est consacré comme patronyme familial, fut alors donné à l'ancêtre, cheïkh Larbi, de cette façon : une année de disette, alors qu'il parcourait le pays en quête de la nourriture nécessaire à ses gens, il découvrit, après sept heures de marche, toute une forêt de *sedrat* (jujubier sauvage) dont les fruits (*nbiga*) apaisèrent la faim des chercheurs.

Selon une tradition rapportée par cheïkh ElBokhari dans son *Çahih*, le Prophète Mohammed dans son ascension nocturne, s'arrêta un instant devant le *sidrat almonteha* ou lotus de la limite, à l'endroit le plus élevé du septième ciel, et dont il admira les feuilles larges comme des oreilles d'éléphant et les fruits gros comme des cruches de Nedjer (Ville du Bahreïn).

Les *sidrate* qui croissent sur la terre sont d'une taille plus modérée et leurs fruits ressemblent aux jujubes par leur grosseur et leur couleur mais ont une saveur âpre : les indigènes les désignent sous le nom de *nbig* — (ou par mépris *tsemer ennemour fruits des panthères*) et n'en n'usent qu'en temps de disette.

Quelques commentateurs du Koran, prétendent, en dépit du texte biblique, que c'est avec du bois de Sedra que Moïse fabriqua les « Tables de la Loi ».

* * * *

Les Bni ou Oulad-Smir sont issus, ainsi que les Oulad-Azzouz et Mfasis et les Bni-Hassène, de la grande famille des arabes djabriïne Oulad-B'har eç-Çrhar.

« Nous avons eu dans notre famille, prétend le kaïd Benbiga, un ancêtre qui eut son heure de célébrité c'était ; Sidi Belkassem ez-Zahiri dont le tombeau est au Tadla ; d'ailleurs, la plus grande partie de mes aïeux furent gens de *zaouïas* ou savants, dont l'autorité s'étendit sur tous les B'har-Çrhar où ils exercèrent le commandement à diverses reprises. »

C'est ainsi que Cheïkh Elkbir ben Larbi Benbiga fut kaïd sous le sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane ; et que, pour délit politique, ayant été emprisonné sous Moulaï-Hassène, il fut réintégré dans son commandement

et mourut, à soixante-ans, à Oued-Zem, presque en même temps que ce dernier sultan mourait, chez les Bni-Miskine d'El Boroudj, 1311 = 1894.

Quant au grand-père du kaïd Mohammed Benbiga il laissa en mourant : Elkbir et Larbi — nés tous deux d'une chérifa cherkïa, — Bendaoud et Ahmed.

Elkbir ben Larbi Benbiga fut kaïd à la suite de son père avec son frère Si Larbi comme khalifa ; et, ils prirent tous deux une part active à toutes les opérations militaires qui se déroulèrent en Moghreb'l-Akça sous Moulaï-Abdelaziz. Dès l'érection du gouvernement conjugué, le kaïd *Elkbir Benbiga* fut désigné pour commander aux Bni-Smir où lui succéda son neveu le kaïd

Benbiga Mohammed ben Larbi, qui actuellement fait fonctions de pacha d'Oued-Zem et commande aux *Bni-Smir* et aux *Bni-Hassène*.

Ce chef est né à Oued-Zem il y a environ quarante-cinq ans. Bon guerrier comme tous ceux de sa tribu il prit part à quatorze harkate régionales dont six contre Khenifra où il eut successivement deux chevaux tués sous lui. Il fut avec la Colonne de Loustal l'un des plus acharnés assiégeants de *Kciba* à *Moha-ou-Saïd*. Il a obtenu la *Médaille coloniale* avec agrafe Maroc.

Le kaïd Benbiga, bien que sans faste, a hérité, ainsi que les siens, la considération ancestrale.

Ses enfants sont Ahmed ; Mohammed ; Bençalah ; Mohammed-Çrheïr ; Bendaoud ; Bouazza et Abdelletheïf.

Le ~~kaïd~~ ~~eut son frère Çalah ben Larbi tué en même temps~~ que vingt partisans par un avion qui les mitraillea par erreur. Parmi eux se trouvait aussi son cousin Kaddour ben Mezaf.

Oued-Zem mai 1931.

* * *

Quant aux Smâla (dont nous n'avons pu voir les kaïds) ils se subdivisent en : *Maâdna* et *Oulad-Aïssa*.

Les *Maâdna* qui ont pour kaïd **Bouchaïb ben Rahal** né au douar Achehga — ou Asasga — en 1893, se subdivisent en plusieurs fractions : *Torch* ; *Beraksa* ; et *Asasga*.

Ce kaïd est aussi un excellent farès qui prit part à une dizaine de harkate régionales. Après avoir été cheïkh de son douar il fut promu kaïd de sa tribu en 1927.

* * *

Les fractions des *Oulad-Aïssa* sont les *Bni-Houazène* ; *Oulad-Fennane* et *Chrâa* qui sont sous le commandement du kaïd **Belhadj ben Bouazza**, né au douar *Oulad-Tamra* vers 1894, et dont l'oncle fut cheïkh dans les Smâla, puis des *Oulad-B'har-Kbar*.

Cheïkh Bouazza, père du kaïd, était un fkih, connaissant fort bien la jurisprudence et toujours utilement consulté par ses contribuables.

Quant au kaïd Belhadj, après avoir rempli hardiment les fonctions de cheïkh, il prit part à une dizaine de harkate régionales ce qui lui valut le commandement des *Smala-Aïssa* en juillet 1927. C'est aussi un lettré aux idées heureusement teintées de modernisme.

* * *

Deux autres kaïds (que nous n'avons pu joindre) complètent l'Etat-major makhzène du Contrôle civil d'Oued-Zem : celui des *Gnadiz*.

Mohammed Belhadj Abdelhak dit *Kaïd Dermoumi*, né vers 1892 aux *Gnadiz* tribu dont son grand-père, puis son père, furent les kaïds. C'est un bon guerrier aussi qui participa à huit harkate régionales et qui, après avoir été khelifa de la tribu, fut promu kaïd en novembre 1925.

et celui des (Bni-Khirane) *Moualine-Dendoun* : **Dhaoui ben Çalah** grand chef de harka, né vers 1886 dans sa tribu dont son père était un notable respecté.

Le kaïd Dhaoui possède une très grande influence sur ses fersane ; et, son courage, mis souventes fois à l'épreuve, a fait l'admiration des chefs de Colonnes ce qui lui a valu au titre guerre, la *Croix de chevalier de la Légion d'Honneur*.

Kaïd depuis novembre 1922 il a pris part aux opérations régionales de plusieurs Colonnes dans tous les centres dissidents déjà cités et il eut un frère, brave guerrier aussi, tué à ses côtés.

C'est un excellent kaïd sous tous les rapports, toujours « prêt de sabre et d'étrier ».

Oued-Zem, mai 1931.



Le kadhi Chinguiti

L'un des personnages qui font autorité dans la région Oued-Zem-Tadla est le distingué kadhi Chinguiti Si Mohammed-Bedaoui ben Abd Allah ben Amhed dit *Amanat-Allah ben Mohammed* — l'Amine ben Elhadj-Ahmed ben Mohammed — Lahbib ben Abd Allah ben Kadhi Youssef.

Le kadhi Youssef personnage influent, naquit au début de la XI^{ème} corne dans les *Tadjakant* tribu de *Lemtouna* (1) de la Maurétanie. Il fut un savant magistrat dans une ville de l'Adrar, appelée Tinigui (Tinidji) où son nom est encore synonyme de bonté, d'équité et d'humanité. Ses descendants prirent le patronyme d'*Ibn-Youssef* et se groupèrent en la fraction dite *Bni-Youssef* ; presque tous furent des chefs ou des notables. L'un d'eux,

Seïd Elmâdjoub'l-Habib ben Abd Allah Ibn Youssef « fut le Salomon » de sa tribu. On venait le consulter de tous les pays de la Maurétanie à tel point qu'il lui arrivait, parfois, pour ne pas décevoir ses visiteurs, de rester des semaines sans quitter son prétoire. On raconte de lui nombre de *karamate*. Ses descendants furent tous des savants ; mais, parmi eux l'aïeul du kadhi actuel, Sidi Ahmed *Amanat-Allah* ech Chinguiti, se distingua tout particulièrement par sa science et par ses vertus. Il laissa en Maurétanie une nombreuse postérité groupée sous le nom d'*Oulad Amanat-Allah* et ayant à sa suite, hérité de l'aïeul Mohammed-l'Amine, la noblesse de science qui a la prééminence dans ce pays foncièrement égalitaire et démocratique.

En Maurétanie de l'Adrar, Chinguiti est la « cité lumière » ; son université rayonne jusqu'au Soudan et bien au-delà, c'est pourquoi tous les savants qui en arrivent reçoivent ce nom, comme patronyme, dès leur contact avec les *eulama* moghrebins.

Ces savants se sont répandus dans tous les pays musulmans, c'est ainsi qu'à Omane, capitale de la Transjordanie, cheikh Mohammed-Alkhadhir ben Maïaba-eldjonki ben Ahmed ben Mohammed-l'Amine dit *Aldjonki* passe pour être une lumière de la science islamique. Il a commenté d'une façon magistrale le *Çahih* de l'Imam Al Bokhari et vient de faire paraître au Caire une

(1) Cette tribu a été traitée par le C^t Paul Marty dans son étude sur les Brakna ; (Ed. Ernest Leroux Paris 1921).



Le Kadhi Chinguiti

brochure fort suggestive sur l'ouerd des confréries lesquelles, dit-il, sont cause de discordes entre les islamisants et font diverger souvent les précises dispositions du Koran. Le frère de ce cheïkh, lui-même savant des savants, (*lalam al eulama*) est Cheïkh Mohammed *Habib-Allah eldjonki* ech Chinguiti professeur en renom à l'Université Alazehar du Caire.

Ces deux *mouhadets* (maîtres du hadits) sont les cousins du kadhi Seïd Mohammed-Bedaoui, par l'aïeul commun Sidi Ahmed *Amanat-Allah ben Mohammed-l'Amine Aldjonki*.

De nombreuses alliances rattachent cette famille aux cheurfa idrissides auxquels appartenait le « *Sultan des hommes bleus* » Ma'l-aïnine.

Quant à Seïd Abd Allah *ben Ahmed Amanat-Allah*, c'était un fkih fort réputé au Soudan où il avait appris, puis professé. Il est d'ailleurs enterré à Keïdi, centre religieux de la Maurétanie en bordure du Soudan, où il s'était rendu en pèlerinage au tombeau d'un de ses vieux maîtres.

Il laissa : Mohammed-Lamine, fkih enseignant à Chinguiti ; Hassène qui mourut il y a quelques années et le fkih

Si Mohammed-Bedaoui Chinguiti né en 1894, à Chinguiti, en tribu Tadjakant.

Après le koran, lu auprès du cheïkh son père, Si Mohammed reçut les premiers enseignements secondaires de son cousin Si Mohammed'l-Khadhir, alors chef de la famille, qu'il suivit, avec tous les siens, à Fez, en 1908, lors de l'avènement de Moulai-Abdelhafidh. Sa mère décéda à Marrakech où elle repose près du tombeau de l'Imam Souhili.

Arrivé au Maroc, le jeune thaleb poursuivit ses études sous l'égide de Bouchaïb-Eddoukali le réputé cheïkh de Marrakech — qui nous honora de son amitié — puis admis, à Karouïine de Fez il compléta ses études supérieures auprès du cheïkh Belkhiath, du cheïkh Abd Allah Alfassi et autres professeurs réputés.

Ayant gagné Le Caire, Si Mohammed-Bedaoui séjourna deux ans à l'Université d'Alazehar auprès de Cheïkh Selim 'l-Bechiri, l'incomparable commentateur, dont il reçut les enseignements suprêmes. Il y controversa également avec Cheïkh Mohammed Albakhit 'l-Mothai et Cheïkh Lamine Chinguiti.

Etant demeuré en Orient jusqu'en 1914, il y rencontra, en fin de cette même année, l'ex-souverain Moulai-Abdelhafidh alors en pèlerinage aux Lieux-Saints et qui, l'ayant choisi comme secrétaire particulier, le ramena avec lui à Tanger. Lors de la déclaration de guerre il mit ses services à la disposition du Consul de France qui le fit charger de cours au Collège Regnault, à Tanger. Il fut ensuite appelé comme secrétaire interprète au Cercle de Bni-Mellal où il se distingua tout particulièrement, en 1921, lors des graves événements de Khenifra. Il était en même temps rédacteur d'*Essaâda*, feuille makhzène du Maroc.

Dans tout le Tadla, Si Mohammed-Bedaoui Chinguiti rendit les plus éminents services au Protectorat ; conseillant les chefs insoumis ou dissidents et traitant avec eux pour les amener à soumission.

Nommé kadhi des *Bni-Amir* en 1929 il fut, cinq ans après, désigné pour l'important prêtre d'Oued-Zem.

Toutefois ses fonctions de kadhi ne l'empêchèrent jamais d'agir effica-

cement et, en toutes circonstances sur l'esprit des tribus où il est fort populaire. C'est ainsi qu'en 1929 il joua un rôle important, à la suite du général Nogués, pour obtenir la soumission du Sud de Tiznit : *Touadrine* ; *Aït-Moussa-ou-Bakhou* ; *Ida-ou-Bellal Mribeth* ; etc. C'est ce qui lui a valu la *Croix de la Légion d'Honneur*.

Son intervention fut facilitée par son union avec une chérifa de la Maison de Ma'l-Aïnine ; c'est aussi cette parenté entre ces cheurfa et les *Chinguiti Amanat-Allah* que le kadhi invoqua pour faire venir de la zaouïa de Smara (près de la source de la Seguiet-elhamra) cheïkh Sidi Ali, frère de Ma'l-Aïnine, afin de traiter la libération des sujets français et européens, victimes de rapt et retenus prisonniers par les dissidents (*Affaire Steeg*).

Lorsque la *siba* est apaisée ou réprimée dans le bled, le kadhi redevient poète à ses heures de repos et c'est ainsi qu'il a composé une remarquable *kaçida* lors de l'avènement de S. M. Sidi Mohammed ben Moulaï-Youssef devant qui il l'a déclamée lui-même et qui lui a manifesté son contentement.

Chuinguiti est une nature franche, un caractère ouvert, d'un abord affable que tous les chefs aiment en appréciant son loyalisme indéfectible. Sa demeure est une oasis de repos pour les tholba en vacances ; ainsi que pour tous, voyageurs et amis.

Ses enfants sont : Ahmed, studieux élève en français et en arabe, Bachir et Abd Allah qui bientôt suivront ses traces.

Oued-Zem mai 1931.



Le kçar de Boujad



Entre les Zaïane et le Tadla s'étend le grand centre maraboutique de Bou'l-Djehad (1) (Boujad) qui, des siècles durant, domina toute la région et ses environs grâce à l'influence spirituelle et mystique de ses santons.

En l'an de l'hégire 1217 (1804) Ali-Bey'l-Abbassi dans *Ses voyages en Afrique et en Asie* notait déjà la toute puissance de la Zaouïa de Bou-el-djad et de Sidi Larbi qui en était alors le chef. Quant au Vicomte Charles de Foucauld, quinze lustres plus tard, il ne tarit pas d'éloges sur la large hospitalité de la zaouïa et l'aménité de ses dirigeants :

« Le pays, en cette saison surtout, est désert ; des troupes de pillards de toutes les tribus du Tadla, parfois d'Ichkerne, viennent s'y embusquer par quarante et soixante chevaux, prêtes à fondre sur qui-conque s'y aventurerait. Les caravanes, même de cinquante fusils, n'osent s'y hasarder. Cependant, au milieu de tant de périls, il est une voie de salut : ceux qui ne respectent rien respectent Sidi Ben Daoud ; là où les armes ne préservent point de l'attaque, le pacifique parasol d'un membre de la famille sainte suffit à écarter tout danger. Ainsi, qu'un voyageur isolé, qu'un nombreux convoi veuillent aller à Bou el Djad, ils n'ont qu'un moyen : prier Sidi Ben Daoud de les faire chercher par un de ses fils ou petits-fils, cela coûte plus ou moins cher suivant le nombre et la « qualité » des voyageurs ; hâtons-nous de dire que les çalih (saints) de la zaouïa, sont loin d'être exigeants : ils profitent avec une extrême modération de ce monopole, et déplorent l'état de choses qui le leur assure. Leur influence, quelque grande qu'elle soit, a été impuissante à le faire cesser ; ils ne peuvent rien contre cet antique usage de la razzia, partout en honneur chez les nomades.

« Un messenger qui ne part qu'après s'être dépouillé de presque tous ses vêtements, seul moyen de passer en sûreté, revient avec l'un des petits-fils du marabout, beau jeune homme d'environ dix-neuf ans qui, monté sur sa

(1) Le djihad, (*ou l'effort pour la foi*), est une guerre ayant comme toutes les autres guerres des usages et des lois humanitaires. Les *moudjahédine* ne doivent tuer que les combattants, et épargner les femmes (excepté les reines), les enfants, les vieillards, les infirmes et les insensés ; respecter la parole donnée et les trêves consenties ; éviter les cruautés. La mort, l'esclavage et le tribut, sont seuls licites, ainsi que le partage des biens des vaincus ou *fedj*.

D'après les docteurs, les théologiens et les jurisconsultes musulmans, lorsque le djihad est agressif, il doit toujours être précédé d'un double appel. Le premier invite les infidèles à la conversion, le second les somme de payer le tribut appelé *djezia* ; s'ils y consentent, ils doivent être laissés libres de pratiquer leur religion et ne plus être inquiétés, sinon on applique le *Compelle intrare*, qui est de toutes les religions.

mule, arrive le parasol à la main ; un seul esclave le suit. Nous partons ainsi, pour cheminer dans l'immense plaine du Tadla, tantôt nue, tantôt couverte de champs, en ce moment moissonnés et déserts ; ça et là poussent, maigres broussailles, quelques jujubiers sauvages ; le sol est blanchâtre, dur, pierreux.

« Ici ni sultan ni makhzen ; rien qu'Allah et Sidi Ben Daoud. » Son pouvoir est une autorité spirituelle qui devient, quand il lui plaît, une puissance temporelle, par le prix qu'attachent les tribus voisines à ses bénédictions. De tous les points, à environ deux journées de marche à la ronde, on accourt apporter une foule de présents, la ville est sans-cesse visitée par les pèlerins.

« Après les moissons, les offrandes en blé atteignent parfois de deux cents à quatre cents charges de chameau, sans compter les dons en argent, bétail et chevaux. »

« Chaque année, les tribus environnantes arrivent, les unes après les autres, fraction par fraction, recevoir en masse la bénédiction du Seid et lui présenter leur tribut. Cette redevance régulière lui est servie par toutes les tribus du Tadla, presque tous les Chaouïa, quelques fractions des Aït Seri et une partie des Ichkern.

« Sidi Ben Daoud descend du kalife Omar *ben el Khatthab* ; ses ancêtres sont établis depuis trois siècles et demi au Maroc et y ont vite acquis une grande influence, autant par leurs vertus que par leur illustre naissance.

« Voici la généalogie de Sidi Ben Daoud jusqu'au premier ancêtre venu d'Orient :

« Sidi Ben Daoud *ben Larbi ben El Maâthi ben Sidi Çalih ben El Maâthi ben Sidi Abdelkader ben Sidi Abdelkader ben Sidi Mohammed-Chergui Abi-l'Djehad* (qui fonda la bourgade de Bou'l-Djad à l'endroit où ne s'élevait alors qu'une forêt) *ben Sidi Abi'l-Kassem* — lequel était installé à Kaçba Tadla où est son mausolée funéraire — *ben Sidi Zahri ben Cheïkh Hammou al Hidjazi*.

« Sidi Bendaoud est actuellement [1880] un beau vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, au visage pâle, à la longue barbe blanche et dont les traits recèlent une rare expression de douceur et de bonté. Malgré son grand âge il jouit de la plénitude de ses facultés ; cependant il marche avec difficulté mais circule chaque jour sur sa mule. Quelle que soit la maison où il s'arrête les abords en sont toujours entourés de plus de cent fidèles accroupis le long des ruines et attendant sa sortie pour baiser son étrier ou le pan de son haïk. Chacun vante sa justice, sa bonté, sa charité.

« Sa famille est nombreuse et peuple en partie la cité. Son fils aîné est Si Elhadj-Larbi et le cadet Si Omar qui a déjà dépassé la cinquantaine ; ce sont des fkihs fort instruits et très intelligents.

« Les chefs de cette Maison sont larges d'esprit, tolérants et charitables. La plupart ont été à La Mecque et tous sont xénophiles ; tous sont lettrés et la zaouïa possède une riche bibliothèque.

« La zaouïa de Sidi Bendaoud est réputée dans tout le Mogreb pour sa générosité, l'aide qu'elle apporte aux mesquines surtout en temps de disette, et l'accueil franc qu'elle réserve au voyageur et au visiteur.

« Ses chefs vécurent toujours en courtoise intelligence avec le Makhzène ».

* * *

Lorsque nous parvenons à Boujad, le pays est encore à l'état de *siba* (insurrection) ; le rapt du neveu du Résident général Steeg est encore dans tous les esprits et plusieurs sanglantes razzias de convois viennent de remettre en action les forces répressives. Mais, depuis près de quatre ans que, *sans peur et sans reproche*, nous parcourons le Maroc, un temps de *Siba* de plus ou de moins ne nous émeut guère.

De ce fait le pacha de Boujad s'est fait excuser de n'être point au bordj, où nous sommes fort bien accueillis, d'ailleurs.

Avec quelle émotion nous pénétrons dans ce kçar fameux où le Vicomte Charles de Foucauld pénétra lui-même, un demi-siècle avant nous ; et où, par une délicate attention de nos hôtes, nous sommes reçus dans la même salle où fut reçu le célèbre voyageur, notre « *mentor posthume*. »

Naturellement notre conversation s'aiguille sur cette mémorable visite ; et, comme nous manifestons quelque étonnement qu'un personnage israelite ait pu recevoir une si chaleureuse hospitalité en ce ribath isolé, un vieux mouderrès de la famille nous déclare :

« Justement, ce fut là l'une des dernières *karamate* vécues du cheïkh Bendaoud, alors nonagénaire. En effet, depuis une semaine déjà, la famille constatait, non sans affliction, l'air soucieux de son chef vénéré ; pourtant, personne n'osait l'interroger. Un jour il manda ses deux plus fidèles coadjuteurs et s'entretint longuement avec eux ; peu après, les deux guides se mirent en route. Ils furent de retour, le surlendemain. Ils accompagnaient des voyageurs pour lesquels, entre-temps, le cheïkh avait ordonné une dhiffa particulièrement soignée. Dès l'arrivée de ces nouveaux venus l'entourage ne laissa pas que de s'étonner ; mais, le maître avait un air si radieux, un regard si satisfait, surtout lorsqu'il croisait celui du Vicomte, que nous comprimes aisément qu'il y avait là, pour nous, une énigme.

Réellement ces deux « *santons* » communiaient par la pensée ; car, le regard du voyageur avait la même expression de béatitude lorsqu'il enveloppait notre père. « *Leur bouche a-t-elle parlé !...* » Nul ne le saura jamais.

Ce que l'on sait mieux c'est que la séparation fut cordialement émouvante.

* * *

Le pacha de Boujad S. E. Si Abdelkader, actuellement âgé de quarante-trois ans est le fils de feu le réputé diplomate du Tadla Si Elhadj-Mohammed mort en 1331 et enterré dans la même koubba que son père le cheïkh Bendaoud, qui lui-même était le fils du savant Elhadj-Larbi *ben el Maâthi*, celui-ci dit *Çahib al Harira* (auteur du recueil intitulé *Harira*) mourut à quatre-vingt cinq ans — bien que ses adeptes lui eussent prêté plus de trente lustres d'existence terrestre. Ce distingué lettré avait pour père Çalah *ben Mohammed-el-Maâthi* — dont la sépulture est à Bab-Debibarh, à Marrakech —, *ben Abdelkhalek ben Abdelkader ben ech-cheïkh'l-kamil* Sidi M'hammed Cherki *ben Zahri* — enterré à Kaçba-Tadila (Tadla) — *ben Belkassem*...

Pacha, depuis dix-huit ans déjà,

S. E. Si Abdelkader *ben Elhadj-Mohammed ben ech-cheïkh Bendaoud* fut dans cette région désertique, et si traîtresse, un précieux auxiliaire pour le Maréchal Franchet d'Esperey alors général et pour le général Mangin alors colonel. Depuis, ses états de services s'embellissent de nombreuses citations surtout depuis le commencement des opérations du Tadla ; c'est ce qui lui a valu, outre l'estime et la confiance de ses chefs, la Croix de la Légion d'Honneur, gagnée sur les champs de bataille.

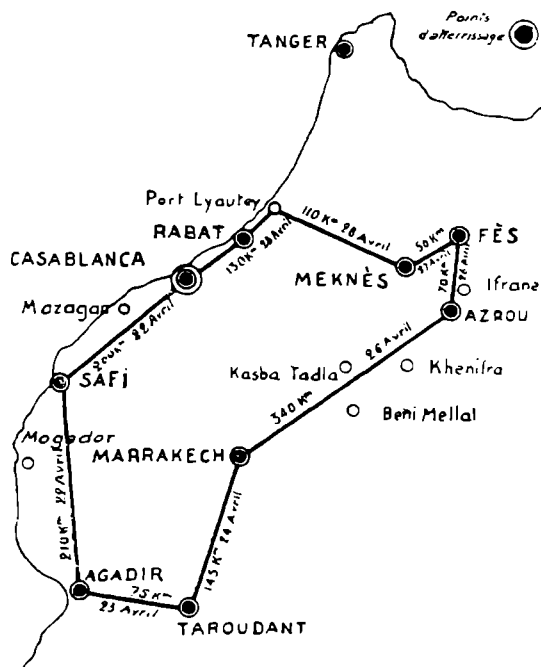
Parmi ses cinq frères, Bendaoud ; Naceur ; Ahmed ; Smaïn et Abderahmane, les deux premiers sont l'un son fidèle khelifa, depuis douze ans, et l'autre candidat au kaïdat des Bni-Amir.

* * *

Dans la zaouïa nous remarquons aussi le savant cheïkh Moulai-l'Hassène 'l-Mesfioui khattib de la mosquée de Boujad et Si Mohammed Belhadj — Srhirni cheïkh des Bni-Bouabid.

Nos hôtes insistent pour que nous signalions que dans cette famille tous, petits et grands, s'émulent vers une science purement concrète, en dehors de toutes tendances « fanatiques » généralement préjudiciables à toute religion.

Boudjad, (Tadla) 1925.



Circuit Fez - Taroudant - Tadla - Fez.



S. E. Boudjemâa Almesfioui, Amel du Tadla et Pacha de Beni-Mellal

soutenir la renommée familiale : Hassène ; Addi — de qui le fils Si Mohammed est le zélé khelifa du pacha, son neveu — et Embarec.

Ce dernier né à Tassourt vers 1259 = 1844 mourut, en 1898, laissant lui-même : Abderrahmane — qui prit rang parmi les bons tholba — ; Mohammed qui mourut à la tête de sa mehalla, sous le règne de Moulâi-Abdelaziz et

S. E. Si Boudjemâa ben Embarec Mesfioui

qui naquit en 1879 dans les *Mesfioua* dont il fut arraché dès son bas-âge ensuite d'une *siba* dressant la tribu contre le makhzène. Le Sultan Moulâi Hassène y opéra une razzia énergique et emmena en otage nombre de notables et leurs familles parmi lesquels Embarec ben Cheikh-Hammou 'l-Mesfioui et le jeune Boudjemâa, alors âgé de six ans : ce fut son premier « contact » avec le Makhzène. En sortant de captivité il fut attaché à la personne d'un kaïd-raha, et lorsqu'il eut quinze ans il fut admis à monter à cheval. Trois ans après, il faisait partie d'un tabor où il se fit bientôt remarquer par sa hardiesse dans les engagements contre le rogui, Djilali ben Abdesslam Ezzer'hour, dit *Bou Hamara*. C'est alors que le chef de la mehalla, Brahim Benaouda le distingue et l'emmène à Tanger où le commandant Fariau le prend au tabor des *harraba* (instructeurs). En 1906, en qualité de khelifa-kbir il se bat dans le Rif contre Raïssouli, puis à la tête d'un escadron de deux cents cavaliers il est chef d'El Kçar-elkbir. Il fait alors partie de la mehalla qui, passant par Khenifra ; Rhorm-elalem ; les Krazza se porte au secours du sultan Moulâi-Abdelaziz, accompagné par Moha-ou-Saïd jusqu'à El Kelâa. Mais là, la mehalla apprend la retraite du sultan et continue cependant sa marche sur Marrakech où elle se bat contre le Mtougguï lequel reste victorieux, septembre 1908.

A l'avènement de Moulâi-Abdelhafidh le khelifa Boudjemâa, de retour à Elkçar, est appelé à Fez en qualité de kaïd-raha du VI^{ème} tabor d'infanterie, avec lequel il combat les *Bni-Ouariane* puis les *Bni-Hassène*. Le jour des émeutes de Fez, 17 avril 1912, il est à la kaçba des Cherrarda et grâce à l'autorité qu'il exerce sur ses hommes son tabor rentre le premier dans l'ordre. Sa loyale attitude lui vaut d'être maintenu comme kaïd-raha honoraire par le Commandant en chef de la Colonne française, le général Gouraud qui le fait, pour cela, *Chevalier de la Légion d'honneur*.

En fin de cette même année quand le kaïd Brahim Benaouda fut nommé pacha du Tadla il demanda et obtint comme khelifa le kaïd Boudjemâa pour lequel il avait une grande affection mêlée d'admiration. A la mort du pacha, survenue quelques mois plus tard, le kaïd Boudjemâa lui succéda. Il fut, depuis cette époque, l'un des plus vaillants combattants du Tadla, conquérant son bachalik puis son amalât en tête de nos Colonnes avec sa mehalla dont il a fait une unité de cavalerie légère, audacieuse et redoutée.

Actuellement son influence personnelle qui, au début — et selon la règle sociale pour tout chef étranger — fut très combattue, s'étend nettement de *Kaçbat-Tadla* jusque bien au-delà de *Kaçba Bni-Mellal*, pour le plus grand bien des quelques européens y installés, si peu nombreux encore mais si difficiles à protéger ! Ce qui porte à souhaiter que le temps, qui nivelle bien des obstacles, leur ouvre, très-bientôt et largement, les portes de cette région de Bni-Mellal si fertile, à la luxuriante et variée végétation, « *l'un des sept paradis du Moghreb* »...

Kaçba-Bni-Mellal qui porte aussi le nom de Kaçba-Belkouch est une petite ville construite au pied de la montagne, sur une petite côte douce s'infléchissant vers l'immense plaine. Cette côte est toute tapissée de superbes jardins et vergers et aussi de verdoyants bosquets, surpeuplés d'oiseaux gazouillant gaîment et paisiblement ; le tout abondamment arrosé par des eaux limpides et pures, réparties en seguiate.

Quant à la Kaçba Tadla elle se dresse sur la rive droite de l'Oum-errbiâ et baigne ses remparts dans les eaux même de cet oued. Un bourg l'environne qui, paraît-il, date du règne du glorieux sultan Moulaï-Ismaïl. Sa forteresse est l'un des plus beaux modèles du genre, en Moghreb. Ici, par contre, le paysage, jusqu'à maintenant, apparaît dénudé.

* * * *

Sans crainte de nous redire : le pacha Mesfioui toujours à cheval à la tête de ses vaillants Aït-Roboâ, en guerre avec les *chleuhs* dissidents est tout-à-fait le chef de la situation. Il se distingue, en outre, par son grand bon sens, son respect de la discipline, sa probité et sa fidélité à la parole donnée.

Son Excellence, l'Amel, a vu par dahir du 20 châbane 1341 = 7 avril 1923, son commandement des Aït-Roboâ s'étendre aux *Bni-Amir* ; *Bni-Moussa* ; *Bni-Aïat* (Isfaouène et Châaba) et fractions chleuhate Aït-Bouزيد et Aït-Atta tous soumis.

Par ses alliances matrimoniales Si Boudjemâa el Mesfioui est apparenté à Si Bouhabib, cheikh des *Oulad-Youssef*, l'un des plus importants notables des Aït-Roboâ ; ainsi qu'à l'une des grandes familles des Aït-Kerkaït et aussi, à une très considérée Maison fassie.

L'aîné de ses fils, Si Ahmed né en 1916, est un studieux élève du Collège *Moulaï-Youssef* de Rabat. Il y fait des études sérieuses qu'il se propose de poursuivre jusqu'à un degré supérieur. C'est un aimable « *fkih mellali* ». Ses frères sont : Bachir ; Mohammed-Salem ; Mohammed-Elmehdi ; Mohammed-Mokhtar ; Mahmoud et Embarec, toute une phalange de « *braves en herbe* ».

S. E. l'amel Si Boudjemâa Mesfioui est titulaire de la *Médaille militaire* et, pour faits de guerre aussi, a été fait Commandeur de la *Légion d'honneur*.

Kaçba-Bni-Mellal mai 1931.

* *

Les autres fonctionnaires kaïds-Makhzène du Cercle de *Bni-Mellal* sont ;
*Kaïd Mimoun*ould Moha-ou-Ali, khelifa de l'amel, en résidence à Kaçba-Tadla ;
Kaïd Bachir ben Bouakli, des *Bni-Aïatt* ;
*Kaïd Addou*ould Zaïd, des Aït Saïd-ou Ali ;
Kaïd Mohammed ben Amrane, des *Bni-Amir* de l'Est ;
Kaïd Bennaceur-Belhadj Mohammed, des *Bni-Amir* de l'Ouest ;
Kaïd Miloudi ben Rhorma, des *Oulad-Arif* ;
Kaïd Elkbir ben Miloudi, des *Bni-Ouddjine* ;
Kaïd Bouzekri ben Mohammed ben Çalah el Assaoui, des *Oulad-Bou-Moussa*
(Le Bureau de Ouauizerht ne compte encore que des *amrhars*).

Mai 1931.

Confédération Zaïane

Le pays Zaïane, qui fait suite à la Tafoudeït, s'élève progressivement jusqu'en pleine montagne à une hauteur de deux mille mètres environ. De tous côtés se dressent cimes escarpées, et flancs rocheux ou boisés qui recèlent panthères et autres fauves ; aussi les habitants de ces montagnes sont-ils « *irascibles et farouches* » comme eux ; et, l'on ne saurait mieux les décrire encore aujourd'hui, qu'en empruntant le portrait qu'en faisait Elie de Serres neuf siècles avant l'Islam.

Plus près de nous, en 1888, le Vicomte de Foucauld, citait aussi : « Aujourd'hui, en passant sur l'adjib (domaine) du chérif Moulaï-el-Fodhil, nous avons rencontré une fraction de tribu en voyage. Les bœufs chargés des tentes et des bagages, marchaient au centre, en longue colonne ; les femmes les poussaient : derrière leurs mères étaient les enfants, les plus petits juchés par trois ou quatre sur le dos des mulets. Sur un des côtés cheminaient moutons et chèvres, conduits par quelques bergers. Les hommes, à cheval, formaient l'avant-garde et l'arrière-garde et veillaient sur les flancs. Les troupeaux étaient très nombreux ; il y avait surtout une grande quantité de bœufs. »

Signalons que exceptionnellement dans cette région, comme aussi dans les environs de Tanger, ces bovins sont de même race forte que ceux d'Europe.

Presque depuis la Tafoudeït jusqu'au Djebel Essayah, au pied duquel aboutit la plaine du Tadla, le sol se partage l'ardoise grise et une pierre blanchâtre.

Le pays des Zaïane est en grande partie arrosé par l'Oum-er Rbiâ qui la traverse ; c'est aussi sur leur territoire que l'Oued Ksiksou se jette dans l'Oued-Grou et la réunion de ces deux rivières forme le Bou Regreg.

Les Zaïane peuplent au Nord et au Nord-Est la plaine du Tadla, région qui, d'après les Auteurs anciens, était occupée par les Autololes et qui actuellement est encore à conquérir.

Cette contrée comprend les derniers contreforts du Moyen-Atlas aux

cimes rudes qui furent franchies par René Caillé (1799-1838) au col des Aït-Youssi ; par Rohlf's Gérard (1835-1896) au douar de Sidi Abd Allah des Bni Mguild et en 1883 par le Vicomte Charles de Foucault en territoire Zaïane. La hauteur de la chaîne varie entre 1500 à 2000 m.

Le pays Zaïane est borné par les Zaïr, les Zemmour-Chleuha, les Bni-Mguild, les Ichkern et la plaine du Tadla. Les principales fractions de la confédération Zaïane sont les Aït-Bou Hassoussène ; les Aït-Harkate ; voisins des Khenifra ; les Hebbarène campant vers les Bni-Zemmour et les Aït-Sidi Ali-ou Brahim qui campent du côté des Bni-Mguild.

C'est sur la frontière Nord des Ychkern que se trouve le centre important de Khenifra, à une dizaine de lieues Est-Nord-Est de Bou-l-Djad à l'endroit où finit le territoire des Ychkern. Khenifra fut longtemps un sujet de dispute entre les Ychkern et les Zaïane ; fondée par les premiers elle appartient aujourd'hui aux seconds.

Sur la rive droite de l'Oum-er-Rbiâ se dresse l'imposante kaşba de Khenifra ; fortifiée et crénelée comme nos moyennâgeux châteaux-forts, elle acquit une importance marquée sous le règne du sultan Moulâi-Hassène, lorsque ce souverain reconnut comme kaïd Makhzène pour la confédération des Zaïane le puissant chef Moha-ou-Hammou dont l'influence spirituelle tenait en échec celles d'Ali Ahmaouch ben El Mekki, chef des Cheurfa Yhmaouchène.

Moha-ou-Hammou venait d'hériter la baraka familiale de son frère Saïd, tué dans un combat livré aux Aït-Ychkerne au début de l'année 1294 = 1877. Durant quinze ans ce dernier avait lutté contre les Aït-Haddou ; les Aït-Bou-Ychi et les Aït Bou Hassoussène pour maintenir l'autorité de la famille. Déjà leur père, Hammou-ou-Akka (Abdelhamid ben Abdelhak) avait, vers la fin du règne du sultan Sidi Mohammed ben Abderrahmane, avec l'appui des Aït-Harkate, attaqué les Aït-Bou-Haddou et victorieux, ce zaïoui abandonna l'ancienne résidence familiale en la dechra *Erasaka* près d'El Boroudj pour s'installer définitivement dans la dechra Khenifra conquise sur les Aït-Bou-Haddou, et qui était alors lieu de refuge, durant la période rigoureuse de l'hiver, pour les Aït-Affi. Ce fut lui qui commença, face à Khenifra, ce qşar si redouté en ces dernières années et qui, embelli par Saïd, fut soigneusement fortifié par Moha-ou-Hammou, chef incontesté et craint de toute la tribu Zaïane. D'ailleurs, la plus grande préoccupation de ce principule zaïani fut d'agrandir son domaine ; il restaura le pont de Moulâi-Ismaïl ; fit appel aux gens du Sous pour former des corps de métiers, à ceux de Fez pour commercer, et installa un marché forain le jeudi et le samedi, lequel ne tarda pas à être fréquenté par toutes les régions environnantes. Sa nombreuse famille contribua aussi pour beaucoup à l'agrandissement de la cité sous le règne de Moulâi-Abdelaziz. Moha-ou-Hammou s'affranchit de la tutelle chérifienne pour soutenir le soulèvement régional et résister aux forces confédérées franco-marocaines occupant la Chaouïa : tous les mécontents, tous les déserteurs des mehallah chérifiennes et les assakeur non rétribués firent cause commune avec lui et formèrent de nombreux *djiouch* qui, par groupes d'une trentaine de cavaliers, parcoururent le pays — tant de fois même parcouru — qui s'étend entre Fez, Sefrou, Azrou et Meknès. Tombant à l'improviste sur les douars endormis, razziant les troupeaux au

profit de Khenifra ; attaquant les caravanes et parfois se risquant jusque sous les murs de Meknès où ils mettaient à sac plusieurs quartiers, repu de butin enfin ce monde mena joyeuse vie pendant plus de deux ans jusqu'au jour où les « *chenaguète* » (gardiens personnels des habitants de la *kaçba*) et les Assakeur fuyant devant les troupes de la colonne Claudel (juin 1909) incitèrent par des coups et des menaces de mort les derniers habitants à abandonner leurs demeures, pillant et incendiant partout sur leur passage. C'est ainsi que flamba le hammam de Khenifra où, contrairement aux coutumes musulmanes, hommes et femmes, ensemble y avaient accès, consacrant ainsi la judicieuse critique du poète Abou'l-Abbas Ahmed *ben* Saâd Refdjissi sur les ruines d'un établissement du même genre, édifié à Meknès, dans la deuxième décade de la septième corne par Alfonso Gonzalvès — dit Abou-Zakaria Yahia, qui réfugié auprès d'un souverain almohade après s'être converti à l'islamisme, fut nommé kaïd de la garde émirale de Meknès. Le poète s'écrie :

.....

« Là, était un bain construit par Alfonso ;
« C'était un lieu de débauche,
« Pour les hommes et pour les femmes,
« Qui y découvraient leurs formes toute plus belles,
« C'est pour cela que la ruine est venu l'atteindre !...
« Depuis ce temps les plaisirs lascifs ont disparu...
« Tel est le sort de toute splendide construction
« Qui n'a point été faite en vue de la soumission en Dieu.

.....

Quoique plus modeste, le hammam de Khenifra n'en subit pas moins le sort de son aîné de Meknès. Actuellement la plus belle construction de ce site agreste est sans contredit la demeure seigneuriale de Moha-ou-Hammou, avec ses tourelles carrées percées de meurtrières, son aspect défensif moyennâgeux s'imposant au milieu des humbles *dïar* environnantes. L'administration du fief était alors confiée à El Aïdi neveu du cheïkh. Au retour de son expédition en pays berbère, Moulâï-Hassène avait envoyé à Moha-ou-Hammou, trois canons et six cents fantassins sous les ordres de Zougatti, kaïd-raha, troupes qui furent logées dans la *kechla* (caserne) de Khenifra et dont le ravitaillement fut régulièrement assuré jusqu'au commencement du règne de Moulâï-Abdelaziz, car le kaïd Moha-ou-Hammou n'avait aucune gérance dans l'entretien de cette *mehalla*, soin qui incombait à un *ahlef* (intendant). Cependant la garnison prit souvent part à des attaques contre des tribus rivales des Zaïane et le kaïd Zougatti fut lui-même tué en combattant les Aït-Ychkern.

Durant les troubles occasionnés par le prétendant Moulâï-Abdelhafidh la garnison de Khenifra fut oubliée ; officiers et soldats ne touchèrent bientôt plus leur solde. Ce fut une cause de la dispersion de cette troupe ; quant aux trois canons ils furent remisés faute de canonniers.

Le kaïd Moha-ou-Hammou avait réussi à se faire présenter au Sultan Moulâï-Hassène, alors à Bou'l-Djehab (Boujad) grâce à l'entremise du puissant

marabout Sidi Bendaoud Cherkaoui. Il faut croire que ce chef de vingt ans à peine, vigoureux et intrépide cavalier, ayant comme il le disait lui-même exercé son index à la pression de la détente plutôt qu'à l'égrènement du chapelet, fit excellente impression sur le souverain car il obtenait sur l'heure son dahir de commandement sur les Zaïane et Aït-Yakoub. Dès lors, il prit un ascendant considérable sur tous ces gens. Huit ans après l'entrevue de Boujad il se rendit à Fez auprès du même sultan qui lui remit solennellement son cachet de kaïd. Aussi, dès son retour, qui fut une apothéose, il envoya à son souverain, outre de nombreux présents, sa fille aînée Fathouma, qui demeurée au Palais fut, plus tard, épousée par Moulaï-Abdelhafidh dont elle eut un enfant.

Moha-ou-Hammou partageait son temps entre la guerre et la chasse ; la vie au grand air et sous la tente avait ses faveurs. Rigoureux pour lui il était excessivement sévère pour son entourage, aussi ses trente-sept années de kaïdat furent-elles bien dures à la tribu, secondé qu'il était par ses *chemaguet* véritables hommes de sac et de corde. Quant à ses fils, c'est à dessein que Moha leur avait refusé l'instruction qu'ils désiraient tant, craignant qu'en s'adonnant à l'étude ils n'oublient le métier des armes et ne deviennent selon son expression « *délicats* » comme des tholba.

Appréhendant néanmoins l'influence croissante du zaïani, le sultan Moulaï-Hassène lui avait opposé, aux Aït-Sgougou, le kaïd Mohanmed Aguebli : quoique rivaux ces deux chefs s'unirent un jour pour combattre le chérif Moulaï-Abdelouahab Amrani, lequel administrait les Aït-Amrane, sans l'assentiment du Makhzène. Obligé de fuir, le chérif poursuivi, jusque sur le territoire des Bni-Hakem Zemmour, fut tué auprès d'une koubba dite de Moulaï-Abdelkader. Après quoi, Moha-ou-Hammou, s'étant arrogé le succès de l'entreprise, son allié redevint son adversaire et ce fut entre eux des luttes sans fin : au cours desquels le zaïani étendit sa suprématie sur les Aït-Moussi, les Aït-Otsmane et sur une partie des Aït-Abdous et les deux ennemis ne s'unirent de nouveau que pour s'opposer à l'avance des troupes françaises. Le kaïd obtint alors de ses administrés et de ses voisins — même manu militari, l'abandon de leurs dechours, de leurs récoltes et de leurs terres.

Cependant en 1908, Moulaï-Abdelafidh, venant de la Chaouïa et devant traverser le pays zaïane pour rejoindre Fez, demanda à Moha-ou-Hammou dont il était le gendre, aide et protection pour gagner la capitale. Il forma alors un corps de cinq cents cavaliers zaïana commandés par Haoussa et Miami deux fils du kaïd et par son neveu Aïdi. A la demande de Moha, les deux derniers réintégrèrent bientôt la kaçba de Khenifra cependant que Haoussa était nommé Pacha de Fez, ville qu'il dut quitter subrepticement tant sa défectueuse administration lui avait occasionné d'ennemis.

Parmi les fils de Moha-ou-Hammou plusieurs d'entre-eux secouèrent hardiment le joug paternel draconien et xénophobe pour conduire eux-mêmes les Zaïane vers une destinée nouvelle et heureuse par la paix et le labeur.

L'un deux :

S. E. Hassèneould Moha-ou-Hammou

Amel de la confédération des Zaïane est né vers 1882, aux Aït-Moussa, près de Khenifra. Ce fut en 1917 qu'il offrit ses services au Protectorat, s'entre-

mettant pour ramener vers le Makhzène la plus grande partie des insoumis qui, petit à petit, et sous sa pression, réintégrèrent leurs douars. Il fut nommé *amel* (gouverneur) régional des Zaïane par dahir chérifien en date du 12 rbiâ-etsani 1340 = 13 décembre 1921.

C'est un chef énergique et d'une loyauté indéfectible.

Son frère,

Amarok, de cinq ans plus jeune, est son khelifa et peut-on dire son conseil. C'est un homme au caractère droit bien que très réservé, et fort intelligent bien que peu lettré.

Quant au lieutenant

Bouazza ould Moha-ou-Hammou frère des deux précédents, il fut le « Bayard » de la famille. Ce preux-chevalier, né vers 1894 à Khenifra, avait quitté son père pour embrasser la nouvelle cause, non pas celle de l'indépendance farouche et traquée, mais bien celle de la noble indépendance, née du bon droit, de la paix. Comme ses frères il était fort intelligent bien que peu lettré aussi, toute sa science consistant en l'art de se bien battre car il était brave jusqu'à la témérité. Rien ne le grisait plus que de commander son goum de fersane zaïane et il préféra ses galons de lieutenant à tous autres firmans d'investiture. Il se rendit entièrement indépendant de tous les siens pour servir plus aisément la cause libératrice. D'une bonté sans égale, il était aimé par tous, même par ses ennemis, et tous le pleurèrent lorsqu'il tomba glorieusement à la tête du Makhzène de Khenifra, laissant aussi un sincère regret en le cœur des chefs français qui avaient admiré son allant de guerrier-né et apprécié son loyalisme.

Fait Chevalier de la Légion d'Honneur, le lieutenant Bouazza mérita plusieurs citations. Voici l'une d'elles :

(*Duplicata délivré par le L¹-Colonel de Loustal*) :

Citation à l'ordre des T. O. M. Ordre Général N° 334.

Chef de Maghzen et guerrier hors pair, s'est encore surpassé, s'il est possible, le 9 Avril 1922 lors de la marche sur Ksiba au combat de Bou Aomar, symbolisant à lui seul tout l'orgueil de son Maghzen. A lutté avec toute sa fureur guerrière contre un ennemi très supérieur en nombre, tenant tête jusqu'au bout à une contre-attaque de l'ennemi et ramenant son Maghzen à Ksiba, objectif final.

Khenifra, 1931.



Les Cheurfa Drissiïne

(Idrissides)



Tous les chroniqueurs s'accordent à reconnaître qu'en 170 = 787, Idris fils d'Abd Allah'l-Kamil *ben Hassène el moutsanna ben Hassène essibthi* fils de l'*Imam* Ali *ben Abi-Thaleb* et de Fathima-Zohra, fille du Prophète Mohammed, pénétra dans le Moghrab'l-Aksa lieu de refuge de nombreux persécutés d'Orient.

A dit Abou'l-Hassène el Achari : « Ali *ben Abi Thaleb*, que Dieu soit satisfait de lui et honore son visage ! se maria avec la libre, la vénérable, la noble, la perle précieuse Fathima-Zohra — fille du Prophète de Dieu — alors qu'âgée de quinze ans.

Ibn Abbas a dit : « La fille du Prophète n'avait point d'enfant ; elle se rendit auprès de son père, se mit à pleurer, se plaignit ; elle s'assit devant lui et lui demanda une postérité. Il pria pour elle et ses descendants se multiplièrent dans l'Orient et dans l'Occident ; au Sud et au Nord.

« Elle donna le jour à nos seigneurs, les enfants qui sont dans la bonne voie *Almouahyadiïne* : Al Hassène et Al Hosséïne, jumeaux (spirituellement,) agréables à Dieu, pieux, chérubins du Paradis et flambeaux de l'Islam.

Hassène l'aîné — dit *es Sibthi* parce que petit-fils utérin du Prophète — fut proclamé khalife par les gens de l'Irak mais il n'avait aucune prédisposition pour l'imamat, aussi à la suite d'une sédition chez ses partisans il reconnut Moaouïa comme khalife.

A la mort de Moaouïa *ben Abi Sofiane* (redjeb 60) Hosséïne refusa de prêter serment au nouveau khalife oméïade et se réfugia à La Mecque. Appelé par les gens de Koufa, il se confia à eux mais ils l'abandonnèrent lorsqu'ils considérèrent la faiblesse numérique de sa troupe qui fut alors entièrement exterminée à Kerbela, sur l'Euphrate.

Non moins malheureux que son père, Hosséïne devait être tué là le jour de l'âchoura, dixième de moharrem de l'an 61, un vendredi, au cours de ce combat tragique, par un guerrier de la tribu de Zohra. Il avait vu tomber auprès de lui son valeureux fils aîné Ali, et tous ses parents mâles, y compris des garçonnets de huit à dix ans ; et, même son dernier-né, qu'il pressait sur son cœur avant d'affronter le combat, fut traversé par une flèche.

L'ordre d'Obéïd-Allah avait été formel : « exterminer tous les mâles de la famille de l'Imam Ali ! »

Toujours d'après cet ordre, le cadavre d'Hosséïne fut foulé aux pieds des chevaux et vingt cavaliers piétinèrent l'infortuné petit-fils de l'apôtre dont la tête fut présentée à l'émir par Khoulid ben Yézid *alaç'habi*.

Un seul enfant d'Hosséïne avait été épargné ; c'était Ali eç-Çrheïr qui, très malade, était couché dans la tente des femmes ; et, c'est de lui que descendent les *Cheurfa Hosséïnides*.

Durant trois jours les corps des Alides restèrent sans sépulture dans la plaine de Kerbela. Enfin, les habitants de Rhâdiria, s'étant concertés, inhumèrent, sur les bords de l'Euphrate, le corps mutilé d'Hosséïne, plaçant à ses pieds celui de son fils aîné Ali'l-kbir ; quant au corps d'Abbas ben Ali, il reçut la sépulture à l'endroit même où il était tombé.

Lorsqu'Hosséïne se préparait au combat, est-il dit dans la *Chronique de Tabari*, un homme nommé Tirimah, partisan d'Ali, ayant appris que Hosséïne se trouvait encerclé à Kerbela monta sur une chamelle de course et, arrivant la nuit auprès du héros, lui dit : « Prends mon chameau, je te conduirai dans ma tribu, je t'y garderai ; la personne ne saura te découvrir. » — Hosséïne répondit : « Il serait honteux de fuir et d'abandonner ces femmes et ces enfants ; d'ailleurs, sans eux la vie me serait à charge. » Tirimah s'en retourna et Hosséïne s'étant endormi pour peu de temps, vit en songe le Prophète qui lui dit : « Ne t'afflige pas, ô Hosseïne, demain soir tu seras avec moi ! » Aussi en se réveillant renonça-t-il à tout espoir de salut. Quand il fut jour, il fit la prière du dhouha.

Le souvenir de cette tragédie est resté vivace chez les Chiites qui en célèbrent la commémoration chaque année par des processions sacrificatrices, et aussi, en Perse, par des représentations théâtrales.

El Bekri, dans sa *Description de l'Ifrikia*, écrit à ce propos « Bouguirat est un lieu qui renferme une peuplade sanhadjienne appelée *Medaça*. Le jurisconsulte Abdelmalec raconte qu'il a vu à Bouguirat un oiseau semblable à une hirondelle qui prononçait d'une manière parfaitement claire et intelligible ces mots : « *Koutil El-Hosseïne, koutil El Hosseïne, bi Kerbela*. (Hosseïne fut tué, Hosséïne fut tué, à Kerbela). — « Nous avons entendu cet oiseau, dit Abdelmalec, moi et les musulmans qui m'accompagnaient. »

Un commentateur du *hadits*, Ibn Abbas, a dit : « Voici pour nous le moment de revenir à El Hassène *al Moutsana*, qui fut nommé khalife dans le Hedjaz : il prit six cents femmes et eut six enfants marquants : Ali ; Salem ; El Hassène *ettsalets* ; Ahroun ; Mohammed et Abd Allah'l-Kamil.

... L'aîné, Ali, que son père avait nommé « *Sultan des deux mers* », il prit mille femmes qui lui donnèrent trente-quatre garçons, parmi lesquels Housséïne ben Ali ben Hassène l'-Moutsana.

... Quant à Abd Allah'l-Kamil, il épousa mille femmes et laissa six enfants mâles : Djaâfer, père des *Djaâfariïne* du Sous el-Aksa et ancêtre de l'Imam Djazouli ; Idris maître du Zer'houn ; Slimane enterré à Aïn'l-Houts (Tlemcen) ; Mohammed dit *En-Nefs ez-Zakïa*, nommé par ses frères chef de La Mecque, et qui s'en fut dans le pays de l'Inde, avec son frère Moussa'l-Djâoun ; enfin Yahïa, qui fut en honneur dans le Soudan.

Idris, Slimane et un autre jeune frère Aïssa, mort enfant, étaient tous trois fils d'une même mère : Athika'l-Makhzoumia.

On mentionne aussi Ibrahim comme septième fils laissé par Abd Allah'l-Kamil el-Mobadjil.

L A Médine vivait alors Hosséine petit-fils, par Ali, d'Al'Hassène al Moutsana. Ensuite de contestations survenues entre lui et le gouverneur de la cité, Omar ben Abdelaziz, le prince alide prit les armes et vainquit puis chassa le gouverneur. S'étant fait proclamer khalife il se rendit en pèlerinage à La Mecque avec sa Maison, ses parents et ses partisans. Dès lors une longue lutte, — d'abord indivise, — s'engagea entre alides et abbassides mais se termina par la défaite des premiers et la mort de leur chef Hosséine — tué par l'émir Mohammed ben Soléïmane-Ali — au combat de Fekh dans la banlieue de La Mecque, le 8 dzou-l-Hidja 169 = 11 juin 786, un vendredi, jour de la *terouïat*, c'est-à-dire jour où les pèlerins boivent l'eau du puits Zemzem.

Parmi les Alides échappés au massacre de Fekh, El Adhari cite Idris et Soléïmane, tous deux fils d'Abd Allah'l-Kamel ben Hassène-elmoutsana, donc cousins d'Hosséine ben Ali ben Hassène-elmoutsana.

Idris, qu'accompagnait son frère de lait, Rached ben Morched, *alkoreïchi*, s'enfuit vers le Moghreb'l-Aksa (Extrême-occident) ; son frère Soléïmane le suivit. Ce Rached ben Morched était un homme bien doué tant au physique qu'au moral : courageux, patient et fort avisé il sut avec une remarquable adresse faire passer de l'Orient, où il était traqué par le khalife El Ahdi, en Egypte, son maître Idris. Pour ce faire, il pressentit Çaleh ben Ouadi-el-Yâkoubi plus exactement Ahmed ben Abi-Yâkoub, qui appartenait à la famille des khalifes Abbassides et occupait la charge de chef de poste en Egypte. Depuis son bisaïeul Ouadi, affranchi du khalife Mançour, tous les membres de sa famille étaient absolument dévoués aux alides ; aussi n'hésita-t-il pas à assurer le voyage de son prince qui, au Maroc, devait bientôt créer la Dynastie *hachemite*... *Idrisside* : Çaleh Ibn Ouadi paya d'ailleurs de sa vie son dévouement puisqu'il fut crucifié par ordre du khalife de Bagdad.

« Quant aux transfuges rapporte l'histoire, ayant traversé le pays des *Habeh* (Abyssinie) il [Idris] se transporta dans la ville de Tanger. » Or, n'ayant pas trouvé là ce qui convenait à ses vues il gagna *Oulili* — ou Kçar Pharaoun — au pied du Djebel Zer'houn, où il fut fort bien accueilli par le principule Is'hak ben Mohammed ben Abdelhamid (ou Homéïd) — qu'Al Achmaouï elkbir nomme Abdelmadjid ben El Mossaâb *elouafi ez Zer'houni* — et qui lui céda respectueusement le commandement sur les Aouréba tout en restant le premier de ses trois vizirs, dont les deux autres furent son frère, Omar ben Mossaïb, et le koreïchi Rached ben Morched.

Le prince hassanide Idris ben Abd Allah'l-Kamel — dit depuis **Moulaï Idris** (le Seigneur Idris) — eut vite fait de conquérir les cœurs : il était très maître de ses passions, avait une nature distinguée, pratiquait la justice et les œuvres de piété ; aussi les tribus environnantes lui prêtèrent-elles si spontanément le serment d'obéissance, qu'on eût pu croire qu'il était attendu. Il épousa alors la fille de son vizir. « Elle avait nom *Kenza-al Mardhia*, elle était vertueuse ; belle ; gracieuse ; parfaite ; sa taille était svelte et bien décuplée. Elle possédait une grande foi et une remarquable intelligence ;

elle suivait la *souna* et était *hafoudhat* (récitait le Koran par cœur). On dit qu'il [Moulaï-Ildris'l-Açrheur] ne fit jamais rien sans avoir consulté sa mère Lalla Kenza, la *hassanide*

Les cheurfa insistent sur la version d'Al Achmaouï elkbir ; car, disent-ils, la fille de l'émir des Aoureba fut instruite dès son enfance et lui-même était un chef arabe depuis longtemps acquis aux Alides.

Quoiqu'il en soit, lorsque Moulaï-Ildris'l-Akbeur arriva dans la région, les autochtones se détachèrent du *kharedjisme* et même les Miknassa *Sofrites* ne tardèrent pas à lui jurer fidélité, de même que les *Rhomara* les *Marhila*, les *Nefza*, les *Rhiata*, les *Zouara*, les *Louata*, les *Sedrata* qui l'aidèrent à étendre son autorité et à implanter la doctrine orthodoxe. Avec ces nombreux partisans il conquiert le Tamesna, le Tadla et Chella (Salé) où régnait encore le paganisme. Grâce à eux, il se fit proclamer *imam* en Moghreb, après quoi il conclut avec Hicham, 1^{er} khalife oméiade de Cordoue, une alliance, offensive et défensive, contre le khalife abbasside (1). Ensuite il réduisit les *Maghraoua hérétiques* et aussi les *Bni-Ifrène* qui occupaient l'Ouest du Moghreb-al-Adna. Il séjourna plusieurs mois à Tlemcen, où il avait été accueilli avec enthousiasme, et y construisit une mosquée qui porta son nom (çafar 174) Moulaï Ildris ne rentra à Oulili qu'après avoir installé son frère Soléïmane comme gouverneur de Tlemcen. Cependant il n'avait pas cru devoir prolonger une tentative faite contre le gouvernement rostémide de Tiaret. Il avait atteint l'apogée de sa puissance, lorsque le khalife abbasside de Baghdad, Haroun Errachid, inquiet par ses succès, dépêcha vers lui son meilleur « médecin-exécuteur » avec mission de l'en débarrasser. Le traître qui avait nom Soléïmane ben Horeïz dit *ech Chermmakhi* — se donnant comme déserteur du parti abbasside, — arriva à Oulili où, étant parvenu à capter la confiance de l'imam, il profita de l'occasion de soins à lui donner pour lui administrer la « *drogue funeste* » le... « *thé à l'ikama* » ou « *thé à la menthe... spéciale*. » C'était en l'an hégirien 177, au début de rbiâ-elouell (793).

Quant on se préoccupa du khalife on le trouva évanoui ; Rached ben Morched qui, ce seul jour s'était absenté, se rendit en hâte au chevet de son glorieux maître, hélas, et le trouva agonisant ! S'étant rendu compte qu'il avait été empoisonné par Chermmakhi il manda ce traître auprès de lui, mais apprit qu'il était parti. Force lui fut donc d'assister son seigneur jusqu'à ce qu'il rendit son âme à Dieu. Après quoi Rached, montant à cheval à la tête d'un groupe de fidèles, s'élança à la poursuite du criminel qu'il rejoignit sur les bords de la Moulouya au moment où il se proposait de traverser le fleuve.

(1) Quant aux chrétiens trop peu nombreux pour résister ils avaient été facilement exterminés : mais les juifs, beaucoup plus nombreux, purent lever une véritable armée et luttèrent courageusement, pourtant ils durent finalement se soumettre, payer l'impôt de capitation et consentir à un tribut annuel de vingt-quatre jeunes femmes destinées au harem du nouveau souverain. Cet impôt de capitation était fixé au début à trente-mille dinars (390 000 francs environ), ce qui indique que le chiffre de la population juive était considérable — (deux cent mille individus outre les femmes et les enfants) — A Fez, la capitation était d'abord deux dinars 1/8 par tête, était globale, à la VII^{me} année, elle s'élevait à quatre cents dinars par mois.

Il lui porta plusieurs coups de sabre dont un, dit-on, lui trancha la main droite. Cependant le cheval de Rached à bout de souffle s'étant affaîssi, Chemmakhi échappa à la mort. On raconte que Chemmakhi aurait été aperçu quelque temps après à Baghdad, la main droite amputée...

Cependant la version d'El Achmaoui elkebir est toute différente : « Après l'avoir enterré [Idris], son frère de lait monta à cheval et marcha rapidement jusqu'à ce qu'il l'atteignit [l'empoisonneur] dans la ville d'El Hira qui est Oudjda (Elle fut depuis nommée *Oudjdah* parce qu'il le trouva (*oudja oh*) dans cet endroit). Il le mit à mort et s'en retourna. »

Moulaï-Idris'l-Akbeur fut enterré dans un sanctuaire (*rabita*) déjà consacré au Djebel-Zer'houn et auprès duquel repose aussi Lalla Kanza morte beaucoup plus tard.

* * * *

L'Imam Idris laissait sa femme Kanza sur le point d'être mère, événement qui se produisit le lundi 3 redjeb 177 ; aussi, selon la coutume, donna-t-on au nouveau-né et en souvenir de son père, et surtout par amour pour lui le nom d'Idris. Le vizir Rached s'occupa de lui, l'éleva avec sollicitude ; et, il lui fit apprendre le Koran. L'enfant sut le « Livre » par cœur c'est-à-dire devint « *hafoudh* », à l'âge de huit ans ; il lui fut ensuite enseigné la tradition prophétique (*hadits*), la tradition musulmane, la science en matière de religion et celle de la langue arabe, et, aussi, la manière d'apprendre les poésies et les proverbes arabes avec l'enseignement qu'ils comportent. Il connut l'histoire des rois et celle des grands hommes ; enfin, il fut initié à l'art de la guerre et à celui de l'équitation. En un mot ce fut un « *enfant complet* ».

Le jeune Idris n'avait pas encore atteint sa première décade lorsque en 186 = 802, Rached ben Morched, son tuteur et mentor, fut assassiné à l'instigation de l'émir Ibrahim ibn Al Arhleb, souverain de Tunis, qui avait soudoyé quelques berbères et ensuite du meurtre s'était fait apporter sa tête. On peut dire que ce jour-là l'enfant fut deux fois orphelin.

Le corps du fidèle compagnon d'Idris repose dans le même sanctuaire que lui, au Zer'houn ; et, il est toujours l'objet de la vénération des fidèles.

Le jeune prince fut ensuite confié à la tutelle d'Abou-Khaled Yézid ibn-Elias Alabdi ; mais, deux ans après, les Aoueba et les tribus voisines le proclamèrent *imam*, à la mosquée de Moulaï-Idris et ils lui renouvelèrent le serment de fidélité que déjà ils avaient prêté avant sa naissance.

D'après le *Kirtas*, disent les cheurfa, cette proclamation aurait eu lieu le premier vendredi de rbiâ-elouéll 188 = 804 ; alors qu'Idris'l-Açrheur avait onze ans et cinq mois.

Avec une éloquence rare et une grande sûreté de lui-même, l'*Imam-enfant* était monté en chaire pour faire le prône d'usage :

« Louange à Dieu ! Je Le loue ; je Lui demande aide et assistance, je m'en remets et me confie à Lui ; j'ai recours à Lui contre le mal qui me vient de moi-même ou que me cause autrui. J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et que Mohammed, est son serviteur, et son prophète, envoyé en apostolat chez les hommes pour leur prêcher la bonne parole, les appeler à Dieu, les éclairer

d'une lumière étincelante. Que Dieu répande ses bénédictions sur Sidna Mohammed, ainsi que sur les membres de sa famille !

« Peuple ! nous avons été investi de cette charge, qui grandit la récompense pour l'homme de bien et le châtiment pour l'homme de mal ! Dieu soit loué ! Nous poursuivrons la justice. Ne vous pliez donc pas à d'autre autorité que la nôtre, car le règne du droit que vous cherchez vous ne le trouverez qu'avec nous ! »

* * *

Lorsqu'Ildris descendit de la chaire on se pressa en foule autour de lui pour lui baiser les mains. Là étaient représentées presque toutes les tribus du Maroc.

Le restant de l'an 188 s'écoula ainsi, avec l'affluence de nouvelles foules venant offrir leurs hommages de fidélité et leurs cadeaux d'avènement.

Au début de l'année suivante **Moulaï Idris'I Aqrheur** reçut également des groupes d'arabes venus de l'Ifrikia aussi bien que d'Espagne pour se constituer en lef autour de lui, en proclamant son imamat. Ils étaient au nombre de cinq cents parmi les meilleurs cavaliers yéménites et appartenant aux tribus de *Kaïs*, de *Azd*, de *Maâdhadj*, de *Yassoub* de *Sadaf* etc, etc. L'Imam leur fit distribuer des cadeaux, les attacha à sa personne et choisit l'un d'eux comme vizir, c'était : *Oméïr ben Moçaâb Al Azadi*, l'un des plus brillants cavaliers de l'époque. Un kadhi fut également choisi parmi les grands fok'ha de la tribu de *Kaïs*, c'était *Amar ben Mohammed ben Saïd*, jurisconsulte apprécié, doublé d'un homme de religion et de piété. Idris prit encore pour secrétaire *Abou'l-Hassène ben Malec Al Khazradji*.

Plus la puissance d'Ildris II croissait plus évidemment il était en butte à la jalousie et à la haine du khalife de Baghdad et, partant, à celle du souverain aghlebite son client et sujet. Les abbassides tentèrent alors de séparer les Berbères de sa cause : l'un des chefs des *Madrhara*, *Bahloul ben Abdelouahab* écouta leurs promesses séditieuses et parvint à faire déposer Idris II par sa tribu. Ce fut ensuite le chef des *Aoureba*, *Is'hac ben Mohammed* qui fit défection mais qui paya de sa vie sa trahison, en 192.

Dès lors la puissance des Idrissides s'affermir de plus en plus dans tout le Moghreb et même au-delà.

* * *

Cependant la cité d'Oulili n'étant pas assez vaste pour abriter une population de plus en plus dense et, surtout, étant trop éloignée de la voie normale des transactions et des communications ; le jeune prince songea à transporter sa Cour et à édifier son Palais en un lieu plus propice.

L'emplacement d'une ville nouvelle fut enfin envisagé à l'endroit de la Fez actuelle, sur les conseils de *Oméïr el-Azadi*, — d'aucuns prétendent, *Sidi Omaïra*, alors santon de la région, qui a donné son nom à la source encore dite *Aïn-Amiar* et qui fut l'ancêtre des *Bni-Meldjoun*. — Cet endroit faisait partie de la forêt zenète qu'occupaient les *Bni'l-Kheïr*, fraction de *Zouarha*, et les *Bni-Yrouèche* ou *Bni-Yazrha* : — Ces derniers professaient encore

le culte du feu et le temple de leurs mages se dressait en un lieu dit *Chilouma* (d'après le Kartas) ; quant aux premiers ils étaient chrétiens. Ces peuplades durent bientôt embrasser la religion musulmane, et en faire profession entre les mains d'Ildris II, après qu'elles lui eurent concédé, moyennant six mille dirhems (ou six cent mille) le terrain qu'elles occupaient.

Ce fut en l'an 192 = 807 qu'on commença le premier quartier dit *Adouat al Andlouss* ; et, l'année suivante, fut bâti le quartier *Adouat al Karaouiine* qui s'étendait de *Bab-es Selsa*, jusqu'au marais de *Rhedir-Hamza*.

Moulâi-Ildris'l-Açrheur fixa son séjour en la nouvelle cité, dite Fas, après y avoir fait construire le *Djamâ ech cheurfa*. Entre temps, sa mère l'avait marié à la libre, à l'illustre fille de Slimane ben Mohammed En Nedjaï.

* * *

Ensuite fut édifié le palais connu de nos jours sous le nom de *Dar-al-Keïtoun* qu'habitèrent ses descendants, les cheurfa *Djoutiine*. Cet édifice sert actuellement de résidence aux femmes veuves, de la descendance de Moulâi-Ildris. Afin de favoriser le développement de la cité naissante, l'imam déclara aux gens : « Quiconque aura bâti ou planté sur un emplacement, avant l'achèvement du rempart en aura la propriété. » Aussi bâtisses et plantations se multiplièrent-elles bientôt. La forêt avoisinante fut alors éclaircie pour former des jardins ; et, ainsi débarrassée des coupeurs de route, dont un nègre, satyre avéré, était installé auprès de sa source l'*Aïn el Aloun* — ou Alou.

Peu de temps après, quatre mille familles andalouses persécutées par le khalife oméiade El Hakem ben Hicham, furent installées au Quartier appelé depuis *Quartier des Andalous*, sur la rive gauche de l'Oued-Saïs, alors que l'autre rive, au quartier dit depuis, *Adaouat-Karaouiine*, était occupé par trois cents familles d'arabes venus de Kairouan d'Ifrikiâ.

Le premier vendredi qui suivit l'achèvement de l'enceinte, Moulâi-Ildris consacra la cité par un prône de grâces au Seigneur ; et, le fkih Abou'l-Fadhel ben En Naoui chanta la ville en ces termes :

.....

« O Fès, c'est de toi que vient toute la beauté ! Que tes habitants jouissent paisiblement de ce que Dieu leur a donné ;

« Ta brise est une fraîcheur pour notre repos ; ton eau pure et coulant en cascades est semblable à de l'argent ;

« Les rivières pénètrent ton sol, passant jusque dans les sites de repos, les marchés et les rues. »

.....

Le secrétaire et juriste Abou-Abd Allah al Machili a aussi chanté Fez en ces vers :

« O Fès, puisse Allah vivifier ton sol par la pluie légère et t'arroser avec l'eau qui tombe des nuages !

« O paradis de la terre, tu as vaincu Emesse par ton aspect élégant et magnifique !

« Les étages s'y superposent et, au dessous, coule une eau plus délicieuse que l'ambrosie du paradis.

« Les jardins, en guise de brocarts, s'embellissent de rigoles semblables à des serpents chatoyants ou à des épées étincelantes ;

« La joie règne dans la mosquée de Karaouiïne (que sa gloire soit éternelle !) et lorsque je m'en souviens, une angoisse poignante s'empare de moi.

« Le séjour dans le parvis de cette mosquée est plein de délices en été ; le soir, fait face au couchant.

« Assieds-toi près de la vasque magnifique ; bois à même l'eau et désaltère-toi ! Je serai ta rançon ! »

Ayant affermi son pouvoir de khalife, Moulâï-Ildris, se consacra à l'embellissement de sa capitale jusqu'en l'an 197, époque à laquelle il entreprit une campagne contre les *Masmouda*. Ayant pénétré sur leur territoire, il s'empara de la ville de Nefis, ainsi que de la cité d'Arhmat, deux des plus anciennes capitales des peuplades sanhadjiennes. Dès lors, tout le Sous citérien se rangea sous son étendard. Deux ans après, le jeune khalife se mettait en devoir d'entreprendre la lutte contre le pouvoir kharedjite, alors en plein essor avec les Rostémides, *ibadhites* de Tiaret, ainsi qu'avec les *sofrites* de Sidjilmassa. Pourtant il ne semble pas qu'Ildris II ait jamais entrepris une action énergique guerrière contre les chefs hétérodoxes : il s'est plus vraisemblablement employé à ramener à la doctrine orthodoxe les *Miknassa*, notamment ceux du Fezzaz, acquis à ce schisme ; et il agit dans ce sens plus par la persuasion que par la violence.

A ce sujet : Le récit que nous allons rapporter a pour auteur Daoud ibn Is'hac ibn Abd Allah ibn Djâfar : « Je me trouvais en Moghreb, avec Idriss II, et je l'accompagnais dans une expédition contre les kharedjites (schismatiques). Les ayant enfin rencontrés, il leur livra bataille, bien que leur armée fût trois fois plus forte que la sienne. On se battit avec un acharnement extrême, et ce jour-là je ressentis une telle admiration pour la bravoure d'Ildris que j'avais toujours les yeux fixés sur lui. — Qu'as-tu donc, me dit-il, pourquoi me regarder avec tant d'attention ? — Pour trois raisons lui répondis-je : d'abord vous crachez abondamment tandis qu'il me reste à peine de salive pour m'humecter la bouche. — Cela, me répondit-il, tient à ce que mon cœur reste inébranlable et que votre bouche s'est desséchée parce que vous avez perdu votre sang-froid ! — La seconde raison lui dis-je, c'est à cause de la force de corps que vous déployez. — Cela me dit-il, tient aux prières que notre Prophète offre en notre faveur. — La troisième raison, ajoutai-je, c'est de vous voir presque toujours en mouvement ; à peine pouvez-vous demeurer tranquille sur votre cheval. — Cela provient, me répondit-il du désir que j'éprouve de combattre. Ne croyez pas que ce soit un effet de la peur, et c'est à bon droit que je puis réciter ces vers :

.....

« Notre aïeul Hassène n'a-t-il pas retroussé son manteau pour enseigner à ses fils comment on frappe avec la lance et l'épée ?

« La guerre ne me lassera pas avant qu'elle ne se lasse de moi ; jamais je ne me plaindrai des fatigues que j'aurai à supporter.

(Description de l'Afrique Septentrionale par El-Bekri, traduction de Slane, p. 240-I.)

* * * *

En l'an 199, Tlemcen ayant manifesté des velléités d'indépendance, Idris crut sage d'aller y séjourner pour ramener vers lui les esprits. Il y demeura trois ans durant, au cours desquels il fit restaurer la mosquée de son père qu'il dota d'un élégant *mihrab*. « Je suis entré à Tlemcen en 555 (1160) raconte Abou-Mérouane Abdelmalec al Ouarraki ; j'y ai vu au sommet de la chaire une planche fixée par des clous et qui provenait d'une chaire ancienne. Elle portait l'inscription suivante « *fait par ordre de l'imam Idris ben Idris ben Abd Allah ben Hassène ben El Hassène ben Ali, au mois de Maharrem de l'an 199* ».

Il employa aussi son temps à atténuer la haine que nourrissait contre lui Ibrahim ibn al Arhleb, si bien qu'un accord intervint entre les deux souverains, à la suite duquel accord Idris s'établit à l'Ouest de l'Ifrikiâ et frappa monnaie en son nom. Le royaume du Moghreb était fondé et Moulaï-Idris'l-Açrheur rentré dans sa capitale de Fez, y régna en maître jusqu'à sa mort survenue le deuxième jour de djoumada-ettani de l'an 213 (828). D'après El Achmaoui sa mort serait due à « *un grain de raisin des Zouarha* (mangé chez les Zouarha) ». Il fut enterré à Fez, dans sa mosquée près du mur Est où son tombeau est toujours l'objet de la vénération consacrée aux plus grands soutiens de l'Islam, de même que celui de son père. Son fils Ahmed, le cadet de ses garçons, reçut plus tard la sépulture à ses côtés.

* * * *

L'Imam Idris'l-Açrheur avait eu quatorze enfants mâles dont douze étaient encore en vie au moment de sa mort ; c'étaient : Mohammed l'ainé ; Ahmed ; Abou'l-Kassim ; Amrane ; Omar ; Ali ; Aïssa ; Yahïa ; Abd Allah ; Hamza ; Daoud et Kheïther (d'après El Achmaoui elkbir) ; d'autres indiquent aussi Djaâfer.

Ce fut l'ainé qui, de la volonté même de son père, prit le commandement des *Idrissides* ; mais, après conseil de sa grand-mère Kanza, il procéda ainsi au partage territorial entre ses frères :

Ahmed reçut la ville des Miknassa (Meknès) ; le Tadla et les territoires intermédiaires du Fezzaz ;

Kassem eut Tanger ; Ceuta ; le kçar-des-Masmouda ; le *kef* dit *Hadjr en-Nser* (qui devait être plus tard le dernier rempart des *Idrissides*) ; et le Hebet ;

Hamza eut Oulili avec le commandement du territoire d'Al Aouadïa (les rivières).

Omar commanda à Tiguessas ; à Targha, ainsi qu'aux tribus des *Sanahdja* et des *Rhomara* intermédiaires ;

Aïssa reçut Chella ; Azemmour ; le Tamesna et les tribus en dépendant ; Yahïa fut le chef de Larache, de Arzila, de Baçrat'l-Morhrabia et de la vallée de l'Ouergha ;

Abd Allah eut Arhmat ; le territoire de Nefis ; les monts des *Masmouda*, le pays des *Lemta* et le Sous ultérieur ;

Daoud fut chargé du commandement des *Haouara* ; des *Tsoul* ; de Taza et des fractions intermédiaires entre les *Miknassa* et les *Rhiata* ;

Quant aux autres frères encore jeunes ils demeurèrent sous la tutelle de leur grand-mère, alors que la Province de Tlemcen restait aux descendants de Soleïmane ben Abd Allah'l-Kamil père des cheurfa hassanides d'Aïn'l-houts. En ce temps-là le commandement y était exercé par Aïssa ben Idris ben Mohammed fils de Soleïmane frère d'Idris'l-Akbeur.

Cependant, peu de temps après, Aïssa se révolta contre l'autorité de son frère aîné et revendiqua le pouvoir. Dès lors, et en présence de cette opposition, Sidi Mohammed ben Moulāï Idris fit appel à son frère Kassem, Seigneur de Tanger, lequel déclara d'ailleurs ne pouvoir s'immiscer dans ce conflit. Le khalife s'adressa alors à Omar qui marcha contre Aïssa à la tête de ses sujets renforcés par mille cavaliers *Zenata* du district de Fez : il le battit, le chassa de son territoire en le forçant à se réfugier dans le Moghreb méridional (il y mourut chez les Aït-Attab où sont encore ses nombreux descendants). Après quoi Omar fit connaître le succès de ses armes à son frère qui, pour le récompenser, adjoignit à son commandement celui d'Aïssa, tout en lui demandant de châtier également Kassem qui était demeuré neutre. Omar vint donc camper en vue de Tanger ; ce que voyant, Kassem marcha contre lui, mais il fut battu après de violents engagements.

Ensuite de sa défaite Moulāï-Kassem ben Moulāï Idris'l-Açrheur se retira dans un ribath près d'Arzila où il fit édifier une mosquée, à l'endroit connu sous le nom de *Tahaddart*, non loin de la mer. Un tombeau, qui passe pour être celui de ce chérif, est à onze kilomètres au Sud du Cap Spartel, sur le bord de l'Atlantique : trois moussems s'y tiennent chaque année dont le plus important est celui d'*Ancera*, au début de l'été. Quant à Omar il devint ainsi le seigneur de tout le littoral méditerranéen depuis Tiguessas jusqu'à Ceuta et Tanger et son territoire s'étendit même sur l'Océan jusqu'à l'Oued-er Rbiâ y compris le Tamesna des *Berhouata*.

Moulāï-Omar demeura toujours fidèle à son aîné. Il mourut en l'an 220 = 835, à *Fedj-Al Faras*, au bord de Fez, chez les *Rhomara*, et fut enterré dans la cité de son père. Il reçut la sépulture auprès de Moulāï-Idris II et son frère l'Emir dit sur lui la prière des morts.

Omar est l'ancêtre des cheurfa *Hammoudiïne*, lesquels régnèrent en Espagne après les Oméïades. Son fils Ali lui succéda dans son commandement.

L'émir Sidi Mohammed ne survécut que sept mois à son frère Omar : il mourut à Fez en rbiâ-ettsani 221 = 836 et fut enterré aux côtés de son père et de son frère. Il avait désigné comme héritier présomptif son fils Ali qui fut surnommé plus tard *Haidhara*, comme leur ancêtre l'Imam Ali ben Abi-Thaleb. Le jour de sa proclamation « l'imam-enfant » n'avait que neuf ans et quatre mois ; le pouvoir fut donc exercé, en son nom, par les

chefs de tribus vivant à la Cour, lesquels firent montre, à son égard, d'un réel dévouement et d'une loyale fidélité ; aussi, sous son règne, le pays connut-il un calme bienfaisant. Il mourut en redjeb 234 = 849, après avoir désigné comme successeur son frère Yahïa.

Au nombre des descendants de Moulâi-Ali, dit *Haïdhara*, sont les cheurfa *Alamiïne*, dont Moulâi-Abdesslam ben Machich patron du Djebel-el Alam, père des *Machichiïne* ; et les *Ouazzaniïne* de la postérité de Moulâi-Iemlah ben Machich.

Yahïa ben Mohammed ben Moulâi-Idris monta donc sur le trône : son pouvoir grandit vite et sa puissance devint considérable. Fez connut alors une ère de prospérité et d'opulence. Elle fut dotée de bains publics, de caravansérails ; et, ses faubourgs extérieurs s'étendirent plus encore. Egalement sous ce souverain fut construite la mosquée de Karaouiïine, due à la générosité de Fathima bent Mohammed al Fihri al Kaïrouani surnommée *Oum al-Beniïne* (mère des deux fils). Les travaux de fondations de cet édifice demeuré célèbre furent commencés le samedi 1^{er} ramdhane 245 = janvier 856, et toute la pierre, dite *keddane*, fut extraite sur place. On a prétendu que durant tout le temps des travaux la donatrice jeûna et que, dès l'inauguration, elle fit la prière dans le temple pour rendre grâces à Dieu.

Ce fut au sommet du minaret de cette mosquée — qui avait déjà subi maintes transformations — qu'un siècle plus tard le gouverneur de Fez Ahmed ben Abi-Bekr Ezzenati Al Ifreni plaça, en guise d'ex-voto, le sabre de Moulâi-Idris'l-Açrheur.

Le fils de Moulâi-Yahïa ben Mohammed, lui-même nommé Yahïa, prit le pouvoir à la mort de son père. Son existence scandaleuse fut la cause initiale de l'ébranlement de la *Dynastie idrisside*. S'étant épris d'une belle juive nommée Hanna il pénétra, une certaine nuit, dans le bain public pendant qu'elle s'y trouvait, et, par cet acte répréhensible, il indisposa contre lui toute la population de Fez, qui depuis quelque temps déjà, était excitée contre lui par Abderrahmane ben Abi-Sahal al Djoudami, aïeul d'Ahmed ibn Abi-Bekr Ezzenati.

Devant le mécontentement général qui se manifestait par des menaces caractéristiques, le jeune prince se réfugia dans le *Quartier des Andalous* où il mourut, dans le courant de cette même nuit. Sa femme Athika qui lui avait conseillé de fuir était fille de Moulâi-Ali ibn Omar ibn Moulâi-Idris ; ce fut elle qui fit prévenir son père qui, arrivant bientôt à la tête de ses troupes, pénétra dans le quartier des Karouaniïne et en prit possession. De cette façon l'imamat passa de la famille de Mohammed, fils d'Idris, à celle d'Omar, fils d'Idris.

* * * *

Sous le règne d'Ali ben Omar ben Moulâi-Idris un kharedjite sofrite (çoufri) originaire d'Ouehka, en Espagne, et qui se nommait Abderrezzak'l-Fihri souleva les *Médiauna*, tribu du Sud de Fez. Après avoir livré de nombreux combats aux Idrissides, il remporta sur eux une victoire décisive. Le khalife Ali ben Omar dut alors demander asile aux Aouréba ; pourtant les habitants du *Quartier des Andalous* firent seulement leur soumission au vainqueur.

sofrite, de même origine qu'eux ; tandis que les arabes de Karaouiine demandèrent pour les commander Yahia ben Abi'l-Kassim ben Moulaï-Ildris'l-Açrheur, surnommé *Belaâouam* — ou *El-Adham*. Ce cherif était l'aïeul de Yahia'l-Djouthi, lui-même ancêtre des cheurfa *Djouthiine* de Fez, lesquels ont pour père Moulaï-Yahia'l-Djouthi ben Mohammed ben Yahia al-Adham.

Dès sa prise de commandement Yahia al-Adham infligea à Abderrezzak une défaite qui le contraignit à abandonner la place. Il fut alors proclamé par toute la population de Fez et s'acharna contre les hétérodoxes ; mais, il fut assassiné en 292 = 905 par Er Rbiâ ben Soleïmane, lieutenant de son cousin Yahia ben Idris ben Omar ben Idris. Ce dernier cherif vint alors à Fez pour y-rétablir l'autorité dans sa famille. La population entière l'acclama et l'on fit le prône en son nom à Moulaï Idris, à Karaouiine, et dans toutes les mosquées du pays. Son règne marque l'apogée de la *Dynastie idrisside*. Il dépassa tous les souverains de sa famille par sa valeur guerrière, sa sagesse administrative, son équité et sa distinction. Très instruit, il fut l'ami des sciences et belles-lettres et le protecteur des savants. Pourtant, comptant aveuglément sur le dévouement de ses partisans berbères, il fut emporté par la vague fathimide venue d'Ifrikiâ. Vaincu près de la cité des Miknassa (Meknès) par le général obéidite Mçala ben Habbous al Miknassi, il se retrancha dans Fez, mais dut bientôt capituler. A la suite de cette défaite, Yahia ben Idris éprouva de nombreux malheurs que lui causa surtout le zenite Moussa-ibn'l-Afia, gouvernant les *Tsoul* et les *Miknassa* pour le compte des Fathémides. Cet amrhar jaloux du prestige cherifien de Yahia le desservit à tel point auprès de son cousin l'émir Mçala que celui-ci, lors d'une seconde campagne qu'il fit en Moghreb-extrême, en 309, fit charger de fers l'idrisside et l'entraîna dans cet appareil, à Fez. Il le mit ensuite à la torture, puis confisquant ses biens, le relégua à Arzila.

La situation de Yahia ben Idris ben Omar ben Moulaï-Ildris'l-Açrheur était devenue fort critique, aussi se réfugia-t-il chez ses cousins du Rif qui s'engagèrent à le soutenir en vue d'une nouvelle restauration idrisside ; pourtant le transfuge — que le *mectoub* avait vaincu bien plus que ses ennemis — ayant conçu le projet d'aller lui-même porter ses doléances au mehdi, se mit en route vers l'Ifrikiâ, mais il fut arrêté par Moussa-ibn-Abi'l-Afia qui le fit incarcérer à Elkaï pendant de nombreuses années. Enfin, à la chute des Zenata, le cherif idrisside Yahia ben Idris ben Omar ben Moulaï-Ildris'l-Açrheur put gagner Mehdiâ alors ravagée par la famine. Il y mourut dans la plus grande détresse en 332 (944). On raconte que son père Idris ben Omar avait demandé à Dieu de faire mourir son fils de faim sur une terre étrangère ! Ainsi la prière du cherif avait été exaucée !... Cependant on s'accorde à dire que les souverains fathémides lui réservèrent un accueil convenable et qu'il fut comme eux victime d'un siège rigoureux entrepris par le *noukkar* Abou-Yézid al Kharedji.

« Les salons de Yahia ibn Idris ibn Omar ben Moulaï-Ildris, dit Ali Ennaoufeli, étaient très fréquentés par les oulama et les poètes. Abou-Ahmed ech Chaféï assistait régulièrement à ces réunions et prenait part aux discussions scientifiques qui se traitaient en la présence du prince, pour le compte de qui plusieurs écrivains travaillaient à recopier des manuscrits

inédits. On venait d'Espagne et de tous autres pays musulmans avec l'espoir de profiter de ses bienfaits et on ne le quittait qu'après avoir été comblé de prévenances, d'honneurs et de... viatiques. (C'était un chérif digne de sa caste).

Cependant ni les tribulations de l'infortuné Yahia ni l'adversité qui le poursuivait n'avaient empêché l'un de ses cousins de revendiquer le trône de Fez ; en 313 (926) (*variante de Messalec* : 316 et l'*Istiksa* : 310). Hassène *ben Mohammed ben Abi'l-Kassem ben Moulai Idris'l-Açrheur* surnommé *Al Haddjam* se présenta, avec un fort groupe de partisans, devant la cité et comme il était un hardi guerrier, d'un allant remarquable, il n'hésita pas à pénétrer à l'improviste dans la ville et à s'y installer, après s'être emparé du gouverneur, le *ketami* Rihane *ben Ali*, client de l'émir obéidite Meçala-ben-Habbous.

Hassène l'idrisside, était redevable à son oncle Ahmed *ben Abi'l-Kassem* de son surnom de Haddjam : une discussion s'étant élevée entre eux les entraîna dans une guerre. Les armées des deux princes s'étant rencontrées à Al-Medali, dans le pays des *Sanhadja*, Hassène se jeta sur l'un des serviteurs de son oncle, et lui porta un coup de lance dans la partie du bras où l'on pratique la saignée ; il renouvela même pareil coup d'estoc à plusieurs des adversaires. Son oncle à qui l'on rapporta ces faits s'écria : « *Voilà mon neveu qui s'est fait saigneur* » (*haddjam*) : phlébotomiste.

La population de Fez acclama Al Haddjam et la plupart des tribus du Moghreb'l-Aksa reconnurent son autorité. Ayant marché contre Moussa *ibn Abi'l-Afia* il lui livra la plus formidable bataille du temps des Idrissides : mais bien que le chef zenati eût perdu plus de deux mille guerriers, parmi lesquels son fils aîné Minhal, la victoire lui demeura. L'idrisside Moulai-Hassène Al Haddjam dut alors se réfugier à Fez où, trahi par son vizir Ahmed *ben Hamdane*, dit *El-Louzi*, il fut capturé et jeté en cachot. Pourtant, bien que poussé par Moussa, le traître, auquel il répugnait de verser publiquement le sang d'un des descendants du Prophète, se rendit lui-même auprès du prisonnier à qui, nuitamment, il rendit la liberté. Mais Al Haddjam, ayant au moyen d'une corde, escaladé le rempart se fractura une jambe en touchant le sol : il se traîna péniblement jusqu'au Quartier des Andalous, s'y cacha, et y mourut trois jours après à la suite de complications septicémiques.

Après la mort d'Al Haddjam, ses frères et parents se retirèrent à Baçra du Rif et reconnurent pour chef leur aîné Moulai-Ibrahim *ben Mohammed ben Abi'l-Kassem ben Moulai-Idris* qui, en l'an 317 fit fortifier la citadelle de *Hadjer-en-Nesr* (ou *Sakhat-en-Nesr*) pour servir de lieu de refuge aux Idrissides. Moussa *ibn Abi'l-Afia* vint la bloquer étroitement bien déterminé à exterminer ses ennemis : mais les chefs de tribus résistèrent à sa décision en lui reprochant véhémentement de vouloir, sans respect pour l'Islam, faire disparaître du Mogreb la famille du Prophète. L'émir zenète, lui-même menacé, partit alors pour Fez après avoir confié à son lieutenant Abou'l-Fath Ettsouli — surnommé *Abou'l-Gam'ha* l'homme du blé — le soin de bloquer rigoureusement le kef, avec ses mille cavaliers, placés en observation à Taouïnt, pour paralyser toute réaction des assiégés.

Vers la même époque les fils d'Omar *ben Moulai-Idris* occupèrent le pays

des *Rhomara*, depuis Tiguissas jusqu'à la côte Atlantique Nord, et ils y exercèrent le pouvoir tantôt pour les *Chiïtes* tantôt pour les *Merouanides*.

Cependant Moussa ibn Abi'l-Afia obligé de quitter Fez à l'approche des troupes d'Homeïd ibn Isli, les Idrissides, ayant alors réuni leurs forces, tombèrent sur les cavaliers d'Abou'l-Gamich les mirent en pleine déroute et s'emparèrent de tout le campement. Ce fut le motif qui valut à cet endroit l'appellation d'*Al Kaoum* ou *Al Gaoum* (les tas de blé) ; et, à consacrer ce mot comme mot de ralliement et parole de bonne augure et « c'est encore aujourd'hui parmi nous, nous disent les *cheurfa*, un mot de *favour* (faveur) et de *baraka* (bénédiction) ».

* * * *

En ce temps même, Moulai Al Kassim Kennoun (ou Guennoun) autre frère d'Ibrahim (dit *Erraouni*) et de feu Al Haddjam régna sur tout le Maroc, Fez excepté. Il exerça le pouvoir au nom des *Fathémides* d'Ifrikia, jusqu'à sa mort survenue en 337 = 947 ; son fils Abou'l-Aïch Ahmed lui succéda.

Ce nouveau dynaste était un homme de science et de piété et un généalogiste érudit, mais qui ne le laissait en rien pourtant à ceux de sa race en tant que bravoure et art de la guerre. Sa grande générosité lui avait valu le surnom d'Ahmed'l-Fadhil. Ses préférences allaient plutôt vers les Souverains *Mérouanides* d'Espagne : aussi rompit-il avec la suzeraineté fathémide pour favoriser Abderrahmane III, dit En-Naceur dont il fit prononcer le nom, au prône, dans toutes les chaires, l'imposant, ainsi, en quelque sorte à la grosse majorité de la population moghrebine qui du reste aimait tant les descendants de Moulai-Idris qu'elle profitait des moindres occasions pour les entourer et les porter au pouvoir ; aussi l'autorité d'Abou'l-Aïch al Idrissi fut-elle reconnue jusqu'à Sidjilmassa.

Abou'l-Aïch, dit El Bekri, possédait tout le « triangle » depuis l'ouïdjadjine, au Sud de *Hadjr-ennesr* jusqu'à Ceuta d'un côté et Fez de l'autre.

Abou'l-Aïch dut céder aux objurgations du khalife d'Espagne et lui abandonner Tanger, pour le joindre à Ceuta dont il s'était précédemment emparé. Sur ces entrefaites le prince idrisside manifesta le désir de passer en Espagne afin d'y prendre part au *djihad*. Pour ce, il consulta le grand kadhi d'Andalousie Mohammed ibn Abi-Abd Allah ibn Abi-Aïssa qui, sur l'ordre d'Abderrahmane III, l'engagea vivement à mettre son dessein à exécution, en l'informant de plus qu'à chacune des trente étapes, depuis Algésiras jusqu'à Blad-Homéïd sur l'extrême frontière Nord, il serait construit à son intention un pavillon luxueusement aménagé, lequel perpétuerait le glorieux passage du noble descendant d'Idris en Andalousie. L'Emir avait prévu une dépense de mille *mitscales* d'or pour l'édification de chacun de ces châteaux.

Mais ayant pris une part active au *djihad* Abou'l-Aïch Ahmed devait être tué au cours d'un combat contre les Francs, en 348 = 959.

Le seul membre de la famille d'Idris dont la renommée scientifique rivalisa avec celle de ce prince fut Ahmed'l-Akbeur fils d'Abi'l-Kassim ben Moulai-Idris, surnommé *Algareti* (de Garet dans le Rhorb) : ce fut lui qui attira dans son pays le poète fameux Bekr ibn Hammad.

Deux autres de ces princes, Hassène Guennoun ben Abi'l-Kassim et

Aïssa ben Abi'l-Kassim Guennoun, frère d'Abou'l-Aïch s'étaient rendus à la Cour de l'Emir des Croyants Abderrahmane III où ils étaient arrivés le lundi 12 choul 333 (945) et y avaient séjourné plusieurs mois, comblés incessamment de prévenances et d'honneurs.

En partant pour l'Espagne, le prince Abou'l-Aïch avait confié l'intérim de son commandement à son frère Hassène, dit *Guennoun*, fils d'Abi'l-Kassim ben Mohammed ben Abi'l-Kassim ben Moulâï Idris, qui devait être le dernier dynaste de cette lignée de *cheurfa idrissides* ayant régné en Moghreb.

Ce prince avait été l'un de ceux qui avaient proclamé le khalife oméïade Abderrahmane III Ennaceur et, ensuite, son fils El Hakem el Mostancir-Billah non point cependant par attachement pour eux mais plutôt par crainte, en raison de leur voisinage et de leur puissance.

Cette situation se maintint ainsi jusqu'à ce que Bologguine ben Ziri ben Menad le *Sanhadji*, prince d'Ifrikia, venu pour venger la mort de son père qui avait été tué par les *Zenata* en 361 (971) extermina ces derniers et abolit en Moghreb l'autorité des khalifes de Cordoue. Alors, le prince idrisside Hassène Guennoun qui régnait à Baçrat accueillit ouvertement le nouveau conquérant qu'il aida puissamment dans sa lutte, ce qui exaspéra Al Hakem'l-Mostancir : aussi dès le départ de Bologguine pour l'Ifrikia dépêcha-t-il son lieutenant-kaïd, Mohammed ibn Talmas à la tête d'une forte armée pour combattre le cherif insurgé. Les deux armées se rencontrèrent, dans le *fahs* de Tanger, aux *Bni-Masrakh*. Le kaïd subit de fortes pertes et fut tué dans ce combat cependant que les survivants de son armée s'enfermaient dans Ceuta.

A la nouvelle de cette défaite l'Emir de Cordoue envoya, pour rallier les troupes d'Ibn Talmas, son fameux général Rhaleb, — affranchi des Oméïades — nanti de subsides considérables et avec l'ordre absolu de ne rentrer que victorieux. Ce que voyant, Hassène Guennoun, abandonné par la plupart de ses partisans largement soudoyés, et considérant que la lutte serait par trop inégale, se retrancha avec sa Maison, ses parents, et ses gens dans la citadelle de *Hadjr-ennesr* où il avait fait transporter ses trésors. Mais, le général ayant reçu de nouveaux renforts en moharrem 363, le siège redoubla de rigueur et Hassène Guennoun dut demander l'*amane* s'engageant à se retirer à Cordoue, avec sa famille. Il livra donc la citadelle et aussitôt Rhaleb annonça à son Souverain son retour en Andalousie en compagnie de Moulâï-Hassène Guennoun et de la Cour idrisside. La population andalouse fut conviée à se porter au-devant des descendants d'Idris : le khalife lui-même, accompagné par tous les hauts dignitaires de son entourage, se rendit à cheval à leur rencontre. Ce 1^{er} moharrem 364 (974) fut pour Cordoue un jour mémorable entre tous : les deux souverains se donnèrent l'accolade et ce fut la réédition du *gloria victis* : bien entendu Al Hakem confirma l'*amane* accordé par son général et Hassène Guennoun présenta les *cheurfa* : ils étaient sept cents qui... en valaient sept mille !

Des réceptions somptueuses eurent lieu ; et, hébergés princièrement, les transfuges vécurent ainsi considérés pendant un an au grand dam de la population, laquelle, faisant les frais de ces largesses, finit par protester. Le khalife dut donc faire droit aux doléances de son peuple aussi choisit-il le premier prétexte venu pour rompre avec le cherif ; en l'occurrence :

Moulaï-Hassène Guennoun possédait un énorme bloc d'ambre, d'une grande pureté, qu'il avait lui-même trouvé sur le rivage riffain et qu'il avait fait aplanir pour s'en servir comme coussin accoudoir. L'émir Al Hakem réclama pour son trésor ce bloc précieux, mais le chérif idrisside refusa de le lui remettre. C'est alors que lui furent enlevés tous ses biens et que le précieux « *coussin d'ambre* » resta la propriété des Oméiades jusqu'au jour où l'idrisside Ali Ibn Hammoud *ben Abi'l-Aïch*, petit fils d'Omar *ben Moulaï Idris*, s'empara du royaume d'Espagne et retrouva le fameux fétiche qui revint ainsi aux descendants de Moulaï-Idris.

Quant à Hassène Guennoun et aux gens de sa suite, ils s'installèrent à Tostat d'Alexandrie auprès du khalife obeïdite, Al-Aziz-Billah, qui promit au Chérif de le rétablir sur le trône de ses pères. Sept années durant ce prince vécut en Orient ; mais, au début de l'an 373 (983), il reçut de son bienfaiteur un dahir lui abandonnant la souveraineté du Moghreb. Donc Moulaï Hassène Guennoun reprenant le chemin du retour, reçut à Tunis, du gouverneur Bologguine, un corps de troupes de trois mille hommes avec lesquels il raffermir son autorité dans son *fief* familial, où il exerça immédiatement le pouvoir en son nom personnel.

Cependant, d'Espagne, une forte armée, en tête de laquelle était le vizir Ashelladja (Amr *ben Abd Allah*) fut envoyée contre lui et bientôt suivit un nouveau renfort. C'est alors que, considérant la situation sans issue, Guennoun sollicita une seconde fois l'amane pour sa personne et qu'il demanda à passer encore en Espagne : mais cette fois, et par ordre d'El Mançour *ben Abi-Amr* il fut assassiné en cours de route par un émissaire qui apporta la tête du chérif au khalife de Cordoue ; sa dépouille mortelle fut inhumée sur place en djoumada'l-ouëll 375 (985). Lors du meurtre d'Hassène Guennoun un vent violent s'éleva qui emporta son manteau lequel ne fut jamais retrouvé !...

Dès lors les cheurfa idrissides se dispersèrent dans tout le Moghreb'l-Akça, notamment dans le Sud et les oasis Sahariennes ; nombre d'entre eux se réfugièrent dans les zaouïas en Tafilelt, Touat-Gourara remontant jusqu'à Kenadza et atteignant même le Djebel-Amour et le Hadna ; d'autres trouvèrent un refuge chez les amrhars (*imrharène*) berbères. La plupart d'entre eux dissimulèrent leurs origines et se donnèrent comme des fkihs enseignant et islamisant.

* * * *

En Espagne, depuis plus de trente ans, plusieurs princes idrissides, autres que ceux déjà cités, tant de la descendance d'Omar que de celle d'Abi'l-Kassem avaient joué des rôles assez en vue et laissé en Andalousie une postérité qui y vécut, notamment Yahïa *ben Hassène ben Ahmed* et Hassène *ben Mohammed ben Aïssa*, lesquels étaient demeurés comme otages à Cordoue, cependant que leur père respectif reprenait le chemin du Moghreb. Le premier, Yahïa, y était mort en 349 et Hassène décédait l'an d'après : ce fut, d'après Al Makkari, — l'illustre kadhi de Cordoue —, Moundher-

ibn-Saïd qui récita la prière des morts sur ces princes lesquels furent enterrés dans la *rabedha* de Cordoue.

Yahïa avait laissé un fils, Hosséïne ; quant à Hassène ses deux garçons, encore vivants lors de sa mort, étaient Mohammed et Hosséïne : ces trois jeunes princes furent, par les soins du khalife Al Hakem'l-Mostancir, rapatriés en Moghreb par des grands de l'Empire qui, en redjeb 354 (965) les remirent aux cheurfa Moulâï-Ahmed et Moulâï-Hassène, tous deux fils de Moulâï Ibrahim *er Rahami* seigneur d'*Hadjr-ennesr*. Le fils de Yahïa fut de suite remplacé à la tête du district qu'avait dirigé son père.

* * *

Ce fut surtout la postérité d'Omar *ben* Moulâï-Ildris qui joua en Andalousie le rôle prépondérant car, elle y régna après les Oméïades sous le nom d'*Hammoudiïne* (Hammoudites). Omar avait eu plusieurs fils, dont l'aîné Ali, était né d'une concubine ; Ildris avait pour mère Zeïneb, fille d'Abd Allah *ben* Daoud *ben* Kassim al Djaâfri ; Obeïd Allah était le fils de l'esclave Rebatat ; et, le quatrième avait nom Mohammed.

Ali laissa douze fils et une fille nommée Athika qui, ainsi que nous l'avons indiquée, avait épousé son cousin Yahïa.

La plus grande partie de la postérité de ces quatre cheurfa vécut chez les *Aouréba* et le restant s'installa soit à Fez soit chez les *Kotama*.

Moulâï-Hamza fils d'Ali *ben* Omar fut tué, ainsi que ses deux fils, chez les *Bni-Aouddja* (son district) par Moussa-ibn-Abi'l-Afia qui leur donna la mort de sa propre main pour venger la mort de son fils Minhal dont le cadavre avait été pendu à la porte du palais d'Hamza.

Un autre prince de cette descendance, Mohammed *ben* Ildris *ben* Omar, était également prénommé Abou'l-Aïch mais il était plus connu sous le sobriquet d'*Ibn-Meïala*. Il fut l'un des auxiliaires les plus dévoués d'Adderrahmane III En Naceur.

Moulâï-Obéïd-Allah, fils d'Omar, eut d'une berbère nommée Melouka, plusieurs enfants dont ; Hamza ; Al Kassim et Abou'l-Aïch ; et, d'une autre femme, fille d'un chef des Zouarha, il eut : Ibrahim ; Ali et Mohammed ; ce dernier fut celui que l'on nomma *Echchehid*, le martyr, qui est encore vénéré dans le Rharb et le Habet. Hamza, fils de Melouka, qui se distinguait par une bravoure digne de ses pères et de qui la devise était « *charité* » laissa une nombreuse postérité chez les *Rhomara* et les *Zenata* où se trouvent aussi des descendants de ses frères. Quant à Abou'l-Aïch III fils d'Obéïd-Allah et de Melouka il laissa deux fils : Hammoud et Yahïa ; ce dernier eut des enfants qui habitèrent Tazrherdat ; mais Hammoud en eut trois Al Kassim ; Ali et Fathma.

Ce fut Ali *ibn* Hammoud qui, en l'an 407 (1017), obtint le khalifat d'Andalousie ensuite du règne du dernier émir oméïade Soleïmane'l-Moustâin-Billah. Il fut tué dans un bain, au palais de Cordoue, par deux pages esclavons qui furent de suite mis à mort.

Le khalife Ali *ibn* Hammoud laissait deux fils : Yahïa et Ildris : le premier fut son successeur désigné et seigneur du Moghreb ; quant au second il fut gouverneur de Malaga. Mais après la mort d'Ali, les Berbères proclamèrent

son frère Al Kassim qu'ils firent venir pour lui prêter le serment de fidélité : aussi Yahïa ben Ali — dit *Al Mothali* (l'exalté) — résolut-il de combattre son oncle qui venait, par surprise, de lui enlever l'exercice du khalifat, l'obligeant à se réfugier dans Malaga. Pendant ce temps Al Kassim régnait à Cordoue sous le nom d'*Al Mamoun* : mais ayant été bientôt détrôné par son neveu il alla d'abord s'établir à Séville d'où il fut expulsé plus tard par Mohammed ibn Abbad, puis à Xérès, où lui et ses fils tombèrent entre les mains de son neveu qui les détint en captivité.

Quant à Yahïa'l-Mothali il s'empara de Cordoue pour la seconde fois, en l'an 416 (1025) mais le perdit deux années plus tard : il conserva pourtant Carmona ainsi que Malaga et ses dépendances, jusqu'en moharrem de l'an 427, époque à laquelle il tomba dans une embuscade dressée par des sbires soudoyés par le Seigneur de Séville Ibn Abbad. Frappé d'un coup de lance et décapité, son crâne, fut enchassé de gemmes et transformé en coupe par son ennemi... Ayant appris cette nouvelle, son frère Idris, alors à Ceuta s'y fit proclamer khalife sous le nom d'*Al Aziz-Billah* et alla débarquer ensuite à Malaga où il se fit également proclamer sous le titre d'*Al Motaïed-Billah*. Dès lors dans toute l'Andalousie, le prône se fit en son nom. Il mourut le 16 de moharrem 431. Son neveu, et successeur désigné par lui, Hassène ben Yahia, seigneur de Ceuta, passa aussitôt en Andalousie, après avoir pris le titre d'*Al Mostancir-Billah* ; il y conserva le pouvoir jusqu'à sa mort survenue en 434 (1043). Son frère Idris ben Yahia devint alors khalife sous le nom d'*Al Aâli* (l'élévé) mais il fut déposé, quatre ans plus tard ; et, ce fut son cousin, Mohammed ben Idris ben Ali ibn Hammoud, qui régna en Andalousie sous le nom d'*Al Mehdi*, jusqu'à sa mort, 444 (1053).

Le pouvoir fut alors dévolu à son neveu Idris ben Yahïa ben Idris ben Ali ibn Hammoud qui prit le titre d'*Al Mououfok* (le favorisé) mais quelques mois plus tard, *Al Aali* pénétra dans Malaga et il s'y fit proclamer, pour la seconde fois, souverain. Il y détint le pouvoir jusqu'à sa mort survenue deux ans après. Son fils Mohammed, dit *Al Mostaâli*, — lui succédant mais sans pourtant avoir pu se faire proclamer khalife — resta à Malaga jusqu'au commencement de l'an 447 (1055), époque où cette ville lui fut enlevée par Badis ibn Habbous ben Maksem.

Dès lors la *Dynastie Hammoudite* cessa d'être. Quant à Mohammed'l-Mostaâli il vécut encore quelque temps à Almería, dans la retraite ; puis, en choual 459 il se rendit à Mellila, appelé par les *Bni-Ourtedi*, qui le proclamèrent « *Seigneur du Rif* ». Il y dominait encore, en fin d'année 460, indique El Bekri, à qui nous avons emprunté cette dernière partie. Et c'est vraisemblablement vers cette même époque — V^{ème} corne — que nombre de cheurfa se réinstallèrent dans le Rharb et dans le Rif, autant que possible dans les districts qu'avaient occupés leurs pères et où leurs descendants ont crû et se sont multipliés.

* * *

De nos jours la postérité de Moulai-Idris constitue une nombreuse population de cheurfa qui, bien que disséminés dans tout le Maroc et quelque peu en Algérie, se groupent surtout aux environs des deux principaux

centres idrissides : Moulaï-Ildris du Zer'houn et Fez ; mais c'est plus précisément au Zer'houn que se concentre l'administration des biens de la Communauté. C'est là d'ailleurs que se déroule le plus important *moussem* du Moghreb, autour du Sanctuaire de Moulaï-Ildris'l-Akbeur, sur lequel l'aimable instituteur de ce centre, Si Guesmi, — fils du regretté imam du Djamâ Çalah-Bey de Bône — a bien voulu rédiger ces renseignements que nous reproduisons ici *in extenso*, en exprimant à leur obligeant auteur nos vifs et sympathiques remerciements :

.....

Le temple de Moulay-Ildriss'l-Akbeur, ou *Esskbat* occupe un grand nombre de bâtiments couverts en tuiles vertes. Il est situé au centre de la ville entre les deux principaux quartiers connus sous les noms de Hofra et de Tazga.

L'entrée principale comprend une longue allée : *bab-el-Mârâdh* : (porte de réception) barrée par la chaîne de protection (*horm*) et au fond de laquelle on aperçoit une grande porte, à deux battants ornés d'arabesques aux couleurs vives et variées.

Des inscriptions en plâtre moulé se détachent nettes au-dessus de cette porte. Deux marches en marbre blanc font accéder à la grande cour des ablutions où se trouvent deux bassins alimentés chacun par plusieurs fontaines.

Au milieu de la cour se dresse une vasque en marbre recevant un jet d'eau.

A droite de la cour, en entrant, est la salle des prières (*beît eç-çlate*) elle a plusieurs colonnes en maçonnerie ; elle est tapissée de nattes. Le *mihrab* et la chaire sont au milieu de la salle.

La Médersa du temple fait face à la vasque de la cour d'ablutions. C'est un bâtiment ayant de nombreuses chambres, étroites et sombres, destinées aux *tholba*.

Un savant mouderrès âgé et expérimenté est chargé de la direction de l'établissement ; sa véritable mission est surtout de corriger les planchettes des jeunes *tholba* sur lesquelles ils transcrivent les versets du Koran et aussi de commenter le *hadits*, aux *fkihs*.

En face de la salle de prières on aperçoit la porte d'entrée du mausolée du Santon Moulay-Ildriss.

Avant d'y arriver il faut traverser un long couloir pavé de *djeliz* au bout duquel quelques marches en marbre blanc permettent de descendre dans la principale cour.

C'est une vaste cour de forme carrée ; elle est entourée d'arcades soutenues par des colonnes en torsades à chapiteaux, le tout en marbre blanc. Au centre, une vasque plus belle et plus grande que la précédente laisse gaîment déborder une eau claire et abondante.

C'est un bonheur de puiser de cette eau qui contient la *baraka* du Saint.

Le Mausolée est sous une grande « *coupole* » ayant la forme pyramidale recouverte en tuiles vertes. Le sommet est garni de plusieurs boules et surmonté d'un croissant en cuivre jaune.

L'intérieur est richement décoré d'arabesques aux couleurs éclatantes alternant avec des applications d'or.

Des versets du Koran sont sculptés sur le pourtour.

Le bois du plafond est fouillé avec un art remarquable.

Des haïks (tapisseries indigènes) en velours, en soie et en drap recouvrent les murs de la coupole.

Le mausolée sépulcral est recouvert d'une magnifique draperie tissée en fils d'or. Au-dessus sont suspendues des lampes indigènes très anciennes en cuivre et en verre.

Quelques pendules sûrement d'une grande valeur ornent la coupole.

De grands chandeliers en cuivre sont disposés devant et de chaque côté du Mausolée.

Un tronc en bois de thuya-ouvrage — dit *rbiā* — est placé devant la coupole, dont il obstrue l'entrée ; il sert à recevoir les ziaras (offrandes) des pèlerins, et dans lequel, à la plus grande satisfaction de tous, le Président Millerand a fait déposer cinquante louis d'or, lors de sa visite à Moulā-Idris en 1922.

L'accès de la coupole n'est pas permis à tous les visiteurs : les chorfa et quelques privilégiés ont seuls le droit d'y pénétrer.

Chaque vendredi les ziara (offrandes) sont réparties en parts égales, entre les chorfa Idrissides.

La surveillance du Mausolée est confiée à un mokaddem.

Au temple est annexée une maison dite : *Dar Allah* (Maison d'Allah), qui est le refuge des femmes en litige avec leurs époux. La femme qui entre dans cette Maison est placée sous la protection du Santon Moulay-Idriss aussi ne peut-elle jamais être inquiétée ni contrainte de quitter ce lieu et lorsque son affaire est jugée par les autorités compétentes.

Tous les ans vers le mois d'Avril ou Mai un grand moussem est célébré en l'honneur de Moulay-Idriss. A cette occasion des pèlerins arrivent de tous les points du Maroc et même d'Algérie. On en compte parfois jusqu'à quarante mille.

L'arrivée du Sultan ou de ses fils rehausse le moussem.

Autrefois l'emplacement du mausolée n'était qu'une *haouïtha* au milieu de laquelle était plantée un figuier.

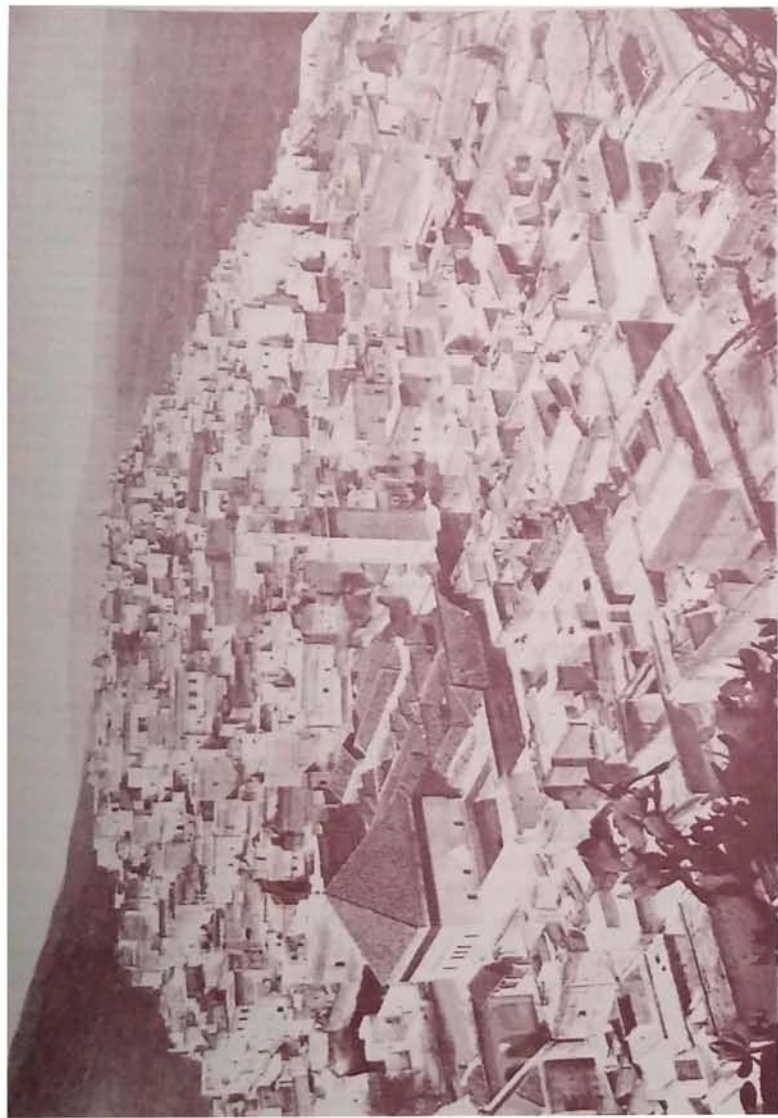
Plusieurs sultans ont contribué à la construction et à l'amélioration du temple actuel.

Ce fut d'abord le Sultan Sidi Mohammed *ben Abd Allah* vers le milieu du XVIII^{ème} siècle qui en commença la construction, mais sa mort laissa le temple inachevé.

Vers cette époque un grand tremblement de terre détruisit une partie de la ville ; le temple de Moulay-Idriss fût atteint et de nouvelles et solides constructions furent ordonnées.

Les arabesques, dessins et inscriptions sur plâtre furent complétés sous le règne de Moulay-Slimane 1792 à 1822.

Les principales familles de Chorfa Idrissides, habitant Moulay-Idriss sont :



Vue de Moulaï-Idris du Zer'houn

Oulad Sidi Rached ;	Oulad Merhirefa ;
« Ben Abdelouahad ;	« Si Thaïbi ben Larbi ;
« Bel Fathmi ;	« Tahar ben Taki ;
« Benfoudhil ;	« Sidi Othmane ;
« Sidi Hammade ;	« Benabdelmalek ;
« Sidi Boubeker ;	« Ben Mouhoub ;
« Ben Haddou ;	« Seguiria ;
« Ben Ceddik ;	« Sidi Hamza ;
« Sidi Saïdi ;	« El Mouquit (Moukit) ;
« Sidi Allal ben Lahssen ;	« Djab-Allah el Kheir ;
« Ben Mekki ;	« Ben Tahar ;
« Kharbache ;	« Ben Mahdi ;
« Ben Abdeldjellil ;	« Lâassila ;
« Taghbouche ;	

* *

Les biens *habous* (de main-morte, donc inaliénables) situés tant au Zer'houn que dans les circonscriptions de Fez et de Meknès et constitués au profit des cheurfa Moulâ Idris'l-Akbeur et de son fils Moulâ Idris'l-Açrheur sont considérables. Ils sont gérés par des nadirs (*nadhir* pl. *noud-dhar*, contrôleur, administrateur-sequestres désignés par l'Administration générale des habous et nommés par dahirs impériaux.

Chaque nadir s'occupe de l'entretien, de la surveillance des mosquées et des zaouias, de la paie du personnel officiant et de la pension servie aux cheurfa pour leur permettre de se nourrir et de se vêtir.

A part le grand moussem d'avril, plusieurs autres manifestations de ce genre, mais de bien moindre importance, sont entreprises par divers groupements régionaux pour obtenir une faveur ; particulièrement les ondées bienfaisantes. C'est ainsi que les gens de Meknès ayant été éprouvés une année, par une forte sécheresse se rendirent auprès de leur chérif Sidi Kaddour al Alami pour le prier de demander à Dieu une pluie abondante. « *Je ne détiens pas ce pouvoir leur déclara-t-il ; c'est par notre maître Idris que vous aurez satisfaction, si telle est la volonté d'Allah.* » Les Miknassa se rendirent alors au sanctuaire du Djebel-Zer'houn et là, ils firent leur demande à haute voix. Quelques heures après, une pluie bienfaisante se mit à tomber, baignant huit jours durant la région éprouvée, elle empêcha même les visiteurs de rentrer chez eux. Depuis ce jour, — 15 chaâbane, — un moussem anniversaire a lieu et toutes les confréries s'y rendent — (sauf celle des *Tidjanîa* dont le fondateur Sidi Ahmed Ettidjani avait interdit à ses adeptes toutes visites aux santons, autres que lui, prétextant qu'il avait reçu sa mission de Dieu Lui-même.) Trois jours avant le moussem les pèlerins aisés de Fez et de Meknès se transportent avec leurs koubbas (tente-marabout), leurs négresses et tout le matériel nécessaire pour leur séjour, sur l'emplacement dit *khobar*, situé à cinq cents mètres du village. Accompagnés des notables de leurs tribus, les kaïds, — descendants de *chioukh-alkhil* et de *chioukh-rma* — tous montant de superbes coursiers richement harnachés et caparçonnés d'or et de pourpre — arrivent à leur tour pour le magnifique *saâb-*

albaroud. Le jour, le Sultan régnant fait une entrée triomphale au milieu de la foule bruyante ; la garde noire Bokharie, précédée de sa musique, marche en tête du cortège. Les fils de Sa Majesté vont immédiatement rendre visite au tombeau du Santon, versant eux-mêmes leur ziara dans la *rbiât* ; après quoi ils s'installent à *Dar'l-Makhzène*. Le nakib des cheurfa, assisté par le kaïd de Moulai-Ildris, est chargé de la dhiffa des princes pendant les vingt-quatre heures qu'ils y séjournent. Après la cérémonie, les princes font sacrifier des taureaux, en l'honneur du santon, dans un local contigu à la zaouïa et appelé *Dar-Ennahir*, ensuite de quoi les confréries défilent et immolent à leur tour bœufs, moutons et autres victimes.

Ce jour-là environ deux cents têtes de bétail sont égorgées par des bouchers-sacrificateurs spécialement désignés et qui reçoivent en récompense les têtes et les entrailles des victimes.

Après chaque moussem le partage du produit de la ziara se pratique par les soins du *Nakib ech Cheurfa* en fonctions, d'après le registre spécial qu'il détient et où figurent tous les idrissides ayant droit et sur lequel registre il est tenu d'enregistrer fidèlement naissances et décès.

En général les cheurfa, toujours très respectés, interviennent de par leur influence morale et originelle dans nombre de différends entre les autres musulmans et même souvent comme nous l'avons écrit pour les « *Maitres d'Ouazzane* » dans des transactions mahkzène. S'il est parmi eux des gens peu fortunés ou momentanément gênés il va de soi qu'ils sont secourus par les familles aisées et par tous les grands musulmans.

* * *

La descendance des douze fils d'Ildris se multiplia, en familles, si bien qu'une infinité de groupements de ces cheurfa ayant adopté leur patronyme respectif sont aussi divisés et subdivisés à l'infini et d'autant plus nombreux qu'il est d'usage, chez les descendants d'Ali ben Abi-Thaleb, de prendre plusieurs épouses.

Le *nassab* (généalogiste) Cheïkh Ahmed ben Mohammed El Achmaoui, rapporte d'après le *Çahab alhadits* (traditionniste), le nom de quelques-uns de ces principaux groupements initiaux :

Banou-Djermoun ; *Sakfioun* ; *Banou-Meïmoun* ; *Banou-Taoudrhir* (ceux-ci formaient une tribu nomade parmi les arabes ; ils avaient cent-vingt quatre hardis cavaliers) ; *Banou-Horma* (auxquels appartient la descendance d'Iemlah et celle d'Abdesslam tous deux fils de Sidi-Machich) ; *Kharchafioun* ; *Eç Çrharna* *Eç Çrharnioun* ; *Sarkanïa* ; *Bni-Hamza* ; *Al Kadhïoun* ; *Bni-Kelal* ; *Banou-Oukil* ; *Oulad Abi-Anane* ; *Al Marhraoua* ; *Al Bedïoun* ; *Banou-Aoun* ; *Bni-Amrane* ; *Oulad-Ali ben Yahïa* ; *Al Farakioun* ; *Oulad Abi-Bekr* ; *Bni-Mrine* ; *Banou-Zïane* ; *Al Lahanioun* ; *Bni-Harfdha* ; *Oulad-Rahman* ; *Oulad-Abi Zakaria* ; *Oulad-Zakaria* ; *Bni-Soleïmane* ; *Oulad Khaled* ; *Bni-Kaïd* ; *Oulad-Salem* ; *Oulad-Abdelhalim* ; *Oulad Elhadj-Ali* ; *Bni-Iloul* ; *Banou-Ilmane* ; *Oulad-Ali* ; *Oulad-Abi-Ali* ; *Oulad-Abi Aïcha* ; *Bni-Dloul* ; *Mezadja* ; *Bni-Atheuf* ; *Banou-Atha* (parmi lesquels les *Guenaouat* et les *Ouennourha*) ; *Oulad-Mehad* ; *El Alaïoun* ; *Oulad-Abderrezzak* ; *Oulad-Abi-Zeïd* ; *Banou-Kheïther* ; *Oulad-Abdelaziz* ; *Oulad-Ennaceur* ; *Oulad-*



Moulai-Rachid ben Moulai-Ali, avec son fils, à sa gauche,
et son neveu, à sa droite

Abdelhak ; Oulad-Abdesçamed ; Banou-Arzine ; Oulad-al Abbas ; Oulad-Abi-Atki ; Oulad-Abd Allah ; Oulad-Abderrahmane ; Oulad-Echchafaï ; Oulad-Sennaoui ; Oulad-Naïl ; Oulad-Sidehoum ; Oulad-Bou Lifa ; Ezzidioun etc. etc.

Evidemment, ces groupements initiaux, en se développant et comme il est aisé de se le représenter, se sont propagés partout, en familles importantes et nombreuses remontant toutes à l'ancêtre commun. C'est ainsi que certaines fractions des *Oulad-Zakaria* sont au Kef-ennesr ; aux *Bni-Yaïa* du Moghreb ; à Fez ; à Tripoli de Barbarie ; et ont toutes comme « père initial » Ahmed ben Moulai-Ildris.

Certaines fractions des Oulad Abdesçamed descendant d'Ahed ben Moulai-Ildris, sont à Masmouda, du Maroc ; à Markouna et à l'Aïn-Chafa près de Batna (Algérie) etc ;

Des fractions de *Bni-Oukil* sont un peu partout, dans le Sahara, en Moghreb, en Algérie, en Tunisie ; le cherif Moulai-Messaoud ben Aïssa dit *Sidi'l-Oukil* était à Oum-er Rbiâ et descendait d'Abi'l-Kassem ben Moulai-Ildris par le fils de celui-ci Mohammed-Abbad. Il avait eu lui-même vingt-quatre fils qui tous devinrent des hommes valeureux.

Des fractions de *Ahl-Ahchlef* ; dont un descendant est à Djelfa (Algérie) ; sont au Djebel-elhadid et dans le Rif ;

D'importantes fractions de *Bni-Amrane* dites *Cheurfa Amraniine*, parmi lesquelles des *Oulad Bessbâa* ; les *Oulad-Ziane* ; les *Amarîine* sont aussi nombreuses et répandues en Moghreb, en Algérie etc. --

* * *

Il semble bien cependant que depuis fort longtemps déjà l'influence spirituelle idrisside soit plus particulièrement détenue par les *Djouthioun* descendants de Yahia'l-Djouthi (ainsi dit car né, à la IV^{ème} corne, à Djoutha, dans la vallée de l'Oued Sebou près de Kenitra) fils de Mohammed ben Yahia surnommé *Bel Aâouam ben Abi'l-Kassem ben Moulai-Ildris'l-Açrheur...*

Parmi la postérité de

Moulai Yahia al Djouthi quatre chefs de famille créèrent d'importants groupements, ce furent : Moulai-Ahmed, surnommé *Chabih* qui engendra les *Chabihîoun* ; Moulai-Tahar, qui fut en tête des *Tahariine* ou *Taihrîine* Moulai-Thaleb, père des *Thalebîoun* et Moulai-Amrane qui constitua en son temps les *Amranioun*.

* * *

Ensuite, de la lignée de Sidi Ahmed-Chabih, surgirent les *Kaddourîoun* ; les *Ouahadioun* ; les *Hosséinioun* ; les *Larbioun*.

C'est au premier de ces groupements : les *Kaddourîine* ou *Kadderîine* qu'appartient l'actuel *Nakib des cheurfa* de Moulai-Ildris,

Chabihi Moulai Rachid ben Ali ben Ahmed ben Saïdi ben Mohammed ben Thaïbi ben Abdelkader ben Abd Allah — dit Abbo — père des *Oulad-Abbo* ou *Abbou*.

A partir de Moulai Abdelkader ben Abd Allah le nakibat semble s'être transmis dans cette famille. Depuis ce cherif, les *Oulad-Abbo* sont enterrés

à Meknès, quartier de Souk'l-Aattharine, dans la rouda (nécropole) familiale, au *Derb ech-Cheurfa*.

D'après le nakib Moulāi-Rachid : lorsque le premier *mouchahid* (témoin, pierre tombale) s'effondra sur le tombeau de Moulāi-Idris es Skbat (sic) elle le démolit complètement ; alors apparut le santon dans un parfait état de conservation. Un exprès fut aussitôt dépêché vers le Sultan Moulāi-Ismaïl qui s'en vint lui-même à toute allure, se prosterna, baisa la main du chérif et ordonna qu'immédiatement fussent apportées des plaques de marbre pour la confection d'un nouveau sarcophage digne de la dépouille sacrée. Mais pas de marbre sur les lieux ; heureusement « *la karamat est à la portée du santon* » aussi une heure ne s'est-elle pas écoulée que sont accumulées à Moulāi-Idris les plus magnifiques plaques de marbre blanc qui ornaient les palais de Volubilis et avec lesquelles aussitôt un nouveau sépulcre est édifié.

Le nakib nous donne ainsi la lignée d'ascendance de l'ancêtre commun Sidi Ahmed-Chabih, qui vivait sous les cheurfa Saâdiens vers la fin de la IX^{ème} corne :

Moulāi Ahmed dit *ech Chabih* (d'agréable physionomie) ben Abdelouahad ben Abderrahmane ben Abi-Rhaleb ben Abdelouahad ben M'hammed ben Ali ben Abdelouahad — dit *El Moudjahid* — ben Abderrahmane ben Abdelouahad ben Mohammed ben Ali ben Hamdoune ben Yahïa ben Ibrahim ben Moulāi Yahïa *al Djouthi* ben Mohammed ben Yahïa — surnommé *Bel âouane* — ben Abi'l-Kassem — seigneur du Habet — et l'un des douze fils de **Moulāi Idris l'Açrheur** ben Moulāi-Idris'l-Akbeur ben Abd Allah'l-Kamil ben Al Hassène *Al Moutsanna* ben Al Hassène es *Sibthi* ben al Imam Ali-ibn Abi-Thaleb époux de Fathima-Zohra la fille de Mohammed, l'Envoyé de Dieu.

A Moulāi-Idris du Zer'houn (1925).

* * *

P.-S. : Le *nakib* des Cheurfa idrissides insiste absolument pour que nous ajoutions en fin de ces notes — dût notre modestie en souffrir ; — et, afin que tous les Musulmans s'en persuadent, qu'il n'a jamais rencontré d'arabisants possédant, comme nous, le don de la généalogie islamique, remontant à la famille du Prophète Mohammed.

Et ce, dit-il, sous sa responsabilité de chérif.

Meknès, 1925

Les Hansalia

L'ordre des *Hansalia* — ou *Ahansaliā* ou *Hansaliīne* — est, de tous les dérivés des *Chadelia* celui qui représente l'une des pages hagiographiques les plus imagées. Ici, c'est le merveilleux qui empoigne les foules d'un enthousiasme si intense et d'un si virulent magnétisme que chacun se prosterne devant le *derrouiche* thaumaturge. Et quelle subtilité recèle ce chétif *daī* (missionnaire) qu'est le cheïkh Abou-Amrane Saïd ben Youssef el *Ansali* qui, à la XI^{ème} corne hégirienne (XVII^{ème} siècle) rénova les doctrines de son ancêtre Saïd-ou-Ameur dit el *Kbir*. Ce dernier, avait été à la VI^{ème} corne, le disciple et protégé du cheïkh Abou-M'hammed Çalah l'un des plus réputés santons du Moghreb.

Cheïkh Saïd-ou-Ameur, chérif idrisside descendant comme tous les cheurfa Amraniīne d'Ahmed ben Moulāī-Ildris II, s'établit dans le Haut-Atlas, sur les bords de l'Assif Ahansal, entre le Dadès et le Tadla à une époque particulièrement favorable aux marabouts : la chute des Almohades ayant laissé tout libre cours à l'anarchie dans les tribus plus divisées que jamais. Aussi l'influence maraboutique s'en accrut-elle. Cette influence, disons-le, mit fin, dans bien des cas, aux discordes locales, si bien que ces cheurfa islamisants et leurs descendants vécurent en leur position inexpugnable, sept siècles durant, exerçant une autorité que certes ne connurent jamais nos seigneurs féodaux.

Originaire du Sous, Saïd-ou-Ameur *ben Ameur el Kbir*, s'en alla de bonne heure, — non sans toutefois avoir fait de solides études chez les Ahl es Soussa du Tazeroualt, — parfaire son enseignement théologique au ribath de Safi. Là le maître, Abou M'hammed-Çalih reconnut bien vite en ce thaleb studieux un sujet possédant les dons incontestables du *daī* ; aussi s'occupait-il tout particulièrement de son instruction et quand il jugea que « la chrysalide s'était métamorphosée en un brillant papillon » c'est-à-dire que le modeste fkih pouvait assumer la tâche d'un cheïkh énergique, le congédia-t-il non sans lui avoir prédit un avenir fécond et lui avoir fait don d'un âne pour le conduire, d'un chat chargé de fixer son sort et de sa *baraka* qui le protégerait en tous temps et en tous lieux : « Suis ton chemin en direction de la *kiblat* jusqu'à ce que le chat te quitte pour grimper dans un arbre. Tu t'arrêteras alors et t'établiras là. »

Ainsi, monté sur son âne, le nouveau pèlerin voyagea deux semaines

durant et parvint à Taria-n'Aït-Taguella sur les bords de l'Oued-Aït Messat, qui peu après prit à cet endroit le nom d'Assif n'Ahansal. Là le chat s'étant séparé de son maître pour grimper dans un haut thuya, le voyageur décida de ne pas aller plus loin. Certains esprits timorés ne manquèrent pas d'observer que cet Eden retiré promettait surtout pour la fondation d'une opulente zaouïa ; et que, de plus ce thaumaturge descendant de *Cheurfa Amraniine*, ayant vécu son enfance en les luxuriantes frondaisons des thuyas, avait transmis le fluide de son ardent désir à son félin compagnon... Donc, suivant la coutume, plantant là son bâton de pèlerin il obtint bientôt, des notables Aït-Taguella, et des terres et... une épouse. Sidi Saïd se mit donc aussitôt à travailler puis à créer un centre où, petit à petit, il enseigna non sans avoir déployé de grands efforts pour persuader ces foules idolâtres lesquelles, actuellement encore, ne sont guère initiées à la lecture du Koran. Pourtant sa piété, sa science et la *baraka* de son cheïkh eurent raison de l'incrédulité de ses hôtes berbères et il eut bientôt une autorité croissante sur les Aït-Taguella. Cependant leurs voisins, les Aït-Ouasseur, jaloux de ce développement, nourrirent bientôt à l'encontre du marabout une haine telle qu'ils décrétèrent sa mort. Un jour qu'il se rendait à Talmest ils lui tendirent une embuscade aux abords du Tizi-n'Illissi, mais le chérif finement déjoua leur projet meurtrier et monté sur une mule blanche suivie d'un lionceau et d'un slougui, il passa tout près d'eux sans qu'ils le vissent ; ils n'aperçurent, toutes fraîches, que les traces des pas des animaux qui, dit-on, se distinguent encore de nos jours aux abords du col... C'est alors que la situation empirant, le cheïkh fit appel aux Aït-Atta du Sahara qui, au moment de la transhumance, campaient chez les Aït-Taguella, région particulièrement féconde en pâturages.

Les Aït-Atta accoururent en armes et battirent complètement les Aït-Ouasseur qui perdirent mille « fusils » dans l'affaire : l'endroit du combat prit le nom de *Tizi-n'Ouaoufa* (col des trépassés). Dès lors les Aït-Atta profitèrent de leur victoire pour installer à demeure une de leurs fractions auprès de la zaouïa de Sidi Saïd, en même temps qu'ils mettaient la main sur les gras pâturages de l'Azourki et l'Izourhar ainsi que sur les défilés qui unissent le Dadès au bassin de l'Assif-n'Ahansal. Toutefois, ce voisinage irritait fort les Aït-Tagralla qui ne cessèrent de harceler le cheïkh. « Prenez patience, leur disait-il, lorsque mon petit-fils Sidi Lhassène, fils de mon fils aîné Othmane, sera en âge de vous conduire, ce sera lui qui vous dirigera dans la Voie d'Allah. » Ce jour venu, Sidi-Lhassène emmena les Aït-Taguella dans la vallée du Zmaïz qui prit alors le nom des nouveaux arrivants et c'est là qu'habitent encore leurs nombreux descendants.

Pourtant la situation ne fut pas spontanément confortable. Un jour c'était l'eau qui manquait ! : « Creusez et vous trouverez » leur dit le cheïkh. Ayant creusé il trouvèrent enfin une nappe qui leur permit de forer de nombreux puits. Un autre jour c'était le maïs qui ne poussait pas ! : « Labourez et le maïs lèvera » conseilla de nouveau le cheïkh. Et la récolte fut abondante. Dès lors, guidés et disciplinés, les Taguella vécurent en paix et dans l'abondance, vénérant leur cheïkh, tant et si bien que leurs descendants parlent encore de lui avec le plus profond respect.

Entre temps Sidi Saïd-ou-Ameur avait fait venir auprès de lui ses trois

frères : Sidi El Hadj-ou-Ameur — qui fut enterré à l'endroit dit Al Haz non loin du Togha et qui a encore des descendants vivant de *ziarate* ; Sidi Ahmed-ou-Ameur, qui s'installa en pays Aït-M'hammed, entre les Aït-Daoud et les Aït-Outbarhous, et fut enterré chez les Aït-Ouganou à Aganane ; enfin Sidi M'hammed-ou-Ameur, enterré aux Aït-Tououltène en pays Oultana, où il est aussi connu sous le nom de Sidi Ikhlef.

Quant à Sidi Saïd-ou-Ameur'l-kbir Al Ahansali il fut enterré dans sa zaouïa de Taria, ne laissant qu'un fils Sidi Othmane qui lui-même n'eut pas d'autre enfant que Sidi Lhassène. Ce dernier, par contre, eut trois fils : Sidi Youssef ; Si Ali et Sidi M'hammed.

Sidi Youssef donna son nom à la fraction des Aït Sidi-Youssef comprenant aussi les Aït-Chérif, en bled Aït-Ougoudia.

Depuis cette époque, c'est-à-dire vers la fin de la VIII^{ème} corne, les indépendants marabouts Ahansaliine, vécurent dans leur retraite, exerçant leur autorité et pratiquant leurs vertus au gré des événements et selon les besoins de l'heure, en plaçant sous leur commandement les tribus environnantes, les confiant à leurs descendants qui, en apôtres consciencieux, ne craignaient pas de s'expatrier, leur vie durant, pour agrandir le domaine spirituel de leurs pères. Ce fut ainsi qu'ils dominèrent sur les Aït-Ougoudid ; les Aït Sidi-Ali, qui habitent Izeroualène chez les Aït Isha ; les Aït-Oumzraï, aux abords de la zaouïa-mère dite Taria Aït-Ameur (*taria* signifie château, *kaçbate*, ainsi que *tirhrent*) ; les Aït-Youssef-ou-Lhassène, habitant le bled Aït-M'hammed et le bled Aït-Outferkal, dans les Aït-Messat ; et aussi les Aït-Youssef-ou-Lhassène qui habitent Ouauoudernt dans le Tadla. Ces quatre dernière fractions descendent de Sidi Ali-ou-Lhassène ; tandis que sont descendants de Sidi M'hammed ben Sidi Ahmed-ou-Ameur dit Ikhlef ; frère du fondateur Sidi Saïd Al kbir'l-Ahansali : les Aït-Ouguedine, qui habitent la zaouïa-mère ; les Aït-Taria aux abords de la zaouïa ; les Aït Ghouliat et les Aït Tenga habitant dans l'Akka-n'Tiririt, en bled Aït Bou-lknifène.

C'est à cette dernière branche qu'appartenait, l'ouali hansali fameux, Sidi Saïd ben Sidi Youssef ben Abdelaziz qui fut le père des Aït Sidi-Tebba et des Aït Sidi-Youssef de Denmat, ainsi que des Aït-Sidi Saïd-ou-Ahmed du Djebel Lakhdar en Doukkala.

C'est donc dans le courant de choual — le magnifique — de l'an 1052 = 1643 que naquit, à la zaouïa de la tribu des Bni-M'thir,

Sidi Saïd ben Youssef le célèbre *hansali* dont la vie fut entourée d'un mystère constant et parfois suggestionnel. Dès, et même avant sa naissance, la légende se crée, se développe, s'amplifie autour de lui,

En effet, à la suite d'une visite faite au tombeau de son ancêtre, Sidi Saïd el kbir, sa mère Nedjma, déjà sexagénaire, et jusque-là demeurée stérile, le mit au monde, bien avant terme. Il était si chétif et si malingre que l'on ne percevait même pas son souffle si bien que, sept mois durant, on le plaça contre une brebis paralysée. Ainsi, presque sans nourriture, il vécut et s'agita. Dès le berceau, la foule avide de miracles, l'entoura, et le proclama *marabout*.

L'enfant se développa péniblement ; puis, orphelin, contrarié dans son goût pour l'étude s'enfuit avec son frère Mohammed, de chez un oncle, pour se réfugier à Tislit chez les Aït-Tigdi-Ouchchène — fraction de la grande et

ancienne famille des Aït-Bni-Ameur — dans le Djebel-Rhanim chez un *moëddeb*, le cheïkh Gasseem, qui lui apprit la *récitation*, c'est-à-dire le Koran. Fort intelligent et très épris de certaines doctrines ésotériques, Sidi Saïd aspira bientôt à la science théologique. Il partit donc pour faire son « *tour d'islamisant* ». Un fait imprévu devait décider de son avenir et donner la mesure de son énergie et de sa volonté : c'était à Kçar-elkbir, près de Fez, Sidi Saïd qui, depuis quelque temps, suivait les cours d'un cheïkh réputé, et naturellement exalté par les doctrines soufites qui peuplaient son cerveau, vit un jour, au souk, des chameaux chargés d'outrés de vin importé d'Espagne. S'armant alors et de courage et d'un tranchet il s'élança furieusement sur les récipients qu'il transperça : ce que voyant les chameliers ne parlaient rien moins que de le lyncher. Pourtant la foule le protégea et traduit devant le kadhi il se défendit ainsi : « *J'ai détruit le germe illicite de la folie humaine ! Je suis musulman, or l'Islam proscriit le vin ; nous sommes en pays d'Islam. Faites donc de moi ce que vous jugerez. Allah est le plus puissant !* »

Le kadhi, se rangeant à sa défense, innocent le thaleb et facilita même son départ pour la Cité. Après un séjour de sept ans, dans cette capitale du Nord où il étudia à Karaouiïne sous l'hégide de maîtres célèbres, Si Saïd gagna Sidjilmassa du Tafilelt et demeura également sept ans à la zaouïa de Akhennous auprès du cheïkh Abou-Abd Allah Mohammed ben Sidi Abdelhafidh. Ensuite de ces études difficiles en lesquelles les doctrines éclectiques de Tadj-Eddine-Hassène ech Chadeli faisaient le fond de l'enseignement le *fkih* entreprit, en fakir, le grand pèlerinage de La Mecque, encore si périlleux. Ayant accompli le trajet classique : Bou-Dnib, Kenadsa, Laghouat, Biskra, Tozeur, Barka, Le Caire, Djeddah La Mecque puis Médinet-en-Nebbi, il arriva dans cette dernière ville sainte, déjà fort débilité. Là, il fut atteint de variole et resta trois ans dans la Cité, pour, de là, regagner Le Caire où il s'arrêta en la célèbre université d'El Azehar auprès du cheïkh Solthane qui le prit en amitié. Mais ce personnage très mystique, qui prétendait demeurer en constante relation spirituelle avec le prophète Mohammed, par l'intermédiaire du roi des génies, *Chancharous*, apprit à l'*Hansali* la façon dont le Maître de l'Islam récitait le Koran : sorte de lamento-psalmodié qu'observent, depuis, les *Hansalia*.

Après quoi, devenu cheïkh lui-même, Sidi Saïd ben Youssef al Hansali gagna Damiette et se lia d'amitié avec le fameux cheïkh Sidi Aïssa al-Djoneïdi ed-Damïati. Celui-ci, après lui avoir donné l'*ouerdh*, lui remit un poème de l'Imam Abou-Abd Allah Chems-eddine Mohammed Eddirouti ed Damïati et désigné sous le nom de *Damiatia* qui est demeuré en honneur chez les *Hansalia* et dont ils firent la base de leur prières surrogatoires. Le bien et le beau y sont exaltés et l'accaparement illicite y est proscriit avec toutes les rigueurs de l'implacable *haram* :

De par ta puissance, ô Dieu, ma force sera considérable.

O toi qui humilies, annihile les oppresseurs (les prévaricateurs) !

Sur les conseils de Cheïkh Djoneïdi, Sidi Saïd el Hansali se rendit au tombeau de Sidi Abou-l'Abbas al-Mersi. Ce fut dans la mosquée attenante à ce sépulcre que se décida la vocation apostolique du moghrebi. Une nuit qu'il récitait le Koran, il vit, à sa grande stupeur, le mur du sanctuaire s'en-

trouverir progressivement et livrer passage à des formes vêtues de robes immaculées : c'étaient tous les santons de l'Orient qui, silencieusement, s'inclinèrent devant lui et prirent place à ses côtés. Parmi cette assemblée était le vénéré Cheikh Sidi Abdelkader al-Djilani, le *saint des saints* musulmans, qui prit lui même la parole. Sa voix s'éleva dans le silence de la nuit, en inflexions musicales, tandis qu'à la voûte du temple resplendissaient de fulgurantes étoiles. Le *kothb* conseillait à l'initié de retourner dans son pays pour y conduire les foules dans la voie du bien ; tout d'abord, Sidi Saïd protesta, exposant son désir de mourir dans ces lieux privilégiés et alléguant que son dénûment et sa fatigue extrême lui interdisaient un si périlleux voyage. Pour toute réponse le chœur mystique psalmodia la *chehada* puis disparut complètement aux yeux de l'extasié qui demeura là, en prières, tout le jour suivant. La nuit d'après, les mêmes santons reparurent de la même façon ; cette fois les parfums les plus subtils embaumèrent l'air de la mosquée, cependant que les fleurs les plus rares formaient de leurs pétales un moelleux tapis aux couleurs chatoyantes. Alors sur les parois se détachèrent, en des reliefs d'or et de gemmes les 99 attributs d'Allah. Le *Djennat* (Paradis) vraiment était descendu sur la terre ! Par trois fois les *saints* défilèrent autour du Prophète arrêté face au Hansali prosterné ; alors apparut l'ange Djebraïl (Gabriel) qui remit à Sidi Saïd un fouet, tandis que Sidi Abdelkader al-Djilani ordonnait : « Prends ce fouet, il te servira à ramener dans le droit chemin tous les dissidents du Moghreb ; et, à guérir tout malade que tu flagelleras. Va, retourne là-bas où le soleil s'endort ». De là la pratique de la flagellation chez les Hansalîa. Et l'Elu partit.

Sidi Saïd arriva ainsi, sans encombre, jusqu'en vue de Tlemcen ; mais là, des malandrins de la tribu des Bni-Ameur, où en raison de leur parenté ancestrale il était descendu, le dévalisèrent, lui enlevant surtout ses manuscrits précieux, ne lui laissant guère que son fouet dont par un raffinement de cruauté ils avaient enroulé la lanière autour de son cou décharné. Sidi Saïd proclamant plus que jamais le nom d'Allah, se releva et immense fut sa joie de retrouver non loin de lui, le manuscrit de la *Damiata* merveilleuse qu'il se mit à baiser avec une dévote effusion. Toutefois, la commotion cérébrale consécutive à cette lâche agression ne tarda pas à produire ses néfastes effets : Sidi Saïd fut affligé d'une amnésie frisant l'hébéture ; dès lors le malheureux erra lamentablement. Ce furent deux fellahs du Drâa qui le recueillirent et le conduisirent à leur cheïkh, Sidi M'hammed ben Naceur Eddrâï, de la zaouïa de Tamegrout. Le digne homme ayant l'intuition qu'il se trouvait en présence d'un saint personnage entreprit sa rééducation, lui remémora l'ouerd des Chadelîa et lui ayant donné l'*aouïne* du voyageur le fit, sur son désir, conduire au cheïkh Abou Abd Allah Ahmed Çaddok.

Grâce aux patients efforts de ce vertueux marabout, Sidi Saïd recouvra peu à peu sa lucidité d'esprit mais ne retrouvant pas la facilité extatique d'antan, il se contraignit à une rigoureuse *kheloua* (retraite) dans le sanctuaire d'Abdesslam ben Machich, au *Djebel-l' Alam*, ne se nourrissant plus que d'orge pilée. Il demeura ainsi plusieurs mois, nu-tête, au soleil, pendant le jour, alors que la nuit il s'étendait sur la terre battue avec, pour tout oreiller, une pierre lisse. L'ascète ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même ; cependant, Sidi Abdelkader al-Djilani n'abandonnait pas sa créature, — dont le

crâne presque mis à nu par la dessication du cuir chevelu, apparaissait par endroit ! — Ses facultés mnémomiques subirent un nouvel échec. De nouveau, il se rendit à Fez et pendant deux ans y suivit les cours de professeurs en renom, plus particulièrement à la zaouïa de Sidi Beka Eddelmaoui où il eut entre autres maîtres Sidi Abdelmalek Ettadjmouti, de Sidjilmassa, et cheikh Hassène ben Messaoud el Fassi. Ayant à peu près recouvré ses facultés et en moins mauvais état de santé, le fkih s'en fut ensuite dans la direction du Tadla, où à la zaouïa Djazouïa il devint le disciple de prédilection du cheikh Ali ben Abderrahmane Ettadjmouti qui lui confia le soin de donner l'*ouerd* en la zaouïa.

Sidi Saïd ben Youssef al Hansali fit alors venir auprès de lui ses parents et se livra à l'enseignement sans pourtant abandonner son bâton de pèlerin qu'il reprenait à l'occasion. Il visita ainsi successivement treize zaouïas familiales échelonnées sur les contreforts du Haut-Atlas, exposant partout ses doctrines. Il ne manqua pas de se rendre à Taria Kedima fondée par son ancêtre Sidi Saïd'l-Kebir, ni au Djebel-Fechtal, non plus qu'à Adjarsak et à Kemis. Finalement il s'installa aux Ait-Metrif ou mieux Aït-n-Trif, chez les Aït-Ouazik des Aït-Atta-ou-Malou, où, encore de nos jours, la *debiha* annuelle est offerte au tombeau du saint par ses descendants et les fidèles. Les renseignements les plus récents confirment cette situation topographique : la taria aurait été bâtie auprès de la source dite *talaiïnt* aux arhbalou-naït-Dhriff. On prétend que la zaouïa du Cheikh'l-Kebir fut édiflée sur l'emplacement même de la zaouïa de Dila, rasée complètement par Moulâï-Rachid, en 1669. Sidi Saïd fit, de son vivant même, plusieurs miracles ; il possédait, comme son aïeul Sidi Saïd'l-Kebir, le don de rendre fécondes les femmes jusqu'alors demeurées stériles, qui le visitaient ; on dit aussi qu'il s'entretenait facilement avec les animaux sauvages, particulièrement les lions, qui ne le fuyaient pas, voire même avec les oiseaux, obtenant ainsi d'eux des renseignements précieux.

De plus, en ses moments d'extase il avait la vision nette des événements importants tels qu'ils devaient se préciser. Cheikh Sidi Saïd ben Youssef mourut, en sa zaouïa, le mardi 1^{er} redjeb 1114 = 21 novembre 1702, après avoir désigné pour lui succéder son fils Sidi Youssef ben Saïd al Hansali. Ce dernier, du dire de ses descendants, donna à la zaouïa paternelle un éclat exceptionnel, étendant son autorité sur toutes les tribus du Grand et du Moyen Atlas, créant généralement en les points les plus inaccessibles du Maroc central, des zaouïas du même ordre. Le *dikr* ordinaire y fut imposé, mais lorsque le khouan était parvenu à un état de pureté satisfaisant il était autorisé à réciter environ vingt fois à l'*acer* et vingt-et-une fois au *moghreb* l'un des quatre-vingt-dix neuf vers correspondant aux quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah, choisis par le mokaddem, dans le poème *Ed-Damiathia*. Sous peine de voir cette invocation lui être funeste l'*Hansali* ne devait ni augmenter, ni diminuer le nombre prescrit, ni changer le vers choisi. En cas d'infraction ou d'erreur, le moindre châtement était l'amnésie ou la folie d'où l'expression *medmiath*, être privé de raison.

Aussi les *hansalia* qui peuvent être autorisés à réciter quarante et une fois dans une journée, et en état d'extase, un vers de la *Damiathia* sont-ils

l'objet de la vénération de tous puisque considérés comme *çalihine* ; aussi leur pouvoir est-il immense.

Le poème d'Abou Abd Allah Chems Eddine Eddirouit Ed Damiathi est remarquable tant par la pureté du style que par la forme poétique :

سالتك يا خبار عفار وتوبة
وبالفهر حذ من تخيلا

بعزك فدري يا عزيز معزز
مذل فكن للظالمين مذللا

ومب لي يا وهباب علميا وحكمة
وللرزق يا رزاق كذل لي مسهلا

ويا قابض اقبض روح كل معاند
ويا باسط النعماء زدني تجملا

ويا خافض اخفض قدر كل معارض
ويا رابع اربعني على رغم من فلا

« Je te supplie, Dieu Pardonneur, de m'accorder pardon et repentir ; de dompter, ô souverain Dominateur, quiconque se soustrait à ta loi.

« Par ta puissance, Être glorieux, ma force sera considérable ; — ô toi, qui humilies, jette dans l'abaissement les prévaricateurs.

« Donne-moi, ô Généreux, science et sagesse ; — facilite-moi, Toi qui sustentes la vie matérielle ;

« Divin collecteur des âmes, saisis l'âme de tout homme ennemi de ta parole ; — Toi qui repands les faveurs, augmente en moi le désir du beau ;

« O dispensateur de l'abjection, abime le pouvoir de tout adversaire de ta religion ; — Toi qui élèves, élève-moi, malgré ceux qui me haïssent. »

Fez et son gouverneur

S. E. Bouchta Barhdadi

Bien que la dénomination française se soit arrêtée à « Fez » sans plus approfondir les nombreuses étymologies qu'on prête au nom de cette féérique cité, rappelons qu'en Moghreb on l'appelle فاس Fas (pioche) ; d'où son habitant est dit *fassi*.

Quant à nous, sans vouloir en altérer le sens, nous la nommerons tout simplement « la Ville aux Mille et un palais. »

Léon l'Africain voit dans la dénomination de « Fez » un monceau d'or !... cependant il est plus véridique lorsqu'il donne la description de la Ville :

« Fez est une très grande cité entre de hautes murailles, bâtie sur plusieurs monticules et vallonnements, dont les quatre côtés sont environnés par des montagnes et des collines. Elle est alimentée par l'oued Fas dont les deux bras passent intra muros, l'un au Nord et l'autre au Sud, répandant par plusieurs canaux ses eaux dans la ci'è, desservant ainsi les principaux palais et demeures de même que les écoles et les nombreux temples et mosquées (près de sept cents). Chaque habitation a sa saguiat d'adduction et son caniveau d'évacuation.

... Après, se voient des latrines bâties en forme quadrangulaire et à l'entour sont les vespasiennes avec leurs petits guichets ; en chacune d'elles coule une fontaine dont l'eau tombe en une petite auge qu'elle nettoie de tous excréta et immondices lesquels sont, par le courant, entraînés dans le fleuve. Au milieu de la maison des latrines est une fontaine basse et profonde de trois coudées, large de quatre et longue de douze ; autour sont trois canaux d'où l'eau s'écoule dans les privés qui sont au nombre de cent-cinquante.

(De nos jours cet état de choses n'a pas changé).

... Les maisons de cette cité, ajoute le narrateur, sont bâties en briques et en pierre fort subtilement taillée, dont la plus grande partie est fort belle, et enrichie de mosaïque, et les lieux découverts et portiques sont pavés de certaine brique à l'antique, diaprée et variée de couleurs, en forme de vase de majolique. Les habitants ont aussi coutume de peindre le plancher des chambres de beaux ouvrages et riches couleurs, comme d'or et d'azur, et le couvre-t-on avec des ais et lattes, pour plus facilement pouvoir tendre les draps par tout le comble de la maison afin d'y dormir en temps d'été, et sont tous les édifices ordinairement élevés jusqu'à deux étages et s'en trouvent beaucoup qui en contiennent jusqu'à

trois. — (telle la Zaouïa de Sidi Ahmed Tidjani que nous avons visitée au Houmt-el Blida).

« Dans les habitations les bois précieux sculptés et ajourés alternent avec les marbres et les moulures finement ciselés et artistement coloriés : la note d'ensemble est donnée par les zelidj (petits carreaux en faïence teintée) qui tapissent les murailles à mi-hauteur. Les portes fort hautes et larges, s'ouvrant sur ogives, sont généralement en cèdre sculpté : elles constituent une particularité de l'architecture marocaine. L'eau qui regorge de toutes parts permet d'avoir dans toutes cour principale un jet d'eau rejaillissant dans une vasque de marbre. Et c'est sur cette cour d'honneur que s'ouvrent les longues et fastueuses chambres affectées aux réceptions. »

.....

En regard de la Mosquée de Moulāī-Iḍris, uniquement affectée aux prières et consacrée au culte du fondateur de la Cité Moulāī-Iḍris-l'Aṣrheur, le monument le plus considéré est le *Djamā'l-Karaouīine* (temple des étudiants) ; dont on peut dire qu'il est le « flambeau de la science en Moghreb ». Ce temple, qui naturellement a sa légende, fut édifié grâce à la générosité d'une *fassiā* originaire de Kaïrouan Lalla Fathma bent Mohammed el Fihri.

D'après l'historien africain « ...ce temple a un circuit d'un mille et demi, ayant trente et une portes fort grandes et hautes ; le couverc de cet édifice mesure en sa longueur cent-cinquante brasses toscanes et guère moins de quatre vingts, en largeur. Son minaret est très haut. Trente-huit arcs supportent la charpente en longueur et vingt en largeur : c'est à savoir, du ponant, du levant et de tramontane, environné de portiques dont un chacun a trente coudées de large et quarante de long, formant magasins où se gardent l'huile, les lampes, les nattes et autres choses nécessaires, en y-celui, dans lequel on tient allumées, chaque nuit, neuf cents lampes ardentes ; car chaque arc a la sienne et même le rang de ceux qui traversent le milieu du chœur du temple qui en a cent-cinquante, avec grands chandeliers (lustres) de bronze où peuvent demeurer mille cinq cents lampes faites des cloches que les rois de Fez avaient raziées dans les temples de chrétiens (en Andalousie, sans doute) »

.....

La mosquée de Karaouīine, à proprement parler, fut élevée par l'idrisside chérif Moulāī Yahīa ibn Mohammed, au commencement de la troisième corne, puis restaurée complètement par le sultan mérinide Abou-Eīnane.

De tous temps l'enseignement le plus complet s'est donné sous les voûtes de Karaouīine. Tous les savants moghrebins, certains mêmes algériens ou orientaux, se firent un point d'honneur de s'être abreuvés à cette source de l'intellectualisme ; aussi, les générations se transmettent-elles fervemment les noms des *eulama* célèbres qui l'illustrèrent et dont beaucoup se retrouvent dans le cours de cette étude.

Une bibliothèque incomparable, constituant un fond de richesse pour cette institution, recèle, jalousement conservés, les manuscrits précieux et authentiques, notamment les originaux importants et volumineux d'Abderrahmane Ibn Khaldoun ; ceux d'El Achmaouī et autres.

Ce centre de lumière se partage, avec d'autres grands collègues, la jeunesse fassie qui, lorsqu'elle ne s'adonne pas complètement aux études supérieures n'en néglige pas pour cela un certain degré d'instruction ; et c'est alors que délaissant le professorat elle s'adonne au négoce. En effet, ces sédentaires, actifs par tempérament, ne sauraient vivre dans l'oisiveté, d'autant plus qu'ils ont, pour beaucoup, d'ancestrales habitudes de luxe. Ces aspirations datent des divers exodes andalous, au temps de la splendeur des *Oméïades* d'Espagne, comme aussi de l'implantation des dynastes mérinides qui firent de Fez leur capitale et dont les trésors furent longtemps répartis dans les palais des courtisans.

Pourtant ne prêtons pas au terme négoce l'acception de commerce ordinaire, voyons-y plutôt la signification d'un trafic important entre le Moghreb et les diverses autres nations : tels les marchands de Damas, les fassis sont généralement « *gens de rare qualité* » et nombre d'eux, quittant le soir une étroite mais riche boutique, regagnent une confortable demeure, voire même un luxueux palais.

Étant donné que la cité, à la suite de sièges nombreux, eut à subir le pillage des conquérants comme aussi à supporter la convoitise de dynastes toujours plus avides, ce qui frappe le plus est la dissimulation de ces riches demeures en des ruelles cahoteuses et au milieu de murs de construction vulgaire. Cet état de contrainte s'est fatalement reflété sur l'esprit de la plupart des habitants dont l'abord est très réservé mais qui, lorsqu'ils prennent confiance, deviennent courtois et sympathiques.

Actuellement, une nouvelle ville, exclusivement européenne, s'étend au lieu Dar Debibarb, à environ une demi-lieue de l'ancienne Fez, que gouverne le plus valeureux guerrier du Moghreb, le pacha *Baghdadi* (al-barhdadi) fils de feu Bouchta ben Mohammed ben M'hammed *elbarhdadi*, lequel était né aux *Oulad-Djamiâ* fief de ses ancêtres originaires de Bagdad et de même souche que le *fkih*, le *mraboth* vénéré Sidi Elhadj-al-Rhazouani ben alBarhdadi descendant de l'illustré Santon moghrebin Sidi Mohammed-Chergui qui, d'après l'*Istikça* mourut le samedi matin, 23 moharrem 1143 (13 août 1730) et fut inhumé dans sa demeure voisine du mausolée de Sidi Mrhaïts.

Parmi les aïeux du pacha il y eut plusieurs « *hommes de prières et de science* » et, aussi, des guerriers : mais, le premier homme de poudre de qui le pacha cite le nom était son arrière grand-père, le kaïd-makhzène M'hammed al-Baghdadi, déjà surnommé *Bouchta* (le père des frimas) qui, sous le règne de *Moulai-Slimane* (1792-1822) commandait aux Bni-Mguild, et qui fit maintes campagnes avec ce sultan. Il mourut plus que septuagénaire et eut comme successeur son fils.

Mohammed al-Baghdadi, dit *Kaid'l-khil*, cavalier fameux et possédant plusieurs coursiers fougueux dressés et montés par lui seul. Il mourut sous Moulai-Abderrahmane ben Hicham.

Son fils Bouchta Al-Baghdadi, qui avait alors vingt-cinq ans, lui succéda dans sa charge de kaïd qu'il exerça en divers endroits. Il avait hérité la bravoure et la fougue paternelles ; aussi, tout jeune encore commandait-il à Azemmour. Il prit part à toutes les expéditions menées par Moulai-Abderrahmane et se distingua notamment chez les Bni-Snassène dont il devint kaïd. Il fut à Tforalt ; à Figuig ; au Sahara et fit partie de la mehalla contre les

Oulad-Sidi-Chikh. L'*amel* d'Oudjda lui fut alors confié, de novembre 1869 à octobre 1871 ; et, ensuite, de septembre 1876 à octobre 1878. En premier lieu il avait remplacé Abdesslamould Elhadj-Larbi. Dès son entrée à Oudjda, le 20 novembre 1869, il avait convoqué Ali-Ould-Ramdane, allié d'Elhadj-Mohammed-ould-Bachir, chef insurgé des *Bni-Snassène* ; mais il ne se présenta que le vingt-trois, avec les principaux notables dissidents qui furent alors avisés par l'*amel* que, par ordre du sultan, tout le butin fait par eux, le 11 octobre précédent, ensuite d'un assaut donné à la kasba d'Oudjda, devait



S. E. le pacha Mohammed ben Bouchta Al Baghdadi.

être restitué sans délai. Ces ordres furent exécutés mais les relations entre l'*amel* et le chef des *Bni-Snassène* demeurèrent tendues, chacun se tenant sur la défensive.

L'*amel* Bouchta Al-Baghdadi complètement gagné à la cause des *Oulad Sidi-Chikh* alors en rébellion contre les français et appuyé par certains chefs des *Angad*, refoula les goums algériens des *Bni-Ouassine* leur reprochant d'avoir pénétré en territoire marocain, alors qu'Ould-Bachir les soutenait

ouvertement. Ces événements rompirent le calme relatif qui s'était tant soit peu rétabli dans la région ; sur ces entrefaites l'amel Bouchta Al-Baghdadi quitta Oudjda, (27 novembre 1871). Cinq ans plus tard, au début du règne de Moulâï-Hassène ben Sidi Mohammed ben Abderrahmane dont il fut l'auxiliaire fidèle, il reprit à Oudjda les fonctions d'amel. Il gouvernait Oudjda depuis peu, alors que le sultan Moulâï-Hassène et le général Osmont, commandant la région de Marhnia, y eurent une entrevue courtoise, le 11 septembre 1876. A la suite d'une revue mutuelle des troupes, des réjouissances mémorables eurent lieu à Oudjda. L'amel Al Baghdadi qui, pendant le déplacement impérial, avait repris le commandement de sa méhalla, raccompagna le souverain jusqu'à la Moulouya pour rentrer ensuite à Oudjda, toujours plus orageuse, et qu'il ne devait plus quitter que deux ans après, pour reprendre la vie guerrière et faire partie de diverses expéditions notamment en Tafilelt. Il fut, sur ses dernières années, pourvu du *bachalik* de la capitale de Fez, gouvernant en même temps Azemmour où le suppléait son khelifa Elhadj El Ouâdhoudi.

S. E. le pacha Bouchta Al Baghdadi qui avait été l'ami du Grand-vizir Ba-Ahmed et qui avait vécu une existence particulièrement mouvementée, mourut à Fez en 1310 = 1893. Il laissait quatre fils :

Mohammed ; Saïd ; Housséine et Driss.

Saïd, qui fut longtemps kaïd des Oulad-Djamâa, mourut il y a quinze ans environ sans postérité ; Housséine qui avait vingt ans à la mort de son père continua ses études et devint le fkih de la famille, mais il mourut il y a vingt-et-un ans ; le plus jeune Driss, est actuellement âgé de soixante-ans, il gère les biens de la famille, intensifie la culture et fait de l'élevage avec succès ; quant à

S. E. Si Mohammed ben Bouchta Al Baghdadi, (aussi bien connu sous le nom de *Bouchta Al Baghdadi*), il naquit à Fez, il y a environ trois quarts de siècle, à la fin du règne de Moulâï-Abderrahmane, dans le palais bachalikal des Baghdadi, où le fkih lui apprit bientôt le Koran, « *Je fus aussi, nous dit-il finement, l'un des tholba, mais non des meilleurs... de cheïkh Mohammed ben Sbika ; car je donnais plus de satisfaction à mon père quant aux exercices du cheval et au maniement du sabre. A vingt ans je l'accompagnai en expédition chez les Bni-Snassène où je reçus le baptême du feu en combattant dans les troupes makhzène contre Elhadj-ould-Bachir ben Messaoud, des Bni-Ourhimèche, insurgé* ».

Après cette campagne l'ardeur guerrière du jeune khelifa s'exerça contre Bou-Amama venu de Figuig et installé chez les Zekkara ; au cours du combat cent-onze marocains furent tués en un jour. Sur l'ordre du sultan, Al Baghdadi rassembla ensuite sa mehalla qu'il embarqua à Saïdia pour la débarquer à Tanger afin de repousser le perturbateur Raïssouli et de l'anéantir par tous moyens : car il fallait opposer à la ruse et au courage du chef riffain une ruse semblable et un pareil courage. Le Baghdadi détruisit le kçar du rebelle et au cours de cette opération il fut grièvement blessé dans la région cervicale. Ce fut le général Fourniel qui lui fit prodiguer des soins immédiats par deux majors de Tanger. Remis sur « tête » l'intrépide *farès* continua sa campagne jusqu'à Chechaouène, dans les *Djebala*, d'où les contingents insurgés furent refoulés une fois de plus, et leur chef Raïssouli obligé de se réfugier en hâte

dans le *horm* de *Moulaï-Abdesslam-ben-Machich* au *Djebel'l-Alam*. La *mehalla* *Makzène* patrouilla alors dans le *Riff* occidental, dévastant les *Bni-Aârous*, les *Soumata* ; les *Bni-Ghorfet* ; les *Ahl Djebel-Habib* ; les *Bni-Iddir* et autres. Dès lors comprenant que les troupes, fortement cantonnées, ne céderaient point, *Raïssouli* s'enfuit chez les *Rhomara*, voisins du *Riff*.

Peu après le *Baghdadi* rentrait à *Tanger* par *Titouane* (*Tétouane*) non sans avoir nommé des *kaïds-makhzènes* dans les tribus « mangées ». Sa *mehalla* qu'il ramena à bon port comprenait cinq cents cavaliers, huit mille fantassins et huit canons ; ses principaux lieutenants, comme lui hommes de poudre et guerroyeurs fameux, étaient : *Assour er-Rbâi*, des *Aït-Rbâ*, *kaïd-reha* des *asker* ; *Kaïd Tahar oul Zidouh* du *Tadla* ; *Kaïd Boudjemâa el-Mesfioui*, son auxiliaire préféré actuellement *amel* du *Tadla* ; *Kaïd El-Hafdeh Cherradi ed-Delimi* ; *Kaïd Ech-Cherradi el-Amri* ; *Kaïd Brahim Chebbani* ; *Kaïd M'barek Doukkali* ; *Kaïd Mohammed al-Yemmouri* ; *Kaïd Omara Cherradi* ; et quelques autres chefs d'égale vaillance, dont le fameux *Bouaouda*. Ce *Bouaouda*, quoique très âgé déjà, était un chef possédant de réelles qualités de commandement, mais très dur pour lui-même il était aussi très dur pour les autres, et quand il faisait punir un homme la bastonnade s'infligeait jusqu'à la mort, ce qui rendit légendaire le terme terrible de *fabour Bouaouda* (le cadeau, la faveur du *Bouaouda*) ; expression encore employée par les poilus marocains pour désigner les châtiments sévères.

Le *Baghdadi* demeura à *Tanger*, le temps nécessaire à la rentrée de la *rethaïa* (imposition de guerre) et au remplacement de cent-trente chevaux mis hors d'usage.

Son Excellence avait eu déjà une page glorieuse en 1885 sous *Moulaï-Hassène* lors de la *Campagne du Sous*, où il avait combattu aux côtés de *Sidi-Mohammed al-Housséine Benhachem*, *chérif semlali* du *Tanezrouft*, instauré malgré lui *kaïd* du *Houz* de *Taroudant*. Le *chérif* appuyé par *Bouchta*, nommé *Kbir-al-Mehalla*, vint à la rencontre du *Sultan*, près de l'*Oued-Noun*, où furent échangés les cadeaux d'usage. Il arriva à cheval entouré des chefs de *Taroudant*. Tous partirent alors pour le *Tafilelt*. Au cours de cette expédition S. E. *al-Baghdadi*, qui avait été fait *pacha* de *Taroudant*, laissa son commandement à son frère et *khelifa* *Housséine*, et appuya la *harka* *chérienne* de *Sidi Mohammed'l-Kebir* fils aîné du *sultan*. La *mehalla* forte de quarante mille hommes parcourut le *Ferkla* ; le *Todhra* ; le *Khemis* des *Magamane* et *Kçar-essouk*, où elle fit sa jonction avec l'armée du *sultan*, pour rentrer par le *Kçar-Moulaï-Slimane*, puis *Maârka* ; *Oulad-Sahara* et *Dar-elbeïdha* (*Casablanca*). Cette campagne avait duré trois mois d'été ; et, une troisième *mehalla* y avait pris part sous le commandement du *chérif* *Moulaï-Belrhit*. Le séjour en *Tafilelt* avait duré un mois et demi.

Naturellement *Baghdadi* prit part à toutes les expéditions importantes de *Moulaï-Hassène* et après le stade de la régence de *Ba-Ahmed*, il servit toujours vaillamment le nouveau souverain *Moulaï-Abdelaziz*, qu'il représenta dans le *Rif* — toujours perturbé par *Raïssouli* — de 1901 à 1908. Le 21 août 1909 s'accomplit l'un de ses plus beaux faits d'armes : la dispersion par sa *mehalla* des partisans du *Rogui Bou-Hamara*, qui, acculé dans les *Bni Zeroual* fut capturé douze jours après par le *kaïd* *Ahmed Belbachir-el Barbouchi*, plus tard *pacha* de *Tiznit* (v. p. 440).

Rentré à Fez, le Baghdadi fut emprisonné par Moulaï-Abdelhafidh qui le libéra grâce à l'intervention du Consul de France, M. Regnault. Les événements de Fez le trouvèrent fidèle à la France : seul son *tabor* (escadron) ne fit pas défection et recueillit les officiers qui avaient pu s'échapper des autres tabors. Le Baghdadi devint alors l'adjoint du colonel Gouraud et fit avec lui « de la bonne besogne ».

Aussitôt après, S. E. Mohammed ben Bouchta Al Baghdadi fut nommé pacha de Fez où il domine la cité de tout le prestige de son passé sans reproche et de toute la sincérité de son loyalisme, car disons-le bien haut, ce noble vieillard fait l'admiration de tous par la rectitude et la dignité de sa vie et par sa probité exemplaire : c'est ce qui avec les services encore rendus par lui, dans le Rif en 1925, à la tête de sa méhalla aux côtés du colonel Noguès, — qu'il appelle « le lion du Rif » — lui a valu de la Nation reconnaissante la dignité de *Grand-Croix de la Légion d'Honneur*.

Les enfants de S. E. Al Baghdadi : Abdelkhalik ; Abdelouahd et Abdelkrim suivent comme tholba les traces de leur frère aîné, Si Thaïeb, jeune savant de Karaouïine, pour glorifier encore la réputation du vieux brave qui, encore que fort gai et très lucide, nous dit plaisamment :

« Certes, j'éprouve beaucoup plus de difficulté à me lever quand je suis assis, ou à m'asseoir lorsque je suis debout, que je n'en ai eu au cours de toutes mes campagnes pour sauter à cheval et courir sus à l'ennemi ».

Fez, Mai 1931.





S. E. Sidi Mohammed Tazi, Pacha de Fez

S. E. Sidi Mohammed Tazi (1)

(pacha de Fez)

La famille Tazi compte parmi les plus opulentes du Makhzène marocain. Elle a évolué depuis le siècle dernier aux côtés de la Dynastie Alaouïe, en lui fournissant d'appréciables diplomates et d'éminents auxiliaires.

Originaires de Taza, comme leur nom l'indique, les Tazi ont pris souche de bonne heure à Fez où ils n'ont pas tardé à conquérir la première place dans la cité.

S. E. le Vizir Elhadj-Omar Tazi précise : « Notre famille est originaire du Hedjaz d'où elle a exodé en Andalousie avant de s'installer, il y a bien des siècles déjà, dans la région de Taza ; jusqu'à ce qu'au siècle dernier les événements, comme aussi les affaires et la politique, l'attirèrent à Fez où elle se fixa depuis. »

Ce nom de Tazi fut illustré déjà à la IX^{ème} Corne par *Mohammed ben Ali Elleneti Et-Tazi*, auteur de nombreux poèmes dont une *lamia* (rime en lam) et une poésie, le « *sabre tranchant* » qui traite de la perpétuité de la prière *oudh eïfat*. C'était un cheïkh à la conscience nette comme aussi un homme de conseil éclairé.

L'aïeul de la génération actuelle fut *Abdallah Tazi*, homme fort instruit, qui eut à cœur de faire instruire ses enfants tout en les initiant à la vie pratique, entre autres son fils Abdelkrim qui devint bientôt un personnage influent de l'Empire Chérifien.

Sa connaissance approfondie des affaires, du négoce, comme aussi de la politique marocaine en firent au temps du Sultan Sidi Mohammed ben Moulaï-Abderrahmane, un précieux auxiliaire du makhzène. Grâce à son habileté, les ports du Moghreb furent enfin ouverts au libre commerce permettant ainsi tous échanges et donnant une extension considérable aux transactions internationales. Le pays tout entier éprouva de ce fait une plus grande aisance ; aussi, le sultan toujours plus soucieux des intérêts de ses sujets plaça-

(1) En 1931 Mohammed-Tazi bien qu'encore 1^{er} Khalifa de S. E. Baghdadi — pour ainsi dire Pacha honoraire — remplissait les fonctions effectives de Gouverneur de Fez ; et, il fut maintenu à ce poste à la mort de ce dernier, c-à-d. en décembre 1931.

t-il cet homme avisé — que familièrement il appelait le *cheïkh Tazi* — à la tête des finances, d'abord à Fez, puis à Marrakech où il organisa un système financier qui est encore quelque peu en vigueur.

Il acquit ainsi une réputation qu'héritèrent ses enfants, à sa mort survenue en 1294 = 1877. Tous furent des personnages *makhzène* :

Son Excellence, le Vizir elhadj-Omar ben Abdelkrim Tazi n'avait que cinq ans à la mort de son père. Il commença et poursuivit ses études sous une heureuse tutelle familiale ce qui lui permit, en 1890, alors qu'agé de dix-huit ans à peine, d'accomplir le pèlerinage canonique. A son retour d'Orient, où il avait fait la classique tournée des Universités et s'était surtout inspiré de vues économiques, Elhadj-Omar Tazi fut nommé *naïb* de son frère Si Tahar ben Cheïkh Tazi, alors *amine ech chekara* (intendant des finances) ; qui fut l'un des plus célèbres financiers moghrebins du siècle dernier. Ce fut ainsi que le Grand-vizir d'alors ; Si Ahmed Ben Moussa, put apprécier son esprit d'ordre et lui confier à Marrakech la charge d'intendant de sa Maison où il demeura jusqu'en 1897. Cette même année le sultan Moulâï Abdelaziz, désireux de faire à Marrakech sa visite d'avènement, décida d'habiller de neuf ses troupes régulières ainsi que les cheurfa et autres notables. A priori, la besogne paraissait impossible étant donné le court laps de temps dont on disposait avant les fêtes de l'Aïd-eç-çhir, époque fixée, car l'on était en plein ramdhane et vu surtout l'exiguïté des ressources fiscales ; Mohammed Cheïkh Tazi, amine des finances d'alors et frère de Son Excellence, fut chargé de réaliser ce prodige, mais devant la difficulté il se récusa et s'en ouvrit au « *Premier moghrebin* » en priant de convoquer le jeune intendant Omar, ce qui fut fait sur l'heure. « *J'affirmai alors, dit le vizir, que tout serait prêt en temts voulu, et, de fait, la veille de l'Aïd, lorsque le cortège impérial se présenta aux portes de la capitale du Sud, tout était là, vêtements et chaussures. Pour ce faire, tous les artisans de la région avaient travaillé jours et nuits. Je fus chaudement félicité.* »

Quelque temps après, Si Omar Tazi fut nommé amine de la douane à Méhilla avec une double mission comportant surtout l'observation des tribus riffaines déjà fort remuantes. En effet, un conflit éclata entre ces tribus et le kaïd Mohammed Anflous El-Hahi, résidant alors par mesure disciplinaire à la kasba Djenaba près de Méhilla. Assiégé dans ce bordj qui abritait aussi son ami, l'actuel ministre de la Justice Cheïkh Bouchaïb Doukkali alors kadhi et iman de la mosquée, le kaïd n'était pas en forces pour résister longtemps, et ce ne fut que grâce à la diplomatie d'Elhadj-Omar Tazi que les assiégés furent libérés. Peu après arrivait un nouveau kaïd, El Bachir ben Semah, en même temps qu'un détachement de soldats sous les ordres de Moulâï-Boubekr, chérif de la Famille régnante. Ce ne fut qu'en 1899 que l'amine put regagner Fez pour de là, quelques mois plus tard, repartir à Marrakech comme trésorier général de l'Etat chérifien, en remplacement de son frère Mohammed Cheïkh Tazi qui venait de succéder en qualité de ministre des finances à Abdesslam Tazi, de Raat.

En 1901, l'ancien ministre de la guerre, Si Elhadj Mehdi El Mennebor, ayant été chargé d'une ambassade en Europe, s'adjoignit comme conseiller

Elhadj-Omar Tazi, qui confia alors son intérim d'amine à son frère Abdel-Letheïf Tazi alors Pacha de Casablanca.

De retour de mission, Si Omar fut nommé administrateur des Domaines de l'Etat chérifien et dès *Moustafadate* de Fez, succédant dans cette charge à Si Elhadj Abdesslam El Mokri décédé.

Un peu plus tard il était remplacé dans ses fonctions d'amine par son frère Abd-el-Letheïf et acceptait lui-même la charge délicate d'*hajib*, (grand chambellan) de Moulai-Abdelaziz, en même temps qu'il était nommé membre du *Medjlès* supérieur du gouvernement avec voix délibérative.

L'aménité du jeune vizir lui valut la confiance du public comme aussi l'estime des cheurfa et des eulama. Sept ans durant il fut auprès de son souverain jusqu'au jour où Moulai-Abdelhafidh, ayant été proclamé à Marrakech la Cour décida de quitter Fez et de se transporter à Rabat, en vue d'organiser une forte méhalla ; quant à Elhadj-Omar il gagna Mogador par voie de mer pour tenter de rallier à la cause de son sultan, le kaïd Anfloûs des Haha, qui, ennemi du grand kaïd Abdelmalec El Mtougui penchait pour le prétendant. C'était en avril 1908. Mais les événements se précipitèrent et les négociations furent sans effet.

Le sultan Moulai-Abdelaziz vaincu à Dar-El-Djaker en bordure des Serharna se réfugia à Settat, pour de là, gagner Tanger, et le *hajib* après avoir réintégré Mogador se rendit à Casablanca d'où il s'embarqua pour Algésiras, accompagné dans sa retraite par feu son frère Mohammed Cheïkh-Tazi. La légation de France prit les transfuges sous sa protection et un peu plus tard l'ambassadeur Regnault — diplomate réputé — s'employa à aplanir les difficultés avec le nouveau sultan Moulai-Abdelhafidh, si bien que l'année suivante Elhadj-Omar Tazi rentrait à Casablanca. Pourtant ne pouvant décemment reprendre du service dans le nouveau makhzène il se livra au grand négoce avec divers Etats européens, notamment l'Angleterre où il avait, à Manchester, fondé deux importants comptoirs de commission et importation.

Dans le courant de décembre 1914, le général commandant la région de Casablanca, lui fit confier le bachalik de cette ville. Il contribua dès lors au développement de cette cité en octroyant des terrains pour la création des grandes artères telles que les boulevards de la Liberté, de l'Horloge, etc., etc. Ce fut quatre ans plus tard en dzou-l-Kada 1336 = août 1918 que Son Excellence Elhadj Omar Cheïkh Tazi, fut appelé par S. M. Moulai-Youssef au poste du Ministre des Domaines de l'Etat Chérifien, portefeuille qu'il conserva jusqu'en 1930, époque à laquelle il fut nommé Vizir honoraire. Il est Grand-Officier de la Légion d'Honneur.

* * *

Plusieurs autres membres immédiats de la famille de Cheïkh Tazi ont eu des charges prépondérantes, citons : Si Abdelouhab Tazi qui fut surintendant du Trésor impérial sous Moulai-Abdelaziz ; Si Elhadj-Tahmi Tazi ; Si Elhadj-Madani Tazi ; Thaleb Ahmed Tazi ; Si Mohammed ben Abdelouahab Tazi qui furent des amins des douanes chérifiennes, d'heureuse carrière.

Si Mohammed ben Mekki Tazi, fut longtemps aussi surintendant du Trésor impérial de Moulai-Abdelaziz, à Dar-Adiel de Fez et, de cette cité, est encore un notable fort estimé.

* *

Un autre des fils, parmi les aînés, de Cheïkh Tazi, étant encore à la tête d'une des charges importantes de l'empire chérifien, est :

S. E. Sidi Elhadj-M'hammed ben Cheïkh Abdelkrim ben Abd Allah Tazi.

Né à Fez en 1870, il fit, comme tous ses frères, de sérieuses études et accomplit, tout jeune encore, le pèlerinage de La Mecque, ce qui développa davantage son remarquable esprit d'initiative. Il fut en 1903 nommé Mot'hassib (surintendant de l'alimentation) de la ville de Fez, assurant en même temps la suppléance de surintendant des Finances. Le sultan qui le tenait en particulière estime ne tarda pas à l'appeler à participer aux délibérations du Conseil des Ministres. A la même époque, il assumait la lourde tâche de conseiller technique de l'ouzarat des finances, pour la négociation et la réalisation du mémorable emprunt de 1904.

Etant donné l'activité qu'il avait déployée et l'énergie qu'on lui connaissait, S. M. Moulai-Abdelaziz, le délégua, entre 1906 et 1907 pour rassembler les mehallate chérifiennes de Safi et de Mogador, et les diriger sur Marrakech et le Sud en vue d'y rétablir l'ordre fortement compromis par les menées des prétendants et la rébellion des dissidents. Ce même souverain l'éleva alors à la dignité de Ministre plénipotentiaire et d'Envoyé extraordinaire, chargé en cette qualité, de plusieurs missions à Paris.

Après la retraite de ce sultan, son successeur Moulai-Abdelhafidh rappela instamment S. E. Elhadj-M'hammed Cheïkh Tazi et lui confia l'ouzarat des Travaux publics ; et lorsqu'en 1914, Fkih El Guebbas fut élevé au rang de Grand-vizir, ce fut lui qui lui succéda à Tanger comme naïb du sultan. Trois ans après, un dahir impérial le désignait pour présider le Comité spécial des Travaux publics ainsi que celui des Adjudications de Tanger, en remplacement de S. E. Elhadj Mohammed El Mokri, nommé à son tour Grand-vizir.

Pendant toute la guerre il fut en relations constantes avec la Résidence Générale de Rabat et le Quai d'Orsay qui appréciaient vraiment son intelligente collaboration. Le maréchal Lyautey l'appelle « *mon ami* ».

Enfin en 1928, Elhadj-M'hammed Tazi a été nommé *mendoub* de S. M. Sidi Mohammed à Tanger, avec le titre de Vizir.

Son Excellence est *Grand-Officier* de la *Légion d'honneur*.

Ses fils sont, en outre Si Mohammed, pacha de Fez ; Si El Madani fkih de la famille ; Si Abdelmajid, l'un des savants de Karaouïine, ainsi que leurs frères Si Ahmed, 1^{er} khelifa du naïb de Tanger ; Si Hassène, auxiliaire de Si Elhadj-Omar Tazi à Rabat et Si El Abbès, interprète aux Services municipaux de Fez.

* *

S. E. Mohammed ben Elhadj-M'hammed Tazi est, comme nous venons de le dire, le fils aîné de l'éminent Représentant officiel du sultan



S. E. Si M'Hammed Tazi, khelifa de S. M. le Sultan, à Tanger

à Tanger. Il est né à Fez, en 1890 et y fit de sérieuses études sous la direction de précepteurs particuliers qui le préparèrent aux cours supérieurs de l'Université Karaouïine avec les réputés professeurs Fkih Belkhiath et Fikh Sidi Ahmed Beldjilani, Président actuel du Conseil de l'Ordre de cette Université.

Entre temps il avait fait ses premières armes diplomatiques aux côtés de son père, qui, confiant en son caractère posé et en sa précoce circonspection, l'emmena volontiers en qualité de khelifa pendant la période de rétablissement de l'ordre qu'il accomplit dans le Sud à la tête des mehallate de Safi et de Mogador. Aussi quelques années plus tard ses réelles qualités administratives, sa vaste compréhension du négoce, sa vive intelligence, et surtout son esprit cultivé attirèrent-ils sur lui, bien qu'il fût jeune encore, l'attention du Protectorat et des Grands du Makhzène qui, en 1924, le jugèrent apte à remplir les fonctions de Premier khelifa du Pacha de Fez ; poste d'autant plus délicat que le Baghdadi quasi-octogénaire ne pouvait plus guère assurer un service effectif : mais, plaisons-nous à le dire, S. E. Mohammed Tazi, sous des dehors mondains et placides, cache une grande énergie.

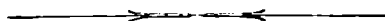
Dès lors le khelifa dirigea avec la fermeté qu'il convenait l'important prétoire autonome de Fez-Djedid qui étend sa juridiction sur les sujets marocains, musulmans et israélites, justiciables de droit commun, habitant la ville nouvelle, le mellah et Fez-Djedid jusqu'à la porte de Bou-Djeloud.

Il fut de plus Président délégué du *Medjlès-albaladi* ; de la Société Musulmane de bienfaisance ; de l'Orphelinat indigène de la Médina et Président de droit du Medjlès du Mellah.

Son Excellence a fait partie du cortège officiel qui accompagna S. M. Moulaï-Youssef en France, lors de l'inauguration officielle à la Grande-mosquée de Paris, et est membre de la Société des Lieux Saints de l'Islam.

S. E. Mohammed Tazi est Officier de la *Légion d'Honneur* et la plus belle louange qu'on puisse décerner à ce chef actif et loyal c'est de constater l'unanime approbation qui, dans toute l'Afrique du Nord, a accueilli son élévation au bachalik de Fez.

Fez, 1931.



La famille Fassi

A Fez, comme dans tous les grands centres universitaires musulmans, à part les nombreux lettrés se complaisant à l'étude bien que se livrant à des occupations diverses, existe la caste des savants professionnels, ou *eulama*, dont la charge et les qualités intellectuelles sont en quelque sorte héréditaires. Parmi eux certains se distinguent, depuis des siècles, tels les membres de la famille Elfassi.

Des volumes ne suffiraient pas pour exalter la science et les vertus des nombreux personnages illustres de la famille Elrassi — célèbre entre toutes — et dont certains membres, imams vénérés, eux-mêmes théologiens distingués font partie de la *Salsla* choisie de l'Imam El Djazouli ; notamment, le cheïkh Abou'l-M'hassine Youssef ben Mohammed Elfassi, cinquième de cette chaîne mystique, son frère et suivant, Sidi Abderrahmane ben Mohammed Elfassi, puis vient l'Imam Abou'l-Baraka Abdelkader Elfassi ; enfin le huitième maillon de la même *Selsla* est Sidi Mohammed ben Cheïkh Abdelkader Elfassi, petit-fils du précédent.

Actuellement cette famille est représentée à Fez et à Tétouan par trois branches issues d'un ancêtre commun, le célèbre **Sidi Abou'l-Mahssine Youssef Elfassi**. Ce cheïkh, dont le renom de science et de sagesse est demeuré légendaire, laissa en mourant, entre autres enfants : Larbi, Ali et Ahmed, trois fok'ha qui tinrent à honneur, ainsi que leur descendance d'ailleurs, de perpétuer ses vertus. Leur postérité fut nombreuse mais se dispersa au gré des événements tant dans les deux Moghrebs qu'en Ifrikia et jusqu'en Orient. Tous furent des personnages connus et louangés dans les ouvrages arabes.

Le berceau familial des Ahl Alfassi fut, en Maroc, *Kçar'l-Kebir* où avaient émigré leurs ancêtres d'Andalousie dont le chef était l'Imam Mohammed ben Abd Allah, savant réputé d'Andalousie, plus connu sous le nom de *Ben-Eldjed el-Fihri*, et qui quitta Séville (Ichebilia ou Chebillia) pour Grenade d'abord et Malaga ensuite. Il fut le coryphée des contemptatifs ; la couronne des vrais serviteurs d'Allah et, au début de la huitième corne, ses *khothbata* eurent leur écho dans toute l'Andalousie voire même au delà du « *Djebel-Tharik* » (Gibraltar).



Groupe diplomatique 1905 : Président Si Elhadj-Mohammed El Mokri (*assis au centre*) ; Cheikh Abdesslam Fassi, assesseur (*assis à gauche*) ; Si Kaddour Benghabrit, interprète de la mission (*assis à droite*) ; Si Elhadj-Ahmed El Mokri (*debout à gauche*), et Si Benbouabdillah.

Cheikh Beldjed el-Fihri était fils d'Abd Allah ben Yahïa ben Abd Allah ben Farradj ben El Djed — le premier venu de l'harith des *Bni-Fihr* — ben Youssef ben Abderrahmane ben Eddhaoui-el-Fihri dont le vrai nom était Abdelmalec ben El Kattam, qui fut gouverneur de l'Espagne musulmane, au cours de la deuxième corne et appartenait au groupe des enfants d'Okba ben Nafeh (63 = 682) qui lui même remontait à Kaâb, huitième aïeul du Prophète Mohammed et dont le fils était Abou-Obeïda lui même père de Habib (123 = 741).

L'imam Mohammed Beldjed el-Fihri eut un fils, l'érudit cheïkh Abdelmalec plus connu sous le nom de « *fils de l'imam* » et qui, lui-même, eut trois garçons — lesquels quittèrent Malaga — : Abou-Bekr, surnommé *Belhassène* qui enseigna à Alger, y mourut et y fut enterré dans le courant de la neuvième corne ; tandis que ses puînés Abou'l-Abbas Ahmed et Abou-Zeid Abderrahmane s'installaient à Fez dès 880, dans le quartier des *Chennakine*, aujourd'hui *Cherabliïne* : c'était au déclin de la puissance musulmane en Espagne.

Cheikh Abderrahmane, fit Ecole à Fez où il mourut en 889 = 1476. Son fils aîné Youssef continua à Kçar'l-Kbir, où il s'était fixé auprès de ses parents, l'enseignement paternel et y mourut en 920 laissant deux fils : Ahmed mort en 987 et dont le fils postume, Ahmed, fut l'un des plus réputés maîtres du Kçar jusqu'à sa mort survenue en 1031 ; quant au cadet,

M'hammed ben Youssef ben Abderrahmane, mort à Kçar en 974 il fut le père de l'illustre *kothb* Youssef ait *Abou'l-M'hassine* qui, né à Kçar'l-Kbir en 937 enseigna, par la suite à Karaouiïne de Fez, où, grand maître du Soufisme, il fut le porte-étendard de la *tharika Chadoulia*. Il y mourut en 1013 = 1604 et reçut la sépulture à *Bab-el-Ftouh*. Il laissait trois fils : Larbi ; Ali et Ahmed qui, tous trois, méritèrent par leurs vertus le surnom de *M'hassine* (ou *mohassine* : bienfaisant, généreux).

Le cadet Cheikh Ali était né en 960 à Kçar-el-Kbir où il mourut en 1030, laissant quatre garçons : Abdelouahad (père d'Abderrahmane lui-même père de deux grands juristes Abdelouahad et Mohammed) ;

M'hammed — dit *Abou-Asseria* — ben Cheikh Ali qui eut aussi une illustre descendance ;

Ahmed ben Cheikh Ali, dont l'un des fils Abou-Abd Allah Mohammed fut nommé muphti de Fez, en dzou-l'Kâda 1078 = avril-mai 1567, par le sultan filali Mouaï-Rachid — au moment de l'expédition contre la zaouïa de Dila-Tadla — afin d'exercer son prestige familial sur les esprits fort partagés, dans cette capitale du Nord ;

et, enfin, le quatrième fils de Cheikh Ali ben Abi'l-M'hassine, fut le célèbre imam Abdelkader el Fassi qui, en 1007, naquit à Kçar-el-Kbir et devint un brillant élève, puis un cheïkh de Karaouiïne de Fez. Il fut l'*aâlam* parmi les eulama et on traduit de l'*Istikça* : Le 10 ramdan 1075, un violent tremblement de terre ébranla Fez et d'autres pays du Moghreb. « *Le tremblement de terre*, dit le docteur Abou'l-Abbas Ahmed ben Abdelhadi, chérif Sidjilmassi, eut lieu au moment où nous assistions à une lecture d'El Bokhari chez le grand cheïkh, l'imam, Abou-Mohammed Abdelkader Elfassi. (Dieu lui fasse miséricorde !) Chacun de nous se leva et, avec nous, le cheïkh lui-même : nous

pensions que la toiture allait s'écrouler sur nous, car une poutre avait sinistrement craqué. Tout le monde apeuré fuyait, ceux qui étaient couchés, et ceux qui étaient assis, ressentirent la secousse ; ceux qui dormaient furent réveillés ; mais, ceux qui marchaient ne s'en aperçurent pas. Comme on demandait au cheïkh si vraiment le tremblement de terre était produit, comme on le prétend dans le peuple, par un mouvement du Taureau sur lequel repose le monde, ou par un mouvement du Poisson. Il répondit que cette croyance était fausse et sans fondement, et il ajouta : Un sage a dit que le tremblement de terre est produit par une compression du vent dans l'intérieur de la terre. »

En 1082, cheïkh Abdelkader ben Ali El Fassi fut à la tête des eulama qui rédigèrent la beïa d'adhésion à la proclamation du Sultan Moulaï-Ismaïl succédant à son frère Moulaï-Rachid ; ses deux fils Abou-Abd Allah M'hammed et Abou-Zeïd Abderrahmane — auteur du *Nadhm-l'Amal* — signèrent avec lui ainsi que Cheïkh El Youssi ; cheïkh El Mguildi ; cheïkh Mohammed ben Ali El Filali et le kadhi Boumédiène. Le jeune prince avait alors vingt-six ans et avait été l'élève de cheïkh Abdelkader qu'il affectionnait et vénérât.

... Vers 1090, est-il dit encore dans l'Istiksa, il y eut une sécheresse qui amena la disette. Le prix du blé atteignit 40 onces le moud et même 60.

La population fit des prières pour demander la pluie. Le premier imâm qui dirigea cette prière fut le kadhi Abou Abd Allah Mohammed Elarbi Bordala.

Une sixième fois les prières furent prononcées, par Abou Abd Allah Mohammed Elmrabet Eddilaï. On dit encore des prières pour la septième fois, sous la direction de Abou Abd Allah Albou Inani et ensuite ce fut au tour du saint, de l'austère cheïkh Abou Abd Allah Mohammed Elarbi Elfichtali de servir de *Khathib*. A chaque fois la pluie tombait mais en quantité insuffisante. Pour la neuvième fois on recommença la prière, sous la direction du kadhi Bordala. Ce jour là, dans le cortège, le cheïkh-el-Islam, la bénédiction de la nation, l'imâm Abou Mohammed Sidi Abdelkader Elfassi, sortit monté sur son âne, faisant marcher devant lui les chérifs de la « Famille Pure », et demandant à Dieu de se laisser fléchir à leur intercession.

Au retour de la procession lundi 5 moharrem 1091 il tomba un peu de pluie. Le lendemain elle fut abondante et de suite le prix des denrées baissa, le blé descendit à 30 onces.

En cette même année... « ... Le mercredi 8 ramdan 1091, au moment du dhohor, trépassa le cheïkh de la communauté musulmane de Fez et du Moghreb, le grand imam, le savant célèbre, le cheïkh Abou Mohammed Abdelkader ben Ali ben Youssef Elfassi, qui est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses œuvres. On a fait justement remarquer que, malgré l'étendue de son savoir et les bienfaits dont il fit profiter les habitants des trois Moghrebs, il n'a pas composé le moindre ouvrage déterminé, ni le moindre commentaire : il se bornait à écrire des réponses excellentes (*Ajouiba*) à des questions qui lui étaient posées et qui ont été réunies en un seul volume, par un de ses compagnons. »

Il mourut dans sa zaouïa réputée et son fils Abderrahmane composa en mémoire de lui un livre intitulé *Thouafate elakabir fi manakib cheïkh Abdelkader*, mais lui-même ne devait pas lui survivre longtemps puisqu'il mourut cinq ans après. Ce cheïkh très docte était également versé dans toutes les

sciences et les belles-lettres ; auteur de nombreux poèmes on cite encore de lui le *kitab Elouknounm fi mabadi-l'ouloum* (Livre des précurseurs des sciences).

Quant au second fils de l'Imam Abdelkader, le cheikh M'hammed aïeul direct des Fassi-el-Fihri, de Fez, il était né en 1042 et il mourut en 1116. Joignant l'art à la science et aux lettres, musicien dans l'âme, il composa un traité sur la musique. C'était un personnage familiarisé avec la métrique et qui commentait aussi aisément le *hadits* que le Sidi-Khelil.

Son fils Ahmed naquit en 1093 et après une existence surtout consacrée aux pèlerinages aux mausolées des Santons vénérés il mourut dans la Vallée de l'Ouerhra, près de *Mechrat-Errekham*, en 1164 = 1750, laissant un fils Bouabdillah Mohammed, dit Abou-Mediane qui fut le premier *khathib* de la famille. Très versé dans la théologie et dans l'histoire il retraça la *Sirat-Ennebbi* (l'épopée du Prophète) et préfaça l'ouvrage *Essirab* d'Ahmed ben Faris. On lui doit la transcription de nombreux proverbes arabes. Il avait soixante-neuf ans lorsqu'il mourut à Fez en 1181 = 1767. Dix ans auparavant il avait lui-même rédigé la *beïd* d'intronisation en faveur du glorieux sultan Sidi Mohammed ben Moulaï-Abd Allah ; il avait été assisté dans cette agréable tâche par son docte cousin l'imam reconnu — celui qui portait l'étendard des sciences spéculatives et des sciences pratiques — Abou-Hafs Omar El Fassi. Le même sultan eut recours à ces mêmes jurisconsultes pour élaborer l'*assiette de l'impôt makhzène*, et dès lors recruta ses plus fameux *kathibs* dans la famille Beldjed-El Fassi.

Cheïkh Abou-Medienne Bouabdillah El Fassi laissa, entre autres enfants, Abdelhafidh qui, poète fort goûté, mourut à Rabat, à cinquante-neuf ans, en 1194, non sans avoir particulièrement dirigé les études de ses deux fils, Abdelaziz et Abderrahmane dit *Elmedjoub* qui, grand penseur et délicat poète se plut aussi à visiter les mausolées des santons du Moghreb. Il séjourna assez longtemps en la zaouïa *hamzaouia* du marabout Abou Salim — au *djebel Layachi* dans la tribu des *Aït-Haddidou* — le même qui avait accompli le pèlerinage aux Lieux-Saints à pied et en était revenu de même sans avoir changé ni de vêtement ni de *naâlata*. On conserve encore dans le mausolée ces lambeaux sanctifiés ainsi que son bâton de pèlerin. Cheïkh Abderrahmane, qui était né en 1171, se réfugia dans la paix d'Allah en 1260.

Son fils Abd Allah hérita son goût pour les voyages aussi, après avoir été nommé *khathib* de la Mosquée des Andalous, accomplit-il le pèlerinage canonique. Il mourut *haqj* en 1271 = 1855. Il laissait un fils Allal — ou Ali — qui fort longtemps devait exercer la charge de *khathib* sous les divers sultans, depuis Moulaï-Abderrahmane ben Hicham jusqu'au début du règne de Moulaï-Abdelhafidh. Homme instruit il écrivit diverses œuvres, notamment le *Ktib dial-l'Kamous* et un précis régissant les sujets marocains à l'extérieur *Etthemâin*. Il mourut à Fez, en 1314, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et y fut inhumé.

Le fils aîné de l'Imam Allal el Fassi, le savant, le docte cheïkh Abdesslam fut aussi un *khathib* éloquent qui jusqu'en 1312, époque de sa mort, fut *iman* de la mosquée impériale. Le destin le ravit alors qu'en pleine renommée.

Il laissait, entre autres enfants : Abd Allah et Abdelouahad ; Mohammed-Saïd. Ce dernier, brillant lauréat de Karaouïine naquit à Fez en 1301.

Cheïkh Abdelouahad ben Abdesslam El Fassi Beldjed El Fihri est également

né dans la capitale du Nord en 1294 = 1877. Tout jeune encore alors qu'élève de l'Université, il se distingua par son esprit spéculatif et sa délicatesse de poète ; il étudia, écrivit et réunit tous ses commentaires en un recueil important. L'on peut dire de lui qu'il est le « *rais de la fetouha* ». Grand muphti de la Cité de Fez il est l'un des membres les plus influents et les plus réputés du *Medjlès des Eulama*. C'est un homme amène et modeste comme tous les vrais savants. Son fils Allal El Fassi, né en 1326, est aussi un fin poète, à la rime facile et agréable, qui, à juste raison, a mérité le titre de *Chaâir ech-chabab* (poète de la jeunesse). Quant à feu

le vizir **Abd Allah ben Abdesslam El Fassi Beldjed El Fihri**, il naquit à Fez en 1288 = 1872 et reçut les premiers enseignements de son aïeul et de son père ; et si bien, qu'à dix ans il récitait le *Koran* par cœur (il était *kafoudh*!). Après de brillantes études à Karaouïine il fut, à l'âge de vingt-quatre ans, alors que déjà professeur, *imam-khathib* de la Mosquée particulière des Sultans à Fez-djedid, et de la *moçallat* qui se trouve hors de *Bab-Chria* (Bab-Seguia). Vers cette même époque, ramdhane 1313, on lui confia une charge dans l'administration des *habous* de Karaouïine et de ceux de la Mosquée de Fez-Djedid. Après avoir été chef du Secrétariat particulier du Sultan puis kadhi-vizir, en 1325, il fut, deux ans plus tard, choisi comme naïb des Affaires étrangères par Moulai Abdelhafidh et désigné pour faire partie d'une ambassade déléguée auprès du Gouvernement français, et chargée d'arrêter les dispositions d'évacuation de la Chaouia et d'étudier un « *modus* » réglementant les emprunts contractés par l'ex-Sultan Moulai-Abdelaziz. Cette mission, qui séjourna seize mois à Paris, était présidée par S. E. Elhadj-Mohammed El Mokri le Grand-vizir actuel et comprenait aussi comme drogman Si Kaddour Ben Ghabrit, depuis, Ministre plénipotentiaire (Le tableau ci-contre la représente).

De retour au Maroc, S. E. Abd Allah El Fassi fut nommé Kadhi de Fez-elbâli, jusqu'en 1330⁰⁰ ; puis vizir du khelifa impérial Sidi Mohammed-El Mahdi, frère du Sultan S. M. Moulai-Youssef.

Il mourut à Fez le lundi 27 dzou'l-Hidja 1348 = 26 mai 1930 au moment où le moudzen appelait à la prière de l'âcha. Il fut enterré au cimetière d'Al Kirab auprès d'Abou-Zeid El Arif El Fassi frère de Sidi Abou-l'M'hassine. Erudit comme tous les Beldjed, comme eux, il écrivit certains ouvrages notamment : *Al Kâdha fi-l'Islam* (Jurisprudence de l'Islam) ; *El lthaf* : Memento à l'usage des kadhis ; dans lequel il précise qu'il leur est loisible d'accepter le témoignage ou l'argumentation qui leur parviennent par une voie autre que la parole, (exprimée devant eux) ; par exemple par le téléphone ou la T. S. F.

Cette controverse (*Al moudzicaret-essiasia*) fut provoquée par des incidents soulevés relativement à cet ardu sujet par des magistrats de Fez. De son avis furent aussi : le savant historien Sidi Mohammed Belaâredj Essoulmani Al Fguigui et le docte Cheikh Moulai-Al Mahdi Alouazzani. (*Reportons pourtant, — pour être consciencieux — que ce n'est pas là l'avis de tout le monde, même pas celui des... ventriloques*).

Toutefois les nombreuses occupations de S. E. Abd Allah El Fassi ne lui firent pas négliger ses obligations paternelles, aussi dirigea-t-il lui-même l'enseignement de ses cinq fils : Mohammed'l-Bachir ; Abdesslam ; Mohammed l-Abed ; Abdeimadjid et Abdelaziz.

Les trois premiers, élèves de Karaouiïne, furent confiés aux maîtres connus : Sidi Ahmed-Elouazzani ; le kadhi Chérif Mohammed El Araki ; le cheïkh Radhi-Essinani ; le chérif Moulāi-Ahmed Elkadiri, mort récemment à Fez et surtout à leur oncle le docte professeur cheïkh Abdelouahad El Fassi

Mohammed'El-Bachir, né à Fez en 1897 est actuellement kadhi à Ras-Feil dans les Bni-Zeroual ; son cadet

Cheïkh **Abdesslam ben Abd Allah El Fassi** né à Fez, le samedi 1er décembre 1900, est l'un des professeurs les plus réputés de Karaouiïne. Il est depuis 1921 *khathib* de la Mosquée impériale où son éloquence lui assure une admiration croissante. Ancien élève, puis collaborateur du distingué l'-colonel-interprète *Paul Marty*, alors directeur du *Collège de Moulāi-Ildris*, à Fez, il fut chargé par lui de conférences à la zaouïa de Ma-elāinine, à Fez. Il réunit en un recueil un grand nombre de ses sermons par lesquels il s'efforce de diriger l'esprit de ses jeunes auditeurs vers la rénovation, en soulignant ardemment ce que sera le « *Maroc de demain* ». Toutes les sciences et belles-lettres lui sont aussi familières, ayant traité de la géographie, de la cosmographie, des mathématiques comme de la syntaxe, de la littérature et de la poésie, sans parler de la jurisprudence ni de la théologie. Cheïkh Abdesslam — qui est lettré en français — a un jeune enfant, Abdelhamid, qu'il se propose d'éduquer « à la Fassie » ainsi que ses deux petits neveux Mohammed-Naceur et Boubekr fils de Mohammed-ElBachir.

Quant au fkih Si Mohammed-ElAbed il est lui-même un érudit qui a composé une biographie de son père ainsi qu'une histoire des *Ahl Fassi*.

* * *

La famille Fassi Beneldjed possède deux zaouïas à Fez : celle d'*Abi-Saoud Abdelkader*, rue des *Kakliïne*, qui est sous le régime des habous ; une autre dite d'*Abou'l-M'hassine Youssef*, rue de *Marhfiā* ;

une autre zaouïa ancestrale lui appartient à Kçar-elkbir ; et

deux autres à Tétouan, qui sont dirigées par le cheïkh Ahmed ben Abdelkader ben Abdelouahad El Fassi.

En terminant disons que, si les membres de la Maison Fassi Beneldjed Elfihri ont toujours été les fidèles auxiliaires de la Dynastie régnante, il convient aussi de signaler qu'ils furent toujours les favoris des Sultans ; ce fut ainsi que : l'*alam el oumra oua amir el oulama* S. M. Abou-Errbiā Moulāi-Slimane, fils du glorieux Sidi Mohammed ben Moulāi Abd Allah, leur dédia une fort intéressante brochure : *Anaīat-aoula elmedjed bidzekir āl'l-Fassi ibn Eldjed*, laquelle se termine par un poème, d'excellente prosodie, consacrant la « noblesse de robe et de plume » de ces *eulama fihriïne*, déjà louangés par bien des auteurs célèbres ;

Que le Sultan Moulāi-Hassène honora de son affection l'aïeul et le père de son tout jeune secrétaire Si Abd Allah El Fassi à qui il fit l'honneur d'apprendre par cœur sa première et remarquable *khothba* ;

et qu'enfin Moulāi-Abdelhafidh assista en djoumada-ettsani 1327 = juillet 1909 avec toute sa Cour aux funérailles du fkih et vizir Sidi El Abbas El Fassi oncle et beau-père de S. E. Abd Allah El Fassi Beneldjed El Fihri, *almer'houm* !

Fez, avril 1931..

L'imam Bensouda



Le cheïkh Bensouda Elâbed, khathib de *Moulâi-Idris*, peut être considéré, avec juste raison, comme le prototype des *mchaikh* réputés de l'Université Karaouïine de Fez. C'est un savant issu d'une lignée de savants et qui, « *more majorum* » est né dans la science et les belles-lettres.

Voici, quant à ses origines, notre traduction, à peu près fidèle, d'une note que, malgré son grand âge, il a bien voulu nous rédiger à l'issue d'une agréable visite :

.....

Louange à Dieu !...

La louange la plus sublime et la plus abondante. Que la bénédiction [divine] et le salut soient accordés à notre Seigneur Mohammed ; celui qui est venu à nous, avec mission de Dieu, comme porteur de la bonne nouvelle et du bon enseignement !

Ensuite,

nous est arrivée heureusement, en toute convenance, à nous « *si humble devant la science* » la courtoise invite de l'historiographe distingué, l'ami des choses passées en heureuse part. le réputé Maître en onomastique, le docte Seïd Gouvion et son épouse *al djelila* (la respectable), la savante généalogiste, l'excellente en histoire, la plus complète en toutes belles choses, la délicate *Seïdat* Gouvion. Ils m'ont tous deux demandé de leur relater, en toute confiance, ce qui est arrivé au Beït Bensouda, depuis sa venue en Afrique, puis en Moghreb, ainsi que la formation des Bni-Souda (les biens connus de par leur science) : ceux dont la souveraineté dans la science est de notoriété depuis les temps les plus reculés [de l'Islam].

Or, répondant à leur désir ; moi, chef de la famille, je leur ai dit : Sachez que la base du Beït-Soudi fut la religion. Tous ceux qui, en bien, s'intéressent à cette famille et qui sont sincères, reconnaissent sa grandeur et la considèrent ; aussi sans contraindre mon esprit, je repasse maintes poésies chantées en son honneur. Egalement la biographie des Bni-Souda est extraite en abondance de la prose brillante des œuvres d'El Mathani ; d'Ibn Khathib (Lisane-eddine) ainsi que de celles du célèbre Cheïkh El Mellali (disciple de l'imam Ali Ettalouti El Ançari et condisciple de Sidi Mohammed-Snoussi. Tous ces auteurs et bien d'autres ont détaillé et louangé la vie et la science des divers

Bni-Souda leurs contemporains, notamment au cours de la IX^{ème} corne (quinzième siècle). Toujours les meilleures [louanges] ont proclamé leur considération tant en secret qu'en public. Les plus hautes fonctions leur furent assignées; et, la dignité, toujours, fut leur apanage. Ils furent regardés par les yeux des voyants jusqu'à la dernière limite de l'émerveillement.

Quant aux origines de notre famille elles furent de tous temps reconnues illustres; le berceau ancestral en était le pays de Cham (Syrie; Damas) qui était considéré comme étant la demeure de nombreux Compagnons du Prophète. Là, il y a divergence de vues sur leur naissance: sont-ils *Koreïchiïne*; *Ançar*; *Khazradjiïne* ou autres? Toujours est-il qu'on les remarque déjà, au moment où « passa le pouvoir » aux mains du Khalife Abou-Bekr. En ce temps là étaient deux compagnons (*Çahabine*): Seïd Abou-Kohafa et son frère Moaouïa ibn Aafif'l-koreïchi Al Mouri, des *Bni-Moura*.

Et, ensuite d'un certain laps de temps, un descendant de ce même Moaouïa, pénétra, dit-on, dans la presqu'île ibérique, alors que faisant partie des bataillons de Bachir ben Fallah *ibn Bichr'l-Koreïchi*. C'était en l'an 123 de l'hégire: son nom était Abdelmalec ben Abderrahmane ben Ali ben Moaouïa ben Afif. Il fut connu comme ayant eu une épopée glorieuse. Il se rendit à Grenade où (après avoir écoulé sa jeunesse aventureuse et scintillante) il augmenta son prestige par la science à laquelle il se consacra. A sa mort survenue, en Andalousie, vers le milieu de la deuxième corne, son fils Abou'l-Kassim, hérita ses qualités, son prestige et sa science profonde et vaste, car il avait ainsi que nombre de ses condisciples, profité de l'enseignement paternel.

C'est ainsi que de leurs descendants rejaillit la science jusqu'à ce qu'apparut, parmi eux, au cours de la troisième corne, le savant cheïkh Othmane, dit **Ben Abi-Souda**, *ben Abi-Bekr ben Ali ben Abi'l-Kassem ben Abdelmalec, ben Abderrahmane ben Ali ben Moaouïa ben Afif'l-Koreïchi*.

Cheïkh Othmane était parmi les bons et les dignes; on le surnomma *Abou-Souda* car, d'après ses *mchaikh*, il ressemblait en tous points, quant aux traits du visage, à la taille, aux manières, au caractère et à la vastité de sa science à Othmane *Ben Abi-Souda*, le vénéré professeur du célèbre cheïkh Al-Bokhari (1) Dès lors sa postérité se prévalut de ce patronyme qui fut connu et glorifié partout, et principalement en Moghreb, au temps des Mé-

(1) **ABOU-ABD ALLAH MOHAMMED BEN ISMAIL** fils de Berdizbey était né à Bokhara capitale de la Province de Bokhara (entre le Turkestan et l'Afghanistan) dans l'été de l'an 194 (juillet 810) et il mourut en fin de l'été 256 (août 870). Il avait seize ans lorsqu'il entreprit le pèlerinage canonique. Il profita de cette occasion pour s'inspirer des enseignements des grands traditionnistes de La Mecque et de Médine. Il poussa jusqu'en Egypte; puis, au retour, parcourut toute l'Asie islamique, il séjourna cinq ans à Bassora. Après une absence de seize ans il réintégra Bokhara et y composa son incomparable *Eç Cahî* (l'authentique) qui est resté le chef-d'œuvre et le modèle de *Mohadits* (commentaire de la tradition). Pour élaborer ce travail, le jeune cheïkh avait recueilli six cent mille traditions, parmi lesquelles il fit choix de sept mille deux cent soixante quinze; lesquelles, depuis lui, sont unanimement considérées comme authentiques. Mais, comme tous les grands travailleurs de la pensée, il avait eu ses jaloux et s'était vu, pendant un certain temps banni à Kharteng, dans la banlieue de Samarcanda (Prov. de Tourga), par le gouverneur du Khorassane.

rinides. Si bien qu'en 775 de l'hégire le personnage le plus influent de cette lignée était

Sidi Abou-l'Kassim *ben Ali ben Abd Allah ben Abi-Bekr ben Omar ben Ahmed ben Abi'l-Kassim ben Ali ben Mohammed Dahmane* — ou *Dhammane* — *ben Mohammed Bakhta ben cheïkh Othmane Ben Abi-Souda* (ou *Bensouda* ou *Bessouda*) — que la miséricorde de Dieu, à eux tous, soit accordée !

Ensuite de Sidi Abi'l-Kassim fut Ali *eddakhil* (le rentrant dans l'action, dans l'hostilité) dont l'autoritarisme, semble avoir déterminé une scission parmi les membres de la famille lesquels, se divisèrent alors en trois branches : l'une dite de *Sidi Abi'l-Kassem ben Mohammed* ; la seconde ayant comme chef, le très docte *Cheïkh Ettaoudi* ;

quant à la troisième branche, issue du kadhi, le juste, *Sidi Mohammed Bakhta*, elle fut du dire de tous, la plus robuste et la plus notoirement qualifiée.

Mais dès cette époque (de l'imam Ali Ettaouti) plusieurs des *Bensouda* furent des savants modestes qui vécurent cachés et recherchèrent l'oubli et l'humilité. Pourtant ceux qui, au siècle dernier, redonnèrent de la vigueur à la branche des *Bensouda* furent les cinq frères germains : Sidi Mohammed *er-R'hama* (le penseur) ; Sidi Ameur ; Sidi Elmehdi : Sidi Abdelkader et Sidi Ahmed mon ascendant vénéré qui, certes, furent les piliers sur lesquels se réédifia solidement la *Maison Bensouda*.

[Sachez encore que] celui qui écrit ces lignes est :

Bensouda Elâabed *ben Ahmed ben Thaleb ben Mohammed-Bakhta ben Mohammed-Bakhta* fils du Santon Sidi Ahmed, enterré à Ouezzane, *ben elkathib* Sidi Mohammed *ben elkathib* Sidi Mohammed *ben elkathib* Sidi Abderahmane *ben cheïkh Hamdoune ben Sidi Abd Allah ben Sidi Ali ben Sidi Abi-l'Kassem*, le bien connu.

et sachez surtout — ô amis protecteurs — que tous [mes ascendants] furent, du dire unanime de leurs contemporains, des savants illustres chantés dans des poèmes connus (*kçaïd* et *rtsiate*) composés en leur honneur, et où nous avons puisé pour composer ces lignes à votre demande, gracieux historiens amis de l'Islam, mer [profonde] de la science généalogique (*b'harou ennassabi*).

Fez 21 dzou'l-Hidja 1349, correspondant au 9 mai 1931.

* * *

Un autre *Ben Souda Elmouri*, est cité dans l'*Istikça* comme ayant participé à la rédaction de la *béïa*, le 27 çafar 1171, lors de l'avènement de S. M. Sidi Mohammed *ben Abd Allah* ; et qui, au début du règne de ce Sultan, collabora à l'établissement du *mecs* (impôt rural), avec Abou-Abd Allah Mohammed *ben Kassem Guessous* ; son docte collègue et ami, le maître Abou-Hafs Omar El Fassi ; le jurisconsulte Abou-Zeïd Abderrahmane El Mendjra ; le fkih Abou-Abd Allah Mohammed *ben Abdesçadek Trabelsi* ; le kadhi Abou-Mohammed Abdelkader Boukheris et autres *eulama* ces « arbitres des destinées du pays ».



L'imam Bensouda
et
sa kacida de bienvenue.

كلاب وقتي برجع في عيوني
وتعالت لي البشاريات تشع
وراء عندي الصواب جها -
وكميم القدر زودت ربيع
وغد في كل امل علم تستغنى -
وبما عفا لم نزلت كحبر -
مع علمه بعلم عيسى -
شارك علمه باحت بريرا -
اربا النافذ الملاءة تامل -
ملائكة منه لظلم وشي -
وسمى رتبة باثقلان وضع -
مع صمم علان تدرج حبيب -
دارم في السلام يدرى سر عا -
فانه كتابه فكل الحرم الادريس (العلم برالحمد المشرق
ربا ان عينة وان علم وع 31

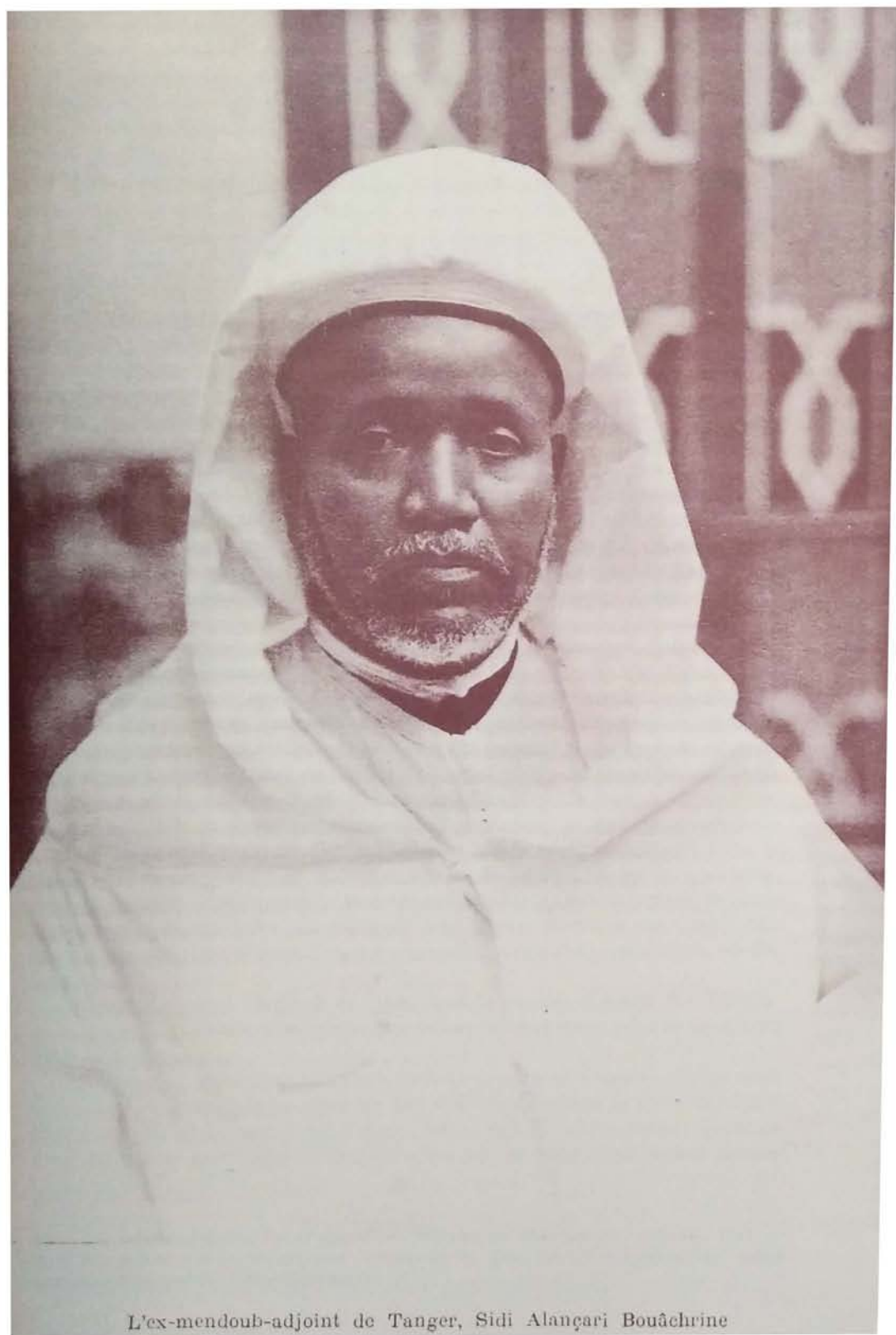
بريا فلا زلما شرم البصر
بصنوع البها بغور يتور
حاملة للملاءة شفي تجود
رأى صوع لها فمسي غصود
لا شطوط المنى بررض متمور
عالم به العلوم بامس (الصيد)
يا الهيا عبرة وغير زينة
مع برير رتبة تشعور
محاسن الحريت الجمعور
صفوة عندي نظام فسي
بلده لنعلا بهجة ويقيس
يبه (البهجة) كيسي مع كيسيور
نما ما ملوك رعا كالتحي
الفرقة كمال الله له

Le grand professeur Cheïkh Ettaoudi Bensouda laissa deux fils : Ahmed et Mohammed, comme lui lumières de la science. Et, sa mort est ainsi relatée par Cheïkh Ennaciri Slaoui : « au mois de dzou'l-hidja 1209 mourut le très docte imam Sidi Ettaoudi Bensouda Elmouri Elfassi auteur de *Hachīat âl'ech cheïkh El Bokhari* ; (glose marginale sur El Bokhari).

de *Hachīat âl' Chrahi el mokhtaçari ech cheïkh Abdelbaki Ezzerkani* ;
et de *Hachīat âl'ela mīa-oua al'ezzekakīa*.

Il était l'un des premiers mchaïkh de Fez, où ses vertus sont demeurées célèbres : *Allahou akbeur*.





L'ex-mendoub-adjoint de Tanger, Sidi Alaçari Bouâchrine

L'ex-mendoub-adjoint

Bouachrine El Ançari

Seïd (1) Elhadj Mohammed Bouachrine est fils d'Elhadj-Ildris *ben Etthaïeb ben Ahmed* dit *El Yamani ben Ahmed*.

Ce surnom de *Bouachrine* fut consacré à la famille *El Ançari* depuis que l'imam *El Bokhari* désigna ainsi dans le *Çalîh* le savant ancêtre *El Ançari* qui, outre les sciences et belles-lettres, savait par cœur vingt hadits des plus ardu.

Quant au patronyme de *El Ançari*, glorieux ô combien ! il vient de l'ançar et ami du prophète,

Assâd (superlatif de *Saâd*, heureux, comme *akbeur* est le superlatif de *kbir*) *ben Zorara* surnommé *Abou-l-Kouhafa*, — l'homme au crâne développé, ou plus littéralement : celui dont tout le bien a été emporté par le torrent :) C'était le surnom d'Othmane, père du khalife *Abou-Bekr*, donc le grand-père d'Aïcha l'épouse favorite du Prophète Mohammed.)

On sait que le Prophète Mohammed désireux de donner satisfaction à ses douze premiers nakibs, (les *ançar*, c'est-à-dire ceux qui affermissaient la victoire de sa religion) s'en ouvrit à son oncle *Abbas*, lequel lui conseilla, avant de s'exiler à Médine, de s'assurer des intentions des habitants de cette région ; et, pour ce faire, de déléguer leur parent *Moç'hab ben Oméïr ben Hachim ben Abd Manaf* lequel savait tout ce qui avait été, jusqu'alors, révélé du Livre.

Arrivé à Médine *Moç'hab* se logea dans la maison d'*Assâd ibn Zorara*. Le lendemain les *Médinois* vinrent le trouver et tous ceux qui l'entendirent devinrent *Croyants*.

Chaque jour, *Assâd* le conduisait dans quelque jardin nouveau, c'est ainsi qu'ils se trouvèrent réunis chez les *Bni Abd'l-Aç'hab* dont le chef, *Saâd ben Moâds ben Nomane ben Imrou'l-Kais*, était, par sa mère, cousin germain d'*Assâd*. Cette particularité fit qu'il n'osa pas lui-même chasser son parent

(1) Il sied de rappeler que la particule *Seïd* etc. — en dialecte andalou *cid* — était fort en honneur au temps des *Almohades* et que tous les princes de cette dynastie l'adoptèrent, honorifiquement.

de son enclos, aussi délégua-t-il Ossaïd fils de Hodhaïr, l'un des principaux chefs de Médine : « *Va trouver Assâd et dis-lui que, s'il n'y avait pas de liens de parenté entre nous, je le ferais mourir à l'instant même. Ordonne-lui de faire sortir de notre enclos, cet homme ; car nous ne sommes pas partisans de la religion nouvelle qu'ils ont apportée à Médine ; et, s'il ne s'en va pas, j'irai moi-même et lui ôterai la vie ainsi qu'à cet homme [Moç'hab].* »

Ossaïd prit une pique, se rendit auprès d'Assâd et lui transmit le message ; puis, il ajouta : « *Allons, quittez à l'instant cet enclos ?* » Assâd lui dit : — *Nous ne nous y refusons pas ; si vous le désirez, nous nous en irons ; mais viens, assieds-toi et écoute ce que dit cet homme et ce qu'il veut — Tu as raison, dit Ossaïd.*

Alors, Moç'hab se mit à réciter le Koran. Ossaïd en fut charmé et dit : « *Que faut-il dire et faire pour entrer dans votre religion ?* » — *Se baigner la tête et le corps, se repentir des péchés que l'on a commis et faire profession de foi.*

Sur le champ Ossaïd se leva, se purifia, se repentit et prononça entre les mains de Moç'hab la formule de foi : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et je déclare que Mohammed est le prophète de Dieu ?*

Ensuite il dit à Assâd : *Tu sais quelle est la position élevée de ton parent, je vais aller et faire en sorte qu'il vienne te trouver. C'est ainsi que de retour auprès de Saâd il lui dit : « J'ai trouvé beaucoup de personnes dans l'enclos et ai craint que celles-ci en apprenant tes paroles, ne tuassent les deux intrus... » Saâd dit — Je ne veux pas que l'on tue quelqu'un dans mon jardin ; ma propriété est à moi ! Il se leva, prit la pique d'Ossaïd et vint trouver Assâd : « Fais sortir cet homme paisiblement, afin d'éviter lui et toi la mort. — En effet, nous allons partir d'ici ; cependant, quel mal y aurait-il si tu écoutais un peu ?.. Saâd dit : parle ! Moç'hab, alors récita la sourate (N'avons nous pas ouvert ? (Sour. XCIV).*

Oua iha tsamania ababine

Saâd la trouva fort belle, il s'assit et dit : « *répète-la* » Moç'hab la récita une seconde fois et le chef en éprouva le plus grand plaisir. Il devint Croyant

De retour chez lui, Saâd convoqua les Bni-Abd'l-Ach'hal : « *Que suis-je pour Vous ? — Tu es, dirent-ils, un homme distingué, respecté et sûr et tu es notre chef ! — Il dit encore : — J'ai embrassé cette religion et je ne l'eusse pas fait si elle n'était pas véritable ; aussi cesserai-je toute relation avec ceux qui ne l'embrasseront pas !* »

Le jour même tous les hommes de la tribu, sans exception, se convertirent.

Moç'hab regagna alors La Mecque accompagné de soixante-douze prosélytes allant supplier le Prophète de venir résider à Médine. Un rendez-vous nocturne fut pris sur la colline d'Akaba et cette fois encore Abbas, quoique non encore converti, accompagna le Prophète qui leur fit prêter le même serment qu'il avait reçu, au même lieu, des douze ançar, en y introduisant de plus l'obligation de combattre ses propres ennemis en sacrifiant leur corps et leurs biens jusqu'au triomphe complet de la religion. Ils acceptèrent et leur serment s'appela « *le serment de la guerre* ». Puis le Prophète tendit la main pour recevoir l'engagement et le premier qui y mit sa main fut Bera fils de Mârour, — d'autres disent Assâd fils de Zorara ; d'autres Abou-Leïtham fils de Taïyhane.

On rapporte d'autre part que ce fut chez Assad ben Zorara dit Abou-

Amama que le Prophète reçut l'hospitalité lors de sa *ihdjrât* (fuite à Médine) 622 de l'ère chrétienne et première année de l'hégire).

Dès la mort d'Assâd les *Bni-Naddjar*, des *Kazradj*, auxquels il appartenait dirent à Mohammed : « *O apôtre de Dieu, donne-nous un nakib.* »

Le Prophète répondit : « *Désignez vous-même quelqu'un car je suis un des vôtres ; vous êtes mes oncles !* » Encore aujourd'hui les *Bni-Naddjar* se font gloire de cette parole. En effet Amina la mère du Prophète était fille de Ouahb qui avait épousé une *naddjriât* de Médine (1).

Quoiqu'il en soit, ce fut Mohammed *ben Hassène ben Abd Allah-Ibn-Malec ben Saâd ben Zorara*, qui, quittant Médinet-Ennebbi, se rendit à Damas ; de là plusieurs de ses fils passèrent en Andalousie et y créèrent des familles dont les membres, tous illustres, rayonnèrent, de par leur science, sur tous les pays du monde musulman tant en Andalousie qu'en Orient, en Ifrikia, à Tlemcen, et plus tard en Moghreb'l-Akça.

Pendant près d'un siècle Grenade, Murcie, Séville glorifièrent le nom de ces *eulama* dont la science apparaissait aussi vaste que la surface de l'Océan. Près de Séville, en un endroit dit *Biassa* étaient quatre frères El Ançari qui fondèrent un collège où nombre de savants venus de tous les pays d'Islam apprenaient la théologie, les sciences et les Belles-lettres.

L'un d'eux Abou-Elhadj Youssouf El Ançari occupa une chaire en renom à *Djamâ-Zitouna* de Tunis, au début de la dynastie hafside, dont il fut l'historiographe.

Vers cette même époque, vivait le cheïkh Ibrahim *ben Abi-Bekr ben Abd Allah ben Moussa El Ançari Ettlemsani El Ouechki* surnommé *Abou-Is'hak*. Voici ce que dit de lui Ibn Maryem ech-cherif el Melity dans son *Boustane* : (Trad. Provençal. Ed. Pierre Fontana Alger 1910) :

(Abou-Ishac Alançari)

« ... Il naquit à Tlemcen dans la dernière nuit de Djoumada-ettsani, première de redjeb de l'an 609 (26-27 novembre 1212) ; il passa en Andalousie, avec son père, à l'âge de neuf ans et séjourna à Grenade trois ans durant ; ensuite il habita, un certain temps, Malaga où il fit la plus grande partie de ses études.

« Il se rendit ensuite à Ceuta où il épousa la sœur de Malic *ben El Morahal* — célèbre poète andalou né à Malaga en 604 de l'hégire, mort à Fez le 17 redjeb 699 = 8 avril 1300, où son tombeau se trouve à droite en sortant de la porte d'El Guissa — El Ançari eut de cette femme plusieurs enfants.

Ses principaux professeurs furent :

Abou-Bekr *ben Abderrahmane* — ou Bendahmane — ; l'ascète Abou-Çalih Mohammed *ben Mohammed* ; Abou-Abd Allah *ben Abdelhafidh* et Abou-l'Hassène Sahal *ben Maliç*. Son diplôme de licence lui fut délivré par Abou-Bekr *ben Mahrez*. A cette occasion Eddebadj et Chloubini lui adressèrent chacun une lettre l'autorisant à enseigner.

A Ceuta le cheïkh Ibrahim El Ançari fréquenta les conférences d'Abi-l'Hassène Ali *ben Açfar el Haouari*, celles d'Abi'l-Mothref Ahmed *ben Abd*

(1) Chronique d'Abou-Djâfer Mohammed *ben Djarir ben Yézid Ettabari* (trad. Zotenberg : Paris, Imprimerie impériale, 1869).

Allah ben Omeïra. Dans cette même cité il fut aussi l'auditeur d'Al Rhomari al-Hassani. Il devint ainsi un juriste fort avisé et se distingua dans la science du calcul et dans celle du partage des successions. Fin lettré, bon poète il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait. Il était à peine âgé de vingt ans quand il composa sur le mètre radjaz un poème sur le partage des successions *Ettlemcenïa* qui eut et conserva un grand retentissement. Il est l'auteur de la biographie rimée de divers hommes illustres, et d'un poème sur la naissance du Prophète, dans lequel poème il a inséré le contenu du livre d'Al Aoufi (grammairien de la IV^{ème} Corne) On lui doit aussi un poème sur les maximes morales, ainsi qu'un précis de prosodie.

Ibn Abdelmalic s'exprime ainsi à son sujet :

« ... Abou-ls'hak était doué d'un esprit vif et éveillé et d'une mémoire prompte et fidèle. Modeste, affable, accueillant et sociable, son généreux concours était toujours assuré à ceux qui le sollicitaient. Par contre il était peu soucieux de sa vie matérielle, non plus que du soin de sa personne et de ses vêtements ; sa négligence sous ce rapport était même tant soit peu exagérée... Tel il était bien connu de tout le monde à Ceuta où il mourut vers 690, d'après l'*latha* ; tandis que le *Borhiat-Erraouad* indique 697 = 1298 comme date de sa mort ; mais la première indication est la plus vraisemblable.

.....

Plus d'un siècle après, vécut à Tlemcen le cheïkh illustre parmi les illustres

Abou-l'Hassène Ali ibn Abi-l'Hadjedj Mohammed Ettalouty El Ançari, venu de Tunis au début de la Dynastie Mérinide.

Il était le frère utérin du chérif l'imam Sidi Mohammed ben Youssef Essnoussi qui, en plus d'une profonde affection, faisait preuve à son égard d'une réelle vénération.

A propos de cheïkh Snoussi, le généalogiste El Achmaouï elkbir s'exprime ainsi : « *le Saint, le vertueux, la lumière éclatante, le savant connu dans la ville de Tlemcen, le très docte cheïkh Snoussi Sidi Mohammed ben Youssef possédait la noblesse parfaite car il la tenait de son père — descendant de Hamza ben Moulaï-Idris — et aussi de sa mère — Aiançaria.* » — (issue d'El Ançari).

Revenons à cheïkh Ali El Ançari ; voici ce que dit de lui son disciple cheïkh El Mellali :

« Le jurisconsulte, le *hafidh*, l'homme habile, le savant versé dans toute les branches de la science, le pieux Abou-l'Hassène possédait une instruction achevée et solide. Il était d'une mémoire sûre et savait par cœur le livre d'Ibn-el Hadjib ; il l'avait si bien retenu qu'il le récitait comme s'il en avait eu le texte sous les yeux. Rares sont les hommes possédant une telle promptitude et une telle précision mnémoniques. Il m'a dit avoir enseigné la *Rissalat* à son frère Mohammed Snoussi quand celui-ci était jeune. Il fut lui-même l'un des principaux élèves du célèbre cheïkh El Hassène Aberkane dont le nom était Abou-Ali Hassène ben Mekhlouf ben Messaoud ben Saâd ben Saïd el-Mz'ili er Rachidi. Je ne l'ai jamais vu s'occuper de choses qui ne le regardaient point ; je l'ai toujours vu au contraire, soit répétant les louanges de Dieu, soit récitant le Koran, soit repassant mentalement les ouvrages qu'il savait par cœur, tels que la *Rissalat* et le *Tes'hil* d'Ibn Malic...

J'ai étudié sous sa direction le traité d'Ibn El Hadjib et obtenu ainsi une puissante documentation.

... J'ai interrogé le Cheïkh pour savoir s'il est permis de poser les livres par terre ; voici sa réponse : « Notre professeur Elhassène Aberkane a dit que sur ce point les auteurs modernes tant tunisiens que bougiotes ne sont pas d'accord ; les uns permettent la chose, les autres la défendent.

Je lui ai demandé aussi pourquoi il est malséant de se passer les ciseaux de la main à la main, ce qui a déterminé la coutume de les déposer à terre devant la personne qui les désire. Il me répondit : « J'ai aussi sur ce point interrogé notre maître Aberkane et il m'a dit — nous avons vu nos cheïkhs agir de la sorte et nous les avons imités ; — puis Seïd Ali a ajouté « — peut-être est-ce là une tradition dont l'origine est oubliée. »

(Cependant remarquons nous-même ici, qu'un des maîtres d'Essemhoudi — du rite chafaïte — condamne cette coutume).

Cheïkh El Mellali poursuit : « J'ai demandé également à Seïd Ali El Ançari s'il est permis ou non de dire, étant assis, la prière *ouïtr*. Il m'a répondu : les avis sont absolument partagés sur cette particularité rituelle — (cette prière, du voyage, est d'obligation canonique mais non de précepte divin ; elle se récite dans le troisième tiers de la nuit et toujours avant le point du jour ; elle se compose d'un couple de rekaâte, d'un salut de paix et d'une autre rekaât facultative.

Commentant aussi cette question, son frère l'imam Snoussi a déclaré : « il faut conclure de ce passage de la *Moudaouanat* : dans ceux des voyages où il est permis d'écourter la prière, le fidèle peut la faire sur sa monture en quelque direction que ce soit (sans tenir compte de la *Kiblat*...) »

(en conséquence s'il est permis de dire l'*ouïtr* alors qu'assis sur sa monture il n'y a, semble-t-il, aucun inconvénient à l'assimiler à la prière surérogatoire qui se dit assis par terre.)

Ahmed-Baba est aussi d'accord sur ce point déjà commenté par Ibn Nadji dans ses commentaires de la *Moudaouanat*.

Toujours de El Mellali : « J'ai vu, dit-il, un autographe du cheïkh dans lequel il rapporte d'après certains personnage pieux que celui qui arrivé en un lieu où il fait halte réunit ses bagages ; pris traçant autour d'eux sur le sol un cercle dont il occupe le centre il répète par trois fois, *Allahou oua la charica lahou*. (Dieu qui n'a pas d'associé) ; dès lors il n'a plus rien à craindre ni pour sa personne ni pour ses bagages. L'efficacité de cette pratique est prouvée par l'expérience...

« Cheïkh Ali El Ançari était un lecteur assidu du livre de Sidi Mohammed El Haouari » *Négligence et avertissement (Essehou)*. J'ai lu, écrite de sa main, dit aussi El Mellali, la phrase suivante : « L'auteur de *Essehou* garantit à tous ceux qui liront cet ouvrage qu'ils auront toujours de quoi manger, boire et se vêtir, en plus du bonheur en ce monde et dans l'autre. »

Nous avons également entendu Sidi Brahim Ettazi exprimer la même assertion, et faisant lui-même la lecture de ce livre plusieurs fois par jour.

Comme nous l'avons dit, Sidi Ali avait été le disciple préféré de cheïkh L'Hassène Aberkane à tel point que le cheïkh pour attirer sur lui et quelques autres de ses élèves les bénédictions de ses ancêtres, leur avait fait accomplir

le pèlerinage au tombeau de son bisaïeul Saâd, au lieu dit El Djemâa, où tous ses aïeux étaient enterrés.

Sidi Ali ne cessait de louer le cheïkh Aberkane dont la stature et le maintien en imposaient à tous et qui était d'une intransigeance absolue pendant ses cours, à tel point que l'arrivée inopinée du Sultan Ahmed n'interrompait même pas ses leçons. Il poussait aussi la mortification à ses limites extrêmes ; et, pendant plusieurs années, il n'eut d'autre nourriture que les croûtes de pain ramassées dans les rues de Tlemcen. Et même alors que déjà centenaire, d'après Sidi Ali El Ançari, il accomplit un jeûne rigoureux de quarante jours sans prononcer une parole. « *Ayant appris*, ajoutait Sidi Ali El Ançari, *que son fils s'était permis certains écarts de conduite il s'en émut et me manda auprès de lui, ainsi que les autres camarades du fkih fautif ; lui même présent et il nous dit visant spécialement ce dernier : « Qu'ai-je appris à votre sujet ?... Par Allah, je vous déclare que l'idée d'offenser le Très Haut n'a jamais germé dans mon esprit, et je trouve fort étrange que celui qui lit le Koran et entend la lecture des Hadits puisse commettre quelque mauvaise action.... »*

La leçon porta ses fruits et le fils rentra dans la « *voie de la raison* ».

Le cheïkh Aberkane avait surtout remarqué les prodigieuses facultés mnémoniques d'Abi'l-Hassène Seïd Ali El Ançari et à ce sujet, le mendoub nous cite le légendaire fait suivant, qui consacra à tout jamais sa valeur en Moghreb.

Voyant leur fin prochaine les cheïkhs almohades appliquant rigoureusement le *touhid* à tous les préceptes légiférants avaient fait détruire par le feu tous les manuscrits de *El Moudaouanat el Koubra* de l'imam Malic ibn Eççobahi ; or, cheïkh Ali Ettalouti El Ançari qui, à Tlemcen, avait appris par cœur cet important ouvrage, l'enseigna à ses élèves de Karaouïne où il venait d'accepter une chaire ; il le leur avait même dicté in extenso ; aussi quelle ne fut pas la stupéfaction des savants mérinides lorsque, avant retrouvé, en Andalousie un manuscrit de ce livre, de reconnaître en les comparant, que les deux textes ne se différenciaient que par un point diacritique, le *fa* initial et conjonctif au lieu de *conjonctif* *فكذا* au lieu de *وكذا* ou vice versa)... tel « *le grain de sable de Pascal* ».

« Mon frère Sidi Ali, relate à son tour l'Imam Snoussi dans ses *Manakib*, m'a conté l'anecdote suivante : Lorsque le souverain (de Tunis) Abcu-Farès se dirigea vers Tlemcen sous le règne du Sultan Ahmed, celui-ci descendit en hâte à Agadir chez Sidi Lhassène ben Mektouf-Aberkane. « Vous savez, ô Ouali, que mon adversaire, l'hafside, marche contre nous, il est puissant et dispose de forces considérables. Quel parti dois-je prendre ? Dois-je aller au devant de lui et l'affronter hardiment ? Dois-je au contraire attendre son arrivée, à moins que je ne me rende au havre de Honéïne afin de passer en Espagne ?

— Je ne sais que vous dire, lui répondit le cheïkh, mais un autre que moi pourrait vous être utile en cette circonstance. Je veux parler du cheïkh Bakhti, *naïb* de cheïkh Mohammed ibn Omar Elhaouari.

Aussitôt pressenti, Sidi Bakhti, qui s'était engagé à remplir la mission

du sultan, la commente ainsi : Lorsque j'entrais chez le cheïkh Elhaouari avec la lettre du sultan il me dit, et avant même que je lui eusse expliqué ma venue : « Bakhti nous n'avons pas besoin d'entrer en relations avec le sultan, qu'est-ce donc qui nous a poussés vers lui ? — Sidi, lui répondis-je, c'est en présence du cheïkh Aberkane que ceci a eu lieu et je n'ai pu m'y soustraire. » Quand il entendit le nom du cheïkh il éprouva une grande joie puis il me dit : « Réclame la *becharat* à ton mandant et dis-lui ceci — Vous ne verrez pas le sultan Abou-Farès qui lui-même jamais ne vous verra ! » Et cette prédiction se réalisa !

Au sujet de cette mission qui fut diplomatiquement accomplie Cheïkh Ali El Ançari blâma courageusement le sultan qui, si l'on considère le danger qu'il courait, aurait dû faire une plus grande largesse à l'émissaire, à qui il ne remit que vingt dinars d'or (environ deux cents francs.)

En ce qui concerne l'émir hafside Abou-Farès, Abdelaziz lorsqu'il eut atteint le Dejbél-Ouarchenis (Ouarsenis), et qu'il eut dévasté la région, il tomba subitement malade et dut rentrer précipitamment à Tunis où il mourut le jour de l'Aïd-eççrheïr, 1^{er} choual 837 = 11 mai 1434. Son règne avait duré quarante-deux ans.

Sidi Ali El Ançari était particulièrement reconnaissant au cheïkh Aberkane et à son ami cheïkh Elhaouari d'avoir remis dans la bonne voie un sien parent Sidi Ahmed ben Ameur Ettalouti El Ançari.

On raconte au sujet de ce même Ahmed el Ançari, qui, dans la région d'Ouaharane (Oranie) ne fréquentait guère que des gens de cape et d'épée, qu'il se rendit un jour avec eux chez Sidi Mohammed Elhaouari, bien à contre-cœur, il faut le dire, car, telles n'étaient pas là ses aspirations ; cependant il ne put moins faire que de saluer le cheïkh, lequel lui demanda alors quelle était sa profession. Quand il eut su la vérité, il le retint et l'engagea à se séparer de ses douteux compagnons. Ce disant, ses regards se portaient tantôt vers le Ciel, tantôt vers le farès. A quelques temps de là les aventuriers furent repoussés dans le Sahara alors que lui était malade. Il dut à son tour quitter le pays de Talout et gagner Tlemcen où il se réfugia chez le cheïkh Aberkane ce fut à qu'il fut éclairé par la grâce divine.

Outre ces cheïkhs, Sidi Ali Ettalouti el Ançari avait eu comme maître l'ascète Abou-'Kacim El Kenbachi qui lui apprit l'*Irrechad* d'Abi-l'Malic.

Cheïkh Seïd Ali Ettalouti El Ançari mourut le cinquième jour du mois de çafar 895 = 29 décembre 1489. Peu de temps avant la mort de son frère bien aimé, l'Imam Snoussi avait vu en songe une maison splendide remplie de tapis précieux : « *c'est là lui dit une voix que ton frère rentrera bientôt en nouveau marié* ». Il en éprouva un vif chagrin et redoubla d'attention à l'égard de son aîné et maître vénéré.

Les deux frères reposent côte-à-côte dans un mausolée de forme rectangulaire recouvert de tuiles vertes vernissées qui domine les autres sépultures du cimetière voisin d'Al Enblad, non loin de la plus modeste tombe d'Ibn Abi-Ameur. L'intérieur est orné d'arabesques et d'innombrables ex-voto de toutes sortes et de toutes valeurs, y attestent la dévotion durable depuis près de cinq siècles. Au milieu des brocards de soie et des étendards

brodés on distingue deux *chouahîd* gravées en relief. Celle de la tête, sur le kbor de cheïkh El Ançari porte la mention :

الحمد لله وحده هذا قبر الشيخ الفقيه العالم الصالح علي بن محمد التالوتي الانصاري توفي
رحمه الله ليلة الثلاثاء خامس صفر عام خمسة و تسعين و ثمانمائة

Celle de l'Imam, laquelle a la même forme, porte comme date :

في جمعة الثاني من عام خمسة و تسعين ثمانمائة

Sur l'autre *chehadat* est gravé le verset 88 de la XXVIII^{ème} sourate du Koran.

اعوذ بالله الشيطان الرجيم كل شي، هالك الا وجهه انكم وايه ترجعون

Dieu me préserve de Satan le lapidé,

Tout périt (périlite) sauf le visage du Maître ; c'est vers lui que vous retournerez.

.....

Ce monument fut élevé grâce à la piété reconnaissante des disciples et des admirateurs de ces deux leaders de la science orthodoxe et aussi à la générosité du sultan mérinide d'alors.

* * *

A la même époque rayonnait, en Tunisie, l'astre de la science lumineuse, d'un autre cheïkh El Ançari, parent des précédents.

Abou-Abd Allah Mohammed ben Kassim El Ançari Ettounsi, plus connu sous le nom d'Erressâ. Ce savant avait eu comme professeurs Omar Al-Kalchani et Ibn Okab Al Berzeli. Il exerça successivement les fonctions de kadhi de l'armée, celles de kadhi des mariages ; puis il fut président de la communauté ; mais il se démit de ses fonctions pour conserver la charge d'imam de la mosquée Ez-Zitouna. Il donnait des *fetouhate* et enseignait le fik'h ; la langue arabe ; la logique et autres belles-lettres. On lui doit un commentaire des noms du Prophète ; un autre sur la prière pour le Prophète ; un troisième sur les exemples tirés du Koran contenus dans le *Morhni'l-habib* d'Ibn Hicham et qu'il a disposés dans l'ordre des sourates et un quatrième sur les *Hodoud* (définition) d'Ibn Arafâ. J'ai appris qu'il avait commencé une explication exégétique du Koran, et qu'il avait abrégé le commentaire d'Ibn Hadjar sur le *Çahih* d'El-Bokhari.

Il mourut, dit Ibn Meryem, en l'année 894 = 1488. (Extrait de *Ed-Dhaou el-lami*, la lumière scintillante.)

En Moghreb el Aksa la renommée des Mchaïkh El Ançari retentit sous les voûtes de Karaouïine jusqu'au Sultan Moulaï-Ismaïl ; à ce moment :

Seïd Slimane ben Abdelaziz El Ançari, alors *âlam* parmi les eulama et familier du souverain, fut contraint d'accepter la fonction de kadhi à Mar-

rakech ; mais il y partit à contre-cœur et sept jours durant s'enferma dans le mausolée de Sidi Bel Abbès suppliant l'ouali d'accomplir un miracle en sa faveur. Le septième jour, en effet, le sultan le rappelait et le réinstallait à Karaouïne lui décernant même un dahir reconnaissant ses qualités nobiliaires.

Son petit-fils Seïd Mohammed ben Elhadj-Brahim fut à son tour conseiller et secrétaire du Sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah qu'il suivit partout dans ses pérégrinations tant guerrières que pacifiques, à travers l'Empire.

Le bisaïeul du Mendoub,

Seïd Ahmed — dit *El Yamani* car, ayant longtemps séjourné dans l'Yemen — fut secrétaire particulier de Moulâï Slimane et précepteur de la Cour. Il mourut à 80 ans et fut enterré à Salé à Bab er-Rahmat. Son fils

Seïd Thaïeb ben Ahmed El Ançari *Bouâchrine* professa à Meknès, à Karaouïne et devint lui-même précepteur de Sidi Mohammed ben Abderrahmane qui, à son avènement, le choisit comme Grand-vizir, charge qu'il occupa dix années durant, jusqu'à sa mort survenue, — alors qu'âgé de soixante quinze ans — en 1286 = 1870, à Marrakech où il fut enterré au cimetière de Cheïkh Sidi Mohammed al Rhezouani moul'I-Kçour.

Il avait trois Maisons ; une à Fez ; une à Meknès et une autre à Marrakech et avait épousé une chérifa des *Oulad-Sbâï* et une chérifa *khemlîchia*.

Il laissait onze fils : Elhadj-Brahim ; Elhadj-Abbès ; Elhadj-El Mahdi ; Housséïne ; Tahmi ; Ceddik ; Abd Allah ; Bou-Beker ; Hassène ; Maâdjib et Elhadj-Idris.

Peu avant sa mort il recommanda tout particulièrement ce dernier fils au Sultan.

Parmi ces enfants : Elhadj Brahim fut vizir du khelifa Moulâï-Othmane frère de Moulâï-Hassène.

Quant à Elhadj-Idris El Ançari après avoir puisé et épuisé la science à Karaouïne il succéda à son père Grand-vizir jusqu'à l'avènement de Moulâï-Hassène auprès de qui il resta jusqu'en 1293, époque à laquelle il entreprit, avec tous les siens, le pèlerinage de La Mecque. Il s'installa alors à Medinet-Ennebbi et, y mourant en 1305, y fut enterré dans la nécropole de Bakîat-er Rhorkate, près de la kouba de l'Imam Malec, non loin de la tombe de Seïdat Fathima-Zohra fille du Prophète et femme du 4^e khalife Ali-ben-Abi-Thaleb.

*
* *

Ce fut dans la ville sacrée du Prophète Mohammed que en 1297, le jeudi 15 moharrem, naquit l'ex *mendoub-adjoint*

Seïd Elhadj-Mohammed ben Elhadj-Idris Bouachrine El Ançari qui, par ses ancêtres, remonte directement à cheïkh Abou l'Hassène Ali ben Abi-l'Hadjidje El Ançari Ettalouty.

Tout jeune encore Sidi Mohammed étudia à Médine, auprès des *Me-chaïkh* : Mohammed Tabâï, Khafadja ; Hammada Ettounsi ; Benkhalifa Ettounsi ; Ahmed El Berzendji-l-Kourdstani ; Mohammed-Mahmoud Chinguitti Al Tourkzi — c'est assez dire que le mendoub Bouachrine est un lettré.

A l'avènement de Moulâï-Abdelaziz, ses intérêts de famille le rappelant au Maroc, il entreprit le voyage du Moghreb, laissant au Caire son frère Sidi Mosthefa ben Idris, comme professeur à la célèbre Université d'Al-Azehar,

Arrivé à Fez il composa pour le jeune souverain un poème qui lui parut si bien tourné qu'il en manda l'auteur et le nomma *katib el Adlia*. Sous le règne de Moulaï-Abdelhafidh il fut adjoint au Grand-vizir Madani El Glaoui, puis secrétaire du contrôle des Habous à Rabat, ensuite de quoi il administra les habous de Meknès et du Zer'houn. Il fut ensuite à Fez Djedid comme premier khelifa du Pacha Al Baghdadi ; président du Tribunal chérifien supérieur à Rabat ; naïb du Mendoub du Sultan, à Tanger où il resta trois ans et demi et y fut nommé *Officier de la Légion d'Honneur*.

Actuellement et pour rentrer à Fez, l'ex-mendoub-adjoint El Ançari Bouâchrine a accepté le commandement des *Oulad-Djamâa* et des *Lemta* où son autorité s'exerce à la plus grande satisfaction du Makhzène et du Protectorat.

On ne saurait mieux dépeindre cet aimable fonctionnaire qu'en lui reconnaissant les qualités de son ancêtre cheïkh Ali El Ançari : dignité, intelligence, affabilité.

Fez, avril 1931.

* * *

Elhadj-Mohammed Alançari, nous indique certains autres auteurs ayant écrit sur ses ancêtres :

Ouencerissi, dans El Maâïarr (Voy. *Boustane*).

Ibn Khalikane : *Ouafiatou'l-Aïani* (sur *Abou l'Hadjadj*).

Slaoui : *Istikça* (au sujet de Si Thaïeb Bouâchrine).

Mohammed ben Dris Al Idjaï : *Douhatou'l-Medjdi ettemkîine fi l'Ouzarati bani 'l-Achrine 'l-El Amari*.

Mohammed Al-Kensoussi al-Merrakchi : *Khamailou elouardi oua er Nacrîine fi'l-Ouzarati Bani Achrini*.

Abd Allah (fils du précédent) : *Houssami-ou'l-inetiçari fi'l-ouzarati Bani Achrine 'l-Ancari*.

Enfin, le cheïkh Abou-Zeïd Abderrahmane Elfassi, dans plusieurs de ses ouvrages.



Le kaïd El Aïachi

Les Aït-Aïach placés sous le commandement du kaïd El Aïachi constituent une importante tribu du groupe *lafelmane* qui, avec les Aït-Atta, forment la grande confédération des *Beraber*.

Les *Beraber* dont le nom est si célèbre, constituent une grande tribu, la plus puissante du Maroc — qui couvre de ses tentes le vaste quadrilatère compris entre l'Oued-Ziz ; l'Oued-Dadès et l'Oued-Drâ, possède de nombreux kçour sur ces trois cours d'eau et, dépassant ces limites, s'étend au Nord sur des portions du versant septentrional du Grand-Atlas. Au Sud aucune tribu ne la borne, ses campements s'avancent jusqu'au seuil du grand désert que ses rezzous, terreur du Sahara, parcourent jusqu'au Soudan.

Les *Beraber* sont *Imazirène* et ne parlent que le *tamazirt* ; un certain nombre d'entre-eux sont sédentaires. Ils se divisent en deux grandes branches : les Aït-Atta et les Aït-*lafelmane* qui se subdivisent en de nombreuses tribus comprenant diverses fractions.

Chaque petit groupe, réuni dans un kçar, a son chef autonome élu pour un an et dit *cheïkh elaâm*. Mais en cas d'évènement grave tous ces chefs se réunissent par groupe pour délibérer sur les mesures à prendre en commun. car il n'est pas rare qu'il y ait discorde entre gens des deux groupements. Cependant en cas de guerre générale, les *Beraber* élisent un « généralissime » dont l'autorité est absolue...

Quant aux Aït-Aïach ils se situent ainsi : ils sont limités au Nord par le Djebel-el Aïachi (ou Ari'l-Aïachi) ; à l'Est par les Aït-Isdeg ou Aït-ou-Afella ; à l'Ouest par les Aït-Yahïa, autre fraction des *lafelmane* ; et au Sud par les Bni-Mguild. Ils sont partie sédentaires et partie nomades, ces derniers en plus grand nombre. Ils ne possèdent que quatre kçour et des tentes qui sont réparties dans la vallée de l'Oued Aït-Aïach, sur l'Oued-Outat n'Aït-Izdeg et parfois sur la Moulouïa. Ces quatre principaux kçour sont Tiferrahine, Tourast sur la rive droite, Benali et Anesegmir leur faisant face sur la rive gauche de l'Oued Aït-Aïach qui prend sa source dans le Djebel'l-Aïachi.

En plus de cette tribu le kaïd El Aïachi Ali ben Abdelouhab ben Elhadj-M'hammed ben Boumédiène ben Ali a sous son commandement les Sedjâa, les Oulad-Elhadj du Saïs ; les Oulad-Elhadj d'El Oued ; les Bni-Saddène et une fraction d'Hamiane, soit environ six mille tentes.

Famille de grande tente les ancêtres du kaïd ont pris comme patronyme l'ethnique de la tribu qu'ils ont toujours commandée ; ayant comme berceau familial le kçar de l'*Oued-n' Zguemir* : ce fut Elhadj M'hammed ben Boumédiène qui transporta ses pénates à l'*Aïn Chegguène* où fut édifié le kçar actuel par le Cheïkh Elhadj-M'hammed El Aïachi lequel avait accompli le périlleux pèlerinage canonique, et qui eut le bon esprit de maintenir sa tribu sous le régime Makhzène. Il mourut à soixante-cinq ans environ et fut inhumé au cimetière de Sidi Messaoud à l'*Aïn-Chegguène*.

Il laissait plusieurs enfants, dont : Abdelouhab ; Boumédiène et Hammad. Ce dernier actuellement octogénaire fut le khelifa de son frère aîné, le kaïd Abdelouhab El Aïachi qui commandait alors aux *Bni-Mguild*. Ce chef qui était né en 1255 fit ses premières études dans la maison familiale auprès du cheïkh Moulai El Habib Ibourbourhème, mais il se révéla bien vite homme de poudre et de cheval et devint ainsi l'un des principaux kaïds des *Bni-Mthir* et des *Aït-Aïach*. Il prit part à de nombreuses expéditions, soit régionales soit makhzène, au cours desquelles il fut huit fois blessé, dont une fois à Zer'houn où une balle lui effleura le péricarde ; on dut pour le guérir lui faire la résection de deux côtes, opération qui fut pratiquée par le thobib de S. M. Sidi Mohammed ben Abderrahmane. Après avoir fait campagne au Tafilelt ; au Sous, il alla combattre Bou-Hamara et faillit être tué près de Taza. Tous ces chocs réitérés avaient fort compromis son organisme, sans pourtant le contraindre au repos ; et, en harka le 23 rbiâ-elouëll 1327 (14 avril 1909) ayant, le matin, demandé à son fils et khelifa Si Ali El Aïachi de lui envoyer des renforts, il fut tué l'après-midi même de ce jour par des *Bni-Mguild* alliés à des insurgés *Bni-Mthir* ; c'était à El Hadjeb. Son corps fut ramené aussitôt et inhumé au cimetière de Sidi-Messaoud auprès de l'un de ses fils, Raho, dont la renommée guerrière faisait trembler l'ennemi et qui fut lui-même tué par des *Bni-Mthir* en 1324.

Le kaïd Abdelouhab laissait Bouguerine qui a quarante-sept ans et est le khelifa de son frère le kaïd Ali et dont le fils Raho, jeune brave aussi a fait la guerre du Rif. Quant au kaïd

El Aïachi Ali ben Abdelouhab, il est né en 1308 = 1890 à l'*Aïn-Chagguène*, a étudié quelque peu, mais s'est surtout spécialisé dans la science du *moul'l-baroud*, aussi, dès la mort de son père, dont il fut le khelifa, prenait-il le commandement de la tribu. Avec sa mehalla, forte de deux cents chevaux et de cinq cents fantassins, il continua le combat et vengea son père et son frère ; après quoi, il prit part, aux côtés du Colonel Gouraud, — de qui il couvrait les troupes, — aux opérations de délivrance de Fez. Au cours d'un combat entre Sefrou et Fez, il fut blessé assez grièvement au mollet droit. Il fut maintenu dans son commandement et depuis ne cessa de combattre pour la bonne cause, si bien qu'en 1924 il fut fait *Chevalier de la Légion d'Honneur*.

Toujours à la tête de ses vaillants partisans le kaïd fut, lors de la campagne du Rif, aux côtés du Colonel Noguès qu'il déclare être, — ainsi que Gouraud, d'ailleurs — un irrésistible « entraîneur d'hommes. »

Le kaïd El Aïachi qui semble avoir fait sienne la devise « ense et aratro » fait, en temps de paix, tous ses efforts pour intensifier la culture et l'élevage,

en prodiguant ses encouragements et ses conseils aux montagnards. Il a même fait entrer deux de ses fils à l'Ecole d'agriculture de Maison-Carrée, pour en faire des ingénieurs-agronomes. Il est lui-même officier du Mérite agricole et vient d'être promu Officier dans l'Ordre de la *Légion d'Honneur*.

Ses enfants sont Abdelouhab né en 1912 élève officier de l'Ecole militaire de Meknès ; Mohammed ; Meïmoun ; Larbi ; Housseïne et Mokhtar.

Ari'l-Aïachi 1931.

* * *

— C'est aux Aït-Aïach qu'appartenait le célèbre cheikh Layachi Mohammed ben Abi Bekr, mort en 1090, qui avait étudié à Karaouïne auprès de l'imam Abdelkader El Fassi ; il mourut, lui-même après avoir reçu l'enseignement de cheikh Ahmed ed Drâï. Il fut l'auteur d'une intéressante *rih'la* dont un exemplaire est chez le kaïd Rhali ben Larbi el Marhissi.



Le kaïd El Aïachi Ali ben Abdelouhab.

* * *

— Egalement dans le district du kaïd El Aïachi se trouve le *Hammam de Moulai-Yakoub*. La légende donne ainsi la découverte de ces incomparables eaux thermales chaudes sulfureuses et sodiques : Moulai Yakoub, atteint d'une dermite herpétiforme incurable, voyageait « à la recherche du soulagement » lorsqu'arrivé à un certain endroit au Sud-Ouest de la cité de Fez — cinq lieues environ — il invoqua son ancêtre Moulai-Ildris. Ayant fait une rkaât il sentit ses genoux s'humecter ; aussitôt inspiré il avisa en cet endroit une excavation d'où l'eau jaillit putride : alors, il se lotionna et guérit sur l'heure. Il séjourna là quelque temps d'où le *mokkam* qui s'y trouve sous son vocable. Sur le côteau abrupt opposé est une *haouïtha* cénotaphique au nom de Lalla Chafiat, sa fille, où les pèlerins vont encore nombreux. Une importante fraction d'Oulad Sidi-Yakoub subsiste encore à Fez.

Le kadhi Bendraoui



Le kadhi de Fez (djedid) est cheïkh Mohammed Bedraoui — ou Begraoui — *ben Driss ben Naceur ben Driss ben Abd Allah dit Bedraoui ben Abdelkader ben Ahmed ben Aïssa ben Hassène ben Mohammed ben Aïssa ben Abi-Bekr Mohammed ben Mohammed ben Abd Allah* chérif reconnu comme l'ancêtre commun ayant perpétué la branche des cheurfa d'Oudarhir (ou Toudrhir) de Figuig.

Ensuite de cet ancêtre, le kadhi indique : *Ahmed ben Djamal ben Mohammed ben Kathir ben Ennacir ben Mañsour ben Yâkoub ben Allel ben Abd Allah ben Abderrahmane ben Yâla ben Abdelaoula*, surnommé *Ys'hak*, *ben Ahmed* (*ben Ahmed ben Mohammed ben Ameur ben Soleïmane ben Ahmed*) *ben l'imam Sidi-Mohammed fils aîné de Moulâï-Ildris'l-Açrheur ben Moulâï-Ildris'l-Akbeur ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène-elmoutsanna ben Hassène essibthi ben el Imam Ali — ben Abi Thaleb zoudj Fathima-Zohra* fille du Prophète Mohammed.

Le premier aïeul de cette famille, qui vint d'Oudarhir pour se fixer à Fez, était un savant chérif qui portait le nom de *Moulâï-Abd Allah ben Abdelkader* et était surnommé *Bedraoui*. Il s'installa dans le quartier d'*elblida* et il y fut si connu et si vénéré qu'à sa mort une zaouïa se créa près de son tombeau autour duquel sont enterrés tous les morts de la famille.

Son fils *Driss — ou Ildris —* devint un savant de Karouiïne et écrivit de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Al Hachiat* (glose marginale) *al'al-Djabari* ; *Toudih ou elbayane fi Mokraï-Nafiâ* ; *Cher'ha* (commentaire) *âla Sidi-Khelil, oua al mokhtassiri* ; Il commenta aussi l'*Alfia* d'Ibn Malec *ben Çalah* ; etc. etc.

Cheïkh *Driss ben Abd Allah Bedraoui* mourut au commencement de la treizième corne, laissant plusieurs enfants, parmi lesquels trois de ses fils se distinguèrent par leur science et professèrent même à Karouiïne.

L'aîné, Cheïkh *Ennacir Bedraoui*, écrivit une *Hachiat âl'el Maçoudi* et un *Cher'ha* de l'Imam Ibn Malec. Il mourut, âgé et vénéré, laissant : *Driss* ; *El Ahdi* ; *Chrif* ; *Elyamani* ; *Sidi Mohammed* qui fut kadhi de Mogador et dont le fils *Sidi Thaïeb* est à Fez, nakib des *Cheurfa d'Oudarhir*. Le fils de ce dernier, *Si Mohammed ben Thaïeb* est lui-même membre du Conseil de l'Instruction publique.

Quant à Idris — ou Dris — l'aîné des enfants de cheïkh Ennacir, condisciple du *raïs al oulama* Si Ahmed Beldjilali, il fut un savant de Karouïine, et devint également à Fez syndic des *cheurfa d'Oudarhir*. Il mourut en dzou-l'hidja 1331 = novembre 1913 et fut inhumé dans la nécropole familiale de Sidi-Bedraoui.

Son fils aîné, Si Brahim, devint fkih et khelifa du hadjib des Bni-M'thir, quant à son fils cadet

Cheikh Mohammed ben Dris Bedraoui, kadhi de Fez, il est né à Fez en 1881. Ancien élève de Karouïine il fut *khathib* de la mosquée Boudjeloud, puis membre du Conseil de l'Instruction publique ; et depuis trois ans il a été désigné pour remplir les délicates fonctions de kadhi de Fez et de la banlieue.

Sidi Mohammed est un juriste fort apprécié, à l'esprit droit et au jugement sûr qui a étudié auprès de maîtres réputés : Si Abdesslam Alhaouari ; Sidi Mohammed-Mani Essanehadji etc.

Il a deux fils ; Idris, jeune fkih de seize ans, élève de l'Université, et Ennacir, aussi étudiant.

N.B. — (La biographie des ancêtres de la famille Bedraoui est développée dans l'histoire des Cheurfa d'Oudarhir, de Figuig : (Voy. in fine Région d'Oudjda)

Fez, 1931.

Le kaïd Bahlili



Le district de Bahlil — ou Behalil. — que dirige le kaïd Bahlili fait partie du cercle de Sefrou. Ce dernier centre est à six lieues Sud-Est de Fez. Ses jardins verdoyants forment avec ceux du Zer'houn une fertile et riche ceinture qui entoure Fez et lui prodigue fruits et légumes. D'abondantes sources alimentent ces jardins merveilleux qui font de Sefrou un *Eden* marocain. Sur le versant du djorf, aux sept sources, qui domine Sefrou est le tombeau du Canton Sidi Bou Sererhine lequel est un lieu de pèlerinage que fréquentaient même les sultans. On cite encore la visite qu'y fit en 1179 la maîtresse du Palais impérial, la *Moulât Fathima bent Soléïmane*, venue de Marrakech : et immolant plusieurs taureaux et distribuant des aumônes.

Quant à El Bahlil c'est un centre important et prospère situé en contrebas des monts portant le même nom.

D'après la « *Reconnaissance au Maroc* » une colonie chrétienne occupait cette région au moment de la conquête musulmane et des vestiges romains y existent encore, appartenant sans doute à la même époque que Volubilis : mais nous n'avons pu nous rendre compte de cette particularité, étant très limités comme temps.

Le kaïd Kacem Bahlil, est fils de Idris *ben Dahmane-Thaleb ben Thaleb-Mohammed ben Ahmed ben Abd Allah ben Ibrahim ben Ali ben Othmane* originaire de Skounda (Schounda) mais les ancêtres se sont installés, il y a quatre siècles environ, à kaçba Bahlil qui est devenue la demeure familiale.

Depuis, tous les chefs de cette famille, étant donné leur caractère d'arabes et, partant, leur influence, commandèrent dans cette région ; ils remplirent même des fonctions très en vue, notamment celles de *nadhir des habous* (contrôleur des biens de main-morte). De tous temps ils exercèrent une réelle influence sur les *Oulad Sidi-Rhazi* dits *Mrabthiïne* parce que descendants des Almoravides ; certains d'entre eux furent même des savants régionaux tels que :

Thaleb-Mohammed et son fils Dahmane-Thaleb, lesquels préparèrent deux générations d'étudiants dont plusieurs fréquentèrent Karaouiïne. Dahmane-Thaleb mourut fort vieux il y a soixante ans environ et reçut la sépulture au cimetière Asfalo de Bahlil qui est la nécropole familiale.

Il laissait un fils Idris qui avait appris auprès de lui et qui devint un vail-

lant cheïkh makhzène partageant son temps et ses efforts entre ses gens et ses cultures. Il mourut en 1304 = 1886 à soixante-cinq ans environ.

Parmi ses enfants étaient : Mohammed-elkbir ; Kacem ; Dahmane et Ali.

Le kaïd **Kacem** est né, en 1287, à Bahlil. Il étudia auprès de cheïkh Abou'l-Kacem el Haouari, puis fut nommé kaïd-mïa en 1306 sous Moulâï-Hassène. Il prit part avec les mehallas impériales à plusieurs expéditions et possède un dahir de commandement de ce souverain qu'il accompagna en Tafilelt en 1311, assistant à sa mort à Dar-Zidah près d'El Boroudj du Tadla. Lors de l'avènement du sultan Moulâï-Abdelaziz, le kaïd Kacem fut nommé khelifa du tabor à la tête de soixante-dix cavaliers et des *mouchate* (marcheurs, fantassins, du verbe *mcha*, marcher) ; puis, comme kaïd-reha il prit part aux opérations contre Raïssouli seigneur du Rif occidental, avec le *kbir el mehalla*, El Baghdadi.

Rappelé par le makhzène, en Maroc oriental, il poursuivit Bou-Hamara et demeura de nombreux mois en campagne.

Ensuite des événements de Fez, le kaïd Bahlili « *tourna au gré des circonstances : elhadjate dourat, nous dit-il* » et seconda les Colonnes Brémont et Mangin. En 1329 = 1911 il fut nommé kaïd commandant le centre de Bahlil et la région, bien que conservant le titre de kaïd-reha, ayant sous ses ordres des Hayâïna ; des Oulad-Elhadj du Saïs ; des Oulad Elhadj-el-Oued (Sebou) ; des Arhouate ; des Mahaïa du Saïs et des Oulad-Seljâa.

Lors de la dernière guerre du Rif, le kaïd Bahlili prit part aux opérations dans les Haïâïna ; Bni-Ourirhène et Fechtala.

Il fut pour sa bravoure fait *Chevalier de la Légion d'Honneur* et est titulaire de la *Médaille Coloniale* et du *Mérite chérifien*.

Bon cultivateur et éleveur avisé il est en outre Officier du *Mérite agricole*. Ses fils sont :

Mohammed, actuellement sous-lieutenant, au 2^e spahis réguliers marocains, sur le front de Taznakht, brave officier d'avenir ;

Ahmed qui étudia à l'école arabe-française ; M'hammed également élève de la même école, esprit éveillé, d'un grand sens artistique qui ne manque pas de nous faire admirer la beauté du paysage s'étendant à perte de vue, et nous signalant la solide architecture des maisons de ce village blanc et propre que surmonte l'un de plus vieux minarets de la région donnant asile à d'innombrables pigeons, corneilles, tiercelets (*bouamara*) etc... ; et Tahmi, joyeux garçonnet se débattant encore dans les sourates du Livre.

Sefrou-Bahlil, le 23 avril 1931.

Les Bennani



Parmi les notables de la cité de Fez, alliant le haut négoce à des fonctions makhzène, se distinguent les Bennani (Ibn Ahni), qui furent des premiers à étendre les relations commerciales moghrebines juqu'en Grande-Bretagne, en créant un comptoir à Manchester .

L'aïeul Si Hammadi *ben* Thaïeb Bennani était déjà un fonctionnaire makhzène à la fin du règne de Moulai-Slimane *ben* Sidi Mohammed, qui, après une existence de labeur et de droiture, mourut en laissant huit fils, tous dignes de lui : Si Abdesslam ; Elhadj-Tahmi ; Elhadj-Hamida ; Zoubir ; Elhadj-Abdelkader ; Abderrahmane ; El Madani et Abdalrhani.

Tous furent d'importants commerçants fassis et de zélés auxiliaires du Gouvernement sous les règnes de Moulai-Abderrahmane ; de Sidi Mohammed et de Moulai-Hassène. Tous sont décédés en laissant une postérité qui compte des intellectuels et certains jeunes savants aux idées rationnellement évoluées.

L'aîné d'entre eux, Si Abdesslam *ben* Hammadi fut amine des douanes à Casablanca où il eut comme collaborateur Elhadj-Mohammed Torris *ex* naïb du sultan à Tanger. Il remplit successivement les mêmes fonctions à Safi et à Melilla sous le règne de Moulai-Abdelaziz ; puis fut nommé *amine moustafad* (Syndic municipal) à Meknès où il décéda. Il laissa six fils à l'enseignement desquels il avait apporté un soin jaloux :

Elhadj-Allel ; Abdelaziz, dit Azouz ; Elhadj-Abdelkrim ; Elhadj-Ildris ; Mohammed-Elkebir et Thaleb.

L'aîné Si Allel qui a fait des études assez complètes à Mazagan, fut moh'tassib dans la même ville. Ce fut alors qu'il eut l'insigne honneur d'être choisi par S. M. Moulai-Abdelaziz pour accompagner la famille au pèlerinage de La Mecque. L'année suivante, c'est-à-dire en dzou-l'Kâda 1327 = décembre 1909 la même mission lui fut confiée, à la grande satisfaction de tous par le nouveau sultan Moulai-Abdelhafidh.

Déjà sous Sidi Mohammed *ben* Moulai-Abd Allah, en 1179 = 1765 le fkih Si Tahar Bennani Errebâthi ainsi que Si Tahar *ben* Abdesslam Esslaoui avaient été délégués comme ambassadeurs auprès du sultan de la Sublime-Porte Moustafa. Ces envoyés emmenaient avec eux des présents somptueux consistant en chevaux de race dont les selles étaient surbrodées d'or et enrichies de perles et de pierres précieuses : l'envoi se complétait de sabres

richement ornés et de bijoux moghrebins. Le sultan de Constantinople accepta avec joie ces cadeaux et l'année suivante envoya au souverain du Maroc un bateau chargé de tous appareils et munitions de guerre.

Ce même fkih Si Tahar Bennani Errebathi, habile secrétaire et rédacteur distingué, se retrouve vingt ans après, en 1198, parmi le cortège des eulama accompagnant le même sultan Sidi Mohammed ben Abd Allah à Essouïra (Mogador). (*Istiksa* T. I. 300 et suiv.)

De retour Si Elhadj-Allel remplit les fonctions de *moh'tassib* à Meknès, puis fut *nadhir* des hobous dans la même ville, sous le règne de Moulāi-Youssef.

S'étant, par convenances personnelles, démis de ses fonctions il rentra à Fez où il fut choisi par la Région militaire pour remplir les délicates fonctions de fkih du *Bureau régional* des renseignements et affaires indigènes. Là, et dans des circonstances vraiment critiques, il fut l'un des plus loyaux auxiliaires du vaillant commandant Chastenot. Il remplit toujours les mêmes fonctions avec le même loyalisme, auprès du distingué Commandant Mellier.

Son frère cadet Si Abdelaziz fut *amine mostafad* à Taroudant, puis à Elkçar, jusqu'à l'occupation de cette ville par les Espagnols. Il rentra ensuite à Fez.

Elhadj-Abdelkrim ben Abdesslam fut amine des douanes à Tétouan sous le règne de Moulāi-Abdelaziz puis à Mazagan où il devint *moh'tassib*. Il fut ensuite appelé comme intendant de Dar-Makhzène à Marrakech, en même temps que naïd du *moh'tassib* de cette capitale du Sud, fonctions qu'il remplit encore actuellement.

Elhadj-Idris ben Abdesslam fut trésorier du tabor makhzène à Tanger, puis à Tétouan où lorsque le Protectorat espagnol prit le gouvernement de la ville il fut maintenu comme *amine* des douanes, poste qu'il occupe encore avec une réelle autorité, car il est l'un des plus honorés notables de la Ville.

Le quatrième frère puîné de Si Elhadj-Allel, Mohammed-Elkbir, mourut à Marrakech il y a quelques années.

Quant à Si Thaleb, le plus jeune, après avoir été nommé *amine-mostafad* à Tanger puis à Safi il fut appelé à Mogador en qualité d'amine des douanes et est actuellement *amine mostafad* à Agadir où ses services sont très appréciés.

D'autres membres de cette famille remplissent fort honorablement des fonctions makhzène très en vue.

* * *

Plusieurs volumes ne suffiraient pas à contenir la biographie des nombreuses familles d'*eulama* et autres notables de Fez, nous ne pouvons donc que mentionner certaines d'entre elles qui nous sont indiquées par le fkih **Elhadj-Allel Bennani** :

Ait-Sid'houm : Sidi-Mohammed ben Mohammed El Araki ;

Et-Thahari : Moulāi-Idris ; Moulāi-Kassem ; Moulāi-Messaoud ;

Es-Sakli : Sidi Mohammed ben Hammad ; Sidi Mohammed ben Slimane ;

Moulāi-Djâfer ;

Bou Thaleb : Moulāi-Ali ;

El Kadiri : Moulāi Idris ;
Oulad Sidi-Amer : Moulāi-Ildris ;
Eddebarh : Moulāi-Abdelkader ;
Belkhīath : Moulāi-Ameur ben Ahmed ;
Al Rhorami : Moulāi-Ahmed ;
Al Almi : le docte Moulāi-Abd Allah El Bedhili ;
Al Kittani : Moulāi-Abdelhaï ; Moulāi Ezzemzem ben Mohammed ben
Djâfer, et Moulāi-El Rhali ben Mohammed ; et Moulāi Ali ;
Al Bedraoui : Moulāi-Thaïeb ;
Al Fechaouni : Moulāi-Elmahdi ;
Bou-Rhaleb : Moulāi-Ahmed ;
Ibn El Bachir : Sidi-Mohammed et Moulāi-Ahmed ;
Al-Ildrissi : Moulāi-Ismaïl ; Moulāi-Ildris ;
Al Ouazzani : Sidi Mohammed ben El Mekki ; Moulāi Abdelkader ; Sidi
Mohammed ben Tahmi ;
Ibn-El Abbas : *nakib* Moulāi-Abd Allah ;
Ibn Tabet, Sidi Mohammed ;

Al Aloui, Moulāi-Ali ben Abdelhadi ; Sidi Mohammed ben Moulāi-Arafa ; etc.

Parmi les autres notables et savants qui ne sont ni biographiés ni cités au cours de notre *Nassabiat* nous relevons les noms de : *Chorfi* ; *Ezziat* ; *Fassi* (Si Thaïeb ben El Abbas) ; *Esschili* ; *Guessous* ; *Alrhali 'l-merrakchi* ; *Boukheris* ; *Chekroun* ; *Gueroun* — ou *Djenoun* (ou *Djeloun*) — *Lazreng* ; *Lamiri* ; *Al Iraki* ; *Essoussi* ; *Esserradj* ; *Ech-Chami* ; *Al Kheçami* ; *Koreïchi* ; *Kebbadj* ; *Berrada* ; *Al Merakib* ; *Al mendjra* ; *Bennice* ; *Thenouch* ; *Essebti* ; *Kirane* dont le représentant actuel est le fkih Si Ahmed ben Thaïeb, le zélé secrétaire de S. E. Mohammed ben M'hammed Tazi. et quelques autres encore.

* *

Quant aux divers groupements de *cheurfa*, ils sont représentés à Fez par des *nakibs* rivalisant de vertu, de délicatesse et d'aménité. Parmi eux se distingue tout particulièrement celui des *Cheurfa alaouiïne* lesquels — nous ne saurions trop le répéter, — qu'ils vivent retirés ou qu'ils soient parmi les plus puissants *moghrebins* — offrent cette particularité d'être toujours aimables, accueillants et gracieux.

Fez, avril 1931.



Les Marnissi

La famille Marnissi tire son nom de la tribu des Marnissa (ou Mernissa) dont elle est originaire. Cette tribu fait partie des Nefzaoua importante confédération remontant à Itouareft fils de Nefzaou, fils de Loua-le-Grand.

« Quant aux *Mernissa*, dit Ibn Khaldoun, nous ne leur connaissons aucune demeure fixe mais leur postérité vit dispersée parmi les tribus arabes de l'Ifrikia... »

Cependant El Bekri précise : « ... De Kaïrouan on se rend à Djeloula, puis à Addjer, centre situé dans un terrain inégal, pierreux coupé par des sentiers impraticables et hanté par les lions. Comme le vent y souffle toujours avec violence et que les voyageurs ne manquent presque jamais d'y rencontrer un lion on dit par manière de proverbe : « arrivé à Addjar passe vite car il y a des lions qui déchirent, des pierres qui coupent et des vents qui emportent. » Aux alentours de cette ville on rencontre quelques tribus arabes et plusieurs fractions des *Dariça* et des *Marnissa* tribus berbères »...

Du même auteur, dans la notice des plates-formes qui couvrent le littoral de Tlemcen : « De Hisn (— Tankeremt) à Hisn Mernisset-elbir (le château des Marnissa du puits), place très fortifiée, il y a trois milles et de cette localité à Hisn ibn Zina encore trois milles (région de Nédroma).

Quant aux *Marnissa* du Moghreb-elaksa on les rencontre dans le Rif, vers la fin de la première corne de l'hégire non loin de Nakkour dont le territoire avoisinait les *Matmata*, les *Kebdana*, les *Marnissa* et les *Rhassassa*.

Le berceau familial des Marnissi est dans le koudiat région riffaine de Taza, ils sont inféodés aux Azouzīine, *Cheurfa drissīine*. Il y a cent cinquante ans environ, l'ancêtre Mohammed ben Abd Allah'l-Marnissi, thaleb déjà renommé dans son district, s'en vint à Fez pour se perfectionner dans la science, à Karaouiīine. Il créa son foyer en cette capitale et y eut un fils Mohammed qui fut de même un savant et vécut en sage lui aussi. Ils moururent tous deux fort vieux, l'un fut enterré à Bab Guissa tandis que son fils reçut la sépulture dans la zaouia de Sidi Abdelouahad Eddebarh dans la Souiket-Bençafi.

Ce dernier avait laissé quatre fils tous instruits par lui : Ahmed ; Abdesslam ; Tahmi et Elhadj-Mohammed.

L'aîné Si Ahmed devint un fkih réputé — ayant eu comme condisciple cheïkh Tahmi Guennoun, — et acquit comme tel une certaine popularité..

Ses qualités le placèrent au premier rang des notables de la cité si bien que les cheurfa Kadirîine consentirent son union avec une femme de leur Maison et les cheurfa Marîniine lui donnèrent également une cherifa. Les autres fils de Si Mohammed ben fkih Mohammed el Marnissi étaient également des savants, le dernier mourut à Tiznit du Sous, où il enseignait.

Sidi Ahmed el Marnissi qui était devenu quelque peu mystique sur la fin de ses jours, mourut très vénéré à soixante ans environ vers 1280 = 1863 et fut inhumé à Sidi Mohammed-Elhadj ben Abdelaziz des Bni-Aous ; cette zaouïa est dans la Souket Bençafi.

Son fils Larbi né de la *chérifa mériniat* avait à peine dix ans. Il étudia d'abord dans cette zaouïa ; et, lorsqu'il fut en âge de le faire, se consacra à l'exploitation agraire des domaines familiaux. Il prit comme femme une descendante d'Abdesslam ben Machich ; et, en 1912, rentrant dans la paix d'Allah, reçut la sépulture dans la zaouïa de Sidi Ahmed Bennaceur.

Entre autres enfants, il laissait Rhali ; Mohammed ; Idris ; El Ahdi et Hassène. L'aîné, Le kaïd

El Rhali El Marnissi, actuellement âgé de cinquante ans a fait, de sérieuses études élémentaires et s'est perfectionné à Karaouïine ; néanmoins sa vie est surtout une page de soldat car il a donné la preuve de ses qualités guerrières lors de la dernière guerre du Rif.

Il fut d'abord quatre ans durant khelifa de l'ex Pacha de Casablanca S. E. Abdelouahab, puis ayant été promu kaïd des Hamiane, du Guich et des Lemta, il prit une part active à la tête de sa mehalla, aux opérations contre Abdelkrim. Il se distingua tout particulièrement à Metiouda dans le district de Taounant, aux côtés du vaillant capitaine **de Seroux**, — notre aimable ami — aidant au dégagement de la région.

Le kaïd El Marnissi mérita et reçut la *Croix de guerre* avec la citation suivante :

Citation à l'Ordre de l'armée N. 305, du général commandant supérieur des Troupes du Maroc : « Le Général Boichut commandant supérieur des Troupes du Maroc cite à l'Ordre de l'Armée :

« El Ghali El Marnissi ben Larbi, kaïd des Hamiyane et Lemta, chef indigène intelligent et dévoué ; le 21 janvier 1926, au cours des opérations en pays M'tiouda de l'Outa, a en dépit du brouillard intense et de la résistance des éléments rifains installés dans le pays, conduit son groupe de partisans jusqu'au Djebel Taounat, contribuant par son action énergique à faire rentrer dans l'ordre plusieurs villages insoumis. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des T. O. E. avec palme. »

A Rabat, 3 Mars 1926.

Signé : Boichut.

Cette citation dit assez que le kaïd qui nous fut dévoué eut du « cran » et que, le cas échéant, il en aurait encore.

Le kaïd Marnissi est marié à une fille du vizir Si Mohammed El Mouëzz, qui joua un rôle important.

Son frère

Si Idris ben Larbi, quarante cinq ans, étudia studieusement à Karaouiine auprès de Si Habib Ettlemsani et de Moulai Brahim El Alaoui ; mais suivant les sages conseils de son père, il se consacra à l'agriculture qu'il intensifia, et à l'élevage, qu'il améliora. Lui aussi, a épousé une fille de l'ouzir Si Mohammed el Mouëzz. Son cadet Si El Ahdi, fut un sérieux thaleb de Karaouiine, de même que Si Hassène, lui, fréquenta le Collège arabe-Français de Moulai-Idris, sous la sage direction du Commandant Marty. Actuellement âgé de vingt-cinq ans il mène la vie d'un jeune seigneur.

Quant à

Sidi Mohammed l'Marnissi, Officier de la Légion d'Honneur, le cadet des fils de Si Larbi, le diplomate de la famille, il est âgé de quarante-huit ans environ. Il étudia à Karaouiine auprès de Moulai-Ibrahim El Alaoui et depuis, prenant la vie par son côté pratique, il se lança dans le grand négoce porte assurée de la haute diplomatie. Ce fut ainsi qu'il servit d'intermédiaire pour les transactions entre le Protectorat et les créanciers du Sultan Moulai-Abdelaziz, dont il faisait lui-même partie. Il apporta en cette mission, toute la délicatesse voulue pour la sauvegarde des intérêts français et des siens propres. Au moment de la prise de pouvoirs de Moulai-Abdelhafidh il avait d'ailleurs, sur les conseils du Consul de France Gaillard, accueilli favorablement le nouveau Sultan, ce qui lui permit de demeurer à Fez pour y servir les intérêts de la France.

Lors de la Guerre du Rif, Si Mohammed El Marnissi usa de son influence pour persuader le kaïd dissident, Ali ben Abdesslam, des Bni-Ouarighèle, de rentrer dans le rang et lui-même recueillit, chez lui, la Maison de ce chef, pour la garantir contre la fureur des insurgés, et lui offrir une hospitalité convenable.

Il prit également part à plusieurs opérations nocturnes avec le Colonel Noguès et le Commandant Chastenot.

Si Mohammed El Marnissi fut, sept ans durant, et jusqu'à la séparation de ces deux assemblées, le président des Chambres d'agriculture et de Commerce réunies. Il vient d'être désigné par le Conseil Supérieur de l'Agriculture comme délégué marocain de l'Agriculture à l'Exposition Coloniale de 1931.

Il est membre du Conseil d'administration de l'Office chérifien des Phosphates.

Si Mohammed El Marnissi qui faisait partie du cortège impérial en 1925, fut fait à Paris, *Officier de la Légion d'Honneur*.

Il est marié à une fille du Grand-vizir Si Mohammed-Fedour Rhornit.

Fez 1931.



Les Tidjanîa

L'une des plus importantes *Confréries religieuses musulmanes* des Moghrebs, dont le siège initial fut à Fez, et où sont encore nombre de ses cheurfa, autour du tombeau du fondateur de cette secte, est celle des *Tidjanîa*.

D'après deux bons historiens marocains du XVIII^e siècle, cheïkh Layachi et Moulâï-Ahmed, une famille idrisside — berceau de la science alliée à la noblesse d'esprit — était, à leur époque, celle des *Oulad Cheïkh-Sidi Mohammed*, ou plus exactement, descendait de Sidi Cheïkh Mohammed lequel appartenait à la postérité d'un vénéré thaleb originaire d'une fraction voisine des sources de la Moulouya, — sans doute du centre de Tameghrout, sur l'Oued-Drâa.

Sidi Mohammed ben Mokhtar Ettidjani — ou *Ettejani* — faisait descendre ses ancêtres, d'après d'authentiques *heudjate* — de l'imam Hassène-almoutsanna, arrière petit-fils du Prophète par sa fille Sitta Fathima-Zohra.

Cheïkh Mohammed, dont les disciples furent nombreux, s'appliqua, tout particulièrement, à développer les exceptionnelles aspirations de son fils Ahmed pour les sciences concrètes et les belles-lettres ; et ce, en dehors de toutes tendances spiritualistes ou ésotériques. Aussi, à dix-sept ans, Ahmed était-il déjà réputé comme « *thaleb prodige* » : la *Djorounîa* lui était familière ; il possédait à fond son *Alfîa* et son *Nahou* et commentait aisément Sidi Khelil ; Cheïkh Hamza, voire même assez passablement le Çalih d'Al Bokhari. « *Son souffle de science est divin !* » proclamaient ses contemporains.

Loin de combattre les théories secondaires, ou même vulgaires, il les disséquait pour en extraire le meilleur, se constituait ainsi un bagage théologique d'une orthodoxie, rationnelle à priori. Si bien qu'il fut bientôt à même de composer plusieurs ouvrages, lesquels provoquèrent une spontanée admiration.

En 1171 = 1755 Sidi Ahmed-Ettidjani quitte Kourdane (d'Ain'l-Madhi, près Laghouat) — où il a installé son *ribath*, — pour effectuer le pèlerinage de La Mecque. Au retour, passant par Le Caire, il fréquente la célèbre Université d'Al Azehar et, là, précise toutes sciences qui lui permettront de tenir le premier rang parmi les eulama de Fez. Ce périple, le Tidjani le renouvellera souvent et chaque retour le ramènera pour quelque temps à Fez, son berceau familial. C'est d'ailleurs à Karaouïne, qu'à vingt-huit ans, ce cheïkh

déjà célèbre obtiendra le titre pédagogique suprême : docteur en théologie (*haqim âilm alaouahte*).

Dès lors, nombreux et enthousiastes, ses disciples lui constitueront une Cour fidèle et dévouée, ne le quittant plus, même dans ses déplacements : à l'Aïn'l-Madhi ; à Ababiodh Sidi-Chikh (en visite auprès du vénéré Sidi-Chikh Beneddine, petit-fils du grand Sidi-Chikh) ; à l'Aïn'l-Houts, près de Tlemcen ; voire même à La Mecque et surtout au Caire.

Dès lors, la science du *moghrebi* étonne et émerveille les savants musulmans ; et lorsque, auprès de lui ils s'enquèrent de son initiateur, il répond avec conviction : « Allah d'abord, tous mes Mechaikh ensuite ; et.... moi enfin. »

Son premier cheikh spirituel, Sidi Ahmed ben Hassène, grand mokaddem des *Kadria*, l'avait, à Fez, initié aux doctrines du santon Sidi Abdelkader Aldjilani ; alors que, au Caire, il s'était lié de grande amitié avec le célèbre cheikh Mahmoud al Kourdi, successeur de Mohammed ben Salem al Hafni, fondateur des *Hafnaouia*, ce fut ce dernier *Ordre* qu'il choisit Sidi Ahmed Ettidjani pour lancer ses doctrines personnelles, lesquelles se distinguent des autres théories par un libéralisme surprenant : aucune pratique rituelle mystérieuse ou équivoque ; tout le système est approprié à tous les humains et accessible à tous, mais il se distingue par un autoritarisme inexorable. C'est l'application absolue du *perinde ac cadaver*, des Jésuites du XVII^e siècle.

Particularités marquantes : pas de *khelouat* ; pas de flagellation ; aucune pratique exorcisante ou excessive. Ici nous faisons une remarque intéressante, c'est que toutes les Confréries dont le berceau originel fut dans le Drâa marocain, possèdent, comme qualité principale, une hospitalité accueillante à tout venant ; et, à l'occasion, un esprit xénophile inaltérable, parfois même des plus protecteurs.

C'est en 1213 de l'Hégire (1797 de J. C.) qu'après avoir confié la direction de son ribath de Kourdane à Sidi Elhadj-Ali ben Elhadj-Aïssa, son fidèle coadjuteur, que **Sidi Ahmed Ettidjani**, ayant semé ses doctrines « à fermes poignées » à travers les peuplades du Sahara, du Touat, de la Tripolitaine et de la Tunisie, décida de se fixer, à tout jamais, à Fez, sa ville natale et d'y consacrer définitivement la secte des *Tidjanîa*. Il y fut accueilli chaleureusement par le Sultan Moulai-Slimane qui alors que, adolescent, avait péréliné en sa compagnie et qui appréciait beaucoup le caractère nettement imposé par le maître à ses khouans : aucune inmixtion dans les affaires publiques, et l'obéissance absolue — pour ne pas dire passive — au Gouvernement régulier ; telles qualités, d'ailleurs, qui, plus tard, devaient être tant appréciées par le Gouvernement français, en Algérie, et le Protectorat de France, au Maroc.

Comme don de bienvenue, le monarque offrit à Sidi Ahmed Ettidjani, le *Haouch aimraïate* (la villa des miroirs). C'est encore de ce point de vue splendide que nous contemplons, serrés autour de la sépulture du Maître, les nombreux mausolées funéraires de ses descendants offrant avec leurs tuiles vertes et leurs Zélidjs l'aspect d'une petite bourgade.

Sidi Ahmed Ettidjani mort, presque octogénaire, le dimanche 12 choul 1230 = 17 septembre 1815 avait été inhumé — à un endroit qu'il avait vu

en songe, indiqué par le Prophète Mohammed — dans ce même quartier dit *Houmt-elblidat-erraoûhîa*.

Au moment de mourir le cheïkh confia la tutelle de ses deux fils, Sidi Mohammed'l-Kbir et Sidi Mohammed eç-Çrheïr, à son fidèle Elhadj-Mohammed *ben* Ahmed Ettounsi ; et, la direction spirituelle de l'Ordre à Sidi Elhadj-Ali *ben* Elhadj-Aïssa sous condition que, après la mort de ce dernier, les chefs de la Confrérie seraient alternativement choisis parmi ses descendants directs et ceux de ce coadjuteur, lequel avait lui-même adopté *Ettidjani* comme patronyme.

Au cours de ses enseignements, le chérif Ettidjani avait réuni ses préceptes et en avait composé un magistral recueil statutaire, sous le nom de *Kounnache*, et son *Al Djouhara* (la perle), ensemble de récits où percent l'élévation de son âme et sa noblesse de sentiment.

Les *Tidjanîa* possèdent en outre d'autres ouvrages parmi lesquels on doit citer *Errimah* (le chant des glaives) par Si Ammar Ettidjani Essoudani ; *Aldjemâa alyakouta nassirat ech-chorfa* par Si Mohammed al Mécheri. etc...

Ce fut le fils aîné du cheïkh, Si Mohammed'l-Kbir qui fonda la zaouïa de *Tamel'hat* (à Temassine, près de Touggourt) de laquelle naquit, plus tard, celle de Guémar du Souf. Toutes deux eurent leur temps de célébrité.

Fez, 1931.



Le territoire de Taza

Le territoire de Taza s'étend sur le versant Nord du Moyen-Atlas qui occupe environ les trois quarts de sa superficie, tandis que la plaine, qui se déroule à l'Est, est une région de transhumance pour les nomades *Haouara*, *Oulad-Raho* ; *Métalsa* ; *Bni-Bouyahi* et autres.

Deux rivières importantes l'arrosent : la *Mlouïa* — ou *Moulouïa* — qui, pour aller se jeter dans la Méditerranée, suit presque la limite Est du territoire et, qui, sur sa rive gauche, reçoit deux affluents importants ; l'un l'Oued-Mloulou descendant du mont des *Bni-Ouaraine* de l'Est, aux eaux douces fréquentées par des truites renommées ; et l'Oued-M'soun aux eaux magnésiennes venues du versant Sud du Massif riffain. Quant à l'Oued-Za, affluent de la rive droite, il coule dans le pays d'Oudjda et il n'y a guère sur le territoire de Taza que le confluent, à Camp-Berteaux.

L'Oued-Inaouène affluent du Sebou, arrose Taza et coule de l'Est vers l'Ouest entre les *Tsoul* et les *Haïaïna*.

Dans le cercle Nord de Taza les tribus sont les *Rhiata* ; les *Meknassa* et les *Tsoul*, tous sédentaires, et administrés par le Cercle de Taza ;

les *Branès*, les *Gzenaïa* (soumis en partie seulement en 1935) les *Maghraoua* ; les *Oulad-Bourima* et les nomades *Metalsa* (soumis en partie seulement) sont érigées en une annexe dont le siège est à Bab-Moroudj avec les portes de *Bou-Mehiris*, à l'Est, et de *Kef al-Rhar*, à l'Ouest.

Les confins Nord du Territoire, sur la ligne allant du poste du *Haut-Leben* à celui de *Sidi-Belkassem* relèvent du même commandement supérieur. Au delà se trouvent des populations insoumises appartenant à cette zone, mais sur lesquelles le Rif s'efforce d'établir son emprise.

La population régionale se partage surtout en *Rhiata* (*Ghiatha*) et en *Bni-Ouaraine*.

Les *Rhiata* sont essentiellement montagnards ; ils forment une grande tribu indépendante, parlant le *tamazirt* aussi bien que l'arabe, et occupant le revers Nord du haut massif orographique qui porte son nom : le *Djebel-Rhiata* dont l'un des points culminants est intéressant à plus d'un titre. Ce

pic, fort élevé, se distingue de très loin ; ses flancs passent pour renfermer des minerais variés, voire même précieux ; enfin son sommet est le lieu où se produit une particularité unique au Maroc : chaque année après la fonte des neiges ses plus hautes pentes se couvrent d'une multitude de chenilles à longs poils ; elles sont froides comme la glace et c'est, disent les indigènes, la neige qui les enfante. On les appelle des *iakh*. Les chèvres mangent avidement ces annelés qui ainsi disparaissent bientôt.

Un dicton régional y fait ainsi allusion ;

« Deux « ridicules » (*chi'ane aâdjilane*) sont plus froids que l'*iakh* : le vieillard qui joue au jeune et le jeune homme qui joue au vieux. »

Comme toutes les populations pouvant se retrancher dans leurs montagnes les *Rhiata* furent, de tous temps, particulièrement batailleurs. Au début de ce siècle encore ils ne connaissaient que la poudre pour régler leurs différends ; la fabrication des balles faites avec le plomb extrait de leurs montagnes et celle de la poudre composée avec le salpêtre et le gabrit (soufre) qui y abondent, constituaient alors leur principale industrie.

Quant aux *Bni-Ouaraïne*, importante tribu aussi, ils limitent le Sud-Ouest des *Rhiata* et, au cours des temps, ont joué un rôle à peu près analogue au leur.

C'est autour de Taza, sous l'appellation de « Tache de Taza » que se déroulent actuellement les graves événements de la dissidence, en concomitance avec ceux du Rif.

Suivant une minutieuse préparation politique les troupes françaises et les partisans soumièrent en partie : *Rhiata*, *Meknassa* et *Branès* dès les opérations initiales, en 1911 — 1914.

En juin 1914 les *Tsoul* font leur soumission et dès lors resteront fidèles au Makhzène. A la déclaration de guerre une partie des *Rhiata* part en *siba* entraînant avec elle la majeure partie des *Branès* et des *Miknassa* : cependant leurs principaux chefs restent fidèles à la parole donnée ce sont **Ahmed Tanetane** pour les *Bni-Bou-Guittam* et **Mohammed Al Ouddjani** pour les *Bni-Oudjane*, tous deux *Rhiata* ; **Mohammed Al Khelladi** chez les *Branès* et **Hommad ould-Baali** chez les *Miknassa*.

Ce n'est donc qu'au printemps 1916, après la création du poste de Bab-Moroudj, à l'issue d'une opération chez les *Branès* que ces derniers et les *Miknassa* se soumièrent en principe. Peu de temps après, Abdelmalec, petit-fils de l'Emir Elhadj-Abdelkader, s'installa chez les *Gzenaïa* provoquant des défections parmi eux et créant dans la région des *Bni-Bou-Yâla*, (*Branès-Nord*), une agitation qui amena au début de 1917 une opération marquée par la trahison de cette fraction ; et, pendant un an environ, une série de moindres opérations chez les *Toumzit*, *Bouguirba* et *Bni-Ouddjane* pour dégager les abords immédiats de Taza en même temps que permettant la possibilité de créer les postes de Msila chez les *Branès* et de Sidi-Belkassem, à la lisière des *Métalsa*. Subséquemment l'opération du *Djebel'l-Halib* étend vers l'Ouest, la pacification des *Rhiata* de ce territoire assurant ainsi la sécurité relative à la piste Taza-Fez.

En juin 1918 l'occupation du *Chachou* — ou *Bou-M'hiris* — à l'Ouest de Sidi-Belkassem, fait rentrer dans la soumission les *Oulad-Bourima* et une

grande partie des *Maghraoua* et oblige l'émir Abdelmalec à quitter le pays : Hélas ! le Commandant Dabouker chef du Bureau Régional de Taza est mortellement blessé au cours de cette dernière opération.

A l'automne les opérations dirigées contre l'agitateur sont reprises un peu plus à l'Ouest. Les troupes conjuguées occupent les *Kiffane*, chez les *Gzennaïa*, en même temps que sont créés les deux postes de Kalaâ des *Oulad-Haddou* et de *Bou-Haroun*, ainssi est activée la soumission des éléments dissidents. A l'annonce de l'armistice, Abdelmalec disparaît, et dès lors, la pacification progresse rapidement.

Les opérations se poursuivent au printemps de 1919, fixant les populations insoumises : *Bni-Ouaraïne* au Sud ; *Bni-Bou-Yahi* au Nord, et provoquant parmi elles nombre de soumissions collectives. Mais à l'été suivant un nouvel agitateur qui se fait passer pour Bou Hamara (lequel on le sait fut exécuté dix ans plus tôt, en 1909) apparaît chez les *Bni-Ouaraïne* du centre. Son influence qui grandit rapidement lui permet de se lancer, en septembre, contre les *Bni-Bou Ahmed* (*Rhiata* de l'Est) que Si Ahmed Semlali frère du Pacha de Taza maintient dans le devoir. Les assiégés subissent de grosses pertes en humains et matériel et le frère du Pacha qui soutient le siège de son bordj, à demi asphyxié par l'incendie, est capturé. Emmené par le rogui, il est exécuté quelques mois plus tard.

Le temps nécessaire pour réunir quelques éléments de défense et les troupes françaises occupent le *Teniet-elhadjel* annihilant ainsi l'éphémère influence du pseudo-Bou Hamara qui erre alors dans les tribus voisines avec quelques fidèles, jusqu'à ce que des partisans le fusillent aux abords de Sidi-Belkassem au moment où il tente de passer dans le Rif, 1921.

Entre temps les opérations de l'année 1920, conduisent les troupes de répression à *Bou-Rached*, sur la rive gauche de la Moulouïa, puis un peu plus tard à Béchiïne chez les *Ahl-Doula* ainsi que chez les *Rhiata* de l'Est, tous protecteurs du perturbateur. Les combats de juillet 1920 sont particulièrement meurtriers : ils marquent une première étape dans l'œuvre d'occupation et de pacification des *Bni-Ouaraïne* de l'Ouest. Trois mois plus tard l'avance se fera jusqu'à *Bab-Azehar*, ramenant définitivement les *Rhiata* de l'Ouest.

L'année 1921 est marquée par une nouvelle progression sur tout le front des *Bni-Ouaraïne* ; c'est, le 2 avril, l'opération de *Ras'l-kçar* qui porte les troupes dans le haut bassin du Mloulou, amenant à composition les *Ahl-Taïda* ; puis, les 10 et 12 avril l'occupation du territoire des *Ahl-Telt*, où sont créés deux nouveaux postes, l'un à *Al Oudjik* et l'autre à *Bab'l-Arbâa*. Jusqu'en juin, des combats réitérés et parfois meurtriers, porteront plus avant la ligne des postes chez les *Bni-Ouaraïne* de l'Est, établissant ainsi leur liaison avec les deux derniers.

L'année 22 est consacrée à des opérations de pacification chez les *Marmoucha* et dans le cercle de Sefrou dépendant alors de la région de Taza. Là se clôt l'admirable œuvre militaire préparée par les opérations des généraux **Girardot**, **Baumgarten** et **Gouraud** dans la région de Taza, et complétée par le général **Auber** auquel succéda en 1923 le colonel **Freidenberg** qui réalisa, après deux combats, l'occupation du pays *Djilidassène* où fut créé le poste de Berkine. Le 5 mai, ensuite d'un combat extrêmement pénible et meurtrier dans un cirque cahotique et rocheux, ces mêmes troupes opèrent

la réduction de l'Ilôt des *Bni-Bouzer*, jusqu'alors demeuré insoumis au milieu de puissants voisins déjà ramenés. Les troupes se retournent alors vers le Sud-Est « *enfonçant un nouveau coin* » en pays insoumis et occupent le *Djebel-Tamdjount* sur les bords de *Aloued-albare* — ou *Oued-Hamidet* —, bras du *Mloullou* à la limite du pays des *Ahl-Telt* et *Ahl-Taïda*. Effectuant ensuite une marche en masse vers le Sud-Ouest, la Colonne établit, en juin, ce qui est la ligne actuelle des avant-postes français chez les *Bni-Ouaraïne* de l'Ouest, jalonnée ainsi à l'Est par des groupes de défense du *Mrhat* ; des *Bni-Zahna* et des *Bni-Alaham*.

L'année 1924 marque une nouvelle étape ; sous le commandement du Colonel **Cambay** les troupes ont, de juillet à septembre, travaillé à la réorganisation et au renforcement de cette ligne de défense, tant à la lisière du Cercle de Taza-Nord, secteurs des *Kiffane* et de *Kef al Rhar*, qu'à celle du Cercle de Guercif où elles ont dû, les 5 et 6 septembre, dégager les postes de *Medlam* et d'*Hassi-Quenzga*, harcelés par les contingents riffains. La Colonne est alors appuyée par les partisans *Tsoul*, *Branès*, *Gzennaïa*, *Metalsa* et *Bni-Yahi* qui, supportant les attaques riffaines depuis juin, se battent bravement sous les ordres de leurs loyaux chefs.

* * *

Ce n'est que par delà la plaine de *Metalsa*, à sa bordure Nord et Nord-Ouest, que commence le Rif proprement dit, contrée montagneuse qui appartient au versant méditerranéen, assez vaguement délimitée topographiquement et qu'on ne peut caractériser autrement qu'en indiquant qu'il est l'habitat d'un certain nombre de tribus autochtones dont les habitants sont communément englobés sous le terme générique de *riffains* ; sans qu'apparaisse, à priori, ce qu'il peut y avoir d'origine ethnique ou de caractères communs sous cette appellation. Sont considérés comme riffains, de l'Est à l'Ouest : les *Bni-Saïd* ; les *Temsamane* ; les *Bni-Oulicheïkh* ; les *Bni-Touzine* ; les *Bni-Ouriachel* et les *Bokkaïa*.

Les *Metalsa* ne sont pas des riffains, néanmoins la majorité de cette tribu, non soumise au Makhzène ou au Protectorat espagnol, s'est placée au cours de l'année 1924 sous l'autorité d'Abdelkrim, le dictateur du Rif. C'est par les *Metalsa* que le service des renseignements est en contact constant avec le Rif : leur plaine et les défilés de leurs montagnes sont l'acheminement imposé aux Riffains, pour leurs déplacements avec la Moulouïa et l'Algérie, où nombre d'entre eux sont attirés par le besoin de vivre. Si bien que, actuellement, cette région tient la première place, le Rif antérieur n'étant aperçu de Guercif qu'à travers « l'écran *metalsa* ».

Sur ce front la limite théorique, fixée par la convention franco-espagnole du 3 octobre 1904 et le traité du 27 novembre 1912 n'est autre que la ligne de partage des eaux entre le littoral méditerranéen et la Moulouïa : tandis que le *limes* effectif du Protectorat français est en deça de ce *No man's land*.

Cependant, en dépit des conventions internationales, Abdelkrim a considéré comme territoire riffain tout ce qui n'était pas occupé militairement : notamment la plaine du *Guerrouaou* ; la vallée des *Bou-Maouïa* ; le massif escarpé et si riche en minerais du *Mesgout* et le versant Sud du massif

de *Tendri* — tous deux enserrant la vallée d'*Ouizert*, repaire actuel des bandits dissidents ; — enfin la zone de collines plus habitées qui part de la pointe Ouest du *Tendri* vers le *Haut Oued-Msoun*.

La plaine du *Guerrouaou* s'étend entre le *Djebel-Bou-Haïdour* (Sud-Ouest) et le massif du *Kerker* (Nord-Est). Placée en travers de la ligne de partage des eaux elle n'y participe pas, car ses eaux d'hiver s'infiltrant lentement dans l'épaisseur du sol pour former le *ferth* ou *daïa* (marécage) de *Guerrouaou* (*Alferth*) qui donne à cette plaine une fertilité proverbiale et dont la presque totalité appartient aux *Bni-Bou Yahi* du poste d'*Hassi-Ouerazga* (*Taourirt*) et aux *Oulad Bou-Bekr* fraction des *Metalsa* de *Guercif*.

À la pointe Nord-Est de la plaine est posé le poste espagnol d'*Afso*.

Actuellement la région est infestée par de nombreux bandits. Ce sont des dissidents au sens exact du mot ; ils appartiennent à des tribus soumises, mais avides d'indépendance et d'individualisme ; il s'en sont séparés pour des motifs généralement peu louables. Ceux qui sont réfugiés dans le massif du *Tendri* sont les plus inquiétants, car étant les plus proches des douars soumis. Il y a parmi eux des *Haouara* ; des *Ahlaf* ; des *Zoua* ; des *Metalsa*, des *Bni Bou-Yahi* etc, leur nombre varie autour d'un noyau permanent d'une trentaine d'individus armés et décidés à tout, groupés autant que possible en tribules mais répondant aux directives du plus entreprenant d'entre eux Si *Thaïeb al Ouali al haouari*. Les *Oulad-Bou Yahi* des *Metalsa* sont autour du plus notable, *Al Aâdjmi es-Salemi*.

Une autre importante tribu régionale, comptant 2500 tentes environ est celle des *Metalsa* située entre le bassin de la *Moulouya*, celui de l'*Oued-Msoun* et celui de l'*Oued-Kert* : c'est aussi une de ces vieilles tribus qui longtemps eurent l'anarchie comme attribut. Sous le sultan *Sidi Mohammed ben Abderrahmane* elle eut un chef unique influent le *kaïd Abderrahmane Azirar*, en résidence à *Taza* ; il appartenait au *Makhzène* et maintint toujours sa tribu en bon ordre. Mais, *Moulai-Hassène* conçut le projet de fractionner le commandement et cette transformation ne fut pas heureuse, car chaque petit *kaïd* aspira plus ou moins à son indépendance. Jusqu'à ces dernières années, et près d'un demi-siècle durant, les *Metalsa* furent aux mains de *Elhadj-Omar El Kellouchi*, notable de la fraction des *Kelalcha*, vallée de *Kert*, qui jouissait d'un prestige considérable au point qu'il put seul s'imposer à ses frères turbulents, et les décider à accepter les dispositions en vue de la pacification. Mais à sa mort, 1921, le dictateur riffain parvint à gagner à sa cause la plus grande partie de la tribu. À cette époque, les fractions des *Metalsa* soumises au *Makhzène* étaient les *Bni-Moussi* ; les *Oulad-Ahmed* ; et les *Oulad-Akkoum*, tandis que les *Ababda* ; une partie des *Kelalcha* et les *Aït-Ichou* répondaient au perturbateur.

Abdelkrim a trouvé d'ailleurs chez les *Metalsa* un auxiliaire qui l'a puissamment aidé par sa propagande, c'est *Bou-R'hail ould Allal-ou-Moussa al Kellouchi*, cousin germain d'*Elhadj-Amarar*. Ce personnage, tout en n'ayant pas l'autorité de celui-ci, jouit pourtant d'un certain prestige aussi est-il bientôt devenu *kaïd*, des *kaïds-mia*, de la *méhalla* riffaine ; pourtant, depuis quelque temps, il paraît être tenu en suspicion par le grand chef riffain parce qu'il aurait hésité à razzier ses frères *Métalsa* espagnols. Par contre *Ahmed ben Dada*, chef du poste riffain de *Siah* est de plus en plus en faveur auprès des

Metalsa quoique appartenant aux *Oulad-Abddahim* des *Bni-Bou-Yahi* espagnols dont il s'est séparé au moment de la soumission de cette tribu.

Actuellement la seule fraction des *Metalsa* qui fasse partie des *Aït-Tadjerrine* dont le territoire se trouve en zone d'influence française, est celle des *Oulad-Abdou*, comprenant un millier de tentes réparties en sept sous-fractions : *Oulad-Taleb* ; *Oulad-Yahia* ; *Oulad-Ammar ben Haddou* ; *Bni-Moussi* ; *Oulad-Ahmed* ; et *Oulad-Akkoun*, ainsi que les *Oulad-Daoud* dont le territoire, la région de l'*Aïn-Zohra*, est d'une fertilité remarquable.



Le Chérif ABDELKRIM MOHAMMED

qui, comme « *Emir du Rif* » tint en échec, plusieurs mois durant les Troupes d'occupation du Maroc, n'était pas, comme on l'a généralement supposé, un ennemi de la France. Il avait été, certainement, incité à la révolte par des éléments étrangers qui, on le sait, alimentèrent largement ses finances et ses approvisionnements.

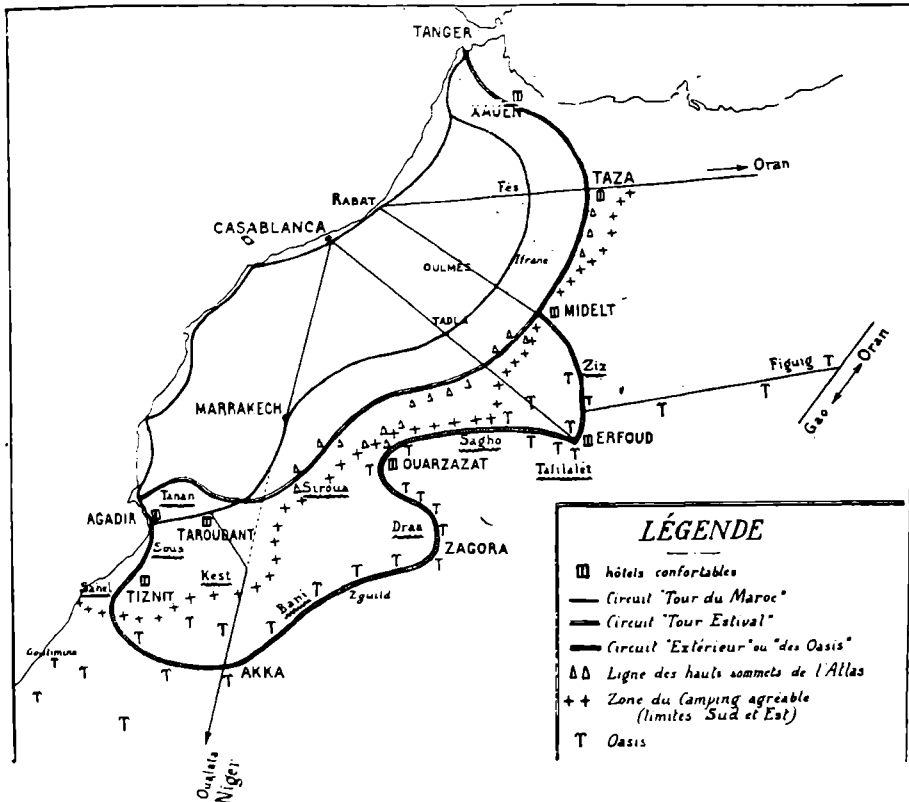
De l'avis éclairé de nos officiers des A. I. il eût été facile, au début, de le ramener à nous ; surtout si, écoutant leurs avertissements, on « l'eût pris au sérieux ».

* * *

Toute la région, Taza-Guercif recèle un nombre considérable de sanctuaires, de zaouïas, de tombeaux, de cénotaphes, d'hacouïthate de santons

vénérés. Elle compte également quelques groupements de cheurfa idrissides, notamment dans l'annexe de *Mahiridja* aux postes de *Bou-Rached* et de *Debdou*.

Faisant suite vers le Sud à la région de Guercif est le territoire de Debdou protégé au midi par l'imposante *Gada-Debdou* immense plateau boisé d'essences diverses *arhrar*, (thuya) *thasa*, (cèdres), *kerrich* (chêne-zem) qui atteignent parfois dix mètres de hauteur. Au pied des falaises rocheuses s'étend la ville de Debdou, toute rose, au milieu d'une verte vallée parsemée de jardins riants, où vignes, oliviers, figuiers, grenadiers, pêchers y forment de profonds bosquets, et, agrémentée par des sources aux eaux délicieuses et fraîches. Le massif montagneux de Debdou ainsi que la plaine, nourrissent des chèvres réputées et des mulets fort résistants dont la race est recherchée. De la Gada sort l'*Oued-Bni-Rhiiss* au cours torrentueux dont les eaux limpides et douces bondissent sur un long lit de roche.



Le pacha Semlali



S.E. le pacha Semlali est le premier magistrat — makhzène de Taza. Cette importante cité, qui fut parfois la capitale de certains souverains moghrebins, est adossée, vers le Sud à une haute chaîne de montagnes du Moyen-Atlas, tandis qu'elle est bordée au Nord et à l'Ouest par de profonds précipices et au Nord-Est par un talus abrupt. Elle n'est facilement accessible que par le Sud-Est, étant située au faite d'un rocher à quatre-vingt-trois mètres au-dessus du lit de l'*Oued-Taza*. Une population troglodyte occupe, encore de nos jours, les cavernes naturelles au pied de la falaise sur les bords de l'oued. Ces « terriens » sont singulièrement farouches et ne permettent guère, même contre *fabour*, la visite de leur rudimentaire habitat. Cependant ils se familiarisèrent, assez, en nous entendant parler de leurs semblables des Aurès perchés bien haut sur les flancs de la falaise bordant l'*Oued-Cherchar* et des Djouhala, de l'*Oued-Rehnia*, qui jadis habitaient les *douame*, cavernes naturelles bien aménagées mais qui depuis plusieurs siècles sont délaissées. Ces *douame* voisinent encore avec des excavations ayant servi de tombeaux à des milliers des premiers habitants de l'Afrique. (Assez singulier ce nom de *douame*, qui indique l'éternité, la perpétuité et qui désigne ici ces cavernes parfois funéraires.)

La ville de Taza abrite quelques familles de cheurfa appartenant à divers groupements idrissides : *Semlaliine*, *Amraniine* et autres tels que *Khenassiine* ; *Touzaniine* ; *Hammiouniine*, etc.

C'est au *Semlaliine* — ou *Semlala* — qu'appartient le chérif

S. E. Sidi Hachem ben Elhadj-Madani ben Sidi Mohammed ben Elhadj Abd Allah Es Semlali né à Ouerhine en 1290 = 1875.

Ces cheurfa comptent dans leur lignée ascendante le puissant Abou'l-Hassène Ali Es Semlali, dit *Bou Hassoun*, lequel, à l'époque dite « *maraboutique* » faisait partie du groupe des cheurfa qui eurent en mains les destinées du Moghreb. (Voy. *Cheurfa Semlala*). Le domaine des *Semlala* s'étendait alors depuis l'inaccessible massif du *Tazeroualt*, — qui abrite encore le fameux ribath où se célèbre annuellement un fastueux moussem en l'honneur du santou Sidi Ahmed-ou-Moussa, — et comprenait à l'Est les *Ida-ou-Semlal*, le *Sous* ultérieur, le *Drâa* et le *Tafilelt*.



S. E. Moulai-Hachem Semlali, Pacha de Taza

En 1041 de l'hégire, Bou Hassoun, après avoir fait de Taroudant sa capitale, s'empara de Sidjilmassa où l'avait appelé Moulâi-Chérif ben Ali, père des cheurfa filaliens, menacé par le *Bni-Zoubeïr* de Tabouhassamt, ainsi qu'il est relaté ci-avant, et dans le *Boustane*. Il établit un gouverneur dans le pays. Pourtant son triomphe ne devait être que de courte durée car en 1047 il dut fuir, à son tour, devant les troupes du chérif Sidi Mohammed ben Moulâi-Chérif. S'étant réfugié dans le Sous il y mourut ; et, eut pour successeur spirituel son fils Abou-Abd Allah Mohammed qui en 1082 = 1670 eut à son tour à subir les attaques du premier sultan filalien Moulâi-Rachid lequel parvint à s'emparer de la *Kalâat n'Illirh*, édifiée et fortifiée par Bou-Hassoun. Depuis cette époque les cheurfa Semlala se dispersèrent et s'établirent un peu partout surtout dans le Sud et le Sud-Est.

Ce fut le chérif Sidi Mohammed ben Abd Allah Es Semlali, grand-père du pacha, qui, sous le règne du sultan Moulâi Abderrahmane ben Hicham, vint se fixer dans l'amalat de Taza où il s'installa à El Merada dans la tribu El Ahlef des Haouara. Il y créa une zaouïa, qu'il n'acheva d'ailleurs pas, et repartit bientôt pour le bled *Rhiata* ; à trois lieues Sud-Est de Taza au lieu dit Ouerrhine, qui lui semblait mieux choisi pour islamiser. Il entreprit trois fois le pèlerinage aux Lieux saints et mourut à Rhaber, entre Medine et La Mecque où il fut inhumé ; il avait alors une cinquantaine d'années. Il laissait quatre enfants, tous savants : Ahmed ; Abd Allah ; Mohammed et Madani. Ce fut ce dernier, le plus jeune, qui hérita les prérogatives spirituelles de son père. Comme ses frères il avait appris à la zaouïa d'Ouarrhine laquelle hébergeait alors environ soixante-dix tholba, et où il était né, en 1261 = 1845.

Devenu cheikh indépendant, et après avoir lui-même accompli le pèlerinage canonique, Sidi Elhadj-Madani Semlali répondit à l'appel du makhzène qui demandait son concours contre le rogui Bou Hamara. Il partit donc, avec son fils Hachem, comme khelifa, à la tête d'un groupe nombreux de partisans dévoués. La campagne fut rude, plusieurs combats furent livrés plus meurtriers l'un que l'autre, à *Modjen-al-Bartha* ; au *Teniet-Chouïala* près d'Aïoun-Sidi-Mellouk, à *Smara* sur l'Isly. Puis atteignant les *Bni-Snassène* la mehalla attaqua *Taforalt* mais, repoussée et rejetée sur Berkane elle fut violemment malmenée à *Chreâ* par les *Bni-Bou-Zeggou*, les *Sedjâa* et les *Bni-Mahiou* ; elle subit une défaite à *Bou-Rdim* où de nombreux morts restèrent sur le terrain, le 5 avril 1903, tandis que les survivants se réfugiaient dans la kacba de Saïdia.

Ce fut au cours de cet engagement que le Semlali El Madani tomba mortellement frappé. Son corps fut ramené à Oudjda et inhumé à la makabrât de Bab-el Rhorbi.

Après la campagne contre Bou Hamara, et au cours de la période qui bouleversa tout l'Est du Maroc, Sidi Hachem Semlali pacha actuel de Taza, avait dû chercher pour lui et les siens un refuge dans Oudjda. Là il fut en contact permanent avec les autorités françaises et se lia d'amitié avec le chef de la mission, le lieutenant Louis Mougin, de qui il devint le précieux auxiliaire. Il ne quitta sa résidence d'Oudjda et sa famille qu'en 1913 pour s'installer auprès du commandant du cercle à Msoun, alors que la région de Taza devenait l'objectif d'une énergique action politique et militaire. Il mit alors en même temps que son activité, sa puissante influence familiale à la dispo-

sition du haut commandement ce qui facilita les pourparlers avec les trois grandes fractions *Bni-Oudjane* ; *Bni-Bou-Guittoun* et *Rhiata-Cheraga* ainsi qu'avec les *Ahl-Telt* des *Bni-Ouaraïne*.

En récompense de ses loyaux services, Sidi Hachem Semlali fut nommé, par dahir du 22 djoumada 1332 = 10 Mai 1914, Pacha de Taza où il était fort aimé et qu'il avait glorieusement quitté le 25 octobre 1903 en facilitant la sortie de la mehalla enfermée dans Taza, déjà en proie à la disette, et en couvrant jusqu'à Oudjda la marche de cette Colonne.

Depuis et de tous temps le rôle du Semlali est au-dessus de tous éloges. Esprit large, idées avancées, loyalisme exemplaire S. E. Sidi Hachem, pacha modèle est Officier de la Légion d'Honneur, pour faits de guerre.

Ses fils Benyounés ; Allal et Mosthefa sont comme lui et comme tous les leurs, nettement acquis aux idées modernes et à l'esprit français.

Parmi les cinq frères du Pacha Semlali, deux d'entre eux eurent une fin glorieuse.

Si Ahmed, fait kaïd à *Gueldamane* des *Bni-bou-Ahmed* (*Rhiata-cherguïne*) fut victime pendant l'été 1919 d'un rogui anonyme qui souleva les *Bni-Ouaraïne* du centre.

Cet imposteur, usant d'une influence acquise grâce à son audace, lança ses dissidents contre les *Bni Bou Ahmed* que leur kaïd Semlali maintenait dans le devoir. La fraction subit des pertes énormes et le Semlali fut, comme nous l'avons écrit ci-avant, asphyxié dans son bordj incendié et capturé ainsi que les siens. Il fut tué par le rogui lui-même ainsi que son jeune fils Hassène âgé de trois ans et d'autres membres de sa famille.

Brave et loyal, ce chef mourut loyalement en brave, fier de la Croix de guerre qu'il avait si dignement méritée.

Quant à Si Driss Semlali qui succéda à son frère au kaïdat, sa vaillance est demeurée légendaire et sa mort fut aussi glorieuse : En 1923, après deux combats, la Colonne Freydenberg occupait le haut pays des *Bni-Djelidassène* et y créait le poste de Berkine. Le 5 mai, après un violent et meurtrier combat dans un cirque cahotique et rocailleux, elle opérait la réduction de l'îlot *Bni-Bouzert*, demeuré insoumis au milieu de puissants voisins.

A la tête des partisans *Bni-Bou Ahmed*, était Si Driss, frère du pacha, jeune chef plein d'avenir qui fut tué au cours de cet engagement par les *Bni-Bouzert*, déjà assassins de son frère, feu le kaïd Ahmed Semlali.

Il mérita ainsi l'élogieuse citation ; avec Croix de Guerre.

Ordre général 42 : Le colonel Freydenberg commandant la Région de Taza.

« Cite à l'Ordre de la Région le chef indigène dont le nom suit, et qui s'est particulièrement distingué au cours de l'opération contre les *Bni-Bou Zert*, mai 1923 :

« **Si Driss ben Elhadj Madani**, kaïd des *Bni-Bou Ahmed* excellent chef ayant rendu pendant de longues années les plus grands services et qui fut entièrement dévoué à notre cause.

« Est tombé mortellement frappé à la tête de nos partisans lors d'une contre-attaque des dissidents (Opération contre les *Bni Bou Zert*, 5 mai 1923).

Signé : Freydenberg.

Le kaïd Driss Semlali très instruit en arabe et en français, était *Chevalier de la Légion d'Honneur*. Il fut unanimement admiré et regretté ; et encore aujourd'hui on ne cite son nom qu'avec affliction et admiration.

Les autres frères du Pacha :

Si *Abdesslam* jeune homme instruit est son secrétaire ; tandis que Si *Djelloul*, âgé de trente-deux ans environ, est son zélé khelifa pour Taza ; quant à Si *Brahim*, c'est un actif cheikh de fraction, tous aimés et estimés puisque Semlali.

N'oublions pas un cousin du Pacha,

Si *Mohammed ben Abd Allah ben Elhadj Mohammed Semlali*, qui âgé de cinquante-cinq ans, et bon fkih, est son khelifa à *Gueldamane* des *Bni Bou-Ahmed*.

Taza, 1924.

Le kaïd El Oujjani

Avec sa fluviale barbe blanche encadrant un visage « *bonhomme* » aux yeux rieurs et francs le kaïd des Bni-Oujjane est sous le nom de « *Père Noël* » le favori de la colonie européenne. La tribu des *Bni-Oujjane* est l'une des six importantes fractions des *Rhiata*. Elle occupe la montagne de l'Ouest de Taza et des *Bni-Bouguitoun*. C'est une région fort pittoresque qui, lorsqu'elle pourra être exploitée utilement, sera fertile dans ses vallées et productive par ses minerais fort bien titrés.

La famille du Kaïd

M'hammed Ould El Graa el Oujjani n'est pas originaire de la tribu ; elle est venue de *Sidi-Kassem Bou-Asria*, des *Cherarda* de Meknès ; et elle appartient à la descendance de ce pieux personnage du Rhorb.

Sidi Kassem *ben* Lelloucha, dit *Bou Asria*, des *Zouciâl*, territoire de Hamach, est certainement le marabout le plus populaire du Rhorb. C'était, dit-on, d'abord un baroudeur qui ne craignait pas de faire le coup de main à l'occasion. Son arme était une *zerouata* (sorte de massue) qu'il maniait de la main gauche, d'où son nom de *Bou Asria*, (*aâsser* — *iessra*, *gauche* — est synonyme de *djelti* gaucher) lorsque Dieu résolut de le toucher de sa grâce. Pourtant comme nul n'est prophète dans son pays, il résolut d'émigrer et s'établit dans les *Cherarda*, près de l'Oued-Rdom. Là, il islamisa et comme il y eut bientôt foule autour de lui, il résolut alors, pour récompenser ses prosélytes de « *fendre la montagne voisine pour y puiser l'or à pleines mains* » ; ensuite de quoi la montagne se referma et l'endroit prit dès lors, le nom de *Bab-Tisserat*, où plus tard le santón, sous le nom de *Sidi Kassem mou'l-l-Heri*, reçut la sépulture, bien qu'il soit *Bou-Kobrine* et que son second tombeau soit au lieu de sa naissance où on l'appelle *Sidi Kassem mou'l-Harrouch*. Il ne laissa pas d'enfant connu, mais ses plus fidèles disciples prirent son nom et le transmièrent à leur descendance qui est très vénérée et recueille les offrandes.

Sidi Kassem est certainement le patron du Rhorb ainsi que nous l'avons décrit, dans cette région. D'après la *Salouat-al-Anfas* son nom était *Sidi Abou'l-Kassem ben Ahmed ben Aïssa ben Abdelkrim ben Lelloucha eç Çofiani*. D'après le même ouvrage il mourut selon un auteur en châabane, et, selon deux autres, le 28 redjeb, de l'an 1077 = 1666, au lever du soleil.

En 1195 le sultan Sidi Mohammed *ben* Abd Allah lui fit construire à Harrouch une seconde koubba plus vaste que celle de l'Oued-Rdom, et ornée d'un

darbous (ballustrade en bois ouvragé) recouverte d'étoffes précieuses. Depuis, un *mousssem* annuel y est célébré fastueusement.

Le *kaïd* El Oujjani M'Hammed est fils de Mohammed *ben* M'hammed surnommé *al Grâa ben Elhadj-Ali ben Elhadj-Brahim*.

Ce fut Elhadj-Brahim qui, il y a un siècle et demi environ, créa le domaine familial de *Chekka*, à dix kilomètres de Taza. C'était un saint homme qui bénéficiait, quelque peu, des faveurs spirituelles accordées à tous les des-



Le *kaïd* Si M'hammed Al Oujjani, dit « le Père Noël ».

cendants adoptifs du *santon* Sidi-Kassem. Il accomplit le pèlerinage aux Lieux-Saints en compagnie de plusieurs des siens, notamment de son fils Ali qui, plus tard, lui succéda comme chef de famille et développa encore le prestige déjà acquis.

Elhadj-Brahim se lia d'amitié avec le *chérif* d'Ouazzan, chef de la *zaouïa thaïbia* d'alors, dans les *Bni Ouaraine* de l'Ouest. Son fils M'hammed étudia comme lui et, en mourant, laissa le domaine de *Chekka* à son fils Mohammed père du *Kaïd* actuel.

Bien que de caractère plutôt pacifique, les chioukh de Chekka ont employé tour à tour la force ou la raison pour protéger leurs contribuables et faire respecter leur pays.

Le père du kaïd, Sidi Mohammed, plus connu sous le nom de *Ould-Legrâa*, laissa, en mourant, trois fils : M'hammed, Mohammed et Ali.

L'aîné, M'hammed, né à *Chekka*, était déjà kaïd-mïa sous Moulai-Hassène. Il se révéla chef énergique et courageux guerrier, prit part aux événements du siècle, joua son rôle lors de Bou-Hamara dont il fut le kaïd Mechouar ce qui ne l'empêcha pas, dès l'arrivée des Français, de leur réserver le meilleur accueil ni de leur prêter le plus précieux concours. Nommé kaïd il fit partie de diverses Colonnes et lors de la déclaration de la Grande-guerre maintint sa fraction dans l'ordre absolu s'opposant énergiquement à la défection des *Rhatafile* 10 août 1914. Son attitude fut loyale lors de la campagne contre les *Rhiata* de l'Est ; *Tomazit* ; *Bouguerba* ; *Bni-Oujjane* ; *Ahl-Tahar* ; *Téniet-el Hadjel* et contre les *Ahl-Telt* : et les *Bni Bou-Zert*. Il se distingua notamment lorsqu'il accompagna la Colonne de Bel Farah-ou-Bejguine, où sa brillante conduite lui valut d'être fait (au titre guerre) *Chevalier de la Légion d'Honneur*, distinction assez rare à l'époque.

Taza, 1929.



Le kaïd Si Houmad Benbouali



Le kaïd

Si Houmad ben Mohammed ben Bouali ben Mohammadine commande aux *Oulad-Bekkar*, *Miknassa* de l'annexe d'Ahl-Telt.

D'après Ibn-Khaldoun les *Miknassa* constituent l'une des plus anciennes confédérations autochtones du Moghreb et remontent, par leur ancêtre Miknas, à Ourstif fils de Yahia fils de Dari fils de Zaïk fils de Madrhis'l-Abter. Ils comptent plusieurs groupements : les *Moualate* (ou Çoulate) (maîtres, ou priants) ; les *Bni-Kançara* (sédentaires des kçour) ; les *Ourfleta* (ou gens de Teflit) ; les *Bni-Harats* (les laboureurs) ; les *Ouriflas* ; les *Ouridous* et les *Ounnifa* (ou *Bni-ounnif*).

De tous temps les *Miknassa* et d'autres enfants d'Ourstif habitèrent les bords de la Moulouïa, depuis sa source, ainsi que les environs de Taza et des *Tsoul*. Toutes ces peuplades reconnaissaient l'autorité de la famille d'Abou-Izzoul — ou plutôt Medjdoul (ou Megdoul) fils de Tafri, fils de Feradis, fils d'Ounnif, fils de Meknas.

Lors de la première invasion de l'Espagne par les musulmans, nombre de miknassa se fixèrent dans ce pays et y exercèrent une grande influence ; et, en l'an 151 = 768 la plupart d'entre eux embrassèrent la cause de Chakïa-ibn-Abdelouahad, surnommé *El Fathmi*, qui prit les armes contre Abderrahmane Eddakhil.

Ceux du Moghreb'l-Adna imitant l'exemple de leurs voisins *Louata* ; *Haouara* établis dans le Sersou, au Sud-Est de Mendas, ainsi que les *Zouara* et les *Matmata*, avaient tout d'abord adopté les doctrines kharedjites. On sait d'ailleurs, que les *Miknassa* furent plus particulièrement partisans des Midrar, dynastes çofites de Sidjilmassa.

Mais plus tard revenant à l'orthodoxie, Messala ibn Habbous ibn Menazel, puissant amrhar miknassi, prêta son concours au *daï* fathémide Abou-Abd Allah pour s'emparer, sur les Rostémide, de Tahert dont il fut fait gouverneur et devint l'un des plus fameux généraux du *mahdi* Obeïd-Allah, soumettant à l'autorité de ce souverain les contrées de Fez et de Sidjilmassa. A sa mort, le commandement passa à son frère Isslitène-ibn-Habbous dont le fils Homéïd abandonna le parti des Fathémides pour faire proclamer en Moghreb la souveraineté d'Abderrahmane III, prince oméïade d'Espagne, qui lui confia plusieurs charges importantes en Andalousie et, ensuite, le fit gouverneur de

Tlemcen. Après sa mort, son fils Isel, lui succéda et partagea les faveurs des Oméiades avec ses parents Fiatène-ibn-Iselitène et Ali-ibn-Messala. Ensuite de quoi le commandement des *Miknassa*, établis dans le Moghreb, se partagea entre plusieurs membres de la famille Abou-Izzoul, ce qui amena la désunion dans la tribu : les *Miknassa* des environs de Sidjilmassa reconnurent pour chef les fils de Ouaçoul-inb-Massane ibn Abi-Izzoul tandis que ceux de *Taza*, des *Tsou!*, de la *Moulouïa* et de *Mellila* placèrent à leur tête les fils d'Abi'l-Afia ibn *Abi-Tacel-ibn-Dahak-ibn-Abi-Izzoul*. Ce furent eux qui fondèrent la ville de Guercif et le ribath de Taza.

C'est en l'an 305 = 917 que Messalla *al Miknassi* s'empara de Fez et força Yahïa ben Idris, arrière petit-fils de Moulaï Idris par son fils Omar, à reconnaître la suprématie obéïdite laissant ce prince à Fez en qualité d'émir, cependant qu'il confiait le commandement des autres villes et contrées du Moghreb septentrional à son cousin Moussa-ibn-Abi'l-Afia qui, en sa qualité d'émir héréditaire des *Miknassa* gouvernait déjà *Tsou!*, *Taza* et *Guercif*.

Peu après Moussa ibn Abi'l-Afia, ayant vaincu les Idrissides, fonda la dynastie des « *Princes miknassiens* » de Fez, laquelle dura un siècle, jusqu'à l'invasion des Almoravides mi-cinquième corne qui correspondait au mi-onzième siècle de J. C.

Les émirs miknassa qui se succédèrent pendant cette dynastie furent Moussa-ibn-Abi'l-Afia ; Ibrahim fils de Moussa ; Abd Allah (ou Aberrahmane) fils d'Ibrahim ; Mohammed fils de ce dernier et enfin Al Kassem fils de Mohammed qui, d'après Ibn-Khaldoun, fut tué à *Tsou!* par les Almoravides en 463 = 1071, en défendant, contre Youssef ben Tachefine, la forteresse des Miknassa.

Les Miknassa de cette région sont donc éminemment autochtones, renommés pour la fierté de leur caractère, leur indépendance, leur vaillance et leur fidélité à la parole donnée : ils eurent pour cela, notamment, les faveurs des Mérinides.

C'est dans cette tribu, à *Bab-Tsmalou*, dans la fraction, donc au sein des *Oulad-Bekkar* qu'est né le kaïd

Hoummad ben Mchammed-ould-Bouali.

Son aïeul cheïkh Bouali ben Mohammadine était un chef-makhzène réputé pour son « *baroud* ». Il était né à *Bab-Tsmalou* et sous Moulaï-Hassène commandait aux *Oulad-Moussa*, avec lesquels il prit part à bien des expéditions régionales. Il était chef makhzène mais s'entend... c'est-à-dire jusqu'à la limite rationnelle des intérêts de la tribu.

Il laissait en mourant trois fils : Mohammed — dit *Al Krâa* — et Mohammed — *Bethricha* (qui tous deux furent tués près de Taza, en combattant contre les *Rhiala* ; (*Bni-Oudjane*) et Djilali.

Mohammed Al Krâa eut comme fils ; Hoummad ; Mohammadine et Allal ces deux derniers trouvèrent la mort au cours d'une lutte intestine miknassie ; quant à Hoummad, âgé actuellement de quarante-cinq ans, il est depuis 1916 kaïd des *Oulad-Bekkar-Miknassa*.

C'est un chef loyal, sage administrateur et on le donne même comme diplomate avisé qui rendit bien des services au Gouvernement.

Au cours de l'hiver 1914 = 1915 le kaïd Hoummad dut se réfugier à

Taza pour échapper à la vengeance de Mamoun-ech Chenguitti allié de l'émir Abdelmalec, dont il avait hardiment repoussé les incitations séditeuses.

Il a pris part, à la tête de ses *Miknassa*, à diverses opérations militaires, en mai 1920, au *Koudiat-Boukhemis*, en mai 1921 chez les *Ahl Telt* ; puis, de février à juin 1923 il a fait partie de la Colonne Freydenberg, contre les dangereux *Bni-Bouzert* : et s'y est fait remarquer par son allant, et sa discipline.

Le kaïd Benbouali jouit d'une grande influence familiale sur ses contribuables qui l'estiment et lui obéissent très volontiers.

Ses enfants sont : Djilali et Mohammed que le kaïd, en père de grand bon sens et en chef loyal, conduit dans la voie du progrès avec, comme directive particulière, le respect de nos institutions.

Taza 1924.



Le kaïd El Mejjati Si Driss

Un énergique chef des *Rhiata* aussi, bien que jeune encore, est le kaïd Si Driss El Mejjati (Meddjati) fils de Mohammed *ben* Mohammed *ben* Mohammed *ben* Naceur *ben* Mohammed — dit *Al Mekdad*.

Les ancêtres du kaïd étaient des arabes Mejjat qui furent déplacés par le Sultan et, quittant le Sous ultérieur, vinrent se fixer dans le Rhorb, sur le Sebou, en regard du grand *azib* de Mazaria, fief des cheurfa d'Ouazzane. Là s'exerça spontanément leur influence originelle ; aussi, ne tardèrent-ils pas à s'imposer aux populations du pays ; si bien que l'un d'eux Mohammed al Mekdad, qui pour être un sage n'en était pas moins belliqueux à l'occasion, est encore cité comme l'un des meilleurs *chioukh'l-khil* (écuyers) et *chioukh er Rma* (tireurs) de son temps.

Le kaïd prétend que ses ancêtres appartenaient au groupement des *Bni-Guild* (ou *Bni-Oukil*), cheurfa déjà cités.

Le cheïkh Mohammed al Mekdad dont l'aïeul serait Sidi Yahïa, — santon réputé des *Oulad-Yahïa* — séjourna à Ouazzane un temps durant, après quoi il vint se fixer définitivement chez les *Rhiata* dans la tribu des *Ahl al Oued* en un lieu qui, à sa mort, prit le nom d'*Ahl Mekkada*. Il laissa deux fils : Mohammed et Naceur.

Naceur, qui fut cheïkh, en son temps, eut comme fils et successeur Mohammed bisaïeul du kaïd qui laissa quatre fils Mohammed ; Naceur ; El Hachemi et Elhadj-Ahmed.

L'aîné Mohammed, guerrier à l'occasion, et chef énergique toujours, eut lui-même trois garçons : Mohammed ; Ahmed et Naceur.

L'aîné Si Mohammed — dit *El Mejjati*, père du kaïd Dris naquit au bordj familial dans les *Ahl al Oued* dont il fut le cheïkh respecté et avec lesquels il prit inévitablement part aux diverses opérations régionales sous Moulâï-Hassène, en même temps que son parent, le kaïd Abdennebbih ; et, aussi, au moment de *Bou Hamara*, avec le kaïd Mohammed Ould-Elhadj-Ahmed son cousin. Il mourut en 1322 = 1902 et fut enterré à *Sidi Ali al Mesmar er Rechidi* dans les *Oulad-Sidi Yakoub*.

Il laissa quatre fils ; Dris ; Abd Allah ; Hosséïne et Ahmed. L'aîné, le kaïd **Driss ben Mohammed El Mejjati** est né au bordj familial d'*El Mordj*,

dans les monts de *Ahl-al-Oued* en 1891. Il hérita la grosse influence familiale qu'il employa, dès 1917, au moment de son investiture au kaïdat, pour ramener les *Ahl-al-Oued* insidieusement travaillés par le Chenguitti et autres agents de l'émir Abdelmalec. Actif, intelligent, énergique, il mit toutes ses qualités au service des diverses Colonnes qui sillonnèrent la région des *Bni-Oujjane* ; *Er Rouda* ; *Djebel'l-halib Bni-Ouaraïne*, où il fut même blessé au combat de *Sidi Bou Thaïeb* d'une balle qui paralysa sa main gauche.



Le kaïd Si Driss Al Mejjati.

Il prit aussi part aux opérations de la Colonne Freydenberg dans les *Bni-Bouzer*; Bab Azkar (où sa belle conduite lui valut un dahir de satisfaction), et *Chachou* (ou *Tchachène*) d'où fut délogé le perturbateur Abdelmalec.

Usant de diplomatie et de fermeté, le kaïd Driss Mejjati organisa dans sa tribu une police sévère chargée d'interdire à ses administrés toute relation avec ses voisins dissidents. C'est un chef loyal et sûr.

La famille El Mejjati jouit d'un grand prestige et par elle-même et par ses alliances avec de grandes Maisons notamment les Cheurfa hassanides *Oulad Sidi Youssef El Hadjadj* et les cheurfa *Oulad Meggara* descendants tous du santou bien connu *Abou-Yakoub* chérif idrisside. Lui-même a épousé une fille de l'ex-kaïd Mohammed ould Elhadj-Ahmed ; et ses enfants sont : Mohammed : Abdesslam ; Ali ; M'hammed ; Ahmed et Naceur qui tous, suivant l'heureux exemple de leur père, bénéficieront de l'évolution moderne.

Quant à la résidence du kaïd, elle est d'un pittoresque agréable attendu que, ainsi que le décrit le Vicomte de Foulcauld, la fraction des *Ahl-al-Oued* est située sur les bords enchanteurs de l'*Oued'l-Kehal*, affluent de gauche de l'*Oued-Maouène* dont le cours offre la particularité de certains oueds du Sud, de couler sous terre, et dont la vallée étroite et profonde, d'un abord parfois difficile est d'une extrême fertilité, car d'un sol toujours « imbibé » C'est en un interminable jardin que s'échelonnent tous ces kçour.

El Mordj (Taza) 1924.





Le Kaïd TANETANE — en guerrier tsouli — et notre fidèle compagnon TANK

Le kaïd Tanetane

C'est aussi à la confédération des *Rhiata*, aux *Ahl Telt*, qu'appartient la fraction des *Bni-Bouguitoun* (Kittoun) commandée par le kaïd Ahmed — dit *Tanetane*.

Les *Bni-Bouguitoun* occupent une partie des monts à l'Est de Taza, ce sont des « hommes de poudre » puisque les *rhiata* sont comme on le sait en cet Etat démocratique où la devise fut toujours « *chacun pour soi... avec son fusil !* ». Ils marchent toujours armés, les femmes ne se voilent pas, on en voit le jour de marché, l'air farouche le *haïk* en *seroual* et l'allure si martiale qu'on les confondrait avec les hommes ne serait ce leur manque d'arme...

Il fallait donc une poigne d'acier pour commander à ces gens de fer et c'est pourquoi l'investiture au kaïdat fut dévolue à

Tanetane Si Ahmed ben Abd Allah ben Elhadj-Ahmed ben El Acioui al Kittouni ben Ammar, cheïkh des *Oulad-Açço*, dit *Moulaï-Abdelaziz*.

Ce dernier ancêtre appartenait aux cheurfa d'Oudarhir (ou de Toudrhir) lesquels se partagent l'influence spirituelle dans toute la région du Figuigech-Chergui, avec leurs frères idrissides les cheurfa d'El Maïz ; et qui, comme eux et tous les *Oulad Meïmoun*, descendant de Moulaï Idris par son fils Aïssa. Moulaï-Abdelaziz fut le premier qui, il y a un siècle et demi environ, s'installa dans la montagne des *Douï-Blal* à *Takrarems*. Il y vécut la vie d'un sage et y mourut en bon chérif. On lui éleva une koubbâ funéraire connue sous le nom de Koubbat-Moulaï Abdelaziz-chrif.

Après lui son fils, Sidi El Acioui, continua son enseignement en lui succédant au cheïkhat qu'il laissa à l'aîné de ses garçons, Elhadj-Ahmed al Kittouni, lequel remplit son rôle de guerrier rhiati par destination, au moment de l'avènement de Moulaï-Hassène. Il mourut laissant des fils tout aussi décidés que lui, tous hommes de poudre ; Abd Allah ; Hamidou ; M'hammed, Ali et Mohammed surnommé *Siakoul*.

Ali est actuellement cheïkh dans les *Bni-Bouguitoun*.

Abd Allah père du kaïd Tanetane était d'abord cheïkh de la fraction ; baroudeur renommé il fut tué sous Moulaï-Hassène alors que jeune kaïd encore. En effet vers 1881 le sultan voulut soumettre les *Rhiata* et marcha contre eux à la tête d'une forte *mehaila*, mais ses troupes furent mises en déroute ; lui-même eut, dans la bagarre, un cheval tué sous lui et dut s'enfuir

à pied du champ de bataille. Ce combat eut lieu à l'*Aïn-Bouguerba*, dans les monts de *Sidi Medjbeur* aux *Oulad-Açço*. Ç'avait été grâce à un subterfuge que la mehalla cherifienne fut si éprouvée : les *Rhiata* avaient construit des barrages sur l'*Oued-Bouguerba* et, profitant du passage de l'armée, ils rompirent leurs travaux de protection. Les eaux se précipitèrent torrentueusement emportant hommes et chevaux : ce fut une véritable hécatombe. Le ravin de *Bouguerba* servit de nécropole à ces malheureux.

La même année, encore désignée sous le nom de *Aâm-Bouguerba* et qui fait époque dans les annales du Maroc, naquit au bordj familial des *Oulad-Açço*, le kaïd actuel

Si Ahmed, dit *Tanetane*, *ben Abd Allah*. Comme tout bon chef rhiati il grandit, — après lecture et récitation du « Livre » — à l'ombre des sabres de la tribu, apprit à manier le cheval et à manier le *bou chfer*. Il prit tout naturellement part aux événements de la région.

En 1914, grâce à son énergique intervention et au mépris même de sa vie il ramène un groupe de *Bni-Bouguitoun* réfugiés à *Beït'l-Rhoulam*. Il prend ensuite une part active aux opérations françaises contre les *Ahl-Tahar* ; *Bni-Meggara* ; *Ahl-Ouell* ; *Bni-Oujjane* ; *Branès* ; *Koudiat-Boukhemis* ; *Bni-Ouaraïne* ; *Bni-Bouzert*, *Ahl-Doula* (deux fois, *Oulad al Farah* ; *Teniet elhadjel*. Très remarqué pour sa bravoure au cours de tous les engagements où il est blessé deux fois il obtient du Colonel Freydenberg une fort élogieuse citation avec la *Croix de Guerre*. Déjà titulaire de la médaille coloniale, agrafe Maroc.

Le kaïd Tanetane est aussi un administrateur avisé et un chef loyaliste. Sa Maison a contracté de notables alliances et une tante du kaïd fut épousée par le kaïd Elhadj-Madani père du pacha Semlali.

L'aîné des fils du kaïd Tanetane, Si Housséïne, farès non moins avisé qu'intrépide, remporte déjà d'appréciables succès sur le *turf* et ses jeunes frères bons écoliers d'abord, promettent d'être tout aussi « *modernistes* » que leur aîné.

Bni-Bouguitoun, 1924.



Le Kaïd Bachir Zemrani



S'il est un chef moghrebin duquel on puisse dire qu'il est « le fils de ses armes » c'est bien du kaïd Zemrani Bachir ben Mohammed ben Çalah.

Aux heures difficiles qui suivirent la soumission des tribus, comme à celles qui marquèrent la mobilisation de 1914, le kaïd Bachir mit absolument son intelligence et son habileté au service du Protectorat français.

Ce brave, qui naquit vers 1882, aux *Oulad-Saïd* de l'importante tribu *Zemrane*, région de Marrakech que nous avons décrite à son chapitre, (*loco libris*, ci-avant) s'instruisit d'abord en tribu et continua à étudier à Marrakech à la *kariat* de la *Kalât Bennaïb*. C'est un lettré.

Tout jeune encore, en 1318, et sous les auspices du vizir Mennebbi il entra au tabor de Moulai-Abdelaziz. Il devint bientôt kaïd-mia. En cette qualité il suivit à Fez, Moulai Abdesslam al Mrani, khelifa du sultan, et prit part aux opérations de la Colonne d'Ouezzan. Longtemps il commanda avec son frère un poste isolé dans les *Oulad-Ben-Rhiia*, sur l'Ouer'rha. Rappelé à Fez par les événements de l'Est il fit partie, avec son tabor, de la mehalla chérifienne dirigée contre le rogui Bou-Hamara, prenant part à tous les combats, participant à toutes les poursuites comme aussi subissant les défaites.

Après l'abdication de Moulai-Abdelaziz, le kaïd Zemrani, maintenu dans son commandement par le nouveau sultan Moulai Abdelhafidh, participa à l'expédition de répression contre les *Bni-Zeroual*, dans les *Djebala*. Ses deux frères, tués depuis, étaient à ses côtés ; l'un, Si Omar, tomba mortellement frappé au moment de la capture de Bou-Hamara.

Nommé Kaïd-raha au moment de l'arrivée des Français dans l'Est il fut en tête des premières marches ce qui le détermina, en 1911, à prendre du service régulier en qualité de mokhazni. Lors des émeutes de Fez en 1912 Si Bachir fut un habile et dévoué agent qui se distingua dans les combats autour de Fez. Il se révéla un guide excellent. Il fut ensuite nommé chaouch du Bureau arabe à Tissa et prit part à tous les engagements contre les *Haïaina* dissidents ; puis contre les *Tsoul* et les *Rhiata* en 1913 et 14. Partout il fit brillamment son devoir.

Si Bachir Zemrani fut nommé kaïd des *Tsoul* en 1914, à la suite d'une proposition faite par le Général Gouraud. Il s'employa alors à maintenir sa turbulente tribu dans le bon ordre et malgré la présence d'Abdelmalec, qui était chez les *Branès* et tentait d'arriver chez les *Tsoul*, il sut imposer son autorité à ses administrés. Au combat de *Negoucht* livré à l'Emir perturbateur il gagna la *Croix de guerre*. L'adversaire eut 90 tués tandis que les *Tsoul* n'eurent que trois morts.

La belle conduite et la vaillance soutenue de ce loyal auxiliaire lui valurent la *Croix de la Légion d'Honneur*, en 1917.

Il fut de toutes les Colonnes de cette époque notamment en 1923 au *Bni-Bouzert*, ensuite de quoi sa croix de Chevalier fut changée en celle d'Of-

ficier au titre guerre. Dans la région de Taza le nom de kaïd Zemrani est synonyme de héros.

* * *

Les Tsoul (ou Tçoul) que commande le kaïd Zemrani, ne semblent être autres que les Soulat (ou Çoulat) branche de la confédération des Miknassa et Issus de Miknas, fils d'Ourstif, fils de Yahïa, fils de Dari, fils de Zaïk (ou Zed-



Le kaïd Si Bachir Zemrani.

djik ou Zeddik = Ceddik) fils de Madrhis el Abter. Une fraction de Tsoul était installée à Sidjilmassa au premier siècle de l'Islam et ce fut l'un d'eux Abou'l-Kassem Semgou ibn Ouazoul ibn Mazlane ibn Abi-Yezzoul qui fut le père des Bni-Midrar puissants souverains de Sidjilmassa dont le petit-fils, Abou'l-Motacir al-Yasa-ibn-Ouazert, plus connu sous le nom d'Abou-Mançour al Yasa fit, à ses frais, entourer cette ville d'une enceinte dont les fondations étaient en pierres et la muraille en briques. Cette enceinte mesurait vingt farsakh, si bien que deux cavaliers partant en sens inverse au fedjer (aurore)

Un groupe de héros de « La Tache de Taza »



(1938). Le Résident général de France au Maroc, Général Nogues, le vainqueur
du Rif, remettant les insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur
au kaïd Si BACHIR ZEMRANI.

ne pouvaient se rejoindre qu'au *moghreb* (crépuscule). Ces travaux furent achevés en 195 = 815.

« A dix milles au Nord de la place forte Kalâat-Gourmat qui servit de retraite à Abou-Mouçad, l'un des fils de Moussa ibn 'l-Afia, écrit El Bekri, se trouve la ville de Teçoul nommée aussi Aïn-Is'hak qui, naguère, était la capitale des émirs *miknassa* ; elle occupait trois collines et renfermait un *djamâa* ; quelques caravansérails et une source de bonne eau sur laquelle l'émir Moussa avait fait édifier un pavillon. Cette ville fut détruite par Meïçour général au service des *Fathémides*. »

Il apparaît donc que le caractère générique des Tsoul est le même que celui des autres *Miknassa* : quant ils ne portaient pas en guerre contre leurs voisins ils se faisaient la guerre entre eux.

■ On sait que, lorsque l'émir Elhadj-Abdelkader *ben* Mohieddine, voulant profiter de la défaite des marocains — qui pourtant l'avaient protégé — à



Le Sultan Elhadj-Abdelkader *ben* Mohieddine

Grand-Cordon de la Légion d'Honneur

à Damas, en 1872, au cours d'une réception faite à Guillaume II, alors Kronprinz, le Sultan alla arborer l'insigne de Grand Cordon de la Légion d'Honneur pour protester de son amitié à l'égard de la France.

Isly, essaya de tenter la fortune au Maroc, il pénétra avec ses partisans *Hachem* et *Bni-Amer* jusqu'à *El Kaâdat elhamra* entre les *Tsoul* et les *Branès* et il sied de remarquer que c'est dans ces parages — exactement chez les *Gzennaïa* et les *Bni-Bouyalâ* (*Branès Nord*) — que durant cette période de perturbation l'émir Abdelmalec, petit-fils d'Elhadj-Abdelkader, exerça ses menées insidieuses. D'ailleurs c'est de cette région qu'était originaire le chérif idrisside *Moulaï Mosthefa ben Mohammed ben El Mokhtar*, aïeul paternel du sultan algérien *Elhadj Abdelkader ben Mohieddine*.

Au demeurant les *Tsoul* sont d'excellents guerriers que *Bachir Zemrani* sait entraîner au feu et à la victoire et que, en temps de paix, il administre, sagement et fermement.

Taza-Tsoul. 1924.

* * *

Quinze ans après...

Le kaïd *Bachir Zemrani*, dont la bravoure pas plus que le loyalisme ne se sont ralentis, vient d'être fait **Grand-Officier de la Légion d'Honneur**, pour services exceptionnels rendus tant au *Makhzène* qu'au *Protectorat* ; et le hors-texte, ci-contre, représente la cérémonie de remise au kaïd des insignes par le *Général Noguès*, — actuellement *Haut Commissaire de France au Maroc* — entouré de chefs régionaux : *Tanetane* et autres, qui, à sa suite, furent tous des « héros du Rif » ou de hardis défenseurs de la « Tache de Taza ».



La « Tache de Taza » et le kaïd Mohand-ou-Afkir

D'autres valeureux kaïds, parmi les valeureux chefs de la « Tache de Taza » se sont distingués tant par leur ardeur que par leur loyalisme, supportant les attaques riffaines depuis les premiers jours avec leurs vaillantes harkate. Citons **Mohammed ben Lazreg El Khelladi** des *Bni-Bouyâla* (Branès)



Le kaïd Mohand-ou-Afkir,

qui, déjà, avait fait tout son possible pour maintenir l'ordre dans sa tribu et resta fidèle à la parole donnée, lors de la défection des Rhiata, en août 1914. Il prit part au combat de *Sidi Omrani*, aux portes de Taza ; de même le khelifa

des Branès Bni Feggou ; le kaïd **Medboh** des Gzennaïa, le kaïd **Ahmedould Aïssa** des Metalsa.

Quant au kaïd

Mohand-ou-Afkir, chef de la tribu des *Bni-Bou Yahi*, il mérite une mention spéciale : prenant sous son commandement les six fractions soumises : *Oulaô-Othmane* ; *Oulad-Abdessmih* ; *Oulad-Ali* ; *Oulad-Hannouï* ; *Oulad-Zemmour* et *Oulad Salem*, il fit preuve, au milieu de ces populations bouleversées, en proie à une incessante propagande panriffaine, d'un attachement et d'un loyalisme au-dessus de tous éloges. Alors que les postes de *Midlane* et de *Ouarzga* étaient encerclés par une mehalla d'Abdelkrim, forte de huit cents hommes, il se chargea, avec le concours de deux de ses chioukh ; le **cheïkh Ben-Chahboun**, des *Oulad-Abd-Smïa* et le **Cheïkh Haddouche** des *Oulad-Othmane*, de porter les messages aux chefs investis dont ils rapportèrent les messages, sous la fusillade nourrie des furieux assiégeants.

Ce fait d'armes raffermir la confiance des *Bni-Bouyahi* en leur chef et en eux-mêmes ; et, depuis, ils redevinrent de fidèles partisans.

Quant au kaïd **Mohand-ou-Afkir** il fut l'objet de l'admiration de tous les Français et obtint une citation nettement élogieuse :

ORDRE GÉNÉRAL N° 515

Le Maréchal de France LYAUTEY ; Commissaire Résident Général de France au Maroc, Commandant en Chef, cite à l'Ordre des Troupes d'Occupation du Maroc, l'Unité et les Militaires dont les noms suivent :

.....

Mohand Afkir. — Caïd de la Tribu des BENI BOU YAHY,

« Chef loyal et guerrier courageux. Ayant reçu la mission d'assurer la liaison du Groupe Mobile avec deux postes encerclés par l'ennemi, est parti avec quelques partisans immédiatement rassemblés. A réussi à pénétrer dans l'un des postes sous la fusillade de l'ennemi surpris et à prendre contact avec l'autre poste. A rapporté, en outre, des messages et des renseignements utiles au Commandement. »

.....

Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre des T. O. M. avec Palme.

Au Q. G. à RABAT, le 15 Décembre 1924

Le Maréchal de France LYAUTEY

Commissaire Résident Général de France au Maroc Commandant en Chef
LYAUTEY.

Pour ampliation

Le Chef du Cabinet Militaire
LASCROUS

TERRITOIRE DE TAZA
CERCLE DE GUERCIF

Service des Renseignements,

Pour extrait certifié conforme

GUERCIF le 29 Décembre 1924

Le Lieutenant Colonel DELPY
Commandant le Cercle de GUERCIF.

* * * *

Le kaïd Mohand-ou-Afkir M'hammed est le petit-fils de feu de mokadem Mohammed lui-même fils d'une chérifa des Oulad-Bou Yakoub qui fut enlevée par les Bni-Bouyahi alors qu'elle allait être mère. Lorsque l'enfant naquit, il y a un siècle environ, aux Oulad Othmane fraction des Bni-Bouyahi, il y fut élevé. Cette chérifa était de la Maison du puissant mokadem *derkaoui* Sidi Mohammed *ben Kaddour*, chérif de la zaouïa de Rebboth-Kerker, auprès de qui le fameux cheïkh El Habri d'Oudja avait pris l'*ouerdh* ; c'est ce qui explique que l'aïeul du kaïd Mohand-ou-Afkir prit le nom de *Al Mokaddem Mohammed*.

Bon chérif, il éleva son fils Afkir M'hammed en chérif, sans toutefois négliger la science essentielle en ces temps : « *le baroud* », pas plus que l'exercice du cheval. Devenu cheïkh de sa tribu il fut choisi comme khelifa par Si Mokhtar el Othmani, personnage influent des Bni-Bouyahi, maître régional des *Derkaoua*, mais tributaire de Sidi Mohammed *ben Kaddour* qui avait une zaouïa dans la fraction des Oulad-Othmane.

Afkir M'hammed mourut assez jeune et fut enterré à Guerrouane des Bni-Bouyahi. Son fils

Mohand né vers 1875 au Djebel-Tiherdadine dans les Oulad-Othmane, étudia à la zaouïa sans pourtant négliger la science des armes. En 1917, à la mort de Cheïkh Mokhtar, dont il était le gendre, il devint cheïkh des Oulad-Othmane jusqu'à l'occupation d'Hassi-Ouanzga en 1919, époque à laquelle il fut nommé kaïd de la turbulente tribu des *Bni-Bou Yahi*.

Le kaïd Mohand-ou-afkir, si brave en temps de guerre, est, en tant qu'administrateur, un guide pondéré, au caractère calme, au jugement sain et impartial, qui a su justement mériter l'estime de ses chefs et la vénération de ses administrés.

Ses sept fils, dont les deux aînés sont Djilani et Mohammed, promettent d'être aussi braves et aussi dévoués que leur père.

Guercif, avril 1924 et mai 1925.



Les cheurfa de Taza-Guercif

Dans cette même région de *Taza-Guercif*, et plus particulièrement en la partie comprise entre le *Djebel-Bni-Snassène* au Nord-Est et la *Gada-Debdou*, au Sud-Ouest, résident, depuis fort longtemps, de nombreux *cheurfa*, pour la plupart *idriissine*.

D'après le généalogiste Abdesslam ben Etthaïeb, qui vivait à la IX^{ème} corne, les *cheurfa* (nobles) de l'Islam forment trois catégories :

« La première comprend ceux dont l'origine a toujours été connue publiquement, qui n'ont jamais émigré et qui ont une histoire notoirement établie ;

la deuxième, compte ceux qui ont émigré du pays où ils étaient connus de tous, et de qui l'origine est restée connue du public, du fait d'hommes qui les accompagnaient et qui ont justifié de leurs origines par des actes légaux ou dûment authentiques ;

la troisième enfin comprend ceux qui, venus d'un pays étranger, ne peuvent prouver l'authenticité de leur origine, mais dont l'assertion n'est combattue par aucun contradicteur. La valeur de cette catégorie repose sur la foi que l'on a dans ce qu'ils affirment, et sur l'absence de contradiction. On les honore officiellement dans les réunions publiques, et l'on ne peut, dans son for intérieur, contester leur origine, faute d'une preuve contraire. Car, a dit le Prophète : « *Quiconque contesterait à autrui les origines qu'il s'attribue m'offenserait gravement.* »

En ce qui concerne Sidi Yakoub, le plus vénéré santou de cette région, nul ne conteste ses origines, et le célèbre généalogiste Al Achmaoui 'l-Kbir a écrit à son sujet :

« Le saint, le pieux, le noble, le chérif hassanide, notre Maître *Abou-Yakoub* célèbre, dans le pays de *Morhrara* (ou *Moghrara* ou *Meggara* ou encore *Mekkara*) a laissé dix enfants : Mohammed ; Abd Allah 'l-Merrakchi ; Ahmed ; Ziane ; Ibrahim ; Abou'l-Kassem ; Abderrahmane ; Omar ; Messaoud et Ali.

« L'ainé, *Mohammed*, laissa huit enfants : Abd Allah ; Ahmed ; Ali ; Abdelhazim ; Abdelhakk ; Ibrahim *al-Iraki* ; Abou'l-Kassem et Othmane ;

« Abd Allah *al Merrakchi al Mobarkich*, laissa Youssef et Yakoub dans la région du Haouz ;

« Ahmed laissa six garçons : Abderrahmane ; Youssef ; Mohammed ; Khalif ; Abd Allah et Ali.

« Ziane — dit l'*amrhar* — s'est particulièrement illustré ; il est l'ancêtre des cheurfa de Mekkara (ou Moghrara) ; il laissa dix enfants : Mohammed ; Ahmed ; Abou'l-Kassem ; Abd Allah ; Ibrahim ; Ali ; Mançour ; Moussa ; Yakoub et Youssef ;

« Ibrahim laissa quatorze enfants : Yakoub ; Çalah ; Mohammed ; Abd Allah ; Mohammed-Çrheïr ; Youssef ; Abderrahmane ; Ibrahim ; Moussa ; Aïssa, Ali-Çrheïr ; Al Khadhir ; Abou'l-Kassem et Mançour ;

« Ali en laissa trois : Ibrahim ; Ahmed et Mohammed ;

« Abou'l-Kassem, sept : Yakoub ; Naceur ; Mohammed ; Abd Allah ; Ahmed ; Hamza et Daoud, qui habitent Mokra (ou Makkara ou Meggara).

« Omar laissa deux enfants, dont les descendants habitent Tlemcen ;

« Messaoud en laissa six : Ali ; Mohammed ; Ahmed ; Abderrahmane ; Abou'l-Kassem et Moussa, dont la postérité habite la région de Taza ;

« Abderrahmane laissa deux enfants : Ali et Ahmed. »

Les Oulad Sidi Ibrahim'l-Mokraoui et les Oulad Abd Aliah ben Mohammed sont à Erhris (ou Eghris).

Voilà donc les descendants de Sidi Abou Yakoub ech Chrif.

Par eux la noblesse s'est perpétuée dans le *Djebel-Morhara*. Ils ont une fraction dans le territoire de *Misk-al-Rhanaïm*, nommée *Oulad-Sidi-Afif* ; une fraction à Erhris, nommée, *Oulad-Sidi-Ibrahim'l-Mokraoui* ; une autre fraction, également à Erhris, nommée *Oulad-Sidi-Mohammed ben Yahia Karaï'l-Djenoun* ; une fraction à Oulhaça, nommée *Oulad-Aïcha* ; une fraction dans la ville de Tlemcen, nommée *Oulad-Sidi-Mohammed* ; une fraction à Taza (Trarna, région de la Tafna) nommée *Oulad Seïd'houn*, de la tribu des *Bni Mouni* ; une fraction chez les *Bni-Yznas* (ou *Snassène*, du côté du Sud) nommée *Oulad-Sidi-Youssef al Hadjdj* ; une autre fraction dans la même région, à l'Ouest près des *Oulad Abd-el-Hakk* nommée *Oulad Sidi Abd Allah « al Mobarkich »*, l'adonisé, (qui fait le beau) ; une fraction près du *Djebel Snassène* chez les *Oulad-Abba* ; une fraction près d'Oudja nommée *Oulad Omar'l-Kothb* ; une fraction dans l'Extrême Ouest ; une fraction à Fez et une fraction dans le pays des *Oulad Harar*, nommée *Oulad-Ziane*, District d'Outat *Oulad Elhadj* (*Kitab en-Nasab*, traduit par le R. P. Giacobetti ; Alger Jourdan 1906).

L'ancêtre de tous ces cheurfa se nomme donc

Sidi Yakoub ben Mohammed ben Ahmed ben Abd Allah (ou ben Abdelouahab) ben Abdelkhalek ben Ali ben Abdelkader ben Amir ben Raho ben Daho ben Miçbah ben Çalah ben Saïd ben Mohammed ben Abd Allah ben Mohammed ben Ahmed ben Idris'l-Açrheur ben Idris'l-Akbeur ben Abd Allah 'l-Kamil ben Hassène-elmoutsanna ben Hassène essibhti ben Fathima-Zohra épouse d'Ali ben Abi-Thaleb et fille du Prophète Mohammed.

Parmi les fils de Sidi-Yakoub, l'*amrhar* Ziane s'illustra tout particulièrement par son double prestige de chérif et de vaillant guerrier, il portait le surnom de *kadhi-elhanèche elmesmoum* (le kadhi celui qui tète (suça) le serpent venimeux). Il fut le père des Cheurfa *Makkara* ou *Meggara*. (Au Maroc on retranscrit « gu » berbère par un kaf surmonté de trois points diacritiques).

Sidi Yakoub vivait à la IX^{ème} corne de l'hégire, il était né, veut la tradition, dans la Saguiet-alhamra qu'il quitta pour atteindre Sidjilmassa et y étudia au ribath. Sa vive intelligence, sa perspicacité, son précoce bon sens lui gagnèrent vite l'estime de son maître qui lui manifestait ses faveurs au point de provoquer la jalousie de ses condisciples ; si bien qu'un jour, par dépit, ils tuèrent une superbe slouguia — ou *guettâia* — la favorite du cheïkh, et accusèrent Si Yakoub de ce meurtre. Il s'en défendit, d'abord énergiquement, puis dans son indignation, il toucha le cadavre de la slouguia en lui intimant l'ordre de dire la vérité. Aussitôt l'animal se redressa et déclara « *ce sont les tholba qui m'ont tuée !* »... Se voyant en proie à l'envie, Sidi Yakoub quitta la région où, pendant sept ans, toute gestation, humaine ou animale, fut suspendue. Pour obtenir son pardon une délégation de Sidjilmassa se rendit à Figuig, où s'était établi Sidi Yakoub, et lui offrit, pour gagner ses bonnes grâces, une palmeraie dite encore *Nekhal-Sidi-Yakoub*.

De Figuig, Sidi Yakoub vint planter sa tente sur les bords de l'Oued-Ouahar (ou *Harar*), puis il s'installa à Rechida qu'occupaient alors les *Bni-Merine* et des *Cheurfa Oulad-Sbâ*. Il prit deux femmes chez ces derniers et en eut quatre garçons, dont Mohammed al-kbir et Mohammed eç-Çrheïr dit aussi Ahmed. Ce fut à Rechida que Sidi Yakoub se lia de fervente amitié avec le santon *Sidi Ahmed-Benyoussef*, lui-même chérif, né à Rechida, et auprès de qui il compléta l'enseignement du *tçouëf*. Il fut parmi ses quarante *mdabih* sous le nom de Sidi Yakoub eç-Ç'hari, en même temps que les non moins célèbres Sidi Slimane *ben Bousmoha* ; Abderrahmane *Sahalanîi* (ou *es-Saheli* : du Sahel) ; Sidi Moussa 'l-Berrichi, chérif de Tokheurt ; Sidi Moussa al Gou-rari ; Cheïkh Elhadj Bennaceur ; Sidi Boutkhal al Djilali etc, et Lalla Setti qu'on dit être de la lignée de Sidi Abdelkader al-Djilani et que Sidi Ahmed Benyoussef épousa peu de temps après l'épreuve de « l'égorgement » (Cf. légende et vie de *Sidi Ahmed Benyoussef (Kitab aâyane al Marhariba)*).

Sidi Yakoub vivait dans la prière ; et, sa réputation de *Çalih* croissait chaque jour ; c'était aussi un réputé thaumaturge aux miracles tantôt recherchés, tantôt craints.

Après avoir créé une zaouïa à Rechida, le santon prit une nouvelle femme, chez les *Ahl-Reggou*. Il avait déjà plus de cent-vingt ans lorsqu'il résolut, par humilité, de quitter sa famille et ses enfants et de s'exiler de sa zaouïa de Rechida. Il partit donc, vêtu de haillons, bien résolu à finir ses jours dans une *khelouat*, tout seul, en présence d'Allah. Il s'arrêta près du Kçar de Feggous chez les *Ahl Reggou* et y vécut dans une grotte ; il était là depuis sept années, lorsqu'un jour un chasseur de mouflons, qui devait à son intercession une chasse miraculeuse, lui offrit sa fille en mariage, et sa mère comme servante. « *Ta proposition me rend perplexe, lui dit le saint homme, car j'ai abandonné femmes et enfants pour vivre dans la prière ; néanmoins je n'ai pas le droit de refuser puisqu'il s'agit d'une ziarat...* »

Et il se maria, une nouvelle fois, mourut peu de temps après ; et, de cette union naquit un fils posthume qui reçut normalement le nom de Yakoub.

On prétend qu'au moment de trépasser le santon se trouvait assis sous une roche avec laquelle, chaque jour, il avait l'habitude de s'entretenir. Ce matin-là, le rocher lui dit « *Retire-toi de là ou je t'écrase.* — Si c'est l'ordre de Dieu, tombe, répondit le marabout. » Aussitôt le bloc roula et l'écrasa.

Les gens de Feggous allaient l'enterrer lorsque ses fils de Rechida, apprenant sa mort, arrivèrent en hâte. Une chaude contestation s'éleva, chacun des deux groupes prétendant posséder le corps du défunt. Ils allaient en venir aux mains lorsque le fils aîné, Sidi Mohammed al Yakoubi déclara « *Nous allons consulter notre père.* » Ils firent aussitôt la prière et invoquèrent les mânes du défunt. Tous entendirent alors une voix ordonner : « *Ne me touchez pas et revenez à l'âcer.* ». Lorsqu'ils revinrent ils trouvèrent deux identiques cadavres, de Sidi-Yakoub. L'un fut inhumé à Feggous et l'autre à Rechida : d'où le nom de Sidi Yakoub *Bou-Kobrine* (*Allahou aâlam !*).

Il existe deux zaouias sous le vocable de ce saint : celle de Rechida, créée par lui-même, et celle de *Bou-Rached* fondée par son descendant Sidi M'hamed-Belhadj. Le tombeau de Sidi Yakoub est l'objet de pèlerinages constants mais le *moussem* d'automne est particulièrement important. Y prennent part les *Haouara* ; les *Rhiata* ; les *Bni-Bouyahi* ; les *Miknassa* ; les *Ahl-Debdou*, les *Bni-Rhiss* ; les *Bni-Ouaraïne* et bien d'autres encore.

Ses descendants jouissent d'une très grande considération ; il en existe aussi à Nédromah ; à Oran ; à Géryville ; chez les *Gzenaïa* ; *Metalsa* ; *Branès* ; *Rhiata* ; à Taza, dans le Houz de Marrakech et dans le Rhorb.

En période de sécheresse les *Ahl-Rechida* font une *amara* (procession avec prières surrogatoires) en faveur de Sidi Yakoub et la pluie ne tarde pas à tomber.

Jusqu'à ces derniers temps la zaouïa de Rechida jouissait de la prérogative officielle d'inviolabilité (*dhommana*) et de ce fait donnait asile à de nombreux coupables ou indésirables.

*
* *

Comme au temps des « *ribath du Djehad* » où les marabouts étaient généralement de preux-farsane, la zaouïa de Rechida possède, entre tous ses vaillants cheurfa, son « *homme de poudre et de cheval* », qui, pour être un digne descendant de Sidi Yakoub, n'en est pas moins un valeureux kaïd :

Si Ahmed ben Mohammed Al Yakoubi surnommé *Bahthat* qui appartient aux *Cheurfa Yakoubiïne*, et est né en 1293 = 1876. Après un bon enseignement koranique il commenta le hadits puis se consacra à la carrière des armes. Etant donné son attachement au Makhzène, il demeura réfractaire aux pressions du roglu Bou Hamara ; aussi, dès l'arrivée des Français, à Taza, fut-il choisi comme cheïkh du district de Rechida. Depuis, à la tête de ses partisans, il fit partie de seize Colonnes, se battit à : *ElMaharidja* ; contre les *Ahl Reggou* (ou *Ergou*) sur l'*Oued-Tizegazaouiïne* ; à l'*Ain-al Guettara* contre les *Bni-Bou n'Çor* ; à *Bou-Yakoubat* ; à *Missour*, contre les *Mermoucha* ; à *Bou-Rached* (ce fut là qu'il reçut l'investiture de kaïd et obtint la Croix de l'Ouissam-Alaouïte) ; à *Kef Rhanim* contre les *Mermoucha*, commandés par leur chef Moulai-Mohammed ben Akka-ou-Ser'hou ; ce combat fut particulièrement meurtrier et la belle conduite du kaïd Bahthat lui valut une citation avec *Croix de guerre*.

Il prit part aussi à la Colonne de Berkane, de Chourdane et devint l'un des auxiliaires les plus précieux de la Colonne Freydenberg, avec laquelle il

assista aux opérations contre des *Bni-Bouzert* où il se distingua. Actuellement et en raison des événements critiques, il continue à donner des preuves constantes de son loyalisme.



Le kaïd Si Ahmed Alyakoubi, dit « Bahtat ».

Ce fut le grand père du kaïd actuel, le vertueux Moulāi-Ahmed ben Ahmed ben Mohammed ben Mohamadine ben Abi-Thaïeb ben Mohamadine ben Abdelouahad ben M'hammed ben Sidi Yakoub eç Ç'hari père des *Cheurfa Yakoubiïne*, qui détint la *baraka* durant la seconde moitié de la corne dernière. Evidemment il possédait le don de *karamate*, faisait pleuvoir à bon escient et soulageait bien des patients. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans en l'an de l'hégire 1293 = 1876. Son fils Sidi Mohammed, père du kaïd, ne tarda pas à le suivre puisqu'il mourut en 1299, à l'âge de cinquante ans, après avoir mérité la double réputation de savant et de baroudeur.

Le kaïd El Yakoubi Moulāi Ahmed *Bahthat* a cinq enfants : Djilali ; Mohammed ; Touhami ; Mohammed-Çrheïr et Mohammed'l-Adhim ; tous sont nés à la maison familiale de Ras-el-Aïn à l'endroit même où sort la source, à trente huit kilomètres de Guercif en un site ravissant comparable, comme pittoresque et agréments, à Miliana et à Médéa.

Bordj Yakoubi (Ras el Aïn) 1925.

* * *

Les *Cheurfa Boumahouiāt* font partie de la zaouïa-mère de Rechida descendant directement de Sidi Yakoub. Ils habitent actuellement la vallée de l'*Oued Sidi Moussa*, rivière qui coule entre le *Mezgout*, riche en minerai et la falaise Est du *Tendri*, depuis l'*Aïn-Tenemt* jusqu'au *Foum-Sakka*. Cependant une de leurs fractions est installée en pays *Branès*.

Leurs centres principaux sont *Iboutarène* ; *Isdikène* ; *Iserhoukène* ; mais pendant l'hiver toujours rigoureux dans ces régions [à Guercif même, en décembre 1924. nous « avions froid » et quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque notre aimable amphytrion le Colonel Delpy, — l'un des plus hardis défenseurs de la « Tache de Taza » — nous fit remarquer que le thermomètre centigrade était descendu à — 7°], ils disposent d'habitations troglodytiques sous forme de grottes naturelles ou d'abris creusés à flanc de falaise, ou même à ras de talus. Durant l'été, ils transhument dans la plaine du Sangal où ils dressent leurs tentes.

Les *Iboutarène* ont comme chef Cheïkh Al Foudhil et comptent une soixantaine de familles ; tandis que les *Isdikène* et les *Iserhoukène*, qui n'ont ensemble que soixante cinq feux, répondent à l'autorité de Sidi Mohammed-ou-Glaïa. Leurs fusils modèle 74 et leurs « Mauser » suffisent à peine à protéger leurs biens contre les incursions de leurs dangereux et rapaces voisins *Oulad Ammar-ben-Haddou* qui, l'hiver, sont chassés de leurs hauts plateaux, ainsi que contre leurs autres voisins les *Cheurfa Moulāi-Abdelkader*.

En 1923, alors qu'ils étaient décidés à se ranger sous l'égide du Protectorat, les *Cheurfa Boumahouiāt* furent contraints, sous la menace des *Metalsa*, d'accepter l'autorité riffaine et d'héberger une garnison permanente dite, *mehallat-essekka*.

Le notable Si Al Foudhil a, depuis, été investi du titre de kaïd par les autorités Riffaines.

Les cheurfa de *Bou-Rached* descendent de Sidi Yakoub'l-Kbir, par son fils posthume, Sidi Yakoub eç Çrheïr, du dire des cheurfa même ; pourtant, d'après Al Achmaoui'l-Kbir ce serait de l'un de ses petis-fils. Quoiqu'il en soit la zaouïa de *Bou-Rached* fut créée par l'un de ses descendants Sidi M'hamed-Elhadj, en l'an 1011 de l'hégire.

Bou-Rached est à environ cinquante kilomètres de *Rechida* ; mais, les deux zaouïas sont indépendantes l'une de l'autre.

Le *mezzouar-mokaddem* de la zaouïa de *Bou-Rached* — qui est dans la fraction dite des *Cheurfa de Bou-Rached* — annexe de Maharidja est :

Sidi Hamida ben Mohammed ben Hamida ben Hamida ben Mohammed

ben Ahmed ben Mohammed ben Ahmed ben Sidi M'hammed-Elhadj ben Mohammed ben Mohammed ben Yakoub eç Çrheir fils ou petit-fils, de (*l'amrhar*) *Sidi Yakoub eç Ç'hari*.

(Faisons remarquer que c'était Ziane fils de *Sidi Yakoub'l-kbir* qui portait le titre d'*amrhar* ; et, que parmi ses dix fils, il y en avait un qui se prénomait *Abou-Yakoub*).

Sidi Hamida est né vers 1285 = 1869, il a fait toutes ses études à la *zaouïa*. Lors de la révolte de *Bou-Hamara* il embrassa la cause de ce rogui, lorsqu'il arma les *Bni-Ouaraïne* et les *Rhiata*. Il leur fit même don d'un superbe cheval de *gada*, nommé *Rachedi*. Mais... « *le roi est mort vive le roi* » peut-on dire de lui, car lorsque les troupes françaises envahirent l'Est, la Colonne Auber fut très bien accueillie à la *zaouïa* où une somptueuse *dhiffa* fut cordialement servie à vingt-quatre officiers, ce tandis que les hommes de troupe faisaient aussi bombance.

Le *mezouar* *Sidi Hamida*, a trois fils : *El Mehdi* ; *Abdelkader* et *Mohammed* qui sont déjà de savants *fok'ha*. La *zaouïa* possède de nombreux dahirs de consécration émanant des sultans, notamment un de *Moulāi-Ismaïl*, en date de *Chaâbane* 1129, par lequel ce puissant sultan reconnaît à ces descendants de *Sidi Yakoub* leur suprématie et les exonère de toutes charges.

L'année suivante le même sultan informe les *Cheurfa Yakoubiïne*, tant de *Rechida* que de *Bou-Rached*, qu'il abandonne, au profit de leurs bonnes œuvres, le montant des charges et impôts régionaux ; il termine en leur adressant son salut fraternel et en les assurant de sa sollicitude.

En 1223 le sultan *Moulāi-Slimane* écrit au cheïkh *Chaouïa*, alors *amel* de *Taza*, en lui déclarant qu'il prend fait et cause pour les *Cheurfa Yakoubiïne* de *Bou-Rached*, quant à une décision à intervenir.

D'autres dahirs de ce genre datent : de 1238 (adressé à *Sidi Mohammed ben Ahmed*) ; de 1249 (à *Sidi Belhadj ben Mohammed ben Ahmed*) etc.

On raconte que *Sidi M'hammed-Elhadj* alors qu'il rentrait d'un pèlerinage à La Mecque, résolut de revoir une fois encore son vieux cheïkh et ami *Abou-Abd Allah Sidi M'hammed Bennaceur ed Drâi al Irlhani*, lequel était déjà fort vieux et avec qui il avait accompli, naguère, le pèlerinage canonique. En cours de route il avait successivement perdu treize mulets et il arrivait en vue de *Tamegrout* ; mais, vaincu par la fatigue, il s'étendit dans une *seguïat* desséchée et s'y endormit. Peu après le jardinier lâchant l'eau dans la *seguïat* pour l'arrosage du *dhohor* fut stupéfait d'en voir arrêter le courant et de constater que les eaux étaient refoulées vers la *djabîat*. Effaré il courut avertir le cheïkh. Ce dernier se douta de suite qu'il y avait là-dessous « *un tour de santon* » ; il s'en fut sur les lieux et reconnaissant le dormeur se rendit compte du miracle. Il éveilla donc son visiteur et, après les « *salamales* » d'usage, il lui posa treize questions parmi les plus difficiles à résoudre. Le Cheïkh *M'hammed-Belhadj* ayant répondu, à la grande satisfaction de l'interrogateur, fut tout heureux d'apprendre que ses treize montures « *ressuscitées* », étaient en parfait état à la *zaouïa nacirîa* pour son voyage de retour. Après ces courtois échanges de *karamate* les deux cheïkhs, tous deux âgés furent tout heureux de « *casser* » la soirée (*guesserr*) ensemble.

Au moment de mourir les enfants de Sidi M'hammed-Elhadj lui demandèrent son *oucīat* (dernières volontés). Il leur déclara : « *Quiconque viendra vers moi en ziara, c'est qu'il sera sincère ; s'il ne l'est pas il ne pourra pas approcher de mon tombeau !* »

Et il faut croire qu'il laissa des sujets sincères car les ziaristes affluent toujours à son kbor.

On cite plusieurs karamate de ses descendants, notamment celles de Sidi Ahmed ben Kaddour qui est invoqué dans les différends difficiles et sur le tombeau duquel on va prêter serment (*mouhallef*). Un jour que, de son vivant, il tentait de plaider la cause d'un meurtrier des *Bni-Ouaraïne* le père du meurtrier désignant un énorme caroubier déclara « *je ne pardonnerai que si je te vois déraciner cet arbre d'un coup de main* ». Aussitôt le chérif posa la main sur l'arbre qui, déraciné, s'abattit sur le sol, vainquant ainsi la sévérité du rétaliateur.

* * *

Le kaïd de Bou-Rached.

Sidi Hoummad ben Kaddour ben Ahmed ben Kaddour est lui-même un chérif des *Bou-Rached*. Il naquit aux *Bni-Bou-Rached* il y a environ trente-cinq ans et fit toutes ses études à la zaouïa locale, avant de se consacrer à la carrière des armes car lui aussi est un preux-chevalier. Il fut en tête des partisans rachediïne et prit part aux opérations régionales de diverses Colonnes ce qui lui valut, à la date du 22 mai 1922, une attestation élogieuse, signalant ses efforts soutenus et son loyalisme.

Remontant directement à Sidi M'hammed-Elhadj tous ses ancêtres, dit le kaïd, étaient « *mouâline baraka* » donc, hommes de bien.

* * *

(Dans cette région la langue vulgaire est le *tamazirt* ou le *techleuht* mais tous les cheurfa sont instruits en arabe et ne s'allient qu'entre eux).

Certains tombeaux, ou sanctuaires, renfermant ou abritant les restes de cheurfa descendants de Sidi-Yakoub y sont encore visités.

Ainsi : *Sidi Mohammed-Boudrâa*, arrière petit-fils de Sidi Yakoub, reçoit la ziara des agriculteurs, dont les récoltes sont menacées par les oiseaux et qui, moyennant un *guirch* (cinq sous) sont préservées de ce fléau.

Sidi M'hammed ben Sidi Yakoub le plus connu des fils du santou a sa koubba au milieu d'un grand cimetière : il est invoqué contre les fièvres et les *djen-noun* ; on prête aussi serment sur sa tombe.

Sidi M'hammed ben Ahmed ben Mohamadine a, sur les bords de l'Oued-Bni Kassem, une koubba recelant un kbor recouvert d'un catafalque en bois sculpté. Il est surtout vénéré par les *Bni-Ikhleftène*, pour lesquels il amena grâce à son don de karamate, les eaux de Rechida.

Sidi M'hammed al M'raboith est de *Rechida*, où sa koubba est dans le quartier des *Ahl-Zaouïa*. C'était un lettré bien connu à la douzième corne. On

l'invoque pour la guérison de toutes les maladies. Il est tout particulièrement visité par les *Haïaïna* et les *Ahlaf*.

Dans le même quartier, *Sidi Abdelkader ben Mohammed*, également chérif Yakoubi, préserve du « mauvais œil ». Il est surtout visité par des : *Haouara* ; *Ahlaf* ; *Selatna* et *Oulad Aïssa*.

Enfin *Sidi M'hammed ben Abdelouahad al Yakoubi* était un lettré de la corne passée. Il a encore les faveurs des *Hamouziïne* ; des *Assara (Bni-Fachet)* et des *Oulad Ouennane*. C'est aussi un saint « panacée ! ».

* * *

Egalement dans la région de Taza-Guercif, vivent les descendants du chérif *Sidi Belkassem Azeroual*, originaire du *Tazeroualt*, dans le Sous-ul-térieur. D'après une tradition, ayant cours à Bou-Rached, il aurait vécu en même temps que *Sidi Yakoub* et se serait installé dans le massif des *Bni-Ouaraïne*, en 879 de l'hégire. Mais, dit-on, victime de persécutions maléfiques il se réfugia dans la haute vallée habitée par les *Bni-Djelidassène* et y trouva une complète hospitalité chez les *Bni Bou-Nçor*. Son père et sa mère qui s'étaient mis à sa recherche le rencontrèrent à *Teniguerdadine* où ils s'installèrent aussi, vécurent et moururent. Depuis, leur tombeau est un lieu de pèlerinage : on invoque leurs mânes contre la fièvre et contre les mauvais esprits.

Bientôt *Sidi Belkassem* dit *Azeroual* (le bleu, sans doute parce qu'originaire du *Tazeroualt* pays des « hommes bleus » qui constituèrent plus tard le redoutable Etat-major de Ma-el-Aïnine père du Mehdi El Hiba) acquit une réputation méritée de sainteté, et de bravoure. C'était un homme fort instruit et pieux, faisant le bien autour de lui, mais peu connu en dehors de la région des *Bni-Djelidassène*. Il ne fonda pas de zaouïa, ce ne fut qu'un de ses descendants, *Belgassem eç Çrheïr*, dit *Ksou-Amziane*, qui légua la baraka à son fils, *Si Mohammed ben Belgassem*, appelé par les berbères *Mohand-ou-Ksou*. A sa mort, son fils *Belgassem*, père du chérif actuel, reprit la direction de la zaouïa et la releva car, quelque peu négligée par son prédécesseur dédaigneux des biens de ce monde et plus amateur de *karamate* que de *ziarate*.

Sidi Belgassem ben Mohammed transporte alors sa résidence près de l'Oued *Bni-Mançour*, au milieu des tribus qui reconnurent aussitôt sa suprématie aussi la nouvelle zaouïa éclipsa-t-elle bientôt la maison-mère des *Bni-Bou-Nçor*. A sa mort il légua la baraka à son fils *Si Mohammed ben Belgassem* et fut enterré à *Tirchza*, auprès de la zaouïa qu'il avait fait construire et à laquelle il avait donné un essor déjà appréciable.

Sidi Mohand-ou-Ksou Azeroual, chef actuel de la zaouïa de *Tighza* affiliée à la Confrérie de *Moulai-Larbi Ed-Derkaoui* est né en cette maison familiale vers 1292 = 1875. Sa mère était *Yamina bent Kaddour*, sœur de *Si Abdelmalec ben Kaddour*, tué en 1920 par les *Ahl Taïda*, des *Bni Ouaraïne* de *Bel Farah*.

Le chérif est un lettré qui a fait à la zaouïa ses études koraniques, étudié le *nahou*, et le *fik'h*, y a commenté les *hadits* et même traité de *Cheïkh Hamza* et de *Sidi Khelil*.

Il vit sous la blanche tente maraboutique, pendant une grande partie de l'année et mène ainsi la vie pastorale à *Mezgueddal*. Sa fortune est fort appréciable, bien qu'il ait été maintes fois razzé de plusieurs milliers d'ovidés et de caprinés ; notamment en 1914 par les insoumis *Bouyakoubat* qui lui enlevèrent plus de deux mille moutons ; l'année suivante les *Metalsa* lui prirent quinze cents chèvres. Ses silos sont à *Tirhza* mais il conserva toujours une quantité de grains chez les *Bni-Youb* et dans quelques maisons amies de la montagne, et ce, tant pour la garantie de son alimentation que pour celle des *Mermoucha* garants de ces gages.

(Nous reproduisons ces renseignements pour bien montrer ce que fut et ce qu'est demeurée, pour peu de temps encore, la vie pastorale des patriarches.)

Tous les différends entre tribus ou particuliers sont soumis au chérif qui est l'arbitre suprême : un jour, en décembre 1922, un homme des *Bni Rharen* en tua un autre des *Bni-Aziz*, dans la zaouïa même, au mépris du *horm* ; puis il tenta de fuir. Aussitôt, Sidi Mohand-ou-Ksou fit fermer les portes et exigea du meurtrier le versement de cinq cents douros, l'abandon de son troupeau, l'égorgement de ses vaches, la dispersion de sa Maison et l'incendie de sa demeure, et, enfin après amende honorable, l'interdiction de séjour du meurtrier pendant une année. Telle, sa sentence fut exécutée en tous points.

Dar Mohand-ou-Ksou, avril 1923.



Les cheurfa Kerkeriïne

Les cheurfa du *Djebel Kerker*, d'origine idrisside puisque *Banou-Oukil*, sont des marabouts sédentaires, de la fraction *Oulad-Sidi-Moussa* ; ils habitent trois kçour.

Zaouïa Kerkeriïne ; *Zaouïa Moulai-Thaïeb* dite aussi *Zaouïat'l-Ribbath* ; et *Hassi al abioudh* (le puits blanc) où sont seulement sept familles.

C'est aussi au *Djebel-Kerker* qu'une sous-fraction de cheurfa *Oulad Raho-ou-Mohand* des *Oulad-Assou* a ses silos, dans l'inhabitée kaçba du même nom.

Le massif du Kerker quoique peu élevé, — mille mètres au plus, — est d'accès difficile, coupé de ravins profonds et de falaises à pic ; peu de pistes praticables. Ses flancs sont, par endroit, couverts de thuyas, de genévriers et de cèdres. L'eau y est abondante, notamment au *Bou-lfnassène*, groupe de sept puits, voisin du kçar de Kerker.

Le mokaddem du rebbath de Moulai-Thaïeb est

Sidi Mohammed ben Thaïeb ben Mohammed ben Kaddour ben Mohammed ben Larabi ben Sidi Mohammed ben Ali (père des *Oulad-Mohammed-ben-Ali*) ben Sidi Moussa (père des *Oulad-Sidi-Moussa*) ; ici une scission entre les *Oulad-Ali* et *Oulad-Zerrouk* autre fils de Sidi Moussa.

D'après El Achmaoui elkbir *almounassib al adhzim*, l'ancêtre des *Bni-Oukil* était

Aïssa, dit *Sidi Maâdjoudj*, ben Mohammed-Messaoud — connu à l'Oum er-Rbiâ sous le nom d'*Oukil ben Aïssa ben Moussa ben Maârouf ben Abdelaziz ben Salem ben Ahmed ben Allal ben Djaber ben Mohammed-Abbad ben Abi'l-Kassem ben Moulai-Idris'l-Açrheur ben Moulai Idris'l-Akbeur ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène al-moutsanna ben Hassène essibthi ben Fathima-Zohra bent-Ennebbi*, ou *zoudjet-al imam Ali-Ben Abi Thaleb*.

Les *Bni-Oukil*, cite le même auteur, habitent l'Oum er Rbiâ ; ils ont une fraction dans le Ziz et une fraction à l'Aïn-Moulouc appelée *Oulad-Sidi Maâdjoudj*. *Sidi Maâdjoudj* était originaire de la vallée du Ziz près de Tafilelt et son vrai nom était Aïssa ben Mohammed ben Oukil. Il laissa deux fils : Ali, qui s'en alla près de Touzine où il procréa deux enfants, Mohammed et Ahmed ; et Mohammed qui s'établit près du tombeau de son père et laissa quatre fils : M'hammed ; Moussa ; Ali et Abbad.

Dans le district du Ziz est encore l'importante zaouïa dite de *Sidi Bou-Kil* — ou *Bou-Oukil* ou *Bou-Guil* — qui comptait encore, à la corne dernière plus de cinq cents fusils, et à laquelle répondent les *Ait-Moussa-ou-Ali* et trois kçour de cheurfa (d'Irezd).

Le mokaddem du *Djebel Kerker* étudia à la zaouïa qui compte de nombreux tholba venus de fort loin ; il en est du Rif et du Moghreb. L'enseignement du Koran y est particulièrement surveillé, on y enseigne aussi la *Djaroumîa* ; le *Nahou* ; l'*ElFia* ; on y commente les *hadits* et on y interprète le cheïkh Hamza et le Sidi-Khelil.



*Le mezouar des cheurfa Kerkeriïne
Sidi Mohammed ben Moulai-Thaïeb.*

Sidi Mohammed ben Moulai-Thaïeb est affilié à la *Confrérie des Derkaoua* ce qui ne l'empêche pas d'être correct à l'égard des Autorités françaises et de faire preuve de certaines et sincères aspirations pour le régime du Protectorat.

Djebel-Kerker 1924.

Les cheurfa Touzanīine



Les *Cheurfa Touzanīine*, d'après leur chef **Moulāi-M'hammed Al Makkari** (ou *el Meggari*) *Ettouzani*, appartiennent aux *Oulad-Soleïmane* d'*Aïn elhouts* (Tlemcen) dont l'ancêtre était le chérif hassanide Soleïmane, émigré en Moghreb, à la deuxième corne, en même temps que son frère Idris, dit Moulāi-Idris'l-Akbeur, et, comme lui, fils d'Abd Allah'l-Kamel *almobadjel ben Hassène al moutsanna ben Hassène essibthi* fils de Fathima-Zohra et de l'Imam Ali ben Abi-Thaleb, donc petit-fils utérin du Prophète.

Le premier d'entre eux qui, vers la corne X, vint s'installer aux *Bni-Touzine*, dans le Rif, était Sidi Ali ben Aïssa; il y fut vénéré de son vivant; et, son *haouïthat* fut visitée longtemps encore après sa mort. Il laissa deux fils, Moulāi-M'hammed et Moulāi-Ahmed. Ce fut l'aîné qui vint s'installer à Taza. Il y créa la zaouïa *Touzanīa* où il vécut et mourut saintement et où, premier de ces cheurfa, il reçut la sépulture.

La tradition lui prête entre autres karamate :

au cours d'une tempête qui, durant depuis trois jours, ravageait la région de Taza, les fellahs désespérés implorèrent sa *baraka*. Aussitôt le chérif se mit en prières; puis, prenant un brin de laine, il le lança dans la tourmente; subitement l'ouragan se calma, ce pourquoi, sa mémoire en est encore bénie.

Un autre jour, l'un de ses condisciples préférés, *naciri* comme lui, Sidi Bouazza al Amiri, étant mort, on l'inhuma dans les monts de *Sidi Abdjelil*. Un peu plus tard, lui ayant édifié une koubba, ses fidèles projetèrent de l'exhumer pour y transporter ses restes; mais le chérif Sidi M'hammed al Moggari ayant eu connaissance de ces dispositions s'y opposa et pour couper court à toutes les protestations qui devenaient menaçantes, il jeta son turban dans la Mosquée de Sidi Azouz en s'écriant « *O Sidi Bouazza, décide toi-même.* »

Et, le lendemain, ce dernier se trouvait lui-même miraculeusement transporté à Taza, dans la zaouïa *Touzanīa*, où il a son tombeau.

Ce fut son neveu Moulāi Abd Allah ben Ahmed qui hérita la *baraka* et l'entretint en faisant prospérer la zaouïa. Ce dernier marabout laissa lui-même deux fils : Sidi Mohammed, de qui descendait les *Oulad-Boudjeddaïne* (ainsi nommés car les ancêtres maternels étaient aussi considérés que les paternels demeurés chez les *Bni-Touzine*) ; et Ali al Makkari, né aux *Bni-*

Touzine, vers 1050 de l'hégire, et qui fut un disciple dévoué de cheïkh Benna-cœur de Tamegrout. Ce fut lui qui, devenu cheïkh réputé dont la renommée scientifique rayonnait sur tout le Moghreb ech Chergui, dirigea la zaouïa : la tradition rapporte même qu'il avait le don de si bien instruire les démons qu'il les ramenait dans la « Voie du Salut » et en faisait des sages.

Il fut inhumé dans cette zaouïa qui lui devait sa célébrité.

Son successeur, Moulāi-Ceddik, vécut en chérif influent et, mourant à Taza, fut remplacé par le fkih bien connu Moulāi-Allal ben Ceddik lequel laissa la *baraka* à Sidi M'hammed, son fils aîné, qui mourut en 1303 = 1885 à l'âge de soixante dix-ans, laissant deux fils : Mohammed et Allal.

Ce fut Sidi Mohammed qui hérita la *baraka* et en qualité de fkih régional des *Nacirîa* il donna l'*ouerdh*. Son influence allait grandissant, en cette époque perturbée, lorsque la mort implacable fixa son sort : c'était en 1313 = 1897, il avait trente-trois ans.

Quant à Moulāi-Allal ben M'hammed il vit encore en chérif respecté et a trois fils, tous trois lettrés : Ahmed ; Mohammed'l-Kbir et Mohammed eç Çrheîr, qui vivent dans le domaine familial.

* *

A la mort de Sidi Mohammed ben M'hammed chérif el Makkari son fils M'hammed était âgé de dix ans et le second, Mohammed, à peine âgé de cinq ans. Ce dernier devint un lettré réputé mais mourut en 1341, à l'âge de trente-trois ans.

Quant au chérif

Moulāi-M'hammed-Chérif, qui actuellement est, à Taza, le chef des *cheurfa Touzaniine*, il a étudié auprès de cheïkh Ahmed ben Kiram Ettazi et possède une bonne instruction. Il sait facilement s'adapter au nouveau régime administratif, aussi est-il un membre consulté de la *Commission municipale*. Son influence s'est affirmée autant par ses qualités personnelles que par ses origines ancestrales.

Les *cheurfa Touzaniine* qu'on appelle, également *mrabthine Bni-Touzine*, ont des représentants chez les *Rhiata* de l'Ouest sur lesquels ils exercent une réelle autorité spirituelle.

Les enfants du chérif sont : Mohammed ; Abd Allah et Abderrahmane studieux étudiants.

* *

Ainsi que nous l'avons indiqué, ci-avant dans le *Rhorb*, les *Mnaçra* (pluriel, de Mançour) qui occupent le rivage entre la Merdjat de *Ras eddaoura* et le Sebou sont considérés comme descendants directs de Sidi Mohammed-ibn-Mançour *al Miçbahi* fils d'Abd'Allah ben Mançour santon d'Aïn elhouts et père des nobles hassano-Soleïmites.

Sidi Mohammed ibn Mançour a son tombeau dans l'île de *Basabis*, au Sud de la Merdjat-Eddaoura, sur le littoral Atlantique, où il fut inhumé vers 930 de l'hégire après avoir propagé fervemment les doctrines de l'Imam Djazouli.

Bni-Touzine 1924.

* * *

A part les cheurfa déjà cités, la région de Taza-Guercif compte encore quelques groupements idrissides, ou autres ; notamment, les *Amraniïne* cheurfa idrissides, appartenant aux *Djouthiïne* ; les *Khenassiïne* ; les *Hammouniïne*.

Chez les *Metalsa* du Cercle de Taza-Nord :

Les cheurfa d'*Anguïed*, dont la zaouïa, dite d'*Anguïed*, abrite quelques familles d'*Idrissiïne* dites des *Oulad-Khalouf*, en les jardins de *mechtas* alimentés par les sources d'*Anguïed* et de Sidi Aïssa ; les cheurfa *Oulad Sidi Saïd* ; les *Cheurfa Oulad-Sidi Ammar-al-Ayachi*.

Citons aussi l'important groupement des *Cheurfa Oulad-al Farah* qui se subdivisent en : *Oulad-al-Farah* des *Ahl Daoula* (*Rhiata*) ; *Oulad el Farah*, de *Tamekrarent* ; *Oulad al Farah* de *Tissident* et des *Bni-Ouaraïne* de l'Ouest et *Oulad-Sidi Belfarah* de *Belfarah*, sur le *Mloullou*.

Egalement, dans le Cercle de Guercif, sont :

Les *Oulad-Abderrahmane*, d'*Admeur*.

N'omettons pas d'indiquer la zaouïa de *Sidi Mohammed ben Abdjelil*, chérif *ouazzani*, également chez les *Bni Ouaraïne* de l'Ouest.

Quelques autres personnages religieux, sont notamment dans l'annexe de *Taurit* et plus particulièrement au poste de *Debdou* où l'on retrouve *Sidi Abd Allah al Koubbi* père des *Cheurfa Koubbiïne*, etc... et d'autres encore.

Région de Taza, 1924.

* * *

Encore une particularité assez intéressante relativement à un saint personnage de *Debdou* :

chez les *Ahl Debdou*, au *mellah* bâti sur l'emplacement d'un ancien cimetière, se trouve le tombeau de *Sidi Youssef-Elhadj* qui vivait au cinquième siècle de l'hégire. Musulmans et Juifs se réclament de lui, ces derniers prétendent qu'il fut l'un des leurs. A la tombée de la nuit bien des femmes, se pressent pour être des premières à allumer des cierges, à l'intérieur du sanctuaire. Elles l'invoquent pour être préservées de la stérilité.

Au *mellah* aussi et, vivant également au cinquième siècle et dans les mêmes conditions originelles fut *Sidi Bouknadil*, ainsi appelé parce que, à plusieurs reprises, on vit, le vendredi soir, briller à l'intérieur de la *koubba* une lumière, bien que personne n'eut allumé de luminaire.

Il guérit les maux de tête et aussi les maladies des ovins. On brûle dans ce but de l'encens sur sa tombe.

Toujours à *Debdou*, à proximité du camp, est un sanctuaire essentiellement hébraïque : c'est la tombe du rabbin *Chloumou Mimoun* dit *Kaïd alrhabat*. Il vivait à la septième corne, au temps des Mérinides. Un jour qu'avec ses coreigionnaires il se trouvait en pleine forêt, ils eurent à souffrir

de la soif. Le rabbin se mit en prières et aussitôt l'eau jaillit de terre d'où le surnom de « *Kaïd de la forêt*. »

Il est invoqué par tous les malades.

Au sujet des personnages judaïco-musulmans, donnons cette note à titre documentaire.

« Debdou, près de Taza, centre de la tribu des *Rhiata* possède également une nécropole du type de Gamart. Il y existe un clan d'*Aaronides* qui, au commencement du XIX^{ème} siècle, comptait environ sept cents familles toutes d'origines âaronide. A propos d'eux Slousch écrit : « Les Berbères continuent à les tenir en haute estime ; ils préfèrent tuer vingt musulmans que de toucher à un seul juif. »

ROUADHA-N'TSTAOUT

On désigne ainsi les tombeaux, qui à El Mers chez les Aït Sidi Ali, recèlent les cendres de : Sidi Ali-ou-Yaya ; Sidi Mohand-ou-Ali ; Sidi Ahmed-ou Ali et Moulāi Said.

Sidi Ali-ou-Yahïa, dit « *Bou Tkhnift* », ancêtres des Aït-Sidi Ali, dits encore Aït-Seghrouchène de Sidi Ali, mourut quelques années avant la fin du 10^{ème} siècle âgé de 64 ans. Il fut dit-on avant de devenir un saint homme, jusqu'à l'âge de trente cinq ans, un errant vivant de rapines. Il était suivi, dans ses expéditions, par son ancien esclave qu'il avait affranchi : Çalah ancêtre des Aït Çalah établis sur le versant Nord du Tichoukt et enterré à lcherarene chez les Aït-Lhassène. Après avoir terrorisé les régions d'Ich-ou-Mellal, du Rechous et de Tignas ; Sidi Ali se repentit à Dieu et se retira avec son fidèle Çalah sur le sommet du *Lalla Oum el Bent*, où il vécut en ascète, ayant pour toute habitation une cahute d'alfa ; puis, il se retira à El-Mers. Il y fonda une zaouïa où l'on donnait l'enseignement aux tholba et une large hospitalité à tous les voyageurs. C'est sur l'emplacement de cette zaouïa que se trouve le tombeau du santou, sur le massif de Tichoukt. Quiconque va s'y réfugier est à l'abri des coups et des convoitises même du... Makhzène. Il est aussi un bienfaiteur des ambitieux, de ceux qui briguent le pouvoir ; et, tel qui aspire à un commandement n'a qu'à aller faire un sacrifice sur le tombeau du Saint ; son vœu sera immédiatement exaucé. Bou Tkhnift vient également en aide à ceux que le malheur frappe dans leurs affections ; à tous ceux qui souffrent de désunions familiales, et qui dans l'adversité n'invoquent pas en vain sa pitié.

Ce santou laissa cinq fils : M'hammed ; Ahmed ; Mohammed ; Youssef et Yahïa.

On ne sait rien de particulier sur la vie de l'aîné, Moulāi M'hammed, sinon que la sainteté de son père rejaillit sur lui.

Quant à son cadet, Sidi Ahmed, il est demeuré le patron vénéré des Aït Ahmed des Idrassène. On raconte qu'un jour son jeune fils Ali se rendit chez le sultan qui le fit jeter au cachot. Ne le voyant pas revenir Sidi Ahmed s'enquit et adjura en vain le sultan. C'est alors que poussé par une force mystérieuse, les fers dont était chargé le prisonnier tombèrent d'eux-mêmes et que le prisonnier put s'échapper.

Depuis, on implore Sidi Ahmed pour dénouer les situations difficiles. Un autre fils de Sidi Ahmed ; Saïd *ben Ahmed ben Sidi Ali*, très respecté pour l'austérité de ses mœurs suscitait l'admiration de tous pour son courage, sa bravoure au combat et sa sagesse dans la paix.

Les *Rouadha-n'Tstaout* reçoivent toujours la visite de nombreux pèlerins.

Leur origine idrisside n'est pas contestée, on leur prête même une sérieuse parenté avec les cheurfa, marabouts de Kenadza.

Voici, la *sedjara* des cheurfa d'El Mers : Sidi Ali dit « *Bou-Tkhnift* » *ben Yahya ben Abd Allah ben Youssef ben Otsmane ben Abd Allah ben Slimane ben Abd Allah ben Ali Bou Kobrine ben Ammar-Chérif ben Mohammed ben Sefouane ben Imrane ben M'hammed ben Rkhoua ben Ahmed ben Naceur ben Khaled ben Yahya ben Acha Allah ben Riah ben Rabah ben Rebbah ben Abd Allah ben Abou-l'Abbas ben **Abd Allah ben Moulai Idriss-l'Açrheur ben Moulai-Idriss-l'Akbeur** ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène al Moutsanna ben Hassène essebthi ben Ali ben Abi Thaleb oua moulatina Fathima-Zohra bent Rassoul-Allah.*

* * *

Les descendants de ces premiers Cheurfa de El Mers sont si nombreux qu'on ne saurait envisager la possibilité de les dénombrer ici. Ils se chiffrent par centaines.

Debdou, 1925.





**Le lieutenant Louis Mougin — devenu général de division — alors que
premier chef de la Mission Française d'Oudjda, en 1905; derrière lui
(sur le cheval noir), Moulay-Hachem Semlali, pacha actuel de Taza.**

Oudjda et l'Amalat

On prête au nom d'Oudjda diverses étymologies : d'après les Idrissides ce serait là que Rached-ben-Morched aurait trouvé (*oudjed*) — plus exactement : rejoint — Ibn Djaou-ezzendi, l'assassin de Moulaï-Idris. Pourtant la signification la plus rationnelle d'Oudjda est richesse, opulence ; ou encore terrain plat, uni. Cette dernière version paraît être la plus sensée aux yeux de l'historien Colonel L. Voinot « *car, dit-il, l'un des canaux de distribution des eaux de Sidi Yahïa porte encore le nom d'Oudjida* » (?)

Remarquons une certaine analogie étymologique entre les noms d'Oudjda en Moghreb-el-akça oriental et *Metidja*, plaine du Moghreb-central qui fut au milieu de la corne IV envahie par les Zenètes *Bni-Oudjdidjène* et dont le chef d'alors était Einane.

Ces *Bni-Oudjdidjène* de la lignée directe d'Oudjidj ibn-Fatène-ibn-leddir, septième descendant d'Ouassine étaient de même origine que les *Bni-Toudjine*, l'une des plus importantes ramifications des *Badine*, principale fraction des *Bni Ouassine* dont un groupement occupe encore le territoire à l'Est d'Oudjda dans le Cercle de Lalla-Marnia.

Il apparaît donc que cette cité portait le nom d'Oudjda avant l'Islamisme ; mais, elle fut plusieurs fois détruite puis reconstruite, notamment en 384 = 994, par l'émir maghraoui souverain de Fez, Ziri-ibn-Athïa qui y établit son armée sur l'ancien campement romain et abrita ses gens et ses trésors au milieu d'une enceinte nouvelle, confiant le commandement à l'un de ses parents. Dès lors Oudjda forma le boulevard du limes entre le Moghreb-el-Akça et le Moghreb-el-Adna.

L'historien El Bekri a écrit sur cette cité :

« *Oudjda comprenait deux cités, ceintes de murailles, et dont l'une fut bâtie postérieurement à l'an 440 = 1049 par Yala fils de Bologuine et membre de la tribu des Ourtarhaïne. La ville neuve, renfermant plusieurs bazars, était habitée par des commerçants. Le djamâ situé en dehors des deux villes s'élevait au milieu de jardins arrosés par une rivière. Oudjda était entourée de forêts et de vergers ; les vivres y étaient de fort bonne qualité. Le climat y était très sain. Les habitants d'Oudjda se distinguaient facilement par la fraîcheur de leur teint et la blancheur de leur peau. Les pâturâges excellents profitent également aux solipèdes et aux ruminants : un seul mouton pouvait y fournir jusqu'à deux cents onces de graisse.*

Tabahrit, ajoute-t-il (tabahrit la petite mer : forme berbère) est le port de la ville d'Oujda dont elle est éloignée de quarante milles ».

Etant donnée sa situation géographique, Oudjda eut beaucoup à souffrir, de tous temps, notamment sous les *Bni-Mérine* et les *Abdelouahdine*. A

la septième corne, exactement en 670 = 1272, le mérinide Abou Youssef Yakoub-ibn-Abdelhak la ruina de fond en comble. Mais vingt-sept ans plus tard Youssef, son fils et successeur, la releva de ses ruines et confia la direction des travaux à son frère Abou-Yahia. En 734 = 1335, le sultan mérinide Abou-Hassène Ali ben Otsmane ayant investi Tlemcen se mit en devoir de dévaster les campagnes et les villes de l'Empire Abdelouadite, une fois de plus Oudjda fut donc ruinée. A leur tour, seize ans plus tard, les rois de Tlemcen reprennent leur revanche à Oudjda sur les Mérinides et le camp est mis à sac.

On peut dire que tous les souverains, ou autres chefs moghrebins, fuyant devant le vainqueur passaient à Oudjda pour gagner Sidjilmassa.

Le premier sultan de la dynastie actuelle Moulāi-Rachid ben Echchrif établit d'abord sa capitale à Oudjda et, depuis, cette ville fut à peu près sous le contrôle du Makhzène. Le premier *amel* important qu'on y rencontre fut, sous le sultan Abderrahmane ben Hicham, il y a un siècle, Abou'l-Ala Idris ben Houmane el Djerrari, chérif puissant du Tazeroualt et administrateur de grande envergure (Voy. Histoire des Djerrara, ci-avant : Région Marrakech-Sud).

La première incursion des Français dans Oudjda fut exécutée, en juin 1844, par le **Maréchal Bugeaud** qui en ramena deux cents familles Tlemcéniennes y transportées de force par l'émir Elhadj-Abdelkader ben Mohieddine et qu'il escorta lui-même jusqu'à Lalla-Marnia.

Après avoir subi, sous Moulāi Hassène les déprédations de la part des Bni-Snassène, en rébellion contre le Makhzène, Oudjda devait, une dernière fois, éprouver les rigueurs de l'envahissement, sous le rogui Moulāi-Djilali — dit *Bou-Hamara* — et ne retrouva le calme bienfaisant qu'après l'occupation française.

Les divers gouverneurs qui se succédèrent à la tête de l'*amalat* d'Oudjda furent :

Ahmed ben Daoudi : de septembre 1859 à février 1868 ;
Abdesslam ould Elhadj-Larbi : d'avril 1868 à Novembre 1869 ;
Boucheta ould El Barhdadi : de novembre 1869 à octobre 1871 ;
Djilali ben Gouthbi : de décembre 1871 à juin 1874 ;
Abdelkader ben Hasséine : de juin 1874 à novembre 1874 ;
Elhadj-Mohammed ould Bachir : de novembre 1874 à Août 1876 ;
Boucheta ould El Barhdadi (2^{ème} fois) : de septembre 1876 à octobre 1878 ;
Bachir ould Ammar Eddlimi : de Mars à octobre 1879 ;
Ali ben Mohammed El Guidri : de janvier 1880 à juillet 1881 ;
Abdelmalec ben Ali Essaïdi : de juillet 1881 à juillet 1889 ;
Abderrahmane ben Abdesçadok : de décembre 1889 à février 1892 ;
Abdesslam ould Boucheta Echchergui : de mai 1892 à janvier 1895 ;
Driss ben Yâich : de janvier 1895 à novembre 1897 ;
Boubekr ould Mohammed El Abassi : de novembre 1897 à Mai 1900 ;
Abbas ben Ba Mohammed Echchergui : d'août 1900 à décembre 1901 ;
Ahmed ben Mohammed Eldjebouri dit Ahmed Benkerroum, de février 1902

encore en fonctions (1918).

Après l'arrivée des Français auxquels il avait prêté un concours des plus efficaces et dès l'instauration du Protectorat, **Ahmed Benkerroum** fut nommé pacha d'Oudjda, emploi qu'il quitta en raison de ses grandes fati-

gues pour se retirer à Taza. C'était un homme amène au caractère droit à l'abord franc et loyal ne dissimulant pas son attachement à la France et affirmant son opinion quant aux nouveaux régimes utilement conjugués.

Nous le connûmes à Oudjda en 1918, où il nous reçut fort aimablement.

Ahmed Benkerroum est mort dans sa retraite à Taza en laissant d'unanimes regrets. Il a été remplacé à la tête du bachalik d'Oudjda par le chérif hassano-soleïmite, Moulāi Ahmed ben Ahmed Benmançour.

.....

S. E. Moulāi-Ahmed est l'aîné de la branche principale des cheurfa dits d'Aïn-elhouts (banlieue de Tlemcen) dont l'ancêtre connu était Sidi Abd Allah par l'ouali Sidi Mançour. Les *Ahl Aïn elhouts*, frères des *Ahl Abdjaï* — lesquels régnèrent à Bougie — et des *Ahl-Eç Ç'hara*, seigneurs du désert, appartenant tous à la postérité de Soleïmane, frère d'Idriss'l-Akbeur, tous deux fils d'Abd Allah'l-Kamil ben Hassène el moutsanna étaient, ainsi que leur frère Aïssa, mort sans postérité, fils d'une même mère, Athika el Makhzoumīa.

Au sujet de la généalogie de ces cheurfa El Achmaoui-elkbir s'exprime ainsi : le narrateur a dit « je vais vous parler des fils de notre seigneur Soleïmane enterré à Tlemcen et par lesquels la noblesse s'est répandue à Aïn-Elhouts.

Ils ont une fraction à Bedjaïa (Bougie).

« Les *Ahl-Aïn-Elhouts* ont pour ancêtres Abd-Allah-Chérif ben Mohammed ben Abi'l-Kassem ben Ali ben Daoud ben Mohammed ben Ahmed ben Ali ben Abd Allah ben Ahmed ben **Soleïmane ben Abd Allah'l-Kamil**.

N. B. — Cette *sedjara* est celle qu'énonce le *Kitab-en Nassab* du R. Père Giacobetti p. 60, mais notre manuscrit marocain du « *Nissab* » d'El Achmaoui elkbir — recueilli par nous-mêmes à Marrakech — indique : Il (Soleïmane) laissa un fils un seul (*خلف إبنًا واحدًا*), Mohammed ben Soleïmane, qui vint de Medrhara, sur le littoral, pour s'installer dans la ville de Tlemcen où il se fixa dans la banlieue à l'Aïn-elhouts. Il laissa dix fils ; Ahmed ; Aïssa ; Idris ; Ibrahim ; Hassène ; Ali ; Hosséine ; Abd Allah (*elhorets oua alalim*: le laboureur et savant) ; Slimane et Mohammed, le posthume (f° 61). [El Bekri, Ibn-Khaldoun, En Naciri Slaoui ; Fagnan et autres auteurs indiquent aussi Mohammed comme fils unique de Soleïmane frère d'Idris.]

Soleïmane ben Abd Allah 'l-Kamel fut inhumé dans sa retraite d'Inebouâ, au N.-E. de Tlemcen où un palmier indique son kbor pieusement visité, lors du *moussem* annuel d'Aïn-elhouts.

Tant que prospéra l'empire idrisside du Maroc, les princes Soleïmites de Tlemcen exercèrent leur commandement sans contestations et donnèrent de l'extension à leurs Etats ; si bien qu'Abou'l-Aïch Aïssa ben Idris ben Mohammed ben Soleïmane bâtit Djeraoua située sur l'Oued-Kis à six milles de la mer et à dix milles Sud-Est de l'embouchure de la Moulouïa. Ce seigneur demeura le maître de cette ville et y mourut vers la fin de la troisième corne.

« Djeraoua, cite El Bekri, était à deux journées de marche de Tlemcen ; et, dominant la ville, se dressait le *Djebel-Memalou*, au sommet duquel Hassène, fils et successeur d'Abi'l-Aïch-Aïssa, avait fait édifier un kçar où l'encercla

l'émir miknassi Moussa-ibn'l-Afia. Il ne dut son salut qu'à la fuite vers Archgoul, mais capturé en 338 = 949, par El Bourī fils de Moussa ibn'l-Afia, il fut envoyé comme captif à Abderrahmane III, dit *Ennaceur*, khalife oméiade d'Espagne.

Un poète régional, son contemporain, *Bekr ben Hammad* consacra à l'épisode de Djeraoua dans un de ses poèmes le passage assez pathétique :
.....

« *Demande aux Zouarha quel était l'effet de ses épées et de ses lances quand elles frappèrent la ligne étincelante (de guerriers) qui s'opposaient (à sa marche).*

« *Demande aux Nefza comment il viola leur territoire jusqu'alors intact, pendant que (leurs chevaux) se roulaient (sur l'herbe) transpercés par ses lances flexibles.*

« *Une disgrâce cruelle enveloppa les Marhila abattus par ses épées ; un breuvage plein d'amertume fut le partage de Djeraoua.* »
.....

Archgoul — ou Harchgoun — rebâtie sur l'ancienne *Siga* des Romains à deux kilomètres du Rio-de-Aresgol, des Andalous (la Tafna actuelle) et qui jusqu'au douzième siècle de J.C. fut le port de Tlemcen, était aussi un fief des cheurfa soleïmites puisque *Aïssa ben Mohammed ben Slimane* en avait eu le premier le commandement et qu'il y mourut en 295 = 906, laissant le pouvoir à son fils *Ibrahim el Archgouli* dont l'aîné des garçons fut fait prisonnier par le *daï* fathémide *Abou-Abd Allah-ech-Chiaï*, lequel s'empara de lui et de ses gens dans la petite île dite *Djezirat el Archgoul*, lieu de refuge, à une portée de voix du rivage, 323 = 935.

Un autre fils de *Mohammed ben Soleïmane*, *Ibrahim*, chérif de Tlemcen, fut le fondateur de *Tenès-el djedid*, sur l'emplacement de *Cartennæ*. *Ibrahim* eut comme successeur son fils *Mohammed*, auquel succédèrent son fils *Yahïa* et son petit-fils *Ali ben Yahïa*. Ce dernier fut vaincu, en 342, par *Ziri ben Menad* ; et, il se réfugia auprès d'*Ibn Khazer el-Maghraoui* tandis que ses deux fils *Hamza* et *Yahïa* passaient en Andalousie, auprès du khalife *Abderrahmane III* qui les accueillit honorablement. Plus tard *Yahïa* repassa en Afrique dans le dessein de reprendre Tunis ; mais, cette tentative fut vaine. Néanmoins existent encore à Tunis des cheurfa de cette lignée car *Ibrahim* — dit *Seigneur de Souk-Ibrahim* — eut d'autres descendants connus ; notamment son petit-fils *Ahmed ben Aïssa* et un autre petit-fils *Mohammed ben Soleïmane ben Ibrahim* qui commanda en *Moghreb-el adna*. Egalement parmi les nombreux descendants de *Mohammed ben Soleïmane* qui s'illustrèrent, on signale *Ittoouïch* fils de *Hanatèche* fils d'*Hassène* et *Hammoud* fils d'*Ali ben Mohammed ibn-Soleïmane-ibn-Abd Allah'l-Kamel*.

Après que les Fathémides, ayant effectué la conquête du *Moghreb* central, et chassé de la Tlemçanie les cheurfa Soleïmides, se furent retirés en *Ifrikïa*, les proscrits embrassèrent la cause des Oméïades d'Espagne et passèrent dans ce pays. Lorsque leurs descendants jugèrent que le temps des persécutions était passé ils rentrèrent au *Moghreb* et, aujourd'hui encore, on rencontre des nobles de cette lignée, tant dans le *Rhorb* que dans le *Rif*

et dans les environs. D'ailleurs à Nokour, sur le rivage méditerranéo-moghrebien étaient déjà des descendants d'Ahmed *ben Idris ben Mohammed ben Soleïmane* lequel avait fini ses jours dans cette cité après y avoir épousé la chérifat Oum-essâd, sœur de Saïd et fille de Çaleh, puissants gouverneurs et chefs spirituels des *Maghraoua*. C'est même à cette lignée que prétendent se rattacher les marabouts *Touziine Cheurfa-Makkara* du Cercle de Taza.

* * *

C'est donc aux *Cheurfa d'Ain-elhouts* que s'apparente le pacha actuel d'Oudjda. **S. E. le chérif Sidi Ahmed Benmançour** descendant direct de l'ouali Abd Allah ibn Mançour arrière petit-fils de Sidi Abdeldjelil, lui-même descendant d'Abderrahmane-ech Charif que certains auteurs indiquent comme étant de la lignée de Soleïmane alors que d'autres le donnent comme descendant du premier chérif de La Mecque, Mohammed en Nefs ezzakïa également fils d'Abd Allah'l-Kamel.

Que de miracles n'impute-t-on pas au marabout Sidi Abd Allah Ben-Mançour ? Ibn Mariem dans son *Boustane ouliâl* et *Tlemçane* (magistralement traduit par feu notre ami F. Provençali cite aux pages 147 ; 148 ; 149 et 150 ;

Abd Allah *ben Mansour El-Houty ben Yahïa ben Othman El-Magraouy*.

« Ce saint et vertueux personnage, cet auteur de miracles inouïs, était doué de louables qualités morales et exaucé dans ses prières. Il fut le contemporain de sidi Ahmed *ben Lahcène El-Ghomary*.

Voici en quels termes celui-ci recommandait sidi Abd Allah à certains de ses disciples : « Sidi Abd Allah *ben Mansour*, leur disait-il, est comme l'eau d'un canal d'irrigation ; or, cette eau se trouble promptement ; prenez-y donc garde ! »

Parmi ses miracles, on cite le fait suivant rapporté par un de ses voisins, qui habitait avec lui dans la rue d'Andalousie : « Je traversai le Sahara, dit-il, pour me rendre au Soudan. Arrivé à Ksar-Tagourarîn, je n'y trouvai point d'orge à acheter pour la nourriture de mes chevaux. « Donne-moi ton cheval et ton chameau, me dit un des habitants de la maison où j'étais descendu ; j'irai avec ces animaux au Chott Septentrional pour y acheter de l'orge. » Je lui remis donc mon cheval et mon chameau et il partit. La moitié de la nuit s'était déjà écoulée et je dormais profondément quand j'entendis frapper à ma porte. Je me levai, je sortis et je vis mon commissionnaire monté sur le cheval. « Voici le cheval ! s'écria-t-il. — Où est le chameau ? lui demandai-je. — Il s'est enfui, me répondit-il. — Il n'y a de force et de puissance qu'avec l'aide de Dieu l'Auguste, le Majestueux ! Hélas ! le chameau s'est enfui, » m'exclamai-je ; puis j'ajoutai : « O Sidi Abd Allah *ben Mansour*, tu m'as trompé ; car, après Dieu, j'avais mis en toi toute ma confiance. Je te citerai le jour de la résurrection générale devant le tribunal de Dieu. » Après cela, je dormis jusqu'au matin. Je dormais encore quand soudain j'entendis quelqu'un qui criait après moi : « Réjouis-toi de cette bonne nouvelle : ton chameau est revenu ! — Qui donc l'a ramené ? lui demandai-je. — Grâce soient rendues à Dieu ! me répondit-il ; je l'ai trouvé agenouillé devant la porte de la maison ; il est revenu d'une distance de deux ou trois jours de marche. » Dieu nous fasse profiter des mérites du cheikh. !

Autre miracle. — Une personne digne de foi m'a raconté ce qui suit : « Je me trouvais enfermé, dit-elle, dans une prison de Fez. « O Sidi Abd Allah ben Mansour, m'écriai-je, je me mets sous ta protection ! » Pendant la nuit qui suivit, je vis en songe un homme qui se présenta à moi et me dit : « Sors ! — Qui donc es-tu ? lui demandai-je. — Je suis AbdAllah ben Mansour, me répondit-il. » En effet, le lendemain matin, j'entendis qu'on m'appelait et qu'on criait : « Hé un tel ? sors ! tu n'as rien à craindre ! »

Autre miracle. — Le fait suivant m'a été rapporté par Sidi Abderrahmane El-Qacir qui le tenait de la bouche de son professeur Sidi Mohammed ben Mouça El-Ouedjdijen, muphti de Tlemcen : « Le sultan de Tunis, dit-il, s'était mis en route avec son armée pour venir s'emparer de Tlemcen. Prévenu de ce qui se passait, le sultan de Tlemcen mit ses troupes en campagne. Une première rencontre eut lieu près du Djebel-ez-Zaq, et le goum tlemcénien fut défait. Il se livra un second combat, puis un troisième : même insuccès. Puis le sultan de Tunis continua sa marche et arriva jusque sous les murs de Tlemcen. Alors, il tint conseil avec ses ministres et leur dit : « Par où entrerais-tu dans la ville ? — Par où il vous plaira, répondirent-ils. Il ajouta : Combien la ville a-t-elle de portes ? Il les lui énumérèrent. Puis il demanda : Quel est le saint qui protège Bab-el-Djiad ? — C'est, répondirent-ils, Sidi Abou Medien. — Et Bab-el-Aqba ? — Sidi Ahmed El-Daoudy. — Et Bab-ez-Zaouïa ? — Sidi El-Halouy. — Et Bab-el-Qarmadîn, qui la protège ? — Aucun saint. — Eh bien donc, leur dit-il, c'est par cette porte que je ferai mon entrée dans la place. »

« Or, Adjouz — tel était le nom du serviteur de Sidi Abd Allah ben Mansour — dit à son maître : « Cette porte (Bab-el-Qarmadîn) est sous votre sauvegarde, car, de toutes les portes de la ville, il n'y a que la vôtre par laquelle le sultan puisse entrer. — Tu as raison, répondit le cheïkh ; et, incontinent, il revêtit son burnous par-dessus sa chemise, et prit un bâton qu'il cacha sous son burnous ; puis il se dirigea du côté de l'armée qui était campée près de Bab-el-Qarmadîn. Les soldats étaient occupés les uns à laver leur linge, les autres à se promener. Il demanda où se trouvait le pavillon du sultan. On le lui indiqua et on courut aussitôt consulter le souverain pour savoir s'il fallait laisser entrer le cheïkh. « Introduisez-le, dit le Prince. « Alors le cheïkh entra et apostropha le sultan en ces termes : « Tu es un tyran ; ce serait pécher que de te saluer. Que réclames-tu à ce peuple pour que tu viennes ravager ainsi une terre de l'Islam ! Le sultan lui répondit : Vous autres, fakirs, vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas. — Et toi, reprit le cheïkh crois-tu donc qu'il n'y a que toi d'homme au monde ? » Et, ce disant, il se mit à le frapper avec son bâton, redoublant ses coups, jusqu'à ce qu'enfin le prince lui criât : « Je fais pénitence ! je fais pénitence ! » Alors, le cheïkh abaissa son bâton et se mit à dire, allant et venant dans le pavillon : « Dieu revient à celui qui revient à Lui ». Or, pendant que ceci se passait et que le cheïkh frappait le sultan, il régnait, de par la volonté de Dieu, une profonde obscurité qui avait enveloppé tout le camp ; un vent violent s'était mis à souffler, le ciel s'était couvert d'épais nuages et l'air s'était obscurci au point que les soldats ne se voyaient pas les uns les autres ; les tentes s'étaient renversées, les chevaux et les mulets avaient rompu leurs liens et s'étaient enfuis. Mais aussitôt que le sultan eut crié : Je reviens à Dieu ! les ténèbres se dissipèrent, le vent

se calma, les nuages disparurent et le soleil reparut radieux comme auparavant. Puis le cheïkh dit au sultan : « Tu vas lever ton camp. — Mais, Sidi, reprit le Prince, qu'au moins le sultan de Tlemcen me rembourse les frais de la guerre ! — Par Dieu ! répliqua le cheïkh, il ne te donnera pas un dirhem ; tu aurais raison si ce pays était habité par des infidèles, car alors tu aurais droit à être indemnisé des dépenses que tu as faites pour lever ton armée ; mais, par Dieu ! décampe au plus vite, tu ne gagnerais rien à rester ici plus longtemps. » Sur cette menace, le sultan fit plier les tentes et alla coucher sur les bords de l'Isser.

Autre miracle opéré par le cheïkh. — Une personne digne de foi a rapporté le fait suivant : « Le sultan de Tlemcen, dit-elle, avait demandé aux notables de la ville de lui prêter de l'argent, et les avait frappés d'une forte contribution. Consternés, les gens allèrent chez le cheïkh Sidi Abd Allah *ben Mansour* pour se plaindre du malheur qui leur arrivait. Le cheïkh monta sur son âne et partit d'Aïn-el-Hout. Arrivé à Tlemcen, il se rendit à la grande mosquée où il trouva une multitude de gens se livrant au plus grand désespoir à cause du malheureux sort qui les frappait. De là, il se transporta chez le sultan, au Méchouar, et le pria de revenir sur la décision qu'il avait prise ; mais le Prince resta inflexible et ne voulut rien entendre. Alors le cheïkh lui dit : « Comment ! tu as gaspillé les fonds du trésor public des musulmans et tu as l'audace de leur demander qu'ils te prêtent de l'argent ! Que Dieu ne te donne que des coliques ! » Puis il remonta sur son âne et partit. A peine était-il sorti que le sultan fut en proie à de vives douleurs et se mit à crier : « *Aïe ! mon ventre ! Aïe ! mon dos !* » Les ministres se mirent aussitôt à la poursuite du cheïkh, le rejoignirent à la porte de la ville, appelée *Bab Zaouiat-Sidi El-Halouy*, et le ramenèrent chez le sultan. De retour au palais, le cheïkh passa la main sur le ventre du sultan, et le mal disparut comme par enchantement.

Autre miracle. — Le cheïkh se trouvait dans la retraite qu'il s'était choisie dans la *Caverne de Bent Amer*. Son fils Mohammed, qui était alors tout petit, entra un jour chez lui et trouva un monceau d'or dans un coin de la caverne. Il releva aussitôt les pans de son vêtement, en remplit le creux avec de l'or qu'il puisa au tas, et courut trouver le cheïkh pour lui montrer sa trouvaille. « *Emporte cet or !* » lui dit le cheïkh ; puis il acheta avec cette fortune le jardin appelé *Taghzout* et qu'il immobilisa en faveur de ses enfants.

Autre miracle. — Un jour, le cheïkh partit d'Aïn-el-Hout pour se rendre à Tlemcen, accompagné de son serviteur Adjouz. Arrivés à la porte El-Qarmadin, ils aperçurent un homme solidement garotté et ayant la corde au cou. Le bourreau était là qui allait l'égorger. Tout à côté, le père, la mère et les enfants de la victime pleuraient. Le sultan Abou Abd Allah Et-Thabity avait ordonné qu'on égorgeât le condamné et qu'on accrochât son cadavre à la porte El-Qarmadin. A cette vue, le serviteur dit à son maître : « *Cet homme est sous votre protection !* » Alors le cheïkh interpelle le bourreau, ses aides et les officiers de la Cour, qui, pris de peur, viennent au-devant de lui lui baisent les mains et les pieds. Puis il dépêche son serviteur, Adjouz, auprès du sultan pour implorer la grâce du prisonnier condamné à mort. Adjouz ayant été introduit dans le palais, les officiers et les ministres disent au prince : « Sire, voici le serviteur du cheïkh Abd Allah *ben Mansour* qui vient intercéder en faveur de l'homme dont vous avez ordonné le supplice. » Mais le sultan étant entré dans une grande colère : « Qu'on pendre le serviteur Adjouz

et le condamné ! » s'écrie-t-il. Sur les instances du vizir, le sultan finit cependant par se calmer et fit grâce à Adjouz et à son protégé. Puis le serviteur, étant retourné chez son maître, lui raconta ce qui s'était passé. « Bien dit le cheïkh, tu seras vengé, car le sultan ne tardera pas à se trouver dans une situation telle, qu'il faudra que ce soit toi qui intercèdes pour lui comme le vizir a intercédé pour toi. » En effet, dans la nuit qui suivit cette journée, alors que le sultan était endormi, un serpent énorme s'enroula autour de son cou et lui colla sa gueule sur sa bouche. Le prince, saisi d'épouvante, appelle au secours. Vite on ouvre devant lui les portes du Méchour, puis celles d'El-Qarmadîn et le sultan Abou Abd Allah se dirige vers Aïn-el-Hout. Arrivé à la demeure du serviteur du cheïkh, le sultan appelle, mais Adjouz ne paraît qu'après un long moment pendant lequel le serpent ne cesse de torturer sa victime. Enfin, le serviteur entre chez son maître, mais celui-ci dort si profondément qu'il est impossible de le réveiller. Alors le sultan demande le nom de la femme du cheïkh. « Elle s'appelle Mariem, » répond Adjouz. « Lalla Mariem, s'écrie le sultan, de grâce, éveille le cheïkh, grattez-lui la plante des pieds pour le tirer du sommeil ! » La femme obéissante se rend aux prières du sultan qui entre chez le cheïkh dans une attitude humble et suppliante, et lui demande pardon. « Allons, Merzouq, dit alors le saint homme en s'adressant au serpent, allons, viens ! » Le serpent se rendit aussitôt à cet appel et se glissa entre la chemise et la blouse du Cheïkh ; puis le sultan fit plusieurs fondations en faveur du marabout.

Voici maintenant la légende se rapportant à la dénomination de l'Aïn'l-houts : Le santou Sidi Abd Allah Benmançour avait demandé la main de sa fille à un cheïkh nommé Abou-Abd Allah, Celui-ci, flatté de l'union y consentit ; mais, à condition que la jeune épouse ne serait jamais assujettie aux corvées ménagères, car les femmes de l'endroit étaient obligées d'aller puiser leur eau à l'oued quelque peu distant de la *dechra* (village). Conclusions arrêtées, le mariage a lieu et une négresse est prise qui fera les corvées. A quelque temps de là, l'époux désireux de faire ses ablutions, ordonna à la servante d'aller puiser de l'eau fraîche à la rivière. La négresse quitta donc l'*âoud er-réha* (manette du moulin) ; et, comme la jeune épouse était là, elle s'en saisit négligemment et continua la mouture en chantonnant. Sur ces entrefaites apparut le vieux Abou-Abd Allah qui, surprenant sa fille en besogne, fronça les sourcils d'une façon significative. Il allait parler lorsque Benmançour, après la bienvenue, ordonna à sa femme de dire la chose. Le beau-père, mis au courant, se radoucit mais Sidi Abd Allah, lui, ne se radoucit pas ; et, saisissant son bâton ferré il s'élança au dehors et frappa le sol violemment. Aussitôt, un filet d'eau jaillit sous les yeux émerveillés des assistants qui, se prosternant, chantèrent une fois de plus les louanges de l'ouali. Toutefois, à la pointe de la *hirba* frétille un poisson que Benmançour plaça sur la paume de sa main gauche ; puis, soufflant dessus, il le transforma en un oiseau multicolore qui s'envola sur le palmier funéraire de l'alide Soleïmane, l'ancêtre.

Depuis la source, dont les poissons sont sacrés, porta le nom d'Aïn'l-houts ainsi que le village si miraculeusement pourvu d'eau.

Ce santou mousquetaire qui semble bien, lui aussi, avoir eu « *meilleur cœur que bon caractère* », se réfugia dans la paix d'Allah le 7 choul 926 = 1519. Au moment où il rendait le dernier soupir, un couple de lions vint rugir

auprès du *Hammam-Tahamimim*, source chaude, et le ciel se couvrit d'étoiles bien que la nuit ne fût pas encore venue.

Sidi-Abd Allah Benmançour laissait sept garçons :

Mohammed — dit Hammou — ; Benali ; Larbi ; Belabbès ; Djaber ; Mohammed'l-Imam et Benaouda. Leur postérité se répandit dans les deux Moghrebs.

(Lors de notre visite à l'*Ain'l-Houts* une particularité nous a surpris : les imposantes dimensions des koubbas qui abritent les restes des cheurfa soleïmites ; ce sont de spacieuses maisonnettes, dont le toit, à quatre pans, est recouvert de tuiles vertes.

* * *

L'aïeul paternel du pacha, Sidi M'hammed — dit *Bennaouda* — de qui le père, Moulai-Abd Allah, déjà à Fez, où il fut enterré près de *Bab elftouh* — était un notable de cette cité, puisque plusieurs dahirs émanant des sultans confirmaient ses qualités et prérogatives de chérif, et que à sa mort, son fils Sidi Ahmed, fut nommé, en djoumada-ettani 1292 (mai 1875), *nakiç* des *Cheurfa* algériens habitant la région de Fez ou y séjournant, ainsi que l'indique ce diplôme :



Dahir du Sultane Moulai-Hassène nommant, en 1292
Moulai-Ahmed Benmançour, mezouar (syndic) des cheurfa de Fez.

De fait, vingt-trois ans durant il fut un auxiliaire zélé du Makhzène comme chef de méhalla. Mourant en 1311 = 1894 presque en même temps que son souverain, il laissa quatre fils Abd Allah ; Ahmed ; Idris et Ali.

Sous le sultan Moulaï-Abdelaziz, Si Ahmed Benmançour né à Fez vers 1292 = 1873 jeune encore, mais savant fkih, fut nommé secrétaire du vizir des Affaires étrangères Benslimane, puis lors de la *Conférence d'Algésiras* le sultan le désigna — en raison de ses connaissances de la langue française et



S. E. Moulaï-Ahmed Benmançour.

de l'espagnol, comme drogman impérial. Il fut aussi choisi comme chef de cabinet du Ministre de la guerre Si Guebbas et ce fut à lui que l'on dut l'édification des casernes de Fez. Il contribua aussi à l'organisation des corps de Réguliers chérifiens avec lesquels il prit d'ailleurs part aux opérations contre les *Djebala* insoumis et qui avaient enlevé un sujet américain. Les troupes du chérif Raïssouli et les *Djebala* durent se réfugier dans le massif du *Djebel Bni Aârous*, tandis que le kçar du chef insurgé était bombardé et incendié.

Devenu chef de méhalla, le jeune officier, Ahmed Benmançour, fut chargé d'investir Salé qui avait refusé d'héberger le tabor franco-marocain imposé à la région. En cette occasion encore il fit preuve d'une savante tactique et bientôt toutes les tribus avoisinant Rabat, Salé et Kenitra rentraient dans l'ordre.

Grâce à son initiative et à ses aspirations nettement francophiles Si Ahmed Benmançour détermina le sultan à offrir, outre les casernements, dits de Moulaï-Rachid, pour le cantonnement des Colonnes françaises le palais impérial de *Bab-ech Chibat* qui fut aménagé pour servir d'hôpital. L'officier chérifien escorta lui-même les convois militaires qui furent largement ravitaillés par ses soins.

Au retour d'une reconnaissance, au poste de Kenitra, l'escorte du général Ditte fut attaquée par un fort contingent d'insoumis, et ne dut son salut qu'à la prompte et énergique intervention des troupes de Benmançour lequel fut blessé et eut successivement deux chevaux tués sous lui.

Une lettre élogieuse datée d'avril 1912, sous le N° 1806, adressée au chef chérifien par le général Brulard commandant l'Armée chérifienne, se termine par ces mots :

« ... Les excellents services que vous avez déjà rendus ne sauraient être oubliés. »

Pourtant, surmené par un effort constant, Sidi Ahmed Benmançour sollicita un poste fixe. Il fut donc nommé premier khelifa du pacha et président du tribunal chérifien à Casablanca où neuf ans durant, il remplit ces fonctions avec zèle. C'est à lui qu'on doit l'élaboration du budget chérifien de cette cité. Un demi-million de francs rentrèrent, par ses soins, dans les caisses du Makhzène ; et, grâce à sa prodigieuse activité, cinquante mille affaires correctionnelles furent instruites devant son prétoire et jugées. A ce chiffre les statistiques officielles ajoutent près de deux cent-cinquante criminels déférés par lui devant le medjlès d'Assises de Rabat.

En 1920 le Résident général Lyautey le félicita publiquement pour tous les services qu'il avait rendus au gouvernement. Le 6 mai 1921 il était nommé pacha de Casablanca, et le 20 mars suivant il était désigné pour remplacer Si Ahmed ben Kerroum à l'important commandement de l'Oumalat d'Oudjda.

S. E. Sidi Ahmed Benmançour a trois fils : Ahmed, né à Fez en 1898, y fit de sérieuses études à l'Université Karaouïne, puis s'en fut à Rabat et à Casablanca où il acquit ses diplômes d'enseignement secondaire, en français. Jeune homme fort distingué et très intelligent, il est appelé à un brillant avenir et remplit depuis quelque temps déjà les captivantes fonctions de khelifa de son père qui se repose sur lui des soins de traiter bien des questions délicates.

Son cadet Si Mohammed, de deux ans plus jeune que lui, a fait les mêmes études, a les mêmes qualités et aspirations et est aussi un fervent de l'*Education physique*.

Et le jeune Abdesslam, talmid de sept ans, suivra certainement l'exemple heureux de ses aînés.

Ces jeunes gens ont pour mère la digne fille de Sidi Mohammed ben Larbi Djamâï, feu le Grand-vizir de S. M. le Sultan Moulaï-Hassène.

Oudjda, 1918-1923.

(Voyez ci-avant p. 289).

Les Kadriā

Le santon Sidi-Abdelkader al Djilani et sa descendance :

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux !

Ceci est l'exposé de la noblesse éclatante de ceux qui appartiennent à la famille de l'Elu (Mohammed) et de celle du purifié, le roi des Saints, l'ouali, notre Seigneur Abdelkader al-Djilani, fils de notre maître Çaleh fils de notre maître Moussa.

« Louange à Dieu qui a sanctifié la postérité de Mohammed et la descendance de Fathima-Zohra, femme d'Ali-ben-Abi-Taleb. Celle-ci a étendu ses glorieuses branches, les branches de l'arbre illustre et sublime qui répand ses vastes ombres sur toutes les contrées et sur tous les horizons.

« Parmi les membres de cette postérité, Dieu a répandu ses bénédictions manifestes, ses miracles élevés et éclatants ; il a multiplié les chefs et les pôles très-grands, les hommes nobles et les hommes courageux qui surpassent tous les autres.

« Mais, entre tous, il a fait briller l'homme admirable et le pivot célèbre de leur lignée, notre maître Abdelkader al-Djilani — qui rayonna sur eux comme le soleil qui s'élève sur l'horizon de l'Irak. »

C'est en ces termes qu'a célébré les louanges du « Saint des Saints » Çalih eççalihine) le docte Abdesslam ben Etthaïeb el Fassi, lequel a, en 1089, composé une biographie de Sidi Abdelkader el Djilani et de ses enfants — étude lithographiée à Fez en 1309 = 1892.

D'autres ouvrages d'écrivains illustres furent composés à la louange de l'ultime « pôle soufite » ; parmi eux : Kitab anouar Ennazir du cheïkh, de l'imam, la lumière de l'Irak et le modèle des croyants Abd Allah ben Mohammed-el-Bassar ben Hamza al Bekri Eççadiki al Barkadi. Cet auteur avait été l'un des compagnons du cheïkh ; suivit ses leçons et, bien qu'il ne portât pas la khirko, il fut avec lui.

Le Kitab-noz'hat Ennazir dont l'auteur est le cheïkh, l'excellent, le savant, l'homme versé dans les traditions, Emir-Eddine Abou Mohammed-Abd elletheïf ben Abi-Tahar ben Ahmed ben Mohammed ben Hibat-Allah al Barhdadi en-Narsi.

Le Kitab bahdjat'l-Abrar en trois volumes ; du cheïkh, de l'imam, de l'incomparable Nour-Eddine Abou'l-Hassène Ali ben Youssef ben Djarir el-Lakhmi

Ech-Chethnoufi Ech-châfaï, le maître de la poésie dans le pays d'Egypte, mort au mois de dzou'l-Hidja de l'année 713 = 1314. Ce livre a été résumé en un seul volume.

Le *Kitab Khabthat Ennazir* de *Ibn Hadjar al Askalani* dans lequel l'auteur cite plusieurs extraits du *Bahdjat* — déjà cité — en s'appuyant sur son autorité.

Il est dit aussi dans l'œuvre précitée de *Cheïkh-Fassi* :

« *Sidi Abdelkader-el-Djilani* vous sera suffisamment connu par la simple exposition de ses titres de noblesse et de sa grande renommée. Il est le pivot essentiel, il est le soleil de son époque, le roi de tous les chefs mystiques. Il est la mer dont les eaux débordent ; il est l'un des principaux membres de la religion ; il en est l'un des chefs les plus illustres. Il est le guide des gens spécialement marqués, le galon doré du manteau qui les couvre. Il réunit en lui tous les trésors de la divinité. Parmi les princes du ciel il porte le nom de « faucon gris ». *الازال الشب* »

« Ses prodiges éclatants se sont répandus dans les villes et les déserts ; ils ont parcouru les contrées habitées et les lieux arides et se sont propagés jusque dans les cavernes, ainsi que l'a décrit le *Cheïkh* de l'Islam, *Aâzzeddine Abdesslam*. De nombreuses apologies ont été écrites à son adresse par de talentueux écrivains. Ses vertus sont dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs. De l'Orient à l'Occident, tous l'invoquent sans distinction de doctrines et parfois même de religion. Partout on célèbre son éclatante vertu et le rang sublime qu'il occupe, selon le mot célèbre qu'il prononça : « Mon pied est au-dessus de la tête de tous les Saints ! »

L'un des chefs mystiques a dit à son sujet : « Il est le pôle en tous temps ; sa célébrité ne cessera jamais, sa prééminence ne lui sera jamais contestée et jamais elle ne pâlira. Il est le voile qui nous sépare du paradis des Prophètes : il est la clef qui en ouvre la porte.

* *

Sidi Mohieddine Abou-Mohammed Abdelkader ben Abi-Çalih Al djilani dit **Sidi Abdelkader el Djilani** est né à Djilane — ou *Guilane* — province autonome persane, au-delà du Çabrestane, en l'an 470 = 1078. Sa mère était *Fathima bent ech-Cheïkh Abou-Abd Allah eç-Çoumaï*, femme remarquable par sa bonté, ce qui lui avait valu le surnom d'*Oum-elkheïr*. » Il descendait de *Hassène elmoutsanna* père des *Cheurfa hassaniïne* par son père *Çalih ben Moussa aldjounki ben Yahïa ezzeïd ben Mohammed* — (*ben Omar*) — *ben Daoud ben Moussa aldjouzi ben Mohammed* — dit *Abd Allah almoh'thzi ben Mohammed* — dit *Abdelmokorâïne* — *ben Moussa aldjâoun ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène almoutsanna ben Hassène essibthi* (*sibthi* petit-fils du Prophète par *Seïtta Fathima-Zohra* épouse de l'*Imam Abi ben Abi-Thaleb*).

(Cette généalogie reproduite par *Al Achmaoui'l-Kbir* nous semble la plus claire parmi les *sedjarate*, diverses et convergentes, mais qui, pour la plupart, sont obscurcies par une exagération d'attributs).

* * * *

Sidi Abdelkader avait dix-huit ans lorsqu'il arriva à Baghdad, en 448 = 1095.

D'après l'un de ses disciples, l'imam Maoufir-Eddine *ben Mohammed ben Korrama*, l'ouali était de taille moyenne et mince ; sa barbe noire était fournie et longue ; son teint était brun et ses sourcils se rejoignaient. Il possédait une voix harmonieuse mais savait à propos garder un sage silence. Déjà jeune il était doué de grandes qualités et sa science était infinie. Il eut de nombreux maîtres, parmi lesquels : Abou'l-Ouafa *ben Oukéïl* ; Abou'l-Khatthab *Mahfoud al Kloudani* ; Abou'l-Hassène *ben Abi-Yâla* furent ses professeurs de *fik'h*.

Il apprit la tradition (hadits) auprès de plusieurs autres maîtres dont Abou-Saïd *ben Abdelkrim ben Djich* ; et il eut, comme professeur de belles-lettres, Abou-Zakarîa *Yahîa ben Ali Al Barizi*. On sait que les belles-lettres comprennent huit branches : le langage ; la syntaxe ; la déclamation et la conjugaison ; la métrique ; la science des rimes et l'art de composer les vers ; l'histoire des Arabes et la *connaissance de leur généalogie*.

Pendant plus de vingt ans, il fut le compagnon du cheïkh vertueux Abou'l-Kheïr *Hammad ben Moslim Errias* et reçut la noble *khirka* du kadhi Abou-Saïd *al M'barec ben Ali Al marhzoumi*, qu'il affectionnait particulièrement. Pendant vingt-cinq ans il accomplit de pieux voyages ; et, trois ans durant, eut des extases. Il fonda en l'an 528 = 1127 une Ecole où vinrent en foule les savants et les sages et où chaque jour, pendant trente-trois ans, on traita, à tour de rôle, nombre de questions diverses. Lui-même prenait la parole au cours de ces conférences (*hadrates*), trois fois par semaine : le mardi soir et le vendredi matin, dans l'Ecole, et le dimanche matin dans son *ribath*.

Il écrivit des livres précieux sur la mystique, la théologie et les sciences diverses ; citons entre autres : le *Kitab alrhanîa* traité de chant, et le *Kitab fotouh alrhaïb* livre de prédication de l'absent ; quatorze prières koraniques (*hazab*) demeurées célèbres ainsi, que de nombreux poèmes.

Pour écrire ce qu'il expliquait dans ses cours il y avait plus de quatre cents écrivains d'étudiants « souvent il faisait quelques pas au-dessus de la tête de ses auditeurs, puis il retournait à sa place... », ainsi l'affirment le *Hafiz ech Chettaoufi* et bien d'autres encore.

Aux réunions qu'il présidait deux « adeptes » lecteurs faisaient la lecture d'une voix claire et distincte sans nasiller ni psalmodier ; deux ou trois hommes moururent en exerçant ces fonctions. Parmi ceux qui s'initiaient le mieux à son Ordre il faut citer l'un de ses Compagnons Abou-Sâoud *Ahmed*, plus connu sous le nom de *Al Atthar al Moudalil*, lequel fut, dit-on, l'héritier et le propagateur de sa doctrine.

D'après Ibn Hadjar tous ceux que le santou de Baghdad instruisit devinrent maîtres à leur tour car il s'appliquait à développer chez eux les vertus de persuasion, d'indulgence et de patience qui font les bons pédagogues ; ainsi recommandait-il : « lorsqu'un de vous se met en colère étant debout, qu'il s'assoie ; s'il est assis, qu'il se lève, et, si la colère ne le quitte pas, qu'il se mette à rire sans contrainte, ni rancœur. »

Le saint Abdelkader al Djilani al Bardhadi mourut dans la nuit du samedi 8 rbiâ-ettsani de l'an 561 = 1166. Il fut inhumé dans son ribath de Bagdad et des prières funéraires (*hizab*) furent récitées sur sa dépouille mortelle par son fils cadet Abou-Mohammed Abdelouahab.

Sidi Abdelkader al Djilani laissa seize garçons (1) et trois filles, célèbres aussi :

Abderrezak ; Abdelouahab ; Mohammed-Benaïssa ; Abderrahmane ; Mohammed-Zaïd ; Çalah ; Mohammed-al Djoundi ; Ali ; Djaâfer ; Ahmed ; Hassène ; Abou'l-Kassim ; Hosséïne ; Abd Allah ; Mohammed-Benabdelhalim et Djemal-Eddine.

Ses filles : *Sitta-Saouïa* était connue à Bagdad pour ses grandes vertus ainsi que fut connue, en Syrie, sa cadette *Sitta Fathima*, quant à la plus jeune *Sitta Dhamara* (ou *Taharat* ou encore *Louceïba*), elle fit du bien à Tlemcen où elle était venue au moment du périple de son neveu, Ibrahim, en Moghreb. Elle y fut enterrée sous le nom de Lalla Setti et là est encore son tombeau, sur une colline dominant la vallée en vue de Al Kalaât.

Naturellement tous les fils du grand saint furent des savants qui occupèrent un rang élevé. Parmi eux Tadj-Eddine Abou-Bekr Abderrezak qui étudia le droit auprès de son père se rendit célèbre dans cette science. On raconte de lui qu'il resta trente ans sans lever la tête vers le ciel, par humilité et respect de Dieu. Son père lui avait rendu un témoignage tout particulier en lui laissant conduire sa monture par la bride durant un voyage à La Mecque.

Sidi Abderrezak était né au cours du mois de dzou'l-kâda 528 = 1134. Plusieurs auteurs, dont, Fakh-Eddine Ali Elmorsi, le reconnaissent comme un homme de bien et lui consacrent les titres de savant, de cheïkh et d'imam. Il mourut le 6 choul de l'an 603 = 1207 et fut inhumé auprès de son père.

Parmi les cheurfa descendant de Sidi Abdelkader al Djilani on cite surtout en Moghreb ceux appartenant à la postérité de l'Imam Abderrezak et plus particulièrement à celle de ses deux fils aînés, Tadj-Eddine Abou-Çalih Ennaç'r et Abou-Moussa Ibrahim ; c'est leur lignée que revendiquent les cheurfa *kadriïne* de Fez et du Maroc oriental. Ceux qui, dès les siècles suivants, s'étaient fixés en Andalousie, notamment à Grenade, rentrèrent par la suite en Moghreb-el-Akça auprès d'autres groupements déjà installés soit dans le Rif — plus exactement à Taçarout du district du Djebel'l-alam ; soit aux Bni-Tlid dans la même région.

Plusieurs parmi eux gagnèrent le Sous, vers l'an 1030 = 1620. Tous étaient des savants réputés et des jurisconsultes recherchés.

*
* *

A Oudjda existent actuellement deux familles reconnues comme des-

(1) Chacun des noms de ces garçons était armorié de divers surnoms louangeux ; et le plus souvent, selon la vieille coutume orientale, le nom du père était précédé de celui de son fils aîné (parfois de celui de son fils cadet) et il précédait le nom du Grand Saint. Ainsi :

« *Tadi-Eddine Abou-Bekr-Abderrezak ben Sidi Abdelkader al Djilani* »

endant de Sidi Abdelkader al Djilani : l'une dite *Oulad-Moulaï Abdelkérîm* ; l'autre *Oulad-Moulaï Rachid* La sedjara respective qu'elles possèdent remonte à l'ancêtre commun l'*Imam Tadj-Eddine Abou-Bekr Abderrezak* fils de *Sidi Abdelkader El Djilani* par un ancêtre commun *Chafireddine-Yahïa ben Dahireddine-Ahmed ben Naç'r-Eddine-Mohammed ben Abi-Çalih Abou-Bekr ben 'l-Imam Abi-Çalih Daoud ben Hammad-Eddine Abi-Çalih Naç'r* ; *kadhi elkoudhate-el barhdadiïne* (kadhi des kadhis de Bagdad) fils de l'*Imam Abderrezak* l'aîné des fils de Sidi Abdelkader al Djilani chérif hassanide par son ancêtre *Moussa'l-Djâoun ben Abd Allah'l-Kamil ben Hassène elmoutsana* — père des *cheurfa hassaniïne*.

* * *

La première de ces familles a pour chef le loyal ami de la France *Moulaï-Abdelkader ben Ali ben Abdelkader ben Abdelkrim* qui a consacré son influence religieuse à la cause française. En effet *Moulaï-Ali* était à Géryville lorsqu'en 1864, après le massacre du détachement Beauprêtre à Aouïnet-Boubekr, par les gens de Si Slimane ben Hamza, lorsque pressenti par les autorités françaises il usa de son prestige sur les indigènes de la région de Frenda (Oranie) qui menaçaient de se soulever. Il s'établit quelque temps à Oudjda mais repassa en Algérie, où il mourut, peu après, au kçar de Stitten ; là lui fut élevée une koubba funéraire encore très fréquentée.

En quittant Oudjda, *Moulaï-Ali* avait confié à son mokaddem *Elhadj-Benabdallah ben Solthane* ses deux garçons, *Abdelkader*, chef actuel des *kadria* et *Mohammed-Saïd* encore vivant.

Moulaï-Abdelkader actuellement âgé de cinquante-cinq ans continua le rôle francophile de son père en facilitant la tâche de la première Mission française d'Oudjda ; et, ensuite celle des Colonnes d'occupation. Il dirige sa zaouïa et ses fils *Ali* ; *Mohammed* et *Mohammed-Saïd*, tous trois « *fikhs modernisés* » le secondent utilement ; quant à son frère *Mohammed-Saïd*, c'est également un personnage religieux, aussi sans faste ni fanatisme.

Les descendants de *Moulaï Mohammed* fils de *Moulaï Abderrezak*, second fils de *Moulaï-Abdelkérîm*, dirigent leurs deux zaouïas à Oudjda et dans la région dite *Zaouïa de Sidi-Aïssa*.

Quant aux *cheurfa* descendant d'*Elhadj Mohammed* troisième fils d'*Abdelkrim* ils ont dans les *Bni-Snassène* la zaouïa dite des *Bni-Oukla* et également une autre *zaouïa kadria* à Oudjda.

Tous ces *cheurfa* jouissent de considération et certains, même, de vénération.

* * *

Nettement et loyalement francophiles aussi sont les

Cheurfa Oulad Moulaï-Rachid

eux aussi jouissent de considération et de vénération. Le chef actuel de la famille est le loyal et sympathique.

Moulaï-Abdelkader ben Moulaï-Rachid, actuellement âgé de trente-deux ans. C'est un chérif de grande distinction, d'un abord gracieux et possédant de rares qualités de cœur et d'esprit. Il est, de plus, un savant comme tout vrai chérif marocain, qui, bien que jeune encore, ayant assumé la res-



Le Cheïkh Moulaï-Abdelkader ben Moulaï-Rachid
chef des Kadriä, à Oudjda.

pensabilité de la tutelle familiale, dirige, sagement mais fermement, tout son monde. Il est le cheïkh respecté de la zaouïa kadriä dite *zaouïa Moulaï-Rachid*, et pendant les heures pénibles de la Grande-guerre, il a su discipliner les adeptes et même provoquer des enrôlements.



Le premier ancêtre de cette branche de *cheurfa kadriïne* connu à Oudjda fut le chérif.

Seïd Elhadj-M'hammed ben Aomar chef d'une famille originaire de Khorasane et depuis longtemps installée à Nedroma. Lui-même fonda une zaouïa dans les *Bni-Snassène* puis vint à Oudjda où il créa sous le vocable de Sidi Abdelkader Aldjilani une zaouïa qui prit plus tard le nom de son fils aîné Moulai-Rechid. Ce pieux personnage mourut vénéré vers 1875 et fut enterré à Oudjda dans l'olivieraie de Sidi Moktar où son tombeau situé dans un haouch clos, au Nord de la ville, voisine avec celui de son fils Moulai-Elhadj Rachid dont le *kbor* est orné de deux chehids sur lesquels sont gravés en couleur des noms et des extraits de la « *Borda* ».

Moulai-Rachid ben M'hammed ben Omar qui, après son père avait pris la direction de la zaouïa, était né à Oudjda où, très aimé, il mourut, après le pèlerinage canonique, à peine âgé de quarante-sept ans, en mars 1907. Il était de mœurs austères, le cœur généreux et fut particulièrement regretté par toute la population.

Il avait eu un frère, Sidi Benabdillah, lequel vécut et mourut à Nédroma où il laissa des enfants qui y vivent encore.

Moulai-Rachid laissa cinq garçons :

Moulai-Elhadj-Mosthefa lequel prit aussitôt la direction de la zaouïa mais mourut peu de temps après en laissant six garçons ; M'hammed ; Ahmed ; Rachid ; Mohammed ; Benabdillah et Abdelaziz ;

Moulai-Abdelkader ; directeur actuel de la zaouïa, Sidi Mohammed ; Moulai-Abderrezzak et Moulai-Omar.

Terminons en remarquant que les descendants de Sidi Abdelkader al Djelani al Baghdadi se distinguent généralement par une exemplaire austérité de mœurs et par une discrète charité envers tous les infortunés.

Oudjda 1923.



Cheïkh-Ahmed ben Abbas Ettazi

(kadhi d'Oudjda)

Le kadhi d'Oudjda est actuellement Cheïkh Tazi Ahmed ben Abbas qui a puisé la science à bonne source, car tous ses ancêtres furent des notabilités savantes tant à Sidjilmassa, leur pays d'origine, qu'à Fez leur région d'élection : tous ont brillé par de grandes qualités. La plupart d'entre eux ont écrit en vers et en prose et beaucoup de leurs sentences sont encore recherchées.

Ce fut vers la fin de la onzième corne, à la suite des cheurfa filaliens que s'accomplit l'exode familial avec le fkih Ahmed ben Abbas, le premier qui s'installa à Taza. Il y fut bien accueilli, se fixa dans la région et y créa famille. Son descendant

Si Otsmane fut le premier à qui l'on donna le nom générique de Tazi, lorsqu'il se fixa à Fez, après y avoir fait à l'Université de Karaouiïne de doctorales études. Ayant accompli le traditionnel périple d'Orient ; et, après la visite aux Lieux Saints, le fkih Otsmane Tazi, d'esprit très pratique, profita de son séjour en Asie pour entreprendre l'échange de produits de ces pays contre des produits marocains. Il rapporta ainsi une quantité considérable de marchandises et d'objets divers lesquels furent promptement écoulés ; aussi, l'année suivante envoya-t-il par des caravanes de pèlerins des produits marocains d'égale valeur. Son entreprise devint florissante. Il vécut fort vieux et à sa mort fut inhumé au cimetière d'El-Kbab à Fez. L'aîné de ses fils Abdelkhalik qui, lui aussi, était un savant de Karaouiïne, parcourut également l'Orient ; entraîné par les relations que s'y étaient créées son père il continua heureusement son entreprise. Il mourut au commencement de la treizième corne, après avoir consacré la fin de sa vie à une absolue charité et fut enterré à Sidi-Ahmed-Skali. Son fils aîné, Ahmed, devint dès lors le chef de la famille : c'était plutôt un littéraire aux aspirations poétiques et sans aucun goût pour le prosaïque négoce de ses père et grand-père. Très ambitieux de célébrité pour son tout jeune enfant, Abbas, dont l'intelligence précoce charmait son orgueil paternel, il surveilla lui-même ses premières études, mais ne put hélas ! le guider bien longtemps, car il mourut en l'an 1284 = 1867, au cours de la terrible épidémie qui ensuite de la disette générale décima l'Afrique du Nord. Il fut inhumé au cimetière de Sidi-Tsaoudi-Bensouda, à Fez.

Après des études complètes à Karaouïine auprès des mchaïkh réputés : El Mehdi-Belhadj ; Bensouda ; et les frères Guennoun, Si Abbas Tazi fut nommé muphti et mouderrès au *Djamâa-Karaouïine*. Aussi bon orateur que subtil écrivain il persuada la foule des fidèles et laissa en cette université le souvenir d'un vrai maître. Mourant à l'âge de soixante-six ans en 1338, il fut inhumé à la *mkabra* de *Sidi-M'hammed-Belfkih*.

En bon intellectuel il avait accueilli et louangé les institutions du futur



Cheïkh Ahmed ben Abbas-Ettazi
kadhi d'Oudjda.

Protectorat qui, d'après lui, ne pouvaient que contribuer à la prospérité du Maroc. Aussi, le général Lyautey lui délivra-t-il, à la date du 9 chaâbane 1330 = 24 juillet 1911, une élogieuse attestation par laquelle il félicitait le fkih Seïd El Abbas Tazi « pour les efforts déployés dans ses discours en vue de l'apaisement, du bon ordre et ainsi que pour ses idées francophiles, qu'il témoigne en toutes circonstances, et sans hésiter à les exprimer dans ses (précieux) écrits » et le remerciant, en outre, du franc accueil réservé par lui et les siens au monde militaire français, depuis l'institution de la Mission française à Oudjda.

Cette ampleur de vues était d'ailleurs partagée par ses trois fils : Otsmane, mort depuis sans enfant ; Mohammed qui, en même temps que fkih est un notable marrakchi et Ahmed actuellement kadhi d'Oudjda.

Cheïkh Ahmed ben Abbas-Ettazi est lui-même un lauréat de Karaouiine : il fut également muphti et mouderrès à la *Grande-mosquée* de Fez. Mais ses aspirations et ses connaissances en jurisprudence l'incitèrent à postuler pour un siège de magistrat, aussi fut-il d'abord nommé kadhi à Casablanca, où il exerça pendant deux ans, puis à Taza en la même qualité, avant de prendre la direction de l'importante *mahacma* d'Oudjda où, magistrat consciencieux, il sut vite gagner la confiance et l'estime de ses justiciables. Excellent auxiliaire et collaborateur des Autorités françaises, Cheikh Tazi possède de nombreuses lettres de félicitations et des dahirs de satisfaction.

Son fils unique, Si Thaïeb, sérieux étudiant a pour maître principal... le kadhi lui-même.

Oudjda 1923.



Les Cheurfa Bni-Djemal



Le cheïkh **Sidi Mohammed ben Thaïeb** qui, près d'un demi-siècle, exerça les fonctions de kadhi à Oudjda puis à Fez, appartient aux Cheurfa *Oulad-Amrane* originaire de Figuig et descendants de *Sidi Mohammed ben Djemal ben Mohammed ben Kathir ben Ennaceur ben Mançour ben Yakoub ben Allal ben Abd Allah ben Abderrahmane ben Hamza ben Mohammed* — dit Hammou — *ben Hassène ben Ahmed ben Mohammed ben Idris'l-Açrheur ben Idris'l-Akbeur Abd Allah'l-Kamil ben Hassène elmoutsama ben Hassène essibthi* fils de Fathima-Zohra la fille du Prophète et épouse de l'Imam *Ali ben Abi-Thaleb*.

Dans l'oasis de Figuig les *Oulad-Djemal* comptent six grandes familles : *Oulad-Djebbour* ; *Oulad-Maâthi* ; *Oulad-Belaïd* ; *Oulad-Azzi* ; et *Oulad Abdelhakk*.

Il y a environ quatre cents ans que les aïeux de *Si Mohammed ben Thaïeb* sont venus de Tissef, près de la source de la Moulouya (*Outat-el-Hadj*), pour se fixer à Oudjda. Des titres de propriété indiquent qu'ils eurent, dès ce moment, certains domaines et des droits d'eau, qui sont d'ailleurs demeurés en leur possession.

L'aïeul paternel du kadhi :

Elhadj-Mohammed dit Benaouda, fut un savant estimé et mourut fort vieux à Oudjda où il fut enterré au cimetière de Kbour Oubaza.

Si Hosséïne, l'un de ses fils, ayant appris le Koran à Oudjda, s'en fut compléter son bagage scientifique au célèbre Ribat d'alors, de *Bou-Médiène*, à Tlemcen. Il y approfondit les commentaires des hadits, y interpréta l'*aïlm-edhz-Dhzar* ; et, étant devenu cheïkh lui-même, il y enseigna les belles-lettres et le droit musulman. Revenu à Oudjda, il y vécut fort écouté et surveilla avec un soin jaloux l'éducation de son fils

Si Thaïeb lequel mourut, à peine sexagénaire, en 1280, à Oudjda et y fut enterré au cimetière *Oubaza*, par les soins de ses trois fils : *Mohammed* ; *Ahmed* et *Elhadj Mekki*.

Ahmed est décédé ; *Si Elhadj Mekki* est septuagénaire, quant à

Sidi Mohammed ben Thaïeb ben Hosséïne, c'est lui qui, de la famille, eut la situation la plus en vue.

Excellent thaleb, dès son bas-âge, il attira l'attention de son cheïkh Takih-Ben-Thaïba, d'Oudjda, lequel détermina son père à l'envoyer à Fez pour suivre les cours à Karaouïne.

Là le jeune homme fut, sous la bienveillante direction du réputé Cheïkh Ben Guennoune, un studieux élève. Il se passionna pour l'étude du *fik'h* (droit) et obtint aisément ses diplômes de fin d'études. Il sollicita, dès lors, un emploi dans la magistrature ; et, le Makhzène le désigna pour le poste d'Oudjda où ses qualités de kadhi lui assurèrent, trente ans durant, l'estime de ses justiciables.



Le chérif Sidi Mohammed-Bendjemal.

Appelé à Fez, en un prétoire important il le dirigea brillamment pendant trois années durant. Cependant, certaines obligations de famille et ses intérêts surtout le rappelaient à

Oudjda. Il y fut nommé kadhi pour la seconde fois en 1330. Ce fut quelques mois après que, très-vieux déjà, (il est actuellement octogénaire) il demanda sa mise à la retraite, afin d'accomplir le pèlerinage de La Mecque d'où il est revenu auréolé de la réputation d'un hadj vénéré et respecté.

Chérif aimable, de manières distinguées, le kadhi Djemal Mohammed ben Thaïeb peut être considéré comme le chef principal des *Ahl-Djemal*, de la descendance de Moulāi Aïssa-ben-Maâmer.

Ses fils sont :

Moulāi Tahar actuellement âgé de trente-huit ans ; Moulāi-Ahmed ; Moulāi-Mohammed et Moulāi-Hosséïne, jeune thaleb de dix-huit ans, tous instruits et ayant agréablement évolué dans le modernisme.

Oudjda janvier 1923.



Si Mohammed Benchikh

(kaïd des Angad)



Le Kaïd **Mohammed Benchikh** ne possède pas de *sedjara* ; mais, des notables comme ancêtres certes oui ! Il en eût toute une lignée et non des moins turbulents, à en juger par l'histoire qui relate l'état belliqueux dans lequel vécurent, des siècles durant, les peuplades de la région.

Alors que la tribu patrimoniale des *Bni-Snassène* avait pour fœale l'importante fraction des *Oulad Ali-ben-Tal'ha*, berceau de sa famille, le kaïd Mohammed, ainsi que déjà l'avait fait son père *Chikh-ben-Daoud*, s'allia franchement aux *Mehaïa* et paya même de sa liberté ses inclinations politiques.

Comme tout vrai *blad-essiba* (pays de rebellion ; d'anarchie) Oudjda eut de tous temps et concurremment avec les circonstances, ses divisions intestines, Au commencement du XVII^{ème} siècle les cheurfa Sâadiens y exercèrent leur influence qu'ils revendiquèrent même dans une lettre adressée à la zaouïa rebelle de Dila. Dans cette lettre il était dit aux marabouts : « *Aujourd'hui encore nous vous demandons de respecter le pacte d'une fidélité qui nous est due, par les populations rebelles ou soumises qui couvrent le pays depuis Oudjda jusqu'aux confins de Sous ultérieur* ».

On voit par cette citation que les souverains Sâadiens revendiquèrent toujours la région d'Oudjda bien qu'ils fussent incapables d'y exercer leur action ; leur influence se restreignant alors au Sous et à Marrakech.

Les Turcs, également, eurent, pour eux, un parti dans la région. Quant au clan adverse il embrassa immédiatement la cause du chérif hassanide, Mohammed-Cheïkh-el-Mahdi. D'après les traditions populaires locales, il existait autrefois de nombreux juifs chez les *Bni-Snassène* et principalement dans la fraction des *Bni-Bou-Abdesseïd* dépendant des *Bni-Ourimèche*. Les juifs furent expulsés lorsque les *Bni-Bou-Abdesseïd*, battus par leurs rivaux de la montagne, durent se disperser. Un de leurs notables, juif d'origine, surnommé *Ibn-Mechâal* possédait une Kaçba et ses immenses richesses lui avaient donné une autorité considérable si bien qu'il était arrivé à commander en maître aux *Bni-Snassène*. Un jour il rencontra, sur son chemin, une femme portant un enfant et lui demanda à boire. Sur le refus de la femme il saisit l'enfant et le coupa en deux, avec son sabre. La malheureuse mère recueillit les morceaux de la petite victime et les porta aux *Oulad-Ibrahim* et aux *Rousma*, desquels elle implora la vengeance. Ces deux puissantes tribus habitaient alors le versant Nord du *Zegzel*, à *Tazaghine*. Leurs guerriers se mirent à la recherche

d'Ibn Mechâal, qu'ils massacrèrent quelques jours après au Souk-elhad des *Bni-Ameïr*, (Cf. Voinot 282).

D'après une autre version Ibn Mechâal fut tué par le sultan Moulâï Rechid ; et, ses trésors, partagés entre les gens de la Moulouya et le-chérif, servirent à redorer le blason de ce nouveau dynaste dont l'autorité s'étendait d'Oudjda jusqu'à l'Oued-Noun. Ce prince mourut d'accident en 1672 et fut remplacé par son frère, le puissant Sultan Moulâï-Ismaïl, qui fit reconstruire les parties ruinées d'Oudjda. Toujours en opposition avec le makhzène, les *Bni-Snassène* s'étaient ralliés à l'*Odjak* d'Alger ; et, en 1717, une centaine de têtes de ces rebelles étaient envoyées à Fez. Pendant tout le règne de Moulâï Ismaïl la plaine d'Oudjda fut occupée par les *Oulad-Ahmed-ben-Abdallah*, groupement de défense comprenant les *Achache* ; les *Bni Ouassine* et une fraction des *Djaouna* lesquels prirent dans la suite le nom de *Angad-el-Gous*.

Durant les règnes successifs de Moulâï-Abd Allah, de Sidi Mohammed ben Abd Allah et de Moulâï Yezid ben Mohammed, la région d'Oudjda vécut en pleine anarchie. Les tribus, non contentes de leurs querelles de çofs, étaient presque toutes rebelles à l'autorité du Makhzène. Pourtant Moulâï Slimane ayant remplacé Moulâï Yezid en 1792, se décida à remettre de l'ordre dans Oudjda et à y imposer sa souveraineté mieux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Cela n'empêcha pas qu'une ambassade, en route pour Constantinople et porteuse de riches présents destinés au Sultan de la Sublime-Porte, fut attaquée et dévalisée en deçà de la Moulouïa, par un djich d'Angad. Il ne resta d'une centaine de cavaliers de l'escorte qu'un kaïd et dix hommes qui se réfugièrent à El Aïoun Sidi Melouc où ils inhumèrent leurs morts. L'année suivante, 1795, une Colonne envoyée par Moulâï Slimane prit possession de la ville et de ses environs et retourna à Fez, après avoir perçu les impôts en retard et ceux de capitation. Néanmoins, en 1822, à la mort du Sultan Moulâï Slimane, la Moulouïa était plus que jamais insoumise.

Pendant toute la période dite de l'Emir-Abdelkader, les tribus, tour à tour, lui prêtèrent main-forte, par voix d'opposition le plus souvent, et naturellement les *Méhaïa* furent du nombre. D'ailleurs la tribu des *Méhaïa* a lutté, des années durant, et non sans succès, tantôt contre les *Angad*, tantôt contre les *Bni Snassène*. Elle acquit, dans la région, une réelle suprématie, sous le commandement de la famille Boubekr, dont le chef El Hadj Boubekr-ould-Mimoun, eut une heure de célébrité surtout en 1876 après la chute de Mohammed-ould-el Bachir, chef des *Bni Snassène*. Mais l'Amel Abdelmalec es Saïdi, dont le frère, pendant un intérim, avait eu des discussions avec Elhadj Boubekr, s'appliqua à anéantir son autorité, aussi au début de l'année 1886 obtint-il, du Sultan Moulâï Hassène, la possibilité de fractionner le kaïdat des *Méhaïa* en évinçant totalement Elhadj-Boubekr. Il faut reconnaître, toutefois, que devant un tel coup d'audace, nombre de kaïds s'alarmèrent, mais non pas pourtant Abderrahman Chaïbi qui accepta le commandement des *Achache*, en ayant soin d'emmener sa famille et ses tentes près des puits d'El Magoura, en Algérie, au milieu des campements des *Oulad-Nehear* d'El Aricha. Très vexé de cette trahison, Elhadj-Boubekr, à la tête d'une cinquantaine de combattants, tomba à l'improviste sur le douar

des *Achache* qu'il razzia de main de maître après en avoir exterminé les défenseurs, dont le kaïd Chaïbi et son fils Abderrahmane. Attaqué à son tour par Si Yahya Belabbès, cherif des *Oulad-en-Nehar*, alors khelifa de son père le kaïd Belabbès, tandis qu'il s'enfuyait, Elhadj-Boubekr tomba mortellement frappé, le 2 mars 1886 par la balle de ce noble vengeur.

Elhadj Sahli ben Boubekr, qui avait recueilli la succession de son père et rassemblé ses partisans, entra dès lors en lutte ouverte contre le Makhzène. Ce que voyant, l'amel Abdelmalec es-Saïdi, toujours plus vindicatif, s'empara des alliés de son antagoniste et les emprisonna tous. Parmi eux se trouvaient Chikh-ben-Daoud et son fils Mohammed ben Chikh, l'actuel kaïd des *Oulad Ali-ben-Tal'ha*. En ce temps là, le kaïd était un jeune et vigoureux farès que n'effrayait pas plus la porte d'un cachot qu'un combat dans la brousse. Sa devise était la nôtre : « *mieux vaut mourir que trahir.* »

Il en fut d'ailleurs récompensé sur l'heure. En effet, les partisans des Boubekr, au nombre desquels les *Sedjâa*, les *Zekara*, les *Haouara*, un parti des *Bni Snassène*, en tout neuf mille fusils, engagèrent immédiatement les hostilités contre l'amel que secondait l'autre clan des *Bni-Snassène* et les *Triffa*.

Le 27 mars 1886, après un engagement décisif qui dura environ deux heures, les troupes de l'amel furent mises en déroute à *Rharhar* sur la rive gauche de l'Oued-Nachef. Dès le lendemain l'amel s'enfuyait vers Zoudj el-Berhout cependant que les gens d'Oudjda enfonçaient les portes de la kasba et délivraient de leurs chaînes les prisonniers : *gloria victis* !

On raconte que des pillards désireux de participer à la curée, s'étaient transportés sur le lieu du combat ; mais, arrêtés par les *Mehaïa* et dépouillés de leurs vêtements, ces curieux rôdeurs s'étaient vus dans l'obligation de regagner leur demeure en cachant leur nudité avec de l'herbe « *chevelue* » en guise de la classique feuille de vigne.

Les *Mehaïa* de moins en moins soucieux de l'autorité du Makhzène et ayant suscité de nouveaux troubles furent en butte, cette fois, au mécontentement du Sultan lequel, finalement, arma les autres tribus contre eux.

Après une brillante victoire remportée sur leurs adversaires, le 28 février 1889, à *Tinialine*, les *Mehaïa* durent néanmoins battre en retraite devant les forces considérables des coalisés commandés par Elhadj-Mohammed-Çrheïr, des *Oulad-el-Bachir*.

Pourtant le nouvel amel d'Oudjda, Abderrahmane-ben-Abdesçadok, leur étant favorable, ils revinrent quelques mois après mais ne purent résister aux forces toujours croissantes de leurs adversaires. Au mois d'octobre 1891, ils obtinrent de camper, moyennant une redevance, dans l'annexe d'El Aricha en territoire algérien. Toutefois les *Mehaïa* rentrèrent au Maroc en se rapprochant des *Oulad-el-Bachir* qui avaient été les principaux artisans de leur chute. Trêve de peu de durée : ces alliances étaient souvent rompues, d'ailleurs, avant d'être proclamées et l'anarchie, sans cesse, croissait dans l'amalat ; si bien qu'en juillet 1894, Driss-ben-Yaïch, vizir du sultan vint s'installer dans la région avec mission de soutenir l'amel chargé de percevoir certains impôts dans les tribus. Une partie des *Angad*, principalement la fraction des *Oulad Ali-ben-Tal'ha* et presque tous les alliés des *Mehaïa* refusèrent de payer cet impôt jugé par eux arbitraire. Cependant, le 3 Août 1894, le cheikh Mohammed ben Tal'ha et le kaïd des *Mezaouïr*, Abdelkader

Bouterfas, convoquaient, à Oudjda, neuf notables des fractions belligérantes, sous le prétexte de régler le litige ; aussitôt qu'ils eurent franchi la porte de la *kaçba* on les arrêta. Mais Mohammed *ben Chikh*, dont l'agilité n'avait d'égale que son esprit de décision, réussit à s'échapper et à se réfugier, sans plus de mal, chez les *Mehaïa* en même temps que Chettah-ould-Ahmed *ben Khatii* qui le suivait de près.

On peut se rendre compte par ces événements de ce qu'était l'existence d'un chef de ces régions en ces périodes perturbées. Le *kaïd Benchikh*, libéré par sa fuite, reprit plus que jamais fait et cause pour ses gens ; mais sur ces entrefaites le conflit fut réglé tant par le marabout de Kenadza que par celui des *Bni-Oukil*.

En fin 1897 un reflet d'accalmie se décela mieux, lors la venue du nouvel amel Boubekr ould-Mohammed el Abassi. Cependant, dès l'insurrection du rogui Bou Hamara, les *Angad* furent rejetés dans la mêlée : de ce fait, Mohammed Benchikh dut prendre la tête de ses partisans jusqu'à l'arrivée des troupes françaises dans l'Amalat.

Ayant déjà acquis les sympathies des Chefs de la section française et, de plus, connaissant le général Lyautey, l'impétueux *kaïd* ne pouvait moins faire que de se placer sous l'égide du Grand chef — qui le confirma dans son commandement des *Angad*. Depuis, il prit, en tant que *kaïd* énergique et loyal, part à toutes les opérations régionales tant de répression que de pacification.

Le *kaïd* a comme *khelifa* son frère, Benaïssa, et il groupe autour de lui ses enfants et plusieurs de ses cousins, fils de feu le guerrier Abd Allah, frère du valeureux Chikh qui, tous deux, sont enterrés auprès de leur père Daoud en la *mekabra* sacrée du *Sidi-Yahïa* d'Oudjda.



Le kaïd Mohammed Benchikh.

Oudjda, 1923.

Si Abdelkader Ould-Ramdhane

(kaïd des Zekkara)

La petite tribu montagnarde des *Zekkara* est sédentaire, dans le tronçon de djebel auquel elle a donné son nom. Elle fut longtemps indépendante et ce n'est guère que depuis 1876 que, comme sa voisine les *Bni-Bou-Zeggou*, elle est devenue makhzène.

Elle est depuis plus de deux siècles dirigée par une influente famille des *Oulad-Berrima* dont un chef fut particulièrement énergique, voire audacieux : Ramdane dit le kaïd Ramdane, mort en 1904. Il était fils de Mohammed-Cheïkh *ben Amor ben Mañour*.

Kaïd Ramdane avait comme khelifa son neveu Abdelkader *ben Kaddour*, mort vers 1885, lequel était aussi un chef hardi et qui laissa entre autres enfants : Mohammed-Çrheïr ; Zoubir et Aïssa.

Quant au kaïd Ramdane il laissait cinq fils : Mohammed ; Belaïd ; Ammar ; Mohammed-Çrheïr et Ahmed. L'aîné fut tué dans l'affaire dite de *Djorf-alclab* par Bou-Çouar des *Mehaïa* ; Belaïd fut kaïd d'une fraction des *Zekkara* ; kaïd des *Zekkara* ; Mohammed-Çrheïr fut aussi kaïd et Ahmed fut khelifa de son frère devenu le kaïd Amar *ben Ramdhane* qui, comme son père, est un chef à poigne, loyal et dévoué à qui son fils aîné le kaïd

Abdelkader ben Ammar Benramdhane, énergique et loyal comme ses aïeux, a, tout récemment, succédé à la tête des *Zekkara*.

Oudjda 1923.

* * *

Les *Zekkara* sont les serviteurs religieux des *Oulad Sidi Ahmed Benyoussef Errachidi el Miliani* et leur attachement à ce santon les détermina à s'isoler comme il le faisait lui-même ; c'est pourquoi ils observent chez eux une stricte endogamie ce qui d'ailleurs est un caractère générique des cheurfa.

Si Mançouri Belbachir

(kaïd des Bni-Ourimèche)

C'est dans les monts impraticables du massif des *Bni-Snassène*, rempart naturel entre la plaine des *Angad* et la Méditerranée, que la confédération des *Bni-Snassène* — ou *Bni-Ysnas* — depuis les temps les plus reculés et jusqu'à la pénétration française, a évolué sans contrainte, rebelle à tout pouvoir constitué.

Longtemps, dans les monts et les vallées, l'écho retentit du cri de guerre de ces cohortes belliqueuses dont les randonnées constantes rappellent celles des Vandales farouches.

Puis, comme dans toutes les autres agglomérations berbères, un temps d'accalmie fut marqué grâce à l'islamisation propagée, vers la VI^{ème} corne, par des *marabouts* cheurfa, qui de Saguïet-el-Hamra se répandirent dans tout le Moghreb.

Donc, après un stade préparatoire, eurent voix, en cette région, le puissant marabout *Sidi Mohammed Aberkane*; le sage *Abd Allah Bouazza* et bien d'autres encore. Puis un chérif venu, vers le milieu de la douzième corne, depuis la plaine d'Erhris, parvint à convaincre ces indisciplinés montagnards qui désormais se rangèrent sous son étendard. C'était *Messaoud ben Yahya*, dont le fils *El Bachir*, devait être le père des *Oulad'l-Bachir*, et qui fut l'ancêtre du kaïd Mançouri, chef actuel des *Bni-Ourimèche*, son fief héréditaire.

*
* *

Voici, toujours d'après L. Voinot, l'histoire de cette étrange tribu, dite aussi *Bni-Yznas*, ou *Bni-Yznassène* ou *Bni-Znata*, ou encore *Bni-Yznous*, etc. : « La plupart des fractions des *Bni-Snassène* habitent des déchras entourées de vergers dans les vallées arrosées, ou de massifs de cactus dans celles qui sont pauvres en eau. Le seul groupe important qui vive entièrement sous la tente est celui des *Bni-Mahyou*. Les *Bni Snassène* occupent le pâtre montagneux qui porte leur nom, ils débordent dans les plaines de *Triffa* et d'*Angad* où ils font leurs principaux labours. Cette confédération parle le *tamazirt*. Les *Bni-Snassène* sont en majorité zénètes. Ils comprennent néanmoins quelques

fractions d'origine arabe ; on prétend, en outre, que les fractions dites El Begia (el bakia, la restante) descendent des Romains d'Afrique qui auraient en particulier donné naissance à une peuplade de la montagne connue sous le nom d'Oulad-Kerchillou. Quelque soit la race à laquelle appartenaient les anciens autochtones, ils ont certainement été refoulés ou absorbés par les envahisseurs. Les Zénètes, qui habitaient principalement l'Aurès ont dû se porter sur l'Ouest au commencement du VII^{ème} siècle, après la défaite de la Kahina par les Arabes (471 = 1068). En ce temps-là les Zenètes étaient en grand nombre dans la province d'Oran, leur principale ville était Tlemcen que El Bekri indique comme centre des tribus berbères ; ils devaient être là depuis longtemps.

« D'après la tradition les Beni-Snassène actuels étaient installés près de Mascara. La conquête musulmane les refoula ensuite dans la montagne où ils sont maintenant ; ils furent contraints de chasser, après de longues luttes les Bni-Ielloul qui l'habitaient. Les Bni-Ouattas fraction des Beni-Merine auraient été parmi les premiers occupants zenètes du massif et des plaines avoisinantes. Plus tard les Zenètes durent se cantonner dans la montagne, quand les Arabes Maâkiliens s'emparèrent des plaines. Les différentes fractions qui composaient à cette époque le groupe des Beni-Snassène se sont souvent modifiées depuis, certaines ont disparu ou ont quitté le pays comme les groupes importants des Oulad-Ibrahim et des Rousma, d'autres au contraire sont arrivées de l'extérieur. Quelques fractions passent pour être d'origine judaïque. Les Beni-Snassène se fractionnent actuellement en quatre tribus, qui sont de l'Est à l'Ouest du massif : « Les Beni-Khaled, les Beni-Mengouch, les Beni-Attighe et les Beni-Ourimèche. On peut y ajouter les Beni-Mayou inféodés aux Beni-Ourimèche mais ayant une vie à part ».

*
* *

Les *Oulad-el-Bachir*, dont le chef actuel est le kaïd

Mañouri ben Elhadj Mohammed ben El Bachir qui commande à la tribu des *Bni-Ourimèche*, constituent, depuis deux siècles environ, le plus important groupement de seigneurs du massif des *Bni-Snassène*.

Les derniers représentants de cette famille ne peuvent guère établir leur généalogie que jusqu'à l'ancêtre Sidi Messaoud chérif Yahiaoui venu de la vallée d'Erhris et appartenant aux *cheurfa* Oulad-Yahia connus dans la région riffaine sous le nom de *Oulad-Yahiaat-Karaï'l-djenoun*, descendant de Sidi Yakoub.

Après avoir séjourné et professé quelque temps aux *Metalsa* dans une plaine du Rif, ce vertueux personnage se fixa définitivement chez les *Oulad Boukhris*, fraction des *Oulad-Abba* dans les *Bni-Ourimèche*, où son prestige fut spontané. Ses descendants exercèrent leur influence de chioukh, ou plus exactement d'imrharène, sur les *Bni-Snassène* en général. Ils furent, dès lors, mêlés aux nombreuses et souvent tragiques épopées régionales. Le fils du chérif Messaoud, Sidi El Bachir, se révéla dangereux baroudeur et valeureux farès ; il étendit son autorité à tous les *Bni-Snassène* et donna son nom aux *Oulad el Bachir* il y a environ cent cinquante ans. Il eut trois fils : Elhadj-Meïmoun ; Elhadj-Mohammed et Mohammed-Bouniag. Ce fut l'aîné, Elhadj-Meïmoun

qui reprit le commandement de la tribu, et fut tué par les *Mehaïa* près de l'Oued-Isly sur le *Koudiat-Abderrahmane*. Son cadet, Elhadj-Mohammed lui succéda et quelque temps durant, deux ans environ, de 1874 à 1876, exerça les fonctions d'*amel* à Oudjda ; mais, victime de la « politique du blad » Il fut emprisonné à Marrakech et y mourut vers 1883, à l'âge de soixante-cinq ans. Quant au plus jeune fils de Sidi El Bachir il n'exerça de ce fait aucun commandement effectif et ne laissa qu'une postérité fort restreinte par les accidents ou par ... les attentats.

C'est au cadet des fils de Sidi El Bachir, le kaïd Elhadj-Mohammed que remonte le kaïd Mançouri, par son père Elhadj-Mohammed-Çrheïr.

Ce dernier qui avait remplacé son frère aîné Elhadj-Ahmed, assassiné vers 1895, fut cette même année emmené par les mokhazenis du sultan, à Fez, où il fut gardé jusqu'en 1902, toujours affaire de çoff. Elhadj-Mohammed-Çrheïr mourut dans les *Triffas* à l'*ain 'l-Beïdha* ; il était âgé de cinquante-cinq ans et fut inhumé à El Hamri dans la zaouïa familiale. Il laissait deux fils : Mançouri et Yahïa ; ce dernier mourut peu de temps après son père.

Quant au kaïd

Mançouri ben Elhadj - Mohammed - Çrheïr Belbachir, chef actuel des *Bni-Ourimèche*, il naquit à Tlemcen, vers 1885, alors que les *Oulad-el-Bachir* s'étaient réfugiés, en cette cité pour échapper au courroux du sultan ; il en fut ramené, à l'âge de cinq ans, après l'amnistie qui leur avait été accordée. En effet, lorsque le rogui Bou Hamara fit son apparition dans l'Est, le makhzène avait jugé utile de redonner aux grandes familles disgraciées, le commandement sur leur tribu ; malheureusement Elhadj-Mohammed-Çrheïr, détenu depuis de longues années, n'avait plus guère d'influence sur ses contribuables ; cependant il fut loyal envers le Makhzène et à la tête de ses partisans seconda, à diverses reprises, la mehalla chérifienne.

La rentrée en grâce de Mohammed-Çrheïr Belbachir détermina les transfuges *Oulad-el Bachir* à se réinstaller de nouveau avec les deux cents tentes émigrées avec eux dans les *Triffa* à l'*Aïn el-Beïda*. Il semble bien que, depuis son investiture, le kaïd Mançouri se soit appliqué à redonner à la famille son influence d'antan.



Le kaïd Mançouri-Belbachir.

Ayant pris part aux opérations des Colonnes françaises dans la région en tant que khelifa, il a mérité un témoignage de satisfaction que lui a adressé, le 1^{er} juillet 1912, le Général Lyautey qui lui dit être certain de ses efforts et de son loyalisme ainsi qu'à ceux de tous les *Oulad-El-Bachir*.

Le kaïd Mançouri marié à deux chérifate, a deux jeunes garçons : Ahmed et Bachir qui font leurs premières études à la *kariat* familiale.

Bni-Snassène, 1923.

* * *

Dans la région des Bni-Snassène quelques autres grandes familles ont joué un rôle qui mérite mention : parmi elles et au premier rang sont les *Bni-Attigue* et les *Oulad el-Hebil* qui furent les adversaires des *Oulad el Bachir* et qui se disent cheurfa idrissides de la descendance de Moulai-Bouazza du Rhorb ; (actuellement le kaïd des Bni-Attigue est le zélé **Mohammedould Maamar**).

* * *

Aux *Bni Mengouch* : sont les *Oulad-Guerroudj*, dont un descendant **Mohammed ben Ahmed Guerroudj**, petit fils du puissant Cheïkh Mohammedould-Ahmed, est encore kaïd de la tribu ;

aux *Bni-Khaled* : sont les *Oulad-Zaïm* (fraction des *Ahl Tarhdjirt*) dont un chef influent a été Elhadj-Mohammed Zaïmi, fils d'Elhadj-Mokhtar ben Mohammed ben Mokhtar mort vers 1885, laissant trois fils, dont l'un, Ahmed, fut kaïd des *Oulad-Zaïm* et eut pour successeur :

Si Mohammed El Yakoubi ;

aux *Bni-Drar* : les *Ourabah*, dont le chef énergique, **Si Thaïeb ben Ali-ou-Rabah ben Aziza**, commande aux *Oulad-Hammou* où il a succédé à son père, comme kaïd.

Oudjda, 1925.





Le Cheikh El Habri et son frère, le naïb Sidi Abdallah

Les Bouazza

et

le Cheïkh El-Abri

Les Azzaz plus connus sous l'ethnique de Azza (du verbe Azz, être cher, précieux) ou même sous celui de *Bouazza* constituaient l'une des principales subdivisions de la grande famille de Heïb, fils de Botha-ibn-Soleïm-ibn-Mançour. Le territoire occupé par les descendants de ce chef s'étendait depuis la frontière de Barka jusqu'à la petite Akaba (petite côte, rampe) du côté d'Alexandrie.

Du dire d'Ibn-Khaldoun, ils se fixèrent dans cette région, après que leurs compagnons d'expédition, eurent pénétré en Ifrikia à la V^{ème} corne de l'hégire.

La famille des *Bouazza* commandait aux deux fractions *Chemal* et *Mo-hareb* installées entre la grande *akaba* sur la route de la Cyrénaïque à Alexandrie — le *Catabathmus magnus* des anciens — et la petite *akaba*. Leur chef d'alors était le valeureux Abou-Dib-ibn-Djaâfer et leur ville principale était *Beranis*, l'une des cinq cités du Pentapolis — les autres étaient *Cyrène* ; *Barka* — ou son hâvre Ptolemaïs — ; *Teuchera* — dont le nom fut changé en *Arsinoë* — ; et *Apollonias*.

Les caravanes de pèlerins se plaisent à reconnaître les bons sentiments qui animaient ces hôtes dont la devise était empruntée au Koran même : « *Quiconque aura fait un atome de bien en recevra la récompense.* » textuellement : « *Celui qui aura fait le bien du poids d'un atome le verra* » (Sourate XIXC dite *ezzelzel* — le tremblement de terre — vers. 7.)

Un membre des *Bouazzaoua* du Maroc nous indique qu'avant de venir se fixer en Cyrénaïque les Azzaz appartenaient aux Druses du Liban. Bien qu'ayant fait partie des dernières phalanges conquérantes Hilalo-Soleïmites, les Azzaz durent suivre leurs alliés ; puisque, à la sixième corne, nous trouvons un personnage de cette famille, véritable *Kothb* moghrebin, Moulāi Bouazza fils d'Abd Allah ben Meïmoun, que les autochtones appellent Yazza-Yalennour (la lumière). Il eut, de son vivant même, une réputation de sainteté telle que ses vertus furent proclamées en tous pays d'Islam ; aussi le « *Sultan des Saints* »

Sidi Abdelkader el Djilani, qui était son contemporain, ressentit-il, pour lui, une attirante tension télépathique, à tel point que s'établit une relation constante entre leur *anima*. Ainsi le *Baghdadi*, chaque fois qu'il procédait à ses ablutions rituelles se plaisait à dire à ses disciples : « *je convie mon ami du Moghreb, Moulai-Abi Azza, à prier avec moi.* » Et, dans le même temps, le santón moghrebin éprouvait une sensation qui le déterminait irrésistiblement à abandonner ses occupations pour, après les ablutions, se mettre en prières. Ce mutuel fluide thaumaturgique eut parfois l'heureux effet de miracles mémorables opérés en commun. Parfois aussi, il arrivait à ces saints personnages de se taquiner à distance : c'est ainsi qu'un jour que Moulai-Bouazza irriguait son *riadh* il eut la désagréable surprise de voir l'eau de la *segua*, laquelle coulait ordinairement à flots, rentrer sous terre. Immédiatement il comprit que c'était une farce de son confrère d'Orient et il frappa le lit de la *segua*, avec force, du plat de sa main ce qui fit jaillir une pluie de gouttelettes sur le manuscrit *al adhzehar*. (l'apparition) que Sidi Abdelkader composait alors et qui comprenant éclata d'un franc rire, car à l'occasion, le Saint d'Orient savait rire à bon escient même et surtout pour « voiler » sa colère, ainsi que nous l'avons déjà écrit.

Moulai-Bouazza était devenu le fidèle compagnon du patron d'Azemmour, le puissant Sidi-Bouchaïb à la suite de cette circonstance :

« On conte qu'un jour Moulai-Bouazza et son ami de la chaouïa Sidi Bendaoud, convinrent de mystifier Moulai-Bouchaïb déjà célèbre. Hélas, cette tentation devait être fatale au santón chaoui.

Sidi Bendaoud s'étant enveloppé dans sa *bouchegra*, fit le mort, étendu sur le chemin que parcourait à l'instant même Moulai-Bouchaïb qu'interpella Moulai-Bouazza : « *Mon compagnon vient de mourir subitement ; voulez-vous, je vous en prie, m'aider à le transporter à la prochaine ferkat.* »

« *Voyons d'abord s'il est bien mort*, dit le Zemmouri ; et le découvrant il montra le cadavre que déjà, rongeaient les vers, au yeux horrifiés de Moulai Bouazza. Puis, s'adressant à celui-ci il lui enjoignit de l'attendre jusqu'à son retour, cependant que lui-même emportait le corps du défunt. Il attendit ainsi immobile pendant sept mois et sept jours, ne se nourrissant que de l'herbe qui croissait à portée de sa main. Lui-même était, tel un rocher, couvert de mousse, verdâtre.

Ce fut d'ailleurs durant cette période critique qu'il étudia les plantes et les connut si bien que même il parlait avec elles : don qu'il légua à tous ses descendants (avec sa *baraka*.)

Enfin Bouchaïb revint et comme l'on peut se l'imaginer fut accueilli avec gratitude si bien que de « tyran » il devint son ami. Ils ne se séparèrent plus guère. Mais cette fois le *Azzaoui* avait l'âme trempée et c'est lui qui « *allait faire trembler les lians* », nous dit Léon l'Africain :

« Thagia (Tanhia) est une petite cité anciennement édiflée par les Africains, entre certaines montagnes d'Atlas (Tadla) qui lui rendent une froidure fort grande et autour d'icelle y a un merveilleux bois où se retirent des lions fiers et cruels. Le terroir étant très maigre et âpre, au moyen de quoi il est quasi stérile en grains ; mais l'abondance des chèvres et miel y est grande. On n'y use d'aucune civilité, les maisons sont très mal bâties et y a, entre

autre choses, le sépulcre d'un saint qui, vivant du temps d'Abdel Mumen, pontife (l'émir Abdelmoumène, premier souverain Almohade, VI^{ème} corne) a montré de grands miracles envers les lions, avec ce qu'il avait le don de deviner, tellement qu'un docteur appelé Ettelblé (Cheïkh Ettadéli) a diligemment réduit sa vie par écrit ; racontant particulièrement, d'un à autres, les miracles accomplis par ce saint. Et pense, vu les œuvres miraculeuses contre les lions qu'on écrit de lui, qu'il fut magicien ou qu'il fit cela par quelque secret de nature qu'il portait contre y-ceux animaux. La grande renommée de ceci et la révérence qu'on porte à ce corps sont causes que la cité est beaucoup fréquentée ; et même du peuple de Fez qui s'y transporte tous les ans après la Pâque, pour visiter ce sépulcre ; tellement qu'on dirait à voir la grande multitude confuse, tant d'hommes et femmes que d'enfants s'acheminant pour aller adorer ce saint, que c'est une grosse armée qui marche à la bataille, parce que chacun porte son pavillon ou tente tant que toutes les bêtes en sont chargées et de provisions pour vivre, dont chacune compagnie n'a moins de cent-cinquante pavillons. Séjournant par les chemins tant à l'aller qu'au revenir l'espace de quinze jours, pour autant que la cité est distante de Fez environ cent-vingt milles.

« Etant parvenu en âge de discrétion je m'y suis souventes fois acheminé pour accomplir les vœux que je lui avais offerts au péril des lions auxquels je me retrouvais. » (Traduction Temporal 1846) ».

Chaque année Moulai-Bouazza comme au temps de Léon l'Africain, est encore honoré, d'un des sept grands *moussems* qui se tiennent au tombeau des plus illustres santons de l'Empire chérifien.

Ce chérif qui fut charmé par la visite et l'estime du « *pôle du Soufisme* » Abou-Médiane Choaïb el Andaloussi était né, vers 438 = 1047, à Skoura et mourut, après une existence vertueuse, en 572 = 1176. Il avait vécu cent-trente ans au cours desquels il avait créé le ribath de *Tarhia* dans la tribu *Zaïane* du *Tadla*, où il fut enterré ; à quatre lieues de là est le tombeau d'un autre santon réputé *Sidi-Embarec*.

Bien que l'on ait dit le chérif illettré, certains de ses descendants affirment — et nous partageons logiquement cette opinion — qu'il était au contraire instruit en arabe et parlait aussi bien cette langue que le tamazirt, Il lisait le Koran à livre ouvert et le récitait entièrement. Il était très modeste ; et, lorsqu'il se trouvait en présence de savants il s'effaçait afin de leur laisser leur libre arbitre et même, contrairement à l'usage implanté en Moghreb par les docteurs hétérodoxes, il dédaignait la controverse. Cependant il était doué d'une grande énergie et savait en imposer aux foules car il fut l'un des marabouts les plus consultés. Toujours très simplement vêtu de laines, il était d'une sobriété exemplaire, ne se nourrissant que de plantes, et ne buvant que du lait.

C'est dans le courant de la IX^{ème} corne, sous les souverains mérinides nous disent ses descendants, que les *Oulad-Bouazza* durent évacuer le *Tadla*, bien qu'y subsiste encore la *dehkrat Moulai-Bouazza* où sont les cousins dits *Bouazzaouine*.

Pourtant l'une des branches principales des *Ahl-Bouazza* se fixa dans le

Mzab de la Chaouïa marocaine, tandis qu'une autre gagnait l'Est de l'Empire, plus précisément les *Bni-Iznassène* — ou *Snassène* — d'où certains de ses membres exodèrent en Moghreb-el Adna — ou Marhariba — (d'Algérie). Tous leurs descendants ont conservé un caractère religieux nettement marqué et se sont affiliés dans la suite à la *tharika* de Moulāi-Larbi Edderkaouï.

Quant au fils de Moulāi-Bouazza, Sidi Ali, qui était aussi son naïb, son tombeau fut à *Bab-Doukkala* de Marrakech dans le quartier de *Rmila* au *Riadh'l-Fathi*.

« Le centre de « *Moulāi-Bouazza*, écrivait en 1880, le *Vicomte de Foucauld*, est une bourgade de douze cents à quatorze cents habitants. Le souvenir des vertus de ce célèbre chérif sont tout ce qui reste de lui ; son mausolée et sa mosquée reconstruits jadis par Moulāi-Rachid et par Moulāi-Ismaïl sont fort beaux, du même modèle que ceux de *Bou'l-Djad*. Cette *koubba* est l'objet d'une grande vénération. »

Tous les sultans Saâdiens et après eux les Souverains Alaouïine se sont intéressés au sépulcre de Moulāi-Bouazza qu'ils ont visité et réfecté ; notamment Moulāi-Hassène et son fils Moulāi-Youssef.

* * *

L'écrivain qui semble avoir le mieux biographié Moulāi Bouazza fut, à la X^{ème} corne, Abou-l'Abbas Ahmed Ettadili — plus connu sous le nom de cheïkh Tadili — dans son *El moazza fi manakib Abi-Yâzza*.

Le premier Bouazzaouï, connu dans le Mzab de Settāt, était Sidi Ahmed ben Djilani qui s'établit non loin de la *koubba* de Sidi Ahmed Bahloul, dans la tribu des *Aït-Behla*, à une lieue environ de *Kaçba-ben-Ahmed*. Là, il eut tôt fait de grouper un grand nombre de partisans ; car, fort éloquent, tel l'ancêtre, il possédait comme lui le don de la persuasion : d'autant plus que sa vie exemplaire était conforme à son enseignement. Il vécut fort vieux et sa dépouille mortelle fut ramenée à Tharhia.

Le Bouazzaouï Ahmed ben Djilani laissait six fils : Sidi Elhadj-Thaïbi ; Moulāi-Tahar ; Moulāi-Bouchaïb ; Moulāi-M'hammed ; Moulāi-Ali et Sidi Mohammed.

La baraka échut à l'aîné, Elhadj-Thaïbi, fkih réputé, audacieux et énergique, qui bientôt s'assura la prépondérance dans la région, laissant ainsi une succession spirituelle considérable à son fils Sidi Mohammed ben Etthaïbi. Suivant également la *tharika derkaouïa*, tout en conservant l'enseignement de l'imam el Djazouli, et aussi certaines pratiques du rite *hansall*, il avait jeté les bases d'une nouvelle voie religieuse que devait améliorer et appliquer son successeur, Sidi Elhadj-Thaïbi. Après avoir parcouru tout le Maroc et s'être concerté avec la branche collatérale des *Bouazza* du Maroc oriental, il revint mourir très-vieux au Mzab et fut enterré auprès de son père et de ses cinq frères.

Le nouveau cheïkh, Sidi Elhadj-Mohammed ben Thaïbi Bouazzaouï, réforma en l'améliorant la *tharika bouazzaouïa*. Ce chérif était particulièrement intelligent et perspicace ; érudit, il connaissait les belles-lettres et la juris-

prudence. Il devait une grande partie de son enseignement à son père et aussi à cheikh El Mâachi ben Ettarhi qui enseignait alors à la *zaouïa-cherkaouïa* des *Hamdana* du Mزاب de Maroc. Il avait été aussi l'un des plus brillants auditeurs de Karaouïne. De retour à la *zaouïa* et devenu le *naïb* de son père, il s'était appliqué à mettre en relief les vertus de ses ancêtres et comme eux, à donner l'exemple d'une vie ascétique et particulièrement austère. Il vécut ainsi, en second plan, jusqu'à la mort de son père mais, lorsque lui échut la *baraka*, il put donner libre cours à ses ambitions. Les premières années de son *cheikhat* furent paisibles : jouissant du respect et de la considération de tous, il était choisi naturellement comme arbitre dans tous les conflits tant régionaux qu'ultra régionaux. Les « *ziaristes* » affluaient à la *zaouïa-bouazzaouïa* et cela jusqu'au jour où le chérif entra en lutte ouverte avec les *kaïds*, ses voisins.

Ce fut ainsi qu'en 1883, Si Abdesslam Berrechid le puissant *kaïd* des *Oulad-Hariz*, se plaignit à son collègue du Mزاب, Mohammed Benahmed que cette *zaouïa* abritait les dissidents de sa tribu. Pourtant, le *kaïd* Benahmed hésita à intervenir effectivement auprès du cheikh. Ce que voyant Berrechid, à la tête d'une forte *harka*, marcha sur la *zaouïa*, la *razzia* complètement, contraignant les *Bouazzaouïa* à prendre la fuite. Cheikh Mohammed ben Thaïbi dut donc demander asile à son parent le *kaïd* des *Achach*, Si Elhadj-Bouchaïb ben Djilali, lequel lui octroya un domaine dans la fraction *Rihiane* aux *Oulad-Attou*. Le cheikh vécut dans cette retraite plus de quatre années jusqu'à ce qu'à la mort de Moulâï-Hassène 1311 = 1892, le Grand-vizir Ba Ahmed s'empara de la régence. Il alla alors le visiter et sut, par sa science et sa puissance thaumaturgique, le gagner à tel point qu'il devint son conseiller et l'un de ses familiers. Mais, malgré cette haute protection, les *Achach* furent défaits complètement par le prince Sidi Mohammed El Mrani allié aux Berrechid. La *zaouïa* fut *razziée* une fois de plus et vingt-cinq parmi les *Ahl-Bouazza* furent massacrés.

Quelque temps après, Sidi Mohammed ben Thaïbi obtint du Grand-vizir, mille *douros* ainsi que l'autorisation de s'installer de nouveau dans la tribu des *Oulad-Saïd* ; et, du *kaïd* Berrechid, un dédommagement de quinze cents *douros*, avec lesquels subsides il put se réinstaller dans la fraction des *Moualinelhafra*t non loin de la *kaçba* du *kaïd* El Ayachi. La fortune lui sourit de nouveau sous toutes ses formes et bientôt il put donner asile à ceux de ses parents deshérités notamment, à ses frères Ba Adda et Sidi Abdesslam ainsi qu'à ses cousins Elhadj-Larbi ; Ahmed et Bouazza. Les troupeaux se multiplièrent les silos et les coffres se remplirent de nouveau permettant, dès lors, à cheikh Bouazzaouï d'imposer dans la région sa suprématie spirituelle. Ce fut ainsi qu'en 1315 = 1897 il put dicter à ses fidèles les nouvelles pratiques de sa *tharika-bouazzaouïa* transformée et complétée par des emprunts à la *tharika tidjaniya*. Grâce à sa légendaire charité et à sa large générosité native sa popularité s'accrut avec ses richesses. Tout puissant en Chaouïa il se déclara le protecteur des opprimés n'hésitant pas à s'imposer de fatigants déplacements pour obtenir, des puissants, le pardon des faibles. Cependant, nous disent ses descendants, comme il avait été victime de la contrainte des hommes il allait être aussi victime des événements. En effet, toutes les *me-hallate makhzène* étant occupées au Maroc oriental à poursuivre le pertur-

bateur Bou-Hamara, l'anarchie reprit ses droits dans le bled, où une vague d'indépendance, une fois de plus, souleva les populations indisciplinées à tel point que les kaïds qui n'étaient pas franchement populaires eurent leur kaçba mise à sac et à sang. Naturellement en Chaouïa, les *Oulad-Saïd* dont le kaïd El Ayachi était fraîchement promu partirent en siba ; aussi, malgré la résistance désespérée du Khelifa, Ahmed-ben-Abderrahmane, le bordj kaïdal devait-il être l'un des plus saccagés.

Un conflit général souleva la tribu, au cours duquel le marabout fut forcément pris à partie : on le disait pourtant contraire aux intérêts du Kaïd El Ayachi, mais ce qui fut hélas ! le plus évident c'est que les événements surpassaient son influence. Cependant il se rendit en personne auprès du khelifa l'engageant à remettre en liberté les deux frères d'Ali ben Kadhi ennemis du kaïd El Ayachi : cette arrestation ayant aggravé le conflit. Le khelifa refusa nettement et ne voulut pas davantage faire de distribution de vivres ni d'argent susceptible de calmer les esprits. Une seconde fois, lorsque le Bouazzaoui comprit que la situation du khelifa n'était plus tenable, il se rendit auprès de lui, le suppliant de se retirer avec la Maison et les gens du kaïd, mais il se heurta à un nouveau refus. C'est alors que le pillage eut lieu et le mercredi 22^{ème} jour du mois de ramdhane 1322 = 30 novembre 1909, les insurgés s'étant rendus maîtres du bordj envahirent Settât.

Les fils du Cheïkh Bouazzaoui nous disent qu'il faudrait des pages pour citer les noms des notables qui prirent part à cette affaire et que c'est bien à tort qu'on en a imputé la responsabilité à leur père.

Le kaïd El Ayachi de retour dans sa tribu s'étant rendu coupable de nombreuses exactions fut arrêté par ordre du khelifa Moulai-Abdelafidh et emprisonné à Marrakech ; aussitôt après, le cheïkh Bouazzaoui se rendit dans la capitale du Sud et y eut une entrevue sérieuse avec ce même prince. Ensuite de quoi, passant par les *Rahma*, après avoir été partout fort bien accueilli, il réintégra sa zaouïa avec ses nombreux adeptes (*mouarid*). Pourtant le sultan Moulai-Abdelaziz prévenu contre lui, le manda à Fez où il se rendit courageusement mais où il fut retenu comme otage.

Sur ces entrefaites se déroulèrent les événements de Casablanca à la suite desquels les populations de la Chaouïa se joignirent à celles du Sud pour proclamer Moulai-Abdelhafidh qui leur délégua son frère Moulai-Rachid au devant duquel se porta Bouazzaoui. Il s'installa avec lui dans le bordj de Médiouna jusqu'à l'arrivée de la Colonne expéditionnaire du Général Moinier.

Le cheïkh Bouazzaoui Sidi Mohammed ben Thaïbi — que les fidèles appelaient Sidna cheikh — mourut le mercredi 5 de Djoumada'l-Ouëll 1332 = 1er avril 1913, âgé d'une soixantaine d'années, dans le quartier de Sidi Bel Abbès à Marrakech, et son fils, Sidi Mohammed el Mehdi, fut nommé par dahir de S. M. Moulai Youssef, le 3^{ème} jour de Moharrem-elharam 1338, successeur de son père et directeur de la zaouïa.

Le cheïkh Bouazzaoui Elhadj-Mohammed el Mehdi a donc la direction spirituelle de l'Ordre tandis que le Cheïkh Bouazzaoui Azzouz y assume la direction de l'enseignement.

Les autres fils du cheïkh, qui tous ont accompli le pèlerinage de La Mecque

avec lui, sont : le fkih Elhadj Mohammed-Mokhtar ; Mohammed-Elhadj et Elhadj-Mohieddine.

Le chérif Elhadj-Mohammed el Mehdi est un lettré et un jurisconsulte reconnu qui étudia à Karaouïine auprès du Cheïkh El Mehdi el Ouazzani. Il est né au Mzab de la Chaouïa il y a trente trois ans environ et l'aîné de ses enfants Sidi Mohammed-Ceddik promet d'être comme lui-même un intellectuel.

La *Selsla* — chaîne mystique — des Bouazzaouïa se raccroche à la chaîne classique par les quatre personnages suivants :

Cheïkh Elhadj-Mohammed Bouazzaouï ;

Moulai Elhadj-Thaïbi Bouazzaouï ;

Sidi Mohammed ben Dahu ;

Cheïkh Mokhtar el Kounti. etc...

* * *

Cheïkh Bouazza El Habri

L'autre branche influente des descendants directs du chérif Moulai-Bouazza — ayant comme la précédente un caractère religieux — est celle installée dans les *Bni-Snassène* du *cherg errhorbi* (Maroc oriental) dont Ibn-Khaldoun cite à la neuvième corne, l'un des chefs réputés :

« Yahïa-Ibn-Azza, personnage notable des *Bni-Iznacen* (Snassène), population de la montagne qui domine la ville d'Oudjda, avait servi (alternativement) les (deux) dynasties (zénatiennes), et s'étant attaché à Abou l'Hassène (sultan mérinide ; Abou l'Hassène Ali ben Othmane 738-749 = 1331-1348), il poussa ce monarque à faire la conquête des bourgades du désert dont nous avons parlé. Ayant reçu du Sultan le commandement d'un corps d'Arabes, Yahïa Ibn-Azza pénétra dans le désert et occupa les Cossour (Kçour) mais les Douï Oéïd-Allah irrités, de se voir privés aussi de leurs possessions et indignés des mauvais traitements qu'Ibn-Azza leur faisait subir, se jetèrent sur lui et le tuèrent dans sa tente. Ils pillèrent ensuite le camp du détachement mérinide que le sultan avait mis aux ordres de ce chef et levèrent aussitôt le drapeau de l'insurrection. Yakoub ibn Yahrmoracène se jeta alors dans le désert où il resta jusqu'à la mort du sultan 1348 = 749.

« A la suite de ces événements, la dynastie Abdelouadite, de Tlemcen, fut réinstaurée avec Abou-Saïd Othmane en septembre 1348 = chaâbane 749 ».

Pourtant, d'après le cheïkh El Habri, ce Yahïa ben Azza ne serait pas le premier Bouazzaouï ayant joué un rôle dans la région. En effet, au début de la septième corne il y eut un Abd-Allah ben Azza, qui semble être le premier venu de l'Ouest, ce personnage qui ramena la concorde entre les *Bni-Khaled* et les *Bni-Meagouch* mourut fort vieux et fut inhumé au lieu dit *Koubba-Benazza* entre les territoires de ces deux tribus au sein desquelles longtemps persista le souvenir de ses bienfaits. Il n'en fut pas de même tout d'abord, des

Bni-Athamna qui, en nombre considérable, après avoir tué le fils du *rhouts* Sidi Bou Médiène étaient venus terroriser la région et incendier le pays. Un jour qu'ils étaient encerclés dans la demeure de Sidi Abd Allah Benazza menaçant d'anéantir ses récoltes, le saint adressa au ciel une prière si fervente qu'immédiatement les flammes se retournèrent contre eux, les léchant de si près qu'ils eurent à peine le temps de venir se prosterner aux pieds du marabout et d'implorer son pardon. A partir de ce jour ils comptèrent parmi les *khouddam* (serviteurs affiliés) les plus fidèles de ce chérif. Les *Bni-Athamna* étaient originaires des Mezouaïr et avaient une situation prépondérante chez les *Angad*, depuis la Tafna jusqu'à l'Oued Bou-Rdim. Leur territoire s'étendait autour de *Maâzouz* et de *Kerkour el-Nijad*. Actuellement ils campent dans les environs de Berkane, région d'Oudjda.

Cela, d'ailleurs, ne fut pas le seul miracle qu'accomplit le cheïkh : un jour qu'il était l'un des *fkih* de cheïkh Aïssa Berkouk, celui-ci, mécontent de lui, le frappa au visage, au moment où il se hissait sur sa monture. Aussitôt Benazza saisissant violemment la bride du cheval, projeta monture et cavalier dans l'espace : ils retombèrent dans la plaine des *Angad* où ils sont encore.... paraît-il ! Depuis ce temps, l'influence reigieuse de cette famille, soutenue par sa puissance thaumaturgique, ne fit que s'accroître et avouons que... il y avait de quoi !

Toujours d'après le cheïkh El Habri, ce même Moulai Abd Allah Benazza laissa quatre fils : Sidi M'hammed Snoussi qui donna son nom aux *Oulad-Snoussi* et mourut au désert. (Le cheïkh El Habri appartient à la descendance de Sidi Mohammed-Snoussi Sidi Mohammed el Medjdoub, qui fut le père des *Ahl-Medjdaba* ; Sidi Bouazza, qui créa les *Ahl-Bouazza*, dans les *Triffa* ; et Sidi Abd Allah eç-Crheïr père des *Oulad-Abd Allah-Bouazzaouïne*.

Il y a aussi, d'après Voinot, (Oujda et l'*Amalat*) des cheurfa *Oulad-Bouazza* parmi les *Oulad-Elhadj* de l'Est. .

Du temps passa et des générations aussi : les chefs de ces groupements vivaient dans un état de paix relative, au gré des évènements. Ils exerçaient, loin de tout contrôle indiscret, leur prépondérance spirituelle sur les populations du Cherg-marocain comme sur celles du Rhorb-algérien, lorsque le sultan Moulai-Hassène, ayant repris les rênes du gouvernement, s'avisait de faire rentrer tous ses sujets grands et petits, puissants et faibles dans la « *Voie du Makhzène* ».

Or, en ce temps-là, le chef des *Bouazza*, qui répondait, comme son père, au surnom d'*ElHabri* (le médecin, le guérisseur, l'empirique etc., aussi : le pontife ; également *habri*, membre de la tribu arabe des *Habra*, famille hilalienne du groupe des *Zorhba*), s'émut de ces exigences ; et, comme ses pratiques avaient été taxées de sorcellerie parce qu'il employait les plantes, non seulement pour affirmer sa puissance de divination mais encore et surtout pour soigner et guérir les malades, il fut violemment pris à partie.

« L'Istiksa rapporte ainsi les faits : » Cet homme, à ce que l'on raconte, traçait des lignes sur le sable et se livrait à la sorcellerie. Des fripons sans travail se firent ses disciples et se réunirent autour de lui. Il s'approcha des frontières du pays et on parla beaucoup de lui. Le Sultan qui était déjà résolu à se rendre dans

cette région, qu'il voulait pacifier en faisant disparaître les promoteurs de révolte, accéléra ses préparatifs, fit faire de nouvelles tentes, habilla les troupes d'infanterie et de cavalerie ; et, après avoir passé la revue, il quitta Fez, le 15 redjeb 1291. Dans la seconde nuit qui suivit son départ il était campé chez les Ait-Chegroussène, quand Bou-Azza Elhabri, accompagné de Saïd-ben-Ahmed Echche-groussni, chérif Idrisside, dit-on, vint attaquer la mehalla. Après un moment de trouble, les hommes se reprirent, chacun se mit à son poste, on braqua les canons et tout l'appareil de guerre sur l'ennemi qui fut mis en déroute et dont il ne fut plus question. Plusieurs partisans d'Elhabri furent arrêtés et quelques têtes furent coupées. »

Le Sultan, à la tête de ses troupes, marcha sur les Bni Saddène et les Chegroussène, les punit et livra leurs biens au pillage des troupes. Ils n'obtinrent leur pardon qu'après avoir été fortement imposés : 100.000 mitsqals d'or et 400 chevaux. « Durant ces journées là, Elhabri fut amené prisonnier au Sultan. Lorsque le Sultan lui avait donné la chasse et poursuivi ses partisans, il avait pris la route du Sahara. Repoussé de pays en pays, chassé de ravins en précipices, il avait fini, poussé par le destin, par arriver chez les Bni Kial, à quatre étapes de Taza. Les gens de cette tribu l'avaient fait prisonnier et l'apportaient captif au Sultan, entre les mains de qui ils le remirent ligoté et à bout de forces. Cheïkh Elhabri eut une attitude repentante humble et soumise et le sultan ne voulut pas verser son sang. Il le fit promener sur un chameau dans tout le camp. Il l'envoya ensuite à Fez où il fut de nouveau promené sur tous les marchés de la ville puis mis en prison. »

Cette affaire ne précédait que de quelques mois la rébellion du Grand-kaid El Goundafi de Nefis qui obligea le Sultan à se déplacer une fois de plus, mais vers le Sud.

* * *

Le cheïkh, nous dit son fils, cheïkh lui-même, avait hérité de l'ancêtre l'amour des plantes à tel point qu'il les pliait à sa volonté. Dès le matin il se rendait au milieu d'elles. leur parlait, les consultait, savait par elles si la journée serait belle ou pluvieuse ; et, il pouvait ensuite prédire mille choses à leur simple contact. Mais où le fait était surprenant c'est lorsque s'adressant à certaines d'entre elles il leur confiait : « J'ai tel malade à guérir, puis-je absolument compter sur vous ? » Et aussitôt il savait si le suc de la plante pouvait guérir son malade : cela, ajoute le cheïkh, n'était certainement pas le fait de la sorcellerie mais bien le résultat d'un observateur doué et du contact constant et patient avec les plantes et de la sollicitude qu'il leur témoignait, c'était une passion et... un miracle de Dame nature. Il faut dire aussi que les plantes le lui rendaient bien car leur concours, toujours, le ravissait.

Disons nous-mêmes que ces considérations ne présentent rien de très surprenant car les modestes, les humbles surtout, ont conservé à travers les âges leur foi dans les vertus des plantes ; comme il serait téméraire, nous semble-t-il aussi, de bannir tout scepticisme à l'encontre de cette assertion ; aux peuplades menant la vie primitive ne seyait-il pas de traiter tous leurs maux par les moyens primitifs ? Du reste, n'est-il pas réel que parmi la demi-douzaine de nos remèdes les plus naturellement efficaces : arsenic, mercure, iode,

quinine, digitale, opium, émetine les cinq derniers (et biens d'autres encore) émanent du règne végétal ?...

Cheikh El Habri Bouazza trépassa loin de sa zaouïa familiale mais fut inhumé en le berceau ancestral de Tarhia — ou Taghit — en ramdhane 1319 = décembre 1901. Quatre fois il avait accompli le pèlerinage canonique et quatre fois s'était arrêté au Caire où il avait émerveillé les auditeurs de l'Université El Azhar par ses relations botaniques et surtout par sa façon de commenter le *Khizanet-el-Adab* résumé du *Kitab en Nabat* (le livre des plantes) de Abi-Hanifa Ed Dinaouari et bien d'autres traités sur l'emploi des simples.

Le cheikh El Habri laissa trois garçons Sidi Mohammed ; Moulaï Abdelkader et Moulaï-Abd Allah.

L'aîné, — *cheikh El Habri*, actuel —

Sidi Mohammed, privé tout jeune encore, de la direction paternelle qui pourtant en avait fait un fkih studieux et sérieux, hérita la *baraka* familiale. Il dut à sa perspicacité originelle de ressaisir les bribes de l'influence originelle et de pouvoir ensuite diriger la *Zaouïa de Dhrioua* dans les *Triffa*, des *Bni-Khaled*. Tout naturellement les anciens « serviteurs » de son père se groupèrent autour de lui et de ses frères et sœurs et il eut bientôt la joie de voir reconstituée l'œuvre paternelle. Il s'appuya surtout sur l'ouerdh de Moulaï-Larbi ed Derkaouï et put rendre de notables services aux Français. Notamment il accompagna lui-même la Colonne jusqu'à Tafouralt et la reconduisit à Lalla-Marhina. Très lié avec le Commandant Mougin, chef de la Mission française, il lui fut un auxiliaire précieux, aussi ne ménagea-t-il pas son concours de tous instants au Général Lyautey. Pourtant en 1914, le cheikh El Habri, étant donné les soulèvements qui avaient eu lieu sous son père, fut invité à voyager quelque temps durant dans l'Est-Algérois. Donc, plusieurs mois il se fixa à Bône où il a laissé le meilleur souvenir parmi les populations indigènes qu'il exhorta au loyalisme.

Depuis son retour à Berkane, Cheikh El Habri, ainsi que son frère et naïb l'intelligent Moulaï-Abd Allah, s'efforcent de prouver qu'ils sont « bons Français. »

Le **Cheikh El Habri** est né en 1280 = 1863. Il est lui-même thérapeute-philosophe, tel Averrhoès (*Ibn-Rouchd*), — qui sous le nom d'*Alcoulliata* composa son magistral traité de thérapeutique — Cheikh El Habri nous affirme qu'il se lève dès les premières lueurs de l'aurore pour « voir s'éveiller les plantes » : c'est à ce moment qu'il obtient d'elles le « meilleur d'elles-mêmes ».

Ses cinq fils sont :

Ahmed agé de quarante ans — et lui-même père de Mohammed ; Nour-eddine et Hassène — ; Abdelkader ; vingt-cinq-ans ; Zeïne-el-Abidine, quatorze ans ; Ameur Hamdane.

A Oudjda fonctionne une filiale de la Zaouïa des *Triffa* où des *hadrate* sont présidées le vendredi par la pieuse *Lalla-Hadja*, sœur du Cheikh.

*
* *

Dès le début de l'insurrection riffaine Cheikh El Habri, que nous con-

sultions sur la tournure inquiétante des évènements, nous engagea fermement — *insistant sur notre sage appréciation des choses de l'Islam* — à intervenir auprès d'Abdelkrim, mettant même sa zaouïa à notre disposition pour une entrevue. Malheureusement les circonstances ne le permirent pas malgré le concours patriotique que nous assurait la phalange des braves qui, tant à Oudjda qu'à Guercif — sans nommer ni militaires ni civils afin de ne pas effaroucher leur modestie — s'inquiétaient aussi de la situation pour, le moment venu, et une fois de plus, se conduire en héros.

Oudjda 1923.



Figuig

C'est, dans la magnificence d'un décor féerique, la reine des palmeraies. Située en territoire marocain, à cinq kilomètres de la frontière Sud-oranaise, cette voluptueuse sultane puise au fond des siècles passés, ses origines, nobles jalousement conservées et qui en font, aux yeux du profane, un vrai chef-d'œuvre de l'« autrefois ». Elle a comme parure un collier composé des joyaux les plus rares ; aussi n'iriez-vous pas à Beni-Ounif, par exemple, sans entendre dire : « Avez-vous vu Figuig et ses ksour ? » Et de fait, ces sept perles de la plus pure eau ont chacune leur nom, leur histoire : Oudaghir, Oulad-Slimane, El-Maïz, El Hammam-et-Tahtani, El Hammam-el-Foukani, El Abidet, puis Zenaga la belle parmi les belles.

Tout le charme de l'oasis vient de cette pluralité de ksour ayant chacun leurs mœurs, leur architecture bizarre, leurs tours de gravats plus originales que protectrices ; de cela comme aussi de la fraîcheur morbide mais délicieuse de ses sous-bois aux sources abondantes, de ses palmeraies rupestres, de son irradiant soleil enfin.

Depuis des temps, dolente et inféconde, Figuig someillait, telle la « Belle au bois dormant » lorsqu'à l'aube d'une ère nouvelle lui apparut le « Prince charmant » portant haut, dans son fanion, les couleurs de la France...

De ce jour, la fâcheuse anarchie, vieille comme le Maroc lui-même, a fait place, ici, comme dans les cités sœurs, à une discipline bienfaisante et à la prospérité qui suit l'ordre.

Figuig est un des points du Maroc les moins visités, pourtant c'est un de ceux les mieux faits pour plaire. Pas un Européen n'y avait pénétré avant 1903, et maintenant encore il ne s'y trouve, outre l'administration militaire, que le service des Postes. C'est dire que le cachet local n'y a subi aucun accroc préjudiciable.

Locales les antiques coutumes, une architecture non dépourvue d'art, et local le travail du filali (cuir rouge), principale industrie du pays, d'un agréable passe-temps pour le voyageur qui, sans sortir de l'ombre protectrice, peut parcourir l'enchevêtrement d'innombrables ruelles couvertes à la recherche des boutiques de broderies sur cuir.

Les rigueurs de l'hiver n'atteignent jamais ce beau bled situé en bordure du désert, à 850 mètres d'altitude.

Jadis, le vieil agitateur Bou-Amama y avait une zaouia au lieu dit Çalihine (les saints) ; et c'est auprès du ksar Zenaga, qu'en 1881, il établit son dernier

camp, fuyant devant le général Delebecque. Actuellement l'esprit belliqueux a fait place à un sentiment de concorde et la France chevaleresque et protectrice y est par tous bénie.

O Figuig, je t'ai vue dans l'éblouissante lumière d'un midi d'été ; du haut de ta falaise d'Oudaghir j'ai contemplé ton incomparable mer de palmes ; mais je garderai surtout de toi le souvenir d'un soir rose, alors qu'au fond du Sahara, à travers les dentelles du Col de Zenaga et des djebal environnants, le Roi des astres s'endormait dans une magnitude d'or et de pourpre.

* * *

Les principales confréries islamiques du Moghreb ainsi que les diverses branches de *cheurfa* sont représentées à Figuig ; pourtant, les deux principaux groupements hassanides sont ceux d'El Maïz et d'Oudarhir.

Ces derniers, connus sous le nom de *cheurfa d'Oudarhir* expliquent ainsi, d'après leur doyen Moulaï Ahmed ben Boumédine et le fkih de la Djemâat, la légende de leur installation dans l'oasis :

C'était au début de la IV^{ème} corne, alors que des *cheurfa*, nos ancêtres, désorientés, fuyaient devant les émirs miknassa ; et, qu'ayant perdu toute direction, sans plus d'espoir de sécurité, se demandaient avec effroi s'ils allaient périr là, sans avoir découvert l'oasis de paix où se calmerait enfin leur esprit alarmé, lorsqu'ils se trouvèrent face à face avec un « *génie* » immatériel mais angélique et charitable. *Pourquoi fuyez-vous ainsi ?* interrogea-t-il — *Nous avons quitté El Oussenkh où se trouve le sanctuaire de notre ancêtre et nous fuyons devant nos persécuteurs*, dirent-ils — *Qu'Ailah vous accompagne*, répartit le malic, *jusqu'à ce que vous rencontriez un plateau racailleux où s'ébattront d'innombrables oiseaux qui deviendront vos amis (habib ; tebibet moineau domestique) ; ne dépassez pas cet endroit et bâtissez-y vos demeures, vous y vivrez heureux ! »*

Réconfortés et confiants, les pèlerins poursuivirent leur marche ; bien longtemps encore, ils errèrent à travers les montagnes, franchissant des cols et des plateaux couverts de forêts, de fraîches vallées et des terres dénudées, lorsqu'au soir du septième jour ils arrivèrent sur un plateau élevé et rocailleux. Exténués ils s'endormirent mais lorsqu'ils s'éveillèrent, au matin, ils furent ravis de se voir entourés par toute une colonie de *tebibet* piaillant et sautillant autour d'eux. De suite, ils comprirent que la prédiction s'était enfin réalisée, aussi plantèrent-ils là leurs bâtons de voyageurs. Sept nuits durant des palmeraies sortirent de terre, qu'arrosaient des *seguate* bien-faisantes aux eaux abondantes et limpides. La légendaire « *mer de palmes* » était donc créée et l'eden choisi dès lors, se peupla et prospéra. D'où, *ouâdâ rhir* وعدة غيها là est la promesse, qui devint *Oudarhir*.

Fût-ce le malic de la promesse qui envoya d'autres *cheurfa* rejoindre ces favorisés ? Fût-ce la colonie des *tebibet* qui, partant avec l'aurore, ne rentrait qu'au crépuscule après avoir accompli leur mission ? Toujours est-il qu'une incessante procession de *cheurfa* affluèrent en ces lieux bénis, pendant les sept premières années ; il en vint du Rhorb, du Dhohor, de la Guebla et même du Cherg ; et, chaque année vit se rassembler une nouvelle colonie et se bâtir

un nouveau kçar. Après les *Oudarhir*, ce furent les nobles d'*El Maïz* ; quant à *Zenaga*, elle fut peuplée par un groupement d'*Oudarhir* qui se sépara des premiers ; et sur la place de ce kçar sont encore les koubbas des deux ancêtres, *Elhadj-Mançour ben Belkassem Bennaceur* et *Sidi M'hammed* son frère : tombeaux particulièrement visités. Le grand santou *Sidi Fodhal*, appartenant lui aux *Hamiane* du Cherg y a aussi sa koubba et sa légende : « Alors qu'à peine né, ses parents en fuyant le perdirent, il fut recueilli par une mère laquelle l'allaita en même temps que son nourrisson ; mais à quelques mois de là, reconnu par ses parents, il y eut contestations de part et d'autre et l'on dut porter le différend devant le kadhi. Il fallait un miracle pour reconnaître le chérif : ce fut alors que le fkih ordonna qu'on égorgeât une chamelle, dans le ventre de laquelle les deux bébés seraient placés. La chamelle miraculée ressuscita alors et ne rejeta qu'un des nourrissons : ce fut *Sidi Fodhal* ! qui devint célèbre à *Figuig*, y vécut, y mourut et y fut inhumé dans un tombeau encore très visité.

Actuellement les chefs de famille de *Zenaga* sont : les *Mchaïkh* — *Maoual* : *Mohammed-elarabi ben Bachir* ; *Bouamama* ; *Hammou-Dadou* ; *Sidi Belkassem ben Betkhlil* ; *Ahmed ben Ahccou* ; *Kaddour-Azaïd* ; *Abd Allah ben Ameur* ; *Ahmed Haddoud* ; *Draoui ben Haidhara* ; *Mohammed--Bouras* ; *Ahmed Al Kadir* ; *Bennaceur-Betkhlil* ; *Haidha ben Abdelhak* ; *Benabdillah-Bouali*, etc.

* * *

A l'époque où *El Achmaoui el Kbir* composa ses tables généalogiques, les cheurfa hassanides étaient déjà fort nombreux à *Figuig*, oasis près de *Bni-Ounif*, à la limite occidentale du *Moghreb-el adna*, (qu'il ne faut pas confondre avec le massif d'*Ildjidj* ou *Ifiguig*, dans le Sous marocain entre l'*Oued Ait Moussi* à l'Ouest ; l'*Oued Nefis* à l'Est et l'*Oued Sous* au Sud, et qui, longtemps aussi, abrita des cheurfa dont certains descendants y existent encore. Toutefois, il est fort probable que ce nom de *Figuig* est le duplicata de celui-ci en souvenir duquel l'ont choisi les cheurfa émigrés).

Les principaux groupements que cite le généalogiste sont : Cheurfa d'*Oudarhir* — ou *Bni Toudrhir* — : Ils constituaient un campement initial de cent vingt-quatre cavaliers, composé de gens du *Tamesna* et de *Doukkala* et dont le centre principal était l'*Ain Zerga* dans la vallée de l'*Oued-Sebou*, à un endroit bien connu près de la source qui a tari : certains disent *Oued-El Akar*.

Les *Bni-Oudarhir* peuplent la plus grande partie de *Figuig*, ce sont principalement des *Oulad-Ziane ben M'harez* ; des *Oulad-Aârçob* ; des *Oulad Othmane ben Aathia* ; des *Oulad Mohammed ben Aâthia* ; des *Oulad Solthane* ; des *Bni-Aadem* et des *Oulad-Ammar*. D'autres de leurs fractions sont répandues un peu partout dans tout le *Dahra* et le *Hodna* depuis *Oum Adjrar* — ou *Oum Agrar* (*Moghrar* près d'*Aïn-Sefra*), *Chellala Dhahrania* (les *Oulad Mchlaouf ben Khalf-Ailah*) jusqu'à *Ouargla* où sont les *Oulad-Bekil*, rois du Sahara. Une autre est aux *Flittas*, dite *Oulad-Ali*, une autre à *Tlemcen*, les *Oulad-Bessaïd* et d'autres dans les *Bni-Snassène*, notamment les *Oulad-Abderrahmane Bni Akhlouf* ; une autre fraction, non des moins importantes est à *Ndjenada* ce sont les *Oulad*

Sidi-Ourièche ; et bien d'autres encore telles que les *Oulad Abi-Hammou* dont une fraction est relevée en Tunisie chez les Bou-Rabâa, arabes nomades.

Cependant Ibn-Khaldoun a déclaré : « on n'est pas d'accord sur la noblesse des descendants de Ziane (*ben M'harez*) ; les uns disent qu'il est de la lignée de Mohammed *ben Idris'l-Açrheur* d'autres de celle de son frère *AbdAllah ben Idris'l-Açrheur*.

Al Achmaoui donne encore : Quant à l'ancêtre des *Oudarhir*, il est Mohammed *ben Abd Allah ben Abderrahmane ben Yâla ben Abdelâla ben Ahmed ben Mohammed ben Amar ben Soleïmane ben Ahmed ben Mohammed ben Idris'l-Açrheur ben Idris'l-Akbeur ben AbdAllah'l-Kamel ben Hassène-el-moutsanna ben Hassène essibthi* (petit-fils du Prophète Mohammed par sa fille Sitta Fathima-Zohra épouse de l'Imam Ali *ben Abi-Thaleb*).

Actuellement les cheurfa d'Oudarhir ont comme doyen ou nakib, **Moulaï Ahmed ben Boumediène** et comme fkih Sidi Mohammed *ben Ala ben Abdelâla* ; leurs principaux groupements sont des *Oulad-Ziane* qui comprennent :

Les **Oulad-Ahmed-ben-Ziane** (subdivisés en trois fractions *Oulad-Boumediène*, *Oulad-Bâali* et *Oulad-Ziane*).

Oulad-Çrheïr, dont les chefs sont M'hammed *ben Çrheïr* et Ahmed *ben Miloud* ;

Oulad-Abbou ; dont le chef est Djeloull-ou-Abbou ;

Oulad-iTmouri, dont le chef est Slimane *ben Çalah* ;

Oulad-Thaïeb, dont le chef est Elhadj-Larbi ;

Oulad-Haddou, dont le chef est Moulaï-Ahmed *ben Haddou* ;

Oulad-M'barec, dont le chef est Moulaï-Saïssi ;

Oulad-Chekroun, dont le chef est Moulaï-Al Rhazi ;

Oulad-Djebour ben Brahim, dont le chef est Sidi Mohammed *ben Djebour* ;

Oulad-Yakoub, dont le chef est Moulaï-Ahmed *ben Yakoub* ;

Oulad-Belgassem Tekounine dont le chef est Sidi Mohammed *ben Djeloul ben Idris* ;

Les **Oulad-Makhlouf** qui sont groupés en

Oulad-Harich, dont le chef est Moulaï-Ahmed Anane ;

Oulad-Bouadjadja, dont le chef est Sidi Mohammed *ben Bouadjadji* ;

Oulad-Benazza, dont le chef est Moulaï Abderrahmane *ben Bouazza* ;

Oulad-Boumeziane, dont le chef est Sidi Elhadj-Mohammed El Meziani ;

Oulad-Sidi Ali ben Aïssa, dont le chef est Moulaï-Elhadj Ahmed *ben Azouz* ;

Oulad-Mohammed, (dont l'ancêtre fut Sidi Mohammed *ben Athik ben Moussa*) et qui ont pour chef actuel Moulaï Ahmed *ben Mohammed* ;

Oulad-Ammar, dont le chef est Moulaï-Ammar *ben M'hammed* ;

Oulad-Guedda (ou Djedda), dont le chef est Moulaï-Abou Alam *ben Guedda* ;

Oulad-Ala, dont le chef est Moulaï-Al Arabi ou Ala.

Les **Oulad-Guémal** (ou *Djemal* ou *Djamel*) comptant cinq fractions :

Oulad-Djebbour, dont le chef est Sidi Mohammed *ben* Benaïssa ;

Oulad-Maâli, dont le chef est Sidi Elhadj-Mohammed ;

Oulad-Belâïd, dont le chef est Moulâi-Benkeroum ;

Oulad-Azzi, dont le chef est Moulâi-Elhadj-Touhami ;

Oulad-Abdelhak dont le chef est Sidi Mohammed *ben* Abdelhak.

(Parmi les ancêtres des *cheurfa djemaliine* on relève le nom de Sidi Mohammed El Aïch *ben* Naceur *ben* Mançour *ben* Yakoub *ben* Allal, qui s'illustra au cours de la VII^{ème} corne.)

* * * *

Quant à la fraction *Cherrafa*, outre les deux groupements de *cheurfa Oulad-Djebbour* (descendants des Sidi Djebbour *ben* Çamah fils de Sidi Abdelmalec, santon de *Tadraclout*), et les *Oulad Bouziane*, elle compte des *haratsine* et des étrangers.

On retrouve aussi les *Bni-Hassène* dont le père fut Sidi Mohammed *ben* Sidi Abdelmalec, santon de *Tadraclout* et descendant du *kothb* Moulâi-Abdeslam *ben* Machich, le saint du Djebel-el-Alam.

.

Les *cheurfa d'El Maïz*, que Al Achmaoui dénomme aussi *Bni-Ounif*, descendent de Sidi Abdeldjelil par l'un de ses fils, Ahmed, également de la lignée de Ahmed *ben* Mohammed *ben* Moulâi-Ildris 'l-Açrheur par Moulâi-Abdeslam *ben* Ayïoub.

Ahmed l'un des onze fils de Sidi Abdeldjelil, dont les sept aînés, encore célibataires furent tués en djehad, à la journée de *Benahdar*, s'en alla à Figui non loin d'*El-Hammam* et s'établit dans la kasba qui porta le nom d'*El Maïz*. Il était surnommé *Abou-Ennif* (l'homme au gros nez) ; c'est pourquoi certains de ses descendants prirent le générique de *Bni-Ounif*.

*
* *

Les Ziania

Non loin de la verdoyante oasis de Figui, au confins de l'Extrême Sud oranais, l'accueillante zaouïa de Kenadza dresse ses minarets et se koubbas, dans le calme et la paix.

Vouée à son fondateur, le saint, l'élus parmi les élus, l'apôtre, Elhadj-M'hammed-*ben*-Aberrahmane *ben* Abou-Ziane-el-Kendoussi, plus connu sous l'appellation de

Moulai-Bouziane,

la confrérie des *Ziania* n'a jamais dérogé au culte consacré par le Maître.

De naissance noble, Moulai-Bouziane vit le jour dans la vallée de l'oued-

Draâ (Maroc), vers la fin de la XI^{ème} corne de l'Hégire. Dès son bas-âge, il fut doué des plus grandes qualités et reçut la plus complète instruction koranique à l'Université Karouïine de Fez. Tout jeune thaleb il avait déjà le pouvoir de faire des miracles. C'est ainsi que l'huile, qui devait servir à rétribuer son professeur, coulait seule de sa plume : fait pour lequel il fut accusé de sorcellerie par le Sultan de Fez ; ce qui le détermina à quitter, en hâte, la ville et à se réfugier au Tafilalet. Dans cet exil, un premier bonheur lui vint d'un saint homme, Sidi M'barek *ben* Abdelaziz, qui l'accueillit charitablement, le consola et l'initia à l'ordre des *Nacerîa*, dont il était le mokaddem. Ensuite de quoi, le fervent néophyte partit pour La Mecque, où se précisa, plus encore, son don de *karama*.

A son retour, il accomplit un véritable périple apostolique ; traversant en tous sens l'Egypte occidentale, la Cyrénaïque, la Tripolitaine, où il séjourna à Benghazi, à Tripoli de Barbarie et à Zouara ; il visita ensuite le tombeau du cheïkh réputé Sidi Abou-l'Abbas Ahmed-Zerrouk-el-Bernoussi, à Mesrata

Puis, toujours islamisant, Moulâi-Bouziane longea les Hauts-Plateaux ; et, pénétrant dans le Sud Oranais, il atteignit le Haut-Guir, où une tribu très importante, les Douï-Menîa, lui offrit une hospitalité si généreuse, qu'elle le détermina à s'installer parmi elle. Il établit donc ses pénates apostoliques à un endroit qu'il appela Kenadsa, de son surnom *Kendoussi* : élève, disciple. Des auditeurs vinrent en foule à ses conférences ; et, les nomades, même parmi les chaamba et les touaregs, affluèrent en ce lieu privilégié.

Le prestige religieux et la suggestion thaumaturgique du santôn eurent, dès lors, un effet des plus heureux pour la sécurité du grand désert, jusqu'alors infesté de brigands ; aussi, peut-on dire que Moulâi-Bouziane fut un facteur des plus puissants pour la pénétration des caravanes au centre de l'Afrique, lesquelles ne voyagent, d'ailleurs encore, que sous sa puissante protection. De ses incontestées *karamate*, la plus persistante, celle que les nomades content toujours avec un grand respect, est la suivante :

Un jour que le saint était en prières, dans la mosquée, des voleurs s'emparèrent des troupeaux de la zaouïa. Mais, alors qu'ils s'éloignaient, en hâte, le Châtiment surgit tout-à-coup sous la forme et les traits de Moulâi-Bouziane, mettant en joue, avec son bâton, les bandits qui tombèrent morts. Tous les bergers qui avaient appelé à l'aide furent témoins du miracle et ramenèrent les troupeaux au Cheïkh, lequel n'avait pas cessé de prier ni d'instruire ses disciples.

Ce miracle constitue la ligne de conduite des descendants de l'ouali qui, grâce à leur bonne renommée, exercent sur le désert une surveillance beaucoup plus efficace que ne le pourraient faire les *mehallate* les mieux armées.

Après avoir réuni ses doctrines ésotériques, en somme corrélatives des préceptes d'Abou-l'Hassène ech-Chadeli, et institué quelques prières surérogatoires, Moulâi-Bouziane constitua un *diqr* personnel qui devint la voie de sa confrérie, laquelle prit le nom de *Zianîa*.

Le 1er jour du mois de ramdhane 1145 de l'Hégire (1732), après avoir présidé les prières publiques, le saint homme annonça aux fidèles que sa

mort était proche ; puis, prenant à part un de ses disciples il le chargea d'aller annoncer cette nouvelle à un ami.

— Dois-je, ô Maître, me hâter de vous le ramener ? demanda l'émissaire.

— Non, répondit le Cheïkh, car il est écrit que nous ne nous reverrons plus sur cette terre.

En effet, dix jours après, Moulâï-Bouziane mourut et fut enterré à Kenadsa, qui est demeuré le lieu de sépulture de la famille, parmi laquelle, sur son ordre formel, sont recrutés tous ses successeurs dont :

l'aîné de ses fils :

Sidi Mohammed dit *Belaaredj*, savant distingué qui, énergique chef de la confrérie, continua à protéger les caravanes, — ce que firent et ce que font encore rigoureusement, ses descendants, — si bien que le Commandant Rinn écrit :

« Dans la pratique la spécialité des Zianïa est de conduire les caravanes et de les protéger contre les brigands et les coupeurs de routes ; ils sont les pilotes du Sahara. Pas un commerçant n'oserait faire partir un convoi de marchandises dans le Sud, sans en avoir, au préalable, assuré la protection par les Zianïa. En échange de la ziara fournie et de l'acte de déférence, fait vis-à-vis de lui ou de ses mokaddems, le chef de l'Ordre donne sa bénédiction et un *rekkab* muni d'une lettre portant son cachet. Ce *rekkab* sert à la fois de guide et d'imam à la caravane. Outre la connaissance qu'il a des chemins et des hommes du pays, il est, par son caractère religieux et sa qualité de frère-profès de Moulâï-Bouziane, la meilleure sauvegarde possible pour les chameliers et pour leur chargement. » (*Marabouts et khouans*, p. 412, Jourdan, éditeur, Alger, 1884).

Sidi Belaaredj donna une expansion considérable à l'Ordre et créa diverses zaouïas, instituant même des correspondants au Soudan, au Sénégal et dans toute l'Afrique centrale. Il eut avec le Sultan du Maroc de bonnes relations ; et dans la suite, la famille fut non-seulement exemptée de tous impôts, mais encore comblée de présents royaux.

Après une vie très active, Sidi Belaaredj mourut le lundi 18 Rebiâ et-tsani de l'an 1175 (1761 de J.-C.), laissant la zaouïa à son fils,

Sidi Bou-Médine, lequel accomplissait le pèlerinage de La Mecque et qui, à son retour, développa les théories de l'ancêtre partout où il passa. Dès sa rentrée, pourtant, il eut à raffermir son autorité et à reprendre intensément le cours de ses occupations spirituelles, car déjà se dessinait le mouvement de « *renaissance mahométane* » provoqué par les docteurs de l'Islam, tels que Sidi Ahmed-et-Tidjani, Sidi Abderrahmane-Boukobrîne et autres.

La mort ravit Sidi Bou-Médine-ould-Belaaredj à la fleur de l'âge et en pleine célébrité, dans la nuit du mercredi 27 Rebiâ et-tsani de l'an 1204 de l'Hégire (1790).

Son successeur,

Sidi Mohammed dit Abdallah ben Bou-Médine, l'aîné de ses fils, était jeune encore lorsque lui échut la *baraka*. Il continua activement l'œuvre de ses prédécesseurs et obtint une renommée de plus en plus soutenue, bien que vivant en dehors des choses de ce monde. Il mourut vraisemblablement aussi en Rebiâ et-tsani de l'an 1242 de l'Hégire (1825 de J.-C.).

Son fils,

Sidi Bou-Médine-ould-Abd Allah, dut user de toute son influence pour ramener à lui un grand nombre de khouans du Moghreb central qui, effrayés par la venue des Français en Algérie, avaient abandonné leurs régions. Son rôle se manifesta aussi actif pour la sauvegarde des caravanes. Il retourna à Dieu, en Djoumada-etsani 1268 de l'ère musulmane (1852 de J.-C.).

Ce fut son frère et successeur.

Sidi Mohammed-Mosthfa qui, le premier des chefs Zianîa, eut des relations, fort courtoises d'ailleurs, avec les Français. Il ordonna formellement à ses mokaddems du Tell et des Hauts-Plateaux d'accepter notre domination



Sidi Mohammed-Belaredj
dans sa Zaouïa de Kenadza, en 1925.

et adressa même un message d'*amane* à certains de nos généraux. D'ailleurs, il est de règle chez les descendants de Moulai-Bouziane, d'observer la plus grande neutralité entre les divers *çoffs* ; sans jamais, pourtant, refuser l'hospitalité ni aux uns ni aux autres. Et même, les Oulad-Sidi-Chikh ne purent circonvenir les *Zianîa* bien qu'un grand nombre de Cheraga soient affiliés à cet ordre. Il est à citer que les premiers insurgés du Cercle de Gélyville qui, en 1881, offrirent volontairement leur soumission, étaient pour la plus grande part, des affiliés de Kenadsa.

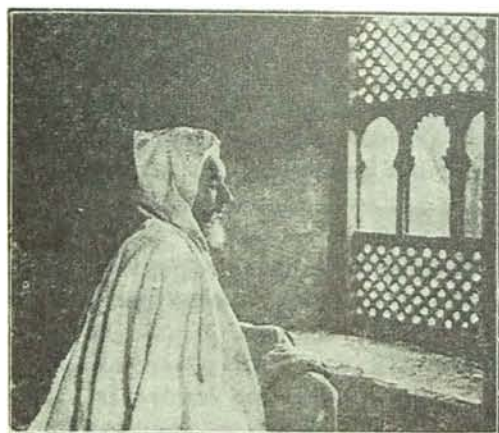
A Sidi Mohammed-Mosthfa, succéda son fils,

Sidi Mohammed-Abd Allah, qui nous prêta ouvertement son concours chaque fois qu'il le put, surtout lors de l'expédition dans le Haut-Guir, dirigée en 1870, par le Général de Wimpfen, lequel lui sut gré d'avoir aussi largement que généreusement ravitaillé sa Colonne. Au moment de l'expédition du Général Delebecque contre Bou Amama, Sidi AbdAllah-ould-Mosthfa demeura sourd aux exhortations de ce dernier et lui interdit même l'accès de son district. Il se réfugia dans la paix d'Allah le jeudi 26 dzou-elhidja de l'an 1312 de l'Hégire (1894), au moment du *rhroub ech-chems* (c'est-à-dire au moment où le globe solaire disparaît à l'horizon). Il laissait la direction des *Zianîa*, à son fils,

Sidi Brahim, qui, à l'instar de certains de ses ancêtres, fut la bonté même. Très aimé, très respecté, mais très craint aussi par les gredins, Sidi Brahim témoigna au Gouvernement français d'un dévouement et d'une amitié d'autant plus louables que, indépendant, ce chef religieux n'était tenu envers nous à aucune obligation. Toutes les Colonnes qui, depuis 1894, parcoururent le Sud, de la Zousfana au Tafilalet, trouvèrent en l'ouali Sidi Brahim et en ses mokaddems, dépêchés par lui, un appui vraiment efficace. Souventes fois nos troupes furent guidées d'après leurs indications vers des points d'eau difficiles. Nous devons, d'ailleurs, à ce loyal cheikh, la rentrée dans nos rangs de nombreux insoumis, parmi lesquels les Bni-Guil. Il fut de plus d'un puissant concours, ainsi que le reconnurent les généraux d'Aïn-Sefra, lors de toutes les expéditions du Touat, du Haut-Guir et nous facilita réellement l'accès de Bou-Dnib en 1908.

Atteint de cécité, Sidi Brahim rendit son âme au créateur le 17 djoumada-elouëll 1331 (1913 de J.-C.). Depuis plusieurs années déjà, il était effectivement suppléé par son neveu qui, d'ailleurs, lui a succédé, le sympathique directeur actuel de la zaouïa de Kenadsa,

Cheikh Mohammed-Belâaredj, homme très intelligent, fort instruit



Sidi Mohammed-Belâaredj
dans sa zaouïa de Kenadza.

et qui possède de remarquables qualités de cœur et d'esprit. Ce digne *ouali*, très dévoué à la cause française, arriva au pouvoir peu avant la déclaration de la Grande guerre. Spontanément, il ordonna à tous ses mokaddems du territoire algérien de faciliter, voire même de provoquer, les recrutements ; et, fort généreusement, il mit des subsides à la disposition des familles d'engagés sans ressources. Ses émissaires parcoururent tous les Hauts-Plateaux et le Tell, semant la bonne parole, relevant les courages et réconfortant les esprits souvent prévenus. Défense ex-

presse fut aussitôt faite par ce grand Maître, de pénétrer ou de passer dans son immense principauté, aux messagers suspects venant du Maroc,

lesquels durent rebrousser chemin ; lorsque, toutefois, ils n'étaient pas livrés aux autorités de Bou-Dnib.

Sidi Mohammed-Belâaredj, dont la générosité est légendaire, souscrivit et fit souscrire, pour une très large part, aux Emprunts nationaux.

De plus, ami du progrès et admirateur de nos institutions et de nos industries, il a autorisé de nombreux prospecteurs français à rechercher les gisements miniers qui abondent dans ses vastes domaines ; et il a grandement favorisé surtout l'exploitation des couches carbonifères de Kenadsa, qui pendant la guerre, ont tant aidé au trafic de l'Etat-Algérien.

En résumé, tous les faits et gestes du réputé Chef des *Zianîa* sont empreints du plus sincère loyalisme à l'égard de la France, qu'il juge être une puissance de justice et de paix. Aussi, tous les missionnaires comme tous les militaires de l'Extrême-Sud, grands et petits, se plaisent-ils à le proclamer « bienveillant ami des Français ! »

Kenadza 1925-1931.

N. B. — *Nous devons à l'obligeance de Sidi Mohammed-Belâaredj d'avoir pu recueillir l'intéressante documentation sur les cheurfa de Figuig. En effet, devant l'opposition marquée des Autorités locales, d'alors, ce chérif ne craignit pas de se déplacer pour nous recevoir, lui-même, chez les Cheurfa d'Oudarhir.*

.....

Nous avons, pour la dernière fois, rencontré ce digne marabout il y a quelques mois à peine et passé auprès de lui une agréable journée à Figuig chez les Cheurfa de Zenaga. Rien alors ne faisait prévoir une fin aussi subite laquelle a jeté la consternation parmi toutes les populations du Sud Oranais et Marocain et celles du désert.

C'est ainsi que notre vieux et fidèle compagnon de route, le khodja Si Larbi Belhadj — lui aussi un dévoué à la cause française — nous faisait part de cette mort, en son style typique :

« La louange à Allah !

« Après le salut le plus complet sur vous deux qui nous êtes chers à tous...

« Je vous fais connaître que l'ami qui vous aimait et que vous aimiez, qui doit être inoubliable dans une vie, ce grand ami de la France, cheikh Sidi Mohammed Laâredj, chef de la zaouïa de Kenadza, est décédé le 13 février....

Combien de regrets autour de cette mort !

De toutes les villes, de tous les points du Sud et du fond du Sahara, sont venus et viennent encore des pèlerins pour exprimer leurs condoléances à la famille et aux thalba éplorés.

Sur Lui la miséricorde d'Allah !

.....

A son fils, Sidi Abderrahmane, aux autres enfants de ce chérif regretté, et aux cheurfa de Figuig, nous présentons nos sentiments de sincère affliction.

Février, 1934.



S. E. Si Ahmed Benhaddou

(pacha de Figuig)



S. E. Benhaddou Ahmed ben Mohammed ben Haddou qui a pris comme patronyme le nom de son aïeul, est né à Tanger en 1881.

Issu d'une famille d'auxiliaires dévoués au Makhzène, il appartient par sa mère, Lalla Khedidja bent Lalla Fethoum, à la descendance du santon du Djebel-el-Alam Moulai-Abdesslam ben Machich ; quant à son père, Sidi Mohammed ben Elhadj-Haddou, il était originaire des *Guerrouane* et appartenait, avant de servir à Tanger, au Makhzène de Meknès.

Si Ahmed fit de bonnes études secondaires au Djamaâ Sidi Abdesslam Ettouzani, à Tanger, et il devint ainsi un fkih assez savant pour être choisi comme secrétaire par son parent, alors pacha de Figuig et kaïd de l'Oasis, Sidi Mohammed el Medjboud, actuellement pacha de Mogador. Après un court stage en ces fonctions, Benhaddou, qui avait su mettre ses qualités en relief, fut choisi en 1911 comme pacha de Figuig. Depuis cette époque ses efforts constants ont assuré la rentrée des impôts et le maintien de l'ordre. Il dut agir dans ce sens, on le conçoit, avec beaucoup de tact au milieu de ces contribuables à l'esprit plutôt susceptible.



S. E. Si Ahmed Benhaddou (pacha de Figuig).

Fidèle aux instructions du Protectorat, le pacha Benhaddou facilita les innovations diverses qui ont quelque peu modernisé la région.

Il encourage l'enseignement français et, grâce à lui, les notables de Figuig n'hésitent pas à confier leurs garçons à divers établissements scolaires. Lui-même encourage dans leurs études ses fils, Si Boubekr et Si Mohammed, aînés du jeune Thaïeb.

Le Pacha Benhaddou sait quelque peu de français. C'est un chef énergique mais d'un abord aimable. Il est allié au chérif Sidi Amar ben M'hammed chef des *Oulad-Amar ben Makhlouf Ezziani*.

Figuig 19 janvier 1925.

* * *

De même que l'Oasis de Figuig, les *Bni-Guil* — ou *Bni-Oukil* — du Sud font partie du Cercle de Figuig, *Territoire des Hauts-Plateaux*, et se subdivisent en six kaïdats.

Oulad-Farès, kaïd : **Ahmed ould Ali ben Boudjemâ** ;

Oulad-Belhassène, kaïd : **Embarec ben Toubache** ;

Oulad-Brahim, kaïd : **Abderrahmane ben Ahmed ben Elkbir** ;

Oulad-Ahmed ben Amar, kaïd : **Elhabib ould Elmekki** ;

Oulad-Hadjj - kaïd : **Mohammed ben Amrane** ;

Oulad-Yqub, kaïd : **Ahmed ould Djelfi**.

Cette tribu compte aussi de nombreux cheurfa, puisque remontant d'ailleurs à un ancêtre commun Sidi Oukil, connu à l'*Oum-Errbiâ* et biographié d'autre part (Voy. ci-avant : Région de Meknès).

Egalement dépendant du *Territoire des Hauts-Plateaux* et formant le Contrôle civil de Berguent sont :

Les *Bni-Mathar*, dont le kaïd est **Mohammed ould Mejdoub** (ou *Méjboub*) formant une petite tribu inféodée aux *Mehaïa* ; comme eux et leurs voisins *Sedjâa* — ou *Chedjâa* — ils nomadisent une grande partie de l'année entre le *Dahra* et les *Angad*. Leur terrain de parcours est assez vaste si l'on considère que le *Dahra* marocain est limité au Nord par les *Monts Debdou* et *Oulad-Ameur* ainsi que par un long talus montagneux qui le sépare de la plaine des *Angad*, talus dont les *Djebel Bni-Bouzezzou* et *Zekkara* sont les degrés inférieurs ; à l'Est, il est limité par la frontière Algérienne ; à l'Ouest, par le *Rekkam* et au Sud par les dernières pentes du Grand-Atlas et le bassin du *Guir*.

* * *

Les *Bni-Mathar* sont arabes et bien que familiarisés avec les dialectes tamazirht, tous parlent la langue arabe. En dehors de la transhumance ils s'occupent de leurs cultures dans la vallée du *Ras-el-Aïn* de l'*Oued-Bni-Mathar* qui continue l'*Oued-Zâ*. La ville de Berguent porte aussi le nom de *Ras-el-Aïn* et ils y ont, en association avec les *Mehaïa*, une kaçba où ils entreposent leurs biens et leurs grains. Certains des *Bni-Mathar* prétendent appartenir à la même tribu que les *Bni-Mathar* de Saïda, tandis que d'autres affirment que

leurs ancêtres sont originaires de la Saguiet-elhamra : ils seraient donc cheurfa idrissides : thèse acceptable.

Leurs principales fractions sont les : *Oulad-Kaddour* ; *Fokara* ; *Oulad Bni-Aïssa* et *Oulad-Hammadi*.

* * *

Les *Oulad-Bakhti* ont pour kaïd **Si Hamza ben Hammada** ;

Les *Oulad Sidi Abdelhakem* sont commandés par le kaïd **Si Mohammed ben Thaïeb**. Quant aux :

Oulad Sidi Ali Bou Chnafâ ils se subdivisent en cinq fractions :

Oulad-Rhoziel, kaïd : **Si Elhadj ben Moussa** ;

Oulad Bouras, kaïd : **Si Elhadj Saïd ben Amar** ;

Oulad Sidi Ameur, kaïd : **Si Ahmed Belkheir** ;

Touhama, kaïd : **Si Mohammed ben Maâmmar** ; et

Oulad Messaoud, kaïd : **Si Abdelmalec ben Madani**.

La tribu des *Oulad Sidi Ali Bouchnafa*, comme les *Aït-Tserrhouchène* et autres tribus dites du Sud, et les *Oulad Sidi M'hammed ben Ahmed*, ont leurs dépôts de grains au pied du Grand-Atlas, tandis que celles dites du Nord : *Bni-Mathar* ; *Mahja* et *Sedjâa* elles ont les leurs sur les rives septentrionales du même massif.



Si Mohammed-n'Gadi

(kaïd des Bni-Bouzeggou)

Quant aux *Bni-Bouzeggou*, qui font partie du contrôle d'El Aïoun Sidi Melouc, c'est un district ayant pour chefs le kaïd n'Gadi et le kaïd Bousm'ha ben Bachir et s'étendant de l'Est à l'Ouest, depuis l'Oued-Rdim jusqu'à l'Oued-Zâ. Il empiète au Nord sur une partie de la plaine des *Angad* et est limité, au Sud, par les montagnes des *Oulad-Bakhti*. La tribu est sédentaire et a ses tentes dans les vallées très bien cultivées. On y parle aussi bien l'arabe que le tamazirht. Encore au temps du sultan Moulâi-Abdelaziz les principales fractions des *Bni-Bouzeggou* étaient : les *Haddiine* ; — groupement de berbères dont la mère était chrétienne — les *Oulad-Moussa*, cheurfa originaires de Figuig ; les *Oulad-Ali* ; les *Oulad-Benyoussef*, qui se disent cheurfa idrissides et dont les ancêtres seraient venus des *Bni-Ouaraïne* ; les *Messamsa* originaires des *Bni-Snassène* ; les *Oulad-Tanhaoualët* venus des *Metlou* ; et les *Oulad Ali-ben-Ahmed* cheurfa d'Oudarhir, y installés depuis deux siècles environ et descendant du chérif d'Oudarhir, Moulâi-Ali ben Mohammed.

Actuellement les *Bni-Bouzeggou* sont administrativement groupés en deux kaïdats : celui des *Haddiine* et celui des *Bni-Bouzeggou* et *Oulad Sidi Belkassem Azeroual*, ce dernier dirigé par **Si Mohammed-n'Gadi-ould-Hommada ben Cheïkh M'hammed**.

Le kaïd N'Gadi est né, il y a environ trente-sept ans, à *Tanecherft*, dans le douar *Oulad-Moussa ben Abbou*. Il fut khelifa de son frère Mohammed, mort kaïd à quarante-cinq ans, en 1916, et qui avait succédé à leur père Hammada déjà kaïd makhzène, en renom, sous Moulâi-Hassène.

Alors que khelifa, feu Mohammed-Fetthoum elkbir ben Hommada fit partie de l'escorte des chefs régionaux chargés d'accompagner à Fez, Elhadj-Mohammed-Çrheïr ould Bachir chef des insurgés *Bni-Snassène*. Il prit part aux côtés de son père à toutes les expéditions makhzène régionales, s'y distingua et, fait kaïd, mourut sans enfant en 1916.

N.B. — Dans cette région, les fils consanguins de même prénom se distinguent par l'adjonction, au leur, du prénom de leur mère : c'est pourquoi, le kaïd était nommé Mohammed Fetthoum-elkbir ben Hommada (Fetthoum est la forme berbère de Fathima).

Son frère et khelifa Mohammed *ben* Hommada, dit n'Gadi, (des *Angad*) était alors en Colonne où il se distingua aussi. Il continua donc à exercer le commandement des *Bni-Bouzeggou*.

C'est sous tous les rapports un kaïd actif, dévoué au Makhzène et au Protectorat. La vie moderne ne l'a pas pris au dépourvu car, en bon chérif, enclin par expérience comme par atavisme aux alea de la vie et des événements politiques, il sut s'assimiler aisément toutes les innovations. C'est ainsi que, tout en débarrassant son territoire des malfaiteurs, prend-il le temps de propager l'enseignement primaire et d'intensifier la culture moderne dans le « bled ancien comme.... Mesraïm. »

Allié selon la coutume familiale à une chérifa des *Oulad-Ali-ben-Ahmed*, le kaïd n'Gadi a trois fils : Hommada ; Ali et Mohammed.

* * *

Egalement, au Contrôle d'El Aïoun, appartiennent les :

Bni-Mahiou (fr. des *Bni-Snassène*) dirigés par le kaïd : **Si Bachir ben Lahssène** ;

Bni-Oukil (dont nous avons déjà indiqué l'origine et l'ancêtre) avec comme kaïd : **Si Lakhdar ben Mohammed**.

Sedjâa — ou *Chedjâa* — (cités ci-avant) et dont le kaïd est : **Si Laredj ben Mohammed**.

El Aïoun-Sidi-Melouc. 1923

Sidi-Chikh Mohammed-Lakhdar

(kaïd de El Aïoun-Sidi-Melouc)



Le kaïd d'El Aïoun Sidi Melouc et des *Oulad Sidi-Chikh*, Si Mohammed-Lakhdar est petit-fils de Bou-Amama, par son père Sidi Thaïeb,

Bou-Amama qui est bien connu pour avoir fomenté l'insurrection Sud-oranaise en 1881 était un descendant de Sidi Tadj — père des *Oulad Sidi Tadj* — treizième fils de Sidi-Chikh. Dès 1875, établi au kçar de Moghrar Ettahtani, district d'Aïn Sefra d'Oranie, il prêchait le *djihad*, ravivant ainsi la flamme de la rebellion de ses parents d'El Abiodh Sidi-Chikh qui, depuis 1864, étaient en *siba* latente. On sait en effet que Si Slimane ben Kaddour, chef des *Oulad Sidi-Chikh-Rhoraba*, nommé agha de Géryville en 1868, puis des *Hamiane*, fut révoqué de son commandement à la fin de 1871, alors qu'il s'employait à soulever le Sud-oranais.

Le meurtre du lieutenant Weinbrenner, — du service topographique alors en mission près du Chott Tigri, — en avril 1881, par un rezzou de *chikhia*, fut le signal de l'insurrection, à laquelle prirent part tous les nomades du Sud-Ouest, affiliés à cette secte. Ces évènements, coïncidant avec le massacre de la mission Flatters par les Touareg-hoggar et les intrigues des *Snoussia* de l'Est, révélaient un mouvement panislamique qu'il convenait d'enrayer énergiquement. Or, la plus grande partie des contingents algériens faisant alors partie de l'expédition de Tunisie, le marabout Bou-Amama s'avance sur les Hauts-Plateaux Oranais jusqu'à Chellala où, le 14 mai 1881, à la tête de forces considérables, il défait la Colonne Innocenti ; puis, il parcourt les Hauts-Plateaux, incendiant et massacrant partout sur son passage. Il reprend ensuite le chemin du Sud avec un énorme butin. Mais, peu après, la Colonne Delebecque se concentre dans le Sud. La ligne de chemin de fer d'Arzew à Saida est prolongée de cent-quinze kilomètres, en sept mois ; tous les kçour sont occupés. Et, à la fin de l'année 1881, les insurgés, rejetés au Maroc et sur la frontière algérienne, s'échelonnent d'El Aricha à Géryville, Mécheria et Aïn Sefra. Au cours de ces opérations le Colonel de Négrier, passant à la zaouïa d'El Abiodh, ordonne le transport à Géryville des restes de l'ouali Sidi-Chikh et fait sauter la koubba où se tenaient les réunions séditieuses.

Depuis, la koubba a été reconstruite et « le corps de Sidi-Chikh l'a réintégrée. »

Après avoir séjourné un certain temps au Gourara puis dans l'Oasis de Figuig, Bou Amama rejeté vers le Nord fonda en 1883, à dix-sept kilomètres de Berguent une zaouïa à l'endroit dit de l'Oued-elhaï près de l'Aïn-Rhina, au douar dit depuis des *Oulad-Sidi Chikh*, lequel actuellement fait partie du contrôle d'El Aïoun-Sidi Melouc. Là, il recueillait tous les mécontents d'un régime ou d'un autre, se formant ainsi un noyau tant de défenseurs que d'adeptes.

Lors des soulèvements provoqués en Maroc-oriental par le rogui Bou-Hamara, le *Chikhi* ne manqua pas d'appuyer les prétentions de ce hardi prétendant. En mai 1904 il s'installa à Guefaït avec près d'un millier de tentes toutes disposées en faveur de la dissidence. Mais pillé par les *Bni-Mathar*, les *Oulad-Ameur* et les *Bni-Yala*, Bou Amama se transporta chez les *Zekkara* où il se tint de préférence pendant la première période de luttes entre le Makhzène et le « rogui à la bourrique »; puis, lorsque les hostilités s'apaisèrent dans cette région, il installa enfin ses gens et sa suite aux alentours de la kaçba d'El Aïoun Sidi Melouc où fut alors créée une nouvelle zaouïa. Mais il ne devait pas survivre longtemps à ces grandes fatigues car, vieux déjà, la mort le surprit à Bou-Rdim dans la vallée de l'Oued-Rdim, et son corps fut ramené à la zaouïa d'El Aïoun, où est son kbor.

Sidi Mohammed dit Bouamama (l'homme au turban) était fils de Sidi Larbi ben Chikh ben Horma ben Mohammed ben Ibrahim ben Sidi Tadj treizième fils de l'illustre Sidi Abdelkader — dit *Sidi-Chikh*.

Sidi Abdelkader dit *Sidi Chikh* était fils de Mohammed ben Slimane ben Abi-Smaha ben Belkaïa ben Abi-Lila Aïssa ben Maâmar (le premier émigré au Moghreb, venant d'Ifrikiâ, après un séjour à Barka) ben Slimane-el-Alïa ben Saâd ben Aâkil ben Hafidh — dit *Berrahmet-Allah* — ben Askeur ben Zeïd ben Ahmed ben Aïssa ben Tsoudi ben Mohammed-echchaïb ben Aïssa ben Zidane ben Yazid ben Thoufil ben Mediou ben Azrou ben Cefouane ben Mohammed ben Abderrahmane ben Abi-'l-Baka-el-Abed surnommé Abou-Bekr Ceuddik compagnon et beau-père du Prophète et premier khalife de l'Islam.

Groupés sous le nom de *Boubekriâ*, les descendants de ce khalife s'érigèrent en tribu. Ils devinrent tellement autoritaires qu'ils furent expulsés de La Mecque : ils s'expatrièrent alors en Egypte où ils ne furent pas plus tolérés en raison de leurs ambitions politiques ; c'est pourquoi, après un séjour à Barka de Cyrénaïque, ils se fixèrent en Ifrikïa où ils exercèrent une réelle influence spirituelle, jusqu'en 771 = 1370, date de l'avènement du prince hafside Abou-'l-Abbas Ahmed ben Abd Allah à qui ils ne durent point plaire. C'est alors que Sidi Maâmar chef des *Boubekriâ* résolut d'émigrer en Moghreb el Adna. Il emmena avec lui, comme vassaux, les chefs et ancêtres des *Akerma*; *Oulad-Abdelkrim* (Traffi) ; *Oulad-Ziâd* ; *Rezaïna* et une partie des *Hamïane-Djemba*. Ce fut avec l'aide de ces groupements qu'il s'installa dans les environs des *Arbaouate*, où la tribu des *Bni-Ameur* leur offrit une large hospitalité. Encouragés par ces avances, les *Boubekria* se fixèrent dans la vallée de l'Oued el-Galeïta où deux kçour furent contruits qui portèrent les noms de *El Arbâ el-Foukani* et *El Arbâ et-Tahatani*. C'est dans ce dernier kçar que Sidi Maammar fut enterré et sa koubba fut la première de celles des ancêtres des *Chikhia* sur le sol algérien ; elle abrita peu après les restes de son fils, Sidi Aïssa Boulilla, et ceux de son petit-fils Belhaya.

Pendant quatre générations, les *Boubekria* séjournèrent dans cette vallée, où naquit aussi, vers le commencement de la IX^{ème} corne Sidi Bousmaha qui, après s'être fixé dans l'Ouest, mourut en Egypte, au cours du pèlerinage canoniqué. Son fils aîné Slimane ould Bousmaha s'établit à Figuig où il fut inhumé dans sa zaouïa de *Bni-Ounif* vers 945 = 1539. Là des oukils recueillent encore les ziara offertes en hommage à sa piété. Ses trois enfants eurent un grand renom ; l'aîné, Mohammed ould Slimane qui a son tombeau à Chellala-Dahraniâ, fut le père d'Abdelkader dit *Sidi Chikh* ; le cadet Ahmed dit *El Medjdoub* (le taciturne) créa les *Oulad Sidi-Ahmed el-Medjdoub* il a sa koubba à Asla ; enfin, Lalla Ç'fia, patronne du *Kçar-Çfissifa* et des *Oulad-en-Nehar*, qui fut la mère de Yahia ben-Çfia, illustre marabout, retiré aux *Bni-Snouss* où il créa une zaouïa importante qui recèle sa sépulture.

Le puissant ouali et thaumaturge, Sidi Abdelkader dit *Sidi Chikh* naquit en 951 = 1544, Il avait été marqué du sceau des élus, alors qu'encore dans le sein de sa mère, *Sitta bent Sidi Ali-ou-Essaid*. En effet, un jour qu'avec son garçonnet Ibrahim elle se rendait à *Rhassoul*, un lion les rencontra : à cet instant une voix impérative se fit entendre : « *Par Allah, Ibrahim sauve notre mère, ou bien c'est moi qui anéantirai ce lion !* » Alors subjugué, l'interpellé saisit par l'oreille le Roi des animaux qui, devenu subitement doux comme un agneau, se laissa conduire au grand ébahissement de la foule laquelle proclama que « *la fleur près d'éclore serait l'orgueil de la branche qui l'avait portée* ».

Le petit prodige, qui reçut le prénom d'Abdelkader, fut initié aux premières sourates par son père et ses oncles ; puis, devenu thaleb, il alla continuer ses études à Figuig, auprès du cheikh connu Si Ahmed-Benaïssa El Kerzazi qui le prépara à suivre utilement l'enseignement du maître Sidi M'hammed ben Abderrahmane Essaheli, disciple du Santon Sidi Ahmed Benyoussef. Son directeur spirituel s'efforça d'exalter son esprit et, après un temps de retraite, lui confia la mission d'islamiser les foules ignorantes : « *Pars, mon fils, visite cet immense domaine de l'ignorance, en lequel les hommes se meurent et s'agitent sans direction et sans foi, donc sans idéal. Instruis-les, d'abord, puis tu les rallieras, selon ma règle, à l'Ordre si pur des Chadoulia. Qu'Allah te guide dans la Voie de la réussite* ».

Le jeune missionnaire partit aussitôt pour le Moghreb al-Aksa où il commença sa tournée apostolique. Cependant, désireux de s'installer à son tour, il pensa à un endroit dont la végétation l'avait charmé et s'y établit avec ses adeptes déjà nombreux ; c'était près d'*Elhassi-el abiadh* (le puits blanc). Là, fut aussitôt bâti le premier des cinq kçour, lequel prit le nom de *Kçar-elrhorbi* ou *Kçar-Si Elhadj-Abdelkrim*. A cet endroit était déjà un chérif marocain, descendant de Sidi Abdelkader el-Djilani, nommé Sidi Bou-Tkhil. Devant le nombre, ce dernier dut céder la place et se retirer, d'abord à Benout puis, plus tard, à Elarbâ-Ettahatani, où il mourut. Une zaouïa se forma auprès de son tombeau, mais les *Oulad-Sidi-Chikh*, redoutant l'influence de ses descendants, les chassèrent de la zaouïa qui fut, dès lors, confiée à des abids et à des *Assasna* à leur dévotion. Les descendants de Sidi Bou-Tkhil s'éloignèrent alors de l'Est et fondèrent le *kçar d'Aïn Sefra* où une koubba est élevée à leur ancêtre toujours honoré. Les gens des *Arbâouate* disent que dans cette koubba il ne fut déposé qu'une dent du marabout... peut être est-ce celle qu'il garda, sa vie durant, à Sidi Chikh.

Voici de quelle façon — d'après une légende — le surnom de *Sidi-Chikh* fut donné au décidé Abdelkader ben Mohammed el-Boubekri : une femme d'El Abiodh puisait de l'eau lorsque son enfant, attaché sur son dos, tomba soudain au fond du puits. Aussitôt elle s'élança, en criant « *Hakk Sidi-Abdelkader !* » sans ajouter *El Djilani*. Cependant, en même temps que l'enfant tombait à l'eau, Abdelkader el *Boubekri* défaisant son turban en jetait une extrémité vers l'orifice où la saisit la mère éplorée qui, en toute reconnaissance, remonta précautionneusement son enfant à l'instant même où le saint de Bagdad arrivait sur les lieux. Ce dernier, fâché d'avoir été distrait de son état de prières et, pour éviter toute nouvelle confusion, intima l'ordre au cheikh d'El Abiodh d'adopter à l'avenir le surnom de *Sidi-Chikh*, cependant que son entourage l'appelait plus familièrement *Bou Amama*, l'homme au turban.

Ce marabout, qui aimait à s'éloigner des contingences terrestres et qui possédait entre autres dons, celui de disparaître aisément dans le tuf, passa une partie de son existence dans des cavernes souterraines, au nombre de cent-dix : là, il se recueillait et se livrait aux pratiques de la dévotion, sans que cela l'empêchât de diriger, avec une remarquable maîtrise, le nombre considérable de ses adeptes. Nullement combattif, bon et indulgent à l'excès, il fut, dès lors, entouré d'un immense prestige et sut prendre un grand ascendant sur tout ce monde jusqu'alors livré à l'anarchie et à l'ignorance, si bien que les Turcs eurent à compter avec lui.

Sidi-Chikh s'éteignit à *Stitten* d'Oranie, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en moharrem 1035 = 1626. Sentant sa mort prochaine il fit venir ses disciples et leur recommanda de placer son corps, dès qu'il aurait exhalé le dernier soupir, sur sa chamelle blanche à laquelle on laisserait le choix de la direction. Au premier arrêt on devait procéder au lavage rituel, et, au second, à l'inhumation. On se conforma à ses prescriptions et cinq adeptes suivirent pour rendre les derniers devoirs à leur vénéré maître. Après une journée de marche, vers le Sud, la *méhariat* s'agenouilla non loin d'un lieu où *Sidi-Chikh*, souvent, était venu se recueillir et prier. Sachant que l'eau manquait totalement en cet endroit, les fidèles, fort embarrassés, tentèrent de faire avancer l'animal jusqu'au *Khenag-Bou-Djellal*, mais ce fut en vain. D'ailleurs les liens qui retenaient le précieux fardeau, se desserrant, le laissèrent glisser à terre. Aussitôt, un chacal, que nul n'avait encore aperçu, gratta le sol d'où jaillit, limpide et abondante, une source qui, depuis, n'a pas tari. (C'est l'*Ain Morhsilat Sidi-Chikh* — ou *Al Rhassout*.)

A l'aurore le convoi reprit sa route et la chamelle sans hésiter se dirigea vers le Sud-Ouest marchant ainsi, un jour et une nuit, pour s'arrêter enfin, à l'heure de la prière du dhohor, chez les *Oulad Sidi Chikh*. Et ce fut au centre des cinq *kçour* que la bête déposa doucement à terre les restes sacrés qui furent inhumés à l'endroit même dit *El Farha*. Dès le lendemain, aux feux du jour, une magnifique koubba dessinait sa gracieuse architecture, abritant le *kbor* ; et ce, sans aucune intervention humaine.

* * *

La descendance de *Sidi-Chikh* comprenait, outre nombre de filles, dix-

huit garçons lesquels constituèrent deux branches distinctes et souvent rivales.

Deux étaient nés d'une fille de Sidi Ahmed el Medjdoub oncle du cheïkh : Elhadj-Bouhafs — ou *Bouaous* — et Benabderrahmane ;

sept, d'une femme des *Bni-Ameur* : Hadj, l'ainé de la progéniture ; Zerrouki ; Abdelkader et quatre autres morts avant lui ;

deux, d'une femme des *Oulad-Saïd* du Gourara : Elhadj-Abdelhakem et Mohammed-Abd Allah,

deux, d'une femme de Tlemcen, issue d'un turc et d'une européenne : Elhadj-Mosthfa et Mohammed-Bechir ;

deux, d'une chérifa d'*Oudarhir* de Figuig : Sidi-Tadj (qui devait être l'ancêtre direct de Mohammed-ould-Larbi lequel adopta le surnom de *Bou Amama* donné à Sidi-Chikh) et Elhadj-Brahim ;

un, d'une fille du Cheikh Elhadj-Abdeldjebbar kadhi de Figuig : Benaïssa ; et deux, d'une femme turque : Elhadj-Mohammed et Elhadj-Ahmed.

Sidi-Chikh avait désigné comme successeur spirituel son fils Elhadj-Bouhafs, nommé parfois Elhadj-Bahouts, qui mourut en 1070 passant la baraka à son frère consanguin Elhadj-Abdelhakem. Ainsi furent créées les deux principales branches directrices : *Oulad-Bouhafs* et *Oulad-Abdelhakem*. Mais plus tard une rivalité entre ces cousins détermina une scission, d'où deux clans rivaux et souvent adversaires : les *Cheraga* — ou partisans des *Oulad Bouhafs* habitants du Kçar-Echchergui — ; et, les *Rhoraba* gens des *Oulad-Abdelhakem* qui peuplent le Kçar-Alrhorbi.

En réalité le Kçar Chergui renferme la koubba de Sidi-Chikh et bénéficie, encore aujourd'hui, d'une part supplémentaire reconnue, enfin, par les ayant droits, après maintes contestations parfois sanglantes. D'ailleurs, à partir de cette époque, l'histoire des *Oulad Sidi-Chikh* perd le caractère exclusivement religieux, imprimé par le Maître, pour n'être plus que le récit de rivalités politiques et de compétitions d'intérêts qui divisent tous ses descendants.

C'est à la branche des *Cheraga* qu'appartiennent les actuels *Oulad Sidi-Chikh* du Maroc tant d'El Aïoun que de Meknès.

* * *

Sidi *Bouamama* Mohammed ould Larbi eut sept fils : Sidi Thaïeb ; Si Sahli né et mort à Figuig sans postérité ; Si Larbi mort aussi à Figuig sans enfant ; Si Ahmed habitant la zaouïa d'Oued-el-Haï et qui a deux enfants, Bouamama et Mohammed ; Si Slimane également à Oued-el-Haï et qui a un fils, Bouamama ; Si Chikh et Si Mosthefa encore étudiants à la zaouïa.

C'est Sidi Thaïeb, l'ainé des fils de Bouamama, qui est le chef des Chikhia de l'Est moghrebin. Acquis aux idées françaises et ami du Protectorat il est Officier de la Légion d'Honneur.

Chef de la zaouïa de l'Oued-el-Haï et du groupement d'El Aïoun Sidi Melouc, il a plusieurs enfants dont l'ainé est le kaïd

Si Mohammed-Lakhdar ould Sidi-Thaïeb, chef nettement rallié au Makhzène et, comme son père, entièrement dévoué à la France, ainsi que le seront, dit-il, ses propres fils, Mohammed et Bouabdillah.



Sidi-Chikh Si Mohammed-Lakhdar ould Sidi-Thaïeb

El Aïoun-Sidi Melouc, 1923.



TABLE DES MATIÈRES

Introduction ;

La Genèse : de la page 1 à la page 6. — Les Anciens jusqu'à Plutarque : 6 à 36. — Epoque punique, byzantine et romaine : Dynastie « marocaine » des Bakkar — ou Bocchus — : 36 à 39. — Tableau généalogique des Massinissa et autres princes numides : 42. — Noms et places des groupements autochtones d'alors, par Ammien Marcellin et le *limes* romain : 49.

Invasion vandale et anéantissement de la puissance romaine en Afrique : 50.

Les premières invasions de l'Afrique par les musulmans : le comte Jullien et l'épopée de Sidi-Okba ben Nafah : 56. — L'ethnique *berbère* : 57.

Exposé du Mahométisme : le Prophète Mohammed et quelques considérations sur sa vie et sa mission prophétique : 58 à 68. — Les quatre premiers khalifes : Abou-Bekr : 68 ; Omar ben Alkhatthab (Mosquée d'Omar avec cliché) : 71 ; Osmâne ben Affane et le Koran : 73 ; l'Imam Ali ben Abi-Thaleb : 75.

Le prince alide Moulaï-Idris fils d'Abd Allah'l-Kamil ; son arrivée et son implantation en Moghreb'l-Akça : p. 79. — Son fils Moulaï-Idris'l-Açrheur et ses fils. — Les Idrissides, leurs luttes contre Moussa ibn'l-Afia : leur persécution par cet émîr *miknassi*. — Les Banou-Çalih de Nokkour. — Fin de la Dynastie Idrisside : 80 à 91.

Les Emirs Miknassa :	91
Les Zirides moghrebins :	92
Les dynastes Berhouata :	95
Les Almoravides (<i>Almoravide</i>) :	105
Les Almohades :	121
Les Mérinides et les Bni-Ouathas :	142
Les Sâadiens :	175
Les Cheurfa filialiens et la DYNASTIE ALAOUTE, jusqu'à S. M. SIDI MOHAMMED BEN MOULAI YOUSSEF empereur du Maroc et ses deux fils I.L. A. I. MOULAI-HASSÈNE ET MOULAI-ABD ALLAH : 175 à 250.	

• • • •

Le MAKHZÈNE : S. E. le Grand-Vizir Si ELHADJ-MOHAMMED EL MOKRI : 250 — S. E. Si Kaddour Benghabrit ministre plénipotentiaire : 260. — S. E. Mammeri : 261. — S. E. Al Hadjoui, ministre de l'I. P. : 263. — S. E. Yâichi kaïd-mechouar : 271. — S. E. Ronda, ministre de la Justice : 275. — S. E. Cherrafi Président du Haut Tribunal chérifien : 278. — S. E. Djâï vizir des Habous : 280.

S. E. Bargache Si Abderrahmane, pacha de Rabat : 282.

L'un des premiers actes officiels de S. M. Sidi-Mohammed ben Moulaï-Youssef : l'inauguration de la ligne ferrée Fez-Oujda ; et les Notabilités françaises : 289.

RÉGION DE RABAT :

S. E. Si Elhadj-Mohammed Sobéïhi, pacha de Salé : 295 ; les notables Sobéïhine du Rhorb : 302. — L'historien Cheikh Ennaciri-Esslaoui et ses fils : 303. — Le kaïd Dhermi Si Elhadj-Mohammed : 310. — Groupements de cheurfa de la Région de Rabat : 314.

Les kaïds des *Zemmour* : Si Benaïssa ben Yahia Alkabli : 316 ; Si Driss Alouribli : 320. — Si Benaïssa Almorzi : 322. — Si Almaâthi Almessarhi : 324. — Si Hommane Esserhini : 326. — Si Haddou Ouderhani : 328. — Si Benâli Alyadini : 329. — Si Driss ben Chehaboun : 332.

Zaoula Kittania de Khemisset 333

• • •

RÉGION DE MARRAKECH :

Les Grands-kaïds : Le Glaoui S. E. le Fkih Al Madani : 336. — S. E. le Glaoui Si Elhadj-Tahmi Almezouari, pacha de Marrakech : 348. — Le Mlougui Si Abdelmalec : 357. — Le Goundafi Si Elhadj-Thaïeb : 367. — Le Rahmou Si Layadi ben Lachemi : 374. — Autres kaïds ou notables de la Région de Marrakech : Le Sektani dit « le kaïd rouge » : 386. — le kaïd Alouriki : 395. — Les kaïds des *Serharna* : Si Rhali Alkhelloufi : 397 — Si Fathmi Alyakoubi : 400. — Tougui Si Ahmed ; Rahali Si Omar et Belharrech Si Mohammed : 401.

Les kaïds des *Zemrane* : Benchegra : 403
Si Omar Zemrani : 406. — le kaïd Mçouber : 407.

Les cheurfa de Tameçl'hout : 408
Les cheurfa Oulad-Sibaine — ou *Oulad-Sbâ* : 414

SOUS ET ANTI-ATLAS (Région de Marrakech-Sud : Cercle d'Agadir) :

S. E. Si Elhadj-Hoummad-ou-Mouiss, pacha de Taroudant : 419. — Les cheurfa de Tarou-

dant : 425. — Le kaïd Si Ali Almançouri : 427. — Le kaïd Si Elhadj-Larbi Derdouri et le *Ras-el-Oued* : 430. — Le kaïd Ould-Sidi-Malec : 436.

S. A. I. MOULAI-ZEINE'L-ABIDINE BEN MOULAI-HASSENE, khelifa (impérial) du Sud à Tiznit : 437. — Le tombeau du chérif Ma-el-aïnine à Tiznit : 439. — S. E. Si Ahmed Al Berbouchi pacha de Tiznit : 440. — Les cheurfa Khenabib : 445. — Le kaïd Massi : 448. — Le kaïd Ayad Aldjerrari : 451 et S. E. Si Otsmane Djerrari : 456.

S. E. Moulaï-Hassène Tamri, pacha d'Agadir : 459. — Le kadhi *Al/kh* Abd Allah Mekki : 461. — Le kaïd Iraah : 462. et le chérif Ettoudinaï Moulaï Ahmed — dit cheïkh-Alougani : 465. — Le kaïd Alâmri : 466. — Le kaïd Guellouli — ou *Djellouli* : 467. — Les kaïds Iguidier ; Boufenzi ; Almerouani ; Tigzirine : 471-73.

Les *Haha* et les cheurfa Anflous : 473

L'Imam Al Djazouli : 474

Les *Naciria* et leur cheïkh Moulaï-Abdessalaïn de Tamegrout : 477

CHADMA (Contrôle civil à Mogador)

S. E. Si Mohammed ben Larbi Medjboud, pacha de Mogador : 500. — Les Mrabthine Reagra — ou *Redjradja* — et leurs nombreuses zaouïas sous le vocable de Sidi-Ouassine : 502. — Le kaïd Hadji : 511. — Le kaïd Khoubbane Almeskali : 515. — Le kaïd Enneknaï Si M'harec : 518.

ARDA (Contrôle civil à Safi) :

Le Ribath de Sidi M'hammed-Çalah à Safi : 520. — Le kaïd Sidi Mohammed-Laribi chérif Alouaz-zani : 527.

DOUEKALA (Contrôle civil à Mazagan) :

S. E. Moulaï-Allal Kasmi, pacha de Mazagan : 532. — S. E. Bendahane, pacha d'Azemmour : 534. — Le kaïd Saïssi, chérif de Tameç'hout : 537. Le kaïd Guerri : 541. — Le kaïd Belabbès Si Ham-mou : 544.

Moulaï-Ahmed Aldjouthi, chérif Erthalri : 546.

RÉGION DE CASABLANCA :

S. E. Sidi Mohammed Zedjeli, pacha de Casablanca : 549. — Le kaïb Berrechid : 553. — S. E. Bel-maathi, pacha de Settat : 557. — Le kaïd Benbahloul Si Sel'ham : 563. — Les Bendjemil de Settat : 566. Le RHORB — ou *Gharb* :

Kenitra-ville (depuis : *Port-Lyautey*) : S. E. Moulaï-Maathi Belkaïd, pacha de Kenitra : 568. — Le *fkik* Moulaï-Benabderrahmane Essidjilmassi, kadhi de Kenitra : 570.

Les Cheurfa Abdelouahab de Kenitra : 573.

RÉGION DU GHARB : (Contrôle civil à Kenitra et partie à Petitjean) :

Le *Rhorb* et les *Bni-Hassène* : 578. — Le kaïd Cherkaoui : 582. — Le kaïd Gueddari : 587. — Le kaïd Mançouri Si Mohammed : 590. — Le kaïd Krafès : 595. — Le kaïd Ennedjaï : 598. — Le kaïd Slami : 602. — Le kaïd Bougrini : 604. — Le kaïd Zerrari : 606. — Les cheurfa de Sidi-Kassem : 610.

Attestation qui nous a été délivrée au cours de notre mission dans le Rhorb, par les autorités militaires du Rif : 613.

MOULAI ABDESSLAM BEN MACHICH <i>Alkothb-egçoufi</i> , santou du Djebel'l-Alam :	614.
Les CHEURFA D'OUAZZANE — ou Ouazzan :	622
Le kadhi Draoui, d'Ouazzan : 635. — Le kaïd Rbathi : 636.	
Les cheurfa Oulad-Bakkaï :	638

RÉGION DE MEKNÈS :

S. A. I. SI ELHADJ-ABDERRAHMANE BENZEDANE : 642
Meknès-ville : S. E. Si Ahmed Saïdi, pacha de Meknès : 645. — Si Ahmed Terrab, mot'hassib de Meknès : 648.

La Confrérie des AÏSSAOUA : 650

Le régent Ba Ahmed : 662

Contrôle civil de Meknès-banlieue : Les Zer'hana : Moulaï-Omar Sanhadji, kaïd de Moulaï-Idris :

663. — S. E. Sidi Mohammed Bendriss, chérif alaoui, kadhi de Moulaï-Idris : 667. — Le kaid Hamlili : 669
Les Guerrouane-Nord et leurs kaid : Benzahri et Ouberdane : 672
Les Guerrouane-Sud : le kaid Ali Algerrouani : 680
Arab du Saïs : le kaid Sidi-Chikh Si Chikh ben Naimi : 682
Les Bni-Mthir : le kaid Dris Benraho : 685
Les Bni-Mguil — ou Bni-Oukil — : 688. les kaid : Akka Saïd ould Haddou : 689. — Ouarara
 Mosthefa-ou-Arara : 690. — Amkor ben Haddane : 691. — Moha-ou-Chérif : 691.

Oued-Zem et le Tadla 692
 Les kaid : Tahar ben Zidouh ; Mohammed Aljassoui ; Mouloud ben Djerniah ; Mohammed ben Amrane ;
 Abd Allah ben Djaber : 695.

Le kaid Si Elhadj-Larbi Alourdirhi : 696. — Le kaid Cherradi : 699. — Le kaid Benbiga : 701. —
 Les kaid Bouchaïb Benrahal ; Belhadj-Benbouazza ; Mohammed Belhadj-Abdelkader, dit Derhmoumi ;
 Dhaoui Bençalah : 702 et 703.

Le kadhi Chinguiti : 704
 Le kcar de Boujad et S. E. Si Abdelkader ben Elhadj-Mohammed ben Ech Cheikh Bendaoud, pacha
 de Boujad : 707 à 710.

Tadla-Bni Mellal : S. E. Si Boudjemâa Almesfioui, amel de Tadla et pacha de Bni-Mellal : .. 711

Cercle de Zaïane-Khenifra : S. E. Hassène ould Moha-ou-Hammou, amel et pacha de Khenifra :
 714 à 718.

Les Cheurfa *Drissine* (Idrissides) de 719 à 742.

Principales familles de cheurfa idrissides habitant Moulaï-Idris du Zer'houn : Oulad Sidi Rached ;
 O° Benabdellouahad ; O° Belfathmi ; O° Benfoudhil ; O° Sidi Hammad ; O° Sidi Boubekr ; O° Benhaddou ;
 O° Benceddik ; O° Sidi Saïd ; O° Sidi Allal Benlahssène ; O° Benmekki ; O° Kharbacha ; O° Benabdjeli ;
 O° Takbouche ; O° Merhirfa ; O° Si Thaïbi-Benlarbi ; O° Tahar Bentakki ; O° Sidi Otsmane ; O° Ben-
 abdelmalec ; O° Benmouhoub ; O° Seguina ; O° Sidi Hamza ; O° Almoukit ; O° Djallah'li-Kheïr ; O°
 Bentahar ; O° Benmahdi ; O° Laassila.

Moulaï-Rachid ben Moulaï-Ali Chabih, nakib des cheurfa idrissides : 741
 La confrérie des *Hansalia* : 743

RÉGION DE FEZ

S. E. Boucheta Albarhdadi gouverneur de Fez : 750. — S. E. Sidi Mohammed Tazi, pacha de Fez :
 757. — S. E. Si M'hammed Tazi, khelifa de S. M. le Sultan à Tanger : 760. — La famille Fassi : 762. —
 L'imam Bensouda : 768. — L'ex-mendoub adjoint Bouâchrine Alançari : 773. — Le kaid Layachi : 783. —
 Le kadhi Bendraoul : 786. — Le kaid Bahili : 788. — Les Bennani : 790. et les principales familles de Fez :
 Aït Sid'houn : Sidi Mohammed ben Mohammed'l-Araki ; *Ethairi* : Moulaï-Idris, Moulaï-Kassem et
 Moulaï-Messaoud : *Essakil* : Sidi Mohammed ben Hammad ; Sidi Mohammed ben Slimane et Moulaï-
 Kassem ; *Bou-Thaleb* : Moulaï-Ali ; *Alhadiri* : Moulaï-Idris ; *Oulad-Sidi-Amor* : Moulaï Idris. — *Eddibark* :
 Moulaï-Abdelkader ; *Belkhiath* : Moulaï-Ameur ben Ahmed ; *Al Rhorami* : Moulaï-Ahmed ; *Al Almi* ; le
 docte Moulaï-Abd Allah Al Bedhili ; *Al Kittani* : Moulaï-Abdelhaf ; Moulaï-Ezzemzem, Moulaï-Alrhali et
 et Moulaï-Ali ; *Al Bedraoui* : Moulaï-Thaïeb ; *Al Fechaouni* : Moulaï-Almahdi ; *Bou-Rhaleb* : Moulaï-Ah-
 med ; *Ibn-El Bachir* : Sidi Mohammed et Moulaï-Ahmed ; *Al Idrissi* : Moulaï-Ismaïl et Moulaï-Idris ; *Al*
Ouazzani : Sidi Mohammed ben Moulaï'l-Mekki, Moulaï-Abdelkader ; Sidi Mohammed ben Tahmi ; *Ibn-el*
Abbas : nakib Moulaï-Abd Allah ; *Ibn-Thabel* : Sidi Mohammed ; *Al Aloui* : Moulaï-Ali ben Abdehadi et
 de nombreux autres notables et savants cites ensuite de ce tableau p. 791 et 792

Les Marnissi : 793
 La confrérie des *Tidjanu* : 796

LE TERRITOIRE DE TAZA : 799 — La « *tache de Taza* » et le chérif Abdelkrim Mohammed p 804
Région de Taza-Guercif : S. E. Moulaï-Hachem Semlali pacha de Taza : 806. — Le kaid Aloujjani
 dit « le Père Noël » : 810. — Le kaid Si Hoummad-Benbouali : 813. — Le kaid Almejjati Si Dris : 816.

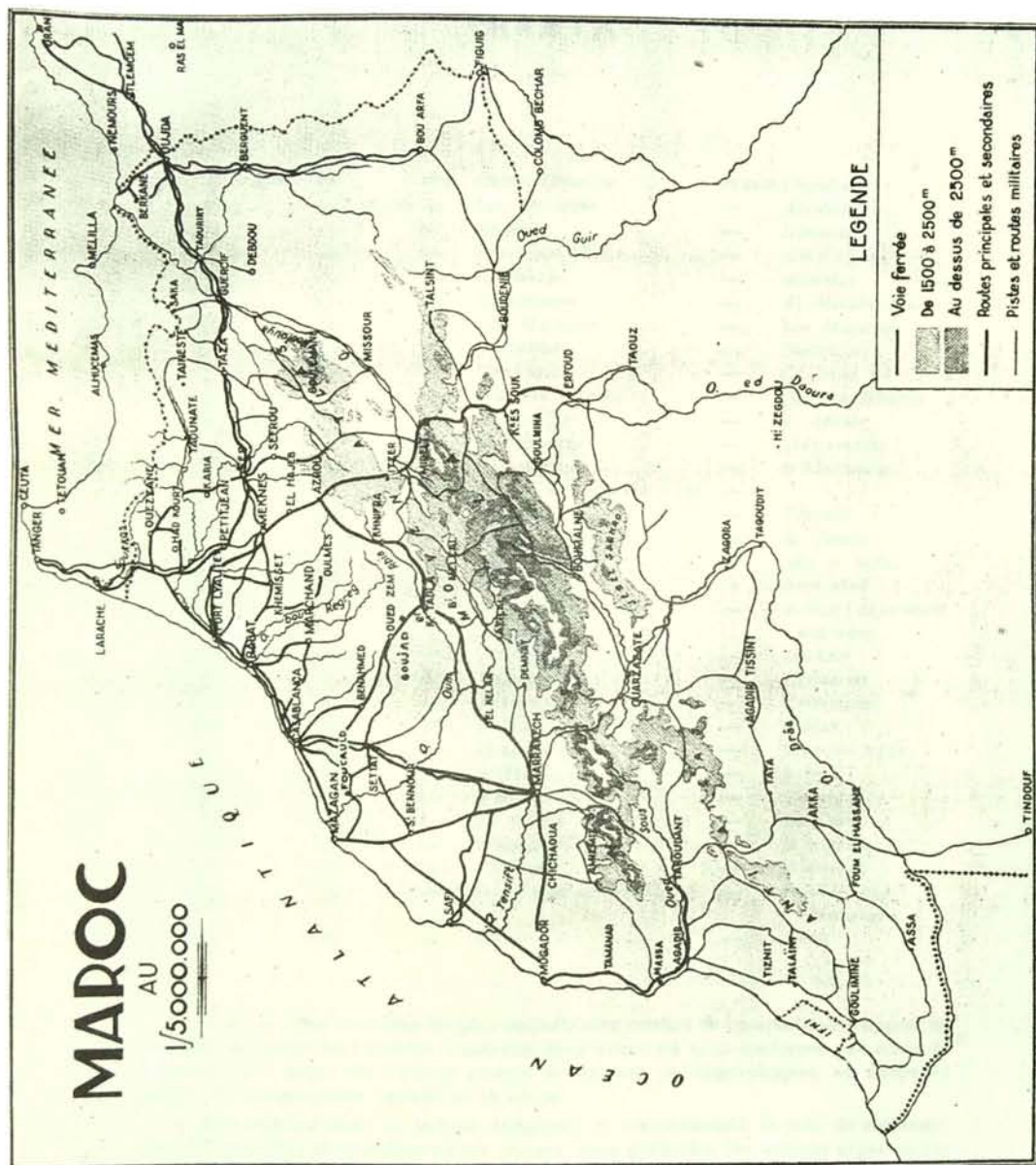
Le kaid Tanetane Si Ahmed : 819. — Le kaid Si Bachir Zemrani : 821. — « *La Tache de Taza* »
 et le kaid Mohand-ou-Akfir : 825. — Les cheurfa de Taza-Guercif : 828. — Le kaid Moulaï-Ahmed ben
 Mohammed Alyakoubi dit « *Bahlat* » : 831. — Les Cheurfa *Boumahouiat* : 833. — Les Cheurfa Bni-
 Rached et leurs *mezouar-mokaddem* Sidi Hamida ben Mohammed : 833. — Le kaid des Bni-Rached Sidi
 Hoummad ben Kaddour : 835. — Tombeaux de cheurfa descendant de Sidi-Yakoub : 835. — Sidi Moham-
 med-ou-Ksou Azeroual, chérif de la zaouia de Tigza : 836. — Les Cheurfa *Kerkirine* et leur *mokad-dem*
 Sidi Mohammed ben Thaïeb : 838. — Les Cheurfa *Touzanine* : 840. — Cheurfa d'Angued et autres : 842.
 — *Rouadha n'Tstaout* de Debdou : 843.

• • •

RÉGION D'OUJDJA.

L' <i>amalat</i> et ses divers gouverneurs y compris S. E. Moulaï-Ahmed Almançour :	845
Les <i>Kadria</i> et le chérif Moulaï-Abdelkader ben Moulaï-Rachid : 856. — <i>Cheikh Ahmed ben Abbas Ettazi</i> , kadhi d'Oudjda : 861 — Les <i>Cheurfa Banou-Djemal</i> et le chérif Sidi Mohammed-Bendjermal : 866.	
Si Mohammed Benchikh, kaïd des <i>Angad</i> : 868. — Si Abdelkader-Ould Ramdhane, kaïd des <i>Zek-kara</i> : 872. — Si Mançouri Belbachir, kaïd de <i>Bni-Ourimèche</i> : 873. — Autres grandes familles des <i>Bni-Snassène</i> dont les chefs sont : Si Mohammed-ould-Maâmmar, kaïd des Bni-Attigue ; Si Mohammed ben Ahmed Guerroudj, kaïd des <i>Bni-Mengouch</i> ; Si Mohammed Alyakoubi, kaïd des Bni-Khaled , Si Thaïeb ben Ali Ourabah ben Aziza, kaïd des Bni-Drar :	876
Les <i>Bouazzaouine</i> et le Cheikh El Habri :	877
Figuig : 889. — Les Cheurfa d'Oudarhir et autres cheurfa de Figuig :	892
Les <i>Ziania</i> et le cheikh Sidi Mohammed-Belâredj :	893
S. E. Si Ahmed Benhaddou, pacha de Figuig :	899
Kaïds des <i>Bni-Guild</i> (ou <i>Bni-Oukil</i>) du Sud : Si Ahmed ben Ali Benboudjemâa, aux Oulad-Farès : Si Abderrahmane ben Ahmed ben Elkbir, aux <i>Oulad-Brahim</i> ; Si El Habib-ould-Elmekki, aux <i>Oulad-Ahmed ben Ammar</i> ; Si Mohammed ben Amrane, aux <i>Oulad-Hadji</i> ; Ahmed ould Djelfi, aux <i>Oulad-Youb</i> : 900. — Si Mohammed ould Mejdoub (ou Mejboud), kaïd des <i>Bni-Mthar</i> : 900. — Si Hamza ben Hammada, kaïd des <i>Oulad-Bakhti</i> ; Si Mohammed ben Thaïeb, kaïd des <i>Oulad-Sidi-Abdelhakem</i> :	901
Kaïds des <i>Oulad-Sidi Ali Bouchenala</i> : Si Elhadj ben Moussa (Oo. <i>Rhosiel</i>) ; Si Elhadj-Said ben Ammar (Oo. <i>Bouras</i>) ; Si Ahmed-Belkheir (Oo. <i>Sidi Ameur</i>) ; Si Mohammed ben Maâmmar (Touhama) ; Si Abdelmalec ben Madani (Oo. <i>Messaoud</i>) :	901
Si Mohammed-n'Gadi, kaïd des <i>Bni-Bouzezzou</i> :	903
Sidi-Chikh Mohammed-Lakhdar ould Sidi Thaïeb ben Bouâmmama, kaïd d'El Aïoun-Sidi-Melouc : et les <i>Chikhia</i> : 904 à 909.	





ERRATA

Page	66	ligne	14	lire	<i>Banou-Omaïya</i>	et non	<i>Omadja</i>
	77		4 et 53 (n)	—	<i>ben-Abi-Bekr</i>	—	<i>Ali-Bekr</i>
	77		57 (n)	—	<i>Djahilia</i>	—	<i>Djalulia</i>
	78		10	—	<i>ben-Abi-Çofiane</i>	—	<i>Abi-Cofiane</i>
	83		1	—	<i>fathémides</i>	—	<i>atémides</i>
	86		19	—	<i>Almotacem</i>	—	<i>Al Motahassène</i>
	89		25	—	<i>ben Mançour</i>	—	<i>ben Mancour</i>
	90		27	—	<i>(melahfat)</i>	—	<i>(melahfat)</i>
	113		5	—	<i>Chaïbane</i>	—	<i>Caïbane</i>
	130		2	—	<i>Ali Ibn Rhanïa</i>	—	<i>Qli Ibn Rhanïa</i>
	131		15	—	<i>b. Athias</i>	—	<i>b. Athlas</i>
	135		11	—	<i>Sidjilmassa</i>	—	<i>Sidjihmasse</i>
	143		15	—	<i>Almostancer</i>	—	<i>el-Mostanéir</i>
	143		24	—	« Aâm almeckerla » (1)	—	
	143		39	—	<i>Tessâdit</i>	—	<i>Tessalit</i>
	143		3 (n)	—	<i>férule de Tanger</i>	—	<i>de Tamja</i>
	195		42	—	1077 = 1666	—	989 = 1666
	197		25	—	<i>frère puîné</i>	—	<i>frère aîné</i>
	215		39, 40, 41	—	<i>autres ; députation ; repoussé</i>	—	<i>autres ; députatioe repoussé ;</i>
	216		10	—	<i>Istibçar</i>	—	<i>Istiksar</i>
	303		1	—	<i>Ennaciri</i>	—	<i>Eennaciri</i>
	481		23	—	<i>Bernoussi</i>	—	<i>Bermoussi</i>
	485		20	—	<i>dhoka</i>	—	<i>dhokur</i>
	512		14	—	1103 = 1691	—	1103 = 1591
	532		29	—	<i>balrhat</i>	—	<i>balrha</i>
	573		5	—	<i>Youçof</i>	—	<i>Youcof</i>
	769		8 (n)	—	<i>Eç Çahih</i>	—	<i>Eç Cahi</i>
	796		19	—	<i>Djaroumia</i>	—	<i>Djorounia</i>
	797		5	—	<i>Alabiodh</i>	—	<i>Ababiodh</i>
	799		3	—	<i>mourir et mourant</i>	—	<i>mourir et mourrant</i>
	860		26	—	<i>Jihis</i>	—	<i>Jihis</i>

N. B. — Ainsi rectifiées les plus importantes erreurs de composition risquant de dénaturer la lecture ou l'histoire. Toutefois nous avons dû nous conformer, au cours de ce travail, à la façon des diverses sources historiques ou biographiques, en adoptant parfois une transcription variant de la nôtre.

Nous laissons donc au lecteur, indulgent et compréhensif, le soin de redresser, comme il convient, les quelques autres erreurs, sans préjudice des accents *aigus* moins graves que les *circumflexes*...

Co-édition

FRONTISPICE, s.a.r.l.
6, RUE ALFRED DE MUSSET, CASABLANCA
DÉPÔT LÉGAL 2001/0674

© 2001 SOCIÉTÉ NOUVELLE LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S. A.
12, RUE VAVIN, 75006 PARIS
2 volumes
ISBN 2-7053-3710-5

Reproduction de l'édition de 1939

Tous droits réservés